RIVISTA

DEL

COLLEGIO ARALDICO

Anno VI (1908)

S. A. R. MGR. LE DUC DE PARME

Quelques semaines seulement se sont écoulées depuis que s'est refermée la tombe de S. A. R. Mgr le duc de Parme, et il n'est pas trop tard, ce me semble, pour rappeller en quelques lignes ce que fut ce Prince excellent, dont le nom évoque chez tous ceux qui l'ont connu un souvenir respectueux et attendri.

Robert I^{er}, duc de Parme, de Plaisance et Guastalla, n'était âgé que de cinquante-neuf ans, et c'est à l'heure même où sa santé, quelque peu èprouvée ces derniers temps, ne donnait plus d'inquiétudes, qu'il a été frappé prématurément par la mort! Depuis un an, en effet, le Duc, chasseur intrépide, hardi cavalier, marcheur infatigable, avait dû abandonner momentanément la chasse, dont il tenait de tous les Bourbons le goût passionné et héréditaire. Quelques troubles s'étaient manifestés du côté du cœur, et son entourage, alarmé, avait obtenu qu'il consentît à renoncer aux exercices violents dont il était coutumier, pour s'astreindre au régime rigoureux que la Faculté avait jugé nécessaire.

Au début de l'été dernier, Monseigneur avait été faire une longue saison aux eaux de Marbach, sur les bords du lac de Constance, et sa cure avait donné les résultats les plus satisfaisants: le cœur avait repris son fonctionnement régulier, l'enflure des jambes avait disparu et la guérison semblait prochainement devoir être complète. Pendant toute la durée de son traitement, Madame, qui nous apparaît en toutes circonstances comme le modèle des Princesses et la meilleure des épouses, était restée près de son mari, l'entourant de soins experts et empressés, et le Prince Sixte, le fils aîné de son second mariage, après avoir brillamment passé sa licence en droit à Paris, était venu à son tour rejoindre l'auguste malade que, mieux que personne, il savait distraire par sa gaieté communicative, par sa verve et par son entrain.

La jeune princesse Adélaïde, le prince Elie, marié à l'archiduchesse Marie-Anne; la princesse Béatrix, qui a épousé le comte Pierre Lucchesi-Palli, étaient venus tour à tour prodiguer à leur père leur affection et leurs soins. Pour épargner toute fatigue au convalescent tous les autres princes et princesses étaient installés au château de Wartegg, et le Duc avait désiré, aprés sa cure, venir passer quelques jours dans cette délicieuse retraite, où s'était écoulée sa jeunesse. C'était là, en effet, qu'après les événements de 1859, la Duchesse régente, cette séduisante Louise de France,

était venue se réfugier avec ses enfants. Le Duc voulait revoir l'appartement jadis habité par elle, conservé intact depuis sa mort, et qu'on révère comme un sanctuaire. Il voulait parcourir encore une fois ces jardins merveilleux qui dominent le lac de Constance, où si souvent, jadis, il s'était promené aux côtés de sa mère, écoutant ses sages leçons et ses tendres conseils! Cependant, l'automne était venu plus tôt que d'habitude, et la santé du Duc se trouva éprouvée par l'abaissement subit de la température. Il avait pris froid en respirant les brouillards du lac, et, de nouveau les médecins manifestèrent quelque inquiétude : au lieu d'aller faire à Schwarzau le séjour habituel, on se résolut à rentrer en Toscane; le climat de la Basse-Autriche étant jugé trop rude.

Au commencement de novembre, Monseigneur était de retour aux Pianore; le voyage s'était effectué sans fatigue. Confiant dans la guérison, le Prince Sixte s'était éloigné pour se rendre à Chambord, où il séjournait de temps à autre. C'est là que lui parvint la fatale nouvelle lui annonçant que tout était fini. Le Prince avait succombé subitement à un arrêt du cœur. Il mourait de la même manière que son frère le comte de Bardi, que sa sœur la Princesse Marguerite, première femme de Don Carlos, et enfin que sa mère, la Princesse Louise de France, sœur du Comte de Chambord, qui s'était éteinte, elle aussi, à la suite d'un refroidissement, suffoquée par une syncope qui s'était portée au cœur!

Sans perdre l'espoir de guérir, le Prince, depuis son arrivée en Toscane, semblait avoir pressenti sa fin prochaine. L'avant-veille, il avait donné au comte Henri Zileri dal Verme, son secrétaire des commandements, quelques ordres significatifs, et la veille, il s'était accoudé à une fenêtre du Pianore pour y voir le soleil se coucher sur la mer. Le château, qui s'élève sur une colline boisée dominant le golfe de Gênes, commande un immense horizon auquel la mer sert de limite. Le Prince considéra longtemps le spectacle grandiose qui se déroulait sous ses yeux, et lorsque le dernier rayon se fut abîmé dans les flots, il s'éloigna de la fenêtre avec un soupir: « Je ne verrai plus tout cela! » dit-il avec tristesse; puis, après avoir commencé par Madame, il nomma l'un après l'autre chacun de ses enfants: sans doute il réunissait dans sa pensée tous ceux qu'il aimait le mieux en ce monde et songeait à la peine profonde qu'il aurait à s'en séparer. La pensée de Madame et de ses enfants hantait sa tristesse de malade qui se sentait de plus en plus touché par son mal; et en chrétien admirable et praticant qu'il avait toujours été, il avait tenu à se préparer d'avance au grand passage et recevoir les sacrements « comme si c'etait pour la dernière fois », ainsi qu'il s'exprima lui même.

C'est dans les bras de Madame et de la Princesse Adélaïde qu'atteint brusquement d'une crise soudaine, il a rendu le dernier soupir. Il avait pour les siens une tendresse si vive, que le moment de les quitter lui eût été trop cruel, et Dieu a voulu sans doute lui épargner ce suprême déchirement en ne lui laissant pas deviner la minute de la séparation dernière!

Tout était fini lorsque l'auguste famille s'est trouvée réunie près de ce lit de mort, et ce fut, pour les rares témoins, un spectacle inoubliable que celui de cette royale veuve, héroïque dans sa douleur, et de ces vingt Princes et Princesses en larmes se pressant autour du lit de leur bien-aimé père, pour baiser une dernière fois sa main.

C'est cette douleur effrayante de tous les siens qui a fait hâter les obsèques de Monseigneur le Duc de Parme; il y avait cruauté inutile à laisser ces enfants et cette mère près de ce cercueil que ni les uns ni les autres ne voulaient quitter. Toute la famille royale se trouvait réunie, aucune raison n'aurait pu justifier la prolongation de ce martyre. Les funérailles ont été célébrées cinq jours seulement après le décès, et le temps matériel a manqué à bien des fidèles pour aller porter au royal disparu un dernier hommage. Mais si, par la force des choses, la foule a été moins nombreuse derrière le cercueil, les regrets n'en ont pas moins été unanimes et peu de morts ont été plus pleurés. La cérémonie a été imposante dans sa grande simplicité, et c'est ainsi sans doute que l'eût voulue le Duc, qui s'était toute sa vie montré ennemi d'une ostentation vaine!

Depuis que la révolution de 1859 l'avait fait descendre du trône de Parme, le Prince fuyait soigneusement toute manifestation, et se complaisait dans une vie discrète et retirée, où il pouvait goûter les joies familiales qui, pour lui, primaient toutes les autres. Lettré délicat, esprit cultivé, il avait beaucoup lu et beaucoup retenu, et s'était adonné à l'étude de l'histoire d'une façon toute particulière. Causeur enjoué et charmant, il s'exprimait avec une simplicité et une clarté qui montraient l'admirable équilibre de son esprit; et ses jugements toujours justes, souvent perspicaces, étaient tous marqués au coin du bon sens. Et les heures, bien souvent, m'ont semblé trop courtes à l'entendre égrener ses précieux souvenirs, dont quelques-uns étaient si tragiques! Petit-fils du Duc de Berry, tombé en 1820 sous le couteau de Louvel, il s'était, à cinq ans, agenouillé près du lit sanglant de son père, le Duc Charles III, assassiné de la même manière! Je ne puis me rappeler sans émotion la visite, qu'il y a quatre ans, j'avais faite à Frohsdorf, dont Schwarzau n'est distant que de quelques lieues. Avec son habituelle bonté, le Duc avait voulu me faire faire lui-même ce pieux pèlerinage, et je ne puis oublier la touchante manière dont il me parlait du Comte de Chambord, en parcourant les allées du parc envahies par les herbes folles ou les corridors à demi obscurs du château! Tout, autour de lui, évoquait des souvenirs qui lui restaient chers, et les larmes lui venaient aux yeux en parlant du passé définitivement évanoui!

En son vivant, le Comte de Chambord avait été son guide; après sa mort, il était resté son modèle, et toutes les traditions de Frohsdorf étaient soigneusement conservées à Schwarzau: Une étiquette stricte et rigoureuse s'y alliait à une grande simplicité d'habitudes, et il en était de même dans toutes les résidences du Duc de Parme. Il était resté Français de cœur aussi bien que de race, et parmi ses nombreux châteaux éparpillés en Italie

et en Autriche, il en était un qu'il aimait entre tous, c'était Chambord. Presque chaque année, il s'y rendait à l'automne, et, pendant quelques semaines, le château de François Ier reprenait son animation d'autrefois. Monseigneur connaissait pierre par pierre son admirable demeure dont il se plaisait à diriger les savantes et coûteuses restaurations. Cette année encore on avait espéré sa venue, qui donnait le signal de nombreuses battues et de brillantes chasses à courre dans l'immense parc, clos de murs, qui ceinture le château; la mort est venue bouleverser tous ces projets et changer la face des choses. C'est à Viareggio, que le Prince a fait son dernier voyage! Le caveau de Goritz s'était refermé pour la dernière fois sur le cercueil du Comte de Chambord, et c'est dans la crypte de Viareggio que Robert Ier est allé reposer, entre sa sœur et son frère qu'il avait tant aimés!

Les événements ne lui avaient pas permis de jouer le rôle politique dont il était digne, et ce n'est que dans la vie privée qu'il a pu faire apprécier ses rares qualités de franchise, de droiture et de loyauté. Son indulgence et sa bonté n'avaient pas de limites; sa discrète charité était inépuisable, et il en est bien peu qui soupçonnent jusqu'où pouvait aller sa générosité. C'était un grand cœur et une âme d'élite, que ses croyances sincères et inébranlables avaient soutenu, même dans les plus cruelles épreuves, toute sa vie. Il fut un chrétien éclairé et fidèle, et il laisse à ceux qui le pleurent l'exemple d'une vie sans tache, qu'une mort admirable de résignation et de courage est venue trop tôt couronner. [1]

Vicomte DE REISET.

[1] Voir le *Gaulois* du 11 décembre 1907 - La mort d'un Prince. Les derniers jours de Mgr le Duc de Parme.

I CONTI PALATINI

I Romani, durante la repubblica, davano il nome di conte (*comes,* compagno) a coloro, che con o senza funzioni ufficiali attorniavano un proconsole o un governatore di provincia (*prœtoria cohors*) [1]. Quest' uso si mantenne anche presso i magistrati imperiali: l' imperatore si circondava di un circolo di amici (*comites Augusti*), che l' accompagnavano in Roma e ne' suoi viaggi, e giudicavano degli affari loro deferiti [2]. Era dunque un titolo d'ufficio, non di persona ne' nobiliare. Ma nella nuova organizzazione del governo imperiale sotto Costantino il grande divenne un titolo onorifico attribuito a certe persone, che esercitavano determinate funzioni, e specialmente ai generali, ai rettori delle provincie, ai magistrati, agli *antecessores,* ai giureconsulti, ecc., i quali formavano la comitiva o il *sacratissimus comitatus* [3]. E il conte del sacro palazzo era il più alto dignitario di corte, come quegli che presiedeva alla giustizia in assenza dell' imperatore [4].

I primi, che appaiono col titolo di *comites palatii,* governavano provincie, decidevano in appello, tenevano i *malli,* cioè pubblici giudizi, e i *placiti* per le liti private coll'assistenza degli *scabini* e dei giudici minori. Nel IV secolo diventano anche militari, e nel V quelli preposti al governo delle provincie cominciano a figurare col titolo di *duchi,* e perciò ritenuti eguali a questi e superiori ai conti di città.

[1] Cic., *Verr.,* I, 14; II, 10; *ad Attic.,* V, 10; VIII, 1; *ad Quint. fratr.,* I, 1 Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung,* I, pag. 386; II, pag. 101 e segg.

[2] Plin. *Hist. nat.,* IX, 30. Seneca *Contr..,* II, 5. Dig,. fr. 16, I, 18; fr. 5, XLVIII. 11; fr. 6, § 1, XLVIII, 19; fr. 1, § 8, L, 13; fr. 12, § 1, L, 5. Sveton., *Galba,* 7; *Vespas.,* 4; *Marc. Ant. Comm.* I, 16. Momnsen, *in Hermès,* IV, 12 e seg.

[3] *Cod. Theodos.,* VI, 2, 4, 14 - 17. 20, 23. 26; VII, 1; VIII, 5; XI, 6; XII, 1, 75, 109, 127.

[4] *Cod. Iust., de off. comit. sacr. pal.* I, 34.

Nella corte dei Franchi fino al VI secolo fu molto in uso la carica di *conte del sacro palazzo*, che spessissimo era coperta dai parenti del Re. Essendo il tribunale dei *conti palatini* di ultima istanza, essi erano i magistrati supremi d'ogni compartimento del regno nell'*ordine giudiziario;* ed accompagnavano il principe nelle sue ispezioni, o adempivano a quest' ufficio essi medesimi. Ampia era quindi la loro autorità, perchè non solo giudicavano in appello tutte le cause del regno già decise in prima istanza dai duchi, marchesi, conti e *missi dominici ;* ma conoscevano anche tutte le altre, che riguardavano i diritti del Re e la quiete del regno; nè alcuna causa era portata avanti a lui prima di passare per le loro mani, per vedere se meritasse o no l'intervento sovrano [1], senza l'ordine del quale non poteva il conte palatino terminar le cause de' potenti [2]. E ciò perchè non perdesse tutto il tempo attorno alle cause dei grandi, trascurando intanto quelle de' poveri e dei meno potenti, per le quali avevano maggior premura i buoni principi. Fu anche prescritto che nelle cause de' potenti non si venisse alla risoluzione senza informarne prima il principe, vegliante che non fosse fatta soperchieria a chi era in lite con loro.

Spesso Carlo Magno visitava il regno personalmente, rendendosi conto dell'amministrazione dei varî luoghi, accompagnato da una schiera di conti palatini, che sono i *paladini* dei nostri epici romanzeschi, tanto da questi sfigurati da non potersi più riconoscere [3].

Anche il regno d'Italia, da quando ne divennero padroni i Re Franchi, ebbe il suo conte palatino, per risparmiare ai cittadini l'aggravio di portar le cause al centro lontanissimo della Francia. E qual fosse la sua autorità si rileva da questo, che il popolo di tutto il regno poteva appellare a lui dalle decisioni dei duchi, marchesi e conti e perfino dai *missi regali*, la cui autorità, sebbene fosse grande, era delegata e temporanea.

[1] HINCMARO, *Tract. de Ordin. et Offic. Palat.*, cap. 21.

[2] « *Nullus Comes Palatii nostri Potentiorum caussas sine nostra jussione finire præsumat* » Legge 43 di Carlo Magno tra le Longobardiche.

[3] BALBO, V, § 1; LEO, 1, pag. 87 e segg.; GIBBON, II, pag. 360; RICOTTI, IV, cap. 1°.

Poteva inoltre giudicare con facoltà ordinaria tutte le cause in qualunque parte del regno egli si trovasse [1]. Per cui insigne fu il privilegio concesso nel 580 da *Carlo il grosso* a Wibodo vescovo di Parma *deliberandi et adjudicandi, seu distrigandi, veluti si præsens esset nostri comes palatii* [2]; privilegio del pari concesso da Ottone I Augusto nell'anno 962 a Uberto vescovo della medesima città [3]; e nei tempi successivi ai vescovi di Asti e di Lodi [4].

In un *placito* tenuto nella città di Spoleto nell'anno 814 comparisce *Suppone conte del palazzo*, che precede Guinigiso ed Eccideo duchi. E sotto Lodovico II Augusto abbiamo un *placito* tenuto nell'anno 860 tra Jesi e Camerino per ordine di questo imperatore, in cui *Hucpoldo conte palatino* fa la principal figura in giudicare. Da un *placito* lucchese dell'anno 865 apparisce che un *Giovanni conte del sacro palazzo* in compagnia di Pietro vescovo d'Arezzo presiedette a quel giudizio. Negli anni 873 e 874 da due *placiti* vien commemorato *Heribaldus comes sacri palatii*, il quale nell'anno avanti è intitolato *vicecomes palatii*; dal che e da altri atti ancora apparisce che il conte palatino aveva un vicario chiamato perciò *vicecomes*, oggi visconte.

I conti palatini ordinariamente tenevano la loro residenza a Pavia, dove era il palazzo dei Re d'Italia: forse anche reggevano quella provincia colla stessa autorità, colla quale altri duchi o marchesi governavano il paese loro assegnato.

Quando dopo il mille cominciarono le città della Lombardia e di altre parti d'Italia ad alzare il capo per conquistarsi la libertà, a poco a poco andò calando l'autorità de' ministri imperiali, e toccò appunto questo al conte palatino, il quale da Pavia fu cacciato nella Lomellina, e di là ancora cacciato fu costretto, secondo l'uso d'allora, a farsi cittadino e suddito della sua città.

[1] L. A. Muratori, *Dissert. sopra le Antichità Italiane*, VII, to: 1°, pag. 70.
[2] Ughelli, *Italia sacra*, to: 2°, col. 148.
[3] Ughelli, Id., to: 2°, col. 158.
[4] Ughelli, Id., to: 4°, col. 332 e segg., e 654 e segg.

Anche la corte pontificia ebbe i suoi conti palatini, come l'ebbero i principi di Benevento ed altre corti. Nel regno di Napoli, sotto i Normanni, furono in molto credito i conti di Lauretello, i quali si trovano intitolati *comites palatii.* E pure la Toscana ebbe i suoi conti palatini nel secolo XIII e dall'Ughelli [1] si nomina un *Aldobrandinus de Suana Dei providentia in Thuscia comes palatinus, filius quondam bonæ memoriæ comitis Willelmi Thusciæ comiti palatini.* Conseguirono tal dignità i potenti conti Guidi, i conti Alberti e i conti Venerosi, i quali ultimi la ebbero con diploma di Arrigo VI Augusto dell'anno 1195 col privilegio *faciendi filios legitimos et filios adoptivos et judices ordinarios et notarios.* Infatti in una carta del 1290 si trova che Bartolato de' Venerosi *filius quondam domini Petri Venerosi comitis palatini de Ripa* creò un notaio. Questo medesimo titolo ed autorità conferirono poscia i susseguenti imperatori; resta ancora un' *investitura* dell' anno 1221 a favore della città di Grosseto fatta da Federico II imperatore. Altrettanto fecero i romani pontefici; dimodochè per il suo moltiplicarsi decadde dal primitivo splendore, trovandosi con l'andar del tempo ovunque in Italia *comites sacri palatii* o *sacri nostri palatii Lateranensis et aulæ nostra romanæ* creati da papi, imperatori e principi d'ogni specie, forse memori che tre italiani, cioè Guido da Spoleto, Lamberto e Berengario ebbero imperiale potestà, e perciò diritto sul palazzo imperiale Laterano [2]. E Castruccio degli Antelminelli, signore di Lucca,

[1] UGHELLI, *Ital. sacra*, to: 3°, col. 739 e 740.

[2] Il palazzo Lateranense, chiamato anche *Patriarchio*, fu già della potente famiglia patrizia romana dei Laterani, la quale oltre il detto edificio vi possedeva intorno molte altre case e giardini. Plauzio Laterano fu nell' anno 67 fatto decapitare da Nerone (TACITO, *Annali* lib. XV; ACIANO, *Epist..*, lib. I), il quale s' impadronì di tutti i suoi beni (GIOVENALE, *Satira 10;* CASSIO, *Delle acque antiche*, to: 2°, p. 72). Gl'imperatori romani si servivano del palazzo per abitazione, che fu perciò considerato palazzo imperiale, come devoluto al fisco, continuandosi a chiamare Lateranense, dal nome degli antichi proprietari. Fu donato a Papa S. Melchiade da Costantino *il grande* in parte nel 313, ed il resto al successore di lui San Silvestro nel 324, quando fu battezzato (BARONIO, an. 312, n. 80 e an. 324, n. 75 e segg.; SEVERANO, *Mem. sacre*, p. 494). Da allora per dieci secoli, tranne alcune interruzioni, fu la residenza ordinaria dei Papi fino a che, abbandonata

con diploma 14 marzo 1328 fu da Lodovico il Bavaro creato *comes palatii Lateranensis*, il qual principe dice di tal comitato *ad fiscum et causis devolutum et applicatum* [1]. Perciò non c' è da maravigliarsi che gli Augusti si siano arrogati quel diritto in Roma.

La contea palatina fu parimente in uso nei regni d'Inghilterra, d'Ungheria, di Polonia e in Germania, e dappertutto fu tenuta in sommo onore. In questi stati furono insigniti di tale dignità gli antichi signori già magistrati temporanei incaricati d'amministrare la giustizia in diversi palazzi (*palatia*).

Uno dei più potenti di Germania prese il nome speciale di *Palatino del Reno*, che fu anche uno degli *elettori del sacro romano impero*, e il suo stato sovrano si chiamò *Palatinato*.

Il primo conte palatino del Reno fu Corrado Hohenstaufen (1155-1195) fratello dell'imperatore Federico I, residente nel castello d'Heidelberg, quello stesso che fece costruire la chiesa dello Spirito Santo annessa a quell'insigne università. Dal diploma, col quale re Roberto nel 1401 conferisce il Palatinato del Reno [2], apparisce che il conte palatino renano è un vero vicario imperiale, senza possibile confronto con i signori di cui

la sede d'Avignone e ristabilitisi in Roma, preferirono il palazzo Vaticano al diruto Lateranense, riedificato poi per ordine di Sisto V nel 1585. Purnonostante fino al 1870, dopo l'elezione al pontificato, come primo atto della loro sovrana dignità, costumavano con gran pompa prender possesso del Laterano, capitale e centro della cristianità.

Durante il pontificato di Severino l'imperatore Eracleo lo fece saccheggiare; sotto Gregorio VII l'occupò l'imperatore Enrico IV; un'altra volta nel 1118 Enrico V, che costrinse Gelasio II a fuggire dal palazzo e da Roma; dipoi altrettanto fece Federico I con Alessandro III.

I sacri romani imperatori, dopo che erano stati incoronati dal papa, con solenne pompa recavansi nella basilica Lateranense, ove eran fatti canonici, quindi nel Patriarchio, ove solevano essere alloggiati, venivano trattati con solenne convito.

Ai tempi di Giustiniano I nell'anno 527 i Papi vi trasportarono il tribunale; perciò i giudici furono detti *de Aula Lateranense* o *de romana curia* o *judices ordinarii* e dopo *palatini*, i quali portavano questo nome perchè assistevano ai giudizi del conte del sacro palazzo ed erano da questo nominati. Costoro, come gli *scabini*, altro non erano che *comites palatini minores*. (Confr. GALLETTI, *Del primicerio*, pag. 207.

[1] GOLDASTO, *Const. imp.*, to: 1°, pag. 329.

[2] LUDOVICO TOLNER, *Historia palatina*, pag. 145.

trattiamo; ma se si bada al passo del diritto d'investire notari e legittimare bastardi, si vedranno le identiche formule ed espressioni, con le quali tali facoltà si attribuiscono eziandio ai palatini minori e recenti. Ciò vuol dire che anche costoro, in più basso scalino, sono vicari imperiali. La differenza in questo solo si vede che il Palatino del Reno può legittimare anche i bastardi dei principi e dei sovrani, sui quali gli altri naturalmente non hanno alcun diritto.

La dignità di conte palatino conferita dal papa o dall'imperatore, secondo quello che si rileva dalle relative *bolle* e *brevi* d'investitura, era di tre specie: 1ª) *pro tempore*, quando era annessa a certe determinate cariche, e la godevano coloro, che coprivano tali cariche per il tempo della loro durata. Pio VI col breve « *Inter cœteras sollecitudines* » del 12 giugno 1795 [1] vuole che il Principe dell'Accademia di San Luca in Roma « *sia e si nomini conte palatino per quel tempo però che è in ufficio* ». — 2ª) a vita o *personale* [2]. Leone X nella bolla « *Summi bonorum omnium* » del 14 luglio 1515 [3] crea gli *abbreviatores* conti palatini « *quoad vixerint, etiam postquam abbreviatores esse deserint* » — 3ª) *in perpetuum* coi discendenti; e tal condizione di trasmissibilità doveva esser chiaramente espressa; queste sono le concessioni più rare, quelle così dette di *palatinato maggiore*. E se nei secoli XVII e XVIII si abusò in concessioni di contee palatine, le si dettero quasi sempre personali o *minori*, e sono rarissime quelle in perpetuo.

È notevole che la trasmissibilità *in perpetuum* si sottoponga qualche volta alla condizione che i discendenti siano laureati in diritto civile e canonico, come si trova nel diploma, col quale da Heidelberg il 16 settembre 1409 re Roberto (*Ruperto*) accorda al dottor Nicolò da Portogruaro, figlio di Nicolò Rafini, la contea palatina trasmissibile ai suoi discendenti purchè laureati in diritto civile e canonico. E con diplona dello stesso giorno conferisce a Blasio de Bechetis da Monza e fratelli il titolo di capitani e valvassori, ed al primo anche quello di

[1] *Bull. Roman. cont.*, Romæ, 1845; to: IX, pag. 466.
[2] Parisi, *Istruzioni per segreterie*, to: IV, pag. 5 e segg.
[3] *Bull. Dipl.*, Augustæ Taurinorum, 1860, to: V, pag. 632.

avvocato imperiale, innalzandolo al grado di conte palatino ereditario anche ne' suoi legittimi discendenti purchè dottori in gius civile e canonico, e con diritto di creare giudici e notai e di legittimare bastardi.

I conti palatini furono anche di diritto *cavalieri aurati*, come i cavalieri aurati furono chiamati conti palatini [1]. Ciò fu causa di confusione e di malintesi; ed invalse l'uso di fare un solo diploma per queste due dignità, cosa che durò fino a che Pio VII nel 1814, al suo ritorno in Roma, tolse la promiscuità del cavalierato colla contea palatina, riservando solo a sè il conferimento di tale dignità. Con breve del 31 ottobre 1841 Gregorio XVI riformò l'ordine dello *Sperone d'oro*, che fu detto in seguito anche di S. Silvestro, il cui conferimento riservò ai soli papi. Finalmente Pio X, per continuare sotto altra forma e con maggior prestigio quest'ordine equestre, il 7 febbraio 1905 ha creato quello della *Milizia aurata* fissando a cento il numero dei cavalieri.

È certo quindi che i conti palatini ereditari anteriori al 1814 creati direttamente dal papa o dall'imperatore sono anche *cavalieri aurati* con diritto di usare le antiche insegne di tal genere di cavalieri, cioè di portare al collo legata con nastro rosso la croce a otto punte d'oro, o smaltata di bianco listata d'oro intorno, con lo sperone pendente [2].

(*Continua*).

SILVIO MANNUCCI.

[1] Confr. P. F. BERGAMASCHI, *Breve notizia istorica dell'ordine de' Cavalieri aureati;* L. ANGELI, *Memorie storiche sull' ordine aureato;* F. BONANNI, *Catalogo degli Ordini equestri militari*, n. XVI.

[2] *Rivista del Collegio Araldico*, anno I, 1903, pagg. 658 e 722.

STEMMI DI CITTADINANZA

A torto si crede che le insegne gentilizie siano esclusiva distinzione della nobiltà: alcuni che si pretendono araldisti arricciano il naso vedendo presso un mercante o presso un professionista, uno stemma di famiglia: ma anzi se ne trovano pur anco nelle botteghe stesse o nelle portinerie. E che perciò? Molte famiglie semplicemente civili vantano tradizioni nobiliari e come mai potremo sorprenderci se taluno del popolo minuto altresì possa procedere da antenati illustri? Un secolo, spada; un secolo, aratro: chi può conoscere tutte le vicende dolorose o fauste d'una famiglia? L'umile condizione presente non esclude l'origine nobile: ricordo un imbianchino, che ritoccando lo stemma d'un palazzo nobile, voltosi dall'alto del ponte al proprietario, sospirando disse: *anch' io ho uno stemma coronato.* Infatti scendeva da famiglia che aveva portato titolo ducale!

È innegabile che gli uomini d'arme, ossia i fondatori delle case veramente nobili, furono i primi ad ornare i loro scudi con quegli emblèmi che in seguito divennero ereditarî e servirono a distinguer le famiglie; ma non è men vero che più tardi sorse la nobiltà cittadinesca e di toga, la quale, in quanto diventava un fattore sociale e politico d'un determinato assetto, assumeva le prerogative della nobiltà di spada. Nobiltà di servizio o aristocrazia politica che fosse questa, non era illegittimo che all'antica signoria di servizio e di direzione politica si accomunasse anche nelle insegne, quantunque sempre minore nelle origini e meno salda nelle compagini. Così ne' sepolcri de' dottori e de' giudici son scolpite le targhe araldiche come in quelli degli antichi cavalieri. E il clero stesso che ha la nobiltà personale, sebbene altissima e non l'ereditaria, è troppo giusto che s'adorni di stemmi: milita il clero, quantunque non

con l'armi del secolo. Nel XVII secolo non vi fu curiale che non adottasse un blasone; e tutti quelli che sedettero ne' Consigli municipali, fossero nobili cittadini, d'origine militare o civile, o semplici rappresentanti delle arti, inalzarono una speciale insegna in quanto divennero famiglie politiche ed autorità sociali, e tali insegne in alcuni paesi erano timbrate di corone rialzate di fioroni o da perle pei nobili cavallereschi anche non titolati, da un cerchio o fascia pe' nobili cittadini, e spesso da un elmo di profilo pei membri di corporazioni. Nessuno trovò a ridire su ciò: anzi le vecchie leggi che vietavano ai non nobili l'uso delle livree e delle vesti di velluto e di seta non parlano mai di stemmi gentilizî. Solo per la tendenza assorbente de' sovrani, di far della nobiltà una propria emanazione, nel secolo XVIII, qualche disposizione si ha relativamente alle insegne ed alle distinzioni fra di esse; in seguito poi alla rivoluzione, per l'avvento dei potenti delle nuove classi, si agognarono i titoli antichi ed altri di recente stampo con insaziata ingordigia. La democrazia moderna, diabolica nelle sue origini, come nella sua funzione o finalità, volle lordar del suo fango i venerandi segni, pur conservandoli, e ciò evidentemente, secondo il consiglio arcano dell'Inferno, per più radicalmente distruggere l'unica legittima superiorità d'uomo su uomo che si estrinseca nel servizio dei grandi pubblici interessi. Ed ecco nel XIX secolo, le leggi araldiche farsi ristrittive in confronto della ragionevole larghezza primitiva. Non si ammisero stemmi d'uso ufficiale che pei soli *nobili,* cioè per quelli considerati tali dallo Stato, e per le *famiglie di civiltà distinta*, condizione vaga, indeterminata. Così per la legislazione attuale, lo stemma è considerato documento di condizione distinta d'una famiglia ed implica, volere o non volere, un principio di nobiltà, se ciò mettiamo in armonia con le antiche leggi, le quali ritenevano fregiato di nobiltà legale chi vantasse parecchie generazioni di ascendenti di condizione civile.

Gli stemmi sono un complemento, un simbolo del cognome; ed è noto che in certi cantoni della Svizzera, coloro che vengono ascritti alla borghesia d'una città (dico *borghesia* nel senso storico, non nel senso che si usurpa oggi), devono far registrare

co' loro nomi e qualità, nell'albo municipale anche la loro insegna gentilizia in quanto diventano coefficiente politico dello Stato. Del pari, il trovare lo stemma d'una data famiglia in qualche antica raccolta, e il non figurare questa famiglia fra le nobili, dimostra in qualche modo e fa presumere, salvo il caso di un'aperta falsificazione, che essa famiglia possedesse una civiltà antica la quale è per natura germe e fondamento di nobiltà. Onde ne segue che anche il rendere più generale l'uso degli stemmi estendendolo a quelli che ne apprezzano il significato venerabile ed hanno la coscienza e lo stato della funzione famigliare nell'associazione politica, non può nuocere alle istituzioni nobiliari, ma anzi le favorisce. Il compianto Co. Capogrossi-Guarna, si compiaceva di rilasciare copie di stemmi a quanti ne facessero richiesta perchè diceva: fintanto che il popolo terrà in pregio gli emblemi gentilizî, rispetterà il principio di quell'autorità, di cui la classe nobile è, più che ogni altra, depositaria. Non offendiamoci dunque che i *buoni* borghesi, cioè i cittadini delle *buone* città, come una volta si diceva, e fino anche i popolari tengano in pregio gli stemmi gentilizî e li assumano anche talvolta. Gli uomini amano le distinzioni: chi può dunque rintracciare il blasone che possa spettargli pur essendogli prima ignoto, se ne fregi, purchè ciò valga ad eccitarlo, col senso dell'emulazione e dell'onore, ereditario, al bene oprare. Nulla deve trascurarsi di ciò che può rialzare il senso morale del popolo e tanto più una cosa, che ai leggeri osservatori può parere insignificante, ma che a chi bene estima, apparisce quale simbolo delle famiglie destinate nella restaurazione sociale a servire di molecola, di cellula, non già di atomo all'organismo. È ingiusto gridare contro i ricercatori di stemmi che passano la loro vita negli archivi e nelle biblioteche perseguendo un bell'ideale materiato di colori e di smalti dai vaghi e ridenti splendori, quand'anche per avventura non avessero altro scopo che di appagare la curiosità delle famiglie e talvolta una innocente vanità. Non parliamo di falsificatori di stemmi che li plasmano a capriccio, senza un perchè, scrivendovi sotto spropositate notizie attinte ai “ Reali di Francia „ o al “ Guerino Meschino, „ parliamo di quelli che coscenziosamente si occupano

di tali ricerche. Non ignoriamo pur troppo che esistono persino de' commessi viaggiatori di stemmi che vagano di paese in paese col dizionario del Crollalanza sotto il braccio, e quando non trovano in esso il cognome richiesto, scelgono quello che più si assomiglia modificandolo alquanto ed usurpando l'insegna di qualche famiglia storica. Per un fatto di semplice omonimia, costoro affibbiano illustri stemmi a picciole famiglie; ma tuttavia, pensando ai ricercatori rispettabili, noi non potremo così facilmente negare che famiglie omonime non possano per avventura avere origîni comuni e che una casata di umile stato non possa essere un ramo decaduto di una gente illustre. Alcuna legislazione attuale favorisce l'abuso, se tale può dirsi, di chi assuma a mo' d'esempio, lo stemma di un marchese omonimo e lo timbri d'un semplice elmo. Infatti tale legislazione richiede l'uso di uno stemma per sessant'anni e poi ne concede la legale autorizzazione. Sappiamo d'un borghese di provincia che testè ottenne un titolo di conte, il quale ebbe a sostenere una lunga lite con un marchese omonimo di vecchia data perchè, presone lo stemma, se lo fece anche riconoscere.

Ma qui viene la parte pratica: i ricercatori onesti quali criteri morali devono seguire? Che risponderanno a chi loro chiede uno stemma di famiglia? Rispondano prima di tutto chiedendo alla lor volta a chi li prega, le prove di famiglia. Sarebbe un errore imperdonabile confondere la modesta e rispettabile borghesia antica, con quella sorta dopo la rivoluzione, che è un misto ibrido di fortunati spogliatori e di gente onesta. I ricercatori neghino assolutamente la possibilità di assegnare uno stemma alla dipendenza degli usurai, dei bancarottieri, dei ladri in guanti gialli, dei massoni, degli ebrei, di quelli che insomma non furono fattori della storia, ma artefici di rovine e crebbero funghi lussuosi, sulla putredine. A tutti costoro gridino altamente gli araldisti onesti: " compratevi blasoni e titoli dai governi ammodernati, i quali possono largirli, mentre non largiranno mai nobiltà o gentilezza. La nobiltà verrà se la meriterete rendendovi dissimili dai vostri maggiori che a prezzo dell'anima vi arricchirono. „ Invece, in armonia al grande programma di restaurare ogni cosa in Cristo, gli araldisti onesti possono come

uomini di scienza, come maestri delle discipline dell'onore, ricercare e delineare blasoni per le famiglie anche non ufficialmente nobili, ma che sono atte ad incarnare un principio di nobiltà, a rappresentare fra le unità d'associazione minima, onde solo si compongono legittimamente le società politiche, il comune, la città, il borgo, una *sociale autorità,* di quelle che per esempio il La Play studiò amorosamente. Perchè non potrebbero avere stemma quelle casate antichissime di liberi coltivatori che la Rivoluzione ed i Codici scaturiti da essa, si accanirono a distruggere il *partage-forcé* e non da per tutto sradicarono? Reliquie della società feudale, un tempo costoro seguivano quali prodi e fedeli serventi i cavalieri, e come un tempo talvolta meritarono gli sproni d'oro, così rimangano con onorata insegna accanto ai gentiluomini signori di terre, e patroni alla nobiltà di servizio e d'uffizio. Son stati questi tante volte, che ai tempi antichi assumevano la tavola d'aspetto per distinguersi da certe armi di borghesia che ancor sentivano dell' insegna di bottega.

Se lo stemma indica gentilezza, uffizio, di per sè stesso, potenzialità di nobiltà ventura della famiglia, sia pur concesso alle famiglie in cui si va maturando la virtù sociale cristiana: in questo senso si contropesa al fatale individualismo, all'atomismo inaugurato dalla rivoluzione, e nel simbolo si sostituisce alla persona, la unità sociale della famiglia colla sua eredità di onore. È ora che in tutte le manifestazioni della vita si segua questo programma: non si avrà restaurazione della società senza averne ricomposti gli elementi, e gli elementi sociali sono le famiglie, non gli individui. Pur troppo fino ad ora anche i buoni imitarono l'atomismo liberale. Le virtù individuali servono alla santificazione personale, non bastano per la santificazione sociale.

Alberto di Montenuovo.

UNO STEMMA AQUILANO DEL XIV SECOLO

Il signor duca D. Cesare Rivera, ci ha favorito il calco di un antico stemma della sua nobile famiglia, esistente sopra la torre di Santa Maria di Collemaggio nella città dell'Aquila dove i Rivera, detti comunemente Riviera, sono antichi patrizi. Questo stemma appartiene certamente al XIV secolo e le lettere J. P. che vi sono scolpite, alludono a Joannes Petri cioè Giovan Pietro Riviera, che in quel secolo viveva.

Ciò prova ancora una volta l'uso comune a quell'epoca di accompagnare gli stemmi dalle iniziali del nome proprio e del paterno, ogni qualvolta lo stemma, più che ad una famiglia, alludeva ad una data persona, trascurando il cognome di quella, chiaramente espresso dall'arma.

È il caso dello stemma del Podestà di Bassano Giovanni Lambertenghi, come avvertì anche il signor Antonio Gheno in questa stessa Rivista, illustrando lo stemma comunale di Bassano. (*Rivista Araldica*, 1907, pag. 24).

Lo stemma Rivera, come si vede nel calco, consiste in tre monti accostati, quello di mezzo più alto, e moventi da onde poste nella campagna dello scudo. Alludono i monti, secondo una moderna versione, agli antichi conti di Collimento.

Noi crediamo invece che si tratti semplicemente della riproduzione genuina dello stemma della famiglia Rivera, spagnuola, antichissima in Galizia e diramata, anche col nome alterato di Rivero in Castiglia, dove ai tempi del re D. Juan II fu Con-

tador Mayor D. Alonso Perez de Rivera, [1] signore della terra di Vivero. Il suo stemma consisteva appunto in tre monti accostati, moventi dalle onde. Del resto tali monti con le onde, nella forma identica alla scultura della torre di Collemaggio, si trovano in altri stemmi nella stessa semplice forma, senza alcuna aggiunta. Così lo ebbero gli Alevandro di Messina; Altaripa di Piacenza; Alzamora di Catalogna; Aresini di Mantova; Astancolli di Todi, ecc.

È vero che lo stemma moderno dei Rivera ha i tre monti nel capo e nella parte inferiore un partito con le onde a destra e tre bande a sinistra, poichè così si vede non solo in un diploma di nobiltà romana concesso a questa famiglia, ma anche nello stemma del cardinale Domenico Riviera, urbinate, che forse in origine apparteneva alla famiglia aquilana.

In conclusione ci pare che lo stemma della torre di Collemaggio sia una prova dell'origine spagnuola della famiglia Rivera di Aquila [2].

UGO ORLANDINI.

[1] Il PIFERRER nel tomo VIII, pag. 13, dimostra che lo stemma portato dai Rivera e Rivero di Castiglia, fu preso da quello dei Fajardo che portano i tre monti verdi in campo d'oro e discendono dagli antichi Conti di Monterroso; perciò portarono i monti. Noi però non crediamo a questa tradizione perchè anche la casa di Lugo portava per arma i tre monti accostati di verde, in campo d'oro, moventi dalle onde. I pittori spagnuoli aggiunsero alcune foglie, come ornamento dei monti, perchè nel blasone spagnuolo non si concepiscono i monticelli arrotondati come nel blasone italiano.

[2] Questa famiglia ha oggi per capo il Duca Cesare Rivera, Cavaliere di Malta, figlio del fu Duca Francesco e della N. D. Margherita dei Marchesi del Bufalo della Valle, della cui nobilissima famiglia si parlò lungamente nel fascicolo di dicembre 1907 di questa Rivista.

EL CARDENAL DUQUE DE LERMA

La histórica ciudad de Valladolid tiene un sinnúmero de recuerdos históricos, pero el descuido imperdonable de los que debieran tener el mayor interés en conservarlos, ha contribuido à la detérioración de importantes edificios y ya no queda sino el recuerdo de muchos de ellos. Solo al cruzar la plaza mayor de la ciudad, notamos el contraste chocante con los nuevos edificios de malgusto francés; y los nuevos trabajos de la luz eléctrica están en completa oposición con el pésimo empedrado de las calles que aquella debe alumbrar. No es pués estraño que faltando por completo de

tino, la administración municipal permita que en el museo de la ciudad junto con las obras maestras de grandes autores y en las mismas salas, se encuentren estátuas y ornamentos provenientes de las Iglesias y que carecen completamente de mérito artistico. Si el Gran Cardenal Pedro González de Mendoza, el *tertius rex Castellae*, abriera los ojos, quedaria asombrado al ver en la sala principal frente à la Asunción de Rubens las dos estátuas de bronce dorado del Duque y de la Duquesa de Lerma, obra de algun mérito, del artista milanés Pompeyo Leoni. En efecto, estas estátuas estaban à los costados del altar mayor de la Iglesia de S. Pablo, una de las más hermosas de España,

admirable por su arquitectura gótica y por las esculturas de su fachada.

Permaneció esta Iglesia cerrada durante varios años y consiguiéronla los domínicos pero sin siquiera unas cuantas habitaciones. La generosidad del gobierno, no correspondiendo à la de los buenos religiosos que abrieron al culto el templo olvidado, permitió que los hijos del inmortal español Santo Domingo de Guzmán, convirtiesen la sacristía en dormitorío! No causa pués extrañez si las estátuas de los duques de Lerma no han sido todavía devueltas à la Iglesia. Si la profanación de los que las quitaron de su sitio tiene disculpa por las circunstancias en que se cumpliò ese hecho, hoy, ya no hay absolutamente motivo para aplazar su devolución pués, es menester no olvidarlo: fueron los duques de Lerma los principales bienhechores del templo y à ellos se les debe si Valladolid posée una obra de arte tan soberbia.

Ostenta el frente de San Pablo las armas de los duques, como van aquí estampadas y el viajero busca inutilmente el simulacro del gran ministro y no encuentra sino las desnudas paredes que la pobreza de los religiosos domínicos no alcanzó todavía à adornar, sino con la limpieza y el aseo que convienen à la casa del Señor.

Es pués nuestro voto muy ardiente que llegue nuestra palabra à oidos de quien corresponda y que los aficionados à los recuerdos históricos se asocien à nuestra campaña para evitar que los forasteros al admirar el exterior del majestuoso templo, prueben al entrar un profundo desengaño; mientras con un poco de buena voluntad podría restaurarse el interior de San Pablo, como estaba antiguamente y tributar el merecido homenaje à la memoria de los que hicieron de ese templo una de las maravillas de la ciudad. Desgraciadamente no existen hoy descendientes directos del Ministro de Felipe III, pero sus sucesores y herederos tienen el sagrado deber de conseguir à todo trance que se devuelvan las dichas estátuas à la Iglesia. Vamos à ver quienes son hoy los representantes de la casa de Lerma.

D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, marqués de Denia, duque de Lerma, secretario de Estado y de gabinete y gran

privado del señor Rey D. Felipe III, tres veces grande de España de primera clase etc. descendía de una de las más nobles é ilustres familias de España y cosa muy particular, los nobiliarios en general permanecen callados, aún cuando no hay obra española de historia ó de genealogia que no la nombre como à una de las más encumbradas por su origen y por sus méritos sobresalientes.

D. Fray Prudencio de Sandoval, autor de la *Chronica del Inclíto Emperador Don Alonso VII.* (Madrid 1600 in f.) dedica un capítulo muy extenso à la descendencia de la Casa de Sandoval y refiere que debe su orígen al Conde Fernán Gonzalez de Castílla, aún cuando nos baste saber con seguridad que muy antiguo es este apellido y que existen antiguas sepulturas en varias iglesias y que desde muy remotos tiempos se halla esta Casa enlazada con familias muy principales y de sangre reál, y no falta quien le atribuya el mismo orígen que el conde D. Pedro Asures, Señor de Valladolid en tiempos del Rey D. Alonso VI.

El patronímico de la casa de Sandoval es *Gómez:* Diego Gómez de Sandoval fué comendador de Montiél en tiempos del Rey D. Pedro y en la misma época floreció D. Gutierre de Sandoval, comendador Mayor de Calatrava. Tambien salieron de esta casa infinitos caballeros de hábitos militares y mucho nos extenderiamos al relatar sus sucesos. Bástenos decir que el apellido Rojas no partenecia según creyeron algunos, à la madre del duque de Lerma, sino que en tiempos del rey D. Juan el primero, D. Pedro Ruiz de Sandoval, llamado rostro de puerco, casó con Doña Inés de Rojas, hermana de D. Sancho de Rojas Arzobispo de Toledo è hija de D. Juan Martinez de Rojas, Señor de Poza y de Monzón, de cuyo enlace nació Diego Gómez de Sandoval el Bueno, que fué conde de Castro.

Fué D. Diego Gómez de Sandoval, Grande del Reyno en tiempos del Rey D. Juan el segundo. Fué Adelantado mayor de Castilla, y heredó la villa de Saldaña de su tio el Arzobispo D. Sancho de Rojas, que le impuso la obligación de tomar el apellido y las armas de la casa de Rojas, según resulta de la escritura del 2 de setiembre de 1418. El Adelantado compró la

villa de Cea y consiguió la de Gumiel de Mercado y las de Gumiel de Yzan, de Valdenebro, de Maderuelo, Denia, Javia, Ayora, Portillo, Lerma, Villovele etc., por concesiones reales y por herencias. Casó con Doña Beatriz de Avellaneda y murió en 1454. Fueron sus hijos D. Hernando de Sandoval y Rojas y Don Diego de Sandoval que casó con Doña Leonor de la Vega, Señora de Tordehumos. D. Hernando conde de Castro y de Denia fué confirmado en sus títulos y privilegios el año de 1467. Casó con Doña Juana Manrique y tuvo a D. Diego Gómez de Sandoval y Rojas, primer marqués de Denia por merced de los reyes católicos del año de 1484. Fué tambien conde de Castro-Jeriz y conde de Lerma. Murió el año de 1452 en Lerma, en cuya Iglesia fué sepultado junto con el conde D. Diego Gómez su abuelo. Casó con Doña Catalina de Mendoza hija del conde de Tendilla y tuvo à D. Bernardo de Sandoval y Rojas, à D. Hernando comendador de Guilalmo de la órden de Santiago.

D. Bernardo fué del consejo del Rey D. Fernando; hallóse en la conquista de Granada y más tarde fué Mayordomo mayor de los reyes según consta por un privilegio del 1º de mayo de 1504. Luego fué del consejo de la Reina Doña Juana y del Emperador D. Carlos V. Casó con Doña Francisca Henriquez hija de D. Enrique Henriquez, mayordomo mayor y tío de los reyes católicos. Muriò, el marqués D. Bernardo, el 31 de Enero de 1536. Fueron sus hijos D. Luís de Sandoval y Rojas; D. Enrique comendador de Caravaca en la órden de Santiago, D. Diego del hábito de Alcántara y D. Hernando comendator mayor de Almodóvar del Campo en la órden de Calatrava. Este último casó con Doña Maria Chacon y tuvo à D. Bernardo de Rojas y Sandoval Obispo de Ciudad Rodrigo en 1585, luego de Pamplona y de Jaen y por fín Cardenal del título de Santa Balbína el año de 1559. Fué luego Arzobispo de Toledo, Inquisidor mayor, primado de las Españas etc. y muriò en 1618.

D. Luîs de Sandoval y Rojas, conde de Lerma, marqués de Denia, comendador de Paracuellos de la órden de Santiago; fué Mayordomo mayor de la reina Doña Juana y casó con Doña Catalina de Zuñiga hija del conde de Miranda y murió en 1570. De este enlace nació D. Francisco Gómez de Sandoval, conde

de Lerma, marqués de Denia, comendador de Paracuellos, como su padre, que casò con Doña Isabel de Borja, hija del duque de Gandia y tuvieron à D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas; à D. Juan comendador de Garrion en la órden de Calatrava y Doña Catalina mujer de D. Fernando Ruíz de Castro conde de Lemos, virrey de Napoles.

D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas primer duque de Lerma, por merced del Rey D. Felipe III, fué gentilhombre de cámara del Rey D. Felipe II, comendador de Mérida y Trece de la órden de Santiago. El duque de Lerma es indudablemente uno de los hombres de estado mas eminentes y mas calumniados de España.

Los insucesos de Inglaterra y de Holanda, la supresión de lor fueros de Vizcaya, la expulsíon de los Moriscos y otros hechos notables de su gobierno y sobre todo la oposicíón constante de su propio hijo, el duque de Uceda, amigo del Infante D. Felipe y del conde de Olivares, engendraron odios que le fueron fatales. Contribuyó muchisimo à la caida del poderoso ministro, su favorito D. Rodrigo de Calderón, el célebre marqués de Siete Iglesias. Felipe III, en los ultimos años de su vida pidió para él el capelo de Cardenal pero no le sirvió, pués D. Felipe IV ó más bien el conde-duque de Olivares lo desterraron de la Corte, obligándole à permanecer en su marquesado de Denia. Muriò el 17 de mayo de 1625.

Había casado con Doña Catalina de la Cerda, hija del duque de Medinaceli y tuvo à D. Cristóbal; à D. Diego, comendador mayor de Calatrava y à Doña Juana que casó con el conde de Niebla.

D. Cristóbal casó con Doña Mariana Manrique, hija del conde de Santagadea. Su hija Doña Maria Ana casó con D. Luis Folch de Cardona, caballero de la órden del Toison de Oro, que heredò todos los titulos y los bíenes de la casa de Lerma. Desgraciatamente esta rama de la casa Folch de Cardona también se extinguió en Doña Catalina de Aragón, Folch de Cardona, quinta Duquesa de Lerma, novena marquesa de Denia que casó con D. Juan de la Cerda duque de Medinaceli, cuya hija Doña Felicia de la Cerda casó con D. Luís Mauricio Fernández de Cór-

doba y Figueroa, de cuyo enlace nació D. Nicolas Fernández de Córdoba y Gómez de Figueroa, de la Cerda, Folch de Cardona, Aragón, Portocarrero, Ribera, Sandoval, Manrique, duque de Medinaceli y por consiguiente duque de Lerma, marqués de Denia cuya descendencia representa hoy la Casa de Lerma.

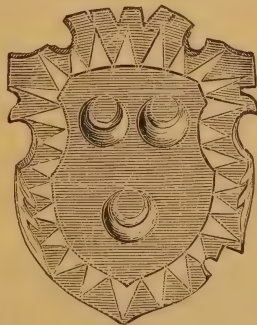
Es el actual duque de Lerma el Excmo Señor D. Fernando Fernández de Córdoba y Pérez de Barrada, hijo de D. Luís Tomás Fernández de Córdoba, XV duque de Medinaceli y de Doña Angela Pérez de Barradas, duquesa de Denia. Nació el 12 de Julio de 1860; es Licenciado en Derecho, Senador del Reino, caballero de la Real Maestranza de Zaragoza, gentilhombre de Cámara con ejercicio de S. M. C. A este Excmo Señor dedicamos este articulo para que le sirva de estimulo para rendir el merecido homenaje à la memoria del primer duque de Lerma.

JULIAN DE FUENTES Y VELASCO.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(*Continuazione vedi numero precedente*)

BULGAMINI o VULGAMINI. — Questa famiglia viene nominata con diversi nomi, cioè Bulgari, Vulgari, e Vulgamini per rispetto, che di quel tempo, come oggi appresso li Spagnoli, promiscue usavano il *V* per *B* e viceversa la *B* per *V*. La verità è che si deve scrivere per *B*, come apparisce in un istromento nel Cencio Camerario conservato nella Biblioteca Vaticana senza millesimo, il quale però viene a cadere sotto il Ponteficato d'Eugenio 3°, cioè MCLII, come ben riporta nelle sue note Alessandro della Valle, il quale istromento ho voluto porre qui alla distesa dovendolo allegare nelle famiglie susseguenti parimenti in esso mentionate [1].

[1] In nomine Domini. It. Senatores Almae Urbis decreto amplissimo Ordinis Senatus acclamatione quoque Populi Romani publice in Capitolio consistentis constituimus et firmiter stabilimus, ut d. Papa et Romana Ecclesia teneant atque habeant sibi, atque possideant omnia tenimenta Tusculani sicut in privilegijs suis factis inter sacrosantam Romanam Ecclesiam et Urbem apparet.

Corrumpentes itaque, et omnino evacuantes, et in irritum reducentes omnia privilegia, invasiones, atque investimenta quae, supra Tenimenti Tusculani facta sunt, sive a Romanis sive ab omnibus alijs personis hoc modo, quod nullius valoris; vel momenti sint, et ita quod Romanis vel forensibus nil conferant, quod D.no Papae, vel Sanctae Romanae Ecclesiae ullo tempore aliquo modo possint nocere, Constituimus praeterea, et auctoritate senatus, et Re Populi Romani publice in Capitolio consistentis, et pariter acclamantis firmiter sancimus et quocumque Persona, quae sive Romana sive forensis sit, de terris et tenimentis Tusculani invasit et sta-

Ho voluto riferire questo antichissimo istromento, in questa famiglia perchè in esso è la prima nominata. Circa questo istromento, si deve notare che al tempo del detto Papa Eugenio 3°, ritornò per la seconda volta in Roma un tal Arnoldo Tedesco huomo eretico, il quale sollecitò li Romani a abrogare al Papa il governo politico, et ottenne facilmente il suo intento, ma ravvedutesi li Romani del loro errore fecero molti istromenti di ricognitione verso il Papa ed in particolare questo del quale abbiamo dato copia.

Il nome de Bulgari senza fallo ha preso origine dalla nazione Bulgara [1], la quale da quei tempi, come riferisce Paolo

tim et tali invasione et exactione non desistit, omnino perdat id quod de dictis terris et tenimentis perdat tali tenor quod Sancta Romana Ecclesia habeat sibi primo id quod de p.tis Terris, vel tenimentis invasum est, vel erit et postea habeat sibi illud, quod pro pena invasionis perdet invasor. Et ita quod Romana Ecclesia p.ta pleno jure perpetuo habeat, teneat, vel possideat et usatur, atque fruatur omni tempore, sicut privilegijs suis compositis inter eam et Urbem apparet.

Actum XLVII. Anno senatus ind.e nona mense Aprilis die XXVIII jussu senatorum Consiliarorum.

Jordani Bulgamini, Guidonis Mancini, Petri Saraceni, Petro de Romano Rustici Laurentius, Thomae de Ursinis, Andreae Petri Silvestri, Petri de Monte, Galferani Sergij Transtiberim, Roberti Joannis Frajapani, Petri Benincasa, Pictolij, Cencij Gulferani, Bartholomei Petri, Stephani Alverij, Petri Bobonis.

Et jussu Senatorum: Jacobi Oddonis Franconis, Petri Milonis, Stephani Marij, Pauli Laurentij Nicolaj, Joannis Saxonis, Joannis Bartholomei, Roberti, Goffredi, Gibelli, Petri Barilis, Guidonis Joannis Alexandri, Guidonis Jacobi de Xisto, Petri Bobuli de Scortelaro, Sciati Pauli, Francisci, Joannis Cencij de Portici, Ilpersini de Tullo, Philippi Joannis Astalli, Guidonis Cirini, Bonaventurae, Cencij Ocilendae, Obicioni Calidi, Buteonis.

[1] Vi furono dei Bulgari in Bologna, Ferrara, Rovigo; dei Bulgarini in Bologna, a Mantova, in Toscana. L'analogia del nome con i popoli omonimi fecero ritenere oriundi dalla Bulgaria tali cognomi. Niente lo prova, anzi nel medievo Bulgaro era nome proprio e fu appunto il figlio di Adelardo a nome Bulgaro, che diede il cognome di Bulgari alla famiglia che poi lo mutò in Adelardi ed anche in Marcheselli; cosa comune a quei tempi in cui i cognomi erano incerti. Io ritengo i Bulgamini di Roma completamente estranei ai Bulgarini di Toscana, che nel 1494 furono creati conti da Massimiliano imperatore. I Bulgarini di Mantova erano ebrei e nel 1657 furono investiti del feudo di Castelvero nel Monferrato. Dallo stemma gentilizio dei Bulgamini o Vulgamini si direbbe che avessero comune origine con i Crescenzi o da essi fossero derivati. Non è però un argomento soste-

Diacono nel cap. 29 del lib. V, abitava in Abruzzo, onde per la vicinanza è facil cosa, che alcuno di loro venisse ad abitare a Roma e ritenesse per sopranome il vocabolo della sua gente.

Fu grande e nobile in Roma, come si vede dagli Parentadi e ne parla il Monaldeschi nel suo Diario sotto l'anno 1333; circa il 1400 incominciarono abbassarsi alla mercanzia.

In Rieti nella chiesa di San Francesco si trova una lapide con figura di uomo nel pavimento, alla quale manca la parte superiore, le arme sono di musaico bianco con lettere che ora sono rimesse.

QUIESCIT JOHANNES D.NI GALLI DE BULGAMINIS
CAPTOR DE URBE DE P. S.CTAE M. ROTUNDAE
CUI... UT PACE ANNO DOMINI MCCCCII
FUIT DEFUNCTUS.

Le lacune si possono supplire.

Havevano li Bulgamini la sepoltura, come si vede dal Catasto del Salvatore, in Santa Maria de Ursis, così nominata dalla loro famiglia, la quale fu profanata, e però dice il sop.to deposito: *Ossibus huc translatis, ac una positis.*

nibile inquantochè le famiglie romane che parteggiavano per l'una o per l'altra casa di potenti baroni, ne adottavano le insegne e le modificavano nei colori e nella disposizione delle figure; così la bordura dell'arma del Senato romano, inchiavata, fu presa e con diversi smalti da molte famiglie e quella fascia caricata di un *zig-zag*, che da alcuni s'interpreta come una serpe; le bande, e le rose, non sono che contrassegni del partito degli Orsini i quali forse presero tali emblemi dai Savelli, di maggiore antichità. Come i Bulgamini inalzarono l'impresa dei tre crescenti propria dei Crescenzi, ma dissimile nei colori; così anche i Cenci che pretendevano discendere dalla gente Crescentia, non tre ma sei crescenti adottarono. Altri ancora, che sarebbe troppo lungo riportare e che col progredire di questo lavoro facilmente si rileveranno, adottarono gli scacchi dei Piermattei, le onde dei Papareschi, la colonna dei Colonnesi e perfino l'orso, allusivo agli Orsini, ma non facente parte integrale delle loro armi, ma piuttosto allusivo al nome ed usato come supporto. Vedremo più innanzi i Cesarini incatenare l'orso degli Orsini alla colonna dei Colonnesi ed abbassare il tutto sotto l'aquila imperiale nella quale si cercò indarno di ravvisare l'insegna cesarea mentre non suonava che bassa adulazione di partigiani della potente casa Colonna sostenitrice dell'Impero.

ASCANIO VULGAMINEO NOB. ROM.
MINORI ANNIS SUPRA AETATEM ANIMI VIGORE
PRAECLARO MARTIA BOCCACCIA MATER JULII, OCTAVIANI, AC JO. BAPTISTAE
ETIAM DULCISS. FILIORUM AC JO. AUG.TINI VULGAMINEI CONJUGI CARISS.
PREDEFUNCTORUM OSSIBUS HUC TRANSLATIS AC UNA POSITIS
RELIQUO SENECTUTIS SUAE PRESIDIO ORBATA
H. M. P. VIXIT AN. XXI MEN. VIII D. XIX
OBIIT.... K. APR. MDXXX.

Questa memoria sta nella Chiesa della Rotonda nella seconda cappella a destra.

Nell'Archivio Urbano si vede il testamento di Nuccio figlio di Nicolò di Paolo di Giovannt, di Guglielmo de Vulgamini, rogato per Paolo Tomaredo sotto li 15 maggio 1373, ove vengono enunciate quattro generazioni per mostrare l'antichità della Casa. Questo Nuccio morì poscia del 1396 e fu sepolto in Santa Maria *juxta flumen*, come nel Catasto del Salvatore ove furono sepelliti altri di questa famiglia.

Testamentum Nobilis Viri Dominici Cincij Jannelli de Vulgaminibus, rogato per Mariano Scalbastro Not. Cap. sotto li 25 ottobre 1466 e del medesimo anno, *Nobilis Vir Dominus Stephanus q. Jacobi Jannelli de Vulgaminibus*, fa una cessione agli altri della Casa, come per rogito di Paolo Coluzio Cive Romano Not. Cap. sotto li 2 febraro, dal che appare che la famiglia era divisa in più rami.

Moglie del sop.to Stefano di Janello Vulgamini, fu Agnese Altieri dell'anno 1471; e l'uno e l'altro viene espresso con titolo di Nobile, come dall'istromento matrimoniale rogato per Pietro de Merilijs Not. Cap. e dalla sepoltura di detta Agnese nella Cappella degli Altieri alla Minerva.

Dell'1483 parentò colli Casali; dell'1497 colli Cassari e colla Valle; dell'1519 colli Mantaco; 1528 colli Specchi; 1732 colli Amadei.

Del medesimo anno 1463 fu fatta pace tra il Nobil uomo Romano de Casalibus del Rione di Campo Marzo, e il Nobil uomo Agostino di Filippo di Giacomo di Janello de Vulgamini. Qui ripetutamente si deve notare che la vera nobiltà ripeteva li nomi degli Avi, Bisavi.

Nell'Archivio di Santa Maria in Via Lata si legge una donazione fatta da Nicolò Pandulfo Romano de Bulgari al Monastero di San Ciriaco 1279. Il nome Romano qui è gentilizio non patrio.

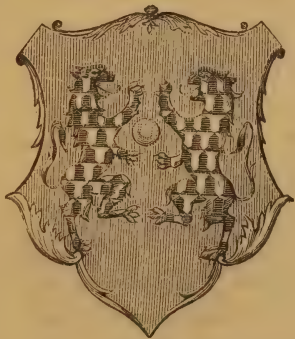
Fanno per arme tre lune mancanti con le corne in su bianche, la risega attorno in campo azzurro. L'arma era d'azzurro a tre crescenti d'argento; bordura inchiavata d'azzurro e d'argento. Questo stemma si distacca completamente da quelli delle famiglie Bulgarini.

Il Ciaccone riferendo che Gelasio II fuggiva l'Imperador Enrico V per le Case dei più potenti cittadini Romani dell'1118. Qui (dice) timore perterritus ad tutissimas aedes nobilissimi cujusdam Civis Bulgamini confugit.

BUSSA DE LEONI. — Di questa famiglia nacque Santa Francesca Romana, della quale scrive diffusamente il P. Giulio Orsino della Compagnia di Gesù, nella vita di detta Santa. La memoria più antica che io ne ho è del 1212 nell'Archivio di S. Prassede, ove viene enunciato Nicolao Busso in un Istromento di vendita di vigna [1].

Nel Catasto del Salvatore si legge: Paulus Bussa de regione Parionis, sepultus in Ecclesia S. Agnetis in Agone de anno 1401. Questo Paulo fu Padre di S. Francesca, e v'è tradizione, che aveva la casa dirimpetto alla d.ª Parrocchia di S. Agnese, e che sopra il muro era dipinta la B. Vergine; il quale nella fabrica del Bonadies fu buttato a terra e molti si ricordano d'aver veduto questa imagine.

Nel medesimo Catasto dell'anno 1444, Baptista de Pontianis de regione Transtiberim maritus Franciscae Bussae, jacet in Ecclesia Sanctae Ceciliae. Questa è la Santa.

[1] Rogito Nicolò Scrinario. Nel 1397 i Fasti Capitolini ricordano un Simeone o Simeozzo di Giovanni Bussa, che fu conservatore. Nel 1410 abbiamo un rogito di Nuccio Catarini in cui è ricordato Antonio di Pietro Bussa alias *Craparo de Civitate Florentiae.* Non sappiamo se appartenesse alla famiglia di Santa Francesca.

Nel medesimo Catasto dell'anno 1461 si legge: Simeon Pauli Bussae de regione Parionis. Questi fu fratello della d.ª Santa et habitator della casa paterna.

Nel medesimo catasto dell'anno 1468 si legge: Antonius Simeonis Bussae de regione Trivij e del 1489 Joannes Bussa jacet in S. Maria de Populo. In questo Giovanni stimo che si estinguesse questa famiglia, poichè dopo di lui non trovo altra memoria. [1]

Habbiamo detto che Paulo Bussa Padre di S. Francesca fu sepolto nella Parrocchia di S. Agnese in Agone, aggiungo che già v'era la lapide sepolcrale con l'arme et inscrizzione, la quale da Rettori di detta Chiesa fu venduta per prezzo vile (così vanno tutte le antichità) ad uno scarpellino, dal quale la comprarono le monache di Tor di Specchi, e la posero nel secondo claustro di lor Monastero ove sta di presente, e nella Chiesa vecchia overo Oratorio vecchio di d.º Monastero, si vedono dipinte nel muro le arme della famiglia Pontiana e della famiglia Bussa. Le parole dicono:

HIC JACET NOBILIS VIR PAULUS BUSSA
QUI OBIJT ANNO DOMINI MCCCCL.

Si deve notare che questa famiglia di Bussa, vien chiamata Bussa de Leoni a distinzione d'un altra famiglia Romana dei Bussa portando questa nello scudo due leoni, da quali prese l'agnome. Monsignor Conteloro riferisce nella sua Genealogia un istromento dell'400 delli Bussa.

Fa per arme due leoni in piedi l'uno contro l'altro ondati con una palla fra le branche. Quella del Principe Borghese dice Buffa e manca la palla fra le branche. [2]

[1] Questa famiglia non ha nulla di comune con quella dei Bussi oggi Muti-Bussi di Viterbo, patrizi Romani, di cui parliamo più innanzi, nelle famiglie non ricordate nell'Amayden e comprese nella Bolla Benedettina.

[2] L'arma è di rosso a due leoni di vaio affrontati, accompagnati da una palla d'oro posta in cuore allo scudo.

(*Continua*). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(Contin. vedi num. preced.)

Lezzani, di Mendrisio e Lugano. — Presero nome da Lezzano sul Lario, e nel 1539 viveva a Mendrisio Primo Lezzani, da cui Nicolò, che nel 1559 intervenne alla elezione del Preposto di Mendrisio, insieme a Pietro Antonio, Tommaso e Francesco, tutti de' Lezzani.

Nel 1596 Giovanni fu Francesco de' Lezzani, fu presente alla convocazione della comunità del Borgo.

Pietro Antonio e Nicolò Lezzani, sedettero nel Consiglio dei nobili di Mendrisio nel 1641, e nel 1670 Primo Lezzani scolpì l'altar maggiore dei Santi Cosmo e Damiano.

Nicolò fu Procuratore e reggente la comunità di Mendrisio ed altro Nicolò, Canonico di quella Prepositura, viveva nel 1822.

Massimiliano Lezzani, ebbe il titolo di marchese ereditario da Papa Pio IX nel 1869. Una sua sorella sposò il Duca di Gallese.

Arma: D'azzurro alla banda cucita di rosso, caricata di due colombe d'argento, accompagnata in capo da un crescente d'argento ed in punta da un giglio d'oro.

Lombardi, di Airolo.

Arma: Spaccato nel 1° d'azzurro a due teste di carnagione affrontate, coronate d'oro ed accompagnate in capo da una stella d'argento; nel 2° di rosso al cane passante d'argento.

Lucchesi, di Pambio. — Famiglia che produsse tre architetti distinti, cioè Alberto, Adamo e Domenico. Il primo fu architetto di Ferdinando, Arciduca d'Austria, poi dell'Imperatore Rodolfo II; l'altro fu pure al servizio del detto Arciduca e morì in Germania; il terzo coadiuvò i fratelli nelle loro opere.

Evvi in Melide una casa che porta l'arma di questo Casato e che fu abitata da uno di questi artisti.

Arma: Di..... al leone di..... tenente nella branca anteriore destra sopra il capo una squadra in forma di capriolo, e colla sinistra un compasso aperto: le punte in alto.

Luvini, di Lugano. — Ragguardevole famiglia, dalla quale fu supposto da qualcuno sia uscito l'insigne pittore Bernardino Luino.

Il Padre Giuseppe Maria Luvini, dell'Ordine dei Minori Cappuccini, nato nel 1722, riuscì Oratore Sacro di bella eloquenza, facendosi buon nome in più città; venne chiamato Predicatore Apostolico in Vaticano, dove, assai apprezzato dal Pontefice Pio VI, fu elevato a Vescovo di Pesaro nel 1784 e morì in quella città sei anni dopo. Una statua in marmo, opera di Vincenzo Vela, gli fu eretta sotto l'atrio del Palazzo Civico di Lugano.

Un Antonio Maria Luvini sedette nel Gran Consiglio della Repubblica Ticinese nel 1807.

Dal Generale Ambrogio Luvini, nacque nel 1795 l'avvocato Giacomo, giureconsulto e patriota di fama perenne, reputato il più cospicuo oratore del Cantone Ticino, specialmente in materia penale. Fu anche Colonnello Federale e morì nel 1862. Con lui si spense, quanto a maschi, la famiglia Luvini.

Arma: Spaccato: nel 1° d'oro all'aquila di nero; nel 2° d'azzurro e al lupo d'argento, tenente colla branca anteriore destra una stella d'oro, volta verso la punta.

Maderni, di Bissone, ecc. — Ragguardevole casato che produsse distinti artisti, fra cui il cavaliere Carlo Maderno, nato nel 1556, architetto di gran fama che ebbe in Roma la direzione della fabbrica di San Pietro e quella del Campidoglio. Lavorò sotto dieci Pontefici e morì nel 1629: ebbe sepoltura nella Chiesa di San Giovanni de' Fiorentini.

Un Pietro Magno Maderni, fu scultore di bella rinomanza, e venne per i suoi meriti, creato nobile del Regno d'Ungheria dall'Imperatore Ferdinando III.

La famiglia si divise in due linee: una detta di Bissone e Capolago, l'altra di Mendrisio.

Arma: Interzato in capriolo: nel 1° e 3° scaccato di nero e d'argento nel senso delle partizioni; nel 2° d'argento, alla torre di rosso aperta del campo; col capo d'oro all'aquila di nero.

Maggi, di Mendrisio e Castel San Pietro. — Forse originari dai Maggi di Como, si rinvengono nel 1429 con un Gian Bono de' Maggi, dottore di legge, che in tale anno fu eletto ad emendare gli statuti di Lugano, dove dimorava.

Appartenne ai Maggi di Castel San Pietro, il rinomato uomo politico Giovan Battista, che fu nei primi anni del secolo XIX Landamano della nuova repubblica ticinese. Il suo monumento funebre vedesi apposto alla facciata dell'antica chiesuola di San Pietro, presso Castello.

Una famiglia Maggi fiorisce ancora in Mendrisio.

Arma: Di rosso al leone d'oro, tenente fra le branche un ramo fogliato di verde; col capo d'oro all'aquila di nero coronata del campo.

Magoria, di Locarno. — Nobilissima famiglia che ebbe, secondo le cronache, quale capostipite, un Viviano II di Chiaramonte, fratello di Aurelio, progenitore degli Orelli e di Landolfo, che originò i Muralto.

Da lui è ritenuto uscissero anche i Capitani di Sondrio, detti poi di Scalve, che furono patrizi milanesi e conti di Conconezzo.

Nel 1176 un Filippo Magoria emerse nelle milizie durante le guerre di quei tempi, e nel secolo decimoquarto i Magoria governarono, per la fazione ghibellina, la terra di Magadino.

Arma: D'oro, all'aquila bicipite di nero, coronata del campo.

Mantegani, di Morcote. — Pare venissero da Malnate, terra dell'agro varesino, dopo la metà del secolo XVIII, con un Paolo che, stabilitosi in Lugano, ebbe molti figli, i quali in giovane età lasciarono la patria, nè più vi fecero ritorno, ad eccezione di due, Carlo ed Antonio. Il primo tramutossi a Morcote sul Ceresio, del qual Comune fu per molti anni Sindaco, e nel 1856 venne colla sua famiglia ammesso al Patriziato Morcolese.

Antonio Mantegani, passato giovanetto in Inghilterra, dopo aver prestato servizio a tredici anni nell'esercito elvetico, durante la dominazione napoleonica, vi dimorò a lungo, ma nel

frattempo fece acquisto di beni patriziali in Morcote, che cedette al fratello Carlo, e, rimpatriato definitivamente nel 1851, si stabilì in Mendrisio, venendo ascritto fra i cittadini attivi di quel borgo, ed ivi per lungo tempo tenne le cariche di membro del Corpo municipale e di presidente degli Asili d'infanzia.

È a ricordare che Antonio Mantegani fu tra i promotori della riattivazione della Chiesa Cattolica nella città di Wisbeck (Contea di Cambridge), da lui abitata. Lasciò un figlio in Mendrisio, il dottore Emilio, capitano quartiermastro nell'esercito svizzero, poi giudice di pace e quindi presidente del Tribunale distrettuale di Mendrisio, morto nel 1904.

La famiglia continua in Inghilterra pei discendenti di Carlo Mantegani, e in Australia pei discendenti di Alfredo di Antonio.

Arma: D'argento, al leone di rosso, passante sopra tre colonne d'oro, poste in palo e moventi dalla punta; col capo cucito d'oro all'aquila di nero.

Marcacci, DI LOCARNO. — Vogliono le cronache che i Marcacci provenissero da un Ugo dei conti della Marca duchi di Angoulème, vissuto ai tempi di San Luigi re di Francia ch'egli avrebbe seguito nella spedizione di Terrasanta. Rimasto Ugo ucciso in un combattimento, trovandosi sotto gli ordini di Roberto fratello di quel Sovrano, i suoi due figliuoli seguirono in Sicilia Carlo d'Angiò e vi si fermarono fino ai memorandi Vespri del 1282; e fuggendo in quella sanguinosa sommossa, ripararono in Livorno dove posero dimora perpetuandovi la famiglia che dall'antica sua Signoria fu chiamata de' Marcati, nome tramutatosi poi in Marcacci.

In Locarno si ha notizia certa di questo casato dalla prima metà del secolo XV, cioè con un Francesco di Guglielmetto Marcacci che lasciò dei legati a favore della Chiesa di San Giorgio nel 1449.

Ascritti alla Corporazione dei Borghesi, i Marcacci ebbero jus-patronati di Cappelle nella Collegiata del Borgo, nel Santuario di S. Maria del Sasso e nella Chiesa di S. Antonio.

Questa famiglia godette per diritto, quasi ereditario, le cariche di Fiscale in Livorno e di podestà di Gambarogno e di Val Verzasca e dimorò, oltrechè in Locarno, anche nella vicina terra di Brione.

Carlo Marcacci, fu il primo dei Fiscali di questo casato e il di lui figlio Filippo venne da Papa Paolo V creato Cavaliere Aurato nel 1610. Questi edificò alle Fraccie, località lunge un miglio da Locarno, un castello che fu detto Torre dei Marcacci.

Nel 1641 i Marcacci conseguirono il patriziato di Soletta e furono confermati nobili dal re di Polonia Giovanni Sobiescki nel 1665: due anni dopo un Gio. Antonio podestà di Verzasca veniva da quel Sovrano creato barone con trasmissibilità ai discendenti e nominato suo Ministro Presidente presso i Cantoni Elvetici.

La famiglia Marcacci, si spense nel 1854 col barone Gio. Antonio, figlio del Fiscale barone Carlo, il quale fu per cinquanta anni consecutivi Incaricato d'Affari della Confederazione Svizzera in Milano: questi morendo, lasciò parte della sua cospicua fortuna al Comune di Locarno, che attestò la sua gratitudine al Marcacci, erigendogli pubblico monumento.

Arma: Inquartato: al 1° e 4° d'azzurro, al campanile di rosso, aperto e finestrato di nero, con campana d'argento visibile da una finestra superiore; al 2° e 3° di rosso, all'albero al naturale, terrazzato di verde. Sul tutto d'oro, all'aquila di nero, coronata del campo, tenente fra gli artigli due plinti a rombo, di rosso: la coda terminata in altro plinto simile.

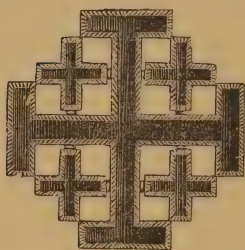
De Marchi, di Sessa di Astano e della Costa. — Originaria di Crema si stabilì a Sessa in epoca remota e passò ad Astano nel 1639 in persona di *Dominicns de Marchiis a Costa.* Suo fratello Pietro, Capitano al servizio del Re di Polonia Pomatowski sposò Clara 3ª figlia di quel Sovrano, morta alla Costa il 15 giugno 1705. Il Re di Polonia aveva concesso a Pietro il titolo di Barone della Costa che fu rinnovato dal Pontefice ai fratelli Silvestro ed Antonio de Marchi, in questi ultimi anni. Giovanni Antonio de Marchi, figlio di Pietro e della Principessa Poniatowski, fu Capitano delle guardie di Friburgo alla Corte Pontificia. Sposò Eugenia del Prete, di Astano, e ne ebbe Antonio nato il 7 settembre 1749 ascritto al patriziato di Astano con i suoi discendenti che quantunque nati a Buenos Ayres hanno mantenuto il loro domicilio legale in quella città.

Arma: D'argento al leone di nero; capo d'azzurro caricato di tre gigli d'oro. Sostegni due uomini d'armi con dalmatica d'oro caricata di uno scudetto rosso alla croce scorciata d'argento. Cimiero: il leone. Divisa: *Omnia robore flecto frangoque.*

(*Continua*). Giampiero Corti.

LA CROIX DU SAINT-SÉPULCRE

Monsieur le Directeur,

Comme suite à l'article que vous avez bien voulu consacrer dans votre dernier numéro à Pierre Pyon, le chevalier du Saint-Sépulcre de l'an 1528, voulez-vous me permettre quelques remarques complémentaires?

Les chevaliers du Saint-Sépulcre ont pour décoration leur croix rouge de 5 croix, dite de Jérusalem, comme les chevaliers de Malte ont pour décoration leur croix blanche à 8 pointes.

De même que l'Ordre de Malte en tant qu'Ordre, a pour insigne la grande croix unie d'argent en champ de gueules; l'Ordre du Saint Sépulcre, en tant qu'Ordre, a aussi un ancien insigne, c'est la croix patriarcale d'or, à double traverse.

L'ancien Ordre canonial du Saint-Sépulcre la porta, les chanoines du Saint-Sépulcre de Miéchou, les chevaliers du Saint-Sépulcre en Angleterre, les chanoinesses anciennes et modernes du Saint-Sépulcre la portèrent unanimement.

Cette croix patriarcale est bien l'insigne de l'*Ordre* du Saint-Sépulcre. Pierre Pyon en 1528 la porte sur sa poitrine et dans son blason, de même que les chevaliers de Malte portaient dans leur écusson et sur la poitrine, au milieu de leur casaque de guerre, la croix blanche unie de l'Ordre, à l'exclusion de leur décoration, la croix à 8 pointes. Notre Ordre du Saint-Sépulcre ayant vécu longtemps, pendant des siècles, à l'état de dispersion de ses membres, sans lien entre eux, sans société, sans agrégation constituée, il n'est pas étonnant que

l'insigne de l'*Ordre* ait fini par être oublié, puisqu'il n'y avait pas pour les chevaliers d'union, de vie collective; ceux-ci ne connurent plus que leur décoration, la croix de 5 croix.

L'insigne de l'*Ordre* est encore oublié de nos jours, mais pourquoi ne pas le restaurer? Notre Ordre, en tant qu'Ordre, doit porter la croix patriarcale à double traverse, et non pas la décoration de ses chevaliers. Pourquoi ne pas relever ce précieux symbole qui a l'avantage d'être l'emblème spécial et exclusif du Saint-Sépulcre, tandis que notre décoration est la croix de Jérusalem? Pourquoi ne pas commémorer et perpétuer ainsi les liens de notre Ordre avec l'ancien Ordre canonial, religieux et militaire du Saint-Sépulcre? Pourquoi ne pas donner une petite place dans les emblèmes de l'Ordre à ce respectable souvenir de son passé? Nous en avons le droit.

Les bulles pontificales, quand elles ont innové, ont toujours réservé les anciennes prérogatives de l'Ordre. Je crois donc que nos chevaliers peuvent et doivent faire une petite place dans leurs insignes à la *Croix antique de l'Ordre*, et sans faire tort a leur croix de décoration, peuvent la porter quelquefois avec elle.

Je n'ai pas qualité pour supplier sa Béatitude Mgr le Patriarche latin de Jérusalem, Lieutenant du Grand Magistère, (je dis lieutenant du Grand Magistère et non Lieutenant de l'Ordre comme j'ai vu dans un document récent, car on appelle Lieutenant colonel du régiment celui qui remplace le colonel, et non pas Lieutenant du regiment) d'aviser, ce serait une inconvenance que de s'adresser ainsi à elle dans un document public, il me suffit, dans ma modeste sphère, d'appeller l'attention des dignitaires et chefs de l'Ordre sur cette situation.

La question de l'origine de la croix de Jérusalem, à 5 croix, est depuis longtemps agitée. Les uns y voient l'emblème des 5 plaies du Sauveur, d'autres y voient le souvenir des 4 grandes églises de Palestine: Sion, Nazareth, Bethléem, et Béthanie, groupées autour de celle du Saint-Sépulcre; d'autres encore veulent y voir la croix de la Rédemption rayonnant sur les

4 parties du monde connu des anciens. Me sera-t-il permis de formuler aussi mon hypothèse? Elle ne vaut que ce qu'elle vaut et n'est ni plus ni moins prouvée qu'une autre.

Les armoiries à l'époque féodale, ont surtout une signification terrienne, territoriale; elles sont, avant tout, l'emblème d'un fief.

Le fief confère à son possesseur son nom et ses armes. On voit aux XII^{e} et XIII^{e} siècles, des familles de souche différentes, de noms différents, se succédant dans la tenure d'un fief, porter même nom et mêmes armes, nom et armes du fief. La croix de Jérusalem rentre dans ce cas général et est de cet ordre: elle est l'emblème du royaume de Terre-Sainte; toutes les maisons qui ont prétendu des droits héréditaires sur le royaume de Jérusalem, en totalité ou en partie, ont arboré la croix de Terre-Sainte, dans leurs armoiries, la croix potencée cantonnée de ses 4 croisettes. Cet emblème étant donc territorial, n'est-il pas permis de voir en lui l'insigne, la représentation figurée des 4 Etats chrétiens de Terre-Sainte issus de la première croisade: Edesse, Antioche, Tripoli et Jérusalem, groupés autour de la grande croix des croisades ou plutôt de cette croix potencée qui semble un ancien emblème chrétien de l'Empire d'Orient, et sans doute de l'église d'Orient, puisque dès l'an 600 on voit la croix potencée sur une monnaie de l'Empereur Tibère Constantin, et que vers l'an 750 elle figure encore, d'après un autre monument numismatique, sur le sceptre de l'Empereur Constantin V?

Les quatre premiers États chrétiens de Terre-Sainte groupés autour de ce symbole, telle pourrait être l'origine de notre croix de 5 croix. Il faut dire, du reste, qu'elle n'apparaît pas aussitôt après la première croisade sur les monuments du temps qui subsistent, puisque de 1100 à 1232 la croix, en numismatique de Terre-Sainte, se trouve cantonnée, non pas de croisettes, mais de besans, d'annelets ou de croissants. Quand le royaume de Chypre s'ajouta à nos 4 États anciens, la croix de 5 croix naquit (peut-être seulement alors?) et c'est ici une seconde hypothèse, et fut l'emblème plus exact encore de 5 États chrétiens; la grande croix potencée représentant plus

spécialement Jérusalem. Ce serait pour cette raison que plusieurs de nos anciens chevaliers de Jérusalem ou du Saint-Sépulcre portent la grande croix potencée seule, sans les 4 croisettes. Notre savant confrère le comte de Gerin-Ricard dans son beau travail sur la croix de Jérusalem cite des monnaies de Chypre portant la grande croix avec une seule croisette ou avec 3 croisettes seulement, un ou trois cantons de la grande croix restant vides, serait-ce à raison de droits ou des prétentions sur un seul ou sur plusieurs seulement des États chrétiens de Terre-Sainte?

Mystère et hypothèse! Ajoutons qu'après la chute des Lusignan (1489), et sous la domination vénitienne, les monnaies de Chypre portent toujours la croix, mais cantonnée d'olives ou de besans comme autrefois.

Conclusion: Si la croix de 5 croix est bien l'emblème d'une idée morale, du groupement des quatre premiers États chrétiens de Terre-Sainte, groupement qui ne fut jamais une union stricte et absolue, rien d'étonnant à ce qu'on ne voit pas cet emblème adopté à la fois par les quatre États et dès le principe, en numismatique: l'indépendance subsistait sous une union nominale. On cantonna la croix au revers des monnaies de 4 objets quelconques, comme cela se voit déjà sur des monnaies Carolingiennes. Plus tard, les armoiries, le blason, hiéroglyphe parlant, se constituant, la croix de 5 croix dut acquérir plus d'importance comme symbole, aussi ne la voit-on apparaître qu'alors, au XIII^e siècle, et cet emblème d'union des quatre premiers États chrétiens de Terre-Sainte dut devenir en même temps, vu les circonstances nouvelles, le pieux symbole et l'emblème d'un souvenir et d'un regret. C'est alors qu'on la voit employée en Terre-Sainte; alors aussi que les princes dépossédés la mettent dans leurs armoiries, image de la Terre-Sainte et de leurs prétentions à tout ou partie d'icelle....

Comte A. DE MAUROY.

I MODERNI TEMPLARI
e l'Ordine dei Liberi-Muratori

Dopo la distruzione dei Templari, il loro spirito sopravvisse alla formidabile setta cavalleresca e sotto forma di Cavalieri del Cristo, o di Cavalieri di Montesa o con altri nomi, le buone tradizioni antiche dell'Ordine che aveva contribuito alla redenzione dei Luoghi Santi non sparirono e furono continuate da altre nuove istituzioni che fecero dimenticare l'obbrobriosa fine di Jacques de Molay e dei suoi compagni.

Dopo una lacuna che invano pretesero di colmare i loro panegiristi, riapparvero segretamente i moderni Templari continuatori degli errori religiosi degli antichi; e nella prima metà del XIX secolo ebbero in Francia qualche momento avventuroso, ma sparirono poi nuovamente ed ora pare si conservino ancora in Inghilterra.

Furono confusi con i Liberi-Muratori, franchi muratori o frammassoni, perchè questi ultimi adottarono le pratiche superstiziose degli antichi Templari e diedero il titolo di Cavalieri del Tempio ai compagni investiti di un certo grado dell'Ordine, come ad altri gradi furono assegnati altri titoli di ordini equestri.

Infatti l'Ordine massonico si è sempre preteso continuatore delle antiche istituzioni cavalleresche dell'Oriente e con una confusione cronologica da fare impazzire i sapienti autori dell'*art de vérifier les dates,* si attribuì qualità e meriti d'ogni sorta confondendo pazzamente le più strane teorie filosofiche con pretese cognizioni delle scienze occulte; aumentando infine tutto ciò che può soddisfare la morbosa curiosità di immaginazioni ammalate, con le più spudorate ciarlatanerie.

I moderni Templari erano Gioanniti, cioè, cristiani primitivi, o meglio seguaci delle false dottrine dei vecchi cattolici della Germania. Anche i Liberi-Muratori facevano i loro giuramenti sul Vangelo di San Giovanni.

Infine non escludo che i moderni Templari fossero ascritti alla Massoneria, ma nego recisamente che formassero e continuino in Inghilterra a formare con essa una sola Società. Se i Templari moderni vivono ancora, hanno la forma di istituto equestre non riconosciuto e non riconoscibile dai Governi.

Dalle numerose pubblicazioni fatte in Francia e particolarmente dall'*Histoire des Templiers* di Elizé de Montagnac (Paris, 1864) si rileva chiaramente che erano uomini amanti delle cose cavalleresche dei secoli scorsi e che un po' per vanità un po' per spirito di originalità, sperando anche di istituire una potente associazione, cercavano di far risorgere l'Ordine dei Templari e non riescirono che a rendersi ridicoli.

L'Ordine dei franchi muratori pretende anch'esso di continuare l'antica cavalleria del Tempio e forse ebbe questa intenzione il suo fondatore Oliviero Cromwell.

Sull'origine di questa setta si sono inventate le più strane favole del mondo, ma non giova ricordarle, poichè quello che a noi importa è il dimostrare soltanto che non deve essere confusa con l'Ordine del Tempio.

Quando Oliviero Cromwell secondato da Sidney, Newill, Woldmann, Harriton, Monk e Fairfax fondò l'Ordine dei liberi-muratori, ebbe in animo di formare una vera Società ad esempio degli antichi Ordini militari, ma accessibile ad ogni categoria di persone; allo scopo di far balzare i sovrani dal trono e di sconvolgere l'ordine pubblico, specialmente a Roma, dichiarando guerra senza tregua alla religione cattolica.

Il tempio di Salomone fu eretto per essere il santuario delle più auguste cerimonie del culto verso il Signore e fu distrutto dai tiranni di Occidente, contro i quali l'Eterno aveva suscitato Cromwell ed i suoi seguaci. Si doveva dunque rifabbricare il Tempio. Quello di Salomone era la figura dallo stato primiero dell'uomo che uscì innocente dalla materia per mano dell'Onnipossente. Le reliquie e le cerimonie del Tempio non sono

che la legge comune stampata nel cuore di ognuno, che trae principio dalle idee generali di equità e di carità dalle quali gli uomini sono vicendevolmente legati.

Gli artefici benemeriti prescelti alla fabbrica di questo Tempio sono appunto, secondo Cromwell, i liberi-muratori che per mezzo della libertà e dell'uguaglianza devono rendere al mondo la prima perduta sua dignità e bellezza, sterminando i potenti ed i grandi della terra.

Ecco ciò che fece nascere l'idea che Templari fossero i primi franchi-muratori e che questi abbiano tramandato fino a noi tale istituzione.

L'Ordine massonico essendo retto da un Gran Maestro (Venerabilissimo) dai capi delle sezioni o loggie detti Maestri (Venerabili), gli altri membri essendo chiamati compagni ed i subalterni fratelli serventi, la sua organizzazione è simile a quella degli antichi Ordini militari. Infatti anche oggi in Inghilterra i semplici cavalieri degli Ordini equestri sono chiamati *companions*, e i fratelli serventi o donati esistono ancora negli Ordini militari, come Malta, Teutonico, ecc.

Gl'illuminati scozzesi, introdussero nell'Ordine massonico il grado di Cavaliere della Rosa-Croce; Cagliostro, fondatore del rito egiziano introdusse il grado di Cavaliere del Perfetto Silenzio o del Santo Sepolcro. Ad un altro grado è assegnato il titolo di Cavaliere di San Giovanni; ad altro, come dicemmo, più sopra, quello di Cavaliere del Tempio. Aquile, croci, compassi, triangoli, cazzuole, squadre, martelli, teschi di morti, pietra cubica, bruta e triangolare, scala di Giacobbe, fenice, colonne, globo, tempio, ecc. sono gli emblemi di quest'Ordine. Setta, che non ebbe mai una insegna comune a tutti i suoi membri.

Il giuramento del segreto assoluto fece sì, che a non destare i sospetti, venissero moltiplicati, all'infuori dei convenzionali toccamenti, i segni di riconoscimento, così l'Ordine massonico ebbe innumerevoli distintivi; ma di ciò non intendiamo parlare; ci basti l'avere dimostrato che nato nel XVII secolo ebbe principio pari a tanti Ordini militari, ma con il fine completamente opposto, dell'odio ai sovrani ed alla Chiesa che lo

ARGÁEZ

Cromolit R.BULLA, Roma

costrinse al mistero e gli valse gli anatemi pontificî. Soltanto da un equivoco nacque l'erronea opinione che collega l'origine di questa tenebrosa setta condannata dalla Chiesa fino dal XVIII secolo con la storica milizia del Tempio da tanti secoli estinta.

F. DI BROILO.

EX-LIBRIS

Ex-libris ARGÁEZ

Riproduciamo a colori l'*ex-libris* del Comm. Enrico de Argáez y Lozano, medico e diplomatico colombiano, cavaliere di Carlo III, del Santo Sepolcro e di altri ordini.

Rappresenta lo stemma della nobile famiglia de Argáez, nella foggia degli stemmi spagnuoli dell'epoca di Carlo V, che sono un misto di spagnuolo per la forma dello scudo e di tedesco negli svolazzi e nell'aquila, che certamente ricorda una concessione imperiale. Lo stemma è di rosso al destrocherio armato d'argento, uscente dalla punta e tenente una clava d'argento ed accostato in capo da due stelle d'oro. Capo d'oro caricato di un'aquila uscente di nero rostrata e linguata di rosso. Elmo da cavaliere con svolazzi d'oro e di rosso, colore dei campi. Divisa: NIHIL TIMENDO.

I quarti genealogici del Dott. Don Enrico de Argáez sono Velasco, Ojeda, del Castillo, de León, Guzmán, Hermosilla, Toledo, Lozano, Rosales, Rojas, Borja, Ibañez, Caycedo, Gil de Urrutia e Ospina.

PAOLO STETTA.

Ex-libris (?) del Conte GIACOMO GABRIELI

La famiglia Gabrieli che ascende senza interruzione ad un Marco nel XIV secolo, è di primaria nobiltà e godeva del patriziato veneto perchè fu compresa nella serrata del Maggior Consiglio nel 1297.

Al principio del XVII secolo era rappresentata dai fratelli Giulio senatore, marito di Maria Susian; Angelo conte, ossia governatore a Trau nel 1621, marito di Paolina Dandolo ed in seconde nozze di Cristina de Mezzo; Alvise podestà e capitano di Rovigo; Nicolò marito di Betta Memmo; Ottaviano, capitano a Vicenza, marito di Betta Lipomano. Erano figli di Donà, senatore, capo del Consiglio dei Dieci, provveditore all'artiglieria, marito di Cecilia Diedo, e morto nel 1601.

Il primogenito Giulio ebbe a figlio Giacomo nato il 20 agosto, † 8 gennaio 1686. Nel 1654 comandava una galera ai Dardanelli nella battaglia contro i Turchi e nel 1659 fu eletto Luogotenente a Udine ed è lodato dall'Abate Palladio nelle sue *Istorie della provincia del Friuli* che volle a lui dedicate (Udine, 1660, Schivati in folio).

Il Dall' Oste, nei suoi *Cenni storici di San Polo,* accenna che Giacomo resse con molta prudenza e giustizia la provincia del Friuli ed ebbe a meritarsi dimostrazioni di amore e di osse-

quio. Sposò in prime nozze, nel 1647, Lucrezia Bolani, ed in seconde, nel 1660, Elisabetta Renier. Dalla prima moglie ebbe un figlio, Nicolò, senatore, Kavalier, inquisitore di Stato e del Consiglio dei Dieci. Morì nel 1724 senza prole.

Lo stemma che qui riproduciamo da una incisione di Giacomo Piccino, deve considerarsi *ex-libris?* Come tale fu venduta il 16 novembre 1905 alla sala di vendite dell'Hôtel Druot a Parigi, e faceva parte della raccolta del principe de C. P. D. ma noi crediamo che si tratti piuttosto di uno stemma di dedica, tanto più che è di gran formato. Non ho sott'occhi il libro del Palladio, nè lo trovai in biblioteca e sarò grato ai cortesi letttori veneti e friulani se vorranno fornirmi qualche schiarimento al riguardo.

Nella incisione del Piccino, figura lo stemma Gabrieli, senza indicazione degli smalti. Tale arma è d'oro alla fascia scaccata d'oro e d'azzurro di tre file. Anticamente i Gabrieli portavano d'oro alla fascia di nero come si vede in una antica cronaca delle famiglie venete. Il cimiero consiste in un angelo che tiene in mano un giglio fiorito di tre pezzi.

A. de Luca.

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI

RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA.

58. Codice Correr 1400. Cartaceo di carte 49 e 133; mm. 350 × 245.

Origine delle Famiglie, Nobili fatte, per virtù di offerte l' anno 1646, sin tutto l'anno 1669, tempo della Guerra di Candia.

Seguono quindi le suppliche dei postulanti e le Parti votate dal Maggior Consiglio accompagnate dal numero dei suffragi.

Insieme con la origine delle Famiglie, sono pure riprodotte le armi.

59. Codice Correr 1448. Cartaceo di carte 181; mm. 421 × 275.

Le due Corone della Nobiltà Vinitiana.

Precedono diffusissimi cenni sulle famiglie già patrizie nel secolo XVI; seguono quindi, nella seconda parte, le Suppliche e le Aggregazioni alla Veneta Nobiltà delle Casate del secolo XVII.

60. Codice Correr 1379. Cartaceo di carte 350; mm. 333 × 232.

Precedono alcune notizie sulla storia e sulla costituzione di Venezia e seguono quindi brevissimi cenni sulla Origine delle Famiglie e su coloro che le compongono. Le diverse armi di ogni Casata sono riprodotte a colori. Una giunta di 48 carte contiene notizie sulle Famiglie già estinte in principio del 600, delle quali vi sono pure gli stemmi.

61. Codice Malvezzi 112. Cartaceo di pagine 106; mm. 180 × 260.

Contiene parziali genealogie di quattordici famiglie patrizie, genealogie evidentemente compilate per provare il grado di parentela fra le varie casate ricordate nel codice.

62. Codice Cicogna 1. Cartaceo di carte 241; mm. 67 × 40.

Fatto il d.° libro sotto il mese di Xmbre 1663. Elenco di tutti i veneti patrizi abili, per la loro età, ad entrare nel Maggior Consiglio.

63. Codice Cicogna 5. Cartaceo di carte 201; mm. 87 × 55.

Libro de Nobili, cioè l' anno, mese e giorno che sono nati, et anco l'Anno che sono congionti in matrimonio. Sono ricordati anche i nomi delle spose.

64. Codice Cicogna 7. Cartaceo; mm. 95 × 67.
Libro de Nobili Veneti. Come il numero 62.

65. Codice Cicogna 19. Cartaceo; mm. 100 × 75.
1669 – 11 maggio fu fatto il presente libro. Come il numero 62.

66. Codice Cicogna 20. Cartaceo; mm. 98 × 70.
Fatto 1687 lug.° – Aggiustato il mese di Xmbre 1701 – Agg.to di Xmbre 1704 – Agg.to di maggio 1708 – Come il numero 63.

67. Codice Cicogna 21. Cartaceo di carte 226; mm. 96 × 67.
Come il numero 62.

68. Codice Cicogna 28. Cartaceo di carte 156; mm. 109 × 63.
Libro d' Oro Veneto Anticho. Come il numero 62.

69. Codice Cicogna 29. Cartaceo; mm. 109 × 77.
Le Arme et Insegne delle Famiglie Nobili di Venetia dal principio della sua fondatione sin al presente. Dove si nota li luoghi d' onde venero, et di che conditione furono. Un cenno del compilatore, don Giacomo Filippi, dice che armi e notizie sono tratte da una vecchia cronaca: però il Codice non contiene nè la riproduzione, nè la descrizione degli stemmi, ma soltanto le solite notizie sulla origine delle famiglie.

70. Codice Cicogna 119. Cartaceo di carte 258; mm. 144 × 100.
Come il numero 62: sono riprodotte a penna le armi delle famiglie.

71. Codice Cicogna 177. Cartaceo di carte 81: mm. 152 × 206.
Albore della Ecc.ma Casa da Mula – e di altre famiglie patrizie. Sono ricordati i soli nomi senza epoca alcuna, con cenni però sui matrimoni delle donne.

72. Codice Cicogna 179. Cartaceo di pagine 161; mm. 166 × 238.
Libro de parenti de l' Ecc.mo sig. Angelo Contarini K. nel quale si vede la vera decendenza, et grado di parentela di cadauno – raccolto con somma diligenza per me Francesco Barbaro fu de ser Marco. Venetia l'anno MDCXXXVIII. Precede una breve notizia sulla origine di casa Contarini e sui Dogi ch'essa diede alla Repubblica: seguono quindi gli alberi genealogici dei quali però manca qualche pagina.

73. Codice Cicogna 306. Cartaceo; mm. 205 × 135.
Contiene la origine delle famiglie patrizie e le loro Armi malamente miniate.

74. Codice Cicogna 920. Cartaceo; mm. 210 × 150.
Contiene notizie sulle famiglie aggregate alla Nobiltà Veneziana dal 1646 al 1668: naturalmente sono riprodotte le suppliche dirette al Doge e il numero dei suffragi ottenuto da ciascuna casata.

75. Codice Cicogna 3738. Cartaceo di carte 251; mm. 420 × 280.
Famiglie Nobili Venete antiche: origine delle casate patrizie e memorie sulle Chiese e su altri luoghi pubblici da esse eretti. Sono riprodotti a colori gli stemmi. A carte 242 è miniata una grande arme dei

Soranzo cui seguono in copia un Diploma di Odoardo re d'Inghilterra che il 5 febbraio 1551 crea Cavaliere l'Ambasciatore veneziano Jacopo Soranzo e un altro Diploma di Ferdinando re dei Romani che il 27 ottobre 1561, dopo aver concesso allo stesso Jacopo Soranzo, a suo padre e a suoi fratelli il titolo di Cavaliere ereditario, concede pure che nello stemma di famiglia sia portata l'aquila dell'Impero.

76. Codice Cicogna 773. Cartaceo di carte 152; mm. 200 × 145.

Successi Memorabili et molte altre cose Notabili di Venetia. La prima parte contiene la origine delle famiglie patrizie ed altre notizie ad esse relative.

77. Codice Cicogna 1155. Cartaceo; mm. 220 × 170.

È diviso in due parti e la seconda contiene le *Distinzioni segrete che corrono tra le Casate Nobili di Venetia*, distinzioni cui si è fatto cenno nel numero di novembre 1907 della presente *Rivista*.

78. Codice Cicogna 1741. Cartaceo di carte 99; mm. 263 × 175.

Ex Bibliotecha R. Presby: Joannis Aprile A. 1790 – Raccolta Famiglie Antiche Venete. Frontispizio di epoca posteriore al testo del Codice che, con gli stemmi male miniati, contiene le solite notizie sulla origine delle Casate.

79. Codice Cicogna 2710. Cartaceo di carte 162; mm. 305 × 215.

A carte 46 vi è l'elenco dei patrizi delle diverse famiglie i quali furono, in varie epoche, investiti di cariche pubbliche.

80. Codice Cicogna 3755. Cortaceo di pagine 665; mm. 420 × 280.

Sono due volumi contenenti in copia la Cronaca Veneta di Giorgio e Pietro Dolfin (sec. XV). A pagina 48 *Incomincia il primo nascimento delle nobilissime Famiglie, e schiatte et Casate della Inclita Città alma de Veniexia etc.*

81. Codice Cicogna 2157. Cartaceo di pagine 207; mm. 288 × 200.

Cronaca delle Casate Venete, cioè di quelle, che andavano, e vanno alli Consigli di Venezia. Ha molte notizie, iscrizioni e qualche breve albero genealogico.

82. Codice Cicogna 2306. Cartaceo di carte 490; mm. 300 × 207.

È una Cronaca Veneta di Paolo Morosini, lo storico che, nel 1637, pubblicò una storia di Venezia dalle origini al 1486. È in essa interessante il fatto che, con la storia politica, è innestata quella delle famiglie nobili delle quali sono bene riprodotti a colori gli stemmi. Termina col Doge Lorenzo Priuli (1556). Vi è poi una aggiunta di carte 155: a carte 3 di questa ultima cominciano i cenni soliti sulle casate patrizie.

83. Codice Cicogna 208. Cartaceo di carte 204; mm. 164 × 112.

Famiglie Nobili Venete. Contiene i nomi dei patrizî che ad una determinata epoca potevano entrare in Maggior Consiglio: sono pure ricordati i matrimoni. Tali libretti dicevansi: *Zucheta.*

In questo Codice precede, disegnato a penna, lo stemma Contarini seguito da altre 32 armi appartenenti a famiglie probabilmente imparentate con la Contarini.

84. Codice Cicogna 1610. Cartaceo di carte 168; mm. 267 × 202.

Raccolta delle Suppliche presentate dalle Famiglie aggregate alla Nobiltà con offerta di ducati centomille - con le Parti di Senato et un ristretto delle cause che mossero la Rep. d'aggregar dette Famiglie. Con una breve narratione dello stato, che si trovavano in quel tempo le dette Famiglie. Sono pure riprodotti a colori gli stemmi delle Casate.

85. Codice Cicogna 1611. Cartaceo di carte 215; mm. 270 × 190.

Araldo Veneto. Contiene 215 grandi stemmi delle famiglie patrizie, senza alcuna descrizione, accompagnati soltanto dal nome delle casate.

86. Codice Cicogna 2166. Cartaceo; mm. 310 × 215.

Descrizione delle Nobili Famiglie Venete così originarie, come aggregate esistenti nel tempo presente con distinto ragguaglio dell'anzianità, ed origine loro colli diversi blasoni ed altre curiose notizie descritte in forma di Lettere a N. N. Parte Prima che comprende la descrizione delle Famiglie Vecchie, Nuove e Nuovissime, etc. Parte seconda, in cui si comprende la Relazione di trentaotto Famiglie aggregate per denaro alla Veneta Nobiltà etc. Interessante Codice che fu già di Casa Balbi: le armi sono diligentemente miniate e le *curiose notizie,* alle quali accenna il compilatore, si riferiscono tutte a personaggi importanti dell'ordine patrizio.

87. Codice Cicogna 2234. Cartaceo di pagine 479; mm. 290 × 205.

Cronica di Cose Venete. Varie notizie di storia veneziana: a pagina 58 vi è la *Cronica di tutte le Casade della Nobil Città di Venetia etc.* con la solita descrizione sull'origine delle famiglie.

88. Codice Cicogna 2331. Cartaceo di pagine 912; mm. 303 × 210.

Famiglie Venete. Precedono alcune notizie di storia veneziana e a pagina 163 comincia la *Cronica di tutte le casade della inclita Nobele Città de Venetia etc.* Sono, con disegno a colori, malamente riprodotti gli stemmi e le Chiese che le diverse famiglie fecero edificare. Il Codice già appartenne a Giovanni Casoni.

89. Codice Cicogna 2684. Cartaceo; mm. 310 × 205.

Croniche dell'Origine de Nobili, e Dogi di Venetia. Codice contenente molte notizie storiche e l'origine delle famiglie patrizie: furono aggiuti gli stemmi, incisi in rame.

90. Codice Cicogna 8. Cartaceo di carte 206; mm. 93 × 67.

Fatto l'anno 1668, aprile - Acc.to 1669, ag.to - Acc.to 1672, maggio - Acc.to 1674, lug.o - Libro dei Nobili come il numero 63.

91. Codice Cicogna 9. Cartaceo di carte 322; mm. 97 × 50.

Libro de Nobili Veneti, aggiustato a 20 Zen. 1652. Come il numero 62.

92. Codice Cicogna 16. Cartaceo di carte 367; mm. 99 × 72.
Libro d'Oro. Come il numero 62.

93. Codice Cicogna 17. Cartaceo di carte 150; mm. 97 × 70.
Libro d'Oro. Come il numero 63. In fine alcune notizie storiche.

94. Codice Cicogna 18. Cartaceo di carte 205; mm. 95 × 70.
Libro de Nobeli Veneti 1631 – Aggiustato sino li 20 gennaro. Come il numero 62.

95. Codice Cicogna 37. Cartaceo di carte 174; mm. 124 × 50.
Fatto l'anno 1620 a dì 12 april in Ven.ª – Conzo fin 1621 p.º agosto. – Conzo 1622 fino li 13 luio. Come il numero 62.

96. Codice Cicogna 124. Cartaceo di carte 224; mm. 137 × 100.
Libro di Nobili. Come il numero 63.

97. Codice Cicogna 125. Cartaceo di carte 205; mm. 140 × 98.
Libro di Nobili. Come il numoro 63.

98. Codice Cicogna 140. Cartaceo di carte 356; mm. 150 × 106.
Nobili Ven. o Libro d'Oro – 1656 - 21 agosto. Fu fatto il p̃nte Lib.º da M.ʳ Giacomo Generi Ballottini etc. – 1660 - 7 sett.ʳᵉ Conzo da D. M.ᵉ Molin p. anni 4. Come il numero 63.

99. Codice Cicogna 304. Cartaceo di pagine 89; mm. 196 × 150.
Origine di tutte le Famiglie fatte Nobili in virtù d'offerte nel tempo della Guerra di Morea.

100. Codice Cicogna 307. Cartaceo di carte 209; mm. 196 × 141.
Libro de Nobili. Come il numero 63.

101. Codice Cicogna 308. Cartaceo di pagine 231; mm. 200 × 150.
Cronaca delle Famiglie Patrizie Venete etc. Origine delle Casate e stemmi mal riprodotti a colori.

102. Codice Cicogna 331. Cartaceo; mm. 183 × 135.
Famiglie Nobili di Venezia. Origine delle Casate aggregate al Patriziato nel secolo XVII: in fine alcune aggiunte del secolo XVIII.

103. Codice Cicogna 540. Cartaceo di carte 313; mm. 199 × 155.
Libro de Nobili Veneti – All' Ecc.ᵐᵒ Fidentio Dugazzo Tomario Dottore – Comodato p. tutto il mese di Sett.ʳᵉ 1635. Nel frontespizio è miniato uno stemma, forse del Dugazzo - Partito: d'azzurro alla cicogna rivolta d'argento, armata e imbeccata di rosso – e d'argento a tre circoli tondi l'uno nell'altro di rosso.
Come il numero 62.

104. Codice Cicogna 914. Cartaceo; mm. 207 × 152.
Origine di tutte le Famiglie fatte Nobili anticamente di Venezia – Parte Prima; di pagine 123.
Origine di tutte le Famiglie fatte Nobili in virtù d'offerte nel tempo della Guerra di Candia – Parte Seconda – Nell'anno 1646 fino l'anno 1669; di pagine 53.

Origine di tutte le Famiglie fatte Nobili in virtù d'offerte nel tempo della Guerra prima di Morea - Parte Terza - Nell'anno 1684 etc.; di pagine 57.

Sono poi aggiunte del secolo XVIII: *Origine di tutte le Famiglie fatte Nobili in virtù d'offerte nel tempo della seconda Guerra di Morea nell'anno 1713 - Parte Quarta;* di pagine 15.

Origine delle Famiglie ammesse alla Nobiltà V.ª per grazia. Parte V; una carta.

105. Codice Cicogna 915. Cartaceo di carte 177; mm. 207 × 137.

Origine delle patrizie famiglie fino all'anno 1644; seguono altre notizie storiche e la serie dei Dogi fino a Francesco Molin (1646). Il codice proviene dalla Biblioteca Nani.

106. Codice Cicogna 916. Cartaceo di carte 65. mm. 199 × 147.

Copia d'una Cronica, nulla mutando. Precedono alcune notizie storiche e quindi seguono le origini delle famiglie patrizie.

107. Codice Cicogna 918. Cartaceo di pagine 377; mm. 198 × 144.

Fatto l'anno 1677, il mese di luglio: come il numero 63.

108. Codice Cicogna 919. Cartaceo di pagine 359; mm. 203 × 142.

Libro d'oro o Libro dei Nobilili di Venezia coi loro Matrimoni 1686. Come il numero 63.

109. Codice Cicogna 923. Cartaceo di pagine 76; mm. 218 × 156.

Origine delle famiglie fatte Nobili per virtù delle offerte dell'anno 1684 per la guerra di Morea sino l'anno 1689..

110. Codice Cicogna 924. Cartaceo di carte 167; mm. 206 × 150.

Famiglie aggregate per la Guerra di Candia 1646. Sono le suppliche rivolte dalle varie famiglie al Doge e le risposte relative con il numero dei voti riportati per l'aggregazione alla Nobiltà.

111. Codice Cicogna 930. Cartaceo di carte 143; mm. 213 × 137.

Descrittione dell'Origine di molte famiglie de Nobili Veneti. I soliti cenni sulla origine delle Casate veneziane.

112. Codice Cicogna 931. Cartaceo di carte 129; mm. 208 × 138.

Origine delle famiglie fatte Nobili in virtù d'offerte l'anno 1646 sino tutto l'anno 1667, tempo della Guerra di Candia. Seguono quindi, su fogli non numerati, i cenni sui patrizi come al numero 63.

113. Codice Cicogna 932-933. Cartaceo di pagine 344; mm. 209 × 152.

Cronica de tutte le Casade della nobil Città di Venetia con le arme de tutti li gentil huomeni etc. Gli stemmi sono malamente miniati: le notizie sulle Famiglie sono precedute da altri cenni di storia veneziana.

Nel secondo volume, di pagine 441, continua ed ha fine la *Cronica.*

114. Codice Cicogna 1576. Cartaceo di carte 117; mm. 245 × 179.

Origine dei Nobili Veneziani. I soliti cenni sulle Famiglie patrizie, preceduti da altre notizie storiche.

115. Codice Cicogna 1743. Cartaceo; mm. 247 × 135.

Le trenta Famiglie statte aggregate alla Veneta Nobiltà per la Guerra di Chioza. L'aggregazione venne fatta nell'anno 1380 e nel presente Codice, oltre all'origine delle Casate, è ricordato anche il numero dei suffragi riportati nella votazione.

116. Codice Cicogna 2153. Cartaceo di carte 358; mm. 276 × 206.

Libro Nozze dal 1500 al 1630 circa. Vi è la data e il nome dei Patrizi che in quegli anni contrassero matrimonio, mancano però i nomi delle donne delle quali è ricordata soltanto la paternità.

117. Codice Cicogna 2159. Cartaceo di carte 104; mm. 306 × 215.

Famiglie Venete - e nell'antiporta: *Di Bartholomeo Mannucci.* Il Codice contiene alcune notizie di storia veneta e la origine delle Casate patrizie accompagnata dagli stemmi male miniati.

118. Codice Cicogna 2161. Cartaceo di carte 211; mm. 298 × 210.

I soliti cenni sulla origine delle Famiglie, accompagnati dagli stemmi elegantemente miniati. Precedono, le armi di Venzia e due incisioni del Franco riproducenti un Procuratore di san Marco e un Capitano General da Mar dell'armata veneziana. A carta 24 è interessante lo stemma che forse era di chi anticamente possedeva il Codice. Partito: d'argento al palo ondato di rosso - e di rosso.

119. Codice Cicogna 2181. Cartaceo di carte 115; mm. 306 × 227.

Le origini delle Famiglie patrizie con gli stemmi abbastanza bene miniati. Precedono alcune notizie storiche.

120. Codice Cicogna 3533 *bis*. Cartaceo; mm. 325 × 220.

Blasone: contiene l'origine delle Famiglie patrizie e gli stemmi mal disegnati e peggio dipinti. Alcune delle più celebri Case hanno pure la serie degli antenati illustri.

121. Codice Cicogna 3661. Cartaceo; mm. 355 × 224.

Blasoni de Patritii Veneti con sua sorgente di Case essistenti et estinte. Gli stemmi male miniati sono accompagnati da brevi cenni sulla origine delle Famiglie.

(*Continua*). RICCIOTTI BRATTI.

ORDRES DE CHEVALERIE DU ROYAUME SÉDANG

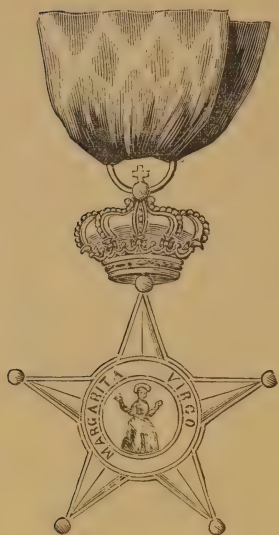
Le Baron Marie David Charles Louis de Mayréna, n' était pas un aventurier vulgaire. Né à Toulon d'une famille d'officiers de marine, dès son jeune âge il se fit remarquer par des actes de bravoure. La campagne de Chine (1863-1868), la guerre de 1870 où il fut blessé et reçut la Légion d'honneur, sont des témoins de son courage et lui valurent les épaulettes de Capitaine d'Etat-Major, Aide-de-Camp des Généraux de Villeneuve et Jaurés. Démissionnaire après 1871, il fut envoyé en 1880 en Malaisie comme explorateur et en 1884 à Sumatra. En 1887 à la tête de vingt volontaires il empecha les Prussiens de s'avancer sur Pékin. Cet exploit extraordinaire lui procura une grande popularité. Les Sédangs le supplièrent de les aider contre les Jiarais, et il remporta une victoire éclatante; après quoi ils le proclamèrent roi et le couronnèrent à Pelciagua, sous le nom de Marie I^er^.

ORDRE ROYAL SÉDANG

En 1889 il fit imprimer à Ostende un Bulletin des lois, décrets et ordonnances avec la constitution du nouveau royaume. Après avoir publié son divorce avec Maria Franceska Avron il proclama reine Marie Julie Rose Lyenté, sa maîtresse, qu'il avait créé marquise de Héring lui donnant comme armoiries un écu, parti d'azur à la tour d'or et de sable au lion d'argent.

Le sceau du royaume, portait au centre les armes du Roi d'azur au tigre d'or passant, avec la dévise: JAMAIS CÉDER.

Il decerna des lettres de noblesse au journaliste de Jupilles, son sécretaire particulier, à M. Augenard qu'il créa duc de Broua, et à M. Alphonse Mercurol de Lorise qu'il créa marquis d' Henoui.

Enfin il fonda les Ordres suivants de chevalerie:

ORDRE DE Ste-MARGUERITE

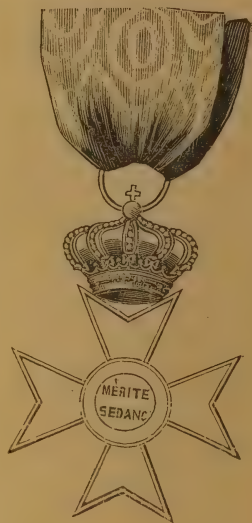
ORDRE ROYAL SÉDANG. — Fondé le 30 juin 1888. Cinq classes: *grands croix* au nombre de cinquante; *grands officiers* au nombre de cent; *commandeurs* au nombre de quatre-cents; *officiers* au nombre de quinze-cents; *chevaliers* dont le nombre était illimité.

La décoration consistait en une croix ancrée, surmontée de la couronne royale et chargée au centre d'un écusson portant les armes du royaume entouré de la légende: MARIA REX SEDANORUM. Ruban jaune-orange. Plaque à droit pour les grands officiers, et à gauche pour les grands croix, avec les armes du royaume au centre.

ORDRE DE SAINTE-MARGUERITE. — Fondé le 5 août 1888. Quatre classes: vingt *grands croix;* cinquante *grands officiers;* deux-cents *commandeurs* et deux-mille *chevaliers*. La décoration consistait en une étoile à cinq rayons, surmontée de la couronne royale. Au centre l'écusson avec l'effigie de la vierge entourée de la légende: MARGARITA VIRGO; au revers la dévise: IN PUGNA RAPITUR. Ruban bleu. Plaque diamantée avec la croix de l'Ordre.

ORDRE DU MÉRITE SÉDANG

ORDRE DU MÉRITE SÉDANG. — Fondé le 5 août 1888. Cinq classes: sans nombre fixe de decorés. Croix émaillée de blanc à huit pointes. Au centre un écusson portant la légende: MÉRITE SÉDANG. Ruban grénat liséré de blanc.

Parmi les premiers décorés de ces ordres nous trouvons les noms d'Achille Ier Roi d'Araucanie, du Prince de Lusignan, etc. – Exchange de procédés. – Qui se rassemble s'assemble!

MAURICE FAYET.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Hiort-Lorenzen (H. B.). *Livre d'Or des Souverains.* — Paris, 1908, Nilsson, in-32°.

Ecco un libro utile e noi ci rallegriamo vivamente con il Comm. Hiort-Lorenzen, Consigliere di Stato di S. M. il Re di Danimarca e ben noto direttore dell'annuario della nobiltà danese. Questa nuova pubblicazione è destinata ad avere un grande successo perchè è un prontuario genealogico delle case sovrane, dalla fine del XVIII secolo a tutt'oggi. Così, senza sfogliare una raccolta intiera di almanacchi di Gotha; in questo *Livre d'or*, si trovano i nomi di tutti i principi e di tutte le principesse di Europa. Invece, come gli almanacchi di Gotha non dànno che i nomi dei viventi, talvolta per avere una indicazione semplicissima, occorre sfogliare un gran numero di volumi e non sempre si può avere sotto mano una collezione completa.

Una parte poi veramente interessante è quella che si riferisce a i matrimoni morganatici ed ai figli naturali dei principi. Vi è proprio da soddisfare la curiosità dei lettori.

Una sezione è dedicata alle famiglie esistenti o estintesi nel secolo XIX, che un dì furono sovrane. Oltre le numerose case tedesche e le case francesi inalzate al rango sovrano da Napoleone I, troviamo i Barbiano di Milano principi di Belgioioso; i Biron duchi di Curlandia; i Buoncompagni principi di Piombino; i Czartoryski principi sovrani di Lituania; La Tour-du-Pin baroni sovrani de la Tour; La Tour-d'Auvergne principi di Sédan, duchi di Bouillon ora estinti completamente; La Trémoille conti sovrani del Poitou; Ligne, principi sovrani di Ligne; O' Neill, re d'Irlanda, principi sovrani di Tyrone e di Claneboy; Rohan duchi di Monthazon della casa sovrana di Bretagna; etc.

Speriamo che in una prossima edizione, che certamente verrà fatta, vista la grande utilità di questo lavoro, venga completato quanto riguarda le famiglie italiane un dì sovrane. Infatti non troviamo ricordati i Varano duchi di Camerino estinti da pochi anni; i Porcia principi sovrani di Porcia e Brugnera; i Gonzaga marchesi di Vescovado già duchi di Mantova; i Pio di Savoia principi sovrani di Carpi; i Bonacossi già sovrani di Mantova, anteriormente ai Gonzaga; i Medici già granduchi di Toscana; i Visconti e gli Sforza duchi di Milano; i Gravina della Real stirpe Normanna.

Infine, a parte queste omissioni, non sapremo abbastanza lodare questo repertorio genealogico, elegante nella forma, dedicato alla Regina d'Inghilterra, imperatrice delle Indie, del cui ritratto è ornato. Aggiungiamo che

l'esemplare che abbiamo sott'occhi venne, con pensiero squisitamente gentile, stampato appositamente per il Direttore di questa Rivista, ed adempiano ben volentieri il gradito dovere di ringraziare pubblicamente il chiar.mo A.

Padiglione (Comm. **Carlo** nob.). *Motti degli Ordini cavallereschi, delle medaglie e croci decorative di tutto il mondo e di tutti i tempi.* — Napoli, Giannini, 1908, in-8°.

Il chiar.mo A. che è il decano degli araldisti italiani, ha compiuto questo lavoro nel giorno in cui ha celebrato l'ottantesimo anniversario della sua nascita. Non ostante la grave età lo scritto è improntato a giovanile freschezza e sempre ricco di erudite note come i precedenti lavori del dotto gentiluomo napoletano.

Se la completa lista degli ordini equestri ed i motti e le divise che li controdistinguono possono essere di giovamento agli studiosi, il contingente maggiore che reca questo interessante libro alla storia delle distinzioni onorifiche, è certamente la parte che alle medaglie si riferisce, sia per la descrizione delle medesime, come per la loro enumerazione completa, avendo inserito anche quelle conferite da privati. Così troviamo menzione di molti dei pretesi ordini di cavalleria che sorsero nel secolo della democrazia ad appagare la crescente vanità di coloro i quali intesero l'uguaglianza nell'innalzarsi al livello delle classi distinte. Di questi pseudo ordini, la nostra Rivista si è occupata più volte, illustrandone le gesta. Essi sono l'Ordine umanitario di Madame Gallet, l'Ordine degli Avvocati di San Pietro, San Salvatore di Montréal e la Samaritana. Sono ricordati inoltre i seguenti di cui ancora non abbiamo parlato: l'Areopago dei Cavalieri salvatori di Marsiglia; la Margherita e la Minerva di Napoli; i Cavalieri del Sole di Pavia; i Cavalieri della società di Pontemolle e Cervara.

Non trovo però segnati gli Ordini del falso Gonzaga, l'Ordre princier de la Légion d'honneur de Vitanval e l'Ordre di St-Léon, del medesimo impostore, la placca di Sonrindro Mohun Tagore, e gli Ordini del Sédang; e con sorpresa vedo segnati fra gli ordini ufficiali anche quelli della Corona d'Acciaio e della Stella del sud di Araucania e Patagonia, che Aurelie Antoine de Tounens si arrogò il diritto di fondare, in base alla sua pretesa sovranità sulle tribù barbare della Araucania.

Le copiosissime ed erudite note illustrative costarono non lieve fatica al chiar.mo A. il quale ha messo ogni suo buon volere a rendere completo ed utile questo nuovo scritto che raccomandiamo vivamente ai nostri lettori ed in modo speciale ai raccoglitori di opere sugli ordini equestri.

Hiort-Lorenzen (**H.**) et **Thiset A.** *Danmarks Adels Aarbog udgivet of en Forening*, 1608. — Hyobenhavn, 1907, in-32°.

È il venticinquesimo anno che questo repertorio genealogico vede la luce ed ogni volta più completo e più bello, tanto da avere il primato sui libri di tal genere. È ricco di splendide riproduzioni di stemmi in cromo-

litografia e ritratti, che in questo volume sono più numerosi che negli anni passati. Noi raccomandiamo ai cultori della genealogia e dell'araldica, che desiderassero avere cognizioni esatte delle famiglie e degli stemmi della Danimarca, di consultare questo utilissimo annuario, fatto con quella serietà di propositi e con quella esattezza scrupolosa che distinguono gli scritti del chiar.mo archeologo danese, che ne è valente autore.

GENEALOGISCHES *Taschenbuch der Adeligen Häuser Oesterreichs, 1906-07, zweiter Jahrgang.* — Wien, Otto Maass' Söhne, in-32°.

Annunciamo con vera soddisfazione il secondo volume di questo annuario della nobiltà austriaca, che é veramente ben fatto. Dopo la morte del compianto barone di Dachenhausen, l'Austria era priva di un libro di questo genere e doveva ricorrere agli annuari pubblicati dai tedeschi del Nord. Noi vedemmo quindi con piacere nel 1905 il primo anno di questo repertorio ed ora, grazie agli sforzi dell'egregio editore Maass', siamo in grado di annunciarne il seguito.

Come i cambiamenti nello stato personale delle famiglie, non sono tali da richiedere una pubblicazione annua, l'editore ha concentrato in questo, la materia di due annate, rendendolo più esatto, completo, ricco di belle tavole a colori; di ritratti e di riproduzioni di sigilli, medaglie sepolcri, etc.

Attirano specialmente la nostra attenzione le famiglie di origine italiana, nobili nell'impero austriaco. Sono le seguenti: Angeli, Faccioli, Grimani, Fornasari, Negrelli, Pasquali, Pellegrini, Pellegrini-Danieli, Ranciglio, Riccabona, Riedi, Sterzi. etc.

Aggiungiamo che il volume, rilegato in tela azzurra con fregi dorati è accuratissimo nella stampa, e riesce oltremodo simpatico.

Roure de Paulin (Baron du). *Quelques ex-libris Auvergnats.* — Macon, 1907, Protat, frères, in-8°.

Il valente segretario della società francese dei collezionisti di *ex-libris*, ci ha favorito questa sua nuova pubblicazione, che annunciamo con vivo compiacimento, perchè la storica provincia dell'Alvernia, è stata tanto copiosa di uomini insigni ed ha ricordi storici tanto importanti, da meritare illustratori diligenti come l'egregio A.

Gli *ex-libris* che sono descritti con note araldiche e genealogiche a corredo delle belle riproduzioni; appartengono alle seguenti nobili famiglie: d'Apchon, de Montrond, Arragonnés d'Oréet, Chardon, Fayon, Parades, Bravard, du Roure, Micolon, Murat (la nobile famiglia dell'alta Alvernia che nulla ha di comune con quella del birraio. che divenne re di Napoli), Podevigne de Granval, Saint-Nectaire, Teillard e Tegras de Granval.

Ansidei Vincenzo. *Memorie sulla famiglia Boncambi.* — Perugia, Unione Cooperativa, in-8°.

Dopo una dotta prefazione che si riferisce particolarmente a Boncambio de Boncambi, che visse nel XV secolo ed è lodato dal Vermiglioli nella

sua *Biografia degli scrittori perugini;* l'A. ci offre interessanti memorie della famiglia Boncambi a tutto il secolo xv. Egli si valse per compilare questa memoria, dello spoglio degli atti conservati nell'Archivio notarile di Perugia, eseguito a' principî del 1700 dal notaio G. B. Brunetti. La prima memoria dell'anno 1388 si riferisce ad Anna, moglie di Marco Boncambi o come dice il documento de' Boncagni.

Infatti è detto Boncagni, anche nel rogito di Cola Bartolini del 1° settembre 1393 ed in altri seguenti. In altro documento del 1394 figura Giacoma, moglie di Antonio e madre di Angelo e Mariotto Boncambi o Boncagni. In questi documenti, i Boncagni figurano come *mercatores,* ma qualche anno più innanzi, Boncambio di Giovanni Boncambi è detto conte e lo era infatti poichè valendosi della imperiale concessione nel 1438, creava un notaro.

L'ultima memoria riguardante questa famiglia è un rogito del notaio Giacomo di Cristoforo di Pietro del 1° agosto 1500 in cui è nominato Mariotto del fu Antonio di Angelo Boncambi.

Rizzoli Luigi, *jun. I Sigilli nel Musèe Bottacin.* Parte II, (VI). — Padova, 1907, Soc. coop. tip. in-8°.

Abbiamo già annunciato i cinque fascicoli precedenti di questa interessantissima pubblicazione. In questa puntata notiamo un sigillo di un prelato della famiglia Orsini di Roma; altro con lo stemma della repubblica di Genova; un terzo della famiglia Giustiniani e finalmente quello dei Pignatelli con l'inquarto degli stemmi Mendoza e Colonna, spettante ad Ettore Pignatelli, duca di Monteleone. Il motto del terzo quarto non è *Greci* come ha interpretato l'A. ma *Gracia* ed è ciò che si legge delle parole *Ave gracia* (per *gratia*) *plena,* divisa antichissima dei Mendoza.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(*Vedi numeri precedenti*).

118ª. **Titoli pontificî e sovranità del Papa.** — Nei riguardi della « sovranità papale » trattata in due pregevoli articoli dell'ultimo fascicolo della *Rivista Araldica,* mi pare si sia omesso uno studio che poteva dare qualche luce nel non facile argomento.

I due articoli, a pp. 763 e 764: « Titoli pontificî e sovranità del Papa » oltre non aver tenuto conto delle condizioni in cui si trova l'ordine sovrano

di Malta che ha i suoi rappresentanti diplomatici presso vari Stati, non tengano conto del fatto, che mi pare risulti evidentemente dalla legge delle guarentigie, che nei Palazzi Pontificî (Vaticano, Laterano, Castel Gandolfo) nessuna autorità italiana può entrare.

Questo mi pare suoni una podestà assoluta nel Sommo Pontefice che uguaglia perfettamente quella dei Sovrani esteri.

Desidererei pure che si avesse a studiare un'altra questione puranche di non piccola importanza. Come è riconosciuto dallo Stato italiano il Sacro Collegio, così devono essere e lo sono, credo, riconosciute tutte le altre congregazioni cardinalizie. Sono, o non sono riconosciute le cariche della corte Pontificia, dallo Stato italiano? Così i camerieri segreti di cappa e spada, così gli ufficiali della guardia nobile, dei gendarmi degli svizzeri? Potrebbero, legalmente intendiamoci, girare in uniforme per le vie di Roma o di altra città italiana?

Possono i rivestiti di queste cariche usare dei relativi titoli negli atti notarili? I laureati del Collegio Romano o Università Gregoriana, e dell'Accademia di S. Tommaso, dopo il 1870, possono portare nel Regno d'Italia il titolo di dottore? Conte A. Cavagna Sangiuliani.

— Il sig. C. di C. dottore in legge, ha pubblicato recentèmente nella *Rivista Italiana per le scienze giuridiche* (vol. 43, fasc. III) un lungo articolo sui *titoli nobiliari pontificî dinanzi alla giurisprudenza italiana.*

L'A. considera la questione sotto un duplice aspetto, cioè se il Papa possa conferire titoli nobiliari e quale sia la loro efficacia nel diritto italiano. Riguardo al primo punto osserva che il Papa non solo conferiva titoli come sovrano temporale, ma anche come supremo capo dei cattolici e dato pure che il diritto di tale conferimento fosse connesso con la sovranità territoriale, il Papa, con la perdita del dominio temporale, non ha perduto la facoltà di concedere qualifiche nobiliari in forza di quella supremazia sovrana che Egli riveste per la sua posizione storica e per l'assenso dei cattolici. Il Papa conferisce titoli in conseguenza dell'assoluta indipendenza che gode, non già perchè gliela garantisce la legge delle guarentigie, ma perchè gli Stati moderni gli hanno creato, nel diritto internazionale, una posizione giuridica capace dei diritti sovrani.

Gli Stati cattolici ed anche protestanti riconoscono i titoli pontificî. L'art. 80 dello Statuto italiano dice che solo lo Stato è fonte di onorificenza e proibisce ai sudditi di portare decorazioni e titoli concessi da potenza estera.

Ma il Papa, a rigor di termini, *non è più una potenza* ed ha cessato di essere *estero* riguardo all'Italia dal momento che è stato oggetto di una legge interna dello Stato, la quale ha solo ragione di esistere in quanto il territorio del Vaticano non è considerato come uno Stato a parte. La tesi della sovranità estera del Papa, suonerebbe, al postutto, offesa al concetto d'integrità della patria e sarebbe lesiva ai diritti di sovranità assoluta dello Stato nel suo territorio.

Se tale articolo potè aver vigore anche nei riguardi col Papa quando Carlo Alberto diede la Costituzione allo Stato sardo, oggi le cose sono mutate. Per altro anche quando il re di Sardegna considerava estero il Papa ed i titoli pontificî; da quella legislazione, che oggi s'invoca, era posta in dubbio la validità di tali titoli. Giova però ricordare come precedente storico che casa Savoia non sdegnò di allearsi a case principesche romane che dalla munificenza dei Papi erano state titolate ed anche recentemente Amedeo di Savoia duca d'Aosta, sposò Vittoria del Pozzo, il cui titolo di principessa della Cisterna, era pontificio.

L'art. 170 del Codice penale italiano, che reprime l'abuso dei titoli: non può applicarsi a chi fa uso di titoli pontificî perchè gli investiti non se li arrogano ma si conformano alla volontà di un personaggio, cui la legge riconosce prerogative sovrane ed a cui deve omaggio come capo della religione dello Stato. Inoltre nessuna legge stabilisce se e come debbano legittimamente autorizzarsi i titoli pontificî ed il giudice chiamato a giudicare se un cittadino ne fa uso o se un pubblico ufficiale glielo ha attribuito, non potrebbe che riconoscere la mancanza del dolo e quindi l'inesistenza del reato o tutto al più dichiarare la sua incompetenza per non pronunziarsi sopra un atto insindacabile essendo emanato da autorità che si sottrae per legge, alla sua giurisdizione ed alle sanzioni giuridiche di cui dispone. Gl'investiti si trovano dunque in una posizione invulnerabile costituita da speciali condizioni. E questa condizione appunto rende senza vigore le circolari ministeriali contro l'abuso dei titoli e relativa minaccia di applicazione dell'art 178 Codice Penale. Così i titolati pontificî fanno largo uso del loro titolo non solo nei rapporti sociali, ma anche negli atti pubblici e negli stessi registri di stato civile.

Dal 1870 non sappiamo di nessun titolato pontificio che si sia presentato per ottenere il riconoscimento dal Governo Italiano. Così dice l'A. È però a mia conoscenza che vi furono dei casi isolati e che il Governo se la cavò o non rispondendo mai, (quantunque i richiedenti avessero diritto ad una decisione avendo versato la tassa prescritta di lire 50), o facendo consigliare ufficiosamente gl'interessati a ritirare la domanda per evitare possibili attriti e per liberare il magistrato competente dal bivio di dare una sentenza contraria allo spirito anticlericale dell'oggi o di recare uno sfregio al capo augusto della Chiesa.

Il fatto però che cittadini di uno Stato, senza alcuno intervento di esso; anzi al di fuori se non contro il suo consenso, acquistino ed usino prerogative non derivate da esso ed anzi sottratte al suo controllo è così grave da non poter essere definitive perchè riuscirebbe lesivo al prestigio delle leggi e della dignità dello Stato. È danno anche agli investiti perchè, secondo la legislazione attuale, i loro titoli sono diritti *fuori legge* e quindi carenti di azione. Sicchè il giorno in cui patissero turbativa per parte di terzi o ne divenisse utile o necessaria la difesa o la rivendicazione; le leggi glie le negherebbero in forza della stessa acquiescenza che ne permette l'uso.

Bisogna dunque uscire dall'equivoca e artificiosa situazione e *in jure condendo* abbracciare risolutamente una delle due misure; o proibire i titoli pontificî o accordar loro *ipso jure* piena ed assoluta efficacia esecutiva. La prima misura oltre negare, senza ragione, innocue soddisfazioni a tante persone rispettate e rispettabili, si risolverebbe in una grossolana e gratuita provocazione al Pontefice ed ai cattolici. Non si capisce perchè gl'Italiani, insigniti di titoli pontificì, debbano subire dal loro Governo un trattamento diverso e più sfavorevole dei cattolici degli altri paesi anche protestanti; ciò è tanto più grave, in quanto l'art. 3° della legge delle guarantigie dice che il Governo italiano *rende al Sommo Pontefice gli onori sovrani e gli mantiene le preminenze d'onore riconosciutegli dai Sovrani cattolici!*

La seconda misura sembra più semplice, ma ha anch'essa inconvenienti gravissimi poichè lo Stato non può rimanere estraneo a certi atti che si verificano nel suo territorio e non può ammettere intiera efficacia a titoli non provenienti direttamente da esso, nè parificarli a quelli emanati dallo Stato stesso poichè ciò vulnera il principio di autorità e lo priva del controllo che legittimamente gli compete sugli atti dei propri cittadini.

L'Autore conclude che è necessario ricorrere ad un temperamento di queste misure, che senza offendere la giusta suscettibilità del Papa e dei Cattolici, nè scontentare l'amor proprio degli investiti, valga a tutelare la autorità dello Stato.

L'A. propone dunque un temperamento che non abbia le apparenze di un riconoscimento, nè di una conferma; ma solo di un provvedimento che autorizzi ad usare un diritto ritenuto come già esistente e di prima efficacia. Il procedimento dovrebbe avere carattere amministrativo più che pratico. Oltre la legge delle guarantigie, vi sono leggi in Italia che disciplinano le relazioni fra lo Stato e la Chiesa - massime per quel che riguarda le nomine dei funzionari ecclesiastici e ciò che si fa per i Vescovi, i quali in forza dello Statuto appartengono alla prima categoria degli eleggibili alla dignità di senatore, lo stesso sistema potrebbe regolare i titoli nobiliari che hanno minore importanza e non portano nessuna conseguenza d'interesse grave. Un semplice decreto reale basterebbe per stabilire in via definitiva che « i titoli nobiliari concessi dai Sommi Pontefici, per avere pieno effetto « esecutivo nel territorio dello Stato dovranno sottostare, sotto pena di nul- « lità, alla forma ed alle norme che regolano la concessione degli *exequatur* « o dei *placet* ». Questa soluzione salva la dignità dello Stato, colma una lacuna della legislazione vigente, non ferisce suscettibilità e perciò ho voluto renderla nota ai lettori della *Rivista Araldica*, dolente di ignorare il nome del valente articolista perchè avrei desiderato congratularmi per la felice proposta.

P.

DOMANDE.

123ª. Stemma di famiglia veronese? — Desidero sapere a chi appartenga uno stemma semipartito - spaccato nel 1° d'argento, nel 2° di nero,

nel 3° di verde a tre rose rosse. Questo stemma si trova in un quadro di Francesco Morone veronese (morto il 1529) che rappresenta la Madonna, il Bambino e due santi. STEFANO KEKULE von STADONITZ.

124ª. **L'Ordre de Malte est-il Souverain?** — Dans l'Annuaire des Souverains par M. Hiort-Lorenzen, qui vient de paraître, l'Ordre de Malte se trouve parmi les *maisons qui ont regné.* Comment doit-on considerer l'Ordre de Malte? Est-ce l'Ordre qui était Souverain, ou son Grand-Maître? Si à la cour de l'Empereur le Grand-Maître de Malte avait le titre d'Altesse sérénissime (Durchlaucht) et la dignité de prince de l'Empire, il ne faut pas oublier qu'à Rome il n'avait que la dernière place après les Cardinaux diacres. malgré son titre d'Eminence.

Naturellement si les Cardinaux sont assimilés aux Princes du sang; le Grand-Maître de Malte, n'ayant en cour de Rome que le titre d'Eminence, ne peut pas pretendre les honneurs dûs aux Souverains.

Si l'Ordre ne possêde plus l'île de Malte son Maitre n'est qu'un Souverain dépossédé.

J'espère qu'un aimable confrère voudra bien me fixer sur ce point.

Marquis DE JANDRIAC

125ª. **Mariage morganatique inconnu à M. Hiort-Lorenzen.** — Que sont devenus les deux fils, nés du mariage religieux célébré en 1871 entre le Prince Henri d'Orléans, duc d'Aumale (né le 16 janvier 1882) et la Comtesse Berthe Charlotte de Clinchamp (née le 8 octobre 1843)?

Ces deux fils sont nés: l'un en 1872 et l'autre en 1874.

R. S. P.

CRONACA

Ordine Militare di S. Giovanni (Malta). — Il Presidente dei cavalieri francesi di quest'Ordine illustre, conte Ferdinando de Rohan-Chabot, è passato a miglior vita. Egli apparteneva ad una delle più illustri famiglie storiche della nobiltà francese, imparentata con varie case sovrane. Vuolsi derivata da Guglielmo IV, il famoso *Fier à Bras* dei romanzi di cavalleria, che fu duca di Aquitania e conte del Poitou. Il defunto era zio di Alain Charles Louis de Chabot, duca di Rohan, principe di Léon, attuale capo di nome e d'armi della famiglia, ed era vedovo di Maria, Augusta, Alicia de Baudon de Mony.

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — Il nostro egregio amico conte Pietro Braghini che oggi rappresenta in Ferrara una delle più antiche e storiche famiglie del Patriziato, quella dei Rossetti, Conti di Cannetole

e di Valdalbero, da cui proviene, è stato ammesso col grado di cavaliere nella storica milizia del Santo Sepolcro.

Ordine di San Gregorio Magno. — Il cav. prof. Alessandro Seganti, è stato insignito di questo ordine pontificio.

Ordine di San Silvestro. — Il cav. Giuseppe Sanasi-Conti, già insignito della Commenda dell'Ordine del Santo Sepolcro, ha ricevuto la Commenda di San Silvestro, motu-proprio, in ricompensa dei servigi da lui resi alle buone opere della diocesi di Lecce, dove è da molti anni, meritissimo Procuratore di Terra Santa. Vivi rallegramenti.

Associazione dei Cavalieri Pontificî. — Il 20 dicembre è stato rinnovato il Consiglio dell'Associazione dei Cavalieri Pontificì, che ha sede a Parigi. Il venerando conte de Poli è stato ad unanimità confermato Presidente. Fra i Vice-Presidenti notiamo il duca de Rarécourt-Pimodan, il marchese d'Ornano ed il conte di Colleville. Fra i membri del Consiglio rileviamo i nomi del conte Alberto de Mauroy, del conte Giulio Boselli, del cav. Giorgio Augier, del barone d'Allemagne, del marchese des Granges de Surgéres, il cav. Raimondo Richebé, il barone du Teil, ecc.

Convenzione araldica internazionale. — Per iniziativa del nostro egregio collega sig. René Droz, residente a Londra, si è formata una specie di federazione fra i cultori dell'Araldica col nome di *Convention international d'héraldique*. Il Comitato è così composto: *Presidente*, il conte di Colleville. *Primo Vice-Presidente*, il duca di Rarécourt-Pimodan. *Vice-Presidenti:* il senatore Fernández de Béthencourt, il prof. Hildebrandt, il visconte di San Bartholomeu de Messines. *Segretario generale*, il conte de Brémond d'Ars. *Primo Vice-Segretario*, il conte Ivo de Colleville. *Secondo Vice-Segretario*, il cav. de Zepelin. *Cancelliere*, il barone du Roure de Paulin. *Vice-Cancelliere*, il sig. René Droz.

Collegio dei difensori della S. Casa di Loreto. — Per decreto di mons. Vittorio Amedeo dei conti Ranuzzi de Bianchi, vescovo di Loreto e Recanati, è stato istituito il Collegio dei difensori della Santa Casa, composto di 44 sacerdoti e di 6 laici, scelti fra coloro che con la parola e con la penna difendono l'antichissima tradizione lauretana, impugnata dagli ipercritici del modernismo, ribelle e scismatico. Nell'elenco di questi Membri collegiati troviamo il nome del Presidente del Collegio Araldico, conte Pasini-Frassoni e quello del comm. Pietro Andrea Pidoux, cameriere segreto di Sua Santità, nostro carissimo amico e collaboratore.

I patrizi napoletani della R. Cappella di S. Gennaro. — L'articolo del conte Anguissola pubblicato nel fascicolo di dicembre scorso, ha provocato una lettera del chiar. comm. Carlo Padiglione, inserita nel *Don Marzio* di Napoli n. 351 del 1907, in cui difende i diritti di casa Rocco, ed afferma che le persone nominate dall'Anguissola come possibili candidati alle cappellanie vacanti, non si trovano nelle condizioni volute per non

discendere da ascritti al Libro d'oro del 1800. Rispose il conte Anguissola nel n. 354 dello stesso giornale, difendendo i sacerdoti che ricorsero contro le proposte della deputazione e dimostrando che se le loro famiglie non sono ascritte al libro d'oro, si trovano però di avere i riconoscimenti nobiliari voluti dai R. Dispacci 12 luglio 1800 e 2 luglio 1801 pei candidati alla surroga dei cappellani patrizi di San. Gennaro.

Sappiamo da buona fonte che il ricorso è stato accolto e che i candidati proposti da principio non saranno accettati.

Libri ricevuti in dono: Da S. E. il principe di T'Serclaes: Renesse, *Dictionnaire des figures héraldiques* (volume IV).

Dal comm. Antonio Padula: *Camoens.* Napoli, 1907.

Dal conte Vincenzo Ansidei: *Le miniature alla mostra d'antica arte Umbra.* Perugia, 1907, in-8°.

Dal sac. Paolo Brichetto: *Discorso augurale della dedicazione del novello altare di Sant'Enrico imperatore nella nuova Chiesa monum. di S. Tommaso.* Genova, 1907, in-8°. (Questo altare ricco di finissimi marmi e l'artistica statua dell'imperatore Sant'Enrico, furono donati dal nobile commendatore Enrico Lorenzo Peirano, tanto benemerito delle opere pie e benefattore insigne delle chiese della sua diletta patria).

Dal sig. Camillo Brunetti: Campo, *Cremona fedelissima.* Milano, 1644, in-4° con ritratti dei duchi di Milano.

La morte del Conte de Poli. — Nel momento di andare in macchina, ci giunge la dolorosa notizia della morte dell'insigne scrittore francese Conte Oscar de Poli già da tempo gravemente ammalato. Era presidente del Consiglio Araldico di Francia e dell'Associazione dei Cavalieri pontifici. Valoroso soldato, combattè e fu ferito nelle file dei zuavi pontifici. Capo di amministrazioue, fu prefetto del Chantal e dette le sue dimissioni, piuttosto che venir meno alla sua fede cattolica e monarchica. Le sue pubblicazioni storiche e letterarie salvano il suo nome dalla oscurità e le egregie qualità dell'animo suo, attirano il compianto generale sulla sua tomba!

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

S. M. LE ROI TRÈS FIDÈLE

L'assassinat de S. M. Très Fidèle, le Roi de Portugal et des Algarves, et de S. A. R. le Prince héritier (nous devrions dire S. M. le Roi Louis, car il a quelques instant survécu à son père), a jeté le monde entier dans une émotion profonde. L'assassinat du Roi de Serbie, résultat d'une conspiration de Cour, les assassinats des autres Rois et hauts personnages qui tombèrent sous le poignard de quelque fou furieux de l'anarchie. ont indigné les honnêtes gens, mais cette attaque à main armée, cette " suppression „ systématique et en masse, à laquelle, grâce à Dieu, S. M. Don Manuel a échappé, cette Reine qui voit tomber sous ses yeux son mari et son fils, cela entre dans les grands drames de l'histoire.

C'est une frappante leçon aux gouvernements, de ne pas pactiser avec la révolution, et de bien savoir que le seul moyen de gouverner les peuples, c'est de leur laisser la Foi et l'Espérance en Dieu.

La " Rivista Araldica „, s'est donné pour tâche, selon les nobles paroles de S. E. le Cardinal Satolli au Président du Collegio Araldico, dont elle est l'organe: " de tenir vivant le culte des traditions et le respect au principe d'autorité „.

C'est donc pour elle un devoir de parler dans de telles circonstances.

A S. M. la Reine Amélie et à S. M. la Reine Maria Pia elle offre très respectueusement ses pieuses et douloureuses condoléances. A S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, elle présente l'assurance de sa très humble douleur, dans un deuil qui rappelle par sa tragique soudaineté le deuil qui, il y a déjà dix ans, frappait sa maison, dans la catastrophe du Bazar de la Charité.

Enfin, à S. M. le Roi Très Fidèle, don Manuel II, elle présente ses humbles condoléances et en même temps ses souhaits très soumis. Car, en de si graves circonstances il n'est pas loisible de donner temps à la douleur et d'oublier un instant les charges de la Couronne. Son règne commence, hélas, dans le sang; mais son peuple attend avec confiance les actes de son pouvoir. Que Dieu garde le Roi Don Manuel II!

La Rédaction.

LA NOBLESSE ACCIDENTELLE

Plusieurs fois déjà nous nous sommes attachés à montrer, que contrairement à l'opinion reçue, la noblesse française n'était pas une classe fermée, et qu'elle s'était renouvellée incessamment par la lente infiltration des classes inférieures. D'érudits héraldistes, comme le chevalier de Gassicourt, le chevalier de la Perrière ont défendu souvent ces idées et aujourd'hui nous voulons, en dressant une liste sommaire des charges anoblissantes, montrer un des moyens les plus honorables et les plus utilisés de s'agreger à la noblesse.

Les auteurs qui ont écrit sur la noblesse l'ont toujours divisée en noblesse ancienne dont l'origine se perd “ *dans la nuit des temps* „ et en anoblis, ou noblesse accidentelle qui vient des offices[1]; c'est ce que Hay du Chatelet appelle: 1° noblesse de sang; 2° noblesse de lettre ou chartes; 3° noblesse accidentelle ou de charges.

Marc Vulson de la Colombière divise la source de la noblesse en douze moyens, à savoir: 1° les armes, 2° les sciences, 3° l'administration de la justice, 4° les ambassades et négociations, 5° l'invention des Arts, 6° les dignités ecclésiastiques, 7° les finances, 8° les richesses et les trésors qu'on emploie au bien de l'Etat, 9° la navigation et découverte des terres étrangères, 10° en vivant noblement, 11° le privilège de certains lieux, comme les Mairies, 12° la vertu.

La Roque, allant encore plus loin, divise la source de la noblesse en vingt classes, dont au moins quatre ne donnent que des faux nobles; mais inutile d'entrer dans plus de dé-

[1] Voir Girard du Haillan, *Histoire de France* - Jean Hennequin: *Guidon des Finances*, Pasquier, Jacquet du Carrel, Loyseau: *Traité des Ordres* - Gilles-André de la Roque: *Traité de la noblesse et de ses différentes espèces.* Rouen, 1710, in-4°.

tails, il vaut mieux s'en tenir à trois espèces de noblesse: 1° noblesse du sang, 2° noblesse de lettres, 3° noblesse accidentelle; car en regardant de près la liste de Vulson de la Colombière on voit que les sources de noblesse, armes, sciences, ambassades, invention, richesses, découvertes, vie noble, vertu, ne peuvent anoblir que lorsque le Roi accorde des lettres patentes; tandis que l'administration de la Justice, des Finances, donnent la noblesse, soit graduelle, soit immédiate. De telle façon que la personne qui est revêtu de cette charge est anoblie par cela même, et cet anoblissement est, en quelque sorte, un *accident* qui arrive avec la charge.

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de la noblesse accidentelle. Nous la diviserons en quatre classes: Justice, Finance, Municipale ou de cloche, Militaire.

Nous donnons une courte liste des diverses charges anoblissantes, nous à la fin du XVIII^e siècle.

Le Privilège de la noblesse appartenait:

1° PARLEMENT DE PARIS, aux présidents et conseillers, à l'avocat et au procureur général, au greffier-chef, aux quatre notaires et secrétaires. Ils étaient anoblis eux et leur posterité pourvu qu'ils aient servi vingt ans, où qu'ils fussent morts en charge, (Edit du 19 aout 1644). Cet édit fut abrogé en juillet 1669 et les membres du Parlement de Paris mis à la noblesse graduelle; mais la noblesse héréditaire leur fut accordée en 1690 [1].

Les mêmes privilèges furent accordés, le 2 janner 1691, au premier huissier et greffier, et le 29 juin 1701, aux substituts du procureur-criminel.

2° Par concessions de 1433 et 1575, confirmées par le réglement du 24 octobre 1639, le privilège de la noblesse est accordé au PARLEMENT DE GRENOBLE, pour les dix présidents, les cinquante-six conseillers, l'avocat et le procureur général, à condition qu'ils soient restés vingt ans en charge, ou qu'ils aient eu un aieul ou un père revêtus de la même charge.

3° CONSEIL ET PARLEMENT DE DOMBES, par déclaration du Souverain de Dombes de 1571, confirmée en mars 1604 et novembre 1694.

[1] Nous ne donnons que les date des édits encore en vigueur en 1789.

4° Parlement de Metz, par édit de septembre 1658, pour les président, conseillers, avocats et procureur génèraux, greffier en chef ayant exercés la charge vingt ans ou morts revètus d'icelle.

5° Parlement de Besançon, privilèges confirmés le 11 mai 1624.

6° parlement de Toulouse.

7° Parlement de Dôle, confirmé par édit au 21 février 1694.

8° Parlement de Flandres, par édit de décembre 1613, confirmé par édit de janvier 1755-

9° Parlement de Bretagne.

Passons aux autres juridictions:

1° Chatelet de Paris, La noblesse héréditaire etait accordée aux lieutenants généraux civils, de police et criminels, et aux lieutenants particuliers, à condition qu'ils soient restés vingt ans en charge ou morts revêtus d'icelle; aux conseillers, avocat et procureurs du Roi, ayant servi quarante ans, ou morts en charge au bout de vingt ans d'exercice; la noblesse personnelle leur appartenait après dix ans de charge.

2° Grand Conseil; accordée, par édit de décembre 1644, revoqué en aout 1669, rétabli en 1717, aux conditions habituelles, aux présidents, conseillers et officiers, avocat et procureur généraux, huissiers en chef et huissiers ordinaires de la grande Chancellerie, doyen des substituts (mai 1719), aux notaires, secrétaires (édits de 1635-36 confirmé par la déclaration du 24 octobre 1643, et l'édit d'avril 1672), le secrétaire établi avec le grand Conseil (17 fevrier 1759).

3° Conseil privé, aux quatre secrétaires et greffiers, par lettres patentes du 18 juillet 1784.

4° Requêtes du Palais, à l'avocat du Roi par lettres patentes du 2 janvier 1691.

5° Conseil Supérieur de Douai, privilège du 5 mai 1772, pour le président, les conseillers, avocat et procureur généraux.

La noblesse héréditaire etait accordée aussi aux:

1° Conseillers-Secrétaires du Roi, maison et couronne de France, par lettres-patentes de fevrier 1484, confirmées entre

autre en 1704, ils etaient réputés nobles de quatre races et capables de recevoir tous les ordres de chevalerie.

2° Les Conseillers-Secrétaires du Roi, servant en la chancellerie du Parlement de Bretagne, confirmé par édit du 5 décembre 1672.

3° Les quatre Conseillers-Secrétaires du Roi, de la chancellerie du Dauphiné, et ceux du Parlement de Grenoble, confirmé par le réglement du 24 octobre 1639.

4° Les Conseillers, Notaires, Secrétaires du Roi, près de Requètes, de l'Hòtel, de la Chambre des Enquètes, des Requêtes du Palais, du Parlement de Paris, par déclaration du 24 janvier 1702.

5° Les officiers des chancelleries, près des Cours supérieures ou présidiales par édit d'octobre 1701.

6° Les quatre chauffe-cire-scelleurs héréditaires de la grande Chancellerie, confirmés par la déclaration du roi du 13 mai 1704.

8° Les Conseillers-gardes des sceaux, conseillers-secrétaires-audienciers, les conseillers-secrétaires-controleurs, près des chancelleries des Cours supérieures et desprèsidiaux, confirmés par édit de juin 1715. Ceux des chancelleries établies près le conseil provincial de Valenciennes et le prèsidial d'Ypres jouissaient de la noblesse depuis la déclaration du Roi du 20 décembre 1712.

8° Les Trésoriers-payeurs des gages, des Chancelleries des Cours supérieures, édit de mars 1704.

9° Les Trésoriers-payeurs des augmentations de gages, de la grande et petite Chancellerie, édit 16 novembre 1709.

10° L'Armorial-général, pour les lieutenants généraux, procureur général-garde de l'*Armorial*, édit 16 novembre 1696, Ces charges furent supprimées par l'édit d'août 1700.

Finances. — La noblesse héréditaire fut accordée aux :

1° Cours des Comptes de Paris, par édit de janvier 1645, de Grènoble, pour le réglement du 24 octobre 1639, de Bretagne par édit d'août 1669 et de décembre 1692 pour les auditeurs, de Blois, confirmés par lettres de patentes de février 1715 Cour supprimée en 1775 aux Cours des comptes-aides et fi-

nances de Montpellier par édit de novembre 1690, de Dôle confirmé par édit d'août 1706; pour les présidents, maîtres, correcteurs, auditeurs, avocat et procureur généraux greffier en chef; après vingt ans de charge ou morts revêtus d'icelle.

2° COUR DES AIDES de Paris, par édit de 1669, remit à la noblesse graduelle en juillet 1669, rétabli en 1691; pour les présidents, conseillers, avocat et procureur généraux, premier huissier, greffier en chef.

3° COURS DES AIDES de Bordeaux, édit décembre 1629, de Grenoble, déclaration des 24 octobre 1639, de Rouen, et de Clermont-Ferrand; les deux notaires-secrétaires de la Cour des aides de Rouen jouissaient du privilège de noblesse depuis mars 1653, à condition que le père et l'aïeul eussent fait partie de la Cour, c'est-à-dire, que les titulaires n'avaient que la noblesse graduelle, devenant héréditaire à la troisième génération.

4° BUREAU DES FINANCES ET CHAMBRE DU DOMAINE; à Paris, édit d'avril 1705, révoqué en août 1715, rétabli en août 1720, pour les présidents, trésoriers-généraux, avocat et procureur-généraux, et procureurs du Roi.

5° BUREAU DES FINANCES ET CHAMBRE DU DOMAINE; par édit d'avril 1705, la noblesse graduelle leur était accordée avec dispense d'un dégré pour le doyen et le vice-doyen.

6° COUR DES MONNAIES de Paris, par édit de mars 1719 pour les présidents, conseillers, avocats et procureurs-généraux.

Militaire. — La noblesse militaire fut crée par l'édit de novembre 1750. Furent anoblis : 1° les officiers généraux, 2° tout officier, dont l'aïeul et le père auraient acquis l'exemption de la taille, soit comme chevalier de Saint-Louis, soit comme ayant eu trente ans de services, dont vingt ans de grade de capitaine, ou dix-huit de lieutenant-colonel, ou seize de colonel, ou quatorze de brigadier; ou bien mort au service ou retiré pour blessure avant les trente ans de services accomplis; crée chevalier de Saint-Louis, il est noble ainsi que ses

Mais ces sages dispositions tombèrent, quand, par l'ordonnance du 22 mai 1781, le Roi exigea quatre degrés de noblesse pour nommer les sous-lientenantes des régiments d'infanterie française, de cavalerie, de chevaux léger, de dragons et de

chasseurs à cheval; preuves demandées aussi pour la marine par l'ordonnance du 1er janvier 1786.

Par l'édit de mars 1704 et d'octobre 1709 les *commissaires* ordinaires provinciaux des guerres, reçurent la noblesse héréditaire à condition qu'ils fussent restés eux ou leurs enfants, vingt ans en service, sans interruption. Même faveur fut octroyé, le 5 mai 1711, aux deux syndics des commissaires des guerres et aux contrôleurs ordinaires des guerres; faveur supprimée en août 1765.

En mai 1711, la noblesse fut accordée, aux mêmes conditions, aux commissaires des troupes de la maison du Roi.

Municipale. — La noblesse héréditaire était octroyée aux titulaires des charges municipales de certaines villes à savoir:

1° PARIS pour le prévôt et les quatre échevins, par édit de janvier 1577, pour le greffier et le procureur, révoqué en août 1715.

2° POITIERS, pour le maire et les vingt-cinq échevins, par Charles V en 1371.

3° LA ROCHELLE, pour le maire et les échevins, confirmé par Saint-Louis, révoqué en 1628, à moins que l'on ne mourut maire ou échevins.

4° SAINT-JEAN D'ANGELY, pour le maire et les vingt-cinq échevins, privilége octroyé par Charles V.

5° ANGOULÈME, pour le maire et les échevins, privilège de Charles V, révoqué par l'édit de mars 1667.

6° SAINT-MAIXENT, pour ses deux administrateurs, édit d'avril 1444.

7° TOURS, pour le maire annuel et les vingt-quatre échevins à vie, octroyé par Louis XI, en février 1471, révoqué en 1667.

8° NIORT, pour le maire, les douze échevins les douze conjurés, confirmé par Saint-Louis, en 1230, Louis XI en 1461 à condition qu'ils meurent en charge; supprimé en mars 1667.

9° COGNAC, pour le maire et les échevins privilége de 1471, confirmé en 1600, supprimé en 1667.

10° BOURGES, pour le maire et douze échevins, privilège de Louis XI, de juin 1474; le maire devait être né à Bourges, puis les échevins furent réduit à quatre: le privilège fut sup-

primé par Louis XIII, puis rétablit, supprimé de nouveau en 1667, et enfin rétablit pour le maire et trois échevins en 1673.

11° ANGERS, pour le maire, dix-huit échevins, trente-six cosseillers, le procureur, le clerc de ville, privilège de Louis XI du 11 février 1474, maintenu par Charles VIII, le 12 juin 1483, pour vingt-huit échevins et conseillers; révoqué en 1667, rétabli en 1670, pour ceux. qui, élus deux fois, seraient restés quatre ans en charge.

12° NANTES, pour le maire et les échevins, privilège confirmé par Henri III, en décembre 1580.

13° ABBEVILLE, pour le mayeur et huit échevins, révoqué en 1667.

14° PERONNE, pour le mayeur et quatre échevins, concedé par François I en 1536, révoqué en 1667.

15° LYON, pour huit consuls. privilége de Charles VIII en 1495, confirmé en 1643.

16° TOULOUSE, huit capitouls; ils étaient anoblis avec leurs enfants nés avant qu'ils eussent été en charge, mais en 1678, lors de la recherche, M. Bazin de Bezons ne tint nul compte de cette distinction; privilège confirmé par Louis XI le 24 mars 1471.

17° PERPIGNAN.

D'aprés Théodore Crepon il y avait 3721 charges anoblissantes sous l'Ancien Régime; elle se décomposaient ainsi:

Charges de Secrétaires du Roi des grandes et petites chancelleries.	720
„ maîtres des requêtes	80
„ dans les Parlements	1050
„ dans les Cours des Comptes	700
„ dans les Cours des Aides	70
„ dans les Cours des Monnaies	41
„ dans les bureaux des finances	660
„ diverses	300
	3721

En voyant ce total, on arrive à se demander comment n'y a t-il pas eut plus de familles anoblis en France. C'est qu'il faut remarquer d'abord que beaucoup de charges ne donnaient la

noblesse héréditaire qu'au bout d'un certain temps, que de plus les charges sortaient peu d'une famille, et qu'une charge de conseiller au Parlement qui avait anobli un bourgeois restait souvent cent ou deux cents ans chez ses enfants. De plus ces charges anoblissantes coûtaient cher et peu de gens sauf dans la haute bourgeoisie, pouvaient les acheter. Enfin pour avoir le privilége de noblesse, il fallait vivre noblement et les marchands qui arrivaient à être maire ou échevin, devaient en sortant de charge faire une déclaration, comme quoi ils avaient intention de profiter du privilège, et de vivre noblement sans commercer, de plus il fallait payer une taxe à la Cour des Aides; aussi beaucoup renonçaient à cet honneur vraiment par trop onéreux.

En parcourant cette liste sommaire, on voit combien sont faux et ridicules les prejugés des gens qui reprochent à la noblesse française son exclusivisme; car au contraire sous l'Ancien Régime, il était extrêmement facile d'arriver à la noblesse, qui était la récompense du courage, de la science, de la fidélité et de la fortune.

Baron du Roure de Paulin.

NOBILTÀ CITTADINE

L'*anoblissement*, come s'intende in Francia, non è mai esistito in Italia e le creazioni di *nobili*, furono fatte dagli Imperatori e coloro che così vennero distinti si chiamarono *nobili del Sacro Romano Impero*. I principi italiani *non nobilitarono* mai alcuno nel senso sopra accennato, ma concedettero *privilegi nobiliari*. A mo' d'esempio Michelangelo, ottenne da Leone X il capo de' Medici e con questo sol fatto divenne nobile ancorchè non lo fosse già stato, e chiunque avesse ottenuto nei secoli scorsi il cingolo di cavaliere, trasmetteva la nobiltà ai discendenti; molte altre cariche nobilitavano e davano adito alle famiglie a farsi inscrivere nei libri d'oro nelle singole città. Ecco, dunque, come si acquistava la nobiltà in Italia.

A seconda della maggiore strettezza o larghezza degli statuti delle singole città potevano essere ammessi nel novero dei nobili quegli individui che congiunta a ragguardevole posizione sociale, contavano un'ascendenza che non aveva esercitato arti *vili et meccaniche*, almeno per tre generazioni.

In Italia, fatta eccezione del Piemonte e del Friuli, dove era nobiltà feudale, cioè con dominio di terre, non vi erano nobili che non fossero ascritti alle mastre, ai registri, ai libri d'oro delle singole città. A rendere più esatta l'idea della divisione dei ceti ci si permetta di approfittare delle schede che un nostro Redattore trasse dagli statuti delle principali città italiane e riguardano due divisioni, omettendo quelle che pubblicò il conte Pasini-Frassoni nel 2° fascicolo di questa Rivista dell'anno 1903, e che riguardano le città dello Stato Pontificio e quelle che lo stesso pubblicò nel Supplemento al fascicolo secondo (foglio volante annesso al fascicolo 3° del 1903) per aggiungere schede omesse e per sopprimerne due introdotte per errore e riguardanti Montepulciano e Tortona. E mentre riman-

diamo i lettori a quelle pubblicazioni, le completiamo per quanto riguarda le città più importanti d'Italia.

Alessandria. — Nel 1588, nel 1609 e nel 1651 furono riformati gli statuti. La città era retta da un Consiglio generale di quaranta individui; da cui si traevano dodici decurioni.

Non potevano far parte del Consiglio coloro che avessero esercitato la mercatura e gli speziali. I notai erano ammessi, ma dovevano dimostrare che anche il loro padre era di condizione civile. I medici dovevano fare la prova dell'avo.

Arezzo. — Il Municipio aretino era retto da un Consiglio diviso in otto gradi. I primi quattro nobili, gli altri cittadineschi; da quelli si estraevano i Gonfalonieri. Erano esclusi soltanto i mercanti.

Brescia. — Nel 1528 venne stabilito che quel consigliere il cui padre esercitasse un'arte manuale o la mercanzia sarebbe escluso dai pubblici uffici. I notai potevano far parte del Consiglio e quelli che dimostrassero che per tre generazioni la famiglia aveva vissuto civilmente potevano far parte del primo ordine, ossia dei nobili.

Como. — Per essere ammessi nel corpo dei Decurioni, bisognava che il candidato, il padre e l'avo non avessero esercitato la mercanzia, fosse anche su larga scala. Il collegio dei dottori non ammetteva nei suoi ranghi altro che nobili.

Cremona. — I Decurioni del Municipio cremonese rappresentavano la primaria nobiltà; l'alto commercio era tollerato, invece i notai non erano ammessi.

Firenze. — Furono sempre considerati nobili quelli i cui ascendenti godettero dei principali uffizi in tempo della Repubblica. Questa è la base della nobiltà detta di privilegio. Nei nostri tempi di democrazia i tribunali araldici non riconoscono tale genere di nobiltà, così il figlio di un Generale d'armata, di un Presidente della Suprema Corte, di un Ministro di Stato, di un Cavaliere della SS. Annunziata non è stimato *ufficialmente* nobile ed è tale assurdo che non si concepisce. Si riconosce la nobiltà al nipote di un chirurgo di Montefiascone

perchè ascritto al Libro d'Oro cinquant'anni fa, mediante sborso di sessanta scudi romani, e senza un decreto di concessione non si permetterebbe nemmeno l'uso dello stemma al figlio di un Ministro segretario di Stato, e quello che è più inconcepibile ancora, negli annuari ufficiali non si dà il trattamento di nobile ai Cavalieri dell'Annunziata, quantunque si dia loro quello di Eccellenza e il Re li chiami cugini.

Ma tornando a Firenze diremo che le cariche nobili erano quelle dei dodici *buoni uomini* detti di Collegio, dei sedici gonfalonieri delle Compagnie e dei Priori di Libertà.

Non solo la mercatura era permessa, ma per essere ammesso alle cariche municipali era necessario appartenere alle arti maggiori dei giudici e notari, dei mercanti di panni, dei cambiavalute, dei lanaioli, dei medici, e speziali, dei setaioli e dei pellicciari. Il Gonfaloniere di giustizia era tratto dal corpo delle arti maggiori.

In seguito fu stabilito che per tre semestri reggerebbero la cosa pubblica individui tratti dalle arti maggiori e per il quarto dalle minori.

Complicatissima è l'organizzazione municipale di Firenze e su di essa non è il caso di estenderci. Sotto i Granduchi i senatori furono prescelti a costituire il ceto primario e rimasero esclusi i medici ed i notai, mentre si continuò ad esercitare la mercatura e specialmente l'arte della lana.

Oggi devono considerarsi due classi di nobiltà: il patriziato ed i nobili cittadini. Lo stesso dicasi di Lucca, Livorno, Cortona; non così di Colle, Modigliana, Pescia, Fiesole, Massa, ed altre che avevano una sola classe di nobili cittadini.

Genova. — Il governo della Repubblica era riservato ai patrizi. Le famiglie nobili di prima classe erano 28; le altre furono aggregate a queste nel 1528. Per antiche consuetudini i patrizi genovesi nelle ambascierie prendevano titolo di Marchese. Tale titolo spetta al capo di ogni famiglia patrizia.

Mantova. — Il duca di Mantova aggregava al Consiglio nobile con rescritto ducale, ma anticamente si osservava la regola di non ammettere che le persone che vantassero tre genera-

zioni vissute civilmente. I notari ed i mercanti non erano ammessi in Consiglio.

Milano. — In questa città, come in altre di Lombardia, il corpo dei Decurioni ed il Collegio dei dottori era composto di nobili e per giungervi era necessario di mostrare la legittimità e l'antichità delle famiglie per oltre cento anni. Carlo V diede ai dottori collegiati gli stessi privilegi di quelli di Bologna, Padova, Ferrara e Perugia, cioè li dichiarò Conti e Cavalieri con facoltà al Collegio di creare altri Conti e Cavalieri. I medici erano tenuti in alta stima ed i notari potevano essere nobili. I banchieri ed i commercianti grossisti, potevano essere ammessi nel numero dei Decurioni e nel Collegio dei giureconsulti.

Modena. — Per essere ammesso nel numero dei conservatori bastava la prova di antica civiltà e con questo erano considerati Nobili cittadini.

Montepulciano. — L'ufficio di Gonfaloniere era riservato ai nobili. I priori erano invece cittadini. Il Gonfaloniere portava la toga rossa; i priori la toga paonazza.

Napoli.[1] — Vi erano le famiglie dette di seggio e quelle fuori seggio che costituivano un secondo ordine di nobiltà. A Bari, a Trani, a Salerno, a Tropea, ad Amantea, a Sorrento, a Pozzuoli, ad Aversa, a Ravello, a Lucera, ed altre città del Reame di Napoli vi erano le così dette Piazze chiuse che danno adito ai viventi di essere riconosciuti come Patrizi, mentre nelle città di Capua, Aquila, Cosenza, Barletta, Monopoli, Taranto, Nola, Giovinazzo ed altre secondarie, non essendovi seggio o piazza chiusa, le ascrizioni nobiliari non danno diritto che alla semplice qualità di nobile ai discendenti, quantunque si attribuisca ad alcuni quella di Patrizio che per altro, nel nostro concetto, è sinonimo del primo.

Padova. — Il Consiglio era composto di nobili, e per esservi ammesso era necessario provare antica civiltà ed essere

[1] Rimando per ciò che si riferisce alle città delle provincie napoletane, all'articolo del chiar.mo Comm. Padiglione, pubblicato nel vol. 1894, pag. 1, del *Giornale Araldico* di Bari.

proprietario a Padova. Vi era l'Accademia Delia che non ammetteva che nobili con prove dei quattro quarti. Il notariato e la medicina erano esercitati dai nobili, i quali potevano anche essere capi delle arti.

Palermo. — La Sicilia paese di feudatari pocò curò le nobiltà cittadine.

Nelle città di Palermo, Catania, Messina, Trapani, Girgenti vi erano certamente le classi dei nobili a cui erano riservate le più alte cariche municipali, ma non costituivano un vero patriziato nel senso che si dà in altre regioni a questa parola.

Parma e **Piacenza.** — La nobiltà era divisa in tre classi; la prima era composta di conti e marchesi col titolo di illustrissimi; la seconda di nobili col titolo di molto illustri; la terza classe i cittadini nobili.

Pisa. — I priori, i membri del magistrato dei surrogati del macinato, dei consoli dell'arte della seta, dei governatori della misericordia, dei riformatori, ecc., erano tutti nobili. La banca era ammessa ed il notariato tollerato.

Pistoia. — I consoli. i dodici anziani avvocati concistoriali, i priori, i preposti e gonfalonieri erano tutti nobili. Per essere ammesso in questi ranghi occorrevano cento anni di vita *more nobilium.*

Siena. — Il Governo municipale era diviso anticamente in quattro ordini, cioè dei gentiluomini, dei nove, dei riformatori e del popolo. La mercanzia era permessa ed il notariato era tenuto in alta stima dalla nobiltà. Il primo magistrato della città era il cancelliere di Balìa e come quello dei Paschi doveva essere nobile.

Torino. — Il Consiglio era composto di nobili e di cittadini. Vi erano due sindaci; uno del primo e l'altro del secondo ordine. Essendo la nobiltà piemontese militare per eccellenza, i nobili sdegnavano le cariche di toga e quelli che le occupavano costituivano, come in Francia, una nobiltà di secondo ordine.

Tortona. — Al Collegio dei dottori erano riservate le cariche più ragguardevoli. Chi vi era ammesso doveva provare di esser nubile, cioè di antica civiltà.

Treviso. — Esisteva uno speciale Collegio dei nobili e per entrarvi occorreva assoggettarsi alle esigenze statutarie. L'aspirante doveva essere legittimo e discendente da famiglia già da tempo civile ed agiata.

Verona. — Il Municipio era retto da 80 nobili, fra i quali 4 dottori collegiati. Da essi si traevano i sapienti. Più tardi il Consiglio fu composto di 50 ottimati e finalmente il Corpo della città fu diviso in quattro ordini: il primo dei patrizi composto di famiglie antichissime che esercitarono le cariche più cospicue; il secondo dei cittadini originari e nobili di secondo ordine e veronesi da più generazioni; il terzo di cittadini moderni aggregati alla cittadinanza; il quarto dei mercanti.

Vicenza. — Il Consiglio era composto di soli nobili. Vi era anche il Consolato composto di dodici consiglieri. Si chiamavano nobili cittadini quelli che potevano aspirare alla ascrizione al Consiglio, mentre gli altri cittadini, ascritti con speciale privilegio, potevano col tempo aspirare alla nobiltà.

Nel Collegio dei notari erano ricevuti soltanto quelli che potevano provare cent'anni di cittadinanza.

Urbino. — Il Consiglio era composto di 40 membri, cioè 20 nobili e 20 cittadini, questi ultimi divisi in 10 professionisti e mercanti e 10 artigiani soltanto. Dalla prima classe si traevano i Gonfalonieri.

Venezia. — Vi erano i patrizi ai quali soli era riservato il governo della Repubblica e i *cittadini originari* o nobili di seconda classe dai quali sortivano i Segretari ed il Procuratore grande. Le famiglie ascritte ai Consigli di Este, Murano, Chioggia, Torcello, Bassano, Rovigo ed altre città di terra ferma costituivano soltanto un ceto di cittadini nobili.

Volterra. — Il Consiglio era diviso in *Nobili* e *cittadini*. Solo dai primi si eleggeva il Gonfaloniere.

UGO ORLANDINI.

LA LOI SALIQUE

ET LA SUCCESSION À LA COURONNE DE FRANCE

Madame Royale et les reliques de Louis XVII.

Nous avons exposé comment les descendants de Louis XVII, vrais ou faux, n'avaient aucun droit à la couronne de France. Notre résolution est de ne plus nous en occuper, à moins que des objections ne nous soient présentées.

Mais pour exposer cette solution de droit successoral royal, nous avons dû supposer le problème de la survivance résolu; bien des fois déjà nous avons exposé ici même les raisons pour lesquelles, sans être absolument hostiles à l'idée d'évasion ou de substitution au Temple, nons ne croyons pas à l'identité Naündorf-Louis XVII. Or M. Joseph Turquan relève un passage des mémoires du général d'Andigné, d'après lequel la question paraît trop importante pour ne pas le rapporter aux lecteurs de la *Rivista.*

Le général d'Andigné raconte dans ses mémoires, qu'étant prisonnier au Temple en 1801, il voulut, avec d'autres détenus, convertir en jardin un fossé du château, où ils exhumèrent le squelette d'un grand enfant enterré dans de la chaux vive et que M. Fauconnier, concierge de la prison, leur avoua que c'étaient là les restes du Dauphin. M. Turquan estime, d'après ce passage, et la conclusion paraît très logique, que le Comité de Salut Public fit disparaître Louis XVII. Hebert et Chaumette chargèrent Simon de commettre le crime, et le 5 janvier 1794, Simon se fait donner décharge de son prisonner dont il a cessé la garde le 19 décembre. Ce jour là il a déménagé jusque fort tard dans la soirée; il a profité de la sortie des meubles pour introduire une caisse ou " peut-être un cheval en carton „ contenant l'enfant à substituer, enfant mourant; et l'enfant royal,

étranglé, empaqueté, a été sorti, à la faveur de l'obscurité et inhumé dans le fossé de la Tour.

Dès lors, le prisonnier est séparé de tous ceux qui auraient pû s'apercevoir de la substitution: Madame Royale, et les anciens serviteurs; les commissaires alternativement de service ne le voient qu'à travers un guichet et de loin en loin. Jusqu'à la mort du faux Louis XVII, le Gouvernement refuse de conclure la paix, car il faudrait remettre les enfants à Louis XVI, et la supercherie serait trop facile à découvrir; dès que le faux Louis XVII est mort, la paix est conclue et Madame Royale rendue sans difficulté.

Et. pour conclure, si Madame Royale a refusé le cœur et les cheveux de l'enfant mort et autopsié au Temple le 5 juin 1794, elle a fait planter un saule pleureur et des cyprès sur le lieu de l'ancien fossé de la Tour du Temple. Pour elle donc, si le mort du 5 juin était un faux Louis XVII, le vivant de Delft n'était pas moins faux; le vrai était mort le 19 décembre 1794 et, à defaut de son corps, exhumé en 1801 et disparu dès lors, l'emplacement de la sépulture recevait l'hommage de la douloureuse princesse.

Telle est la conclusion, que M. Turquan tire du passage des mémoires de d'Andigné; et, si l'auteur et la date donnent à ce passage un poids très grave dans la discussion, le raisonnement de M. Turquan paraît de son côté inattaquable.

Le refus de Madame Royale d'accepter les reliques du mort du 5 juin 1794 ne peut donc plus être exploité par les naundorfistes: après, les soi-disants documents secrets du Vatican, démentis par l'*Osservatore Romano;* après les prétendues paroles du comte de Chambord, dont la fausseté est évidente, il faut maintenant rayer du catalogue des preuves de la survivance l'acte de Madame Royale. Le fait valait bien, semble-t-il, d'être relevé, car, même debarrassée de la face successorale royale, la question Naundorf est un problème généalogique qui, comme tous les problèmes soulevés par de profondes infortunes ou de grandes scélératesses mérite d'être étudié à fond.

Le Chev. Pidoux.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di Teodoro Amayden)

(Continuazione vedi numero precedente)

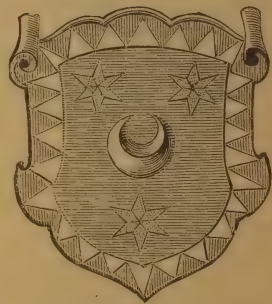
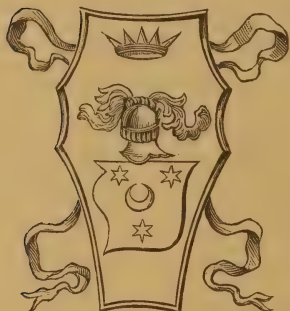
BUTIJ o **BUZI** [1]. – La memorie più antica dei Butij, penso che sia dell'1398 nell'Archivio dell'Hospital Lateranense di un Ludovico Butio e dell'1415 d'un Santo di Cola Butio e dell'1448 di Paolo Butio, li quali propagarono questa schiatta come apparisce da molti istromenti in diversi officij di Roma da me veduti.

Parentarono colli Buccabella; colli Leni; con Crescenzij; colli Lanucij; colli Croce; colli Capizucchi.

Parlano della famiglia Buzia, l'Historia del Giovio fol. 182; Cipriano Manente fol. 145; Historia del Corio fol. 687; Cosmo Bartoli fol. XI; Monaldo Monaldeschi fol. 14.

Hanno la Casa nel Rione di Colonna, la sepoltura nella Chiesa della Minerva.

L'Altieri nel Nuzziale li annovera tra gentiluomini Romani. Sono riferiti nella tavola Cesia.

L'arme è una luna mancante colle corna in su, due stelle sopra una di sotto in campo azzurro con la risega.

[1] Questa famiglia, detta nelle varie epoche de' Buzi e de' Buzzi non ha nulla di comune con quella dei Bussi di cui ci occuperemo più innanzi. È chiamata nobile in parecchi antichi documenti ed il Cav. Jacovacci ci ha conservato memorie dei seguenti personaggi: Lorenzo (1425); Menico (1425); Angelo di Pietro (1445); Antonia, moglie di Cola

* * *

In conformità a quanto ho detto per le famiglie comprese nella lettera *A*, terminato il testo del Codice Amaydense che alla lettera *B* si riferisce, eccomi a dire brevemente delle altre famiglie romane che figurano nella bolla *Urbem Romam* e vennero aggregate alla nobiltà romana fino al 1870, aggiungendo, come feci più sopra, la descrizione degli stemmi delle altre famiglie, registrate nel Codice araldico dell'Archivio segreto [1].

BACCELLI. — Oriundi di Firenze. Furono banchieri ed accumularono ricchezze. Fecero edificare il palazzo, ora degli Aquari, in via Torre Argentina sull'angolo di piazza Sant'Elena ed ebbero gli onori del Campidoglio.

Un Vincenzo fu conservatore nel 1647 ed un Tommaso nel 1703. La famiglia omonima, stabilita a San Vito Romano, pretende essere un ramo della patrizia che ai tempi della bolla benedettina era già estinta.

Arma: D'azzurro a due mazze d'argento, poste in croce di Sant'Andrea, accompagnate in capo da un crescente d'argento e da tre pere d'oro, come generalmente vengono rappresentate, ovvero *baccelli* di fava, come è più verosimile, due ai lati ed uno in punta.

BAGATTINI. — Negli spogli del cav. Iacovacci, troviamo ricordati vari documenti riguardanti questa famiglia, dai quali si rileva che *Joannes Antonius de Bagattinis* († 1491, sepolto a

Buzi (1450); Giacomo (1454); Giovanni (1455); Martino di Antonio (1494); Mario qm. Pauli (1501); *Nob. virum D. Joan. Petrum q. Ludovici Butij* (1516); Francesco (1517); Luca di Antonio (1553) e Daniele (1555).

Francesco Buzi fu Conservatore di Roma nel 1518; Giuliano nel 1668 e Carlo nel 1705. Fu compresa fra le patrizie della bolla Benedettina ma si estinse poco dopo nella Marchesa Donna Prudenza Buzi-Ceva che innalzò un monumento alla memoria dei suoi antenati con lo stemma qui riprodotto che è dentro altra targa a testa di cavallo. Lo stemma dei Buzi che il Pietramellara descrive, come sempre, errato, è d'azzurro al crescente d'argento, accompagnato da tre stelle d'oro; bordura inchiavata di rosso e d'argento.

[1] *Armi gentilizie diverse disposte in ordine d'alfabeto.* Cart. in.f. secolo XVII. Arm. III. n. 80.

Sant'Agostino), sposò *Domina Pellegrina* († 1503, sepolta nella medesima chiesa) ed ebbe per figlio Simone († 1528 e sepolto anch'egli a Sant'Agostino).

Questo Simone sposò Domina Julia de Veterinis († 1518) ed ebbe due figli: Nicola e Giovanni Antonio. Nicola sposò nel 1514 Emilia, figlia di Pietro Albertoni ed ebbe Simone che testò il 21 maggio 1569 (rog. I. B. de Amodeis not.). Giovanni Antonio sposò *Lauram de Statis* (rog. del 9 novembre 1523, Steph. de Amannis not.).

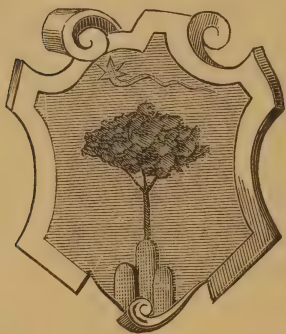
Arma: D'azzurro alla fascia d'argento accompagnata da tre rose di rosso, due in capo ed una in punta.

BALDASSINI. — Oriunda da Senigaglia è ricordata dal Tiraboschi nel *Catalogo delle famiglie nobili di Senigaglia* (ms. XVIII sec. - Biblioteca Collegio Araldico). Proviene da un Bartolomeo detto Baldassino figlio di Biagio, abitante in Scapezzano nel 1489. Salirono poi ai posti più ragguardevoli della patria ed ebbero il feudo di Polino, per eredità della marchesa Clelia Castelli di Terni. Furono creati conti da Ranuccio Farnese, duca di Parma con diploma del 30 marzo 1677.

Stabiliti a Roma dal XVI secolo, Melchiorre fu avvocato concistoriale e conservatore nel 1523. Vennero compresi nella Bolla benedettina e si mantennero fino ai giorni nostri.

Nel XVI secolo fiorirono a Roma Polidoro, Giovanni e Carlo dei Baldassini, valenti giureconsulti ed oltre al Melchiorre, già citato, anche Carlo e Giovanni furono avvocati concistoriali.

Arma: D'azzurro all'albero di verde, movente da un monte di tre cime d'oro ed accompagnato nel canton destro del capo da una cometa ondeggiante in banda.

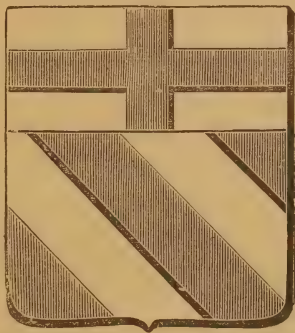
BALDOVINI. — Non si hanno memorie molte antiche di questa famiglia. Il 25 ottobre 1500 fu ricevuto nella Confraternita di S. Salvatore *Dominus Jacobus Balduinus* essendo guardiani Evangelista Crescenzi e Jacopo Geronimo Serlupi. Il

cav. Iacovacci, riporta l'indicazione di due rogiti del 1551 e del 1553 in cui vengono nominati *Domina Magdalena de Balduinis* e *Balduinus de Balduinis*.

Arma: Losangato di rosso e d'argento.

BANDERESI. — *Arma*: D'argento a due uomini d'arme al naturale, affrontati, tenenti il primo una spada ed il secondo una balestra, volte in alto.

BANDINI ora **GIUSTINIANI-BANDINI.** — Il patriziato romano l'ebbero soltanto il 2 maggio 1855, in persona del marchese Sigismondo Bandini.

Sono oriundi dalle Marche e non è affatto provato che discendano dai Baroncelli-Bandini di Firenze.

Vi furono Bandini a Bologna, a Siena, a Palermo, a Tivoli, a Modigliana, a Castrocaro ed in altri luoghi. È un cognome comune a famiglie di varie condizioni sociali.

In Roma i Bandini delle Marche figurano nei documenti fino dal XV secolo ed in un istromento del notaio Angelo Viervari è ricordato *Prudentius de Bandinis de Castro Scarpa* ed in altro del notaio Saccocci del 12 febbraio 1566 è nominato *Petrum Antonium de Bandinis mercatorem* e sua figlia Lucrezia.

Il principe Vincenzo Giustiniani di Roma, sposo di Nicoletta del Grillo, duchessa di Mondragone, ebbe due figlie, una delle quali divenne duchessa di Newbourg, viscontessa di Kynniert e baronessa di Livingstone. La seconda, Cecilia, sposò Carlo Bandini, marchese di Lanciano per chirografo del 30 maggio 1753 concesso da Benedetto XIV ad Alessandro Bandini da Camerino. Da questa unione nacque Sigismondo Bandini, erede dell'avo principe Giustiniani e della zia duchessa di Newbourg e che assunse il titolo di principe Giustiniani.

Pio IX però non glie lo riconobbe ed invece gli concedette il titolo di principe romano il 27 gennaio 1863.

Dopo la lite sostenuta contro il principe Giustiniani, i Bandini ottennero di chiamarsi Giustiniani-Bandini e di succedere nei titoli dei del Grillo e dei Newbourg.

Il Pietramellara [1], come al solito, sbaglia non solo il cenno storico, ma anche lo stemma, che descrive: *bandato d'argento e di rosso alla croce d'argento attraversante sul tutto.* Invece l'arma Bandini è *di rosso a due bande d'argento. Capo d'argento caricato di una croce di rosso.* Ora i Bandini-Giustiniani, inquartano gli stemmi del Grillo, Newbourg e Giustiniani. Quest'ultimo è *di rosso al castello torricellato di tre pezzi d'argento. Capo d'oro all'aquila uscente di nero.*

BARCELLONI. — Quantunque il nome di questa famiglia la farebbe sembrare oriunda di Spagna; se consideriamo che la vera ortografia del cognome era *Barzelloni, alias Faccianti,* cadrà qualunque ipotesi al riguardo.

Nella chiesa di Santa Maria sopra la Minerva, esisteva la iscrizione sepolcrale di Antonio Barzelloni, nobile romano, nei seguenti termini:

ANTONIUS DE BARZELLONIBUS N. R. ET MERITA MILITIAE CIVILIBUSQUE IN OMNIBUS FUNCTUS, NUNCIATAE VIRGINJ DEDICATIS SIMUL SIBI NICOLAOQUE FILIO POSTERIS POS ANN. D.NI 1400.

Rentius Facciante, alias Rentius Barzellone, de regione Pineae morì nel 1401 e fu sepolto ai Santi Quaranta. Nel Rep. di Iacovacci, troviamo memoria anche di Antonio (1421), di Mabilia moglie di Andreozzo (1467), di Catarina (1469), di Nicolò (1489). Questi fu Conte di Tivoli nel 1494. A principî del 1500 vivevano *Laurentius Facciante de Barzellonibus de regione Pineae* e Pellegrina Crescenzi, moglie di Antonio Barzelloni. Non ho trovato ulteriori notizie di questa famiglia che portava lo stemma spaccato di vaio e d'oro alla bordura inchiavata d'oro e d'azzurro.

BARIGIANI. — *Arma:* D'azzurro al destrocherio vestito di rosso, tenente tre gigli d'argento gambuti di verde.

[1] Libro d'Oro del Campidoglio cit. pag. 62, vol. 1°.

BARTOLI. — Questo cognome è molto diffuso nella Toscana e nell'Umbria ed anche in altre regioni. Riesce quindi malagevole stabilire se i Bartoli che in diverse epoche abitarono Roma, fossero tutti della stessa agnazione.

Qui dirò soltanto di quell'avvocato Giuseppe Luigi Bartoli che il 16 giugno 1838 venne ascritto al patriziato romano e di cui non esiste discendenza. Fu assessore a Velletri, avvocato concistoriale ed avvocato generale del fisco. Gregorio XVI, che lo teneva in alta stima, lo insignì di cospicui ordini cavallereschi e lo volle ascritto alla nobiltà romana.

Lo stemma che usava, era d'azzurro all'aquila al naturale coronata, uscente da un monte di tre cime d'oro, ed accompagnata in capo da due stelle dello stesso.

Altra famiglia Bartoli, antica romana, di cui si seguono le traccie nel XV secolo, figurano con qualifiche spettanti soltanto ai cittadini distinti, in vari rogiti dal 1407 al 1492. Eccone i nomi: *Dominum Simeonem Lucij Colae Bartholi de regione Columnae* (1407); *Discretus vir Victorius Antonij Bartholi de regione Pinae* (1461); *Marius Joannis Bartholi* (1477); *Domina Faustina filia Domini Joannes Baptistae Simeonis Bartholi uxor Sancti de Aurificis* († 1483 e sepolta in Sant'Andrea della Colonna); *Baptista Philippi Bartoli* (1492).

Arma: D'azzurro al monte di tre cime d'oro, sostenente un ramo di verde fruttato di due pere d'oro.

Vi è pure un'altra arma dei Bartoli, d'oro all'albero di verde, sormontato da una colomba d'argento accostato da due crescenti di rosso ed accompagnato in punta da altro crescente pure di rosso.

BASTARDELLI. — Le memorie di questa famiglia, non oltrepassano il XV secolo. Aveva il sepolcro in San Nicola in Carcere, dove nel 1429 fu sepolto *Cola Bastardella de regione Ripae* e nel 1431 Geronima de Bastardellis moglie del fu Giovanni de' Porcari. Nel 1438 vi fu tumulato *Ludovicus Bastardella* e nel 1461 *Dominicus de Bastardellis.* Quest'ultimo non

può essere quel Domenico Bastardella che figura come Conservatore nei Fasti Capitolini perchè viveva ancora nel 1464. *Nicolaus Bastardellus* è menzionato in un rogito del notaio Serenti del 1° febbraio 1452. *Domina Lucretia uxor qm. Pauli de Bastardellis* morì nel 1479 lasciando una figlia Geronima, che morì nel 1495 ed altra figlia Faustina moglie di Battista Frangipani. *Domina Perna uxor qm. Dominici de Bastardellis*, morì nel 1493 lasciando una figlia Aurelia. L'ultima memoria conservataci dal cav. Jacovacci è dell'anno 1512: *Menicus Bastardella de regione Ripae.*

Arma: Di rosso alla torre d'argento merlata di tre pezzi alla ghibellina, murata di nero, aperta di rosso, sostenuta da due leoni controrampanti d'oro.

BATTAGLINI. — *Arma:* Fasciato di quattro pezzi di rosso e di argento, al capo d'oro, caricato di un'aquila di nero.

BEGETI. — *Arma:* Partito nel 1° d'azzurro alla torre d'argento, accompagnata da cinque gigli d'oro, tre nel capo e due nei fianchi e da una padella d'oro posta in punta. Nel 2° d'oro alla quercia di verde sinistrata da un leone di rosso ed accompagnata in capo da un'aquila di nero uscente dalla partizione.

BENACCADUTI. — Negli spogli del Jacovacci, le memorie di questa famiglia vanno dal 1489 al 1527. Il primo nominato è un *Dominicus Beneaccadutus,* padre di Pacifica. Nel 1501, Domina Faustina, vedova di Jacopo, fa testamento con atti del notaio Andrea Carusino. Questo Jacopo, secondo il cav. Jacovacci, sarebbe invece morto nel 1504 e sepolto alla Minerva. Nel 1523 Paulina de Beneaccaduto, cittadina romana, testò con atti del notaio Domenico de Mectia e nel 1527 fece testamento Giov. Batt. de Beneaccaduti (rogito Alessio Pellegrini, not.).

Arma: D'argento alla fascia d'azzurro, caricata di tre gigli d'oro, accompagnata da tre chiodi di nero, due in capo ed uno in punta; bordura inchiavata d'argento e d'azzurro.

BENEDETTI. — Nel repertorio del Cav. Jacovacci sono ricordati i seguenti individui del cognome Benedetti: Francisco di Cola (1445); Aurelia qm. Ambrosii (1466); Gaspare (1485);

Benedetto qm. Antonij e Domenico (1493); Francesco Canonico di Santa Maria in Trastevere morto nel 1504.

L'arma è: di verde alla scala d'oro posta in sbarra sinistrata da una rosa di rosso, gambuta e fogliata d'oro. Capo d'azzurro caricato da tre stelle male ordinate d'oro, quella di mezzo sostenuta da un crescente d'argento, sul tutto una fascia d'argento attraversante.

BENTIVOGLIO. — Antichissima famiglia di Bologna, che fu sovrana di quella città. Dopo perduta la signoria si stabilì a Ferrara. Fu adottata nella famiglia Sforza Visconti, nella Real Casa d'Aragona e nella famiglia d'Este.

Grandi di Spagna di 1ª classe, marchesi di Gualtieri, conti di Antignate, patrizi veneti, bolognesi, ferraresi e ravennati. Ricevuti nell'Ordine di Malta, ecc. Furono compresi fra i patrizi romani nella Bolla benedettina.

È rappresentata attualmente da D. Carlo Guido Bentivoglio Sforza Visconti d'Aragona Estense, marchese di Gualtieri, conte di Antignate, ecc., principe in Aragona, Grande di Spagna di 1ª classe, patrizio veneto, romano, ferrarese, ecc., figlio del fu marchese D. Nicolò († 1897) e della marchesa Elisabetta, nata dei conti da Mula, patrizia veneta; vedovo di Donna Ida, Maria del Carmen Hurtado de Mendoza, da cui una figlia, Elisabetta.

Arma: Inquartato nel 1° e 4° d'oro all'aquila di nero coronata d'oro; nel 2° e 3° trinciato inchiavato d'oro e di rosso. Sul tutto inquartato in palo d'Aragona, d'Ungheria, d'Angiò e di Gerusalemme. Cimiero un'aquila di nero.

Lo stemma che qui riportiamo con manto da Grande di Spagna, è tratto da antica incisione stampata su pergamena e che serviva per le patenti che rilasciava questa nobilissima famiglia e forse anche per i libri della biblioteca che arricchirono un Cornelio ed un Guido Bentivoglio, insigni Cardinali di S. R. C.

Altro ramo di questa storica famiglia, sulla quale non ci estendiamo essendo tanto cospicua come nota, allignò in Modena e tuttora vi è degnamente rappresentata. Mantenne pure domicilio in Bologna e possedette palazzo anche a Roma dove il conte Carlo Andalò Bentivoglio, fu Priore dei Caporioni nel 1661 ed i conti Francesco e Giacomo furono Conservatori il 1° nel 1707, il 2° nel 1728.

Questo ramo inquarta talvolta il trinciato inchiavato d'oro e di rosso, con una fiamma al naturale in campo d'oro, col capo d'azzurro caricato di tre ghiande d'oro.

I Conservatori portavano lo stemma semplice, inchiavato come da stampa dell'epoca che qui riportiamo ed in cui non sono indicati gli smalti, talchè si direbbe siano di rosso e di argento.

BERNARDINI. — Famiglia di origine toscana, stabilita in Roma in persona del conte Bernardino Bernardini che dal pontefice Benedetto XIV ebbe incarico di regolare la divisione della città in rioni. Anzi, nel 1744 ne pubblicò la descrizione. Il conte Filippo, fu Conservatore di Roma nel 1760.

Arma: Inquartata nel 1° e 4° d'oro all'aquila di nero coronata; nel 2° e 3° d'azzurro alla rovere d'oro con i rami passati in doppia croce di Sant'Andrea. Sul tutto una fascia di azzurro caricata di tre stelle d'oro.

Il cognome Bernardini, è antico a Roma, dove nel 1497 viveva *Dominus Jacobus de Bernardinis* e nel 1520 il notaio Girolamo Brachini rogava un atto di locazione della cappella di S. Giovanni Battista nella chiesa di S. Nicola in Carcere a

favore di *Dominus Laurentius de Bernardinis.* Contemporaneamente viveva un Giuliano de Bernardini.

BERNINI. — Lo stemma che qui riproduciamo, venne adottato in epoca recente, mentre ai tempi del celebre cav. Gian Lorenzo Bernini, che il pontefice Gregorio XV onorò della dignità di cavaliere aurato e conte palatino, l'arma primitiva, come si vede nell'Armoriale dell'Archivio vaticano già cit. di cui ci serviamo per la descrizione degli stemmi delle antiche famiglie, era d'azzurro alla montagna da cui scaturiscono due fonti una dalla cima e l'altra dal centro, movente da un mare d'argento. Più tardi la fontana prese la forma usuale, cioè di una coppa, come si vede dalla nostra incisione.

Prospero e Pietro Bernini, erano già stati ammessi agli onori del Campidoglio, come conservatori, negli anni 1692 e 1720 quando il sommo Pontefice Benedetto XIV volle compresa questa famiglia fra le nobili nella sua Bolla *Urbem Romam.* I Bernini sono oggi estinti, dopo aver dato una serie di Conservatori e Priori dei Caporioni, da Prospero anzidetto a Francesco nel 1835.

BERTI. — *Arma:* D'azzurro al leone d'argento scodato, uscente da un monte di cinque cime d'argento, caricato di un monte di tre cime di rosso.

BIANCHI. — *Arma:* Partito di rosso pieno e d'argento alla fascia di rosso. Capo d'argento, caricato di un'aquila di nero.

(*Continua*). (Carlo Augusto Bertini).

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(*Contin. vedi num. preced.*)

De Marchi, DI CANOBBIO E DI LUGANO. — Oriunda da Torino, la trasportò nel Ticino un Giuseppe, il cui figlio Francesco morì a Varallo nel 1879.

A Mollia, a Riva Valdobbia, esistevano altre famiglie de Marchi, ma soltanto questa di origine torinese deve considerarsi patrizia. Un ramo della famiglia torinese, si stabilì in Liguria.

Arma: Di rosso alla banda ondata d'oro, caricata d'un leone di rosso tenente un giglio d'azzurro.

Marliani, DI MENDRISIO. — Si crede questa famiglia originaria di Milano, ma già fioriva in Mendrisio nel 1695.

Un Bartolomeo Marliani, morto nel 1794, ebbe dalla moglie Virginia Tosi di Busto Arsizio, tre maschi che furono: Antonio, Bartolomeo e Carlo.

Il primo, decorato del titolo di Don, nacque nel 1747 e portò il grado di Tenente. Fu Deputato al Gran Consiglio Ticinese nel 1811, poi Giudice di Pace del Circolo di Mendrisio e sposò Geroloma nobile Torriani.

Bartolomeo, nato intorno al 1761, acquistó in Mendrisio nel 1808 il palazzo Haller, (indi Pasta, oggi Baroffio) ed altri stabili, nonchè il podere di Bernasco; sposò Teresa Tosi di Busto Arsizio e morì nel 1813.

Il terzo fratello, Carlo, nato nel 1768, sposò Margherita di Carlo Tosi, pure di Busto Arsizio e morì nel 1821.

Il secondo, Bartolomeo, procreò quattro maschi che furono: Carlo, Giovanni, Pellegrino e Antonio-Dionigi.

Carlo, nato nel 1788, sposò Sidonia nobile Quadri di Magliaso; Giovanni, nato nel 1790, fu Capitano nella Guardia

Reale del Re di Francia Carlo X: si distinse in Ispagna nelfatto d'armi del Trocadero l'anno 1823 e venne dal Re Cattolico decorato della Gran Croce dell'Ordine Militare di San Ferdinando. Fu sua moglie Alessandrina Peronneau e da essi nacque un solo maschio di nome Alessio, negoziante in Milano dove morì nel 1905.

La famiglia esiste ancora con Carlo di Domenico di Carlo (nato nel 1788), il quale ha sposato Rosa Mira, sorella dello Avv. Francesco, Deputato al Parlamento Italiano.

Molo, DI BELLINZONA. — Si rinviene traccia di questa famiglia in Bellinzona fin dalla prima metà del secolo decimoquarto. Un Cristoforo ed un Minate Molo, furono Procuratori della Comunità bellinzonese, l'uno nel 1382, l'altro nell'anno successivo.

Un Giovanni Molo, sedette Vicario di Claro e d'Osogna nel 1459: un Maffiolo tenne la carica di Sindaco fiscale in Bellinzona e morì nel 1466, lasciando vari figli, cioè un Nicolò, parimenti Vicario di Claro ed Osogna nel 1471 ed un Giovanni che fu il personaggio più notevole del casato. Questo, dopo essere stato cancelliere segreto dei duchi Sforza in Milano dal 1463, fu nel 1477 spedito nelle varie città e terre del Ducato per ricevere dai singoli castellani il giuramento di fedeltà al nuovo duca Gian Galeazzo. Nel 1482 Giovanni Molo venne eletto segretario dell'ufficio del Fisco e del Censo e finalmente salì alla suprema carica di Segretario Ducale, reggendo il dicastero della Giustizia. Dopo la caduta degli Sforza fu dal governo francese nominato Notajo del Magistrato e morì a Pavia nel 1511: in quella città, come a Milano, il Molo aveva tenuto cittadinanza ed ivi fu sepolto nella Chiesa di S. Giacomo fuori le mura.

Questo personaggio lasciò due figli, cioè Giacomo-Filippo aulico ducale, da cui ebbero vita un Giov. Battista e un Gio. Ambrogio, dimoranti in Pavia. Da quest'ultimo nacque un altro Giacomo-Filippo, dottore collegiato di Pavia, Lettore in quella università e consultore del Sant'Uffizio. Questa diramazione del casato Molo proseguì in quella città ed ora è estinta.

Bernardino, altro dei figli del segretario ducale, fu segretario del Consiglio Segreto sotto Massimiliano Sforza nel 1513 e morì nel 1550; nacque da lui, fra altri figliuoli, Alessandro Molo, che abbracciato il sacerdozio, divenne prima Auditore del Cardinale Gio. Angelo de' Medici e dal medesimo, dopo la sua elevazione al Pontificato col nome di Pio IV, nominato Vescovo di Minore nel regno di Napoli, l'anno 1563. Monsignor Molo fu uno dei Padri del Concilio di Trento e visse assai apprezzato da quel Papa: morì nel 1565.

Il casato dei Molo, fiorisce ancora in Bellinzona e vi appartenne Mons. Vincenzo, già Arciprete della città nativa, poi Vescovo titolare di Gallipoli ed Amministratore Apostolico del Cantone Ticino, Conte della Santa Sede ed Assistente al Soglio Pontificio, morto nel 1904.

Arma: Di rosso, al castello a due torri al naturale, murato, aperto e finestrato di nero, uscente da un mare al naturale, accostato a destra da un molo d'argento, sporgente in mare, in forma d'angolo ottuso ed a sinistra da una navicella pure al naturale ad un solo albero, con vela d'argento gonfia verso destra, il medesimo accostato a sinistra da un uomo vestito d'azzurro in piedi nella barca stessa; alla campagna di rosso caricata d'una fascia nebulosa d'argento.

Motta, DI AJROLO. — Patrizii di Airolo, ai quali appartiene l'ing. Emilio Motta, paleografo e cultore di studi storici e bibliotecario della Trivulziana di Milano.

L'Avvocato Giuseppe Motta è Deputato al Gran Consiglio Ticinese e fu anche dal 1905 Consigliere di Stato.

Arma: Spaccato inchiavato d'argento e di rosso di tre pezzi; col capo d'azzurro alla palla d'argento.

Muralto, DI LOCARNO. — Progenitore di questo illustre ed antico casato fu Landolfo dei conti di Chiaromonte, fratello di quell'Aurelio che procreò gli Orelli. Questo Landolfo, stabilitosi coi fratelli in Locarno, vi edificò un fortilizio con alte mura, per cui la sua discendenza assunse il cognome di Muralto e da esso si denominò la piccola terra omonima, la quale, benchè autonomo Comune, non è che una parte della città di Locarno.

L'Imperatore Enrico III di Franconia, diede a Landolfo ed a' suoi fratelli la giurisdizione feudale sopra Locarno con tutto

il Contado nel 1041. Nel 1176 Federico Barbarossa, essendo di passaggio per Locarno, fu ospitato nel castello di Muralto da Beltramo e Gaffo signori di questo casato. Quattro anni dopo questo Sovrano, in riconoscenza delle parti prese dai Muralto per la sua causa, li affrancò, insieme agli Orelli ed ai Magoria, da ogni pubblico tributo, concesse mercato franco a Locarno, innalzando tutti al titolo di Capitani di quel Borgo.

Un Giacomo Muralto, nel 1219 fu reinvestito del feudo Locarnese, insieme a Gaffo Orello, dall'Imperatore Federico II e nel 1311 Enrico VII riconfermava tale investitura a Petruccio Muralto, sempre in unione agli Orelli.

Fra i più illustri membri di questa prosapia, giova ricordare Simone Muralto, Condottiere di gran fama, Capitan Generale del Popolo milanese nel 1277. Assunto il comando delle forze Viscontee, venne in guerra, fatto prigioniero dai Torriani e per alcuni anni patì crudele cattività in una gabbia di legno; ma dopo la vittoria di Desio, si vendicò facendo rinchiudere Napo Torriani in una gabbia di ferro, nel Castel Baradello. Morì Simone a tarda età nel 1285 in Como e fu sepolto in quella Basilica di Sant'Abbondio.

Un Giovanni Muralto, medico distinto in Milano, essendosi recato pei duchi Sforza in missione a Ginevra, ne ritornò imbevuto delle massime della Riforma che comunicò ad alcuni dei suoi congiunti, per cui tutti dovettero esular da Locarno, riparando quali in Berna, quali in Zurigo, e in quelle nuove patrie perpetuarono onorevolmente le loro discendenze.

Un Gio. Verniero, un Oldrigo e un Gaspare Muralto furono pure valorosi nella Milizia: il primo servì la Repubblica di Genova, poi il Duca di Parma e morì nel 1650: il secondo e l'ultimo guerreggiarono pel medesimo Duca.

Arma: Di ..... al Castello a due torri di ..... aperto e finestrato di ..... , accompagnato da tre gigli di ..... uno in capo e due ai lati.

Alias (Secondo Crollalanza): Di ..... al Castello di ..... sormontato da un'aquila coronata di ...... Motto: *Oppugnari poterit, expugnari nequaquam.*

(*Continua*). GIAMPIERO CORTI.

I CONTI PALATINI

(*Continuazione e fine, vedi numero precedente*).

Le prerogative, che avevano gli antichi conti palatini, col succedersi dei secoli si trasformarono, e fin dal 1300 troviamo in vari diplomi che consistono nel nominare vicari, capitani, podestà e giudici, e, se in ufficio, di confermarli; di nominare notari, nobilitare, conferire stemmi, concedere infeudazioni e lettere di privilegio, ricevere omaggi, legittimare bastardi e infine anche quello stranissimo di creare altri conti palatini personali o *minores*. In seguito tal dignità si conferì per lo più a dottori in legge rivestiti nel medio-evo, come tutti sanno, di nobiltà personale e del privilegio (lo si noti tra gli altri) di portare il baldacchino, sotto al quale imperatori e sovrani solevano fare il loro solenne ingresso nelle città.

Quando re Roberto incominciò a concedere tal dignità ai tedeschi, ne estese i privilegi e i diritti, quali, ad es., di dispensare dall'età minore, e di conferire armi offensive e difensive, il che implicava il diritto di creare cavalieri nobili e borghesi.

Un'altra prerogativa era quella di restituire in pristino le persone infamate *tam juris quam facti*. Chi riportava una sentenza condannatoria incorreva nell'infamia *juris*, la quale portava con sè la perdita della credibilità, dei diritti civili, uffici, onorificenze e cariche, del diritto di testare e di avere onorevole sepoltura; mentre dall'infamia *facti* erano colpiti i figli illegittimi e la loro madre, gli accalappia-cani, il boia, gli oziosi, i vagabondi, gli zingari, i funamboli, i saltimbanchi, i marionettisti, i macellari di suini e i pecorai.

Per ciò che riguarda la concessione di gradi accademici fu l'imperatore Federico Barbarossa, che nella pienezza de' suoi

poteri incominciò nel 1150 a nominare dottori, e Arrigo VI poco dopo fu il primo che di tale prerogativa ne investì i conti palatini. Carlo IV nel 1369 concedeva di crear notari e giudici ordinari ai Porcia-Brugnera, che già godevano della dignità comitale. In antico le università degli studi non facevano che stabilire la capacità del candidato al grado dottorale, cioè allo insegnamento, derivando *doctor* da *docendo*, e tal titolo di solito si conferiva dal cancelliere, che per lo più era il vescovo o arcivescovo del luogo, come si è usato nelle università toscane fino al 1859.

In Germania questo diritto all'epoca della *riforma* passò nelle mani del sovrano, il quale lo esercitava per mezzo del suo vice-cancelliere; e nel secolo XVII fu esercitato dai pro-cancellieri delle università insigniti del titolo di conti palatini, E siccome questi non erano i soli a usare di tal diritto, sibbene anche altri palatini, ne derivò che quanto più si largheggiava nel conferire il grado dottorale, tanto più facile ne divenne il mercimonio, e in basso scesero e i palatini e i dottori fino a suscitare " un vero uragano (al dire del conte Cesare de Festi) [1] quando in Germania il conte palatino barone di Bôhlem creò nel 1777 conte palatino minore un flebotomo vescovile, barbiere e cavadenti, accordandogli il privilegio di concedere gradi accademici. „

Relativamente alla loro prerogativa più comune, come fu quella di crear *notari*, avvertiamo che a tanto crebbe l'abuso, che l'imperatore Massimiliano I nel 1512 emanò disposizioni per mettervi riparo e in alcuni diplomi di quell'epoca è espressa la condizione che sieno *ydonei et in litteratura experti*; e nel 1700 poi fu prescritto che non si potesse investire nella carica di notaro se non chi presentasse analoghi certificati di studi fatti.

Anche l'incoronar poeti, istituzione esclusivamente italiana o per dir meglio romana, fu una prerogativa dei conti palatini. L'otto aprile 1341 il Petrarca venne incoronato in Campidoglio. Nel 1354 l'imperatore Carlo IV evocava a se il diritto di conferire la detta corona. Nel 1442 Federico III manda la corona

[1] « Dell'origine, istituzione e prerogative dei Conti Palatini » pubblicata nel *Giornale Araldico-genealogico*, vol. 13°, pag. 105.

poetica ad Enea Silvio Piccolomini, preposto capitolare in Trento (poi papa Pio II) nominandolo *poeta Cœsareus aureatus.*

Dallo svolgimento storico, che abbiamo accennato, si rileva che i conti palatini dell'evo-moderno sono quelli del medio-evo con tutte quelle modificazioni dovute all'epoche diverse nelle quali sono stati creati, come gli stessi sono i conti feudali e i marchesi, quantunque dagli antichi tanto dissimili.

Oggi poi che questi titoli sono puramente onorifici, sembrami superfluo indagare se il conte palatino nella legislazione nobiliare vigente debba precedere o seguire il conte di feudo. Se anticamente esisteva una gerarchia nobiliare, non può affermarsi la supremazia di un titolo sopra un altro nei tempi attuali, in cui, sparite le funzioni inerenti, le sole che dessero consistenza al nome, è rimasto soltanto il puro titolo, che ha un valore semplicemente storico. Poichè secondo le varie epoche, secondo i luoghi e secondo i vari sovrani si sono creati a preferenza duchi, marchesi, conti e baroni, senza che questi titoli corrispondessero in alcuna parte con le dignità di tal nome dei tempi del feudalesimo. Nel medio-evo i conti e i marchesi erano assai rari ed avevano giurisdizione feudale, e gli antichi conti palatini, che spesso eran privi di tale giurisdizione, colle altissime prerogative, che avevano, assai volte erano superiori agli stessi feudatari. I cosiddetti titoli sul cognome non sono però d'invenzione moderna; ma si moltiplicarono per render più imponenti le corti dei principi, i quali amavano di vedersi circondati da conti e da marchesi e prodigarono tali titoli fino a che divennero, come in Francia, distinzioni onorifiche di mediocre importanza inerenti a cariche di corte e talvolta a gradi militari. Era un abbellimento permesso ai gentiluomini di primo rango, e tollerato anche quando non risultasse da speciali concessioni, per distinguerli dai semplici gentiluomini sebbene questi potessero, lungi dallo splendore delle corti, vantare una nobiltà più antica e più generosa.

Quindi si può affermare, senza tema di essere smentiti, che la dignità, che meno di tutte avesse degenerato dall'antico splendore (nell'epoca, in cui si concedeva), era appunto la contea palatina, come quella che, aggiungendo a casate già nobili e grandi

un lustro tutto speciale, conferiva loro la massima nobiltà mettendole in condizione di far parte di un'aristocrazia sotto vari rapporti più privilegiata della feudale e dello stesso *patriziato*. È quindi naturale che, personale od ereditaria, sia stata ambita e tenuta in gran conto; e ciò è dimostrato dal fatto che si stimassero onorate di conseguirla case e persone illustri ogni dire, come onore aggiunto alle più alte potestà rilevandone la nobiltà. Tant'è vero che troviamo duchi, marchesi e conti raccomandarsi e farsi raccomandare per ottenerla. Ad esempio, Vincenzo, duca di Mantova, " *havendo il conte Brocardo Persio Dottor e gentilhuomo cremonese fatto significar il desiderio che egli ha d'esser honorato dalla Maestà Cesarea col titolo di Conte Palatino* ", ai 27 aprile 1607 scrive a tal uopo una lettera di raccomandazione al Magnifico Adherbale Manerbio ambasciatore a Vienna [1].

Nel 1455 il papa Nicolò V fece conte palatino Lodovico di Carlo Bentivoglio, donandogli lo stocco e il berrettone [2]. Come può aggiungersi tanto onore a titolo che non fosse altissimo, specialmente elargito a famiglia di nobiltà primaria e in occasione di ambasceria urgentissima e solenne?

L'imperatore Massimiliano I ai 13 novembre 1511 concedeva ai conti Rangoni di Modena la contea palatina personale, avvertendoli che quantunque *ab antiquo* fossero già conti, a tal dignità *li erige e nobilita*, dandone loro le facoltà inerenti e aggiungendo l'*aquila* all'arme loro [3]. E certo l'onorificenza, sebbene non ereditaria, non parve e non era inferiore al lustro della Casa, e quindi contea maggiore dell'altra. E qui è opportuno ricordare che a Modena per le loro esequie i Rangoni non tolleravano che si suonasse una certa campana privilegiata, non volendo gli onori degli altri nobili essi, che servendosi del loro diritto avevano creati altri nobili e cavalieri.

Quando Leone X andò a Firenze, con bolla del 25 dicembre 1515 insignì della contea palatina ereditaria colle relative

[1] Archivio Gonzaga, Minute di Cancelleria Ducale *ad annum;* (v. *Giornale Araldico-genealogico*, vol. 13°, pag. 191).

[2] Mss. Campori, ap. 900, pagg. 156 e 157. — LITTA, *Famiglie celebri ital.*, fam. *Bentivoglio*, tav. 8ª.

[3] Archivio Rangoni, Modena.

prerogative i Priori e il Gonfaloniere della Repubblica con facoltà di aggiungere alle loro armi gentilizie, in memoria di questo benefizio, la palla azzurra con entro i tre gigli d'oro, dell'arme medicea, posta tra le lettere L e X [1]. E contemporaneamente donò loro lo stocco e il berrettone [2], com'era di costume verso i regnanti, e come tali li tratta chiamandoli *nobiles viri*, distinzione assiografica, che, come tutti sanno, i documenti pontifici riserbano ai principi e ai gran signori [3].

I nobissimi conti di Spilimbergo nel 1532 erano nel pieno e florido possesso delle loro amplissime giurisdizioni, quando Carlo V, loro ospite, li creava conti palatini ereditari con le consuete prerogative, e molto se ne tennero onorati! Come se ne tennero onorati i Torriani, ai quali lo stesso Carlo V, rinnovando ai 26 maggio 1533 da Barcellona il titolo di conte del sacro romano impero di Valsassina, a maggior lustro e per maggior dignità conferiva loro anche quello di conti palatini colle facoltà di crear notari e legittimar bastardi [4]. Lo stesso si dica dei conti D'Arco, Porcia, Della Gherardesca, Piccolomini, dei principi Odescalchi, Corsini e di molti altri.

L'imperatore Carlo VI ai 12 ottobre 1725 nominò conte e giudice palatino Benedetto Gentilotti principe–vescovo di Trento.

[1] F. del Migliore, *Firenze illustrata*, pag. 46; G. Richa, *Notizie istoriche delle Chiese fiorentine*, to. VI, pag. 244; D. M. Manni, *Sigilli antichi*, to. II, pag. 37; *Priorista fiorentino del Mariani* (Arch. di Stato di Firenze), to. VI, c. 1418 (*Sassetti*) e 1441 (*Dini*); Litta, *Famigl. cel. ital.*, v. famiglie *Buonarroti* e *Tornabuoni*, tav. 2ª.

[2] P. De Grassi, *Diario di Leone X*, pag. 28 e *De ingressu summi Pont. Leonis X Florentiam, descriptio Paridis de Grassis*, pag. 27; Giovanni Cambi: *Istorie*, a pag. 90 del vol. 22° delle *Delizie degli eruditi toscani*.

[3] Coloro, ai quali toccarono detti onori, furono questi: Batista di Batista di Bartolomeo Dini, Lorenzo di Jacopo di Lorenzo Mannucci, Giannozzo di Bernardo di Marco Salviati, Buonarrota di Lodovico di Leonardo Buonarroti–Simoni, Cosimo di Francesco di Tommaso Sassetti, Piero di Leonardo di Francesco Tornabuoni, Bartolomeo di Francesco di Piero Panciatichi, Bernardo di Andrea di Bernardo Carnesecchi, Priori di libertà della repubblica di Firenze, col loro Gonfaloniere di giustizia, Piero di Nicolò di Luigi Ridolfi.

[4] Ragionamento sull'antico titolo comitale, che porta la famiglia della Torre di Valsassina nel *Giornale Araldico* del 1897, nn. 8 e 9, pag. 181.

E i grandi castellani del Friuli, più forti di molti principi e duchi, e, nell'assenza di vita comunale, adorni d'immensa potestà, avevano assunto col palatinato dignità quasi principesca colla giurisdizione onoraria di crear notari e legittimar bastardi, potendo così colla legittimazione creare anche dei nobili.

I conti palatini ereditari, la cui dignità emana da potestà pienissime e supreme, non possono essere stati creati che da papi o da imperatori; mentre i conti feudali o di mero titolo possono essere stati creati da un principe vassallo. E si deve ritenere col Sansovino [1] che " *quanto il principe è più degno, tanto più il cavaliero creato da lui è maggiore che non è quell'altro che è fatto da un principe di minor portata,.... perchè taluno di essi principi dà autorità al cavaliere di crear cavalieri, dottori e notari* „. Questo si riferisce ai conti conti palatini, ai ai cavalieri aurati e ad altri grandi.

Il nobile cav. Ferruccio Carlo Carreri nella sua dottissima monografia su tale argomento [2] ritiene " *che, almeno rispetto al titolo, il conte palatino.... sia inferiore soltanto ai conti di casa sovrana, che hanno tale titolo per appannaggio.... e maggiore degli altri conti, e tanto più di quelli, che, in qualsiasi modo, siano stati titolati da principi che non siano le potestà universali e internazionali di Pietro e di Cesare.* „ E se i conti territoriali cessarono nel XII secolo di crear notari, per esser questa prerogativa diventata di spettanza sovrana, continuarono in tale diritto i palatini [3].

Di quest'avviso è pure Agostino Paradisi, il quale nell'*Ateneo dell'uomo nobile* [4] parlando delle prerogative dei conti palatini professori agli studi di Bologna e di Padova, di legittimar bastardi e di tutte le altre, dice " *prerogative di tanto rilievo che, per le ragioni addotte al capo II, parte 2ª del trattato della nobiltà e per altre riferite dal card. De Luca* (Il Principe,

[1] Francesco Sansovino, *Dell'origine de' cavalieri,* Vinegia, 1583.

[2] *De' Conti Palatini* nella Rivista del Collegio araldico, anno I, 1903, numeri 1, 2 e 3.

[3] Pertile, *Storia del Diritto ital.,* vol. VI, parte I, 294.

[4] Agostino Paradisi, *Ateneo dell'uomo nobile,* to: I, pag. 248 e to: III, pag. 289.

capo XVIII, 1, 5) *vengono annoverate fra le regie.* „ Infatti egli stesso sostiene che tali cose non si fanno che dal principe direttamente o per mezzo de' suoi magistrati, che pronunziano per esso, mentre i palatini ed altri a ciò autorizzati lo fanno dovunque e senza bisogno di delegazione speciale. Invece duchi, marchesi, conti, baroni e vicari perpetui non possono legittimare fuori del territorio loro. E che questa dignità fosse altissima lo afferma anche il Cartari [1] col dire che “ *i conti palatini, ancorchè non siano Prencipi dell' Imperio, fra molti privilegi, che hanno, di crear notari, legittimar bastardi, e simili, hanno anche quello di conceder le armi.* „

Il più fecondo dei romanzieri francesi, Alessandro Dumas, nella vita un po' anneddotica, che ha scritto di Tiziano Vecelli [2], riproduce tradotto il diploma col quale Carlo V crea lo stesso Tiziano conte palatino. A un certo punto tralascia e dice: “ *Suit la liste des privilèges accordés aux comtes palatins, privilèges qui ne sont pas d'une légère importance: créer des notaires, nommer des juges, légitimer des bâtards, et une foule d'autres droits que nos rois constitutionnels seraient très-heureux d'avoir aujourd'hui* „.

Da quanto abbiamo detto si vede chiaramente che la contea palatina fu elevatissima carica di ordinaria, suprema e regale giurisdizione e quindi per sè nobilissima; però appunto per la sua eccellenza trasmissibile agli eredi solo quando nella carta d'investitura era espressamente determinato per accrescimento d'onore e di gloria. Se nel secolo XVII fu sprecata talora, la responsabilità rimane in chi la sprecò; ma le eccezioni d'indegnità non ne possono mai diminuire il valore assoluto; e se qualche principe ne fu prodigo, le concessioni in massa si devon relegare tra le favole derivate dalla più celebre di tutte attribuita a Carlo V: “ *Todos estote caballeros!* „

La prodigalità, con cui fu concessa, dipese da ciò: che oltre i papi e gl'imperatori, c'erano i loro *vicari* e i loro *legati* nonchè i conti palatini da loro fatti direttamente, che avevano facoltà, come si è detto, di creare altri conti palatini minori;

[1] A. Cartari, *Prodromo gentilizio*, Roma, 1679, lib. V, c. 5°, pag. 521.
[2] A. Dumas, *Trois Maîtres*, Paris, C. Levy, pag. 181.

e qui cominciarono gli abusi e i malintesi. Questa facoltà delegata consisteva nel concedere il palatinato personale; ma alcuni ne abusarono e lo conferirono arbitrariamente *in perpetuum* anche ai discendenti. Ed è questo diritto ereditario che viene contestato.

Il conte Ferruccio Pasini-Frassoni [1] sostiene che non vi è legislatore che possa affermare che tale uso indebito debba nuocere a quelle famiglie, che ottennero tali *abusivi* privilegi, nè autorità, che dopo un lungo corso di anni, durante i quali l'uso pacifico del privilegio non fu mai impugnato, possa vietarne la continuità. Infatti, soggiunge, converrebbe provare la mala fede della famiglia privilegiata. Questa mala fede non può esservi stata nè nell'atto di ricevere il privilegio nè in seguito perchè ad essa non spettava indagare la legalità delle attribuzioni di un autorevole delegato pontificio. E mentre afferma che “ *sebbene il privilegio sia stato ottenuto in base ad eccesso di autorità, la famiglia non può, nè deve soffrirne* „ soggiunge che “ *al tribunale nobiliare spetta appunto di giudicare della legalità o della illegalità dei documenti nobiliari, che gli vengono esibiti* „.

La R. Consulta Araldica riconosce il titolo di conte palatino concesso dai papi colle condizioni stabilite nell'atto d'investitura; ma, per quanto sappiamo, non ha mai dato parere favorevole per il riconoscimento di tale titolo concesso dai loro *legati*, perchè soltanto il Sommo Pontefice aveva riservato a sè di rendere trasmissibili ai discendenti il palatinato e la milizia aurata, come praticavano anche gl'imperatori.

Spesse volte i pontefici e gl'imperatori non si limitarono a concedere queste dignità per linea primogenitale, ma l'estesero a tutti i maschi e anche alle femmine; prova questa che il palatinato non era considerato nei secoli scorsi come titolo diverso dalla contea feudale.

Era poi d'uso che quando in una medesima famiglia per tre generazioni consecutive e dirette, queste erano insignite della contea palatina, il titolo senza speciale conferma del sovrano era reso trasmissibile.

[1] *Rivista del Collegio Araldico*, anno 1903, pag. 466.

Per privilegio imperiale i *collegi* dei medici e giuristi di Bologna e di Ferrara ebbero il diritto di creare cavalieri aurati e conti palatini, e di tal facoltà rimasero naturalmente investiti fino a dopo la rivoluzione francese.

Neppure mancarono gl'impostori, i quali, dicendosi discendenti d'imperatori legittimi conferirono diplomi di conte palatino a destra ed a sinistra [1]. Ma tal razza di concessioni non sono da portarsi per esempio, e nemmeno da mettersi in discussione se debbano o no ritenersi per legittime.

Si è infinitamente discusso e si è affermato che tanto i conclavisti, quanto i camerieri segreti di Sua Santità godano per privilegio personale il titolo di conte del sacro palazzo lateranense e quello di cavaliere aurato. E benchè per il *sì* militassero delle buone ragioni, S. E. Rev.ma monsignor Cagiano de Azevedo, maggiordomo del Papa, con lettera diretta il 23 giugno 1904 al conte Ferruccio Pasini-Frassoni [2], dichiarava che i privilegi concessi dal Sommo Pontefice non si riferivano al *ceto* ma agl'individui nominati nei singoli brevi. Ed anche il professor cav. Giacomo Leoni [3] risolve definitivamente la questione in conformità di questa lettera del cardinale Cagiano de Azevedo.

Prima di terminare questi appunti mi piace di accennare alla quistione della trasmissibilità della nobiltà nei discendenti degli insigniti del palatinato personale e della rinnovazione di tal titolo.

Vi è chi sostiene che la dignità di conte palatino tramandava nobiltà anche se non fosse eriditaria, basandosi sul principio che ben a ragione debba reputarsi nobile chi ebbe un antenato rivestito di cospicua carica o chi era dottore equestre

[1] Il conte CESARE DE FESTI riporta come esemplare un *diploma* del sedicente imperatore Andrea Angeli dei Flavi (!) del 27 luglio 1580, col quale crea conte palatino un tal Pompilio Raimondi, che a sua volta crea un notaro con diploma del 16 ott. 1606. (V. *Giorn. Araldico,* gennaio 1879: *Un falso creatore di cavalieri nel* XVI *secolo*).

[2] *Rivista del Collegio Arladico,* anno II, luglio 1904, pag. 409.

[3] V. l'articolo del prof. cav. Giacomo Leoni: *I privilegi dei Camerieri del Sommo Pontefice*, pubblicato nella citata *Rivista*, anno V, ottobre 1907, pag. 623.

e dell'aurata milizia; e fra i sostenitori di questa opinione ricorderò il comm. Carlo Padiglione [1], il cav. Carreri, il conte Ferruccio Pasini-Frassoni [2] ed altri. Quantunque sieno buone le ragioni che militano a sostegno di questa tesi, noi non siamo di quest'avviso, e la nostra persuasione trova il suo fondamento nelle diverse formule dei relativi diplomi d'investitura. Infatti a chi si concede la dignità personale di conte palatino non si fa menzione di discendenti, e a chi se ne dà la trasmissibilità, tal concessione deve apparire chiaramente dalla relativa investitura. Ora di fronte a siffatti diplomi ve ne sono altri, nei quali è detto chiaramente che si crea conte palatino X.... e ai suoi discendenti si concede la nobiltà *in perpetuum*, e alcune volte anche un'aggiunta nello stemma gentilizio. Serva d'esempio, per non parlar d'altri, il diploma datato da Barcellona il 10 maggio 1533, col quale Carlo V crea conte palatino e cavaliere aurato Tiziano Vecelli, e nobili i suoi discendenti [3]. Argomento ed esempio questo (a nostro credere) chiaro ed esauriente per dimostrare che non c'è diritto dove non c'è concessione speciale, perchè quando il legislatore ha voluto nobilitare la famiglia l'ha detto; quando ha taciuto, è segno che non volle. Dunque per il noto aforisma *ubi lex voluit dixit, ubi noluit tacuit*, dal momento che si è ritenuto necessario di doverlo dire nel caso affermativo, è logica la deduzione che nel silenzio si debba ritenere non trasmetter nobiltà. E se il figlio di un conte palatino poteva aspirare all'iscrizione nobiliare nei registri della città senza provare le tre generazioni di ascendenti vissuti *more nobilium*, come si richiedeva in antico, e se nel concetto pubblico i figli di un conte palatino erano ritenuti nobili, ufficialmente non si è mai arrivati a tale conclusione.

Oggi nessun sovrano ha facoltà di creare conti palatini, perchè col cessare dell'impero romano-germanico cadde e sparì

[1] V. Il Programma delle *Livree* del comm. Carlo Padiglione nel *Giornale Arald.* cit., to. XV, pag. 171.

[2] *Rivista del Collegio Araldico*, anno I, novembre 1903, pag. 723.

[3] Il diploma originale si trova a Vienna nell'Archivio del Ministero dell'Interno; fu pubblicato nel «Jaharbuch des heraldisch-genealogischen Vereines *Adler*» di Vienna, e a pag. 122 del to: VI del *Giornale Araldico* citato, ottobre 1878.

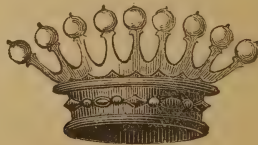
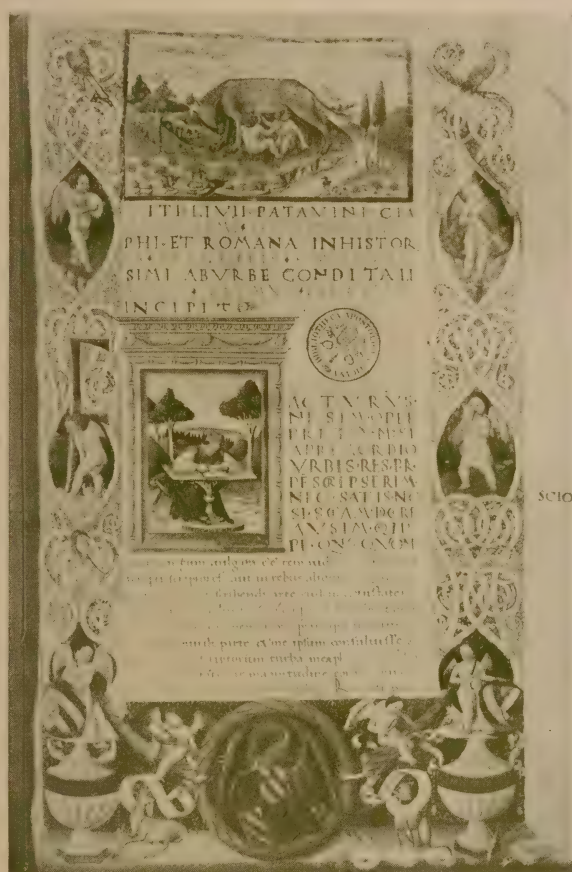
anche questa istituzione. Leone XIII e il sommo Pontefice attuale, Pio X, lo sostituirono coi conti romani, senza però concedere i sopra riferiti privilegi e prerogative [1].

La rinnovazione poi, cioè quell'atto che fa rivivere un titolo già esistito in una famiglia, non può farsi dal sovrano dello stato, al quale appartiene questa famiglia, perchè non riguarda un titolo ricaduto alla sua corona; ma dev'esser fatto dal Papa stesso [2]; e questa facoltà non gli può essere contestata, conforme ai principî generali del diritto nobiliare. Infatti il Papa, sia come successore di Pietro, sia come successore di Leone III, che il giorno di Natale dell'anno 800, realizzando l'aspirazione della Chiesa romana e dei popoli d'occidente, fondò il sacro romano impero e ne conferì la dignità imperiale a Carlo Magno, sia a causa della rinuncia che Francesco II d'Austria fece il 6 agosto 1806 deponendo nelle mani del Papa la dignità di capo del sacro romano impero, oggi è il depositario di tale dignità; perciò, in tesi di diritto, non gli si può negare questo privilegio sovrano.

Nel terminare queste poche notizie facciamo voto che qualche dotto ed erudito in questa materia possa colmarne le lacune e correggerne le inesattezze inevitabili, e così fornire uno studio completo su questo argomento.

SILVIO MANNUCCI.

[1] *Rivista del Collegio Araldico*, anno I, maggio 1903, pag. 269.

[2] *Calendario d'oro* del 1901, pag. 231. V. anche la *Rivista del Collegio Araldico*, anno V, dic. 1907, pag. 763.

Stemma di FEDERICO DI MONTEFELTRO, signore di Urbino.

Dal Codice miniato da Federico Veterano nel xv secolo.
Bibl. Vat. Urb. lat. n. 423, mm. 371×236).

STEMMI DI FAMIGLIE URBINATI

Alla ricca raccolta dei codici Urbinati della Biblioteca Vaticana, appartengono le splendide tavole miniate con le armi dei Duchi di Urbino che qui riproduciamo.

La prima appartiene a Federico di Montefeltro ed è inquartata nel 1° e 4° all'aquila di nero; nel 2° e 3° bandato d'oro e d'azzurro. Lo scudo è accollato ad un'aquila.

La seconda, quella di Francesco Maria della Rovere, è inquartata nel 1°: d'oro all'aquila di nero membrata linguata di rosso . coronata d'oro (che è dell'Impero antico); nel 2° di azzurro alle rovere sradicata di oro con i rami passati in doppia croce di S. Andrea (che è dei della Rovere); nel 3° bandato d'azzurro e d'oro; la prima banda d'oro, caricata di un'aquila di nero (che è dei Montefeltro che signoreggiavano Urbino prima dei delle Rovere); nel 4° inquartato in palo di Aragona di Angiò di Ungheria e di Gerusalemme. Sul tutto un palo di gonfaloniere di S. R. C.

Fiorivano alla corte di quei principi varie illustri famiglie e il Cod. Vat. Lat. 8251 cartac. sec. XVI della Biblioteca Vaticana; ce ne ha conservato gli stemmi di cui diamo la descrizione.

Albani. D'azzurro alla fascia accompagnata in capo da una stella ed in punta da un monte di tre cime, il tutto d'oro.

Armellini. D'azzurro al cane d'argento passante collarinato d'oro, accompagnato da tre stelle dello stesso ordinate nel capo.

Antaldi. D'azzurro alla croce gigliata e scorciata d'argento cantonata da quattro stelle d'oro ed accompagnata alla fine d'ogni braccio da una rosa di rosso.

Biancalani. D'azzurro alla colomba d'argento posta sopra un ramo movente da un monte di tre cime il tutto di verde.

Bonaventura. Di rosso all'albero di verde movente da un monte di sei cime d'oro.

Galli. D'azzurro al gallo d'argento, crestato di rosso uscente da fiamma di rosso.

Gionchi. D'azzurro al manipolo di giunchi d'oro accompagnata in capo da un sole dello stesso.

Isaccoli. D'argento alla banda d'azzurro, coronata di tre stelle d'oro

Lerugnoni. D'oro allo scaglione di verde accompagnato da tre rose di rosso.

Maschi. Di rosso alla colonna d'argento addestrata da un grifone dello stesso.

Oddasi. Di nero al leone d'oro.

Paciotti. Inquartato nel 1° e 4° d'oro all'aquila di nero coronata, nel 2° e 3° di nero al leone d'oro tenente una spada d'argento.

Palma. D'azzurro alla palma di verde accompagnata in capo da una stella d'oro.

Rivieri. Spaccato semi partito, nel 1° d'azzurro al monte di tre cime d'oro; nel 2° un mare d'azzurro increspato d'argento, nel 3° sbarrato d'azzurro e d'oro.

Ubaldini. D'azzurro al teschio di cervo d'oro accompagnato da una stella dello stesso posta fra le corna.

Veterani. Spaccato nel 1° d'oro all'aquila di nero coronata; nel 2° d'azzurro al monte di sei cime d'oro; e una fascia d'argento attraversante sulla partizione.

Vergili o Virgili. D'oro all'albero di palma di verde sostenuto da due lucertole dello stesso affrontate e contro rampanti.

Viviani. D'azzurro alla pianta di verde fruttata di tre pezzi d'argento movente da una campagna dello stesso murata di nero.

Altre famiglie dei castelli vicini facevano corona alla potente casa della Rovere, così i Mamiani conti di S. Angelo; i Mauruzi conti della Stacciola; i Brancaleoni conti del Piobeso; i Bernardini conti di Maselta; i Corboli conti di Montefiore e Pietragialla; i Montevecchi conti di Montevecchio e di Mirabello; i Fregosi Marchesi di Sant'Agata; i Castiglioni conti dell'Isola del Piano; i Leonardi conti di Monte Labbate; i Santinelli conti di Merula; i Cantalmaggi conti delle Carpine; i Beni conti di Castiglione, etc.

A Urbino fiorirono in diverse epoche pure i Nardini, i Felici, i Castracani, i Giovannini, gli Angeloni, i Massaioli, i Matarozzi, i Pasqualini, i Peroli, i Puccinotti, i Vecchiotti, i Vivarelli, etc.

VENANZIO MARINI.

FRANCESCO MARIA DELLA ROVERE, Duca di Urbino.

SUO STEMMA E SUA IMPRESA.

Dal Codice miniato da Giulio Clovio: *Memorie storiche del Duca Francesco Maria di Urbino Generale di Santa Chiesa.* — (Bibl. Vat. Urb. lat. n. 1037).

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI
RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA.

122. Codice Gradenigo 4. Cartaceo di carte 206; mm. 138 × 99.
Libro nel qualle v'è descritta tutta la Nobiltà Venetta con tutti li pñcipi dell'Ittallia, con li loro matrimonij etc. Come il numero 63: si noti a carte 197 una *Zucheta*, l'enumerazione, cioè, di tutte le Magistrature di Venezia e del Dogado.

123. Codice Gradenigo 10. Cartaceo di carte 215; mm. 191 × 142.
Nobili Veneti: come il numero 63.

124. Codice Gradenigo 24. Cartaceo di carte 59; mm. 223 × 166.
Distintioni Segrete e Scrittura di precedenza. È il Codice ricordato nel proemio della presente bibliografia, codice che tratta appunto delle *Case Vecchie, Nuove e Nuovissime.* La seconda Parte, cioè, la *Scrittura di precedenza*, è dettata dal conte Scipione Ferramosca, Consultore della Serenissima Repubblica, e tratta delle prerogative del Cancellier Grande di Venezia.

125. Codice Gradenigo 82. Cartaceo di carte 325; mm. 296 × 205.
Libro de' Nobili. Come il numero 63: fu compilato da Benedetto Zanchi veneziano.

126. Codice Gradenigo 230. Cartaceo di carte 128; mm. 455 × 285.
Copiosa raccolta delle diverse armi inalzate dalle varie famiglie patrizie il cui nome, con caratteri di epoca anteriore al 600, trovasi ricordato nella estremità superiore della pagina. Non sono già menzionate tutte le Casate patrizie: la maggior parte degli stemmi appartiene a famiglie estinte nel secolo XVII. Le armi, riprodotte a colori, sono contornate da fregi di pessimo gusto.

127. Codice Wcovich Lazzari 3 (2). Cartaceo di pag. 154; mm. 174 × 137.
Libro de Nobili cioe l'Anno Mese Giorno che sono Natti et Anno anco che sono Congionti in Matrimonio del Anno 1678 li 2 Otb. Come il numero 63: precede lo stemma di Alvise Contarini allora Doge.

128. Codice Wcovich Lazzari 4 (3). Cartaceo; mm. 187 × 110.

Origine delle Case Patrizie aggregate coll'esborso delli cento mila Ducati. Si riferisce all'epoca delle guerre di Candia e di Morea, e, con le origini, è ricordato anche il numero dei suffragi riportato da ogni Casata nella votazione del Maggior Consiglio.

129. Codice Wcovich Lazzari 6 (6). Cartaceo di carte 191; mm. 190 × 140.

Come il numero 63: all'esterno della legatura in pergamena havvi l'arme Pisani: spaccato d'azzurro e d'argento al leone dell'uno all'altro.

130. Codice Wcovich Lazzari 7 (5). Cartaceo di carte 174; mm. 188 × 140.

Libro de Nobili Veneti fatto li 17 Giugno 1697. Come il numero 63.

131. Codice Wcovich Lazzari 112 (1). Cartaceo di carte 51; mm. 359 × 242.

Suppliche di tutte le Famiglie aggregate alla Nobiltà Veneta in tempo della Santa Lega — 1684. Il Codice si riferisce alla guerra di Morea in occasione della quale Venezia aveva stretto alleanza con l'Austria e con la Polonia contro il Turco. È ricordato il numero dei suffragi riportati per l'aggregazione e sono riprodotti a colori gli stemmi.

132. Codice Wcovich Lazzari 136. Cartaceo; mm. 310 × 215.

Alberi genealogici e notizie storiche su diverse famiglie patrizie. Precedono alcuni fascicoli a stampa e manoscritti contenenti pure notizie e genealogie delle seguenti casate: Kostka o Costa, Marulli Giorgio e Angelo, Michiel, Olzigan, Pasqualigo, Pisani Marcantonio, Quinto, Sagredo, Sbruglio, Sanudo, Surian, Valier, Zanetti, Zustinian beato Nicolò, Gambara Carlo Antonio, d'Este, Dolfin, Bratti, Gabrieli. Alcune carte e alcune aggiunte sono del secolo XVIII.

133. Codice Morosini 2. Cartaceo di carte 185; mm. 141 × 100.

Libro de Nobili Veneti aggiustato a primo Agosto 1662: con tutte le Casate fatte da novo et tutte le Gentildonne Venete Maritate. Acconc.to 1666 Gennaro. Come il numero 63.

134. Codice Morosini 35. Cartaceo di carte 179; mm. 200 × 150.

Fatto l'anno 1611 adì 14 Zener. Elenco di tutti i patrizi che probabilmente in quell'anno facevano parte del Maggior Consiglio.

135. Codice Morosini 37. Cartaceo di carte 240; mm. 197 × 143.

Libro nuovo fatto, e terminato et aggiustato li 20 Giugno 1678. Hic liber est mei Augustini Barbari 1670. Seminario Patriarchali Muriani. Come il numero 63.

136. Codice Morosini 95. Cartaceo di carte 350; mm. 217 × 142.

Come il numero 63. In fine vi è una *Zucheta* dopo la quale leggesi: *1652 fu accomodato et corretto il pñte libro sotto fatto il mese d'Aprile — 1653, 3 Genaro fu accomodato et corretto il pñte libro p. tutto il tempo sud.° — 1658 fu accomodato et corretto il pñte libro sotto fatto il mese di marzo.*

137. Codice Morosini 270. Cartaceo di carte 37; mm. 295 × 208.
Origine della famiglia Grimana havuta dell'Anno 666: con le memorie de Principi, de Cardinali, de Procuratori, de Generali, et altri soggetti grandi, che dal detto Anno sino al presente 1627 sono stati in questa famiglia, cavata da diversi autori, et ridotta da me Gio. Grimani nel presente Libro. Oltre ai cenni storici, nel codice sono riprodotti all'acquarello i principali personaggi e gli avvenimenti più importanti che illustrarono la famiglia Grimani. In fine è un grande stemma in cui sono aggruppate le singole armi delle donne che dal 1400 al 1619 entrarono, per matrimonio, nella casa Grimani del ramo di san Boldo. La legatura è in pergamena e fregiata essa pure dello stemma Grimani.

138. Codice Morosini 298. Cartaceo di pagine 1021; mm. 304 × 207.
Come il numero 63.

139. Codice P. D. 1 a. Cartaceo di pagine 405; mm. 90 × 70.
Come il numero 62.

140. Codice P. D. 60 b. Cartaceo di carte 198; mm. 193 × 146.
Libro de Nobili: come il numero 63.

141. Codice P. D. 120 b. Cartaceo di carte 81; mm. 204 × 150.
Origine delle famiglie patrizie e notizie varie di Storia Veneziana.

142. Codice P. D. 2 c. Cartaceo di pagine 356; mm. 348 × 180.
Origine delle Casate nobili con la riproduzione, a penna, di quasi tutte le singole armi. In fine è una Aggiunta di epoca posteriore con la *Origine de Nobili aggregati alla Nobiltà Veneta per offerte di denari nelle Guerre di Candia, e di Morea, dall'Anno 1640 sino 1704.*

143. Codice P. D. 47 c. Cartaceo di carte 80; mm. 295 × 215.
Origine delle patrizie famiglie e notizie varie di storia veneziana. Codice del principio del secolo XVII e precisamente, come rilevasi a carte 23, dell'anno 1601.

144. Codice P. D. 82 c. Cartaceo; mm. 302 × 204.
Suppliche e numero dei suffragi ottenuti dalle famiglie che vennero aggregate alla Veneta Nobiltà nel secolo XVII.

145. Codice P. D. 83 c. Cartaceo; mm. 292 × 205.
Cenni storici sul Cavalierato del Regno di Cipro e sulle concessioni che quei Re, di casa Lusignano, fecero alla patrizia famiglia dei Corner.

146. Codice P. D. 96 c. Cartaceo; mm. 276 × 192.
Memorie de benemeriti Cittadini e Popolari che servirono con le loro persone, navigli et altro nella Guerra di Chiozza contro i Genovesi; ballottazioni di essi Benemeriti de quali 30 famiglie furono fatte del Maggior Conseglio. – Discorso del N. H. ser Giacomo Marcello Cons. sopra la Parte presa in Pregadi, di aggregar la Nobiltà nuova al

Cons. con l'opposizione fatta dal N. H. ser Angelo Michiel. – Origine di quelle aggregate al tempo della Guerra Sociale contro il Turco (guerra di Morea).

147. Codice P. D. 135 c. Cartaeco di pagine 581 e 587; mm. 293×203.
Alberi Nobili Venete famiglie: due tomi di genealogie patrizie. In fine di ogni tomo, vi è un elenco di Nobili accompagnato dal casato e dalla paternità delle donne che con quei Nobili contrassero matrimonio.

Secolo XVIII.

148. Codice Correr 93. Cartaceo di carte 185; mm. 192 × 139.
Libro d'Oro de Nobili Veneti, Mese e giorno di quelli che si sono creati alla Nobiltà con Matrimonj dell'anno 1670. Come il numero 63.

149. Codice Correr 94. Cartaceo di carte 211; mm. 199 × 136.
Libro de Nobelli Venetti, con le Balle che hanno havuto in Pregadi e nel Ser.mo Mazor Conseglio quelli che si sono fatti con l'esborso delli ducati Cento Mille. Con l'anno Mese e giorno, che sono stati eletti alla detta Nobiltà Veneta etc. Come il numero 63.

150. Codice Correr 95. Cartaceo di carte 238; mm. 192 × 140.
Libro nel quale v'è descritta la Nobiltà con tutti li Figlioli, Dosi, dal principio sin al presente, Re, Cardinali, Prencipi, Nipoti di Papa con la Ballottatione di tutti quelli che s'hanno aggregato alla detta Nobiltà, Preti, Frati, et le Famiglie estinte sin hora etc. Come il numero 63.

151. Codice Correr 324. Cartaceo; mm. 220 × 158.
Come il numero 63.

152. Codice Correr 426. Cartaceo di pagine 101: mm. 253 × 188.
Origine delle famiglie che furono aggregate al veneto patriziato durante le guerre di Chioggia (1380), di Candia (1646), e di Morea (1684 e 1716). È ricordato anche il numero dei suffragi ottenuto nella votazione.

153. Codice Correr 718. Cartaceo di pagine 722; mm. 290 × 200.
Origine delle famiglie aggregate l'an. 1644. Oltre alle origini, vi sono le suppliche e le deliberazioni per l'aggregazione alla Nobiltà.

154. Codice Correr 792. Cartaceo di pagine 418; mm. 274 × 200.
Sponsorium Nobilium Venetorum.

155. Cedice Correr 837. Cartaceo di carte 337; mm. 294 × 205.
Libro nel quale si contengono tutti li Nobili Veneti con li loro Figliuoli nati; Re; Cardinali; Prencipi; Nepoti de Papi che sono stati assunti; tempo di quelli tutti che sono stati aggregati alla detta Nobiltà, con le dichiarazioni delle ballottazioni del Sereniss. Maggior Consiglio, e Consiglio Ecc.mo di Pregadi. Le Casate che si sono Estinte sin al presente; Vescovi, Preti, Frati etc. Come il numero 63: in fine, il codice ha molte carte guaste.

156. Codice Correr 912. Cartaceo di carte 57; mm. 297 × 205.
Libro de Nobili Veneti sì di Casa Vecchia, come di quelli, che sono stati aggregati nelli anni 1646 sino il 1669, 1684, e 1716. Sono ricordate le origini delle Casate Patrizie.

157. Codice Correr 913. Cartaceo di pagine 355; mm. 315 × 210.
Famiglie tutte aggreg.te al Ser.mo Mag.r Cons.o p. offerta volontaria. Sono riprodotte le suppliche delle famiglie, le deliberazioni e i suffragi ottenuti per l'aggregazione alla Nobiltà.

158. Codice Correr 942, Cartaceo; mm. 285 × 205.
Origine delle Famiglie fatte Nobili venete per denaro nella Guerra di Candia. Dall'anno 1646 sino 1669 sono Famiglie n° 86 et dall'anno 1689 sino 1699 sono Famiglie n° 37 – in tutte 123. Con le suppliche, decretti, Ballottationi delle stesse Famiglie. – E dall'anno 1718 sono Famiglie otto.

159. Codice Correr 943. Cartaceo; mm. 308 × 215.
Famiglie Nob. Vicentine. Raccolta delle armi, quasi tutte riprodotte a colori ed alcune a penna, delle Famiglie nobili di Vicenza, famiglie delle quali ecco l'elenco:

Losca, Bissara, Verlata, Trissina, Nieva, Nogarola, Sessa, Caldogna, Vella, Porta, Chieregata, Thiene, Capra, Valmarana, Traverza, Traversa, Schia, Paiella, Serega, Barbarana, Pogiana, Marana, Piovena, Scariota, Volpe, Feramosca, Repeta, Gualda, Brasca, Borsella, Scroffa, Trenta, Beltramina, Dall'Agua, Brugnolla, Brogliana, Pigafetta, Arnalda, Malchiavella, Porcastra, Mascarella, Monza, Anzolella, Almerica, Angarana, Fortezza, Brazadura, Calderara, Cavazolla, Godi, Cavalcabò, Cerrata, Camozza, Fracanzana, Ziliota, Squarza, Sarazina, Colze, Soga, Zuffata, Tosa, Ghellina, Ghislarda, Arsiera, Bottarina, Aviana, Baldanuccia, Bonamente, Magre, Ferretta, Litolfa, Muzana, Rustichella, Sanzuanne, Roma, Valdagno, Casa Naon, Orgiana, Mainente, Manente, Provinciale, Brusomina, Paiarina, Borgo, Engelotta, Costoza, Cechina, Fiocarda, Priorata, Facina, Longare, Renalda Zucca, Stopazziera, Ovetaria, De Masone, De Fabri, De Murris, Garzadora, Revese, Soria, Tomasina, Thaoo, Berica, Cozza, Conte, Betone, Cividale, Campiglia, Cerreda, Dal Ferro, Gorga, Salle, Scaletta, Tavola, Vitriana, Mutia, Schitina, Zanecchina, Xoyna, Valente, Iulia, Mezza, Regona, Di Negri, Meglioranza, Horetti, Dale Hore, Dal Oglio, Rizzi, Perini, Merzara, Somaia, Siviera, Serratura, Scola, Seta, Zugliana, Carmignana, Arzignana, Caltrana, Cavagiona, Montanari, Cà da Lugo, Cappa Santa, Cartularia, Contina, Carpi, Mala, Castelini, De Cresentio, Dalla Costa, Altavilla, Brogia di Persico, Belli, Quinta, Cerioli, Corneta, Lodi, Da Modone, Carcano, Aliena, Angussola, Bagarota, Bassana, Bevilacqua, Cogolla, Cati, Chiappina, Caphona, Massaria, Novara, De Pontalto, Loniga, Dai Cani o Canati, Corbetta, Dal Palazzo, Liviera, Geietana,

Gardella, De Gasparo, Gazota, De Esculo, De Olavantia, De Lieco, Lumbarda, Lavezarii, De Leurnia, Dal Lino, Di Rossi, Da S. Agustin, Bonini, Bonpetro, Branditia, Bennassuti, Bon Conseio, Dalle Arme, Arnoaldi, Alearda, De Blado, Dalle Perle, Pace, Dalle Brage, Amatori, Dal Castello, Folchi, Dalle Falci, Filippo, Peroti, Pasina, Ravizza, De Rainaldino, Ronchetta, Da Rovigo, Rossetti, Reguzana, Abriani, De Vitali, Soarda, De Scolari, De Tussi, Malaffi, De Turino, De Olivieri, Valle, Dal Isola, De Zanardo, De Mastro Giorgio, De Santo Giorgio, De Galerio, De Bertino, De Bardino, De Crivellari, De Canati, De Caldieri, De Comi, De Bussioni, De Chiaperlini, De Bertoloto, De Vineto, Dela Verchia, De Vivari, De Valsassina, De Zelemia, De Zanati, De Targoni, Dela Roca Dal Sole, De Santo Savino, Salandri, Del Savio, De Mastro Melchioro, Moiecati, Missii, Morachini, Minerbi, De Martinelo, De Cavallari, De Ianesello, De Manganesi, De Iusto, De Ottonelli, De Tussignano, De Soigo, Dalle Prigioni, De Emiliani, Macasola, Ro, Dela Mirandola, De Santa Croce, De Capone, De Bachilione, De Guarnerio, Da Cologna, De Coienegri, De Montegalda, Breganze, De Monticello di Leonico, Maltraversi, Conti di Vicenza, De Carturio, Mala Capelli, De Lucio, De Castelnovo, Conti da Bavone, Baroni d'Albano, Conti de Rivolone o de Schinelli, Baroni da Salvazzano, Conti de Monte Merlo, Traversi di Vicenza, Ganzera, Vivaria, Protha, De Mala Flamma, Morisii, Parialti, De Percatio, De Palazzolo.

Di alcune di queste famiglie non sono riprodotte le armi.

160. Codice Malvezzi 111. Cartaceo di carte 199; mm. 207 × 147.

Lib. de Nob. Venet. con Donne. - La Serenis.ma Signoria Veneta. Come il numero 63.

161. Codice Cicogna 1212. Cartaceo di carte 264; mm. 218 × 160.

Origine delli Famiylie Antiche aggregate alla Nobiltà Veneta. Seguono alcuni dei nomi di coloro che furono accettati nel Maggior Consigiio o esclusi da esso al tempo della Guerra di Chioggia (1381).

162. Codice Cicogna 1213-1214. Cartaceo di c. 211 e 217; mm. 218 × 160.

Origine delle famiglie aggregate alla Nobiltà Veneta per via di offerte assieme con le Suppliche. Sono due Tomi, in continuazione del Codice precedente, contenenti cenni varii sulle Casate ascritte al Patriziato dall'anno 1646 al 1717.

(*Continua*). RICCIOTTI BRATTI.

PARADA

Uno de los partidarios de Don Pedro el Cruel fué Suero Iñiguez de Parada, caballero gallego, quien, habiéndose trasladado á Inglaterra en servicio de su monarca, murió en aquel reino y fué sepultado en la Catedral de York.

Fué su hijo Juan Fernández de Parada, caballero del Hábito da Santiago, quien pasó á Huete y fué Alcalde del Castillo de Luna de aquella ciudad. Fué enterrado en la Capilla mayor de la Merced.

Hijo del anterier fué Juan Fernández de Parada, caballero de la órden de la Banda, y también Alcalde del Castillo de Luna. Sirvió el Rey Don Juan en las guerras de Portugal y se halló en la batalla de Aljubarrota. Casó con Constanza Diez de Ribera, hija de Perafán de Ribera, Adelantado de Andalucía.

Fué su hijo Alfón Fernández de Parada quien casó con Isabel Méndez de Parada (hija de Diego Méndez de Parada, Comendador de Orcajo en la órden de Santiago, y de Doña María de Figueroa, hija esta señora del Maestre de la mencionada órden, Don Lorenzo Suarez de Figueroa).

Tuvieron los anteriores por hijo á Alonso de Parada, llamado el Noble, quién casó con Marí Gómez de la Moela. Sus hermanos fueron Diego de Parada, del Hábito de Santiago y Don Alvar Fernández de Parada, Obispo de Matronía.

Hijo de Alonso el Noble, fué Alonso de Parada, el Mozo, quien casó con Inés Alvarez de Santa Cruz y murió en Zaragoza.

Tuvo por hijos á Don Marcos de Parada, Dean de Málaga, fundador del Hospital de San Juan en la ciudad de Huete, y á Alonso de Parada que casó con Marí López de Madrid.

Hijos de estos fueron, entre otros: Don Marcos de Parada, Señor de las Villas de Guelves y Torrejón, Arcedeano de Alarcón, Canónigo de Cuenca y fundator del Monasterio de Jesús, llamado « La Obra » en Huete y del de Frailes Descalzos en Cuenca; Alonso de Parada, armado caballero por el Emperador, y Sebastián de Parada, Regidor perpetuo de Huete. Casó este último con Doña Beatriz Gómez de Cetina y tuvo por hijos, entre

otros, á Don Alonso, Oidor de Sevilla, y á Don Gaspar de Parada, quien casó con Doña Melchora de Ibarguen y Mendoza.

Los hijos de estos fueron varios: el menor de ellos, Don Juan Agustín de Parada y Mendoza nació en Huete el 24 de Febrero de 1611. Pasó á Nueva España, llegando á Guadalajara en 1635 y poco tiempo después fué Corregidor de Campostela y Xalisco. Casó el 4 de abril del 1648 con Doña Micaela de Iscasia y Castro de la Torre, poseedora de un opulento Mayorazgo (nacida el 18 de febrero de 1660), y tuvo varios hijos; una de ellos, Doña Mariana de Parada, casó en Guadalajara el 14 de agosto de 1675 con el Capitán Don Ginés Gómez de Valdés, natural y Regidor perpetuo de la Villa de Cedejín, en Murcia, perteneciente á una de las familias más esclarecidas de aquel lugar. Fundaron los cuantiosos mayorazgos de Aguacapán y Miraflores, una de cuyas condiciones era llevar juntos los apellidos Gómez de Parada.

El Capitán Gómez de Valdés y su esposa, fueron padres de una dilatada familia: la mayor parte de las hembras fueron monjas domínicas en Guadalajara; los varones fueron: Don Juan Leandro, Don Ginés y Don Pedro Gómez de Parada.

Don Juan Leandro Gómez de Parada, nació el 21 de marzo de 1678 en la Ciudad de Guadalajara. Estudió en el Colegio de todos Santos de Mexico y más tarde en España, en la Universidad de Salamanca. Nombrado por el Rey Felipe V, Canónigo de la Catedral de Mexico, regresó á dicha Ciudad en 1707, y desempeñó cargos de mucha importancia. En junio de 1715 fué nombrado Obispo de Yucatán, siendo consagrado el dia de los Apostoles San Simón y San Judas por el Arzobispo Don Fray José Lanziego y Eguilaz. Su gobierno en aquella provincia, fué una gran obra de reforma, venciendo cuantos obstáculos halló á su paso; duró en dicha sede hasta el 28 de diciembre de 1728, fecha en que fué promovido á la mitra de Guatemala, en donde también gobernó con gran acierto. En 2 de diciembre de 1735, fué nombrado Obispo de Guadalajara, su ciudad natal. Construyó el Seminario, el Colegio de San Diego; visitó la mayor parte del Obispado, é hizo multitud de fundaciones piadosas. Falleció el 14 de enero de 1751, habiendo empleado su vida en el servicio de Dios y bien de la humanidad.

Don Ginés Gómez de Parada, estudió también en Salamanca, y fué Canónigo de la Catedral de Guadalajara y Comisario de la Inquisición.

Don Pedro Lorenzo Gómez de Parada, nació en Guadalajara el 26 de julio de 1686, y heredó los mayorazgos de sus padres. Casó con Doña Manuela de Fonseca Enriquez y Sámano, cuyo padre Don Tomás Fonseca, Enriquez, Zúñiga y Toledo, poseía los Señorias de la Villas de San Justo, Pelilla y Villasbuenas, y pertenecía á la gran casa de Enríquez (de la cual fueron los Duques de Medina de Rioseco, Marquéses de Alcañices y Condes de Alba de Liste), descendiendo en línea recta de Don Fadrique, Maestre de Santiago, hijo del Rey Don Alonso XI.

Hijo único de Don Pedro, fué Don Juan José Gómez de Parada, Fonseca, Enríquez, quien heredó los Señorios de Villesbuenas, San Justo y Pelilla, y casó en la Ciudad de Mexico el 11 de septiembre de 1746 con Doña Gertrudis Josefa Gallo de Villavicencio, (hija del Coronel Don Juan Eusebio Gallo de Pardiñas, caballero del Hábito de Santiago, y de Doña Gertrudis Ignacia Nuñez de Villavicencio y de la Peña, ambos de ilustres familias).

Su hijo mayor fué Don Juan María Gómez de Parada, Fonseca, Enriquez y Gallo de Villavicencio, poseedor del Mayorazgo de Aguacapán y Miraflores. Fué Señor de Villasbuenas, San Justo y Pelilla, Regidor perpétuo de Cedejín y Maestrante de la Real de Ronda. Casó por poder en la Coruña el 27 de febrero de 1774 con Doña María de la Concepción Romay y Ximénez de Cisneros (hija de Don José Ignacio Romay y Bermúdez, Regidor perpétuo de la Coruña y Betanzos, Señor de Fiobre y Lazobre, y de Doña Vicenta Ximénez de Cisneros de la familia del ilustre Cardenal de este apellido).

Fué su hijo Don Manuel Antonio Gómez de Parada y Romay, último poseedor de los Mayorazgos y Señorios de su casa, nacido en México, el 20 de Enero de 1787, quién litigó el Ducado de Medina de Rioseco, y el Condado de Alba de Liste. Casó con Doña Maria Dolores de Otero y Melgarejo, Castillo y Lobera, y tuvo por hijos á Doña Guadalupe y Don Agustín Gómez de Parada y de Otero.

Doña Guadalupe nació en el año de 1814 y contrajo matrimonio, el 24 Diciembre de 1835, con Don Manuel Romero de Terreros y de Villar Villamil, hijo de los terceros Condes de Regla, y hermano del cuarto Conde, primer Duque de Regla, Don Juan Romero de Terreros y de Villar Villamil, Marqués de Villahermosa de Alfaro, de San Francisco, de San Cristóbal y de Rivascacho, Conde de San Bartolomé de Xala, caballero del Hábito de Santiago, Maestrante de Sevilla, Gentilhombre de Cámara de Su Majestad Doña Isabel II, y Gran Cruz de Carlos III y de San Gregorio el Magno.

Don Agustín Gómez de Parada y de Otero, nacido en 1821, casó con Doña María Dolores de Valdivielso y de Villar Villamil, (hija de Don José María Echeverz, Espinal, Valdivielso y Vidal de Lorca, quinto Marqués de San Miguel de Aguayo, Maestrante de Ronda, y de Doña Antonia de Villar Villamil, y Rodriguez de Velasco, hermana de Doña Josefa, tercera Condesa de Regla).

Son sus hijos, Don Jorge Gómez de Parada y Valdivielso, casado con Doña Concepción Buch y Echeverría, y Doña María Gómez de Parada y Valdivielso, casada con Don Francisco Buch y Echeverría.

Las armas de la casa de Parada son: de oro, tres palos de azur, y tienen por soportes dos sierpes de sinople con las colas antrelazadas.

El Marqués de San Francisco.

LA FAMIGLIA DI ENNIO QUIRINO VISCONTI

Il dottore Achille Gennarelli di Roma, era uomo stranissimo e lo provano i suoi manoscritti in materia storica e politica, alcuni dei quali ebbi fra le mani ed oggi forse sono perduti. Quando i Visconti di Roma, ben noti per gli scritti di Giovan Battista [1] e del figlio suo Ennio Quirino [2], vollero rivendicare lo stemma del biscione e la nobiltà viscontea, il dott. Gennarelli diede voto contrario affinchè non venissero ascritti al Libro d'Oro del Campidoglio e dichiarò che tale lignaggio *era ignobile nei registri municipali* e che non aveva origine comune con la storica famiglia milanese.

Anzi, lo stesso dott. Gennarelli, dichiarava esplicitamente che il cavaliere Pietro Ercole, l'autore delle *Città e famiglie nobili e celebri dello Stato Pontificio*, era stato il primo ad introdurre il biscione nelle sue armi.

Il Visconti, che essendosi dedicato a scrivere in materia di genealogia si era talmente esaltato da credersi pur esso di stirpe illustre, non si diede per vinto ed in un opuscolo divenuto oggi assai raro e stampato a Roma *con permesso*, ma senza nota tipografica, non prima del 1847, cercò di dimostrare con una copia *antica* di una lettera smarrita, che i Visconti di Vernazza, della diocesi di Luni e Sarzana, da cui discendeva, erano un ramo dei Visconti, signori di Lampugnano, discesi dal generoso stipite milanese. Questa lettera non contiene che una narrazione delle vicende di tale famiglia, di cui vivevano

[1] Gian Battista Visconti nato a Vernazza nel 1722, † a Roma nel 1784, fu Prefetto delle Antichità; formò il museo Pio Clementino e ne pubblicò il catalogo.

[2] Ennio Quirino, figlio del precedente, nato a Roma nel 1751, † a Parigi nel 1818, fu Conservatore del Museo del Campidoglio e nel 1797 ministro dell'Interno della Repubblica Romana. Riparò in Francia, dove divenne membro dell'Istituto e Conservatore del Museo del Louvre. Pubblicò molti lavori in materia di archeologia; suo figlio Luigi Tullio Gioacchino, nato a Roma nel 1791 fu architetto in Francia ed è sua opera il sepolcro di Napoleone agli Invalidi. Morì nel 1853.

in quell'epoca (1727) quattro fratelli, dei quali, uno, Giovan Andrea, era Capitan-Tenente (?) della milizia di Vernazza; l'altro, Antonio, dimorava in Roma e vi aveva sposato una certa Pescatori. Il terzo, Fra Bonaventura, era francescano e l'ultimo Gian Girolamo, era avvocato a Roma. Suo padre Pier Francesco, era figlio di Manfredo, questi di Gian Andrea, di Gian Giacomo, di Antonio, di Giovanni e di Gian Andrea. Non si va più oltre. Pare che la famiglia fosse doviziosa ma della loro provenienza dai Visconti milanesi, si ha solo che un Pier Francesco in un libretto di memorie di famiglia, scriveva che i suoi avi erano signori di Lampugnano in Lombardia. Nulla più, ed è ben poca cosa se consideriamo che l'affermazione era basata sopra una copia d'un documento che si diceva antico, ed era per giunta anonimo.

Anche l' alberetto annesso a tale narrazione non reca alcuna luce e nemmeno gli atti di nascita e di matrimonio che provano soltanto legittima e civile questa ascendenza. Era così scarso di documenti nobiliari il cavaliere Pietro Ercole Visconti, che a provare la condizione nobile dei suoi avi ricorreva alla pubblicazione di una lettera di Mons. Lomellino, vescovo di Sarzana, diretta all'avo suo Gian Battista, e nella quale era chiamato Illustrissimo Signore, trattamento che nel XVIII secolo si doveva dare per forza ad un dottore, specie se giureconsulto, al quale, anzi, spettava l' Eccellentissimo.

Pare però che avessero diritto al doppio cognome Visconti-Lampugnani, ma il cav. Ercole non adduce documenti a provarlo. Anche per lo stemma gli argomenti sono talmente fiacchi, che non si può tenerne conto. Il Pietro Ercole cita come documenti un sigillo dello zio Filippo Aurelio ed altro di un Apollonio Visconti, che non spiega se fosse suo parente, ed afferma che nell' albero annesso alla copia della lettera sopra indicata, si vede lo stemma del biscione.

Da tutte queste argomentazioni non risulta di vero che la condizione civile della famiglia di Ennio Quirino Visconti, per quanto poteva esserlo a Vernazza; che la sua ascendenza risale con documenti ad un Giovanni verso la fine del XVI secolo e che non si può risalire più oltre, nè affermare se realmente questi terrazzani di Vernazza provenissero da un ramo dei Visconti di Milano.

ANTONIO GATTI.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

R. de Gentil. *A Bas la légende.* — Paris, 1901, Daragon, in-8°.

Tel est le titre d'une « conférence historique » faite « sur la question Louis XVII » (on ne dit pas devant quel auditoire) et publiée à la librairie Daragon à Paris. M. de Gentil a un mérite: la franchise.

Tout d'abord, il avoue franchement être républicain. C'est une raison de plus de répéter que le Parti de la « Survivance » joue en France le rôle de diviser les monarchistes, de troubler les consciences, et de consolider la république.

Ensuite, M. de Gentil n'a pas répété les billevesées sempiternelles du Sacre à Saint-Pierre, des papiers secrets du Vatican, etc.

Aussi son traité peut il passer pour le meilleur résumé des plaidoyers en faveur des Naundorff.

Nous n'en ferons pas un résumé complet car tout serait à citer et à examiner ligne par ligne. Mais, voulez vous quelques remarques?

Il faut montrer que Louis XVIII est un misérable.

Pour cela on dira que Louis XVI lui a caché jusqu'au dernier moment son projet de fuite. La preuve en est tircé des paroles mêmes de Louis XVIII dans la relation de sa fuite.

« Quand le moment de la séparation fut venu, le Roi, qui jusque-là ne m'avait pas quel part *du lieu où il allait* ». Entendez-vous, M. de Gentil? C'*est le lieu* seulement que le comte de Provence ignorait, et *non le projet.*

Toutes ses preuves de l'évasion reviendraient précisément à l'appui de la thèse de M. Turquan que notre collaborateur rapporte dans ce même numéro. Vous mêmes, vous avouez que les historiens qui ont étudié la question, sont convaincus, que le départ des Simon ne servit qu'à une tentative d'évasion *qui échoua* ».

D'où vient votre assertion? « Qui échoua ». La stricte clôture de Louis XVII s'explique aussi bien dans une hypothèse que dans l'autre, comme tous les détails qui suivent, en les tenant, ce qui serait à vérifier, pour admis.

Il est assez curieux de voir innocenter (p. 33) l'empereur de l'assassinat du duc d'Enghien. Il faudrait des preuves.

Quant aux paroles que l'on prête à Louis XVIII, Madame la duchesse d'Angoulème et à Charles X, je vais simplement répondre en prenant les termes rapportés à la page 44.

On y voit Charles X qui à la mort même de son frère, en 1824, dit: « Les libéraux, dont les progrès sont chaque jour plus effrayants ne man-

queront pas de fomenter le désordre pour renverser le trône, *ou pour le ravir à la branche aînée* ». Cela ne sent il pas à plein nez une fabrication postérieure à la révolution de 1830? Qui en 1826 eût pu prévoir l'usurpation du duc d'Orléans d'une manière si précise? Qui eût put alors opposer la branche aînée à la branche cadette? C'est vraiment roide de faire avaler comme vraies de semblables compositions qui sentent les harangues à la Tite Live.

En matière de témoignage la preuve de la fausseté évidente d'une partie permet de mettre en doute tout le reste.

Quant aux conclusions de M. R. de Joly, laissons lui ses illusions, car la république aura bien le soin de ne pas mettre la question en pleine lumière; ce serait s'enlever une trop belle arme contre les monarchistes, et le jugement du gouvernement de la république n'inspirerait pas plus de confiance que la soi-disant phrase de Charles X: « Timeo Danaos, et dona ferentes ».

Padula Antonio. *Gli Ordini Cavallereschi del Regno di Portogallo.* — Notizie storico-araldiche; Napoli, 1908, in-8°, Società Luigi Camoens.

Breve sunto degli ordini di cavalleria del Portogallo, commendevole per la sua esattezza e reso interessante perchè contiene la descrizione dell'Ordine del Merito Agricolo Industriale e riporta le copie dei diplomi di cavaliere di diversi ordini e di gentiluomo di camera ereditario del Re Fedelissimo, che spetta, come ognuno sa, ai commendatori dell'Insigne Ordine della Concezione.

Notiamo in questo lavoro che finalmente viene data un ordinamento gerarchico alle attuali distinzioni onorifiche di quel regno; cosa fin qui non osservata dagli autori. La storia dell'Ordine del Cristo e la sua passata importanza facevano ritenere a torto che egli avesse il primato sugli altri ordini. Invece oggi le decorazioni portoghesi sono così classificate: Torre e Spada; Concezione di Villa Viçosa; Cristo; Avis; San Giacomo; Merito Agricolo. Vi è poi l'Ordine di Santa Isabella per le Dame.

Chinali Geremia. *Caprese e Michelangelo Buonarroti.* — Arezzo, Tip. Bellotti, in-8°, con illustr.

Il castello di Caprese in provincia di Arezzo, si crede non anteriore al XIII secolo, ma senza stare a ricercare se realmente il suo territorio fosse compreso nelle terre che Ottone I donò a Gaufredo d'Ildebrando nel 967, appare certamente in una pergamena del 1070. L'A. ben fece a conservarci le memorie di questa storica parte del territorio aretino, interessantissimo, come qualunque lembo della Toscana nell'epoca medievale.

L'A. descrive dottamente le vicende del castelle di Caprese e ci da una riproduzione dello stemma del comune, consistente in una capra saliente contro un ramo di saggina di verde in campo azzurro come è delineato in un libro dei partiti della podesteria di Caprese del secolo XVI.

Segue un elenco dei Podestà di Caprese dal 1386 al 1772 e fra essi troviamo membri delle nobili famiglie Strozzi, Altoviti, Macchiavelli, Frescobaldi. Spinelli, Soderini, Monti, Pieri, Tornaquinci, Carducci, Bonsi, Cavalcanti, Canigiani, Albizi, Rucellai, Filicaja, Buondelmonti, ecc., ecc.

Sotto il n. 169 figura come Podestà *Ludovicus Leonardi Bonarrote Simoni* (1474). Aveva sposato Francesca del Sere da cui nacque il 6 marzo 1475 Michelangelo Buonarroti. Non vi può essere equivoco e le prove che adduce l'A. sono tali da dissipare qualunque dubbio al riguardo.

Non lieve gloria è questa per Caprese e dobbiamo rallegrarci con l'egregio A. che con documenti ineccepibili ha saputo recare tanta luce sulla storia di quel castello e sulla contrastata nascita del grande *Michelangelo, più che mortal angel divino.*

Battandier Mgr **Albert**. *Annuaire Pontifical Catholique.* — XI année, 1908; Paris, Maison de la Bonne Presse, 5 frs.

Questo annuario che da 11 anni si pubblica a Parigi sotto la direzione del chiarissimo Mgr. Battandier, Protonotario apostolico, è divenuto una vera enciclopedia piena d'indicazioni utili, erudite e pratiche. Infatti oltre tutte le notizie riguardanti la Corte Pontificia, più estese e complete di quelle che offre l'ufficiale *Gerarchia:* contiene dotte monografie sui Papi del VI secolo; sugli antichi vescovati d'Inghilterra; sulla Chiesa di Francia prima e dopo la rivoluzione, ecc. Quest'ultimo articolo specialmente è molto importante ed è illustrato da ritratti di vescovi più noti di quell' epoca. Interessanti i lavori sulle divise dei Papi, e sulla croce papale e sugli altri ornamenti del Sovrano Pontefice.

Siamo però discordi con l'A. circa l'origine moderna della triplice croce; noi stessi avevamo raccolto in varie regioni documenti non posteriori al XVI secolo per contribuire allo studio del compianto conte Oscar de Poli a dimostrare l' antichità di questa croce. Disgraziatamente il lavoro del valente scrittore francese è rimasto inedito.

Interessa particolarmente i nostri studi la sezione Ordini Pontifici, dove si vanno poco a poco completando le liste dei decorati. Segnaliamo infine un articolo sull'Ordine del Santo Sepolcro con il figurino e le antiche insegne e col ritratto del Conte de Colleville, rappresentante in Francia del Gran Magistero.

Dobbiamo però rilevare che quest'ultimo articolo è inspirato a sentimenti non troppo benevoli per l'Ordine, poichè l'A. riporta una frase del Cibrario circa la venalità nel conferimento delle insegne, senza notare che ai tempi di quello storico, erano conferite dal guardiano di Terra Santa e che la sua descrizione degli Ordini cavallereschi non è che una meschina compilazione copiata in gran parte da altri autori. Per l'ammissione nell'Ordine del Santo Sepolcro si pagano tasse di cancelleria inferiori a quelle degli altri Ordini pontificì e dell'Ordine di Malta; senza per ciò che si

dica che questi ultimi siano concessi per denaro. Occorrono condizioni statutarie per il Santo Sepolcro, come ve ne sono per gli altri ordini.

Dimenticavano di far menzione della lista degli Uditori di Rota francese, con notizie biografiche veramente interessanti.

Almanach Annuaire *de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes.* Année 1908. — Reims, Henri Matot, in-12°.

Anche quest'anno siamo lieti d'inviare una parola di encomio agli editori di questo interessante *Almanach* che contiene molti articoli di varietà, di letteratura e finanche di musica e 18 lavori storici fra i quali la continuazione di quello sulla Valle della Retourne, del nostro egregio collega il cav. Paul Pellot di Rethel.

Notiamo l'articolo di M. Barot sulla Cripta dei Templari a Vivières che egli ha scoperto essere oggi la fattoria dell'Épine.

Il volume è illustrato da belle vignette, ritratti, ecc.

Filomusi Guelfi. *Cenni storici sulla famiglia Castiglione di Penne.* — Roma, 1907, Zapponi, in-8°.

In occasione delle nozze Castiglione-Cappelli il chiar. prof. Filomusi Guelfi, ben noto per i suoi pregevoli lavori giuridici, ha voluto pubblicare alcune memorie genealogiche della famiglia Castiglione ed accettando non solo l'origine borgognona che alcuni scrittori attribuiscono ai milanesi Castiglioni senza alcun fondamento storico, attribuisce a questa famiglia il Papa Urbano II della Casa di Châtillon, che egli chiama Chântillon, ma addirittura annovera fra gli antenati dei Castiglioni il Pontefice Calisto II della casa di Borgogna.

Urbano II apparteneva alla famiglia dei signori di Châtillon, ma il *Martirologio dell'Abbazia di Molesme* ha dimostrato evidentemente che questi signori erano della casa di Lagery, presso Reims.

In quanto a Celestino IV, non è provato che egli fosse della famiglia, anzi nipote di Papa Urbano II. In ogni modo qualunque fosse la sua origine, deve a lui la propria grandezza quella famiglia milanese che dei Castiglioni fu detta e che assunse l'arma del leone tenente una torre in campo rosso. Da questa famiglia, derivò certamente quella di Cingoli da cui uscì il Sommo Pontefice Pio VIII.

Anche i Castiglioni Morelli di Cosenza, marchesi di Vallelonga si dissero discesi da Milano ed adottarono il leone tenente il castello.

Sconosciuta affatto è agli elenchi nobiliari del napoletano da poco pubblicati per cura del chiar. Conte Bonazzi Barone di Sannicandro, la famiglia Castiglione, marchesi di Poggio Umbricchio e baroni di Ramonte, domiciliati a Penne, nè spetta a noi giudicare se tale origine e siffatti titoli abbiano legale fondamento, essendovi una commissione preposta a stabilirlo, solo osserveremo che le considerazioni araldiche del chiaro professore e valente giureconsulto non reggono alla critica.

In primo luogo gli stemmi dei Pontefici del Platina e del Ciacconio, furono fatti in gran parte a capriccio e per quanto riguarda Papa Calisto II è provato che ai suoi tempi la casa dei Conti di Borgogna non portava ancora il leone che sopra un campo seminato di biglietti d'oro usò nei secoli successivi. Vivente quel Papa tale stemma era di rosso all'aquila d'oro.

In quanto a Papa Urbano II pare stabilito che la casa di Lagerie, signori di Châtillon, portasse lo scaccato d'argento e di rosso, senza l'aquila che vi aggiunse il Ciacconio e non usasse lo stemma dei Châtillon, come pretende Robert Frison e molto meno l'arme dei Castiglioni di Milano che non è ben certo inalzasse, per il primo, Celestino IV.

Inoltre l'A. attribuisce a Baldassare Castiglioni, lo stemma del Cardinal Valenti al quale fu dedicato il libro delle poesie di Baldassare Castiglioni e che figura perciò nel frontispizio del volume.

L'A. dopo un raffronto dello stemma dei Castiglioni con quello dei duchi di Borgogna e quello dei re di Borgogna, dal quale nulla abbiamo potuto comprendere, nonostante la nostra buona volontà, si rileva che i duchi avevano *un leone fiammante,* i re di Borgogna *un leone in campo rosso ed un castello bianco, varietà avvenute per matrimoni e successioni,* come si esprime l'A.

Dei conti di Borgogna, già dicemmo, e dopo che lasciarono l'aquila è noto, che in campo azzurro, seminato di plinti d'oro, inalzarono il leone parimenti d'oro. Non comprendiamo nemmeno perchè sotto lo stemma dei Castiglione di Penne, debba pendere la croce di cavaliere dei Santi Maurizio e Lazzaro pel solo fatto che un Giannotto Castiglione milanese (+ 1571), fu Gran maestro di S. Lazzaro. Saremmo poi grati all'A. se ci spiegasse cosa ha intcso di dire quando afferma che i Castiglione di Penne portano sullo stemma la corona imperiale, concessione di Carlo V, *in contrapposto* ai feudatari guelfi che portarono in cima dello stemma la tiara!

Termina i cenni una nota sul leone nell'araldica nelle sue varie posizioni e preferisco allontanarmi da queste amenitá araldiche per tornare alla parte essenziale del lavoro che è quella che si riferisce a Baldassare Castiglione, l'autore del Cortigiano, di cui l'A. riporta un cenno biografico e alla memoria sulla famiglia abruzzese dei marchesi Cappelli, dai quali sortirono vari personaggi distinti.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(*Vedi numeri precedenti*).

95ª. **Famiglie Romane ed abuso di titoli.** — Non saprei rispondere per tutte le famiglie nominate. Quello che posso dire è che il marchese Marchetti Ferrante di cui è questione, è segretario della Legazione Italiana a Lisbona e certamente non vorrete ammettere che un diplomatico, mentre si fanno circolari ai prefetti ed ai sindaci per impedire l' abuso di titoli con minaccie della penalità voluta dal Codice Penale del Regno, osi neanche per ischerzo, portare un titolo che non gli spetti. Tanto varrebbe dire che le circolari ministeriali e le minaccie sono lettera morta quando si tratta di persona che ricopre cariche pubbliche.

Nel *Diario illustrado* di Lisbona n. 12,440 potete vedere la notizia del fidanzamento del marchese Giulio Marchetti-Ferrante, con una ricca signorina portoghese e troverete tutta la sua genealogia con la provenienza dai Ferrante marchesi di Ruffano. Dunque, mi pare non vi possa essere alcun dubbio sull'agnazione di questo diplomatico italiano, che più volte ha retto come incaricato d'affari la Legazione di Lisbona e che, come riporta il giornale suddetto, è stato fatto segno a speciali attestati di benevolenza da parte di S. M. F. li compianto Re D. Carlos.

In quanto ai conti Bennicelli ho conosciuto il defunto parroco della Maddalena, che era un sant'uomo ed apparteneva appunto alla famiglia Bennicelli che alla Maddalena ha una cappella antica, con stemma coronato, e mi diceva che i suoi antenati ebbero la contea palatina ed anche il nonno dei viventi fu cavaliere dell'insigne Ordine dello Speron d' Oro e conte Palatino.

Riguardo poi ai Barbiellini saprete benissimo che il primogenito fu creato marchese da Papa Leone XIII. Non è esatto metterli con i Bennicelli circa il titolo di conti palatini perchè furono considerati conti, mentre non lo sono, perchè eredi dei conti Amidei di Firenze. Ecco tutto.

C. di C.

123ª. **Stemma di famiglia veronese.** — Lo stemma figurato nel dipinto del Morone al museo di Berlino, corrisponde a quelli che i codici del Corfini (1580), del Torresani (1656) del Carinelli (sec. XVII) attribuiscono alla famiglia veronese Polfranceschi (già Rolandi), con la sola differenza che le rose sono sostituite da tre mele rosse, della qualità (dicono quei manoscritti) che il popolo chiama « pomi dalla rosa ». Prof. Giuseppe Gerola.

124ª. **L'Ordre de Malte est-il souverain?** — L'Ordre de Malte étant souverain au commencement du XIXᵉ siècle, j'ai cru devoir, dans mon *Livre d'Or des Souverains*, donner une place à ses Grands-Maîtres parmi les familles princières, qui ne régnent plus.

H. R. HIORT-LORENZEN.

— La question 124 posée par M. le marquis de Jandriac, est très-intéressante. Y a-t-il eu reconnaissance par quelques gouvernements (lesquels?) de la souveraineté de l'Ordre de Malte? Il ne semble pas que la Cour Pontificale traite en souverain, en égal, l' Ordre de Malte. En quoi est-il souverain? (s'il l'est). De quels droits souverains jouit-il? En quels pays? Il est d'évidence même que, dans tous les cas, ce n'est pas le Grand-Maître de Malte qui est souverain? Est-ce l' Ordre? L' Ordre de Malte actuel semble un héritier assez indirect de l'ancien Ordre souverain du même nom. Etait-il souverain à l'époque de la Restauration par exemple, quand il n'avait pas même un Grand-Maître et allait s'éteindre obscurément, sans la main secourable du Pape? s'il n'était pas souverain alors, comme il le paraît bien, quels actes internationaux lui ont reconnu la souveraineté? Nous entendons bien qu'il ne peut et doit s'agir, en tous cas, pour Malte actuel que d'une souveraineté nominale, platonique et de prétention, mais méme ainsi restreinte, cette souveraineté a-t-elle une base quelconque dans quelque acte international? En somme, l'Ordre de Malte n'est plus qu'une décoration comme une autre, avec ceci en plus, qu'elle nécessite la noblesse du titulaire, et ceci en moins qu'elle est conférée par un simple particulier, d'un rang éminent et élévé, mais enfin un simple particulier. Où trouver la base de l'état de souveraineté? O. R.

125ª. **Mariage morganatique inconnu à M. Hiort-Lorenzen.** — Dans mon premier *Livre d'Or des Souverains*, paru à Paris en 1895, le mariage du duc d'Aumale avec la comtesse de Clinchamp était mentionné, ainsi que les deux fils, issus de ce mariage. Le duc d'Aumale y faisant des rémontrances, mèlées de ménaces, à mon libraire à Paris, on n'a pas, après la mort du duc, voulu réiterer la petite notice.

H. R. HIORT-LORENZEN.

DOMANDE.

126ª. **Conti Panigadi e signori di Panigai.** — È tradizione costante che i nobili e conti Panigadi della Mirandola e di Modena siano un ramo della antichissima famiglia castellana del Friuli dei Signori di Panigai (de Panialiis) feudo giurisdizionale: l'arme è anche assai simile. Tardi io conosco, per la rubrica « particolari all'Archivio di Stato modenese » una lettera al Duca, di *Girolamo di Panigai*, dal suo castello, in data 1646, 20 gennaio, con la quale accompagna il figlio *Gio. Filippo* accettato da Sua Altezza quale Paggio, ed offre sè stesso e gli altri suoi 5 figliuoli al Duca rico-

noscendoglisi obbligatissimo. Non è fatto cenno che avesse dei congiunti negli Stati Estensi e nei vicini. Potrebbe qualche studioso friulano o modenese vedere come si riconnettano le due stirpi? F. C. CARRERI.

127ª. **Uniformes presidentiels.** — Est ce qu'il y a des présidents de république, avec uniforme?

Dans le cas affirmatif on désirerait savoir les nations auxquelles ils appartiennent. V. DE MESSINES.

128ª. **Stratico.** — Si desiderano notizie e lo stemma della famiglia Stratico nobile di Candia, che dopo la perdita di quel regno si rifugiò a Zara e diramatasi a Venezia vi ebbe impieghi dalla Repubblica. Appartiene a questa famiglia il conte Simone Stratico illustre scienziato, nato a Zara l'anno 1733 e morto il 16 luglio 1824 a Milano. Il conte Simone nel 1757 divenne professore di medicina e poi di matematica nell' università di Padova, e nel 1801 professore di navigazione nell' università di Pavia. Sotto il governo napoleonico fu ispettore generale di ponti e strade del regno d'Italia e venne nominato senatore.

F. FRANCESCHETTI.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — Mentre stavamo per annunciare la nomina a Cavaliere Gran Croce dell'Ordine Gerosolimitano del Santo Sepolcro di S. M. F. D. Carlos I° re di Portogallo, ci giunse la dolorosa notizia dell'esecrando delitto che segna una nuova pagina d'infamia nella storia di questo secolo che vide la morte di Umberto I di Savoia e di Alessandro di Serbia e i vigliacchi attentati contro il re Alfonso XIII.

— S. E. Don Andrea Cavalcanti de Albuquerque, Ministro alla Corte Suprema di Giustizia nel Brasile e cugino dell'egregio Marchese D. João Cavalcanti de Albuquerque, Rappresentante l'Ordine nel Brasile; ha ricevuto il Gran Cordone.

— Simile grado hanno ottenuto il Conte Marino Saluzzo dei Duchi di Corigliano, patrizio napoletano, e il Barone Ferdinando de Fin, I. R. Consigliere di S. M. I. R. A.

— Il Barone D. Raymundo Duprat, di S. Paolo nel Brasile; il Barone Colonnello de Pelichy, Grande Ospedaliere dell'Ordine Teutonico ed il Marchese Leonzio di Montenon, sono stati insigniti della Commenda con placca.

— S. E. Revm̃a Mons. de Alarcon, Arcivescovo di Mêxico ha ricevuto il grado di Commendatore.

— Fra i cavalieri dell'Ordine testè nominati, ricordiamo il colonnello Ernesto Duprat; il conte Silvio Penteado; il maggiore Firmiano de Moraes; il comm. Leonzio Gurgel; il cav. Gabriele Cotti; il dott. Antonio Proost Rodovalho; il colonnello Alfredo Duprat, tuttti sudditi brasiliani.

— Apprendiamo, con vera soddisfazione, che anche il nostro egregio collega l'Eccmo signore D. Manuel Romero de Terreros, marchese di S. Francisco, ha vestito l'abito di cavaliere della nobile milizia.

— Con dispiacere annunciamo che l'egregio nostro amico e collega il nobile cav. Gr. Croce dott. D. Manuel Brabo y Portillo, ha presentato le sue dimissioni da segretario del Capitolo dei Cavalieri del Santo Sepolcro di Madrid. Ci conforta però la notizia della nomina in sua vece del non meno caro collega ed amico, l'Eccmo D. Manuel de Cendra y López, Gran Croce dell'Ordine di S. Gregorio Magno.

Ordine di S. Gregorio Magno. — Il Santo Padre ha conferito la commenda al cav. Antonio Bertoni.

Libri ricevuti in dono. — Silva Leme (L): *Genealogia Paulistana.* S. Paulo, 1903, 8 volumi in-8.° — (Ringraziamo vivamente l'ottimo marchese Cavalcanti de Albuquerque, che ha voluto con questo pregevole dono arricchire la nostra biblioteca).

Pidoux (Chev. P. A.): *Le Sacramentaire de l'Archevêque Hugues le Grand.* (Lons.-le-Saunier, 1907, in-8°).

Compostella (Conte dott. B.). — *Aggregazioni onorarie di nobili forestieri alla nobile cittadinanza di Bassano.* (Bassano, 1908, in-8°).

Varie. — Il nobile signor comm. Pietro Andrea Pidoux, nostro degnissimo collega, è stato consolato dalla nascita di una bambina a cui fu imposto, al fonte battesimale, il nome di Jacqueline Laurence Louise Cécile Gregoria Marie Oyende.

Anche il nostro ottimo collega signor cav. Henry Grozieux de Laguérenne ha avuto un figlio: Gùy de Laguérenne.

Auguri felicissimi agli egregi amici.

S. A. I. R. FERDINANDO IV DI LORENA

Granduca di Toscana

Gran Maestro dell'insigne Sacro Militare Ordine di Santo Stefano, P. M.

Mentre deploravamo la perdita del non abbastanza compianto duca di Parma, ci giunge la notizia della improvvisa morte di Ferdinando IV di Lorena Granduca di Toscana, cognato del defunto duca. Alla nobilissima vedova S. A. Alice di Borbone, tanto provata dalla sventura, presentiamo le espressioni del nostro profondo cordoglio per la perdita del virtuoso principe che nell'esilio sostenne così dignitosamente il suo rango di capo di una delle più illustri case sovrane di Europa.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

COMMÉMORATION

DE M. LE COMTE OSCAR DE POLI

La science du blason a fait au commencement de l'année une grande perte en la personne du regretté et éminent comte Oscar de Poli de Saint-Tronquet, décédé à Paris le 6 janvier dernier.

Oscar de Poli, fils du commandant de Poli, lapidé en 1848 à Orléans, où la ville a érigé en son honneur, un monument funèbre, fut élevé au collège de la Fléche, dont les professeurs avaient déjà été frappés de son intelligence précoce et de sa prodigieuse mémoire.

Comme catholique, comme royaliste, comme patriote, comme écrivain et littérateur, comme héraldiste, le vicomte de Poli (plus tard comte de Poli, après la mort de son frère Henri [1] en 1905), a fourni une belle et laborieuse carrière noblement remplie. Zouave pontifical, le jeune soldat se battit courageusement sous les ordres du général de Lamoricière dans les Marches d'Ancône, fut blessé dans la grande journée (18 septembre 1860), et reçut la médaille de Castelfidardo, faits mi-

[1] Henri-Philippe-Louis, comte de Poli, ancien officier de Marine, commandeur de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, décoré des médailles de Crimée et d'Italie et de la médaille *Pro Ecclesia et Pontifice*, décédé à Paris le 2 juin 1905.

litaires rappelés plus tard avec feu dans son volume, *Souvenirs du bataillon des zouaves pontificaux.*

Quand éclata la guerre entre la France et la Prusse en 1870, M. de Poli s'engagea aussitôt, fit la campagne comme lieutenant au 4e régiment de marche et, chargé d'une périlleuse mission à Paris au début de la Commune (il commandait le poste du Ministère de l'Intérieur), l'intrépide officier fut assez heureux pour assurer la retraite du ministre; c'est en récompense de ce service signalé qu'il fut proposé pour la Légion d'Honneur.

Sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon il remplit les fonctions de sous-préfet successivement à Romorantin, Pontivy, Roanne et Abbeville, puis de préfet du département du Cantal; mais, lorsque le vainqueur de Magenta congédia (novembre 1877) le Ministère de Broglie, l'ancien zouave pontifical renonça à la carrière administrative, s'adonnant désormais aux Lettres, pour lesquelles il était si bien doué, et il ne tarda pas à se consacrer presque uniquement à la noble science du blason.

Le vicomte de Poli s'est montré, toujours avec un talent supérieur, un écrivain de race dans des genres très variés. Ainsi le littérateur a publié des nouvelles et des romans, où l'apologie de la vertu ne nuit en rien à l'intérêt du récit, et d'une valeur incontestable, par exemple: *Fleur de lis, Les Régicides, Le Capitaine Phébus, Le Masque de Fer,* etc.

Il s'est également essayé avec succès dans le genre historique; ainsi nous citerons:

Un Martyr de la Patrie, des Origines du Royaume d'Yvetot, Louis XVIII, Histoires du Vieux-Temps, etc.; il a écrit de pittoresques récits de voyage, tels que: *De Naples à Palerme, Voyage au Royaume de Naples, de Paris à Castelfidardo;* ensuite des études politiques, comme *La Royauté et les Républiques, Henri V, La République et la Monarchie. Ce que nous allons faire en Italie,* etc.

Sa brillante imagination s'est en outre donné libre carrière dans des poésies d'une grâce exquise, d'un rhythme mélodieux, aux envolées d'une superbe envergure. Nommons au hasard: *Ode à Léon XIII, Chansons toscanes, Saint-Dominque, Centi*

sonnets à un Merle blanc, une délicieuse anthologie faite de sonnets, d'odes, de morceaux poétiques détachés, etc.

Dans l'histoire de la nation française une figure incomparable, celle d'une héroïne, d'une martyre et d'une sainte, avait surtout attiré, captivé, fasciné cet admirateur enthousiaste des sublimes épopées et des gestes des Preux. J'ai nommé la Vierge de Lorraine que dans sa belle préface à *Jehanne d'Arc* (Chronique rimée par le baron de Barghon de Fort-Rion), le vicomte de Poli appelle " l'épée de Dieu, le Messagère de gloire et " de miséricorde ", " La voilà, s'écrie-t-il, la voilà l'épée au " poing, l'éclair aux yeux, la France au cœur, inaugurant par " d'inespérables triomphes sa miraculeuse Iliade!... " " Jehanne " d'Arc est l'âme de la Patrie, la gloire de Dieu, le Messie de " la France, et, comme le divin Messie, elle aura ses luttes, " ses miracles, son sacrifice! Elle est la sublime Poésie de " notre histoire, le " nouvel agneau sans tache ", qui va ter- " rasser le léopard et ensuite " destruire l'Anglescherie ".

Aussi était-ce presque un culte que l'ardent Catholique avait voué à la paysanne de génie, transfigurée par le surnaturel de sa mission sacrée, et dont il avait decouvert un portrait ignoré et d'une angélique beauté. Nul plus que lui ne désirait voir l'Église, proclamer la béatification, puis la canonisation de la sublime Vierge, " éternel objet d'admiration de " pitié et d'amour! " [1]

Mais l'esprit chevaleresque d'Oscar de Poli, imbu des plus nobles traditions, était irrésistiblement attiré vers l'*héraldique*, si intimément liée à l'histoire et à l'archéologie, à la fois science, art et langue, et qui, injustement dédaignée au cours de la seconde moitié du XVIII^me^ siècle, tenait jadis le premier rang parmi les sciences formant l'éducation d'un gentilhomme.

" Les études héraldiques ont eu pour moi, à écrit M. Gourdon " de Genouillac [2], un attrait qui m'a fait leur consacrer tous mes " soins. Je les ai commencées par distraction et j'ai fini par

[1] Voir aussi: *Jeanne d'Arc était-elle brune ou blonde?* et *Les pages de Jeanne d'Arc*, par le vicomte OSCAR DE POLI.

[2] *Les Mystères du Blason de la Noblesse et de la Féodalité.* Début de la Préface.

“ m'y livrer avec ardeur, au fur et à mesure qu'il m'a été “ donné de constater combien elles m'ouvraient de champs “ vastes et inconnus dans le domaine de l'histoire „. Le comte de Poli, lui aussi un fervent de la science du blason, n'aurait-il pas pu s'approprier ces paroles? C'est entraîné dans cette voie que dès 1887 il fondait à Paris le *Conseil héraldique de France*, dont il prenait magistralemente la présidence et qui, sous le haut patronage de leurs Altesses Royales Monseigneur le duc d'Alençon et Monseigneur le duc de Vendôme, renferme dans son sein les sommités de l'aristocratie française et de nombreux représentants de la noblesse d'Espagne, d'Italie, de Portugal; puis en 1895 il créait la *Revue des Questions héraldiques*, qui déjà compte une brillante carrière et dans laquelle l'infatigable directeur, comme d'ailleurs dans l'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, a fait paraître toute une série d'articles ou d'études sur des sujets d'histoire, de généalogie et surtout de science des armoiries, où se manifestait avec éclat sa claire, profonde et multiple érudition.

Tantôt le comte de Poli signait ses œuvres de son nom, tantôt il dissimnlait spirituellement un pseudonyme, facile à percer sous les anagrammes de “ A. de Cospirol „, de “ A. P. Cordelois „, de E. d'Or-Sopliac „ ou de “ Roger-Listel „. Il avait également institué l'*Association des Chevaliers pontificaux* et, passant presque chaque année quelques semaines à Rome, il eut longtemps l'honneur d'être le représentant en France du *Patriarcat latin de Jérusalem.*

Sur la fin de sa vie, sentant ses forces s'affaiblir rapidement, il avait tenu à assurer la continuation des belles œuvres fondées par lui; c'est ainsi qu'il ne conserva plus que la direction nominale de la “ Revue des Questions héraldiques „, que le comte de Colleville, camérier secret de Cape et d'Épée de Sa Sainteté, le remplaça à la Présidence du *Conseil héraldique de France*, devenant aussi représentant du Patriache de Jérusalem. Enfin le duc de Pimodan, qui porte un nom illustre, synonyme de pur dévouement au Saint-Siège, lui succéda à la tête de l'*Association des Chevaliers pontificaux* [1].

[1] La liste des monographies, articles, études importantes sur des sujets généalogiques ou héraldiques traités par le Comte de Poli est trop vaste

On peut se demander si cet érudit avait des vues particulières sur la façon de comprendre et d'interpréter l'héraldique; nous ne le croyons pas, et peut-être doit-on regretter qu'il n'ait pas attaché une importance suffisante à l'*illustration* même des armoiries; l'idée, le symbole et l'origine intéréssaient plus l'infatigable chercheur, le poète, l'historien que le dessin, la couleur, l'image même des " pièces honorables ou ordinaires " et de leurs *attributs*, que la coloration des *métaux* et des *émaux*. Il ne semble pas, en outre, que le comte de Poli ait été influencé par l'École germanico-suisse, qui bénéficie à présent d'une grande faveur dans l'héraldique.

Quant à l'obligeance bien connue du comte de Poli, elle était sans bornes; nulle famille ne s'est en vain adressée à lui pour des recherches généalogiques qu'il poursuivait avec une inlassable patience, habile à retrouver et à renouer, au milieu des documents enchevêtrés et des chartes plus ou moins déchiffrables, les anneaux parfois épars et bien enfouis des filiations perdues.

Dans le dédale du labyrinthe des manuscrits l'étendue de son érudition, secondée par la perspicacité de son esprit, était le précieux fil d'Ariane qui guidait l'investigateur si opiniâtre. Le comte de Poli, car il n'est que juste de le reconnaître, jouissait auprès des héraldistes de tous les pays d'une légitime autorité.

Modeste par nature, il n'a tenuqu'à cet écrivain de grand talent d'avoir son fauteuil marqué à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et, sous une Monarchie le comte de Poli, président du Conseil héraldique de France, aurait été le juge d'armes tout indiqué de la Noblesse française.

Le comte de Poli s'est toujours distingué par son superbe et inaltérable dévouement à la double cause de la Papauté et

pour que nous puissions l'énumérer; citons cependant, un peu au hasard: *Les Seigneurs du château de Béton. Essai d'introduction à l'Histoire généalogique, Précis généalogique de la Maison de la Noüe, L'Ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem et le service de santé des Armées, Maison de Castellane, branche de Salernes. La Maison de Reinach en France, Nobiliaire des Croisades* (véritable monument historico-héraldique), *Recherches sur la famille de Saint-Vincent de Paul*, etc. etc.

de la Monarchie traditionelle en France. Le soldat de Castelfidardo avait versé son sang pour l'Église et le Saint-Siège; le fidèle monarchiste était prêt à le répandre pour le Roi et la grande cause de la Royaute légitime. Si l'occasion ne s'en est pas présentée, du moins le vaillant polémiste, toujours sur la brèche, a combattu de la plume avec vigueur, frappant d'estoc et de taille pour la défense d'un principe politique, dans lequel il voyait l'unique salut du pays de Saint-Louis, de Jeanne d'Arc, d'Henri IV et de Louis XIV [1].

Chev. JOSEPH JOÛBERT.

[1] Les obsèques du comte Oscar de Poli de Saint-Tronquet, grand croix des ordres de Saint-Grégoire-le-Grand, du Saint-Sépulcre de Jérusalem, d'Isabelle la Catholique, de François Ier, Commandeur de Charles III d'Espagne, de l'Eperon d'or ou de Saint-Sylvestre, de Saint-Michel de Bavière, etc.; ont eu lieu le 9 janvier en l'église Notre-Dame de Grâce de Passy, près de Paris; l'oraison funèbre a été prononcée par Mgr Colson, aumônier de « l'Association des Chevaliers Pontificaux ». Le deuil était conduit par le comte Guy de Courtin de Neufbourg et le baron Enguerrand de Caix de Saint-Aymour, petits fils du défunt, par le comte Erard de Choiseul-Gouffier et le prince de Faucigny-Lucinge, ses beaux-frères. LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme s'étaient fait représenter par le baron Tristan Lambert, vice-président du Conseil héraldique de France.

L'ancien zouave pontifical avait eu de son mariage avec Mlle Idalie de Choiseul-Gouffier deux filles: feu la comtesse de Saint-Aymour et Alix de Poli, comtesse de Courtin de Neufbourg, qui a deux fils Guy et Jean et une fille Claude.

Les armoiries de la Maison de Poli sont d'argent à trois violettes d'azur tigées de sable sans feuilles, au chef d'azur chargé d'une molette à huit pointes d'or. Couronne de Comte. Tenants: deux hommes d'armes. Cimier: un homme d'armes tenant un écusson aux armes de Poli. Devise: IN SUDORE SANGUINIS. Cri de guerre: POL EN VAILLANCE EST LION.

PHOTII·ARCHIEPISCOPI·CONSTAN
TINOPOLIS·DE·SERMONIB·MAGNI
INTER SANCTOS·ATHANASII·PRO
LOGVS·INCIPIT

constantinopolis ad
fratrem suum tarasium de Sermonibus magni
inter sanctos Athanasii archiepi alexandrie.
In sermonibus inquit ubique locutione clarus
est et brevis et simplex. Acutus tamen et altus.
In Argumentationibus omnino vehemens et in
his tanta inquit ubertas ut admirabile sit. Logicis autem methodis nihil tenui
ter. Nihil iuueniliter ut pueri et rudes. Sed philosophice. Sed magnifice utitur.
Scripturarum testimoniis ac demonstrationibus ad uincendum communitus est.
et imprimis sermo ille qui de humanitate uerbi dei habitus est Et quinque in
Arrium librorum uolumen quod est de omni herese tropheum sed de ariana
potissimum. Et si quis theologum gregorium et diuinum Basilium diceret ex

Stemma dei BARBO, patrizi veneti.

(Dal Codice Vat. lat. N. 261. Membr. sec. xv, mm. 288 × 189, Biblioteca Apostolica Vaticana).

ARALDICA

LO STEMMA DI PAOLO II
(Pietro Barbo)

“ Barbi che prima erano chiamati barboli questa fameglia “ vene da parma città de lombardia questi sono homini superbi “ et de pocho animo et anchor “ hano questo che “ mostrano voler “ ben ale persone “ ma tutto è fento, “ hanno anzi parrole quando prometeno et ditti “ se trovorono ess. “ ascripti nel nro “ de quelli del magior conseglio “ lano de xpo 1205: “ questa fameglia “ portava prima “ larma deli barboni et dapoi “ leva quela del “ lion „.

Stemma di Paolo II.
(Dal Cod. Vat. lat. Membr. in-4°, sec. xv, n. 1819).

“ Così si legge nel Ragguaglio delle famiglie venete del 1512 (ms. cart. in f. presso la Biblioteca del Collegio Araldico), e la famiglia dei Barbi era veramente di antica nobiltà. Papa Paolo II, quando era Cardinale, edificò il palazzo, detto oggi di Venezia, che poi dalla

Santa Sede fu ceduto alla repubblica ed oggi, non sappiamo perchè, è occupato dall'Austria.

Lo stemma che riproduciamo dal Codice vaticano latino, N. 261, sec. XV, membranaceo, ci offre in campo azzurro il leone d'argento, linguato di rosso attraversato da una cotissa d'oro. Degli emblemi esteriori non giova occuparsi perchè non fanno parte dello stemma, a meno che non voglia vedersi negli angeli messi per semplice ornamento, una conferma dell'uso dei sostegni dell'arma pontificia.

Sul palazzo di Venezia la cotìssa non muove dal canton destro del capo, ma quasi dalla metà del fianco destro e costituisce così quella figura particolare del Blasone italiano che non è banda nè fascia e che un araldista propose di chiamare banda-fascia o fascia-banda.

Anche nel Codice Vat. lat. membr. N. 1819 sec. XV: DIONISIJ HALICARNASIJ ORIGINES SIVE ANTIQUITATES ROMANORUM, la cotissa parte esattamente dal canton destro del capo ed è veramente *cotissa* e non *banda.*

Nel Codice S. ATHANASIJ ALEXANDRINI OPERA COMPLURA OMNIBONO LEONICENO (*Ognibene Lonigo*) INTERPRETE, di cui riportiamo nella tavola a parte, il primo foglio del prologo; oltre lo stemma si vede anche l'effigie del Pontefice Paolo II, cîrcondato dai cardinali e quella dell'autore Ognibene Lonigo ai piedi del Papa in atto di offrigli il suo libro.

Aggiungiamo che intorno allo stemma un nastro vagamente intrecciato porta la scritta: PONT PAULI VIDEM HOC INSIGNE SECUNDI, QUEM DEDIT OMNIPOTENTI REBUS SUCCURRERE DUBIIS.

Alla famiglia Barbo appartennero Marco, vescovo di Vicenza e cardinale nipote di Paolo II; Paolo senatore e ministro della Repubblica veneta presso il Duca Francesco Sforza e Lodovico benedettino, famoso per dottrina e santità di costumi, che morì vescovo di Treviso. Per ultimo accenniamo che i cronisti veneti attribuiscono ai Barbi un'antica arma d'argento alla banda di rosso accostata da due pesci barbi dello stesso, e che alcuni vogliono avesse comune origine con la stirpe dei Centranici, da cui uscì Pietro doge di Venezia deposto nel 1304.

ANDREA VIANELLI.

Stemma di MATTIA CORVINO, Re di Ungheria.

(Dal Codice Urbinate lat. N. 112. Membr. anno 1487, mm. 393 × 272,
Biblioteca Apostolica Vaticana).

LO STEMMA DI MATTIA CORVINO, RE DI UNGHERIA

Mattia Corvino, della stirpe degli Uniadi, ramo naturale di quella Imperiale di Lussemburgo, fu il più saggio ed il più illuminato dei re di Ungheria. Esistono nella Biblioteca Vaticana due Codici Urbinati latini, uno dei quali è il *Breviarum Romanum Corvini Regis Ungariae.* Membr. anno 1487 millimetri 393 × 272 che consta di 598 fogli.

Questo celebre codice, ricco di ornamenti in oro, con fiori, immagini, stemmi ecc., scritto a due colonne, è opera dell'Attavanti fiorentino e fu descritto da Ehrensberger (Libri liturgici vat. Friburgi 1897, p. 276 e segg. e dal chiar.mo Prof. Stornaiolo nella sua illustrazione dei Codici Urbinati della Vaticana).

Riproduciamo una pagina di questo prezioso manoscritto dove emerge più chiaramente che negli altri, lo stemma del Re Mattia Corvino con i quarti del regno di Ungheria, sui quali campeggia il corvo col tradizionale anello nel becco, proprio della famiglia degli Uniadi che ebbe il soprannome Corvino.

Da questo re, per linea bastarda e dal fratello suo Ladislao conte di Bistrioz, si pretesero originate diverse famiglie, fra le quali non ultima quella dei Korvin assai nobile in Polonia. Il campo dello stemma, in origine d'oro variò spesse volte ed i Korvin di Polonia pretesero essere nel vero portandolo rosso. Pare però accertato che i Corvini portassero in campo azzurro il corvo al naturale, sopra un ramo di ghianda d'oro e tenente nel becco un'anello dello stesso metallo, con pietra bianca.

Alcuni dipingono invece del ramo, un tronco d'albero e troviamo anche il corvo accompagnato in capo, a sinistra, da una stella d'oro sostenuta da un crescente dello stesso metallo. Così è dipinto in un Codice veneto quasi contemporaneo del re Mattia e la brisura della stella e del crescente è propria di Giovanni Corvino, sovrano di Croazia, duca di Troppau e di Sclavonia che sposò Beatrice Frangipani e nel 1497 fu ascritto al patriziato veneto.

Ugo Orlandini.

LA CROIX DE JÉRUSALEM

Du Cange dans son *Traité du droit des armes, de leur origine et usage* (n. 9466 mss. français à la Bibliothèque nationale) consacre un article à la croix de Jérusalem. Après la savante publication de M. le comte de Mauroy (*Rivista Araldica*, janvier 1908), nous croyons fort intéressant pour les lecteurs de la *Rivista* de transcrire ce que le savant auteur du *Glossarium* a dit à ce sujet:

Les couleurs et les métaux ayant esté ainsy arrestez par les hérauz pour l'usage du blazon des armoiries, ils firent, ce dit-on, en mesme temps une règle que ces mesmes métaux et couleurs y seroient disposez en telle sorte que le métail ne seront jamais sur le métail, ny la couleur: sur la couleur; c'est-à-dire que les pièces de l'escu seroient différentes du fonds de l'aire, dont l'une seroit de couleur, l'autre de métail. Et ce à mon avis, affin que les armoiries eussent plus de relief et d'esclat par cette différence, la couleur paroissant davantage sur le métail et le métail sur la couleur, que si la couleur estoit posée sur la couleur ou le métail sur le métail.

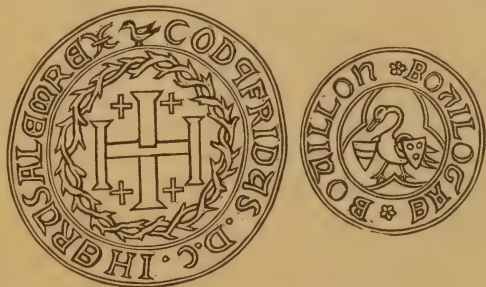
Cette règle s'est observée si inviolablement que l'on a réputé fausses toutes armoiries qui sont blasonnées au contraire, à la réserve de quelques princes comme de Godefroy de Bouillon, roy de Hiérusalem, qui, par une prérogative toute particulière, a eu le privilége de pouvoir porter métail sur métail en ses armoiries, qui estoient: *d'argent, à une croix potencée d'or accompagnée de quatre croisettes de mesme;* et d'autant qu'il n'est pas à présumer, disent les hérauz, que les armes de princes et particulièrement celles de Godefroy de Bouillon, dont les hauts faits ont éternisé la mémoire, soient fausses, telles armes ont esté appelées *armes pour enquerre*, parce qu'elle font naistre la curiosité de s'enquérir de la cause d'un blason si extraordinaire et que le vulgaire répute faux. Car, comme il n'y a point de privilége qui ne déroge à l'usage des loix et que les belles actions sont ordinairement récompensées par des prérogatives toutes spéciales, les princes, disent ces mesmes hérauz, assemblez pour délibérer de quelles honneurs ils reconnoistroient la vertu et la valeur de Godefroy de Bouilllon sous la conduite duquel ils avoient retiré la Terre Sainte des mains des Infidèles, résolurent, pour signaler davantage cette victoire à la postérité, qu'il porteroit des armoiries blasonnées contre la règle com-

mune; et ce, affin que les peuples venant à jetter la veue sur l'empreinte de ces armes, fussent portez en mesme temps du désir de s'enquérir pourquoy un si grand prince avoit des armes que le vulgaire qualifie fausses et par ainsy ils fussent instruits du sujet de ce blazon extraordinaire par le récit des grandes actions qu'il avoit faites en cette expédition. A ce propos, il me souvient d'un trait du déclamateur, lequel parlant d'une statue que le magistrat décerna avec l'habit d'une femme à celuy qui avoit occis le tyran sous le mesme accoustrement, dit: Statua ergo tua non transibitur, habitus faciat ut interrogent transcurrentes.

Je ne dois pas admettre en cet endroit la remarque que Scipion Mazella, auteur italien, a fait au sujet des armes du Royaume de Hiérusalem, qui se persuade que cette croix potencée qui y est figurée n'est autre chose que la lettre capitale H traversée per le milieu en pal de la lettre I qui sont les deux premieres lettres du nom de Hiérusalem représenté par ce moien en abbrégé en ces armoiries.

Les termes de cet auteur sont tels traduits de l'italien: « Godefroy de Bouillon fut le premier qui pour enseignes et pour armes de son Roiaume de Hiérusalem prit non pas une croix, comme le vulgaire le pense, mais bien un nom abrégé de deux lettres capitales d'or en champ d'argent, qui estoient un H et un I fiché de haut en bas qui signifioit le nom de la cité et du Roiaume de Hiérusalem; et aux quatre costez desdites lettres quatre petites croisettes semblablement d'or. Lesquelles armes encore qu'elles soient composées de métail sur métail si sont elles valables et priviligiées entre toutes le autres ».

Pour fortifier la remarque de cet auteur, l'on rapporte un sceau de Godefroy de Bouillon et une médaille d'Albert patriarche de Hiérusalem.

Le sceau de Godefroy a pour empreinte d'un costé la lettre H traversée comme dessus en pal de la lettre I qui exorde en hauteur la première, accompagnée de quattre croisettes figurées en dedans de la lettre H et à costé de la lettre I. Les lettres sont environnées d'une couronne d'espines et à l'entour il y a pour inscription en lettres capitales, mais gothiques: GODEFRIDUS D. G. HIERUSALEM REX, avec la figure d'un petit cigne en la mesme bordure. Au contre-scel est un autre cigne accosté de deux escus, l'un ayant une fasce et l'autre trois tourteaux et pour inscription: BOUILLON BOVLOGNE. Le père Pierre Doutreman, jésuite, a donné la figure de ce sceau en la vie de Pierre l'Hermite, premier auteur des croisades, et dit l'avoir tirée de Nicolas de Campis en la vie MS du mesme Pierre, lequel assure qu'il est dans le cabinet du Roy d'Espagne. Mais le P. Doutreman

tient avec raison cette pièce suspecte et principalement le contre-scel à cause des deux escuz qui y sont représentez *veu*, dit-il, que *nous n'avons aucune assurance que les princes de ce temps là portassent des armes stables et certaines.*

Mais il y a une raison plus pressante pour convaincre cette pièce de fausseté, qui est la qualité de Roy donnée à Godefroy en l'inscription de ce sceau. Car quoyque les autres du temps luy donnent ce titre, et qu'effectivement il ait été esleu Roy de Hiérusalem, si est-ce qu'il est constant qu'il s'abstient non-seulement de porter couronne, mais mesme du titre de Roy. Promotus autem, dit Guillaume de Tyr, humilitatis causa, corona aurea, regum more, in Sancta Civitate noluit insigniri, ea contentus et illi reverentiam exhibens quam humani generis Reparator, in eodem loco usque ad Crucis patibulum, pro nostra salute spineam deportavit. Unde quidam in catalogo regum, non distinguentes merita, eum dubitant connumerare, etc. A quoy s'accordent ces deux vers tirés de son épitaphe:

Rex licet electus, rex noluit intitulari
Nec diademari, sed sub Christo famulari.

Aussy Baudouin son frère est qualifié premier roy de Hiérusalem par Jacques de Vitry, Godefroy de Viterbe, Guillaume de Jumièges et autres, ou par luy même dans un rescrit qui est rapporté par Guillaume de Tyr (l. XI, cap. XII). *Primus Francorum Rex in Hierusalem.* Foulcher de Chartres parlant du second Baudouin surnommé de Bourg comte d'Edesse, « *Rex quidam Hierosolymorum futurus et a primo rege secundus* ». Baudouin III en un titre de l'an 1155 se dit « *per Dei gratiam, in Sancta Hierusalem Latinorum Rex quartus.* » Lequel seroit le cinquième, si Godefroy de Bouillon eut esté le premier roy de Hierusalem; d'où il résulte évidemment que c'est à bon droit que l'on tient cette pièce suspecte.

Quant aux cignes qui sont représentez sur les sceaux, ceux qui les ont fabriquez avoient ouy parler de l'origine des comtes de Boulogne que les fabuluex romans ont attribuée à un chevalier qui fut conduit sur les costes du Boulonois par le vol d'un cigne, tradition qui a esté touchée par de graves auteurs. Lambert d'Ardres en son histoire des comtes de Guines: « *Et a Boloniensibus quorum auctor cygni phantastici sed viri et divini ducatu cœlitus advectus Boloniensibus generosæ propaginis et divinæ originem indidit.* Guillaume de Tyr parlant de la famille de Godefroy de Bouillon (l. X, c. VI): « *Prœterimus denique studiose licet- Id verum fuisse plurimorum adstruat narratio, cygni fabulam, unde vulgo dicitur sementivam et fuisse originem* ».

Philippe Mouskes, en son *Histoire de France,* a aussi touché ceste fable du chevalier du cigne, qui se voit racontée au long en un roman intitulé *Du chevalier du Çygne* qui traite de la vie et de exploits de Godefroy de Bouillon, a donné su sujet au cimier des armes des comtes de Boulogne qui est un cigne et se voit représenté dans leurs sceaux. Le che-

valier du cygne selon quelques-uns est celuy qui fut le premier comte de Clèves nommé Helie, dont la fille (disent-ils, contre la vérité) épousa Eustache comte de Boulogne père de Godefroy.

Ronsard, parlant de la maison de Clèves:

> Les chevaliers issus de noble race
> Et courageux d'une amoureuse audace
> On pris pour guide un prince de haut sang
> Dont les ayeux conduits d'un cygne blanc
> Par long combats et par guerre sans trèves
> Ont mis au ciel l'illustre nom de Clèves.

L'autre pièce que l'on rapporte pour confirmer l'opinion de Mazella sur les armes de Hiérusalem est une certaine médaille ou monnaie d'argent d'Albert l'Hermite patriarche de Hiérusalem, petit-fils de Pierre l'Hermite, auteur des croisades. Elle a esté décrite par Aubertus Miræus en son traité de l'ordre des Carmes, Gretzerus, in Horto Sanctæ Crucis, La Morlière, aux Antiquités d'Amiens, et représentée par le P. Doutreman en la vie de Pierre l'Hermite.

En cette médaille se voient d'un costé les armoiries d'Albert, mitrées et traversées des batons d'evesque et de patriarche. Les armes sont celles de l'Hermite [de sinople au dizaine ou paternostre d'or enfilé et houppé de mesme et mis en chevron, accompagné de trois molettes d'argent], au chef de Hiérusalem, avec cette inscription en lettres capitales gothiques: ALBERTUS · PATRI · HIEROSO. et à costé de l'écu ANNO MCCVI. Au revers, il y a une église ou plutôt le portail d'une ville avec ses tours qne Gretzer prend pour la ville d'Acre et deux cercles à l'entour. Au premier qui est le moindre, il y a ces mots: NUMUS PEREGRINORUM, et dans le plus grand ceux cy: HIEROS. A. SARA. CAP. SED. ACC. TRANS. C'est-à-dire *Hierosolyma a Saracenis capta, sede Acconem translata,* où il est à remarquer que la croix de Hiérusalem qui est un chef des armes d'Albert et sur la mitre qui est au dessus des mesmes est figurée en la forme que nous avons dit.

Mais, pour dire mon sentiment là dessus, j'estime que son opinion est plus subtile que véritable, y ayant plus de sujet de présumer que Godefroy de Bouillon et ses successeurs ont voulu prendre pour enseignes et pour armoiries la figure de la croix au lieu où elle a triomphé sous le Sauveur du monde plustost que les deux lettres capitales comme on tâche de persuader.

Et mesme je crois que les rois de Hiérusalem ont voulu représenter dans leurs armes cette croix d'or en la quelle il y avoit enchassée une

parcelle de la vraie croix d'une demie aulne de long qui fut trouvee en la ville de Hiérusalem après sa prise; et laquelle Godefroy fit porter dans les combats par un ecclésiastique de Flandre ou plutôt de Hainaut nommé Arnoul de Roex pour animer puissamment les soldats à la deffense de la nouvelle religion.

L'histoire remarque que luy et ses successeurs remportèrent à la faveur de cette croix de signalées victoires contre les Infidèles et que dans les rencontres périlleuses, ils faisoient toujours porter jusques à ce qu'elle tomba entre les mains des Sarrazins en la bataille que le roy Guy de Lusignan perdit contre Saladin par la trahison du comte de Tripoli; se pouvant faire d'ailleurs que cette croix estoit potencée et que des deux bras pendoient de petites croisettes, comme sont à présent faites les croix de nos églises. D'autre part les anciennes monnaies du royaume de Hiérusalem ont une croix potencée de tous costez avec quattre croisettes et non point la lettre H traversée en pal d'un I. Le P. Gretzer, nous en représente une de la sorte qu'il dit avoir esté trouvée près de Woltenberg sur le Danube, qui a pour inscription: In · hoc · signo · vinces.

(L. Bernard).

Armoiries du Roi de Naples Fréderic II.
(D'après Mazzella, cité par Du Cange).

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(*Continuazione vedi numero precedente*)

BICHI. — L'illustre famiglia senese dei Bichi è di tale notorietà, da non esigere una estesa e dettagliata notizia. Sortirono da essa ben cinque cardinali di S. R. C. ed infinito numero di personaggi notabili per virtù e per sapere.

Carlo Bichi, nobile senese, fu ascritto fra i patrizi romani dal Sommo Pontefice Benedetto XIV. Fino dal 1707 Galgano Bichi, era Conservatore di Roma e lo fu anche Francesco nel 1740. Luigi Metello Bichi, figlio di Carlo, fu annoverato fra i Coscritti e morì nel 1825 senza successione.

Lo stemma è d'oro alla testa di leone di nero, linguata di rosso. Capo d'oro caricato di un'aquila di nero.

BISCIA. — Va annoverata fra le nobili famiglie romane anche la Biscia, oriunda della Romagna Toscana e precisamente dall'antica terra di Dovadola e fino dal 1591 era Conservatore di Roma. Bernardino Biscia, come lo fu più tardi nel 1658 Urbano Biscia. Dunque, se nel 1591 il famoso Cardinale Lelio Biscia, a cui deve la sua maggior gloria questa famiglia, non contava che soli 16 anni, non si può attribuire a lui la grandezza del proprio casato. La condizione nobile dei Biscia è anche provata dal trovarsi il suo stemma fra quelli dei nobili romani nel più volte citato codice dell'Archivio Vaticano. A questo riguardo devo soggiungere che anticamente lo stemma dei Biscia era di rosso alla colonna d'argento col capitello e la

base d'oro, coronata dello stesso (arma dei Colonna), con la biscia viscontea d'azzurro, avente in bocca un fanciullo ignudo al naturale attortigliato intorno al tronco della colonna.

Più modernamente, il campo divenne azzurro, la colonna d'oro, il capitello e la base d'argento e la biscia verde col fanciullo d'argento.

Appartenne a questa famiglia quel Francesco Biscia che sposò Laudamia di Giovanni Brancaleoni, di cui si vede ancora l'iscrizione sepolcrale in San Pantaleo a Roma. I Biscia si estinsero nei conti Raineri, antichi signori di Bleda in Romagna, attualmente rappresentati in Bologna dal Conte Comm. Camillo Raineri-Biscia, cultore egregio degli studi storici e letterari.

BITONTI. — Famiglia oriunda da Viterbo. Abitava in Roma nel XVI secolo. Il Cav. Iacovacci riporta tre rogiti che ad essa si riferiscono. In uno, dell'1 marzo 1524, è ricordato *Franciscum Bitontium*: il 2°, del 1528, è il testamento di Giovanni Bitonti Chierico della Camera Apostolica, ed il 3°, del 1532, fa menzione di *Joannes de Bitontis de Viterbio.*

Arma: Partito d'azzurro e d'argento al tronco d'albero con due rami dell'uno nell'altro.

BOCCA. — *Arma:* D'azzurro al cane levriere d'argento passante, con collare rosso.

BOCCARINI. — *Arma:* Inquartato in croce di Sant'Andrea d'oro e d'azzurro a quattro anelletti dell'uno all'altro; alla croce di S. Andrea, d'argento, attraversante sul tutto.

BOJANI. — *Arma:* D'azzurro alla testa di bue d'argento accompagnata da tre stelle d'oro. Non ho trovato memorie di quasta famiglia, a meno che non sia la stessa dei Boniani che diede un Conservatore a Roma, Giòvanni, nel 1376, quantunque ritengo che questo fosse piuttosto dei Bonjoannis o Bongiovanni. Lo stemma ha molta analogia con quello dei Bojani, antichissimi nel Friuli che portano d'argento al bue passante al naturale, ma è bene ricordare che le famiglie, il cui nome comincia con *Bo*, adottarono il bue nello stemma.

BONACCIANI. — In un rogito del notaio Griffoni dell'11 settembre 1419 è ricordato *Dom. Nicolaus Pauli Bonacciani de regione Columnae.*

Arma: D'oro al castello torricellato di un pezzo a sinistra di rosso, aperto e finestrato di nero.

BONACCORSI. — Cognome assai comune e sparso in diverse provincie d'Italia. I Bonaccorsi di Roma, patrizi coscritti, sono ancora fiorenti a Macerata ed hanno palazzo a Roma, dove sono imparentati con i principi Chigi ed i duchi Braschi, perchè il conte Flavio Bonaccorsi, conte di Castel San Pietro, attuale capo della famiglia, è figlio di Donna Giulia Braschi e marito di Donna Angela Chigi, figlia di una principessa Doria Pamphyli.

Antichissimi a Firenze, si trovano stabiliti nella città eterna, fino dal XIV secolo in cui Brancaccio Bonaccorsi fu senatore di Roma (1379).

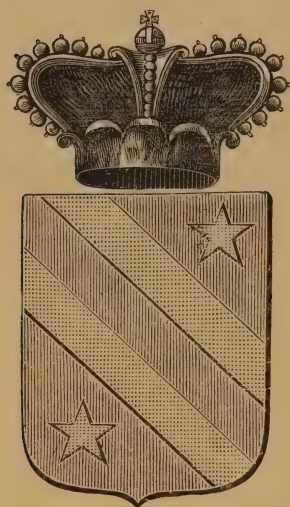
Fu ricevuta negli ordini di San Giovanni e di Santo Stefano e diede parecchi Conservatori a Roma. Bonaccorso Bonaccorsi, fu creato Cardinale nel 1669, Simone Bonaccorsi nel 1761. Da questa famiglia uscirono anche parecchi vescovi, capitani e magistrati, podestà, gonfalonieri di giustizia, etc.

Fu ascritta fra le patrizie coscritte con *Senatus Consulto* del 13 agosto 1734 in persona del conte Bonacorso Bonaccorsi, in luogo della estinta famiglia dei Savelli di Palombara.

Arma: D'azzurro alla tigre al naturale rampante.

BONAMICI. — *Arma:* D'azzurro alla fede di carnagione vestita d'oro, accompagnata in capo da due stelle ed in punta da una conchiglia, il tutto d'oro. Bordura inchiavata di rosso e di argento.

BONANIME. — *Arma:* D'azzurro al leone d'oro tenente un monte di tre cime di verde.

BONAPARTE. — Luciano Bonaparte o Buonaparte, nato ad Aiaccio il 21 marzo 1775, settimo figlio dell'Avv. Carlo Buonaparte, nobile corso, e di Maria Letizia Ramolino, fu creato dal fratello Napoleone I imperatore dei Francesi: principe della casa imperiale, senatore dell'Impero. Pio VII lo creò principe di Canino e di Musignano il 2 settembre 1814. Morì il 30 giugno 1840. Aveva sposato in prime nozze Cristina Boyer († 1800); 2e Alessandrina de Bleschamp, divorziata da Ippolito Jouberthon. Il matrimonio divenne valido per la morte di quest'ultimo.

Dalla prima unione ebbe Carlotta, che sposò il principe Mario Gabrielli, ed in 2e nozze Settimio Centamori, e Cristina che sposò il conte Arvid Posse, e divorziata, sposò Lord Dudley Count-Stuart. Dal secondo matrimonio ebbe Carlo, principe francese (Altezza) il 21 febbraio 1852. Sposò Zenaide Bonaparte, sua cugina, ed ebbe dodici figli, fra i quali Giuseppe († 1865) senza prole; Luciano Cardinale prete di S. R. C. († 1893); Napoleone sposato a Cristina Ruspoli da cui la vivente Maria Bonaparte moglie del tenente Enrico Gotti, ed unica superstite del ramo italiano.

Da Luciano discendeva parimenti Pietro Napoleone, figlio della Bleschamp, sposato nel 1853 a Giustina Ruflin, da cui il vivente Rolando Napoleone Bonaparte, sposo di Maria Blanc, senza prole maschile.

Così la discendenza di Luciano sta per estinguersi.

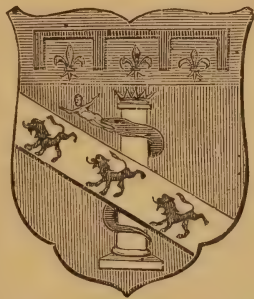
Il 17 gennaio 1854 i Bonaparte di Roma furono ascritti al *Libro d'Oro* nel ceto dei principi romani.

Arma: Di rosso a due bande d'oro, accompagnate da due stelle dello stesso, una in capo e l'altra in punta.

Sul palazzo Bonaparte in piazza Venezia a Roma, si vede questo stemma nel cuore dell'aquila dell'Impero Francese. Il Cardinale Luciano Bonaparte portava soltanto l'aquila d'oro che stringe un fascio di folgori in campo azzurro.

BONARELLI. — Di antica nobiltà marchegiana, fu ascritta all'ordine di Santo Stefano. Pietro Bonarelli a' principi del 1700 si stabilì a Roma, dove fu Conservatore e fu compreso fra i patrizi coscritti nella bolla benedettina. Gli succedette il fratello Guidobaldo Bonarelli il 21 agosto 1753, ma essendo morto senza prole, non fu sostituito dagli altri membri della famiglia rimasti in Ancona.

Questa famiglia ebbe il titolo di conte delle Torrette e di Bompiano nel 1483 con privilegio di Papa Sisto IV. Esiste ancora in duplice ramo e risiede in Ancona.

Lo stemma di Bonarelli è simile nei colori e nelle figure a quello già da noi descritto dei Biscia. Vi è di più uua banda d'argento, caricata di tre leoni di rosso attraversante sul tutto e il capo d'Angiò. Il secondo ramo fiorente porta lo stesso stemma, ma senza la biscia.

BONATI. — *Arma:* Scaccato di rosso e d'argento al capo d'azzurro caricato di un crescente d'argento posto in palo, alla fascia d'oro attraversante sulla partizione.

BONATTI. — *Arma:* Sbarrato d'oro e d'azzurro alla banda controdoppiomerlata di 3 pezzi d'argento attraversante. Capo d'oro caricato di un'aquila di nero.

BONAUGURI. — Di origine fiorentina. A Roma viveva nel 1490. *Dom. Dominicus de Bonisaugurijs legum doctore de regione Sancti Eustachij.* Morì nel 1507 e fu sepolto in detta Chiesa. Era stato Conservatore nel 1482. Dai documenti riportati dal Cav. Iacovacci si rileva che sua moglie, Domina Lucia, morì nel 1529 e che il loro figlio Bernardo o Bernardino de Bonisauguriis, era marito de Domina *Francisca de Buccapadulibus,* nobile romana.

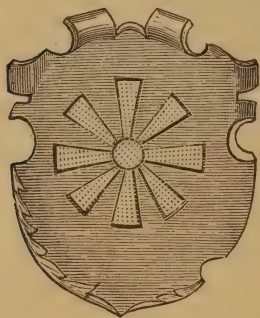
Nel repertorio del Magalotti (ms. nella Biblioteca Chigiana G. V. 146) è riportato il sunto dell'atto di fidanzamento (13 aprile 1519) fra la detta Francesca et *Nob. Virum. Dom. Bernardinum de Bonisauguriis.* Fu guardiano della nobile compa-

gnia di Sancta Sanctorum e Conservatore di Roma. In un rogito del notaio Mizia citato dal Bicci [1] è ricordata una Livia, moglie di Gian Giacopo de' Buonauguri, Conservatore, che, nel 1527, durante il sacco di Roma, dovette pagare 30 scudi per suo riscatto.

Arma: Partito di rosso e d'azzurro al giglio di Firenze d'argento attraversante.

BONCAMBI. — *Arma:* Spaccato di rosso e d'oro a tre losanghe nel 1° ed una nel 2° dell'uno, all'altro; capo d'Angiò.

BONCORI. — *Arma:* D'oro a due leoni di rosso affrontati e tenenti un cuore dello stesso.

BONECHI. — Oriundi senesi, detti anche Bonici e Bonichi; forse derivati dai Bonci o Bonsi di Firenze, come lo dimostra la somiglianza dello stemma. Si stabilirono a Roma nel XVII secolo. Domenico Bonechi fu Conservatore nel 1696; altro Domenico nel 1749. Alessandro, Priore dei Caporioni nel 1709. Non so se sia lo stesso Alessandro Bonechi, che fu Conservatore nel 1734.

I Bonechi furono compresi nella Bolla benedettina nel 1746 ed oggi sono estinti.

Arma: D'azzurro alla ruota di molino d'oro con i bracci patenti.

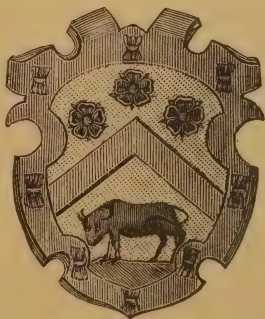
BORDISIERA. — *Arma:* Inquartato nel 1° e 4° d'argento al braccio, vestito di rosso tenente tre spighe d'oro; nel 2° e 3° partito di rosso al palo d'argento e di verde al palo d'argento. Quest'arma è simile a quella dei Zauli di Faenza, se non che in quest'ultima, i bracci invece di spighe tengono un ramo di rosa.

[1] *Notizie della famiglia Boccapaduli* (Roma, 1762, in-4°).

BORGIA. — Famiglia dei Sommi Pontefici Calisto III ed Alessandro VI, tuttora fiorente in Ispagna col titolo di duchi di Gandia.

Stemma del Cardinale Rodrigo Borgia (Alessandro VI).
(Dal Cod. detto del Card. d'Aragona, nell'Archivio Segr. della S. Sede).

Arma: Partito nel 1° d'oro al bue di rosso pascente sopra un terreno di verde; bordura di rosso caricata di otto covoni di spighe d'oro; nel 2° fasciato d'oro e di nero.

BORGIA. — Antichissima famiglia veliterna, nota dal XII secolo. Da un antico albero genealogico esistente presso la famiglia, si rileva la sua origine spagnuola, ma non sapremmo affermarlo. Anche lo stemma soffrì diverse alterazioni, poichè si vede col bue pascente e col capo caricato di tre rose. Il Cardinale Stefano Borgia (1789) portava lo stemma che qui riproduciamo: d'oro al capriolo accompagnato in capo da tre rose ed in punta da un bue pascente sopra un terreno di verde, il tutto di rosso. Bordura dello stesso, caricata di otto covoni d'oro.

Questa illustre famiglia, venne ascritta alla nobiltà romana il 18 marzo 1756 e si mantiene tuttora a Velletri.

Esistono in Italia altre famiglie di questo cognome, ma non hanno nulla di comune con l'omonima celebre spagnuola.

BOVARI. — *Arma:* D'azzurro a tre monti accostati di verde moventi dal fianco destro, il primo più alto e l'ultimo più basso, sinistrati da un bue rampante d'argento.

BOVI. — Nel 1526 viveva a Roma un Cola de Bove. Era di origine bolognese e il senatore Andrea Bovi, nipote di Papa Gregorio XV, fu castellano di Sant'Angelo a Roma. Inoltre vari prelati fiorirono alla Corte pontificia e fra essi Cesare Vescovo di Nardò; Girolamo Arcivescovo di Camerino e Carlo Vescovo di Bagnorea, poi di Sarsina, tutti fra il XVI e il XVII secolo.

Arma: D'azzurro al capriolo cucito di rosso caricato di tre gigli d'oro; capo d'Angiò.

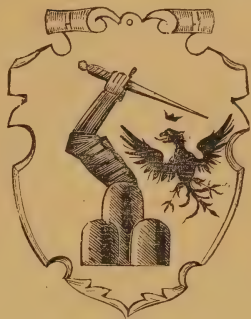
BRAGOLONI. — *Arma:* Triangolato d'argento e d'azzurro alla bordura d'argento caricata delle lettere A. B. B. A. T. E. T. I. M. E. N. T. O. di nero, separate ognuna da un rubino di rosso.

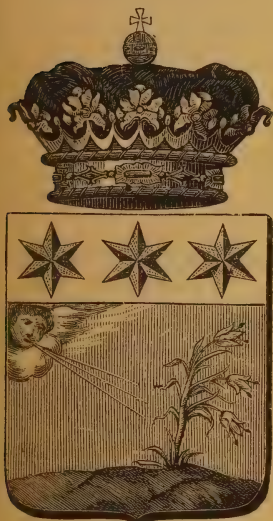
BRANCACCI. — Celebre famiglia napoletana che allignò anche in Roma e vi godette nobiltà. I Brancacci di Roma avevano il sepolcro in Santa Maria sopra la Minerva. Nel catasto di S. Salvatore si rileva che nel 1445 *Dominus Jacobus Brancaccius Scriptor Apostolicus* morì in quell'anno, lasciando la moglie *Domina Rentia f. qm. Andreae Macalusi.* Lo stemma del cod. vaticano si separa alquanto da quelli dei vari rami napoletani. É d'azzurro al palo d'oro caricato da tre aquilette di nero accostato da sei branche di leone moventi dai fianchi dello scudo. Bordura inchiavata di rosso e di argento.

BRANDANI. — Famiglia oriunda di Urbino, detta anche Brandoni.

Ferdinando fu Conservatore di Roma nel 1634 e 1637 e fece le veci del Senatore di Roma.

L'ultima dei Brandani fu Francesca che sposò Francesco Alippi di Città di Castello il quale assunse il cognome Brandani e fu ascritto alla nobiltà romana con *Senatus Consulto* del 15 settembre 1746.

Arma: D'argento al destrocherio armato al naturale, tenente uno stocco dello stesso, movente dalla cima di un monte di tre cime di verde, in atto di ferire un'aquila di nero coronata d'oro posta a destra.

BRASCHI. — Antica famiglia cesenate di origine alessandrina. Nel 1664 un Giambattista divenne Vescovo di Sarsina. Da questa famiglia discendeva Marco Aurelio Braschi che sposò Teresa Bandi, da cui nacque Giovan Angelo, che divenne Sommo

Pontefice col nome di Pio VI. Una sorella di questi, Giulia, sposò il conte Girolamo Onesti, di una illustre ed antichissima famiglia ravennate. I loro figli furono adottati dal Pontefice con l'obbligo di aggiungere al proprio il cognome Braschi. Uno di questi, Romualdo Braschi-Onesti, divenne Cardinale, ed il fratello Luigi ebbe il titolo di Duca di Nemi nel 1786. Fu creato Grande di Spagna di 1ª classe da Carlo IV. Il 19 gennaio 1781 fu ascritto al *Libro d'Oro* fra i patrizi romani coscritti ed ebbe il patriziato di Bologna, Ferrara, Forlì, Ancona, Rimini, Faenza, Viterbo e Tivoli. La famiglia è oggi rappresentata dal Duca di Nemi D. Romualdo Braschi-Onesti figlio del Duca Pio e della marchesa Anna Curti-Lepri. Non ha prole maschile.

Arma: Di rosso al giglio di giardino, movente da un terreno di verde curvato dal soffio di un aquilone d'argento, movente dal canton destro del capo; capo dello scudo d'argento caricato di tre stelle d'oro. — L'arma degli Onesti è d'argento al leone di rosso tenente fra le branche una pigna di nero.

(*Continua*). (Carlo Augusto Bertini).

Réflexions sur les titres romains et français

Ce n'est nullement une question d'une importance légère, celle des titres nobiliaires conférés par le Pape. Elle touche à l'histoire. Elle touche à l'existence des titres nobiliaires. Elle touche à la question du pouvoir temporel de la Papauté. Elle touche à l'évolution des usages et des mœurs des sociétés européennes au vingtième siècle. Elle touche à bien d'autres questions encore. Aussi ceux qui croient la résoudre par des plaisanteries ne font-ils preuve que d'une chose, leur incapacité à se rendre compte du côté sérieux de la question. Quelle qu'opinion que l'on ait sur l'opportunité de la noblesse au vingtième siècle, il faut bien croire qu'elle a une raison d'être, puisque l'on voit un pays, à la fois très vieux et très neuf, qui cherche en toutes choses a devenir aussi moderne que possible, le Japon, créer constamment des vicomtes et des marquis.

J'examinerai successivement quels motifs paraît avoir le Pape pour décerner des titres nobiliaires. Ensuite, pour quels motifs on lui en demande. Enfin quelle valeur ils doivent avoir aux yeux des chancelleries et de l'aristocratie.

Je n'ai pas mission de parler au nom du Saint-Père, ni de dire ses motifs. Mais il y en a un qui me paraît évident et qui n'est pas un secret. C'est que la concession des titres nobiliaires est une attribution de la souveraineté, et que le Pape tient à faire acte de souverain. Je ne veux pas discuter ici, on le comprend, la question du Pouvoir temporel de la Papauté. Je me borne à dire qu'il est très naturel que le Pape, à son point de vue, se considère comme uu souverain dépossédé et qu'il agisse en conséquence.

C'est de toute évidence. Je ne dirai qu'un seul mot sur ce sujet. Il n'est pas de moi, il est de Talleyrand: Un jour que, pendant la preparation du Concordat, quelqu'un lui disait: « Mais enfin, pourquoi voulez vous absolument que le Pape soit souverain? » Talleyrand, avec son flegme, répondit: « Par ce qu'il ne peut pas être sujet ».

Je livre ce mot aux méditations.

Le droit du Pape de conférer les distinctions nobiliaires repose sur une tradition aussi anciennes que l'organisation de la noblesse en Europe. Dans les pays catholiques, les empereurs et les rois étaient sacré par lui ou en son nom, et recevaient de lui le caractère tout spécial d'oints du Seigneur. Dans les pays protestants, ses décorations étaient acceptées comme

celles d'un souverain quelconque. C'est le prince de Bismarck qui, au moment où il le prit comme arbitre entre l'Allemagne et l'Espagne, disait de lui : « C'est la plus haute autorité morale de l'Europe ». Tant qu'a duré le Saint Empire Romain, les Empereurs d'Allemagne conféraient des titres de comtes du Palais de Saint-Jean de Latran, et ils le faisaient par une délégation tacite du Pape, puisque Saint-Jean de Latran a toujours été dans la puissance du Pape. D'illustres familles françaises, telles que les Polignac et les Clermont-Tonnerre, ont, reçu des titres de Prince du Pape et les ont portés.

Voyons maintenant les motif de ceux qui demandent des titres nobiliaires au Pape.

C'est surtout en France que l'on plaisante les titres du Pape. Les français ont tant d'esprit ! Ils en ont tant qu'ils se détruisent eux-mêmes. Et c'est aussi en France que les titres nobiliaires donnés par le Pape sont le plus répandus. Il y a à cela deux raisons. D'abord les français sont, de tous les peuples, et malgré leurs cent ans de démocratie, celui qui aime le plus ardemment, les titres, les décorations et en général ce qu'on appelle, dédaigneusement lorsqu'on ne les a pas : « las hochaits de la vanité ». C'est le peuple chez lequel l'amour-propre joue le plus grand rôle. Se grandir soi-même et, s'il se peut, critiquer et diminuer le voisin, est une de ses occupations constantes.

Le tout augmenté par l'importance ridicule qu'ont prise les journaux avec ce qu'ils appellent des mondanités, où les plus petits faits et gestes des moindres personnages sont annoncés au monde entier, avec des kyrielles de noms et de titres distribués souvent Dieu sait comme. Il s'est créé ainsi une noblesse spéciale, la noblesse de publicité, où tout le monde tient à figurer, avec le plus de titres nobiliaires possible. Cela aide à ce que l'on appelle la situation mondaine. Et cela donne de l'importance au journal et au journaliste.

Le second motif, plus sérieux, est qu'il est nécessaire qu'une noblesse se recrute, et que, à chaque génération nouvelle, un certain nombre d'hommes de mérite et dignes de figurer dans la noblesse, en soient invetis. Or, comment, avec les institutions actuelles, le nombre des nobles pourrait-il augmenter ?

Les familles d'anciennes noblesse ne seraient pas fâchée d'être seules en possession de cette qualité, et c'est ce qui explique leur mauvaise volonté envers les nouveaux venus. Mais il est nécessaire qu'il y ait des nouveaux venus, et, faute d'un pouvoir qui distribue des titres nobiliaires à des personnalités honorables, celles-ci se sont assez logiquement tournées vers lePape qui incarne l'Église catholique, c'est-à-dire le pouvoir et l'idée qui, ont été depuis Charlemagne, inséparables de l'ancienne monarchie et de l'ancienne noblesse pendant tout le cours de l'histoire de France.

Il est donc conforme à la logique et il est juste en soi, que le Pape concède des titres nobiliaires et que des catholiques lui en demandent.

Examinons maintenant comment ces titres sont conférés, et quelle est leur situation.

Remarquons incidemment que ce n'est pas au moment où l'on cherche à rendre son rang à l'ordre de Malte et où l'on assimile son grand maître à un souverain, qu'il serait logique de refuser les privilèges de la souveraineté au Pape, qui a rendu à l'Ordre de Malte ledit grand maître.

J'arrive maintenant à la grosse question, au gros reproche de l'acquérir pour de l'argent. Comme il ne faut pas avoir deux poids et deux mesures, ceux qui font ce reproche soulèvent, sans s'en douter,, une très grosse question : quel est, dans le présent et dans le passé, dans les divers Etats, le rôle de l'argent dans les affaires nobiliaires.

Il est parfaictement vrai que l'argent joue un rôle dans la collation des titres par le Pape. Le mérites qu'il recompense sont le plus souvent la coopération ou même la fondation de grandes œuvres catholiques, qui exigent une fortune considérable de ceux qui les accomplissent. En outre, les familles, qui désirent être annoblies ou titrées, sont celles qu'une fortune plus ou moins rapide, parfois d'ailleurs très honorable, a élevées au dessus de leur conditions sociale, et mis en contact journalier, et souvent même en alliance avec la noblesse.

En sorte que l'argent doit comme partout jouer ici son rôle.

Quant à la vente dont on parle sans cesse, avec tant de stupidité, il faut bien avouer alors que le Saint-Père, qu'il me pardonne ces expressions, serait un singulier commerçant, ne vendant sa marchandise qu'à des clients soigneusement triés parmi ceux qui se présenteut et à un prix sensiblement inférieur à la valeur attribuée par l'acquéreur. Que sont en effet les taxes de chancellerie, si élevées qu'elles paraissent, en rapport de l'attrait que le bref d'un titre exerce sur l'esprit de bien des gens. Si l'on voulait les vendre réellement, les taxes devraient être décuplées ou au moins quintuplées ; il n'y aurait pas moins d'amateurs, mais alors ce serait vraiment une vente, et personne n'aurait l'idée de proposer une semblable chose. Il n'y a, pour dire que les titres du Saint-Siège se vendent, que les envieux, les anticatholiques et les sots,

D'ailleurs, toutes les autres chancelleries font comme celle du Pape, payer des taxes élevées ; en revanche, elles ne sont pas toutes comme elle, soigneuses de choisir les postulants auxquels elles donnent satisfaction ; (il est en effet évident que sauf quelques erreurs, inséparables de la condition humaine, la liste des titres pontificaux constitue un catalogue de gens fort honorables); enfin, toutes les chancelleries actuelles n'ont pas comme celle du Pape la générosité de donner parfois les titres nobiliaires ou les décorations, sans la moindre taxe.

Voyons maintenant quel rôle joue l'argent quand il s'agit de dignités nobiliaires émanant d'autres pouvoirs que celui du Pape.

Lorsque, il y a environ vingt cinq ans, un Belge, qui s'appelait, je crois, d'Ilestang, épousa la très riche veuve de l'inventeur des machines

à coudre, qu'il fit, avec sa femme, un voyage de noces en Italie, et qu'ils en revinrent duc et duchesse de Campo-Selice et donnèrent à Paris des fêtes qui furent mentionnées dans tous les journaux, il est difficile de croire que l'argent ait été étranger à l'incident.

Et pour bien montrer que sa signature n'avait pas été surprise, et qu'il ne regrettait rien, le feu roi Humbert nomma le duc de Campo-Selice commandeur d'un de ses Ordres, lui fit remettre la décoration par l'ambassadeur d'Italie, qui s'appelait alors M. Ressmann, et ce fait a été aussi mentionné dans les journaux du temps.

Quand on voit un grand nombre de financiers israélites créés barons, soit par des princes allemands, soit par l'Empereur d'Autriche, il est difficile de croire que l'argent n'y soit pour rien. C'est tellement connu que, il y a une vingtaine d'années, on faisait, en Autriche, la plaisanterie suivante.

On racontait que lorsque un jour, le plus tard possible, l'Empereur François-Joseph paraîtra devant Dieu, le Seigneur lui dira :

Qu'as-tu fait dans la vie ?

Et le bon ange de l'Empereur répondra :

— Seigneur, il a fait quelques princes.

— C'est quelque chose, dira le Seigneur. Et ensuite ?

— Il a fait aussi quelques comtes.

— C'est quelque chose. Et ensuite ?

— Ensuite, il a fait des barons, mais, si nombreux, si nombreux, que personne ne peut les compter ?

Je mentionne aussi en passant, des titre conférés par la République de Saint-Marin, par le Prince de Monaco, par S. M. le roi d'Espagne, etc.,

Voyons maintenant le rôle qui jouait l'argent avant la Révolution, quand la noblesse avait ses privilèges et sa pleine importance.

Au commencement du seizième siècle, quand Venise fut dans un extrême péril, un certain nombre de familles donnèrent des sommes d'argent qui sauvèrent la République, et en retour on leur donna l'inscription au livre d'Or, c'est-à-dire la noblesse.

En France, le pays où l'on critique le plus l'intervention de l'argent en matière nobiliaire, la noblesse s'achetait parfaitement bien, en achetant certaines charges.

La charge de Secrétaire du Roi était une des plus connues. On l'avait surnommée la *Savonnette à vilain.* Mais cette charge n'était pas la seule. Conseillers à certains parlements, correcteurs à certaines chambres des comptes, échevins dans certaines provinces, etc., ces charges étaient même assez nombreuses. [1]

[1] Il convient de remarquer que les charges donnant la noblesse n'étaient pas toutes vénales par exemple, celle du Parlement de Dole, les professorats et même les doctorats de certaines universités et en général les échevinages jusqu'au temps de Louis XIV. D'ailleurs on acceptait la charge pour la remplir, noblesse n'était qu'une conséquence. (*N. d. R.*).

Mais, dira-t-on, sous le premier Empire et la Restauration, l'argent ne jouait pas de rôle dans la noblesse. C'est une erreur.

Assurément quand Napoléon nommait le duc de Montebello ou le duc d'Elchingen, ce n'était pas pour de l'argent, non plus que Louis XVIII quand il créait le duc Pozzo di Borgo ou le duc d'Avaray. Mais il y avait une quantité de cas, moins importants, dans lesquels les intéressés n'obtenaient la constitution ou la reconnaissance d'un titre que s'ils pouvaient fonder un majorat, et l'argent intervenait alors comme un facteur de première importance. Je puis citer, à ce sujet, un fait qui s'est passé dans ma famille, mon grand-père fut plusieurs fois président du Collège électoral de Montenotte. Cela lui donnait le droit, d'après les lois de 1808, de fonder un majorat de baron ou comte de l'Empire.

Il le voulut et ne put pas le faire, par ce que sa femme, qui possédait la plus grosse partie de la fortune du ménage, refusa de donner l'argent. Sous la Restauration, le même fait se reproduisit. Mon grand-père voulait alors se faire reconnaître l'ancien titre de marquis existant dans notre famille. Son ami intime était le comte Corvetto, qui était le parrain de mon père, et qui était ministre de la Restauration. Le comte Corvetto ne demandait pas mieux. La chose était très facile. Elle n'eut pas lieu par ce que mon grand-père ne put pas fonder le majorat, pour le motif cité plus haut. Je puis donc attester que l'argent jouait fort bien un rôle indirect, mais important, sous la monarchie légitime.

Examinons maintenant la situation telle qu'elle est et telle qu'elle doit logiquement être, au regard des chancelleries.

En matière de législation, je ne puis parler ici que de la legislation française, la seule qui ne me soit pas inconnue. Mais plusieurs de mes raisonnements pourront s'appliquer à d'autres pays que la France.

Depuis 1870, la chancellerie française n'enregistre plus les titres du Pape. Depuis 1880, elle n'enregistre plus aucun titre nobiliaire. Le motif ou le prétexte qu'elle allégue au regard du Pape, est que le Pape n'est plus souverain temporal. [1]

Examinons ce motif, qui montre l'ignorance de la nature des titres nobiliaires. Il y a, en effet, plusieurs sortes de titres nobiliaires.

Il y a les titres attachés à des fiefs, les titres attachés à des privilèges, et le titres nus.

Les titres attachés à des fiefs ne peuvent être naturellement donnés que par le souverain propriétaire ou seigneur des fiefs, un souverain français peut seul donner le titre de comte d'une ville française ; le roi d'Angleterre, le titre de seigneur d'une localité anglaise. Quand le Pape possédait ses États, il aurait pu donner à quelqu'un le titre de seigneur d'une des villes d'Italie sur lesquelles il regnait.

[1] Il y a contradiction d'ailleurs entre cette jurisprudence et celle de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, quant aux décorations.

(*N. d. R.*).

Il y a des titres attachés à des privilèges, comme les titres de comtes palatins de l'Ancien Saint Empire, qui conféraient le droit de créer des notaires et de légitimer les bâtards.

Ces titres là produisaient leurs effets dans les pays soumis au Saint Empire, et la raison s'en voit d'elle-même. Si le Pape donnait aujourd'hui des titres accompagnés du droit de créer de notaires, je comprendrais qu'on lui conteste aussi le droit. [1]

Mais il y a les titres nus, c'est-à-dire ne conférant aucun privilège et donnant seulement le droit de prendre la qualité de baron, comte, marquis, duc prince. Pourquoi la qualité de souverain régnant serait elle nécessaire pour les conférer ? Il est d'autant plus difficile d'en voir la raison, que la même Chancellerie française, qui refusait d'accepter les titres du Pape admettait très bien ses décorations, qui étaieut tout aussi bien un attribut de la souveraineté.

Les titres nus ne sont au fond que des décorations héréditaires. Mais c'est là justement ce que ne voulait pas la Chancellerie française. Elle voulait bien laisser le Pape créer des chevaliers et des commandeurs. Elle ne voulait pas lui laisser créer des barons et des comtes héréditaires, par ce que l'hérédité est contraire au système démocratique. [2] Dès lors, le motif de la Chancellerie française était mensonger et inexact. Ce motif n'était plus du tout tiré de la nature du pouvoir du Pape, mais du système démocratique et de son éloignement pour l'hérédité.

Les titres du Pape ont très peu d'existence légale en France ; mais si peu qu'ils en aient, il en ont encore plus que ceux qui n'en ont pas du tout, et de ceux là, la noblesse française est littéralement remplie. Quand M. Révérand disait que les trois quarts des titres portés en France le sont sans droit, il disait une vérité manifeste. Après avoir examiné les titres du Pape, envisageons un peu les autres.

Il y a deux sortes d'usurpations nobiliaires. Il y a celles qui sont faites par un seul individu. Pour celles là, on témoigne encore une certaine sévérité, par ce que, dans ce cas, tout le monde tombe sur un seul. Mais il y a aussi les usurpations collectives, celles faites par un ensemble de personnes. Alors, le nom change, et on dit que ce sont des usages. Seulement, en multipliant, comme on le fait, les usages illégaux, il arrive un moment où l'on se demande quelle valeur ont encore les titres nobiliaires en France.

[1] Nous devons avouer que nous ne voyons pas la raison qui permettrait de contester ce droit, mais que nous voyons seulement le droit légitimé qu'aurait un État de refuser le caractère officiel aux institutions ainsi faites et de ne pas accepter le notaire ainsi institué comme notaire légal et le bâtard ainsi légitime, comme légitimé, tout au plus enfin le droit de l'État, toutes en reconnaissant le titre, de refuser tout droit d'user des privilèges contraires à l'ordre public.

(*N. d. R.*).

[2] Ou peut être la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur étant plus indépendente jugeait plus sainement et moins sectairement que le garde-des-sceaux.

(*N. d. R.*)

J'ouvre une parenthèse pour dire qu'en France, il faut mettre complétement à part le titres de ducs, qui ont toujours été créés et transmis régulièrement, comme tous les titres auraient dù l'être, et que les titres du premier Empire et de la Restauration, de création récente, sont aussi parfaitement réguliers. Qu'enfin, il existe un certain nombre de titres de l'ancien régime, marquis, comtes et barons, dont la création constatée par l'enregistrement aux Parlements, est inattaquable. J'en connais et tout le monde en connaît. Cette réserve faite, je continue.

Ce sont les premières familles de France, les noms les plus grands et ceux qui auraient dù veiller sur la transmission des titres comme sur une arche sainte, qui ont donné les premiers l'exemple des usurpations. Ensuite, ils ont crié quand on a suivi leur exemple, et que tout le monde s'est mis à usurper.

Par exemple, il s'est établi un usage dans les plus illustres familles de France, dans les familles de Ducs et Pairs. C'est que tous les puinés s'appellent comtes. Sur quoi est basé cet usage? Absolument sur rien. Il est tellement répandu que, si j'avais l'honneur de porter un de ces grands noms, je ferais absolument comme les autres. Mais c'est un usage que ces familles ont créé d'elles mêmes, sans qu'aucune loi, aucune ordonnance, aucun décret leur en ait donné le droit.

On raisonne ainsi. « Quand on porte un nom comme le mien, on peut bien s'appeller comte ». Or, c'est parfaitement faux. On peut être un comte parfaitement réel et parfaitement légal et être un très petit personnage sous le rapport de la noblesse.

On peut être extrêmement noble et ne pas même être baron. Voilà un exemple qui est parti de haut, et qui a appris au reste de la noblesse à sauter par dessus les lois.

Un second usage qui a contribué à mettre les titres au pillage a été celui des titres de courtoisie. Sous l'ancien régime, les titres de courtoisie étaient des titres de Cour, donnés à certains personnages, aux lieutenants, généraux aux armées, par exemple, pour leur permettre de faire figure à la Cour, quand ils n'en avaient pas par eux mêmes. Ces titres différaient des autres, en ce qu'ils ne devaient pas figurer sur les actes notariés, sans quoi il seraient devenus semblables à des titres reguliers.

Ils n'étaient naturellement pas héréditaires. D'Hozier, quand il les rencontre, les mentionne ordinairement de cette maniere: « Un tel, *dit le comte* de X ». Cette situation est indiquée par Molière dans sa Comtesse d'Escarbagnas, qui ne manque pas de dire que son mari « Prenait son titre dans les actes publics ».

Sous la Restauration, Louis XVIII créa de nouveau des titres de courtoisie par son ordonnance de 1817 relative aux familles de pairs de France. Mais il ne disait pas que les puinés des pairs de France seraient créés comtes, vicomtes, baron; il disait qu'ils *porteraient* ces titres, c'est-à-dire que ce seraient de simples titres de courtoisie. La conséquence est qu'ils

devaient simplement être portés sur les cartes de visites et dans les appellations mondaines, et non pas figurer sur les actes publics, comme l'auraient fait des titres régulièrement créés et constitués en majorat, ce qui était la règle sous la Restauration. Voilà le droit. Mais l'usage a fait tout autre chose. Toutes les familles ayant des titres se sont mises à faire comme les familles de pairs de France, et tous ces titres ont figuré sur tous les actes publics, ce qui a doublé et triplé le nombre des titres, et dans tout ceci je ne parle que des familles dont les chef possèdent un titre incontestable.

Un troisième usage a été créé, d'aprés lequel les titres ne s'éteignent plus dans une famille. D'après les principes admis partout, comme d'après la nature des choses, quand une branche d'une famille s'éteint, l'aînée des branches subsistantes peut *relever* le titre, mais à une condition ; c'est que la nouvelle branche qui porte le titre descende elle-même du personnage qui a été titrê.

C'est l'évidence même. Quelquefois, par une disposition très rare, d'anciens diplômes portent expressément que le titre, faute de descendants directs, fera retour aux branches collatérales subsistantes. En dehors de ce cas, un titre s'éteint naturellement avec les descendants directs de celui qui l'a reçu. Mais, depuis une cinquantaine d'années, on a créé l'usage contraire.

Les parents les plus éloignés d'une famille titrée, quand la branche titrée s'éteint, relèvent tout bonnement le titre d'eux mêmes, sans décret, sans frais de chancellerie, sans référendaire au sceau, on le prend et tout est dit.

On l'usurpe sur l'État civil, et l'on tourne ainsi la loi de 1858 contre elle-même ; il y a des gens qui appellent cela régulariser un titre. La loi de 1858 avait bien fait de l'État civil une sorte de critérium des titres, mais elle sous-entendait une restriction d'une certaine importance ; c'est que ceux qui inséreraient des titres inexacts dans les États civils seraient poursuivis pour faux. Aujourd'hui on ne poursuit personne, et l'État civil sert à créer le faux titre.

Un quatrième usage, qui commence à poindre, consiste à prendre le titre attaché à une terre que l'on possède et créé pour une autre famille. Je connais une famille, annoblie sous l'ancien régime, propriétaire d'une terre titrée autrefois au profit d'une autre maison : elle en porte aujourd'hui le titre, que l'on voit constamment figurer dans les mondanités des *Gaulois*, *Figaro*, etc.

Il y a quelques années, on voyait, dans le journaux, la mise en vente d'une propriété aux environs de Bordeaux, et on mentionnait qu'à cette terre était attaché un titre de baron ; un semblable fait se passait, il y a quelques mois, pour un château de Seine-et-Oise, mis en vente par une agence. Il y a là une tendance très curieuse de retour aux usages des temps de Saint-Louis. Seulement, au treizième siècle, la noblesse était une fonction. Quand on achetait une baronnie, il fallait avoir des hommes

d'armes et les commander pour la défendre ; il fallait rendre la justice entre ses vasseaux.

Il fallait en un mot remplir les fonctions du baron. On en prenait donc logiquement le titre. Il n'en était plus de même à la fin de la monarchie, où le titre était une question honorifique et dépendait exclusivement du souverain.

Un cinquième usage est, que l'adoption, qui, jusqu'à présent avait conféré le nom de l'adoptant mais jamais ses titres, confère maintenant aussi les titres.

Si, par exemple, un duc de la Rochefoucauld avait adopté un M. Martin quelconque, ledit Martin serait devenu M. Martin de la Rochefoucauld. Mais, quand même toute la famille de la Rochefoucauld se serait éteinte, il ne serait pas devenu le duc de la Rochefoucauld. Aujourd'hui, c'est changé. Sur le rôle de l'Ordre de Malte de 1895, on voit un distingué gentilhomme, le baron de X, adopté par son oncle le marquis de Z, qui s'appelle le marquis de Z. Et on en cite d'autres.

Un sixième usage se répand de plus en plus, c'est que les titres, même ceux créés par primogéniture, sont maintenant portés par tous les descendants mâles. Je connais une famille de vieille noblesse, qui a reçus le titre de baron du roi Luis XI. Aujourd'hui, le chef de cette famille a trois fils. Tous les quatre portent le titre de baron.

Je m'arrête. On voit que quand des écrivains comme la spirituelle comtesse de Martel, dite Gyp, écrit toute une bibliothèque pour critiquer les titres du Pape, au profit de ce qu'elle appelle les vrais titres, il resterait à préciser en quoi consistent et quels sont ces vrais titres, et la tâche ne serait ni simple ni facile.

La vérité est que l'on confond deux questions très différentes; la noblesse, et les titres nobiliaires. Que l'on dise que l'on préfère la vieille noblesse, qui a existé pendant des siècles, dans les divers États de l'Europe, à la noblesse récente, je le comprends parfaitament, mais que l'on ne s'en prenne pas toujours au Pape, ce qui n'est pas très généreux de la part d'une noblesse catholique, surtout quand le Pape agit comme les autres souverains.

Je demande donc la permission de former des vœux pour que la noblesse française soit un peu moins sévère pour ce que fait le Pape, et un peu plus pour ceux qui se confèrent des titres nobiliaires à eux-mêmes, et, puis qu'il s'agit du Saint-Père, je me permets de rappeller l'Évangile qui conseille de ne pas trop chercher la paille dans l'œil de son voisin.

Comte Jules Boselli.

JU BELTRAMINS

(*Contributo alla storia dell'eccidio del B. Bertrando Patriarca aquilejese*)

V'è forse alcuno che ancor ripete, contro giustizia e ragione, che i signori di Spilimbergo, Walterpertoldo ed Enrico fratelli, siano stati fra gli omicidi sacrileghi del B. Bertrando, Patriarca aquilejese. Nulla di più infondato, quantunque una tal quale apparenza sinistra non manchi. Io invito pertanto i mal prevenuti a leggere nella sua vera e completa forma il passo relativo del *chronicon spilimbergense* ed altri documenti; e verranno facilmente convinti che neppure Enrico, il quale tuttavia alla Richinvelda è stato, ebbe grave colpa nel sanguinoso evento. Ecco anzi tutto il genuino squarcio del *chronicon* com'è all'archivio parrocchiale di Vivaro, e com'è presso la Biblioteca di San Daniele nella copia del P. Ongaro, non già come lo stampò l'Ab. Bianchi nel 1856.

" 1350 die sexta julii, die dominica, D. Patriarcha Bertrandus Aquileiensis una cum D..... D. Hermano de Carnea, ac cum D. Gerardo de Cucanea veniens de Sacilo et ipsorum gentium magna comitativa intendebat Utinum pertransire incendendo derobabat villas de Vivario, de Basalgella et Ecclesiam Basalgellae. Quare Domini de Spinimbergo, videlicet D. Henricus, misit gentes quas habebat in Spinimbergo extra, ut eos (?) defenderet (o *defenderent?*) quae... in Spinimbergo, violenter debellaverunt Patriarcham et totam eorum Comitivam. Et in debellatione illa mortuus fuit Patriarcha, et capti fuerunt Domini Federicus et Gerardus predicti et quidam filius D. Gerardi et alii plures Utinenses et quasi omnes.... in bello, et percussi. Patriarcha tamen ductus per hominem de Spinimbergo Utinum fuit; et ibi sepultus per Utinenses. Reliqui alii captivi ducti fuerunt Spinimbergum. Haec autem debellatio fuit facta in Campanea de Richenveld, quae distat a Spinimbergo tribus

miliaribus „. Questa copia più corretta debbo alla cortesia del parroco di Vivaro, D. Antonio Fachin [1].

Dunque, giusta la più integra lezione, Enrico di Spilimbergo si è mosso per pura difesa di ciò che aveva in Spilimbergo, vedendo che era stato dato già il guasto alla sua giurisdizione di Vivaro. È pertanto da ritenersi ch'ei non movesse ad offesa della persona del Patriarca suo principe. D'altronde può darsi che in buona fede egli credesse violato dal Principe il bilaterale contratto della feudalità e ritenesse lecito l'impugnare l'armi a reintegrarlo. Forse, occupato nell'inseguire e prendere alcuni della comitiva fuggiasca, non assistè neppure all'eccidio del Beato, o non potè impedirlo. Bisogna credere questo alla luce dei documenti che esporremo: certamente, i molti altri che ci sono ignoti devono confermare la nostra opinione, altrimenti non avrebbero senso o giustificazione l'assoluta impunità e gli onori che ebbero dal Patriarca Nicolò e dal fratello suo l'Imperatore Carlo IV, i Signori stessi fratelli di Spilimbergo. E in vero rammentiamo anzitutto la lettera da noi edita in *Spilimbergica*, pagg. 88-89, di Carlo IV a Walterpertoldo ed Enrico suddetti, in cui, annunziando la prossima venuta in Friuli del Patriarca Nicolò, lo raccomanda alla *consueta loro fede;* poi prendiamo in considerazione le geste dello stesso Patr. Nicolò che venne terribile punitore, e che, mentre non risparmiò certamente i rei verso il suo predecessore, pur non diede molestia alcuna agli Spilimbergo. Al qual proposito, ecco due lettere inedite conservate in copia autentica del notaio Mischeo nel *Liber Arboris* a Domanins. La prima è di Walterpertoldo al fratello Enrico:

" Carissime frater. Vissis presentibus, sine mora aliqua cum cura solicita facias omnes servitores et habitatores nostros equestres preparare et mittas eos extra Terram ante mediam noctem versus Sanctum Vitum, et quod sint in via oviam domino nostro D. Patriarche qui ante prandium esse debet in Sancto Vito, et hoc de mandato predicti domini nostri, et quod

[1] Il Patr. Bertrando divenne odioso a molti per le sue riforme politiche. Vedi Antonini, il *Friuli orientale*, Milano, Vallardi, 1865, pagg. 178-181. Ivi è riportato il passo del *chronicon*, ma conforme all'ediz. del Bianchi.

sint bene parati iuxta honorem nostrum. Sine mora facias predicta. Bertoldus frater tuus „. — L'altra è di un ignoto a Walterpertoldo stesso, e fa conoscere che v'erano bensì male voci sul conto di Enrico, ma che il Patriarca Nicolò non diede loro peso veruno:

“ Domine mi, noveritis quod dominus Patriarcha multum gratiose recepit fratrem vestrum. Federicus de Portis confessus est sponte se duobus vulneribus percussisse propria manu quondam Bertrandum Patriarcham et excusat Johannem de Vilalta qui est inculpabilis et erit dictus Johannes absolutus. Federicus Boyanus de Civitate, Ottachus cum quibusdam alliis, qui sunt octo vel VIIIJ numero, fugerunt de Civitate timore domini nostri. (*Correggo così il* dominum *che non dà senso, e che nel testo originale si sarà dovuto leggere* Dni nri). Alia non potui vobis scribere ex nimia festinatione. C... (?) Nicol, û (vester?) R. Datum Utini die VIIJ... (caret ex vetustate) „. — Con questa, Walterpertoldo veniva al tutto rassicurato. Infatti, nel *chronicon Spilimbergense* è narrato come nel 1352 nascesse Wenceslao, figlio di Walterpertoldo, e fosse in Travesio battezzato dal Vescovo Concordiese, mentre lo stesso Patriarca Nicolò lo tenne al sacro fonte sulle sue braccia insieme al Co. di Littemberg ed altri. E dal Patriarca e dall'Imperatore ebbero i fratelli di Spilimbergo singolari segni di onoranza, ospitando essi nel loro castello l'Imperatrice Anna: ed anzi Walterpertoldo seguì l'Imperatore ed ebbe da lui il cavalierato in Roma sul ponte Sant'Angelo, primo tra i friulani. Invece altri videro loro rocche distrutte e lasciarono il capo sul patibolo per l'eccidio del Beato: anzi, quel Federico de Portis fu in Udine attanagliato e squartato. Dunque l'innocenza dei Signori di Spilimbergo è luminosamente provata, sebbene in Richinvelda, nel loro dominio, si fosse consumato l'esecrando parricidio. Il nomignolo di *Beltramins*, odiosissimo, come venne dunque agli uomini spilimbergesi? Pel fatto che alcuni fra i popolari della terra, giusta un'altra nota cronaca, oltraggiarono la sacra salma in modo infame. L'edizione del Bianchi sottacque del sacco dato in precedenza a Vivaro perchè si temè alla luce di una cronaca pur forse parziale, di far parere il Patriarca men perfetto

di quello che fu. Ma non si pensò che la parola *derobare* nel m. e. ha il significato di confisca, e la confisca è atto legittimo di principe, e certamente anche scevro di colpa in principe male informato. Così nel secolo XIII il Vescovo di Mantova, per mostrare la sua giurisdizione, fece provare con testi che nei suoi dominî faceva *derobare* le case dei delinquenti. Quanto alla chiesa di Basaldella, forse fu guasta, se pure fu, perchè poteva essere diventata riparo e nido di ribelli o di eretici. Dunque con questa nota, senza la minima lesione della santa memoria del gran servo di Dio, viene definitivamente purgata una illustre e benemerita casa feudale da un'orrida, infondata taccia [1].

F. C. CARRERI.

[1] Nota che la fraterna di San Nicolò di Richinvelda, facendo costruire un altare dal Pilacorte, lo volle adorno dello stemma della casa dominante.

LA QUESTION LOUIS XVII

Je demande la permission d'appeler l'attention des lecteurs sur un côté de la question qui n'a peut être pas été suffisamment mis en lumière. Je suis de ceux qui ne considèrent pas comme historiquement certain que Louis XVII soit mort au Temple, et, après avoir lu la brochure de M. Gruau de la Barre en 1846, les articles de M. Naville dans la *Revue Suisse* en 1905, je vais jusqu'à dire que je crois qu'il y a soixante chances sur cent pour que Naundorff ait été Louis XVII.

Mais il me parait difficile d'aller au-delà. Même parmi les plus chauds amis des Naundorff, je crois que personne ne peut dire qu'il n'y ait absolument aucun doute sur l'identité. Or, il n'est pas possible qu'un prince règne, *en qualité de souverain légitime,* si l'ombre d'un soupçon peut exister sur son identité. Voit-on d'ici ce que deviendrait l'Empereur d'Autriche, ou d'Allemagne, ou le Roi d'Angleterre si quelqu'un pouvait mettre en doute leur identité ? Cela suffirait pour qu'il fut matériellement impossible de mettre Naundorff sur le trône. Si, ce que je crois, Naundorff était Louis XVII, il faut voir là une très grande leçon d'humilité donnée par Dieu aux hommes, en faisant, pour son bien, peut-être, rentrer un fils de Saint-Louis dans les rangs des simples particuliers.

Comte JULES BOSELLI.

DEL TITOLO DI FAMILIARI DI SUA SANTITÀ

CHE GODONO GLI ADDETTI ALLA BASILICA LAURETANA

Per onorare la Chiesa Cattedrale di Loreto, nel cui centro si venera la S. Casa dell'Annunziazione, i Sommi Pontefici — incominciando dal secolo XIV — furono sempre larghi delle loro grazie e dei loro favori. Per gratitudine, adunque, ai Romani Pontefici, pel prestigio della Basilica Lauretana *immediate subjecta S. Sedi*, per l'onore alla S. Casa, credo di fare cosa opportuna e lodevole coll'occuparmi dell'amplissimo privilegio, che Giulio II e Leone X concessero, in perpetuo, agli addetti alla Basilica Lauretana, e cioè ai Canonici, ai Beneficiati, ai Chierici Beneficiati ed ai Cappellani.

Il tempo, i rivolgimenti sociali e la gelosia umana non possono, nè potranno mai far dimenticare il titolo onorifico di *Familiari Pontificii*, concesso dai due mentovati grandi Papi, i quali, in modo particolare ed evidente, vollero dare un segno della loro predilezione all'insigne Santuario di Loreto.

Giulio II, colla Bolla *In sublimia*, il 21 ottobre 1507 concesse quanto segue: " *Motu, scientia, potestate et auctoritate tenore praesentium, perpetuo statuimus et ordinamus... quod omnes et singuli inservientes Ecclesiae de Laureto pro tempore Nostri et successorum Nostrorum Romanorum Pontificum, pro tempore existentium, veri et indubitati Familiares, continui Commensales existant et esse censeantur; privilegiisque et immunitatibus et libertatibus, prerogativis gaudeant et potiantur, quibus alii Familiares Nostri et Successores continui Commensales de jure, vel consuetudine utuntur, potiuntur et gaudent et gaudebunt, seu uti, potiri, et gaudere poterunt quomodolibet in futurum* " [1].

[1] *E Tabulario Almae Domus Lauretanae* - VOGEL: *De Ecclesiis Recanatensi et Lauretana*, vol. II, pag. 245.

Leone X poi, colla Bolla *Ex supernae providentia majestatis*, l'8 dicembre 1514 confermò lo stesso privilegio. Eccone le parole: " ...*Ut Canonici, Beneficiati et Capellani eo magis divinis officiis et aliis sibi commissis sint intenti, quo magis noverint se apostolicis favoribus juvari, fel. record. Julii Papae II, Praedecessoris Nostri, vestigiis inhaerendo eisdem Canonicis, Beneficiatis et Capellanis ipsius Ecclesiae pro tempore existentium ut ipsi et eorum singuli Nostri et aliorum Romanorum Pontificum Successorum Nostrorum veri Familiares et continui Commensales existant... omnibus et singulis privilegiis, immunitatibus, exemptionibus favoribus, gratiis concessis et concedendis uti, potiri et gaudere perpetuo valeant cum effectu* " [1].

Per queste amplissime Bolle di Giulio II e di Leone X, i Canonici, i Beneficiati, i Chierici Beneficiati ed i Cappellani Lauretani sono veri FAMILIARI del Sommo Pontefice e ne godono TUTTI ED I SINGOLI PRIVILEGI, PRESENTI E FUTURI. Qualcuno potrebbe osservare che, per essere *veri Familiari e continui Commensali* del Papa, si richiede, come dicono i Curiali, il *concursus mentis et dentis* [2], e cioè conviene essere destinati a servizio particolare di lui in Vaticano e vivere dello stipendio fornito dallo stesso Pontefice: in questo modo si partecipa alla famiglia pontificia e quasi si asside alla sua mensa. Questo è vero: ma è ancora vero, secondo il parere dei migliori canonisti, che, anche senza essere addetti al servizio del Papa in Vaticano e senza vivere del suo stipendio, si può essere *Familiare* del Sommo Pontefice quando risulti che Egli vi ha dichiarato tale. E questo è proprio il caso dei Canonici, dei Beneficiati, dei Chierici Beneficiati e dei Cappellani Lauretani, che sono e saranno in perpetuo *Familiari* del Papa, perchè i Sommi Pontefici si sono degnati di dichiararli tali per onorare la Basilica di Loreto, che racchiude la S. Casa di Maria e che è *immediate subjecta S. Sedi.*

Ora che sappiamo che le riferite Bolle Pontificie danno agli addetti alla Basilica Lauretana il titolo onorifico di *Fa-*

[1] *Ex Bullario ms. Ecclesiae Lauretanae.* – VOGEL: *op. cit.*, vol. II, pag. 252.

[2] FAGNANUS: *In cap. Ex parte de priv.*, n. 36 – TROMBETTA: *De juribus et privilegiis Praelatorum Romanae Curiae.* Surrenti, ex tip. d'Onofrio, 1906.

miliari del Sommo Pontefice *pro tempore*, ricerchiamo brevemente, secondo il diritto vigente, quali ne sieno i privilegi. I privilegi dei Familiari Pontifici sono di due classi: alcuni (*de jure*) sono contenuti nel corpo del diritto canonico: altri (*de consuetudine*) si trovano nelle speciali concessioni dei Romani Pontefici.

Alla prima classe — *privilegi de jure* — appartengono: *A*) il privilegio di riserva del Benefizio, che, quando è vacante, per riverenza al Sommo Pontefice non può essere conferito da un inferiore, ma solo dalla S. Sede [1]. *B*) il diritto al titolo di *Monsignore* ed all'uso dell'abito *formale* e *piano* della Corte Pontificia. A chi volesse obbiettare, specialmente contro questo ultimo diritto, si può rispondere col seguente chiaro e persuasivo argomento.

Le amplissime Bolle giuliana e leonina — come si è visto — concedono, senza limitazione, TUTTI ED I SINGOLI PRIVILEGI, ANCHE FUTURI, DEI FAMILIARI PONTIFICI PROPRIAMENTE DETTI. È certo che i Familiari Pontifici, propriamente detti, anche onorari, godono *de jure* del titolo di *Monsignori* e dell'uso dell'abito *formale e piano*; dunque FRA TUTTI I PRIVILEGI bisogna riconoscere anche quest'ultimo, che, *implicite*, è compreso nell'enumerazione illimitata di Giulio II e di Leone X.

Finalmente alla seconda classe — *privilegi de consuetudine* — appartengono tutti gli altri, che variano secondo le concessioni speciali dei Romani Pontefici, i quali, iniziando il loro Pontificato, sono soliti onorare i loro Familiari con favori particolari.

Questo per gli ecclesiastici; in quanto ai laici, vi sono i Camerieri della Santa Casa, che continuano gli antichi Cavalieri Lauretani, e portano una croce ad otto punte d'oro avente nel centro l'immagine della SS.ma Vergine di Loreto, pendente da un nastro bianco con righe rosse, gialle e azzurre. A questa categoria appartengono anche i cinquanta *Defensores Almae Domus*, che godono dei privilegi dei Camerieri.

[1] Extrav. *ad regimen, int. comm.* SIMONETTA: *De reservat.* p. 75, n. 25 – FERRARIS: *Bibliotheca*, vol. IV, pag. 34-35 – RIGANTI: *Comm. in regulam IV Cancellariae*, 5, n. 1 *et seq.* - TROMBETTA: *op. cit.*, cap. III, pag. 16.

E qui, *pro coronide,* faccio osservare che non si può sostenere canonicamente e storicamente che tali privilegi sieno scaduti. Non sono scaduti *per morte dei primi induldatarii* perchè tali, privilegi, *ex jure,* debbono continuare in tutti i loro successori, addetti all'ente che esiste ancora. Non sono scaduti *per revoca,* la quale non ebbe mai luogo: ciò è tanto vero che, insieme al decreto di nomina, viene spedito ai nominati l'elenco a stampa dei privilegi, che, al posto d'onore, pone il titolo di *Familiare* del Sommo Pontefice *pro tempore,* citando le Bolle giuliana e leonina. Non sono scaduti per *cessazione del fine del privilegio,* che fu di onorare la Basilica Cattedrale di Loreto, perchè conserva la S. Casa di Maria. Se il fine di onorare la Chiesa Lauretana fu nobile e giusto ai tempi di Giulio II e di Leone X, adesso è sempre opportuno e necessario per la guerra sleale ed accanita, che il modernismo ipercritico fa alla vera causa dell'origine del primo Santuario d'Italia.

Questo è il mio umile parere, che ho voluto esprimere in questi tristissimi tempi, nei quali si guarda a Loreto con occhio bieco ed alla sua Chiesa si vorrebbero togliere glorie secolari. Nel finire, esprimo un voto, che è condiviso da molti amici ed ammiratori delle glorie lauretane. Dell'insigne privilegio, di cui si è parlato, si faccia molto conto, per rispetto a chi lo diede e per rispetto al fine per cui fu dato. Al godimento di esso si promuovano quelli che davvero *pietatis et doctrinae laudibus ceteros antecellunt, deque re christiana egregie sunt meriti* [1].

A. D. RÀDECA.

[1] LEO XIII: Const. - *Illud* - 21 jan. 1894.

LA MISSION DE L'ORDRE DE MALTE AU XXe SIÈCLE

La Sainte Église de Dieu est stable dans sa doctrine et dans sa morale, mais sauf la hiérarchie sacrée, ses institutions se sont modifiées selon les besoins des temps.

Cette vérité apparaît très claire à quiconque s'occupe de l'histoire des ordres religieux. Je l'exposais naguère en étudiant brièvement l'histoire générale des ordres monastiques, dans ma préface à la vie de la grande réformatrice franciscaine Sainte-Colette [1].

Ainsi j'ai été amené à appliquer le même principe à l'histoire des Ordres religieux militaires.

Le besoin de combattre les infidèles les a fait naître; les uns ont paru pour mener contre eux une guerre incessante; les autres ont été créés pour assister les visiteurs des Lieux-Saints, ou soigner les pèlerins dans le hôpitaux, où les immenses fatigues du voyage les entassaient. Ceci est bien prouvé, aussi bien par les titres de ces ordres, que par les lieux mêmes où ils ont paru; Terre-Sainte, Espagne.

Aujourd'hui, les infidèles ne sont pas moins nombreux; mais, hélas, ce n'est plus par le fer qu'on peut les combattre ; ils ne capturent plus corporellement (du moins en général), les pauvres chrétiens, comme jadis les corsaires barbaresques, mais ils tendent des pièges aux âmes.

Ainsi donc, les besoin d'ordres religieux militaires n'a pas disparu. Cependant, la plupart sont tombés en désuétude, ou ont été, peu à peu, par suite des circonstances, presque réduits au rôle des décorations ; certains entretiennent encore une espèce de fraternité entre leurs membres, parfois même ils font quelques œuvres pies ; les ordres Espagnols sont ceux qui en

[1] Paris, Lecoffre, 1905, in-12°.

ce sens se sont le mieux maintenus ; mais les autres, sauf les privilèges pour les membres, ou quant à la dignité de l'ordre, se distinguent de moins en moins des décorations.

Deux seulement ont échappé à cette loi générale et ont su se maintenir jusqu'ici dans leur forme vraiment primitive : Ce sont l'Ordre Teutonique et le S. M. Ordre de Saint-Jean, dit de Malte.

Les malheurs successifs de la Chrétienté ayant fait transférer le siège de ce dernier dans la Capitale du monde chrétien, il a concentré sur lui, les rancunes, l'envie, et aussi la légitime admiration pour un glorieux passé. — Mais il s'est maintenu dans sa forme, avec sa cohésion antique. A lui appartient donc aujourd'hui, plus qu'à tout autre de continuer l'ancien rôle des Ordres religieux militaires.

Et comment dira-t-on? Dans un autre ordre d'œuvres, une famille religieuse va donner la réponse : Les Trinitaires, n'ayant plus depuis la conquête de l'Algérie, le lieu d'exercer leur bienfaisante action dans le rachat de captifs, ont entrepris de délivrer la captivité des âmes ; ils dirigent des écoles et instruisent de pauvres petits enfants.

Vers ce même but peut tendre l'Ordre de Malte, en gardant la même supériorité et la même noblesse d'action que jadis.

Il y a trois ans je publiais ici un court mémoire sur la mission de la noblesse française dans la crise religieuse qui se préparait [1]. Cette crise s'étend, hélas on peut le dire à tout le monde civilisé. L'Ordre de Malte prendra la tête de ce combat contre la mauvaise presse, contre la licence des rues, contre la laïcisation des choses publiques et principalement de l'enseignement.

Parmi les anciens ordres religieux militaires, lui seul peut, par ses conditions actuelles, donner l'ordre de marche et entraîner les autres au combat.

Ainsi, il aura de nouveau bien mérité de l'Église et ajouté une page glorieuse à ses glorieuses annales. Ainsi s'il ne peut apaiser les mécontentements et les froissements inséparables de toute chose humaine, il répondra du moins à ceux qui l'attaquent injustement, aux utilitaires qui ne voient plus à quel

[1] Voir l'année 1904, p. 649.

besoin répond l'ordre de Malte, et aux égalitaires qui ne voient dans la noblesse qu'un privilège injustifié et non ce qu'elle est vraiment, l'obligation de combattre au premier rang pour Dieu et pour la civilisation.

Les francmaçons, le fleau des temps actuels, prétendent descendre de l'ancien Ordre religieux militaire du Temple. Et ils sont vraiement l'Ordre religieux militaire de Satan. Ils sont l'élite et la garde d'honneur de la nombreuse armée de l'Ange déchu qui donne l'assaut à la forteresse de la Foi. En face d'eux, l'Ordre de Saint-Jean, l'Ordre religieux et militaire de l'Église, sera l'élite de l'armée chrétienne et la garde d'honneur du Christ.

Les catholiques suivront leur bouillante sortie et seconderont leurs efforts, comme jadis les Croisés suivaient un grand maître de Saint-Jean leur criant: " Entrez, tout est nôtre „.

Le Chev. PIDOUX.

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI

RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA.

163. Codice Cicogna 2458-bis e ter. Cartaceo di c. 452; mm. 320 × 225. *Barbaro Marco. Genealogie Nobili Venete.* Il patrizio Marco Barbaro qm. Marco, nato nel 1511 e morto nel 1570, compose quattro libri di Storia Veneziana che Marco Foscarini ricorda con onore nella sua opera *Della Letteratura Veneziana.* Il terzo libro del Barbaro. manoscritto, era posseduto dal Foscarini stesso e conteneva, in 451 fogli, la descrizione delle Nobili Famiglie Veneziane, cento e tredici delle quali già allora erano estinte. Di ogni famiglia erano notate le volgari tradizioni sopra la origine loro e quindi seguivano le notizie precise tratte dai Libri pubblici dell'Avogaria, del Consiglio, dei Matrimoni, della Cancelleria Segreta e dei Magistrati, dai Rogiti dei Notai, dalle Iscrizioni sepolcrali e da altri innumerevoli documenti.

Il prezioso Codice passò, insieme con tutti gli altri del Foscarini, alla Biblioteca Imperiale di Vienna.

La presente nitidissima copia, con molti stemmi miniati ed altri soltanto segnati, corrisponde perfettamente all'originale come ne fa fede la trascrizione della genealogia Polo, eseguita nel 1828 dal Codice di Vienna, trascrizione che fu appunto unita a questo manoscritto Cicogna perchè di esso, col confronto, si possa da ognuno constatare la esattezza.

Precede un Sonetto che comincia:

Chiunque sei, che di saper contezza
Desii di Eccelsi e Sublimi Eroi
D'Alta Prosapia, con i Fatti suoi
Leggi il presente Auttor con Esattezza.

Continuano i versi a dire le lodi di Marco Barbaro che fu veramente un coscenzioso genealogista; egli e il Capellari sono anzi, da alcuni, ritenuti i migliori genealogisti del Veneto Patriziato. L'opera

autografa di Alessandro Capellari è conservata nella Biblioteca Marciana ed è interessante per il fatto che essa contiene anche le principesche famiglie forestiere, ascritte in epoche diverse alla Veneta Nobiltà, e per le copiosissime illustrazioni che permettono di poter facilmente tessere la biografia dei patrizi che in qualche modo si sieno distinti. È un'opera adunque diversa da questa del Barbaro che parla soltanto delle famiglie antiche estinte o ancora ai suoi tempi esistenti e che, pur essendo esattissimo, è meno ricco di annotazioni. Insomma, per lo studioso sarà sempre utile consultare ambedue i genealogisti.

In fine del secondo volume del presente Codice vi è un fascicolo contenente, in copia moderna, l'origine e la genealogia della famiglia Barbaro.

164. Codice Cicogna 2498 a 2504. Cartaceo; mm. 317 × 217.

Discendenze Patrizie. Anche questi sette volumi hanno la loro origine nella su accennata opera del Barbaro. Leggesi infatti nell'antiporta: *Del principio di questi libri fu autore ser Marco Barbaro etc.*

Dal Codice originale ne trasse copia il patrizio Tomaso Corner qm. Francesco e la trascrizione presente — di scrittura bellissima e con gli stemmi miniati — è dovuta a Nicolò Bon. Essa, come risulta dall'*ex libris*, appartenne già alla biblioteca di Lorenzo Antonio da Ponte che, di suo pugno, vi fece alcune aggiunte: altre ne scrisse pure Emanuele Antonio Cicogna, così che le notizie genealogiche arrivano fino agli ultimi anni della Repubblica.

È facile immaginare quindi di quale grande interesse, di quale straordinaria importanza sieno, per gli studiosi, questi sette volumi malgrado qualche errore di copia in essi contenuto, errore, del resto di agevele correzione ove, nei casi dubbî, vengano consultati il citato Capellari e i Libri d'Oro manoscritti che si conservano presso l'Archivio di Stato.

165. Codice Cicogna 1111 (4). Cartaceo di pagine 35; mm. 198 × 142.

Origine delle Famiglie Patrizie aggregate al Maggior Consiglio nei secoli XVII e XVIII.

166. Codice Cicogna 1575. Cartaceo di pagine 427; mm. 251 × 187.

Famiglie Venete. Non sono comprese che quelle aggregate al Maggior Consiglio dal 1644 al 1669 per la guerra di Candia. Di ogni famiglia è riportata la supplica e il decreto di ammissione.

167. Codice Cicogna 2029. Cartaceo di pagine 46; mm. 280 × 195.

Origine di tutte le famiglie fatte Nobili in virtù d'offerte nel tempo della guerra prima di Morea, 1686, e nel tempo della seconda guerra di Morea, 1716.

Le brevi notizie sono scritte senza riguardo alcuno e senza reticenze così che è accennato alla bassa origine delle famiglie e al nessun merito di alcune di esse per essere ascritte al patriziato.

168. Codice Cicogna 2163. Cartaceo di carte 408; mm. 295 × 203.

Il Libro d'Oro dall'anno 1400 circa, sino l'anno 1600 circa. Si contengono i matrimoni. Alcuni matrimoni risalgono al 1348, altri giungono al 1606.

In fine sono aggiunti alcuni fogli più antichi, pure di Nozze patrizie. Codice interessantissimo in cui però sono ricordati i matrimoni degli uomini soltanto: di ben maggiore importanza è quindi il *Libro Nozze* di Marco Barbaro q. Marco che trovasi alla Marciana proveniente dalla collezione Svayer, nel qual *Libro* sono invece compresi, con disposizione alfabetica, anche i matrimoni delle donne patrizie.

169. Codice Cicogna 2328-2329. Cartaceo di c. 120 e 316; mm. 304×210.

I *Storia delle famiglie Patrizie antiche estinte:* notizie ed alberi genealogici probabilmente tratti dalla ricordata opera di Marco Barbaro. Di ogni Casato son riprodotti con diligenza e buon gusto le armi e i cimieri.

II *Storia delle Famiglie Venete P. esistenti, con le particolarità degli Uomini Illustri che figurano nella Repubblica.* Questa *Storia* è tratta dall'opera del patrizio Girolamo Priuli qm. Francesco, reputato genealogista che visse dal 1585 al 1674: essa però ha alcune aggiunte che arrivano al 1683.

I due volumi furono compilati negli anni 1772-1773 e appartennero a ser Vettore Molin che in quell'epoca copriva la carica di *Avogador di Comun.*

170. Codice Cicogna 3662. Cartaceo di pagine 451; mm. 345 × 245.

Cronico delle Famiglie Nobili Venete, che abitarono in Regno di Candia, o mandate in Colonia, o capitate con altre occasioni sino al tempo, che il Regno stesso passò sotto il Dominio de' Turchi, con le discendenze di quelle, che rimpatriate in detto tempo, s'attrovano tuttavia in Venetia. MDCLXX.

Molte famiglie patrizie erano state mandate nell'isola di Candia perchè, con la loro influenza, la colonia potesse meglio venir governata: quei Nobili però potevano esser lo stesso nominati alle cariche del Senato, ai magistrsti e ai reggimenti tutti della Repubblica.

Questo Codice, dopo alcuni cenni generali sulla storia di Candia e di Venezia, contiene notizie ed alberi genealogici delle famiglie patrizie che abitarono l'Isola. Esso è una copia dell'opera del N. H. Giannantonio Muazzo il cui originale trovasi nella Biblioteca Bertoliana di Vicenza in due volumi segnati G. 1, 11, 6-7.

Il patrizio Giannantonio Muazzo q. Francesco, nato in Candia nel 1621 e morto nel 1703, scrisse altre opere di Storia che Marco Foscarini ricorda pure con onore nella sua *Letteratura Veneziana.*

La presente copia è autenticata da Girolamo Gori, notaio di Veglia, 30 aprile 1788.

171. Codice Cicogna 3663. Cartaceo di pagine 193; mm. 345 × 245.

Cronico delle Famiglie Nobili Venete che abitarono in Regno di Candia, etc.

Il Codice è simile al precedente, soltanto furono ommesse molte delle notizie storiche che in quello sono ricordate. Anche la presente copia è autenticata dal notaio Gori.

172. Codice Cicogna 3700. Cartaceo di pagine 352; mm. 373 × 237.

Cronica descritta da Gio. Carlo Scivos nella quale si ritrova brevemente l'origine di tutte le famiglie de Nobili Veneti con le arme loro dipinte.

È una delle più stimate Cronache delle Famiglie patrizie per l'abbondanza e per l'esattezza delle notizie storiche delle quali è corredata.

173. Codice Cicogna 922. Cartaceo di pagine 76; mm. 205 × 280.

Libro de Parenti con li Alberi della loro Genealogia per la loro più stretta congiontione fatto l'anno 1709 da me N.° M.° — Aggiuntivi ancora li dipendenti 1714.

L'autore è il patrizio Nicolò Marcello e il Codice comprende appunto gli alberi genealogici dei parenti del compilatore: sono ricordati anche i nomi e i matrimoni delle donne.

174. Codice Cicogna 2154. Cartaceo di pagine 213 e 201; mm. 285 × 195.

Annali delle Famiglie Morosini ricopiati esattamente da Individuo della stessa, tratti da un libro esistente nella Pubblica Libreria di Venezia intitolato Il Campidoglio *in più volumi alfabeticamente disposti.*

L'autore del Codice della Biblioteca Marciana da cui furono tratti i presenti cenni è Girolamo Cappellari Vivaro. Questa parte però non arriva che a Mattio Morosini del 1693, così che il copista vi aggiunse: *Seguito di Annali della Casa Morosini raccolto con diligenza da Natale della Casa stessa, etc.* Questa seconda parte, compilata da Natale Morosini, comprende una serie di alberi genealogici moventi tutti da un Paolo Morosini dell'anno 968.

175. Codice Cicogna 1616. Cartaceo di carte 65; mm. 282 × 198.

Arme Dogi e Patriarchi — Icones et Insignia Seren.um Principum ac Ill.m ac Rev. Episcoporum et Patriarcharum Ven.um auct.e Io. Dom. Pasq.ni — di Gio. Domenico Pasquini Interveniente veneziano, proprietario Alessandro Zanchi, 1 novembre 1837. Oltre ai nomi e agli stemmi, rozzamente miniati, dei Dogi e dei Patriarchi, vi sono interessanti notizie storiche e biografiche.

(*Continua*). RICCIOTTI BRATTI.

Ex-libris de la MARÉCHALE DE BROGLIE

Deux écussons accolés. Le premier d'or en sautoir ancré d'azur (Broglie) (les couleurs sont mal indiquées dans l'*ex-libris*); le second de gueules au chevron d'argent accompagné de trois étoiles de même (Locquet); couronne de duc sous un manteau armorié, sommé d'une couronne de prince du Saint Empire. Les écussons accolés à deux bâtons de maréchal de France. Sur un ruban placé sous les deux écussons, les mots: MADAME LA MARÉCHALLE DUCHESSE DE BROGLIE.

Thérèse Gilette Locquet, était fille de Charles Locquet sieur de Grandville, armateur de Saint-Malo. Elle épousa le 5 février 1716 François-Marie comte de Broglie, dit d'abord le comte de Buhy, qui devint maréchal duc de Broglie et mourut le 22 mai 1745. De son mariage sont issus: Victor-François duc de Broglie, maréchal de France; Charles comte de Broglie, lieutenant-général des armées du Roi, et François comte de Revel, colonel, brigadier des armées du Roi, etc.

La maréchale duchesse de Broglie mourut à Paris le 4 mai 1763.

La maison de Broglie, d'ancienne noblesse provençale, originaire de Quiers, descend d'Ubert de Broglie, sénateur à Quiers en 1254. Il était dejà mort en 1263, d'après un acte notarié par lequel *Ardicio f. qm. Uberti De Broglia* fit le consignement de ses biens. On a déjà parlé de cette famille dans la *Rivista Araldica* de 1903, p. 525.

Marquis DE JANDRIAC.

LOS CONDES DE VILLAFRANCA DE GAYTÁN

En el interesante articulo que sobre la familia de Carranza publicó D. Martin Fernández Arroyo en el número de la *Rivista Araldica*, correspondiente al mes de noviembre, leemos que D.ª Agustina de Carranza y Meneses Girón, Marquesa de Arabaca, casó con D. Luis de Ayala, tercer Conde de Villafranca, y transmitió el titulo a D. Luis de Ayala y Carranza.

La noticia es cierta en cuanto à la filiación, pero inexacta en cuanto al apellido que atribuye à entrambos Luises, que no fué el de Ayala, sino el de Gaytán de Ayala, cuya nobilísima progenie relataremos brevemente, así como la sucesión hasta nuestros dias de la linea condal.

I. **Lope Fernández Gaytán,** Portero Mayor del Rey de Castilla.

II. **Juan Gaytán el Viejo,** Fundó en Toledo el mayorazgo de Gaytán à 15 de Julio de 1401. Fueron sus hijos: Lope, casado con D.ª Guiomar de Meneses, la cual agregó bienes à dicho mayorazgo por escritura de 24 de abril de 1451, y D.ª Juana, que signe esta linea.

III. **D.ª Juana Gaytán,** casada con Gonzalo Diaz de Pantoja.

IV. **Pedro de Pantoja Gaytán,** casado con D.ª Leonor Nuñez de Rivadeneira. Otorgaron testamento en 16 de Julio y 27 del mismo més de 1446. Fueron sus hijos: Gonzálo, que sigue esta linea, y Juan, que casó con D.ª Juana de Vaca y tuvo à D. Luis Gaytán, marido de D.ª Catalina de Ayala, quienes formaron la primera alianza de estos dos apellidos.

V. **Gonzalo Gaytán de Rivadeneira,** casó con D.ª Isabel de Guzmán, hija de Gil Gonzalez Dávila y de su mujer D.ª Aldonza de Guzmán; mediante escritura de Capitulaciones otorgada el 1º de octubre de 1459.

VI. **El Comendador Juan Gaytán,** Caballero de la Orden de Santiago, Señor de la villas de Buzarabaxo y Villafranca de Gaytán y dehesa de Majazala. Casó con Doña Maria de Oviedo.

VII. **Luis Gaytân,** Casó con D.ª Isabel de Ayala, hija de Diego Lopez de Ayala y D.ª Ines de Ayala, vecinos de Toledo. Testó en 1559.

VIII. **Don Juan Gaytán de Ayala,** Caballero de la Orden de Santiago, sucesor en el mayorazgo de Majazala y Buzarabaxo, Mayordomo Mayor del Archiduque Alberto. Casò con Doña Francisca de Padilla.

IX. **Don Luis Gaytán de Ayala,** Caballero de la Orden de Santiago, Embajador en Saboya, sucesor en la casa y mayorazgos de Gaytán; creàdo por el Rey Don Felípe IV Conde de Villafranca de Gaytán en 1624. Casó con D.ª Inés Maria de Ayala, mediante escritura de Capitulaciones otorgada el 2 de abril de 1596.

Fueron sus hijos: Don Juan Gaytán de Ayala, segundo Conde de Villafranca de Gaytan, que murió sin posteridad, y Don Luis Gaytàn de Ayala, que sigue esta linea.

X. **Don Luis Gaytán de Ayala,** Tercer Conde de Villafranca de Gaytán. Casó con D.ª Agustina de Carranza y Meneses Girón y Ramirez de Arellano, Marquesa de Arabaca. Fueron sus hijos: Don Juan Gaytán de Ayala y Carranza, Cuarto Conde de Villafranca de Gaytán, padre de D.ª Maria Francisca Gaytán de Ayala y abuelo de D. Joaquin de Sobremonte y Gaytán, que fueron respectivamente 5º y 6º Condes del mismo titulo, y D. Luis Diego, que signe esta linea.

XI. **Don Luis Diego Gaytán de Ayala,** Marqués de Arabaca, nació en Madrid en 1653 y casó con D.ª Teresa Maria de Arriarán y Valbellido, nacida en Madrid en 1652, Marquesa de Tola y Señora del palacio de Arriarán, de Parientes Mayores del bando oñacino el Guipúzcoa.

XII. **Don José Ignacio Gaytán de Ayala,** Señor del Palacio de Arriarán, Marqués de Arabaca y Tola, nació en Segura de Guipúzcoa en 1637 y casó en la misma villa en 1720 con D.ª Manuela Josefa de Larzanguren y Echabe natural de San Sebastián.

XIII. **Don Manuel José Gaytán de Ayala,** Señor del Palacio de Arriarán, Marqués de Arabaca y Tola. Fué séptimo Conde de Villafranca de Gaytán à la muerte sin posteridad de su primo D. Joaquin de Sobremonte, y octavo Conde del Sacro Romano Imperio, à la de D. Pablo Gaytán y Pantoja. Casó en Zalduendo (Alava) con D.ª Vicenta Manuela de Andoin y Recalde, natural de Vitoria, Señora del Palacio de Recalde en Vergara y de las casas y mayorazgos de Andoin, Bañez de Artazubiaga. Roma-Galarza, Elusa, y Ubilla.

XIV. **Don Manuel Maria Gaytán de Ayala,** Octavo Conde de Villafranca de Gaytán y noveno Conde del Sacro Romano Imperio, Marqués de Arabaca y Tola, etc., etc. Nació en la casa solar de Artazubiaga en Mondragón el año de 1744. Elegido por la provincia de Guipúzcoa en las Juntas generales extraordinarias de 1794 primer Diputado General à guerra, en la que se sostuvo entonces contra la República francesa, demostrò en el desempeño de tan dificil cargo las más altas y relevantes dotes. Casó con D.ª Maria Gabriela de Zuloaga y Plaza, natural de Fuenterrabia, hija de los Condes de Torrealta.

XV. **Don José Maria Gaytán de Ayala,** Noveno Conde de Villafranca de Gaytán y décimo del Sacro Romano Imperio, Marqués de Arabaca y de Zola, Señor de la Casa y palacio de Arriarán, etc. Casó con D.ª Maria Casilda de Areizaga y Zuloaga.

XVI. **El Excmo Señor D. Cándido Gaytán de Ayala,** décimo Conde de Villafranca de Gaytán, Señor del Palacio de Arriarán, etc. etc. Nació en Mondragón en 1819; fué Primer Diputado General de Guipúzcoa en 1845 y Senador del Reino por la misma provincia en muchas legislaturas; señaladamente en los años de 1865 y 1866 en que fué de los pocos pero fervientes católicos que en el Senado español se opusiéron al reconoci-

miento de la Unidad italiana. Casó con D.ª Tomasa de Jusué y Paternina.

XVII. **El Excmo Señor D. Iñigo Gaytán de Ayala,** undécimo Conde de Villafranca de Gaytán y actual Jefe de esta ilustre Casa, ex-senador del Reino por la provincia de Guipúzcoa; condecorado por S. S. el Papa Leon XIII con la Gran Cruz de San Gregorio Magno, en premio a sus méritos y virtudes de caballero cristiano y à su constante y acendrada adhesión à la causa católica. De su matrimonio con la Condesa Doña Maria Clara de Artazcoz y Urdinola tiene por hijos: D. Cándido Gaytán de Ayala, actual Conde del Sacro Romano Imperio, residente á San Sebástián. Casado con D.ª Clara de Larrañaga; D. Antonio Gaytán de Ayala, actual Marqués de Tola de Caytán, vecino de Bilbao, casado con D.ª Jesusa de Garmendia; D.ª Dolores y D.ª Teresa, Monjas en los Conventos de la Enseñanza de Logroño y Vergara respectivamente; y D. Vicente y D.ª Carmen Gaytán de Ayala, que no han tomado aun estado y residen con sus Señores padres en el Palacio de Recalde.

Los cortos limités de este artículo no nos permiten detallar las muchas ramas que del tronco cinco veces secular de los Gaytánes se han derivado y entre las cuales figuran las de los Marqueses de Valde-Espina, los Vizcondes de Santo Domingo, los del Cerro de las Palmas, los Condes del Valle y Marqueses de Balzola, los Marqueses de Murua, los Condes de Monterrón, los Marqueses de Casa-Jara y Condes de Casa-Palma y Vallehermoso, los Marqueses del de Villa Antonia, los de Unzá del Valle y los de Villaréal de Alava, los Patrones de Marquina-Echebarría y otras ilustres familias del país vasco y de la aristocracia española.

JUAN CARLOS DE GUERRA.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Gelli Jacopo - *3500 ex-libris italiani.* — Milano, 1908. (Manuale Hoepli).

Il merito di un buon manuale consiste nel riassumere con chiarezza quanto è utile a sapersi intorno ad uno speciale argomento. Non si pretende in un libro di tal fatta perfezione ed infallibilità, ma si richiede come base principale l'esattezza.

Specie dopo la splendida pubblicazione del Bertarelli e del Prior, riesciva più difficile l'impresa a cui si è accinto l'A. ed era il caso o di riprodurre in sunto il Bertarelli o di accrescerlo con un numero considerevole di nuove vignette di *ex-libris* autentici.

Disgraziatamente, se togliamo gli stemmi vescovili che in grandissima parte non sono *ex-libris;* ed alcune vignette straniere che non si sa perchè vi siano e tutti quegli *ex-libris* che l'A. riporta con restrizioni per quanto riguarda la loro autenticità, il numero dei veri *ex-libris* è ridotto a ben poca cosa! In verità doveva l'A. limitare il suo manuale a questi ultimi e non dar posto agli incerti che ingenerano confusione. Quantunque egli protesti la sua buona fede ed anzi chieda lumi ai lettori, sarebbe stato meglio che non avesse accennato a certe contraffazioni che saltano agli occhi e che ad un conoscitore come lui non avrebbero dovuto lasciar nemmeno il dubbio, poichè non sono di quelle cui egli accenna nella prefazione *eseguite con arte ed abilità tale* da trarre in inganno un espertissimo nella materia. Del resto non si capisce quale scopo abbia avuto l'A. che è collezionista e non negoziante, a lasciare nell'incertezza i collezionisti: Molti *ex-libris* falsi sono però riportati come buoni, ciò che non va troppo a lode del discernimento del raccoglitore.

Se dovessimo esaminare attentamente il manuale, troppo ci estenderemmo nel rilevare gli errori che l'A. modestamente nella sua prefazione prega gli siano indicati, poichè in ogni pagina vi sarebbe qualche osservazione da fare. In quanto alle *lagune* che l'A. vuole gli si *riempiano,* non è il caso di parlare d'acqua dove vi è esuberante materia da buttare al fuoco.

Mi limiterò soltanto ad alcune considerazioni fatte nell'esaminare le 840 incisioni di cui va adorno il volumetto, egregiamente edito dal commendator Hoepli di Milano, senza preoccuparmi degli *ex-libris,* soltanto descritti e non riprodotti.

Quando si prova che un preteso *ex-libris* non è che una carta da visita od uno stemma di dedica, oppure prelatizio, i collezionisti adducono

come scusa che *può aver servito anche come ex-libris*. Con questo sistema si largheggia di tal maniera da favorire i mercanti di *ex-libris* i quali non vogliono altro, e qualunque stemma che trovano o ritagliano da qualche frontispizio, lo attaccano sul cartone di un volume e lo fanno passare per quello che non è. Si è arrivato fino a tagliare gli orribili stemmi inc. in legno, del volume di Fumi e Lisini sulle alleanze dei conti Pecci; ed il Gelli riporta al n. 120 appunto quello dei Bargagli. Se avessimo tempo e voglia, ci riescirebbe facile dimostrare che, degli stemmi prelatizi riprodotti, la maggior parte è ritagliato dalle pastorali dei vescovi o da frontispizi di libri. Degli altri troppo avremmo a ridire. Ci bastino alcune spigolature.

L'*ex-libris* che l'A. vuole degli Alberti è invece lo stemma di un Abate Zanchini, romagnolo.

I N. 49 e 53 escludo recisamente siano *ex-libris* perchè stemmi di dedica a Barberini ed ai Borboni di Napoli.

I N. 61, 119 si riferiscono ai Bonacossi, famiglia fiorente e non estinta, come afferma l'A. e vennero tolti da ristampe *recentissime* di stemmi, che non furono mai *ex-libris*.

Il N. 72 che l'A. riporta come *ex-libris* dei Barbiano, non è che uno dei soliti stemmi dei manifesti ufficiali della casa d'Este di Modena, così il N. 113 indicato come *ex-libris* dei Barbiano è una testata di dedica a Donna Marfisa d'Este, moglie di Alderano Cibo marchese di Massa Carrara.

Il N. 85 è falso e il Bottilieri non ha mai esistito. Fu fabbricato a Roma con altri *ex-libris* riprodotti ingenuamente dall'A. fra i quali il N. 124: Bossi; Il N. 80, Bacci, non è *ex-libris;* il N. 89 è uno stemma dei Bichi, partito degli Agostini di Siena e non dei *Borghesi.*

L'A. fa bene a ritenere apocrifo l'*ex-libris* di Pio VI perchè è lo stemma ufficiale di Papa Braschi. L'*ex-libris* Boetti (N. 104) è un grosso granchio perchè è semplicemente lo stemma che serviva per le pastorali al Cardinal Borgia di Velletri.

Escludo che sia *ex-libris* la vignetta 163 con l'arma dei Crivelli ed il N. 134 è lo stemma di Girolamo Crivelli Vescovo di Nepi e Sutri nel 1778 ed è stampato in verde in una pastorale che abbiamo sott'occhio.

Non è dunque l'*ex-libris* di Carlo Crivelli Cardinale come pretende l'A.

Il N. 210 è lo stemma del Card. Cornaro creato da Innocenzo XII e perciò ha nel capo lo scudetto de' Pignatelli.

Il N. 212 che ci presenta come *ex-libris* dei Cornaro è uno stemma del Card. *Acquaviva d'Aragona!!*

Escludiamo il N. 162, stemma del Card. Chiaramonte, prima di divenire Sommo Pontefice col nome di Pio VII.

Il N. 175 è uno stemma eseguito per le nozze Carafa-Pignatelli e non *ex-libris*.

Il N. 183, stemma di stile tedesco, ha la scritta: Franciscus Centius e l'A. lo chiama *Cenci Francesco da Roma*, pur riconoscendo che l'*ex-libris*

viene erroneamente attribuito al padre di Beatrice Cenci. Lo stemma però è completamente diverso da quello della potente famiglia romana; poi, in latino questa era detta Cincia o de Cinciis e talvolta de Cynthiis però mai *Centius* che corrisponde a *Centi* o *Cinti* o ad un nome forestiero che abbia con questo analogia.

Il N. 243 è certamente uno stemma, fatto per nozze Della Chiesa-Roero.

Il N. 296 è l'etichetta del libraio Farai e non *ex-libris*.

Il N. 316 è un ritrattino del doge Pietro Gradenigo e non vediamo l'*ex-libris*.

Il N. 334, *Gabriel*, fu stampato anche dalla nostra Rivista e messo in dubbio; deve trattarsi piuttosto di una antiporta.

Ci vuole proprio coraggio a presentarci come *ex-libris* di Leone XIII una brutta riproduzione in zinco del sigillo detto del Pescatore che serve per i brevi pontifici, ed è poi stupenda la trovata di attribuire recisamente a Prospero Lambertini, che poi fu Papa col nome di Benedetto XIV, un *ex-libris* (N. 372) che viceversa poi altro non è che lo stemma del Cardinale Andrea *Negroni* († 1789) mentre al n. 37 l'A. riporta lo stemma del Card. G. F. Negroni († 1712) col nome di Ranieri *Alliata* Arcivescovo di Pisa. Infatti gli Alliata ed i Negroni portavano lo stemma d'oro a tre pali di nero che non possono essere confusi coi pali di rosso dei Lambertini.

397. Stemma Mattei sostenuto dalla giustizia. Ma che razza di *ex-libris* è questo? Bastava che il Gelli avesse letto ciò che sta scritto sul libro che che regge l'angelo, per convincersi che non si tratta che di una vignetta che servì d'illustrazione alle Decisioni rotali stampate nel 1656. Simile vignetta si trova anche con le armi di Papa Alessandro VII nelle *Decisiones coram Otthobono*.

Dove poi emerge la perspicacia dell'A. è nel N. 406 in cui spaccia per *ex-libris*, l'iniziale *S* attraversante sopra uno stemma partito dei Medici e degli Orléans, ritagliata dalle *Poesie sacre dell'Adimari* (Firenze, 1696). È un colmo!

Il N. 440 è uno stemma di dedica ai Medici, ma non a quelli del ramo di Marignano perchè costoro non portarono mai la corona del *granduca* ma quella principesca.

Lo stemma Pasini N. 506, con corona *baronale*, con colomba con le ali aperte, senza ramo d'ulivo, è la *prova* di un orribile cliché in legno che l'incisore del defunto Cav. di Crollalanza fece per la sua Rivista, non fu stampato perchè errato nella figura principale e nella corona. Il numero 538: Papafava, è un *cul-de-lampe* graziosissimo: il N. 552 Pisani è l'arma Michiél partita con quella dei Pisani; il N. 601, Rispoli, è una marca tipografica e non un *ex-libris*.

Infine, sfogliando il volume ritorno al N. 542 e proprio rimango di sasso nel vedere fra gli *ex-libris* l'arma de' Pazzi che l'A. ebbe forse intenzione di affibbiare a Santa Maria Maddalena! Possiedo l'albero genealogico fatto in occasione di una lite per un maggiorasco. Da esso venne

fotografato lo stemma che riporta l'A. con la identica inscrizione che vi è sotto e che per sè sola allontana l'idea dell'*ex-libris*. Ma basta; non vogliamo essere noiosi, perchè avremmo da riempire questo intiero fascicolo di osservazioni. Non rileveremo le omissioni, nè i moltissimi sbagli di stampa (?) che storpiano tanti nomi nè la dimenticanza dei nomi degli incisori di molti, *ex-libris*, nè la confusione che l'A. fa delle incisioni in zinco, in legno ed in rame.

Ci basti l'avere così alla rinfusa accennato a quelle mende, non lievi, che ci colpirono nello sfogliare le pagine di questo disgraziato Manuale.

Béthencourt (**F. Fernández de**). *Anuario de la nobleza de España.* — Madrid, 1908, Fortanet, in-16°.

Dal 1890 in cui cessò l'interessante pubblicazione de los *Anales de la Nobleza de España*, ne era ansiosamente attesa la continuazione e l'A. medesimo di quell'annuario riprende oggi, con altro nome e con altre vedute, simile genere di effemeride nobiliare. Sia data lode all'iniziativa del valente autore della grandiosa *Historia genealogica de la monarquia Española*, perchè un annuario nobiliare ispira sempre poca fiducia ed uno scrittore oscuro per quanto ragguardevole riuscirà sempre sospetto. Invece chi ha dedicato tanti anni della sua vita alla colossale opera genealogica che è monumento di gloria per la nobiltà spagnuola, offre garanzie più che sufficienti di serietà e di esattezza.

Questo primo volume contiene la genealogia e lo stato personale vivente delle famiglie dei Grandi di Spagna, e dei titolati in genere. Seguono cenni di molte famiglie non titolate e gli elenchi dei cavalieri degli ordini militari spagnuoli. Avremmo desiderato trovare anche gli elenchi dei cavalieri spagnuoli della *Lingua* di Castiglia e di Aragona degli ordini di San Giovanni e del Santo Sepolcro. Quest'ultimi specialmente han per capo supremo e Gran Balì in Ispagna il Re D. Alfonso XIII.

Il volume è illustrato da bellissimi ritratti ma ci lusinghiamo che negli anni venturi anche la forma sarà migliorata e lo vedremo corredato da stemmi a colori.

Auguriamo molti anni di rigogliosa esistenza a questa pubblicazione e quindi al suo illustre compilatore e nostro dilettissimo collega il senatore de Béthencourt che ancora è in fresca età e da cui molto attendono e tutto sperano i nostri studi.

Rosati Maria Luisa: *Francesco IV d'Austria d'Este e i congiurati del 1831.* — Viterbo, Agnesotti, 1907. — *Carlo Alberto di Savoia* e *Francesco IV d'Austria d'Este.* — Albrighi e Segati, 1907.

Una Nemesi storica pesa su tutti i moderni illustratori dell'epoca della Rivoluzione. Essi che si adoprano a glorificarne i fattori, a rendere odiose le antiche Signorie, vinti, quando sono onesti, dalla forza dei documenti, son costretti ad onta di tutte le loro riserve e professioni di principî a

tessere l'elogio di dinastie spodestate, e a mettere in luce la nequizia, l'ingratitudine, la follia dei rivoluzionari, le loro arti sleali e malvage, l'opera e i fini orribili delle sette.

Raffaele de Cesare nelle sue opere su Roma e Napoli, riesce, contro sua voglia, a rendere amabili i governi che vorrebbe vilipendere; Alessandro Luzio redime Radetscky e Salvotti, e così tanti altri. Ora è la signorina Rosati che, pur volendo bruciare un grano d'incenso agli uomini della rivoluzione, riesce invece a purgare da ogni macchia la grande figura di Francesco IV di Modena, l'apostolo del diritto divino che è l'unico vero indirizzo di sovranità.

L'A. ha l'onesto coraggio di mostrare con luce mirabile di documenti inesplorati, con una sicurezza tagliente di critica, che le accuse di complicità del Duca con Menotti erano appoggiate a prove ad arte falsate. Potrà essere spiacevole che una nipote dello storico ed uomo di Stato Teodoro Bayard de Volo scriva opere in senso liberalesco per quanto temperato; ma si deve esserle grati considerando l'eminente servigio che essa ha reso alla causa della verità vilipesa fin qui, valendosi della preziosissima suppellettile dell'Archivio de Volo che un dì i futuri storici di tutta Italia dovranno consultare.

L'A. non segue certamente gli ideali di Francesco IV, ma ce lo mostra sempre fedele ad essi, principe di coscienza intemerata, vero dittatore dell'Italia legittima, consigliere savio, pur troppo non sempre ascoltato, ambizioso sì, ma solo per essere il salvatore dei santi ordinamenti antichi, per essere principale ostacolo a qualsiasi forma di liberalismo, onesto e grande amministratore, dalle vedute sociali cristiane.

La Rosati dunque demolisce gli edifici bugiardi di quelli che pur professa di stimare, distrugge quelle calunnie che pur nella mente dei convinti ammiratori del Duca trovavano qualche credenza: nessun legittimista poteva fare più e meglio di così. Date le prove ineluttabili, e i principî del diritto divino, il giudizio del lettore non può più esitare. Quando la dimostrazione viene dagli avversarî, val più de' panegirici nostri. Non meno importante è il contributo allo studio dell'aspetto morale e politico di Carlo Alberto e di Vittorio Emanuele II quale principe. Quel re e il suo erede ebbero per buon numero d'anni gli ideali del grande sovrano modenese. L'infelice Re visse lungamente in perfetta comunione di idee con Francesco IV; in fatto di politica, si scambiavano fraternamente informazioni preziose contro i novatori, fino a che cagioni in parte ancora oscure non mutarono Carlo Alberto.

Non trascurino i legittimisti di leggere queste due opere picciole di mole, ma ricchissime di contenuto e pregevoli ad onta di alcuni difetti formali. La contraddizione fra parecchi giudizi politici e il risultato delle prove, è nell'autrice, leale e onesta, una *felix culpa*.

ALBERTO DI MONTENUOVO.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(Vedi numeri precedenti).

124ª. **L'Ordre de Malte est-il souverain?** — Je lis dans la *Rivista Araldica*, page 126, de février: « Une question sur l'Ordre de Malte », et il me serait agréable de vous voir publier ce qui suit:

Il est curieux de voir la souveraineté de l'Ordre, par son grand maître, contestée de nos jours ailleurs que chez les républicains destructeurs d'une de plus belles pages de notre histoire nobiliaire.

Le grand maître était reçu comme prince souverain dans toutes les Cours du monde catholique, et même « la protestante Angleterre » fit dire des prières publiques pour la délivrance de Malte, par ordre du roi Henri VIII, après la visite de Villiers de l' Ile Adam en 1526 en Grand Bretagne, où il fut reçu a la Cour du roi Henri VIII en souverain, l' investiture de l'empereur Charles Quint eut lieu en 1530 en pleine, complète et perpétuelle souveraineté et le même Roi protestant envoya en reconnaissance de cette souveraineté des vaisseaux chargés d'armes, en 1531. On voit encore les canons de ce matériel d'artillerie, sur les places de Malte.

Les turcs en cherchant à conquérir Malte après Rhodes traitaient de puissance à puissance, surtout au fameux siège de 1565 où il y eut 40,000 mahométans, dont seulemeut 15,000 regagnèrent Constantinople, ayant combattu contre 9700 catholiques, dont *six cent* se trouvèrent encore valides au départ des assaillants.

Dans les seules affaires des 16 au 22 juin, 8000 de l'Islam furent tués contre 1500 chrétiens qui périrent, dont 150 chevaliers de l'Ordre, le nombre total de ces derniers étant de 500.

Les turcs ont toujours traités en ennemis ces défenseurs d'une puissance souveraine.

On n'a qu'a étudier sérieusement l'histoire.

Les autres Monarques comptaient de pair à pair avec « Le Grand Maître ».

Il avait le droit de pavillon et de frapper monnaie, avait sa Cour régulièremeut composée, ses ambassadeurs accrédités auprès des souverains catholiques, et non méconnus des autres.

Le capitaine général, grand patron des galères, commandait en maître sur la méditerranée sous le pavillon de l'Ordre, Barberousse et Dragut en savaient quelque chose.

Quand on voit ces imposantes fortifications, ces bastions, dont la plateforme de l'un est a cent mètres au-dessus du niveau de la mer, le génie de ces grandioses constructions, et a l'intérieur les palais des chevaliers, les auberges, des 10 Langues, tous chefs d'œuvres d'une supériorité d'élite on n'a pas l'esprit de dénigrément, et l'idée de consulter le parchemin de Charles Quint pour savoir si tout cela est véritablement *Souverain*, ne peut venir a personne.

Droits tous souverains, avec celui de conférer la noblesse, de créer des titres.

Il y a encore, en ce moment, dans les possessions de Malte, appartenant au royaume de Sa Majesté Britannique — par le traité de Paris — quoique le traité d'Amiens rendait leur possessions aux chevaliers de l'Ordre Souverain, des familles titrées reconnues par le Gouvernement Anglais. Le décret signé par le roi Georges III et transmis aux autorités des îles par Lord Granville que je lis ici, ce traité accordant en protocol de la Cour de la Grande Bretagne, la qualification officielle de *The Most Noble Marquis*, (count or Baron), dans les documents légaux concernant ces « nobili »: avec la préséance après les membres du Conseil du Gouvernement et avant « I giudici di Sua Maestà » ceci par ordonnances du 26 février 1886 qui visait : 9 marquis, 10 comtes et 9 barons régulièrement reconnus investis de ces titres — qui avaient été décernés par les grandes maîtres depuis Emmanuel de Rohan, élu en 1775 mort en 1797, en remontant à Antonio de Vilhena mort en 1736 — à Pinto et d'autres grands maîtres, trop long a citer ici, qui ont usé de ce droit souverain encore reconnu de nos jours.

Du reste Charles Quint par diplôme, que j'ai sous les yeux, donna les îles de Malte, Goze, Comino, Cominetto, et Filfla en *toute* souveraineté aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem après leurs départ de Rhodes.

L'empereur Ferdinand II pour bien consacrer la suprématie du grand maître, (simple frère avant son élection, dénommé comme tel dans les actes, mais bon gentilhomme et noble de 8 quartiers paternels et matérnels étant reçu chevalier de justice) signa à Prague le 16 juillet 1620 les diplômes conférant le titre de prince du Saint-Empire a tout grand maître, aussitôt son élection, ce titre n'était pas vain comme de nos jours, il comportait des droits à la Diète, au Collège des princes, etc., relevait de tous mariage morganatique, etc.

Le pape Grégoire XIII attribua la Couronne souveraine, fermée a tous les grands maîtres a partir de Hugues de Verdale élu en 1582.

La souveraineté des grands maîtres s'enrichit des propriétés des chevaliers du Temple, avec leurs prérogatives, après avoir quitté Rhodes en 1530, et n'est pas a saper par sa base de nos jours, parceque, « un simple particulier » — est maintenant a la tête de ce qui reste de cette grandiose institution — ce *particulier* a une place bien enviable et très marquée au Vatican, en tout cas.

Il y a évidemment une lacune pour ceux qui n'ont pas visité les somptueux palais des îles de Malte et de Goze, que Rome seule peut rapeller, mais elle peut-être comblée par les documents de l'histoire, en tout cas, il est bon d'avoir vu, après avoir lu.

Dans ce pays merveilleux par la nature, après les ruines Pheniciennes et Romaines, les souvenirs Normands, on est ébloui par la splendeur des sites, la valeur incomparable des nombreuses églises, à Città-Vecchia, Nobille, Senglea, Rabato-de-Goze, Vittoriosa.

Enfin Vallette, avec sa somptueuse cathédrale de Saint-Jean, les tombes des grands maîtres et des grands dignitaires, les pierres tombales, tous des chefs-d'œuvres dont les richesses n'étaient pas surpassées dans aucune église.

L'arrivée des soldats du général de Bonaparte, qui séjourna du 12 au 18 juin 1798 au palais Parisio, a Vallette, avec le souffle du 93, emporta sur son passage les *trésors maniables*, et détruisit autant que possible les vestiges de la noblesse des monuments en martellant les armoiries qui étaient a leur portée, mais heureusement leur vandalisme ne put tout atteindre, et il reste encore de magnificences impérissables de la grandeur souveraine du passage des chevaliers de 1530, à leur traîtreuse dépossession.

Malte, mars 1908.

Baron DE HELTUNE.
Historiografe-Héraldiste.

N. B. Le clergé en quelque sorte héritant des devoirs des chevaliers, a continué l'entretien des églises, jusque dans les plus petites bourgades.

Il possède en toute propriété régulièrement inscrit au Cadastre, un tiers des biens des îles, où l'on voit bien encore les vestiges d'une véritable souveraineté.

* * *

A propos de la prétendue souveraineté de l'Ordre de Malte, il est bien entendu que cette souveraineté ne pourrait, en aucun cas, aboutir à quoique, ce soit de réel, de tangible et de pratique, puisque le grand maître de cet ordre illustre ne pourrait plus lever une armée, même de quatre homme et d'un caporal, sans que le Roi d'Italie n'y oppose son veto. Cette souveraineté est-elle simplement héroïque? Non plus! puisque le chef, le grand maître de l'Ordre de Malte ne marche et ne prend rang en Cour du Vatican qu'après les Eminentissimes Cardinaux qui ne sont pas souverains, juste sur le méme rang que Sa Béatitude Mgr le Patriarche latin de Jérusalem, Lieutenant du Grand Magistère du Saint-Sépulcre.

A ce propos on n'a pas assez remarqué que l'Ordre du Saint-Sépulcre ayant désormais l'immense honneur d'avoir pour grand-maître effectif et titulaire, Sa Sainteté en personne, passe avant l'Ordre de Malte de toute la distance qui sépare le chef de l'Église, le Vicaire de Jésu-Christ d'un chef d'ordre qui passe après les cardinaux.

Mais est-il bien l'investi de la grande maîtrise et de la souveraineté par le Pape, celui qu'au moment où cent mille catholiques romains, protestent contre l'école laïque, refuse de signer la protestation et défend de le faire à tous les chevaliers et à tout les employés et même aux domestiques et aux concierges du palais de Malte à Rome? Et tout cela sous le prétexte d'indépendence souveraine!

Rien de moins exact!

On pourrait se demander si l'Ordre de Malte est pontifical.

C'est un ordre qui voudrait jouir du préstige attaché au titre pontifical et, en même temps, des avantages d'une situation laïque. Il faut opter! Je crois que le grand-maître de Malte ne reçoit aucune investiture de la papauté, et l'on sait du reste que Malte ne figuue jamais sur la liste des ordres pontificaux.

L'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte a-t-on dit plaisamment et fort justement, n'est ni Souverain, ni de Jérusalem, ni de Malte, il reste tout *nu comme un petit Saint-Jean*, suivant le dicton populaire.

Il n'est pas non plus pontifical! Malte est donc une société internationale de gentilhommes qui jugent utile de payer 3000 francs pour se faire reconnaître nobles par d'autres nobles et porter en conséquence un insigne spécial qui s'appelle de Malte. C'est fort bien! Mais toute institution héraldique pourrait en faire autant, avec la même autorité, et même souvent une plus grande compétence. Que le Conseil héraldique de France, s'avise de certifier la noblesse de tels et tels, sous la fois de ses principaux membres, tous nobles, tous qualifiés, et de délivrer des diplômes en conséquence, et des insignes, et d'appeler ceux-ci de Malte, et de les forger semblables à ce qu'on appelle ceux de l'Ordre de Malte, pourrait-on l'en empêcher? Personne au monde!

L'ordre de Malte jouit du préstige du grand nom de Malte d'autrefois, mais n'est plus qu'une société nobiliaire dont les agissements ne sont même peut-être pas toujours dictés l'esprit évangélique; un nom, ne recouvrant rien de réel; une simple société privée dont le préstige aux yeux de la foule, réside dans l'honorabilité générale et la situation sociale de ses membres, mais aussi et surtout dans l'imagination de ses titulaires.

Comte DE M.

— Les anciens chevaliers de Malte étaient des moines, donc soumis au Pape, des guerriers et des souverains. Ils ne sont plus souverains. Ils ne sont plus des guerriers. S'ils n'étaient plus des moines soumis au Pape, ils n'auraient plus le droit de se dire les successeurs de l'ancien Ordre de Malte (ce à quoi ils tiennent par dessus tout), mais seulement une société internationale de quartiers de noblesse, ce qui n'a aucun sens, et ne mérite pas de tenir autant de place.

Comte J. B.

DOMANDE.

129ª. **Decorati degli ordini equestri pontifici.** — I decorati degli ordini equestri pontifici hanno diritto ad una speciale uniforme, il cui figurino gli viene consegnato unitamente al breve di nomina.

Ebbene, desidero sapere se questi decorati indossando l'uniforme e relativa insegna a seconda del loro grado, abbiano per diritto l'ingresso libero alle Cappelle Pontificie e in caso affermativo, poichè non credo sia a mettersi in dubbio, quale è il posto che devono occupare?

Mi pare logico che non debbano essere confusi in mezzo alla folla.

Conte di M.

130ª. **Famiglia Mononcourt** o **Manoncourt - Sonnini - Farnese.** — Per completare un mio lavoro mi occorrono notizie della famiglia Mononcourt o Manoncourt - Sonnini - Farnese. Sembra di provenienza francese e negli ultimi del secolo XVIII o primi del XIX si alleò ai Conti Colloredo Mels di Udine nella persona d'una Maria Carolina, che andò sposa al Conte Francesco di Colloredo Mels. Di essa vorrei conoscere i quattro quarti ascendenti e gli stemmi relativi. Nob. Dott. Enrico del Torso.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. E. Rev.ma Mons. Filippo Camassei, Patriarca Latino di Gerusalemme, Luogotenente del gran Magistero dell'Ordine del Santo Sepolcro; è stato insignito da S. M. C. D. Alfonso XIII della gran Croce del Reale Ordine Americano d'Isabella la Cattolica. Rispettosissime felicitazioni all'illustre Prelato.

— Il nostro ottimo amico e zelante collaboratore, il Conte Giulio Boselli, di Parigi, è stato promosso alla dignità di Cavaliere gran Croce, in ricompensa degli eminenti servigi prestati alla nobile istituzione, a cui appartiene da molti anni. Ci rallegriamo vivamente con l'egregio collega che tanto degnamente sostiene le tradizioni della nobiltà cattolica.

— Simile alta onorificenza ha ottenuto il Conte Lodovico di Colleville, rappresentante dell'Ordine in Francia. La dignità di rappresentante del Luogotenente, e perciò del gran Magistero, è talmente elevata e delicata che richiede naturalmente che un capo di una regione abbia il più alto grado nella nobile milizia. Infatti i rappresentanti di Roma, Napoli, Palermo, Madrid, Barcelona, Buenos Ayres, Vienna, Malta, Rio Janeiro, Lisbona, ed ora di Parigi sono tutti insigniti della gran Croce.

— Il signor Conte Albert de Mauroy, nostro gentile collaboratore, Comm. con placca dell'Ordine del Santo Sepolcro, è stato aggregato ai nobili Capitoli di Madrid e di Barcellona, quale Membro Onorario.

Ordine di S. Gregorio Magno. — Il Santo Padre si è degnato di conferire la gran Croce dell'Ordine di San Gregorio Magno al nobile D. Alfredo de Ojeda y Perpiñan di Zaragoza, dove fu Alcalde e Presidente della Deputazione provinciale. Egli è fratello dell'attuale ambasciatore di S. M. C. presso la Santa Sede.

— La stessa Santità Sua ha insignito della croce di cavaliere il signor Victor Krieser-Marchand, di Lima.

S. M. Ordine Costantiniano di San Giorgio. — Da tempo la nobiltà napoletana desiderava che il sacro Angelico Militare Ordine Costantiniano venisse riorganizzato, affinchè acquistasse maggiore splendore e non venisse posta in oblio una istituzione tanto illustre.

Dopo la morte di Mons. Giuseppe Naselli ed Alliata principe di Aragona, Arcivescovo di Leucosia, Cavaliere del supremo Ordine di S. Gennaro, grande ufficiale della Legion d'Onore, cappellano maggiore di S. M. il Re D. Francesco II; la dignità di gran Priore non era stata rinnovata.

Oggi S. A. R. D. Alfonso di Borbone, Conte di Caserta, gran Maestro ereditario della Milizia Costantiniana di San Giorgio, in seguito ad accordi presi con la Santa Sede, ha nominato gran Priore S. E. Rev.ma Monsignor D. Luigi Caracciolo di Torchiarolo dei principi di Avellino, patrizio napoletano, decano dei prelati della R. Cappella di S. Gennaro; che fu quegli appunto che benedisse la salma dell'ultimo gran Priore, nella Chiesa dello Spirito Santo, quale ascritto alla Real Compagnia dei Bianchi.

— Si annunzia prossima la nomina della Deputazione napoletana dei Cavalieri Costantiniani.

— S. E. il Duca di Serracapriola, Maresca-Donnorso, è stato insignito dal gran Maestro, della gran Croce dell'Ordine.

Necrologio. — Il 16 febbraio è morto a Roma il marchese D. Filippo Patrizi-Naro-Montoro, vessillifero ereditario di S. R. C. appartenente ad una delle illustri famiglie del patriziato romano.

La dignità di vessillifero è fra le più cospicue della Corte pontificia e fu conferita nel sec. XVII alla famiglia Naro, tuttora fiorente, col cognome Patrizi anteposto al proprio, per eredità.

— Prendiamo viva parte al cordoglio del nostro egregio amico il signor Conte Comm. Albert de Mauroy, per la perdita da lui fatta della sua nobile suocera la signora di Saint-Amand, morta il 6 corrente nel castello di Thivet. — Vivissime condoglianze.

Convention internationale d'héraldique. — Nous avons déjà annoncé la constitution de cette *Convention* initiée par notre excellent confrère M. René Droz, de Londres.

La *Convention* vient de proposer quelques questions sur *les Lois héral. diques :*

1er loi: On ne peut mettre métal sur métal, couleur sur couleur ni panne sur panne.

2me loi: On ne peut mettre partition sur partition, à moins que les pièces ou figures qui se trouvent brochantées sur le champ en partitions ne soient elles-mêmes divisées selon les lignes on les parties des lignes qu'elles couvrent ou qu'elles n'aient des divisions correspondantes à celles du champ.

3me loi: Plusieurs pièces, meubles ou figures poséses sur le même champ, ont toujours le même émail, quand ils sont repetéses sans altérations.

4me loi: Le blason doit être régulier, complet, bref.

Le Comité accueillera avec réconnaissance et étudiera avec un vif intérêt les observations qu'on lui transmettra pous fixer d'une maniére définitive les principes généraux et fondamentaux du blason.

S'adresser à M. Droz; Portland Avenue, 11. Stamford Hill. N. Londres.

Varia. — Ci scrivono da Dublino che è stata colà inaugurata una Società Dantesca, per iniziativa dell'egregio Console Conte Lorenzo Salazar, con la cooperazione del Conte di Ormond, del Conte di Drogheda, di Shaftesbury e di altri distinti personaggi irlandesi. Annunciamo volentieri la costituzione di una Società che serve a diffondere lo studio della nostra lingua nella lontana Irlanda, e ci congratuliamo col suo benemerito fondatore.

— Il nostro egregio collega sig. Carlo Redriquez Maldonade, Capo Gabinetto del Ministro degli Esteri di Colombia, è stato insignito della Croce di Cavaliere dell'Insigne Ordine della Concezione di Portogallo.

Libri ricevuti in dono. — Da S. E. Rev.ma Mons. Sardi dei baroni di Rivisondoli, segretario dei Brevi ai Principi di Sua Santità, la sua forbita ed elegante orazione: *In funere Caroli I Lusitaniae Regis Fidelissimi ac Ludovici Philippi Regis destinati.* (Romae, 1908, Typ. Vaticani in-8°), che pronunziò alla presenza del Santo Padre il 2 marzo corrente.

Dal chiar.mo nostro collega il Visconte Francesco de Salignac Fénelon, il suo recente lavoro: *La Création, les migrations aux temps géologiques. Les premières dates de l'histoire et les premières races humaines suivant la Bible.* (Toulouse, 1908, Privat in-8°).

Dal sig. Costantino Coda: *Pensieri e Riflessioni.* (Torino, Tip. degli Artigianelli, in-12°).

Dall'Editore E. Daragon: *Baron du Roure de Paulin: Le juge d'Armes de France et les généalogistes des Ordres Du Roi.* (Paris, 1908, Daragon. in-8°). (Abbiamo già parlato di questo erudito lavoro dell'egregio Baron du Roure nell'accennare alla *Revue Héraldique* da cui è estratto).

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

DUE GRAN MAESTRI DEL SANTO SEPOLCRO

(1555-1616)

Dopo l'unione dell'Ordine del Santo Sepolcro, decretata da Papa Innocenzo VIII nel 1484, i cavalieri italiani si dispersero mentre alcuni di essi furono incorporati all'Ordine di S. Giovanni. Alessandro VI annullò la bolla d'Innocenzo VIII per le provincie della Germania; Leone X fece altrettanto per la Spagna, ma ad assicurare la grandezza dell'Ordine, occorreva un capo supremo che dopo la sottomissione del Maestro Generale di Perugia all'Ordine di S. Giovanni non era stato sostituito nè poteva esserlo dal Priore di Miechow che pretendeva rimpiazzare quello di Perugia e ne assumeva i titoli. Non giovava al prestigio dell'Ordine un capo modesto come il custode di Terra Santa, e perciò i cavalieri per iniziativa di D. Pedro de Zárate, nel capitolo Generale del 1555, tenuto a Hoocstraten elessero Gran Maestro il Re di Spagna D. Filippo II.

Trenta Cavalieri presero parte a questo Capitolo; venti personalmente e dieci per procura. Il Re fu eletto ad unanimità e suo figlio D. Carlos fu nominato Gran Priore o principe dell'Ordine.

Nell'Archivio Generale di Simancas (*Secreteria de Estado legajo n. 884*), esiste un incartamento completo riguardante questa elezione. Citiamo fra le altre importanti minute che potrebbero dare argomento ad un lavoro particolareggiato, il memoriale di D. Pedro de Zárate sull'antichità e la importanza della milizia del Santo Sepolcro; gli appunti del Vescovo di Lugo, per trattare a Roma l'approvazione di questa nomina; la lettera che Filippo II diresse il 24 febbraio 1559 per fondare un'Arciconfraternita universale; una minuta del re al Cardinale Pacheco

di uguale data; altra similmente del 24 febbraio diretta a Francesco Reboster, nella quale il re raccomanda che si solleciti dal Papa la conferma della sua nomina a Gran Maestro dell'Ordine. Questo per rispondere agli autori che sostengono che Filippo II rifiutasse la nomina. Il Conte Couret, che cita gli *Establecimientos de la Orden del Santo Sepulcro,* opera del chiarissimo Comm. D. Carlos de Odriozola (Madrid 1893 in-8° gr.) non vide a quanto pare, le citazioni delle scritture che questo autore riporta alla pag. 588.

Vi sono pure i seguenti documenti: Minuta di una lettera del Re al Vescovo di Vegia, ringraziandolo per quanto fece a favore dell'Ordine del Santo Sepolcro; altre minute di S. M. a Francesco d'Aragona Abbreviatore del Parco Maggiore, ai Cardinali di Perugia e di Napoli, al Card. Datario, al Card. di Carpi, al Card. del Pozzo, al Card. di Pisa, al Card. Carafa affinchè sollecitino dal Papa l'approvazione della sua nomina a Gran Maestro dell'Ordine e perchè la Bolla sia spedita al più presto nei termini indicati da D. Pedro di Zârate; Minuta delle Costituzioni ed obbligo da parte del Re di non recar danno alcuno alla Religione di S. Giovanni ed impegno di favorirla per l'avvenire.

Vediamo dunque che Filippo II accettò il Gran Magistero e non fu indeciso, come pretende il Couret; ma il Papa cedendo alle preghiere del Gran Maestro di Malta Pietro d'Aubusson, ricusò di confermarlo sebbene quel Re si considerasse sicuro dell'esito favorevole, avendo già fatto coniare monete con la croce di Gerusalemme riportate dal *Bibliophile Jacob* nelle sue *Institutions, etc au XVII^e^ siècle* (pag. 30).

Fallito questo tentativo, non rinunziarono però i cavalieri ad eleggere un Gran Maestro, ma fino al 1616 non ne fu più questione.

Fra i gentiluomini più brillanti della Corte di Francia e particolarmente gradito alla regina Maria dei Medici, era un principe di origine italiana, appartenente al sangue regio dei Gonzaga: Carlo duca di Nevers figlio di Luigi di Gonzaga e di Enrichetta di Cléves, discendente da Federico II, duca di Mantova, e per linea materna da Giovanni di Cléves che fu cava-

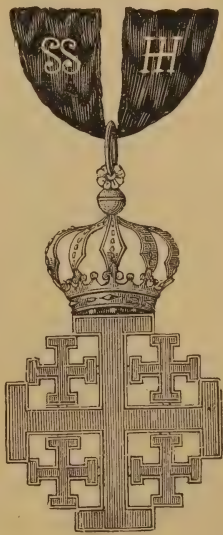
D. FILIPPO II, Re di Spagna

Gran Maestro dell'Ordine Militare del Santo Sepolcro

(1555).

liere del Santo Sepolcro nel 1450. Sebbene di origine straniera, la sua alta nascita, i cospicui dominii che possedeva in Francia e le alleanze con le più potenti famiglie e specialmente con quella di Guisa, per il suo matrimonio con Caterina di Lorena, gli davano grande ascendente a quella corte dove portava i titoli di duca di Nevers e di Rethel, Pari di Francia, principe dell'Impero, Governatore e Luogotenente generale del Re nelle provincie di Champagne e di Brie. Divenne poi duca di Mantova alla morte del duca Vincenzo II (1627) e non potè prendere possesso del suo ducato che con la forza delle armi e con l'appoggio del re di Francia, essendogli contrastato dal Duca di Savoia e da Cesare Gonzaga. Morì nel 1637 lasciando il ducato a suo nipote Carlo III, poichè Carlo II suo figlio morì prima di lui.

Un borghese di Parigi, Nicola Bénard, autore del *Voyage de Jherusalem et de la Terre Sainte,* dedicò al Duca di Nevers questo suo lavoro, che fu stampato più tardi (Paris 1621, in-8°). Marco barone di Montmorency; Louis Gilles du Mesnil; Pierre de Bellefontaine; Nicolas de Chaumont, ed altri cavalieri del Santo Sepolcro, tutti di alta considerazione, chiesero ed ottennero che Carlo di Gonzaga-Cléves accettasse il Gran Magistero dell' Ordine. Il Duca mosso dalla sua devozione verso i Luoghi Santi non solo lo accettò, ma prese a curare la cosa di tal sorta da rialzarne il prestigio per rendere l' Ordine meritamente stimato. Ideò un nuovo modello di collana, composto delle lettere SS ed HI intrecciate ed alternate con la corona ducale di Casa Gonzaga. Volle che sul nastro nero dell' Ordine i cavalieri aggiungessero le medesime lettere che furono più tardi rinnovate dai cavalieri fiorentini essendo Balì di Toscana il Cavalier Bandini de' Pitti.

Il Duca di Nevers iniziò trattative con la Corte di Roma per ottenere l'approvazione, ma il Balì di Acre, dell'Ordine di San Giovanni, fra Luigi Mendes de Vasconcellos si affrettò ad

impedire che Roma accogliesse la supplica e che il Re di Francia l'incoraggiasse.

Lo storico di Malta Vertot nella sua *Histoire des Chevaliers hospitaliers de S. Jean de Jérusalem* (Paris 1737, Rollin, in-12°) vol. II pag. 171 dice che il Duca di Nevers volle *staccare* dall'Ordine di S. Giovanni l'antico Ordine del Santo Sepolcro. Ecco l'equivoco sul quale si basa la secolare rivalità fra l'Ordine del Santo Sepolcro e quello di Malta. Quest'ultimo considera a sè incorporato il primo, fino dai tempi di Innocenzo VIII senza tener conto delle bolle di Alessandro VI e di Leone X; e facendola da padrone, tentò in ogni tempo d'impedire la diffusione e l'ingrandimento dell'Ordine del Santo Sepolcro. Il Balì d'Acre, inviato quale ambasciatore straordinario dal gran Maestro Alof de Vignacour, fu ricevuto in udienza dal Re Luigi XIII insieme ad una numerosa deputazione dei cavalieri francesi presieduti dal Commendator de Sillery, ambasciatore ordinario e dal Cav. de Saint-Léger ricevitore del Gran

Priorato di Francia, dal Comm. di Formigères capitano delle Guardie del Corpo di S. M. Cr. e dal Comm. di Gerlande. Una assemblea così numerosa non poteva a meno di circonvenire il Re e di forzare la sua volontà, così il Gonzaga non potè condurre a termine il suo nobile proposito.

Fu in questa circostanza che Alof de Vignacour prese per la prima volta il titolo di Gran Maestro del Santo Sepolcro, per assodare sempre più i suoi diritti sulla storica milizia.

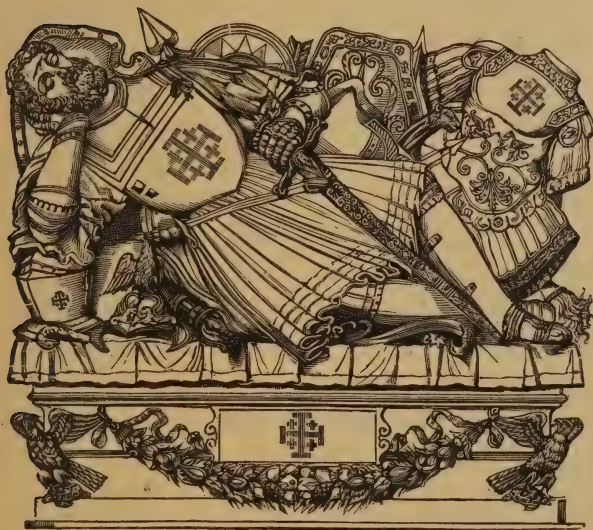
CARLO DI GONZAGA

Duca di Nevers, poi di Mantova

GRAN MAESTRO DELL'ORDINE MILITARE DEL SANTO SEPOLCRO

(1616).

Volle inoltre che al cavaliere di Malta possessore dei beni dell'antico priorato di Perugia spettasse in avvenire il titolo di Balì del Santo Sepolcro. Questo spiega il perchè l'Ordine di Malta abbia fatto le sue rimostranze per impedire che i rappresentanti attuali dell'Ordine e specialmente quello di Roma, assumano il titolo di Balì del Santo Sepolcro. Usò anche la sua non scarsa influenza per togliere al Patriarca il titolo di Gran Maestro, onde infeudare moralmente l'Ordine del Santo Sepolcro al proprio. Fortunatamente la saggezza di Pio X sventò questa trama e il Gran Maestro di Malta ha perduto definitivamente il titolo di Gran Maestro del Santo Sepolcro, che spetta esclusivamente a Sua Santità.

F. DI BROILO.

FAMILLES ITALIENNES
DANS LA NOBLESSE FRANC-COMTOISE

Arborio di Gattinara. — Mercurin Arborio di Gattinara était né en 1465 à Gattinara en Piémont; il était conseiller de Philibert le Beau, duc de Savoie, lorsque celui-ci le fit nommer par sa femme Marguerite d'Autriche, usufruitière du Comté de Bourgogne, à la charge de professeur de droit civil à l'Université de Dole, en 1506. Gattinara enseigna peu de temps à Dole; rebuté du peu d'application de ses auditeurs, il ne tarda pas à résigner ses fonctions.

L'archiduchesse Marguerite, devenue veuve, le prit comme conseiller et le nomma, dès l'annéc 1509, premier président de la Cour Souveraine du Parlement de Dole.

Gattinara se montra digne de cette faveur, il joua un rôle important dans la négociation du traité de Cambray, et s'acquitta avec bonheur d'ambassades auprès du roi Lous XII de France, et du roi Ferdinand le Catholique.

Revenu à Dole, il acheta la seigneurie de Chevigny, dont le château-fort existe encore [1].

Cependant, des ennemis puissants, irrités de la sévérité dont le premier président faisait preuve dans ses arrêts, mais surtout jaloux et envieux, à raison de la nationalité étrangère de ce haut magistrat, s'acharnaient contre lui. Le maréchal de Bourgogne, Guillaume de Vergy, le dénonçait à l'Empereur, comme le trahissant, à la solde du roi de France. Le président n'eut pas de peine à se disculper de cette odieuse machination; mais, abreuvé de dégoûts, Mercurin de Gattinara abandonna sa charge et entra chez les Chartreux. L'Empereur lui fit quitter cette retraite pour l'envoyer en ambassade au duc du Savoie;

[1] Une salle présente un beau pavage de briques dans le goût italien, lequel remonte peut-être au temps de ce seigneur.

l'année suivante 1518, Charles, roi de Castille et d'Aragon, le prit pour son chancelier.

Dès lors la vie de Gattinara n'appartient plus à la Franche-Comté.

Il continua à remplir un des plus grands rôles dans l'histoire diplomatique de ce temps; devenu veuf; il fut créé cardinal et évêque d'Ostie, et mourut le 5 juin 1530 à Insprück.

MERCURINUS DE GATTINARIA
Caroli V. Imp. Cancellarius.
nat. 1465. denat. 1529.

Il fut inhumé à Gattinara, dans l'église des Chanoines réguguliers. Son mausolé et sa statue ont disparus [1].

Disparu aussi, le seul souvenir que la Franche-Comté ait conservé du grand cardinal: Mercurin en effet avait vu com-

[1] *Etudes biographiques sur Mercurin Arborio di Gattinara.* Lille, 1848, in-8°.

mencer les constructions de la Collégiale Notre-Dame, de Dole [1]. Devenu Chancelier de l'Empire, il ne dédaigna pas de s'intéresser à l'édifice, et sa générosité l'enrichit de stalles de bois sculpté, de style et de travaux fort beaux. Le mauvais goût les fit disparaître en 1788 et nous n'en avons même pas le dessin. On y voyait ses armes de sable, à 2 os de mort d'argent en sautoir cantonnés de 4 fleurs de lys de même au chef d'empire.

Le château de Chevigny, que Gattinara ne conserva que pen de temps, dresse encore sa lourde masse, avec la grosse tour; mais il est devenu une humble maison de ferme.

De son mariage avec Andrietta degli Avogadro, le cardìnal n'avait eu qu'une fille, qui fut mariée au Comte Alessandro Lignana di Settimo.

Belloni (Casal). — Nicolas Belloni, patricien de Casal, fut appelé à l'Université de Dole en 1541 comme professeur de droit civil, par le Chancelier de Grandvelle. C'est à celui-ci qu'il dédia en 1544 le recueil de ses consultations. Il était fils du conseiller du duc de Savoie, le petit-fils d'un conseiller de l'Empereur Maximilien I^er^. Il ne demeura à Dole que six ans et fit les adieux solemnels le 1^er^ septembre 1547, étant nommé conseiller an Sénat de Milan.

Armes : D'azur à l'annelet d'argent accompagné en chef d'une étoile d'or.

Bernardini (Piemont). — Jean Bernardini, de Valpergue, en Piémont, fut fait professeur de médecine à l'Université de Dole, en 1523.

Cyno (Recanati). — En 1570, arrivait à l'Université de Dole le professeur Barthélemy Cyno, de Recanati, agrégé de l'Université de Rome, chevalier qui professa à Dole durant plus de dix-huit ans.

Fabri (Toscane). — Pierre Fabri était noble Toscan. On sait par les régistres de l'Université de Dole qu'il professait dans “ une Université d'Italie „ lorsqu'il fut appelé en 1490 à celle de Dole, en qualité de professeur de droit civil. Il enseigna durant trente-neuf ans, jusqu'à sa nomination de Conseiller au Souverain Parlement de Dole. Il épouse une demoiselle de Blye,

[1] Cet édifice commencé en 1508, pour remplacer l'antique église ruinée en 1479 par les armées françaises.

et fut inhumé avec elle dans l'église des Cordeliers de Dole, où leurs portraits peints se voyaient jadis. Cette famille s'éteignit an XVII^e siècle.

Après la conquête française, une autre branche de la famille Fabri s'établit en Franche-Comté, avec Louis Fabry de Moncault, d'une branche fixée en Languedoc depuis le XV^e siècle; il fut fait gouverneur de la citadelle de Besançon, acquit la terre d'Autrey et la fit ériger en Comté; mais son fils abandonna la Franche-Comté pour aller se fixer à Paris.

Armes: De sable à la bande écotée d'argent, chargée de trois glands de sable la queue en haut.

Giardini (Macerata). — Scipion Giardini, qui était professeur à Ancône fut sans doute appelé par son compatriote Cyno, il fut nommé le 1^er juin 1583 professeur à l'Université de Dole, sur la recommandation du cardinal Madruzzi évêque de Trente.

De Landriano (Milanais). — Cette famille de bonne noblesse et d'antique origine s'est établie en Franche-Comté en 1562, avec Claude de Landriano, seigneur de Champagnoulot; son fils fut reçu à la confrérie de Saint-Yves de Dole, vingt ans plus tard. Sa descendence s'allia aux familles les plus honorables de Franche-Comté et s'éteignit au XVIII^e siècle.

Une autre branche, encore subsistante sous le nom de Landrian du Montet est sortie du Milanais vers la même époque. Elle s'est fixée en Lorraine, mais elle a eu plusieurs alliances distinguées dans la noblesse Franc-Comtoise. En particulier par le mariage de Anne Charlotte de Landrian avec le Comte de Renepont, mariage dont est issue Marie Caroline de Renepont Comtesse de Grivel. La famille de Landriano se trouve un des quartiers des familles de Grivel, de Tricornot, d'Aligny.

Elle est aujourd'hui représentée par le Comte de Landrian du Montet et le vicomte de Landrian du Montel, et par la Comtesse Marie de Landrian du Montel, chanoinesse de Brünn.

Armes : D'or au chateau d'azur, donjonné de deux pièces, accompagné en chef d'une aigle de sable.

De Marenches (Marenco) (en Piémont.) — Anselme de Marenches (de Marenchis) est le premier de cette pléiade de professeurs italiens que le zèle pour les sciences et les lettres dont

nos princes firent toujours preuve rassembla en Franche-Comté, depuis le milieu du XV^{e} siècle, jusqu'à la conquête française. Sa descendance subsiste encore en Franche-Comté, où elle à paru avec une renommée peu ordinaire, durant les XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Il mérite donc une place très spéciale dans notre étude.

Anselme de Marenches était originaire de Montréal. Son ascendance est connue par titres authentiques jusqu'au milieu du XI^{e} siècle. Dans un acte de reprise de fief, du 16 mai 1186, nous voyons en effet l'empereur Frédéric Barberousse accorder reprise de fief à Raymond et François Marenchi, fils de Nicolas Marenchi, pour leur château et seigneurie de Jussiens, en Piémont, et plusieurs autres terres que leurs auteurs avaient acquises en 1054 et en 1121, ainsi que pour le château de Brédule, dont, ayant fait l'acquisition en 1151, ils avaient reçu l'investiture, de par le roi de Sicile.

Anselme était podestat d'Ivrée, pour le duc de Savoie, et professait le droit à Turin, lorsque la renommée de son savoir le fit appeler, en 1452 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

" Ce seigneur, dit Gollut [1], connue sa réputation et famé l'ont porté jusques à notre temps, et comme le montrent et tésmoignent ses doctes escripts non encore imprimés, qui sont toutefois entre les mains de MM. de Marenches, ses enfants, estoit fort docte et grandement estimé.

" Et de vray, estant en Bourgogne, il ne faillit de faire cognoistre son excellente doctrine, et de trouver une noble alliance en la maison de Jaque de Chassé, fort noble et fort riche; et parce que, oultre la recommandation de ses vertus et de sa doctrine, il havoit la noblesse de sa maison, qui le foisoit bien fort estimer entre les genz nobles et signallez de notre pays. Et de vray pour tel il fust recogneu, non seulement par les vassaux et subjects, mais encore par le prince mesme, qui vouloit bien en ce premier professeur Italien, monstrer à tous les estrangiers, combien honorable et proffitable seroit leur venue en Bourgongne et le passage des Alpes ".

Professeur extraordinaire à l'Université de Dole le 22 septembre 1452, professeur ordinaire le 8 décembre 1454, conseiller

[1] *Mémoires de la république Séquanaise*. Dole, 1592, pag. 803.

maître des requêtes le 17 juin 1460, Anselme de Marenches enseigna jusqu'à sa mort le 19 mai 1497, tant à Dole, que pendant quelques années à Poligny, où Louis XI, ayant détruit la ville de Dole (1479) avait transféré l'Université. Il avait épousé Etiennette, fille du Trésorier Général Jacques de Chassey, dont il eut un fils, Louis de Marenches, professeur à l'Université de Dole, avocat général puis conseiller au parlement de Dole, conseiller d'État en 1517; c'est lui qui en 1522 négocia le traité de neutralité des Deux Bourgognes. Il épousa Claudine de Chavirey, dont il eut trois fils, Étieune de Marenches, chanoine de la Collégiale de N.-D. de Dole, François, grand juge de la Cité impériale de Besançon, marié à D.lle Reine de Boutechoux, fille du premier président du souverain parlement de Dole, dont il eut un fils, Louis, admis au noble ordre de Saint-Georges, et l'aîné. Constance de Marenches, escuyer, S.r de Nenon, trésorier général, puis Premier Maître [1] en la Chambre de Comptes de Dole, chargé par Charles Quint de plusieurs négociations importantes. Il fut marié avec Marguerite de Chavirey sa cousine, puis avec Jeanne Fabry, dame de Nenon.

Il eut deux fils, Constance de Marenches, avocat en parlement, vicomte mayeur de Dole, qui, en cette qualité, présenta le 21 décembre 1608 les clefs de la ville à la Sainte Hostie Miraculeuse de Faverney, lors de sa susception solennelle; c'est pour cette raison que ses armoiries se voient aux verrières, de la Sainte Chapelle de Dole. Et François de Marenches, aussi avocat, aussi vicomte mayeur de Dole, marié à Huguette de Vandenesse. Etienne de Marènches fut lui aussi vicomte mayeur de Dole; il épousa Claudine Colard, fille d'un conseiller au Parlement, et cousine de la Vénérable mère Anne de Xainetonge, fondatrice des Ursulines non cloîtrées de la Congrégation de Dole. Son fils, Claude-Laurent de Marenches, sieur de Nenon et de Champerans, administra la ville de Dole comme vicomte mayeur durant l'année 1637, pendant laquelle les difficultès et les fléaux, la peste, la guerre et la famine, firent connaître ses vertus et ses talents. Il mourut Vice-president de la Cour Souveraine de Parlement. De sa première femme, Françoise-Fau-

[1] Le titre équivalait à celui de Premier Président.

che, il laissa François de Marenches, primicier du chapitre Collégial de Dole et Claude François, capitaine aux armées de S. M. C.; de sa seconde femme, Jeanne Baptiste de Froissard de Bersaillins il eut Anselme François, capitaine de Dragons, et Constance Gabriel, qui laissa de Jeanne Bernardine Alepy de Vaux, un fils unique: Celui-ci, Jean François Anselme Constance de Marenches treize fois réélu vicomte mayeur de Dole et treizième vicomte mayeur de sa famille, se fit chérir de la cité au point que la ville de Dole voulut être la *marraine* de son fils, lequel reçut les noms de François Anselme Constance Marie Dole de Marenches.

Ce dernier mourut en 1855. Il evait épousé M.lle Mallarmey de Roussillon dont il eut trois fils: Un seul, l'aîné, laissa une descendence qui est encore représentéé par son petit-fils, M. le Comte Eugène de Marenches, marié à M.lle Champhanot de Sarjas, dont il a deux fils, MM. Charles et Henry de Marenches, et trois filles, et par la sœur de celui-ci, Madame Geneviève de Marenches, comtesse douairière de Burey.

La famille de Marenches possédait dans l'église collégiale de N.-D. de Dole une chapelle dédiée à N.-D.-de-Pitié. C'est la chapelle aujourd'hui dédiée à Sainte Philomène. Avec ce droit, à la révolution, ont disparu les fondations faites par Anselme de Marenches d'une messe tous les samedis, par Jacques de Marenches une messe tous les mercredis, par Jeanne de Chavirey veuve de Jacques de Marenches d'une messe tous les vendredis, avec lecture de la Passion, par Constance de Marenches d'une grande messe solennelle avec absoute, le troisième jeudi de chaque mois, l'anniversaire du chanoine François de Marenches, et un salut du T. St. Sacrement tous les jeudis, fondé par Louis de Marenches [1].

Deux tombes, cependant, sont conservés quoique bien effacées par un passage incessant: Ce sont celle de Constance de Marenches et Jeanne Fabri, sa femme, et celle de Marguerite de Marenches femme de Louis de Boisse, conseiller au parlement.

Armes: D'azur au lion d'or et à trois cotisses de sable brochantes.

[1] Titres originaux, notre collection.

(*A suivre*). Le Chev. PIDOUX.

NOBILTÀ GENOVESE

Nel numero di Febbraio 1908 di questa *Rivista Araldica* sotto la rubrica " Nobiltà Cittadine „ è detto che " il governo " della Repubblica di Genova era riservato ai patrizi. Le fa- " miglie nobili di prima classe erano 28; le altre furono ag- " gregate a queste nel 1528. Per antica consuetitudine i patrizi " genovesi nelle ambascerie prendevano titolo di marchese. Tale " titolo spetta al capo di ogni famiglia patrizia „.

Questa notizia, mal si conforma alla verità storica, e nell'interesse dei nostri studi, credo non fuori di luogo qualche cenno che valga a porre la nobiltà civica di Genova nel suo vero concetto, storico e giuridico.

La città di Genova, antica marca imperiale " *comitatum limitum,* „ forse sin dai tempi di Carlo Magno, era certo marchionale giurisdizione nel secolo XI; ed erano i suoi marchesi Alberto ed Opizzone, l'anno 1056, come si ha testimonianza nel *Liber Jurium* di Genova.

Indi, succeduto ai monarchi il magistrato cittadino dei consoli, Federico I, con suo diploma del 1162, confermava alla città di Genova " *salva fidelitate imperiale* „ l'elezione dei Consoli quali investiva del governo di Genova colla stessa formula con cui s' investivano i marchesati, e tanto che, " *marchia Ianua* „ come attesta il *Liber Jurium,* chiamavano i consoli il territorio da loro governato a Comune.

La Repubblica di Genova, denominata Repubblica, in sostituzione del nome più antico di Comune, la prima volta nel 1147, si resse con leggi democratiche, e sino alla riforma del 1528.

Prima di questa riforma, non esisteva in Genova, un ordine di " cittadini nobili „. Esistevano bensì famiglie nobili, ma rappresentate da quelle case di vassalli della Curia, e di feudatari imperiali e loro valvassori delle riviere, che il Comune aveva costretto a cittadinanza. Ma ordine patrizio, come corpo politico,

ossia nobiltà civica, emanata dalla Repubblica, non vi era. Perciò, le 28 famiglie nobili di prima classe, cui seguirebbero secondo l'A. della notizia sucitata, le altre aggregate nel 1528, non sono mai esistite.

La prima separazione legale della nobiltà civica genovese, fu operata per le " *Reformationes Novae* „ o Costituzioni del 1528. Queste costituzioni cangiavano in aristocratico, il governo della Repubblica, sino allora regolato dalle leggi democratiche promulgate sotto il doge Boccanegra. E mirando ad estinguere le antiche fazioni che da tempo travagliavano la Repubblica, ordinarono le nuove Leggi dei 28, che tutti i cittadini, i quali per talento, facoltà, illibatezza di costumi, e servigi anche da loro maggiori resi allo Stato, fossero ritenuti meritevoli del governo, venissero distribuiti, senza distinzione o colore di parte, in tante casate o " Alberghi, „ e costituissero un ordine unico di cittadini nobili.

Ogni famiglia, rispondente ai suddetti requisiti, e che teneva in Genova, *sei case aperte,* ossia sei capi famiglia, poteva formare " Albergo „ e ciò non già perchè delle altre famiglie aggregate, dovessero quelle case ritenersi più nobili o meritorie, ma soltanto perchè come più numerose offrivano al casato maggior garanzia di longevità. Trenta famiglie furono riscontrate coi voluti requisiti, per formare " Albergo „ ; ma essendo state escluse due famiglie, e cioè gli Adorno ed i Fregoso, perchè di nome fazioso, gli Alberghi o Famiglie aggreganti, furono XXVIII.

I cittadini aggregati, tolsero, come ordinavano le nuove Leggi, il nome e l'arma della famiglia aggregante ; ma furono ascritti al " Libro della Nobiltà „ col nome della loro naturale agnazione. Essi cittadini ed i loro discendenti in perpetuo furono dichiarati nobili genovesi ossia " *cives nobiles* „ ; e nel corpo della nobiltà fu trasfusa la dignità del dogato ed il governo tutto della cosa publica.

Nel 1576, gli Alberghi furono aboliti, ed i cittadini aggregati ripresero il proprio nome ed arma. Ma rimase aperto il Libro della Nobiltà, ed il governo dello stato, continuò nelle mani de' nobili ascritti (Leggi 1576, Cap. II).

Tali le costituzioni nobiliari dell' aristocratica Repubblica, donde appare evidente, come sia per le leggi del 1528, come per quelle del 1576, in vigore sino alla caduta della Repu-

blica, tutte le famiglie ascritte al Libro della Nobiltà, costituirono sempre una sola ed unica classe nobile, senza la benchè minima distinzione o differenza, sia in riguardo ai diritti nobiliari, come ai diritti politici.

Personalmente i cittadini ascritti al corpo della nobiltà avevano legalmente la sola qualifica di " nobile „; e l'appellativo di " magnifico „ se in esercizio di qualche publico magistrato. Ufficialmente il titolo o qualifica di " patrizio „ non esisteva; la parola patriziato, si usava in Genova comunemente, solo come indicazione della classe nobile ascritta. I titoli feudali, che talune famiglie possedevano, per ragioni d'investitura regia o imperiale, non erano mai loro attribuiti, e ciò vietandolo esplicitamente le leggi della Republica (Legge 18 Dicembre 1581: Quo titulo cives noncupari debeant coram Senatus et magistratibus civitatis).

I cittadini ascritti al Libro della Nobiltà, ed i loro discendenti in perpetuo, come più sopra è detto, furono dichiarati " *cives nobiles* „. I discendenti quindi di un cittadino ascritto, anche se vennero tralasciate le personali ascrizioni, non per questo cessavano di essere " nobili genovesi „. Soltanto perdevano bensì, taluno dei privilegi della classe, e cioè il diritto di eleggere, e la eligibilità ai pubblici magistrati (Leggi 1528, Cap. III).

Per questo generalmente, dai nobili genovesi, che erano alieni alla politica, o che dopo le fiere lotte civili, finirono per trovare la tranquillità nell'astensione dalla vita pubblica, le ascrizioni personali furono assai trascurate, e specialmente nel lungo letargo del XVII e XVIII secolo. La vita politica della Repubblica, fu infeudata per dir così, nella consorteria di poche famiglie, la maggior parte trepidanti per i loro averi, in Austria, Ungheria, Spagna e Napoli, o per non compromettere le loro operazioni bancarie, in Francia e nei Paesi Bassi, mirando solo a far vivere la Repubblica, e sè medesimi, in armonia con tutti i governi. Così vediamo come nel rapido svolgersi delle vicende politiche, molti patrizi, anche i più cospicui, portarono il loro contributo alla Repubblica democratica, e al governo di Napoleone I. Nel mentre, i discendenti di antiche e fiere famiglie ascritte, benemerite della patria per lunga serie di servigi resi, tralasciate le ascrizioni, entravano nell'oblio; e sbalestrate tra dolori e fortunose vicende, ma salde

nella loro fede, perivano oscuramente le une; le altre, più fortunate, si riconducevano dopo un dato volgere di tempo in condizione confacente all'antico splendore.

Dopo queste considerazioni, che vengono a ridurre al loro giusto valore la individuale e continuata ascrizione al Libro della Nobiltà detto comunemente " Libro d'Oro „ appare evidente come il voler fare differenza ne' diritti nobiliari tra famiglie aggreganti e famiglie aggregate; tra famiglie ascritte in un anno anzichè in un altro, e famiglie che ossequenti alle leggi della Repubblica continuarono le ascrizioni fino al 1797 e quelle che prima le tralasciarono; è un controsenso storico e giuridico.

Nella Repubblica di Genova, dunque, non si può considerare che un solo ed unico ordine di cittadini nobili. E " nobili genovesi „ si devono riconoscere, tutti i discendenti di cittadini ascritti al Libro della Nobiltà della cessata Repubblica. I discendenti delle famiglie ascritte ai Libri d'Oro delle città subalterne di Genova, godono la sola nobiltà generica, e non già la qualifica di " nobili genovesi „.

Il titolo patriziale di Genova, non mai contemplato nelle leggi della Repubblica, venne ai " nobili genovesi „ per consuetudine, e per necessità di distinguere ciò che è nobiltà civica, e ciò che è nobiltà generica.

Il titolo marchionale, a parte anche la nota tradizione, è l'esponente della posizione giuridica del " nobile genovese „, subentrato ai Consoli, Podestà e Capitani, successori degli antichi marchesi nel governo di Genova, e divenuto indi depositario, esercente e compartecipe alla sovranità dell'antica marca.

Tale titolo, devesi riconoscere inerente alla qualità di " nobile genovese „, e non già ritenersi spettare, come scrive l'A. della notizia citata, al solo capo di ogni famiglia patrizia. E ciò perchè le leggi nobiliari di Genova, non hanno fatto mai differenza tra il capo di famiglia, o tra primogeniti e ultrogeniti, ma istituita, ripeto, una classe unica di nobiltà civica, i cittadini nobili sono tutti eguali, cioè senza distinzione o differenza di sorta, nei loro diritti e prerogative nobiliari.

A. Vignolo y Diaz de Vivàr.

FAMIGLIE ROMANE

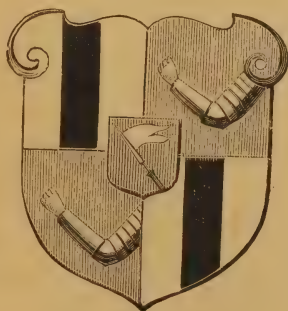
(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(*Continuazione vedi numero precedente*)

BRAZZÀ. — Derivati dai Savorgnan del Friuli, signori di Brazzacco e Cergneo, stabiliti a Roma in persona del conte Ascanio di Brazzà Savorgnan, che sposò la contessa Giacinta Simonetti.

Nel 1858 fu ascritto alla nobiltà romana e per parecchie volte fu Conservatore di Roma.

La famiglia è ancora rappresentata a Roma, dove ha un cavaliere professo dell'Ordine di Malta.

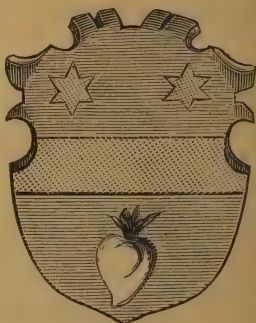
Arma: Inquartato nel 1° e 4° d'argento al palo di nero; nel 2° e 3° di rosso al destrocherio armato d'argento uscente dal fianco sinistro. Sul tutto di rosso al guidone d'argento posto in banda.

BUCCELLENI. — *Arma:* Inquartato nel 1° e 4° d'argento pieno; nel 2° e 3° d'azzurro al leone d'oro; sul tutto una fascia di nero caricata di 3 rose d'oro attraversante.

Di questa famiglia, strettamente congiunta con quella dei Biondi, da cui sortì il celebre storico Flavio, è memoria in una lapide sepolcrale all'Aracoeli dell'anno 1624.

BUGGERI. — *Arma:* D'oro al cane levriere passante di nero, collarinato d'argento.

BURATTI. — Famiglia di origine toscana, ricevuta nell'ordine di Santo Stefano ed in quello di San Giovanni. Giulio Buratti fu nel 1641 Conservatore di Roma e Gregorio lo fu nel 1676, nel 1686 e nel 1697. Uscirono da questa famiglia, prelati, magistrati, ecc.

Fu compresa fra le patrizie nella Bolla benedettina nel 1746.

Arma: D'azzurro alla fascia d'oro, accompagnata in capo da due stelle dello stesso ed in punta da una rapa d'argento, fogliata di verde.

BUSSATTI. — *Arma:* D'azzurro alla foglia di sega d'argento i denti volti all'ingiù posta in banda, accompagnata in capo da una stella d'oro ed in punta da un monte di tre cime di verde.

BUSSI. — Vuolsi che dai conti di Basco derivassero i Bussi, noti dapprima in Orvieto, poi illustri a Viterbo e ricevuti negli ordini di Malta e Santo Stefano. Un ramo si stabilì a Roma in persona di Pietro Francesco Bussi che fu Uditore della S. R. Rota e divenne Cardinale nel 1759. Prima di lui, Giovanni Battista Bussi, viterbese, Vescovo di Ancona, Nunzio a Colonia, fu creato Cardinale da Clemente XI nel 1712. Giovanbattista Bussi fu Cardinale ed Arcivescovo di Benevento creato da Leone XII nel 1824.

In questa famiglia si estinse quella dei Muti (vedi questo nome), perchè Cecilia Muti, ultima di sua famiglia, sposò Giulio Bussi a' principî del secolo scorso, con l'obbligo ai figli, di fare precedere il cognome Muti a quello dei Bussi. Furono compresi fra i nobili romani nel 1746 e sono attualmente rappresentati dal marchese Achille Muti-Bussi patrizio coscritto romano.

Arma: D'azzurro a due occhi accostati in fascia.

Altro stemma dei Bussi romani antichi, che forse non avevano di comune con gli altri, che il nome; era di rosso alla

fascia d'oro accompagnata da 3 rose d'argento, due in capo ed una in punta; e due anguille poste in croce di Sant'Andrea, attraversanti in cuore.

* * *

CAFFARELLI. — La nobilissima famiglia Caffarella è antica in Roma per lo spazio di molte centinaia d'anni senza origine forestiera e divisa in più rami, non ostante che sia estinto quello di Francesco padre del Card. Scipione Borghese [1]. Sono le case loro antiche, poste vicino alla Valle nel Rione di S. Eustacchio ove in diverse Case vivono Mons. Prospero Auditor della Camera [2] e Mons. Fausto, Vescovo di Santa Severina e Nunzio a Firenze.

Fra gli altri paggi che il Popolo Romano diputò a Carlo V nella sua venuta in Roma, scelti dalla prima nobiltà, fu Ascanio Caffarelli, al quale l'Imperatore donò un sito di fianco al palazzo sopra la Rupe Tarpeia, oggi detto Monte Caprino. Gio. Pietro acquistò titolo di Marchese, ebbe in moglie Donna Olimpia Muti sorella del Cardinale, dalla quale ebbe tre figlioli, due maschi e una femina; i maschi sono Baldassare Duca di Lergi e Gaspare Marchese di Tuccano, ambedue coll'Abito di Spagna, alla quale questa Casa fu sempre tenuta. Molti di loro hanno militato in Fiandra, tra gli altri Curzio, Cavaliere d'Abito di Spagna e de più dolci costumi del mondo.

Stimano molti, che il cognome Caffarelli sia un inversione di sillabe, come appresso i Milanesi Sfrondati invece di Sfon-

[1] Il Cardinale Scipione Caffarelli figlio di Marcantonio Caffarelli e di Ortensia Borghese, sorella di Papa Paolo V prese il cognome dello zio e figura con esso negli elenchi dei Cardinali di S. R. C. Fu creato cardinale il 18 luglio 1605, fu arcivescovo di Bologna, gran Penitenziere e morì nel 1633 a soli 57 anni.

[2] Prospero Caffarelli fu creato da Innocenzo X, nel 1652, Prete Cardinale di S. Calisto e morì nel 1659.

drati, facendo per arme un arbore, a cui cadono le frondi, e così invece di Carafelli si dica Caffarelli, certamente considerandosi l'arme della Casa, rappresenta un vedro di Caraffa; però quanto all'arme de Caffarelli, cioè quella che ha commune colli Giovenali quelle divise Caffe: e degli antichi Conti di Fiandra, come mostra Nicolaio Sandero nella descrizione di quella provincia, onde quelli possono essere venuti da Roma, è questi di colà, e benchè la similitudine delle armi è debole fondamento per identità delle Case, nondimeno è grande quì, poichè la divisa Caffa per tutto lo scudo, non vien portata che da queste due famiglie, et., intendo che l' Imperador Carlo V n'hebbe riguardo.

Hanno li Caffarelli la cappella e sepoltura nella Chiesa di S. Maria sopra la Minerva. Sono li Caffarelli in Genova antichi nobili e portano la medesima arma, la quale come diremo è in parte degli Juvenali, famiglia tanto antica, quanto nobile, transfusa nella Caffarella per parentado, onde bisogna dire che quello spartimento de colori a traverso havesse altro significato, che di Caraffe, e che li Caffarelli per distinguersi da Juvenali prendessero il nome dell'arme. La nobiltà et antichità di questa Casa non si può controvertere, come che Ludovico Monaldeschi sotto l'anno 1328 dice che entrando in Roma Ludovico il Bavaro, tra gli altri cavalieri che l'incontrarono fu un Caffarello. E qui è da notare che quest'autore parla di questa Casa di quel tempo, come già della prima e più antica nobiltà di Roma.

Quando il Petrarca fu coronato poeta in Campidoglio, riferisce che dodici giovanetti nobili Romani recitarono sonetti, ed altre composizioni in lode del Petrarca, de quali fu un Caffarello, e nell'anno 1339 tre nobili Romani cioè Caffarello, Capoccio, Valle, fecero una sanguinosa costione con alcuni Baroni Alemanni. Nell'anno 1416, per ordine del Legato del Papa fu fatto caporione Tomaso Caffariello [1]. (Antonio de Petris nel suo Diario Ms).

[1] Furono conservatori di Casa Caffarelli: Francesco 1522 – Giov. Pietro 1525 – Bernardino 1538 – Scipione 1543 – Ascanio 1569 – Prospero 1574 – Francesco 1580 – Massimiliano 1596 – Giov. Pietro 1603 – Alessandro 1608 – Pietro 1648 – Baldassare 1650.

Nella Chiesa di Santa Maria del Popolo stava una lapide sepolcrale:

TOMAROTIA CAFFARELLA MATER, BLANCA
ANGUILLARA NURUS, SIXTUS MILLINUS
FILIUS BLANCAE MARITUS INTRA QUINDECIM
MENSES VITA FUNCTI HIC AD TEMPUS QUIESCUNT
DUM VIVIS CONSUESCE MORI, SIC CARCERE LIBER
IBIS, UBI VERA EST VITA, DOMUSQUE ANIMAE.

Un'altra lapide sepolcrale si vede in S. Maria d'Araceli:

DNA RITA DE MARGANIS UXOR DNI ANTONIJ DE CAFFARELLIS

della quale parleremo nella famiglia Margana.

La Cappella e sepoltura ordinaria della famiglia è nella Chiesa della Minerva, ove sta la lapide sepolcrale con un deposito al muro:

HIC REQUIESCIT NOBILIS VIR DNUS JOES
DE CAFFARELLIS MILES SUB ANNO DNI MCCCLIII
QUI OBIJT DIE IV MENSIS OCTOBRIS, CUIUS ANIMA
REQUIESCAT IN PACE. AMEN.

Hanno parentato con tutta la nobiltà buona di Roma, colli Colonnesi, colli Capranica, colli Vincenzij, colli Marcellini, colli Cecchini, colli Vittorij, colli Bufali, colli Alberini, colli Sinibaldi, colli Ursini, colli, Fabij, colli Frajapani, colli Matthei, colli Margani, colli Albertoni, colli Millini, Mancini, colli Boccapaduli, colli Casali, Muti, Lanti, Gottifredi, Rustici, Santacroce, colli Celsi, colli Crescenzij, colli Leni, colli Burghesij, colli Del Drago, con Caietani.

Dalla quantità di tante e reiterate parentele si può arguire l'ampiezza di questa famiglia, dalla quale uscì Scipione Caffarelli nipote di Paolo V, che si fece chiamare Borghese, per esser figlio della nepote del Papa.

L'Infesssura, nel suo Diario racconta come segue: “ A di 10 xbre 1464 fu ferito M. Antonio Caffarello, da Jacomo figlio di Gio. Alberino, perchè aveva briga insieme colli Nepoti di M. Antonio di Renzo e Felice Caffarello, e PP. Paolo voleva, che cessasse questa briga, e perciò per Gio. Alberino, e per M. Antonio e feceli bagiare in bocca ecc., „ segno della stima

che si faceva in Roma di questa famiglia, della quale si parla ne Statuti vecchi di Roma fol. 2 lib. 4 – Bernardino Scardeonio fol. 347 – Cipriano Manente fol. 352 – Anton Bonfinio fol. 633 – Scipion Mazzella de Regno Neapolis fol. 477 – Monaldo Monaldeschi historia fol. 130, 187 – G. B. Pegina de Principibus fol. 490 – Scipion Ammirato, fatti fiorentini fol. 680 – Gio. Chokier nel commento sopra il Glossatore, ambi li addenti al Ciaccone e separatamente l'Abbate Ughelli ne Vescovi d'Italia.

Bernardino Caffarelli fu uno degli Gentiluomini assistenti al duello seguito in Pittigliano dell'1548 tra Rutilio Alberino e Silla Micinelli.

Nell'Archivio Capitolino si legge un istromento di compromesso. " Per eximium J. U. D. Antonium de Caffarellis, et nobilem virum Petrum de Maximis in personas nobilium virorum Baptistae Stagliae, et Matthei Saxi, per rogito di Pietro Menlio Not. Cap.no sotto li 28 luglio 1469.

Ne parla l'Altieri nel Nuzziale delle famiglie nobili Romane e Marco de Vulson autor francese nel teatro della Nobiltà.

Di questa famiglia parla il Soto o vero Glossatore antico nella regola della Cancelleria, che scrisse dell'1485, e fa menzione dell'Avvocato Concistoriale Caffarello dicendo: *Tunc practicavi cum Caffarello maximo Advocato* et il Chokier nel commento del d° Soto sopra il proemio al numero 24 dice " Nota antiquitatis familiae Caffarellorum, quae generis nobilitati iuris peritiam summa cum laude miscuit „. Quest'avvocato fu creato dell'1460, per nome Antonio.

Ripetendo l'antichità di questa famiglia pervenuta a mia notizia trovo notato appresso Cencio Camerario un istromento di Convenzioni avere *Cartula memorialis inter Papam Clementem et Senatum. Actum anno XLXI Senatus ind. IX mensis Maij die XXVIII Jussu Senatoris consiliarorum etc.*, nel quale interviene per testimonio Stefano Caffarello, stimo che fosse circa l'anno 1190 Pontificato di Clemente III.

Il medesimo Stefano fu testimonio di un istromento dotale tra Paolo Alberti et Comitissa de anno 1225 rogito di Giacobo Bari, in pergamena. Nell'Archivio di Santa Maria in Via Lata.

Nella libreria del quondam Silvio Lacij fu trovato un antico statuto di Roma ms. in pergamena, nel quale si legge: " Anno 1306 ind. 5 die 21 Martij sedente Clemente PP. V Magnificus vir D. Paganinus de la Turre de Mediolano Dei gratia Almae Urbis Senator. Inter testes Parentius Caffarelli ".

Ho riferito li più antichi stromenti pervenuti a mia notizia tralasciando li infiniti da quel tempo fin al presente celebrati in diverse occasioni, di compre, di vendita, di nozze e simili.

Si vede l'arme [1] di questa famiglia in diversi luoghi tanto nelle Case come nelle Cappelle, differenti alcune e più antiche senza l'aquila, altre con l'aquila sopra e fuori dello scudo. Altre con l'aquila nello scudo sopra il lione, e la Caffa, altra con due stelle tra l'aquila e il lione e la Caffa, altra con due stelle, secondo la diversità de rami, che con qualche segno si sono voluti distinguere degl'altri.

[1] L'arma dei Caffarelli è partita semispaccata: nel 1° d'azzuro al leone d'oro, nel 2° tagliato d'oro e di rosso, nel 3° trinciato d'oro e di rosso. Capo dello scudo d'oro caricato di un'aquila di nero coronata del campo.

I *gironi* formati in questo stemma dell'unione del tagliato e del trinciato, sono dall'Amayden chiamati *caffe*, nome che a noi sfugge.

Simile stemma fu usato dai Caffarelli di Napoli e di Sicilia senza perciò arguire che dalla medesima famiglia siano derivati gli omonimi dimoranti in Vizzini e che anche oggi usano il medesimo stemma gentilizio.

La famiglia Caffarelli si estinse in Roma nel XIX secolo nel duca D. Luigi Caffarelli che lasciò erede il nipote Conte Giuseppe Negroni; il quale con sovrano rescritto di Sua Santità Pio IX subentrò alla estinta famiglia, sostituendo al proprio il cognome Caffarelli col titolo ducale.

Vive oggi il figlio del duca Giuseppe, Don Francesco Caffarelli, patrizio romano coscritto, sposo di Donna Maria Boncompagni Ludovisi, dei principi di Piombino, da cui eletta prole.

(*Continua*). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

ENCORE LES BONAPARTE

Des personnes respectables ont crû devoir mettre en doute, non pas nos conclusions sur les Bonaparte, mais notre appréciation que Napoléon I^er^ avait été un persécuteur de l'Église. Oui ou non, l'arrestation scandaleuse du Pape et le Concile de Paris sont ils des actes destinés à assurer la liberté et la grandeur de l'Église, comme le prétendent certains d'entre nos honorables adversaires? Napoléon voulait bien ne pas faire un schisme, mais à condition, comme ils l'avouent naïvement, que le Pape soit en France et que lui, Napoléon, il soit le bras séculier de cette Église Universelle. Je persiste donc à dire que l'œuvre religieuse de Napoléon fut de consolider son trône par la restauration du Catholicisme en France, d'empêcher l'Église d'être un pouvoir dangereux pour le sien, en l'enserrant dans un concordat aggravé par les articles organiques, redigés au mépris de la plus stricte honnêteté, et de se faire des amis parmi les acquereurs de biens nationaux, en légitimant leurs vols.

Pour conclure, empruntons les paroles de M. René Doumic, à la fois savant et impartial dans la question: " Napoléon, dit il, a sauvé l'œuvre de la révolution et il a refait le pays qui agonisait; c'est ce qu'il est difficile d'oublier pour peu qu'on aime la France moderne, ou tout bonnement la France ". Oui, le savant critique a raison, tous " qui aiment la France moderne ", les " révolutionnaires " de toutes couleurs, les anticatholiques, depuis le libéral jusqu'au sectaire, ne l'oublient pas, et s'ils sont républicains aujourd'hui, ils seront bonapartistes demain, à l'occasion. Mais ceux qui aiment " tout bonnement la France " n'oublient pas non plus que c'est Napoléon qui a promulgué les lois d'après lesquelles les principes de la révolution sont entrés dans les mœurs, que c'est lui qui a créé les institutions centralisées par lesquelles la France agonise, que c'est lui qui, au prix de flots de sang, a doré de gloire le drapeau de la révolution, que c'est lui qui fut à travers

l'Europe, le grand missionnaire des principes révolutionnaires, lui qui sema à Berlin, comme à Vienne, à Madrid, comme à Rome, les principes qui mettent aujourd'hui toutes les sociétés en péril, en un mot, pour nous résumer, que c'est lui, Napoléon, que M. Doumic peint en cette phrase digne d'être gravée en lettres d'or sur tous les monuments, pour l'instruction des bonapartistes de bonne foi, passé, présents et futurs,

« qui a sauvé l'œuvre de la révolution ».

Après un pareil aveu, que nous resterait-il à dire pour convaincre nos adversaires? Rien, semblerait-il! Hélas, beaucoup peut être, car eux mêmes, et nous les en remercions, nous ont fourni ce texte, comme soutien de leur opinion. Aussi, nous nous faisons un devoir de le leur remettre sous les yeux en appellant leur attention sur des termes que leur esprit prévenu n'a peut être pas remarqués suffisamment.

Nous nous estimons donc en droit de maintenir nos conclusions.

Pour refaire la France, et pour détruire ou plutôt pour corriger l'œuvre de la révolution, *il ne faut ni Bonaparte ni république; il faut: Le Roi.*

Hélas, ce mot aujourd'hui rappelle un deuil encore bien cruel; depuis deux ans nous nous étions attachés à montrer les droits au trône de France de S. A. R. Mgr le Duc de Parme. Dieu ne l'a pas permis; la France n'était pas digne d'un tel monarque, car les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent. Mais la mort du vénéré Prince ne peut rien changer à nos conclusions. Pour nous c'est dans cette branche qu'est *le droit;* à moins qu'une renonciation générale, ne le laisse passer à la branche d'Orléans. Aussi, appelons nous de tous nos vœux le congrès d'historiens et de jurisconsultes que nous avons proposé et qui terminerait ces discussions, unissant tous les légitimistes de France dans la fidélité à un des trois princes, auxquels on attribue des droits, et les groupant comme un seul homme contre la bête qui ressemble vraiement à celle de l'apocalypse, cette hydre dégouttante de sang et souillée de boue, cette révolution dont l'œuvre “ fut sauvé par Bonaparte „.

Le Chev. PIDOUX.

DON JOSÉ MARIA DE ROXAS

INSIGNE ESTADISTA ARGENTINO

D. José María de Roxas y Patron, insigne estadista argentino y ministro de gobierno, ha dejado recuerdos imperecederos de su sabia administración y de su acrisolada virtud.

À su memoria pués consignamos estos apuntes, que se refieren a tan honrado ciudadano, y à su noble alcurnia, que en España es muy antigua y calificada y del entronque de los señores de Vizcaya; los que proceden de Vermudo Laynez, hijo de Layn Calvo señor de Vivar, tronco este, y raiz de las casas Diaz de Vivar, Antolinez, Vermudez, Castro, Mendoza, y otras entre las más esclarecidas prosapias de España.

Refiere Don Luis Vilar y Pascual, Cronista Rey de Armas de S. M. C. la Reyna Doña Isabel II, que D. Diego López de Haro, noveno señor de Vizcaya y su mujer D. Maria Ordoñez tuvieron hijo segundo a Don Sancho Diaz, señor de Tobia, progenitor de la familia de Rojas o Roxas, el cual casó con D. Maria Diaz-Duque. Vivia por los años de 1134, y dejó por hijo a D. Diego Sanchez, primero del apellido de Rojas, por el señorio que tuvo de aquella villa dejando este apellido á sus descendientes.

Este caballero, fué mayordomo mayor del Rey D. Alonso VIII y casó con D. Urraca Ruiz, en quien tuvo a *D. Ruy Diaz de Rojas,* que fué señor de Tremello por donación que le hizo de esta villa, el Rey D. Alfonso IX el año de 1212.

D. Sancho Ruiz de Rojas, hijo del susodischo señor de Tremello y de D. Elvira Gil, se halló en la conquista de Sevilla, año de 1248: casó con D. Inés Gutierrez de Sandoval, y fué progenitor de los señores do Monzon y Cabia, de los señores de Requena, de los señores y luego marqueses de Poza, de los condes de Santa Cruz de Campeso y castillo de Leuces, de los condes de Mora, y de los marqueses de Dos-Hermanas, todos del apellido Rojas o Roxas.

Ha alineado esta alcurnia en Burgos, en Toledo, en Cuba de la Habana, en Valladolid, en Valencia y en Buenos Ayres. Ha sido en Castilla casa de Ricos-homes, y *Juan Rodriguez de Rojas,* rico-home de Pendón y Caldera, en tiempos del Rey D. Sancho el IV, sirvió con mucha lealtad en las ocasiones de paz y de guerra que se le ofrecieron; por cuyos servicios, que fueron muchos, tuvo el Adelantazgo de Castilla.

En la carrera militar fueron muy valientes y esforzados caballeros: *D. Sancho Sanchez de Rojas,* que se halló en varios hechos de armas y se batío en la de Tarifa que dío el Rey D. Alfonso al Rey D. Albohacen de Marruecos, en la que salvó la persona del Rey en gran peligro. Fué también Merino Mayor de Burgos bajo el Reynado de D. Pedro. *D. Pedro Fernández de Rojas* sirvió en los reales ejércitos à los Reyes D. Pedro, y D. Enrique II. *D. Juan Martin de Rojas,* esforzado capitan, sirvió à los Reyes D. Enrique II y D. Juan I, y se halló en las guerras contra el reyno de Portugal; murió de peste en el cerco de Lisboa. *D. Martin de Rojas,* sirvió al Rey D. Enrique III y se batío contra los moros de Granada en Quesada, donde murió valerosamente. *D. Juan de Rojas,* sirvió en las armas del Rey D. Juan II y se halló en la batallas de la Vega de Granada. *D. Juan Rodriguez de Rojas,* dió prueba de valiente, gobernando la alcaldia de Ercolina, en tiempos del Rey D. Alonso el onceno.

En el orden eclesiástico, ganaron gran renombre: el Arzobispo *D. Antonio de Rojas*, religioso. *D. Sancho de Rojas* Arzobispo de Toledo, Primado de las Españas y Canciller Mayor de Castilla. Otro *D. Antonio de Rojas*, Arzobispo de Granada, Patriarca y Presidente de Castilla. *D. Diego de Rojas*, Obispo de Calahorra y luego de Cartagena; Fiscal y Oidor de Valladolid y Gobernador del Supremo Consejo de Castilla. *D. Antonio de Rojas*, Obispo de Mallorca, fué maestro del Infante D. Fernando, y notable por su profunda doctrina; falleció el año de 1526. *D. Simon de Rojas* piadoso trinitario español, natural de Valladolid, falleció el año de 1624, y en 1766 fué beatificado por el Sumo Pontifice Clemente XIII.

Fueron también caballeros muy principales, entre los tantos varones que han ilustrado esta casa: *D. Francisco de Rojas*, Alcalde Mayor de los hijos-dalgo de Castilla; Merino Mayor de Burgos y Presidente de Hacienda. *D. Juan Niño de Rojas*, gentilhombre de la boca del Católico Rey D. Felipe II. *D. Francisco de Rojas*, fué Mayordomo de la Infanta D. Juana princesa de Portugal y sirvió al Católico Rey D. Felipe en muchas ocasiones. *D. Diego de Rojas y Ortega*, Colegial del Mayor de Cuenca, y de los consejos de Ordenes, Indias y S.ª Cruzada. *D. José de Rojas y Sandoval*, Regidor de la Habana año 1683.

D. Alonso de Rojas y Boro, vistió el hábito de Santiago. Y vistieron el hábito de Calatrava: *D. Francisco de Rojas y Guzman. D. Bernardo de Rojas y Contreras*, que fué Regidor de Toledo; Intendente y Corregidor de Guadalajara, del Consejo de Hacienda y de la Junta General de Convención, Monedas y Minas.

D. Francisco de Rojas, embajador de los Reyes Católicos D. Fernando y D. Isabel al Emperador Maximiliano, y al Pontifice Alejandro VI, y fundó sepultura y capilla en la parroquia de S. Andrés en la ciudad de Toledo. *D. José de Rojas y Contreras*, bachiller canonista, alcalde de la Audiencia de Sevilla, el año 1732.

De este muy esclarecido linaje saliò el doctor *D. Miguel Garcia de Rojas*, quien casó en Buenos-Ayres con D. Petrona Patron, de la casa Patrone de Genova, y de quienes nació en

la susodicha ciudad y puerto de Santa Maria de Buenos Ayres, en 17 de Mayo de 1792, el insigne estadista *D. José Maria de Roxas y Patron* [1].

De su enlace con *D. Manuela Diaz de Vivar y de Alzaga-Calvera*, dejó cuatro hijas y tres varones.

Las hijas: *D. Aurelia* que casó con *D. Francisco Ximenez*; *D. Flora* soltera; *D. Cármen* que casó con *D. Matias Ramos-Mejia. D. Victoria* que casó con *D. Julio Ximenez.*

Los hijos fueron: *D. Miguel*, doctor en medicina; *D. Hortensio*, hacendado en el Rincon de Luna; casado con *D. Encarnacion Islas. D. José-Maria*, hacendado en el Rincon de Luna; casado con *Doña Eusebia Iturriaga.*

[1] Los servicios que ha rendido a su patria, este caballero, — « ilustrado y sabio estadista » com le llama el Dictador D. Juan Manuel de Rozas en una carta fechada en Southampon en 1872 — son muy eminentes.

Año 1822. — Don José Maria de Roxas y Patron fué de los fundadores y Director del primer « Banco de Descuentos » que hubo en Buenos-Ayres.

Año 1824. — Vicepresidente de la Sala Legislativa. Funda la primera « Sociedad de Criadores Argentinos » Roxas-Haedo-Aguirre, que efectuó la primera importación de carneros merinos y su cruza con ovejas pampas, en el establecimiento de Rincon de Luna en Corrientes.

Esta empresa fué de la mayor importancia económica para el país, que ha visto el desarrollo colosal de aquella semilla, en los millones de ganado ovejero, que forman hoy la riqueza de Buenos-Ayres, y en las grandes fortunas particulares que ha producido.

Año 1825. — Miembro de la Comisión de Inspeccion y Económia de Fondos, del emprestito levantado en Londres y que debia preparar los planos y presupuestos de las obras de construcción del puerto; del establecimiento de poblaciones en la nueva frontera y en el *interim* entretener los fondos con el descuento de letras.

Año 1826, 2 de febrero. — 1° Director del primer « Banco de las Provincias Unidas del Rio de la Plata ».

Junio 13. — Diputado por la capital y Presidente del Congreso General Costituyente; firmó la constitución del año '26. la presidencia hasta la disolución del Congreso, en seguida de la renuncia del presidente Rivadavia.

Año 1827. — Ministro de Gobierno y Hacienda de la Provincia de Buenos-Ayres bajo el mando del gobernador, coronel D. Manuel Dorrego. Representó la provincia de Buenos-Ayres en el tratado de alianza ofensiva y defensiva celebrado con las provincias de Entre-Rios y Santa Fé, y como tal suscribió el tratado.

Año 1828. — Ministro de Gobierno y Hacienda, ratificó el tratado entre las Provincias Unidas del Rio de la Plata y S. M. el Emperador del Brasil.

Representan hoy esta casa en Buenos-Ayres: D. Victoria viuda de D. Julio Ximenez y la descendencia de D. Hortensio susodicho; sus hermanos el doctor D. Miguel y D. José-Maria no tuvieron sucesión.

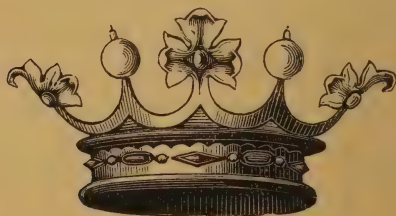
Armas: Escudo de oro, con cinco estrellas de azur en sotuer. Casco de caballero.

ATILIO VIGNOLO DE CÒS
Y DIAZ DE VIVÀR.

Año 1828. Octubre. — Renuncia al ministerio, y es electo diputado per la provincia de Buenos-Ayres; ejerció la diputación hasta el 31.

Año 1832–33. — De Nuevo Ministro de Gobierno y Hacienda.

Año 1835. — El Dictador D. Juan Manuel de Rozas le nombra Ministro de Gobierno y Hacienda, de la Confederación Argentina. Y como tal redacta y firma el decreto que expidió el Gobierno en 6 Mayo del 1836 disolviendo el Banco Nacional y por las razones que se expresan en el preámbulo, y creando el Banco de la Provincia. Es también obra muy encomendable y meritoria del ministro Roxas, el decreto con que fué abolida, en las Provincias del Rio de la Plata, la pena de la confiscación de bienes. Se retiró del Ministerio en 1837 y fué luego diputado por la 3ª Seccion de Campaña en 1839; en 1845 fué representante de la Provincia de Buenos-Ayres y en 1846 y 48 fué electo diputado por la 15ª Sección de Campaña.

Falleció en Buenos-Ayres el 16 de diciembre del 1882, rodeado del respeto y consideración de cuantos le conocieron, y habiendo dedicado cuarenta años de su vida, en servicio de su patria, con singular desprendimiento y honradez, sin buscar ni anelar otra recompensa, que no fuese la conciencia del deber cumplido.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(Contin. vedi num. preced.)

Muttoni, di Lugano. — Vennero da Cima in Valsolda dove erano potenti Castellani fin dai primi anni del secolo decimoquarto.

Un Filippo Muttoni, Giureconsulto, viveva dopo il 1650; da Cristoforo suo figlio, parimenti Giurisperito, nacque un altro Filippo, il quale, addottoratosi in ambo le Leggi, passò ad Avvocato Fiscale in Milano.

Fu assai apprezzato dal Governo di Maria Teresa, che lo inviò con importanti missioni, presso la Corte Pontificia e lo nominò più tardi Senatore: morì in Milano a settant'anni nel 1777.

Arma: Scaccato d'argento e d'azzurro; al capo del secondo, caricato di due uccelli di nero.

Neuroni, di Lugano. — Illustre e patrizia famiglia ticinese; diede vari uomini distinti, e fra essi Agostino Maria Neuroni, nato a Lugano il 17 gennaio 1695, † 1760, Vescovo di Como.

Arma: D'azzurro alla nuvola d'argento posto in fascia, accompagnata in capo da un sole d'oro e da una stella d'argento ed in un punta da una stella d'argento e da un crescente, posto in palo delle stesse.

Olgiati, di Lugano. — Quando il 26 dicembre 1476 venne assassinato a Milano il Duca Galeazzo Maria Sforza per opera dei Lampugnani, Visconti ed Olgiati, Gerolamo di questa Casa, dopo aver scontato sul patibolo il suo delitto, provocò anche l'esilio di tutta la sua famiglia della quale faceva parte un Pietro Antonio, cugino del detto Gerolamo e che rifugiossi in Lugano, ove propagò la discendenza che fu poi ascritta al Patriziato luganese.

Un Andrea Olgiato, disceso da Pietro Antonio, è ricordato come devoto benefattore del Convento di S. Maria degli Angioli in Lugano sotto l'anno 1515 e in quella Chiesa il suo

Casato aveva eletto la sepoltura, come lo attesta la pietra tombale ivi esistente e che porta questa iscrizione: *Olgiatorum Sepulcrum MDCX.*

Il personaggio più ragguardevole di questa famiglia è certamente il sacerdote oblato Giovanni Antonio, uomo dottissimo, che fu mandato dal Cardinal Federico Borromeo con altri valenti eruditi a raccogliere nei principali centri europei, manoscritti e libri rari e preziosi per la fondazione della Biblioteca Ambrosiana, della quale fu il primo Prefetto. Pervenuto a tarda età, rinunziò a quel posto e si ritirò a Lugano, dove morì nel 1647.

Ora gli Olgiati dimorano in Sorengo presso Lugano e si trovano ascritti a quel Patriziato.

Arma: Di rosso, al luccio d'argento posto in fascia; col capo d'oro all'aquila di nero coronata del campo.

Orelli, DI LOCARNO. — Secondo le Cronache, questa famiglia procede da un Viviano Chiaramonte, conte lorenese, il quale avendo nel 1018 sposato una damigella congiunta di Costanza di Provenza, moglie del Re di Francia Roberto il Pio, onde sottrarsi all'ira di questo Monarca, contrario a tale unione, fuggì colla sposa e coi congiunti in Italia. Ebbe Viviano tre figli, cioè Landolfo, Viviano e Aurelio, e quest'ultimo fu il progenitore degli Orelli. Dopo vario peregrinare questi fratelli posero stanza in Locarno ed ivi i loro discendenti ottennero dall'Imperatore Federico Barbarossa nel 1176 il titolo di Capitani e Baroni dell'Impero, col privilegio dell'Aquila Imperiale: in questa congiuntura prestarono giuramento di fedeltà a quel Sovrano un Giacomo ed un Lucino Orelli, discesi dal sunnominato Aurelio.

In consorzio coi Muralti e coi Magoria, usciti rispettivamente da Landolfo e da Viviano II, gli Orelli conseguirono nel 1210 da Ottone IV Re di Sassonia e Imperatore, il feudo di Locarno come giurisdizione Imperiale, coi finitimi castelli, diritti di pesca, dazii, ecc.

Nove anni più tardi Federico II investiva un Gaffo Orello (insieme ad un Giacomo Muralto) del feudo Locarnese, investitura confermata nel 1311 dall'Imperatore Enrico VII a Giacomo ed a Giufredo Orelli.

Ottone Visconti, Arcivescovo e Signore di Milano, quando fece disporre la Matricola degli Ordinarii della Metropolitana, volle annoverare fra le famiglie nobili milanesi chiamate a dar membri al Capitolo Maggiore, anche la famiglia degli Orelli, coll'appellativo *di Abiasca* (Biasca) della qual terra saranno stati attinenti e forse in causa della podestà temporale esercitata dagli Ordinarii sulle tre Valli di Leventina, Blenio e Riviera.

Un Rodolfo Orelli nel 1307 era Podestà di Brissago, carica che divenne quasi ereditaria nel Casato, come più oltre vedremo.

Un Giovanni Orelli fu Famigliare e perpetuo Commensale degli ultimi Duchi Sforza, ed ebbe esazione delle Gabelle in tutto lo Stato Milanese: morì nel 1575 lasciando varî figliuoli, dei quali è ricordato specialmente un Luigi, creato Famigliare e Commensale Aulico insieme al genitore,

Trovossi a militare col Contestabile di Borbone all'Assedio di Roma nel 1527, poi, avendo abbracciata la Religione Riformata, fu cacciato da Locarno con molti concittadini e riparò in Zurigo dove propagò la sua progenie che ancora vi fiorisce.

Francesco Orelli, fratello gemello di Luigi, militò per Carlo V e si battè nelle guerre di Napoli e di Spagna. Portatosi poi nello Stato Veneto, vi acquistò la Contea di Vertomanno e la sua discendenza si trasportò in Bergamo: morì nel 1575.

Gio. Antonio fratello dei precedenti, fu capostipite degli Orelli locarnesi detti Capitani e degli Orelli detti Fiscali.

Un quarto fratello di Gio. Antonio fu il P. Antonio il cui abbiatico Francesco tenne la carica di Cancelliere della Comunità di Locarno e nel 1610 fu creato Cavaliere Aurato dal Pontefice Paolo V. Gio. Antonio Orelli fratello di costui coprì il grado di Luogotenente del Commissario e di Podestà di Brissago e un Cristoforo, pure figlio di Francesco, ebbe i medesimi impieghi e venne insignito della Croce di S. Stefano di Toscana. A questi è dovuta l'erezione della Chiesa detta Nuova in Locarno che dotò di due Prebende Canonicali. Mancò di vita nel 1640 ed ebbe tomba negli aviti sepolcri della Chiesa di S. Francesco.

Gio. Luigi Orelli fratello di Cristoforo venne creato col padre e con altro fratello di nome Paolo, Cavaliere Aurato e morì nel 1638 dopo aver coperto il posto di Cancelliere della Comunità locarnese.

Fu suo figlio Gio. Orelli, pur esso Cancelliere e Podestà di Brissago, il quale cessò di vivere nel 1651 dopo aver procreato un Gio. Francesco, Causidico, Podestà della medesima terra, ammesso alla cittadinanza lucernese nel 1680 e morto nel 1719.

Carlo Giuseppe Orelli nacque da costui e fattosi Religioso dei Minori Conventuali, divenne Guardiano del Convento di S. Francesco in Locarno, portando il nome di P. Francesco Antonio. Fu suo fratello Francesco Luigi il quale, entranto nella milizia, combattè come Tenente di Cavalleria nel Reggimento Austriaco Montecuccoli, trovossi alle battaglie di Temeswar e di Belgrado e morì nel 1763. Altro Ufficiale fu il fratello Gio. Antonio, Capitano nel Reggimento Elvetico in servizio del Re Cattolico e Cancelliere di Locarno.

Rodolfo Orelli figlio di Francesco Luigi fu Luogotenente Commissariale in Locarno e il di lui fratello Giuseppe Luigi militò pel Re di Francia nel Reggimento Svizzero col grado di Capitano e morì nel 1774. Ebbero costoro due fratelli, cioè il Sac. Emanuele, Canonico di Locarno e Commissario Apostolico della Nunziatura di Lucerna, nonchè il Capitano lucernese Antonio Francesco, Cavaliere Mauriziano ai quali l'Imperatore Giuseppe II concesse il riconoscimento della nobiltà lombarda, colla facoltà di godere tutti gli annessi onori, diritti e privilegi e il loro stemma venne delineato nel Registro nobiliare di Lombardia.

Proviene da questa famiglia anche il ramo degli Orelli detti Corragioni.

Arma: Tagliato di rosso e d'argento a due leoni rivolti, dell'uno all'altro, coronati d'oro; col capo d'oro all'aquila di nero coronata del campo, sostenuto da una fascia in divisa d'argento caricata di una crocetta di rosso.

(*Continua*). GIAMPIERO CORTI.

Vicomtes !

Dans le numéro d'avril 1906 de la *Rivista*, j'énumérais la composition des duchés, marquisats, comtés et baronnies en France, avant la Révolution. et j'y notais qu'on ne citait pas de viducs, vimarquis, et vibarons.

J'en ai cherché l'explication et l'ai trouvée dans la composition même des terres titrées. Dès la plus haute antiquité on ne trouve que des comtes, comme compagnons du Roi et les *missi dominici*, comptables ou justiciers.

Les comtes devenant de par l'autorité Impériale ou Royale investis de l'administration d'un comté, il était tout naturel qu'ils eussent des aides comme vicomtiers en matière fiscale et vicomtes en matière judiciaire. Un comte pouvait donc établir des vicomtes et par là même des vicomtés, comme aujourd'hui l'état crée des percepteurs et des juges de paix. On peut donc en inférer, même au vingtième siècle, qu'un père de famille ayant titre de comte, peut créer ses enfants vicomtes, à défaut de toute espèce de loi réglant la matière, la vicomté découlant pour ainsi dire du comté.

Pourquoi ne dit-on pas des viducs ? Tout simplement parce que le duché devait avoir douze châtellenies et vingt-huit Seigneuries de paroisses, avec revenu de huit mille écus.

Or dans une telle étendue de territoire, il se trouvait des Seigneurs vicomtiers et vicomtes, relevant des comtes, faisant aveu au duché. Le titre de duc étant militaire et s'étendant à toute une province ne pouvait se dédoubler sous peine de s'abaisser. Les duc avaient comme vicomtes des Sénéchaux qui avaient eux mêmes des baillifs sous leurs ordres, outre les comtes et vicomtes du duché. De là vient qu'on voit parfois des ducs, comtes, et vicomtes, mais qu'on ne voit pas de viducs. Il n'en n'est pas moins vrai que les ducs d'une province avaient le droit de créer des vicomtes. Ainsi Bourges et ses sept vicomtés qui étaient des offices de justice.

Nous avons vu que le marquisat se composait au minimum de trois baronnies, trois châtellenies, ou deux baronnies et six châtellenies, avec revenu de cent soixante-six écus.

Le comté devait au moins comprendre trois baronnies, trois châtellenies, ou une baronnie et six châtellenies, avec revenu de quatre vingt trois écus.

La composition était à peu près la même, sauf le revenu minimum éxigé. Lè marquis et le comte pouvaient donc créer également des officiers fiscaux et judiciaires.

On ne cite pourtant pas de vimarquis. La raison en est à l'origine la même que pour le duc. C'était un titre militaire, et il en était tellement ainsi, qu'un colonel nommé de régiment, devenait marquis à brevet. Mais le marquis avait un baillif qui était à la fois fiscal et judiciaire, et dès lors pas n'était besoin de vicomtes.

Pour le comte il en était de même, mais comme jadis les comtes étaient à la tête des provinces à la place des ducs, il s'ensuit que ces derniers, bien que chefs militaires, conservèrent les vicomtés créés ou établis par les comtes. Malgré cela les enfants d'un comte, chargés de remplir pour leur père, les fonctions de procureur fiscal ou judiciaire, étaient bien des vicomtes. C'est même à cause de cela que l'usage a fini par établir, vicomtes, les enfants d'un comte, bien que ces titres ou plutôt fonctions, fussent essentiellement personnelles et non héréditaires.

Quant aux barons, le peu d'importance de la baronnie ne permettait pas de vicomtes, et un simple baillif suffisait, dans le cas ou la baronnie avait droit de haute moyenne, et basse justice, autrement le procureur fiscal seul suffisait.

Je ne parlerai pas des vicomtées indépendantes très rares du reste et relevant d'ordinaire directement du Roi. Leurs règles n'étaient pas définies d'une façon absolue, bien que se rapprochant des comtés.

De l'ensemble de cet exposé que résulte-t-il? Plusieurs considérations. Depuis la Révolution, les titres ne reposent plus sur rien, les terres titrées ayant été supprimées; ils ne reposent même plus sur des brevets. Le bureau du sceau investit rarement les porteurs de brevets antérieurs à la République, du droit de s'en servir. Je suppose même qu'un père de famille soit légalement investi d'un titre de comte : par le fait même de la rédactton de l'acte de naissance de son fils, ce dernier perd le titre. Il faudrait pour qu'il ne le perdit pas, qu'après ses prénoms, par exemple : Charles, Joseph Foulques, on ajouta, comte de X. Si non ce ne sera plus que M. de X. Il aura beau montrer le brevet de son père, on lui opposera la teneur de son acte de naissance, et comme pour les actes de naissance, de mariage, de décès, le temps est limité, il ne pourra réclamer à temps en justice, si l'employé refuse d'inscrire le titre, ce qu'il fait du reste toujours, par esprit d'égalité. Pas moyen de remédier à cet état de choses, à moins d'être maire de la commune, et encore. Forcément le titre ne devient plus qu'une formule de courtoisie, et de condescendence de la part de certains officies ministériels, comme les notaires, huissiers ou autres.

La carte de visite reste donc le seul brevet qu'on puisse invoquer, et il n'a d'autre valeur que le crédit que le public lui accorde.

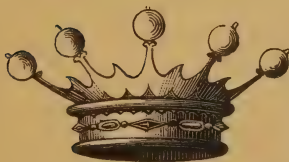
Ceci exposé, que reste-t-il à faire aux titrés? Le tenir, pour être respectés, dans les anciens usages d'avant la Révolution, ou l'aîné seul portait le titre de la terre. Si le titre est à brevet héréditaire, respecter la téneur du brevet. Mais on ne s'en tient pas là. En France, après avoir décliné les titres dans les familles, ou on n'en possédait qu'un, on surcline maintenant, et petit à petit on devient marquis, étant parti de baron et même de rien.

En Angleterre il y a la nobility féodale reposant sur terres titrées, mais on ne sait où commence et où finit la Gentry. En Espagne et en Italie où la Révolution a aussi passé, les titrés cadets se contentent d'indiquer sur leurs cartes de visites, après leurs noms, qu'ils sont, *dei conti* des comtes de X, l'aîné seul prenant le titre. En Allemagne tout le monde est un peu baron, comme en Angleterre on est esquire.

Partout où la Révolution a passé, sa caractéristique a été d'amener à sa suite l'usurpation, et comme depuis plus de cent ans nous sommes en révolution, l'usurpation continue. Un gouvernement monarchique pourrait seul y trouver remède, et ce ne serait pas bien difficile.

Peut-être, comme conclusion à peu près pratique, d'après les anciennes compositions de terres titrées, pourrait-on dire, que les enfants d'un duc pourraient se titrer de comtes, et ceux de marquis et comtes, de vicomtes. Quant aux barons, ils se contenteraient de jouir, comme en Allemagne, du titre de leurs pères.

Il y aurait encore une autre solution, ce serait d'introduire l'usage des viducs, vimarquis et vibarons, et cela supprimerait en partie les faux titres. Il n'y a qu'à essayer et ça prendra !

P. Comte de Place.

EL SELLO DEL VIRREY DON JOAQUIN DEL PINO

(1801-1804)

El Exc.mo Don Joaquin del Pino y Rozas, Romero y Negrete, Mariscal de Campo de los Reales Ejercitos, Virrey, Gobernador y Capitán General de los provincias del Rio de la Plata, Presidente de la Real Audiencia Pretorial de Buenos-Ayres, Superintendente General, Subdelegado de la Real Hacienda, Rentas de Tabaco, y Naypes, del ramo de Azogues, y Minas, y Real Renta de Correos en el Virreynato, etc., sucedió al Virrey Don Gabriel de Avilés y de Fierro en 1801 y conservó el mando hasta el 11 de abril de 1804 en que murió en Buenos Ayres, dejando, según parece, descendientes, que en esa ciudad todavia existen.

El sello ostenta en su centro un escudo cuartelado; en el primero un pino con dos leónes que lo sostienen y son las armas que corresponden al apellido del Pino. En el segundo cinco torres puestas en aspa, en el tercero cinco haces y en el cuarto un león. Orla cargada de ocho aspas. Un trofeo de banderas, cañones, etc., sirve de adorno al escudo, timbrado por un casco con corona al parecer ducal.

No podemos averiguar con certidumbre á que familias pertenezcan los tres cuarteles del escudo, pero suponemos que el Virrey hubiese adoptado un escudo que ya existía en su casa y á otras alianzas se refiriese, que no fuesen los apellidos ó

cuarteles de nobleza correspondientes á su alcurnia. En efecto no es de los Rozas el segundo cuartel, ni de los Negrete, por lo que á mi me consta. Lo demás corresponde al apellido Romero, bien conocido y allá en la Nueva América muy apreciado con el titulo de Conde-Duque de Regla que es uno de los más célebres de la América Española.

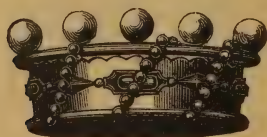
A la casa de Rozas, de quien descendía el Virrey por linea de mujéres, pertenecía D. Andrés de Rozas del Consejo supremo de guerra, secretario del Despacho de su Majestad Católica. Otros Caballeros de Santíago han dádo renombre á esta casa y tambien ha habìdo en los siglos pasados nueve caballeros del hábìto de Santiago del apellido Negrete. Descendia de los Rozas el Brigadier General D. Juan Manuel Ortiz de Rozas, vulgarmente llamado de Rozas, de la Casa de los Condes de Poblaciones, Jefe supremo y restaurador de las leyes de la Confederación Argentina. Mucho le estimaremos á alguno de nuestros amables colaboradores de allende los mares si nos ayudaran á completar la ilustración de este sello interesante, pués además de referirse á un personaje tan elevado, señala una época muy cercana á la memorable de la independencia del Rio de la Plata. Digo memorable para esos países, no porqué hayan sacudido el yugo de la dominación española, porque los hijos que se independizan, no por eso dejan las más de las veces de tenerle cariño y gratitud á sus padres ; y esto es lo que pasa en aquellos países donde se quiere á la patria, pero se une á su nombre querido el de la madre patria!

Andrés del Campo.

Ex-libris aux ARMES DU SAINT-SÉPULCRE

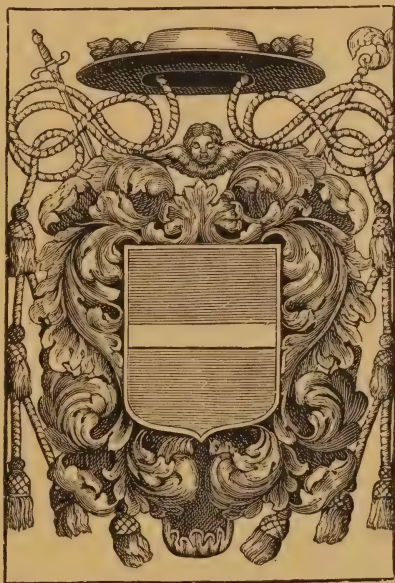
M. Emile Perrier, notre savant confrère, dans son important ouvrage *Les Bibliophiles et les Collectionneurs Provençaux* (Marseille 1897, in-8°), nous donne des notices du bibliophile Jean-Baptiste Ferrandy, intendant de la santé à Marseille, directeur de l'Hôpital de Saint-Joseph ou du Refuge, et commissaire de la Petite Miséricorde de Saint-Laurent (1789). Il possedait une bibliothèque importante, qu'il appellait Ferrandiana, mais M. Perrier ne nous dit pas, si la croix de Jérusalem a été adoptée par le bibliophile à cause de sa dévotion aux Lieux-Saints ou si ces armes étaient celles de sa famille.

L'écu, sur un cartouche rocaille, est timbré d'une corbeille de fleurs en guise de couronne. Cet *ex-libris* (mm. 80 × 65) est gravé sur cuivre.

J. Leroy.

Ex-libris?

Campo azzurro, fascia d'argento. Lo scudo circondato da cartocci e fogliami, accollato a destra da una spada, a sinistra da un pastorale, timbrato da cappello prelatizio. Questa vaga incisione del secolo XVII, che esattamente riproduciamo, può considerarsi *ex-libris* od è piuttosto stemma che servì per le pastorali o che fu posto nel frontispizio d'un libro come dedica? La stampa da cui la feci riprodurre, misura cm. 12 × 19 ed è firmata, (ciò che il nostro incisore in legno dimenticò di ritrarre) *S. Isabella P. F.* Trattasi forse di un Vescovo, poichè la spada dimostra giurisdizione temporale ed il pastorale quella spirituale. Manca però la croce vescovile posta in palo dietro lo scudo; nè sappiamo se il cappello si applichi a vescovo o a cardinale, poichè in quell'epoca, che io ritengo essere della seconda metà del XVII secolo, i cappelli non avevano un numero determinato di fiocchi.

L'arma, poi, sembra dei Baglioni di Perugia, quantunque manchi il punteggiato dell'oro sulla fascia.

Sarò grato ai colleghi collezionisti di *ex-libris*, se vorranno fornirmi qualche schiarimento al riguardo.

MARIO BERGAMINI.

Notes relatives à la famille Besnard, al. Bénard.

Dans son " Dictionnaire des familles anciennes ou notables à la fin du XIX^me^ siècle „ [1], M. Chaix-d'Est-Ange n'a pas cité la famille Besnard, dont une des dernières représentantes du nom est morte en 1878, et dont des descendants par les femmes existent encore aujourd'hui. Nous avons retrouvé dans nos archives de famille des documents relatifs à une branche de ce nom; branche que nous estimons devoir être rattachée à la famille Bénard, al. Besnard de Rezay, dont a parlé Lainé dans son " Dictionnaire des origines des maisons nobles ou anoblies du royaume de France „ [2], et sur laquelle on trouve de très nombreux documents dans les Pièces Originales, 323; les Carrés d'Hozier, 89; les manuscrits de la bibliothèque de La Rochelle, 375 [3] et 655; les Archives d'Indre-et-Loire, *E* 147 et *G* 42; le répertoire historique et biographique de la *Gazette de France* [4], page 323; la " Gallia Christiana „ [5], tome II, etc...

Diverses pièces d'argenterie, actuellement en la possession de Monsieur Firmin Maugenest, docteur en médecine à Saint-

[1] Evreux: Ch. Hérissey, 1907.

[2] Paris, 1819; tome I^er^.

[3] Ancien 4453.

[4] Publié en 1902 par le marquis des Granges de Surgères.

[5] *Notice sur Cyprien-Gabriel Bénard de Rezay*, évêque d'Angoulême. Voir également le *Répertoire de la Gazette de France*, 19 janvier, 1737.

Amand-Montrond (Cher), portent en effet, les armoiries : " D'azur à deux fasces ondées d'argent; au chef cousu de sable chargé de trois rocs échiquetés d'or " [1], qui sont les armoiries attribuées aux Besnard de Rezay, par d'Hozier, dans l'Armorial Général de France [2]; par Carré de Busserolle dans l'Armorial de la Touraine; par Lainé dans son " Dictionnaire des maisons nobles ou anoblies du royaume de France "; par Beauchet-Filleau dans le " Dictionnaire des familles du Poitou " [3], etc. Or, les dites pièces d'argenterie ont été apportées dans la famille Maugenest par madame Marie-Thérèse-Josèphe Besnard, femme d'Amable-Marie Maugenest [4], chirurgien attaché aux hopitaux militaires des armées de la République, et aïeule du D^{r} Firmin Maugenest qui en est actuellement possesseur.

En outre, plusieurs actes concernant les Besnard de Rezay indiquent que divers membres de cette famille ont habité l'Anjou à des époques différentes [5], et un Robert Besnard, marchand à Angers, est inscrit, avec des armes imposées d'office, à l'Armorial de la Généralité de Tours [6]; or, le premier des Besnard que nous connaissions, d'après les papiers de famille que nous possédons dans nos archives, était " Docteur-régent en médecine de l'Université d'Anjou " à la fin du XVII^{me} siècle.

Nous avons compulsé les différents actes et brevets en notre possession, et dressé, uniquement d'après ces papiers de famille, la généalogie succinte de cette branche; et nous serions très heureux qu'un de nos érudits collègues put nous fournir l'anneau la rattachant à la famille Besnard de Rezay qui a

[1] Ou : « chargé de trois chevaliers d'échec d'or; » ou: « de trois rocs d'échiquier d'or ».

[2] Paris ; rég. I^{er}, 140 ; et rég. IV, 1049.

[3] Seconde édition.

[4] Les Maugenest seigneurs des Ligniers, les Fosses, Le Pommeix, Reveillère, la Preugne, Pergyrolle ; en Berry et Bourbonnais, portent : « D'argent à un genêt de sinople, planté sur une terrasse de même et accosté de deux hauts pommiers aussi de sinople, fruités de gueules ». D' HOZIER : *Armorial Général;* DE MARANSANGE : *Armorial du Berry ;* DE SOULTRAIT et DE QUIRIELLE : *Armorial du Bourbonnais; Pièces Originales, 1893 ; Archives du Cher : B,* 2558 ; *E,* 626, 631, 674, 690, 1005. *Régist. paroissiaux.*

[5] Entre autres, un acte passé à Angers le 16 juin 1540. [*Pièces Originales ;* 323 f°. 51].

[6] *Régistre IV; n. 15.*

donné de nombreux magistrats, des conseillers au parlement, des conseillers d'État [1], un évêque de Lavaur [2], un évêque d'Angoulême, un chargé des affaires de France auprès de l'Électeur de Bavière [3], des officiers, etc.

I. *Hiacint Besnard,* docteur régent en médecine de l'Université d'Anjou était mort dès 1716 [4]. Il avait épousé Anne Pélisson qui vivait encore à cette date.

II. *Jacques Besnard,* fils des précédents, lieutenant de la compagnie de Plaimarais dans le régiment de Louvigny; puis lieutenant dans la compagnie colonelle du même régiment, 1713; capitaine à la même compagnie le 29 avril 1722; chevalier de Saint-Louis le 21 avril 1735; capitaine d'une compagnie d'infanterie du régiment de Rochechouart; sergent-major au même régiment le 8 juin 1736; pensionné de 500 livres dans l'ordre de Saint-Louis le 15 mars 1743; lieutenant-colonel au régiment d'Aubeterre; lieutenant-général du Roi en la ville de Tournay, sous les ordres du maréchal de Brézé, gouverneur, le 24 mars 1745; brigadier d'infanterie à l'armée du maréchal de Saxe le 1er mai 1748; lieutenant du Roi au gouvernement de Metz où il mourut, en 1754.

Il avait épousé, par contrat passé le 20 avril 1716 devant Me Pierre Delaferté notaire à Valenciennes, Louise Sprenger [5], [fille de Jean-Philippe Sprenger, al. Springer [6], marchand et banquier à Valenciennes; et de défunte Jeanne Marissal] [7]. Il

[1] Cyprien Besnard de Rezay, sous-doyen du Conseil d'Etat, mort le 10 décembre 1702. [*Répertoire de la Gazette de France*].

[2] *Répertoire de la Gazette de France,* 21 juin 1673.

[3] *Répertoire de la Gazette de France,* 7 février 1727.

[4] Ainsi qu'il est constaté dans le contrat de mariage de son fils.

[5] Les portraits de Jacques Besnard, brigadier des armées du Roy, et de Louise Sprenger sont encore actuellement conservés dans la famille Maugenest.

[6] Pour les Sprenger, al. Springer, voir: *Pièces Originales* 2725. A l'*Armorial Général* [Flandres; pages 868] on trouve: Jean-Philippe Springers, marchand à Valenciennes, porte: « D'argent à une bande de sable, cotoyée en chef de trois étoiles, et en pointe de trois trèfles de même ». *Armorial Général:* Flandres; élection de Valenciennes; rég. I, n. 204].

[7] Les Marissal [de Valenciennes], seigneurs de Viller-Conchye, portent: D'azur, à un chevron d'argent accompagné de trois coupes couvertes d'or ». *Armorial Général:* Flandres, élection de Valenciennes; rég. I, num. 6 et 25].

laissa deux enfants : *a*) Jean-Philippe qui suit; *b*) Louise Besnard qui demeura successivement à Valenciennes, à Tournay, à Metz, à Landrecies, et mourut célibataire, le 12 août 1780, à Eppe-Sauvage [paroisse du diocèse de Cambrai, décanat d'Avesnes-en-Hainaut], à l'âge de 62 ans. Elle fut inhumée au cimetière de cette paroisse le 13 août.

III. *Jean-Philippe Besnard de Pélisson* est très souvent dénommé " sieur de Pélisson „. Il fut enseigne à la compagnie Mestre-de-Camp du régiment de Louvigny le 7 juin 1722; lieutenant à la Compagnie de Bigot du dit régiment le 5 novembre 1725; capitaine dans le régiment de Rochechouart-Faudoas [ci-devant Louvigny] le 13 octobre 1734; chevalier de Saint-Louis le 18 juillet 1743; capitaine dans le régiment d'infanterie de Rohan; blessé à la bataille de Fontenoy [1], ainsi que le constate une lettre écrite sur l'ordre de Sa Majesté par Monsieur d'Argenson le 11 octobre 1745 [2]; major de la place de Condé-sur-Escaut, le 6 octobre 1745.

Il épousa par contrat passé devant Me Waroquet l'ainé, notaire-royal à Valenciennes, et en présence de MM. Jacques-Philippes Jamart et Pierre-Laurent Doguin de la Goupillière échevins de ladite ville de Valenciennes, le 28 août 1761, Marie-Angélique-Josèphe Marchant [3] [fille de Jacques-Ignace-Joseph Marchant, seigneur d'Horgnies [4], ci-devant capitaine d'infanterie;

[1] Il avait eu la jambe emportée par un boulet de canon. A cette occasion le maréchal de Saxe lui fit cadeau de son portrait que possède actuellement M. le Dr Firmin Maugenest.

[2] Voici cette lettre adressée à M. Besnard, lieutenant pour le Roi à Tournay : « A Fontainebleau le 11 octobre 1745. Sur le compte que j'ai rendu au Roi, monsieur, des services du sieur de Pélisson, votre fils, capitaine dans le régiment d'infanterie de Rohan et de l'impossibilité où il est de les continuer en campagne, à cause de là blessure qu'il a reçue à la bataille de Fontenoy, Sa Majesté a bien voulu lui accorder la majorité de Condé dont était pourvu le sieur de Clausère. Je vous en donne avis avec plaisir et suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur: D'Argenson ».

[3] Elle était née le 1er février 1741 et fut baptisée le lendemain. [Rég. de la par. Sainte-Colombe d'Aubigny].

[4] On trouve aussi « d'Ornhye » et « d'Orgnies ». Il y a en Boulonnais, en Flandre et en Picardie des Marchand, Marchant et de Marchant; nous pensons qu'il s'agit ici de cette dernière famille.

et de Marie-Thérèse des Hayes] [1] qui résidait à Aubigny, diocèse d'Amiens.

Jean-Philippe Besnard de Pélisson mourut à l'âge de 71 ans, au début de l'année 1788. Sa veuve obtint, le 6 mars 1788, une pension du Roi de 500 livres. Elle vivait encore à Nord-Libre [Condé-sur-Escaut] en l'an V [2].

Ils eurent cinq enfants, dont trois moururent célibataires: *a*) Jacques-Philippe-Joseph Besnard, né à Condé le 21 juillet 1762; cadet-gentilhomme au régiment d'infanterie de Vermandois, le 10 mars 1778; sous-lieutenant à la compagnie d'Evry du même régiment, le 26 septembre 1780; il était lieutenant en 1788 [3]. Émigré à Bruxelles; il était dit capitaine au régiment de Vermandois quand il fut rayé de la liste des émigrés et revint en France, le 4 messidor, an X. Il était mort au début de 1812 [4]; *b*) Marie-Angelique-Louise-Josèphe Besnard, née à Condé le 19 juillet 1764, mourut entre les années 1799 et 1812 [5]; *c*) André-Désiré-Joseph Besnard d'Orgnies [6] était lieutenant au régiment d'infanterie Royal-Comtois eu 1788; il fit partie de l'expédition d'Espagne sous la Restauration: on ne sait ce qu'il devint [7]; *d*) Marie-Thérèse-Josèphe, qui suit, § IV; *e*) Jean-Philippe-Gabriel-Benjamin, auteur du § IV *bis*.

IV. *Marie-Thérèse-Josèphe Besnard* était majeure quand elle épousa, par contrat passé devant Blasseau notaire-public à Nord-Libre [Condé-sur-Escaut], le 18 fructidor, an V, Amable-Marie Maugenest [8], chirurgien des hôpitaux des armées de la Répu-

[1] Alias Deshayes.

[2] Elle dût mourir vers la fin de 1811 ou le commencement de 1812, ainsi qu'il résulte du partage de biens qui fut fait en février 1812 par les trois survivants de ses enfants.

[3] Ainsi qu'il résulte de la supplique adressée par sa mère au Roi, le 22 janvier 1788, afin d'obtenir une pension.

[4] Lors du partage de février 1812, il est porté décédé.

[5] Id.

[6] D'après un acte de vente passé chez Me Rousseau, notaire à Condé, le 7 avril 1786.

[7] C'est lui, sans doute, — ou son frère Jean-Philippe-Gabriel-Benjamin, — qui fut nommé chevalier de Saint-Louis en 1823, comme capitaine au 21me régiment d'infanterie. [Voir, MAZAS: *Histoire des chevaliers de Saint-Louis;* III, p. 256].

[8] Né à Saint-Amand, le 24 octobre 1771.

blique, qui mourut à Saint-Amand-Montrond (Cher) en 1843. Sa femme était décédée avant le 3 décembre 1834 [1].

Ils eurent cinq enfants, dont trois moururent en bas âge. Une fille, Epicharis [2], épousa Georges François, dit Fonstreux, receveur des contributions indirectes à Valençay (Indre); dont postérité.

V. *Louis-Sylvain Maugenest,* fils des précédents, docteur en médecine, né à Saint-Amand le 26 germinal, an XIII, épousa par contrat, passé le 22 septembre 1834 devant Me Chassaigne, notaire à Lignières (Cher), Marie-Rosalie-Pélagie Boutet [fille mineure de Pierre Boutet de la Seigne [3], propriétaire à Chatoûle, près Lignières; et de Marguerite-Adélaïde Trumeau]. Il mourut le 26 août 1869, laissant: *a*) Firmin-Amable Maugenest. docteur en médecine à Saint-Amand, marié à Bourges, en 1868, à Juliette Thurin; dont postérité; *b*) Arthur, mort enfant; *c*) Ernest, mort célibataire en 1890; *d*) Louise-Madeleine, née le 24 juin 1847, célibataire; *e*) Hippolyte-Arthur, qui suit.

VI. *Hippolyte-Arthur Maugenest* entra dans la télégraphie militaire, et devint ensuite inspecteur des Postes et Télégraphes; chevalier de la Légion d'Honneur le 1er janvier 1892. Né à Saint-Amand le 24 juin 1845, il y épousa le 6 janvier 1873 Amélie-Godeberte Dagincourt [fille du docteur Gustave-Alfred Dagincourt; et de Claire-Alexandrine de Vismes] [4]. Il mourut à Bourg-la-Reine (Seine) le 18 décembre 1904, laissant: *a*) Louis-Gustave-Albert Maugenest, capitaine adjutant-major au 2e régiment du génie, officier du Nicham-Iftikar; célibataire; *b*) Claire-Angèle.

[1] Époque où il abandonna ses biens à ses enfants.

[2] Née vers 1796; morte en 1878.

[3] Alias: Lasseigne. Voir les archives du Cher.

[4] De Vismes, al. de Visme, al. Devisme. Cette famille se divise en 4 branches: branche française protestante; branche anglaise; branche de Laon; branche de Paris dont il est question ici et qui porte: « D'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles d'argent et en pointe d'une grappe de raisin au naturel ». Principales alliances: Timbergue, Fanet, Masse, Legendre, Simon, de Peyronnet, de Roux de Bueil; Moyrond; de Corde d'Orbigny; de Laborde; de Rohan-Chabot; Carré de Lorme; Desprès; Trudon; Bruyard; Esmangart de Beauval; Pigalle; Champeaux; Dagincourt, etc... [*Arch. Nationales TT,* 256; et *Lettres patentes du 24 février 1809;* BOREL D'HAUTERIVE: *Annuaire de la Noblesse,* 1863, 1865, 1883. PÉERAGE DE BURKE, 1839. MARQUIS DE BELLEVAL: *Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu,* etc.].

VII. *Claire-Angèle Maugenest*, née à St-Amand le 1er août 1878, épousa à Bourg-la-Reine (Seine). le 7 mai 1906, son cousin Henry Grozieux de Laguérenne, veuf de Germaine Létang [1], [fils d'Alfred Grozieux de Laguérenne [2]; et de Valentine Gilbert du Deffant] [3], dont elle eut un fils : Guy-Albert-Augustin-Marie-Arthur Grozieux de Laguérenne, né à Bourg-la-Reine le 20 janvier 1908.

IV-*bis*. *Jean-Philippe-Gabriel-Benjamin Besnard de la Carrière* [4], [§ III; e] officier, était lieutenant au régiment d'Enghien en 1788 [5]. Il dût émigrer sans qu'on sut ce qu'il était devenu, car, d'après un extrait d'inscription sur le Grand Livre de la Dette Publique en date du 1er messidor, an VII, [6] sa femme était qualifiée veuve et tutrice de ses denx filles. En tous cas, il était rentré en France au commencement de 1812 puisqu'il prit part au partage effectué à cette époque.

Il avait épousé Anne-Pauline Polluche dont il eut : *a*) Angèlique-Pauline-Honorine Besnard-Lacarrière; célibataire, morte le 11 septembre 1867; *b*) Amélie-Justine Besnard-Lacarrière, décédée sans alliance à Paris en juin 1878.

HENRY DE LAGUÉRENNE.

[1] Dont deux enfants vivants : Solange de Laguérenne et Jean de Laguérenne.

[2] Grozieux de Laguérenne porte : « De sinople à trois lapins courant d'or, 2 et 1; au chef cousu d'azur chargé d'une lune d'argent ». C'est le blason de la branche de Laguérenne. Alliances : de la Porte; de la Halle; de Mauroy; Étignard de la Faulotte ; Cluzel de Sauget; Jaladon de la Barre ; de Peufeilhoux ; de Chirat de Frétat; Vyau de Lagarde ; Jaladon de la Barre ; Petitjean ;Brugière de Lamotte ; des Trapières ; Demay de la Terrade ; Dubreuil, Fayolle, etc... [*Arch. Nationales* : J. J.; 78, f° 103. O*; 310, n. 105. P; 462, n. 332; 463, n. 13 et 28; 484, n. 34, 37, 41; X1-B, 8840; *Arch. de l'Allier et du Cher*. DE MAILHOL : *Dictionnaire de la Noblesse* ; DE SOULTRAIT et DE QUIRIELLE: *Armorial du Bourbonnais*; TARDIEU : *Dictionnaire des familles de la Haute Marche;* ROLLAND : *Supplément au Riestapp*], etc...

[3] Gilbert du Deffant porte : « D'or à la bande cannelée d'azur ». [*Armorial Général*; BEAUCHET-FILLEAU : *Dictionnaire des familles du Poitou;* etc. Nous en avons donné une généalogie en 1903; Pivoteau, imp. Saint-Amand].

[4] D'après la vente du 7 avril 1786, citée plus haut.

[5] Ainsi qu'il est démontré dans la supplique adressée au Roi le 22 janvier 1788.

[6] Nos archives.

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI
RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA.

176. Codice Cicogna 2160. Cartaceo di carte 260; mm. 290 × 207.
Manoscritto Famiglie Patricie: contiene soltanto quelle che van comprese sotto la lettera *V*. Mancano quindi i volumi da *A* a *T* e l'ultimo che dovea comprendere la lettera *Z*. Gli stemmi son riprodotti a colori: alcuni di essi però, insieme con qualche ritratto di Doge e qualche vignetta, son ritagliati da incisioni. Il contenuto storico del Codice è tolto dalla citata opera di Marco Barbaro.

177. Codice Cicogna 2173. Cartaceo di pagine 71; mm. 315 × 220.
Raccolta delle famiglie annoverate per merito alla Nobiltà Veneta. Deliberazioni del Maggior Consiglio per concedere, a titolo d'onore, il veneto patriziato a sessantatre famiglie forestiere.

178. Codice Cicogna 3432. Cartaceo di fascicoli 22.
I fascicoli 2, 3, 4, 5, 6, 8, 14, 15, 18, 20, 21, 22 contengono tutti notizie storiche, biografiche e genealogiche, accompagnate anche da stemmi, delle Famiglie Venete Patrizie.

179. Codice Cicogna 3622. Cartaceo; mm. 333 × 230.
Barbaro — Famiglie Patrizie. Un volume che contiene le famiglie comprese nelle lettere dal *T* alla *Z*: mancano quindi gli antecedenti volumi dall'*A* all'*S*. — Le notizie e le genealogie sono tolte dall'opera di Marco Barbaro.

180. Codice Cicogna 2156. Cartaceo di pagine 202; mm. 275 × 202.
Cronica di Famiglie Cittadine Originarie Venete.
A Venezia esistevano tre classi distinte di abitanti: i *Patrizi*, la casta sovrana cui era riserbato il governo della cosa pubblica; i *Cittadini originari*, dei quali erano requisiti la legittimità, l'aver sortito i natali a Venezia, il discendere da padre e da avo veneziani, e infine, il non aver mai esercitato un'arte meccanica; i *Popolari*, tutti gli altri, cioè, che vivevano nella Dominante.

I Cittadini originari naturalmente godevano di speciali privilegi, primi fra tutti, quello di coprire la importante carica di *Cancellier Grande* e quello di aver diritto agli uffici di *Segretario* presso tutti i Consigli, i Collegi e i Magistrati della Repubblica: tanto che avea lo stesso significato dichiarare di essere Cittadino originario o il dire di appartenere all'Ordine dei Segretari.

Delle famiglie cittadinesche, adunque, che aveano una speciale importanza e che fregiavansi esse pure di uno stemma, sarà opportuno, come si è fatto per i Patrizi, dar qui l'elenco, più che sia possibile, completo:

Abioso, Abondio, Accenti, Accialino, Acerbi, Adriani, Adami, Adelmari, Agazzi, Agapito, Agugie, Agostini, Airoldi, Aimano, Alberti, Albertis, Alcaini, Alberghetti, Algarotti, Alemini, Alioti, Albini, Alberigo, Alessandri, Alessi, Alberegni, Allegri, Almerighi, Aloisi, Alcherio, Albrizzi, Alemanti, Albertini, Aldimari, Alemani, Alario, Albici, Aleppo, Alberegno, Ambrosi, Amulio, Amadi, Amai, Ambrosani, Angeli, Andrighetti, Angeloni, Angelieri, Antelmi, Andeli, Antonini, Antiquis, Andriani, Ansemi, Annoni, Andruzzi, Anna, Andelo, Anoale, Andrieli, Apostoli, Apollonio, Aquillina, Artico, Arrigoni, Arbosani, Arriani, Arringoti, Armellini, Armano, Arcangeli, Arpini, Artengo, Arunzio, Arnoldi, Arnaldi, Arduini, Ardeo, Artusi, Avantii, Aragazii, Arseo, Argentino, Astori, Ascarelli, Assonica, Aviani, Avanzo, Aurelii, Azzalin, Battagia, Barbarigo, Balbi, Barbaro, Batisti, Bartolini, Baroncelli, Barra, Barbieri, Bavella, Bardese, Ballarin, Baccanello, Balduini, Balanzani, Barbato, Bardellini, Barbafela, Bartoli, Basso, Baseio, Baselli, Baselii, Bandi, Bassiani, Barducci, Badoaro, Baglioni, Basilio, Bagnolo, Basoli, Bartolomei, Baldassari, Barocci, Basadonna, Baronio, Bariletti, Baldo, Balino, Benzon, Berlendis, Benzi Zecchini, Bernardo, Benzio, Beaciani, Bellato, Bellan, Benedetti, Berti, Bernardini, de Belli, Beccherini, Belloni, Bembo, Benincasa, Bevilacqua, Benci, Berengo, Bertoldo, Bevazzano, Beltrame, Belosello, Belforte, Bellaver, Betuzzi, Bergantini, Benintendi, Bertolini, Betti, Benalio, Beni, Bernabue, Beltramelli, Beaqua, Becichemo, Bertotti, Beato, Bellino, Bertaldo, Bianchi, Bicci, Bisanzan, Bianza, Bianchini, Bissuol, Biondo, Birago, Bissuti, Biamo, Bigaia, Biondi, Bon, Bonzio, Bocchi, Boldù, Bonifacio, Bonanim, Borghesaleo, Bottin, Bonfadini Gritti, Bonicelli, Bortoli, Boncambi, Bonmendi, Bognolo, Bontempo, Bonomo, Bonguadagno, Bonriccio, Borizzo, Bontremolo, Bortolucci, Bosello, Boccadivacca, Borromeo, Boniol, Bottoni, Bozza, Boninsegna, Bonben, Bonicardi, Borghi, Bosso, Bonardi, Bonaccorsi, Bonetto, Bontade, Bonamigo, Bonolli, Bonamor, Bombardini, Bonfadini, Bolgarini, Boldrini, Bodinoni, Bonaventura, Bora, Bondumier, Bocco, Bozzoni, Bona, Bonaldi, Bonincontro, Bragadin, Briani, Bragolini, Brazolin, Braida, Brumati, Brugnera, Brazzo, Broccardo, Brolo, Bruolo, Brandi, Bressan,

Brevii, Brunaccini, Bruzzoni, Bronzini, Brinis, Brombilla, Bracchi, Brochetti, Breati, Bruti, Bruno, Busenello, Busida, Bufetti, Buonvicino, Buzacarini, Buffarelli, Buccari, Buora, Buono, Buratti, Bugni, Busca, Bulgarini, Buselli, Butta, Cabrini, Cabianca, Cacchi, Calvi, Calegari, Caliari Fantinelli, Calogerà, Calcagnini, Caloprini, Calegarini, Calzavara, Caldiera, Calbo, Campana, Campitano, Campisano, Campelli, Canal, Candi, Canizza, Caolini, Caotorta, Caopenna, Cappello, Cappi, Cappellis, Capra, Cappella, Carboni, Caresini, Caroldo, Carli, Carandolo, Carrara, Carlo, Carpenio, Carlotti, Cardinali, Caratoni, Carugo, Carcano, Cassetti, Casser, Cassina, Casaluna, Castelli, Castellano, Cattaneo, Catti, Cattabeni, Catabon, Catenazzo, Catena, Cavanis, Cavalli, Cavagnis, Cavaletti, Caurlini, Canzio, Cavrioli, Cavedali, Cavazza, Cavartino, Cavazzeni, Celsi, Cechel, Ceroni, Centoni, Cegia, Cegrini, Cesana, Cenighi, Centani, Cerchieri, Cellini, Celeste, Celega, Chizzal, Chiodo, Chieregato, Chiesa, Cicogna, Civrani, Ciola, Cima, Ciera, Cigotto, Cigala, Cipriani, Cibellini, Civiano, Clario, Cocco, Coderta, Colombina, Colombo, Coletti, Colti, Collalto, Collini, Colonna, Colombini, Colle, Comincioli, Combi, Commandini, Comino, Compostelli, Contarini, Contini, Conti, Condulmeri, Conzardi, Contrarii, Coppo, Corniani (Algarotti), Cornoldi, Corneri, Corboli, Corbelli, Cortese, Corso, Cordes, Coradini, Corvioni, Corona, Cortivo, Coreggi, Corte, Corado, Corvini, Cornovi, Costantini, Cossali, Costa, Cosmi, Costabeni, Cotti, Cotini, Crivelli, Crucis, Crasso, Crespi, Cresci, Crestini, Croce, Cremona, Cristiano, Crotta, Curnis, Cubli, Cucina, Cucuoli, Custiano, David, Dario Paulucci, Dall'Asta, Dana, D'Adda, Dardani, Da Lucca, Dondolo, Darduino, Da Fin, Damiani, Dario, Darvasio, Dalle Fornaci, Dalla Vigna, Dalla Vecchia, Dalla Nave, Dalla Siega, Dalla Vedoa, Davila, Dall'Oio, Dardini, Davanzo, Dalla Seda, Da Ponte, Dalla Valle, Dal Portico, Daziari, Dalla Riva, Dalla Bella, Da Brazzo, Dente, Deli, Dedo, Desiderii, De Grazia, De Page, De Pase, Desiderato, Della Costa, De Vescovi, De Micheli, De Pietra, De Monaci, De Vico, Delfino, De Episcopis (Vescovi), De Mezzo, De Quadraginta, Diedo, Diodati, Di Zorzi, Di Accenti, Di Pichi, Dies, Divo, Dolfin, Domestici, Donini, Doglioni, Domenici, Dolce, Donati, Donadi, Dotti, Dolpe, Doroteo, Dressina, Dragano, Draghi, Dragone, Durati, Ducati, Duodo, Durighello, Duranti, Emo, Enzo, Ercolani, Erizzo, Ercoli, Eugenio (Eugenico), Eustochio, Fadini, Fasuol, Fava, Fanelli, Fantinelli, Fabrizii, Falconetto, Falcon, Fazio, Faustini, Fausto, Ferro, Ferracina, Ferrante, Federici, Fedeli, Feletti, Fessi, Ferretti, Fenario, Festellini, Ferman, Fenarolo, Feliciano, Filippi, Filiasi, Fiandra, Fistellini, Filanosa, Finetti, Finardi, Finini, Figolino, Filetti, Fiume, Fioravanti, (Floravanti), Filomati, Filelfo, Fisso, Fiorelli, Fialetti, Fiamma, Fianelli, Flangini, Flami, Floriano, Foscarini, Fontana, Foscolo, Formenti, Foresti, Foppa, Fossati, Fonti, Fondi, Foscari, Fossa, Foschi,

Fortis, Folliano, Forza, Foscherari, Franceschi, Franco, Freschi, Frangipane, Franchi, Frizzieri, Frami, Frattina, Freriis, Fregoso, Franzini, Fracanzan, Franchini, Fucci, Gradenigo, Fustignoni, Fugazzoni, Gabriel, Gadaldini, Galdaldini, Gambi, Gattinoni, Galante, Garzoni, Galasso, Gatta, Gavarina, Gambara, Galli, Gaio, Gallina, Galese, Gavardo, Gatti, Gallo, Garelli, Galeotto, Gabrini, Gambo, Gassoni, Garini, Gera, Generini, Gela, Genova, Gezo, Gerardi, Gentile, Genaro, Gherardini, Gherardo, Gherardi, Gislanzoni, Giacomazzi, Girardi, Girardo, Giovanelli, Giavarina, Giustinian, Giova, Giusti, Giusberti, Giunta, Giberti, Ginotto, Giordani, Giorgio, Gimberti, Gobbi, Gonella, Gonzardi, Gonemi, Gotardini, Goro, Gozi, Gotti, Gobis, Grazardi, Grollo, Grassi, Grifalconi, Grotta, Gradenigo, Griffo, Griso, Gritti, Grattarol, Grattarol dalle Navi, Gradignano, Grisoni, Griffoni, Grandi, Grimani, Graziani, Gregoletti, Gregorii, Grazian, Gramatici, Grazia, Graussone, Gregolin, Graziabona, Greguol, Gruato, Grazioli, Greco, Graroli, Grasolari, Groppi, Grandimbeni, Grapi, Guerra, Guidiccioni, Guiducci, Gusmieri, Guerucci, Guarinoni, Guidotto, Guidi, Guidozzi, Gussoni, Iarca degli Uberti, Iager, Imberti, Inzegna, Inzegner, Inzegnardi, Iunta, Iova, Lazzari, Lardoni, Lanfranchi, Lavezzari, Lavezzi, Labia, Lando, Lamberti, Lascari, Lambardo, Lanzuol, Lanza, Landi, Lazaroni, Legrenzi, Leffio, Leonardi, Levrier, Leoncini, Legname, Leopardi, Leoni, Lion, Lioni, Lio, Lioncini, Lionello, Livio, Licinio, Littino, Liburnio, Locatelli, Loris, Loredan. Longo, Lodovichi, Longino, Lorenzi, Loschi, Lombardi, Lodron, Lodoli, Luzzana, Luppoli, Ludovici, Lucadello, Lucio, da Lucca, Luchini, Macigni, Macarini, Maderni, Maffei, Maffetti, Maggi, Magno, Magnavin, Maino, Mainieri, Maistri, Mainardi, Malipiero, Malvicini, Malombra, Malpigi, Malpiglia, Malatini, Malcavazza, Maldotto, Malusa, Mamoli, Mandelli, Manzoni, Mandonio, Manoli, Manuzio, Manenti, Mauruzini, Manerbi, Manoni, Manfredi, Manfrotto, Manfrone, Marcellini, Marcello, Marini, Marioni, Marci, Marzolo, Marmora, Marconi, Marchesini, Marcadelli, Marinelli, Maratti, Marzangelo, Marazzi, Mariani, Marenti, Maraveggia, Martinelli, Marsilio, Marruccini, Marguti, Martini, Marchetti, Marani, Marenzi, Marchesi, Marchiori, Marciano, Marinoni, Martinengo, Marrucelli, Marcilian, Marefrone, Marcanova, Mardeo, Martinoni, Massa, Massario, Mastrosanto, Mastelli, Masser, Massario, Mastaleo, Mastalici, Massolo, Massolini, Mationi, Maurocelli, Mauricio, Mazzolà, Mazzamano, Mazzolini, Mazza, Mazzi, Mazzoleni, Mazzaruol, Mazzigni, Mellini, Mestre, Melchiori, Medici, Memmo, Mezzo, Megli, Medolo, Metafan, Mezzabarba, Menor, Menechini, Menighi, Meloncini, Merlini, Mercatelli, Minoto, Milioni, Mioni, Michieli, Milani, Miani, Milledonne, Millo, Morosini, Mondini, Moro, Morana, Moranzoni, Mosto, Montalbano, Monturio, Morabio, Morandini, Modesti, Monte, Modena, Montaner, Monaci, Morello, Moretti, Mozzoni, Molinetti, Mozo, Molino, Montanari, Moravio, Moce-

nigo, Musolo, Mussolo, Mussolin, Muscorno, Muriani, Murani, Muzoli, Muti, Musè, Musa, Muschietti, Musitelli, Mula, Muzzoni, Muzzoli, Murioni, Murello, Mutii, Nazari, Nardi, Nani, Navarra, Nave, Nascimben, Nardeo, Navager, Nanti, Negri, Nerini Illasis, Negroni, Negro, Ninfa, Nicolosi, Nicola, Nicheta, Nicolai, Nigusio, Nomicò, Nottola, Novelli, Nogarola, Nores, Noris, Nodari, Nuzio, Olivieri, Ortali, Obizo, Oddoni, Ottato, Orsi, Orselli, Otti, Ottoboni, Orso, Ogniben, Orsini, Orio, Oio, Oglio, Oria, Oddofreddi, Onoradi, Olivotti, Olmo, Ornaghi, Olini, Olcini, Pagan, Pagano, Pauli, Pardini, Padavia, Pasini, Passazi, Paresini, Paulucci, Paruta, Page, Pase, Parigi, Paiello, Paleologo, Palatin, Panfilo, Pasqualini, Pasetto Paliaga, Pandolfin, Pavon, Palmerio, Palestrina, Papadopoli, Paoni, Paci, Partenio, Pascale, Pacata, Paulini, Passari, Paradiso, Pazzi, Paganuzzi, Pasqualigo, Passalaqua, Patarol, Paruta, Paraleoni, Perazzo, Pensa, Perotti, Petropoli, Peruzzi, Perlasca, Pellegrini, Peiton, Pescina, Pencini, Perduci, Pegusi, Peres, Perego, Pedrucci, Pesenti, Petri, Persico, Pegolotti, Percini, Pensaben, Pelestrina, Pellizzari, Pisani, Pizzoni, Piacentini, Pinardo, Pini, Piumazzo, Piloto, Pisanelli, Pietra, Piero, Piccinazzo, Pinadello, Pigna, Pistorino, Pichi, Pigozzi, Pianta, Piatti, Pincio, Piazzola, Pileoti, Pinea, Pignori, Pizzini, Picini, Pozzo, Poggio, Polvaro, Portico, Pontano, Poleni, Pocobello, Porta, Polo, Pontefice, Polverin, Poro, Porcia, Porto, Ponte, Podacataro, Ponzoni, Prezzato, Prandi, Priuli, Prudenti, Princivalli, Preti, Premuda, Profetino, Pusterla, Quadraginta, Quarti, Quartari, Querini, Quaranta, Raimondo, Raffai, Rannusio, Ramusio, Ravergi, Raspi, Ravagnani, Rabbia, Ragazzoni, Raverti, Ranoso, Ramberti, Rafaganelli, Ravignani, Ragazzola. Reggia, Redaldi, Regazzi, Regazzetti, Regazzoni, Recovrati, Reguardati, Regini, Resio, Reni, Rizzi, Rizzo Patarol, Rigamonti, Ridolfi, Riccio, Rizzo, Rigorosi, Rizzardi, Riva, Riviera, Rinaldi, Rinio, Righini, Richieri, Rimondi, Rioba, Rossi, Robobelli, Rocca, Rosati, Rotelli, Roccabonella, Roccas, Rois, Ronchis, Roncalli, Romanelli, Roberti, Rompiasi, Rota, Ronzoni, Rossetti, Rocco, Ro, Rovello, Rubbi, Rustighelli, Ruis, Ruberti, Rufaldelli, Ruoda, Ruosa, Rubini, Ruspini, Rudio, Rubeo, Sanfermo, Sandei, Salvioni, Saler, Santorio, Sala, Sale, Sabbioni, Salomoni, Santibusca, Sagina, Sardini, Saetta, Sagondin, Sabadini, Savioni, Salvetti, Santi, Savina, Salvador, Savaton, Salvazi, Sanguinazzo, Sanudo, Santo, Sanson, Saccoman, Santini, Salon, Santonini, Sarotti, Sarasin, Sansovino, Saligi, Sauli, Sacrati, Saladini, Sandri, Sari, Sbruglio Scala, Scarella, Scotti, Scalfurotto, Scudi, Scaramella, Schietti, Scripioni, Scaccabarozzi, Schiavo, Segalin, Sebastiani, Secchi, Selarini, Senachi, Seda, Sentini, Seguro, Serbolan, Serafin, Secchini, Seco, Seghezzi, Serra, Semprebonis, Seghetti, Sessa, Serico, Seuli, Sforzatè, Sforza, Siega, Simoni, Signoli, Singlitico, Silvio, Signoretti, Sinenti, Silvestri, Soranzo, Soderini, Soffietti, Solari, Soperchi, Soardi, Soprana, Sograffi, Sol, Somarilli, Som-

mariva, Sorte, Sonica, Solighi, Sozomeno, Sora, Soro, Sorbeli, Solimano, Spinelli, Spandolin, Spa, Spada, Speladi, Spedali, Spiera, Squadron, Stefani, Stae, Stella, Stellini, Stoppa, Svario, Superchi, Summaripa, Suriani, Sumana, Sulimano, Sugenerio, Tasca, Tassini, Tamagno, Tagliapietra, Talenti, Tatullo, Tanti, Tasso, Talonigo, Tebaldi, Tebaldini, Testa, Tealdini, Tedaldini, Teatino, Terlato, Testagrossa, Tetta, Terzi, Terza, Tirabosco, Tiboni, Tiozzi, Tinto, Tiene, Tistani, Toderini, Tomasei, Torniello, Todeschini, Tommasini Degna, Tolini, Tonelli, Tomii, Tommasini, Tommasi, Torte, Torniben, Tonisto, Torre, Torella, Toniolo, Torso, Tolomei, Trevisan, Traversi, Trieste, Trevano, Trento, Trentin, Trepini, Trincavella, Triboli, Tripoli, Tron, Tristano, Tramezzin, Tristani, Trapesunzio, Tragonesco, Tradonico, Trevezin, Turra, Turchi, Turloni, Tulenti, Tuora, Turriani, Valier, Valatelli, Valentini, Vanni, Valle, Varotto. Vanti, Variense, Vacca, Varisco, Ubaldi, Ubaldini, Uberti, Uccelli, Uccelletti, Venier, Ventura, Venturati, Verdi, Velano, Verdolini, Veni, Veggia, Vecchi, Velutello, Vedoa, Vendramini, Veruzzi, Vermi, Vecchia, Vedoa, Verdizzotti, Vescovi, Vespe, Verceto, Vergelii, Vignola, Vincenti, Viola, Vico, Vito, Vinciguerra, Viannol, Vianello, Vidali, Visconti, Vida, Vinaccesi, Viviani, Vigna, Vielmi, Vignati, Vignon, Viscardi, Vicario, Vigerio, Vidmanî, Viani, Vizzamano, Viario, Vicenzi, Volpe, Volta, Urban, Usmago, Usper, Wcovich, Wlcano, Zanetti, Zanchi, Zanardini, Zantoderi, Zanibon, Zancaropulo, Zaguri, Zaccaria, Zanoli, Zantani, Zamberti, Zarotti, Zane, Zanotto, Zara, Zancani, Zambon, Zanni, Zamani, Zatta, Zaghis, Zambelli, Zapata, Zeno, Zeffiri, Zenaro, Zenton, Zerbina, Zeo, Zentani, Zinelli, Zilioli, Zio, Zilio, Zorzi, Zon, Zordan, Zocchi, Zorzi Papadopoli, Zonca, Zonta, Zottarello, Zoppino, Zuccoli, Zuccato, Zucchi, Zuanelli, Zuccuol, Zusberti, Zuccareda, Zuecca, Zustignan, Zusto, Zucconi, Zucchini.

Il presente Codice della collezione Cicogna è copiato da uno del secolo XVII e contiene abbondanti notizie intorno a molte famiglie cittadinesche di Venezia, notizie tratte, nella massima parte, da iscrizioni, dagli Archivi di magistrati, da testamenti e da sculture diverse. In fine è la copia della *Cronica di tutte le antiche e Nobili Famiglie dei Cittadini Veneziani che non sono del Maggior Consiglio*: la Cronaca è accompagnata dagli stemmi delle Famiglie disegnati a penna.

Tutte le pagine del Codice poi sono autenticate dalla firma di Angelo Giuseppe Nave, notaio all'isola di Veglia nel 1786.

(*Continua*). RICCIOTTI BRATTI.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Bonazzi Francesco. *Elenco dei Cavalieri del S. M. Ordine di S. Giovanni di Gerusalemme ricevuti nella Veneranda Lingua d'Italia dalla fondazione dell'Ordine ai nostri giorni.* Parte seconda, dal 1714 al 1907. — Napoli, 1907. Detken, in-8°.

È la seconda parte del faticoso lavoro che abbiamo altra volta annunciato e meritamente lodato. L'elenco del Cav. del Pozzo essendo divenuto raro e non potendo soddisfare le esigenze della moderna critica, il chiarissimo Conte Bonazzi di Sannicandro si accinse all'increscioso lavoro di rettificarlo e continuarlo fino ai nostri giorni. Così, abbiamo ora il più completo ruolo dei cavalieri italiani della Sacra Milizia di S. Giovanni.

L'illustre A. non si è contentato di ricorrere agli elenchi ufficiali dei Priorati, ma ha voluto benanche consultare le fonti storiche, completando così il lavoro in un modo veramente commendevole. Aggiungiamo che la edizione è molto elegante e degna del soggetto di cui tratta.

L'Araldo. *Almanacco Nobiliare del Napoletano, 1908.* — Napoli, Detken, in-12°.

Rinnoviamo al chiar. compilatore, Conte Bonazzi di Sannicandro, una preghiera che già gli abbiamo rivolta nello scorso anno: di estendere cioè all'Italia tutta, il suo regionale annuario. Sparito da quattro anni, senza speranza di risurrezione, *l'Annuario della Nobiltà Italiana* del compianto Crollalanza; nessuno meglio del Conte Bonazzi, può continuarne l'opera e ce lo auguriamo a vantaggio del ceto nobile, poichè l'esattezza e la serietà dell'*Araldo* ci garantiscono l'esito di una effemeride nobiliare d'indole generale tanto desiderata.

Raccomandiamo vivamente ai nostri lettori l'interessante annuario della nobiltà napoletana scevro di quei difetti che resero sospetti i nostri studi e dettato soltanto dall'amore alla verità storica.

Bertarelli Dott. Achille. *Gli ex-libris italiani.* (Lettera aperta al Commendator Ulrico Hoepli). — Milano, 1908, in-8°.

Nel fascicolo di Marzo abbiamo diffusamente parlato del recente infelice lavoro del Gelli sugli *ex-libris* italiani, e abbiamo rilevato una piccola parte degli strafalcioni araldici che contiene. Ora il chiar. dott. Bertarelli,

autore del rinomatissimo volume sugli *ex-libris* italiani, completa la nostra giusta critica per quanto riguarda altri numerosi errori che non abbiamo rilevato, preferendo attenerci a quanto si riferisce ai nostri studi. Il Bertarelli rimarca anzitutto che il Gelli ha saccheggiato il suo volume, non sapendo nemmeno copiare e riempendo il manuale dei più madornali spropositi. Il Bertarelli protesta contro il plagio ed incominciando dal titolo del libro osserva che i 3500 *ex-libris* annunciati, viceversa poi sono 2840.

Fra le amenità contenute nel manuale del Gelli, non possiamo a meno di riportarne una, a noi sfuggita, e che il Bertarelli argutamente ha rilevato.

Il Gelli interpreta l'iscrizione *Io. Casp. S. R. I. Comi. Cobenzl L. B. in Prosecco D. C. in S. Daniele, Lossa etc. Supremus Pincerna in Ducato etc. Supremus Dapifer et Praefectus Falcorum etc.*: Giovanni Casp Conte di Pincerna etc. Ora Casp non è che Caspar abbreviato, nome proprio del Conte di Cobenzl barone di Prosecco etc e *Supremus Pincerna* altro non significa che Gran Coppiere. Scambiare tale dignità con un feudo è cosa veramente comica.

L'A. nota anche tutti i nomi storpiati, la mancanza dei nomi degli incisori e tante altre inesattezze che sarebbe troppo lungo enumerare. Chiude la sua lettera aperta all'editore Hoepli accennando spiritosamente che il Gelli commise errori anche copiando il suo libro con la macchina fotografica!

Casa Antonio. *Storia documentata di Vicopisano.* – Pisa, 1907, Tip. Simoncini, in–16°.

Lavoro di piccola mole ma succoso ed interessante per la storia di un comune che Ludovico Antonio Muratori ricorda come noto fino dal x secolo. In quell'epoca dominava Vicopisano un Oberto e dopo di lui Leone giudice, quindi Ugo che vi innalzò torri. Passò poi ad Adalberto marchese di Toscana.

Riguarda particolasmente i nostri studi la parte dedicata alle famiglie distinte di quella terra. Fra esse i Moricotti illustrati da due Cardinali di S. R. C. nei secolo XII e XIV cioè Enrico Moricotti creato nel 1150 e Francesco creato nel 1378. Anche gli Albizo, i Lante ed altre famiglie illustri pisane ebbero dimora a Vicopisano.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(*Vedi numeri precedenti*).

124ª. **L'Ordre de Malte est-il souverain?** — Non, il ne l'est pas et ne peut pas l'être. Il se trouve dans les mêmes conditions du descendant d'une maison autrefois regnante. Il a fallu l'autorité du Pape Léon XIII pour rétablir la dignité de Grand-Maître.

Seulement l'Ordre de St-Jean-de-Jérusalem d'Angleterre, continue l'ancien Ordre, car son chef et Grand-Maître est le Roi d'Angleterre, souverain de l'île de Malte.

L'Ordre, dont le Grand-Maître réside à Rome, n'est qu'une Association de gentilhommes; un chapitre noble comme ceux de Santiago et de Calatrava en Espagne, avec la différence que ces derniers ont un Grand-Maître souverain, qui est le Roi d'Espagne, et les chevaliers de Malte n'ont pour chef qu'un simple gentilhomme.

Pour ce motif, on affirme qu'à la mort de M. de Thun, une grande partie des dignitaires élira comme Grand-Maître le Roi d'Italie. Il aurait été bien plus simple et plus catholique d'élire comme Chef suprème le Souverain Pontife. Marquis DE V.

DOMANDE.

131ª. **Ordine di Malta.** — Si desidera sapere se colui che ha tutte le condizioni richieste dagli statuti dell'Ordine, compresi i quarti nobiliari e le qualità che distinguono il vero gentiluomo cattolico, abbia *diritto* ad essere ammesso come cavaliere di giustizia o di devozione, ovvero se la sua ammissione sia facoltativa per parte del gran Magistero. F. G. C.

132ª. **La Santa Casa di Loreto e i famigliari di Sua Santità.** — In vista dell'articolo del signor Rádeca intorno al diritto che hanno gli addetti alla Basilica Lauretana, ci occorre il seguente dubbio: tutti i diritti ed i privilegi che godono gli addetti alla Basilica Lauretana sono esclusivamente dei canonici, beneficiati e cappellani *effettivi*, oppure si estendono anche agli *onorari*? Saremo grati se si vorrà rispondere a questa domanda.

R. L. BETTI.

— La Redazione sarà lieta di pubblicare quanto può servire a delucidare le questione esposta dal sig. R. L. Betti. Intanto, per sua parte, pubblica il riassunto dei privilegi che si legge nel foglio « Privilegia et insignia a summis Pontificibus collata Beneficiariis, Clericis Beneficiariis et Capellanis honoris Almae Cathedralis Basilicae Lauretanae ».

1°. I Beneficiati, Chierici beneficiati, e Cappellani onorari lauretani, sono considerati come familiari e commensali perpetui dei Romani Pontefici *pro tempore existentium*, per privilegio conferito per Bolla di Giulio PP. II (1507) e confermata *in perpetuum* da Leone PP. X (1514).

2°. Il Papa Clemente VIII (1601) diede loro il privilegio di portare la cappa violacea sopra il rocchetto senza le maniche e nell'inverno coperta con pelliccia di vaio.

Benedetto XIII (1725), concesse che nella primavera e nell'autunno si aggiungesse la seta color di cenere alla cappa già data da Papa Clemente VIII.

In estate i Beneficiati, i Chierici beneficiati ed i Cappellani d'onore usano una cotta pieghettata sopra il rocchetto.

3°. Pio PP. VII (1803) elargì la facoltà di portare sopra il petto la medaglia ovale che fu riprodotta nel fascicolo di marzo della Rivista, appesa a un cordone di seta con fiocco che pende dietro le spalle, l'uno e l'altro di color nero.

I Beneficiati, i Chierici beneficiati ed i Cappellani onorari, portano questa medaglia non solo in coro, ma nella Basilica, nella città di Loreto ed anche fuori (*nec non foris*).

Fuori del coro e della Basilica, per maggior comodità e secondo la consuetudine possono portare una medaglia più piccola con un cordone *ut supra*. Questa medaglia conviene che sia della stessa forma e sempre è necessario che abbia l'immagini e la iscrizione già indicata, perchè questo privilegio fu concesso dallo stesso Pontefice Pio VII, in memoria del felicissimo ritorno da Parigi della sacra Immagine della Vergine (1802) che era stata sacrilegamente asportata da Napoleone I.

4°. Leone XIII, ricorrendo il sesto centenario della traslazione della Santa Casa, concesse che al rocchetto si aggiungessero le maniche ornate di merletto nelle estremità, applicato sopra seta di color ceruleo.

I Cappellani d'onore debbono avere il consenso dell'Ordinario da cui dipendono per usare i distintivi.

I Canonici oltre essere dichiarati *familiari* del Papa, godono di altri privilegi loro propri ad essi soltanto concessi da Pio VII.

La Redazione.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — Il nostro egregio collega dott. D. Enrico de Argaez, cavaliere di Carlo III e di altri ordini, console di S. M. F. a Bogotà, è stato nominato rappresentante dell'Ordine del Santo Sepolcro nella Repubblica di Colombia.

— Nel numero di febbraio abbiamo per equivoco di nome annunciato la nomina a Cavaliere dell'Ordine, del Marchese di San Francisco, Romero de Terreros. Invece il 15 Gennaio è stato nominato Cavaliere D. Angelo Algara Romero de Terreros, segretario di Ambasciata e nostro egregio collega.

— Vent'anni fa un certo Muzzi, *Console di Gerusalemme* (?) a Parigi, conferiva la decorazione del Santo Sepolcro a nome di un sedicente principe di Monsines (?). I diplomi erano redatti in lingua latina, l'Ordine prendeva il titolo di *Ordo equestris Redemptoris ac SS. Sepulcri.* Oggi si ripete questa mistificazione ed a Bruxelles una certa madame Lorain, crea per 300 lire i cavalieri del Redentore e del Santo Sepolcro. Preghiamo i nostri lettori a volere far conoscere, anche a mezzo della stampa, questa volgare truffa che il Governo democratico del Belgio pare non intenda reprimere, se non dietro querela di parte lesa.

— In occasione della festa di San Giuseppe, onomastico di Sua Santità Pio X, il Santo Padre ha ricevuto in udienza privata il conte Fabio Fani Delegato a Roma del Luogotenente del Gran Magistero dell'Ordine del Santo Sepolcro. Egli indossava in tale circostanza la nuova uniforme col mantello.

Sua Santità si degnò intrattenersi con lui, dimostrando ancora una volta la sua speciale benevolenza verso la storica milizia di cui volle essere Gran Maestro.

— Il Capitolo dei cavalieri del Santo Sepolcro di Madrid, presieduto dal Balì marchese di Tenerife, sotto l'alta protezione del Gran Balì S. M. Alfonso XIII, ha inscritto nei suoi ruoli como Membri Capitolari di onore: il conte Pasini-Frassoni; il conte Giulio Boselli; il conte Camillo Ruffin; il cav. Emile Perrier, ed il cav. Paul Pellot.

Ordine Piano. — S. E. il Principe D. Alessandro Ruspoli, maestro del Sacro Ospizio Apostolico, è stato nominato Gran Croce.

Ordine di San Gregorio Magno. — Il Santo Padre ha conferito la Gran Croce a S. E. il dott. D. Stanislao Zeballos, ministro degli Esteri della Repubblica Argentina, e la commenda ai signori Pietro Wagner ed Amedeo Gastoné.

Ordine di San Silvestro. — Il consigliere dell'Ambasciata di Spagna presso la Santa Sede, D. Manuel Multedo ha ricevuto il Gran Cordone, nell'atto di congedarsi dalla Corte, dove per tanti anni si è fatto apprezzare per le sue rilevanti doti di diplomatico e di gentiluomo.

— Il cavalier Luigi Gasperetti di Venezia ha ricevuto la croce di cavaliere.

Nomine. — S. E. Rev.ma mons. Vincenzo Sardi dei baroni di Rivisondoli, patrizio pisano e di Sulmona, segretario dei Brevi ai Principi di Sua Santità, ha ricevuto dal Santo Padre una prova dell'alta considerazione in cui è tenuto, non tanto per la sua nomina ad Arcivescovo titolare di Cesarea, come per quella di Delegato Apostolico a Costantinopoli. Monsignor Sardi è canonico vaticano ed è insignito degli ordini delle Corona Ferrea, Santo Sepolcro, Teutonico, Legion d'Onore, ecc., e gode altissima stima per le sue qualità di Prelato esemplare e per essere dotto latinista ed autore di molti pregevoli scritti.

— Mons. Nicola dei Marchesi Canali di Rieti è stato nominato Sostituto della Segreteria di Stato; mentre altro patrizio, mons. Scapinelli dei Conti di Leguigno, venne destinato dal Santo Padre alla carica di segretario della S. C. degli affari ecclesiastici straordinari.

Il primo, in sostituzione di Mons Giacomo dei Marchesi della Chiesa, ora arcivescovo di Bologna ed il secondo, invece di Mons. Gasparri, elevato alla Sacra Porpora nell'ultimo Concistoro.

Necrologio. — Il 17 marzo, dopo quattro giorni di straziante agonia, è morto il Cardinale Giovanni Battista Casali del Drago. Apparteneva alla aristocrazia romana ed era l'unico Cardinale che questa attualmente contasse nel Sacro Collegio.

Nacque in Roma il 30 gennaio 1838 da una principessa Barberini, fu ordinato sacerdote nel 1860, e dal Santo Padre Leone XIII fu innalzato alla Sacra Porpora il 19 giugno 1899.

Il Cardinale Casali del Drago non smentì mai la sua nobile nascita, ed ogni suo atto rivelò sempre le squisite qualità del suo animo eletto e generoso.

— Inviamo le nostre più vive condoglianze all'egregio collega D. Ramón Leonarte y Olmos rappresentante dell'Ordine del Santo Sepolcro a Valenza. Egli ha avuto la grande sventura di perdere la sua ottima madre Donna Francisca Olmos Ximeno deceduta il 26 marzo passato.

— Alla distanza di un giorno solo, dalla morte della suocera, il nostro egregio amico conte Albert de Mauroy ha perduto un'altra congiunta, la nob. signora Luisa Carolina de Mauroy. Presentiamo le nostre più vive condoglianze al conte de Mauroy ed a tutta la sua nobile famiglia.

— Il Marchese Adriano Colocci, Commend. Ger. del Santo Sepolcro, ha avuto il dolore di perdere il suo vecchio genitore Antonio Colocci Marchese del Sacro romano impero, Conte di Colleoccio, Rovegliano e Rotorscio, Signore di Crespiero, patrizio romano, ecc., senatore del Regno.

Vivissime condoglianze all'ottimo amico e alle nobili famiglie dei Marchesi Honorati, dei Conti Vespucci e dei Conti Talon, strettamente congiunte all'illustre defuuto.

— Il 23 marzo è morto a San Marino a 85 anni il Comm. Domenico Fattori. Servì per 60 anni la repubblica come Segretario di Stato o come Roggente. Fino agli ultimi istanti rivolse ogni pensiero alla patria che amava svisceratamente e spiró con la coscienza del dovere compiuto. Con lui è scomparso l'ultimo superstite di qnella schiera di patrizi che resero rispettata la repubblica dalle più grandi nazioni. Volle che i suoi funerali fossero modesti, come modesta fu tutta la sua vita. Morì povero e lasciò le innumerevoli sue decorazioni al Museo patrio, non già per vanagloria ma per dimostrare che gli vennero conferite per onorare la repubblica e non la sua persona. Il governo ha voluto invece che i funerali fossero solenni ed a spese dello Stato. Mi piace riportare l'epigrafe che un suo amico, quasi fratello, ha dettato in questa luttuosa circostanza: Domenico Fattori di Giovanni | *da umili origini* | *per virtù d'ingegno e di operosità* | *Sorse ai sommi fastigi della Repubblica* | *Ebbe larghi onori* | *Anche da Stati esteri* | *Senza mai insuperbire* | *Fu di modi semplici, quasi rudi* | *Ma di animo mite e buono* | *Servì la patria per oltre 60 anni* | *Con intelletto d'amore* | *E trapassò in povertà onorata* | *Lasciando appena i pochi beni* | *Redati dal padre* | *Esempio raro* | *In tempi vanitosi e venali.* (Marchese di Valdausa).

Libri ricevuti in dono. — Il nostro egregio collega signor cavalier Giuseppe Sanasi Conti, comm. ger. del Santo Sepolcro e di San Silvestro, cav. affiliato Teutonico, ecc., ha voluto arricchire la nostra biblioteca con molte ed interessantissime opere araldiche, fra le quali la grandiosa *Storia Genealogica della famiglia del Ponte*, ed altri volumi rari e pregevoli.

Ringraziamo vivamente il generoso donatore che incoraggia così i nostri studi e si rende altamente benemerito del nostro istituto di cui è membro effettivo.

— Il ch. collega Gr. Uff. D. Antonio Padula, gentiluomo di Corte di S. M. F. ci ha favorito una copia della commemorazione del re D. Carlo I di Portogallo e di D. Luigi Filippo, duca di Braganza, fatta dalla Società Camoens di Napoli, di cui il Padula è degno segretario.

— Anche il nostro erudito collega comm. Paolo Pellot, archivista della città di Rethel, ci ha inviato il suo elogio di Louis Pommery, pieno di erudite notizie, edito in forma elegante, con ritratto del compianto membro dell'Accademia di Reims, zio della Marchesa di Polignac, morto nello scorso anno.

— Il chiarissimo dott. Luigi Rizzoli jun. di Padova, ci ha favorito il settimo fascicolo della sua dotta illustrazione dei sigilli del Museo Bottacin.

Riviste. — La nuova Rivista araldica *Annales Héraldiques de la Noblesse Française,* si presenta con molta varietà di articoli e con belle illu-

strazioni di stemmi; *ex-libris*, decorazioni, pietre sepolcrali, ritratti, ecc. Auguriamo lunga vita alla consorella francese.

— La *Revue Héraldique*, del gennaio, oltre a vari cenni genealogici pubblica uno studio del signor Léopold Fassy su Caterina De Medici ed il castello di Chaumont-sur-Loire.

L'*Academia Heráldica* di Madrid, ci appare sotto nuova veste e con maggior lusso di copertina e di incisioni. Interessante la serie degli stemmi dei mecenati spagnuoli ai quali vennero dedicati libri. Tali stemmi meritano di essere raccolti ed illustrati anche in Italia, poichè per i bibliofili offrono tanto interesse quanto le rilegature e gli *ex-libris*. Nel fascicolo di gennaio è riprodotto dalla nostra « Rivista » lo stemma dell'Uruguay con un articolo del signor Yeregui, senza accennare agli articoli sullo stesso argomento, da noi pubblicati.

— La *Revue Héraldique et historique*, di Parigi, nel suo fascicolo di gennaio, pubblica un cenno sulla Casa di Gallery e continua l'illustrazione dei castelli della Francia.

— Gli *Archives de la Societè des collectionneurs d'ex-libris* (gennaio-marzo) sono sempre pieni di erudite note illustrative di *ex libris*, alcune delle quali di molta importanza, come quelle del celebre arcicancelliere Cambacéres e di Carlo e Luigi d'Hozier famosi re d'armi della Monarchia francese.

— L'*Heraldisch Genealogische Blätter*, è divenuto ora organo della Società di San Michele di Coburgo, che si occupa particolarmente dei nostri studi.

— Il *Journal of the ex-libris* pubblicato dalla Società di *ex-libris* di Londra riproduce, nel suo fascicolo di gennaio, uno splendido *ex-libris* del signor Aug. F. Ammann di Zurigo ed altri di non minor pregio artistico fra i quali quello di stile medioevale, del Rev. Giorgio Angus.

— Negli *Archives héraldiques Suisses* (n. 2-3, 1907) troviamo un articolo sulla discendenza di D. Antonio I Priore di Crato XVIII, re di Portogallo, del marchese De Faria, estratto da un manoscritto della Biblioteca Zurlauben.

— Ci sono pervenuti i fascicoli di gennaio, febbraio e marzo del *Deutschen Herold*, con artistiche riproduzioni di pietre tumulari e con un bel ritratto del principe Federico Carlo di Assia, protettore della Società Herold.

— La *Rivista storica Benedettina* dedica un numero straordinario a Santa Francesca Romana, in occasione del suo III centenario. È ornato di bellissime illustrazioni e contiene memorie e documenti inediti sulla vita di questa grande santa. Vi è pure un albero genealogico della famiglia dei Bussa de' Leoni da cui nacque la Santa, sposa a Lorenzo Ponziani, i cui discendenti abbandonarono il cognome Ponziani per dirsi dei Bussa e si estinsero in Vannozza, moglie di Renzo Muti.

— Nella *Revue historique archéologique, ecc., du Vivarais* (fascicolo di marzo) troviamo una genealogia della nobile famiglia de Chalendar, scritta dal generale de Chalendar.

— Nel *Bollettino del Museo Civico di Bassano* (ottobre-dicembre 1907) vi è un articolo del conte B. Compostella sulle *aggregazioni onorarie di nobili forestieri alla nobile cittadinanza bassanese.*

— Abbiamo ricevuto anche i fascicoli: 4° del 1907 di *Madonna Verona* 3° e 4° 1907 della *Rassegna d'arte senese;* di gennaio, febbraio 1908 degli *Annales des Alpes;* 2° del 1907 del *Bullettino senese di Storia Patria;* 3°-4° 1907 dell'*Archivio storico messinese;* 3°-4° 1907 delle *Memorie storiche forogiuliesi;* 1°-2° 1907 dell'*Archivio storico sardo;* novembre-dicembre 1907 della *Revista de archivos y Museos;* 1 a 9 del 1908 dell'*Intermédiaire des chercheurs et curieux,* ecc.

Varie. — Da Madrid ci annunciano la nomina a Re d'armi sopran. numerario del signor D. José de Rújula y Ochotorena, figlio del noto re d'armi D. José de Rújula e nipote di D. Félix de Rújula decano dei re d'armi di S. M. C. Con questa nomina la famiglia dei Rújula conta tre generazioni viventi, investite della onorifica carica.

— Il nostro collega signor cav. Paul G. de Gorè, *attaché* al Ministero di giustizia di Russia, delegato della nobiltà di Bessarabia, collezionista di *ex-libris* con stemmi, desidera fare cambi. Il suo indirizzo è Kischineff Bessarabie, Russie Meridionale.

Convention Internationale d'Héraldique. — La « Rivista » a déjà fait mention, dans ses livraisons de Janvier et de Mars, de cette nouvelle Société qui est la conséquence directe de la série d'articles parus ici même, sous le titre de « L'Idée Héraldique », entre octobre 1905 et mai 1906.

Cette Association a pour objet:

1. L'étude du Blason, particulièrement au double point de vue théorique et international.

2. L'établissement d'un lien entre les diverses Sociétés et milieux héraldiques existants.

La « Convention » se propose d'atteindre son but par la discussion, entre ses membres, des questions que le Comité jugera utile de soumettre à l'avis des Sociétaires.

Les Associations armoriales en relations avec la « Convention-Héraldique » seront invitées à prendre part aux débats.

Afin de généraliser et d'amplifier ceux-ci, la « C. I. H. » recourra autant que possibile, pour ses communications, aux organes de ces Sociétés et aux Revues héraldiques publiées dans les différents pays.

Parmi les sujets susceptibles d'être proposés aux délibérations de la « Convention », citons les suivants:

A. Elaboration d'un Code héraldique international destiné:

1. A arrêter, préciser et compléter les lois armoriales en tenant compte des exigences résultant de l'usage moderne et toujours croissant des armoiries.

2. A régler tout ce qui concerne le Blason quant à l'uniformité de ses principes fondamentaux et généraux, scientifiques-techniques.

B. Examen de la possibilité et de l'opportunité de la formation d'une instance et autorité héraldique arbitrale supérieure, centrale et internationale, pouvant servir d'intermédiaire entre les Chancelleries Armoriales et les Sociétés cultivant le Noble Savoir.

La « Convention Héraldique » vient de commencer ses travaux par un essai de fixer définitivement les règles armoriales et à cet effet, elle a — ainsi que nous l'avons annoncé — ouvert la discussion sur les « Lois Héraldiques » établies par P. B. Gheussi dans son « Blason Héraldique » (Paris, 1892).

Les Membres de la « Convention » sont priés de faire savoir s'ils acceptent — tant en la forme que quant au fond — la teneur de ces règles, ou s'ils ont des remarques à formuler et des modifications à suggérer.

Le Comité accueillera également avec plaisir les observations que toutes les personnes intéressées à l'art héraldique pourront envoyer sur la question à la Direction de la « Rivista ».

Les réponses destinées au Comité de la « Convention » doivent être adressées, jusqu'au 30 juin prochain, au Vice-chancelier, M. René Droz à Londres.

Nobiltà pistoiese. — Nel momento di andare in macchina, ci giunge il graditissimo dono della splendida raccolta di armi pistoiesi, tratte da fonti storiche dal Cav. uff. Dott. Giovanni Mazzei, ed edita con lusso, su carta a mano in gran folio (soli 150 esempl., prezzo L. 30), dall'egregio signor Bindo Fedi di Pistoia, litografo-editore. È una delle più belle pubblicazioni araldiche fatte in Italia, e ben meritò l'autore insigni onorificenze governative.

I disegni dei 500 stemmi, accuratamente eseguiti, si riferiscono alle famiglie che figurano spesso nelle storiche vicende della Toscana medioevale. Moltissimi sono inediti e perciò maggiormente interessanti.

In questi tempi di apatica noncuranza e democratico indifferentismo, meritano un plauso sincero il valente autore ed il coraggioso editore per questo lavoro ben riuscito ed utilissimo agli studiosi. Lo raccomandiamo vivamente ai nostri lettori.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

ENCORE LES BONAPARTE[1]

Monsieur le Directeur,

Cette fois M. le chevalier Pidoux est plus juste pour Napoléon le Grand! Il est même très bien, et, je lui serre cordialement les mains pour son dernier article.

Il reproche bien des choses encore au Grand Empereur, qui sont très injustifiées.

Il parle notamment du Concile de Paris, et, de l'enlèvement du Pape.

Pour le Concile de Paris, je réponds nettement à M. Pidoux: " *Oui*, dans la pensée du Grand Empereur, le Concile de Paris était pour la grandeur de l'Eglise; et, la meilleure preuve en est, dans le fait même qu'il le brisa sans pitié et aussitôt dès qu'il vit que *contre son dessein*, on voulait faire un schisme; une Église en déhors du Pape, M. Emmery, le glorieux supérieur de Saint-Sulpice le lui ayant fait comprendre, il l'en remercia, le pleura à sa mort, survenue, hélas! quelques jours après, et voulait lui faire faire des funérailles nationales au Panthéon, uniquement parce que ce saint et courageux prêtre avait parlé avec franchise à l'Empereur, ce que nul evêque *imbu* du Gallicanisme condamnable, n'avait osé faire.

Voila pour le Concile de Paris.

Quant à avoir pris, dans le concordat, toutes les garanties désirables pour sauvegarder son pouvoir, c'était simplement, non plus seulement son droit, mais son rigoureux devoir de chef

[1] Pubblichiamo volentieri questa risposta all'articolo del n. chiar. collega cavalier Pidoux, per quello spirito d'imparzialità che deve guidare la nostra Redazione, ed in omaggio al venerando prelato che l'ha dettata.

La Redazione.

d'État. Le plus sûr moyen de garder l'union complète qu'en vrai grand homme d'Etat il voulut toujours, entre deux pouvoirs également souverains dans leur sphère séparée et distincte, l'Église et l'État, était précisément de prendre toutes les précautions pour prévénir les conflits, en déterminant tout d'avance rigoureusement, clairement, et avec précision. Nul ne saurait l'en blâmer.

Qu'il ait voulu, en faisant du Pape le maître du Monde, en lui donnant, dit M. Thiers, trois résidences *égales* et *libres: Rome, Avignon, Paris;* (Paris ayant ses préférences pour être mieux à même de s'entendre avec lui, pour briser les Empires schismatiques, Russes, Anglais, Allemands); et mettre au service de L'Évangile les forces de son immense Empire; ce pouvait être *un erreur de terrain;* il l'a reconnu lui même a Ste-Hélène, mais c'était une trop généreuse pensée pour lui en faire un grief. Se tromper sur le moyen de faire le bien même chez Napoléon peut être fort regrettable; mais c'est tout. Le Pape dans ce plan colossal, qui semble un rêve, dit Thiers; et, qui, fut une réalité, même durant la Captivité et dont le Concordat de Fontainebleau fut le prologue; le Pape avait *partout* le pas sur l'*Empereur, même à Paris;* où il avait résidence souveraine, ainsi qu'à Rome, à Avignon où il pouvait habiter à son gré. Quel rêve!?

Qu'il ait voulu être le glaive temporel de ce pouvoir colossal donné au vicaire de Jésus-Christ; il semblera à tout le monde, que non seulement le vouloir était juste, mais que nul glaive n'avait plus de titre que le sien à une telle fonction. Il eut été trés regrettable qu'il en fut autrement!

Quant à l'enlèvement du Pape, c'est-bien autre chose. L'enlévement fut fait à l'insu de l'Empereur, contre son vouloir. Il l'a dit lui même à Ste-Hélène, et l'a écrit. Sa colère fut effrayante quand à Schoenbrunn, il apprit la *sacrilège folie de Radet;* ce *sont ses termes!* Il *donna* l'ordre *écrit* de ramener à Rome le *Pape, immédiatement,* avec tous les honneurs et réparations dûs... On lui fit observer, qu'il allait dévoiler devant l'Univers, sa faiblesse, et, se perdre sans sauver le Pape s'il faisait donner suite à son ordre de le ramener a Rome. Cette

grave question ne peut se traiter ici en deux lignes. L'enlèvement de Pie VII était longuement préparé par le duc d'Otrante, l'Angleterre, et la Franc-Maçonnerie universelle.

Jamais la maçonnerie anglaise, maitresse de celle de France, n'avait pardonné à Napoléon la restauration du catholicisme et de sa hiérarchic.

Et en même temps qu'elle conspirait sans cesse pour soulever l'Europe contre le bouclier de son ennemie; l'Eglise; contre le vrai Charlemagne moderne; elle conspirait à Rome même, à semer la zizanie entre le Pape Pie VII et Napoléon.

Les cardinaux Pacca et Consalvi, furent ses agents aveugles. Un coup de maître fut préparé. Faire enlever le Pape par l'autorité de Napoléon et en même temps faire assassiner Napoléon; proclamer Murat empereur maçonnique universel; faire disparaître Pie VII, et, empêcher de lui donner un successeur. Si Napoléon était assassiné, c'était fait. S'il échappait, on le brouillait avec le Pape à jamais, en exploitant sou caractère emporté, et, en les trompant tous deux. Si Napoléon s'humiliait, on soulevait contre lui toutes les forces Gallicanes et révolutionnaires. En effet, à l'instant même où Radet enlevait Pie VII sur ordre de Murat, abusant du nom de Napoléon, on faisait assassiner l'Empereur à Schoenbrunn. Oui, à la même heure, à Schoenbrunn on faisait attenter contre Napoléon, par un jeune homme appartenant à la franc-maçonnerie illuminée — Schtapps — un jeune allemand, arrêté au moment où il allait plonger le poignard dans le coeur de Napoléon, occupé à lire le placet que lui avait presenté l'assassin.

L'Empereur assassiné, le Pape prisonnier, on proclamait Murat empereur universel, on détruisait le Concordat, et on rétablissait le Culte Schismatique Anglais, (offert par Masseria agent anglais), repoussé par Bonaparte en 1800. Dieu fit échouer cela et Napoléon ne l'apprit que par hasard vers la fin de 1814 [1]. Alors il disgracia Fouché, Murat, Talleyraud, et renvoya le Pape

[1] Par hasard en Vendée il surprit un agent secret de Fouché, de retour d'Angleterre; Ouwrard lui arracha les aveux et à Paris eut lieu la scène violente, que raconte Thiers, entre Fouché et Napoléon. Fouché brûla tout et partit pour Otrante.

à Rome. Mais il tombait deux mois après. Il put dire, avec raison, a Ste-Hélène: “ dans cent ans, le Pape et les rois regretterons que je n’aie pas réussi, mon but était de refaire l’unité chrétienne brisée par Luther, j’ai étais convenu à Tilsit avec Alexandre, mais les revers sont venus trop tôt.... je voulais refaire du Pape le maître du monde; mais eux qui nous eutouraient *lui* et *moi*, nous ont constamment traversés, nous nous entendions surtout dès que nous étions réunis, sitôt séparès, nos ministres brouillaient tout „. J’avais, étant jeune, préparé là dessus un travail colossal. Et vraiment je puis répondre à M. Pidoux: *Oui*, dans la pensée de l’Empereur le concile de Paris était pour la grandeur de l’*Église*... et la preuve c’est que Napoléon le brisat dès qu'il vit qu’on le tournait contre l’Eglise.

L’enlèvement du Pape, fut subi *comme un fait accompli, irréparable*, par l’empereur. Et sans les revers et les trahisons qui amenèrent sa chute, la réparation *eut été complète*, foudroyante comme tout ce qu’il accomplissait. Mais cela ne se traite pas en deux lignes. Donc, cet enlèvement n’ôte rien à Napoléon et aux services rendus à l’Église de Dieu. Les *cardinaux Pacca* et *Consalvi*, vendus a l’*Angleterre*, furent la cause de tout le mal et les mensonges posthumes de leurs mémoires ne changeront ni le jugement de Dieu ni celui de l’histoire! Napoléon n’était pas un frère de la Compagnie de Jésus devant ne travailler que pour l’Église, son rôle était tout autre. Soldat de génie, Dieu ne l’avait chargé que de l’ordre terrestre, et il y excellait merveilleusement; en ce domaine il n’avait personne au-dessus de lui, pas plus le Pape que les autres. Quand le Pape oublieux de sa mission prenait, come Pie VI, fait et cause avec l’Autriche contre les armées françaises, il subissait justement à Tolentino le sort du vaincu. Comme l’avait dit Jésus-Christ a Saint Pierre: “ en frappant par le glaive il périssait par le glaive „. Quant à Pie VII ses démelées avec son puissant fils Napoléon, furent purement politiques. L’empereur d’Occident, avait droit de pourvoir au sort des empires contre les menèes Anglaises; dut-il y contraindre le souverain temporel, dont les États coupaient en deux l’Italie, qui était le Pape. Le Pape en refusant était dans son rôle, l'empereur en supprimant l’obstacle y était

aussi. Il n'y avait là rien de sacrilège, mais un choc entre deux forces politiques sur un terrain purement politique. M. Pidoux, lui, ne voit les choses qu'en catholique Romain; c'est très louable, mais insuffisant pour nous français! qui *approuvons l'empereur sans réserve;* ceux de nous qui ne le font pas, ne sont pas meilleurs catholiques, (cette question n'ayant jamais été en cause) et ils sont de très mauvais français.

Quant à la *France qui meurt,* ce c'est pas la nôtre, c'est celle que M. Pidoux veut ressusciter; celle-là est du passé, et, les momies les plus sacrées, n'ont jamais passé pour donner la vie aux Peuples. Il n'est pas un français, *même* des princes Bourbons, qui voudrait revenir en arrière de 1789... *ce qui a produit, conserve,* mais *ce qui a détruit,* ne saurait retablir. La monarchie morte des crimes de Louis XV, ne saurait refaire notre France. Bonaparte *est le David,* donné a la France et à l'église. Comme Samuel s'obstinait pour Saül rejeté de Dieu, nous mourons Eglise et France d'avoir méconnue le choix de Dieu dans la nouvelle dinastie, sa réprobation de l'ancienne. Quant à son comité de juriconsultes et d'historiens, il n'a pas qualité pour disposer de nous. La France a toujours, même au temps de César; exercé sa souveraineté nationale; jamais elle n'a donné à d'autres les soins de disposer d'elle.

Seule, la nation, et toute la nation, dit St Thomas, peut disposer de la forme du gouvernement, ni le clergé, ni la noblesse, ni l'armée, ni le peuple, séparément ne le peuvent, *mais toute* la nation réunie; qui peut *même changer, une monarchie* en république ou en Empire, même si la dite monarchie avait *été déclarée perpétuelle* avant, *et héréditaire* dans *une famille...*

C'est le cas de la Dynastie qui périt avec Louis XVI. Et *toute la nation aux* seuls Bonapartes par *trois fois,* en 1802, en 1851, en 1870, a déclaré à perpétuité *le Pouvoir* Suprême héréditaire chez les Bonaparte.

A cela, *aucune puissance au Monde ne Changera rien;* c'est de droit-Divin et naturel, pas même de " Jure ecclesiae, „ dit St Thomas, *sed, de jure Gentium.*

Et Leon XIII, a renouvelé la Doctrine de St Thomas, de Regimine Principum — dans son Encyclique — Immortale Dei.

Voilà pour la question de Droit. Seul le Prince Victor Napoléon Bonaparte, Petit-fils de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XVI, (plus que le Duc d'Orléans) Petit neveu de Napoléon I^er^ et son hèritier, peut se dire l'hèritier légitime du trone en France, à l'exclusion de tout autre, de droit naturel, national, historique et Divin, autant que populaire. Voilà la verité.

Qu'il lise donc le remarquable travail du P. Gheine, archiviste du Vatican, sur les " Deux Concordats, „ il saura ce que valent les assertions des memoires des Pacca et des Consalvi, et, le dessous des affaires organiques; que Napoléon *dut accepter* des Evèques et des Parlements de France en échange de leur acceptation du Concordat. Ces Articles organiques ne sont que *la Codification*, des Libertés de l'Église Gallicane, 3 ou 4 points nouveaux, qui seuls n'en sont pas, furent abrogés par Napoléon sur les remarques du Cardinal Caprara.

Ah! Je voudrais un persécuteur comme celui là pour l'Eglise, dont la pensée fixe ne serait que l'extension du Pouvoir du Pape sur l'Univers; les regrettables brutalités d'éxecution et de tempérament ne sont que des actes d'autant plus passagers qu'odieux et violents; le reste demeure.

Durant *26 ans*, j'ai puisé aux archives d'Etat *à moi ouvertes* sans *réserve*, et, je sais par les documents seuls; les livres trompent, chaque auteur les faisant d'avance pour une idée fixe à faire triompher.

Je suis d'accord avec M. le chev. Pidoux sur d'Orléans.

Si les Napoléon ont promené dans la gloire et le sang le drapeau tricolore, cela l'a lavé des boues de la Révolution, cela, en 14 ou 18 ans, de 1798 à 1815 *nous a vengés, nous latins*, Gallo-Romains, des 15 ou 16 siécles d'outrages, infligés à nous depuis l'empire Romain du II^me^ siècle, jusqu'à Louis XIV, des brutalités des Teutons, Germains, Saxons, Anglais, Bohêmes Russes, Slaves, Huns, Vandales, Goths, etc. Napoléon I^er^ fut la Divine revanche de notre race, contre l'oppression quatorze fois séculaire des Barbares du Nord! Voilà comment nous le voyons nous... Quant à la Révolution... il l'a *sauvée comme la Guillotine sauve* celui qu'elle *décapite* de la corde de pendu!!...

Les Bourbons! Oui, oui, là dessus accord complet. *Dans le deuil*, le respect, les désirs, avant même Bonaparte. D'Orléans peut être excellent, mais il a beau parader en Roy XVI^me^ siècle devant nos yeux *á nous tous, fulgure*, ceci-il-est le Petit fils du Régicide Philippe Egalité qui parlant de l'horrible crime de la mort de Louis XVI, a écrit: " ce matin on a saigné le gros cochon... „ Comment M. Pidoux oublie-t-il tout cela?

Voilà un sang que rien *n'a lavé*, car Philippe n'a aucune gloire! Le sang des Napoléons qui rougeoit leurs noms, est celui des ennemis de la France, et de son genie, nous l'aimons, mais ils faut maison neuve, et, s'ils remplacent nos Bourbons rien à dire, ils ne sont ni renégats, ni usurpateurs, ni parricides, ce que furent et Philippe Égalite, et Louis-Philippe I^er^. Mais à quoi servent ces vaines querelles entre braves gens, au fond d'accord?

J'aime mieux dire de M. Pidoux, qu'il est la pure expression d'une France et d'un passé que nous tous aimons, vénérons, désirons, sans oser, l'esperer, hélas!

Agréez, Monsieur le Directeur, mes hommages les plus distingués.

Monseigneur PIERRE DISSARD.

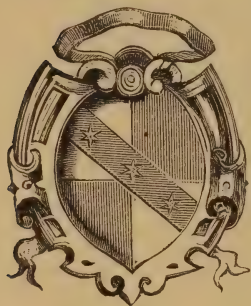
FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di Teodoro Amayden)

(Continuazione vedi numero precedente)

CAIETANI DI PISA. — Distinguerò due famiglie de Cajetani [1].

La prima sia questa di Papa Gelasio 2° la quale non solo ebbe la patria ma il cognome di Cajeta illustre in quella Città, e

li posteri suoi come riferisce il Ciaccone, al presente sono Nobili Napoletani del seggio di Porto, e diffusamente di questa famiglia scrive l'Abbate Don Costantino Gajetani, che non replicherò. Al nostro proposito fa, che li suoi posteri posero casa anche in Roma nel Rione della Pigna presso la Chiesa del Gesù contigua alli Petroni, la quale anche oggi si vede con l'arme intagliata nel concio della porta, la quale è differente di quella, che mette il Ciaccone in questo, che non ha la sbarra con tre stelle, che la fende per traverso; la quale sbarra portano li posteri di Gelasio commoranti in Napoli per qualche parentato contratto dopo, e per onore dal Ciaccone attribuita a Gelasio, come si vede da due sepolture de' Posteri di Papa Gelasio Ro-

[1] La tradizione di Papa Gelasio è ormai sfatata perchè la moderna critica ha dimostrato in una maniera irrefutabile che questo Papa era nativo di Gaeta e perciò fu detto Gaetano, ma nulla aveva di comune con la famiglia romana. Non si esclude per questo che essendo anche quest'ultima oriunda da Gaeta, non potesse avere qualche affinità con la famiglia di Papa Gelasio. In origine il cognome Caetani non fu che un soprannome, dovuto al luogo di provenienza.

mani nella Chiesa di S. Agostino di Roma, e nella porta della soprad. casa. Parentarono questi Gaetani, colli Guastaferri, come si vede in un'arme inquartata in una casa sotto la Parrocchia di S. Giovanni Mercatello, nel Rione di Campitelli.

Alfonso Gajetano nel 1494 ebbe per moglie Cristofora di Ludovico Margano, Nobile Romano, come apparisce da una lettera scritta a Ludovico suo fratello. Alfonso fu figlio di Carlo, ed ebbe per moglie Nanna d'Ascorno, come apparisce dal Catasto del Salvatore, e detto Alfonso ebbe molte figliole femine, le quali tutte furono maritate nobilmente.

Queste sono le memorie, che di questa famiglia trovo in Roma. L'Abbate D. Costantino Gaetano mi ha somministrato alcune altre di Pisa e di Venezia.

In Pisa nella Chiesa di S. Nicola de Certosini, una sepoltura con un uomo armato con cimiero dalla parte sinistra con tre corni, le lettere non si scolpiscono, solamente *de Gaetanis*.

Un'altra sepoltura, le cui lettere non s'intendono punto, ma si veggono due armi distinte, una di esse Gaetani e l'altra è un'aquila come degli Upezzinghi.

Un'altra con arme, ed inscrizione:

S.UM NOBILIS VIRI CEI QM. GADDI DE GAETANIS, ET HÆREDUM SUORUM, QUI OBIJT ANNO D.NI MCCCXX DE MENS MAIJ.

Un'altra sepoltura con armi di essi Gaetani con inscrizione:

HOC EST SEPULCRUM D.NI JACOBI DE DOMO CAJETANORUM, QUI OBIJT ANN. MCCCIXIII, DIE XVII, MENS AP.LIS.

Un'altra sepoltura con due arme d'essi Gaetani, una senza cimiero e l'altra con cimiero ed un corno in cima con l'inscrizione:

HOC EST SEPULCRUM NOBILIS ET PRUDENTIS VIRI D. LAURENTIJ MATTARIONI DE CAJETANIS, ET HÆREDUM SUORUM, QUI OBIJT ANNO D.NI 1388, P.MA DIE 8.BRIS.

Nicolò Cajetano cittadino Romano dell'anno 1469 armò due galeoni con arme di Casa Gaetani e le chiavi di S.ª Chiesa contro Veneziani. Di questo apparisce la memoria in un quadro in tela lungo tre braccia posto per voto in S. Giorgio Maggiore in Venezia, dal Cappello ed Ambrogio Contarini nobili veneziani.

Parlano di questa famiglia li Annali di Genova del Giustiniani, fol. 106-193, e l'Istorie di Gio. Villani, fol. 239; ma alla distesa et ex professo, D. Ferrante della Marra Duca della Guardia, e più diffusamente l'Ab.e D. Costantino Cajetano nella vita di Papa Gelasio gentile suo.

Il Conteloro nella Genealogia de Conti, riferisce un Istromento delli Gaetani di Pisa del 1450.

L'arme è inquartata da quadri bianchi e rossi. traversata per declivo d'una sbarra torchina con tre stelle [1].

CAIETANI D'ANAGNI. — Il Panvinio dice, che l'Avo di Bonifacio VIII [2], venne da Spagna, e si fermò in Gaeta, ed il suo figlio Padre di Bonifacio, essendo gran Dottore, passò in Anagni, ove allora era la Corte Romana, per esercitare ivi il suo talento d'Avvocato.

Il Ciaccone riferisce diversamente. " Bonifacius VIII majores nobili genere ex Hispania Provincia Cathalunnia orti, in Italiam cum Cajetani venissent diu consederunt; Inde Ana-

[1] Dal nome proprio Gaetano, in latino Caietanus, prese nome la stirpe pisana de' Gaetani o Caietani, che non ha nulla assolutamente di comune con quella de' Gaetani o Caetani, principi Romani.

L'Amayden, non potendo coscenziosamente inserire Gelasio II nell'albero di questi principi, preferì secondare il Ciacconio che a Gelasio attribuisce l'arma della famiglia Gaetani di Pisa estinta da tempo. Lo stemma si blasona, inquartato di rosso e di argento alla banda d'azzurro caricata di tre stelle d'oro attraversante.

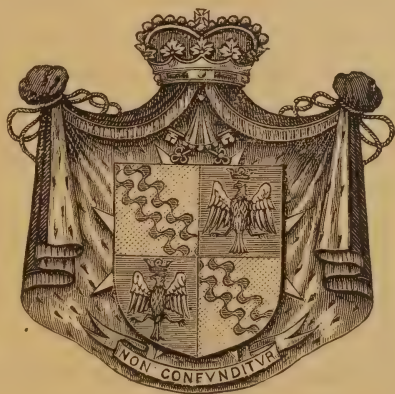
Tale stemma è ancora oggi usato dalla patrizia famiglia napoletana di Gaeta, oriunda dalla città omonima ed investita del ducato di San Nicola, del marchesato di Monte Pagano e della contea di Sant'Angelo Limosano.

Ai Gaetani di Pisa appartennero un arcivescovo di quella città, Vitale Gaetani nel 1217 † 1253, e molti altri vescovi. Fra il 1515 ed il 1686 uscirono da casa Gaetani nove riformatori ed ebbe parecchi cavalieri di Malta e di Santo Stefano. Le cronache pisane ricordano i Gaetani fino dal XI secolo, ed il P. Celestino Gaetani cassinese, nelle sue note alla vita di Gelasio II, cercò anch'egli d'innestare questo pontefice nell'albero della propria famiglia.

Molti de' Gaetani occuparono cariche militari; altri si distinsero fra i consoli di mare, e nel 1726 viveva ancora il senatore Francesco Gaetani, Depositario Generale di Siena.

[2] Non intendiamo pronunciarci nè in pro nè contro l'antichità e la nobiltà della Casa Caetani, anteriore al pontificato di Papa Bonifacio VIII. Riteniamo indubbiamente che traesse il cognome dalla patria, Gaeta.

niam Urbem vetustissimam et opulentam Ibernicae Religionis caput migrantes a priori Sede Cajetanae familiae nomen habuerunt. Luitfredus igitur Cajetanus Anagninus eques dives, et opulentos multos tulit filios, in his praecipuum Benedictum etc. „

Dalle quali parole si vede, che il Ciaccone stima, che questa famiglia fosse in Italia molto tempo prima, con tutto che avanti da Benedetto, che fu Papa Bonifacio VIII, non ne abbiamo altra memoria, ma forse probabile, se non volessimo riferire a quella Gregorio Cajetani d'Anagni; che fu fatto Cardinale da Pascale II, ma l'arme non corrisponde, tuttavia si potrebbe dire, che l'arme del detto Card. Gregorio non fossero della famiglia, ma prese da lui per divozione, essendo una Croce, cosa non nuova appresso li Cardinali, e li med.i Pontefici; però la distanza di 200 anni senza alcuna memoria di mezzo, pare troppo grande.

Ma si troverà maggiore quì sotto, ed è molto, che corrisponda il nome, e la Patria. Marino II non ha altro de Cajetani, che l'Arme datagli dal Ciaccone, che conforme il nome mette nel suo scudo l'onde marine [1].

Gentil Delfino seguitato dal Pietrone dice: “ Casa Cajetani fu della Cajetanella in Campagna, e PP. Bonifacio la fece grande „ [2].

[1] L'origine spagnuola dei Caetani è accetta a troppi cronisti perchè sia priva di qualsiasi fondamento. Sono oggi svanite le ipotesi di quei pochi che volevano innestare nell'albero dei Caetani il Pontefice Gelasio II. Noi riteniamo che Marino non fosse nome proprio, ma piuttosto cognome patronimico di stirpe spagnuola. Infatti i Marín ed i Mariño di Spagna portano le onde azzurre in campo d'oro o d'argento.

[2] In una genealogia di Casa Caetani, scritta da D. Alfonso Caetani, fratello di D. Enrico, tredicesimo duca di Sermoneta, si rileva che Loffredo Caetano, marito di Emilia dei conti di Segni, era figlio di Matteo che nel 1240 circa si stabilì ad Anagni. Si vorrebbe poi che questo Matteo,

Ritornando adunque a Bonifacio se non capo della Casa almen principio, e base della sua grandezza, comechè portò affetto grandissimo al suo sangue, e viddi molti anni sono una investitura scritta in pergamena in lettera gotica antica e fu portata da me perchè non si trovò chi la sapesse leggere, nella quale investitura il Papa alli suoj Caietani dà titolo: *Comitum Tusciae dilectissimorum nostrorum.*

Nella prima creazione de Card.li, promosse alla Dignità due Nepoti figli de fratelli Giacomo e Francesco, ambedue degni di questo onore, come nota il Ciaccone.

Nella 3ª promozione promosse Leonardo Patrasso, suo zio, ancor Egli persona degna.

In capo di cento anni, cioè nel 1402 Bonifacio IX fece Card. Antonio Cajetano Patriarca di Aquileja. Corsero altri 136 anni, che questa famiglia non ebbe Cardinale, finchè Nicolò Cajetano fu fatto Cardinale da Paolo III suo Parente nel 1538, e fu chiamato il Card. di Sarmoneta; visse nel Cardinalato 43 anni in molta stima ed autorità. In capo di 48, Sisto V fece Card. Henrico Cesarino, figlio del Duca di Sermoneta nel 1585. Fu Camerlengo, e di maggior stima che nessun'altro Cardinale di

natione Campanius, fosse figlio di Bartolomeo, uno dei baroni di Federico II.

A Pietro Caetani, fratello di Papa Bonifacio, deve la sua grandezza questa famiglia, poichè divenne conte di Caserta, barone romano, familiare del Re di Sicilia, etc. Suo figlio Roffredo fu il primo signore di Sermoneta, conte di Fondi nel 1288 per il suo matrimonio con Giovanna dell'Aquila. Nel 1300 acquistò Norma, Ninfa, Sezze, Traetto, Piperno ed altre terre. Da lui nacque Nicolò, signor di Sermoneta, conte di Fondi (1352), da cui Onorato, poi Jacobello († 1409) padre di Jacopo († 1436), sposo di Gioannella Orsini dei principi di Salerno, dai quali nacque Onorato sposo di Caterina Orsini e padre di Guglielmo († 1519), marito di Francesca dei conti di Segni. Il loro figlio Camillo sposò in prime nozze Flaminia Savelli ed in seconde Beatrice Caetani, del ramo dei conti di Traetto e morì nel 1555. Bonifacio di Camillo sposò Caterina Pia di Savoia, figlia del conte di Sarsina e di Meldola e morì nel 1374. Nacque da questa unione Onorato Caetani, quinto duca di Sermoneta, cavaliere dell'insigne ordine del Toson d'oro, che sposò Agnese Colonna figlia di Ascanio duca di Paliano. Pietro Caetani succedette al padre come sesto duca di Sermoneta, fu cavaliere del Toson d'oro etc. e morì senza prole. Gli succedette il fratello Filippo che sposò Donna Camilla Caetani d'Aragona duchessa di Traetto, erede del suo ramo. Della loro discendenza ci occupiamo nelle note seguenti.

quel tempo, onde fu mandato a cose ardue e Legato in Francia titubando la Religione Cattolica.

Il libretto chiamato Catolicone, ne parla onoratamente; appresso fu Legato in Ungheria e tornato alla Corte consumato dalle fatiche, morì fra pace. Ristorò il suo titolo di S. Pudenziana, ove ristorò una Cappella la più ricca de marmi, e di gioie, che ha in Roma, per sepoltura per se, e per la sua famiglia.

In capo di 34 anni Paolo V, creò Cardinale Bonifacio Cajetano Arcivescovo di Capua, uomo letteratissimo e di molto valore, come dimostrò nella Legazione di Romagna, egli con molto talento predicava, ovvero sermocinava pubblicamente con incredibil concorso di popolo, ma di lui parlo separatamente nella sua vita.

Papa Gregorio XV in capo di 18 anni, fece Card. Antonio Cajetano, ancor' Egli Arcivescovo di Capua, e Nuncio di Spagna, fu uomo letteratissimo e di giudizio squisito del quale parimenti scrissi la vita, ovvero l'elogio.

Pochi anni dopo Urbano VIII, fece Cardinale Alojsio Cajetano, ancor Egli arcivescovo di Capua, e Patriarca di Antiochia, uomo di valore incomparabile; e di profondo sapere; di modo che il Papa stimava sopra modo il suo giudizio, e li voti suoi nelle Congregazioni de Card.li, erano tanto fondati e lineati, che non trovavano contradditore.

Egli fu mio quanto si può dire e da lui appresi molte cose, come a Dio piacendo dirò nel suo elogio [1].

[1] Il primo Cardinale, detto Cajetanus, che figura negli Annali della Chiesa, è Gerardo, creato da Eugenio III nel 1146, diacono del titolo di Santa Maria in Via Lata. Fu Legato in Germania e morì nel 1154. Apparteneva ai Gaetani di Pisa, di cui abbiamo già parlato nelle note precedenti.

Alla famiglia Caetani romana, appartennero soltanto i seguenti Cardinali: Benedetto, diacono del titolo di San Nicola in Carcere, poi prete di S. Martino ai Monti, eletto Papa col nome di Bonifacio VIII; altro Benedetto creato da Celestino II, morto l'11 ottobre 1296, apparteneva forse al ramo pisano; Jacopo, diacono di S. Giorgio in Velabro, poi prete del titolo di S. Clemente, cr. nel 1294, † nel 1317; Francesco, diacono di Santa Maria in Cosmedin, cr. nel 1294, † nel 1317; Antonio, che dopo essere stato Patriarca di Aquileja, fu Vescovo di Palestrina e di Porto, Gran Penitenziere Cardinal prete del titolo di Santa Cecilia, cr. nel 1402, † l'11 gennaio 1412;

Ho osservato, che di nisun Pontefice antico si vedono arme sopra le Porte delle Città dello stato Ecclesiastico, Torre e Fortezze quanto di Papa Bonifacio, e suoi nepoti tanto Cardinali quanto secolari.

Non furono li Cajetani meno valorosi nelle armi, che assortiti nelle Dignità Ecclesiastiche. Lascio le Istorie pubbliche.

L'Infessura, Anton de Petris ed il Petrone, nelli loro Diarij manoscritti, mostrano quanto affaticarono per la Patria, Paolo, Cristoforo, Antonio ed altri Cajetani.

A tempi nostri Pietro Gaetano Duca di Sermoneta, governò in Fiandra per ispazio di più mesi un'esercito di X mila uomini con grandissima sua lode. Ne parlano l'istorici di Fiandra, in particolare Famiano Strada, nella 2ª parte, molto onorevolmente nell'Assedio di Mastriot.

Nelle lettere e vivacità d'ingegno questa famiglia ha ecceduto sempre, Don Nicola Gaetano Duca di Sarmoneta ne lasciò scritte tre commedie gravissime, parto del suo ingegno.

Il Duca suo figliolo s'intende di tutte le scienze e trattenimenti cavallereschi. Il nipote Principe di Caserta è degno figlio di suo padre, del quale con nuove nozze dobbiamo sperare molta successione.

Anno i Gaetani parentato in Napoli e Roma con le prime famiglie. In Napoli colli Conti di Celano, colli Principi di Bisignano, de quali ho nota, e con molte altre simili, de quali non ho nota. In Roma colli Savelli, colli Orsini, colli Tebaldeschi,

Nicolò, n. il 24 febbraio 1526, creato nel 1536, e non nel 1538 come dice l'Amayden, diacono del titolo di S. Nicola in Carcere. Aveva soli 10 anni! Paolo III volle onorare con la Sacra Porpora la famiglia Caetani di Sermoneta e questo dimostra a qual grado di potenza fosse già pervenuta in quell'epoca. Divenne Arcivescovo di Capua e morì nel 1585. Enrico, n. il 6 agosto 1550, creato Cardinale da Sisto V il 18 dicembre 1585, Patriarca di Alessandria, Legato di Bologna, Camerlengo di S. R. C., Legato in Francia ed in Polonia, † il 13 dicembre 1599; Antonio, Arcivescovo di Capua, Nunzio in Germania ed in Spagna, Cardinale del titolo di Santa Pudenziana nel 1621, † il 17 marzo 1624; Bonifacio, Vescovo di Cassano, Arcivescovo di Taranto, creato nel 1606, † il 29 giugno 1617; Luigi, nato nel 1595, Patriarca di Antiochia, creato nel 1626, † l'8 aprile 1642.

Tommaso Gaetani, che fu Cardinale nel 1517, si chiamava di suo vero nome de Vio, e per essere nativo di Gaeta e Vescovo di questa città, fu conosciuto col nome di Cardinal Gaetano.

con Valle, colli Massimi, con Colonna, con Conti, ed ultimamente colli Gonzaga di Castiglione.

Parlano di questa famiglia il Summonte, Scipione Mazzella, il Biondi, il Platina, il Palmerio, il Vegano Galeazzo Cappella, Vitichindo *de rebus Saxonum*, il Sabellico, Giacomo Filippo de Bergamo, Mario Guazzo, il Colenuccio, il Giovio, il Pontano, Gio Villani, Paolo Interano, *Commentario de' Turchi*, il Fazzello, il Panvino, Scipion Ammirato, Paolo Morigia, Raffaele Volaterrano, e molti altri.

Avevano i Gaetani la casa nel Rione di Ponte di venerabile antichità e maestà insieme, posta sopra il fiume. Stimò il Cardinale Aloysio, che quel sito potesse in essi per l'umidità del vicino Tevere, cagionare abbreviamento di vita, onde vendè detta casa avita a monaci Celestini, e comprò la casa delli Rucellai, posta nel Corso, ridotta oggi dal medesimo Cardinale in forma di nobilissimo palazzo quanto sia in Roma, o in altra città città d'Italia. Il Card. Aloysio non perciò visse da vantaggio. Al dì d'oggi il Duca, il Principe ed Abbate, suoi figliuoli, promettono più lunga vita [1].

[1] Rappresentava in quell'epoca la famiglia Caetani D. Francesco, figlio di D. Filippo e di Donna Camilla Caetani di Aragona. Sposò in prime nozze Anna Acquaviva di Aragona ed in seconde Donna Leonora Pimentel. Fu cavaliere dell'insigne Ordine del Toson d'oro, governatore di Milano, vicerè di Sicilia e capitano generale di S. M. C. Era fratello del Card. Luigi e di Mons. Onorato Patriarca di Alessandria. Morì il 10 ottobre 1683. Suo figlio Filippo (di prime nozze) nono duca di Sermoneta, sposò in prime nozze Donna Cornelia d'Aquino, principessa di Castiglione, ed in seconde Donna Teopazia Caetani dei principi di Cassaro. Fu cavaliere del Toson d'oro (1664) e morì a Sermoneta il 4 dicembre 1687 lasciando fra gli altri figli D. Gaetano Francesco, decimo duca di Sermoneta, principe di S. Marco e di Caserta, il quale aveva sposato nel 1680 Donna Costanza Barberini principessa di Palestrina. Morì a Caserta il 5 settembre 1716. Suo figlio Michelangiolo nato l'8 maggio 1681, undecimo duca di Sermoneta, cedette Caserta al Re Carlo III di Borbone e fu fatto principe di Teano. Sposò in prime nozze Donna Anna Strozzi principessa di Forano, in seconde Elena Albani figlia di Carlo principe di Soriano ed in terze nozze (1737) Carlotta Ondedei. Fu grande di Spagna di prima classe, vicerè di Sicilia, cavaliere del Toson d'oro e morì il 21 dicembre 1759. Il suo primogenito Francesco Caetani, dodicesimo duca di Sermoneta, principe di Teano, cavaliere della Chiave d'oro (1768), cavaliere dell'insigne Ordine di S. Gennaro (1777), in prime nozze sposò Donna Teresa Corsini ed in seconde Donna Anna Maria

Sono molte memorie di questa famiglia in diverse Chiese di Roma, la cappella però e sepoltura oggi è nella Chiesa di Santa Pudenziana, come abbiamo detto.

Oltre il ramo capo della famiglia de Duchi di Sermoneta, sono in Roma due altri rami di casa Gaetani, ed un altro in Anagni, li cui parentati tralascio, essendo molti, e non facili di mettere insieme. Ed inoltre sono due altri rami in Napoli, uno del Duca di Laurenzano, cavaliere molto stimato, il cui fratello Prelato di molt'aspettazione è al presente Governatore di Viterbo, la cui figlia è maritata con Pietro Caffarelli [1].

Si vede al dì d'oggi il palazzo di Papa Bonifacio VIII in Anagni, di veneranda antichità, di splendore e grandezza conforme a quei tempi.

Così anche è la sepoltura de' Gaetani nella Cattedrale di detta Città, ove si legge:

In isto tumulo requiescunt ossa
D.ni Petri Episcopo, qui nutrivit
D. Bonifacium Papam Octavum.

Meucci. Da questo secondo matrimonio con donna d'impari condizione, nacque D. Enrico Caetani, tredicesimo duca di Sermoneta, che morì l'11 marzo 1780. Anche suo figlio D. Michelangelo (n. 1804, † 1882), cavaliere della SS. Annunziata, restato vedovo nel 1852 di Calista Rzewuska, sposò nel 1854 Maria Ruight; e finalmente suo figlio Onorato, quindicesimo duca di Sermoneta, principe di Teano, duca di S. Marco, marchese di Cisterna, grande di Spagna, etc. (n. 18 gennaio 1842 dalla Rzewuska), sposò Ada Costanza Bootle-Wilbraham († 1899) dei conti di Lathom, ed è l'attuale capo della famiglia. Suoi figli: D. Leone (n. 1869) sposo a Donna Vittoria Colonna Doria; D. Roffredo (n. 1871); D. Livio (n. 1873); D. Gelasio (n. 1877); D. Michelangelo (n. 1890).

[1] Il ramo dei Gaetani dell'Aquila di Laurenzana, che si staccò dal ramo romano, discende da Roffredo conte di Fondi, da cui provennero i duchi di Traetto estinti in Donna Camilla Caetana, che sposò D. Filippo Caetani duca di Sermeneta, ava degli attuali principi romani. Suo cugino germano D. Francesco Caetani, ereditò dal padre D. Alfonso il ducato di Laurenzana, e i suoi discendenti divennero nel 1715 principi di Piedimonte, feudo che già possedevano fino dal 1400. Conservarono il cognome dell'Aquila, che fu dimenticato dal ramo romano. Furono anche principi di Altamura (1506) e grandi di Spagna di prima classe (9 novembre 1725). Vive oggi D. Nicola Gaetani dell'Aquila d'Aragona, principe di Piedimonte, conte di Alife, etc., sposo di Donna Giuseppa Moncada dei principi di Paternò da cui una sola figlia, Donna Antonietta sposa al barone D. Giovanni de Riseis.

ITEM SUBTUS OSSA D. GOFFREDI GÆTANI
COMITIS CASERTANI.
ITEM OSSA D. JACOBI GÆTANI RECONDITA
SUNT KAL. AUG. ANNO DOMINI
MCCLXXXXIX.

Della genealogia de Cajetani, prese nota il Card. di Sermoneta dall'anno 1326 fin al tempo suo.

Nella lapide di S. Pietro in Vaticano, nelle grotte vicino alla cappella sotterranea, si vede una lapide sepolcrale con un ornamento di bronzo:

D. O. M.
AGNESINÆ COLUMNÆ CAETANÆ SINGULARI
PUDICITIÆ, PRUDENTIÆ, RELIGIONIS EXEMPLO, FELICI
FÆCUNDITATE INSIGNI. HORATIUS CAJETANUS
CONJUGI CHARISSIMÆ, ETC.

riportato nella famiglia Colonna.

Memoria in Araceli:

D. O. M.
ANTONIO CAJETANO VIRO GENERE, MORIBUS
ET PRÆCLARIS IN BELLO FACINORIBUS INSIGNI,
CÆSAR, ET PIRRUS FILIJ, ET MARTIA COLUMNA
UXORI F. VIXIT ANNO XLIII, MENS. VI
OBIJT DIE XVII AP.LIS MDLXIVI.

Ne parla l'Altieri nel Nuzziale delle Famiglie nobili Romane.

La casa de Cajetani più antica di Roma, dove nacque Papa Bonifacio, sta nell'isola di S. Bartolomeo da poco in qua occupata dalli frati di S. Bartolomeo.

L'arma è inquartata d'onde azzurre in campo giallo, e di aquile bianche [1].

[1] L'arma dei Caetani è d'oro alla gemella ondata d'azzuro posta in banda. L'aquila che inquartano nel 2° e 3° quarto, d'argento in campo azzurro, coronata d'oro, è lo stemma della famiglia dell'Aquila, estinta nel XIII secolo nei Caetani. Il cimiero è un'aquila nera. Il motto: NON CONFUNDITUR. I Gaetani di Napoli inquartano lo stemma con i pali d'Aragona.

(Continua). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

JUAN DE GARAY

Fundador de Buenos Ayres

Voy á hablar del linaje del fundador de Buenos Ayres y lo haré con el mayor gusto por ser, según creo, extinguida completamente la rama del capítan vizcaino, no constándome de una manera cierta que los que llevan el apellido de Garay pertenezcan á la misma familia. Tengo la íntima satisfacción de ocuparme de estas cuestiones en una *Revista* que hasta ahora se ha separado por completo de la generalidad de las publicaciónes genealógicas. Quizas no habranle faltado hipercríticos que hayan juzgado con severidad la publicación de trés á cuatro genealogías españolas que en ella han aparecido, pero es menester notar que se trataba de documentos oficiales firmados por los que el gobierno del Rey N. S. (q. D. g.) autoriza para semejantes documentos y no compete á la Redacción juzgarlos, modificarlos ó desecharlos. Otros trabajos he notado muy importantes é inéditos y las provincias vazcongadas pueden jactarse de tener en la *Revista* un contingente muy útil para su historia genealógica. Voy pués à añadir unos datos más que á familia vizcaina se refieren.

Bocous en la *Grande Biographie universelle de Michaud* afirma que Juan de Garay, fundador de la ciudad de la Santísima Trinidad de Buenos Ayres, fué natural de Badajoz, pero el historiador argentino de Angelis, le llama, por autoridad de

Aguirre y de Azara, hidalgo y vizcaino, hijo de la casa de los señores de Brazofuerte en Vizcaya. Efectivamente existe en Buenos Ayres un retrato de propiedad de la familia de Trelles con la inscripción siguiente: *Al Il.mo señor de Brazofuerte D. Juan de Garay, teniente general, justicia mayor de Santa Fé.*

D. Manuel Ricardo Trelles, Director que fué de la Biblioteca pública de Buenos Ayres, publicó dos cartas dirigidas al coronel D. Luis Jorge Fontana para probar que el retrato no es el del fundador de Buenos Ayres y que el letrero fué añadido más tarde, pero esto no nos interesa. Casó D. Juan de Garay con Doña Isabel Becerra y Mendoza y tuvo dos hijos: Doña Jerónima que casó con el Doctor D. Hernandarias de Saavedra, Gobernador del Rio de la Plata y Don Juan de Garay, el mozo, que en 1602 estaba avencindado en Buenos Ayres y era Alcalde de primer voto; más tarde se trasladó á Santa Fé, donde casó con Doña Juana de Saavedra, la que en 1637 hizo su último testamento en que nombra á sus hijos fray Juan, franciscano, Cristóbal, general, Barnaba, teniente gobernador de Santa Fé é Isabel, mujer de D. Hernando de Tejeda.

D. Barnaba de Garay y Saavedra casó en 12 de julio de 1655 con Doña Juana Ramírez de Cabeza. Su linea faltó en 1825 en Don José Raímundo Isidro de Garay natural de Córdoba del Tucuman.

Añadiremos que un hermano del Fundador, D. Francisco de Garay, fué Gobernador de la Jamaica, y según un manuscrito del Doctor Eugenio del Portillo, colaborador del *Telégrafo mercantil* en 1825, tuvo Juan de Garay otro hermano que heredó el señorío de Brazofuerte en Vizcaya.

Según los genealogistas españoles, la Casa de Garay procede de Tudela en Navarra y García Garay peleó contra los moros de Murcia en tiempos del Rey D. Jaime. A los ilustrados colaboradores de la *Revista* y entre ellos al señor D. Cárlos de Guerra, distinguido autor de estudios genealógicos sobre los linajes de Vizcaya, dedicamos estos renglones para que complete lo que á los antepasados vizcainos del fundador de Buenos Ayres se refiere, teniendo presente que ostentaba por armas un léon de oro con bandera de plata en campo bermejo.

F. de Castellanos.

FAMILLES ITALIENNES
DANS LA NOBLESSE FRANC-COMTOISE

De Marnix (Piémont). — Cette maison s'établit en Franche-Comté au XVI^e siècle, en la personne de Pierre de Marnix escuyer tranchant et de son fils Jean de Marnix, secrétaire de l'Archiduchesse Marguerite d'Autriche. Cette famille qui posséda en Franche-Comté la baronnie de Crilla, fut reçue, plusieurs fois an noble ordre de Saint Georges. Mais ce fut surtout dans les Flandres que la charges publiques ne tardirent pas a l'attirer: Philippe de Marnix de Ste Aldegonde fut conseiller de Guillaume le Taciturne et un des plus ardents propagateurs des doctrines de Calvin. La famille de Marnix existe encore aux Pays Bas·

Morelli (Gênes). — Jerôme Morelli, né à Albinga, dans l'État de Gênes, vint vers 1600 s'établir à Salins en qualité d'administrateur des Salines. En 1640, le roi Philippe IV lui accorda des lettres de confirmation de noblesse et de " naturalité ". On ignore pourquoi ces lettres ne furent pas enregistrees, puisque en 1678 Jean Baptiste Morelli, son fils dut obtenir une permission pour tenir fief. Toutefois, en 1720, M. Vernier de Byans, qui avait épousé la fille unique de Jean Baptiste Morelli obtint l'enregistrement des Patentes de 1640. Leur descendence subsiste encore dans la famille Vernier de Byans.

Olziniani (Padoue). — Jérôme Olziniani, patricien de Padoue, chevalier palatin, ne demeura que peu à Dole. Il était professeur à Fribourg en Brisgau lorsqu'il fut nommé à Dole, en 1566.

Il quitta sa chaire en 1569, nommé conseiller d'État en Flandre, où il devait être un si zèlé auxiliaire du duc d'Albe.

Pavans de Ceccaty (Padoue). — C'est de Padoue qu'était originaire Jean François Pavans de Ceccaty, qui était gouverneur de l'Accadémie, au collège des nobles, de Bruxelles, lorsque en 1662, le roi Charles II l'appella à la direction de celle qu'il venait de fonder à Besançon.

En 1673, il obtint des lettres qui lui permettaient, malgré sa nationalité étrangère, de posséder en Franche-Comté des biens nobles jusque à la valeur de 30,000 florins de Brabant, afin qu'il pût subsister " honorablement „. Au mois d'août de la même année, il obtint des lettres de " recognition „ de noblesse. D'après une déclaration de M. de Monterey, gouverneur de Franche-Comté, enregistrée à la Chambre des Comptes de Dôle, où il est dit que le demandeur est de race noble, mais que la négligence de ses prédecesseurs, le feu et l'éloignement de son pays natal en ayant rendu très difficile la preuve authentique, il s'est décidé à demander des lettres de noblesse au Roi Catholique, au service duquel il était. Trois ans après, la Terre de Fourg était, en sa faveur, érigée en baronnie.

Le descendants de Jean François de Ceccaty furent maintenus barons de Fourg par arrêt de la Chambre des Comptes de Dole, en 1757. Cette famille est encore représentée; elle a fourni au XVIII^e^ siècle un brigadier des armés du Roi, un premier écuyer chambellan du duc de Lorraine, un gouverneur de Pondichery, et plusieurs de ses membres ont reçu la croix de Saint-Louis.

Armes: D'azur à deux lions affrontés d'or posés sur un terrain d'argent et soutenant un écu d'argent à l'aigle éployé de sable.

Plantio (?). — En 1557 passait à l'Università de Dole un autre jurisconsulte Italien que nous ne connaissons que par les vains efforts du Chancelier de Grandvelle pour le décider à s'y fixer, vu le succès de ses leçons extraordinaires.

Précipiano (Gênes). — Ambroise Précipiano était originaire de Gavina. Avant lui, Fernand Serrato avait commencé dès 1537 les fortifications de Dole; parmi ses collaborateurs, Serrato avait amené un dessinateur, Onofrio Trapantelli. Mais l'examen de leurs travaux n'ayant sans doute pas satisfait le Conseil Impérial, on décida l'envoi d'urgence d'un ingénieur militaire.

Pour cette charge difficile, l'Empereur Charles Quint fit choix d'Ambroise Précipiano. " C'était dit M. Feuvrier [1], un officier intelligent experte dans l'attaque ou la défense des places, versé dans l'étude de la géométrie et de ses applications, et dans la construction de ces redoutables fronts bastionnés dont l'enceinte de Vérone et celle de Florence, de Peschiera et de Mantoue venaient d'être récemment garnies ".

L'ingénieur, arrivé à Dole en 1541, se mit aussitôt à l'œuvre. Il enserra la ville et ses anciens remparts " dans un polygone régulier, dessina sur ses contours sept bastions et autant des courtines, outre deux demi-lunes, imaginés pour garantir du côté du Doubs, servant de fossé au sud de l'enceinte, les deux portes principales d'Arans et de Besançon.

Il élabore et fait exécuter cet admirable ensemble d'ouvrages de défense, dont trois sièges montrèrent la force et la valeur et dont aujourd'hui encore les majestueux restes excitent l'admiration. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine, et plusieurs fois l'ingénieur dut user de ses pleins pouvoirs impériaux pour contrecarrer l'opposition du Parlement ou du Conseil de ville. Cependant les critiques doivent céder devant la valeur réelle du travail et la protection particulière

[1] Les fortifications de Dole, 1894, in-8°.

dont l'Empereur couvre Précipiano. Dix neuf ans durant, l'ingénieur Génois consacre son activité à l'achévement de son œuvre; son dernier acte sera encore de tracer un plan; mais s'il n'eut pas la joie de l'achever, il eut du moins celle de connaître la gratitude de ceux dont il était devenu le compatriote et de recevoir des marques non équivoques de la reconnaissance de Charles Quint. Le 14 octobre 1555, l'Empereur le faisait baron de Soye [1]. Plusieurs fois il lui octroya aussi des dons pécuniaires importants. Les funérailles de l'ingénieur, devenu baron, furent triomphales; on l'enterra dans l'église collégiale de Notre-Dame, et comme hommage à sa vaillance, on l'enterra " debout ". Sur sa tombe, une pierre carrée portait comme unique ornement ses armes; de gueules à l'épée d'argent, emmanchée d'or, posée en fasce, avec cette inscription: " Ambrosius Precipianus, eques et baro, 1560 ".

Si l'épitaphe de Précipiano a disparu, on peut encore lire sur une courtine des remparts une gigantesque inscription gravée vers 1553:

A PRECIPIANVS MANDATO CONDEBAT.

La famille Précipiano se fixa en Franche-Comté et se distingua durant plus d'un siècle par sa valeur et son patriotisme. Jurée de Saint Georges et au chapitre métropolitain des Saint-Jean et Étienne de Besançon, elle était comptée au nombre des plus distinguées de la province, lors de la conquête française.

Ambroise Précipiano avait épousé une demoiselle Spinola. Leur fils, Ambroise Précipiano baron de Soye, épousa Guillauma de Mandres dont il eut Hector, Achille, Rose, Béatrix et Marguerite.

Hector épousa N. de Montée et eut un fils Philibert qui mourut sans postérité, colonel de cavalerie; Achille, colonel et sergent général fut tué en 1642 à la bataille de Friedberg. Il avait épousé Jeanne de Montrichard dont il eut trois fils, et deux filles. L'ainée de celle-ci, Béatrix, fut chanoinesse noble à Épinal, la seconde, Isabelle, épousa Jean de Montagu.

[1] Soye est une terre au diocèse de Besançon, entre Baume et Villersexel.

En 1676 la famille était représentée par les deux fils d'Achille, Humbert Guillaume de Précipiano chanoine de la Métropolitaine de Besançon et Prosper Ambroise, lieutenant-général des armés de S. M. C. Celui-ci fut Mestre-de-Camp, lieutenant du Roi à Luxembourg, et gouverneur de la citadelle de Besançon. En cette qualité, il tira le dernier coup de canon pour l'indépendance de la nation comtoise; ils ne voulurent, ni l'un ni l'autre, demeurer dans un pays conquis par " l'ennemi héréditaire „ et se retirèrent en Flandre. Humbert Guillaume qui avait fait, comme négociateur à Ratisbonne et comme conseiller d'Etat, apprécier ses hautes qualités, son indomptable énergie et son inébranlable fidélité, fut fait évêque de Bruges.

Archevêque de Malines, il se rapprocha cependant un jour de la France; ce fut pour demander à Louis XIV un secours efficace contre les jansénistes qui " infectaient „ [1] son diocèse. Ainsi se montrait, ardent et combatif jusqu'au bout, le sang des Précipiano.

C'est dans la primatiale de Saint-Rombaut de Malines que les deux frères reçurent leur sépulture. Ils furent inhumés l'un près de l'autre l'Archevêque dans le Sanctuaire, son frère dans le déambulatoire; les deux monuments sont adossés de chaque côté du cancel de marbre noir qui entoure le Sanctuaire et se joignent au sommet par un motif composé de deux cœurs, et d'une couronne comtale, et chargés d'un philactère sur lequel on lit: " Insignis concordia fratrum „.

Le monument du lieutenant-général se compose d'une pyramide élevée sur un socle de marbre rouge. En avant de la pyramide, une statue de la Renommée presente, en bas relief, le portrait du défunt. Deux anges l'accostent tenant un casque et une palme. Sur la pyramide, le blason sommé d'une couronne de comte en marbre blanc. Sur le socle on lit:

HIC MORTALIS EXVVIAS DEPONI VOLVIT
PROSPER AMBROSIVS
COMES DE PRECIPIANO ET DE SOYE
ACHILLIS FILIVS
HVMBERTI GVLLIELMI ARCHIEPISCOPI

[1] Cette curieuse lettre autographe est dans la collection de l'auteur.

GERMANVS FRATER
IN EXERCITIBVS REGIIS LOCVMTENENS GENERALIS
SVB CAROLO II
INFERIORIS [1] BVRGVNDIÆ PRÆFECTVS
SVPREMVS QVI CHRISTIANVA
VIRTVTE CONTINVA 66 ANNORVM
MILITIA ET EFFVSO SÆPIVS
PRO REGE ET PATRIA SANGVINE
CONSPICVVS A. ÆTATIS 83
LABORE MILITARI ET INVETERATORVM
VVLNERVM DOLORE MAGIS
QVAM SENIO CONFECTVS
PIE OBIIT BRVXELLIS IV MAII 1707
R. I. P.

Le monument de l'Archevêque n'est pas moins beau. Sur un socle de marbre noir, sa statue de marbre blanc à genoux, devant la Vierge à l'Enfant, à laquelle il est présenté par un ange et par la figure de la Piété. À ses pieds sur un coussin, est déposée la mitre. Puis au-dessus son écusson en marbre blanc. Sur le socle on lit :

HUMBERTUS DE PRECIPIANO
ARCHIEPISCOPUS MECHLINIENSIS
PRIMAS BELGII
AD EXERCITUS REGIOS DELEGATUS APOSTOLICUS
ET MAI. SUÆ A CONSILIO STATUS, ETC.
IN HUJUS ECCLESIÆ ORNAMENTUM VIVENS POSUIT
1709.

L'Archevêque mourut en 1711.

Le troisième des fils d'Achille Précipiano, laissa seul postérité ; son frère aîné, n'ayant pas eu d'enfant, de Mathilde de Scrinchamp ; Philippe Emmanuel, épousa une demoiselle de Marnix, dont il eut deux fils, Humbert et Jean Baptiste. L'aîné hérita à la mort de son oncle du titre de comte de Soye, érigé par Charle II en faveur de celui-ci. Tous deux furent reçus au noble ordre de Saint-Georges, l'un en 1679, l'autre en 1691. Avec eux s'éteignit la famille Précipiano.

Le portrait d'Humbert Guillaume de Précipiano que nous reproduisons donne bien l'idée de cette race énergique et fière, dont tous les membres soldats ou clercs, laissèrent le renom de vaillants et d'irréductibles.

(*A suivre*). Le Chev. PIDOUX.

[1] C'est évidemment une erreur du sculpteur car c'est « Burgundiae superioris » qu'il faut lire, car la « Bourgogne inférieure » ou duché n'appartenait plus à la maison d'Autriche depuis la conquête par Louis XI.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(Contin. vedi num. preced.)

Pasta, DI MENDRISIO. — Noti in Mendrisio dallo scorcio del secolo decimottavo.

Da un Natale di Giacomo Pasta, nacque nel 1777 un Feliciano che fu Giudice di Pace del Circolo di Mendrisio dal 1828 al 1830. Suo fratello Giovan Battista era sindaco del Comune nel 1824 e fu anche commissario di Governo; morì nel 1836. Dal detto Feliciano nacque il dottore Carlo Pasta, già deputato al Consiglio Nazionale Elvetico e fondatore del primo albergo sul Monte Generoso.

Arma: D'azzurro al leone di oro, colla coda biforcata, tenente con le branche anteriori un ramoscello fogliato di verde.

Pedrini, DI MAIRENGO.

Arma: Bandato di quattro pezzi d'argento e di rosso, d'argento e di verde, all'albero al naturale, attraversante sul tutto, nutrito sulla pianura erbosa. — Cimiero: L'albero suddetto.

Pellegrini, DI STABBIO.

Arma: Di nero alla casa d'argento, aperta e finestrata del campo, col tetto acuminato di rosso, accompagnata ai lati da due bordoni da pellegrino di oro posti in palo.

Peri Morosini, DI LUGANO. — Patrizia luganese, insignita del titolo Comitale, erede di un ramo dei milanesi Morosini conti palatini dal 1399, stabiliti anch'essi nel Canton Ticino fino dal XV secolo.

Arma: Inquartata: nel 1° e 4° spaccato; nel 1° d'oro all'aquila di nero, nel 2° d'azzurro a tre pere d'oro riunite per i loro gambi (Peri), nel 2° e 3° spaccato nel 1° d'oro all'aquila coronata; nel 2° d'azzurro al bastone nodoso posto in banda, sostenente due volpi d'argento (Morosini).

Perucchi, DI STABBIO.

Arma: D'azzurro alla pera di oro, col capo di oro all'aquila di nero.

Petrolini, di Brissago. — Antica famiglia lombarda ascritta al patriziato ticinese. Era oriunda da Pisa, dove nel 1494 Francesco di Antonio di Francesco di Giovanni Battista Petrolini figurava fra i nobili della città. Ebbe poi varie diramazioni e da Canobbio passò nel Canton Ticino. Giuseppe Antonio Petrolini figlio di Teodosio, morì nel 1806, e la di lui consorte Francesca Arena, per onorarne la memoria, elargì all'Ospedale maggiore di Milano la somma di lire 83,000 in beni stabili e capitali coll'obbligo al luogo pio beneficato, di far eseguire il ritratto del marito.

Morta poi, questa signora, nel 1825, che era passata a seconde nozze con Carlo Castelfranchi, chiamò erede lo stesso Ospedale maggiore che raccolse un patrimonio di oltre austr. lire 220,000. È dovùto a questa benefattrice la ricostruzione della fronte della chiesa di Canobbio e l'assegno di altri lasciti alla medesima.

Anche di essa vedesi nell'Ospedale maggiore il ritratto.

Vivono oggi il signor Adolfo Petrolini ed altri membri di questa antica famiglia.

Arma: D'oro alla sbarra di rosso, caricata di una chiave d'oro, l'anello verso l'angolo sinistro superiore dello scudo e l'ingegno volto verso sinistra, accompagnata in capo ed in punta da un giglio di azzurro.

Pioda, di Locarno. — Casato ascritto alla Borghesia di Locarno, da cui sono usciti distinti uomini politici.

Giovan Battista Pioda, fu colonnello Elvetico e fece parte del Governo Ticinese nei primi anni della sua raggiunta indipendenza.

Il di lui figlio, pure chiamato Giovanni Battista, nato nel 1808, salì pure a consigliere di Stato del Cantone, poi fu membro del Consiglio federale a Berna. Mentre stava per essere eletto presidente della Confederazione Elvetica, venne invece inviato Ministro plenipotenziario presso la Corte di Torino, tramutandosi poi a Firenze, quindi a Roma, apprezzato sempre dal Governo del Re d'Italia per le sue eminenti qualità diplomatiche. In tale carica mancò ai vivi nel 1882.

Il di lui figliuolo Giovan Battista, entrò pure in diplomazia e dopo essere stato segretario del suo genitore alla Corte ita-

liana, passò Ministro Svizzero presso gli Stati Uniti d'America, poi fu trasferito alla Legazione presso il Quirinale e qui sostiene con onore la carica paterna.

Il di lui cugino, avv. Alfredo Pioda, siede fra i deputati del Consiglio Nazionale Elvetico e fu anche presidente del Gran Consiglio Ticinese.

Arma: D'azzurro a due fascie nebulose d'argento; col capo di rosso a un'aquila d'argento, posta sopra una eminenza del medesimo, movente dalla partizione.

Pocobelli, DI LUGANO. — Questa famiglia fu forse originaria di Castello dl Menaggio, sul Lario, ove nel 1282 viveva un Jacopo Pocobello, stato scomunicato da Giovanni avvocato vescovo di Como.

In Lugano si ha memoria dei Pocobelli dal secolo XVII con un sacerdote Gio. Paolo che divenne arciprete di quel Borgo nel 1547 e morì nel 1608. Uno altro sacerdote Gio. Battista, canonico della collegiata di S. Lorenzo verso queste epoche, si rese noto per la vigorosa confutazione delle massime d'un ministro della Riforma penetrato in Lugano a predicare in quella Basilica.

Un valoroso militare uscì dai Pocobelli e fu un Antonio che servì la Francia e la Spagna e morì nella guerra di Piemonte l'anno 1554.

Un Giulio Pocobelli, ingegnere di bella fama, fu deputato al Gran Consiglio, membro del Governo e generale comandante delle Milizie luganesi nel 1798. Morì a Melide nel 1836.

Arma: D'azzurro ad una torre col tetto acuminato d'oro, aperta e finestrata del campo, sostenuta da due leoni affrontati e controrampanti d'oro.

Pollini, DI MENDRISIO. — Un Francesco Pollini, nativo di Tremona, era esercente in Mendrisio verso il 1750. Costui ebbe due figli, Gaetano e Giovan Battista, i quali portatisi in Sardegna ad esercitarvi il commercio, radunarono un considerevole patrimonio.

Gaetano Pollini, avendo riscattati ottocento abitanti dell' isola di Carlo Forte, caduti in potere di pirati algerini, che li avevano fatti schiavi, con diploma del re Carlo Emanuele IV fu creato cavaliere dell'Ordine Mauriziano e nel 1799 fu insignito del ti-

tolo di conte, trasmissibile ai suoi discendenti per primogenitura maschile.

Il conte Gaetano Pollini, ebbe tre figli: il conte Francesco ed i cavalieri Giovan Battista e Giuseppe; il primo di essi vestì la divisa di capitano nel primo reggimento granatieri di Sardegna, poi venuto a stabilirsi in Mendrisio con la famiglia, acquistò il palazzo già dei conti Falconieri.

Fu anche sindaco del Borgo e morì a tarda età nel 1871. Fu sua moglie D. Matilde Vitale dei marchesi Ceva di San Vitale da Cuneo, che lo fece padre di due maschi; il conte Gaetano ed Angelo uffiziale elvetico morto nel 1887.

Il cav. Giovan Battista, già citato, ebbe tre figliuoli, cioè: l'avvocato Pietro, consigliere di Stato nella repubblica ticinese, poi avvocato fiscale, Francesco rinomato maestro di musica morto a Milano nel 1871 ed il sac. Gaetano, Preposto di Mendrisio, morto nel 1867.

Arma: Partito nel 1° d'argento al tacchino, posto sopra un monte di tre cime di verde; nel 2° d'azzurro alla torre torricellata d'argento, merlata alla ghibellina, aperta e finestrata d'oro.

Porrini, di Ascona.

Arma: D'azzurro a tre porri d'argento, quello di mezzo posto in palo, gli altri due arenati e tangenti il primo, uno a destra, l'altro a sinistra, i tre bulbi al basso e toccanti il lato superiore di una campagna bandata di rosso e d'oro.

Porta (Della), di Mendrisio. — Originarii verosimilmente da Como, i Della Porta figurano esistenti in Mendrisio con un Pocobello che teneva possedimenti in Stabbio nel 1274.

Un Brazzolo Della Porta, venne scomunicato nel 1282 da Giovanni Degli Avvocati, vescovo di Como.

Un Petrosco del fu Bellolo, figurò fra i testi alla celebrazione del testamento del conte Loterio Rusca nel suo castello di San Pietro sopra Balerna, seguìto nel 1419.

Nel 1441 un Vanesio sedeva del Consiglio dei Nobili e Borghesi di Mendrisio.

Un Pietro fu Giovanni e un Tomaso fu Bernardo figurarono presenti alla convocazione della Comunità del Borgo nel 1539.

Vent'anni dopo, dovendosi eleggere in Mendrisio il Proposto della Parrocchiale, si rinvengono fra i convocati tre membri di questa famiglia, cioè: un Paolo fu Antonio, un Tomaso fu Bernardo e un Giovan Pietro fu Giovanni.

I Della Porta da lungo tempo sono estinti in Mendrisio.

Arma: D'argento alla porta aperta di due ante di rosso, scalinata di due pezzi dello stesso.

(*Continua*). GIAMPIERO CORTI.

Il matrimonio segreto della Duchessa di Berry

La recente pubblicazione delle memorie di Mme de Boigne, ha sollevato molto clamore per la spiritosa perfidia di questa dama verso alcuni personaggi della Corte di Francia e particolarmente contro l'eroina della Vandea, la forte figlia dei Reali di Napoli, Maria Carolina di Borbone, che ebbe la disgrazia di unire la sua sorte al duca di Berry e di vivere in mezzo a gente che sentiva e pensava diversamente da lei e non potè apprezzare lo slancio sublime del suo amore materno ed il patriottismo, in lei straniera, più forte di quello che avrebbe dovuto ispirare gli uomini che la circondavano.

Maria Carolina vedovata così crudelmente dalla mano di un assassino, si sentiva isolata, quantunque avesse intorno a sè uomini che combattevano per la causa del suo figliuolo, e non recherà meraviglia se il conte Lucchesi-Palli, giovane diplomatico di grande merito, suo concittadino, riuscì talmente accetto a Maria Carolina da indurla ad una unione segretamente benedetta dalla Chiesa.

La contessa di Boigne, che le cronache del tempo fecero soprannominare *Mme Messaline*, non si fece scrupolo di accusare indegnamente la duchessa di Berry, prigioniera di suo zio nella

cittadella di Blaye, e pretese che questa, trovandosi in istato interessante, ricorresse alla venalità di un gentiluomo bisognoso per legittimare un fanciullo nato il 10 maggio 1833. Questo romanzo, ispirato da sentimenti maligni e forse da vendetta di donna, ha purtroppo trovato credito nei giornali francesi, e ben fece il sig. Visconte di Reiset a pubblicare l'atto di matrimonio della principessa che porta la data del 14 dicembre 1831. Si trova nel libro primo, *matrimoniorum*, fol. 117 dell'Archivio del Vicariato a Roma, dove ognuno può consultarlo e convincersi della sua perfetta autenticità [1]. Il matrimonio fra Maria Carolina duchessa vedova di Berry ed il conte Ettore Carlo Lucchesi-Palli dei principi di Campofranco, fu celebrato a Roma il 14 dicembre 1831 dall'Abate Jean Louis Rozaven, senza testimoni, per le facoltà precedentemente ricevute dal Papa.

L'articolo del visconte de Reiset, pubblicato nell'*Eclair* del 14 aprile, mette le cose a posto, senza lasciare dubbi, che per altro nessuno ha mai avuto, essendo notissimo che la principessa contrasse matrimonio segreto e non lo pubblicò se non quando due anni dopo le nacque il primo figliuolo.

Maria Carolina aveva appena 21 anni quando fu assassinato il duca di Berry e nessuno può farle un addebito se credette seguire l'impulso del cuore unendosi ad un uomo, che quan-

[1] « 14 décembre 1831. Je soussigné, certifie que S. A. R. Marie-Caroline-Ferdinande-Louise, Madame, duchesse, veuve de Berry, et M. Hector-Charles, comte de Lucchesi-Palli de Campo-Franco, s'étant adressés a moi, confesseur, afin de s'unir secrètement par les liens du mariage; des raisons de la plus haute importance, l'empêchant de le faire publiquement. Muni de toutes les facultés spéciales nécessaires, pour procéder à cette union, dans le plus grand secret, je les ai conjoints en mariage légitime, sans présence de témoins, comme j'en avais le pouvoir. En foi de quoi, trois copies du présent acte, ont été écrites de ma main, dont deux pour les parties contractantes, la troisiéme devant rester déposée dans les archives secrètes du vicariat de Rome, en témoignage de la vérité. A Rome, 14 décembre 1831. Jean-Louis Rozaven. Nous soussigné, certifions la vérité de l'acte ci-dessus.

« Rome, ce 14 décembre 1831.

« MARIE-CAROLINE,
HECTOR-CHARLES LUCCHESI-PALLI ».

tunque non fosse di sangue regio, apparteneva ad una delle più illustri famiglie della Sicilia.

I Lucchesi-Palli, noti dal X secolo, furono duchi di Camastra, duchi di Lucchese, duchi di Alagona, duchi di Castelmonte, principi di Palazzolo, principi di Sanfratello, marchesi di Belia, marchesi di Lucca, marchesi di Castelgerardo, conti di Villarosata, ecc. Ettore Lucchesi-Palli che sposò la duchessa di Berry, divenne per successione principe di Campofranco, duca della Grazia, marchese di Portopalo, barone dì Burgio Macino e di Castelnormanno. Era Gran Croce degli Ordini Costantiniano, di Santo Stefano, di San Ludovico, di S. Giuseppe, di Francesco I, di Sant'Anna di Russia e dell'Aquila Rossa di Prussia, ecc. Era nato il 18 luglio 1806 e morì il 1° aprile 1864. Suo figlio primogenito Adenolfo, duca della Grazia e principe di Campofranco, balì gran Croce dell'Ordine di Malta, ha sposato Donna Lucrezia Ruffo dei duchi di Bagnara, da cui ebbe sette figli. Sua sorella Donna Clementina sposò il conte Zileri dal Verme degli Obizzi, e l'altra sorella Donna Francesca sposò Don Camillo Massimo principe d'Arsoli.

UGO ORLANDINI.

FAMILIAS BRAZILEIRAS

Duprat. *Em campo de ouro uma faxa de negro, tendo na parte superior duas folhas de trêvo de côr verde escura; e na parte inferior do campo, uma folha egual formando roquete.*

Em França:

1. Cardeal Antoine Duprat, nascido em Auvergne em 1663; Foi chanceller de Francisco I.

2. Marquez Antoine Théodore Du Prat, nascêo em 1810 e fallecêo em 1865. È auctor da genealogia historica da Casa Duprat, impressa em 1857.

Em Portugal:

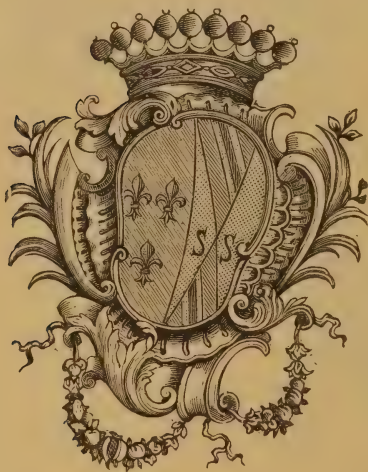
1. Visconde Alfrêd Duprat, fallecido em 1880. Foi Ministro de Portugal em Londres.

No Brazil:

1. Visconde Carlos Eduardo Duprat sobrinho de Alfrêdo Visconde Duprat Ministro de Portugal em Londres.

2. Barâo Raymundo Duprat, Commendador da Ordem do Santo Sepulcro, Commendador da Ordem de Saô Sylvestre e membro do *Collegio Heraldico;* sobrinho do Visconde Carlos E. Duprat, do Brazil.

Amaral Gurgel. *Armas do Commendador Leoncio do Amaral Gurgel,* membro do Collegio Heraldico, da Sociedade de geographia de Lisbôa, do Instituto Historico e geographico de Saô Paulo, da Sociedade scientifica, ecc. ecc.: *Partido em pala: no primeiro: em campo de ouro seis luas mingoantes azues com as pontas para baixo, postas em duas palas: o timbre é un leâo de ouro com uma clava ou maça de armas nas maôs, com o cabo azul e a lamina de prata.* (AMARAL). *no segundo: em campo vermelho um leâo de ouro com uma flor de liz do mesmo metal acima da cabeça; timbre o mesmo leâo.* (GURGEL), (acham-se no livro dos reis de armas).

Leite Penteado. Casa a que pertence o Conde Commendador Antonio Alvares Leite Penteado.

1. *Paschoal Leite Furtado,* fidalgo de antiga e muy illustre linhagem, natural de Santa Maria dos Açores veio em serviço da corôa de Portugal as minas de S. Paulo, em 1599. Casou-se com Isabel do Prado.

2. *D. Potencia Leite do Prado,* filha dos nos 1, casada com Antonio Rodrigues de Miranda.

3. *D. Clara Leite de Miranda,* filha dos nos 2, casada com Francisco Rodrigues Penteado.

4. *Joâo Corrêa Penteado,* filho dos nos 3, casado com Isabel Paes de Barros.

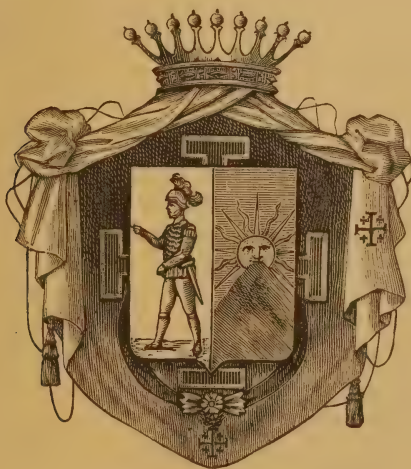
5. *Francisco Rodrigues Penteado,* filho dos nos 4, casado com Thomasia de Almeida.

6. *Cap. Bernardo José Leite Penteado,* filho dos nos 5, casado com Ignacia Manoella de Toledo.

7. *João Carlos Leite Penteado,* filho dos nos 6, casado com Maria Hygina.

8. *Conde Antonio Alvares Leite Penteado,* filho dos nos 7.

BRAZOÊS DE ARMAS: **Leites.** *Em campo verde, tres flores de liz de ouro em roquete; timbre uma das flores do escudo.* (Acham-se no livro dos reis de armas). **Furtados.** Um escudo franxado; nos quarteis alto e baixo em campo verde uma banda vermelha cotiçada de ouro, nos dos ilhargas em campo de ouro um - S - ou fuzil de cadea de negro; timbre uma aza de ouro com um - S - de negro. (Acham-se no livro da Torre do Tombo fls. 12).

Nascimento. *Armas do Ec.mo senhor Coronel Conde Asdrubal do Nascimento,* Prefeito Municipal de Saô Paulo, Brazil, Gran Cruz da Ordem do Sancto Sepulcro, membro do Collegio Heraldico, etc. etc.

Escudo partido em pala; na primeira em campo de prata, um guerreiro; na segunda pala em campo azul, un monte de verde e um sol de ouro.

HERALDICO.

GIOSTRE E TORNEI IN DANTE

Quella volta Carlo il grande, re de' Franchi, imperatore d'Occidente, conquistatore dell'Aquitania, della Sassonia, dell'Italia, della Baviera, della Turingia, vincitore de' Longobardi, degli Avari, dei Bretoni, dei Mauri, dei Boemi e degli Slavi, dominatore di quanto si estendeva dal Baltico all'Ebro, e dall'Oceano all'Adriatico e alla Theiss, quella volta, dico, era battuto. Avea egli bensì presa Pamplona ed assediava ancora Saragozza; ma la ribellione dei Sassoni che lo minacciava alle spalle lo aveva, sul più bello, costretto a venire a patti coi saracini, a contentarsi del pagamento di una somma, certo considerevole, e dell'omaggio dei valì di Pamplona, Saragozza e Jacca, e a sgombrare le Spagne.

La ritirata del grosso del suo esercito si effettuò, attraverso i Pirenei, senza soverchie difficoltà; ma quando la retroguardia, che contava nelle proprie file il fiore de' cavalieri agli ordini di Eginardo siniscalco dell'Impero e di Anselmo conte Palatino, ebbe incominciato a spiegarsi nelle gole di Roncisvalle, lungo l'angusto sentiero che serpeggia sul fianco dell'Altabizcar, ecco una valanga di massi ed alberi sradicati rotolare, con orribile fracasso, dall'alto della montagna, spezzando, stritolando, trascinando nei precipizi quanto incontrava. De' trentamila guerrieri così sorpresi dalla spaventosa tempesta pochi non ne rimasero mutilati ed uccisi; que' pochi gettandosi nel fondo della valle impugnarono tuttavia le armi, apparecchiandosi ad una disperata difesa. Invano; chè, ammucchiati gli uni sugli altri nella stretta fatale, caddero ad uno ad uno, pur minacciando colle inutili spade, sotto i dardi che, dall'alto, gli infedeli facevan piovere su di loro. Quando scese la notte tutto era finito; la retroguardia franca giaceva distrutta fino all'ultimo uomo; Eginardo, Anselmo erano morti e, con loro, *Horuodolandus Britannici liminis praefectus.*

Di Rolando ecco tutto quello che storicamente si sa, se pure può darsi il nome di storia alla *Vita et gesta Caroli Magni* di un altro Eginardo, abate laico questo e intendente e segretario del grande imperatore. Ma piacque alla capricciosa leggenda trasformare l'oscuro ufficiale in eroe, crearlo nipote di Carlomagno, attribuirgli taglia e forza straordinaria, farlo invincibile ed invitto, e narrar come, a Roncisvalle, quando, dopo aver combattuto come un leone, si sentì mancare la lena, non volle che, per la sua morte, la sua buona spada Durindana cadesse intera in poter de' ne-

mici; sicchè, per spezzarla, calò un fendente così formidabile sulla roccia da aprire quell'immensa breccia che ancora si spalanca tra il Gabiétou e il Marboré, presso Gavarnie, negli Alti Pirenei. Se non che, qui, la fantasia de' trovatori corse troppo, ponendo questa Brèche de Roland a più di cento chilometri in linea retta dal Port de Roncevaux, che è tra la Val Carlos e quella dell'Iraty, presso S. Jean-Pied-de-Port, nei Bassi Pirenei. Ad ogni modo, se la breccia fu fatta, Durindana non si ruppe. E allora soltanto l'eroe, decidendosi a chiamare Carlo in soccorso, dette fiato al suo olifanto e, sempre soffiando, con tutta la possa de' suoi polmoni, nel corno d'avorio, ferocemente soccombette.

La forza immane del temuto guerriero e il pauroso mugghio del grande olifanto, perdentesi lontan lontano nel silenzio di morte della valle maledetta, non obliò Dante se, giunto insieme a Virgilio al gran pozzo vâneggiante nel dritto mezzo di Malebolge, guardato da fieri giganti, udì un d'essi, Nembrotte, suonare il proprio corno in siffatta guisa che

> Dopo la dolorosa rotta, quando
> Carlo Magno perdè la santa gesta,
> Non sonò sì terribilmente Orlando.
>
> *Inf.,* XXXI, 16-18.

E ben terribile dovette essere il fragore di quel corno se, come contò Turpino, fu udito da Carlo alla distanza di otto miglia!

Col nome di Orlando paladino, precipuamente e indissolubilmente si ricollegano i fasti della Cavalleria; chi dice Orlando dice cavaliere, cavaliere per eccellenza, pio, generoso, prode, fedele alla patria e al proprio signore, veritiero, liberale, giusto, cavaliere insomma senza macchia e senza paura. Esaminiamo insieme, o lettore, in che consistesse questa Cavalleria; cerchiamo di conoscer da vicino questi cavalieri, non tanto nelle loro usanze guerresche quanto ne' loro diritti e ne' loro doveri e più ancora nelle loro virtù e nelle loro follie.

Distinguevasi nel Medio Evo col nome di *Cavalleria* quella dignità, militare e religiosa ad un tempo, che veniva conferita ai guerrieri nobili: *Cavalleria* si disse però anche l'insieme di questi guerrieri. Nell'Età di mezzo essa era il sogno, lo scopo, l'onore supremo; ognuno cui la nascita consentisse di potervi aspirare la bramava fin dall'infanzia con tutte le forze dell'animo suo e, fin d'allora, si preparava con bellici esercizi a rendersene degno; perchè essa non si conferiva nè alla potenza nè alla ricchezza, bensì al vero merito, almeno finchè l'avarizia dei Sovrani non giunse a mercanteggiarvi, e l'accortezza de' Comuni a snaturarla; e questo merito, in sostanza, si riduceva ad una sola cosa: combattere.

Dopo quanto sopra è inutile aggiungere come *cavaliere* significasse, in origine, gentiluomo provato nelle armi e investito della dignità cavalleresca.

Il cerimoniale seguito per creare i cavalieri o, come si diceva, il *ricevimento dei cavalieri,* era di solito complicatissimo; la sua essenza però

consisteva nel cinger loro la spada, il resto non era che accessorio. In guerra poi tutto si riduceva alla sola *abbracciata* e cioè all'amplesso o il bacio che il principe dava al candidato in contrassegno della propria benevolenza. Altre volte invece si armavano i cavalieri mediante la *collata* e cioè con un colpo di pugno nudo, dato sulla parte posteriore del collo o sulla spalla sinistra; colpo di pugno che precedette il più gentile costume di toccare il candidato col piatto della spada. Fu in tal guisa che si poterono creare quattrocentosessantasette cavalieri francesi innanzi alla battaglia di Rosbecque (1382) e cinquecento innanzi a quella di Azincourt (1415). In altre speciali circostanze il cerimoniale fu anche maggiormente semplificato; ma chi lo riduce ai minimi termini si è l'arcivescovo Turpino, il quale si scaglia senz'altro nella mischia gridando: « sono vescovo; ora mi faccio cavaliere ».

Tutti coloro che avevano ricevuto l'ordine della Cavalleria sul campo di battaglia e quindi essendo armati, collo scudo al braccio e l'elmo in testa, distinguevansi col nome di *cavalieri di scudo.*

I giovani nobili venivano armati cavalieri dall'età di dodici anni ai ventuno; in media a quella di quindici. Cinque giorni festivi erano più specialmente consacrati a tal uopo e cioè: Natale, Pasqua, Ascensione, Pentecoste e Natività di S. Giovanni Battista; preferite però erano la Pasqua e la Pentecoste. Prima condizione per diventar cavaliere era l'esser cristiano; seconda, come ho poco sopra accennato, l'esser nobile. Mai si otteneva la Cavalleria senza aver ricevuto il battesimo e i plebei non la raggiungevano che per eccezione e in seguito a specialissimi meriti. Vero è che, col prevalere, in molti Comuni, del popolo grasso sui grandi, del popolo minuto sul popolo grasso e della plebe sul popolo minuto, vennero sollevate alla dignità cavalleresca assai persone di bassa origine; ma questo è argomento di cui terremo più tardi speciale parola. Del resto ciò accadeva quando, innanzi al rigoglioso fiorire dei liberi Comuni, già si sgretolava il vecchio edifizio feudale, innanzi all'alba della nuova civiltà, già fuggivan le tenebre che aveano, per ben otto secoli, oscurato il mondo.

Ogni cavaliere avea diritto di crear cavalieri; qualche volta ne creavano però anche le dame. « Mi giurate voi di prendermi per moglie se sortirete vincitore da questo combattimento? » chiede la bella Oriabel a Jourdain de Blaives che si apparecchia a combattere in singolar certame. « Se lo giuro! » risponde ingenuamente l'interrogato; « ma ben volentieri e mi sento più felice che se mi avessero regalato Parigi. Soltanto non osavo dirlo ». Allora Oriabel, di propria mano, l'arma cavaliere; se non che, giunta al punto di dargli la collata, esita un poco. « Io sono donna » dice « e non è conveniente che batta un uomo ». E Jourdain: « giù, giù, picchiate; ve ne prego ». Ed ecco ella, senza più oltre esitare, applicargli il colpo d'uso. « Siate cavaliere e che Dio vi dia onore e coraggio ». Poi ritornando donna: « se per caso aveste desiderio d'un bacio prendetevelo ». Il nuovo cavaliere ne prende tre e salta in arcioni.

Da questo breve dialogo, tanto vero, tanto gentile nella sua semplicità, potrà il lettore farsi un'idea, sia pur pallida, dei tempi in cui la fede e l'amore soltanto valevano a corregger la barbarie delle nuove razze che, rovesciandosi come valanga contro il cadente Impero di Roma, aveano spazzate con lui l'ultime ceneri della latina civiltà. In quei tempi in cui nove decimi degli uomini d'esser uomini non avevan diritto; in cui un solo disponeva della terra, del sudore, del corpo di mille; in cui si giudicava del torto o della ragione a colpi di spada o di scure; in cui la Chiesa medesima pareva dimenticare sè stessa nel comune delirio di forza e di prepotenza; in quel medesimo tempo un *Codice d'amore* e cioè una vera e propria raccolta delle leggi cui dovean sottomettersi i gentiluomini per riuscire accetti al bel sesso e le donne per essere ricercate dagli uomini, veniva rigorosamente applicato da *Tribunali d'amore* e cioè da consessi di nobili dame, presieduti da un gentiluomo detto *Principe d'amore*, riuniti apposta per giudicare le questioni amorose e le contese che sorgevano tra amanti; in quel medesimo tempo un *Codice della Cavalleria*, da nessuno e da tutti applicato e perciò anche più strettamente obbedito, serviva di regola e di freno alle giovani generazioni, senza di esso tanto indisciplinate e selvaggie; e, colla sua ingenua legislazione, elevava e d'assai il livello morale dell'umanità, allora ricaduta nelle tenebre della barbarie.

Nè si creda questo antico Codice cavalleresco assai complicato, se tutto potea ridursi a dieci comandamenti. Ed eccoli secondo il Gautier: 1° crederai a quanto la Chiesa insegna e ne osserverai i precetti; 2° proteggerai la Chiesa; 3° rispetterai i deboli e te ne costituirai difensore; 4° amerai il paese ove sei nato; 5° non indietreggerai dinanzi al nemico; 6° farai agli Infedeli guerra senza tregua e senza pietà; 7° compirai scrupolosamente i tuoi doveri feudali se non sono contrarî alla legge di Dio; 8° non mentirai e manterrai la parola data; 9° sarai munifico ed userai larghezza a tutti; 10° sarai dovunque e sempre il campione del Diritto e del Bene contro la Ingiustizia ed il Male. E, per barbari, non so che cosa si sarebbe potuto desiderare di più!

Questi tempi, o almeno altri che immediatamente li seguirono e che dovettero esser loro somiglianti assai più di quanto non li somigliassero quelli in cui Dante fiorì, intravide, come circonfusi di un'aureola di pace e di giustizia che di fatto non avevano, l'esule poeta. E tali li intravide, non perchè il suo alto ingegno non concepisse quanto di feroce e di grottesco si celava dietro quel tenue e pur abbagliante velo di cortesia e di grandezza; ma perchè, vagante invano qua e là in cerca appunto di giustizia e di pace, ogni tempo dovea sembrargli migliore di quello, disgraziatissimo per lui, nel quale visse e soffrì.

Ed è appunto per tal ragione che il Poeta quando, unitamente a Virgilio, su nel secondo cerchio della montagna del Purgatorio, incontra, tra altri invidiosi coperti di rozzo cilicio e cogli occhi cuciti da un filo di ferro, messer Rinieri da Calboli forlivese e messer Guido di Giovanni degli One-

sti ravennate, meglio conosciuto sotto il nome di Guido del Duca da Bertinoro, fà quest'ultimo inveire contro gli imbestiati costumi di Toscana e contro la degenerata Romagna e gli fa ricordare, con lode o con biasimo, i grandi antichi romagnoli che, sia in bene sia in male, si erano resi memorabili e memorabile avean fatta quella terra generosa. In simil guisa, molto più in alto, nel cielo di Marte, farà inveir Cacciaguida contro i corrotti costumi della degenerata Firenze e rammentare, con biasimo o con lode, gli alti fiorentini che, sia in male sia in bene, si eran conquistata imperitura fama e grande e celebre avean resa la patria loro.

Ed ecco così, per bocca di messer Guido del Duca, passare innanzi agli occhi nostri, come in rapido caleidoscopio, un Lizio o Licio signore di Valbona, castello sul Bidente di Strabatenza, presso S. Sofia; un Guido signore di Prada, castello tra il Lamone e il Montone, presso Russi; un altro Guido figlio di Ranieri conte di Carpegna, forte feudo imperiale tra la Marecchia e la Foglia, nel Montefeltro; un Arrigo Mainardi de' signori di Bertinoro; un Fabbro o Fabio de' Lambertazzi, da Bologna; un Federico Tignoso, da Rimini; un Bernardino figlio di Fosco o Folco, da Faenza; un Ugolino figlio d'Azzo degli Ubaldini, toscano per nascita, per dimora faentino ei pure; ed infine le due grandi famiglie ravennati: Anastagi e Traversari, primo fra quest'ultimi Pietro signore di Ravenna. Nè qui si arresta il Poeta ma, prima ancora di giungere a ricordare, sempre per labbro dell'Onesto, i buoni signori di Bertinoro, quelli stessi cui apparteneva Arrigo, i tristi conti di Bagnacavallo, di Castrocaro e di Conio, i mediocri Pagani signori d'Imola e Faenza e con essi Mainardo il diavolo da Susinana, ed infine l'ottimo faentino Ugolin de' Fantoli, gli fa rimembrare lacrimando

> Le donne e i cavalier, gli affanni e gli agi,
> Che ne' nvogliava amore e cortesia,
> Là dove i cuor son fatti sì malvagi,
>
> *Purg.*, XIV, 109-111.

e cioè le virtuose donne, i valorosi cavalieri, le onorate fatiche e i lodevoli ricreamenti, cui amore e cortesia n'eran di sprone colà, in quella stessa Romagna, dove oggi i cuori sono invece divenuti tanto tristi. Ne' quali versi danteschi sembra alitare come un ricordo del tirocinio che i giovanetti nobili facevano nelle Corti dei principi e dei grandi signori, per imparare tutto quanto si addiceva ad un valente e gentil cavaliere; tirocinio detto appunto *scuola di cortesia*, e tanto più necessario inquantochè fino un vecchio adagio sentenziava « *li vrais et bons noblois — sont tosjors três cortois* ».

E non solo alla cortesia de' veri cavalieri, ma anche alla loro munificenza, quella stessa munificenza prescritta, come vedemmo, dal nono comandamento cavalleresco e al loro valore, imposto dal quinto, alluse co' suoi versi il Poeta quando, costretto dalle tenebre a passare la notte nella

amena valletta dell'Antipurgatorio, dove stanno le anime de' principi negligenti di loro eterna salute, parlando a Corrado figlio di Federico Malaspina marchese di Villafranca, ebbe ad esclamare

> Ed io vi giuro, s'io di sopra vada,
> Che vostra gente onrata non si sfregia
> Del pregio della borsa e della spada,
>
> *Purg.*, VIII, 127-129.

e cioè: vi giuro (così mi riesca di salire in cima di questo monte) che la onorata vostra Casa non cessa punto di fregiarsi dell'antica lode di prodezza e di liberalità.

Quali fossero, o, meglio, quali dovessero essere i cavalieri cui l'Onesto volse piangendo il pensiero, già sappiamo; quali le dame, facile è il supporlo ove si consideri l'ambiente in cui la loro esistenza ebbe a svolgersi. Resta dunque da indagare in che consistessero gli affanni e gli agi di quell'età; ciò che subito faremo, senza però scindere gli uni dagli altri, chè troppo difficile, in certi casi, sarebbe pure il tentarlo. E ciò perchè, come vedremo, unici affanni di quel tempo furono l'amare e il combattere, unici agî, come vedremo, il combattere e l'amare. Affanni le lunghe spedizioni d'Oltremare e le lotte quasi continue di nazione a nazione, di provincia a provincia, di signore a signore; affanni le prove di destrezza, di coraggio, di valore, di forza, compite senza riposo, sia in pace, sia in guerra, in giostre, in tornei, in barriere, in passi d'arme, in castiglie, in bagordi; affanno la mal celata ansia di potenza e di gloria; affanni l'affetto incompreso per la donna amata, i voti i più strani fatti e adempiti per lei, le lunghe veglie sotto le torri del suo fosco maniero spiandone l'ombra fuggevole dietro le feritoje paurosamente rosseggianti nell'ombra. Agî il nitrito de' cavalli odoranti la pugna e lo sventolar delle insegne e il clangor delle trombe guerresche e la polvere delle battaglie e lo scintillio delle armi e il cozzo delle spade; agî il novellar delle prodezze compite, puledri domati, nemici uccisi, città saccheggiate, quintane abbattute, e il mostrar le cicatrici indelebilmente impresse sul petto, sul volto, e l'accennare con largo gesto le terre conquistate e lo sciorinare le opime spoglie altrui carpite; agio il grato tinnire degli sproni d'oro; agî il sorriso della propria dama, dolce ricompensa pel voto adempiuto, e il brucior delle ferite per lei riportate e il lieve suono della serventese alata, volante più alta dei pinnacoli del castello muto e geloso custode di tanto tesoro.

Di tali agî ed affanni intratteniamoci adunque e, innanzi a tutti, del secondo di essi: il torneo. Qual sia il primo, la guerra, purtroppo è noto ancora.

(*Continua*).

G. Piranesi.

EX-LIBRIS SUISSES

DANS LE MANUEL D'*EX-LIBRIS* ITALIANI PAR M. GELLI

On a déjà parlé dans cette *Revue* du livre que M. I. Gelli [1] vient de faire paraître à Milan.

Il est d'un format commode, et d'un prix modique, mais est-il bien sérieux, dans toutes ses parties? Nous allons voir que cela est plus que douteux et qu'il faudra ne le lire qu'avec circonspection et en se défiant des renseignements qu'il fournit. Je ne m'arrêterai pas à signaler les fautes d'impression dont il fourmille, le manque fréquent de concordance entre le texte et les planches, l'altération de beaucoup de noms propres, et je ne corrigerai pas les devises françaises ou latines rapportées d'une façon invraisemblable. Je ne parlerai que des attributions erronées concernant quelques pièces suisses et françaises ayant appartenu à d'autre titulaires que ceux indiqués par l'auteur, ou à des possesseurs faussement, considérés comme italiens par lui, laissant le soin de faire le même travail, pour les *ex-libris* italiens, à de plus compétents que moi. M. Gelli a d'ailleurs déclaré, dans sa " raccomandazione a chi legge „ qu'il n'a pas la prétention d'avoir fait un travail complet et parfait et il y demande gracieusement à ses lecteurs de lui signaler les erreurs que peut renfermer son œuvre. Profitons de l'invitation.

I. Page 195 se trouve un *ex-libris* décrit comme suit:

Gingis (de) Falzaras. — Gravure sur cuivre 65×60, vers 1820: La planche LVIII, reproduit cette pièce sous le nº 324, avec la mention: Gingis.

Or cet *ex-libris* est celui du baron Frédéric Charles de Gingins-Lassarraz ou La Sarra, né à Éclépens (Canton de Vaud)

[1] 3500 *ex-libris* italiani, Milano 1908, Hœpli, en 32°.

le 14 août 1790 et mort à Lausanne le 27 février 1863, historien de mérite, fondateur de la Société d'histoire de la Suisse romande, citoyen vaudois. Le nom de Gingins était l'un des plus vieux noms d'Europe et les armes de cette famille figurent dans tous les armoriaux. (Voir *Guichenon de Mandrot:* " Armorial du Pays de Vaud „. *Comte de Foras:* " Armorial de Savoie, „ etc.). Jamais F. C. de Gingins n'a habité l'Italie. Il était, il est vrai, chevalier de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare, mais cette distinction, n'a pas pu, que je sache, lui octroyer la nationalité italienne. D'ailleurs, comment M. Gelli a-t-il pu lire " Gingis „ et " Falzaras „ sur cette pièce qui porte: " Bar. Fr. de Gingins Lassarraz? „. Et pour quelle raison l'a-t-il attribuée à une famille de Gingis Falzaras, prétendue italienne, qui n'a jamais existé? Erreur aussi incompréhensible qu'inexcusable, car il est inadmissible que l'on puisse forger des noms et des origines qui n'existent pas, alors qu'un examen un peu attentif de l'*ex-libris* eût permis de l'identifier exactement.

II. Page 127, M. Gelli décrit un *ex-libris*:

Cramer Gabriel (Milano). — Gravure sur cuivre, vers 1840.

Cette pièce bien connue des collectionneurs et décrite par Gerster sous le n° 460 de son catalogue, est génevoise. Son possesseur fut professeur à l'Académie de Genève vers le milieu du XVIII[e] siècle, et il n'eut jamais aucun établissement en Italie. D'où provient donc cette extraordinaire attribution: " Milano, „ et pourquoi cette date de 1840 qui pourrait faire croire que M. Gelli est aussi peu renseigné sur les styles que sur les familles? L'*ex-libris* en question porte le nom du titulaire sur un socle qui est décoré de guirlandes et d'attributs d'un goût et d'une ordonnance qui n'ont aucune parenté avec les productions de l'époque de Louis-Philippe. M. Gelli a peut-être une excuse, mais elle est bien mince, c'est qu'il existe à Milan une famille Cramer. Malheureusement l'*ex-libris* de Gabriel Cramer n'a appartenu à aucun de ses membres. Je connais à Genève plusieurs bibliothèques où cette pièce se

trouve en nombre et j'en possède moi-même une trentaine d'exemplaires.

III. Page 146, le manuel mentionne les *ex-libris* **Diodati,** en ajoutant " Suisse „ et en disant que le titulaire d'origine italienne, a le titre de comte et habite Genève.

La famille Diodati est, en effet, originaire de Lucques. Elle se divisa à l'époque de la Réforme. Une des branches resta en

Italie ou elle s'éteignit au XVIII^e siècle. L'autre eut pour fondateur Carlo Diodati qui fut reçu bourgeois de Genève le 29 décembre 1572, moyennant quarante écus et un " seillat „. Jean Diodati né à Genève en 1732, chambellan et ministre plénipotentiaire du Duc de Mecklemburg-Schverin à Paris, mort en 1807, fut créé comte du Saint-Empire. Cette famille a fourni à la République une lignée d'hommes distingués. Il n'est pas possible de faire figurer ses *ex-libris* au nombre des italiens. Autrement toutes les familles qui émigrèrent au XVI^e siècle, comme les Calandrini, les Butini, les Turrettini, et autres, et dont il existe des *ex-libris* devraient être mentionnées dans le recueil de M. Gelli.

III. Page 372, je trouve encore:

Sellon (Piémont). — Gravure sur cuivre 84×76. Vignette 615. Planche CIX.

" Le titulaire était grand-père du baron Antonio Manno (Turin) honneur des Études historiques et de la science bibliographique et héraldique d'Italie „.

Cette pièce est décrite par Gerster sous le n.° 2097. Elle porte l'inscription: " Comte Sellon „.

La famille Sellon, plus tard de Sellon, est originaire de Nîmes en Languedoc. Jean Sellon, " marchand de soye „ fut reçu bourgeois de Genève le 31 janvier 1699, moyennant 5250 florins, deux fusils et deux gibernes. (Voir *Covelle:* Livre des Bourgeois). Les Sellon ont possédé depuis le milieu du XVIII^e siècle la Seigneurie d'Allaman au Pays de Vaud et Galiffe (Notices génealogiques genevoises) dit qu'ils constamment brillé au premier rang de la société et contracté les alliances les plus distinguées.

Jean de Sellon, né en 1736, Seigneur d'Allaman, fut créé comte du Saint-Empire en août 1786 par l'Empereur Joseph II, à l'occasion du passage de ce Souverain à Genève. C'est à lui qu'il faut attribuer la possession de la pièce qui nous occupe en ce moment. Il eut trois filles:

1° La baronne de la Turbie, plus tard duchesse de Clermont-Tonnerre.

2° La marquise Benso de Cavour, mère du fameux comte Camille de Cavour, président du Conseil des ministre de Victor-Emmanuel et le fondateur de l'unité de l'Italie.

3° La comtesse de Douet d'Auzers. Son fils fut Jean-Jacques de Sellon (1782–1839), fondateur de la Société de la Paix, grand adversaire de la peine de mort. Ce dernier n'a laissé que des filles, et la famille de Sellon est éteinte dans les mâles. Je viens de revoir attentivement dans Galiffe la généalogie Sellon et nulle part je n'ai trouvé le nom de Manno qui, au dire de M. Gelli, devait être le petit fils du titulaire „. Ce nom est également inconnu des alliés de la famille auxquels je me suis adressé.

Voilà donc une filiation de pure imagination et je ne sais à quelles sources M. Gelli puise ses renseignements. Des volumes portant l'*ex-libris* Sellon ont dû se rencontrer à Turin, sans doute, mais *habent sua fata libelli,* et ce n'est pas une raison pour attribuer aux Sellon une nationalité piémontaise et pour introduire dans leur famille des " Manno „ qui, s'ils existent, ne sont aucunement de leur parenté.

IV. Page 306, M. Gelli, côte treize, *ex-libris* de:

Perrin George (Angleterre et Bordalone, Pistoie) et ajoute: " Il était pasteur anglican et habitait presque toujours Bordalone où il est mort vers 1860 „.

L'auteur renvoie à la vignette n° 521 pour le premier des *ex-libris* qu'il décrit. Or cette pièce est l'*ex-libris* de:

Abraham-Josué Perrin, né en 1751, mort en 1831, pasteur aux Bayards en 1787, puis à Saint-Sulpice, en 1799. (Voir Gerster n° 1738) Neuchâtelois, qui créa une importante bibliothèque d'ouvrages de théologie, et ne quitta jamais son canton.

Son fils *George Perrin* fut agronome près de Grandson, puis il s'établit à Petrolo, près Arezzo, où il transporta la bibliothèque paternelle qu'il avait considérablement enrichie et dont il s'amusais à relier lui-même les volumes. Il eut plusieurs *ex-libris* qui figurent dans la liste dressée par M. Gelli. A sa mort, survenue en 1878, la biliothèque passa entre les mains de son fils *Théophile Perrin*, aussi agronome à Petrolo, qui, il y a quelque années, la vendit à une bouquiniste de Florence. Donc, aucun des Perrin, ni Abraham, ni George, ni Théophile, n'a été ni anglais, ni pasteur anglican, ni établi à Bordalone ou à Pistoie. En outre M. Gelli attribue à un seul titulaire, comme je viens de le démontrer, des *ex-libris* qui ont appartenu à deux possessurs distincts.

Si M. Gelli avait quelque notion de la bibliographie des *ex-libris*, il aurait trouvé dans le livre de MM. Grellet et Tripet (Les *ex-libris* Neuchâtelois) une partie des renseignements que je donne ici, et il y aurait vue reproduite le même pièce que celle de sa vignette 521 qu'il attribue par erreur à George Perrin. Ces auteurs décrivent même trois pièces ayant appartenu à Abraham Perrin.

V. Page 234. M. Gelli mentionne **Malacrida Élisée** (Abruzzes?) et indique que le titulaire avait émigré en 1723 à Mühleberg. Gravure sur cuivre, 75×67, vers 1720.

Or la famille Malacrida, venue en Valteline, à une époque très ancienne, non pas des Abruzzes, mais de Côme, en fut

chassée par les persécutions religieuses. Une branche s'établit dans l'Engadine qu'elle quitta pour Berne où elle reçut le droit d'établissement vers 1670. A cette branche appartient Élisée qui fut pasteur à Potsdam, mourut à Berne en 1719, et dont le fils, portant le même prénom, mort en 1756, était pasteur à Mühleberg. Ce dernier fut le possesseur de l'*ex-libris* en question.

Il avait un frère, Nicolas-Emmanuel, qui a laissé un *ex-libris* qui ne diffère du précédent que par l'inscription.

Pas trace d'Italie dans tout cela, sauf l'origine de la famille, mais trop lointaine, on l'avouera, pour lui constituer un titre aux faveurs du Manuel de M. Gelli. Pièce bien bernoise.

VI. Page 150, je trouve :

Dupont Jacob-Marie (Nice–Piémont). Grav. sur bois, 110×76, vers 1850. Vignette 227.

Je traduis la note explicative : “ Le titulaire Cardinal Archevêque Bituricensis, „ diocèse de Nice, fut créé comme tel par Pie IX le 11 juin 1842, et reçut le chapeau le 21 septembre de cette année.

Or voici au sujet du titulaire des renseignements qui viennent d'une source sûre et que j'ai lieu de tenir pour absolument exacts. Dupont Jacques–Marie–Célestin, né le 2 février 1792 à Iglesias, île de Sardaigne, d'une famille originaire de Nice. Nommé auxiliaire de Sens le 27 juillet 1823 ; évêque de Saint-Dié le 9 mai 1830 ; archevêque d'Avignon le 1er mai 1835, transféré à Bourges le 24 janvier 1842 où il mourut le 26 mai 1859. “ Bitu-

ricensis „ signifie “ de Bourges „ et je n'ai vu nulle part que cet archevêché fasse partie de diocèse de Nice. (Voir: Archives 1901, p. 126, la notice de M. des Méloizes sur l'*ex-libris*, Ex-Bibliotheca D. Archiepiscopi et Ecclesiae Bituricensis). Il faut avouer que les mentions de M. Gelli sont vraiment inattendues.

VII. Mais que vois-je, page 208?

Guculette (par un *C.*) (Paris-Italie?). — Gueulette, Thomas Gueulette, dont les *ex-libris* sont si célèbres, transformé en Guculette (par un *c*) et devenu presque italien, voilà, certes, une surprise pour nous tous!

Ici encore M. Gelli nous montre qu'il est bien peu au courant des ouvrage spéciaux sur la matière qu'il traite et qu'il parle d'*ex-libris* un peu comme un aveugle des couleurs. Comment ignorer que Gueulette a fait l'objet d'une notice de Poulet-Malassis qui a déjà reproduit dans sa plaquette la pièce que nous donne dans sa vignette 325 M. Gelli?

Qui ne connait l'article paru dans le n° 9 des Archives de 1897, et dû à la plume savante de M. le Dr Bouland? Gueulette, conseiller, substitut du procureur de roi, grand conteur de contes de fées, tartares et chinois, amusant compositeur de farces, et qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans (1683-1766) à Choisy-Mademoiselle, où il s'était fait construire un théâtre particulier, n'a jamais eu rien de commun avec l'Italie. Le fait qu'il aurait été l'admirateur de la culture de ce beau pays, me paraît insuffisant pour justifier la tentative d'accaparement que veut faire M. Gelli de cet intéressant personnage au profit de son pays. Si l'amour des lettres et de la culture italiennes pouvait avoir un tel effet nous serions tous sujets de S. M. le Roi Victor-Emmanuel.

Ce Gueulette est une vraie trouvaille!

*
* *

J'aurais d'autres choses à noter encore au sujet du Manuel Gelli, mais je dois me restreindre. Du reste M. Bertarelli dans sa brochure et la Rédaction de cette *Revue* dans son compte-rendu (mars, 1908) ont déjà relevé des centaines d'erreurs. Il résulte de nos observations que les collectionneurs feront bien de contrôler sérieusement les dires de cet auteur et de ne pas le croire sur parole.

Genève, mai 1908.

F. Raisin.

Ex-Libris?

No, non si tratta di un *ex-libris*. È semplicemente lo stemma di Mons. Augusto Bellincini, patrizio modenese, Vescovo di Reggio Estense nel 1697.

La famiglia dei Bellincini discende dai Bagnesi di Firenze, nota da epoca assai remota. Diede tre Gonfalonieri e quindici Priori e la Beata Bartolomea, domenicana. Si estinse in Giuliano Senatore Fiorentino († 1636), il quale volle eredi i Bellincini così chiamati da un Bellincino de' Bagnesi che nel XIII secolo passò a Modena.

Le iniziali " S. Isabella P. F. „ debbonsi tradurre " *Suor Isabella Piccini fece* „. Il suo nome per me, compare per la prima volta sotto ad alcuni ritrattini: **Augustinus Macedo**. *Elogia poe-*

tica in S. Rempublicam Venetam, Patavii, 1680. Probabilmente fu figlia di Giacomo Piccino pittore ed incisore veneto come si firma in molti ritratti che trovansi in: **Priorato Gualdo**. *Scena d'huomini Illustri, Venezia, Giuliani, 1659.* Suor Isabella firmò le stampe in parecchi modi, usando anche spesse volte questa dicitura: *Suor Isabella Piccini Religiosa in Santa Croce de Venetia Sculp.* Essa lavorò moltissimo per i Remondini di Bassano, quando acquistarono tutto il fondo della Calcografia già esercita dai Sadeler a Venezia. Allora venne occupata a ripassare tutti i rami che avevano subìto troppa usura dal tempo. Dò qui sotto un elenco di ritratti incisi dalla suora, avvertendo però che l'opera sua sarebbe enorme, qualora l'elenco si estendesse agli stemmi, vignette, immagini, frontispizi di libri, ecc.

Ritratti di Pontefici. — Clemente XI; Alessandro VIII (6 ottobre 1689).

Cardinali. — Giov. Delfino; Enrico de Noris.

Religiosi. — Bonacina; G. B. Fabri; Antonio Vieyra (1697); Antonio de Solis; Annibale Leonardelli (1702); G. Batt. Bedetti; Ignoto (1708); Leonardo Lessio.

Religiose. — S. G. F. Fremiot; Principessa Caterina Farnese.

Varii. — Luigi Contarini; Marco Giustiniani; Gio. Bonifacio di Rovigo; Principe Filippo Ercolani; G. B. Verna di Lanciano; Altro dello stesso in età di anni 37; Antonio Lavagno di Verona; Marcello Malpighi (1694); Ritratto di Montezuma, cavato dall'originale appartenente al Gran Duca di Toscana.

ACHILLE BERTARELLI.

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI

RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA.

181. Codice Cicogna 122. Cartaceo di carte 234; mm. 140 × 95.
Libro d'Oro - Genaro 1708. Come il numero 63.

182. Codice Cicogna 255. Cartaceo di pagine 240; mm. 187 × 131.
Successi memorabili, et molte altre cose notabili di Venezia.
Il Codice, che comincia con l'origine delle Famiglie Patrizie Venete, contiene anche brevi notizie su molte famiglie friulane, fiorentine, romane, vicentine, padovane e genovesi. Sonvi pure alcuni cenni di Storia veneziana.

183. Codice Cicogna 305. Cartaceo; mm. 190 × 138.
Origine di tutte le famiglie fate Nobili anticcamente di Venezia. Sono anche ricordate quelle ascritte al patriziato nei secoli XVII e XVIII.

184. Codice Cicogna 913. Cartaceo di carte 268; mm. 206 × 145.
Libro de Nobili - 1719. Come il numero 63.

185. Codice Cicogna 921. Cartaceo di pagine 340; mm. 197 × 143.
Suppliche delle Famiglie fatte Nobili in virtù di offerte l'anno 1646 sino tutto l'anno 1669, tempo della guerra di Candia, con le Parti prese nell' Ecc.mo Senato e Ser.mo Maggior Consiglio.
Vi è poi una breve aggiunta: *Suppliche con le loro Parti prese nell' Ecc.mo Senato delle Famiglie Agregate alla Patrizia Veneta Nobiltà in virtù d'offerte, l'anno 1704 sino l'anno 1718.*

186. Codice Cicogna 925. Cartaceo di carte 218; mm. 204 × 143.
Libro d'Oro Veneto, dall'anno 1670 circa fino all'anno 1740 circa che comprende cioè l'età di anni 70 circa.
Come il numero 63.

187. Codice Cicogna 929. Cartaceo; mm. 210 × 153.
Famiglie aggregate alla Nobiltà di Venezia.

Origine delle Casate che dal 1646 al 1718 furono ascritte al Veneto Patriziato: sono ricordati anche i voti ottenuti in Senato per l'aggregazione.

188. Codice Cicogna 1612. Cartaceo di pagiue 131; mm. 278 × 197.

Origine delle Famiglie Nobili Venete Patrizie, fatta l'anno 1775. La presente descrizione è fatta, com'è detto nella prefazione, *minutamente e fors'anche satiricamente*, volendo così alludere alle umili origini di alcune Casate ascritte al Patriziato.

189. Codice Cicogna 2459. Cartaceo di pagine 358; mm. 300 × 205.

Le due Corone della Nobiltà Viniziana - Corona seconda.

Questo volume contiene le origini, gli stemmi e le genealogie dei *gentilhuomini popolari Viniziani chiamati volgarmente Cittadini.*

Manca la *Corona prima* che riguardava le Famiglie patrizie, ma l'opera — della quale è autore Alessandro Ziliolo — può benissimo stare da sè.

190. Codice Gradenigo 32. Cartaceo di pagine 143; mm. 245 × 185.

Compilazione delle Famiglie Nobili Vencte per via d'offerte. Origine e notizie storiche delle famiglie che, a datare dal 1646, epoca della guerra di Candia, fino al secolo XVIII, furono ascritte al Patriziato.

191. Codice Gradenigo 59. Cartaceo di carte 706; mm. 275 × 190.

Alberi genealogici, stemmi e notizie storiche su famiglie estinte o che negli antichissimi tempi appartennero al Patriziato.

192. Codice Gradenigo 70. Cartaceo di carte 19; mm. 286 × 205.

Alcuni stemmi di alquante Famiglie che vantano congruo soggiorno nella città di Venezia profittando di Civiltà, o Mercanzia, o Arte, o Industria, o prestando Pubblico serviggio.

Albertini, Antonii, Sardi, Aronzi, Astori, Alberghini, Boccadomo, Bergantini, Brenedoner, Bianchi, Bacconi, Cecchini, Cilla, Cossali, Carino, Caratti, Dai Letti, Dalla Bella, De Angelis, Ferro. Fogosi, Franca, Grandi, Gobbetti, Lazaroni, Levi dal Banco, Molinetti, Maganini, Martinoni, Motta, Micanzio, Melli, Marinoni, Mazzetti, Negri, Noris, Oatiqura, Ponte dalla Colonna, Pini, Polacco, Piacentini, Pisani, Pagnono, Quadrio, Rossi, Senacchius, Spellati, Secarda, Sarpi, Scagnelli. Sachino, Torni, Trifoni, Vicenzotis, Vivaldi, Zanetti.

Le armi non sono riprodotte a colori, ma soltanto a penna.

193. Codice Gradenigo 81. Cartaceo in sette volumi; mm. 277 × 200.

Notizie storiche, alberi genealogici e stemmi delle Famiglie venete patrizie. È una copia, eseguita da Giuseppe Baldan nel 1729, dell'opera di Marco Barbaro, copia simile a quella ricordata al numero 164 della presente Bibliografia.

194. Codice Gradenigo 84. Cartaceo di pagine 655; mm. 277 × 196.

Suppliche delle famiglie aggregate alla Veneta Nobiltà.

Sono le famiglie ascritte al Patriziato dal 1646 al 1776 e, alle suppliche, sono aggiunti i decreti di concessione e il numero dei voti riportati.

195. Codice Gradenigo 143. Cartaceo di carte 149; mm. 285 × 200.

Delle Famiglie admesse al Maggior Consiglio doppo l'anno 1310 sino 1406; di ser Marco Barbaro q.m ser Marco N. V. che scrisse nel 1568. Questo pure è lavoro fatto sulla base dell'opera del Barbaro ricordata al numero 163.

196. Codice Gradenigo 83. Cartaceo di quattro volumi.

Nel primo volume, di carte 667 e di mm. 282 × 202, leggesi: *Opus extremi laboris a Petro Gradenico Patrizio Veneto, Jacobi filio locupletatum.*

Il secondo e il terzo volume, di carte 657 e di mm. 280 × 208, hanno per titolo: *Corona seconda della Veneta Repubblica. In questo libro saranno descritte le Genealogie dei Cittadini Veneziani, etc.*

Il quarto volume: *Aggiunta Cittadini Veneziani per ordine di alfabetto,* è di carte 174 e misura mm. 290 × 210.

Questi quattro volumi, oltre che contenere le Genealogie, contengono pure molte e varie notizie su Cittadini originari veneziani.

Molti di questi cenni si devono a Pietro Gradenigo di Jacopo.

Stemmi, medaglie e sigilli, riprodotti a penna, illustrano le Genealogie delle Famiglie ricordate nei quattro volumi.

197. Codice Gradenigo 150. Cartaceo di carte 104; mm. 306 × 217.

Araldo Veneziano nel quale sono esposte le Armi gentilizie delle Famiglie antiche della Repubblica, e di altre per qualunque urgente, o politico motivo aggregate al Maggior Consiglio, raccolte da varie Cronache, Lapidi, Insegne, Avelli e celebri Monumenti. Opera con maturo esame ampliata, e con le regole del Blasone adempita da Pasquale Pucciani onde secondare la nobile inclinazione di S. E. il signor Pietro di Giacomo Gradenigo di cui fu pensiero di conservare a Posteri li illustri e pretermessi Stemmi de' Patrizi dell'adorata Serenissima Patria.

Riproduzione a colori delle armi dei Veneti Patrizî, preceduta da un brevissimo cenno sull'arte del Blasone.

Il disegno dei singoli stemmi non è certo dei più accurati, ad ogni modo il volume è interessante per il fatto che le molte varietà di armi di una stessa famiglia in esso disegnate fanno supporre che l'autore abbia diligentemente riprodotto oltre che quelle cadute, in disuso, anche quelle che, con varianti, erano adottate dai diversi rami delle famiglie allora esistenti.

198. Codice Gradenigo 160. Cartaceo di carte 359; mm. 290 × 205.

Cavalieri.

Precede un breve opuscolo manoscritto con la *Esposizione sopra il Cavalierato della Veneziana Repubblica a S. Ecc. il signor Sebastiano*

Giustiniano Savio di Terra Ferma umiliata dal N. H. ser Pietro Gradenigo fu di ser Giacomo S. T. F. l'anno 1738.

Il Codice poi contiene cenni su altri Ordini Cavallereschi, nomi di patrizi e di cittadini veneziani decorati del Cavalierato in patria e fuori, notizie sui fatti per i quali la Onorificenza venne concessa e copia di moltissimi decreti di nomina a Cavaliere.

Veggasi in proposito: BRATTI RICCIOTTI, *I Cavalieri di San Marco*, Venezia, Visentini 1898. — VECCHIATO dott. EDOARDO, *I Cavalieri della Repubblica Veneta*, Padova, Randi 1900.

199. Codice Gradenigo 195. Cartaceo di carte 325; mm. 295 × 205.

Famiglie forestiere aggregate alla Nobiltà Veneziana.

Deliberazioni del Maggior Consiglio per l'aggregazione di alcune famiglie forestiere al Veneto patriziato. Di ogni famiglia vi è un cenno storico e notizie molte e diverse; numerosi sono anche gli alberi genealogici, mentre sono pochi gli stemmi e non molte le riproduzioni di monete, medaglie e sigilli delle Case sovrane, pontificie e principesche che son ricordate nel volume.

200. Codice Wcovich Lazzari 2 (6). Cartaceo di c. 198; mm. 144 × 101.

Libro dei Nobili, cioè, l'anno, mese e giorno che sono nati e l'anno anco che sono congionti in matrimonio.

Fatto nel mese di luglio dell'anno MDCCX, *sotto il Principato del Serenissimo Giovanni Cornaro, Anno II.*

Come il numero 63.

201. Codice Wcovich Lazzari 50 (2-3). Cartaceo.

Il fascicolo 2, di pagine 27 e di mm. 235 × 173, contiene l'origine delle famiglie aggregate al Veneto Patriziato nei secoli XVII e XVIII.

Il fascicolo 3, di pagine 777, misura mm. 208 × 145: *Libro della Nobiltà Veneta fatto l'anno 1743 in giugno da Antonio Calcinoni Ballotin.*

Come il numero 63.

I *Balotini*, sotto la Repubblica, erano trentasei ed occupavano alcuni scanni nell'androne del Palazzo Ducale, tra la porta d'ingresso e la scala dei Giganti. Essi recavano agli avvocati e ai clienti le notizie della decisione delle liti e, per iscritto, davano avviso delle sedute dei Consigli, delle nascite, dei matrimoni e delle morti dei patrizi, delle nomine alle dignità ed agli impieghi dello Stato. Lo scanno di *Balotino* era concesso dal Doge.

202. Codice Wcovich Lazzari 75 (2). Cartaceo; mm. 293 × 200.

Famiglie Nobili Veneziane.

Origine, notizie storiche, genealogie e stemmi di Casate Patrizie.

203. Codice Wcovich Lazzari 84 (4). Cart. di pag. 9; mm. 307 × 230.

Zustignani. Precedono tre stemmi ed alcune brevi notizie sulla famiglia Giustinian e vengono quindi elencati, dal 1395 al 1678, tutti i

matrimoni contratti dai maschi della Casa stessa, accennando però alla sola paternità delle spose.

204. Codice Wcovich Lazzari 89 (3). Cart. di c. 15; mm. 310 × 205.

Genealogia dell'antichissima illustre Famiglia Celsi.

La genealogia è dettata da Andrea Rota in forma storico-descrittiva.

205. Codice Morosini 415. Cartaceo; mm. 384 × 253.

Genealogia rectae, imperturbataeque Lineae Excellentissimi Principis Antonii Rambaldi Collalti Comitis ab anno Xs.ti 930 usque ad annum 1729 sive a Rambaldo primo usque ad Vinciguerram sextum Antonii Rambaldi filium primogenitum.

Notizie storiche, stemmi, genealogie e disegni illustranti la famiglia Collalto: sono anche riprodotte le armi delle donne che entrarono nella stessa casa Collalto.

206. Codice Morosini 477. Cartaceo; mm. 505 × 395.

Historia Maurocenorum Venetorum, ab exordio gentis.

Due grossi volumi contenenti la Storia della famiglia Morosini dettata dal conte Teodoro d'Amaden. Alla Storia fanno seguito le genealogie dei diversi rami dei Morosini, accompagnate dalle armi miniate, dai nomi e dagli stemmi delle donne che, per matrimoni, entrarono a far parte della famiglia. Sono anche riprodotti alcuni monumenti e alcune lapidi che riguardano personaggi di casa Morosini.

207. Codice P. D. 16 a. Cartaceo di carte 214; mm. 140 × 102.

Libro nuovo della Nobiltà Veneta.

Come il numero 63.

208. Codice P. D. 27 a. Cartaceo di carte 68; mm. 185 × 125.

1778. Famiglie descritte nel Libro d'Oro de' veri Titolati della Serenissima Repubblica Veneta di origine Bergamasca.

L'Aureo Libro dei Titolati, conservato dal *Magistrato sopra Feudi*, era cosa del tutto diversa dal Libro d'Oro dei Veneti Patrizi che, come è stato detto, era affidato agli *Avogadori di Comun*. Nell'Aureo Libro dei Titolati erano registrate tutte le famiglie dello Stato Veneto che godevano di giurisdizione feudale e di titoli comitali, marchionali, etc.

Nel presente Codice è fatto cenno delle seguenti famiglie di origine bergamasca, ricordate nel Libro dei Titolati:

Agosti, Albani, Alberghetti, Aleardi, Ambivere, Angelini, Asperti, Alessandri, Bagnati, Benaglio, Berizzi de Bolis, Bettame, Brembati, Caleppio, Carrara Spinelli, Colleoni, Cotta Franchetti, Focaccia, Giupponi, Gritti, Gervasoni, Grumelli, Lupis, Locatelli Lanzi, Macazzoli, Martinoni, Moroni, Mosconi, Passi, Pesenti, Pellizioli, Ragazzoni, Rivola, Romilli, Roncali, Rota, Santi, Soardi, Soldati, Solza, Sonzogni, Spini, Terzi, Tassis, Tomini Foresti, Dalla Torre, Vailetti, Valotti, Vimercati Sozzi, Vertova, Zanchi, Busi, Rizzetti, Barziza, Beretta (*Udine*), Secchi Soardi, Soardi da Roman, Vertova de Albertoni, Tassi,

Bonometti, Foresti, Algarotti, Sottocasa, Della Vitalba, Lochis, Carrara Beroa, Galizioli.

209. Codice P. D. 5 b. Cartaceo di carte 233; mm. 195 × 135.

Libro de Nobili.

Come il numero 63.

210. Codice P. D. 12 b. Cartaceo di carte 222; mm. 200 × 140.

Codice simile al precedente. *Fatto l'anno 1718 da Zuanne Vico Balotin.*

211. Codice P. D. 70 b. Cartaceo di carte 228; mm. 188 × 135.

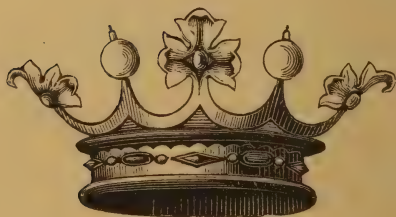
Libri de Nobilli Veneti, con le Balle che hanno havuto in Pregadi e nel Ser.mo Mazor Conseglio quelli che si sono fatti con l'esborso delli ducati cento mille. Con l'anno mese e giorno, che sono statti elletti alla detta Nobiltà.

Come il numero 63.

Con la voce *Pregadi* veniva anche denominato il Senato poichè i Dogi, nei primi tempi della Repubblica, soleano *pregare* i più assennati e sapienti cittadini a porgere la loro opinione sui più gravi ed importanti affari, riservando però sempre la decisione al Maggior Consiglio.

212. P. D. 96 b. Cartaceo di pagine 141; mm. 203 × 140.

Origine delle Venete Patrizie Famiglie.

(*Continua*). RICCIOTTI BRATTI.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(*Vedi numeri precedenti*).

124ª. La Sovranità dell'Ordine di Malta. — La questione della Sovranità dell'Ordine di Malta, promossa in questa Rivista da un egregio gentiluomo francese, al solo scopo di risolvere una questione controversa, ha dato luogo a molte osservazioni, oltre a quelle già pubblicate e crediamo mettere un punto alla polemica, condensando quelle pervenuteci in questi giorni e che riteniamo esaurienti.

Lo spirito d'imparzialità della nostra Rivista si è manifestato nell'accettare non solo gli attacchi degli avversari della Sovranità dell'Ordine di Malta, ma anche le apologie del barone d'Heltune e del cav. Pidoux, apparse contemporaneamente agli altri scritti.

La serenità della discussione non fu alterata, quantunque non ci siano mancate le ingiuste rimostranze di alcuni poveri di spirito, i quali pretenderebbero che si sacrificasse a malintesi riguardi, quanto uno scrittore coscienzioso, un ricercatore erudito, può trovare vantaggioso a delucidare una questione storica.

Ma di costoro che a difetto di meriti personali si trincerano con stolta albagia dietro la memoria di avi illustri, non ci occuperemo. Le minaccie e le ingiurie sono le armi di chi non ha argomenti da contrapporre alla stringente e severa critica.

Noi, grazie a Dio, non siamo *modernisti*, ma senza inneggiare a quello spirito moderno che spinge gli uomini all'aberrazione, che conduce alla apoteosi dell'energumeno di Norcia, al femminismo che sublima il delitto di Bologna; siamo inspirati da quella modernità che la logica impone e che deve guidare gli studi storici per non cadere nelle goffezze degli scorsi secoli.

Siamo convinti che l'Ordine di Malta, nella sua odierna forma è un anacronismo e che non si concepiscono i voti di uomini che vivono nel secolo e che non devono più esporre la vita nei viaggi d'oltremare per la redenzione degl'infedeli e per la gloria del Cristianesimo. Soltanto nella forma aristocratica e dignitosa, ma seria e adatta alla presenti condizioni della società, degli ordini militari spagnuoli, potrà reggersi nei secoli futuri la nobile cavalleria di S. Giovanni, che fra tutte primeggia per i gloriosi ricordi delle sue gesta immortali.

In quanto alla sua sovranità è inutile insistere. L'Ordine fu sempre detto *Sacro* e Militare fino da quando era veramente sovrano nell'isola di Malta. Solo in questi ultimi anni, proprio ora che è spodestato da più di un secolo, con gonfiezza secentista si sostituì il *Sovrano* al *Sacro;* forse per rendere omaggio alla corrente, poco chiesastica che renderebbe più ostica la istituzione che è tutta dei secoli scorsi; mentre i suoi cavalieri ostentano la bianca croce nei balli di Corte.

In ogni modo, questa Sovranità s'intende propria dell'Ordine, *complessivamente*, non mai del Gran Maestro, il quale non è, nè può essere Sovrano sedendo ultimo, dopo i Cardinali, nelle Cappelle Papali ed avendo quindi trattamento simile, ma con grado inferiore ai Cardinali, equiparati ai principi del sangue e non ai Sovrani.

Non è Sovrano in Austria perchè non gode che il titolo di Altezza serenissima, come lo hanno a Roma il principe Orsini ed il principe Odescalchi che non sono Sovrani.

Il Gran Maestro di Malta è un gentiluomo con quattro quarti di nobiltà dugentenaria, eletto da un capitolo di cavalieri della sua stessa condizione sociale; eletto Gran Maestro acquista il rango principesco in Austria e Cardinalizio a Roma a decoro della sua elevatissima dignità.

Ecco tutto. LA REDAZIONE.

132ª. **La Santa Casa di Loreto e i famigliari di Sua Santità**. — Dopo il mio articolo, che incomincia — *Del titolo di familiari di Sua Santità che hanno gli addetti alla Basilica Lauretana* — mi è stato proposto il seguente dubbio: *i privilegi, a cui si accenna nelle Bolle giuliana e leonina, sono esclusivamente dei Canonici, dei Beneficiati e dei Cappellani* EFFETTIVI, *eppure si estendono anche agli* ONORARI? Poche parole di risposta.

Quanto agli *effettivi* non può sorgere alcun dubbio, essendo molto chiare ed esplicite le parole di Giulio II e di Leone X. Per togliere agli *effettivi* il diritto ai privilegi, propri al loro grado di *Familiari* di Sua Santità. converrebbe che l'autorità ecclesiastica emettesse un decreto in proposito, con cui si revocasse tale diritto, non essendovi, nel caso di Loreto, le condizioni abolitive dei suddetti privilegi.

Quanto agli *onorari,* fino al 1879, si poteva muovere il dubbio e parlare sull'incertezza della cosa: ora non è più così, perchè abbiamo una decisione favorevole a tale diritto anche negli *onorari.* E tale decisione fu emessa dall'autorità ecclesiastica di Loreto e confermata dalla Santa Sede. Diamone qualche schiarimento. Il Capitolo Cattedrale di Loreto, che contava 48 ecclesiastici, addetti al servizio del Coro e delle sacre funzioni, per la legge del 15 agosto 1867 venne ridetto ai soli 12 Canonici ed a pochi Beneficiati minori. Molti sacerdoti, specialmente dell'estero, mossi dalla devozione verso la Santa Casa ed attratti dalla celebrità del suo famoso Santuario, avanzarono domanda per essere annoverati fra i Canonici Onorari della Basilica Lauretana. Affinchè l'uso di tale onorificenza non degene-

rasse in abuso — cosa facile a succedere — Sua Eccellenza mons. Tommaso Gallucci, Vescovo di Loreto, col consenso del Capitolo, stabilì opportunamente che non si nominassero più Canonici onorari se non quei sacerdoti, i quali, oltre la pietà, il buon nome, la scienza, avessero il requisito di buoni servizi prestati alla Chiesa Cattolica in generale ed a quella di Loreto in particolare.

Il medesimo Vescovo, mons. Gallucci, per aggregare al Clero della veneranda Basilica Lauretana, reso poco nomeroso dalla legge del 1867, stabilì — purchè si avessero i requisiti designati pei Canonici Onorari — di aggiungere ai Beneficiati il ceto dei *Cappellani d'Onore,* conferendo ad essi i privilegi dei Beneficiati stessi. E per convalidare maggiormente l'istituzione dei *Cappellani d'Onore*, il medesimo mons. Vescovo Gallucci sottopose al Santo Padre Leone XIII il suo progetto, che, per la Sacra Congregazione dei Riti, venne approvato il 30 maggio 1879. Dunque è evidente che anche i *Cappellani d'Onore* — pareggiati ai Beneficiati — godono del titolo di *Familiari* di Sua Santità, e, per conseguenza, hanno diritto a tutti ed ai singoli privilegi dei medesimi.

E qui, come altrove, ripeto che non si deve avvilire una così ampla onorificenza con troppe ed insignificanti nomine. L'unico rimedio, per togliere sì grave inconveniente, non è l'interpretazione contraria alle parole dei documenti; un rimedio salutare e radicale sarebbe la pubblicazione sollecita di un decreto chiaro e severo, che regolasse poche nomine a sì alta e chiara onorificenza lauretana. A. D. RÀDECA.

DOMANDE.

133.ª **Le Grand-Maître de Malte et l'Ordre du St-Sépulcre.** — Le Grand Maître de Malte a non seulement le rang de Cardinal, mais il reçoit les honneurs dûs à la Pourpre romaine et prend place aux Chapelles papales après les Cardinaux diacres.

Depuis Alof de Vignacour jusqu'aujourd'hui le Grand Maître de St-Jean a toujours pris le titre de Gr. M. du St-Sépulcre.

Je désire savoir si quelqu'un de nos lecteurs a vu des bulles de l'Ordre de St-Jean postérieures à 1905 et si le Gr. M. continue a porter ce titre. Je ne le crois pas, quoique on me l'assure, car il serait enconcevable qu'un *Cardinal* prenne un titre que le Pape a réservé à sa Personne!

M. DE M.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Perini Quintilio. *La famiglia Panzoldi di Sacco e Rovereto.* — Rovereto, 1908, Grandi, in-8°.

La famiglia Panzoldi, detta anticamente Panzolin, fu confermata nell'antica nobiltà nel 1508 dal Vicario di Mantova Francesco Marduo in persona di Matteo Panzoldi, medico primario di quella Corte. Pare che la famiglia fosse di origine greca. Si stabilì poi a Bogliacco sul lago di Garda é finalmente si diramò a Sacco, a Salò ed a Rovereto. Diede vari medici distintissimi fra i quali emerse Leonardo, medico di Camera dell'Imperatore Ferdinando III. Giovan Battista, suo figlio, fu protomedico arciducale ed ebbe da Sigismondo Francesco arciduca d'Austria e conte del Tirolo, il titolo di cavaliere dell'Impero, col predicato di Monte Olive.

Lo stesso titolo di cavaliere del S. R. I., con lo stesso predicato fu rinnovato a favore dei fratelli Giuseppe, Antonio e Camillo Panzoldi nel 1770 da Carlo Teodoro, duca di Baviera, amministratore dell'Impero in sede vacante, l'altra linea essendo estinta dal 1729. Questo titolo venne confermato a Giuseppe Panzoldi da S. M. I. e R. Francesco I, Imperatore d'Austria, con decreto del 14 marzo 1827.

La storia di questo casato è corredata da albero genealogico e da un regesto dei documenti consultati dall'A. a dimostrazioae della serietà dei suoi proposlti e della grande fatica nel mettere insieme con tanta esattezza tali memorie. Del resto non è la prima volta che raccomandiamo ai nostri lettori i pregevoli scritti del valente genealogista e numismatico roveretano.

Roure de Paulin (Baron du). *Les ex-libris Brunetta d'Usseaux.* — Macon, 1808, Protat frères, in-8°.

I lavori del chiar. A. ci riescono sempre graditi per la loro genialità ed anche per la vaghezza delle illustrazioni. Quello che oggi annunciamo sarà particolarmente accetto agli amatori di *ex-libris,* perchè è ricco di belle riproduzioni di *ex-libris* e del *fac-simile* della rilegatura del conte d'Usseaux.

Reiset (Vicomte de). *Anne de Caumont-La Force Comtesse de Balbi.* — Paris, Émile Paul, 1908, in-8°.

Dans un style élégant et impeccable, le vicomte de Reiset nous a fait, d'une touche délicate et légère, un portrait séduisant d'Anne de Caumont-La Force, qui, pendant quinze années, à Versailles, au Luxembourg ou à

Coblentz, régnera non seulement sur Monsieur, mais aussi sur Madame, dont elle est la dame d'atours. Et lorsque les jalousies, les calomnies et, il faut bien le dire, quelques légèretés auront amené sa disgrâce, elle restera encore reine par sa grâce incomparable et par son esprit étincelant, auquel tous ses contemporains rendent hommage. — Bien qu'il ait été captivé par la charme d'Anne de Balbi, l'auteur ne parait guère s'illusionner sur la solidité de sa vertu fragile; mais, en revanche, il la justifie de nombre de calomnies dont elle a été l'injuste victime. L'internement de son mari, la mort de son fils, l'aventure des jumeaux de Rotterdam: de toutes ces accusations absurdes ou odieuses, il fait bonne justice à l'aide de pièces convaincantes! — Une intéressante psychologie du comte et de la comtesse de Provence, des détails sur leurs familiers, des révélations sur les intriques, de saisissants tableaux de la Cour de Coblentz ou de Londres pendant l'Emigration, contribuent à donner à ce livre d'une érudition si documentée l'attrait du roman le plus passionnant. — Le vicomte de Reiset, dans ses consciencieuses et remarquables études précédentes, s'est specialisé sur cette époque lointaine et charmante; c'est une contribution nouvelle précieuse qu'il apporte aujourd'hui à l'histoire des derniers Bourbons.

Padiglione Carlo. *Del Grandato di Spagna.* — (Nella *Academia Heráldica* di Madrid, aprile 1908).

Il chiar. A. ha voluto offrire questo lavoro ad una Rivista spagnuola ma senza menomare il pregio di tale scritto, convien dire che l'A. ha offerto una candela dove brilla il sole. Infatti sono tanti e così numerosi gli scritti sulla *Grandezza* spagnuola, che certamente non si attendono dagli italiani nuove luci. Il bello poi è, che l'articolo, scritto in lingua italiana, è abbastanza corretto, mentre il brano spagnuolo citato integralmente dall'A. è pieno di errori come j per y; n per ñ; etc. È curioso che gli spagnuoli abbian corretto bene l'italiano e scritto *Senora Espana, tractatos, les otros, seias.* etc. Del resto non è il solo addebito che dobbiamo fare a questa Rivista, la quale pubblica un *Armorial general de España* che nella tavola è chiamato, non so perchè, *Armonial* e viceversa contiene stemmi inglesi, tedeschi, francesi ed italiani blasonati ognuno nella propria lingua! Nell'articolo che riguarda l'ordine della Mercede vi è una macchia nera, specie di fotografia *spiritica*, che vorrebbe rappresentare S. Pietro Nolasco. Vi è poi il Cerimoniale per il ricevimento dei cavalieri del Santo Sepolcro che si applica a tutti gli ordini, cambiando il nome, perchè tratto dal Rituale Romano.

Nel percorrere queste pagine ci siamo convinti della verità di quanto scrive l'illustre senatore Fernández de Bethencourt, nella Prefazione del suo recentissimo *Annuario de la Nobleza* (1908) deplorando che in Ispagna manchino pubblicazioni nobiliari che mantengano alto il prestigio della nobiltà.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. B. il Patriarca Luogotenente del Gran Magistero, ha conferito il grado supremo dell'Ordine a S. E. Rev.ma Mons. Vincenzo Sardi, Arcivescovo di Cesarea, Delegato Apostolico e Vicario Patriarcale a Costantinopoli, che era Commendatore del Santo Sepolcro. L'illustre prelato, già insignito di molte onorificenze fra le quali la commenda della Corona Ferrea d'Austria, ha ricevuto in questi giorni anche l'alta distinzione della commenda di Carlo III, conferitagli *motu proprio* da S. M. C. Presentiamo al dotto e zelante prelato le nostre più vive congratulazioni, mentre di cuore gli auguriamo felicissimo il nuovo soggiorno in Oriente, non senza esprimere il desiderio di rivederlo presto fra noi, promosso a più alta dignità, a maggior bene di Santa Chiesa.

— Sono stati insigniti della commenda il conte Eugenio di Villafranca-Soissons, figlio di S. A. R. il defunto principe di Carignano; il conte B. de Maupas de Juglart, cameriere segreto di spada e cappa di S. S.; il marchese Gustavo Sardi, parimenti cameriere segreto, e Mons. Achille Martini addetto alla Segreteria di Stato di S. S. Vivissimi rallegramenti.

— Ospiti graditissimi sono a Roma due alti dignatari dell'Ordine: S. E. il marchese Gr. Cr. Don Giovanni Cavalcanti de Albuquerque, cavaliere di onore e devozione di Malta, Gr. Cr. di S. Silvestro e di altri ordini, cameriere segreto di spada e cappa di S. S., rappresentante l'Ordine nel Brasile, e S. E. il barone Don Antonio Nasi dei conti di Cossombrato, Console di S. M. F. a Torino, rappresentante l'Ordine nella regione subalpina. Il primo è accompagnato dalla sua nobile consorte, Dama dell'Ordine di Malta, e dal Prefetto della provincia di Saô Paulo, conte Don Asdrubale do Nascimento, cavaliere Gr. Croce dell'Ordine, il di cui figlio primogenito, Don Laercio, è anche cavaliere della stessa milizia. È giunto anche il nostro ottimo amico dott. Comm. Don Manuel Brabo y Portillo, già segretario del Capitolo dei cavalieri del Santo Sepolcro a Madrid.

— Ci giunge la dolorosa notizia della morte dell'insigne prelato che con grande senno reggeva la Chiesa Messicana: S. E. Rev.ma Mons. Prospero Giuseppe Maria de Alarcon, Arcivescovo di México e Gran Croce dell'Ordine.

Ordine di S. Gregorio Magno. — Sua Santità ha conferito la croce di cavaliere al signor ing. Sasselli.

Ordine di S. Silvestro. — Il signor Augusto Iandolo è stato decorato del grado di cavaliere.

Croce pro-Ecclesia et Pontifice. — L'Ecc.ma contessa di San Rocco, Dama dell' Ordine del Santo Sepolcro, è stata decorata di questa distinta onorificenza, in premio delle sue benemerenze verso la Chiesa. Ci rallegriamo vivamente con la egregia gentildonna.

Nomina. — Il Santo Padre si è degnato annoverare fra i camerieri d'onore di spada e cappa il signor Giuseppe Leconte.

Sua Maestà Amelia di Francia, Regina di Portogallo, si è degnata esprimere alla nostra Redazione, con telegramma squisitamente gentile, la sua Alta soddisfazione per l'articolo da noi pubblicato in occasione della immane sciagura che colpì l'Augusta Dama, come sposa e come madre. Profondamente riconoscenti per questo spontaneo ed inatteso atto di sovrana benevolenza, esterniamo la nostra vivissima gratitudine alla degna discendente di San Luigi IX, forte nella sciagura e grande nella storia.

Matrimoni. — Inviamo le nostre vivissime congratulazioni a S. E. il duca di Montevecchio Martinozzi-Benedetti, duca di Ferentillo, ed alla signora duchessa, nata dei principi Spada, per le nozze della loro gentile figliuola, Donna Luisa di Montevecchio, col marchese Giulio Ricci-Paracciani, nipote del Cardinale omonimo di cui è ancora viva la memoria, specie quando adempiva il delicato ufficio di Maggiordomo Pontificio, e che seppe così bene imitare il compianto Cardinale Macchi.

In occasione di queste auspicatissime nozze vennero pubblicati parecchi opuscoli, fra i quali uno riguardante lo stato di servizio del generale Rodolfo di Montevecchio, eroe in Crimea, e le memorie di viaggio della contessa Eleonora di Montevecchio, moglie del conte Angelo Castracane degli Antelminelli di Fano.

— Ci compiacciamo annunziare anche il matrimonio avvenuto in Ferrara, della nobile Livia figlia del fu conte Saracco-Riminaldi e della contessa Teresita Tamburini (prossima parente del Santo Padre Leone XIII. ed ora sposa dell'egregio sig. Oreste Buzzoni), col sig. conte Umberto Gulinelli, figlio del conte Gualtiero e della contessa Raminga nata dei marchesi Costabili-Containi.

— All'illustre conte Comm. Camillo Ranieri-Biscia di Bologna, ed alla sua gentile consorte, presentiamo rallegramenti ed auguri in occasione delle nozze della loro graziosa figliuola, Donna Paola, col chiar.mo signor Giuseppe Mondani, celebrate a Bologna con grande solennità.

La nobiltà al Congresso Femminile. — Si legge nella Sacra Scrittura che il profeta Balaam tacque quando parlò la sua asina. Ora che le femmine del Congresso hanno emesso il loro voto sull'insegnamento religioso, vedremo cosa sapranno dire i profeti della odierna democrazia.

Non rechi meraviglia alcuna se fra quelle *femministe* vi erano parecchie blasonate. La nobiltà non può soffrire se qualche sua figlia degenere ruzzola fino al *Caffé-concerto* e peggio! Sursum corda!

Libri ricevuti in dono. — L'Ecc.mo signor Don ALFONSO ALBERTO MONROY, principe di Maletto, ci ha favorito i suoi dotti lavori: *Annotazioni allo Elenco provvisorio delle famiglie nobili e titolate della Regione Siciliana* (Palermo 1897, in-8°). *Di taluni titoli nobiliari* (Palermo 1899, in-8°). *Tavola genealogica della famiglia Monroy di Palermo, oriunda di Spagna, dall'anno 1700 all'anno 1887* (Palermo 1887, in gran folio).

SARTORI BOROTTO MARCO: *Guida di Este, Colli Euganei, terme Euganee dintorni.* (Venezia, s. d. Rosen, in-8°).

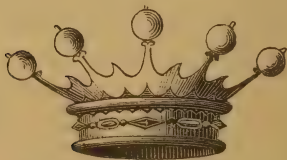
CARRERI nob. Cav. F. C. *Tre documenti Matildici in tutto o in parte inediti e ignorati nell'Archivio Gonzaga.* (Modena 1907, in-8°).

Dal nostro carissimo collega Comm. GIUSEPPE SANASI-CONTI, un grosso pacco di opere antiche e pregevoli.

Esterniamo ai gentili donatori le più vive azioni di grazie.

Varia. — Il signor D. Enrique de Argáez, nostro egregio collega, è stato nominato Sottosegretario di Stato del Ministero degli affari esteri della Repubblica di Colombia. Ce ne compiacciamo vivamente ed inviamo all'illustre uomo i nostri rallegramenti.

— Il signor marchese de Granges de Surgères, ci scrive che l'opera importantissima di suo padre: *Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France » depuis l'origine jusqu'à la révolution (1631-1790)* citata dal sig. de Laguérenne nell'articolo sulla famiglia Besnard, è ancora in vendita presso di lui a Nantes, 66 rue St-Clément, al prezzo di 160 frs. L'opera è in 4 grossi volumi su carta *vergée* e vale 240 frs. Non ne resta che un piccolo numero di esemplari.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

Madame de Boigne et la Duchesse de Berry

Les mémoires de Mme de Boigne ont eu une presse rétentissante en France. On les avait beaucoup attendus ces mémoires et rien comme l'attente n'aiguise la curiosité, prépare les enthousiasmes ou creuse l'abîme des déceptions. Il y a eu davantage déception, peut-être, pour les littérateurs que pour les historiens. Mme de Boigne avait traversé toutes les révolutions et tous les régimes. Au seuil de 1789, dès ses treize ans, elle avait compté parmi ces femmes du XVIII[e] siècle français, si vives, si spirituelles, si délicieuses, que Watteau, Latour et Fragonard nous ont laissé dans leurs peintures, des fleurs, qui allaient être fauchées dans l'orage sanglant, qu'elles voyaient bien venir sans trop s'en soucier, pour devenir ainsi plus attrayantes. Mme de Boigne y échappa. Elle devait briller encore en d'autres milieux d'une société rénouvelée mais rattachée, en dépit du couperet, par tant de ressemblances à l'ancienne, sous l'Empire, la Restauration, le gouvernement de juillet, jusque sous

S. A. R. Mme la Duchesse de Berry en 1846.

le deuxième Empire. “ Aimable, spirituelle, remplie de talent, extrêmement jolie... „ [1] elle fut toujours mêlée à tout et à tous, elles se distinguait de tout et de tous, elle prit part à tout et sut tout, parlait de tout si bien qu'on l'écoutait tel un oracle. Saint-Beuve n'avait-il pas écrit d'elle: “ une personne... qui portait l'esprit de justice jusqu'à la rigueur, Mme de Boigne „ [2]. Qu'en penserait maintenant l'illustre critique s'il pouvait lire ces quatre volumes de souvenirs? Il y trouverait sans doute assez l'esprit de rigueur, mais l'esprit de justice? Dieux immortels !

La femme a gardé de son tentateur la couleur chatoyante et la démarche ondoyante; elle séduit par cela. Mme de Boigne en avait gardé surtout la bouche rose, sèche, fine aigue et vénimeuse. Elle sait s'y prendre pour mordre et flétrir et les pages que la *Revue des deux-mondes* [3] publiait naguère sur ce qu'elle raconte au sujet de la duchesse de Berry en resteront un mémorable exemple.

* * *

La duchesse de Berry, trahie par le juif Deutz, est emprisonnée dans la forteresse de Blaye. Contrainte de déclarer sa grossesse, elle révèle aussi son mariage secret avec le comte Lucchesi-Palli. On sait le scandale énorme agité autour de ce fait. Le gouvernement de Louis-Philippe, après avoir payé au juif les trente deniers, s'empresse de souiller sa victime. Il s'y acharne. De tous les complices de cette vilenie Mme de Boigne restera la plus perfide. Elle fait sa cour au roi comme elle peut. Pour elle le comte Lucchesi n'est qu'un père “ postiche „. On a couru l'Europe pour trouver un mari qui, pour de l'argent, acceptera le rôle d'époux et de père. C'est difficile. La comtesse de Cayla se précipite en Hollande et, aidée du banquier Ouvrard découvre le comte Hector Lucchesi-Palli qui, moyennant cent mille écus, jouera la comèdie nécessaire. “ Le rire simultané de toute l'Europe accueillit la paternité postiche

[1] CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe,* II.

[2] SAINTE-BEUVE, *Portrait. Mme de Duras.*

[3] 15 avril 1908.

d'un homme qui n'avait pas quitté la Haye depuis 10 ans „. On se demandait entre temps quel pouvait bien être le père de l'enfant? Et Mme de Boigne jette ce mot féroce dans la bouche de Chateaubriand: “ Comment voulez-vous qu'on le dise? Elle ne le sait même pas „.

***

L'outrage n'a pas tenu devant l'histoire et les souvenirs de Mme de Boigne sont arrivés trop tard. Les éditeurs n'ont pas su déchirer la page, et c'eût été peut-être dommage; c'est tant pis pour elle! Il n'en est pas moins vrai que les légendes persistent. Les pires s'éternisent; ce n'est pas une raison pour leur laisser de trêve. Il y a des victimes qu'il faut savoir venger et ne cesser d'honorer. Nombre de gentilshommes croisèrent l'épée pour défendre l'honneur de l'héroïque princesse.

Les historiens se sont voués au culte de la duchesse de Berry. Ils ont eu foi en elle et leurs recherches ferventes ont découvert enfin les preuves incontestables qui rejettent l'affront sur ses auteurs. C'est le mérite de M. Thirria d'avoir découvert et publié l'acte même du mariage de Marie-Caroline et d'Hector Lucchesi [1]. Le document est daté du 14 décembre 1831 et se trouve à son rang de date à la page 117 du tome I du registre des mariages secrets du Vicariat de Rome [2]. “ Le mariage fut célébré à Rome par le père de Rozaven, et il est a peu près certain que ce fut le cardinal de Rohan qui dit la messe „. Ce détail appartient au plus récent historien de Marie-Caroline, le vicomte de Reiset, dont l'ouvrage somptueux revèle le gentilhomme aussi anxieux de loyauté que d'élégance. En outre de son volume, en de nombreux articles de journaux, notamment dans le *Gaulois* (21 avril 1908) et l'*Echo de Paris* (16 avril 1908), le vicomte de Reiset a remis définitivement au point toutes les questions qui touchent au mariage secret de la princesse et, par une critique avisée et lumineuse, force l'évidence

[1] H. Thirria, *La Duchesse de Berry*, 1900.

[2] La *Rivista Araldica*, vient de la publier à nouveau dans son numéro de mai.

des faits, déchire pour toujours le réseau des calomnies infâmes. M. Thirria nous avait appris " qu'aux archives nationales (D. S. *Inédit*) se trouve, parmi les papiers saisis à Nantes, un memento, de la main de la Duchesse, où sont inscrites à leur date les lettres reçues ou adressées par elle, notamment en juillet 1832 „ [1]. Le vicomte de Reiset ayant eu la bonne fortune de puiser au trésor des sources, dans les archives de la duchesse de Berry que conserve pieusement le duc della Grazia au château de Brunnsee, mis la main sur deux de ces lettres, témoignages décisifs du mariage de la Duchesse et de la paternité de l'enfant. La première est du comte Lucchesi, écrite par lui à la Duchesse qui se trouvait en ce moment à Nantes, il se plaint du secret qu'elle a exigé par serment de leur union secrète et il s'inquiete de sa " course rapide... „ Nous donnons tout entière cette lettre ainsi que la réponse de la Duchesse; leur accent même, charmant, révèle tout: " Quanto tempo mi lascerete in questo stato, angelica mia sposa? la vostra corsa rapida, che vi ha esposta a tanti pericoli, è stata per me un tormento di più, quantunque ad essa debba la felicità d'avervi riveduta.

" Debbo al mondo, ed a voi, di restare indifferente a tutto ciò che vi riguarda, ed anche foste voi obligata di dichiarare la mia felicità, voi volete che il mio nome resti ignorato. Qual sorte è la mia? voi tutta al vostro dovere, io resto tutto alla disperazione.

" Rendetemi, vi scongiuro, la parola che fa l'infelicità d'ogni istante di mia vita, contate sulla mia prudenza, credete che il mio cuore non veglierebbe su voi? Addio. " *E. L.* „.

Cette " course rapide „ dont il est parlé avait eu lieu dans l'été de 1832. La duchesse avait quitté Nantes pour rejoindre en secret son époux. Mme Harson, ancienne lectrice de la duchesse, laquelle vit encore à Paris, a confirmé à M. de Reiset la réalité de ce voyage durant lequel fut conçu l'enfant. Or, voici la réponse de la Duchesse à la lettre précédente: Elle est écrite au comte Lucchesi, à son époux, du fond de la prison

[1] THIRRIA, *La Duchesse de Berry*, page 236.

de Blaye: “ Sono quasi impaziente come voi potete credere, mio caro Ettore, di rivedervi, ma temerei per voi di farvi venire in un paese dove sono in prigionia e dove forse ve ne farebbero altrettanto, la mia sola consolazione è stata di sapere delle vostre care nuove e di quelle dei miei figli, ma come ciò è vero, come mi tarda di deporre nel seno del mio Ettore, del mio migliore amico, tutti i dettagli di ciò che ho sofferto, non ve ne potete fare una giusta idea; ma ciò che mi consola è che voi non ne siete stato il testimonio, col vostro cuore così tenero e sensibile sarebbe stato un vero supplizio. Vi rendo la vostra parola: potete parlare del nostro matrimonio a vostri parenti e poi a vostri amici; le conseguenze della mia corsa rapida m'obbligano a divulgare la nostra unione fra breve.

“ Addio, caro sposo, il Signore voglia ben presto riunirvi alla vostra affezionata “ *Carolina* „.

La teneur de ces lettres, leur accent, l'écriture (celle de la Duchesse écrite au citron sur le papier très mince dont elle se servait) les circonstances où elle furent découvertes par le vicomte de Reiset, tout rend indéniable leur authenticité. “ C'est, écrit M. George de Montorgueil dans l'*Eclair* (4 avril 1908), l'histoire opposée à la légende, le document au bavardage, le fait au cancan „.

* * *

J'ai cité le mot que Mme de Boigne attribue à Chateaubriand. Il ment au long respect et au long dévonement que celui-ci témoigna a la duchesse de Berry, “ à la mère de son roi! „ Je compte bien, si quelque jour Dieu m'en accorde le loisir, fournir les preuves que ce respect et ce dévouement du grand écrivain royaliste restèrent inaltérables et constants. Mme de Boigne invente le mot après la publication du fameux *Mémoire sur la captivité de Madame la duchesse de Berry*, qui parut le 29 décembre 1832. On sait qu'à la suite de ce mémoire Chateaubriand fut traduit en justice. On lui conseilla de faire défaut. Il se rendit au tribunal: “ je me rendis dans la salle même où jadis était installé le tribunal révolutionnaire; où Marie-Antoinette avait comparu; où mon frére avait été condamné. La

révolution de juillet a fait enlever le crucifix dont la présence, en consolant l'innocence, faisait trembler le coupable „ [1]. “ M. de Chateaubriand fut acquitté, „ écrit Mme de Boigne avec dépit. C'est que l'intervention de Chateaubriand fut retentissante et flagellante, son attitude vengeresse gêna beaucoup ceux qui après avoir emprisonné Marie–Caroline, souhaitaient, pour excuser leur crime et en profiter, traîner dans la boue l'auguste victime. Naturellement l'acte de Chateaubriand fit du mal à Mme de Boigne qui aimait bien Louis-Philippe et aussi M. Thiers. Elle voulut que Chateaubriand n'apparut en paladin que parceque ce lui était une occasion d'en tirer succès “ pour sa cause et sa famosité „. Aussi bien avant de répandre ses cancans sur la duchesse, elle se donne le loisir de mettre en posture ridicule son défenseur. Cette personne si spirituelle, pour cela trop adulée, se dépasse. Elle aurait pu mentir au moins joliment, comme elle l'a tant fait. Elle oublie, cette fois, mesure, légèreté, goût. Décidément il y eut toujours une petite pecque dans cette petite d'Osmond. Sans le dire, M. Henri Bordeaux le fit entendre dans le remarquable article qu'il publia lorsque parut le premier volume des mémoires [2]. Ce que je viens de dire, les faits, le caractère même de Mme de Boigne et de Chateaubriand dénoncent la calomnie — et il n'existe nulle trace ailleurs des propos et des horreurs qui nous sont contés. Ce qui reste vrai c'est que l'allure de Chateaubriand fut magnifique simplement, et cela, avant, pendant et après la captivité de la princesse. C'est une des nobles choses de sa vie. Mme de Boigne en a été excessivement irritée: mais ceux qui en France continuent d'aimer leurs princes de Bourbon sauront éternellement gré à Chateaubriand de son attitude, La duchesse de Berry lui en fut toujours reconnaissante. Il resta son conseiller. Elle aurait souhaité vivement que Chateaubriand fut agréé pour gouverneur de son fils. S'il ne le fut pas ça été un malheur pour les Bourbons et la France. Chateaubriand gouverneur du duc de Bordeaux nous eut valu la royauté du comte de Chambord.

ANTONIN TRAVERS.

[1] *Mémoires d'outre tombe*, v.

[2] *Le Correspondant*, 10 janvier 1907.

GIOSTRE E TORNEI IN DANTE

(*Contin. e fine, vedi num. preced.*)

Era il *torneo* uno spettacolo d'armi che veniva bandito nelle grandi solennità, quali incoronazioni, battesimi, matrimonî, vittorie, paci, creazioni di cavalieri e nelle principali feste religiose dell'anno, mediante araldi che portavano il cartello d'invito di castello in castello. Non potean prender parte a questo fiero ricreamento se non i cavalieri. Il campo ove tenevasi il torneo era più lungo che largo, chiuso da uno steccato e cinto di padiglioni e di palchi. Veniva indifferentemente detto *lizza*, *arèna*, *aringo;* e quest'ultima voce usò appunto Dante per esprimere luogo ove dee compiersi difficile, anzi sovrumana impresa, quando, nell'invocazione ad Apollo, in sull'inizio del suo Paradiso, dichiara

> Insino a qui l'un giogo di Parnaso
> Assai mi fu, ma or con ambedue
> M'è uopo entrar nell'aringo rimaso,
>
> *Par.*, I, 16-18.

e cioè: finora mi è bastato il solo favore delle Muse (sole invocate in principio dell'Inferno e del Purgatorio) abitanti uno de' due gioghi del Parnaso; ma, per degnamente dettare quest'ultima cantica, per arrischiarmi a questa estrema prova di mia virtù, mi è d'uopo dell'aiuto ancora di te, o nume che abiti l'altro giogo di quel monte.

L'incarico di ammettere nell'aringo i cavalieri, di accertarsi della loro lealtà e nobiltà, di dividere egualmente fra i combattenti il campo, il vento e il sole, in modo che nessuno di essi dovesse trovarsi per tali cause in condizioni più o meno vantaggiose di quelle dell'avversario, di sorvegliare che non venisse commessa frode nel combattere e di regolare e far cessare la zuffa quando n'era il momento, restava affidato a gentiluomini di gran reputazione detti *marescialli del campo* o *giudici del torneo.* A questo poi presiedeva una dama, scelta fra le appartenenti alle più illustri famiglie del paese, del quale di sovente era anzi la signora. Spettava ad essa il consegnare il premio al vincitore e le si attribuiva per la circostanza il titolo di *regina d'amore* o *regina del torneo* o *regina della bellezza.* Con questa ultima denominazione però si designava anche la dama o damigella eletta

a presiedere ad un convito. E siccome, in tal caso, l'elezione veniva quasi sempre confidata alla sorte, accadeva spesso che la regina della bellezza era la dama più brutta che ivi si trovasse.

Prima di entrar nell'aringo i combattenti, affinchè cui spettava potesse riconoscerli e giudicare se eran degni di comparire fra leali cavalieri, *facevan finestra* e cioè appendevano i loro scudi nelle chiostre di un monastero o sotto i veroni di un castello o presso la lizza, a pubblica vista. Questa cerimonia dicevasi anche *vespro del torneo* o *vigilia delle armi*. Compitala con esito favorevole, eccoli finalmente *presentarsi alla mostra* e cioè scendere in bell'ordine nell'arèna e percorrerla tutta, attorno attorno, completamente armati, ma con la visiera alzata e la lancia sulla coscia, seguiti dai loro scudieri, paggi e valletti. Era appunto in tale mostra che i cavalieri facean pompa di splendide armi e armature, di focosi destrieri riccamente bardati, di sopravvesti trapunte, di mostruosi cimieri e, più che altro, dei ricercatissimi *favori delle dame* e cioè: banderuole armeggiate per l'asta, burletti e lambrecchini per l'elmo, veli, nodi, guanti, braccialetti, piume, spilli, manichini, cuffie, maniche e altre parti staccate dalle proprie vesti, che le dame donavano ai combattenti da esse preferiti per incitarli alla pugna e raddoppiarne il coraggio. Del resto, anche senza i favori delle dame, i nastri di cui i cavalieri si adornavano nei tornei, mostravan chiaro, coi loro colori, lo stato dell'animo di chi li portava, e se e quanto l'amore gli era propizio, parlando in certo qual modo in vece sua; e questo chiamavasi appunto *linguaggio dei nastri*.

Dato il segnale e venuti i torneanti alle mani, erano leggi di buona cavalleria, durante la zuffa: non ferir di punta ma di fendente, non pugnare fuori di schiera, non mirare al cavallo dell'avversario, non unirsi in più contro un solo, non colpire ai bracci o alle gambe nè il cavaliere che avesse alzata la visiera. Chi aveva rotto maggior numero di lancie e scavalcato più avversarî, era proclamato vincitore.

Come chiusa dello spettacolo si faceva poi, in onore delle dame, il cosiddetto *combattimento alla folla* e cioè uno scontro in massa di tutti quei torneanti che ancor potean reggersi in sella. Con questo il divertimento era finito.

Non sempre però i tornei avevano un lieto esito. Soltanto in quello dato a Nuis, presso Colonia, nell'anno 1240, furono uccisi una quarantina di cavalieri ed altrettanti scudieri. E dire che spesso vi venivano adoperate *armi cortesi* e cioè rese, a bella posta, pressochè inoffensive, quali aste con un tassello in cima, spade col taglio ottuso e la punta smussata e simili. Figuriamoci se fosse stato altrimenti!

La Chiesa fulminò più volte la scomunica contro tali *nundinae exsecrabiles et maledictae* e giunse fino a negar sepoltura in terra santa ai morti nei tornei; ma per tutto il Medio Evo non ottenne l'intento. Egualmente i re si provarono a porre un freno a questi sanguinosi esercizi; anch'essi però invano. Eppure Filippo III l'Ardito, re di Francia, essendo stato tanto

leggero da permetterli dopo averli condannati, fu terribilmente punito della sua condiscendenza; chè il suo minor fratello, Roberto conte di Clermont, in seguito ad una grandinata di colpi applicatigli sull'elmo in un torneo dato nel 1279, in onore di Carlo d'Angiò, il *Ciotto di Gerusalemme*, figlio di Carlo I re di Puglia e Sicilia, restò assolutamente imbecille. Il povero giovane, che era stato fatto cavaliere allora allora, morì pazzo nel 1318, ciò che non impedì alla sua discendenza di regnare sulla Francia con ben otto re, da Enrico IV a Luigi XVI e da Luigi XVIII a Luigi Filippo.

Il primo torneo di cui si faccia menzione nella storia è quello dato a Gottinga, nell'anno 934, da Enrico I l'uccellatore, re di Germania. L'ultimo può ritenersi quello tenutosi, il 30 giugno 1559, nella corte del palazzo delle Tournelles a Parigi, nel quale il re di Francia Enrico II fu casualmente colpito a morte dalla lancia del capitano della sua guardia scozzese Gabriele conte di Montgomery. Questa sciagura fu il definitivo crollo dato all'istituzione dei tornei. Quelli tenuti posteriormente debbonsi considerare soltanto come caroselli, giostre di parata e tornei spettacolosi, vera parodia dei fieri esercizî cavallereschi del Medio Evo.

* * *

Quel che abbiam detto del torneo valga, senza ulteriori parole, anche per la *giostra*, la quale, in sostanza, non ne differiva se non perchè, mentre il primo consisteva in combattimento per squadre, la seconda era invece combattimento isolato, uno contro uno. E valga pure per la *barriera*, sorta di abbattimento fatto anch'esso in campo chiuso e tra cavalieri, ma appiedati, armati solo di stocco e picca leggera e separati tra loro da una sbarra. Quanto poi al *bagordo* tutto si riduceva ad una cavalcata di nobili, pomposamente adorni d'armi e di vesti, che festeggiavano qualche giorno od avvenimento solenne dando prova di loro destrezza ed ardimento. E questo bagordo, a differenza della barriera, della giostra e del torneo, non si teneva entro uno steccato, ma per vie e piazze, simulando, con ben ordinate scorrerie di cavalli, battaglie ed assalti. Similmente la *castiglia* non era che un simulato attacco e conseguente difesa di un qualche luogo forte, fatto per mantenersi in esercizio; da non confondersi questo guerresco ludo col *castello d'amore*, giuoco galante, molto usato nel Medio Evo, nel quale una schiera di dame difendeva, con acque odorose e zuccherini, un castello di legno, che una schiera di gentiluomini assaltava gettando fiori, arancie e confetti. Tutti questi simulacri di guerra, talvolta fin troppo veraci, venivano compresi, escluso si intende il *castello d'amore*, sotto un nome generico: *armeggiate* o *armeggiamenti*.

Quanto al *passo d'arme* era di più strana natura, consistendo in un passaggio difficile a varcare, quale un ponte, una strada incassata, una foresta o simile, che un cavaliere, desideroso di dar prova del proprio valore,

oggi si direbbe della propria pazzia, imprendeva a contrastare altrui. In tal caso quei che teneva il passo sospendeva il proprio scudo ad un albero o ad una colonna e dovea battersi con chi toccava quello scudo con la punta della lancia, finchè un qualche malanno non lo toglieva di là.

Che grande fosse l'uso di tali esercizî in Italia e specialmente in Toscana quando Dante già maturava o ponea in essere la sua divina concezione, è tutt'altro che provato; perchè qui civiltà più progredita, feudalità quasi abbattuta, costumi più popolari, dovean contribuire, assai meglio che non ingiunzioni di pontefici e minaccie di sovrani, a condannare le barbare pompe. Tuttavia, per le ripetute incursioni di cavalieri francesi nelle nostre terre, per la caduta di gran parte di esse in mano di principi francesi e pel predominio che la Francia su molte delle rimanenti allora esercitava, le costumanze cavalleresche d'Oltralpe dovettero, se non rifiorire, almeno, or qua or là, pur nella nostra penisola gettar nuovi germogli; nuovi perchè, assai prima degli invasori francesi, gli invasori germani avean trapiantati, col ferro e col fuoco, i nordici rovi sotto il cielo latino. Sta in fatto però che, in grande o in piccola proporzione e per opera dei secondi o dei primi o degli uni e degli altri insieme, quelle costumanze non restarono sconosciute al Poeta. Nel suo lungo e penoso peregrinar per Lombardia, per Toscana, per Romagna, sia alla corte degli Scaligeri, suo *primo rifugio*, sia nelle ospiti dimore de' Guidi, de' Malaspina, de' Polentani, ben dovette venirne edotto. E già, prima che l'avversa fortuna lo volgesse nei passi dell'esilio, pur nel suo *bell'ovile* gli fu dato di intravedere le fiere gare d'Oltralpe, negli incruenti armeggiamenti eseguiti da « giovani nobili a cavallo, i quali vestivano a livrea con svolazzi di zendado colorati, i quali cavalcando con staffe cortissime, quasi all'usanza moresca, quando volevano romper le lance nel saracino, si levavano ritti, facendo della sveltezza della loro persona bellissima mostra a' riguardanti ».

Inoltre, dopo la battaglia di Campaldino, nella cavalcata ad Arezzo fatta dalle guelfe Amistà, queste, spintesi fin sotto le mura ostili, vi avean commesso, oltre a tutti quei minori spregi che potea loro consigliare ira di parte, quello grandissimo di celebrare, a vista de' nemici invano frementi, feste popolari e guerreschi giuochi. Or siccome sulla presenza di Dante a Campaldino non sembra possa sorger dubbio, è ovvio il ritenere che, s'ei prese parte alla battaglia, dovesse poi prender parte al conseguente investimento della città e, di conseguenza, assistere di persona a quanto fu sotto gli spaldi d'Arezzo compiuto. Ciò che il Poeta prova con le sue medesime parole; con le parole cioè con le quali afferma come

Corridor vidi per la terra vostra,
O Aretini; e vidi gir gualdane,
Ferir torneamenti, e correr giostra,

Quando con trombe, e quando con campane,
Con tamburi e con cenni di castella,
E con cose nostrali e con istrane.

Inf., XXII, 4-9.

Vero è che corridori e gualdane e cavallereschi ludi furono egualmente nelle terre d'Arezzo, sia nel 1289, anno della battaglia, sia in quello precedente. Ma ciò nulla toglie all'asserto, perchè, quand'anche quelle parole avessero a riferirsi non alla seconda, come io credo, ma alla prima di tali incursioni, resta sempre il fatto che Dante, o all'una o all'altra, di persona vi fu. A meno poi che, invece, non fosse presente ad ambedue!

Ed ora una breve nota. Sul significato dei versi testè citati non tutti i commentatori, cosa del resto punto strana, sono d'accordo o, almeno, non interamente d'accordo. Perchè se convengono sul significato dei *torneamenti* e delle *giostre*, fors'anco delle *gualdane*, non così avviene pei *corridori*, nei quali i più ravvisano quegli scorridori che, dal grosso dell'esercito, si irraggiavano saccomannando pel territorio ostile, altri pochi riconoscono invece veri e proprì corridori di palio. Quest'ultima opinione parmi debba esser preferita; non già per l'ortografia della parola, chè, tanto la voce *corridori*, quanto quella *scorridori*, si trovano indifferentemente usate da' nostri antichi; ma, prima perchè la fazione degli scorridori, ch'avea per iscopo di sorprendere all'impensata e alla spicciolata la gente nemica, non era di quelle che si potean compiere a suon di strumenti, mentre, come consta dalla seconda terzina, in quelle accennate dal Poeta gli strumenti furono adoperati; poi perchè chiaro non resulta qual connessione d'idee possa esistere tra scorribande disordinate di soldatacci a cavallo d'ogni più infima specie, e nobili feste cavalleresche quali le giostre e i tornei.

Ammesso però che, in tali versi, stretta debba essere la connessione delle idee, ammessi i corridori anzichè gli scorridori, cade pure il significato dato finora da' commentatori danteschi alle gualdane: quello cioè di incursioni di gente armata e in sella sul territorio nemico, per rubare, ardere e far prigioni; perchè allora fra tre giuochi, sien pur di diversa sorte, troveremmo incastrata una vera e propria, per quanto secondarissima, operazione di guerra, ciò che turba quell'armonia cui vorremmo arrivare. Ma anche a questo è rimedio ove, abbandonando il significato della voce *gualdana*, del resto assai giusto, seguito fin'oggi da' commentatori, si adotti l'altro, egualmente giusto, che ne fa una specie di bagordo, eseguito in occasione di qualche solenne e fausto avvenimento. Ed ecco allora i quattro giuochi riuniti; ecco, nella terzina in esame, non solo la connessione, ma la progressione delle idee: il palio, cui tutti possono prender parte; il bagordo, cui non partecipano se non nobili o borghesi che per ricchezza possano pareggiarli; il torneo, riservato a' soli cavalieri; infine la giostra, corsa non solo da cavalieri, ma da quelli tra loro precipui per rinomanza e guerresca virtù.

Questi i cavallereschi ludi cui Dante assistè e che ben dovettero rimanere impressi nell'altissima mente se, più volte, il loro ricordo, risorgendovi quasi spontaneo, valse a rafforzare, con dantesca efficacia, già efficacissime immagini della grande Commedia sua.

Nel quarto cerchio infernale, infatti, i prodighi e gli avari, divisi in due opposte schiere, rotolano col petto, gli uni contro gli altri, gravissimi pesi,

in modo da cozzare insieme in un punto prestabilito; dopo di che, volgendosi e rifacendo all'indietro la medesima via, tornano ad incontrarsi e ad urtarsi nel punto opposto. E così in eterno, ciascuna schiera su e giù pel suo semicerchio. Ora, ad esprimere l'urto rumoroso e possente de' dannati e de' loro macigni tra loro, piacque al Poeta assomigliarlo appunto a quello de' ferrei cavalieri, ruinantisi incontro con l'aste basse in campo chiuso; e cioè cantar come, di que' perduti,

> ....si volgea ciascun, quand'era giunto,
> Per lo suo mezzo cerchio, all'altra giostra.
> *Inf.*, VII, 34-35.

E l'immagine del fiero giuoco gli tornò, tal quale, alla memoria, pur su per la scala che adduce dal quinto al sesto balzo della montagna del Purgatorio, quando, dal prodigo Publio Papinio Stazio, ormai mondato d'ogni colpa terrena, fe' dichiar come: se non fosse ch'io emendai in tempo la mia stolta condotta, ora, anzichè avviarmi all'eterna beatitudine, giù nell'inferno

> Voltando sentirei le giostre grame,
> *Purg.*, XXII, 42.

e cioè soffrirei di quei dolorosi ed inutili scontri.

Resterebbe a vedersi se quel raffrontare la corsa e l'urto di due dannati, nudi, rotolanti un contro l'altro pietre con strani e ridicoli contorcimenti e vociferanti ontose parole, con quello di due guerrieri cinti di lucenti armature, montati su feroci stalloni, lo scudo sul petto, la lancia in resta, i lambrecchini al vento, non riveli anche nel Poeta, pur tanto fiero del gentil sangue delle proprie vene e dei magnanimi antenati, non riveli, dico, anche in lui, e forse suo malgrado, una vaga intuizione dell'imminente novella età; e se, nel paragonare la grama tenzone dei miseri peccatori, dal solo paragone di tanto nobilitata, con quella gloriosa dei superbi cavalieri, di altrettanto, per la stessa cagione, abbassata, suo malgrado non abbozzi quell'ironico sorriso che balenerà più tardi, per la visiera socchiusa, dal volto d'Orlando paladino; non l'Orlando di Roncisvalle, s'intende: quello di messer Lodovico Ariosto.

Egli è che pur Dante, nobile e ghibellino, vede quanto una istituzione aristocratica come la Cavalleria, nell'ambiente democratico del Comune sia costretta a democratizzarsi; sa che tutti possono ormai ottenerla, purchè abbiano denari, ingegno, merito individuale; sente avvicinarsi quel giorno, fu il 20 di luglio 1378, in cui i Ciompi creeranno cavalieri, tra altri, Giovanni Dini speziale, Matteo di Federigo Soldi vinattiere, Meo del Grascio fornaio, Guido Bandiera scardassiere, Giovanni di Mone e Jacopo di Bernardo biadaioli.

Nè potea accadere altrimenti; chè, come nota il Salvemini, i cittadini de' liberi comuni « questi mercanti, che trafficano per milioni di fiorini e fanno prestiti ai re, nella morale cavalleresca non vedono nulla di serio:

un uomo, che, mettendosi come gli eroi romanzeschi al di fuori e al disopra delle leggi, si occupasse a difendere per conto suo il giusto e a raddrizzare i torti, ammazzando o lasciandosi ammazzare, essi lo riterrebbero un brigante o un matto ». Per essi la Cavalleria non è dunque se non un titolo onorifico e, a quanto pare, neanche troppo desiderato; chè, ad esempio, dei sei popolani più sopra citati, tre, il Dini, il del Grascio e il Bandiera, non lo vollero.

E poichè i sintomi di questa decadenza si determinarono con precisione ed intensità fino dalla seconda metà del secolo XIII, così, non solo vivente l'Alighiero, ma anche prima di lui, l'edifizio cavalleresco, minato alla base, lentamente ma irreparabilmente volgeva alla ruina. E già fin d'allora si accumulavano i materiali da' quali Franco Sacchetti dovea più tardi trarre la centocinquantesima delle sue novelle.

Un cavaliere di Casa Bardi, ei narra infatti, sparuto della persona e punto bellicoso di costumi, eletto a potestà di Padova, si provvede, prima di partire dalla sua Firenze, di un gran cimiero in forma di mezz'orso rampante. Postosi in via, nel passare per Ferrara, il bel cimiero dà nell'occhio e nel naso di uno dei cavalieri tedeschi della guardia del marchese, un tale messer Scindigher, che porta una simile insegna. Conseguente sfida, per parte del gigantesco guerriero, al minuscolo potestà: o posare il cimiero o combattere; naturale rifiuto di quest'ultimo. Ma poichè lo Scindigher, ormai fuori di se, insiste, grida e minaccia, il Bardi annoiato « or bene, » conclude « rechianla a fiorini, e l'onore stia dall'uno dei lati; se vuole che io vada a mio viaggio, come io c'entrai, io me n'andrò incontenente; se vuole dire che io non porti il cimiero suo, io giuro su le sante Dio guagnele, che egli è mio, e che io lo feci fare a Firenze a Luchino dipintore, e costommi cinque fiorini; se egli il vuole, mandimi fiorini cinque, e tolgasi il cimiero ». Al soldato l'accomodamento non dispiace; sborsa la somma richiestagli e ottiene il cimiero dell'orso; e il potestà, con due fiorini si compra un cimiero nuovo in forma di un mezzo babbuino, e intasca gli altri tre. « Dove non si saprebbe dire se sia più ridicolo il sentimento che spinge il tedesco a chieder battaglia da vero rappresentante della Cavalleria d'oltr'alpe, vuota e facile a degenerare in brigantaggio, oppure la prudenza del fiorentino, che, lungi dal pretendere di calcare le orme dei paladini, la dà vinta all'avversario, a patto di esser rimborsato dei danni ed interessi ».

Così il Salvemini; e non v'è che ridire!

GIORGIO PIRANESI.

LA LOI SALIQUE

ET LA SUCCESSION À LA COURONNE DE FRANCE

Toujours les Bonaparte.

Monseigneur Dissard a trop d'esprit et trop de science pour penser que je ne réfuterai pas les arguments par lesquels il m'a fait l'honneur de répondre à l'opinion que j'exprimais ici, sur le gouvernement bonapartiste.

Et tout d'abord, en me plaçant avec lui dans la doctrine de Saint Thomas, je vais lui répondre qu'assurément les Bonaparte n'ont aucun droit au trône de France.

Que s'il est vrai que la " nation „ les y ait appelés trois fois, elle les a rejeté aussi trois fois, et qu'on se demande alors comment Napoléon Ier, légitime aux yeux de Mgr Dissard en 1804, pouvait être consideré tout autre chose qu'un usurpateur lorsqu'il s'imposait en 1815. Mais, quoi qu'il en soit la France qui " avait déclaré la souverainité perpétuelle et héréditaire dans une famille „ a déclaré qu'elle n'en voulait plus. Donc, par ses propres armes, Mgr Dissard est battu.

Mais ce n'est pas tout, lorsque Saint Thomas parle d'une nation qui veut, il est évident que pour vouloir il faut être libre et conscient. Est ce que les régicides et les jacobins repeints en rose, qui firent le *Sénatus consulte* de 1804, représentaient la nation? est-ce que ceux qui acceptèrent étaient libres? n'y avait il pas eu auparavant un coup de force qui vicie tout le reste? avant de se faire condonner par le vrai propriétaire (la nation) un objet volé (le trône) on doit au moins le restituer à sa disposition. Ce raisonnement s'applique aux faits de 1852. Quant à ceux de 1870, Mgr Dissard connaît trop les hauts personnages du régime que nous subissons pour ne pas savoir

comment se pratique le suffrage universel et ce que valent ses consultations.

Mais, pressons mieux les arguments de Mgr Dissard; a supposer que la révolution de 1792, renversant Louis XVI ait été véritablement la volonté de la majorité de la nation, (ce qui n'est pas, car les députés n'avaient pas été élus sur cette question et si quelques démagogues pouvaient soulever la lie de la populace à Paris et dans ses grandes villes, l'immense majorité de la nation n'avait pas du tout songé à renverser la monarchie).

Il n'en resterait pas moins qu'en 1814 ou en 1815, la nation française, librement, par ses demarches réiterées, en tous genres, a imposé à l'opinion Européenne et à la volonté des alliés, la restauration des Bourbons. Mgr Dissard qui fouille les documents n'est pas, en effet, sans savoir que les alliés n'étaient pas sympatiques aux Bourbons et que ce n'est que par la pression des patriotes français qu'après une assez longue hésitation, ils se décidèrent à les laisser remonter sur le trône dont ils avaient renversé Bonaparte.

Et Monseigneur Dissard, ne pourra pas m'objecter que cet élan national de 1814 s'est démenti en 1830; car les députés élus sous Charles X n'avaient de leurs electeurs aucun mandat pour le remplacer par le duc d'Orléans, et si Charles X avait résisté à cette poussée révolutionnaire, il avait la nation pour lui. Donc c'est illégitimement que Charles X à été renversé et par suite ses héritiers sont seuls légitimes.

Voilà où Mgr Dissard doit en venir avec les propositions qu'il a écrites.

Quant à ses diatribes contre les d'Orléans passés, nul n'est plus d'accord avec lui que moi; mais si on pouvait appliquer à Louis Philippe l'office de son Saint Patron: " Tanto tempore cognovistis me, et Patrem meum non cognovistis; qui me videt, videt et Patrem meum, „ rien n'autorise à appliquer ce soufflet moral à ceux qui se revendiquent non pas ses successeurs, mais les successeurs de ceux qu'il a dépossédés. Ils sont habiles au trône; reste à savoir si aucun autre héritier ne le prime; j'ai déjà trop souvent exprimé ma pensée sur ce point pour avoir

à y revenir et à dire une fois de plus que, à mon avis, et d'après le jeu des stipulations du traité d'Utrecht, le droit légitime ne peut venir à la branche d'Orléans, qu'en cas de renonciation ou de disparition de la maison de Parme.

Mais, revenons aux Bonaparte, et demandons à Mgr Dissard, si, voulant soumettre les États Européens sous le sceptre de l'Eglise, ou plutôt sous l'empire du " vicaire temporel „ de l'Eglise, Napoléon n'était pas obligé de témoigner son respect et sa soumission à celui dont il voulait se dire le vicaire? et si par conséquent les arguments rapportés par Mgr Dissard ne sont pas dénués de portée?

Quant à innocenter l'empereur de l'enlèvement du Pape, il faut alors reconnaître que son gouvernement n'a été qu'une suite de la révolution; et c'est précisement ce que je lui reproche.

Supposez Louis XVIII rétabli en 1803, comme la chose fût arrivée problablement sans les intrigues et coups de force de Bonaparte:

1° Les acquéreurs de biens nationaux, obligés de rendre gorge et de restituer les produits de leurs vols.

2° L'Eglise Catholique à proclamer religion de l'Etat et par conséquent pas cette égalité des cultes qui est une injurie au vrai Dieu et une marche vers l'atheïsme, par le scepticisme.

3° L'égalité du partage dans les familles, cause de la ruine morale et materielle en France, non introduite dans les lois definitives.

4° Le divorce, ce fléau des sociétés modernes, à abolir, aussitôt après l'orgie révolutionnaire.

5° L'enseignement à restituer sur ses anciennes bases, et non avec le corrupteur monopole universitaire.

6° L'ancienne France à rétablir avec une admnistration intelligente et non sous cette étreinte de la centralisation qui étreinte encore et la fait mourir, etc.

Voilà ce que Louis XVIII eût trouvé; ce qu'il eût fait, sans aucun doute, et par conséquent l'oeuvre de la révolution ne fût pas entrée dans les mœurs par une législation dans laquelle le poison est savamment dosé, des institutions régulièrement organisées, et une pratique régulière de quinze ans.

Voilà pourquoi et comment Bonaparte a sauvé l'œuvre de la révolution.

Cela nous met en mémoire le mot qu'un vieil émigré comtois lançait comme un boulet à la figure de ceux qui exaltaient le génie administratif et militaire de " Napoléon I^{er} ": " Bonaparte n'est ni un grand homme, ni un grand général; c'est un grand coquin! "

Et, en matière religieuse, n'oublions pas que l'homme qui s'est fait inscrire dans le dictionnaire des athées, l'homme qui, en Egypte, s'est dit le disciple de Mahomet, l'homme qui, par ambition, s'est voulu faire le vicaire du Pape, justifie cette phrase d'une dame du temps du Consulat: " On dit que M. Bonaparte a beaucoup de religion; c'est vrai, il les a toutes! "

Pour l'amour de Dieu, la troisième republique, enfantée par les maladresses d'un Bonaparte, continuatrice de la révolution, sauvée par un Bonaparte, met assez la France à l'agonie, pour qu'on nous laisse en paix avec ces gens-là.

Le Chev. PIDOUX.

NAUNDORFF O RICHEMONT?

Quando Regnault-Warin pubblicò il suo *Cimitero della Maddalena,* si era in pieno Direttorio, e mentre si derideva il grosso conte di Provenza, che posava a Re di Francia, il suo ritorno era considerato tanto prossimo come il giudizio universale. Invece, l'ombra del piccolo Luigi XVII, che una costante misteriosa voce voleva sottratto ai carnefici del Tempio, preoccupava soverchiamente gli uomini del governo. Regnault-Warin, trovò quindi assai fertile il terreno e giammai romanzo ottenne in quell'epoca maggiore successo e diffusione di quello, privo di merito letterario, non troppo interessante per mancanza di particolari drammatici o di ben studiato intreccio; per il solo fatto che parlava alle passioni e faceva rinascere nei cuori la

speranza ormai perduta della sopravvivenza del Reale infante. Sequestri, distruzioni di intiere edizioni, persecuzioni all'autore, non bastarono a togliere dalla circolazione il fortunato romanzo e non mancarono i traduttori che lo sparsero nelle altre nazioni. In Italia se ne fece una edizione che porta la nota tipografica di Pechino! Fu invece stampata, a quanto pare, a Venezia e subito dopo sequestrata e tolta dal commercio.

Regnault-Warin protestò contro la persecuzione fatta al suo romanzo *storico*, dimostrando che non era affatto ostile alle nuove istituzioni e dopo qualche tempo ottenne di poterlo ristampare con la condizione che non terminasse con la liberazione del Delfino, ma che questi dovesse ad ogni costo essere ripreso dai soldati repubblicani per morire in carcere.

Poco dopo, apparve quel misterioso personaggio che nessuno fin qui ha potuto sicuramente identificare. Aveva il tipo borbonico, la prontezza nel rispondere a qualunque domanda riguardante l'infanzia di Luigi XVII. La sua storia non aveva nulla di inverosimile. Trovò partigiani e caldi sostenitori. Lafont d'Ausonne ne scrisse le vicende. I governi, per sbarazzarsene, non trovarono altro mezzo che mandarlo di prigione in prigione, senza mai processarlo.

Qui êtes vous donc? gli domandava Silvio Pellico nel 1815 attraverso il muro del carcere di Santa Margherita a Milano, ed egli rispondeva imperturbabile: *Je suis le malheureux duc de Normandie!*

Quando apparve Naundorff erano trascorsi diciotto e più anni dacchè Claude Perrin, come si pretende fosse chiamato di vero nome, o Carlo Luigi barone di Richemont, come egli stesso si qualificava, percorreva l'Europa, subendo il carcere e le umiliazioni e chiedendo invano una giustizia che gli veniva inesorabilmente negata. Si osservi che Richemont si faceva chiamare *Charles-Louis* e non *Louis-Charles*, come era stato battezzato il Delfino. Anche Naundorff se non fosse stato un plagiario di Richemont, sarebbe caduto nello stesso errore di far precedere il *Carlo* al *Luigi!* Molti fatti narrati da Richemont sono ripetuti nelle *Mémoires* di Naundorff. Questi pretese dapprima di essere fuggito dalla carcere del Tempio in una cesta di vi-

mini ripiena di biancheria; poi essendogli stato rimproverato che imitava Richemont, il quale parlò di cavallo di legno e di cesta di vimini, a un dipresso come Regnault-Warin, cambiò subito sistema e per rivelazione di un essere ipotetico, pretese essere evaso in una cassa da morto!

Noi abbiamo letto con somma attenzione tutto quanto si scrisse a favore e contro Naundorff e dobbiamo ingenuamente confessare che da principio eravamo propensi a credere alla sua identità con Luigi XVII, specie prima di conoscere la storia di Richemont. Ora questi dubbi sono completamente svaniti. I suoi partigiani e specialmente il prussiano Otto Friedricks, hanno esaurito la produzione di documenti possibili. I commenti fatti a commenti di altri, la fiacchezza dei nuovi argomenti e specialmente le assurde pretese di attribuire ad alti personaggi parole che non pronunciarono giammai o di falsarne l'interpretazione; tuttociò ha dimostrato palesemente che i partigiani di Naundorff sono esausti e la luce si va facendo, appunto perchè gli avversarii inaspriti dalla lotta della menzogna contro la verità, ogni giorno più scoprono il fianco all'avversario e finiranno per soccombere.

Io domando perchè si solleva tanto scalpore per Naundorff e per le sue *memorie* e perchè si è messo in tacere ed abbandonato all'oblio il barone di Richemont, che pur esso sulla sua tomba ebbe scolpiti i titoli di Re di Francia e di Navarra! Meno fortunato di Naundorff, il governo francese ordinò che questa lapide fosse rivoltata. Invece la passeggiata principale di Delft, che ora attraversa l'abolito cimitero, offre agli occhi dei passanti dentro una cancellata isolata sul grande *boulevard*, la lapide che i figli di Naundorff vollero dedicata, sulle ceneri del loro padre: all'infelice figlio di Luigi XVI!

F. DI BROILO.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di Teodoro Amayden)

(Continuazione vedi numero precedente)

CALCINI. — *Questa famiglia è ricordata nell'indice dell'Amayden alla Biblioteca Casanatense, però manca il foglio che doveva contenere il cenno genealogico. Anche nella copia dell'Archivio Vaticano manca la notizia, come pure nel frammento del manoscritto dell'Amayden che si conserva alla Biblioteca Vaticana.*

Il Cav. Iacovacci ricorda i Calchini e riporta l'atto dell'8 agosto 1529 (Giovan Battista Quintili, notaro Cap.) nel quale Lucrezia figlia di Cristoforo de Taegis si fidanza con Antonio de Calchinis. Deve trattarsi di un errore, poichè nell'originale dirà certamente de Calchiis. Infatti i Taeggi ed i Calchi milanesi, diedero origine al Collegio Calchi-Taeggi di Milano.

I Calcini o Calcina residenti a Roma erano probabilmente oriundi da Bologna. Riportiamo uno stemma che abbiamo trovato nella raccolta del Mercandetti, e che è partito di rosso e d'argento all'aquila bicipite dell'uno nell'altro.

CALVI [1]. — La più antica memoria che trovo di questa famiglia è un istromento overo Editto di Pasquale II riferito dal Camerario circa l'anno 1110, ove interviene per testimonio

[1] Felice Calvi che scrisse lungamente della propria famiglia e delle omonime sparse per l'Italia, dedica una nota al ramo romano e per autorità del Gregorovius cita questa famiglia fra le più cospicue del rione di Parione coi Fabj, coi Massimi, con gli Orsini, i Savelli, i Sinibaldi e gli

Gisulphus Romanus de Calvo. Il nome di Romanus in questa famiglia era familiare, come si vedrà appresso, e del 1327 nell'Archivio di S.ª Maria Maggiore si ha memoria d'un Romano de Calvi.

Nel 1371 Erminia, figlia del detto Romano de Calvi, compra il casale di Santa Eufemia posto fuori della Porta Nomentana, dalla signora Francesca, figlia di Giovanni Capoccia e moglie di Jacomo de' Capoccini, nell'Archivio Lateranense. E da questo contratto si prova concludentemente essere diversa la famiglia Capoccia dalla Capoccina stimata da alcuni la medesima.

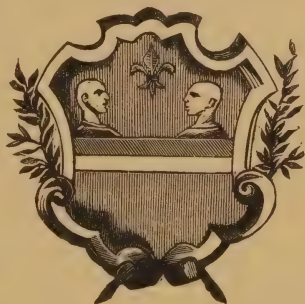
Racconta Anton de Petris nel suo Diario, che il dì 20 Giugno 1406, fu decollato per traditore il magnifico e possente uomo Giovanni de' Cingoli, mentre era Senatore, ed erano Conservatori Nicolò de Calvi e Checco della Foggia, e sotto il primo di Gennaio 1410 così dice: " Nell'ora di terza Giacomo Calvi Canonico, Priore e Vicario et sagristano della Basilica di S. Pietro, con sei altri Canonici, andò a Castel S. Angelo, et ivi prese la Veronica, e la portò in detta Basilica, etc. „

Del medesimo anno fu maresciallo Biagio de Calvi, e soggiunge " nell'anno 1416 di sabbato, li 7 di marzo muorì il venerabil uomo Nicolò Calvi di morte subitanea, e fu sepolto in SS. Celso e Giuliano „.

Paolo di Lello Petrone, nel suo Diario sotto li 5 di aprile 1465 fa memoria d'un contratto nel quale intervenne Pietro Paolo de Calvi.

Dell'1458 Magister Theodoricus de Calvis Sacri Palatij Procurator [1].

Ubaldini. Trova dei Calvi registrati fra i maggiorenti nel rione di Sant'Angelo coi Capranica, coi Mattei, coi Serlupi. Altri abitavano il rione di Trevi e quello dei Monti con gli Amadei, gli Annibaldi, i Cenci, i Colonna ed i Conti. Il Ciacconio scrive di questa Casa « Familia Calva regionis Montium hodie etiam inter veteres et honoratas gentes Romae censetur ».

[1] Negli spogli del cav. Iacovacci sono registrate le seguenti memorie dei Calvi romani: Masciolo di Calvi figlio di Stefanozza e fratello di Pietro

Parentarono colli Ceccholi, colli Altieri, colli Palini, colli Trincij, colli Sillarij, colli Alberini.

Molti autori scrivono della famiglia de' Calvi, ma non di questa che parliamo.

Fanusio Campana va investigando e dice: isti Calvi a Calvorum ortum habeant. Nobilis vir Angelottus de Calvis Camerarius Populi Romani sub. Sisto IV.

Del 1430. Lapide sepolcrale in S. Pantaleo:

HOC EST SEPULCHRUM OMNIBUS ET SINGULIS PERSONIS
DOMUS DE CALVIS NEC NON VENERABILIS VIRI
D.NI LAURENTIJ JURIS CIVILIS PROFESSORIS FILJI
NOBILIS VIRI COLUTIJ DE CALVIS QUI DICTUS COLUTIUS
FECIT FIERI HANC LAPIDEM PRO DEFUNCTORUM
DICTORUM SUB ANNO NATIVITATIS DOMINI MCCCCXXX
MENSIS SEPTEMBRIS DIE PRIMA
IN EO REQUIESCANT EORUM CORPORA IN PACE
AMEN.

(1448); Mastro Lelio de Calvi (1455); Franciscus de Calvis (1456); Magister Theodoricus de Calvis, Sacri Palatij Procurator (1458); Petrum Paulum del Calvis (1462); Angelottum de Calvis (1464); Francisco de Calvis speciaro de regione Parionis (1464); Ritae de Calvis relictae q. Nobilis Laurentij Alterij de regione Pineae (1471); D.na Martha uxor Angelotti de Calvis, sepulta est in Ecclesia de Aracoeli (1472); D.nae Catherinae uxori q. Magistri Antonij de Calvis (1472); Nobilis D.nae Paulae uxoris q. Nobilis Jordani de Calvis, de regione Campitelli (1472); Nobilis viri Pauli de Calvis, de regione Trivij (1472); D.na Laurentia, mater Magistri Ioannis Antonij de Calvis, sepulta est in Ecclesia S.ti Salvatoris in Campo (1473); Nobilem virum Masicolum Dominici de Calvis de Regione Sancti Eustachij (1473); Nob. virum Angelottum de Calvis (1475); Dom. Nicolaus de Calvis miles et Legum Doctor de regione Pontis refertur mortuus (1482); Magister Ioannes de Calvis Chirurgicus et cives Romanus (1487); Testamentum D. Angelotti q. Blasij de Calvis de regione Triviij, in quo suos haeredes universales instituit Franciscum et Ioannem Baptistam filios suos et Vannotiam eius filiam (1488); Ioannis Antonij de Calvis (1489); Dominicus de Calvis (1491); D.nae Sanctae, uxoris Marcioli de Calvis (1491); Testamentum Petri de Calvis (1501); Colutiae de Calvis (1506); Testamentum Francisci Calvis Rom. (1522); Faustinae de Calvis (1522); Hippolita de Calvis (1533); Dom. Leonardus de Calvis (1546); Gregorius Calvi (1546); Testamentum D.ni Leonardi de Calvis (1560); Nobilem D.nam Faustinam de Calvis (1563); Nardus de Calvis, alias dictus Catangia, de regione Sti Eustachij (1572); Franciscum de Calvis, patrem Cinthiae (1576); Ioanni Antonio Calvio (1590).

Altra lapide sepolcrale in S.[a] Maria del Popolo di Antonio Calvi, che ha voluto essere con gli altri:

D. O. M.
IOANNI ANTONIO CALVO EXIMIAE ATQUE NOTISSIMAE
PIETATIS INTEGRITATISQUE VIRO, QUI OBJIT VI IDUS
SEPTEMBRIS MDXC ANNUM AGENS LI
FIRMUS FRATER ET LUCRETIA JACOBACCIA UXOR
MOESTISSIMAE POS. SIBIQUE ET POSTERIS.

Di questa famiglia fu Antonio Calvo Romano, Cardinale di S. Prassede creato da Innocenzo VIII dell'1405. Fu Arciprete di S. Pietro e sepolto in Chiesa, ove si vede la sua memoria nella grotta Vaticana:

ANTONIUS CALVUS ROMANUS PBR. CARDINALIS
S. PRAEXEDIS ARCHIPRESBITER S. PETRI AB.
INNOCENTIO VII PAPA CREATUS ANNO MCCCV
OBIJT ROMAE VI NON. OCTOBRIS
ANNO MCCCXI SEPULTUS AD S. PETRUM.

Fabricò questo Cardinale una Cappella della quale per la nuova fabrica non è rimasto vestigia in d.[a] Chiesa. Li riferisce come Nobili Romani l'Altieri nel Nuptiale.

La Rota Romana in una decisione Romana rescissionis contractus 15 junij 1648, avanti Corrado dice: Cinthia filia Francisci de Calvis Patritij Romani [1].

L'arme è campo rosso attraversato di fascia bianca, sopra la quale son due busti d'uomo senza bracci e calvi [2].

[1] Questo Francesco fu Conservatore di Roma nel 1581; un altro Francesco fu Conservatore nel 1501 come lo fu Nicolò nel 1406; Leonardo Calvi nel 1541; Vincenzo nel 1578. Giulio Calvi, che pubblicò nel 1600 la *Sintaxis Curae Animarum ex Thomae*, è uno degli ultimi personaggi di questa famiglia in Roma, estinta già ai tempi della Bolla Benedettina.

[2] Nel Codice dell'Arch. Vat. *Armi ecc.* cit, lo stemma Calvi è di rosso alla fascia spaccata di verde e di argento, sostenente due busti di uomini calvi affrontati al naturale, accompagnati in capo da un giglio d'oro. L'Amayden descrive la fascia intieramente d'argento, sull'autorità del Ciacconio.

CANOBI (o CANOBBIO). — La descendenza et origine della Casa Canobbia Bolognese [1] viene dagli Canobij di Milano, cioè di quelli che erano padroni del feudo della Canobbia posto in d.° stato et al dì d'oggi è posseduto dai signori Borromei.

Ambrogio Canobbi possessor di d.° feudo ebbe due figliuoli, Giovan Francesco e Bartolomeo. Il primo fu uomo di molte lettere di valore e bontà di vita, onde meritò d'esser fatto Vescovo di Forlì e dal Papa fu impiegato in molte gravissime cariche, Colletor delle spoglie in Portogallo, Nunzio in Polonia et ultimamente in Fiorenza, la qual carica amministrò per lo spazio di molti anni e fu gratissimo al Papa ed al Gran Duca Francesco.

L'abbate Ughelli nel Racconto delli Vescovi di Forlì nella sua "Italia sacra" al n. 51, così dice: Joannes Franciscus Mazza de Canobio Bononiensis filius Ambrosij ex spoliorum Collectore in Lusitania, E.pus Forolisiensis declaratus est die 5 mensis septembris 1580 a Gregorio XIII. Ad sex annos hanc Ecclesiam administravit eoque munere se abdicavit anno 1586: elapsoque anno sub. Sixto V Nuncius Apostolicus apud Franciscum magnum Hetruriae ducem Florentiam profectus est, ubi decedens anno 1589 ibidem sepulturam accepit, vir quippe genere et moribus spectabilis, cujus adhuc viget suavissima memoria.

[1] I Canobbi romani, di origine bolognese, appartenevano al ramo della famiglia detto Mazza, perchè vi fu altra famiglia Canobbio che portava per impresa il castello ed era oriunda di Lombardia. Molte furono le famiglie di questo cognome e probabilmente erano tutte oriunde da Canobbio; ma l'Amayden confonde la famiglia bolognese, che diede origine a quella romana, con i Canobbio di Milano che era famiglia assai diversa e si diramò a Novara ed a Cremona. I Canobbi milanesi, portavano le fascie di rosso e d'oro mentre i Mazza da Canobbio, nobili bolognesi e romani, portavano in campo azzurro un destrocherio armato d'argento, tenente una scure (*alias* mazza) d'argento; Capo d'oro caricato di un'aquila di nero.

Nel Repertorio dello Iacovacci sono citati due rogiti riguardanti questa famiglia; uno del 10 agosto 1485 (Maximus Olearius not.) nomina il *Providus Vir Antonius Ioannes Albertini Canobij;* l'altro del 28 marzo 1503 (Lorenzo Bertoni not.) parla di *Domina Iulia, filia q. Ioannis Baptistae Saluberti uxor Domini Bernardini, Antonij Canobij.*

Il 2° cioè Bartolomeo s'accasò in Bologna con Lucrezia Pellegrini sorella d'Ottavian Pellegrini Senator di Bologna, che era parente, cioè pronipote di Papa Gregorio, dal quale perciò fu dichiarato Pagator Generale dell'esercito Pontificio, che si teneva per la guerra della Mirandola. Ebbe Bartolomeo quattro figliole femine e due maschi, Bonifacio et Ambrogio. Il primo fu uomo di molte valore e trasferì la sua casa in Roma nel Borgo di S. Pietro; fu fatto Prelato da Sisto V e deputato Aio al Card Alessandro Montalto suo nepote, e fu suo conclavista, e ritenendo per la memoria del zio servitù col Gran Duca, fondò una commenda di S. Stefano per la casa sua.

Ambrogio, suo fratello, dalla Bolognetta ebbe un figlio per nome Bartolomeo. Fu Ambrogio, soldato di molta stima, servì Capitano d'una Compagnia la Sede Ap.lica nella guerra di Ferrara. Bartolomeo suo figliuolo si casò in Roma con Francesca Buongiovanni dalla quale ebbe molte figliole femine e due maschi. Bonifacio commendator della Commenda di S. Stefano op° e Francesco ambedue gentiluomini onoratissimi et amici miei.

(*Continua*). (Carlo Augusto Bertini).

FAMILLES ITALIENNES
DANS LA NOBLESSE FRANC-COMTOISE

(*Cont. et fin, voir num. préced.*)

Puccinelli (Lucques). — Alexandre Puccinelli, de Lucques, premier professeur de médecine en 1593, enseigna avec éclat à Dole durant près de vingt ans ; ses talents le firent aussi choisir comme médecin municipal et nous avons le traité que la ville de Dole passa avec lui à ce sujet. Il mourut au début de l'année 1612.

Armes : D'azur au chien d'argent traversé par une bande de gueules chargée de trois fleurs de lys d'or.

Du Raquet (Rachetti), (Montferrat). — Cette famille est originaire du Montferrat. En 1674, Hercule et Constantin Du Raquet de l'Orme obtinrent, par acte du 25 mai, concession royale pour rétablir la verrerie de la Vieille Loye, dans la forêt de Chaux.

Ils y exercèrent durant soixante-quatre ans cette industrie, mais, privé des avantages concédés par le Roi Charles II et que les Rois de France, après la conquête s'ingénièrent, au mépris des capitulations, et même de la plus stricte honnêteté, à réduire et à supprimer enfin complétement en 1728, Charles Hubert Du Raquet de l'Orme, petit fils et petit neveu des deux premiers gentilshommes verriers renonça à l'industrie et céda sa verrerie à Dorlodot de Préville, le 22 septembre 1737.

Antoine Du Raquet qui vivait en 1490 est la tige de cette famille. Son fils Philippe né en 1524 épousa une demoiselle Augustine Massard, d'Altare. Il fut père d'Hercule Du Raquet, né en 1589 ; le fils de celui-ci, Claude Du Raquet, écuyer, fit établir, par une enquête dans le Montferrat, en 1680, sa qualité de noble est d'écuyer.

Ce furent ses fils qui s'établirent en Franche-Comté : Hercule, marié à une demoiselle de Jannot, eut trois fils :

1°. Pierre, escuyer seigneur de l'Orme marié à Claude Courtoise Ramey, fut père de Charles-Hubert du Raquet de l'Orme escuyer, seigneur de Montjay, marié à mademoiselle de Green de Saint Marsean, mort en 1759, ne laissant qu'un fils Marie-François-Jerôme, qui, épousa une demoiselle de Gaillard, et fixé en Bourgogne, à raison de sa baronnie de Montjay, fut admis en 1766 à la Chambre de la noblesse aux États du duché de Bourgogne ; cette Chambre lui confia les fonctions d'Alcade de la noblesse, qu'il exerça jusqu'en 1789. Sa descendance subsista jusqu'à ces derniers années, à St-Amour et en Bresse, sous le nom de du Raquet de Montjay.

2°. Claude, mort sans posterité.

3°. Louis du Raquet de l'Orme, dont le fils Joseph-Robert prit le titre de seigneur de la Vieille Loye, (1698-1731) épousa une demoiselle d'Andressot et fut père de Jean-Frédéric du Raquet escuyer, seigneur de la Vieille Loye, conseiller et procureur du Roi au siège de Rhuis, en Bretagne, marié à une demoiselle de Gouvello, puis à Marie Chomart du Bratins. Sa descendance subsiste sous le nom de du Raquet de la Vieille Loye.

La famille du Raquet fit reconnaître sa qualité de noble et d'écuyer par jugements du 11 mai 1668, de mars 1694, et enfin par arrêt de la Chambre des Comptes de Dole, du 29 novembre 1698.

Armes: D'azur au croissant d'argent accompagné de trois serres d'aigle d'or, deux en chef et une en pointe.

De Siffredi (Naples). — La famille de Siffredi de Mornas, originaire du royaume de Naples, est une des dernières venues parmi les familles italiennes. Ce n'est en effet qu'en 1676, après la conquête française, que Joseph de Siffredi, comte de Mornas, dont le frère était Mousquetaire du Roi, et dont le grand père était venu au Comtat-Venaissin comme fonctionnaire Pontifical, fut nommé commandant du fort Belin à Salins. En 1630, une dame de cette maison avait été dame d'honneur d'Anne d'Autriche : M. de Siffredi se fixa définitivement dans notre pays ; sa postérité s'éteignit en la personne de M. Emmanuel de Sif-

fredi, lequel, adopta son neveu, M. Chevignard, qui releva le nom, et les armes de Siffredi. On doit donc écarteler ses armes de gueules à trois annelets d'argent de celles des Chevignard : d'or au raisin de gueules, au chef d'azur chargé d'un soleil d'or.

Taillant, Tagliani ou **Taliani** (Ivrée). — Cette famille est la plus ancienne des familles italiennes que nous trouvions établis en Franche-Comté. C'est en effet en 1315 que Othon IV, comte palatin de Bourgogne, fit venir d'Ivrée où il professait le droit, noble Arduic Tagliani pour en faire son secrétaire et son bailli en Bourgogne.

Autant pour l'attirer que pour récompenser ses services, le Comte lui donna en fief la terre de Saint-Ylie, et mille livres pour acheter un hôtel à Dole.

Un de ses descendants, Antoine Taillant, épousa Estiennette de Chai, qui lui apporta la baronnie de Montfort, dont il releva le nom.

Leur fils Guyot eut Marguerite, mariée à Thomas de Grammont, Gerard chanoine de Bayeux, Pierre, abbé de Saint-Vincent de Besançon, et Jean, marié à Jeanne d'Estavayer. Leur fils, Charles, fut père de Claude de Montfort, chevalier d'honneur au souverain parlement de Dole [1], par Patentes de 1556, lequel eut Françoise, mariée à M. de Ténare, marquis de Montmain et Charles de Montfort, chevalier d'honneur au Parlement, gouverneur de Dole, gentilhomme ordinaire du Roi Catholique qui se distingua par sa piété et ses bonnes œuvres ; conjointement avec sa femme, Louise de Bauffremont, il fonda le Carmel de Salins, en 1627, et mourut sans enfants, l'année suivante, instituant pour héritier son neveu François de Poligny, baron de Traves. Il fut inhumé en la chapelle Saint-Pierre dans l'église collégiale de Dole.

Nous avons un portrait de Charles de Montfort gravé par Cornelius Gall d'après Francquart, dans l'album de la Pompe funèbre de l'archiduc Albert.

Armes: Bandé d'or et de gueules de six pièces.

[1] Cette charge était une des plus distinguées ; il y avait au Parlement deux chevaliers d'honneur, pour représenter, dans les délibérations, la noblesse d'épée.

Tornielli (Novara). — Francesco Bernardino Tornielli, docteur de l'Université de Padoue, fut fait professeur de droit canon à l'Université de Dole, en 1619, grâce à la protection d'André Tréves, premier médecin des archiducs Albert et Isabelle. Il mourut de peste à Dole, l'an 1637.

Armes : De gueules à l'écusson d'or chargé d'une aigle de sable, accosté de deux sceptres d'or.

* * *

Pour terminer, citons ces cinq noms italiens rencontrés sans autres renseignements dans l'histoire du Génie militaire franc-comtois.

Beretta (Gaspard). — Milanais, qui examine en 1679 les fortifications de Dole ruinées par les français et en fait graver un plan. On sait que les français obligés par le traité d'Aix-la-Chapelle en 1668, de rendre à Charles II la Franche-Comté dont ils s'étaient emparés, retardèrent cette restitution, usant de la plus insigne mauvaise foi, et profitant de ce retard pour jeter bas les fortifications des principales places.

De l'Isola (Sébastien). — Ingénieur qui vérifia les fortifications de Dole en 1595, en dresse un plan encore conservé et propose diverses améliorations.

Paleario (Bernardin). -- Ingénieur contrôleur général des fortifications de Dole des 1587-1595, en continue la construction.

Serrato (Fernand). — Ingénieur qui commence dès 1537 la reconstruction des fortifications de Dole.

Trapantelli (Onofrio). — Collaborateur de Serrato.

Le Chev. PIDOUX.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(*Contin. vedi num. preced.*)

Pozzi, di Castel San Pietro. — Famiglia da cui uscirono lodati artisti, fra i quali: un Francesco, stuccatore che fiorì nella prima metà del secolo decimottavo e che lasciò lavori in Isvizzera ed in Germania.

Un Carlo Luca suo figlio, nato nel 1735, pur esso stuccatore, lavorò con plauso a Genova, nel Belgio in Germania ed in Svezia.

Giuseppe Pozzi, fratello di quest'ultimo, eserciva l'arte stessa e fu al servizio del Granduca di Baden.

Domenico Pozzi, altro fratello, emerse nella pittura ed a ventun anni nel 1765 guadagnò il premio all'Accademia di Parma: pur esso lasciò pregevoli lavori in Svizzera ed in Germania.

Arma: D'oro, al pozzo di rosso, accostato da due grifoni di verde, guardanti nel fondo del pozzo stesso, il quale ha una puleggia da cui partono due corde accostate e perpendicolari, entranti nella bocca del pozzo.

Prete, (Del) di Astano e di Bedigliera. — Antica famiglia da cui si pretende derivata la famiglia del celebre uomo di Stato Agostino de Pretis. Il marchese de Faria ne stabilì la genealogia da Carlo del Prete di Domenico che nel 1770 sposò Maria Rossi di Runo.

Arma: Partito d'azzurro e d'argento alla gemella in banda dell'uno nel-l'altro.

Primavesi, di Lugano.

Arma: Interzato incappato ritirato verso il capo d'azzurro e d'oro a due scettri gigliati decussati d'oro d'argento, i gigli d'oro sui due incappati di azzurro; ad una freccia d'argento in palo, la punta in alto, accollata ai due scettri.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

OLGIATI
DI LUGANO

PASTA
DI MENDRISIO

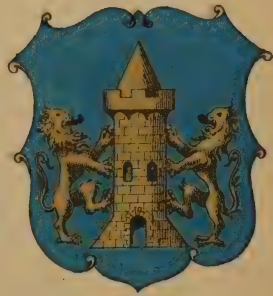
PEDRINI
DI MAIRENGO

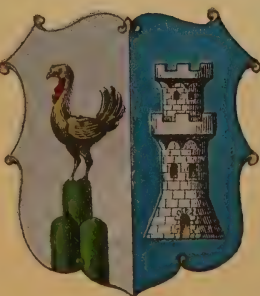
PERI-MOROSINI
DI LUGANO

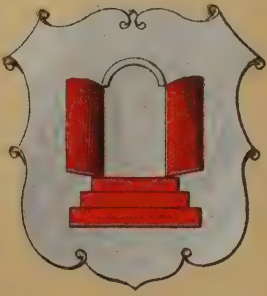
PERUCCHI
DI STABBIO

ORELLI
DI LOCARNO

PETROLINI
DI BRISSAGO

PIODA
DI LOCARNO

POCOBELLI
DI LUGANO

PELLEGRINI
DI STABBIO

POLLINI
DI MENDRISIO

PORRINI
DI ASCONA

DELLA PORTA
DI MENDRISIO

Pusterla, di Mendrisio. — Diramazione del nobilissimo casato omonimo milanese, derivata probabilmente dalla linea dei Pusterla di Tradate, come si rileva dalla identità dei nomi patronimici. Un Bartolomeo Pusterla vivente a' principii del secolo XVI a Mendrisio ebbe a figli Paolo e Giovan Antonio. Il primo fu gentiluomo facinoroso ed uccise in rissa sulla pubblica via Pace Busioni. Lodovico, fratello di Bartolomeo, procreò altro Bartolomeo ed un Cesare dal quale nacque Margherita Pusterla, ricordata fra i benefattori dell'Ospedale Maggiore di Milano.

Gian Giacomo Pusterla da Mendrisio (1633) fu teologo e rettore della chiesa di Sant'Antonino in Como e si distinse come poeta latino. La famiglia Pusterla è spenta a Mendrisio.

Arma: D'oro all'aquila di nero coronata del campo.

Quadrio, di Lugano. — È un ramo dei Quadrio signori di Ponte, scacciati da Como per la sua distruzione per opera di Anselmo arcivescovo di Milano. I Grigioni concedettero ai fratelli Battista e Taddeo Quadrio molti privilegi sui dazi e gli uffici della Valtellina. — Appartenne a questa famiglia Pietro Quadrio, vescovo di Orange nel 1484.

Arma: Troncato nel 1° d'oro all'aquila di nero coronata; nel 2° di rosso a tre dadi d'argento.

Quartieroni, di Mendrisio.

Arma: D'azzurro a due spade decussate di argento guarnite d'oro volte all'ingiù; capo d'oro caricato di un'aquila di nero.

Rezzonico, di Lugano.

Arma: Inquartato: nel 1° di rosso alla croce d'argento; nel 2° e 3° di azzurro alla torre d'argento aperta di nero; nel 4° di rosso a tre sbarre di argento; ad uno scudetto d'oro all'aquila bicipite di nero, posto sul tutto.

Riva, di Lugano. — Questa nobile famiglia ebbe origine da Como e già era nota in Lugano dalla metà del secolo XV, e si divise in due linee, quella dei marchesi e quella dei conti Riva. I primi vennero innalzati a questo titolo da Massimiliano Giuseppe duca di Baviera, con diploma 25 novembre 1777 nella persona di Giacomo Riva: i Conti conseguirono questo titolo mediante diploma 14 novembre 1698 rilasciato da Francesco Farnese duca di Parma a un Gio. Battista Riva, il quale comperò la signoria di Mausè nel territorio Lucernese.

Si distinse specialmente di questo casato il conte Gian Rodolfo di Gio. Battista, dotto giureconsulto, facondo oratore, il quale fu luogotenente di giustizia, poi capitan generale della milizia del Baliaggio di Lugano e che mancò ai vivi nel 1763. Ebbe per fratello il padre Gian Battista, chierico regolare Somasco che salì a generale della sua Congregazione, inviato dalla città di Pavia in delicata missione presso Carlo VI imperatore e gratificato della cittadinanza pavese; morì a Lugano ottantacinquenne nel 1772.

Fratello ai precedenti fu Gian Pietro Riva, parimenti frate Somasco, letterato e poeta ragguardevole e che cessò di vivere a ottant'anni nel 1785.

Fu pure distinto cultore di poesia petrarchesca nonchè buon giurisperito e filosofo il conte abate Don Saverio Riva che sedette membro dell'Arcadia e si spense nel 1782.

Dei marchesi Riva ricordasi monsignor Stefano, già auditore alla Nunziatura di Parigi sotto Luigi XV, poi governatore della Sabina, di Benevento, d'Orvieto e per ultimo di Fermo dove morì a 52 anni nel 1790. Questa linea marchionale è da poco estinta: quella dei conti Riva fiorisce tutt'ora.

Arma: Di rosso, al destrocherio armato al naturale, uscente dal lato sinistro dello scudo e impugnante una spada al naturale in palo, accompagnata in punta da un mare al naturale entro cui guizza in fascia un pesce al naturale.

Rusca, di Mendrisio. — Questa famiglia deriva da Pietro Antonio Rusca conte di Locarno, figlio del conte Franchino ch'era abbiatico di Loterio ultimo signore di Como.

Questo Pietro Antonio che morì nel 1482 ebbe un figlio naturale di nome Ambrogio che abitava in Milano nel 1508 ed ebbe da Giovanni Rusca signore di Brissago e della Valle d'Intelvi, fratello legittimo di suo padre, la cessione della casa dei Rusca in Mendrisio, attualmente sede del Tribunale.

Nacque da Ambrogio un Gerolamo che figura domiciliato in Como nel 1523 e da lui ebbe vita un Franchino o Francesco, dal quale un Nicolò, causidico e notajo ch'ebbe posteri in Como, un Francesco, parimenti notajo in Como e un Gerolamo, notajo anch'esso, morto verso il 1590. Questi proseguì il casato che con-

tinuò a dimorare in Como, finchè un Giuseppe, di Gian Battista, di Baldassare, figlio questi del detto Gerolamo, tenne la residenza in Mendrisio come dottore di leggi e notajo nel 1631. Ebbe il medesimo un fratello sacerdote, di nome Giovanni che salì ad arciprete di Riva San Vitale nel 1597 e morì vent'anni dopo.

Da Giuseppe Rusca nacque un altro Giuseppe, pure professante il notariato nel 1670 e da lui un notaro Gio. Battista. Quest'ultimo procreò tre figliuoli, cioè Carlo, frate certosino, procuratore della Certosa di Pavia, morto alla fine del secolo XVIII. Giuseppe, arciprete di Riva San Vitale nel 1762, morto nel 1769 e il notajo Gio. Battista, luogotenente del vicario di giustizia, mancato ai vivi nel 1805. Nacque da quest'ultimo Giuseppe Rusca che militò per trent'anni in Russia, rimpatriando poi nel 1805 col grado di maggiore e un Antonio, avvocato, deputato al Gran Consiglio del Cantone Ticino, presidente del supremo tribunale d'Appello. Fu altresì deputato alla Dieta della Confederazione Elvetica e dal re di Francia Luigi XVIII venne decorato dell'Ordine del Giglio in benemerenza di cure prestate a soldati francesi di passaggio per Mendrisio. Antonio Rusca morì a novant'anni nel 1846. Furono suoi figli ai quali sopravvisse: Giuseppe, architetto; Valente, medico, commissario di governo in Mendrisio, morto a ventisei anni nel 1832; Gio. Battista, ingegnere architetto, parimenti commissario governativo, consigliere di Stato, e finalmente Alessandro, avvocato, per tre volte presidente del Gran Consiglio ticinese, poi consigliere di Stato.

La famiglia esiste ancora in Mendrisio.

Arma: Spaccato: al 1° d'argento al leone passante di rosso, accompagnato da sei foglie di rusco di verde, poste tre per lato, 2 e 1—; al 2° di argento a tre bande di rosso; — col capo d'oro all'aquila di nero, coronata del campo.

Sacchi, DI BELLINZONA. — Distinta e antica famiglia le cui origini si collegano a quella illustre dei Sax di Mesoleina. Era nota in Bellinzona fin dal 1311 con un Pietro, Arciprete di quella Collegiata.

La medesima dignità tenne dal 1788 al 1810 un Sacerdote Fulgenzio Sacchi, Dottore in Teologia.

Arma: Partito d'oro e di rosso, a due sacchi legati, dell'uno all'altro, posti in palo.

Saroli, di Vacallo.

Arma: D'argento a due sbarre di rosso, al pesce d'oro attraversante in fascia posato sopra un monte di tre cime di verde.

Scala, di Carona.

Arma: Di rosso, alla scala di cinque piuoli d'argento, riempita d'azzurro.

Schenardi, di Bellinzona.

Arma: Spaccato: nel 1° d'argento al leone passante di rosso, tenente colle branche anteriori un bastone al naturale; nel 2° sbarrato di otto pezzi d'azzurro e di rosso; col capo d'oro all'aquila di nero coronata del campo.

Serodini, di Ascona. — Appartenne a questa famiglia il distinto pittore, scultore ed architetto Giovanni Serodini, nato in Ascona nel 1595. Lavorò con successo a Roma e in quella Città esistono suoi lavori nella Basilica di S. Lorenzo fuori le mura e nella Chiesa di S. Andrea della Valle. Anche la Chiesa Parrocchiale di Ascona si orna di tre suoi dipinti.

Per i suoi meriti, il Serodini fu dal Pontefice Urbano VIII creato Cavaliere e morì nel 1633, credesi, vittima del veleno propinatogli da emuli invidiosi. In Ascona ammirasi la di lui casa paterna, ornata di stucchi pregevoli.

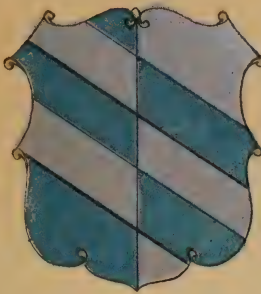
Arma antica: D'azzurro, al monte di tre cime di verde, movente dalla punta, accompagnato in capo da una cometa colla coda ondeggiante d'argento, toccante la cima superiore e accompagnato a destra e a sinistra da due stelle pure d'argento.

Arma moderna: Spaccato: nel 1° d'oro all'aquila col volo abbassato di nero, volta a sinistra; nel 2° d'oro al palo di azzurro, caricato di un monte di tre cime di verde movente dalla punta, accompagnato in capo da una cometa ondeggiante d'argento, la punta toccante la cima superiore; detto palo accompagnato da due stelle di otto raggi di argento.

(*Continua*). Giampiero Corti.

N.B. — Le tavole a colori con gli stemmi ticinesi di cui incominciamo la pubblicazione in questo numero, verranno completate nei fascicoli seguenti. I lettori avranno poi cura di distribuirle a seconda dell'ordine alfabetico.

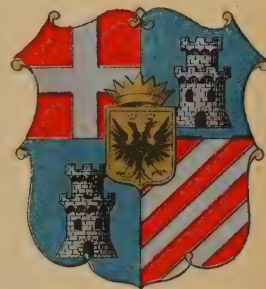
FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

POZZI
DI CASTEL S. PIETRO

DEL PRETE
DI ASTANO

PRIMAVESI
DI LUGANO

PUSTERLA
DI MENDRISIO

QUADRIO
DI LUGANO

RIVA
DI LUGANO

REZZONICO
DI LUGANO

RUSCA
DI MENDRISIO

SACCHI
DI BELLINZONA

SAROLI
DI VACALLO

SCALA
DI CARONA

SCHENARDI
DI BELLINZONA

SERODINI
DI ASCONA

UNO STEMMA AQUILANO DEL XIV SECOLO

Nel numero di gennaio della *Rivista Araldica,* a proposito di uno stemma esistente nella torre della basilica di Collemaggio di Aquila, si riscontrano alcune inesattezze che crediamo opportuno rettificare per dare al lettore un'idea chiara e completa di ciò che si tratta.

Lo stemma, di cui è parola nell'articolo della *Rivista,* è scolpito a rilievo sul parapetto della torre, in quel lato precisamente che guarda la chiesa ed è, troncato nel 1° tre alti monti accostati, di cui il medio più elevato, e accompagnati dalle due iniziali J. e P. (*Johannes Petri*) e nel 2° un piano inclinato su cui scorre una corrente d'acqua [1].

Questo Giovanni *de Riveria* è nominato in un istromento del 4 novembre 1315 come confinante d'una terra situata nel territorio delle Torri [2], nel quale appunto sorgeva la basilica [3]. Pietro, suo padre, è il più antico personaggio conosciuto che porti questo cognome: è nominato nel testamento di sua moglie Regale de Ursinis, la quale nel 1300 dispone per la sua sepol-

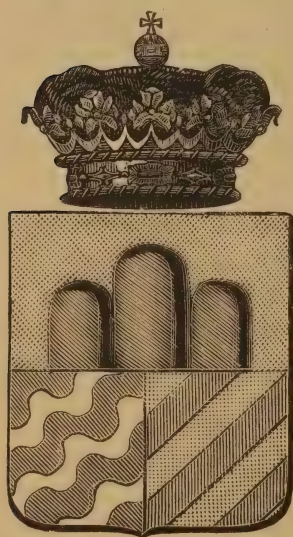
[1] Di questo stemma si fecero due ricognizioni consacrate in istrumenti. Il primo fu rogato a 29 agosto 1623 per Not. Domenico Paolo Gualtieri, il secondo a 23 marzo 1739 per Simone Figurelli, Cancelliere della Curia Vescovile. In questi atti si ha la descrizione esatta dello stemma e sarebbe pregio dell'opera qui riprodurli, se già non fossero stati pubblicati.

[2] *Codice diplomatico Sulmonese raccolto da Nunzio Federico Faraglia.* Lanciano, Rocco Carabba editore, MDCCCLXXXVIII, Doc. CXVI, pag. 146.

[3] Del Castello delle Torri si sa che ai tempi di Guglielmo il Buono era feudo per metà di due rami dei Conti di Collimento. Cfr. BORRELLO, *Vind. Neap. Nob.* In quest'opera è scritto erroneamente Collinisco per Collimento, errore corretto dal CAPASSO, che vide l'originale.

tura in Santa Maria di Roio *intra moenia*. Una copia di questo testamento fu vista dall'Antinori appunto nell'Archivio di Collemaggio, ove si trovavano pure altri documenti riguardanti antichi personaggi di Casa Rivera, prima che per la soppressione degli ordini religiosi tutto andasse disperso [1]. Il testamento, a detta dell'Antinori, era rubricato così: *In Riveria, in domo Pauli Benedicti de Colimento et filior. Ser Petri de Riveria fratris ipsius.*

Quando e perchè il fratello di Paolo di Collimento abbia assunto il cognome di Rivera non è ben noto, pare però che lo derivasse dal luogo, che è presso le rive dell'Aterno nella parte bassa della Città ove appunto fu rogato il testamento di Madonna Regale e dove abitavano i suoi figli. Questo luogo anche oggi conserva in dialetto il nome di Rivera, corrispondente all'italiano Riviera per l'abbondanza delle acque, che vi sorgono.

La Casa Rivera nell'Aquila, dove le famiglie erano ripartite secondo il loro luogo di origine, fu considerata come originaria del castello di Poggio Santa Maria, che dentro le mura ebbe appunto il suo quartiere o locale alla Rivera.

Perciò, per quanto antica, altrettanto ovvia è l'ipotesi, confermata dalle parole del testamento suddetto, che la famiglia abbia derivato il cognome dal suo luogo di abitazione. Tanto più che il territorio di Pile sul quale fu costruita la parte bassa della città, detta Rivera, nel 1400 e anche prima era compreso appunto nella giurisdizione del popolo di Poggio Santa Maria, il che vuol dire che forse i due luoghi non erano estranei l'uno all'altro. Inoltre il villaggio di Poggio Santa Maria, sito tra Collimento e Sassa, è ora una frazione del Comune di Sassa, che fu appunto l'ul-

[1] Un regesto dell'insigne monastero di Collemaggio fu compilato nel 1653 dall'Abate Ludovico Zannotti.

Tale regesto è ora posseduto da G. Pansa che lo pubblicò, ma non intieramente, nella *Rassegna Abruzzese di storia ed arte*, Casalbordino, sta-

timo dominio dei Collimento avanti la dominazione dell'Aquila. Il nome Rivera potrebbe esprimere dunque oltrechè il luogo di abitazione posteriormente alla fondazione della città, anche un preesistente dominio di quel luogo, compreso nella circoscrizione di Poggio Santa Maria.

Lo stemma dell'acqua che scaturisce dai monti è dunque manifestamente allusivo al cognome. I monti verdi in campo d'oro corrispondono a quelli dello stemma della comunità del Poggio Santa Maria, la quale aggiunge però su di essi la croce trifogliata. Ma potrebbero indicare anche i colli su cui fu edificata la città, e finalmente potrebbero ricordare i monti d'oro in campo verde, che lo Zazzera attribuisce alla regia dinastia dei Conti dei Marsi [1]. E a questo proposito notiamo che anche i Mareri che probabilmente ebbero la stessa origine, usarono nello stemma tre cuspidi assai somiglianti ai tre monti dello stemma di Collemaggio e conferma l'ipotesi ancor più la sorprendente analogia che trovano i tre monti verdi in campo d'oro della famiglia Rivera con quelli dei Barrile di Sicilia, derivati anch'essi dal ceppo Colimentano.

Ma qualunque sia la vera di queste ipotesi, è però certo che tanto la famiglia, quanto il cognome e lo stemma di essa non hanno origine in altra epoca nè fuori della regione aqui-

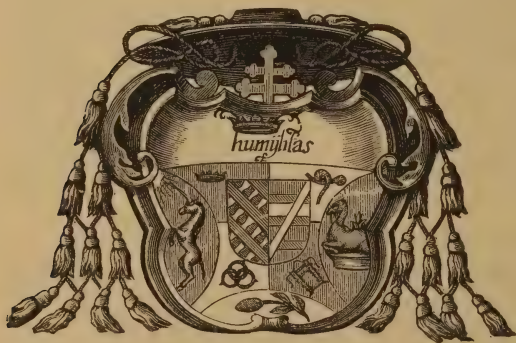
bilim. De Arcangelis 1899-1900. Da esso si rilevano alcune relazioni del Monastero Celestino con la famiglia Rivera, mentre altre risultano da non meno importanti memorie. Noteremo le seguenti: Nicola con testamento del 23 marzo 1297 per Not. Francesco di Gio. Marcello legò una vigna in tenimento di Gignano al Monastero; fr. Benedetto di Nanne Rivera, celestino, fu procuratore del Monastero tra il sec. XV e il XVI; Liberato di Massimo Rivera, canonico aquilano, morto a' 19 settembre 1497 di soli 20 anni d'età, fu sepolto in quella basilica con iscrizione; vi fu sepolto pure Apollonio Rivera, canonico del Duomo, che nel 1511 legò 30 fiorini per il sostegno delle campane della torre, già edificata da Giovanni; Evangelista Fausto Rivera, canonico e vicario, che avea già attestato con bolla l'apparizione di S. Pier Celestino sulla torre di Collemaggio, avvenuta durante la guerra di Braccio da Montone (1423-1424), fra i numerosi legati a chiese aquilane, non dimenticò quella di S. M. di Collemaggio.

[1] La tradizione che fa discendere i Conti de' Marsi da Bernardo re d'Italia (812-818) rimonta ai tempi d'Alfano, arcivescovo di Salerno (sec. XII) che compose l'epitafio per il sarcofago di Attone vescovo di Teate, appartenente a questa famiglia.

lana e quindi non può facilmente confondersi con altre di origine straniera e tutte le ipotesi più o meno appariscenti, che possono arrischiarsi sopra la coincidenza fortuita della forma del cognome o dello stemma con altri devono cadere di fronte alla verità storica.

CESARE RIVERA.

LE IMPRESE DI CASA BORROMEO

Avvertiamo anzitutto che lo stemma qui riportato non è quello di San Carlo, come disse saggiamente il chiarissimo sacerdote Santa Maria, in questa stessa Rivista [1], ma è l'arma del Cardinale Giberto Borromeo, vescovo di Novara nel 1717, e si vede nella dedica di un volume della colossale opera di L. A. Muratori, *Rerum italicarum scriptores.*

In questo stemma sono racchiuse le diverse imprese di casa Borromeo, meno le treccie che talvolta si osservano nel quarto dei Vitaliani che è sul tutto. Tali treccie voglionsi introdotte nello stemma Borromeo per conservar viva la memoria della martire Santa Giustina. Il motto HUMILITAS che è nel capo si dice fosse concessione dell'imperatore Federico I. San Carlo lo volle unico fregio intagliato sulle porte del palazzo arcivescovile e sulla sua stessa tomba, rinunziando, per *umiltà*, agli altri contrassegni nobiliari del suo casato.

[1] Vedi *Rivista Araldica* 1906, pag. 115: *I Borromeo* (A. del Pino) e pag. 277, *Lo stemma di S. Carlo Borromeo* (C. Santa Maria).

Il cammello che porta una corona sul dorso ed è seduto in una cesta si vuole ironicamente fosse preso da Vitaliano, figlio adottivo e nipote di Giovanni Borromeo, che si rappresentò così in attesa della ricchissima eredità dello zio, Altri vogliono invece che alludesse al nome di Giberto Borromeo cardinale amplissimo di S. R. C.

In quanto all'unicorno che sta incontro al cammello è concessione di Filippo Maria Visconti duca di Milano ed il sole fissato dall'unicorno deve appunto essere caricato della biscia viscontea.

I tre anelli che stanno sotto l'unicorno sono un simbolo della costanza e fedeltà dei Borromei per concessione di Francesco I Sforza duca di Milano. Così il freno fu aggiunto all'arme di questa casa da Giovan Galeazzo Maria Sforza duca di Milano per eternare le gesta del conte Giovanni Borromeo e del di lui figlio Giberto che frenò i Sedunesi e Veragri che volevano recar strage al Verbano.

Il cedro fu adottato dal conte Vitaliano in ricordo delle selve di cedri dell'isola Bella e la corona d'oro è insegna dell'antichissima nobiltà.

Quello che vi ha di curioso nell'arma Borromea è il vedere unite nello scudo imprese personali e non sempre degne di ricordanza; Lo scudetto che campeggia sul tutto, sufficientemente palesa le glorie dei Vitaliani e dei Borromei, coevi alla fondazione di Padova, ancorchè questa non si attribuisca ad Antenore Troiano!

Glorie non fugaci, ma scritte con caratteri adamantini nelle pagini della storia.

A. del Pino.

EL ESCUDO DE ARMAS

DEL DICTADOR ARGENTINO DON JUAN MANUEL DE ROSAS

Muchos hablan de Rosas, pocos conocen su historia y muy escasos son hoy los que lo han conocido. Rosas fué el hombre de su época, hombre grande que en la vieja Europa hubiese brillado entre los más célebres estadistas; pero ni entiendo romper lanzas en su honor, ni levantar pleitos á sus acusadores, ni mucho menos despertar rencores; pués hoy callan felizmente para nuestra Patria odios de partidos y solo las antiguas familias patricias de esta noble y antigua ciudad de la Santísima Trinidad, muchas de ellas en sus viejas casas solariegas, saben con certidumbre lo que hay de verdadero en la leyenda del ilustre restaurador de las leyes. Aqui solo deseo añadir algunos partículares á lo que el ilustrado director de la Revista ha publicado en 1906 (pag. 365); aun cuando digno de elogio es indudablemente el bien elaborado trabajo del distinguido escritor y no acrecen mucho interés á su artículo los datos que ofrezco á los lectores de la *Rivista Araldica.*

En primer lugar pláceme conservar la ortografía del apellido como solía firmarse y como figura en todos los actos de

su gobierno pués Rosas quiso ser y Rosas fué y seguirá siendo en las páginas de la historia, el Brigadier General D. Juan Manuel de Rozas.

Luego voy á decir algo del enlace que contrajo D. Juan Manuel con Doña Encarnación de Ezcurra, pués no me satisface la certificación de blasones que obra en poder de la familia de Don Juan Manuel Ortiz de Rozas y Fuentes, senador que fué de la provincia de Buenos Ayres y nieto directo por linea de varones, del jefe supremo de la Confederación Argentina. Los Ezcurra, naturales de Albiasu en el valle del Arraun, eran tenderos en Buenos Ayres y ganaron bastante dinero.

Don Juan Ignacio de Ezcurra, natural de Pamplona (1750) se trasladó á Buenos Ayres donde casó con Doña Teodora Arguibel, hija de D. Felipe de Arguibel. De este enlace nacieron D. Felipe de Ezcurra y Doña Encarnación. D. Juan Ignacio de Ezcurra era hijo de D. Pedro Tomás de Ezcurra y Oteiza, hijo de D. Martin de Ezcurra y Echarri, hijo á su vez de D. Domingo de Ezcurra natural de Albiasu y poseedor del palacio de Petrirena.

Consistían las armas de este palacio en cuatro cuarteles: 1° y 4° de plata con arbol verde y lobo negro; 2° y 3° de oro con las cuatro barras de gules de Aragón. Orla del escudo de gules con la cadena de Navarra con ocho eslabones de oro. Estas armas adoptaron y llevan los Ezcurra de Buenos Ayres, pero según tengo entendido no corresponden al apellido Ezcurra cuyas armas serian, según refiere el señor D. Juan Carlos de Guerra en su importante trabajo sobre la Heráldica entro los Euskaldunas, un águila de oro en campo de azur.

Si nobles eran los padres del Dictador, nobilisimos eran sus abuelos y tenemos á la vista el informe levantado cuando los hermanos D. Bartolomé y D. Domingo Ortíz de Rozas, se cruzaron en la órden de Santiago. Ya en 1614 había sido admitido en esa órden D. Agustin de Rozas y en 1628 D. Andrés de Rozas; en 1631 D. Francisco de Rozas; en 1641 D. Juan de Rozas; en 1662 D. Cristóbal de Rozas y en 1679 D. Juan Manuel de Rozas.

D. Bartolomé Ortíz de Rozas y García de Villasuso fué admitido en la órden en el año de 1737, junto con su hermano D. Domingo; el primero fué Comisario General del Regimiento Real de guardias de Infanteria Española; el segundo fué brigadier de los Reales ejércitos, coronel del Regimiento de Infanteria de España, mariscal de campo y en 1742 gobernador y Capitan General de Buenos Ayres y luego Presidente de Chile (1746). Casó con Doña Ana Ruiz de Briviesca y tuvo á Don Ignacio Xavier Ortiz de Rozas, teniente coronel graduado y sargento mayor del regimiento de infanteria de Sevilla, caballero de Santiago, cuyo hábito vistió en 1779. Habia nacido en Santiago de Chile y fué segundo conde de Poblaciones, título que el Rey Católico concedió á D. Domingo de Rozas en 1756.

No hallo este titulo en la Guia de Forasteros y supongo que esta rama se haya extinguido. D. Domingo Ortíz de Rozas y Rodillo de Brizuela, hijo del caballero de Santiago D. Bartolomé, fué Capitán de Granaderos Reales en Buenos Ayres en 1746 y edecán de su tio el señor D. Domingo de Rozas. Casó con Doña Catalina de la Cuadra y tuvo á D. León administrador de rentas reales de la Corona de España en Buenos Ayres en 1785, casado con Doña Agustina López de Osornio, Rubio y Games, todos descendientes de familias nobles y distinguidas de orígen español.

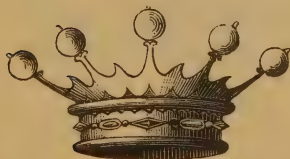
El Brigadier General D. Juan Manuel era hijo justamente de D. León Ortíz de Rozas y de Doña Agustina López de Osornio.

Tenemos á la vista los blasones de todas estas familias y de otras muchas enlazadas con aquellas, como ser los Mansilla, los Fuentes, los Terreros, etc., pero voy á describir el escudo que tenía el Dictador entre sus papeles y que hoy conservan sus nietos, sin alterarlo en nada de su primitiva forma, pués por consideración al elevado personaje que fué el conde de Poblaciones, cabeza y tronco de esta casa en Buenos Ayres, quisieron seguir llevando los cuatro cuarteles que pertenecian á los hermanos D. Bartolomé y Don Domingo cuando se cruzaron en la órden de Santiago.

Primer cuartel (corresponde al apellido Ortíz, antiguo y noble en el lugar de Rozas en el valle de Soba, cerca de Santander;

como descendiente de D. Rodrigo Ortíz de Rozas señor y regidor perpetuo de Rozas é inscrito en los patrones vecindarios del valle de Soba, come hijodalgo notorio é ilustre), *en campo de azur léon de oro y lucero de ocho puntas del mismo metal, orla de plata con ocho rosas naturales rojas con hojas verdes.* Segundo cuartel (corresponde al apellido Rozas) está divido en tres cuarteles: en el primero *cuatro flores de lis en campo de azur, en el segundo tres rosas de plata con sus hojas verdes en campo rojo, en el tercero dos árboles verdes y dos lobos negros en campo de plata; orla de plata con ocho aspas rojas.* Tercer cuartel (corresponde al apellido García de Villasuso por Doña Isabel García de Villasuso y Sainz de la Maza, mujer de D. Urbán Ortiz de Rozas é hija de D. Martin García de Villasuso), *escudo partido, en el 1ro de oro y trés bandas de gules, en el 2do de plata con árbol verde.* Cuarto cuartel (corresponde al apellido de la abuela materna de los hermanos Don Bartolomé y Don Domingo Ortíz de Rozas, que fué Doña Antonia Sainz de la Maza y Rozas hija de Don Juan Sainz de la Maza que casó en 1616 con Doña Maria Sainz de Rozas), *en campo de azur, dos mazas de oro y dos luceros del mismo metal y una flor de lis asímismo de oro.* Sobre el escudo como timbre una celada de hidalgo antiguo y como cimera sobresale un angelito de su color natural.

Faltan en este escudo las armas de la abuela materna que fué la señora Doña Francisca Fernández de Soto, natural de Regules en 1618, cuyas armas se describen *en campo de azur águila de oro, orla del mismo metal con ocho candados negros y abiertos.*

Juan M. de Cabrera.

Société héraldique d'étudiants

« Étudiez l'Héraldique ! » C'est par cet appel que le regretté Chevalier de Crollalanza terminait un important article sur l'Héraldique Officielle, article plein d'humour et d'esprit paru il y a une quinzaine d'années dans le « Giornale Araldico Genealogico ».

« Étudiez le Blason ! » Sans qu'on s'en rende compte à première vue, le conseil est plus aisé à donner qu'à suivre. Il sera toujours facile d'obtenir une bonne connaissance des règles armoriales en puisant aux sources classiques, en consultant les manuels et les traités écrits à différentes époques sur la matière, de même que les « Revues » publiées actuellement.

Toutefois, celui qui veut fouiller les mystères du Noble Savoir jusque dans leurs coins les plus obscurs, s'apercevra bientôt qu'il ne trouvera nulle parte écrites les réponses à bien des questions qui l'intéresseront plus particulièrement.

Il pourrait alors s'adresser à des héraldistes. Dans certains cas il le fera, d'autre fois, il hésitera à recourir à des professionnels. Peut-être utilisera-t-il, selon les circonstances, les colonnes réservées aux demandes de renseignements dans l'organe auquel il est abonné?

Ceux qui mettent les plus d'ardeur à rechercher la solution des problèmes auxquels ils s'attachent, sont souvent les jeunes, les commençants. Malheureusement, le fait même qu'ils débutent dans l'étude de la langue héraldique les empêche généralement d'interroger à fond leurs correspondants occasionnels, ou de prendre part à une discussion.

Cette retenue et cette abstention sont d'autant plus regrettables que ce sont justement les novices qui forment l'avenir de nos Sociétés armoriales. Ce sont ces forces jeunes et actives qu'il s'agit de gagner à la cause héraldique, de grouper autour d'elle: les occupations des toutes sortes de la vie ne permettant pas toujours aux amis de la Noble Science, qui ont atteint l'âge mûr, de vouer à nos études le temps qu'il désireraient.

Comme les jeunes gens ne sont qu'une petite minorité dans nos Sociétés, il semble qu'il y aurait pour celle-ci une question intéressant à ajouter à leur programme. Ce serait l'organisations d'Associations héraldiques *juvéniles* déstinées spécialement aux jeunes gens et placées sous la direction de nos Sociétés.

Prenons, par exemple et pour préciser, le cas du « Collegio Araldico ». Il serait fondé une Association (ou une Section) que nous appellerons

« Sociéte d'Étudiants du Blason ». En pourraient faire partie: tout fils ou parent de membre du Collegio, et tout autre personne présentée par deux Sociétaires.

Il n'y aurait ni cotisation ni finance d'entrée; seul l'abonnement à la « Rivista » serait obligatoire.

Les candidats devraient être âgés de 17 ans ou moins et 27 au plus.

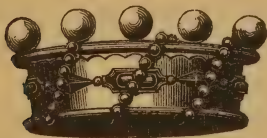
Les membres adresseraient toutes les demandes d'informations à un Comité qui répondrait soit directement, soit par l'intermédiarie de la « Rivista » quand les questions soulevées présenteraient un caractère d'intérêt général. De cette façon, tous les lecteurs de notre organe seraient à même de bénéficier des réponses et discussions éventuelles.

Le Comité directeur pourrait fixer diverses formules propres à maintenir et développer l'activité de la jeune Association et la « Rivista » ellememe voudra se prêter à cette tâche éducatrice que la sécheresse et le prosaïsme de l'époque actuelle font malheureusement trop oublier.

Disons bien qu'il ne s'agirait nullement de former une Association nouvelle et parasite, destinée tout au plus à végéter tout en risquant de porter préjudice au Collegio. Non, la Société d'Etudiants héraldiques projetée formerait plutôt une Section, un « rameau du Collegio, et son objet unique serait d'intéresser de bonne heure à la belle science du blason et à l'esprit chevaleresque ceux qui après nous auront à tenir haut et ferme le noble étendard héraldique que nous avons déployé et qui, au-dessus de nos têtes, semble flotter cet appel: « Noblesse oblige ! »

Qu'on ne dise pas qu'une Association comme celle indiquée ne serait point viable: nous répondrions en citant l'exemple de cette Société Armoriale et Historique Suisse qui, composée uniquement de jeunes gens de 16 à 23 ans, célébrera, le mois prochain, le 50me anniversaire de sa fondation.

Nous n'avons émis, dans ce qui précède, qu'une proposition de principe mais nous serions heureux que quelques membres du Collegio voulussent donneur leur opinion sur le sujet.

NOBLEFONT.

L'Ordine Gerosolimitano di San Giovanni in Portogallo

Da qualche anno, l'Ordine di San Giovanni Gerosolimitano che ha sede a Roma, ha istituito in Portogallo una rappresentanza affidata a S. E. il duca di Pombal, capo di un piccolo gruppo di cavalieri che ricevono la loro investitura da Roma. Esiste però l'Ordine sacro e militare di San Giovanni di Geruralemme in forma autonoma, indipendente dall'autorità del Gran Maestro di Roma e riconosce come suo capo il Gran Priore di Crato, dignità che dal 1834 non fu stabilmente rinnovata e che apparteneva di diritto al serenissimo Infante D. Manuel, oggi augusto sovrano del Portogallo e delle Algarve.

Quest'Ordine illustre fu introdotto nel Regno portoghese ai tempi del conte D. Enrico, o poco dopo la sua morte; anzi José Anastasio de Figueiredo nella prima parte della sua *Nova Historia da Ordem de Malta em Portugal*, afferma che fu istituito sotto il regno di Donna Teresa, nel monastero di Leça dove ebbe sede fino al 1441, nel quale anno appare per la prima volta il Priorato di Crato in un Breve del Sommo Pontefice Eugenio IV. Da quel giorno, la dignità di Gran Priore di Portogallo rimase ad un Infante della Casa reale per investitura pontificia.

Nel 1555, essendo morto il Gran Priore, Infante D. Luigi, il Gran Maestro di Malta forte della sua qualità di sovrano, concessagli dall'imperatore Carlo V nel 1530, si oppose alla rinnovazione del Gran Priore e mandò i suoi ambasciatori al Re di Portogallo D. Giovanni III; ma essendo questo Re morto

proprio pochi giorni dopo il loro arrivo, furono respinti da D. Antonio di Portogallo, il quale aveva già precedentemente ottenuta una Bolla *Circa pastoralis officii;* l'8 delle calende di giugno 1551, con la nomina di coadiutore dell'Infante D. Luigi, con futura successione.

Alla morte del Re D. Giovanni IV di Braganza, l'Infante D. Pedro era Gran Priore, e divenne poi Re col nome di D. Pedro II. Anche in questa circostanza cercarono i maltesi di opporre a quel Gran Priore Fra Lopo Pereira de Lidia, che non potè però prendere possesso del suo ufficio.

Don Pedro nell'assumere la reggenza del regno, dichiarò vacante il Gran priorato e per mettere fine alle incessauti contestazioni, ottenne una Bolla del Gran Maestro di Malta del 16 marzo 1675, confermata da un Breve di Clemente X del 5 settembre del medesimo anno, nei quali fu solennemente riconosciuto alla Corona portoghese il diritto di nomina dei Gran Priori e cavalieri portoghesi dell'Ordine, senza l'intervento del Gran Maestro di Malta. Rimase così indipendente dal Gran Magistero di Malta, il Gran Priorato di Portogallo, che fu occupato in seguito, dai principi secondogeniti della Casa reale.

Nel 1789 la Regina Donna Maria I chiese al Papa Pio VI che il Gran Priorato di Portogallo fosse per sempre disgiunto dalla autorità e giurisdizione del Gran Maestro e del Capitolo generale di Malta, e il Papa, con Bolla del 24 novembre 1789, *Expedit quam maxime*, concesse quanto la Regina chiedeva, "... seguendo i vestigi di Nicolò III, di Celestino V, e di Eugenio IV di f. m. ed altri Sommi Pontefici nostri predecessori, che separarono gli ordini militari di Aviz e di Santiago dal regno di Castiglia e ne concedettero perpetualmente l'amministrazione ed il gran magistero ai re di Portogallo, per autorità apostolica a tenore delle presenti, uniamo, incorporiamo, ordiniamo e dichiariamo che rimanga unito ed incorporato al patrimonio e casa dell'Infantado, l'amministrazione del Priorato di Crato e che questo Priorato spetti al secondogenito dei regnanti e di pieno diritto, senza nuova concessione „. Qui seguono considerazioni sul modo di successione in caso di mancanza di figli, etc.

Pio VI, poi, l'8 gennaio 1793, con la Bolla *Quoniam Ecclesiasticum,* dichiarò il Gran Priorato di Portogallo " soggetto im-" mediatamente alla Santa Sede nelle cose spirituali ed indi-" pendente affatto in tutto, dall'Ordine di Malta ".

In conclusione, il Gran Priorato di Portogallo è un ramo autonomo dell'Ordine ospedaliere di San Giovanni di Gerusalemme e costituisce un Ordine nazionale come quelli di Aviz, di Santiago e del Cristo.

Il magistero o suprema autorità dell'Ordine portoghese di San Giovanni è esercitato dal Gran Priore di Crato che è di diritto il secondogenito del Re e risiede nella Corona quando manca il figlio secondo o la legittima discendenza.

L'Infante D. Manuel aveva questo diritto e divenuto Re può continuare ad esercitarlo fintanto non abbia figli.

Speriamo di vedere presto realizzato il riordinamento dell'Ordine in Portogallo, per il prestigio di questo ramo antichissimo della gloriosa milizia gerosolimitana.

Soggiungiamo che a differenza degli altri cavalieri gioanniti, i portoghesi portarono le insegne semplicissime senza gigli negli angoli della croce, nè altri emblemi come si vede nel ritratto del serenissimo Infante Priore di Crato nella *Lista dos Cavalleiros freires capellaés conventuaes e serventes de armas do Venerando Priorado de Portugal* (Lisboa, 1800). Invece i cavalieri inglesi hanno sostituito ai gigli il leone e l'unicorno; i nostri cavalieri prussiani l'aquila nera con una testa, e i russi l'aquila bicipite d'oro a distinguersi dai cavalieri austriaci che hanno l'aquila bicipite nera. I cavalieri portoghesi potrebbero aggiungere le *quinas* di Portogallo.

OTTO V. MÜLLER.

Ex-libris del Marchese D. GIOVANNI PATRIZI

SENATORE DI ROMA (1815)

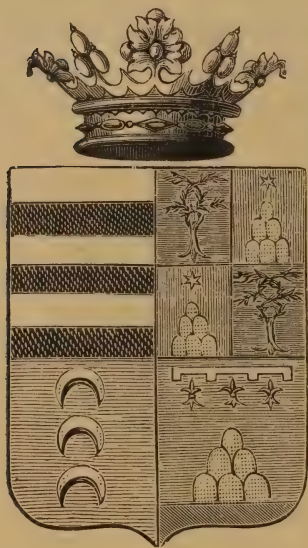
La Biblioteca di Casa Patrizi, amorosamente ampliata dal compianto marchese D. Francesco Patrizi Naro Montoro, marchese di Paganico, di Mompeo e di Castel Giuliano, patrizio romano coscritto, Vessilifero ereditario di S. R. C., doveva andare miseramente dispersa per la noncuranza del figlio marchese D. Filippo, mancato recentemente ai vivi, il quale a vil prezzo vendette le ricche collezioni pervenute ai Patrizi da Casa Altemps.

Nei volumi che ho avuto sotto mano, non ho trovato traccie dell'*ex-libris* che qui riproduco e che ho rinvenuto in un libro di proprietà del defunto conte Capogrossi Guarna, il quale di suo carattere vi scrisse sotto appartenere al senatore D. Giovanni Patrizi.

Infatti l'incisione in rame racchiusa in un circolo (diametro mm. 95) non segna un'epoca troppo remota. Vi si vede lo stemma Patrizi errato nel numero delle fascie che devono essere tre bianche e tre nere, cioè un fasciato e che qui sono sette, cioè tre fascie nere in campo d'argento.

Lo scudo è timbrato da una corona composta di fioroni e di perle, come è usata a Roma dai marchesi detti di baldacchino, poco discosti in dignità dai principi; ed è accollato alla croce dell'Ordine di Santo Stefano e ad un trofeo militare.

D. Giovanni Patrizi († 8 gennaio 1818), era figlio di D. Francesco († 8 dicembre 1813) e portava il cognome Patrizi per sostituzione ed eredità, mentre suo padre D. Francesco era nato dei Nari ed ereditò le sostanze della madre Donna Porzia Patrizi, la quale alla sua volta era nata dei Chigi Montoro e portava il cognome Patrizi per sostituzione.

Erano i Patrizi antichissimi a Siena ed un B. Francesco dell' Ordine dei Servi di Maria e Guido Giordano Patrizi, senatore di Roma nel 1354, resero chiaro questo cognome fino da quell'epoca remota. Cardinali, ambasciatori ed altri personaggi cospicui uscirono da questa famiglia, di cui fu ultimo rampollo in Roma, Maria Virginia, figlia di Patrizio Patrizi, marchese di Castel Giuliano e di Maria di Angela Carpegna. Sposò il 5 agosto 1726 Giovanni Chigi-Montoro, figlio di Luigi e di Drusilla dei principi Santa Croce da cui la Porzia che, come dicemmo, entrò nei Naro per il suo matrimonio avvenuto il 4 giugno 1750 col marchese Tommaso Naro, fratello del cardinale Benedetto († 1832). Così gli attuali Patrizi, che viceversa sono Naro, portano due stemmi; quello semplice dei Patrizi, fasciato d'argento e di nero ed altro inquartato: nel 1° dei Patrizi; nel 2° contro inquartato dei Chigi e dei della Rovere; nel 3° dei Naro che è d'azzurro a tre crescenti rovesciati d'argento disposti in palo; nel 4° d'azzurro al monte di sei cime d'oro movente da una campagna di verde ed accompagnato in capo da tre gigli d'oro posti fra i quattro pendenti di un lambello di rosso che è dei Montoro.

Camillo Brunetti.

Ex-Libris....

Muy agradecidos de antemano á los ilustrados colaboradores y corresponsales del Pontificio Colegio y de su ilustrada Revista si querrán averiguar á quien pertenezca el *ex-libris* que aquí reproducimos y que por tres cuarteles se puede considerar muy español, teniendo en el primero lobos y crecientes; en el cuarto panelas y el escudo real de Castilla y de León, con una flor de lys de Borbón; en el tercero dragantes. El segundo cuartel trae cítaras y esto por cierto no es español, mientras lo son las cruces de San Fernando y de San Hermenegildo, el manto que parece de Grande de España y el estilo todo del grabado; el mote que ostentan en sus blasones los de Vera y los duques de Castro Rodriguez; y el águila que sobresale à semejanza de la que llevaban en sus blasones los inmortales reyes católicos Fernando é Isabel. Enfin, esperemos que alguno de nuestros amigos resuelva este *calembour* heráldico, que no está al alcance de nuestra ciencia

LUÍS DE MEDINA Y MÉNDEZ.

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI

RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA.

213. Codice P. D. 114 b. Cartaceo di pagine 102: mm. 215 × 165.

I *Origine delle famiglie aggregate di nuovo alla Nob. Veneta con esborso di 100 mila ducati nelle guerre di Candia e di Morea con l'annotazione de voti avuti in Senato e nel Maggior Consiglio.*

II *Origine delle famiglie aggregate alla Nobiltà Veneta nella guerra di Morea l'anno 1684 sin l'anno 1699.*

III *Otto famiglie aggregate alla Nobiltà Veneta l'anno 1716 per l'urgenze della guerra di Morea contro il Turco.*

214. Codice P. D. 119 b. Cartacca di carte 37; mm. 206 × 140.

Compendio delle Agregati alla Veneta Nobiltà per soldo.

Origine delle famiglie che furono ascritte al Patriziato, in seguito all'offerta di centomila ducati, nei secoli XVII e XVIII.

215. Codice P. D. 154 b. Cartaceo di carte 368; mm. 211 × 150.

Libro de Nobili fatto li 14 marzo 1742. Come il numero 63: precede l'elenco dei personaggi che coprivano, in quell'anno, la carica di Procuratore di San Marco.

216. Codice P. D. 155 b. Cartaceo di certe 212; mm. 202 × 145.

Libro de Nobili, cioè l'anno, mese e giorno che sono nati e l'anno anche che sono congionti in matrimonio.

Fatto nel mese di settembre dell'anno MDCCVIIII, sotto il Prencipato del Serenissimo Giovanni Cornaro, anno primo.

Come il numero 63.

217. Codice P. D. 178 b. Cartaceo di pagine 385; mm. 218 × 143.

A pagina 157: *Origine di tulte le famiglie Venete antiche che composero il Governo della città di Venetia, come anche di quelle che sonno statte aggregate per Merito, etc.*

A pagina 234: *Case fate Nobile per soldi.* Di queste è pur ricordato il numero dei suffragi riportato nella votazione.

218. Codice P. D. 131 b. Cartaceo di carte 37; mm. 242 × 178.

Le trenta Case fatte del Maggior Conseglio per la guerra di Chioza.

Origine e stemmi miniati delle trenta famiglie che, essendosi meglio distinte in pro' della patria nel 1379, furono ascritte al Veneto Patriziato.

219. Codice P. D. 27 c. Cartaceo di pagine 292; mm. 274 × 190.

La Veneta Nobiltà con la Serie dei suoi Dogi, de' Procuratori di San Marco, dei Vescovi e Patriarchi di Venezia, de' Cardinali Patricj, e de' Cancellieri Grandi, etc.

Delle famiglie patrizie è ricordata l'origine.

220. Codice P. D. 86 c. Cartaceo di volumi quattro; mm. 266 × 190.

I di carte 225: *Raccolta delle suppliche delle famiglie aggregate a questa Invitissima Nobiltà Veneta per la guerra di Candia, dall'anno 1646 sino l'anno 1669.*

II di carte 128: Simile al precedente, *dall'anno 1684 adì X febraro sino l'anno 1717.*

III di carte 120: *Raccolta dell'origine delle famiglie aggregate a questa Nobiltà Veneta dall'anno 1646 sino l'anno...*

IV di carte 153: *Descrizione dell'origine di molte famiglie de Nobili Veneti.*

221. Codice P. D. 4 d. Cartaceo di carte 20; mm. 387 × 280.

Blasone Veneto.

Codice interessante poichè, alle armi miniate delle Casate patrizie, precede in esso la riproduzione, pure a colori, degli stemmi di quasi tutte le Comunità e possedimenti della Repubblica.

Una nota alla fine del volume accenna alla possibilità che il Codice sia della stessa mano di chi miniò le armi ricordate al numero 164.

222. Codice P. D. 1 h. Cartaceo di pagine 529; mm. 460 × 325.

Alberi genealogici di tutte le Famiglie Venete Patrizie.

Di ogni Casata precede un breve cenno storico; segue quindi la discendenza, nella quale sono pur ricordate alcune donne. Accanto al nome di ogni personaggio sono annotate le date più importanti, i matrimoni e le cariche sostenute.

223. Codice P. D. 2 h. Cartaceo di carte 299; mm. 431 × 290.

Nel volume, oltre alle notizie storiche, sono riprodotte le armi, diligentemente miniate, delle famiglie che furono ascritte al Patriziato nel secolo XVIII.

224. Codice P. D. 4 h. Cartaceo di pagine 444; mm. 480 × 370.

Duodo Bellator in Longobardorum Regibus fundatus, etc. Il Codice è compilato *per Theodorum ex antiquissimis baronibus de Duffelle D'Amadenum, etc.* In esso, oltre alla storia e alla genealogia della famiglia Duodo, sono molto bene disegnati e miniati stemmi, monumenti sepolcrali e medaglie di personaggi della illustre Casata.

L'abate belga Teodoro d'Amaden era salariato da alcune famiglie veneziane per compiere studi e ricerche genealogiche.

225. Codice P. D. 5 h. Cartaceo di pagine 68; mm. 490 × 358.

Stemma Bragadenum seu Bragadenorum Nobilium Venetorum, etc.

Alberi genealogici, matrimoni e stemmi della famiglia Bragadin, eseguiti da Teodoro d'Amaden.

226. Codice P. D. 6 h. Cartaceo di quattro volumi; mm. 495 × 400.

Storia e genealogia della Patrizia famiglia Marcello, compilata dal d'Amaden. I volumi sono illustrati con le armi e con disegni vari a colori.

227. Codice P. D. 7 h. Cartaceo di pagine 429; mm. 490 × 395.

Trophaea Georgia moravo ticino veneta, etc.

Altro volume del d'Amaden compilato in onore dei patrizi Zorzi.

228. Codice P. D. 8 h. Cartaceo di pagine 234; mm. 515 × 380.

Historia Caballae Gentis. Lavoro storico genealogico del d'Amaden sulla Famiglia Cavalli.

229. Codice P. D. 9 h. Cartaceo; mm. 510 × 380.

Arbore Genealogico della Famiglia Tiepolo.

Oltre alla riproduzione degli Alberi e delle Armi sono ricordate le cariche sostenute dai personaggi di casa Tiepolo.

230. Codice Correr 793-94-95. Cartaceo di tre volumi; 275 × 201.

Nobili Veneti. Nomi dei Veneti patrizi dei quali è ricordata la paternità e la maternità: è pure accennato all'epoca in cui essi poterono entrare in Maggior Consiglio.

231. Codice Correr 1452. Cartaceo; mm. 445 × 300.

Teatro genealogico delle Famiglie Illustri, Nobili e Cittadine di Milano. Tomo secondo.

Manca il primo volume e questa seconda parte comprende soltanto le famiglie che vanno dalla lettera L e alla lettera Z. Non vi sono notizie storiche, ma soltanto i cognomi e gli Alberi genealogici: Lampugnani, Landriani feudatari di Vidigulfo, Landriani feudatario di Rovagnasco, Latuada, Leyzaldi conti di Bereguardo, Litta marchesi di Gambolò e conti di Valle, Loajsca conti di Lambrate, Lodi, Lonati feudatari della Valle de Ratti, Lonati marchesi feudatari di Carbonara, Lunati, Longhi, Lucini marchesi di Besate, Lurani conti di Calvenzano, Maggi, del Majno marchesi di Bordolano, del Majno conti di Crespiatica, Majni Visconti confeudatari di Fontane, Mandelli conti di Macagno Imperiale, Mandelli conti di Caorso e feudatari di S. Damiano e Port'Albarella, Mendisio feudatari di Desio e conti di Settimo, Marasca-Petracini conti, Marinoni, Marliani conti delle 4 Valli, Marliani conti e feudatari di Mariano, Marliani conti di Busto Grande, Marzorati Mazenti marchesi, Meda, Medici marchesi di Marignano, Medici da Ossona, Melzi marchesi di Chiveso e conti di Mozzanica, Melzi conti di Mazenta, Melzi

conti di Trenno e di Trebbiano, Menati, Meraviglia, Meraviglia-Crivelli Meroni, Mesmer, Messerati feudatari di Lodi Vecchio e conti, Mezzabarba conti del S. R. I., Migliavacca, Modignani conti, Molli, Molina conti, Moneta, Monti conti di Valsasina, Monti Cantù, Monticelli feudatari di Mezzana de Rabbattoni, Moriggi feudatari delle Degagne di S. Martino, Moroni conti di Gresciago, Nava, Negroli marchesi di Brembio, Negroni da Ello, Olgiati marchesi di Bussero, Olivazzi marchesi di Spineda, Olivazzi confeudatari di Masio, Osij, Ottolini, Oppizzoni conti, Oliveri, Orrighi conti di Villa Nuova, Orrigoni marchesi di Ello, Orombelli, Paccheco conti di Redesesio, Padulli, Pagani, Pallavicini marchesi e feudatari di S. Fiorano, Panceri conti, Panigaroli conti di Ceranova, Paravicini marchesi di Macchè, Paravicini feudatari di Corogna, Paravicini marchesi di Persia, Patellani, Pecchi conti di Monte, Pereghi Pozzi, Perini conti di Bresso, Pertusati conti di Costelferro, Peverelli marchesi di Villanova d'Ardenghi, Piantanida confeudatari di Cugiono e marchesi, Piatti conti di Carpignano e principi di Monteleone in Regno, Pietrasanta conti di Cantù, Piola, Pionij, Pirogalli, Po conti di Garbagnate e Nerviano, Polastri, Poliaghi marchesi di Novate, Porri conti, Porta conti di Rovello, Porta conti, Pozzi marchesi di Fantiate, Pozzobonelli marchesi d'Arluno, Prandoni, Prata conti di Olgiate Ossona, Pusterli conti di Venegano di Sotto, Pusterli feudatari di Torba, Rabia conti, Rainoldi conti di Carono, Ramponi, Rasini feudatari di Castel Novetto e Borsano conti e principi di San Maurizio e del S. R. I., Recalcati feudatari di Bassiano e marchesi, Redenaschi marchesi di Settala, Reina feudatari di Cassina de Ferrari, Rescalli marchesi di Villacortese, Rescalli feudatari di S. Vittore, Resta conti, Resta feudatari di Villapizzone e marchesi, Reverti, Riva, Rho conti, Roma marchesi di Mesate, Rosales Ordona conti di Vailate e marchesi di Castelleone, Rovidi conti di Mondondone e marchesi di Bocca, Rozzoni conti, Rubini conti di Colico, Saglier conti, Salazari conti di Romanengo, Salvatera feudatari di Casal Maggiore, Sangiuliani conti di Balbiano, San Pietro, Sartiranna, Schiaffinati conti di Busnago, Scotti conti di Colturano, Secchi d'Aragona marchesi di Fornovo, Seccoborella conti di Vimercate, Seregni o Medici di Seregno feudatari di Cavriano, Serponti marchesi di Mirasole, Settali, Sfondrati conti della Riviera, Sforza marchesi di Caravaggio e conti di Pagliate, Silva feudatari di Canepa, Silva marchesi, Silva conti della Biandrina, Simonetti feudatari di Limido e conti di Torricella, Simonetti conti, Sirtori, Sitoni da Scotia, Sola o Suola, Solari, Somaglia o Polenghi della Somaglia, Sorbelloni duchi conti e marchesi, Sorbelloni conti della Corte Dovera, Sormani conti di Massaglia, Sovichi, Stampa marchesi di Soncino e conti di Monte Castello, Stoppani marchesi, Strada, Suarez di Ovalle, Scaccabarozzi, Tatti, Telò, Taverna conti di Landriano feudatari di Cilavegna, Terzaghi marchesi di Gorla,

Terzaghi conti di Morazzone, Terzaghi conti, Tizzoni, Tolentini conti della Stacciola, Torriani conti di Azzate, Toscani, Tosi, Trivulzi conti di Melzo e principi della Valle Misolcina, Trivulzi marchesi di Sesto Ultriano, Trivulzi conti di Pontenura, Trotti da Castellazzo conti di S. Giulietta, Trotti marchesi, Vallotta, Varesi conti della Pieve di Rosate, Vassalli, Velasco, Vermeschi conti di Robbio e Zavatarello, Verri conti di Lucino, Vezzoli conti, Viani feudatari di Besozzo, Vitali, Villani Novati conti di Lanzano, Villani Crivelli feudatari di S. Martino in Strada e marchesi di S. Raffaele, Vimercati o Capitani di Vimercato, Visconti duchi, Visconti marchesi di S. Alessandro, Visconti di Castelletto Ornavasso, Visconti Borromei conti della Pieve di Brebbia, Visconti feudatari di Cassano Magnagro, Visconti confeudatari di Fontanè Calvignano, Visconti da Massimo Paruzzaro, Visconti marchesi di Cislago conti di Gallarate, Visconti feudatari di Bisnate Crema, Visconti di Brignano conti di Sezzè e marchesi di S. Giorgio, Visconti di Brignano marchesi di Borgorato, Visconti feudatari di Carono Ghiringhello, Visconti di Locate, Visconti confeudatari di Somma conti di Lonate, Visconti di Somma marchesi della Motta e di S. Vito, Visconti di Melegnano, Visconti marchesi di Riozzo e conti di Carimate, Vismara, Zanati conti di Balsamo.

232. Codice Cicogna 2324. Cartaceo di carte 311; mm. 283 × 194.

Cronaca Veneta preceduta dalla *Origine et discretione della Prima Veneta Nobiltà.*

233. Codice P. D. 43 a. Cartaceo di carte 197; mm. 99 × 67.

Libro de Nobili, cioè, l'anno Mese e Giorno che sono nati et l'anno anco che sono congionti in matrimonio fatto nel Mese di Luglio dell'anno 1710.

Come il numero 63.

234. Codice P. D. 370 b. Cartaceo di carte 225; mm. 203 × 140.

Libro de Nobili. Fu fatto li 20 giugno 1712. — Come il numero 63.

Secolo XIX.

235. Codice Cicogna 121. Cartaceo; mm. 130 × 90.

Dizionario storico di tutte le Venete ex Patrizie Famiglie. Il libretto, compilato nel 1814, accenna alla origine dolle Casate cui segue l'elenco dei Dogi dei quali sono ricordate le principali gesta.

236. Codice Cicogna 259. Cartaceo.

Schede con brevissimi cenni sulle Famiglie patrizie, di ognuna delle quali è impresso su cera lacca il sigillo riproducente lo stemma. Di molti sigilli però è ora scomparsa l'impressione.

237. Codice Cicogna 328. Cartaceo di carte 65; mm. 190 × 143.

Araldica ducale Veneta delle patrizie famiglie da Lucio Anafesto, I Doge, 697, sino l'ultimo, Lodovico Manin, 1789. Origine delle Casate veneziane ed armi poco bene miniate.

238. Codice Cicogna 2460. Cartaceo di pagine 599; mm. 290 × 200.

Memorie estratte succintamente da varii Codici intorno alle Famiglie cittadine Veneziane, con loro stemmi. Queste memorie – eccetto una parte scritta da Angelo Zon – furono raccolte da Emanuele A. Cicogna che ritiene questa sua opera essere *la più copiosa e la meno incompleta che esista intorno alle famiglie cittadinesche.*

239. Codice Cicogna 3620. Cartaceo di carte 104; mm. 341 × 240.

Collezione Genealogica, Storica, Araldica della Veneta Famiglia Patrizia Vendramin. Tratta da stampe e MS. e scritta di propria mano di me Andrea Franceseo Bon q. Nicolò. In Venezia. Anno MDCCCIII.

Il Bon occupavasi di genealogie patrizie e, offrendole alle famiglie, ne riceveva qualche compenso. — Nel codice sono ricordati gli autori e le Cronache dalle quali furono tolte le notizie.

240. Codice Cicogna 3784. Cartaceo di pagine 276; mm. 480 × 330.

Arbore della Nobilissima famiglia Priuli . . . . posto insieme per opera di Girolamo Priuli Primo - MDCXVI.

Oltre agli alberi e alle notizie genealogiche, il Codice contiene elenchi di donne e di personaggi illustri della famiglia Priuli. La presente copia, tolta da un Codice del secolo XVIII che già apparteneva alla famiglia stessa, fu eseguita da Giambattista Lorenzi.

241. Codice P. D. 4 c. Cartaceo di cinque volumi; mm. 263 × 182.

Cittadini Veneziani.

Importante Codice contenente l'origine, la genealogia e le armi delle famiglie cittadinesche veneziane. È opera del dottor Giuseppe Tassini che, per la compilazione, si valse dei volumi intitolati *Privilegi* e dei *Misti* del Senato, dei *Notatorî* delle soppresse Corporazioni religiose, dei Testamenti e di varie Cronache cittadinesche manoscritte.

242. Codice P. D. 243 c. Cartaceo; mm. 332 × 230.

Cenni storici sulla origine della famiglia Costantini Olivieri, Nobile Tribunizia Veneziana ed aggregata al Nobile Consiglio di Parenzo ed a quello di Rovigno (Istria). — Genealogie per vari rami della famiglia ed illustrazioni bibliografiche per le medesime. — Venezia dicembre 1884.

Sono anche riprodotti a colori, molti stemmi di famiglia.

243. Codice P. D. 5 d. Cartaceo; mm. 380 × 266.

Armi miniate di tutte le Famiglie Venete patrizie, alle quali seguono brevissimi cenni sull'origine delle Casate stesse.

Secolo XX.

244. Raccolta di 1214 schede riproducenti a colori le armi delle famiglie veneziane che non appartennero al patriziato. Gli stemmi furono diligentemente miniati da Giovanni De Pellegrini che ad ognuno di essi appose l'indicazione della fonte donde fu tratto.

(*La fine al prossimo numero*).

Ricciotti Bratti.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(*Vedi numeri precedenti*).

131ª. Ordine di Malta. — L'Ordine di Malta, glorioso superstite delle istituzioni cavalleresche di altri secoli, si compone oggi di gentiluomini aventi quattro quarti di nobiltà dugentenaria. Gli statuti parlano chiaro: per essere ammessi nel nobile ordine per giustizia o per devozione, bisogna produrre le prove di nobiltà; di condotta civile e morale; di purezza di sangue senza infezione di sangue ebreo o maomettano; conviene essere presentato da quattro gentiluomini ben noti all'Ordine, e il candidato è così in piena, pienissima regola, nè può essere rifiutato. Si violerebbero le costituzioni; si farebbe oltraggio al candidato ed ai quattro suoi padrini. Io non so di alcun caso simile e non credo si possa citare. L'Ordine è troppo serio per fare dispetti ai candidati. Dunque la domanda del signor F. G. C. cade da sè, e se egli ha i documenti in regola, si presenti al Gran Magistero e sarà accettato. Glielo garantisce

UN CAVALIERE DI MALTA.

132ª. La Santa Casa di Loreto ed i Famigliari di Sua Santità. — Dopo il mio breve studio storico-canonico sui documenti, dai quali risulta chiaramente il titolo di *Familiari* di Sua Santità, che godono i Canonici, i Beneficiati, i Chierici beneficiati ed i Cappellani d'onore Lauretani, ho ricevuto una lettera anonima, scritta in tono da superuomo, colla quale mi vengono rivolte insolenze e si dubita della mia sincerità. Se non fosse una questione seria — per me tutto ciò che riguarda Loreto merita attenzione e riguardi — avrei buttata inesorabilmente nel cestino la lettera insolente e l'avrei lasciata senza risposta. Ma in questo caso particolare debbo rispondere, perchè c'è chi pesca nel torbido e vorrebbe togliere la calma e la sincerità alla discussione in discorso, che desidero venga risolta. Intanto al volgare ed insolente scribacchino, che non ha il coraggio di firmare le sue plateali insolenze, rispondo che, se non crede alle mie osservazioni ed alle fonti autentiche, da cui ho prese le notizie del titolo di *Familiare* di Sua Santità — titolo, cogli annessi privilegi, spettante al clero effettivo ed onorario lauretano — vada a Loreto, dove nell'Archivio della S. Casa, nell'Archivio Capitolare, nell'Archivio della Congregazione Universale, troverà scritto che, davvero, Giulio II diede al clero lauretano *i privilegi, de jure et de consuetudine, propri dei Familiari ecclesiastici della*

Corte Pontificia, e che Mons. Vescovo Gallucci li estese anche ai *Cappellani d'onore* coll'approvazione della S. Sede. Nei medesimi Archivi troverà pure la risposta della S. Congregazione dei Riti, che, a nome del Sommo Pontefice Leone XIII, diede al Vescovo postulante, e siccome *Verba volant et scripta manent*, così la riporto integralmente:

LAURETANA.

Sacrorum Rituum Congregatio his precibus, a subscripto Secretario relatis, censuit rescribendum: R. mus Episcopus [Lauretanus] orator in casu utatur jure suo: et nichil impedit quominus Cappellani, quos ad honorem Beneficiariorum evehere duxerit, etiam insignia deferant ipsis Beneficiariis propria.

Die 30 Maii 1879.

D. Card. Bartolini S. R. C. *Praefectus.*
P. Nelli S. R. C. *Secretarius.*

Ora se il mio avversario, che, a giudicarlo da certe parole, deve essere un modernista ipercritico della più bell'acqua, non vuole ammettere che Giulio II, concedendo i *privilegi de jure et de consuetudine*, diede privilegi di nome e non di fatto — cosa ridicola ed assurda — bisogna che logicamente, storicamente e legalmente indaghi — come ho fatto io — quali siano, secondo il diritto canonico vigente, tali privilegi. Forse gli sembrano troppo ampli ed onorifici: allora ne cerchi la ragione nell'affetto e nella pontificale benevolenza dei Papi verso il Clero Lauretano, che forma la nobil corte ecclesiastica dell'insigne e celebre tempio, il quale, da sei secoli devotamente custodisce la S. Casa di Maria. A. D. Ràdeca.

DOMANDE.

134ª. **Il grado di Gran Capitano nell'esercito di Ferdinando V.** — Nell'esercito di Ferdinando V il Cattolico il grado di Capitano, conferito, per lo più a persone nobili, era così eminente che Consalvo di Cordova, supremo duce dell'esercito stesso, non si appellava che *Gran Capitano*.

Posto ciò, si desidera sapere:

1° se tal grado equivalesse a quello di colonnello o di generale degli eserciti odierni.

2° se l'esservi stato in una famiglia un ascendente rivestito di siffatto grado costituisca per la medesima una prova di nobiltà. R. V.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Daugnon (de) F. F. *Il Cane nella storia e nel mondo simbolico.* — Crema, 1907, Pausi e Cattaneo, in-8°.

Il Conte Foucault de Daugnon che si occupò tanto in passato di cose araldiche, da qualche tempo aveva tralasciato i nostri studi e ci compiacciamo di vederlo nuovamente sulla breccia, sempre pieno di brio come quando dettava il suo brillante almanacco dell'*High-Life*. Tratta ora del cane nelle sue diverse manifestazioni e naturalmente non lo dimentica nelle Imprese, come fu usato da un Gonzaga, da uno Sforza, da un Baglioni, da un Piccolomini, ecc. Dedica un articolo al cane nell'araldica e riporta gli stemmi di molte famiglie che lo adottarono. Parla poi del cane negli ordini cavallereschi, e, consentaneo al suo costante affetto agli studi araldici, termina esclamando che i feroci sforzi del 1793 non poterono abbattere l'araldica; essa rimane impavida *malgré la lanterne* e la macchina del dott. Guillotin. Quest'ultima più non esiste, ma la prima è sempre là a minacciare l'incauto borghese sfuggito alle fionde dei novelli Balilla dello sfacelo sociale.

Trombetta Aloysio. *De juribus et privilegiis Praelatorum Romanae Curiae.* — Surrenti, 1906, Onofrio, in-8°.

Quest'aureo libro è frutto di profondi studi e di gravissime ricerche ed era assai desiderato perchè nessuno fin qui raccolse e stabilì a seconda delle norme volute dalle Bolle pontificie, dalle Congregazioni e dal Cerimoniale, i privilegi ed i diritti dei Protonotari apostolici, dei Prelati domestici, dei Camerieri del Sommo Pontefice e dei suoi Cappellani. L'A. nulla ha trascurato per rendere il suo lavoro completo, e vi riporta anche quanto ai diritti araldici dei Prelati si riferisce. Però per i Protonotari apostolici, partecipanti, soprannumerari *ad instar* e titolari, non stabilisce le diversità dei cappelli sopra gli stemmi, poichè è verissimo che a' principî del secolo scorso i Protonotari partecipanti e naturalmente quelli *ad instar* usavano il cappello nero con i fiocchi rossi, ma il cappello col tempo fu cambiato in violaceo, e non si dica che sia riservato soltanto ai partecipanti, poichè quelli *ad instar*, ossia onorari, godono le medesime prerogative; solo i Protonotari titolari portano il cappello nero, ma anche i fiocchi sono interamente neri.

Raccomandiamo vivamente ai nostri lettori questo importante trattato canonico-liturgico che altamente onora l'illustre monsignor Trombetta.

Rizzoli Luigi, jun. *I sigilli nel Museo Bottacin di Padova*, vol. II, secoli XVII-XIX. — Padova, 1908, Società Coop. Tip., in-8° gr.

Continuazione di uno dei più importanti lavori di sfragistica fatti in questi ultimi tempi. Ci rallegriamo vivamente col chiar. A. per questo secondo volume che abbraccia i secoli XVII a XIX. Una parte dei sigilli posseduti dal Museo Bottacin di Padova si riferisce a nobili famiglie, fra le quali i Porcia, i Da Ponte, i de Lazara, Corner, Zacco, Lion, Selvatico, Da Rio, Zuecca, Dondi, Borromeo, Capodilista, Cittadella, Lenguazza, Maldura, Marchetti, Manzoni, Mussato, San Bonifacio, Trevisan, Vigodarzere, ecc.

Interessantissima la raccolta dei sigilli ufficiali del periodo napoleonico e della rivoluzione italiana.

Le note illustrative dimostrano con quanta coscienza il dott. Rizzoli abbia proceduto nella classificazione di questi sigilli affidati alle sue cure.

Pellot Paul. *Les ordres chevaleresques du Royaume de Portugal.* — Reims, 1908, Imp. Coopérative, in-8°.

Traduzione del lavoro del chiar. Comm. Padula, di cui già ci siamo occupati. Il Cav. Pellot ha voluto illustrarlo, con nuove incisioni delle decorazioni, di un disegno perfetto.

Avremmo voluto fosse ricordato il ramo portoghese dell'Ordine di Malta che è indipendente dal Gran Magistero di Roma.

Joûbert Chev. **Joseph.** *Dom Carlos I^er^, Roi de Portugal.* — Paris, 1908, Chaix, in-8°.

Il nostro egregio e chiar. collega Cav. Joûbert, ha dedicato alcune pagine commoventi alla memoria del compianto Re D. Carlo I. Egli ha pubblicato anche la biografia del Conte Oscar de Poli, nuovamente ampliata e riveduta.

Le due monografie sono corredate di ritratti e di stemmi.

Colombo Alessandro. *Due diplomi imperiali del secolo XII e la famiglia Barbavara De-Castello.* — Vigevano, 1907, Borrani, in-8°.

Dotta illustrazione di due pergamene riguardanti i Conti di Castello, signori di Pallanza. La prima è una conferma di antichi privilegi e possessi fatta da Federico Barbarossa il 30 luglic 1152; la seconda è un diploma dell'Imperatore Enrico VI del 2 dicembre 1191. Questi Conti da Castello erano detti de Barbavara e da essi derivarono i Barbavara di Gravellona e Vigevano; i Cavalcasella e Crollamonte estinti: ciò che l'A. dimostra e rafforza con l'accurato esame dei documenti, studiando l'albero della famiglia e traendone confronti tali da potere infine stabilire su storiche basi la genealogia di questa antichissima famiglia, da cui sortì quel Francesco Barbavara illustre ministro dei Visconti a' principi del XV secolo.

Cronologia de los Obispos de Santo Domingo. — Santo Domingo. 1908, « Boletin Eclesiastico », n. 23.

La diocesi Dominicana è Primate delle Indie, ossia di America, e fu fondata da Giulio II nel 1511. Il primo Vescovo di Santo Domingo fu fra Francesco Garcia de Padilla, francescano, che morì prima di essere consacrato; il secondo fu Alessandro Gerardini di Amelia, che per otto anni resse la Chiesa Dominicana. Mancava però fino ad oggi la serie completa dei loro successori e non era facile cosa il compilarla per mancanza di documenti. Non crediamo commettere una indiscrezione facendo conoscere il nome dell'erudito estensore di questa serie cronologica, che è quello dell'illustre attuale Arcivescovo di Santo Domingo monsignor Adolfo Nouel, il quale, dopo faticose ricerche negli Archivi romani, è riuscito a completare questo elenco che fa parte di un'opera di maggiore mole che ci auguriamo presto di vedere pubblicata.

Boletín de historia y antigüedad. — Bogotá, 1908, Anno V, N. 53.

Questa Rivista, organo dell'Accademia Nazionale di Storia di Colombia, pubblica interessanti studi di storia locale fra i quali si riferiscono particolarmente al nostro ramo l'articolo sulla bandiera e lo stemma di Cundinamarca e i documenti riguardanti il titolo di *Liberatore* concesso al Generale Simón Bolivar nel 1813. Fu Simón Bolivar il fondatore dell'Ordine equestre che da principio si chiamò Ordine dei Liberatori e che i popoli riconoscenti vollero in seguito si chiamasse del Liberatore e fu perciò detto anche del Busto di Bolivar, per l'effigie del grande guerriero dell'Indipendenza americana.

Sens G. *Histoire d'une médaille.* — Arras, 1908, Guyot, in-12°.

Dotta illustrazione di una medaglia coniata nel 1757 in occasione della nascita del Conte d'Artois, che fu re col nome di Carlo X. Gli Stati di Artois fecero coniare questa medaglia che porta da un lato l'effigie del Re Luigi XV e dall'altro la Francia che presenta alla provincia il neonato. Il lavoro è corredato di documenti e di belle riproduzioni della medaglia e di una stampa commemorativa del fatto.

Foscarini avv. **Amilcare.** *Gli Urosio esuli in Terra d'Otranto.* — Lecce, 1908, Bortone, in-8°.

L'egregio A. che ha illustrato le famiglie della Terra d'Otranto e di cui altra volta ci siamo occupati, pubblica oggi il risultamento dei suoi studi, per stabilire la discendenza della famiglia Urosio, da Stefano Milutin Uros II Re di Serbia († 1321), e studia particolarmente Teodoro Kan Urosio, ultimo principe regnante della sua dinastia, il quale riparò a Lecce nel 1448.

Nel censimento del Cesi del 1508 è ricordata la famiglia di *Franciscus Rex Sclavorum.* Gli Urosi erano infatti Despoti, titolo che equivaleva a quello di Sovrano.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. M. F. il Re di Portogallo D. Manuel II è stato nominato Gran Croce dell'Ordine.

S. E. il Visconte di Pesqueira, Gran Collare del Supremo Ordine pontificio del Cristo, ha presentato solennemente all'Augusto Sovrano la Bolla e le insegne dell'Ordine, al quale apparteneva pure il compianto Re Don Carlo I. Anche S. M. la Regina Amelia è Dama di prima classe dell'Ordine.

— Il Patriarca di Gerusalemme, con diploma del 30 aprile ultimo, ha nominato suo Rappresentante nel Messico per l'Ordine del Santo Sepolcro, l'Ecc.mo signor D. José Maria Domínguez de Murta, Gran Croce dell'Ordine. Questo egregio gentiluomo, che discende dalla famiglia genovese del Doge Giovanni de Murta, è già insignito della Gran Croce di S. Gregorio Magno, di quella dell'Ordine Spagnuolo della Beneficenza e di altri Ordini.

— Sono stati nominati Gran Croce dell'Ordine S. E. il signor D. Carlo, Rincón Gallardo y Romero de Terreros, marchese di Guadalupe-Gallardo, primogenito degli Ecc.mi duchi di Regla più volte Grandi di Spagna di prima classe; l'Ecc.mo generale D. Manuel F. Loera, insignito di varie importanti decorazioni e l'Ecc.mo signor D. Luigi Bermejillo y Martínez Negrete, marchese di Mohernando, maggiordomo di settimana di S. M. il Re D. Alfonso XIII, ex-deputato, commendatore del Cristo, etc.

— È stata nominata Dama di prima classe, l'Ecc.ma signora Donna Dolores Barron de Rincón Gallardo, moglie del generale messicano Don Pedro Rincôn Gallardo, fratello del defunto marchese di Guadalupe Gallardo, ex senatore e governatore del Distretto federale ed inviato straordinario e ministro plen. del Messico in Russia, Germania ed Inghilterra. La signora de Rincón Gallardo è insignita della Croce *Pro Ecclesia et Pontifice.*

— L'Ecc.mo dott. D. Enrico de Argáez, sottosegretario di Stato del Ministero degli esteri e rappresentante dell'Ordine in Colombia, è stato promosso al grado di Commendatore con placca.

— Il signor D. Filippo de Iturbe é Idaroff, ex diplomatico messicano, ha ricevuto simile onorificenza.

— Il comm. Giuseppe Salviucci di Roma è stato insignito della Croce di commendatore.

— Hanno ricevuto il grado di cavaliere l'Ecc.mo D. Luigi Tanco di Argáez, Ministro plen. e inviato straordinario di Colombia nel Brasile, nell'Argentina e nel Chile; D. Angelo Algara y Romero de Terreros dei duchi di Regla, segretario d'Ambasciata del Messico a Washington, e D. José Gonzalez Missa comm. di S. Gregorio Magno.

Arcadia. — Il nostro ottimo amico il signor marchese di San Francisco D. Manuel Romero de Terreros, ha ricevuto dall'Ill.mo e Rev.mo monsignor Bartolini il diploma e le insegne di Arcade Romano.

Varie. — I nobili coniugi barone cav. Andrea Massa e Donna Sofia Massa nata Sersale dei principi di Castelfranco e dei duchi di Cerisano, sono stati rallegrati dalla nascita di una bambina. Auguri di cuore.

— La contessina Paola Raineri Biscia, figlia dell'illustre conte commendatore Camillo, di Bologna, testè sposata al chiar. cav. Giuseppe Mondani, è stata ricevuta il 26 maggio scorso insieme al marito, in particolare udienza da Sua Santità. Il Santo Padre ebbe parole di paterna benevolenza per la coppia felice.

Necrologio. — L'aristocrazia romana ha subìto una grave perdita per la morte del marchese D. Giulio Sacchetti, vero modello del laico cattolico, che impiegò tutta la sua vita a favore di opere buone ed a vantaggio delle associazioni di cui era l'anima. Egli era coadiutore di suo padre, marchese D. Urbano Sacchetti, nella carica di foriere maggiore dei Sacri Palazzi Apostolici. Era insignito di cospicui ordini cavallereschi e fra essi il Gran Cordone dell'Ordine del Santo Sepolcro, quello della Concezione di Villaviçosa del Portogallo e di San Silvestro; commendatore con placca di San Gregorio e dell'Aquila rossa di Germania.

Aveva sposato nel 1888 la marchesa Teresa Gerini, figlia di una principessa Borghese, da cui ha avuto prole. Era figlio primogenito di D. Urbano Sacchetti patrizio romano coscritto, cavaliere di Malta, Gran Cordone dell'Ordine Piano, etc. e di Donna Beatrice Orsini dei duchi di Gravina. Gli succede il fratello D. Clemente, mentre l'altro fratello D. Luigi, ha assunto il cognome Barberini ed il titolo di principe di Palestrina.

Prendono il lutto le nobili famiglie Gerini, Borghese, Barberini, Orsini, Bezzi, Torlonia, Serlupi, Fani e Guglielmi.

— Apprendiamo con dispiacere la morte di un egregio cultore dei nostri studi, il comm. Felice de Meleniewski, ciambellano dell'Imperatore di Russia, commendatore di San Vladimiro e di San Gregorio Magno; cavaliere di Malta, etc., spentosi recentemente a Kiew.

Cattolicissimo, rese grandi servigi alla Chiesa. La sua famiglia era alleata a molte Case importanti russe e polacche.

Libri ricevuti in dono. — Dal signor marchese di San Francisco: *Los Condes de Santiago por Alejandro Villaseñor y Villaseñor.*

Dal signor cav. Paul G. Goré: un album contenente stemmi di famiglie russe e polacche.

Dall'Ill.mo e Rev.mo Mons. Salvatore Talamo, il suo recentissimo libro: *Il concetto della schiavitù da Aristotile ai dottori scolastici.* L'opera è vendibile al prezzo di L. 6.00 franco di posta, presso l'Ufficio della « Rivista Internazionale », Torre Argentina, 76 - Roma.

Ringraziamo vivamente i gentili donatori.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

La Duchesse de Berry et les d'Orléans

La campagne ignoble contre la mère d'Henri V ne peut venir que des mêmes personnes qui aujourd'hui comme en 1845 veulent flétrir dans le sein maternel même, *celui* qui *sans trône*, en *exil*, fut le *plus Grand des Rois*, plus Grand que Louis XIV, et sous le nom d'Henri V ensevelit dans son drapeau blanc fleurdelysé et sans tache, la glorieuse monarchie des Bourbons, âme de la France durant dix siècles et plus. Et Orléans, chassé du lit funèbre du Roi Henri V par son testament, voudrait se venger en en faisant un bâtard!

Allons! Allons, *la boue* ne saurait salir le soleil, le soleil c'est Bourbon, la boue c'est l'*autre!*

On a créé une légende sur Henri V.

Beaucoup *ont cru*, et croient encore, que Henri V n'a pas régné parce qu'il a refusé le drapeau tricolore! C'est une légende et un faux historique.

Henri V a parfaitement accepté le drapeau tricolore, d'autant mieux qu'il *était le drapeau même* de Louis XIV, mais la légende *du refus* de souiller le drapeaux *blanc*, cache la vérité historique ci-contre.

Je la tiens *des témoins*, et *acteurs eux-mêmes*, morts depuis.

Le Roi était à Versailles, secrétement, dans une chambre contigue à la sienne, le *Maréchal de Mac Mahon*, ce FAUX BAYARD; orléaniste *enragé*, traitre à son souverain Napoléon III, duquel il tenait tout, et, que sans souci de son honneur de soldat, de Maréchal de France, de ses serments, il accepta de remplacer, en recevant le mandat d'une Chambre sans mandat pour lui donner la présidence; elle-même félonne et factieuse contre le souverain légitime Napoléon III. Ce Maréchal se tenait donc près de l'appartement du Roi. Il eut une conférence avec le

Duc De Broglie, d'Audiffred Pasquier, Jules Simon, Thiers (qui le croirait?) à la suite de laquelle, le Duc de Broglie pénétra auprès du Roi :

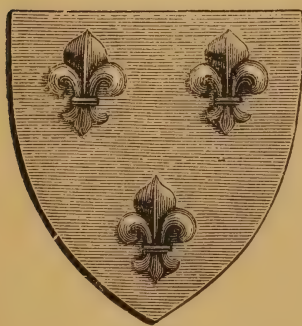
“ Sire, lui dit le Duc, tout est disposé à faire acclamer le Roi, mais comme chef du parti orléaniste en France, au nom et en l'absenec du Comte de Paris, au nom de mon parti, il ne reste plus qu'une dernière formalité à remplir, pour *sceller* la paix entre les deux branches, entre Bourbon et Orléans. Mais cette formalité, la seule qui n'ait *été discutée, parce qu'elle* n'est pas discutable, *elle est de droit;* est une formalité capitale. Après la mort d'Henri V, sans enfants, le droit désigne le Comte de Paris comme *seul héritier des Bourbons éteints.* C'est la règle. – Je l'*avoue* parfaitement, Messieurs, dit Henri V, et je ne vois même pas comment on suppose que je l'ignore. – Très bien, sire, dit alors de Broglie, alors tout est pour le mieux, dans quelques heures les troupes vont vous acclamer ! – Mais, dit Henri V, je ne saisis pas, achevez Monsieur le Duc. – Et bien, dit de Broglie, *le même acte qui va* proclamer le Roi légitime, contiendra la proclamation légitime du Comte de Paris comme Dauphin et Prince héritier d'Henri V. Votre Majesté l'adoptera, ainsi seront finies les scissions qui nous divisent. – Messieurs, dit Henri V, je ne puis accepter cette condition. Vous l'avez dit, le cours normal des choses, après notre mort, amène d'Orleans, je ne m'y opposerai pas, je vous en donne ma parole de roi, mais c'est tout ce que je puis faire !

“ C'est insuffisant, dit de Broglie. Notre condition est formelle, absolue „. Alors, se levant sublime et indigné, Henri V répondit: “ Il était inutile de me déranger, Messieurs, Dieu pourvoira
“ au salut de la France, mais vous voulez me faire adopter le
“ propre petit fils de celui qui a emprisonné ma mère et l'a
“ trainée dans la boue, de celui qui a renversé le Trône légi-
“ time, de celui dont le grand-père a rougi du sang de Louis XVI.
“ Messieurs, c'est trop !

“ Le désir de régner, ne fera pas oublier au fils de vos Rois, ce qu'il se doit à lui-même ; je retourne à Frosdhorf, en exil, emportant sans tache le drapeau immaculé de vos Rois; il descendra avec moi dans la tombe aussi pur que je l'ai reçu.

Moi mort, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais l'héritier de St Louis et d'Henri IV ne déchirera pas de ses mains l'honneur royal „.

Le Roi salua, tourna le dos, et une heure après il sortait de France, laissant à Versailles les orléanistes, les machiavels consternés, avec pour compte la voiture du sacre déja prête. Ils n'auraient voulu ne se servir d'Henri V que comme marchepied pour d'Orléans! Et à *sa mort* Henri V interdit au Comte de Paris de conduire son deuil, il refusa de le voir jusqu'au dernier soupir. Ce furent les Duc de Parme et de Bardi qui menèrent le deuil royal. Paris suivait derrière au 5ème rang. Ils se vengèrent en couvrant de boue la Veuve du Roi, la Comtesse de Chambord, en raillant le Roi, et ses neveux. Voilà la vérité. Tout le reste est mensonge. Et les résurrections de mémoires de cette harpie qui fut la Comtesse de la Boigne, contre la Duchesse de Berry, qui trainaient dans les journaux de Paris il y a trois semaines, n'avait d'autre but: abaisser la maison de Bourbon, *seul moyen* de la mettre *un peu moins haut* au-dessus de celle de d'Orléans.

Monseigneur DISSARD.

La mala pianta, che la terra cristiana tutta aduggia

§ I. — I primi Capetingi.

Nel quinto cerchio della montagna del Purgatorio, là dove, stesi bocconi per terra con mani e piedi legati, giacciono coloro che troppo ebber la mente rivolta ai beni terreni e cioè prodighi ed avari, Dante ode un d'essi citar tali esempi di disinteresse, da non potersi trattenere dal domandargli chi, nel mondo, fosse stato. E quegli:

> .....I' ti dirò, non per conforto
> Ch'io attenda di là, ma perchè tanta
> Grazia in te luce prima che sie morto.
>
> I' fui radice della mala pianta,
> Che la terra cristiana tutta aduggia
> Sì, che buon frutto rado se ne schianta.
>
> Ma se Doagio, Guanto, Lilla e Bruggia
> Potesser, tosto ne saria vendetta;
> Ed io la chieggo a Lui che tutto giuggia.
>
> Chiamato fui di là Ugo Ciapetta:
> Di me son nati i Filippi e i Luigi,
> Per cui novellamente è Francia retta.
>
> Figliuol fui d'un beccaio di Parigi:
> Quando li regi antichi venner meno
> Tutti, fuor ch'un renduto in panni bigi,
>
> Trova' mi stretto nelle mani il freno
> Del governo del regno, e tanta possa
> Di nuovo acquisto, e sì d'amici pieno,
>
> Ch'alla corona vedova promossa
> La testa di mio figlio fu, dal quale
> Cominciàr di costor le sacrate ossa.
>
> *Purg.*, XX, 40-60.

È dunque questa che parla l'anima di Ugo Magno, fondatore di fatto della dinastia de' Capetingi, la terza de' re di Francia, succeduta nel 987 a quella de' Carolingi, la seconda, la quale era a sua volta subentrata, nel 752, a quella de' Merovingi. Di questa prima dinastia, fiorita in un tempo troppo lontano da quello di cui ci intratteniamo, punto ci occuperemo; della seconda, soltanto per

notare come, fondata di fatto da Carlo Martello, di diritto da Pipino il Breve, prendesse nome da Carlomagno; per ricordare che, al momento della sua decadenza dal trono, avea dati alla Francia ben tredici re, compreso lo sfortunato Carlo di Lorena; per rilevare infine come, secondo l'Ottimo seguito fedelmente da' più dei commentatori, si sarebbe estinta in un Rodolfo, *renduto in panni bigi* e cioè fattosi monaco e divenuto per santa vita arcivescovo di Reims; spiegazione alle parole del Poeta che non trova storico riscontro, stantechè gli ultimi della razza di Carlomagno furono appunto i discendenti di Carlo di Lorena, mancati tre secoli dopo. Molto più a lungo ci soffermeremo invece sulla dinastia Capetingia la quale, dall'anno in cui cominciò a regnare fino al 1300, su undici sovrani, come Dante accenna e come più sotto vedremo, contava già quattro Filippi ed altrettanti Luigi; e, naturalmente, ci occuperemo per primo dello stipite suo, quell'Ugo il Grande o il Bianco che abbiamo udito or ora irrompere in amara invettiva contro i suoi discendenti.

Fu questi, non figliuolo d'un beccaio di Parigi come già fu creduto, ma bensì di un re e precisamente di quel Roberto d'Aquitania che portò la corona di Francia fino al 923, nel quale anno rimase ucciso a Soissons in un combattimento datogli dal suo competitore Carlo il Semplice. E Roberto d'Aquitania era a sua volta figlio di Roberto il Forte conte di Parigi e d'Angiò, morto nell'866, che alcuni fanno, nientemeno, discendere dall'eroe sassone Witikindo. L'antica tradizione dunque, che il Poeta, in dispregio della Casa de' Capetingi, fece sua, deve ritenersi nata dall'aver forse avuto Ugo il grande il privilegio di provvedere la città di Parigi delle bestie da macello; e in tal caso veramente, se non un beccaio, era sempre un incettatore di vaccine.

Comunque fosse questo Ugo, nato verso la fine del IX secolo, conte di Parigi, duca di Francia, abate di S. Dionigi, di S. Germano dei Prati, di S. Martino di Tours, era il più potente barone di tutto il paese compreso fra la Senna e la Loira, tanto che il soprannome di *grande* gli proveniva appunto da' suoi immensi possessi. Scorse egli l'agonia de' Carolingi e, indovinando prossimo l'insediamento della sua Casa sul trono, ebbe unica cura d'aumentarne la possanza, sicchè una volta ascesavi più non ne avesse a decadere. Durante tutta la vita non si occupò dunque se non di guerre, d'intrighi, di tradimenti, sostenendo or questo or quello a seconda dei propri interessi, e, senza compromettere l'esito del

proprio lavoro con intempestive audacie, morì, nel 956, semplice duca, sicuro però che i suoi discendenti sarebbero re. Venne allora la volta del figlio suo primogenito Ugo Capeto, fondatore di diritto e di nome della terza dinastia.

Nacque egli verso il 946 e il soprannome di *Capet* o *Chapet* italianizzato secondo l'uso de' tempi, in *Ciapetta*, gli proveniva o dalla grossezza della testa, o dal carattere cocciuto, nel qual caso il suo nome verrebbe a significare Ugo il Testardo; o, meglio, da un cappuccio o cappa che portava abitualmente, senza dubbio come abate laico di più monasteri. Infatti, se in qualche cronaca lo troviamo rammentato come *Hugo Capatus* (*a capa*), in altre come *Hugo Caputii* (*a caputio*), ciò torna lo stesso perchè, tanto *capa*, quanto *caputium*, significavano quella sorta di vestimento che cuopriva contemporaneamente la testa e una parte delle spalle. Del resto non è ben provato che questo soprannome appartenesse soltanto al figlio e non anche al padre; perchè, oltre a Dante che lo attribuisce non al re ma al duca Ugo, nella cronaca del monaco Alberico trovo: « *Pater ejusdem Regis, Dux Hugo Capatus, fuit filius Regis Roberti* », sicchè anche qui il Capeto è il duca e non il re. Per chiarezza di esposizione però continueremo a distinguere con tal soprannome solamente quest'ultimo.

A dieci anni il giovane Capeto ereditò i beni paterni e finchè rimase sotto la tutela della madre e cioè durante la sua minore età, vi ebbe una specie di tregua nella lunga lotta intrapresa dalla sua famiglia e dal suo partito contro gli ultimi Carolingi. Ma dopo la morte di Luigi V il Fannullone, avvelenato nel 987 e che era sopravvissuto appena un anno al proprio padre Lotario, avvelenato nel 986, l'assemblea dei baroni, riunita a Senlis, scartando le pretese di Carlo duca di Lorena, fratello del penultimo re, innalzò al trono l'onnipossente duca di Francia. Colla sua consacrazione, avvenuta a Noyon il 1° di luglio 988, fu irrevocabilmente decretata la decadenza della seconda dinastia. Carlo di Lorena fece, è vero, valere le sue pretese colle armi e s'impadronì di Laon; ma, tradito da' suoi e consegnato a Ugo, fu da lui mandato a morire nelle prigioni d'Orléans. I suoi figli, gli ultimi della razza di Carlomagno, si rifugiarono in Germania, ove la loro posterità si estinse oscuramente nel XIII secolo. Quanto a Ugo Capeto, a questo fondatore di dinastie, che dovette la corona piuttosto che alle proprie qualità, alla forza delle cose e al favore della Chiesa e della feudalità, favore che ricambiò largamente, null'altro saprei dire, nulla di veramente notevole avendo egli compìto.

Roberto II il Pio suo figlio, nato a Orléans nel 971, succedette al padre nel 996. Ripudiata la prima moglie Susanna, sposò in seconde nozze la propria lontana parente Berta di Borgogna, che dovette pure ripudiare per volere dal papa che lo aveva, per un tal fatto, scomunicato; in terze, Costanza di Tolosa, che lo rese infelicissimo, giungendo fino a fargli ribellare i figli. Roberto li vinse, li perdonò e lasciò morendo il trono ad Enrico suo primogenito. Scrisse inni sacri che si cantano ancora.

Di Enrico I, nato nel 1011, successo al padre nel 1031, non sappiamo se non che ebbe a lottare contro la madre e i fratelli per conservare lo Stato, che li vinse grazie all'appoggio datogli dal duca di Normandia Roberto il Diavolo, e che, sotto il suo regno, fu istituita la « tregua di Dio » per mettere un freno alle guerre intestine che desolavano la Francia. Morì nel 1060.

Filippo I, nato nel 1053, suo figlio, combattè con infelice esito contro Roberto il Frisone conte di Fiandra, con qualche vantaggio contro Guglielmo il Conquistatore re d'Inghilterra. Ripudiata la moglie, provocate ribellioni, scomunicato, morì a Melun nel 1108.

Luigi VI il Grosso, figlio del precedente, nato verso il 1078 e già, vivente il padre, associato a lui nel governo, come ebbe tutte in suo pugno le redini dello Stato, si adoperò con ogni sua possa a rialzarne le sorti. Tentò di riconquistare la Normandia, osteggiò i baroni, combattè ad oltranza il sistema feudale, favorì l'istituzione dei comuni, consigliato forse in questa nuova politica dal saggio abate Suger suo ministro. Fu insomma il primo de' Capeti che sul trono di Francia portasse, non vane pompe e pratiche superstiziose, ma ambizione da principe e attività da guerriero.

Luigi VII il Giovane suo secondogenito, nato nel 1119, asceso al trono nel 1137, prese parte alla seconda crociata e pugnò valorosamente, per quanto sfortunatamente, contro gli infedeli. Tornato in patria, ebbe a lottare prima coi grandi vassalli, poi cogli inglesi ancora padroni di tutto l'occidente della Francia. Morì nel 1180, dopo aver fatto consacrare re a Reims il proprio unico figlio maschio Filippo II Augusto.

Questi, benchè alla morte del padre contasse soli quindici anni d'età essendo nato nel 1165, appena incoronato spiegò grande fermezza, sottomise i vassalli riottosi, proscrisse gli ebrei, combattè vantaggiosamente contro Enrico II d'Inghilterra. Con Riccardo Cuor di leone suo erede venne ad accordo, ma soltanto per la spedizione d'Oltremare; chè, tornato dall'Asia, osteggiò accanitamente

tanto lui quanto il suo fratello e successore Giovanni Senza terra. Benchè si fosse alienato la Chiesa, ripudiando la moglie Ingeburga di Danimarca per sposare Agnese di Merania, tuttavia la vittoria di Bouvines, riportata il 27 di luglio 1214 sull'imperatore Ottone IV, gli assicurò il primato sui principi d'Europa. Favorì il commercio, le arti, le lettere e le scienze. Morì nel 1223. Fu detto Augusto dal mese della sua nascita, avvenuta in agosto.

Luigi VIII il Leone, suo figlio, nato nel 1187, quando fu assunto al regno aveva già combattuto più volte contro gli Albigesi. Continuando perciò, con esperienza di provato guerriero, l'opera paterna, ritolse ad Enrico III d'Inghilterra tutto il paese fino alla Garonna, s'impapronì d'Avignone, sottomise la Linguadoca.

Luigi IX il Santo, figlio del precedente, nato a Poissy nel 1215, succeduto al padre nel 1226, vincitore degli inglesi a Taillebourg e a Saintes nel 1242, fu l'ultimo e forse il più grande e sfortunato guerriero della fede. Malgrado l'opposizione della madre Bianca di Castiglia, cui lasciò la reggenza dello Stato, imbarcatosi per l'Oriente a capo di una poderosa armata il 25 di agosto 1248, discese circa nove mesi dopo in Egitto, prese Damiata e si avanzò vittoriosamente verso il Cairo: ma, dopo l'infelice esito della battaglia di Mansora, cui si aggiunsero i danni della peste e della fame, dovette ritirarsi. Caduto prigioniero fe' stupire i nemici colla grandezza d'animo e l'esemplare rassegnazione. Riscattato, tornò nel 1254 in Francia, ove tutto si dedicò all'assestamento del regno, continuando a deprimere i grandi vassalli, e, malgrado la sua viva fede, mostrandosi indipendente dalla Corte di Roma fino a promulgare la *Prammatica sanzione,* colla quale pose un limite all'autorità che esercitava ed alle imposte che quella Corte levava sul clero francese e dette a quest'ultimo il re per capo temporale e per appoggio. Sedici anni dopo doveva però abbandonare nuovamente la patria alla testa di un'altra crociata e, questa volta, per non più ritornare, chè, appena sbarcato presso le rovine di Cartagine, fu colto dalla peste e morì nella sera del 25 di agosto 1270 dopo aver dato al figlio Filippo i più savi ammaestramenti. Fu canonizzato da papa Bonifazio VIII nel 1297.

Su questo re, due volte passato Oltremare per la liberazione del sepolcro di Cristo e morto mentre ancor inseguiva instancabile il suo altissimo ideale, mi piace soffermarmi alquanto, perchè, a mio avviso, se vi fu principe crociato che meriti, per le sue virtù di guerriero e di cristiano, un cenno specialissimo di lode, si è il

nono Luigi. Di questo pio, animoso, cavalleresco sovrano, cercherò dunque di lumeggiare il carattere con un sol tratto; chè la brevità prefissami mi vi costringe.

Tacerò dunque come egli fosse stato il primo, al momento dello sbarco de' crociati in Egitto, a gettarsi in mare per raggiungere la riva sotto la pioggia dei dardi e delle freccie nemiche; tacerò dell'avere egli salvato, alla battaglia dell'Aschmum, il fratello Carlo d'Angiò, e a quella di Mansora sè stesso, difendendosi, da solo, contro sei cavalieri mussulmani che pretendeano farlo prigione e riuscendo, da solo, a metterli in fuga. Invece ecco quel che narrerò.

Quando, nella disastrosa ritirata de' cristiani lungo il Nilo, il loro decimato esercito si trovò raggiunto ed accerchiato dai saracini, il legato del Pontefice, i principi, i baroni e assai de' cavalieri, riuscirono a riparare nelle navi onerarie e, dati i remi nell'acqua, abbandonarono alla loro sorte i fanti. Questi, accortisi della fuga, corsero furiosi sulla sponda del fiume gridando: « aspettate il re, aspettate il re »; e, non essendo ascoltati, cominciarono con le balestre e cogli archi a saettare i fuggiaschi, sicchè quelli, che non aveano armi da getto con cui rispondere, si dovettero a forza fermare. In mezzo al tumulto comparve allora Luigi e sua immediata cura fu di far desistere i fanti dalle offese; ma poichè i cavalieri, imbaldanziti dalle sue parole, lo incitavano a seguirli, fieramente rispose « alcun pericolo non poterlo separare dai suoi fedeli guerrieri; averli egli condotti seco e voler quindi partir con esso loro, o altrimenti morire in mezzo a loro ». E, mandando con Dio i cavalieri, proseguì il cammino con le fanterie. Poco dopo, colto dalla febbre in grado tale da non poter più reggersi in sella, veniva fatto prigione.

Tale fu Luigi IX di Francia; nè sua moglie Margherita, una delle quattro figlie di Raimondo Berengario IV conte di Provenza sì ben maritate da quel

> .....Romeo, di cui
> Fu l'opra grande e bella mal gradita,
> *Par.*, VI, 128-129.

si mostrò nella sciagura meno grande del regale consorte. Chè, quando giunse a Damiata, ov'ella era rimasta, la notizia della distruzione dell'esercito cristiano e della cattura del re, ella, che pur si trovava nel nono mese di gravidanza ed era già stata colta dai dolori del parto, comprendendo come la difesa della città affidatale potesse essere la salvezza de' prigionieri, subito fe' raccoglier viveri,

sbarrare le porte, munire le mura, esortando i combattenti a disperata resistenza. Poi, ordinato che tutti, tranne il vecchio cavaliere che la servìa da scudiero, si ritraessero dalla sua camera, come fu sola con lui gli si gittò a' piedi, scongiurandolo di concederle la grazia che era per chiedergli. E, come il guerriero ebbe ciò promesso con giuramento, « ebbene », continuò la regina, « io vi domando per quella fede che ora mi avete data che, ove i saracini giungano a impadronirsi della città, anzichè lasciarmi cader viva nelle loro mani, voi mi tagliate il capo colla vostra spada ». « Madonna », rispose il cavaliere, « assai volentieri il farò; ed anzi io avea già in animo di farlo, anche senza vostro comandamento, quando il caso fosse venuto ».

La virtù della moglie ben corrispondea dunque a quella del marito; ma Dante tacque e dell'una e dell'altro, se pure al secondo non volle riferirsi con quel *buon frutto* che egli ammette potersi schiantare, per quanto di rado, dal triste albero de' Capetingi. Eppure di qual lume non sarebbe rifulso il santo monarca su nel quinto cielo, nella lucidissima croce del pianeta Marte, tra le anime di coloro che piamente trattarono le armi! Nè avrebbero potuto arrossire di lui, per pii e grandi che fossero, oltre a Cacciaguida e a quel Giosuè che fermò il sole, Giuda Maccabeo che sottrasse il popolo d'Israello dalla tirannia de' Sirî, Carlo Magno imperatore, Orlando paladino, Guglielmo d'Oringa e Rinoardo suo cognato difensori della Provenza, Goffredo di Buglione conquistator di Gerusalemme, Roberto Guiscardo liberatore della Sicilia; chè, come loro, ei fu grande e pio. A meno che però essi non avessero a disdegno la compagnia di Luigi perchè, per *buon frutto* ch'ei fosse, apparteneа pur sempre alla *mala pianta* cui fu radice il figlio del beccaio di Parigi!

§ II. — I due Filippi.

Quelli invece dalla cui vicinanza avrebbero, con parvenza di ragione, potuto rifuggire gli eroi del cielo di Marte, furono il figlio e, assai più, il nipote di Luigi; ambedue non certo a lui eguali in virtù e rammentati nella Commedia in modo, se non rispondente a spassionato giudizio, tuttavia abbastanza consono alle opere loro. Il primo d'essi

......quel nasetto, che........
Morì fuggendo e disfiorando il giglio,

Purg., VII, 103 e 105.

salmodia, insieme agli altri principi negligenti di loro eterna salute, nell'amena valletta dell'Antipurgatorio. Ed ecco, con neanche due versi, dipinto l'uomo, il cui profilo, fin dal suo primo delinearsi sulla gigantesca tela del Poema, viene così, con quel minuscolo nasino, non solo a presentare un'impronta speciale, ma ad assumere un vero carattere di inferiorità, non tanto di fronte allo zio Carlo I d'Angiò, *colui dal maschio naso,* ma a quanti altri lo circondano; carattere che si sviluppa poi, rammentando come egli, nel 1285, sconfitto sul mare da Ruggeri di Loria, ammiraglio di Pietro III d'Aragona, mentre muoveva in soccorso del proprio esercito guerreggiante in Catalogna e costretto perciò ad abbandonare l'impresa e a ritirarsi a Perpignano, vi morì di febbri e di dolore, dopo avere in tal modo macchiato, nella sua bandiera, l'onore della Francia tutta.

Del resto questo re Filippo III detto l'Ardito, nato nel 1245, asceso al trono nel 1270 quando il padre suo S. Luigi spirò sulla spiaggia di Tunisi, era riuscito ad ottenere sui saracini qualche vantaggio e a mettersi così in condizione di concludere con loro una lunga tregua e di ricondurre in patria, cogli avanzi di un esercito decimato dalla peste, i feretri di cinque membri della sua famiglia, morti durante quella funestissima spedizione. Il flagello però che avea così mietuto i suoi, lo arricchiva delle loro spoglie; sicchè ben presto la contea di Tolosa, il Poitù, l'Alvernia, la Turenna, venivano a raddoppiare l'estensione de' suoi dominî. Nel 1272 il *nasetto* represse una rivolta dei conti di Foix e d'Armagnac e il vigore che spiegò in questa lotta, insieme alla nobile clemenza che usò verso i vinti, assicurarono la pacificazione del mezzogiorno della Francia. Sostenne in seguito una guerra contro i navarresi e tentò tre vane spedizioni in Spagna, l'ultima delle quali, quella contro Pietro d'Aragona, gli costò, come abbiamo visto, la vita. Malgrado la sua mediocrità questo principe, continuatore della politica di Luigi IX, combattè il feudalismo, fece rigorosamente applicare le ordinanze che proibivano o limitavano le guerre private, concedette le prime lettere di nobilitazione, colpo gravissimo al sistema feudale, ingiunse alla gente di toga « di non molestare i non nobili che acquistassero feudi »; tutto considerato insomma se fu *nasetto* e non troppo fortunato nelle armi, non fu nè sciocco, nè malvagio. E a renderlo tale ebbe forse merito grande il fido suo ciambellano Pier de Labrosse, figlio di un gentiluomo della Turenna insignito di una qualche carica alla Corte di Francia; ma che la

leggenda volle invece uomo di oscura nascita e già barbiere del re S. Luigi. Male però ricompensò l'Ardito il buon ministro; chè ad istigazione, secondo si disse, della sua seconda moglie Maria di Brabante, lo fece nel 30 di giugno 1276, impiccare per la gola alle forche di Montfaucon, come convinto d'alto tradimento. È però più logico e probabile che lo sfortunato ciambellano cadesse sotto i colpi della reazione feudale e della gelosia dei cortigiani. Ad ogni modo Dante lo credette innocente e vittima in ispecial modo dell'odio della regina; e l'ingiustizia contro di lui commessa ben ricordò quando, su per la costa dell'Antipurgatorio, tra' negligenti convertiti da morte violenta, incontrò pure

.....l'anima divisa
Dal corpo suo per astio e per inveggia,
Come dicea, non per colpa commisa;
Pier dalla Broccia........
Purg., VI, 19-22.

e ne tolse occasione per ammonire Maria di Brabante che, prima di partirsi dal mondo, facesse in modo da evitar poi per questa sua rea opera, di andar tra' dannati.

Ed eccoci finalmente a Filippo IV il Bello, la bestia nera del Poeta, quello stesso per cui, nella valletta fiorita dell'Antipurgatorio, si dolgono insieme Filippo III l'Ardito, or or da noi conosciuto, e Arrigo III il Grasso re di Navarra; chè

Padre e suocero son del mal di Francia:
Sanno la vita sua viziata e lorda,
E quindi viene il duol che sì li lancia.
Purg., VII, 109-111.

Nacque Filippo il Bello a Fontainebleau nel 1268. Proclamato re a Perpignano subito dopo la morte del padre, in età di soli diciassette anni, richiamò immediatamente in patria l'esercito; si accordò con Edoardo I re d'Inghilterra, alla sola condizione che gli prestasse omaggio per le provincie francesi che ancor possedeva; pose termine alla guerra di Spagna coi trattati di Tarascona e Anagni, che lasciavano la Sicilia alla Casa d'Aragona, il regno di Napoli a quella d'Angiò. Sistemate così le sue relazioni coi più pericolosi vicini, dette sollecitamente mano alla solidificazione dello Stato.

Abile e profondo politico, ma despota avido e crudele, senza fede, senza scrupoli, senza pietà, circondato di cupidi banchieri e di spietati legisti, intraprese anzitutto, con inflessibile rigore, la trasformazione della monarchia feudale in assoluta; evoluzione

necessaria alla costituzione dell'unità francese, ma effettuata con mezzi così ripugnanti da far per allora odiare quelle stesse riforme, la cui immensa importanza dovea esser tanto ben compresa qualche secolo dopo. A tal uopo, mostrandosi fin da principio del suo regno accanito nemico del potere feudale e di quello ecclesiastico, incominciò dal regolare i diritti e i doveri dei borghesi delle città, escluse i tonsurati dal Parlamento e dai tribunali, proibì che gli ebrei fossero arrestati sulla semplice richiesta d'un qualunque monaco, limitò le prerogative del clero, represse fieramente l'usura. Nel 1293, venuto a guerra cogli inglesi, s'impadronì della Guienna; nel 1299 volle invece, per suoi fini politici, accordarsi con loro e, col trattato di Montreuil, dette la propria figlia Isabella in sposa ad Edoardo di Caernarvon, figlio di Edoardo I, colla Guienna per dote, a condizione che quel principe riconoscesse la sovranità della Francia su quella provincia. Voltosi poi alla conquista della Fiandra, il cui conte aveva parteggiato per l'Inghilterra, la occupò per intero; se non che la tirannia e l'avidità del governatore francese determinarono ben presto la rivolta dei fiamminghi. Venuti alle armi, questi, capitanati da Giovanni conte di Namur, schiacciarono, l'11 di luglio 1302, la presuntuosa nobiltà francese alla celebre battaglia di Courtrai in tal guisa, da poter sospendere alle volte della loro cattedrale ben quattromila speroni di cavalieri nemici. E questa fu la vendetta invocata sulla *mala pianta* da Ugo Magno sua radice ed alla quale, fin dal 1300, anelavano Doagio, Guanto, Lilla e Bruggia e cioè Douai, Gand, Lilla e Brouges, quattro tra le principali città della Fiandra poco innanzi, parte per forza, parte con lusinghe da Filippo occupate.

Filippo, che già indovinava prossimo il dissidio coll'autorità papale personificata nel pontefice Bonifazio VIII Caetani, raddoppia allora d'energia per rimediare allo smacco subito. E siccome anzitutto gli è d'uopo provveder danaro, ordina ai sudditi di consegnare al Tesoro il loro vasellame d'oro e d'argento, forza i servi ad acquistare la libertà, vende diplomi nobiliari a chi ne vuole, infine, a corto di altri espedienti, ordina la falsificazione delle monete, ciò che le fece cadere alla metà del loro valore nominale appena questa soperchieria fu conosciuta. Il re non se ne preoccupa, ma, ottenuto alla meglio l'intento, rientra in campagna nello stesso anno 1302, vince i fiamminghi a Lilla, a Arques, a Ziericksée, a Mons-en-Puelle, e poichè, malgrado ciò, si trova obbligato o trattare, finisce col riconoscere l'indipendenza della Fian-

dra, salvo il vincolo feudale, ma conserva Lilla, Douai, Orchies e Valenciennes. Ed ecco, mentre ancor fervea questa guerra, scoppiare apertamente la lotta tra il papa ed il re.

Questi, all'estremo di risorse, aveva voluto stabilire il principio: « che gli ecclesiastici debbono servire con denaro il paese che non possono servire con le armi ». Il clero, difendendo i suoi interessi minacciati, ricorse al papa; il papa lanciò violente bolle contro il re; il re le fece bruciare. Invelenitasi la questione, Bonifazio finì con lo scomunicare Filippo e metterne il regno in interdetto, e Filippo coll'inviare in Italia il suo cancelliere Guglielmo di Nogaret, per impadronirsi di Bonifazio e condurlo a Lione, ove si proponeva di farlo giudicare da un Concilio. E il Nogaret, infatti, coadiuvato da' Colonnesi, s'impadronisce, il 7 di settembre 1303, di Anagni, ove il pontefice, vecchio di ottantasei anni, si era rinchiuso; ne forza il palazzo, lo arresta e, dicono, trascorre fino a schiaffeggiarlo. Il popolo, sollevatosi, impedì che l'inaudita violenza fosse compiuta. Tuttavia lo sfregio in tal guisa recato al Vicario di Cristo indignò siffattamente il Poeta, che pur di Bonifazio fu tutt'altro che amico, da farne dare profetico annuncio dall'anima di Ugo Magno, affinchè ogni altro passato e futuro misfatto dei Capetingi, sembrasse minore al paragone di questo di tutti più grande. E ne fe' profetizzare colle acri parole:

> Perchè men paia il mal futuro e il fatto,
> Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
> E nel Vicario suo Cristo esser catto.
>
> Veggiolo un'altra volta esser deriso;
> Veggio rinnovellar l'aceto e il fele,
> E tra nuovi ladroni essere anciso;
>
> *Purg.*, XX, 85-90.

anciso perchè, per quanto subito liberato, ne morì di dolore e di rabbia pochi giorni dipoi, e precisamente nell'ottobre di quello stesso anno.

Mancato così Bonifazio, mancato poco appresso per veleno Benedetto XI Boccasini suo successore, terminò il re di deprimere la Santa Sede facendovi ascendere una delle sue creature: Clemente V, al secolo Bertrando de Goth, nato a Villandraut presso Bazas, nella Gironda, il quale, trasferendosi in Avignone, si rese primo autore di quella che i conteporanei chiamarono « cattività di Babilonia » e cioè della lunga residenza dei pontefici sulle rive del Rodano. Ed è certo che, sul suo Clemente, non gravò Filippo la mano come sull'avverso Bonifazio; chè anzi tra papa e re durò

sempre l'ottima intesa già per l'innanzi pattuita e necessaria a che l'uno difendesse e convalidasse le male opere dell'altro; ciò che l'Alighiero non obliò, per bocca di Niccolò III, di consacrare. Infatti, nella terza bolgia infernale, là dove i simoniaci, colle piante dei piedi infiammate, stanno fitti, colla testa all'ingiù, nella bocca di strettissimi pozzi, fino a che, per sopraggiungere di nuovi peccatori, non vi caschino dentro, ode il Poeta, da quel Pontefice, annunziare come debba venire a cacciarlo giù nella buca Bonifazio VIII, e come

......dopo lui verrà di più laid'opra
Di vêr ponente un Pastor senza legge,
Tal che convien che lui e me ricopra.
Nuovo Jason sarà, di cui si legge
Ne' Maccabei: e com'a quel fu molle
Suo re, così fia a lui chi Francia regge;

Inf., XIX, 82-87.

di vêr ponente e cioè dalle parti di ponente, dalla Guienna, onde Clemente V era nativo. Quanto al Giasone testè rammentato trovo nel secondo libro de' Maccabei come « *post Seleuci vitae excessum, cum suscepisset regnum Antiochus, ... ambiebat Jason frater Oniae summum sacerdotium: adito rege, promittens ei argenti talenta trecenta sexaginta, et ex redditibus aliis talenta octoginta, super haec promittebat et alia centum quinquaginta, ... Quod cum rex annuisset, et obtinuisset principatum, ... prava instituta sanciebat* ». E questo fa al caso nostro. Come Antioco a Giasone, così Filippo a Clemente.

Libero intanto, per la complicità del papa, da ogni freno, il re, nel corso del solo anno 1305, alterò cinque volte le monete; nel 1306 spogliò gli ebrei di tutti i loro beni e li cacciò di Francia; più tardi, siccome nuove alterazioni di moneta avean determinate qua e là ripetute sedizioni, ne trionfò moltiplicando le pene. Ma fu soprattutto nel celebre processo contro i Templari che apparvero intere la sua cupidigia e crudeltà; quando, fatti arrestare tutti i membri di quell'insigne e potentissimo Ordine sotto un futile pretesto d'eresia, ma in realtà per impadronirsi delle loro immense ricchezze, istituì contro di loro il giudizio il più iniquo di cui la storia faccia menzione, terminato con lunga serie di atroci supplizi. E pur questa infamia dell'aborrito Filippo volle Dante registrata nel suo Poema, facendo pur questa volta da Ugo Magno profetizzare:

Veggio il nuovo Pilato sì crudele,
Che.........., senza decreto,
Porta nel tempio le cupide vele.

Purg., XX, 91-93.

nuovo Pilato per aver dato Bonifazio, Vicario di Cristo, in mano ai suoi mortali nemici, i Colonnesi, appunto come il procuratore di Tiberio Claudio Nerone in Giudea « *Jesum vero tradidit voluntati eorum* » (Luca, XXIII, 25); *senza decreto* perchè, legalmente, l'azione del re avrebbe dovuto susseguire e non precedere l'abolizione dell'Ordine da parte della Santa Sede, la quale abolizione però papa Clemente, dopo aver nicchiato un poco, formalmente concesse.

Una volta presaci l'abitudine continuò Filippo per questa via, abbruciando un numero immenso di pretesi eretici e stregoni e confiscando i loro beni, finchè, nel 1314, al momento in cui tutti gli odî accumulati contro di lui stavano per scoppiare in rivolte formidabili, finì la fosca esistenza sfregiato dal soprannome di *Falso monetario* e di mala fine; chè, come narra il Villani, « essendo a una caccia, un porco salvatico li si attraversò tra le gambe al cavallo in su che era, e fecelo cadere: di che poco appresso morì ». E quel soprannome e questo vil genere di morte volle Dante immortalare, per mezzo dell'aquila formata dalle splendenti anime del cielo di Giove, la quale, parlando come una sola persona e rispondendo al Poeta circa la impenetrabil giustizia di molti giudizî di Dio, ne toglie occasione per rilevare la generale perversità de' principi cristiani e per accennare, tra altro, al

.........duol che sopra Senna
Induce, falseggiando la moneta,
Quei che morrà di colpo di cotenna.
Par., XIX, 118-120.

E qui nota, o lettore, l'atroce scherno di quella percossa recata colla pelle di immondo animale e che pur basta a troncar la vita di sì gran signore, come colpo di spada o di altra nobile arme.

Malgrado però l'odioso quadro che la storia e il Poeta ci presentano di questo monarca, dobbiam riconoscere che, proprio con lui, cominciò in Francia la rovina delle istituzioni del Medio Evo; che, con lui, l'ordine sociale moderno venne inaugurato; che fu lui a riunire alla Corona considerevoli provincie, a creare l'Ordine giudiziario, protegger l'Università, preparare l'unità e la centralizzazione moderna, abbozzare infine il sistema finanziario della nuova monarchia colla creazione di imposte indirette sul consumo, istituzione di uffici e diritti di dogana, imposizione della tassa sul sale. I quali gravami, forse senza ch'ei lo supponesse, dettero luogo all'avvenimento il più importante de' suoi tempi; chè, siccome, prima, di decretarli, fu Filippo obbligato a domandare alle diverse classi dello Stato il loro assentimento, ritenendo pericoloso il farne senza,

e a convocare perciò i nobili, gli ecclesiastici e i borghesi, sia del settentrione, sia del mezzogiorno del regno, in assemblee pubbliche, venne così ad organizzare gli Stati generali di Francia e Linguadoca, i quali Stati generali furono l'atto di nascita della Nazione francese. Riassumendo dunque è fuori di dubbio che questo re lasciò nella storia un'orma ben più grande e profonda di molti tra' sovrani della sua Casa; e, in special modo, di ambedue i suoi successori del ramo diretto: Luigi X e Filippo V; i quali ambedue l'Alighiero, che pur fu loro contemporaneo, stimò degni solo dell'oblio, serbando sul loro conto un così assoluto silenzio da sembrar grave tanto quanto le più gravi rampogne.

Del resto di Luigi X il Protervo, primogenito di Filippo il Bello, nato nel 1289, re di Navarra nel 1304, re di Francia nel 1314, morto a Vincennes nel 1316 dopo due anni di deplorevole governo, poco chiunque potrebbe d're; chè questo principe, violento, dedito ai piaceri, è solo noto per aver venduto agli ebrei il diritto di rientrare ne' suoi Stati, per una vana spedizione contro i Fiamminghi, per imposte onerose, tra le quali quella del 5 % di cui gravò i mercanti italiani, per qualche privilegio concesso, contro denaro, alle città. Dalla propria moglie e cugina Clemenza d'Ungheria ebbe un solo figlio maschio, Giovanni I; ed essendo questi vissuto appena cinque giorni e mancato quasi contemporaneamente al padre, all'uno e all'altro successe il relativo fratello e zio, il conte di Poitiers.

Questi, poi Filippo V il Lungo, secondogenito di Filippo il Bello, nato nel 1293, alla morte del fratello Luigi e del nipote, si impadronì, prima della reggenza, poi della corona, in danno di Giovanna figlia superstite del defunto re. Assicuratosi il trono, emanò ordinanze per l'affrancazione dei servi, riformò il Parlamento, abolì varie prerogative feudali, quali i diritti d'*aubaine* e d'*epave* e cioè quello del sovrano sull'asse ereditario degli stranieri non naturalizzati, e l'altro dei signori rivieraschi su tutto quel che il mare gettava sulla loro spiaggia; ma permise all'inquisizione di perseguitare gli eretici e gli ebrei, e per suo conto perseguitò atrocemente i lebbrosi. Morì nel 1322, senza aver potuto realizzare il suo gran progetto: quello dell'unificazione dei pesi, delle misure e delle monete in tutto lo Stato. Col fratello e successore suo Carlo IV il Bello, terzogenito di Filippo IV, si estinse nel 1328, dopo 341 anni di regno, il ramo diretto de' Capetingi.

Ma il Poeta non seppe di tale estinzione: che già, fino dalla notte tra il 13 e il 14 di settembre 1321, gli occhi che aveano, nell'ultimo Empireo, fissata la Trina unità di Dio, si erano chiusi

per sempre alla luce terrena. L'Alighiero dormiva ormai sotto la umile volta della cappella della Madonna, presso la chiesa di San Francesco, in quella Ravenna chc, per mano del signor suo Guido Novello da Polenta, gli aveva schiuso l'ultimo rifugio. Dormiva per non più risvegliarsi, avventurato in questo, che non avea così visto ascendere sul trono di Francia il figlio di quel principe da lui quasi al pari di Filippo IV aborrito: e cioè Filippo VI, primogenito di Carlo il Senzaterra, capo stipite del ramo collaterale Capetingio che, dal suo titolo prendendo il nome, si disse de' Valois e che dovea regnare, per 261 anni, con ben tredici sovrani, per estinguersi poi a sua volta, nel 1589, con Enrico III e cedere, a sua volta, lo scettro, a incominciare da Enrico IV, ad un altro ramo de' Capetingi: quello de' Borboni.

La *mala pianta* non accennava dunque a perire; ma anzi, per mezzo de' vigorosi germogli che ne spuntavano e più specialmente di quello d'Angiò, tendeva ad estendere la propria ombra su tutta o quasi la terra cristiana. Già i nipoti di Ugo Capeto dominavano in Francia, in Napoli, in Navarra, accampavan diritti su Gerusalemme, vantavan pretese sull'impero d'Oriente, sui regni di Castiglia, di Leon, di Portogallo, d'Inghilterra, sull'Aragona, su Majorca, su Minorca, sulla Sardegna, sulla Sicilia: si facean sostenitori della parte guelfa in Italia, protettori del dominio temporale de' papi. Protettori però nella guisa che sogliono esserlo i forti, chè, come il gigante, incontrato dal Poeta nella selva del Paradiso terrestre, baciava la meretrice ch'era con lui, salvo a flagellarla a suo beneplacito, e come quello finì col trar seco il mostro, in cui il mistico carro trionfale erasi trasformato, così la real Casa di Francia, dopo aver ora accarezzata or flagellata la Corte romana, come Filippo il Bello fe' con Bonifazio, colla traslazione della Sede Apostolica ad Avignone la corrompea del tutto e, asservendola a' proprî interessi anzichè a quelli di Cristo, venìa così a far sua preda, non solo di quella Corte, ma della Chiesa cristiana intera.

Ma non la grandezza, non la potenza, non la prepotenza del sangue Capetingio, non forse le sue male opere dovean attrarre su di esso l'ira dell'Alighiero, ma sibbene il fatto che, fino dal regno di Filippo il Bello, come osserva il Balbo, « la parte Guelfa diventò a poco a poco non più che parte francese; tanto che capo di essa ormai era meno il papa che non il re di Francia ». E questo è quel che maggiormente cuoceva al Poeta.

(*Continua*). GIORGIO PIRANESI.

LA NOBLESSE D'AVIGNON ET DU COMTÉ-VÉNAISSIN

DEUXIÈME PARTIE.

LES CHARGES ANOBLISSANTES

Dans un premier travail [1], j'ai expliqué l'origine historique de la noblesse les Etats pontificaux de France et j'ai donné une liste, aussi exacte que possible, des titres régulièrement conférés par les Papes, souverains temporels de l'Etat d'Avignon et du Comté-Vénaissin, à leurs sujets de France.

J'ai ajouté à mon travail la liste de toutes les familles qui avaient obtenu de la bienveillance pontificale des brefs de noblesse, sous forme d'anoblissement direct, de confirmation, de réintégration ou réhabilitation de noblesse.

J'ai dressé enfin un rôle des familles que sans recourir directement à la juridiction gracieuse du Souverain, avaient régularisé leur situation nobiliaire, en sollicitant des autorités de l'époque et notamment des Vice-légats, des Recteurs, des Élus de la noblesse, des certificats de noblesse, comme aussi la vérification de leurs titres et leur enregistrement soit à la légation, soit à la Rectorie du Comtat, soit enfin aux Chambres Apostoliques d'Avignon et de Carpentras. Quelques-uns des ces certificats, cependant, émanent seulement des gentilhommes du pays, et, peut-être, pourrait-on en contester la valeur; mais, je dois ajouter, sans m'en faire juge, qu'il ont été pour la plupart énrégistrés à la Rectorie et aux Chambres Apostoliques, ce qui leur donne un certain caractère d'authenticité.

[1] « La noblesse d'Avignon et du Comté-Vénaissin », dans la *Rivista del Collegio Araldico*, numéro de mars 1904 et suivants.

Ce premier travail ne pouvait être, ainsi que j'avais eu soin de le dire, qu'essentiellement provisoire, car il était le résultat de recherches toujours longues, mais jamais définitives. Bien au contraire, il pourra certainement être complété par les hazards heureux de nouvelles découvertes.

Tel quel, ce premier essai m'a valu des encouragements, quoiqu'il n'offre, aux yeux du plus grand nombre, qu'un interêt purement historique. Je n'hésite pas à le poursuivre et à l'améliorer, ne serait-ce que pour rendre hommage aux anciennes maisons avignonaises et comtadines, qui ont été l'honneur de notre pays, et à cette grande institution de la famille elle-même, qui, vieille comme le monde, ne saurait-être ébranlée ni par les révolutions, ni par le caprice des hommes, et qui ne finira qu'avec le monde lui-même.

Pour faire suite à ce premier travail, je vais reprendre chacune des charges anoblissantes que j'avais indiquées seulement et donner la liste de toutes les familles qui, à tour de role, ont été investies de ces charges jusqu'à l'époque de la Révolution Française. Ces charges ont été occupées souvent par les mêmes familles: souvent aussi les titulaires appartenaient déjà à la noblesse depuis longtemps; mais la plupart du temps leur noblesse n'avait pas pour eux d'autre origine.

I.

Le Primicier de l'Université [1].

La principale des charges anoblissantes, à Avignon et dans le Comtat, la plus recherchée, peut-être, était celle de Primicier de l'Université [2].

Déjà, par son bref du 17 décembre 1728, le pape Benoît XIII déclare que le primicériat était, pour le passé comme pour

[1] Abréviations employées dans ce travail: A. D.: Archives départementales — B. A.: Bibliothèque d'Avignon — B. C.: Bibliothèque de Carpentras — P. C.: Pithon-Curt — ART.: Artefeuil — MIST.: Mistarlet.

[2] Voir B. A.: Mns. 1615 f. 515 et 530, 1618 f. 75, 2819 f. 34, 2894 f. 286, 2898 f. 38, 2905 f. 346 et suivants. — B. C. collection des Mns. des Tissot recueil X, etc.

l'avenir, un titre primordial de vraie noblesse. Clément XII, pour éviter désormais des difficultés dans les preuves de Malte, adressa au Grand-Maître de l'Ordre un nouveau bref, du 6 mai 1736, par lequel il reconnaissait à nouveau la noblesse héréditaire attachée à cette charge. Benoît XIV, suivant son bref du 10 octobre 1745, reconnait, à son tour, la noblesse des primiciers. Enfin Pie VI confirme lui-même ces dispositions par un quatrième bref du 12 août 1788, mais avec la restriction que pour faire souche de noblesse il faudrait desormais avoir été deux fois primicier.

Les rois de France, de leur côté, accordèrent aux primiciers le titre toujours très-envié de gentilhomme de leur Chambre; et Louis XVI, par son ordonnance du 22 janvier 1789, confirme, à son tour, la noblesse des primiciers d'Avignon.

Voici la liste des titulaires du primicériat de l'Université d'Avignon que les Papes se plurent à entourer de privilèges pour en augmenter l'éclat, et qui avait été fondée par Boniface VIII en 1303 [1].

1383. Jérome d'Aramon.
1389. Louis Piqueti.
1397. Pierre de Sainte-Croix.
1404. Jean de Renoardis.
1405. Jean de Sade.
1424. Pierre de Sainte Croix.
1425. François de Cassaneis.
1430. Gérard Chavalli
1431. Boniface Ravanelli.
1432. Pierre Somardi.
1433. Antoine Virron.
1434. Jacques Guilloti.
1435. Boniface Ravanelli.
1436. Louis de Fressengis.
1437. Jean Payer, évêque d'Orange.
1438. Paul de Cano, évêque de Glandevès.
1439. Pons de Sade, évêque de Vaison.
1440. Jourdan Bricii.
1441. Guillaume de Fondera.
1442. François de Cassaneis.
1443. Philippe de Costerio.
1444. Jean Isnard.
1445. Boniface Ravanelli.
1446. François de Cassaneis.
1447. Jacques Guilloti.
1448. François de Bremaco.
1449. Arnaud Guillaume de Sanseco.
1450. Raymond Talon.
1451. Philippe de Costerio.
1452. Jean de Tourrette.
1453. Jean Payer.
1454. Antoine Amelhoti.
1455. Jacques Guilhoti.
1456. Jean Pierre Scuteri.
1457. Arnaud Guillaume de Sanseco.
1458. Pierre de Supervilla.

[1] Voir le bel ouvrage de Monsieur le docteur Laval sur l'Université d'Avignon.

1459. Jean Payer.
1460. Georges Garron.
1461. Christophe Bottin.
1462. Guillaume Meinier, alias Philippe Gervasi.
1463. Louis de Marles ou de Merles.
1464. Louis Faret.
1465. Mathieu Damian.
1466. Louis de Faret.
1467. Christophe Bottin.
1468. Pons de Sade.
1469. Christophe Bottin.
1470. Georges Garron.
1471. Guillaume Rayer.
1472. Antoine Huet.
1473. Christophe Bottin.
1474. Roderic Bottin.
1475. Louis de Marles.
1476. Amédée Michaëlis.
1477. Georges Rayer.
1478. Jean de Caseneuve.
1479. Dragonet des Girards.
1480. Jacques de Astasio.
1481. Guillaume Meinier.
1482. Guillaume Meinier.
1483. Jacques de Astasio.
1484. Louis de Marles.
1485. Amédée Michaëlis.
1486. Guillaume Meinier.
1487. Guillaume Ricci.
1488. Agricol de Panisse.
1489. Pierre Guichard.
1490. Guillaume Meinier.
1491. Jean Casaleti.
1492. Guillaume Meinier.
1493. Guillaume Ricci.
1494. Louis de Marles ou de Merles.
1495. Jean de Garron.
1496. Dragonet Girard,
1497. Olivier Rolland.
1498. Louis de Marles.
1499. Jean Casaleti.
1500. Clément du Roure.
1501. Guillaume Meinier.
1502. Dragonet Girard.
1503. Louis de Marles.
1504. Pierre Alberti.
1505. Jean de Panisse.
1506. Etienne Perisi.
1507. Jean de Garron.
1508. Antoine de Castro.
1509. Nicolas Rolland.
1510. Pierre Albert.
1511. Dragonet Gerard:
1512. Jean de Garron.
1513. Perrinet Parpaille.
1514. François de Merles.
1515. Pierre Albert.
1516. Charles Valserre.
1517. Olivier Rolland.
1518. Nicolas Rolland.
1519. Pierre Albert.
1520. François de Merles.
1521. Olivier Rolland.
1522. Antoine de Castro.
1523. Dragonet Girard.
1524. Olivier Rolland.
1525. Olivier Rolland.
1526. Guillaume Girard.
1527. Pierre Albert.
1528. Pierre Girard.
1529. Jacques Theuleri.
1530. Pierre de Forlivio.
1531. Pierre de Forlivio.
1532. Jean Pellegrin.
1533. Jacques Nini de Claret.
1534. Boniface de Garron.
1535. Jacques Nini de Claret.
1536. Pierre Girard.
1537. François de Merles.
1538. Jacques de Novarins.
1539. Pierre de Panisse.
1540. Pierre Girard.
1541. Antoine de Castro.
1542. Guillaume Girard.
1543. François de Perussis.
1544. Jacques de Novarins.
1545. Pierre Girard.
1546. François Rolland.
1547. Jacques de Novarins.
1548. Joachim Rolland.
1549. Pierre Girard, seigneur d'Aubres.
1550. Jérome Laurenti.
1551. Pierre Ricci, seigneur de Lagnes.

1552. Pierre Isnard, seigneur de St-Martial.
1553. Jean Marie.
1554. Nicolas Tertulli.
1555. François de Sobirats.
1556. Elzéar de Cadenet.
1557. Jean Laurent.
1558. Jean Ricci.
1559. Jean Marie.
1560. Perrinet Parpaille.
1561. Barthelemi Serre.
1562. Jacques de Novarins.
1563. Julien de Tulle.
1564. Boniface de Garron.
1565. Jean Marie.
1566. Robert Michaëlis.
1567. François de Petris.
1568. Elzéar de Cadenet.
1569. Jeau de Tulle.
1570. Robert Michaëlis.
1571. Jérome des Laurents.
1572. Louis de la Salle.
1573. François de St-Genest.
1574. Elzéar de Cadenet.
1575. Gérard de Saint-Nazaire de Ripa.
1576. Jean Suarès.
1577. Elzéar de Cadenet.
1578. Jean de Tulle.
1579. Louis de la Salle.
1580. Louis Belli.
1581. Jean François de Petris.
1582. Gabriel de Pupus.
1583. Jean Suarès.
1584. Louis Prandeau.
1585. Jean François Féraudy.
1586. Louis Belli.
1587. Jean François de Petris.
1588. Jean de Tulle.
1589. Joseph Suarès.
1590. Jérome Barrier.
1591. Jean Feraudy.
1592. Jérome des Laurents.
1593. Louis Prandeau.
1594. Antoine de Billioti.
1595. Louis Belli.
1596. Gilles Benoît.
1597. Sébastien Sisoine.
1598. Joseph Suarés.
1599. François Bérard.
1600. Jean Joannis.
1601. Jean Laurent.
1602. François Bellon.
1603. Antoine de Billioti.
1604. Louis Beau (Belli).
1605. Pierre Tonduti.
1606. François Suarés.
1607. Raymond Tonduti.
1608. Gabriel de Seguins.
1609. Jacques Gardane.
1610. Gabriel Belli.
1611. Honoré de Saint-Genest.
1612. Louis Suarés.
1613. Richard de Cambis.
1614. Sébastien Sisoine.
1615. Louis Louenci.
1616. Joseph Suarès.
1617. François de Laurent.
1618. Pierre Payen.
1619. Louis Labeau.
1620. Melchior Jacques Joannis.
1621. Gabriel de Seguins.
1622. Jean Laurent.
1623. Henri Suarès.
1624. Pierre de Tulle.
1625. Richard de Cambis.
1626. Jean François de Salvador.
1627. François Félix.
1628. Gabriel de Belli.
1629. Pierre Pélegrin Tonduti.
1630. Pierre de Tulle.
1631. François Martin de Saint-Rème.
1632. Barthelemy Desmarets.
1633. Henri de Labeau.
1634. Pierre Payen.
1635. Pierre Joseph de Salvador.
1636. Pierre Pélegrin Tonduti.
1637. Pierre de Gousse.
1638. Antoine Tonduti.
1639. François de Suarès d'Aulan.
1640. Joseph Siffredi.
1641. Gilles Serpillon.
1642. Pierre François Tonduti.
1643. Rodolphe Roberti.
1644. Henri de Laurent.

1645. Gabriel Isoard.
1646. Elzéar de Sallières.
1647. François de Félix.
1648. Jean François Tonduti.
1649. Jean-Baptiste Blanchetti.
1650. Jean Payen.
1651. Jean-François de Salvador.
1652. Pierre Pelegrin Tonduti.
1653. Pierre d'Elbène.
1654. Esprit de Ribiers.
1655. Henri de Laurent.
1656. Melchior de Tonduti.
1657. Charles Joseph de Suarès.
1658. Pierre Payen.
1659. Denis Serpillon du Roure.
1660. Henri de Félix.
1661. François Honorati.
1662. Pierre François Tonduti.
1663. Gabriel de Vedeau.
1664. Antoine de Gay.
1665. Louis Garcin.
1666. Jean François de Tache.
1667. François Fabri.
1668. Gabriel Marie de Crozet.
1669. Pierre Joseph Siffredy.
1670. Pierre de Guyon.
1671. François d'Elbène.
1672. Octavien Raïsse.
1673. Louis Garcin.
1674. Jérome de Crivelli.
1675. François de Silvestre.
1676. Jean de Gay.
1677. François Barthelemy.
1678. François d'Elbène.
1679. Jean François de Tache.
1680. Gabriel Marie Crozet.
1681. Claude Teste.
1682. Pierre Payen.
1683. Gabriel de Vedeau.
1684. François Barthelemy.
1685. Antoine Ruffy.
1686. Jean François Honoraty.
1687. Gabriel Marie Crozet.
1688. Jean Crozet-Buisson.
1689. Louis Garcin.
1690. François de Tulle.
1691. Joseph Isoard.
1692. François-Xavier Calvet [1].
1693. François Ignace de Benoît.
1694. Jean-Baptiste de Blanchetti.
1695. Philippe de Tulle.
1696. Paul de Salvador.
1697. Michel de Benoît.
1698. Jean François d'Honoraty.
1699. François Crozet.
1700. Pierre de Tulle.
1701. François Garcin.
1702. Paul de Salvador.
1703. Michel de Benoit.
1704. François de Tulle.
1705. Louis Garcin.
1706. Dominique de Tache.
1707. Barthelemy Fréderic Ruffy.
1708. Pierre François de Ribiers.
1709. Michel de Benoît.
1710. Pierre de Tulle.
1711. Jean François Genet.
1712. Michel Dominique de Garcin.
1713. Philippe de Tulle.
1714. François Crozet.
1715. Joseph Dominique de Garcin.
1716. Barthelemy Frédéric Ruffy.
1717. François de Tulle.
1718. Joachim Levieux de Laverne.
1719. Michel Dominique de Garcin.
1720. Paul Loup de Sallières de Fosseran.
1721. Joseph Guintrandy.
1722. Joseph Guintrandy.
1723. Jean François Melchior Fabri.
1724. Joachim Lévieux de Laverne.
1725. Ignace Joseph de Crivelli.
1726. Esprit Levieux.
1727. Pierre François Crozet-Buisson.
1728. Claude Ignace Poulle.
1729. Joseph de Ribiers.
1730. Joseph François Melchior Fabri.

[1] François-Xavier Calvet mourut le 1er Janvier 1692. François Barthélemy fut élu à sa place.

1731. Jean-Baptiste Barbier.
1732. François Joachim Crozet.
1733. Antoine François Bertet.
1734. Ignace Joseph Alexandre Tholomas.
1735. Esprit Véran de Ribiers.
1736. Jean-Baptiste Levieux de Laverne.
1737. Alexandre Barthélemy.
1738. Joseph Poulle.
1739. Joseph Dominique de Garcin.
1740. Joachim Levieux de Laverne.
1741. Esprit Véran de Ribiers.
1742. Jacques Ignace d'Honoraty.
1743. Esprit Joachim de Guilhermis.
1744. Joseph de Poulle.
1745. Jean Joseph Thomas de Barthelemy.
1746. Paul Loup de Sallières de Fosseran.
1747. Jean Louis de Guilhermis.
1748. Simon Reboulet.
1749. Joseph Thomas de Saint-Laurent.
1750. Joseph de Chaternet.
1751. Joseph Louis de Bonneau.
1752. Esprit Joseph de Guilhermis.
1753. Gabriel Monnier.
1754. Gabriel Vian.
1755. Louis de Bonet d'Oléon.
1756. Jean Louis de Guilhermis.
1757. Joseph de Poulle.
1758. François Joseph de Teste.
1759. Thomas Teissier.
1760. Jean Joseph Thomas de Barthélemy.
1761. Joseph Thomas de Saint-Laurent.
1762. Esprit Joachim de Guilhermis.
1763. Jean Louis de Bonneau.
1764. Ignace Gabriel Marie Reboulet.
1765. Charles Marie Aubert.
1766. Louis Joachim Bernard Levieux de Laverne.
1767. Benoît Jean François Molière.
1768. Ignace Michel Olivier.
1769. Jean-Baptiste Pierre Arnaud [1].
1770. Pierre Joseph Teste.
1771. Thomas Teissier.
1772. Louis de Poulle.
1773. Joseph de Poulle.
1774. Jean Louis de Guilhermis.
1775. Jean Louis de Bonneau.
1776. Joseph Gabriel de Teste.
1777. Joseph Bruneau.
1778. Charles Marie Aubert.
1779. Thomas Teissier.
1780. Jean Louis de Guilhermis.
1781. François Joseph Teste.
1782. Esprit Benoit Jean-Baptiste Levieux de Laverne.
1783. Ignace Michel Olivier.
1784. Jean André Tempier.
1785. Joseph Hyacinthe Charlet.
1786. François Agricol de Poulle.
1787. François Esprit de Philip.
1788. Paul Louis Bruneau.
1789. Joachim André François Spinardi.
1790. Antoine Joseph Augustin de Teste.

(*À suivre*).

JULES DE TERRIS.

[1] Jean-Baptiste Pierre Arnaud n'ayant pas accepté sa nomination, on nomma trois pro-primiciers: Poulle, Teissier et Aubert.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di Teodoro Amayden)

(*Continuazione vedi numero precedente*)

CANSACCHI [1]. — Sono i Cansacchi della prima nobiltà di Amelia e anche cittadini romani del Rione de' Monti. N. Cansacchi fu Archimandrita di Messina, beneficio ricco col quale pose molta ricchezza in casa sua. Un altro fu vescovo di .... [2]

Hanno parentato con Ruggieri. Vivono oggi di questa famiglia molti in Roma.

Si vede una lapide sepolcrale nella Chiesa d'Aracoeli:

D. O. M.

Juliae Panseriae romanae, honestissimi ordini, prudentia, modestja, pietate, elemosynis, omnium virtutum genere spectatissimae, quae secundo et vigesimo a partu die ab obitu filij, quem pepererat octavo excessit et nimis nonis julij, anno MDCXIII, vixit annos XXX, menses VI, dies XXVI, Matthaeus Cansaccus nobilis Amerinus conjugi benemerenti moestissimus monumentum posuit sibi, suisque sepulchrum, anno Domini MDXIV.

Ho conosciuto Andrea Panseri, fratello di questa Giulia.

[1] La famiglia dei Cansacchi è antichissima in Amelia, e Martino, celebre giurisconsulto discepolo di Bartolo da Sassoferrato, fondò nella chiesa di Sant'Agostino la cappella gentilizia. Federico III creò conte e cavaliere Piacente Cansacchi. Stefano fu governatore di Ancona per Clemente VII; Marco, Francesco e Antonio vestirono l'abito di Malta; Prospero, Stefano e Bartolomeo vestirono quello di Santo Stefano. Questa famiglia è ancora fiorente in Amelia.

[2] Forse Giovan Vincenzo, vescovo di San Marco in Calabria († 1600).

L'arma dei Cansacchi è tagliata di azzurro e d'argento a due crocette dell'uno all'altro ed a tre altre crocette d'argento sull'azzurro, disposte in sbarra e moventi dal campo d'argento. Capo d'oro caricato di un'aquila di nero coronata del campo.

CAPIZUCCHI. — Ritrovasi in Roma per lunga serie d'anni e per più secoli, nel Rione di Campitello, cospicua e nobile la famiglia Capizucchi o Capisucchi, come altri scrivono, essendoci di lei autentiche memorie, come di nobile e patrizia da cinquecento anni in circa, nel qual tempo non solo ha sempre vissuto nobilmente, possedendo molte facoltà ed il dominio di cinque castelli come: Poggio, Catino, Montieri, Fossacieca e Fabro, e di questi, tre con titolo di marchese; ma di più, ha prodotti uomini famosi in lettere e in armi, che si sono avanzati anche alla Porpora et a supremi carichi nella milizia. Vincenzo Biagio Gania Valentino, nell'orazione fatta e stampata in Roma nell'anno 1593 in lode d'Alessandro Farnese, duca di Parma, vuole questa Casa esser discesa dai Goti, e l'istesso cognome della famiglia essere nome gotico corretto dal volgo. Il che conferma Francesco de Pietri nella sua Istoria di Napoli, nel lib. I, al capit. 12°, ove dimostra la sbarra d'oro in campo azzurro arme assai antica di questa casa, esser gotica e da goti presa. Nel contado del Tirolo et in altri luoghi di Germania si ritrovano li goti detti di Tunno, così chiamati da un castello che ivi possiedono, che usano l'istessa arme, se bene inquartata con quella dell'augustissima casa d'Austria per privilegio concessoli dall'Imperadore, e v'è traditione essere l'istessa casa che la Capizucchi, conforme anche attesta Ganges de Gozze nel suo trattato dell'armi e come anche a me testificò uno de dd. Conti di Tunno venuto in Roma in tempo di Urbano VIII di S.ª memoria [1].

Io porterò qui le memorie più autentiche e pubbliche di questa famiglia che ritrovo raccolte da lapidi, istromenti publici et altre autentiche scritture.

Nella Chiesa di Santa Maria in Campitelli, antichissima, che fu poi rinnovata per fare l'abitazione dei Preti Lucchesi, si ritrova un altare o tabernacolo fatto all'antica, di varie pietre,

[1] Anche l'ARMANNI nella *Storia dei Capizucchi*, stampata a Roma nel 1668, afferma che i Capizucchi derivarono dai conti di Thunn, nobilissimi nel Tirolo e detti anche Tono.

nel quale si conservano diverse reliquie, ove in quattro luoghi è scolpita a mosaico la sbarra d'oro in campo azzurro, arma della Casa Capizucchi, con queste parole: *Magister Adeodatus fecit hoc opus.* Fu questo Adeodato artefice molto celebre in Roma, ove fece altre opere, e fiorì circa l'anno 1290, come dimostra l'abate Don Costantino Gaetano nella vita di Gelasio II.

Nell'istessa Chiesa l'anno 1390 fu eretto un jus patronato di questa famiglia sotto l'invocazione di San Paolo, di rendita di Z. 700 in circa, che s'esiggono dal Casale detto di San Ciriaco, che anche di quel tempo possedeva ed ora possiede questa Casa, di che se ne vede un istromento autentico rogato per Antonio di Antonio di Stefanello de Scambijs, ove, tra le altre parole, si leggono le seguenti: " *In nomine Domini Amen. Anno 1390. Nobilis mulier D.na Matthea usor et exequtrix testamenti et ultimae voluntatis qm. Colutij Pauli, Joannis Pauli Capizucchi de regione Campitelli pro se ipsa et exequtorio nomine, nec non vice, et nomine omnium et singolarorum masculorum et feminarum de Domo et prole ipsorum qm. Colutiae natorum et nascitorum legittimorum, pro utilitate cujusdam Cappellae in Sancta Maria in Campitello sub nomine S. Pauli, et eiusdem Capellani electi et eligendi, assignat, dat, cedit, et concedit tres partes de quatour principalibus partibus totius Casalis, quod dicitur S. Ciriacus* ".

Nella stessa Chiesa sono due sepolture antiche. In una si legge: *Vir Nobili Progenie natus Ludovicus Petri de Capozucchis, moribus et virtutibus decoratus, et vitae probitatis de hoc praesenti saeculo transmigravit Anno Dñi MCCCCXIX, mensis Novembris die XXV ad cujus memoriam Petrus ejus filius, fieri fecit hoc opus.*

Nell'altra si legge: *Gregoriae de Capizucchis honestissimae et generosae Romanae Antonius Albertonus suae plecrarissimae uxori egregie merenti posuit. Vixit annos XVI obijt MCCCCLXIII. Omnibus cara.*

Nella Chiesa di San Gregorio di Roma, in una lapide vicino all'Altare Maggiore, si legge la seguente memoria: *Joannes Paulus Domini Angeli Capizucchi decedens ex hac vita anno Dñi 1376, die 25 Augusti, delegavit huic venerabili S. Gregorij*

Molendinum situm supra Maranam ut singula quaque hebdomada super Altare S. Nicolaj binae celebrentur Missae.

In Santa Maria Maggiore è la sepoltura di Paolo Capizucchi. che fu molto famoso nelle leggi, trovossi al Concilio Lateranense sotto Giulio III; fu Canonico di San Pietro, Auditore e Decano della Sacra Rota, ed ebbe l'onore che a lui fosse commessa, e, riferitola poi al Papa, la cognizione della causa di quel famoso divorzio di Enrico VIII, Re d'Inghilterra e Catarina d'Aragona, avendo il Sommo Pontefice Clemente VII commessa questa causa in pubblico concistoro a Paolo Capizucchi.

Fu Legato più volte, Prefetto della Segnatura di grazia, Vicario di quattro Pontefici, cioè di Clemente VII, di Leone X, Adriano VI e Paolo III, in tempo del quale ebbe anche l'onore d'incontrare e ricevere fuori delle porte di Roma l'Imperatore Carlo V, in nome dell'istesso Pontefice, come, tra gli altri autori, racconta il Guazzo.

Muorì a Roma Vicario del Papa e Vescovo di Nicastro, essendo vissuto in somma riputazione e stima appresso di tutti.

La sua inscrizione è questa:

D. O. M.
PAULO CAPISUCCO EPISCOPO NEOC. VICARIO PAPAE.
ROTAE AUDITORI, SUBSIGNANDISQUE GRATIAE RESCRIPTIS
PRAEPOSITO PLURIBUS LEGATIONIBUS FUNCTO JOES
ANTONIUS CARDINALIS S. PANCRATIJ PATRUO BENEMERENTI POSUIT.
OBIJT ANNUM AGENS 60 OCTAVO IDUS AUGUSTI 1539.

Nella Chiesa di San Clemente è parimenti la memoria di Gio. Antonio Capizucchi, Cardinale di Paolo IV, che fu parimenti Canonico di San Pietro, Auditore di Rota, Prefetto della Segnatura di grazia e Vescovo di Lodi [1].

[1] L'Armanni citato ha attribuito a questa famiglia altri due cardinali, Roberto nel 1097 creato da Urbano II e Giovan Roberto nel 1126. Inutile dire che questi due cardinali sono inventati dall'Armanni. Questa famiglia diede effettivamente nel XVII secolo altro cardinale Raimondo, che ai tempi dell'Amayden era già valente e nel 1654 divenne Maestro del Sacro Palazzo. Era entrato a 14 anni nell'Ordine di S. Domenico e fu dotto professore di filosofia e di teologia e segretario della Congregazione dell'Indice. Innocenzo XI lo creò cardinale il 1° settembre 1681 e morì a Roma il 22 aprile 1691. Era figlio di Paolo Capizucchi marchese di Poggio Catino.

La sua inscrizione è la seguente:

D. O. M.

JOANNI ANTONIO CAPISUCCHO TITULI S. CLEMENTIS
PRESBITERO CARD.LIS EPISCOPO LAUDEN. A PIO V
SUBSIGNANDIS GRE. RESCRIPTIS PRAEPOSITO VIRO
INTEGERRIMO, PIETATIS RELIGIONISQUE X.NE
CULTORI PRAECIPUO. HYERONIMUS CAPISUCCUS
PATRUO BENEMERENTI POSUIT. VIXIT ANNOS 53,
MENSES 3, DIES 8, OBIJT KAL. FEBRUARIJ 1569.

In un istromento publico, rogato per Bartolomeo di Filippo l'anno 1262, che si conserva nell'Archivio di Santa Maria in via Lata, si leggono sottoscritti molti testimoni, e, tra gli altri, si legge: *Stephanus Petri Capozucca* [1].

In molti istrumenti antichi si fa menzione di questa Casa, et io n' indicarò qui alcuni.

In un istromento rogato per Bartholemeum Laurentij Cincij Jacobj Rubei, anno 1359, si legge: " Cincius Joannis Pauli Capisucchi de Regione Campitelli, deponit decem florenos aureos in manibus Paulutij Fransmoidi ".

Nell'Archivio Capitolino, nel processo di Antonio Goioli, Pub. Notaro, in un istromento da lui rogato l'anno 1365, tra l'altre particelle, si legge: " Joannes Paulus Domini Angeli Capizucchi de Regione Campitelli fideiussit pro Mattuccio et Antonio Joannis Saxi de Regione S. Angeli ".

Nell'Archivio Urbano, nei Protocolli di Paolo Sormando, Pub. Not.°, si legge: " Matrimonium inter nobilem Antonium Colae Joannis Pauli de Capizucchis de Regione Campitelli, et D.na Catharinam sorerem Angeli Laurentij Moroni. Anno 1371 die 16 mensis Januarij ".

In un altro istromento publico, rogato per Francesco d'Andrea de Felicibus l'anno 1366, che si conserva appo i si-

[1] Il cav. Jacovacci riporta un grandissimo numero di estratti di rogiti notarili riguardanti questa famiglia che fu assai numerosa. Basti dire che si era alleata a tutte le più illustri famiglie di Roma fino alla sua estinzione. L'Ughelli, celebrato autore della *Italia Sacra*, ne scrisse la storia: l'Armanni se ne occupò particolarmente in varie pubblicazioni. Se ne trovano memorie in monumenti e documenti come di poche altre famiglie. Non stimiamo quindi utile di aggiungere notizie illustrative che non recherebbero nuove luci.

gnori Mancini, si dice: “ Laudatum per Cincium Joannis Pauli Capisucchi de Regione Campitelli et Lellum Jacobi Materiae de Regione S. Angeli arbitres communiter creatos „.

In un altro istromento rogato per Cecco di Pietro Gallese, che si conserva in questa famiglia l'anno 1392, si legge: “ Nobilis vir Honuphrius Cincij Jo.is Pauli de Capizucchis de Regione Campitelli Procurator et persona legittima RR. in X.po Patrum et DD. Stephani Tit. S. Marcelli, Francisci Tit. S. Susannae, Christophari Tituli Sancti Ciriaci investivit, et corporalem, et in vacuam tenutam et possessionem posuit et induxit nobiles viros Antonium qm. Andreae Gratiani de Perleonibus, de regione S. Angeli, et Lellum Petrutij. Palutij de Regione Campitelli pro medietate instorum casalium et nobilem virum D. Franciscum qm. Jacobellj Joannis Pauli Capisucchi de Urbe, de d.ª Regione pro se ipso, et suo proprio et privato nomine, pro alia medietate instorum Casalium de quatuor Casalibus olim Ecclesiae seu Monasterii S. Mariae de Palazollo districtu Urbis, quorum unum vocatur Cerqueto, aliud vocatur Turris de Mezzo, aliud vocatur Bonzabella, et aliud vocatur Vallis Cagiolae „ ecc.

In un altro istromento rogato per Pietro Pantaleoni l'anno 1393, appresso i signori Mancini, si legge: “ Permutatio Terrarum cum Aquimolo facta per Ven.: Monasterium ed Abbatissam Ecclesiae S. Mariae juxta flumen de Insula Licaonia urbis cum clausura D.nam Angelam Butij Maristelli dell'Abbrugiato, Dnam Laurentiam Tutij Mancini omnes Moniales d. Monasterij et nobilem viros D. Franciscum. Jacobelli Joannis Pauli de Capisucchis de Regione Campitelli, et Lellum Petrutij Palutij de d.ª Regione et Antonium Andream Gratiani de Perleonibus de Regione S. Angeli „.

In un altro istromento publico, rogato per Gio. Enrico Tutio l'anno 1418, che si conserva appresso li SS. Muti, si legge: “ Nobilis vir Blasius et Joannes de Tostis de Regione Pontis, vendiderunt nobili viro Jacobello Joannis Pauli de Capizucchi de Regione Campitelli, integram medietatem castrorum Polidori et Lombardorum „.

Il Monaldeschi nel suo Diario riferisce che nel 1327 uno dei Capizucchi fu eletto dal Popolo Romano per uno dei Capitani alla difesa di Roma, e dell'anno 1338 nella coronazione del Petrarca in Campidoglio, dodici nobili Romani recitarono versi in lode del Poeta tra quali vi fu un Capizucchi.

Nelli statuti dell'arte de mercanti di Roma si legge: Jacobellus Joannis Pauli Capizucchi Conservator Urbis 1375.

Nella Basilica di S. Maria Maggiore fu anche Canonico Antonio Capizucchi nel 1480; siccome nell'istesso tempo Francesco Capizucchi fu Canonico di S. Pietro, et ultimamente Horatio Capizucchi dell' 1620 fu Canonico dell' istessa Basilica.

Mons. Conteloro nella genealogia di Casa Conti, parlando di Cinthia Capizucchi, maritata a Camillo Conti, Duca di Carpineto, osserva che siccome d° Duca Camillo si ritrovava nel duodecimo grado di Casa Conti, cioè nella duodecima generazione; così detta Cinthia si ritrovava nel duodecimo grado di Casa Capizucchi da quattro cent'anni. Il che anche costa dalla genealogia di questa Casa data fuori dall'Abate D. Ferdinando Ughelli.

Ritrovo questa Casa essersi apparentata in questo tempo con la prima nobiltà di Roma, et anche con famiglie primarie di fuori. Nell'1352 Gio. Francesco di Roberto Capizucchi ebbe per moglie Oddolina dei Conti della Corbora, e nell' 1411 Egidio Conte della Corbora ebbe per moglie Settimia Capizucchi, secondo si vede nell'albero dei Conti e secondo l'istromenti che appresso loro si conservano approvati anche dalla Rota nell' 1571, nella lite intitolata *Urbevetana Fidei commissi.*

Nell' 1395 Iacobello Matthei, ricchissimo romano, ebbe per moglie Paola Capizucchi. Nell' 1372 Antonio Capizucchi ebbe per moglie Caterina Moroni. Circa il 1470 Sigismonda Capizucchi fu moglie di Riccardo degli Annibali della Molara, e prima era stata moglie di Gaspare Capocci. Circa il 1447 Battista degli Arcioni ebbe per moglie Vannozza Capizucchi. Nell' 1460 Pietro Margani ebbe per moglie Francesca detta Cecca Capizucchi. Circa lo stesso tempo Giuliano Porcari ebbe per moglie Paolina Capizucchi e Cristofaro Capizucchi ebbe per moglie Anastasia Porcari. Circa il 1450 Valeriano Muti ebbe

per moglie Elisabetta dei Capizucchi. Circa l'anno 1445 Lella Paluzzi Albertoni fu moglie di Pietro Capizucchi. Circa il 1430 Ludovica Capizucchi fu moglie di Luca Paluzzi e nel 1460 muorì Gregoria Capizucchi moglie d'Antonio Albertone. Circa il 1460 Battista Capizucchi ebbe per moglie Margarita Santa Croce e circa l'anno 1460 Domenico Capizucchi ebbe per moglie Porzia Santa Croce. Nel 1474 Pietro Ludovico Capizucchi ebbe per moglie Lucia Cesarini figlia di Gabriele Cesarini, Gonfaloniere di Roma e di Gedina Colonna e di questo matrimonio fa anche menzione Marc' Antonio degli Altieri nel suo Nuziale. Fu poi seconda moglie dello stesso Pietro Ludovico, Livia Paola Mazzatosta. Circa il 1460 Palozia Capizucchi fu moglie di Girolamo Altieri. Circa il 1480 Lelio Capizucchi ebbe per moglie Tarquinia Capo di Ferro. Nell'1563 Sicinio Capizucchi ebbe per moglie Faustina Madaleni. Nell'1534 Emilio Capizucchi ebbe per moglie Lucretia Crescenzi e circa l'istesso tempo Fausta Capizucchi fu moglie di Domitio Cecchini padre dell'E.mo sig. Cardinale Domenico Cecchini vivente. Circa il 1570 Bernardo Aldobrandini, fratello di Clemente VIII, ebbe per moglie Livia Capizucchi. Nel 1536 Lorenzo Chigi figlio di Agostino Senator di Roma e signore di Portoercole ebbe per moglie Laura Capizucchi. Nell'1574 G. B. Ubertini ebbe per moglie Artemisia Capizucchi, dalla quale Lelio Ubertini Cavaliere di Malta. Nell'1533 Marcello Capizucchi ebbe per moglie Lavinia Incoronati figlia di Bernardino Incoronati e di Cornelia Conti. Del 1566 Mario Capizucchi ebbe per moglie Ortensia Capranica figlia di Angelo Capranica e di Martia del Bufalo. Del 1548 Cesare Tomarozzi ebbe per moglie Lucrezia Capizucchi e nell'istesso tempo Battista Capizucchi fu moglie di Silvestro Baldeschi, nobile Perugino. Del 1574 Geronimo Capizucchi ebbe per moglie Cintia Cenci figlia di Valerio Cenci. Del 1576 Lucrezia Capizucchi fu moglie di Andrea Laudati, Domicello Gaetano e Barone di Marzano che da detta Lucrezia ebbe Francesco Laudati Duca di Marzano e Cavaliere di S. Jacomo, Padre di Agostino Laudati Duca di Marzano e di Carlo Laudati Cavaliere Gerosolimitano. Del 1615 Camillo Conti, Duca di Carpineto e di Monte

Lanico, ebbe per moglie Cinthia Capizucchi. Del 1621 Annibale della Somaglia ebbe per moglie Tarquinia Capizucchi, Paolo Capizucchi, Marchese di Poggio Latino, ebbe per prima moglie Olimpia Matthei figlia di Mutio e per seconda moglie Ortensia Mariscotti di Marcantonio Conte di Vignanello e Parrano e di Ottavia Orsina de' signori di Bomarzo.

Si come in altri tempi anco ha apparentato questa Casa colli Leni, colli Clementini, Gottifredi ed altre famiglie.

Ha prodotto questa famiglia huomini molto valorosi nell'armi che non solo hanno combattuto in steccato e campo aperto riportando victoria, ma anco per longo tempo hanno militato in diverse guerre con comando de charichi principali negl'eserciti; come Cencio Papirio Camillo e Biagio Capizucchi fratelli consobrini che sono molto celebrati dai famosi scrittori che habbiano scritto l'Historie dei loro tempi, essendo Papirio stato honorato da Pontefici del carico di Sergente Maggiore Generale di S.ª Chiesa e Cencio e Camillo del carico di Mastro di Campo Generale dell'istessa S.ª Chiesa esercitatosi dal d.º Cencio anche nella battaglia navale contro il turco dalla gente Pontificia, in tempo della S.ª memoria di Pio V sotto il generalato del Duca di Palliano Marc'Ant.º Colonna come da Camillo fu esercitato l'istesso carico di Mastro di Campo Generale dell'esercito Eccl.tico in Ungheria l'anno 1597 in tempo della S.ª Mem. di Clemente VIII, essendo anche nel d.º Campo Biagio Capizucchi stato tredici anni Generale d'Avignone con provisione di trecento scudi d'oro il mese e con il comando supremo dell'Arme in tutto quel stato e doppo anche da Ferdinando I.º e Cosimo 2.º Granduchi di Toscana honorato del Marchesato di Montieri nello stato di Siena e del carico di Generale della Cavalleria di tutti i suoi stati. Anche Tarquinio Capizucchi fu honorato del carico di Mastro di Campo Generale di S.ª Chiesa della S.ª memoria di Urbano 8º. Si che dall'antichità dimostrata di questa famiglia, dall'haver sempre vissuto nobilmente, dalla facoltà e signorie possedute; dalle cariche principali ecclesiastiche e militari conseguite; dalle parentate conspicui che ha fatte, oltre l'essere stata trovata più volte nella Religione di Malta, di S. Jacomo e di S. Stefano, si

può con ogni ragione concludere essere famiglia molto nobile e principale [1].

In Siena, nella Chiesa di Santa Croce, si legge la seguente memoria:

D. O. M.

CAMILLO CAPIZUCCHO PATRITIO ROMANO PODII CATINIO MARCHIONI, SUMMAE VIRTUTIS ET CONSILII VIRO AB INEUNTE AETATE PER SUPERIORES ROMANAE MILITIAE ORDINES AD SUPREMUS GRADUS EVECTO. IN BELLO NAVALI AD ECHINANDAS PHILIPPI II HISPAN. REGIS TRIBUNO MILITUM CASTRO PRAEFECTO COPIAR. LEGATO IN BELGIO, BRITANNIA, GALLIA, UNGHERIA, TERRI MARIQ. REBUS STRENUE GESTIS CLARISSIMO; OBIIT COMARI CONTRACTA EX PONTIS IN DANUBIO PONTI RECISI EXERCITUSQUE SERVATI LABORE GRAVISSIMO IN MORBI ANNUM AGENS SEXAGESIMUM ANNO MDXCVII.

MARIUS, HORATIUS ET BLASIUS FRATRI AMANTISSIMO MULTIS CUM LACHRIMIS FIERI MANDARUNT.

[1] Nella Costituzione Benedettina, la famiglia Capizucchi fu compresa fra le 60 coscritte in persona di Mario Capizucchi († 1760). Da questi venne Alessandro († 1785) da cui un Galeazzo († 1804), il cui figlio Alessandro morì nel 1813 senza prole, rimanendo completamente estinta questa storica famiglia. Lo stemma dei Capizucchi, notissimo a Roma perchè ripetuto sui monumenti, è d'azzurro alla banda d'oro. Quello che riproduciamo è tolto da un attestato di Francesco Capecelatro, marchese di Lucito, nell'anno 1669, che si riferisce ad un antico stemma di questa Casa. Il disegno è esattamente riportato dall'Armanni nel suo « Ragguaglio e Appendice alla Istoria dei Capizucchi », stampata in Roma nel 1684.

(*Continua*). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

Apellidos históricos del Rio de la Plata

A continuación de los trabajos históricos y genealógicos publicados en esta Revista sobre los apellidos Ortiz de Rozas, Terrero, Mansilla, Moreno, Zabala, Alvear, Magariños Cervantes, Lavalle, Yeregui, Olaguér Feliú, Cisneros, Carranza, San Martin, Acuña de Figueroa, O' Gorman, Liniers, Gutierrez de la Concha, Olavide, Gemensoro, Roca, Roxas, Diaz de Vivar, De Marchi, etc.; en lugar de extensas genealogias voy á satisfacer los pedidos de muchos lectores de la America española, publicando una serie de noticias sobre las principales familias que figuraron en el Rio de la Plata, ateniéndome exclusivamente à datos ciertos, á certificaciones de hidalguia y blasones y á historiadores graves; deshechando todo lo que suena adulación. Estas noticias irán sin orden de precedencia ó de alfabeto sino a medida que las iré completando hasta formar un nobiliario extenso de dichos apellidos.

ORIBE. — El 1ro de marzo de 1835 fué electo Presidente constitucional de la República Oriental del Uruguay el Brigadier general D. Manuel Oribe y el 27 del mismo més concedió una amnistia á los emigrados politicos, lo que le valió que los facinerosos conspirasen en el seno mismo de la patria, hasta alimentar el movimiento revolucionario encabezado par Don Fructuoso Rivera. Las luchas intestinas duraron varios años hasta que el vencedor del Yi, del Quebracho, de Famaillá del Arroyo Grande, se vió forzado á resignar el mando en manos de su adversario, para impedir que se virtiese inutilmente la sangre de sus amigos. El general Oribe se embarcó para Buenos Ayres acompañado de sus ministros y generales y hasta por los mismos soldados que no le quisieron abandonar. Protestó en seguida contra la imposición revolucionaria y el sitío de Montevideo

del año 1843 y los sucesos todos que siguieron hasta su muerte manifiestan las cualidades eminentes del Brigadier general Don Manuel Oribe, como militar y como hombre de Estado. Murió en Montevideo el 12 de noviembre de 1857 y el Gobierno Oriental no olvidó, al hacerle suntuosos funerales, que había sido uno de los *Treinta y tres* orientales, guerreros de la cruzada libertadora contra el Brasil.

Sus ascendientes, como lo indica el apellído, eran bascos y conocidos, según los lugares, donde arraígaron, con los nombres de Oribe y Uribe. Tenían su antiguo palacio en San Nicolás de Zurreta en la merindad de Durango, donde siempre fueron considerados como hijos-dalgo notorios é ilustres. Son sus armas en campo azul tres luceros de oro de ocho rayos cadaúno.

ARGERICH. — Durante la fiebre amarilla de 1871 se distinguieron en Buenos Ayres el Dr D. Juan Antonio, el Dr D. Adolfo y el Dr D. Manuel de Argerich. Estos dos últimos perdieron la vida, victimas de su abnegación. El primero recibió la condecoración de la Cruz de Hierro. Aunqué estos tres médicos tenían un mismo origen, solo los dos últimos eran argentinos y descendientes del Dr D. Cosme de Argerich médico catalán fundador de la escuela (1789) y de la facultad de Médicina (1813) de Buenos Ayres.

Tambien se distinguiéron en Buenos Ayres el Presbitero D. Juan Antonio de Argerich escrítor y orador, patriota y diputado, en la primera mitad del siglo XIX, y D. Manuel (n. 1833, † 1871), abogado, milítar y patriota, diputado á la legislatura de la provincia de Buenos Ayres.

La familia de Argerich era distínguída en Cataluña, y tenía su casa solariega en la villa de Biosca cerca de Cervera, según refiere el cronista y Rey de Armas de S. M. C. Don Luis Vilar y Pascual. Desde el siglo XIII encontramos noticias de esta casa y en documentos del año 1220 aparece Bernardo de Argerich que á sus expensas decoró el altar mayor de la iglesia parroquial de San Abdón, donde se veían esculpidas las armas siguientes: campo de gules castillo de plata acompañado en jefe de una flor de lis de oro entre dos veneras de plata. Los descendientes de Bernardo de Argerich dotaron el hospital de

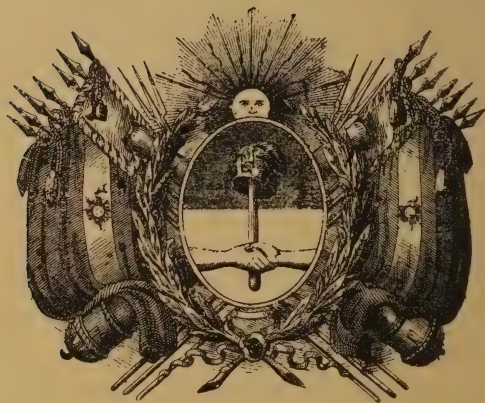
Biosca con una renta anual de 1000 reales y ocuparon puestos relevantes, ejerciendo los oficios nobles de Regidores perpétuos.

La nobleza de este linaje fué reconocida y confirmada por el Rey Don Felipe V, con cédula del 28 de agosto de 1738 á favor de Don Francisco de Argerich, coronel de los Reales ejercitos.

Fray Benito de Argerich, monje benedictino del Monasterio de Monserrat, fué autor de varias obras ascéticas y se señaló por sus virtudes, por su humildad y santidad.

Don Nicolás de Argerich y Salas, capitán de infantería, se alió por su matrimonio y por el de sus hijos á las casas infanzonas de Ubach, de Carreras y de Combeller.

(*Continuará*).

F. DE CASTELLANOS.

MAISON DE LA TOUR DU PIN

Dans l'ouvrage de M. Hiort-Lorenzen, parmi les anciennes maisons souveraines françaises, figure la très illustre maison de La Tour du Pin, qui en est digne à tous égards. Cette maison mérite peut-être de ne pas passer inaperçue à cause de quelques particularités assez curieuses.

Tout le monde sait qu'il a existé dans l'ancien moyen âge, les Dauphins du Viennois, c'est à dire les souverains du Dauphiné, qui étaient précisement ceux de La Tour du Pin. Le Père Anselme donne leur généalogie et les fait éteindre au quinzième siècle.

Quelque temps après on voit paraître la maison de la Tour-Gouvernet, qui affirma sa parenté avec les La Tour du Pin; mais, jusqu'à la Révolution, ils ne paraissent pas avoir réussi à faire admettre officiellement leur prétention. Le Père Anselme, écrivant vers 1720, ne les mentionne pas. D'Hozier, qui leur a plusieurs fois délivré des certificats de noblesse, ne parait pas non plus les avoir identifiés avec les La Tour du Pin. En 1763, le Parlement de Grenoble leur défendit même de prendre le nom de La Tour du Pin.

Les La Tour-Gouvernet étaient trés nobles par eux mêmes. Dès le commencement du seizième siècle, on les voit porter les titres de marquis de Gouvernet et marquis de Montauban. Ils ont eu de hautes alliances, des dignitaires de Malte, etc.

Pendant la Révolution, les La Tour-Gouvernet ont eu une conduite admirable. Deux d'entre un sont morts sur l'échafaud pour la Reine Marie-Antoinette. A la Restauration, Louis XVIII les nomma pairs de France, et les reconnut descendants des anciens La Tour du Pin. Depuis ce moment, ils ont le droit et le devoir de porter ce grand nom, qu'ils portent dignement. En 1848, Borel d'Hanterive a donné leur généalogie. Leur prétention ayant été, une fois pour toutes, admise par le Roi de France.

Seulement, il s'ensuit une situation qui ne laisse pas que d'être assez curieuse. Ou bien les La Tour-Gouvernet descendaient des La Tour du Pin, ou ils n'en descendaient pas. S'ils n'en descendaient pas, il est digne de remarque que le Roi de France, par sa toute puissance, ait suscité des descendants à une ancienne maison souveraine éteinte. Si, au contraire, ils en descendaient, ce qui est très possible, il est remarquable que le P. Anselme, d'Hozier et le Parlement de Grénoble se soient trompés tous les trois au regard d'une maison particulièrement illustre.

V. Burchausen.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

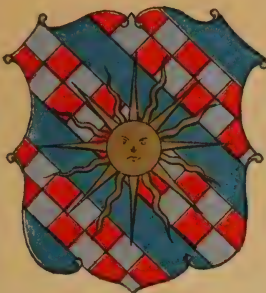
(*Contin. e fine, vedi num. preced.*)

Silva, di Morbio Inferiore. — Oriunda probabilmente da Lézzeno sul Lario e consorte di quel casato Silva che trasferitasi a Milano salì ai primi onori. Domenico Silva da Morbio, viveva sullo scorcio del XVI e suo figlio Giovan Battista donò nel 1595 il terreno per l'erezione della Chiesa delle Grazie. Un Francesco Silva, nato nel 1560, riuscì scultore di bella fama e lavorò a Roma ed a Loreto, poi a Como e morì nel 1641. Fu parimenti scultore il di lui figlio Agostino che lavorò nelle cattedrali di Assisi e di Urbino e morì nel 1706. Suo fratello Simone, fu Preposto della Basilica di San Fedele a Como. Carlo Francesco, nato nel 1661, fu anch'egli scultore ed architetto e disegnò le facciate delle Chiese di Sant'Eufemia e della S.ma Annunziata a Como; inalzò la fortezza di Pizzighettone ed allontanò il Pò da Cremona. Morì di dolore a Milano nel 1726. per essere stato falsamente accusato di corruzione da potenza estera. Fece edificare a sue spese una Chiesa a Morbio e beneficò i poveri del paese natio.

Altro scultore fu Giovan Francesco che lavorò in Sassonia e morì nel 1737. Da luí provennero Agostino, canonico della Collegiata di Balerna e Carlo Antonio Benedetto, scultore ed ornatista, che si distinse in varie città d'Italia e morì nel 1788. Ebbe a figlio Francesco Silva pittore rinomato. Altro Francesco pittore, nacque a Morbio nel 1753 da altro ramo della famiglia. Fu padre di Agostino, scultore, da cui un terzo Francesco che primeggiò nella scultura ad esempio degli avi. Questa famiglia si estinse nel 1879.

Arma: Interzato in fascia, nel 1° d'oro all'aquila coronata di nero; nel 2° d'azzurro all'albero di verde sinistrato da un leone d'oro; nel 3° di rosso a due bande d'argento.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

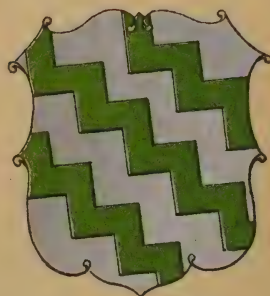
SILVA
DI MORBIO INFERIORE

SOLARI
DI FAIDO

SOLDINI
DI LOCARNO

TOGNI
DI CHIGGIOGNA

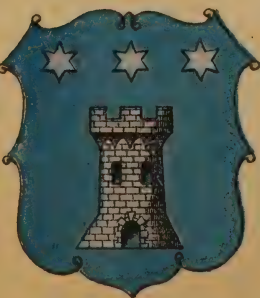
TORRIANI
DI MENDRISIO

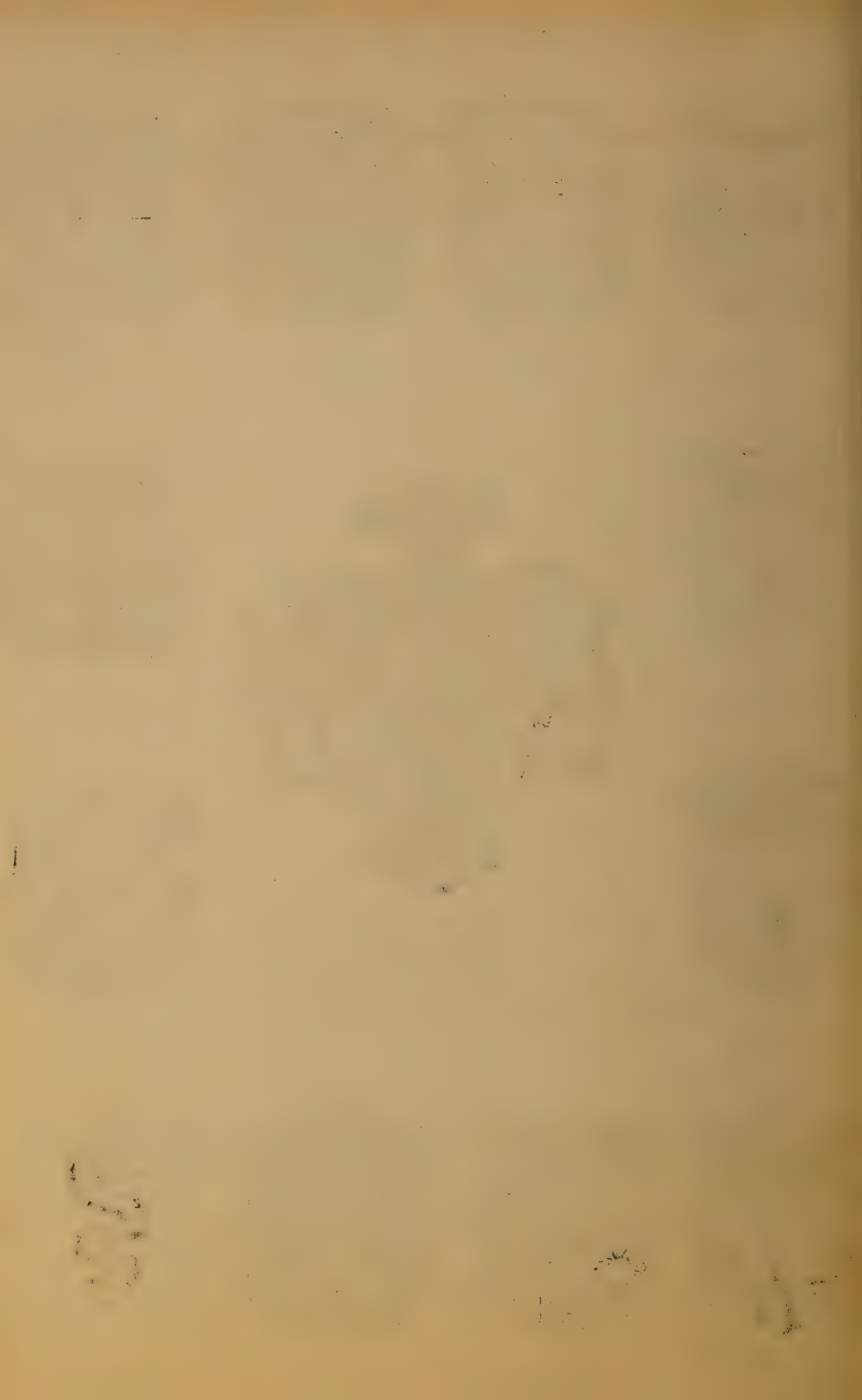
TORRIANI
CONTI D'AZZATE

VACCHINI
DI ASCONA

TREZZINI
DI ASTANO

TREZZINI
DI ASTANO

VARENNA
DI LOCARNO

VASSALLI
DI RIVA S. VITALE

VERDA
DI LUGANO

VISCONTI
DI CURIO

Solari, di Faido.

Arma: D'azzurro a tre bande scaccate di due file d'argento e di rosso; al sole raggiante d'oro, posto in abisso, sopra il tutto.

Soldati, di Neggio. — Derivati dei conti di Vernate. L'attuale capo della famiglia fu Presidente del tribunale federale di Losanna.

Arma: D'argento al San Giorgio a cavallo al naturale. Capo di rosso caricato di un'aquila nera.

Soldini, di Locarno.

Arma: D'azzurro al monte di tre cime di verde, movente dal lato sinistro dello scudo, accompagnato da una colomba d'argento, posta sopra il primo e secondo monte e volante sopra un sole d'oro posto all'angolo superiore destro del capo.

Togni, di Chiggiogna. — Cipriano Togni, nato nel 1706, morto nel 1878, servì per sessant'anni il paese nelle Magistrature e morì commissario di Governo pel Distretto di Leventina, compianto dai conterranei per le sue virtù ed i suoi meriti.

Arma: Spaccato: nel 1° d'azzurro al mastio d'argento murato ed aperto di nero, merlato di due pezzi alla ghibellina, sormontato da una stella d'otto raggi, d'oro; nel 2° di rosso a due sbarre d'argento.

Torriani, di Mendrisio. — Già fin dalla prima metà del secolo dodicesimo, fioriva in Mendrisio una famiglia della Torre, verisimilmente consorte di quella dominante in Valsassina e che procreò un Guglielmo, salito a Vescovo di Como nel 1204 e morto nel 1227.

Un pronipote di questo Prelato, chiamato Bregondio, figlio d'altro Bregondio, era nel 1243 canonico della cattedrale Comense, preposto d'Uggiate e Vicario del vescovo Uberto. Un Petraccio e un Nicola Della Torre figurano possessori di beni in Stabbio nel 1274; finalmente un Martino era pretore di Mendrisio nel 1304 e in tale anno convocò la parrocchia di S. Sisinnio alla Torre per la nomina del nuovo parroco.

È tradizione che questo Casato prendesse nome da una torre sorgente sopra il borgo di Mendrisio sul luogo o presso il luogo ove sorge la predetta chiesa di S. Sisinnio; anzi si asserisce da taluno che da Mendrisio uscisse il primo ceppo dei Della Torre, Signori prima della Valsassina, poi dominatori di Milano.

Certamente un legame di parentela doveva congiungere i suesposti Della Torre mendrisiensi coi milanesi, poichè, perduta che ebbero questi ultimi la speranza di riavere la supremazia in Milano da cui Guido Della Torre era stato cacciato nel 1311 ed esulato per varie terre lombarde, troviamo un diretto discendente di Guido che prende stanza in Mendrisio l'anno 1375 ed è questi un Guidino il quale dà vita a sei figliuoli e cioè: Francesco, Bassano, Marco, Giorgio, Finiberto e Guseno.

I primi quattro vennero ammessi alla cittadinanza milanese nel 1430 dal duca Filippo Maria Visconti. Finiberto si distinse combattendo pei bolognesi contro i Visconti e fu armato cavaliere nel 1391. Suseno o Sisinnio abitava in Mendrisio nel 1397 e vi perpetuò la discendenza.

Gasparo, altro dei figli di Suseno sedette decurione di Como e nel 1426 venne fatto cittadino milanese.

Nacque da lui un Donato che fu Podestà di Mendrisio per gli Sforza nel 1475.

Fra i suoi figli sono da ricordare un Giovan Antonio, canonico della basilica di S. Fedele in Como e un Gaspare, notaio e giureconsulto collegiato nella stessa città.

Agostino Della Torre, nato da Giovan Maria fratello dei precedenti, procreò cinque maschi, fra cui un Giovanni padre di un Alessandro, che patì bando e confisca dei beni nel 1624; da lui ebbe vita un altro Alessandro, esiliato insieme al padre, però nel 1631 figurava seder nel Consiglio dei nobili borghesi di Mendrisio. Nacque da quest'ultimo altro Giovanni che fu vicario di giustizia nel 1632.

Ambrogio Torriani suo figlio, nato nel 1670, morì nel 1754 dopo aver procreato quattro figliuoli e cioè: Alessandro, canonico della collegiata di Balerna, Angelo, parroco priore della chiesa di S. Sisinnio alla Torre, Gabriele, preposto d'Uggiate e Giovanni che continuò il casato.

Due altri sacerdoti ed un religioso nacquero da lui e cioè: Ambrogio, preposto di Mendrisio per anni 52, morto nel 1830; Agostino, successo allo zio Don Angelo nella prioria di S. Sisinnio e che morì nel 1826, nonchè un Alessandro, frate benedettino a San Gallo; mancato ai vivi nel 1835.

Giovan Battista Torriani, altro di questi fratelli, fu luogotenente di giustizia nel Cantone di Berna e morì in Mendrisio nel 1823, lasciando ragguardevole somma quale primo fondo per la erezione di una nuova chiesa prepositurale.

Nacquero da lui sette maschi, uno solo dei quali, il nobile Alessandro, morto nel 1880, lasciò discendenza.

Uscirono da questa casa alcune linee ora spente: una di esse è quella che produsse un Padre Eliseo Della Torre, dotto Barnabita, nato nel 1586; questa diramazione era stata originata da un Simone, figlio di Suseno; Antonio, figliuolo di Simone divenne avo di un Dionisio, professante l'arte della lana in Milano nel 1590 e dal medesimo nacque il detto Padre Eliseo.

Un altro ramo di questa stirpe uscì da un Bernardo Torriani figlio di Agostino di Giovanni Maria sunnominato e si spense quanto a maschi nel 1860 col sacerdote Antonio, amministratore apostolico della prepositurale di Mendrisio, ricordatissimo per la sua inesausta carità.

Altre famiglie di questo cognome hanno fiorito e fioriscono in Mendrisio.

Nel 1558 ne figuravano esistenti trentotto, ora sono ridotte a quattro o cinque e nessuna di queste, eccezion fatta dei Torriani di cui abbiamo descritto la filiazione, fruisce di titoli nobiliari; ma tutte verisimilmente devono ripetere una comune origine poichè tutte hanno il privilegio di una parrocchia particolare, la chiesa di S. Sisinnio alla Torre e della sepoltura nel Cimitero esclusivo ai Torriani.

Fra le linee ora estinte di questo Casato, annoveriamo anche quella da cui uscì il barone Nicolao Aurelio Torriani, figlio di un Francesco di Nicolò, il quale viveva in Milano sullo scorcio del secolo decimosettimo ed esercitava il commercio.

Il detto Nicolò Aurelio comperò nel 1712 il feudo di Azzate nel territorio di Varese, col titolo di Conte; fu sindaco del Patriziato di Mendrisio nel 1719 e morì nel 1724.

Apparteneva a lui il palazzo in Mendrisio ora dei conti Pollini e anticamente dei Pusterla. Dopo di lui passò per eredità ad Anna Maria Ferrari, da Vigevano, sua cugina, la quale sposò

il conte Federico Confalonieri, bisavo dell'illustre patriota omonimo. È per queste nozze che i Confalonieri aggiunsero al proprio il cognome di Torriani.

Accenneremo per ultimo che dai Torriani uscì l'esimio pittore Francesco, morto nel 1670, il quale era nato da altro Francesco figlio di un Cristoforo ch'era stato assassinato in Balerna nel 1549.

Arma: I Torriani di Mendrisio usano uno scudo spaccato: nel 1° d'oro all'aquila bicipite di nero coronata del campo; nel 2° d'argento (o anche di azzurro) alla torre di rosso. merlata alla guelfa, aperta e finestrata del campo, accollata da due scettri gigliati di oro, passato in croce di Sant'Andrea.

L'aquila imperiale in campo d'oro fu certamente assunta a ricordare il Vicariato dell'Impero conferito nel 1273 a Napo Della Torre dall'Imperatore Rodolfo I d'Ausburgo.

Accertasi però che nei secoli decorsi, questa famiglia usò la sola torre nello scudo e si vede ancora tale insegna scolpita sopra la porta della Casa prepositurale in Mendrisio, stata di proprietà del ramo estinto col sacerdote Antonio.

Altro scudo colla sola torre esiste scolpito sopra una delle pietre tombali nella chiesa di San Sisinnio.

L'arma dei Torriani conti d'Azzate porta due scettri gigliati uscenti dalle finestre della torre e posti, il primo in banda o l'altro in sbarra; il capo d'oro ha l'aquila coronata ad una sola testa.

Trezzini, di Astano. — Famiglia antica e patrizia da cui sortì l'illustre ingegnere Domenico Trezzini al servizio del Re di Danimarca, poi di Pietro il grande Czar della Moscovia che lo prescelse alla fondazione di San Pietroburgo (1703-170). Da lui una serie di architetti, pittori ecc.

Arma: D'oro a tre bande dentate (o treccie) di verde. *Alias:* Inquartato in croce di S. Andrea, nel 1° d'azzurro caricato di una corona all'antica d'oro; nel 2° e 3° d'argento a due fascie dentate di rosso; nel 4° d'azzurro alla stella d'oro.

Vacchini, di Ascona. — Famiglia dalla quale uscirono tre persone benemerite della Chiesa, prima fra le quali la pia Religiosa Suor Francesca Vacchini, del Terz'Ordine di S. Domenico, che scrisse qualche opera ascetica e morì in Viterbo nel 1609 in concetto di santità.

Appartenne pure a questo Casato il sacerdote Antonio, Curato d'Ascona, ecclesiastico di distinto merito, che fu chiamato

da San Carlo a dirigere pel primo il Collegio Arcivescovile di quel Borgo e morì nel 1615.

Per ultimo è da menzionare il sacerd. Giuseppe Vacchini. Dottore in Teologia, Oratore Sacro di bella fama, Parroco di Gravedona, morto nel 1774.

Arma: D'azzurro alla fascia di rosso caricata di una croce latina coricata d'argento, le braccia minori verso sinistra: detta fascia attraversante un albero al naturale, nutrito in punta dello scudo sulla pianura erbosa sostenente pure due vacche d'argento affrontate e accostate al tronco dell'albero.

Varenna, DI LOCARNO. — Famiglia distinta della quale è ricordato il sacerdote Antonio, nato nel 1752 e che fu Arciprete di Locarno; nel 1800 con evangelica facondia persuase una banda di Verzaschesi entrata in Locarno per saccheggiarvi i magazzeni di grano, a desistere dalla loro impresa.

Uscì pure da questo Casato, Bartolomeo Varenna, nato nel 1772, il quale, dedicatosi alle armi, servì il proprio paese e la Francia: combattè nella guerra di Spagna l'anno 1809, nella Campagna di Russia nel 1812: fu ferito al passaggio della Beresina; l'anno dopo si batteva in Allemagna e fu decorato della Legion d'Onore: si trovò quindi a Waterloo.

Ritornò in patria nel 1816 e fu nominato Tenente Colonnello Elvetico. Morì nel 1829.

Bartolomeo Varenna suo nipote fu Sindaco di Locarno e si dimostrò poeta di qualche merito.

Arma : Spaccato : nel 1° d'oro all'aquila di nero; nel 2° di rosso al monticello di verde movente dalla punta, sostenente una banderuola quadrangolare di argento, caricata di un castello a due torri di rosso aperto del campo; detta banderuola accompagnata da due palme di verde nutrite sul monticello e inclinate una a destra, l'altra a sinistra.

Vassalli, DI RIVA SAN VITALE.

Arma: Inquartato: nel 1° e 4° di rosso alla sbarra d'oro; nel 2° e 3° di azzurro al vaso d'oro; al palo d'azzurro caricato di tre stelle d'oro, attraversante sulla partizione; col capo d'oro all'aquila col volo abbassato di nero, attraversante sul tutto.

Verda, DI LUGANO. — Famiglia di origine Germanica e chiamata Werdemberg; era nota in Lugano dal 1458 con un Egidio, Sindaco della Comunità del Borgo e membro del Consiglio del medesimo.

Un Giovan Battista Verda, passato in Germania alla Corte dell'Imperatore Ferdinando II, vi salì in tanta riputazione, che da quel Sovrano fu creato Conte e Ciambellano della Chiave d'oro, poi innalzato a Gran Cancelliere dell'Impero, ricevendo poi in ricompensa de' suoi servigi una ricognizione di centomila fiorini.

Appartenne a questo Casato il distinto Architetto Giovan Pietro Verda il quale servì a lungo i Duchi di Brunswick come Prefetto di Corte o Maggiordomo Aulico e tornò poi a Lugano dove viveva ancora nel 1698.

I Verda si spensero nel primo quarto del secolo decimonono col sacerdote Bartolomeo, dotto nella Letteratura latina, nella storia e nella botanica.

Il palazzo di questa famiglia era situato vicino alla Chiesa di S. Maria degli Angioli e fu poi la prima residenza dell'Amministratore Apostolico Ticinese.

Arma: D'azzurro al castello d'argento, accompagnato in campo da tre stelle d'oro.

Visconti, di Curio. — Famiglia patrizia di Curio della quale fu un Pietro Santo, architetto di bella rinomanza, che, passato in Rassia sotto Pietro il Grande, eseguì i disegni di molti edifizii nella Città di Paulowski.

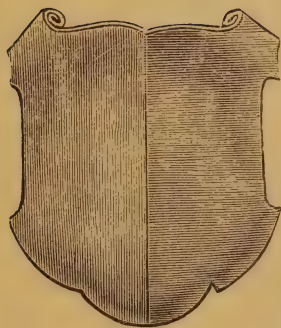
Un Placido Visconti si recò pure in Russia nel 1784 col figlio Carlo Domenico, lavorò parimenti intorno a molte fabbriche nella villa imperiale di Gatchina ed a Paulowski sotto la Czar Paolo I. Il padre ritornò in patria nel 1810 e il figlio nel 1816, ma questo tornò in Russia per istanza della Imperatrice Caterina che lo assistette d'una pensione vitalizia di quattrocento rubli.

Davide Visconti, altro figlio di Placido, servì lo Czar dal 1787 nell'ufficio delle costruzioni dei palazzi imperiali di Peterhof; fu Architetto del Consiglio delle curatele, del Ministro degli Esteri e della Banca Imperiale e venne insignito da Alessandro I degli Ordini di S. Anna e di S. Vladimiro, poi nominato Consigliere di Corte. Con ukase 7 novembre 1837, lo Czar Nicolò I elevò Davide Visconti alla nobiltà dell'Impero Russo colla di lui discendenza. Morì ricco di censo e di onori a Pietroburgo nel 1838.

Alessandro di lui figlio, fu al servizio della Camera di Finanza e del Ministero degli Esteri, dignitario della Corte Imperiale, Consigliere di Corte. Ebbe missione di Corriere di Gabinetto a Parigi e venne creato commendatore dell' Ordine di Sant'Anna.

Brillante carriera militare percorse il di lui figlio chiamato pure Alessandro, che fece la campagna del Caucaso dal 1857 al 1859, venendo insignito della Medaglia d'argento e della croce del Merito. Lo Czar Alessandro III lo nominò commendatore di Sant'Anna e lo promosse a Generale di Brigata.

Arma: D'argento al biscione d'azzurro ingolante un fanciullo di carnagione.

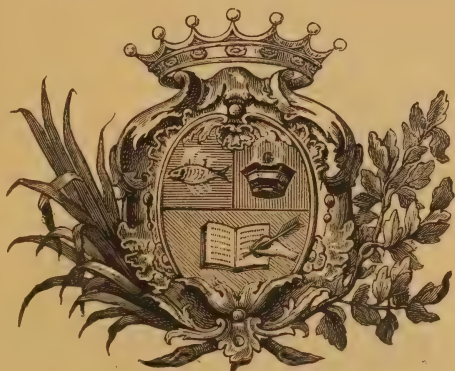
GIAMPIERO CORTI.

Ex-libris SCOTTI DI GENOVA

Il nostro incisore ha ricostruito questo *ex-libris*, di cui non possediamo che la metà, la sola rimasta in un volume del Foglietta, *Della Repubblica di Genova*, ecc., da cui lo abbiamo rilevato.

Lo stemma deve essere della prima metà del XVIII secolo ed appartiene certamente alla nobile famiglia Scotti di Genova la quale porta il medesimo stemma dei Douglas-Scotti di Piacenza, con la differenza che questi ultimi usano la banda d'argento in campo azzurro e le stelle d'oro, e gli Scotti di Genova hanno la banda e le stelle il tutto d'oro. La corona è marchionale all'antica, mentre gli Scotti piacentini usavano quella comitale dalla contea di Rezzanello. A quale personaggio debba attribuirsi questo *ex-libris* non riesce facile precisare. Fioriva tale famiglia fra le patrizie nel XVIII secolo e se ne conservano ancora parecchi rami che senza godere qualifiche col ramo principale sparite, derivano anch'esse dal generoso stipite genovese. Senza rintracciare in cronache favolose la filiazione degli Scotti, essi provengono sicuramente da Balduino Scotto, console della città nel 1185. Furono ascritti nel 1528 all'albergo Pallavicino, e dettero una lunga e non interrotta serie di valentuomini, che nelle cariche pubbliche disimpegnate con singolare prudenza, contribuirono alla fama che acquistò, in ogni dove, la repubblica di S. Giorgio.

Camillo Brunetti.

Ex-libris SCOLA

Lo stemma dell'Ecc.mo barone Bartolomeo Scola-Tommasoni, Cameriere segreto di spada e cappa di S. S., rappresentante l'Ordine del Santo Sepolcro nel Veneto, è semipartito spaccato, nel 1° d'azzurro al pesce d'argento posto in fascia; nel 2° di rosso al berrettone di magistrato di nero con galloni d'argento; nel 3° di verde alla mano al naturale in atto di scrivere sopra un libro aperto d'argento. Questo stemma era timbrato dal tocco napoleonico di barone per il titolo concesso da Napoleone I a Giovanni Scola, primo presidente della Corte di giustizia, l'8 ottobre 1809; ma il barone Bartolomeo, avo dell'attuale, essendo stato confermato nel titolo da S. M. I. R. A. il 20 novembre 1816, adottò la corona di barone a 7 perle che però non esclude l'uso del *tortil*.

Il titolo venne confermato anche al barone Giovanni, figlio di Bartolomeo, e suoi discendenti il 31 gennaio 1892.

La famiglia Scola è oriunda veronese e trasse il nome da un soprannome posto a Buonaventura del fu Tommaso da Verona, che tenne scuola di grammatica a Vicenza. Egli è il padre di quel famoso Basilio dalla Scola, vicentino, ingegnere militare, che servì la repubblica di Venezia, il re Carlo VIII di Francia e l'imperatore Massimiliano, e fortificò Rodi. Di lui si legge l'elogio nella lapide onoraria che il barone Giovanni Scola fece apporre nella chiesa di S. Lorenzo nel 1887.

Lo stemma antico della famiglia Scola è quello che figura nel quarto inferiore, ma il campo era azzurro e l'araldica napoleonica lo volle mutato in verde, come fece con la tricolore bandiera. Gli altri quarti sono di concessione napoleonica.

F. DI BROILO.

Ex-libris....

L'egregio sig. cav. Raisin di Ginevra ci comunica un interessantissimo *ex-libris* che raccomandiamo ai nostri colleghi del Portogallo e del Brasile. Infatti gli emblemi hanno non solo analogia con quelli dell'Impero Brasiliano, ma in una bandiera accollata allo scudo si vede lo stemma reale di Portogallo, e sotto, a guisa di decorazione pendente da un nastro, uno scudetto con i cinque besanti dell'arma portoghese. I leoni che sorreggono lo scudo tengono ognuno uno scudetto. In quello di sinistra vi è un serpente attorcigliato intorno ad un bastone; in quello di destra le iniziali, a quanto pare, L. S. C. D. M. Lo scudo è timbrato da una specie di berretto con fogliami e piume che sa di corona indiana. Il motto è: VIRTUTIS DECUS.

L'aquila attraversante sulla sfera terrestre col cuore trapassato da due spade, ha l'aspetto di un emblema massonico; le conchiglie però e le freccie conficcate nel globo distoglierebbero l'idea di uno stemma massonico, tanto più che la setta fu dalla sua origine antimonarchica e non avrebbe innalzato lo stemma reale Portoghese.

Rivolgiamo preghiera vivissima agli eruditi colleghi perchè ci aiutino a indentificare questo curioso *ex-libris*.

UGO ORLANDINI.

Ex-libris
de D. FRANCISCO MARIA DE SEVILLA

El muy ilustre señor Don Francisco Maria de Sevilla, Licona, Echenagusia é Iturrizar, caballero de la Orden militar y ponficia del Santo Sepulcro de Jerusalem, capitan de 1ª clase de

la marina mercante Española, cónsul de la Républica del Ecuador en la villa de Bilbao, nació en la Anteiglesia de Abando, (Bilbao) el 25 de septiembre de 1842, hijo legítimo de los se-

ñores Don Eugenio Benito de Sevilla y Echenagusia, bautizado en la parróquia de San Antonio Abad, de dicha villa de Bilbao el 14 de noviembre de 1816, y Doña Maria Josefa de Licona é Iturrizar, bautizada en la parróquia de San Vicente Mártir (Bilbao) el 4 de abril de 1817; en esta parróquia contrajeron matrimonio el 10 de febrero de 1840. Nieto por linea paterna de Don Francisco de Sevilla y Murga, bautizado en la parróquia de Santiago de Bilbao el 10 de septiembre de 1784, casado en la mencionada parróquia de San Antonio Abad el 29 de septiembre de 1813 con Doña Maria Josefa de Echenagusia y Ugaldea, bautizada en la Anteiglesia de Garay, parróquia de San Miguel el 10 de octubre de 1782 y por la linea materna de Don Pedro de Licona y Gangoiti, bautizado en la parróquia de Santa Maria de la Anteiglesia de Lezama el 13 de abril de 1780, desposado el 12 de septiembre de 1808 en la referida parróquia de San Vicente Mártir con Doña Celestina de Iturrizar y Onandia, bautizada en la parróquia de Santa Maria de Elejabeitia el 6 de abril de 1782.

Su *ex-libris* grabado sobre madera consiste en un Escudo de Armas: dividido en pal: 1º cuartelado, en el primero y cuarto un castillo de oro sobre rojo; segundo y tercero un leon rojo en campo de plata, bordura azul con dos llaves de oro puestas una á cada lado, que corresponde al apellido Sevilla; 2º tambien cuartelado, en el primero y cuarto en azul un ancora de oro cantonada de dos crecientes y dos luceros de dicho metal; segundo y tercero en rojo una cruz de oro de la forma de Calatrava, perteneciente al de Licona.

Va timbrado de la celada de noble con plumas y lambrequines, acolada la Cruz del Santo Sepulcro. El todo plazado bajo el blanco manto de dicha Orden.

José de Rùjula
Cronista y Rey de Armas de S. M. C.

UN CAVALIERE DEL SANTO SEPOLCRO
AL XV SECOLO

Il conte Couret, nella sua monografia sull'Ordine del Santo Sepolcro [1], pag. 891 della Rivista *La Terre Sainte,* dice che Guenebauld nel suo *Dictionnaire iconographique des monuments de l'Antiquité Chrétienne et du Moyen âge,* cita la *Pictorial History of England* (London, 1838, in-8°, tomo II, pag. 151) dove è riprodotta una miniatura del principio del XV secolo, che rappresenta un cavaliere del Santo Sepolcro nella basilica gerosolimitana. La notizia era abbastanza degna della nostra attenzione, epperciò abbiamo voluto vedere l'opera citata, ma ci riuscì disagevole cosa, inquantochè nelle biblioteche italiane, alle quali ci siam rivolti, non esiste la voluminosa opera che in questi giorni venne acquistata dalla Biblioteca Casanatense di Roma. Riproduciamo esattamente la vignetta che rappresenta un cavaliere in ginocchio presso il Santo Sepolcro, tenente in mano un medaglione con la croce gerosolimitana, che sembra aver ricevuto allora da un monaco che in piedi sta in atto di benedire, mentre stringe con la mano sinistra il bastone patriarcale. Dietro costui vi sono altri due monaci e dietro il cavaliere quattro persone del seguito si tengono in ginocchio a rispettosa distanza.

[1] *L'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, depuis ses origines jusqu'à nos jours.* (Orléans, 1887, in-4°).

Fuori del tempio si vedono ripetuti i personaggi, come si osserva in altre miniature dell'epoca. Il cavaliere precede i compagni ed ha il cappello sul capo e le persone del seguito sono armate di alabarde.

Notiamo che il monaco altri non può essere che il guardiano di Terra Santa, Vicario del Patriarca di Gerusalemme, e per questo fatto, tenente il bacolo patriarcale.

Una breve nota illustrativa di questa miniatura ci fa conoscere che si riferisce al conte di Warwick pellegrino a Gerusalemme.

Dopo accurate ricerche siamo riusciti ad identficare questo personaggio con Riccardo de Beauchamp, conte di Warwick, Lord Visconte Lisle, che fu armato cavaliere sul Santo Sepolcro nel 1404.

Egli fu uno dei più eminenti personaggi della illustre famiglia de Beauchamp. Fanciullo ancora fu creato dal Re d'Inghilterra cavaliere dell'Ordine del Bagno. A 23 anni ebbe il supremo Ordine della Giarrettiera; poi intraprese i suoi famosi viaggi in Oriente e visitò tutte le Corti di Europa, prendendo parte a giostre e tornei ed acquistando grande fama nelle cose di cavalleria e per il suo valore militare.

Il re Enrico V per attestargli la propria stima lo chiamò, al letto di morte, tutore del proprio figlio. Il Parlamento inglese lo confermò.

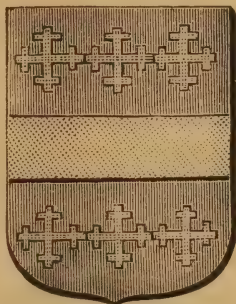
Divenne più tardi luogotenente generale del regno e governatore del ducato di Normandia e morì a Rohan nel 1439 a 59 anni, Il re Enrico VI volle che il suo corpo fosse trasportato a Warwick, dove nella Chiesa Collegiata gli fu innalzato un mausoleo.

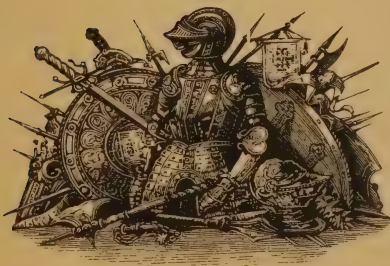
Era figlio di Tommaso de Beauchamp, di quella potente famiglia normanna che ereditò il titolo ed i beni dei Warwick nel 1268. Riccardo aveva sposato in prime nozze Elisabetta figlia di Lord Tommaso Barkeley dalla quale ebbe tre figlie, Margherita, Eleonora ed Elisabetta. La prima fu moglie di John, conte di Shrewsbury; la seconda sposò Tommaso Roos da cui discesero i duchi di Rutland e la terza sposò Giorgio Nevil Lord Latimer da cui i conti di Northumberland.

Lord Riccardo de Beauchamp sposò in seconde nozze Elisabetta, figlia di Lord Tommaso, conte di Gloucester, vedova di Riccardo di Beauchamp, cugino del conte di Warwick, dalla quale ebbe un figlio, Enrico ed una figlia, Anna. Il primo fu creato duca di Warwick il 5 aprile 1444, però morì l'anno successivo senza prole. L'eredità ed i titoli della Casa di Warwick passarono alla famiglia dei

conti di Salisbury, avendo Anna suddetta sposato Riccardo Nevil figlio di Riccardo conte di Salisbury.

Il conte di Warwick innalzava uno stemma di rosso alla fascia d'oro accostata da sei crocette ricrocettate d'oro, proprio come quelle che si vedono nell' invetriata raffigurante Pierre Pyon cavaliere del Santo Sepolcro, di cui si è occupata questa Rivista [1].

Come ognuno vede, di grandissimo interesse è la vignetta per la storia dell'Ordine del Santo Sepolcro, sia per l'antichità della miniatura, anteriore di quasi cento anni al pontificato di Alessandro VI, sia perchè dimostra che fino da quell'epoca il guardiano di Terra Santa creava i cavalieri sul Santo Sepolcro in assenza del Patriarca e nella qualità di suo Vicario.

Can. LUCIANO COLLINI.

[1] Fascicolo di novembre 1907, pag. 676.

L'Ordine indiano della Stella del Merito

Il fondatore e presidente perpetuo dell'Accademia di musica del Bengala che prendeva i titoli di Dottore in musica, di membro dell'Università di Calcutta ed era cavaliere (Sir) del Regno Unito della Gran Bretagna ed Irlanda e *compagno* dell'Ordine dell'Impero Indiano, era uno di quei tanti Rajah dell'India che la potenza britannica ridusse al rango di semplici cittadini. Ciò non gli impediva di assumere il trattamento di Altezza, e così abbiamo sott'occhi le lettere patenti e gli statuti della *Stella del Merito fondata da S. A. il Rajah Sir Sourindro Mohun Tagore,* datati da Calcutta il 31 dicembre 1884, che autorizzano l'uso di una decorazione istituita dal detto Rajah per ricompensare tutti i meriti.

Da parecchi anni non si parla più di questa distinzione *accademica*, come la chiama lo stesso istitutore, che era conferita o direttamente dal Rajah o da un Consiglio, presieduto dal comm. Antonio Padula in Napoli.

Le insegne consistevano in una placca diamantata d'argento avente nel centro lo stemma del Rajah su smalto bianco ed intorno sopra un cerchio di smalto azzurro le parole in lingua inglese: THE STAAR OF MERIT SOURINDRO MOHUN TAGORE.

FELICE DE MARTINO.

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI
RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

MUSEO CORRER DI VENEZIA

AGGIUNTE.

SECOLO XV.

245. Codice Cicogna 3432. Cartaceo di fascicoli 22.

Il fascicolo 16 contiene notizie e stemmi di alcune famiglie patrizie.

Notisi pure che anche il Codice ricordato al numero 31 deve porsi tra quelli del secolo XV.

SECOLO XVI.

246. Codice Cicogna 3432. Cartaceo di fascicoli 22.

I fascicoli 1, 7, 10, 19 contengono notizie e stemmi di casate patrizie veneziane.

247. Codice Cicogna 2171-72. Cart.: due vol. di c. 282; mm. 317 × 218.

Nozze. Precedono alcune notizie di storia veneziana e quindi sono elencati i matrimoni dei veneti patrizi dagli ultimi anni del secolo XV al 1560. Delle donne però non è ricordata che la paternità.

248. Codice Cicogna 3638. Cartaceo; mm. 315 × 215.

Nozze di Nobili Veneti dal MCCCC al MDXI circa.

Come il precedente, con l'aggiunta di varie notizie storiche e di una breve statistica della città di Venezia.

249. Codice P. D. 366 b. Cartaceo; mm. 225 × 162.

Brevi cenni sull'origine di 563 famiglie patrizie venete delle quali sono riprodotte a colori le armi.

250. Codice P. D. 378 c. Cartaceo di carte 316; mm. 316 × 210.

Cronaca veneta che pure comprende l'origine delle Casate patrizie delle quali si riproducono gli stemmi.

Secolo XVII.

251. Codice Correr 112. Cartaceo di carte 150; mm. 200 × 145.
Manuscritto de N. Veneti o Libro d'Oro, anno 1638.
Come il numero 63: precede un breve cenno storico sui patrizî Zorzi a un ramo dei quali certamente appartenne il Codice.

252. Codice Correr 114. Cartaceo di carte 193; mm. 196 × 142.
Libro de Nobili. Come il numero 63.

253. Codice Correr 1426. Cartaceo di carte 91; mm. 373 × 257.
Origine delle famiglie patrizie delle quali sono miniate le armi. Precedono altre notizie storiche e speciali cenni sulle Casate fatte Nobili nel 1644, al tempo, cioè, della guerra di Candia.

254. Codice Correr 1435. Cartaceo di carte 136; mm. 410 × 283.
Origine delle Famiglie Patrizie con le armi riprodotte a colori. Seguono altre notizie di Storia veneta, sull'esattezza delle quali il compilatore rivolgendosi al lettore dice: *scuserai se vi sarà qualche errore per essere il volume grande.*

255. Codice Correr 1451. Cartaceo di carte 269; mm. 445 × 330.
Miscellanea di varie notizie storiche: precedono, una Raccolta di stemmi miniati ed alcune genealogie di Case patrizie.

256. Codice Correr 1456. Cartaceo di carte 450; mm. 450 × 300.
Cronaca veneta preceduta da cenni sulle origini delle Famiglie Nobili delle quali sono pur riprodotte a colori le armi.

257. Codice Malvezzi 115. Cartaceo di carte 240; mm. 200 × 145.
Del N. H. ser Zorzi Corner fu de ser Gia.mo. — È il nome del patrizio cui apparteneva il Codice che è simile al numero 63.

258. Codice Cicogna 928. Cortaceo di carte 110; mm. 217 × 155.
Famiglie Nobili di Genoa.
Sono annoverate ed illustrate le famiglie sotto indicate nelle quali, del 1528, fu ristretto il Governo della Città. In tutto, 28 Casate, 23 delle quali appartengono alla antica nobiltà:
Cibo, Doria, Spinoli, Grimaldi, Flischi, Cattanei, Lercari, Fornari, Gentili, Usodimare, Negri, Cigala, Grilli, Marini, Salvaghi, Negroni, Giustignani, Franchi, Imperiali, Lomellini, Calvi, Pallavicini, Interiani, Vivaldi, Centurioni, Promontorij, Pinelli, Sauli.
Alla fine dei cenni illustrativi leggesi: *Fine del compendio di Gio. Cibo da Reco.*
Segue un Elenco con i nomi *di tutti li Aggregati in dette Famiglie, et Alberghi del 1528. Da Refformatori del Stato.*

259. Codice Cicogna 1264. Cartaceo di carte 379; mm. 218 × 164.

A carte 140: *Genealogia de Gentilhomini popolari chiamati volgarmente Cittadini.* Anzi che alla genealogia, nel Codice è accennato alla origine delle Famiglie Cittadinesche Veneziane.

260. Codice Cicogna 1609. Cartaceo di carte 255; mm. 270 × 195.

Memorie Venete. — Le due Corone della Nobiltà Veneta.

La Corona prima comprende l'origine delle Famiglie patrizie e la Corona seconda tratta invece delle Casate cittadinesche. In tutte due poi vi sonno cenni storici sulla Nobiltà Veneta e sull'Ordine dei cittadini.

261. Codice Cicogna 2325. Cartaceo; mm. 300 × 210.

Raccolta di varie carte della famiglia Marcella et huomeni illustri della medema.

Alberi genealogici, notizie storiche ed armi miniate della Casa Marcello. Secondo il Cicogna, il Codice contiene tutto il *materiale* che servì in seguito al d'Amaden per compilare i quattro volumi ricordati al numero 226.

262. Codice P. D. 42 a. Cartaceo di carte 212; mm. 98 × 66.

Come il numero 63.

263. Codice P. D. 44 a. Cartaceo di carte 531; mm. 140 × 95.

Libro dei Nobili. Come il numero 63.

264. Codice P. D. 45 a. Cartaceo di carte 207; mm. 146 × 100.

Libro de Nobili Veneti. Come il numero 63.

265. Codice P. D. 46 a. Cartaceo di pagine 298; mm. 175 × 243.

Libro de Parenti de l'Ecc.mo signor Francesco Pisani fu del Ecc.mo Sig.r Francesco, al presente Capitanio di Bressia. Racolto per me Francesco Barbaro fu de ser Marco con somma diligenza l'anno MDCXXXXI, nel quale si vede il grado di cadauno, et vera dependenza.

Alberi genealogici dei Pisani e dei loro parenti: sono unite alcune stampe e alcune piante di città che non hanno rapporto alcuno con l'argomento dal Codice trattato.

266. Codice P. D. 367 b. Cartaceo di carte 113; mm. 198 × 72.

Libro de Nobeli Venetiani con la sua Tavola fatto l'anno 1637 adì 7 Febraro. Vi si fecero aggiunte fino al 1646.

Come il numero 62.

267. Codice P. D. 368 b. Cartaceo di carte 379; mm. 212 × 152.

Nomi e Cognomi delle Famiglie de Nobili Veneti anno Do.ni 1609.

Come il numero 63.

268. Codice P. D. 369 b. Cartaceo di carte 142; mm. 181 × 142.

Come il numero 63.

269. Codice P. D. 256 c. Membranaceo di pagine 196; mm. 339 × 232.
Alcune Memorie della famiglia Ferrea detta Ferro Patritia Veneta, Germana, Hungara, Romana, etc., MDCLXII.

Notizie storiche e genealogiche sulla famiglia Ferro e stemmi moltissimi e splendidamente miniati, oltre che della Casata stessa, di città e di Stati con i quali i Ferro ebbero rapporti, di famiglie con essi imparentate e di Comunità Religiose alle quali alcuni di casa Ferro appartennero.

270. Codice P. D. 389 c. Cartaceo di due volumi; mm. 263 × 188.
Origine delle Famiglie Nobili di Venezia in ordine alfabetico.

Sono alberi genealogici di tutte le Casate patrizie.

RICCIOTTI BRATTI.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Monroy don Alonso Alberto, principe di Maletto. *Appunti sulla successione collaterale nei titoli di nobiltà siciliani.* — Palermo, 1908, Virzi, in-4°.

L'A. è riescito brillantemente a provare che la successione collaterale in linea ascendente giusta il capitolo XXXIII *Si aliquem*, del re Giacomo (1286) fu sempre ammessa in Sicilia con dottrina e giurisprudenza costanti, unanime, inconcusse, che la famosa Prammatica del 14 novembre 1788 nulla statuì in contrario e solo il Re si riservò di pubblicare una legge dichiarativa che non si emanò più. Questa interessante dissertazione giuridica feudale è ricca di citazioni. e di esempi. Questi vanno dal 1364 al 1899 e dimostrano in una maniera evidente che mancando la linea diretta succede il parente più prossimo al defunto, giusta l'accennato capitolo del re Giacomo. Il lavoro acquista maggiore importanza inquantochè è di attualità essendo stata da taluni negata l'efficacia dell'accennata costituzione feudale.

Ci compiacciamo assai con l'illustre collega per questo suo nuovo importante ed interessantissimo lavoro.

Mac Swiney de Mashanaglass P. *La Coccarda Pontificia.* Appunti storici. — Roma, 1908, Tip. Vaticana, in-8°.

In occasione del centenario dei gravi avvenimenti che costrinsero il Capo della Chiesa a modificare la coccarda pontificia, l'A. pubblica ed illustra egregiamente alcuni interessanti documenti scambiati fra gli invasori francesi e l'Autorità pontificia. Questo cambiamento avvenne per volontà di Pio VII, perchè parte della truppa pontificia era stata incorporata a quella francese. Non si cerchi il simbolismo di questa coccarda, come alcuni pretesero, nella ripugnanza del partito dell'ordine verso il color rosso emblema di sedizione, nè si creda che fu sostituito dal bianco, come segno di protesta verso i conquistatori, per ricordo della monarchia borbonica sopraffatta dalla rivoluzione. Il bianco e giallo sostituì il rosso e giallo dei soldati ribelli, in ricordo delle due chiavi d'oro e d'argento che timbrano lo stemma papale.

La coccarda che l'A. riproduce a colori è il fac-simile di quella ufficiale, mandata ai ministri dal governo pontificio e che si conserva nell'Archivio dell'Ambasciata di Spagna presso la Santa Sede.

I francesi perseguitarono coloro che adottarono la nuova coccarda, ed Eugenio Beauharnais che prendeva titolo di vicerè d'Italia, giunse al punto di dichiararla emblema di ribellione. Doloroso raffronto coi tempi nostri, in cui i colori pontifici, come saggiamente rileva l'A., a Roma non varcano

le soglie del Vaticano, mentre debolezza di governo tollera ogni giorno la mostra insolente di insegne nere e rosse, emblema di anarchia e di rivoluzione.

Mathews Thomas. *The O' Neills of Ulster, their history an Genealogy.* — Dublin, 1907. Sealy Bryers et Walker; 3 volumi in-12°.

La reale stirpe che dominò durante varî secoli la verde Ibernia, meritava invero la dotta illustrazione che il chiar. A., con grande accuratezza e con ricchezza di documenti ci presenta in tre grossi volumi, tanto più che questa famiglia fiorisce ancora ed è fra quelle che Hiort-Lorenzen nel suo « Annuario » mette nella sezione delle *Case già regnanti.*

L'antichità degli O' Neill è indiscutibile. Furono re di Ulster, principi di Tyrone e di Claneboy ed il suo stipite Niall il grande, sovrano di Irlanda viveva nel IV secolo. Un ramo, fiorente in Ispagna, ed altro in Francia, sono estinti quanto ai maschi e solo rimane il ramo primogeniale a Lisbona, rappresentato da D. Giorgio O' Neill, grande ufficiale della Casa reale di Portogallo, il quale, ad esempio dei suoi predecessori, per linea retta, è stato onorato in Brevi pontifici ed in sovrani autografi, con la qualifica di dilettissimo figlio, che il Papa non usa che coi principi, e col trattamento di Serenissimo e di Altezza.

Il lavoro del Mathews è assai accurato ed è corredato di alberi genealogici e di molte illustrazioni.

Talamo Salvatore. *Il concetto della schiavitù da Aristotile ai dottori scolastici.* — Roma, 1908, presso la « Rivista Internazionale », Torre Argentina, 76. Prezzo L. 6.

Annunciamo ben volentieri questo importante lavoro di critica filosofica e storica, ispirato ai dettami della scienza moderna, ma rivolto alla apologia del Cristianesimo, perchè rivendica alla Chiesa la gloria di avere in ogni epoca contribuito alla abolizione della servitù.

Lo scritto degno della fama di cui gode l'illustre A., svolge il vasto tema con erudizione grandissima per la frequente citazione di testi, mentre in tutto si attiene alla più severa e stringente critica. Perciò non possiamo che consigliarne la lettura agli studiosi della filosofia tomistica che il grande Pontefice Leone XIII volle, con somma saggezza, a più onorifico posto elevata.

Homenaje á Cristóbal Colón. *Antigüedades Mexicanas, publicadas por la Junta Colombina de México.* — Mexico, in gr. folio.

Ringraziamo la Direzione del Museo Nazionale di México per lo splendido album delle antichità messicane che ha voluto offrirci.

È una pubblicazione di grande importanza per le riproduzioni in facsimile di codici indigeni. Notiamo, fra le altre, le tavole che riproducono scontri fra indiani e spagnuoli, nelle quali i soldati portano uno scudo con

emblemi molto simili a quelli della nostra araldica, e sarebbe ottima cosa che vi fosse laggiù, fra i nostri colleghi, chi si occupasse d'illustrare queste tavole, dal lato araldico.

L'America pre-colombiana offre molte attrattive, ed i lavori magistralmente eseguiti, come quello che siamo lieti di annunziare, meritano di essere più noti ed apprezzati anche fra noi.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(Vedi numeri precedenti).

134ª. **Il grado di Gran Capitano nell'esercito di Ferdinando V.** — Questo grado non esisteva. Gonzalo Fernández de Cordova fu soprannominato il *Gran Capitano* per i suoi meriti guerreschi, anzi quando in Ispagna si parla del *Gran Capitán* non vi ha bisogno di aggiungere il nome.

I capitani in quell'epoca remota corrispondevano ai colonnelli di oggi ed i capitani generali agli odierni generali, inquantochè i primi avevano il comando di un reggimento ed i secondi di un corpo di esercito.

La nobiltà che proviene dalle cariche nobilitanti è oggi tenuta in poco conto dall'Araldica ufficiale; ma certamente una famiglia che dimostrasse l'antica civiltà fino al XV secolo e uno stipite insignito del grado di capitano di Ferdinando il Cattolico, otterrebbe il riconoscimento della nobiltà generica.

A. DEL B.

DOMANDE.

135ª. **Famiglie Bissari e du Refuge.** — La famiglia Bissari di Vicenza porta un fasciato di rosso e di argento a due serpenti affrontati di nero ed ondeggianti in palo. La famiglia du Refuge porta uno stemma simile, soltanto i serpenti sono azzurri. Siccome si tratta di uno stemma assai originale, si desidera sapere quale analogia possa esservi fra l'una e l'altra famiglia.

GINO SVANNELLINI.

136ª. **La question Louis XVII.** — Puisque le baron de Richemont, un des faux Dauphins ou le véritable Louis XVII, comme prétend M. de Broilo (*Rivista Araldica*, juin 1908), a été prisonnier avec Silvio Pellico à Milan en 1815, je pense que quelque correspondants de la Rivista pourrait chercher aux Archives de Milan: affaires de la Police, prison de Sainte Marguerite, etc. et nous communiquer ses trouvailles.

OTTO V. MÜLLER.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. B. il Patriarca di Gerusalemme ha nominato suo rappresentante in Irlanda per l'Ordine del Santo Sepolcro, sir Thomas Esmonde.

— L'egregio nostro collega comm. avv. D. Ramón Leonarte y Olmos, presidente del Capitolo provinciale di Valenza dei Cavalieri del Santo Sepolcro, è stato promosso al supremo grado di Gran Croce. Egli non era che semplice cavaliere dell'Ordine, ma la sua carica di rappresentante del Patriarca in Valencia esigeva una promozione, che per altro è meritatissima, per le egregie qualità che distinguono il nostro ottimo amico.

— Simile distinzione è stata conferita al sig. conte comm. Camillo Ruffin di Tours, nostro buon collega, col quale vivamente ci rallegriamo.

— Anche il sig. D. Luis Jáudenes y Lozano, maggiordomo di settimana di S. M. C., è stato insignito della Gran Croce dell'Ordine.

— I signori D. José Maria Bernal y Puig, comm. d'Isabella la Cattolica ed il cav. Augusto Schlüpers, sono stati decorati della croce di cavaliere.

Ordine Piano. — Il signor Carlo Tissoni di Savona, è stato insignito del grado di cavaliere.

Ordine di S. Gregorio Magno. — Il Santo Padre ha conferito la croce di cavaliere al signor Ettore Sasselli, architetto romano.

Ordine di S. Silvestro. — Il cav. prof. Edoardo Persiani è stato distinto con la commenda, ed il signor cav. Luigi Laborel Melini ha ricevuto il Breve di cavaliere.

Croce Pro-Ecclesia et Pontifice. — La nobile donna signora contessa Maria Ollivier Beauregard, ha ricevuto dalla Segreteria di Stato, il diploma e la Croce d'oro.

— Cogliamo l'occasione per annunciare che il Santo Padre ha stabilito che d'ora innanzi non venga più concessa questa croce se non d'oro, mentre com'è notorio era divisa in tre classi. Viene così riservata alle persone che hanno benemerenze rilevantissime verso la Santa Sede, mentre per i meriti più modesti viene conferita la medaglia *benemerenti*.

Nomine. — S. E. il sig. principe D. Camillo Rospigliosi, benemerito comandante la Guardia Nobile pontificia, è stato insignito da S. M. C. della Gran Croce dell'Ordine d'Isabella la Cattolica.

— Il sig. marchese Paolo d'Ornano, Gran Croce dell'Ordine del Santo Sepolcro, ha ricevuto dal re di Portogallo la commenda dell'Ordine di Cristo.

— Il sig. marchese D. Antonio de Portugal de Faria, Gran Croce dell'Ordine del Santo Sepolcro, marchese romano, creato da Leone XIII, ha ricevuto da S. M. il re di Portogallo la rinnovazione del titolo di visconte, già posseduto dal suo defunto padre.

— Il chiar. prof. Francesco nobile Franceschetti di Este, è stato nominato ispettore degli scavi e monumenti per la sua regione.

Ci rallegriamo con gli amici tutti per le ben meritate onorificenze.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

COURS ET COURTISANS

Il n'y a plus en France ni de Roi ni de cour, c'est entendu. Mais en revanche, sous la République troisième, les prétentieux tyranneaux en tous genres, pullulent. Et combien chacun d'eux dans sa partie règne avec insolence sur des groupes avilis!

Les fières démocraties ne se contentent pas seulement de rois d'Amérique et de reines de mi-Carême.

Dignes émules de Rabagas, les enfants de la Révolution sacrifient à l'envi leurs convictions aux colifichets du pouvoir.

N'est ce pas une vraie cour cependant, autour du citoyen Fallières, cette maison civile et militaire, ces bals et réceptions officiels à l'Elysée?

Pastiche caricatural d'une vraie cour, sans doute, mais cour quand-même, vulgarisée et toute bouffie de cette vanité bourgeoise plus distancière que l'aristocratique fierté de jadis. Et, si la loi eut passé, peu s'en fallût encore que cette parodie ne vînt se compléter d'un juge d'armes démocratique! Le directeur d'un annuaire très connu [1], n'avait-il pas eu la présomption d'offrir son concours à Marianne pour auner titres et généalogies comme draps ou toiles de Chinon dans la boutique paternelle?

Chamarrures, décorations de toute espèce, brillent sur les uniformes et habits des petits neveux de 93. Ces bons citoyens aiment aussi à s'entourer de noms historiques ou de titres de plus ou moins bon aloi.

Faute de moyens d'existence, ces infortunés trainent leur nom au service de maîtres abominables dans un pays composé

Voir Rivista, juillet 1907, p. 96. Nous le tenons pour qualifié moins que personne à prodiguer ce genre d'épithète à de beaux noms de France, Galard, Dampierre, Kerouartz, etc..., sa situation personnelle étant toute la première, sous ce rapport, complètement irrégulière.

aux deux tiers de fonctionnaires! Comme ces gens là doivent se trouver à leur aise au milieu de parents, amis ou confrères pleins de mépris pour l'impie Clémenceau!

Donc, plus de cour, mais plus que jamais des courtisans asservis à Marianne et faisant argent d'eux mêmes comme des courtisanes.

Les monarchies démocratiques ont conservé quelques vestiges d'une cour.

En Italie, la chose est à peu près aussi vague qu'en France. Il y a cependant beaucoup de courtisans surtout auprès des ministres et des réprésentants de la nation. Chacun d'eux a sa clientèle empressée d'hommes d'affaires, de courtiers de Bourse, d'usuriers. Sous couleur de politique ceux-ci savent intéresser leur roitelet grassement, à leurs petites combinaisons, quitte à faire expulser des congrégations dont le bien est convoité.

Le St-Siège a conservé sa cour splendide d'où rayonne la haute dignité pontificale.

Les souverains d'Autriche, d'Allemagne et d'autres pays au nord, ont un entourage tout à fait militaire. Les récents scandales de Berlin nous révèlent même un certain régiment de jeunes gens choisis comme gardes-du-corps de certains princes et grands de la cour. Ceci pour démontrer que la raideur allemande se doit juger plus sévèrement que cette légereté que nous reprochent les hommes du nord.

L'Espagne a mieux conservé ses traditions. Le jeune Roi est le premier à les respecter et à en rehausser le prestige nécessaire. Mais aussi le matérialisme démocratique n'a pu encore pénétrer dans cet asile sacré de l'étiquette, et la pompe et la dignité de la cour de ce pays contribuent puissamment à y maintenir le respect du principe d'autorité.

Étant donné qu'il n'y a pas de cour sans courtisans, il est toujours bon de se souvenir des conseils que jadis Castiglione, dans son “ Libro del Cortegiano, „ donnait aux princes.

On ne peut plus conseiller aux rois de bien choisir leurs ministres, puisque ce sont maintenant les chambres qui imposent les ministres aux rois! Cependant, il y a encore des souverains qui ont la faculté de les choisir. On ne saurait assez

leur recommander de ne jamais choisir d'hommes trop jeunes et surtout étrangers. La jeunesse est nuisible à celui que le hasard a poussé aux suprêmes charges et l'expérience que donne seul l'âge est la première qualité d'un ministre.

Voyez tel personnage jeune, arrivé au pouvoir. Au lieu de s'entourer de gens sages et de mérite, il ne voudra qu'aider au sort d'anciens camarades et ne cherchera à avoir sous ses ordres que des mannequins prêts à obéir aveuglément et sans contrôle.

Il fuira les vieillards qui pourraient lui reprocher son inexpérience, son manque d'habileté et de tact diplomatiques. Et si quelque péccadille de sa jeunesse compte encore quelques témoins gênants, ce jeune ministre n'hésitera pas à acheter leur silence en les plaçant vite au mieux de leurs conditions. Avoir des informateurs discrets, sérieux, honnêtes est indispensable pour ne pas s'exposer à orner de titres de noblesse un sauteur quelconque. Distribuer des charges de cour à des gens apparemment riches ou à des étrangers qui ont dû quitter leur pays à la suite d'affaires scandaleuses est de conséquences déplorables. C'est ainsi que je connais une cour où se trouvent plusieurs " gentilhommes „ ayant eu maille à partir avec la justice de leur pays! Ils y portent néanmonis audacieusement leur clef de chambellan! On dit cependant sous le manteau, en attendant que ça se crie tout haut, qu'un de ces messieurs a été condamné ou extrêmement compromis, il y a une bonne douzaine d'années, pour chantage et affaire de moeurs! Mais fort de son titre inattendu ne se croit il pas un autre homme? Moyennant finances il trafique de décorations et de titres de noblesse et pour comble trahit la souveraineté qui l'a honoré, par aventure, en se faisant la sournoise " casserole „ d'une publication connue pour l'esprit d'hostilité et de discrédit qui l'anime contre les distinctions honorifiques données par cette souveraineté!!!

A côté de ce courtier d'assassinat moral par la presse, nous voyons un jeune diplomate qui a eu un procès pour avoir trouvé sa femme trop gênante et qui a cependant reçu une des plus hautes distinctions de cour. Un autre continue à ouvrir

avec sa clef de chambellan des portes qui auraient dû lui être fermées pour un procès retentissant.

Je ne parle pas des innombrables rats de cour, minces personnages, quoique chamarrés sur toutes les coutures et qui remplissent leurs poches avec le commerce des titres et décorations. Non seulement ils spéculent sur la vanité humaine, mais se prêtent à des manèges indignes. Ils trafiquent d'invitations aux bals ou fêtes de cour en les vendant ou faisant vendre misérablement aux portes des hôtels.

Quel souverain osera débarrasser sa cour de tant de bassesse et de tant de honte ?

Il y a une cour où les hauts fonctionnaires sont si mal payés que le roi et les ministres mettent chaque année à leur disposition des décorations qu'ils peuvent vendre tranquillement. Et il n'y a pas corruption d'officiers publics!!!

Comment à notre époque a-t-on le courage de reprocher à l'ancienne monarchie les charges anoblissantes. C'était peu de chose à côté de cette scandaleuse distribution de baronnies à des juifs pour remplir les caisses de l'État.

J. d'Uzerches.

TOUJOURS LES BONAPARTE [1]

Si l'interprétation, que donne M. le chevalier Pidoux, de St Thomas était vraie, *ce qui n'est pas*, c'est la *République* qui *seule* serait légitime. Car l'*Assemblée orléaniste* de 1870 qui a *proclamé la République à une voix*, n'avait pas plus mission *de le faire* que celle qui a renversé Charles X pour Louis-Philippe. Napoléon I^er^ n'a jamais cessé d'être légitime; le Sénatus Consulte dont parle le chevalier Pidoux, n'a pas fait l'*Empire*, il n'a que *décrété* le PLÉBISCITE de 1802 qui l'a créé.

Or le Plébiscite *seul*, DE TOUTE LA NATION *directement consultée, peut seul* défaire ce qu'un Plébiscite a fait. Napoléon I^er^ en 1814 comme en 1815, n'est *tombé* que sous le coup de l'étranger. Jamais la nation n'a ratifié sa chute, et, la preuve c'est qu'il n'eut qu'à mettre le pied en France pour être porté à Paris sur les bras du peuple enthousiasmé! En 1870 la même chose, c'est l'invasion seule qui a *violenté* la *nation*, et, *c'est sous la pression* de 1,500,000 prussiens que les orléanistes de Versailles devant l'étranger, ont proclamé leur République, qui les a ensuite mangés et chassés! Ce que le chevalier *Pidoux, nomme* la pression des coups *de force* des *Bonaparte, avant les Plébiscites,* est *justement* ce *qui* les légitime.

Pour Napoléon I^er^ *c'est le droit de conquête,* joint au mandat reçu *des anciens*, contre les cinqcents, devenus factieux!

[1] La Rédaction de la *Rivista* remercie Monseigneur Dissard et le chevalier Pidoux de la manière si distinguée dont ils ont présenté aux lecteurs leurs opinions adverses sur la question de la légitimité des Bourbons et les Bonaparte. Elle croit maintenant la question suffisamment éclairée pour qu'il soit inutile d'y revenir pour le présent, les deux adversaires ayant soutenu avec autant de science que de feu leur opinion respective et ayant ainsi mis nos lecteurs parfaitement à mesure de juger eux mêmes la question. (*N. d. R.*).

C'est *le coup d'État*, toujours *légitime de St Thomas*, quand le salut du pays le requiert, ce qui fut le cas, et au 18 Brumaire 1800, et au 2 Décembre 1851. Le Plébiscite n'a que ratifié ce qui s'était *fait au nom du salut* de la nation, *loi suprême, de tout ordre politique!* Ce que je reproche, et aux Bourbons, et aux Bonaparte, *à cette heure*, c'est *précisément de ne pas savoir faire ce coup d'État sauveur et nécessaire!...* Mais attendons.

Quant à d'Orléans, je passe; s'il nous sauvait, il *commencerait à mériter de fonder* une *nouvelle branche.* Mais jusqu'ici, il *est déchu* de par les crimes des siens, contre la Monarchie légitime, la réligion, le bien de l'État. *Pour tout le reste,* il ne me répond pas du tout. Il *substitue des hypothéses* à *des faits.*

Or, la politique n'est pas faite de si et de peut-être, mais essentiellement de faits, de réalités, de nécessités de fait.

Quant à la pression qui *selon lui eut vicié* les Plébiscites, ce n'est-pas sérieux et j'y ai répondu.

Mais alors, il *ignore* l'origine des Bourbons! — *À Noyon* ce *fut* bien *autre chose; battu* par Charles *de Lorraine*, l'héritier direct de Charlemagne, Hugues Capet fait *assassiner* son Vainqueur et Souveraiu dans l'Abbaye, où, l'abbé qui l'a reçu est l'ami de Capet, et, le lendemain, les Seigneurs et les Évêques réunis dans une salle, à l'Assemblée de Noyon, *entourés* par les partisans d'*Hugues Capet,* l'épée nue au poing, *sont forcés de le déclarer Roi... et à l'exclusion formelle de l'hérédité,* malgré la *contrainte* où ils *sont.* Cette élection était *autrement viciée* par la pression que celle des deux Bonapartes Empereurs!

Et l'hérédité était formellement *exclue.*

Durant 150 ans, de père en fils, d'Hugues Capet à Louis VII, ces *rois élus* ainsi par force, font des coups *d'État successifs,* faisant nommer leurs fils de leur vivant! Et ces coups d'État durent jusqu'à Louis XIV qui absorbe les dernières libertés de la Noblesse et de l'Église pour y substituer l'absolutisme que peu après les Jacobins n'auront qu'à faire leur, en 1793 *comme de nos jours!...* Faut-il en conclure que les Bourbons ne furent pas légitimes pour cela, et, que la terreur en décapitant Louis XVI ne fit que reprendre les droits méconnus de la souveraineté nationale méconnue depuis Noyon en 987!?

ce serait absurde! Ce l'est tout *autant* pour les coups de force des Napoléons!

Justement, dit St Thomas, c'est la marque du vouloir de Dieu, qu'un homme ait eu en fait le pouvoir suprême, et que, l'*appliquant au bien public*, la nation *à l'unanimité* l'acclame, et le fasse légitime; un tel *pouvoir est in destructible*, parce que né des nécessités du bien public suprême, et, du salut de tous, aimé de tous, issu du vouloir de tous, il ne peut périr, et, est légitime. Il ne *peut succomber qu'en cas de guerre étrangère* malheureuse, rendant captif un tel souverain en ébranlant les fondements de l'État et de l'ordre public. C'est à la lettre le cas des Napoléons en 1814, 1815 et en 1870!

Jamais celui du père Louis-Philippe, parti de *Paris* sous les hués de la *rue* soulevée, et la *seule pression* que *la peur faisait* à son ventre de bourgeois!

Et le chevalier Pidoux se fait d'étranges *illusions* sur le *roi impie, mort* privé *des sacrements, des honneurs* de la SÉPULTURE *ecclésiastique*, que fut le voltairien Louis XVIII!

Il l'*eut étrangement rétablie l'Église, lui!* on le voit par son fameux Concordat de 1818; comme par la terreur blanche qui ramena Napoléon de l'île d'Elbe, on voit comment-il eut rétabli l'ordre!... *il a pu tenir* dix ans, parce que Napoléon *avait semé* d'ossements glorieux les champs de bataille de l'Univers, des géants révoltés de 1789. Cette saignée *salutaire* autant que glorieuse, avait *désenfiévré* la France! Quant aux boutades qu'il cite, elles peuvent faire fortune dans les petits salons parfumés où l'on fait la politique des potins; elle fait hausser les épaules à ce qui est sérieux, son gentilhomme qui a nié le génie de l'immortel Empereur en l'appelant un Grand Coquin ne nuit *qu'à lui-même,* dont il fait le plus grand des sots; et, n'à *en rien* effleuré l'Empereur. Comme la petite Dame qui donne toutes le religions à Mr Bonaparte, cela fait sourire, et c'est tout!

Il rétablit religion d'État, la vraie religion, la sienne, en *imposant la tolérance* pour les autres, il a ouvert le reste de l'Europe au catholicisme, d'où il était exclu par des lois d'État de sang! prouvant que la vraie Église n'a pour régner, qu'à être libre! Monsieur Pidoux m'a donné trop facile riposte.

Monseigneur DISSARD.

La mala pianta, che la terra cristiana tutta aduggia

(*Contin. vedi num. preced.*)

§ III. — Carlo Senzaterra.

Dal regale ceppo de' Capetingi del quale ci occupiamo, dal grande albero sulla cui annosa scorza ripetutamente si appuntarono gli strali dell'inimico Poeta, tre, fra tanti rami, più degli altri ricchi di linfa vivificatrice, si staccarono germogliando e rivestendosi di fronde in guisa tale da prender forma, non già di sterili tronchi avulsi, ma di nuove vigorosissime piante. Furono questi i rami collaterali de' Valois, de' Borboni, e degli Angiò. Taceremo del secondo, fiorito in tempi ben diversi da quelli di cui ci occupiamo; non però degli altri due, chè troppo da vicino ombreggiarono la via del Poeta. Furono stipiti loro: Carlo di Valois e Carlo d'Angiò; impariamo a conoscere e questi due principi e quelli che dal sangue Angioino discesero.

Carlo di Valois, terzogenito di Filippo l'Ardito re di Francia, nato nel 1270, morto nel 1325, re titolare d'Aragona e Valenza, conte titolare di Barcellona, regni e contea che mai effettivamente conseguì, fu, checchè dir si voglia in contrario, uno dei grandi capitani del suo tempo. Incaricato dal fratello Filippo il Bello del comando della guerra contro gli inglesi, vi ottenne non spregevoli successi e, tra altro, fu proprio lui a costringere Gui di Dampierre conte di Fiandra, che avea parteggiato pei nemici, a rendersi prigione. Vedovo della prima moglie, Margherita di Napoli figlia di re Carlo lo Zoppo, che gli avea recato in dote le contee del Maine e d'Angiò, sposò Caterina di Courtenay nipote di Baldovino II ultimo sovrano latino di Costantinopoli, e venne perciò, da papa Bonifazio VIII, riconosciuto imperatore d'Oriente. Nè fu questo il solo segno di benevolenza datogli da quel pontefice, chè già per l'avanti l'avea nominato Capitano generale della Chiesa in Italia e, più specialmente, paciaro tra guelfi bianchi e guelfi neri in Toscana.

Messaggero di pace giunse dunque Carlo in Firenze il 1° di novembre 1301 e, nel delicato incarico, fin troppo si distinse; e ben

lo seppe l'Alighiero il quale, con la caduta e conseguente sperpero de' Bianchi tanto favorito dal Valois, si trovò inopinatamente preclusa la via di rivedere il *bell'ovile* ond'era pochi dì innanzi uscito, inviato da quei della sua Parte a Bonifazio VIII, insieme a Maso di Ruggerino Minerbetti e al Corazza degli Ubaldini da Signa, per contrastare alle influenze che sull'animo di quel pontefice la Parte avversa esercitava. Ma dello smacco della sua fazione e del danno personalmente subìto rese il poeta fiorentino buon pagamento al principe francese facendo, nel quinto cerchio della montagna del Purgatorio, dal duca Ugo Magno, radice prima, come vedemmo, di quell'albero Capetingio cui anche il Valois apparteneva, vaticinare

> Tempo vegg'io non molto dopo ancoi,
> Che tragge un altro Carlo fuor di Francia,
> Per far conoscer meglio e sè e i suoi.
>
> Senz'arme n'esce, e solo con la lancia
> Con la qual giostrò Giuda; e quella ponta
> Sì, ch'a Fiorenza fa scoppiar la pancia.
>
> Quindi non terra, ma peccato ed onta
> Guadagnerà, per sè tanto più grave,
> Quanto più lieve simil danno conta;
>
> *Purg.*, XX, 70-78.

senz'arme, perchè calò Carlo in Italia con appena cinquecento cavalli, più pochi conti e baroni affamati quanto lui; *senza guadagno di terra*, perchè dalla sua spedizione non riportò acquisto alcuno di provincie o città, sicchè ne fu appunto motteggiato col soprannome di *Senzaterra*, ma carico alla sua coscienza e vitupero tanto a lui più grave, quanto, per la sua svergognatezza, più leggero lo stimava.

Nè sembra questo l'unico passo del Poema allusivo alla venuta di Carlo in Firenze: chè, anche nel terzo cerchio infernale, ove, percossi da eterna pioggia mista a grandine e neve e straziati dal trifauce Cerbero, giacciono i golosi, udiamo il fiorentino Ciacco presagire come i discordi suoi concittadini

> ....dopo lunga tenzone
> Verranno al sangue, e la parte selvaggia
> Caccerà l'altra con molta offensione.
>
> Poi appresso convien che questa caggia
> Infra tre Soli, e che l'altra sormonti
> Con la forza di tal che testè piaggia;
>
> *Inf.*, VI, 64-69.

il quale ultimo verso, uno dei più discussi del Poema, non mi sembra affatto da spiegarsi, come molti vogliono, «coll'aiuto di tal uomo che ora lusinga Firenze» e cioè di Carlo di Valois; perchè agli 8 di aprile del 1300, quando appunto Ciacco parlava, il Valois,

ancora in Francia, avea ben altro da fare che non occuparsi delle turbolenze di Toscana. Parmi invece, come propone l'Andreoli, che abbia ad intendersi « coll' aiuto di tal uomo che la Parte Nera già fin da ora sta lusingando » e che, del resto, sarebbe egualmente il Vlaois. E ciò perchè mentre, nel 1300, egli non pensava ancora alla Toscana e alle sue fazioni, probabilmente invece a lui già pensavano i Neri, sapendo dover egli venire quanto prima in Italia all'impresa di Sicilia e, consci del declinare della loro Parte, fin d'allora studiavano il modo d'averlo in aiuto.

Ma se poi, invece del Valois, in quel tale che piaggia o che, viceversa, è piaggiato, dovesse, come altri ritengono, ravvisarsi Bonifazio VIII, riman sempre il fatto che, nel passo or or da noi riportato, indubbiamente ricorre una non velata allusione alle prodezze compiute dal *Senzaterra* in Firenze.

Il resto è piano nè richiede spiegazione alcuna, ove si ricordi come *parte selvaggia* fosse detta la Parte Bianca, essendo i Cerchi suoi capi « uomini salvatichi e ingrati », secondo afferma il Villani, e, per di più, calati sulle fiorite rive dell'Arno da' boschi di Val di Sieve; e come la caduta di quella Parte, che il 5 di aprile 1302 ebbe la decisiva sanzione, fosse compita entro quell'anno e cioè prima che ne passasser tre dal giorno in cui Dante incontrò Ciacco. Dopo di che riprendiamo il filo del racconto.

Terminata la sua missione in Firenze, missione non di pacificatore ma di partigiano, vediamo il Valois, prima accorrere in aiuto del proprio suocero Carlo lo Zoppo invano impegnato nella guerra di Sicilia, poi tornare in Fiandra in tempo appunto per contribuire alla vittoria di Mons-en-Puelle. Malgrado però tanta militare pertinacia invano il *Senzaterra* desiderò, invece dell'inafrorrabile regno d'Aragona e del lontano e per lui favoloso Impero d'Oriente, il forte e prossimo Impero di Germania; sicchè dovette contentarsi di ottener larga parte delle spoglie dei Templari e di esercitare, dopo la morte di Filippo il Bello, una preponderante influenza nello Stato come capo del partito feudale.

In tale sua qualità provocò, nel 1315, il supplizio di Enguerrando Le Portier di Marigny, conte di Longueville, già primo ministro del defunto re, il quale, schiacciato da un cumulo di accuse una più meudace dell'altra, fino da quella di stregoneria, fu condannato e impiccato senza neanche essere inteso a discolpa. Quasi in compenso di tale assassinio, più tardi e precisamente durante il regno di Carlo il Bello, il Valois riconquistò una parte non indifferente pella Guienna sugli inglesi. E fu questa l'ultima sua impresa.

Venuto a morte si disse di lui: figlio di re, fratello di re, zio di tre re, e mai re. E avrebbesi potuto aggiungere: genero di re e, antiveggendo l'avvenire, padre, avo, antenato, di quei tredici re che, da Filippo VI a Enrico III, come già abbiam visto, ressero le sorti della Francia. E con questo lasceremo il Valois, del quale nessuna maggior menzione ci fa il Poeta, per passare a' suoi consanguinei di Napoli, gli Angiò.

§ IV. — I primi Angiò.

Tutti conosciamo, se pure una volta abbiamo letto la nostra storia, Carlo conte d'Angiò e del Maine, quarto figlio di Luigi il Leone re di Francia; tutti sappiamo come calasse in Italia, come sterminasse gli ultimi Staufen, come sotto il nome di Carlo I, troneggiasse vittorioso sul doppio regno di Puglia e Sicilia. Seguiamolo ora nelle ulteriori sue opere, ricordando solo come, nel 1267, egli avesse a perdere la sua fida ed ardita compagna Beatrice, una delle quattro figlie anch'essa di Raimondo Berengario IV conte di Provenza; e come, nel 1268, impalmasse in sua vece Margherita contessa di Tonnerre, nipote di Ugo IV duca di Borgogna e re titolare di Salonicco; l'una e l'altra rammentate dal Poeta, per bocca di Sordello, nel canto VII del Purgatorio.

Nel 1270 benchè, come tanti altri principi e guerrieri, avesse da tempo presa la croce, noi vedremo dunque Carlo comparire in Affrica soltanto mentre il fratel suo S. Luigi spirava, unicamente preoccupato, almeno a quanto parve, di sottomettere Tunisi, tanto vicina a' suoi Stati, a tributo. Lo vedremo poi volgere il cupido sguardo all'Oriente, desiderar la conquista di quell'impero, sia per suo genero Filippo I di Courtenay figlio di Baldovino II, sia per se stesso, e, tanto per prepararsene il cammino, ottener la scomunica di Michele Paleologo da papa Martino IV che gli doveva la tiara; da quel Martino IV de Brion, nativo di Tours, che, nel sesto girone della montagna del Purgatorio ove con fame e con sete si mondano i golosi,

.... purga per digiuno
L'anguille di Bolsena e la vernaccia;
Purg., XXIV, 23-24.

le buone anguille pescate nel lago di Bolsena e affogate nel vin bianco per renderle più squisite. Ma vedremo pure come la brama di Carlo, invece di accrescergli dominio e onore, valesse a perderlo

dando incentivo ad una delle più memorabili rivoluzioni che ricordi la storia.

Già da sedici anni egli opprimeva la Sicilia, strappata alla dominazione Sveva, allorchè, nei primi del 1282, deliberò di partire pei regni incantati di Levante. Or avvenne che, cogli ultimi preparativi di quella spedizione, accresciutesi nell'isola le angherie, se pure accrescerle era possibile, vi aumentò di conseguenza il generale malcontento. I feudatarî, costretti a fornire, non solo il contingente feudale ordinario in soldati e viveri, ma anche le navi, sotto pena della confisca dei beni, fremevano; fremevano i plebei i quali, obbligati o no al servizio militare, venivano trascinati sotto le bandiere con la magra anticipazione di tre mesi di paga, sulla quale era loro impossibile di lasciare di che vivere alle famiglie. Tuttavia nessuno pensava ancora a ribellarsi, tanto timore ispirava Carlo.

In quei giorni appunto, narra la leggenda, Giovanni da Procida e un messer Accardo di Lombardia legato dell'imperatore Michele Paleologo, passati in Sicilia per eccitare gli animi ad una generale sollevazione, si accordavano con Alaimo da Lentini, Palmieri Abbate, Gualtiero da Caltagirone ed alcuni altri uomini energici che avean promesso di secondarli. Il momento era fin troppo propizio, Carlo trovandosi alla Corte di Roma, suo figlio in Provenza; ma nessuno sapeva come iniziare la rivolta. Ed ecco questa iniziarsi da sè e da quel punto cessar la favola e incominciar la storia.

L'isola era allora divisa in tre grandi distretti: Val Demone, capoluogo Messina; Val di Noto, capoluogo Noto; Val di Mazzara, capoluogo Palermo. Era vicario per re Carlo in Val Demone Erberto d'Orléans, giustizieri in Val di Noto e in Val di Mazzara Tommaso Busanti e Giovanni di Saint-Remi. Quest'ultimo faceva specialmente pesare la mano sui proprî soggetti; e poichè questi lo ricambiavano con un sordo ma implacabile odio, all'avvicinarsi delle feste di Pasqua di quell'anno, quasi spinto da un ignoto presentimento, avea stimato prudente di proibir loro, nobili o plebei che si fossero, di portare armi.

Volle la sorte che il martedì dopo Pasqua, giorno anch'esso festivo, un gran numero di palermitani si trovasse riunito fuori delle mura della città, presso la chiesuola di S. Spirito, allora de' monaci Cistercensi; e che ivi si recasse, tra gli altri, una giovane donna che dicono bellissima e che il Mugnos vuole figlia di Ruggero Mastrangelo, ragguardevole cittadino di Palermo. Attirò la formosa siciliana, fin dal suo primo arrivare sulla piazza della chiesa, l'attenzione di alcuni soldati provenzali. Un d'essi, certo

Drouet, più ardito degli altri, infiammato dalla sua vista e forse da soverchie libazioni d'insolito vino, le si avvicina, pretende che, contro il divieto, nasconda armi sotto le vesti e, senz'altro, le mette addosso le mani. La donna sviene. Gli uomini presenti all'oltraggio si scagliano su Drouet, lo atterrano, gli strappano la spada e con quella l'uccidono. D'ogni dove accorre gente al rumore; volano le pietre; una voce terribile si alza: muojano i Francesi. E mentre le campane della chiesa vicina suonano a vespro, più di duecento stranieri cadono sotto i colpi del popolo a quel primo grido di vendetta. Poi la folla infuriata si precipita in Palermo, circonda gli oppressori nelle loro case, li ammazza, toglie loro le armi per tornare ad ammazzarne ancora, non fa grazia nè a sesso nè a età, tutto quel che è francese stermina e distrugge. A gran pena il giustiziere, ferito alla faccia, con due familiari, riesce a salvarsi momentaneamente a Vicari, in quella sanguinosa notte dal 31 di marzo al primo di aprile 1282. Ma il massacro non era ancora finito!

L'esempio di Palermo trascina l'isola intera; il primo di aprile è la volta delle città più vicine: Corleone, Monreale, Vicari, Termini; il 2 e il 3 di Cefalù, Trapani, Marsala, Mazzara, Sciacca, Caltabellotta, Girgenti, Licata, Terranova; il 4 di Catania. E poichè la stessa frenesia omicida infuria fino nei più remoti paesi dell'interno, in dieci giorni tutta la Sicilia, ad eccezione di Messina, rimane vuota di stranieri. Due francesi soltanto sfuggirono al generale sterminio: Filippo di Scalambre radice dei baroni di Serravalle e Guglielmo di Porcellets governatore di Calatafimi; quest'ultimo, per merito delle sue virtù, non solo risparmiato, ma rinviato onorevolmente in Provenza colla sua famiglia.

In mezzo a tanto furore, notevolissimo caso, una città si astenne da ogni violenza: la piccola e montana Sperlinga, posta pressochè nel cuore dell'isola, tra Nicosia e Gangi, dov'era capitano Pietro Alamanno, la quale per niente osteggiò la sua guarnigione francese dandole così modo di salvarsi.

Frattanto gli sguardi de' siciliani tutti erano rivolti con ansietà verso Messina, la seconda città dell'isola per numero di cittadini, la prima per l'importanza della posizione, massime in quel momento. Il 13 di aprile i membri del comune di Palermo scrivevano istantemente ai loro compatriotti di Messina; questi rispondevano ma in modo ambiguo. Tuttavia si sentiva che anche nella città del Faro gli odî fermentavano. Erberto d'Orléans tentò di assopirli, promise, concesse, tollerò, riunì il maggior numero di soldatesche

che potè, ma non ottenne che di ritardare l'esplosione. Il 28 di aprile la strage incominciò e l'indomani anche in Messina non esisteva più un sol francese. L'Orléans tuttavia con molti de' suoi, tra' quali Pietro Ruffo conte di Catanzaro, pervenne a fuggire in Calabria. Tale fu la memorabile rivoluzione popolare conosciuta sotto il nome di Vespri Siciliani.

Che questa rivoluzione fosse stabilita anticipatamente, a scadenza fissa, non potrebbesi, nonchè affermare, neanche supporre. Essa fu, come tante altre, impreveduta, quanto al momento nel quale avvenne ed al modo col quale si effettuò. Lo stesso Procida ignorava che sarebbe incominciata innanzi alla chiesuola di S. Spirito, nella campagna di Palermo, al suono delle campane chiamanti a Vespro i fedeli. Inoltre, benchè quasi tutti gli attribuiscano l'onore di questa rivoluzione, non è fatta alcuna menzione di lui durante i primi avvenimenti che seguirono la fulminea rivolta de' palermitani; ciò che prova come dovesse restarne sorpreso egli stesso, anzichè esser in grado di farla nascere e di dirigerla. Ammesso pure che egli fosse nell'isola, tutto dimostra ch'ei non si trovava a Palermo il giorno del gran massacro.

Questo però, comunque avvenisse, sorprese e terrorizzò l'Europa intera, specialmente dopo quello che era stato detto della potenza del re Carlo. Sembrò, secondo il Villani, « quasi cosa maravigliosa e impossibile » e, secondo Paolino di Pietro mercante fiorentino, addirittura « opera divina ovvero diabolica ». Ma, veramente, nulla di divino o di diabolico vi fu.

Non arti maghe, non forze superne, non ire infernali, non le tacite mene di Pietro III d'Aragona, non quellle di Niccolò III papa che, almeno a quanto afferma il Poeta (Inf., XIX, 99), vi avrebbe pure avuta parte, sarebber riuscite all'intento. Quel che vi riuscì ce lo dice, su nel cielo di Venere, Carlo Martello nipote, per parte di padre di Carlo I d'Angiò, per parte di madre di Rodolfo I di Asburgo re di Germania, attestando (è lui che parla) come

.........la bella Trinacria, che caliga
Tra Pachino e Peloro, sopra il golfo
Che riceve da Euro maggior briga,

Non per Tifeo, ma per nascente solfo,
Attesi avrebbe li suoi regi ancora
Nati per me di Carlo e di Ridolfo;

Se mala signoria, che sempre accora
Li popoli suggetti, non avesse
Mosso Palermo a gridar: Mora, mora.

Par., VIII, 67-75.

E questo è il nocciolo della questione.

Perduta la Sicilia gettatasi in braccio a Pietro d'Aragona, la potenza di Carlo parve annientata. Ei, che ben lo capiva, fece sforzi disperati per ritoglier la regale isola all'avversario; giunse fino a sfidarlo, per quanto inutilmente, a singolar certame. Ma ormai troppo avversa gli era la fortuna! La rotta dell'armata, la prigionia del figliuolo erede del regno, furon le sole conseguenze della sua ostinazione. Riuscitogli vano ogni tentativo, ne morì di rabbia e di dolore in Foggia, il 7 di gennaio 1285, nel sessantesimoquinto anno, secondo l'Amari, dell'età sua, diciannovesimo del regno. « Ma innanzi che morisse », narra il Villani « con grande contrizione prendendo il corpo di Cristo, disse con grande reverenza queste parole: *Sire Dieu, comme je crois vraiment que vous étes mon sauveur, ainsi je vous prie, que vous ayez merci de mon ame; ainsi comme je fis la prise du royaume de Cicile plus pour servir sainte Eglise que pour mon profit ou autre convoitise, ainsi vous me pardonniez mes péchés;.....* » E speriamo che Dio l'abbia esaudito.

Fu Carlo I di sano consiglio e d'alti intendimenti, fermo nelle avversità, mantenitore delle promesse, prode, operosissimo, di onesti costumi e pio come il proprio fratello S. Luigi, ma taciturno, duro, inesorabile, avido e ambizioso; crudele fors'anco, non però assassino come, per bocca di Ugo Magno, vorrebbe presentarcelo il Poeta. Infatti l'antico duca di Francia può ben lamentare come

> Carlo venne in Italia, e per ammenda
> Vittima fe' di Curradino; e poi
> Ripinse al ciel Tommaso per ammenda.
>
> *Purg.*, XX, 67-69.

ma le sue parole dovranno essere accolte con cautela somma perchè, senza porre in dubbio l'essere stato Carlo l'istigatore della condanna di Corrado V, quanto poi all'aver egli ricacciata l'anima di S. Tommaso d'Aquino al Cielo, facendolo da un suo medico avvelenare per paura di averlo contrario nel concilio di Lione, è misfatto ancora da provarsi.

Nessuna cautela invece per quanto il duca Ugo poco dopo dirà dell'altro suo discendente Carlo II d'Angiò, soprannominato *il Ciotto,* ossia lo Zoppo, figlio del vincitore di Manfredi; e cioè:

> L'altro, che già uscì preso di nave,
> Veggio vender sua figlia, e patteggiarne,
> Come fan li corsar dell'altre schiave.
>
> O avarizia, che puoi tu più farne,
> Poi c' hai il sangue mio a te sì tratto,
> Che non si cura della propria carne?
>
> *Purg.*, XX, 79-84.

Infatti Carlo II, catturato il 5 di giugno 1284 alla sconfitta navale toccata dagli Angioini, nel golfo di Napoli, da Ruggeri di Loria ammiraglio di re Pietro d'Aragona e messo in libertà soltanto dopo la morte del padre, sulle istanze del papa e del re di Francia, prese è vero possesso della Provenza, dell'Angiò, del Maine e di Napoli, ma non potè mai riconquistare la Sicilia, la cui impresa abbandonò definitivamente nel 1302. Sicchè la più memorabile azione della sua vita, trascorsa tra il 1248 e il 1309, rimane l'aver venduta in moglie, al già vecchio Azzo VIII d'Este, la propria figlia Beatrice ancor giovinetta, chi dice per trenta chi per cinquantamila fiorini; vergogna che il Poeta inesorabilmente registrò ne' suoi versi, aggiungendo inoltre, per mezzo dell'aquila formata dalle risplendenti anime del cielo di Giove, come, al dì del giudizio universale, nel libro divino,

> Vedrassi al Ciotto di Gerusalemme
> Segnata con un I la sua bontate,
> Quando il contrario segnerà un'emme;
>
> *Par.*, XIX, 127-129.

e cioè a Carlo II, re titolare di Gerusalemme, si vedrà segnata la virtù con un I, simbolo di unità, mentre un M, simbolo di mille, segnerà il contrario, cioè i suoi vizî. E quell'I raffigurerà forse la virtù di liberalità, l'unica ch'egli avesse e della quale Dante stesso altrove (Par., VIII, 82) lo loda.

Ma quasi a cancellare tale lode, subito dopo ancora uno strale scaglia il Poeta contro l'avverso Angioino quando, enumerando i principi giusti che compongono l'occhio della celeste aquila, insieme a David, all'imperatore Trajano, a Ezecchia re di Giuda, a Costantino Magno e a Rifeo « *iustissimus unus qui fuit in Teucris* », ricorda quel Guglielmo,

> .... cui quella terra plora
> Che piange Carlo e Federigo vivo;
>
> *Par.*, XX, 62-63.

e cioè Guglielmo II d'Altavilla, detto il Buono, re di Sicilia e Puglia, il quale Stato, ora, nel 1300, diviso tra Federico I d'Aragona e Carlo II, deplora la sua morte e duolsi della costoro vita.

Per debito di giustizia però, nel riandare i fatti del *Ciotto di Gerusalemme*, dobbiam riconoscere, circa la sua non breve prigionia, che in ben poco fu da imputarsi a sua colpa; perchè, nella per lui infausta giornata del golfo di Napoli, ei si comportò, se non come a prudente capitano, certo come a Real principe si conveniva. Infatti non dobbiamo dimenticare che, mentre arditamente arrancava

all'assalto, ben diciotto delle sue navi, voltato il timone, si dettero ad improvvisa ed irragionevole fuga; che egli, invece, colle altre dieci, rimase impavido ad aspettare il preponderante urto nemico; che la sua galea fu affondata, non presa; che egli, benchè zoppo e piccolo della persona, fiancheggiato da una schiera di prodi, tra i quali principalissimi Guglielmo L'Estendard e Rinaldo Galard, si difese finchè difendersi fu possibile e soltanto quando già la tolda sommergeasi, volto a' nemici, «qual v'ha tra voi cavaliere?» domandò; alle quali parole essendosi fatto innanzi il Loria in persona, a lui rese la spada.

Nè dobbiamo obliare quale ammiraglio in quella giornata gli fosse a fronte; e cioè quel terribile uomo, lo afferma l'Amari, «grande nelle virtù, grande nei vizî, di smisurato valore e brutale ferocia», che, una volta, minacciosamente avvertito come la Francia potesse armare contro di lui trecento galee, «vengano» rispose «e trecento e duemila; con cento delle mie fidereimi tener tutti i mari; nè legno solcherebbeli senza salvocondotto di re Pietro, nè pesce v'alzerebbe la testa senza lo scudo delle armi regie d'Aragona».

Certo è tuttavia che la lezione toccata dal *Ciotto* nel golfo di Napoli non andò per lui perduta; che mai più, da quel giorno in poi, lo ritroviamo, dovunque si fosse, a sostener le sue ragioni col le armi in pugno. Forse, dunque, l'ardire da lui allora dimostrato, fu conseguenza più di forza d'eventi che di natural coraggio. E di tale parere sembra fosse anche il vecchio re Carlo, se è vero che, avuta notizia di quella rotta, mentre amaramente rimpiangea l'uccisione o la cattura de' suoi prodi, del figliuolo soltanto ebbe a dire: «foss'ei morto com'è prigione! Che m'era a perdere un prete imbelle, uno stolto che si dà sempre a' consigli peggiori?». Ed io credo che il padre, a parte la rabbia del momento, dovesse conoscere il figlio!

Ed ora non più del secondo angioino, chè troppo già di lui ci intrattenemmo in confronto del prò genitore, mentre

> Tant'è del seme suo minor la pianta,
> *Purg.*, VII, 127.

che non merita in paragone altre parole.

(*Continua*). GIORGIO PIRANESI.

LA NOBLESSE D'AVIGNON ET DU COMTÉ-VÉNAISSIN

DEUXIÈME PARTIE.

LES CHARGES ANOBLISSANTES

(*Contin. voir num. préced.*)

II.

L'Auditeur de la Légation.

La charge d'Auditeur de la Légation d'Avignon remonte à la création même du Tribunal de la Rote, en 1566. Les titulaires de cette charge ont pris indifféremment le nom d'Auditeur, d'Avocat général ou de Lieutenant général de la Légation.

L'Auditeur était de droit président du Tribunal de la Rote et se trouvait, à ce titre, bénéficier de la noblesse conférée au président et aux auditeurs de ce Tribunal, par le bref de Benoît XIV, du 3 septembre 1748. (B. C. mss. n. 766, f° 487 et 770, f° 486).

Voici la liste des titulaires de cet office, l'un de plus importants d'Avignon [1]:

1. Guillaume Le Blanc, nommé le 5 mai 1566.
2. Auguste Floravento.
3. Guillaume de Pétris, nommé le 15 mai 1580.
4. Guillaume Le Blanc, évêque de Toulon, nommé pour la deuxième fois en 1580.
5. Alexandre Jacobuzzi, 1604.
6. Jules Leonelli, décembre 1604.
7. Octave Mancini.
8. Romuald Zecchi, 28 juillet 1645.
9. Benoît Capelleti, 1650.
10. Jacques Villani.
11. Pierre de Tulle.
12. Exuperance Raffaëlli, 23 décembre 1655.
13. Pierre François de Tonduti, 8 janvier 1659.
14. Joseph Pianetti de Jesi, 29 janvier 1659.
15. François de Labeau de Bérard.

[1] B. A. mss. 2824, f° 5 et 6.

16. Jean Checoni, de Sienne, 27 avril 1659.
17. Michel de Ribère, d'Avignon.
18. Pierre de Cartier, d'Avignon.
19. Thomas Sabatini, 21 août 1661.
20. Joseph Pianetti de Jesi.
21. Louis Henri de Guyon.
22. Henri des Laurents, 1664-1665.
23. Paul Pecci, de Sienne.
24. Joseph Marie Consalvi.
25. Grégoire Ridolphini.
26. Horace Filippini.
27. Gilles de Benoît, d'Avignon.
28. Peregrino Maseri, de Forlì.
29. Horace Filippini.
30. Pierre Gaddi, de Forlì.
31. Louis Henry de Guyon.
32. Joseph Ignace de Cartier.
33. Charles François Conti.
34. Pierre de Vervins, d'Avignon.
35. Jean-Baptiste Cicci, de Pérouse, mort en 1702.
36. Marc-Antoine Santini.
37. Alexandre Codebo, de Bologne.
38. Paul de Salvador, d'Avignon.
39. Charles François Gallerini.
40. Octave Gasparini.
41. Charles Léopold Calcagnini, créé cardinal en 1743.
42. Paul Bonavisa, de Spolète.
43. Severin Messini, d'Orvietto.
44. Joseph Ignace de Bayol, nommé le 29 mars 1732.
45. Azzelino Cervini de Sienne, nommé le 17 juin 1732.
46. Paul Scutellari, de Ferrara. nommé le 13 août 1733.
47. Jean-Baptiste comte Luzzi, 9 avril 1734.
48. Charles Sextili, de Narni, 11 octobre 1740.
49. François Marie Verdesca, de Calabre.
50. Thomas Galli, de Rome, évêque de Tivoli en 1764.
51. Henri Joseph de Favier, d'Avignon, exerça les fonctions d'auditeur général par intérim du 7 octobre 1750 au 5 juin suivant, et reçut le titre d'auditeur général honoraire du pape Benoît XIV le 6 juillet 1751 (B. A. mss. 2402 et 2804).
52. Joseph Ignace de Bayol, d'Avignon décédé 22 juin 1760.
53. Paul Conti, de Faënza, décédé le 2 décembre 1767.
54. Gabriel Bruneau, 1774.
55. Nicolas Sozzifanti, de Pistoïa.
56. Joseph de Poulle, d'Avignon, décédé le 28 août 1791.
57. Thomas Lanzoni, de Rome, parti avec le vice-légat, Mgr. Casoni, le 16 juin 1791, pour Carpentras, pendant les troubles d'Avignon pour se retirer ensuite à Rome.

III.

Les membres du Tribunal de la Rote à Avignon.

Le Tribunal de la Rote [1] à Avignon fut érigé par le Cardinal d'Armagnac, par sa bulle datée d'Avignon du 25 juin 1566, confirmée par le Cardinal de Bourbon, légat du Pape, le 6 juin 1586.

[1] Voir B. A. les mss. de CHAMBAUD; l'abbé CHRISTOPHE, *Hist. de la papauté*, tom. II, pag. 9; VICTOR FAUDON, *Essai sur les institutions judiciaires*

Le Pape Sixte V confirma cette institution, après en avoir fait examiner les constitutions par une commission de trois cardinaux, mais sa bulle d'institution ne fut pas publiée.

Grégoire XIV, après le court pontificat d'Urbain VII, donna cette bulle de confirmation le 6 février 1591.

Clément VIII, par bref du 3 août 1599 adressé à Jean François Bordini, archevêque et vice-légat d'Avignon, ordonna l'entière exécution des ordonnances et règlements contenus dans ces diverses bulles. Ce bref fut publié le 7 janvier 1600, sur les instances des Consuls d'Avignon.

Le Cardinal Chigi, légat du pape, confirma le tout le 10 septembre 1664.

Le Président et les Auditeurs de la Rote d'Avignon, ont toujours été considérés comme exerçant un office conférant la noblesse, ainsi que le constate, au surplus, le bref de Benoît XIV du 3 septembre 1748 (B. A. mss. 2575, f° 8 et 2823 f^os^ 12, 54 et 55. — B. C. mss. 770, f° 486).

Le Tribunal de la Rote était composé de six membres : le président qui était toujours l'Auditeur de le Légation, et de cinq auditeurs, dont deux laïques et trois prêtres.

La liste des présidents de la Rote se trouve la même, par conséquent, que celle des titulaires de la charge d'Auditeur de la Légation, que j'ai donné plus haut.

Voici maintenant la liste exacte de tous les titulaires des cinq offices d'auditeur de Rote.

Première charge.

Cette charge a toujours été occupée par un laïque :

1. Augustin de Floravant, nommé le 25 mai 1566.
2. François de Saint-Genest, 1572.
3. Jérôme des Laurents, 11 septembre 1575.
4. François des Laurents, 14 juillet 1599.
5. Barthèlemy des Laurents, 13 mai 1608.
6. Henri des Laurents, seigneur de l'Olive, 4 octobre 1632.

d'Avignon et du Comté-Vénaissen; voir encore B. A. mss. n. 1700, 2475 f° 141, 2875, et les archives particulières de M. le baron de Courtois de Pélissier, à Avignon.

7. Georges Dominique des Laurents, 29 août 1668.
8. Jean François d'Honorati, 20 mars 1671.
9. Michel de Benoît, 3 octobre 1683.
10. Philippe François de Benoît, 30 septembre 1710.
11. Joachim Camille de Crozet, 18 octobre 1727.
12. Jean Joseph Marie de Gualteri, 8 janvier 1737.
13. Pierre Gaspard de Goujon, 7 avril 1766.
14. Joseph Hyacinthe de Charlet de Beauregard, 14 octobre 1776.
15. Jean Louis Joachim de Piot, nommé le 21 janvier 1786.

Deuxième charge.

Cette charge a toujours été occupée par un prêtre :

1. Jean de Nicolaï en a été le premier titulaire, et il fut nommé le 25 mai 1566.
2. Richard de Cambis d'Orsan, 1591.
3. Gilles de Sarpillon, 5 mars 1639.
4. Denis de Sarpillon du Roure, 18 juin 1657.
5. François de Vivet, 24 octobre 1673.
6. Jean Baptiste de Barbier, 8 août 1712.
7. Joseph de Poulle, 19 janvier 1728.
8. Charles François Augustin de Rey de Baron, 1780.

Troisième charge.

Cette charge était encore cléricale comme la précédente; ses titulaires furent :

1. Jean de Valence, nommé le 25 mai 1566.
2. Louis de Belli, 18 septembre 1576.
3. Jean François de Salvador, 29 mars 1621.
4. Pierre Joseph de Salvador, 31 mai 1631.
5. Jean François de Salvador, 22 novembre 1668.
6. Paul de Salvador, 20 novembre 1668.
7. Paul Ignace de Bayol, 20 février 1710.
8. Ignace Gabriel Marie de Reboulet, 1er septembre 1764.
9. Louis Siffrein de Salamon, 16 juillet 1776.

Quatrième charge.

Cette quatrième charge était encore occupée par un ecclésiastique ; ses titulaires furent:

1. Antoine de Paris, 25 mai 1566.
2. Joseph de Suarès, 1576.
3. Honoré de Saint Geniest, 27 janvier 1612.
4. Pierre Pélegrin de Tonduty, 18 juin 1628.
5. Louis Henri de Guyon, 13 août 1668.
6. Joseph de Guyon de Crochans, 1704.
7. André de Pays, 11 mars 1709.
8. Michel Dominique de Garcin, 18 novembre 1727.

9. Joseph Ignace d'Augier, 18 juin 1739.
10. Louis de Baudet, 1742.
11. Claude Gabriel Louis de Bertet, 24 janvier 1749.
12. Thomas de Teyssier, 13 août 1776.
13. Alexandre Hippolite de Bressy, 9 octobre 1788.

Cinquième charge.

Enfin cette dernière charge était occupée par un titulaire laïque:

1. Elzéar de Cadenet fut nommé le 25 mai 1566.
2. François de Faraud, 1577.
3. Gilles de Benoît, 1588.
4. Jean François de Pétris, 1593.
5. François de Bellon, 12 marz 1602.
6. Joseph de Suarès d'Aulan, 6 avril 1620.
7. François de Suarès d'Aulan, 12 août 1627.
8. Esprit François de Chapuis, 16 septembre 1676.
9. Pierre de Chapuis, 19 décembre 1692 [1].
10. Joseph de Pélissier, 13 avril 1729.
11. Esprit Joachim de Guilhermis, 21 mai 1742.
12. Jean Louis de Guilhermis, 13 avril 1776.
13. Jean Antoine de Costaing de Pusignan, 11 juillet 1786.

IV.

Le Vice-gérent président de la Chambre Apostolique d'Avignon.

La charge de Vice-gérent [2] fut établie par le Pape Jean XXIII, le 23 novembre 1412 [3]; et elle a toujours été considérée comme conférant la noblesse transmissible. Ce privilège lui a été, au surplus, expressément reconnu par un certificat du Vice-légat, Mgr. Bondelmonti, du 20 novembre 1738 (B. A. mss. 2868, f° 693) et par un bref de Benoît XIV du 29 septembre 1741. (B. A. mss. 2823, f° 8).

Le Vice-gérent présidait la Chambre Apostolique de l'Etat d'Avignon, qui était indépendante de celle du Comté-Vénaissin siègeant à Carpentras. Elle était composée, en outre, d'un Avo-

[1] M. de Teule, dans sa *Chronologie des docteurs en droit de l'Univer sité d'Avignon*, pag. 81, cite Antoine de Courtois, nommé Auditeur de Rote par le Vice-légat Laurent de Fiesque en janvier 1692.
[2] Voir à la B. A. les mss. 2822, f° 1; 2823, f° 8 et 2824 f° 90.
[3] Alias le 7 mars 1413.

cat-général qui prenait aussi le titre de procureur fiscal et d'un trésorier-général.

Les officiers de la Chambre Apostolique d'Avignon ne devaient pas juger les causes portées en première instance à la Chambre Apostolique de Carpentras, ce qui indique bien qu'il y avait deux Chambres Apostoliques distinctes [1].

1. Le premier titulaire que je trouve investi de cette charge est Hugues de Genasio, d'Avignon, nommé vice-gérent à vie le 7 mars 1413, lequei mourut le 29 décembre 1429.
2. Pons de Sade, son successeur, exerça cette charge jusqu'en 1445.
3. Barthélemy de Angelis lui succéda jusqu'en 1471.
4. Nicolas Lisolius de Vulteris, fut vice-gérent de 1471 jusqu'à l'epoque de sa mort en 1493 [2].
5. Pierre Guichardi, docteur en droit en 1494.
6. Clément ou Louis de Choreis, docteur et chanoine de Marseille, 1494.
7. Pierre Baudoin en 1502. Il fut élu évêque de Terni en 1509.
8. Antoine de Castro, 1520 et 1542.
9. Gaspard de Ponte, 1561 [3].
10. Robert de la Croix, 1575-1588.
11. Laurent de Prandeau, 1593.
12. Henri de Prandeau, 1606.
13. Joseph Marie de Suarès d'Aulan, jusqu'en 1633, date de sa nomination à l'évêché de Vaison.
14. François Robert, nommé le 10 décembre 1633 jusqu'en 1672, date de sa mort.
15. Pierre Dominique Joseph de Jarente de Cabanes, camérier de Saint-Victor de Marseille, en 1673.
16. Balthazard Louis de Gérente, jusqu'en 1687.
17. Jean Bertrand, d'Avignon, de 1687 au 18 novembre 1709, date de sa mort.
18. Jean Joseph Carichon, de 1710 à 1725.
19. Joseph Thomas, seigneur de Saint-Laurent [4], 1725.
20. Alexandre Flavien de Blégiers de Taulignan.
21. Jean Esprit Thomas de la Salle, nommé le 21 août 1731 et mort, dans l'exercice de sa charge, le 26 juillet 1740.
22. Jacques Ignace d'Honorati de Jonquerettes, de 1740 au 15 mars 1764.
23. Joseph Crispin Brun de la Martinière, de 1764 au 21 juillet 1767, date de sa mort.
24. Joseph François-Xavier des Aehards de la Baume, 1767.
25. Benoît Jean André de Poulle, prend possession le 16 juillet 1778 et exerça sa charge jusqu'à la Révolution.

(*À suivre*).

JULES DE TERRIS.

[1] Voir B. A. les mss. n. 2813 f° 68 et 2819 f° 283. *Mémoires de M. de Favier sur la Chambre Apostolique d'Avignon.*

[2] Voir sa bulle de provision B. A., mss. 2822, f° 27.

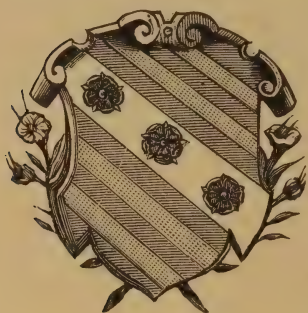
[3] Les provisions de Gaspard de Ponte, Robert de la Croix et d'Henri de Prandeau se trouvent même mss. f° 51.

[4] C'est en faveur de Joseph Thomas que Benoît XIV, par bref du 26 septembre 1741, a dèclaré la charge de Vice-gérent office noble avec titre primordial de noblesse transmissible.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(Continuazione vedi numero precedente)

CAPOCCIA [1]. — Nel 1122 si trova registrato in Cencio Camerario, Romanus Capoccius Rom. Consul. Innocenzo IV nel 1244 fece Card. Pietro Capoccio, nobile Romano, uomo di molta pietà e gran valore, come di lui degnamente parla il Ciaccone. Del 1350 Clemente VI fece Cardinale Nicolò Capoccio [2], non dissimile al Card. Pietro nella virtù e meriti.

Il Monaldeschi nel suo Diario sotto l'anno 1328, così scrive: " Sto Barone Tedesco che era restato a Roma con l'Imperatore, fece costione con un Saviello, e mentre si vattagliavono vicino a Santa Maria alla Via Lata, arrivato Stefano

[1] Quantunque l'Amayden ritenga i Capocci di Viterbo di famiglia diversa da quella romana, non abbiamo motivi di crederla tale, poichè le memorie dell'una sono strettamente congiunte a quelle dell'altra famiglia. Nella seguente notizia genealogica dei Capacini afferma l'Amayden questa sua opinione.

Alla famiglia viterbese, da cui probabilmente derivò quella di Roma, appartenne Ranieri, monaco benedettino, che divenne vescovo di Viterbo e fu creato cardinale da Innocenzo IV nel 1212. Fu Legato in Toscana e seguì Innocenzo IV al Concilio di Lione nel 1245. Morì a Viterbo nel 1252.

Anche il Beato Giacomo, arcivescovo di Napoli († 1308) e Andrea Capocci, podestà di Siena nel 1396 erano viterbesi.

Abitarono questi Capocci in Roma e vi figurarono fra i principali cittadini venendo confusi con gli altri ed usandone lo stemma senza che vi fosse opposizione per parte di quelli. Nel 1475 vivevano a Roma *Nobiles viros Baptistam et Ursinum filios qm. Ser Pandulphi de Capocijs de Viterbio* e nel 1495 vi figura *Nobilem Dominum Rainerium Ursini de Capocijs de Viterbio.*

Caffariello giovane valoroso, arrivò Cicco Capoccio, e Janni Capoccio e fecero una grande baruffa e morio Muti Tedeschi „.

E nel 1350 dice: “ Lo detto anno Joanni Caffariello fe' costione, et accise Joanni delli Judici, e se ne fuiò allo Regno, e no piezzo stava ad Albi dalli Capocci, etc. „. Dal che apparisce che da quel tempo erano Sig.ri de Vassalli.

Anton de Petris, nel suo Diario così riferisce. Nell'anno 1406 a dì 14 di gennaro, Innocenzo Papa VII ebbe il dominio di tutta Roma e suo distretto. Erano allora Conservatori Lello Capoccia e Santo Paluzzo.

Fu questo Lello, uomo di molto valore e perciò molto adoperato, e molto stimato. Racconta il medesimo Antonio, che nella festa solita farsi da Romani a Santa Maria Maggiore (oggi tralasciata, che appena ne resta memoria) vennero Paolo Orsino, Lorenzo Anibaldi e Lello Capoccia con molti altri Signori Romani. Il medesimo Lello fu Conservatore dell'1410 di Gennaro e confirmato al primo di Maggio, e durante la carica fu creato Papa Gio: XXIII, e d.° Lello ordinò le solite feste d'allegrezza, e del medesimo anno per avere usato violenza al

Negli spogli del cav. Jacovacci è ricordato sotto l'anno 1187, *Joannes Capoccius* che figura come testimonio in un istromento di locazione, poi con un salto di quasi due secoli vi è menzione di Giovan Paolo Capocci, *de regione Montium*, nel 1331. Seguono *Dominus Nicolaus Capoccius* (1362); *Domina Margarita Thomae Capocciae* (1368); *Paulus Capoccia* (1401); *Salustia Pauli Capoccia* (1405): *Jacobellus Joannis Capocij* (1435); *Domina Maria Joannis Capocciae* (1442).

Fra il 1450 ed il 1608 il cav. Jacovacci ricorda i seguenti personaggi di casa Capocci:

1450 Petrus Ludovici de Capuccijs; 1462 Baptista Butij Capociae; 1462 Joannes Capoccia; 1470 Testamentum Ritae Oddonis de Capoccijs; 1479 Testamentum Joannis de Capoccijs; 1497 Philippus Capoccia; 1500 Angelus de Capucijs; 1500 Leonardum Capoccia Civem Romanum Canonicum Basilicae Principis Apostolorum; 1503 Joannes Capoccia; 1506 Marianus Capoccia; (questi fu conte di Tivoli nel 1517 secondo afferma il Bini op. cit.); 1515 Thomas de Capocijs; 1552 Marius ac Fabius de Capoccijs; 1585 Paulus Capoccia; 1606 Ill. Dom. Franciscus Capoccius; 1608 Vincentius Capoccius.

[2] Fu vescovo di Urgel nel 1348 e chiamato ad Avignone da Clemente VI vi fu creato cardinale nel 1350. Nel 1356 andò insieme al cardinale de Talleyrand-Perigord al re di Francia. Rimpatriato fondò un Collegio a Perugia e contribuì ad edificare vari conventi e luoghi pii. Morì a Montefiascone il 10 luglio 1368. Il suo corpo venne trasportato a Roma e sepolto a Santa Maria Maggiore.

Capitolo di San Pietro, fu a suono di campana pubblicamente scomunicato.

Perilchè uscì da Roma, e ritornovvi con molti Romani al dì 22 d'ottobre 1414 e di nuovo incominciò a molestare il Capitolo di San Pietro per le cose del Vescovo Fermano. Il tutto racconta Anton de Petris [3].

Il Petrone, sotto il dì 4 marzo 1467, racconta una questione tra Francesco di Giovanni Capoccia e Marcello figlio di M. Angelo del Bufalo, e muorì lo Capoccia.

L'Infessura nel suo Diario racconta, che Eugenio 4° tolse li suoi officij a Rosso Bonsignore, e li conferì a Luca Capoccio.

Godè questa famiglia in ogni tempo tutti li onori della Città e da Martino V fu annoverata tra le nobili di Roma, la quale sola conosce per Patria, non sapendosi di Lei origine forastiera. Essendo essa nobilissima, ha apparentato colle altre famiglie nobili di Roma, colli Alberini, colli Capoccini, colli Ruffini, colli Spiriti di Viterbo, colli Teoli, colli Sorice, colli Castelli di Terni, colli Savelli, colli Orsini.

Si vede una lapide sepolcrale in Sant'Eusebio:

HIC REQUIESCIT NOBILIS VIR JOANNIS PAULI CAPOCCIAE
DE REGIONE MONTIUM, QUI OBIJT ANNO DOMINI MCCCXXXI
MENSE FEBRUARIJ DIE X. CUJUS ANIMA REQUIESCAT IN PACE.

Si trovano due memorie del Card.le Pietro Capoccia degne della sua pietà sotto una medesima data, e quasi del medesimo tenore, la prima in San Giorgio ch'era titolo suo:

IN NOMINE D.NI AMEN. D.NUS PETRUS CAPOCCIUS
HUJUS ECCLESIAE S. GEORGIJ CARD.LIS LEGAVIT
HUIC ECCLESIAE TERRAS SITAS JUXTA TURRIM
D. ECCLESIAE, QUAE DICITUR AD VALLARANA
QUE ALIQUO TITULO ALIENARI NON POSSINT ET
TENENTUR CLERICI DICTAE ECCLESIAE AMNIATIM DICI
CARD.LIS ANNIVERSARIUM SOLEMNITER CELEBRARE, ET
CAPITULUM IPSIUS ECCLESIAE JUVARIT OMNIA SUPRADICTA
ANNIVERSARIUM VERO PREFATUM FIERI DEBET
XIII KAL. JUNIJ, QUOD QUICUMQUE LEGERIT
ORET PRO ME. ACTUM EST HOC ANNO D.NI MCCXXXIX
PONT. D. ALEXANDRI IV PONT. ANNO VI.

[3] Lello Capoccia aveva sposato Jacopa, di cui si ignora il cognome, che figura in un documento del 1436 come *uxor q. Lellij Capocciae;* prova che in quell'anno Lellio era già morto.

Questa memoria stava poco sopra terra ed appena si poteva leggere. Cencio Capoccio la fece alzare.

L'altra memoria sta nel Chiostro del Mons.re di Santa Prassede, eminente nel muro.

Ho osservato che le due memorie sono scolpite in due tavole di marmo di un medesimo colore, e della medesima grandezza, e d'un medesimo carattere mezzo gotico e mezzo romano.

Un'altra memoria del Card. Pietro Capoccia, si vede in Santa Maria Maggiore dalla quale apparisce la pietà, la religione, il valore nelle armi, la liberalità, ma sopratutto la nobiltà precedente all'anno 1240 e non ordinaria, ma di quel tempo già antica e grande. Il che parimenti indica la seguente memoria di Luciana, moglie di Giovanni Capoccia, e figlia del Conte Nicolò Foggia che già si vide nella Cappella loro in Aracoeli:

Quae lapis iste tegit, Christus sic dextera peregit
Moribus urbanam mitem dominanque Lucianam
Nobilis ista fuit, summa de stirpe vocata
Nicolae comitis cuncta virtute notata
Lumina fac omnes tantum Capoccine Joannes
Vir remanes tristis, cum fletibus undique mixtis
Sicque fragor mundi, nil possidet Orbe iucundi
Nam non posse mori si gratia facta decori
Haec juvenis spensum, dicens quasi plus tua non sum
A tristi parca praesenti clausa sub arca
Mille trecentum Domini, septemque decem
Fineque sub anno, spense tibi foedere frango
Denique completa requiescam luce quieta.

Sono i rozzi versi di quel tempo, ma non senza concetti.

Nella medesima Chiesa sta la memoria del Card.[le] Nicolò Capoccia ornato delle medesime virtù che illustrarono il Cardinal Pietro:

Nobilis D.ni Romani Nicolai Cappoccini
Hic jacet corpus extinctum de Capocinis
Qui spernens vitia Christo vixit ab ejus
Ortu itaque continuus ad mortem usque peregit
Ecclesiam Romanam omnimodo intime
Defendens tam contra..... quam
Contra impios omnes, unde Audimari
Basi Praeposituram in qua Cappellanias
Magnifice ditavit, et Episcopatum
Ungelli in Cardinalatu S. Vitalis.

Stavano tutte queste memorie nella Cappella di S. Lorenzo, ch'era della famiglia Capoccia, che fu demolita da Papa Paolo V per la nuova sacrestia, come apparisce dalle armi, e denota il distico nella memoria del Card. Pietro.

A piedi delle dette memorie, si legge la seguente in piccola tavola di marmo:

D. O. M.

VINCENTIUS CAPOCCIUS MARIJ FILIUS CAPOCCINAE
FAMILIAE POSTREMUS SANGUIS HIC CUM MAJORIBUS
SUIS IN PACE QUIESCIT. VIATOR AD OCCASUM HUMANUM
TRAHI OMNIA HINC EDISCE QUI PLURIUM SAECULORUM
PER NOBILEM FAMILIAM IN HOC TANDEM UNO EXTINCTAM
NOVERIS, DESIJT ANNO D.NI MDCXXV, AETATIS SUAE
LXXV, VICTORIA CAPOCCIA MANCINA PATRI OPTIMO.

Ho conosciuto Cencio Capoccia, Gentiluomo di molta bontà e costumi antichi.

Nella medesima Chiesa si vede quest'altra:

DOMINICO CAPOCCIO CAN.CO PROTHONOTARIO, RELIGIONE, FIDE
HONESTATE OMNIBUS CARO. VINCENTIUS CAPOCCIUS FRATRI
POSUIT. VIXIT ANNOS LXIX, MENS VI, DIES X
OBIJT MDLIII, XX MAIJ.

Un'altra se ne vede nella Chiesa di S. Eusebio:

HIC REQUIESCIT NOBILIS VIR JOANNIS PAULI CAPOCCIAE
DE REGIONE MONTIUM, QUI OBIJT ANNO D.NI MCCCXXXI
MENS FEBRUARIJ, DIE X, CUJUS ANIMA REQUIESCAT IN PACE.

Dalle sopradette memorie apparisce, che la famiglia Capoccia fu divisa in più rami, sendo alcuni del Rione di Trevi, altri del Rione di Pigna et altri del Rione di Monti. Cencio overo Vincenzo Capoccia, aveva la casa nel Rion di Pigna che vendè a Frangipani, dirimpetto gli Muti ove oggi vive Mons. Lebbia, e si vede in essa l'arme di Capoccia con molte parentele, e questa credo che fu la Casa del Card.le Nicolo Capoccia. Un altra linea aveva la casa nel Rion di Trevi [1], quasi dirimpetto a Santa Maria in Via e questa credo che fosse del Cardinale Pietro, e di tutta la famiglia fin a quel tempo. Quest'era d'un

[1] A questo ramo appartenne Renzo, Caporione nel 1372. (Bicci, op. cit., p. 593).

altro Vincenzo Capoccio, siccome anche quelle dei Monti d'un altro Vincenzo, nome molto freguente nella famiglia Capoccia.

Il testamento di Vincenzo Capoccia di Trevi è nell'Archivio Cap.no rogato per Santi Zannetti sotto li 30 novembre 1570 al n. 36 cioè testamento del qm. Vincenzo, del qm. Agabito Capoccia, Romano del Rione di Trevi. Fu sepellito nella Chiesa di Santa Maria in Via. Oltre alcuni legati pii, lascia per ragion di Legato a Beatrice figlia di Caterina già sua moglie, scudi 2 mila di moneta, compresa una somma di denari che tiene in mano del suo. Lascia ad Ersilia, colla quale asserisce d'avere avuto commercio, z. 100. Lascia a Faustina sua figliuola quello che è necessario per dotare o monacare nel Monastero di S. Ambrogio, all'altre due figliole femine cioè Olimpia e Tarquinia lascia due mila scudi di dote per ciascheduna, istituisce eredi Paolo e Mariano suoi figlioli, e di Caterina sua moglie, a quali morendo in età pupillare, sostituisce Tomaso Tosti allievo suo. Esecutore testamentario il Card. Buoncompagni.

Paolo morì senza figlioli, Mariano ebbe per moglie ..... Sorice e da essa Caterina e ..... maritata al Marchese Castelli da Terni.

Ho voluto distendere in lungo tutta questa historia, perchè alcuni dubitano della discendenza di Caterina della Casa Capoccia per le parole che si leggono nella memoria di Cencio Capoccia: *Postremus Cappoccinae gentis sanguis*, e si deve intendere de maschi, sendo Mariano già morto e non delle femine, poichè viveva Vittoria e figli suoi. Benchè Cencio fosse poco amico di Mariano, come si vede da un albero della sua casa non però giustificato, nel quale non mette Mariano, ne Vincenzo il padre, ne Agapito il nonno, ne Gio. Paolo, che fu del 1332, ne Domenico che fu del 1553, segno che non ha riguardato che alla propria linea, quatenus alla sua scrittura privata si potesse dar fede. La poca volontà di Cencio, verso la linea di Mariano dimostrò quando, sendo pupille Caterina et ..... sopradette, fece porre una lapide in Santa Maria in Via, che egli era l'ultimo di Casa Capoccia; la quale Michelangelo Sorice, cugino delle sopradette, fece levar via mostrando che de' Capocci erano le due dd. sorelle, le quali per gli Atti del Bonin-

contro, ottennero l'immissione nei beni sottoposti al fidecommisso degli antichi Capocci, tra quali erano due case. Una occupata dal Tosti Legatario e fu quella che sta a presso Santa Maria in Via, l'altra nel Corso, che fu occupata dagli Sorici, oggi abitata dall'Abbate Baglioni nella quale ho veduto abitare li Sorici.

Egli è vero che Mariano, per debiti fatti in Roma, si ritirò a vivere e morire in Assisi, ma questo non fa, che non fosse vero Capoccio. E voglia il vero, che ne Cencio, overo Vincenzo Capoccio fu il più comodo gentiluomo, ma come buon compagno, spese largamente. E così vendè a Giacomo Velli la Cappella della sua casa posta in Araceli, ove nell'orlo dell'altare si vedeva in mosaico le armi dei Capocci, le quali il detto Giacomo, nuovo Padrone, ha levate via e poste ne scudi l'arme sue e la memoria di Luciana riferita di sopra che v'era, l'ha portata a casa; onde arguisco che la Cappella di S. Maria Maggiore fosse di Mariano, e non di Cencio, benchè Vittoria, la figlia, v'abbia posta la memoria del Padre che vendè la Cappella propria. Il Conteloro nella genealogia dei Conti riferisce molti strumenti degli Capocci antichi [1].

Ho proseguito come dissi di sopra diffusamente questa storia, per lo dovuto alla verità, e per essere ..... maritata nel marchese Castelli, congionto meco non solo con titolo d'amicizia ma di parentela, e di lui e della sua Casa ragioneremo nella famiglia di S. Eustachio.

Conchiudiamo colla miracolosa imagine posta oggi nella Chiesa chiamata S. Maria in Via, che fu trovata nel pozzo delle stalle nella Casa de' Capocci, allora contigua al d.º Convento, non sendo la strada aperta come di presente.

CAPOCCINI CAPUCCINI. — Questa famiglia viene anche detta Cappoccina in uno istromento di rinuncia sotto li 14 fe-

[1] Se la famiglia Capocci romana era già estinta in quanto ai maschi ai tempi dell'Amayden, dovevano certamente appartenere al ramo viterbese Francesco Capocci (1633) e Berardo (1666) Conservatori di Roma, come lo furono, Renzo nel 1372; Lello nel 1406 e Vincenzo nel 1584.

L'arma dei Capocci è d'azzurro alla banda d'argento caricata di tre rose di rosso ed accostata da due gemelle d'oro.

braro 1233. Nell'Archivio di S.ª Maria Nuova, si fa menzione di Giovanni Capoccino.

Baptista de Capoccinis et Angelus Bufali de Cancellarijs, furono Guardiani del Salvatore (nel Catasto dell'1453).

Nobilis vir Oddo de Capoccinis de regione Columnae, testa sotto li 17 8bre 1459 per rogito di Agostino de Martini, Not. Cap.no [1].

Da questo tempo e prima parentò colle Famiglie nobili di Roma, colli Toscanella, alias Zecca, colli Stefanucis, colli Stefaneschi, colli Cenci, colli Sanguigni, colli Altieri, colli Bufali, Valle e Branca, colli Capocci, colli Nari, colli Velli, Fabij, Porta, Glotieri, Fossani, Boarij.

Stimano alcuni che li Capocci, e Capoccini siano d'una medesima famiglia perchè nella memoria del Card. Pietro si dice: *Gente Capoccinus* et in quella del Card. Nicola si ripete la medesima parola. Ma devesi avvertire che la parola Capoccina in quel luogo è adverbiale, come di Cedro Cedrina; di Pecora Pecorina e pur li gentiluomini di Casa Pecora non si chiamano di Casa Pecorina. Vittoria, la figlia di Cencio che fa la memoria del padre, dice *Capocinae familiae ultimus sanguis;* quando ella poi si sottoscrive non dice Capoccina, ma Vittoria Capoccia. Si conferma questa opinione dal posto della Casa. La famiglia Capoccia, come abbiamo detto di sopra, divisa in più rami, aveva le Case ne Rioni di Trevi, di Pigna e Monti. Li Capoccini in tutti l'istromenti sono chiamati *de regione Columnae* [2].

2. Le parentele delli Capocci e Cappoccini sono tutte divise, et appena convengono in una.

[1] È un errore perchè nello Jacovacci è riportata l'indicazione di questo testamento che è della moglie di Oddo il quale era già morto in quell'epoca. *Testamentum Nobilis et Discretae Dom. Ritae uxoris q. Nob. Viri Oddonis de Cappoccinis regionae Columnae.*

[2] Non è esatto, poichè vi erano dei Capoccini detti più comunemente Capuccini nel rione della Pigna, in quello di Arenula etc. come si rileva dagli spogli del cav. Jacovacci.

3. Nell'anno 1371, Francisca figlia di Giovanni Capoccia, fu moglie di Giacomo Lessio Capoccino, come da istromento rogato da Romano Mandoli de Calvis sotto il di ultimo di maggio 1371; ove quando contrattano Capocci con Capocci si dice formalmente, come quando contrattano, li Capoccini con Capoccini.

4. Stimo che si provi il medesimo da una lapide sepolcrale posta nella Chiesa della Minerva, le cui lettere sono corrose, e si veggono da una parte l'arme degli Capocci, dall'altra una testa, arme degli Capoccini.

Ho riferito le prove sopradette; nondimeno mi confonde una nota nel Campidoglio, nella quale si legge: " Nos Ursus, de filijs Ursi et Petrus Capocciae de Capoccinis D. G. A. V. S. Illustres Decreto, et auctoritate Sacri Senatus de anno 1336, die vero 6 8bris ".

Diremo dunque, che tutti sono d'una medesima Casa e per accidente o capriccio mutato nome, cioè cognome et arme come spesso è avvenuto nelle famiglie di Roma, e si vedrà nelle altre famiglie. Di questa, dice il Salviani, che l'arme sua fa un capo di moro et allude al cognome, e si vede sopra la sepoltura della Minerva riferita di sopra, la quale poi per accidente fu cangiata in sbarre [1].

Eugenio IV donò nobili vestiti ad 80 gentiluomini Romani, tra quali uno fu Ioanni de Capoccini, come riferisce il Petrone.

In un Ms. antico il cui titolo è " Tesori nascosti in diversi luoghi o tempi, " così si legge " Inditione terza, nella quale al proposito del bagno della Cruciata si notano alcuni luoghi, ove si dice stati nascosti tesori in diversi tempi, et questa notazione di dd. Luogli è opinione, che sia stata data dal Rev.mo Card. Capoccia ".

[1] L'arma dei Capoccini è d'argento alla testa di moro di nero. Questo stemma ha analogia con quello di un ramo dei Capocci che secondo un vecchio armoriale, portano inquartato da una croce rossa una testa umana ed una stella nei campi alternati. Anche noi riteniamo che i Capoccini fossero una diramazione dei Capocci, cosa frequente nel medio evo. Dalla famiglia Gualandi di Pisa, discesero i Gualandini ed i Gualandelli; dai Tassi, i Tassoni ed i Tassini e così via dicendo.

Gentil Delfino, nelle sue note dice: “ Li Capoccini furono del Reame e cacciati nell'anno 1135 in tempo dell'Imperad.^{e} Corradino, quando gli fu mozzo il capo per lo Re Carlo, et ebbero in Puglia tre Castelli, et una città e vennero in qua in tempo di Papa Innocenzo delli Conti, e feceli il figlio Card.le a Santa Maria Maggiore e comprò di qua il d.^{o} Cardinale, Micomie, la Mentana, Grottamanenza, Sistignolo, Castel Arcione e molti altri Casali „. Fin qui Gentili, il quale equivoca dagli Capocci Romani, dalli Capocci di Viterbo. Poichè Raniero Capocci che fu fatto Card. da Innocenzo IV, fu Viterbese e no Romano, et in Roma abbiamo memoria degli Capoccia prima del Pontificato d'Innocenzo III come s'è veduto di sopra.

Ripetendo adunque l'origine degli Capoccia più antica. Nell'Istromento della vendita che fanno li Malabranca del Castel della Riccia riferito dal Camerario, Pietro Capocci che fu pur Cardinale, intervenne come Tutore [1].

[1] La famiglia Capoccini era già estinta ai tempi della Bolla Benedettina. Figurò poco nelle cose pubbliche perchè soltanto Filippo Cappuccini fu conservatore nel 1472. Era però fra le più cospicue come appare dagli spogli dello Jacovacci in cui sono nominati i seguenti personaggi: 1425 Mag.ci Viri Lellj Bucci de Capoccinis de regione Pineae; 1462 Baptista Butij Capotiae de Capoccinis de regione Pineae; 1464 Joannes de Capoccinis; 1468 Dominicus filius qm. Baptista de Capoccinis; 1471 Faustinam filiam qm. Colae de Capoccinis de regione Arenulae; 1471 Alphonsum, Georgium, Jacobum et Gasparem de Capoccinis; 1472 Loysius D.ni Joannis Francisci Lessi de Capoccinis refertur mortuus et adscriptus est numero Principum et Baronum (Catasto S. Salvatore); 1476 Aureliam filiam Dominici Baptistae de Capoccinis; 1473 Lucas de Capoccinis de regione Columnae; 1474 D.na Hieronyma uxor Joannis de Capoccinis, sepulta est in Ecclesia S.tae Mariae in Via; 1474 Ludovica de Capoccinis; 1475 Catharinam filiam Joannis de Capoccinis; 1476 Gaspar Joannis de Capoccinis de regione Columnae; 1477 Jacobus de Capoccinis canonicus S.tae Mariae Majoris; 1490 Nobilem virum Thomam Collae de Capoccinis; 1494 D. Sabbae de Capoccinis; 1498 Ranerius de Capoccinis; 1511 Marianus Philippi de Capoccinis; 1531 Marcum de Capoccinis; 1532 D.ni Dominici q. Agabiti Petri Paulj de Capuccinis et Vincentij eius germani fratri; 1535 Joannes Baptista, Marius et Fabius de Capoccinis; 1535 Discretum virum Dom. Innocentium de Capoccinis; 1573 Dom. Vincentium de Capoccinis.

(*Continua*). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

Apellidos históricos del Rio de la Plata

ZORRILLA DE SAN MARTIN. — El Dr D. Juan Zorrilla de San Martin, autor de la leyenda patria y de Tabaré, eminente literato y poeta, diplomático y periódista, Gran Cruz de Isabel la Católica, comendador de la Espuela de oro ó San Silvestre, etc., nació en 1857 en Montevideo, siendo sus padres D. Juan Manuel Zorrilla de San Martin y Doña Alejandrina del Pozo y Aragon, nobles hijos-dalgo castellanos, descendiente el primero de los señores de San Martin, condes de Mortara y marqueses de Gándara; entroncada la segunda con los príncipes de la Cisterna y con la Casa real de Aragón, según consta por la real ejecutoria que obra en poder del vate oriental.

Entre los ascendientes de este último figura D. Diego Zorrilla de San Martin, Mariscal de campo en los ejércitos de S. M. C., caballero de Santiago, marqués de Gándara, gentilhombre de cámara del Rey Don Cárlos III, Gobernador y Capitan general de Santo Domingo. — Don Pedro Zorrilla de San Martin fué Obispo de Pamplona. — Don José Nicolás Zorrilla de San Martin, Obispo de Salamanca, floreció á mediados del siglo XVIII. -- Don Meliton Zorrilla de San Martin fué canónigo dignidad de la Iglesia Matriz de Bribiesca. — Don Mateo Zorrilla de San Martin, Brigadier general en el ejército español, vivía en 1807. — Don Antonio Zorrilla de San Martin fué Brigadier de Guardias reales á principios de este siglo.

Las armas de esta casa, descritas en una certification de hidalguia del Rey de Armas García Alonso de Torres, consisten en una encina con dos zorras empinantes, y en un castillo con el mote: *Velar se debe la vida de tal suerte que viva quede en la muerte.* Esta casa tiene comun orígen con la del

gran guerrero de la independencia Sud Americana Don José de San Martin, como consta par una cédula ejecutoria del Rey Católico al Exc.mo marqués de Gándara.

BUSTAMANTE. — El libro *Becerro de Castilla* trae las armas de los Bustamante que son al revés de las de Sarmiento, es decir en campo de oro trece roeles rojos; pero el famoso Gracia-Dei dice que los roeles deben ser azules en los siguientes versos:

Vi las armas relumbrantes
En los franceses blasones
De los fuertes Bustamantes
Que vienen de Emperadores

Azules los trece roeles
En campo de gran limpieza
Y la orla de vencedores
Las tres celestiales flores.

Efectivamente las armas modernas de los caballeros hijosdalgo de este apellido son escudo partido: el primero de oro con trece roeles de azul; el segundo de gules y banda de oro con dragantes verdes; orla azul con tres flores de lis de oro.

Los genealogistas atribuyen á esta casa un origen sumamente antiguo, pués lo hacen descender de D. Rodrigo de Bustamante que peleó contra los moros en el siglo IX. Pero sin hacer caso á estas tradiciones, notaremos que desde remotos tiempos poseyeron los Bustamante la Casa solár de Costana y la de Quijas, pero sin duda tomaron el apellido del pueblo de Bustamante y García Sanchez de Bustamante era en el año de 1330 tán importante vasallo del Rey D. Alonso XI, que este Rey le armó caballero y asistió á su casamiento con Doña Maria López de Haro de la Casa de los señores de Vizcaya.

Se halla esta familia emparentada con la Casa de Calderón de la Barca, con los Claramont, Talavera, Velasco y otras de mucha nobleza y antigüedad.

El año de 1515 Don Gómez de Bustamante ganó ejecutoria de nobleza en la Real Chancilleria de Valladolid y sus descendientes se establecieron en Illescas, Villafranca, Medina Sidonia y otros puntos, siendo considerados en todas partes como hijosdalgo notorios é ilustres.

La rama que pasó al Rio de la Plata, en servicio de los Católicos Reyes, dió muchos varones eminentes y entre otros

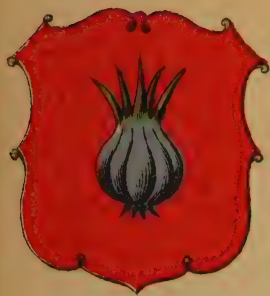
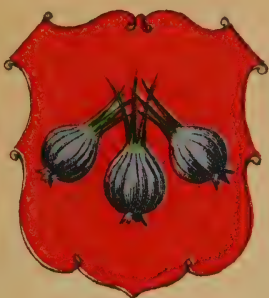
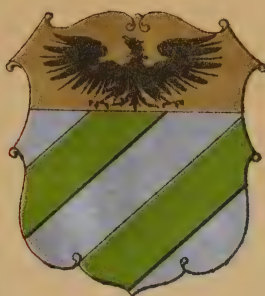
Teodoro Sánchez de Bustamante signatario del Acta de la independencia de las provincias unidas del Rio de la Plata († 1851); Francisco Ciriaco Sánchez de Bustamante, Coronel y Gobernador de la Rioja (1841); Placido Sánchez de Bustamante († 1855), y Teófilo Sánchez de Bustamante (1873), ambos Gobernadores y Capitanes generales de la provincia de Jujuy.

Recordaremos al eminente literato é historiador Don José Luís de Bustamante que ha dejado importantes trabajos para la historia de la República oriental del Uruguay.

Pertenece á esta familia el Exc.mo señor Dr D. José Basilio de Bustamante, Presidente del Senado Uruguayo en el año de 1855 y por la renuncia del Exc.mo señor General D. Venancio Flores, Presidente interino de la República y cuyos descendientes todavia se conservan en Montevideo.

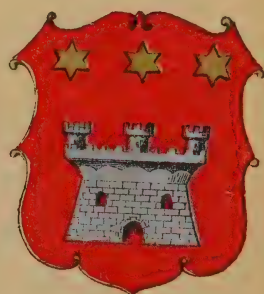
(*Continuará*).

F. DE CASTELLANOS.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

AGLIO
DI BISSONE

AGLIO
DI ARZO

AIROLDI
DI LUGANO

APPIANI
DI LOCARNO

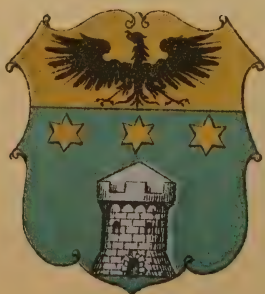
BALLI
DI LOCARNO

ALBRIZZI
DI LOCARNO

BARAINI
DI GENESTRIERE

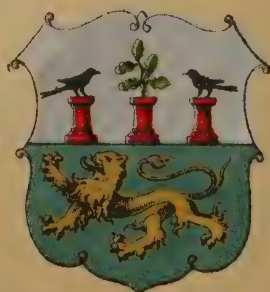
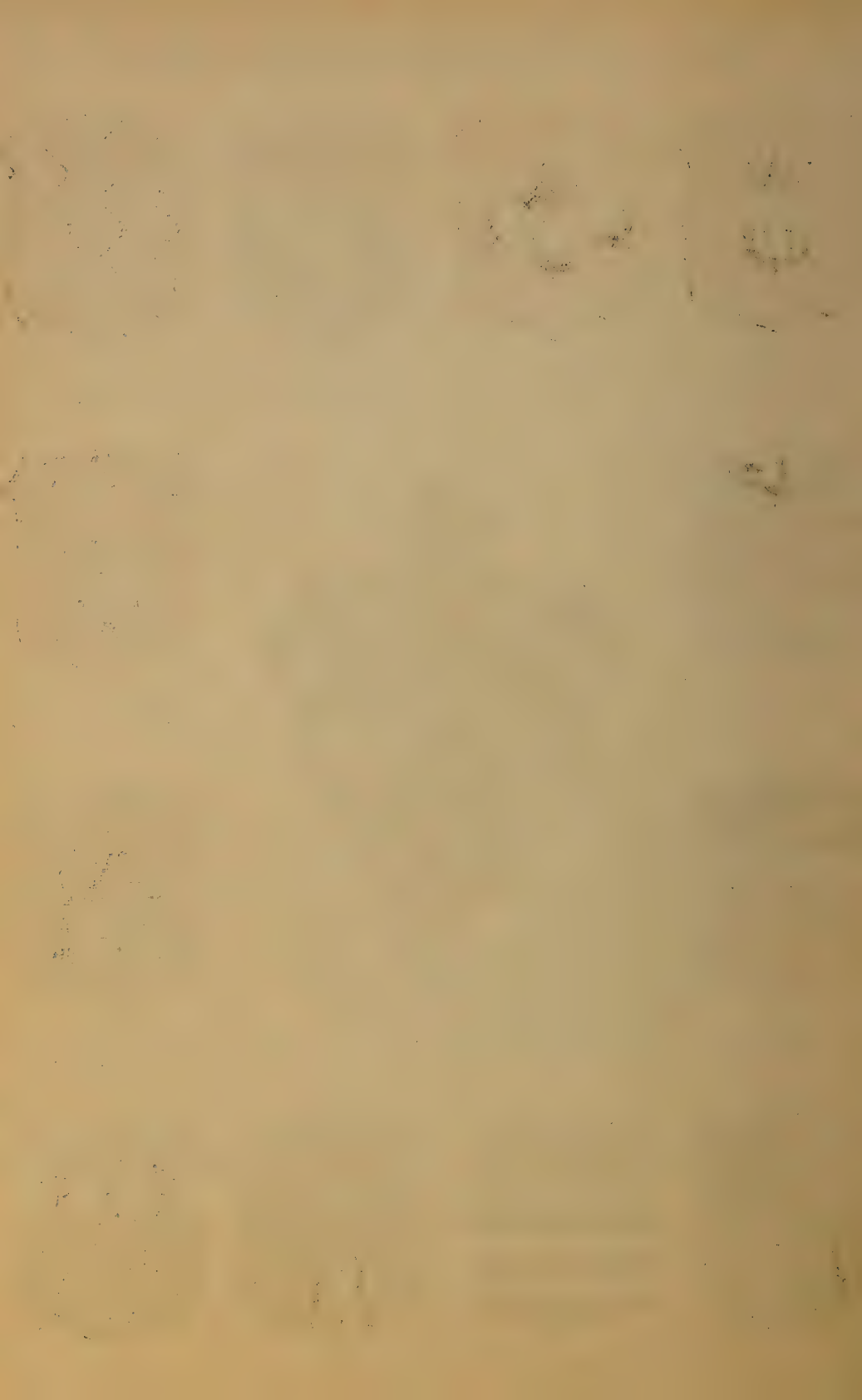
BARBERINI
DI MENDRISIO

BAROFFIO
DI MENDRISIO

BELLASI
DI LUGANO

BERNA
DI ASCONA

BERNASCONI
DI MASSAGNO

BERTA
DI ANZONICO

NUMISMATICA

UNA MONETA DI FILIPPO II RE DI SPAGNA

GRAN MAESTRO DELL'ORDINE DEL SANTO SEPOLCRO

Due egregi scrittori appartenenti all'Ordine gerosolimitano del Santo Sepolcro, il nobile cav. Emilio Perrier, presidente della Società di statistica di Marseille, ed il conte Enrico de Gérin Ricard hanno pubblicato nel 1905 due pregevoli memorie sulla croce di Gerusalemme [1], in cui accennano alle monete, medaglie e sigilli non anteriori al XIII secolo, nelle quali figura detta croce.

Il conte De Gérin Ricard riferisce che le monete spagnuole portano la croce di Gerusalemme dopo che Alfonso V, re d'Aragona, divenuto re di Napoli nel 1435, assunse il titolo di Re di Gerusalemme. È vero che la devozione dei monarchi spagnuoli ai luoghi santi volle conservati il titolo dei Re di Gerusalemme e l'emblema della croce potenziata, che talvolta fu posto in medaglie quale divisione dei quarti di Castiglia e di Leone, che sostituivano le quattro crocette; ma non vi ha esempio che figuri da sola come nella moneta di Filippo II, di cui diamo la riproduzione, e che porta da un lato lo stemma di Castiglia con i quarti di Gerusalemme, di Aragona, di Borgogna, di Fiandra, di Austria, ecc., e nel rovescio, la semplice croce gerosolimitana. Nell'articolo pubblicato in questa Rivista da F. di Broilo

[1] EMILE PÉRRIER. – *La croix de Jérusalem dans le blason.* Étude héraldique et historique. Valence 1905, in-8°. – GÉRIN RICARD (comte de). – *La croix de Jérusalem dans la numismatique, sur les sceaux et dans le blason.* Paris, 1905, in-8° (extrait de l'*Annuaire du Conseil Héraldique de France*).

nel fascicolo di aprile 1908 [1] si parla diffusamente della elezione di Filippo II a Gran Maestro del Santo Sepolcro nel 1555.

La moneta in questione, coniata nel 1556 circa, corrisponde appunto alla elezione a Gran Maestro del Santo Sepolcro fatta dai cavalieri a Hoochstradt per iniziativa di D. Pedro de Zárate. Il Re non solo accettò la dignità di Gran Maestro, come dimostra il Broilo, ma scriveva il 24 febbraio 1559 al cardinale Pacheco, che stava a Roma, che la Sacra Milizia del Santo Sepolcro doveva essere ripristinata come lo era nei tempi antichi, purchè Sua Santità confermasse l'elezione a Commissario Generale dell'Ordine di D. Pedro de Zárate.

Dava inoltre indicazioni per formulare la minuta della bolla di conferma e si obbligava a non recare alcuna molestia all'Ordine di San Giovanni.

Filippo II fu dunque di fatto Gran Maestro del Santo Sepolcro, e questa dignità si sarebbe conservata nei suoi successori, se la morte dell'Infante D. Carlos e gli intrighi dell'Ordine di Malta, non avessero fatto abortire un così grandioso progetto. Forse la Provvidenza riservava ai Sommi Pontefici il ridonare lo splendore all'Ordine del Santo Sepolcro, togliendo qualunque diritto sopra il medesimo all'Ordine di Malta e giungendo al punto che il Papa, derogando dalle consuetudini, assumesse il titolo di Gran Maestro dell'Ordine. Omaggio ben dovuto ad una istituzione cavalleresca che prende nome dal sepolcro del Redentore.

Il Re di Spagna, avendo accettato il titolo di Protettore dell'Ordine, continua le tradizioni del Gran Re Filippo II, ed a nessuno più di lui può convenire questo titolo, poichè è il solo regnante che assuma oggi la gloriosa qualifica di Re di Gerusalemme.

PIETRO FABBRI.

[1] « Due Gran Maestri del Santo Sepolcro (1555-1616) ».

BIBLIOGRAFIA

MANOSCRITTI
RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE ITALIANA

(*Contin. vedi num. precedente*)

BIBLIOTECA COMUNALE DI BAGNACAVALLO.

Cronica della antica fameglia delli Scannabecchi di Bologna, altrimenti detta in Ferrara de' Contughi, in Bologna Della Moneta, in Vicenza de' Gilini, in Trento de' Balduini, in Toscana de' Toscani et de Scannabecchi. Tratta da historie Croniche, Diari et istromenti di cc. 260 in-4 gr.

Ne è autore il cav. Giustiniano Contughi, come si vede dalla lettera dello Stampatore ai lettori, che vi va dinanzi, e parrebbe fosse destinata alle stampe.

Notizie sull'autore, e de' figli di lui Girolamo e Francesco Antonio, ha raccolto il signor Ignazio Massaroli, socio corrispondente della R.ª Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna, il quale già nel 1903 pubblicava nel Giornale Araldico-genealogico di Bari una *Memoria Genealogica* della famiglia Marescotti di Bologna, e nel 1905 delle *Ricerche Storico-genealogiche* sulla famiglia Pochintesta di Bagnacavallo e Ferrara.

La *Cronica* di cui sopra, fu scritta ai primi del secolo XVII, e l'ultima notizia che il signor Massaroli ha trovato dell'autore è del 5 agosto 1604, nel qual giorno come procuratore del Cap.º Giulio Cesare Pochintesta affittava i di lui beni ai nobili Severoli di Faenza. e ciò a rog. di Girolamo Malpeli not. bagnacavallese. E il cav. Giustiniani doveva essere allora avanti negli anni, giacchè la *Cronica* dice nel 1562, avendo già nei primi suoi anni scorsa molta parte del mondo, si apprestava di trasferirsi nelle Indie, cosa che poi non fece.

La Cronica è divisa in tre parti. Nelle prime due si collega sempre la parte storica alla genealogica, e si descrivono gli avvenimenti politici e guerreschi, nei quali presero parte i Bolognesi, ed i loro alleati, tanto nella città, che in Romagna, Toscana e Modanese nei secoli XII, XIII, XIV. La terza parte lascia la storia e

viene a parlare della famiglia Contughi de' Scannabecchi, e da questa parte si può ricavare la genealogia di detta famiglia da Pietro Scannabecchi, che alla fine del secolo XIV, per i continui tumulti ed uccisioni tra i Geremei ed i Lambertazzi di Bologna, fu scacciato da quella città, e venne egli a Ferrara, dove ebbe Contugo, dal quale i Contughi nobili Ferraresi, e ciò fino al secolo XVI.

Nella prima e seconda parte si raccontano, come si è detto, i fatti della storia di Bologna, in cui hanno parte gli Scannabecchi, e questo va benissimo per i secoli XII, XIII, XIV. Ma l'autore non si contenta di ciò, e vuole cominciare la famiglia Scannabecchi dal secolo IV dopo Cristo, e con qual critica ben si può credere, dal vedere che egli pone come della famiglia Scannabecchi anche *S. Agricola* martirizzato con S. Vitale al principio di detto secolo, nella persecuzione di Diocleziano e Massimiano. Vuole pure l'A. che Papa Onorio II (1124) fosse degli Scannabecchi; che un Giovanni creato Cardinale di S. Cecilia da Pasquale II (1105), fosse anche egli degli Scannabecchi; e così pure il Vescovo Gerardo di Bologna (1187).

Se questa cronica non ha molto valore per la parte storica, poichè si appoggia agli storici Bolognesi: Ghirardacci, Leandro Alberti, Vizari, al Corio, al Sigonio, al Sardi, al Biondi, ecc., molto invece gli se ne deve attribuire per la parte genealogica.

A. PASI
Bibliotecario della Comunale di Bagnacavallo.

MANOSCRITTI RIGUARDANTI LA STORIA NOBILIARE
ESISTENTI IN CESENA.

1. ANDREINI CARLO ANT. Notizie delle famiglie illustri di Cesena, raccolte da varî manoscritti e libri antichi. Ms. cart. del 1809, di pag. numer. 636, 604, 539, 497, 452, volumi 5. [*Biblioteca Comunale, 164, 34*].

2. VENDEMINI-ROSSI G. B. Memorie intorno l'origine e propagazione delle famiglie illustri di Cesena, raccolte da monumenti antichi. Ms. aut. cart. del sec. XVIII, di mm. 240 × 160, di c. 373 n. n. [*Biblioteca Comunale, 164, 24*].

3. PARTI STEFANO. Memorie di Cesena e delle principali famiglie di essa. Ms. cart. del sec. XVIII, di mm. 220 × 150 e di c. 205, n. n. [*Biblioteca Comunale, 164, 23*].

4. Cooke G. Memorie delle famiglie cesenati. Ms. del sec. xviii. Libretti di schede n. 16. [*Biblioteca Comunale, C. M. XXXI, 4*].

5. Ceccaroni Giov. Le antichità di Cesena e genealogia delle case più illustri. Ms. cart. del sec. xviii, di mm. 300 × 200, e di pag. 496; 882. [*Biblioteca Comunale, 164, 53*].

6. Elenco delle famiglie antiche della città di Cesena; quelle poste dal primo Malatesta nel consiglio. Ms. cart. del secolo xviii, di mm. 275 × 200, e di c. 6. [*Biblioteca Comunale, C. M. XXX, 14*].

7. Arme e stemma di tutti i nobili e cittadini della città di Cesena, blasonate a parte per ordine alfabetico, MDCCXXXXII. Ms. cart. di mm. 220 × 150, di c. 27, seg. da indice. [*Biblioteca Comunale, 164, 23-bis*].

8. Notizie di varie famiglie venete, precedute dagli stemmi di ciascuna famiglia. Ms. cart. del sec. xvii, di mm. 321 × 220, di c. 52 n. n. [*Biblioteca Comunale, 164, 83*].

9. Processo di Ferdinando Saverio Ghini per la croce dei Cavalieri di Santo Stefano. [*Archivio di Casa Ghini*].

10. Ristretto delle prove fatte dal conte Pietro Dandini per il luogo tra li sessanta nobili coscritti romani. Ms. cart. del 1752, di mm. 272 × 199 e di pag. 95. [*Biblioteca Comunale, C. M. XXXI, 16*].

11. Spiegazione degli annessi documenti che servono alle prove di nobiltà del march. Alessandro Ghini postulante la croce di giustizia dell'ordine dei Santi Maurizio e Lazzaro. Ms. cart. del secolo xviii, di mm. 300 × 210, di c. 111 n. n. con 16 stemmi a colori, [*Archivio di casa Ghini*].

12. Brunelli Leop. Genealogia, ossia narrativa e dichiarazione dell'albero gentilizio della nob. famiglia Ghini. Ms. cart. del principio del sec. xix, di mm. 300 × 210; di pag. VI, 167 num. e 18 non num. Stupendo esemplare decorato con molti disegni a penna dal calligrafo Santerini. [*Archivio di casa Ghini*].

13. Ghini march. Angelo. Continuazione delle memorie e genealogia della famiglia Ghini di Cesena. Ms. cart. del sec. xix; di mm. 300 × 210, e di c. 115 n. n. [*Archivio di casa Ghini*].

14. Documenti genealogici ed onorifici dei quarti di nobiltà e requisiti personali del march. Gian Giorgio Lovatelli... pretendente al sacro militar ordine Gerosolimitano. Ms. cart. del 1785, di mm. 305 × 210, di c. 167, con 6 tavole di stemmi ed alberi colorati. [*Archivio di casa Lovatelli-Martorelli-Orsini*].

15. Ghini march. Alberto. Memorie storiche della famiglia Mamiani della Rovere, estratta dai registri della cancelleria comu-

nale nel feudo di S. Angelo. Ms. aut. cart. del 1888, di millimetri 205 × 150, e di p. 53. [*Archivio di casa Ghini Alberto*].

16. Riformanze del generale consiglio dal 1393 al 1395. Ms. cart. (In queste e nelle seguenti riformanze sono compresi tutti gli atti relativi alla nobiltà cesenate). Sec. XIV. [*Archivio storico municipale, 42*].

17. Riformanze del consiglio generale ed atti del Magistrato dei Conservatori. Ms. i cui volumi vanno dal sec. XV al XVIII; cart., volumi 174. [*Archivio storico municipale, 43, 216*].

18. Registri delle borse delle estrazioni del Magistrato e pubblici ufficiali. Serie I, 1535-1796; serie II, 1724-1796. Vi erano imborsati ed estratti i nomi dei nobili cesenati. [*Archivio storico municipale, 245, 250*].

19. Carte di corredo agli atti di magistrato per gli anziani, per le cittadinanze e per le borse 5ª e 6ª, 1471-1739. Ms. cart. dal secolo XV al XIX. [*Arvhivio storico municipale, 254, 261*].

20. Registro dei cittadini. Contiene documenti e notizie sulla nobiltà cesenate, 1700-1826. Ms. cart. [*Archivio storico municipale, 262*].

21. Elenchi di famiglie consolari. Notizie di famiglie cesenati. Ms. cart. del sec. XIX. [*Archivio storico municipale, 263*].

22. Documenti e notizie delle famiglie cesenate. Sono 214 fasci di carte relative alla nobiltà cesenate custodite in 3 buste. Ms. dei sec. XVI al XIX. [*Archivio storico municipale, 264, 266*].

38. Istruzioni dei conservatori ai successori. Serie I, 1575-1796; serie II, 1661-1796. Ms. cart. dei sec. XVI al XVIII. Volumi 21. [*Archivio storico municipale*].

Prof. A. PICCOLOMINI
Bibliotecario della Malatestiana.

BIBLIOTECA MARUCELLIANA DI FIRENZE.

1. *Priorista* diviso in quattro parti; nella prima si tratta dell'Origine e della Nobiltà di Firenze e del Governo di essa sino all'anno 1282. Nella seconda parte appariscono le armi delle famiglie della città, etc. Nella terza segue il Priorista fino al 1582. Nella quarta si nota ii Senato e Consiglio de' XLVIII, etc. (Pregevole per le note e postille storiche). [C. I].

2. *Priorista* della Rep. Fiorentina, corredato delle rispettive armi gentilizie colorite; dal 1200 al principio del 1500. [C. III].

Il Bibliotecario
ANGELO BRUSCHI.

Gli ordini della Casa di Lusignano[1]

La Casa di Lusignano, alla quale appartenne Guido re di Cipro e Gerusalemme nel XII secolo, si estinse il 1473 con la morte di Giacomo III, marito della celebre Caterina Cornaro e fratello naturale di Carlotta ultima regina di Cipro, maritata a Luigi di Savoia.

Di questa illustre famiglia, da non confondersi con quella detta di Lezais, di Lusignano o Lezigneur, finita con Armando marchese di Lusignano, pari di Francia, morto li 5 aprile 1844, tacquero le cronache per lo spazio di circa quattro secoli, essendo tutti concordi nel riconoscerla estinta. Ma il 17 luglio 1816 venne fuori un documento detto *Certificat sacré*, rilasciato dal Primate ortodosso di Cipro, il quale accennando ad atti esistenti nel suo archivio stabiliva un attacco genealogico fra i nominati Christodule ed Amaury Joseph, appartenenti a ricca famiglia armena, e Giacomo I re di Cipro. La pergamena del Primate di Cipro fece grande impressione e trovò molti increduli, e fu allora che una serie di pubblicazioni illustrative dell'importante documento venne a dimostrare che le persecuzioni politiche avevano costretto i discendenti di Guido di Lusignano a nascondere la propria origine ed a vivere una vita nomade; l'ultima di queste persecuzioni era stata quella dei *fellah* in Egitto dove Amaury Joseph prese il nome di Youssouf Nar Bey e venne ucciso il 14 giugno 1800 assieme al generale Kleber, proprio nel momento in cui il generale Bonaparte voleva farne un re d'Armenia. Giorgio Youssouf, figlio di Amaury e di Safinik, nipote di Mourad Bey, da alcuni servi fedeli fu condotto assieme alla madre a Costantinopoli dove sposò la figlia di un banchiere

[1] Vedi quanto fu pubblicato in questa Rivista sui Lusignano, fascicolo di dicembre 1904.

armeno ed ebbe tre figli: Youssouf Leone, n. 1832, † 1887; Guido, n. 1834; Koréne n. 1838, † 1892. Quest'ultimo fu arcivescovo ortodosso ed inviato turco alla stipulazione del trattato di Berlino. Guido, che assunse il titolo di Principe Reale di Gerusalemme, Cipro ed Armenia, sopravvisse ai fratelli, ebbe il grado di generale di divisione in Turchia e poi si ritirò a Parigi, occupandosi di letteratura e della diffusione della coltura fra gli armeni. Sposò Maria Godefroy le Goupil, fondatrice dell'*Armenofilo*, dama dell'Ordine del Santo Sepolcro, decorata del Merito Artistico di Venezuela e della Placca del Liberatore.

Questa principessa, avvenente quanto colta, circondata da letterati e musicisti, morì li 22 settembre 1890, e lasciò due figli: Emilia Gabriella, sposata al marchese di Naurois, e Leone Amaury già colonnello nell'esercito turco. Luigi, zio di Guido, fu colonnello al servizio della Russia. Vive oggi il principe Michele suo figlio. Questi Lusignano furono confusi con gli omonimi Leone e Guido Calfa che a Milano fecero tanto parlare di sè, e perciò furono pubblicate cose inesatte in un annuario francese.

La Casa di Lusignano, risorta come per incanto dall'oblio dei secoli, ha assunto tutte le parvenze di una Casa Reale spodestata e riservando ai suoi membri l'uso delle insegne dell'antico Ordine della Spada o del Silenzio, fondato dal re Guido di Lusignano, conferì ai suoi ammiratori e devoti due Ordini cavallereschi, *l'Ordine di Santa Caterina del Sinai* e *l'Ordine della Melusina*.

Ordine di Santa Caterina.

Quest'ordine effettivamente ha esistito e fu fondato secondo alcuni nel 1063, secondo altri nel 1067, da venti cavalieri, allo scopo di proteggere i pellegrini che si recavano a visitare il Santuario di Santa Caterina sul monte Sinai.

Ebbe però breve vita, e quando i Principi Crociati abbandonarono la Terra Santa, non rimase alcuna traccia della religiosa milizia.

Il 1° maggio 1893, il principe Guido di Lusignano, avendo scoperto che fra i cavalieri fondatori dell'Ordine di Santa Caterina vi era un Roberto di Lusignano, credette doveroso far ritornare in vita l'antichissimo Ordine, adattandolo ai nuovi tempi e destinandone le insegne in premio ai cultori delle lettere, delle scienze e delle arti.

Come risulta dagli statuti pubblicati a Parigi il 1896 dalla tipografia Morris, l'Ordine di Santa Caterina, *assolutamente estraneo alla politica*, poteva esser conferito ad uomini e a donne. I primi assumevano nella Milizia del Sinai, i titoli di Cavaliere Gran Croce, Grande Ufficiale, Commendatore, Ufficiale e Cavaliere; le seconde, quello di Grande Canonichessa, di Canonichessa e Diaconessa. La Gran Croce era riservata ai capi di Stato ed a qualche eminente personaggio.

Per entrare nell'Ordine di Santa Caterina bisognava inviare al Principe Gran Maestro un'*auto-biografia* e la dichiarazione di voler concorrere alle opere umanitarie promosse dall'Ordine.

La divisa dell'Ordine di Santa Caterina è: POUR BAILLER SA FOI. L'insegna consiste in una croce d'oro ad otto punte, smaltata di bianco ed accantonata da quattro croci di Gerusalemme in oro. Sul tutto una ruota dentata di smalto rosso attraversata da una spada sanguinante. Nel centro della ruota, strumento di supplizio di Santa Caterina, vi è lo scudo della Casa Reale di Lusignano. La ruota porta in giro il motto dell'Ordine e la leggenda: Santa Caterina del Monte Sinai 1063–1891. La croce è sormontata dalla Corona Reale.

Nastro: rosso bordato *bleu* e nero.

I dignitarî dell'Ordine potevano indossare un'abito *diplomatico* di stoffa *bleu-de-roi* con ricami d'oro.

Ordine di Melusina.

Maria de Godefroy le Goupil, principessa di Lusignano, istituì nel 1883 quest' Ordine di cavalleria, in ricompensa di scienziati, letterati, artisti e filantropi.

Melusina, dicono gli statuti dell'Ordine, si chiamava il genio tutelare della Casa di Lusignano ed in suo onore la regina Sibilla, moglie del re Guido, fondò un'Ordine contemporaneamente all'istituzione equestre della Spada, ma non ne abbiamo trovato traccie, e saremo grati ai cultori di cose cavalleresche, se ci vorranno indicare dove si trovi memoria dell'Ordine di Melusina.

Vi erano cinque classi di Cavalieri e Dame d'onore, che usavano una Croce di Gerusalemme smaltata d'azzurro, accantonata da crocette anche solensiate smaltate di bianco e caricata dello scudo di Lusignano.

Nastro: *bleu* listato bianco.

Motto: POUR LOYAUTÉ MAINTENIR. La croce era d'oro, ma pei decorati di V^{a} classe era d'argento.

Gli aspiranti alla decorazione della *Melusina*, come quelli all'Ordine di Santa Caterina, dovevano obbligarsi a concorrere alle opere umanitarie in pro' della rigenerazione morale del popolo armeno.

I cavalieri della Melusina avevano diritto anch'essi ad un abito diplomatico di stoffa *bleu-foncé* con ricami d'argento o d'oro a seconda dei gradi.

Negli statuti dell'Ordine di Santa Caterina, all'art. 18 si legge la seguente dichiarazione, che riguarda anche l'Ordine della Melusina:

“ Per l'*uso pubblico* delle insegne, i cavalieri devono conformarsi alle leggi dei loro paesi. Ma qualunque esse sieno, le

insegne dell'Ordine di Santa Caterina possono usarsi nelle *riunioni intime o private*, nonchè in quelle delle Società letterarie, artistiche e filantropiche „.

* * *

Pare impossibile che in Francia, specialmente, dove spira forte vento di democrazia, abbiano vita le più strane istituzioni cavalleresche e vi siano tollerate, alimentate dalla stupida vanità, che si contenta di tutto, pur di avere la lusinga, in mezzo alla folla, di una *distinzione* ancorchè *distingua* debolezze e non meriti e richiami l'attenzione sulla imbecillità umana.

Nondimeno, spariti oggi anche gli Ordini di Santa Caterina e di Melusina, rimangono *ordini accademici* e *croci di salvataggio*, e non sono pochi coloro che abboccano all'amo e fra questi alcuni che godono reputazione e stima universale!

Se si pubblicassero gli elenchi d'*insigniti* di Ordini fantastici, cadrebbero molte reputazioni di serietà.

Conte GUGLIELMO ANGUISSOLA
DI SAN DAMIANO.

LA MAISON DE CAROL

EN ARAGON, CATALOGNE, PAYS DE FOIX, ROUSSILLON EN LANGUEDOC

La famille dont nous allons esquisser la généalogie est intéressante à deux titres différents; tout d'abord, parce qu'elle descend par les mâles de la maison royale d'Aragon, et ensuite, parce que bien peu, croyons-nous, pourraient authentiquement revendiquer, comme elle, la parenté avec plus de quarante Saints, bienheureux ou vénérables serviteurs de Dieu.

La maison de Carol, titrée, vicomtes, marquis et princes [1] de Carol, comtes et ducs d'Aransa, barons de Bolvir, premiers barons catholiques d'Aragon, comtes de Vigello et de Nella, vicomtes de Sureda, Alcoléa, Fontana, Villanova, etc., tire du château de Carol dont l'antique tour se dresse encore dans les montagnes de Catalogne, le nom qui, par une particularité preuve de son antique origine, est devenu son seul nom patronymique.

Elle remonte à Pierre, vicomte de Carol, second fils de Sancho comte de Roussillon et de Nuña de Lara [2], lequel était lui-même le fils cadet de Raymond Béranger IV, comte de Barcelone, et de Pétronille reine de Aragon.

I. Pierre, seigneur de Santa Eulalia et de Nella, est nommé dans une transaction passée au mois de mai 1195 entre le roi d'Aragon et le comte de Foix. Son oncle, le roi d'Aragon, dont il avait pris le parti dans des démêlés entre ce prince et le comte de Roussillon, père de Pierre, voulant le récompenser aussi de « ses services dans le guerres contre le Maures », lui fit don de la vallée de Carol.

Devenu ainsi vicomte de Carol, Pierre épousa en 1203 Jehanne de Moncade, fille de Gaston de Moncade, vicomte de Béarn. Ils eurent cinq enfants; l'aîné, Guillaume, mourut sans alliance; Rodriguez Ramire continua la branche aînée; Jacques, seigneur de Nella, fut tué dans une rencontre

[1] Ce titre semble être un « titre de courtosie » donné en XVIIIe siècle.

[2] « Chroniques de Surit » - *Mémoires de dom Suarèz sur l'abbaye de Leyre.*

contre les Maures en 1258. Il avait épousé la dame d'Aransa, Yolanda; leur fils Ferdinand, seigneur d'Aransa et de Nella, épousa Marie de Sotomayor, fille d'Alvarez de Sotomayor, et laissa, outre Ramire Nuño Carol, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et Pierre, archévêque de Tarragone, Sancho Carol, seigneur d'Aransa et de Nella; celui-ci épousa en 1305 Maria de Zuñiga; nous le voyons le 6 décembre 1327 faire une donation à l'abbaye de Las Huelvas; il laissa deux filles, Yolanda, moniale à l'abbaye de Las Huelvas, et Marie, et un fils, Pierre Alonso, seigneur d'Aransa et de Nella, nommé dans la donation faite par son père à l'abbaye de Las Huelvas. Il épousa sa cousine Mahaut, vicomtesse de Carol, en qui s'éteignait la branche aînée, dont sa postérité prit ainsi la suite.

Les autres enfants de Pierre et de Jehanne de Moncade furent Alonso, abbé de Leyre, nommé dans une transaction passée l'an 1244 entre des frères et sœurs, pour la fondation d'un anniversaire en l'abbaye de Leyre, pour le repos de l'âme de leurs père et mère. Et enfin, Thiburge, qui fut mariée à Raymond de Moncade, seigneur de Fraga.

II, III, IV. Le fils aîné de Pierre Rodriguez Ramire, seigneur de Livia, puis vicomte de Carol, épousa (vers 1231), Béatrix de Bermond, fille de Pierre seigneur d'Anduze, comte de Gévaudan. Il n'en eut que Pierre Nuño, vicomte de Carol, que nous trouvons cité le 22 juin 1282 dans une transaction passée entre le comte de Castres et le seigneur d'Ardres. A cet acte pend son sceau, aux armes d'Aragon, chargées d'un lambel de quatre pendants. Il épousa Mahaut de Moncade, fille de Pierre de Moncade et de Elisende de Pinos et laissa cinq enfants. Jacques, vicomte de Carol, chevalier des ordres de Saint Jacques et de Calatrava, marié à Guillemette de Barousse, dont il n'eut pas d'enfants. Béatrix, morte sans alliance, ainsi que Marie Alvare, Ramire, abbé de Montmagon, de l'ordre de Cîteaux, Gaston, évêque de Gironne, et Ferdinand, vicomte de Carol, qui, marié à sa cousine Eléonore de Pinos, n'eut que deux filles, Mahaut, vicomtesse de Carol, et Marie, abbesse des Trinitaires de Cannes. Mahaut épousa, ainsi que nous l'avons dit, son cousin Pierre Alonso Carol, seigneur d'Aransa et de Nella, qui devint ainsi vicomte de Carol.

V. Leur fils, Ramire, vicomte de Carol, fait conjointement avec sa femme Valpurge de Fenouillet, l'an 1351, une donation à l'abbaye de Collioures. Le sceau appendu à cet acte nous montre dejà les armoiries actuelles de la maison de Carol, d'argent à la bande partie de gueules et d'azur, chargée d'une autre bande vivrée d'or. Ces armes étaient celles de la branche cadette, et Ramire les conserva ne relevant pas, on ignore pour quel motif, les armes aux quatre pals de la maison d'Aragon, brisées d'un lambel, ainsi que nous avons vu la branche aînée les porter.

VI. Ferdinand Gaston, vicomte de Carol, fils des précédents, mourut le lundi de Pâques 1402 [1], laissant de Marie de Mendoza deux filles, Aldonce et Sybille, toutes deux trinitaires, et un fils.

[1] *Cartulaire de l'abbaye d'Alaon.*

VII. Pierre Guillaume, vicomte de Carol, qui acheta le 2 mai 1426 les seigneuries de Sonica et de Siguer, au comté de Foix; de sa première femme, Elvire d'Ayala, il eut un fils, Diègue Ramire, tué au combat de Tauro, à la tête d'une compagnie de cavalerie, le 2 mai 1476, n'ayant pas d'enfants, de Thérèse de Cordova. De sa seconde femme, Anne de Zuñiga, il eut Inico, mort jeune, et

IX. Ferdinand, vicomte de Carol, chevalier d'Alcantara, qui lui aussi assista au combat de Tauro. Nous avons de lui deux testaments, un du 23 septembre 1452, et un autre, postérieur à la mort de son frère aîné, du 6 mars 1477. Il mourut le 25 mai 1480, laissant de Yolande de Castro, une fille, Léonore, etc.

X. Garcia Pierre Jacques, vicomte de Carol, chevalier des ordres de Saint-Jacques et de Calatrava, qui se distingua en 1487, comme capitaine d'infanterie, au siège de Malaga, puis à ceux de Cadix et d'Almeria, où nous le retrouvons avec le grade de lieutenant-général, et à la suite duquel nous voyons la vicomté érigée au titre de comté pour le roi Ferdinand le Catholique, l'an 1478. Il fut inhumé, ainsi qui l'avait ordonné, par son testament fait en mai 1473, dans l'église paroissiale de Carol. De Jehanne de la Cerda, veuve d'Alvare de Mendoza et fille de Gaston de la Cerda, comte de Medina Coeli, il eut Léonore, Yolande, religieuse au prieuré de Xixème, et

XI. Sancho Guillaume, comte de Carol, qui mourut le 29 mars 1529 au château de Nella, laissant de Marguerite d'Ayala:

1er Ferdinand Pierre Gaston, comte de Carol;

2ème Garcia Juan Carol; Charles Quint se rendant en Allemagne, lors de son élection à l'Empire, fit don Juan Carol, vice-roi de Catalogne; dix ans plus tard, par lettres adressées « à son très cher et très excellent cousin », l'illustre empereur voulant « donner un lustre de plus à l'éclat de la maison de Carol », érigea en comté la terre D'Aransa. Don Juan mourut le 24 octobre 1552, à Aransa, et, à sa mort, la vice-royauté de Catalogne fut réunie à celle de Valence;

3ème Sancho Carol.

XII. Ferdinand Pierre Gaston, comte de Carol, soutint les prétentions de la maison d'Albret au royaume de Navarre; il hérita de son frère Garcia Juan et mourut en 1558, laissant de sa première femme, Marie Therèse d'Almeyda, fille du vice-roi des Indes, une fille Léonore Jehanne, et de la seconde, Marie Magdeleine de Guzman, un fils unique,

XIII. Pierre Alfonso François, comte de Carol et d'Aransa, gentilhomme ordinaire de S. M. C., chevalier de Calatrava; il fut un des confidents du roi Philippe II et mourut au château de Carol en 1632. Ce fut en sa faveur, que Philippe II, par patentes données à Madrid le 16 juin 1570, érigea en marquisat le comté de Carol. De son mariage avec Isabelle de Menezès, dame et baronne de Bolvir. Pierre Alfonse François eut quatre

enfants, Jacques Ramire, mort à 17 ans, Gaston Juan François, prieur d'Alaon, Marie Léonore, et l'aîné

XIV. Ramire Jean Ferdinand, comte d'Aransa, premier écuyer de S. M. C., chevalier de Calatrava, qui mourut avant son père, au château d'Aransa, le 25 avril 1631, laissant de Françoise de Souza y la Guera qu'il avait épousée en 1603, un fils unique,

XV. Ferdinand Pierre Ramire Fabrique, marquis de Carol, comte d'Aransa et de Nella, baron de Bolvir et premier baron catholique de Aragon, lieutenant de cavalerie aux Gardes anciennes de Castille, gentilhomme ordinaire de S. M. C. et chevalier de Calatrava, mort au château de Nella le 29 septembre 1682, laissant d'Elisabeth Giron, comtesse de Vigello, fille du duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, deux fils: 1er Pierre Ramire Pérafan Carol, vicomte de Vigello, né en 1651, marié à Marie de Tolède Osorio, dont il eut Fabrique Carol, lieutenant aux armés de S. M. C. mort sans alliance, Catherine Françoise, mariée à Antoine Pimentel, marquis de Javara, et Marie Alvare, mariée à Louis Blas Pacheco, second fils de Melchior Blas Pacheco Mendoza Aragon, et 2d, l'aîné

XVI. Jacques François Pierre Garcia, marquis de Carol, l'un des cent gentilhommes de la chambre de S. M. Très Chrétienne, premier écuyer de Mgr le Dauphin (1673) né en 1649, présenté à la cour sous le nom de baron de Bolvir, mort le 12 juillet 1684, inhumé dans l'église des Grands Augustins de Paris. Il épousa le 10 mars 1675 Charlotte de la Trémoille, fille de Louis II duc de Noirmoutiers, pair de France et lieutenant-général, qui fut inhumée près de son mari le 2 octobre 1740. Il laissa deux fils, outre l'aîné:

1er Charles Frédéric, mort jeune;

2ème Charles Jacques Frédéric Garcia, comte d'Aransa, né le 5 janvier 1679, il épousa Magdeleine de Silva; son fils, Fréderic Pierre Francois, comte d'Aransa, épousa, en 1715, Marguerite Thérèse d'Alègre, dont il eut Louis Sancho Guillaume, mort sans alliance, Louis Anne Marthe, mariée en 1734 à son cousin Pierre Carol, sieur de Tarrega et de Marsac, que nous retrouverons. Françoise Lucrèce Magdeleine, dite Mademoiselle d'Aransa, et Louis Guillaume Yves Carol, comte d'Aransa, marié à sa cousine Elvire Pacheco Mendoza, dont il eut trois fils: Frédéric Louis Lucien, vicomte de Fontana, Elvire Marie Jeanne Charlotte, et l'aîné, Melchior Louis Frédéric Carol, duc d'Aransa (1742-1763) qui n'eut de Amélie Françoise Renée de Lannion, qu'il avait épousée en 1758, que Charles Louis Frédéric Carol, duc d'Aransa, blessé à la bataille de Quiberon, où il commandait une compagnie de cavalerie, sous les ordres du marquis de Saint-Simon, mort subitement le 20 janvier 1797, sans postérité, de Manuelle de Vega.

XVII. L'aîné des fils de Jacques François Pierre Garcia, Ferdinand Louis Pierre Carol, marquis de Carol, naquit au château de Carol le 11 octobre 1676 et reçut, le 7 mai 1698, une commission de capitaine de chevau-légers; blessé à Carpi le 9 juillet 1701, il est, le 25 du même mois, fait

colonel du régiment de Berwick, assiste le 1er septembre au combat de Chiari, puis, en octobre, à la bataille de Friedlingen, est blessé en 1703 à l'assaut de Kehl, se distingue en 1704 à la bataille d'Hochstedt, puis, en 1705, à celle de Cassano et à l'attaque du pont de Sério; brigadier des armées du Roi en décembre 1705, il est en 1706 à la bataille de Ramillies, puis à l'assaut de Lérida; créé maréchal de camp en mars 1708, il a un cheval tué sous lui au siège de Lille, se fait remarquer l'année suivante à la prise de La Rodda, commande, sous le duc de Noailles, à l'assaut de Gironne, en 1711; créé lieutenant-général le 6 juin 1712, il est tué un mois plus tard à la bataille de Denain où il commandait l'aile gauche de la cavalerie [1]. Il laissait de Marie Louise de Tolède, qu'il avait épousée en 1689, deux fils.

Le second, Ferdinand Jacques Louis, dit le chevalier de Lézat, mourut au château de Marsac le 10 juin 1747 et fut inhumé, selon son désir, en l'abbaye de Lézat. Il laissait de Louise Isabel d'Almanza, dame de Tarrega, qu'il avait épousée en novembre 1713, Louis Miguel Carol, seigneur de Luzenac, lieutenant au régiment de Berwick, puis colonel du régiment de son nom, marié à Marie du Puy, dont il n'eut pas d'enfants; Ferdinand François, mort sans alliance, et Pierre Carol, seigneur de Tarrega et de Marsac, qui épousa, ainsi que nous l'avons rapporté, sa cousine, Marie Anne Marthe Carol y Aransa. Dans son testament de décembre 1763, Pierre nomme sa fille Marie Louise Charlotte, et son fils, Jacques Frédéric, seigneur de Tarrega et de Marsac, marié à Marie Lafage, fille d'Antoine Lafage, baron de Fontenau, capitaine de chevau-légers. Jacques Frédéric confessa vaillamment la Foi durant la Terreur, et mourut en odeur de sainteté en 1795, laissant deux filles, Marie et Mathilde, et quatre fils, Joseph, Philippe Ferdinand, morts sans alliance, Jacques, seigneur de Marsac, qui, en 1793, émigrant vers les Indes, disparut avec son vaisseau durant la traversée, ne laissant pas d'enfants, de sa cousine germaine, Marie Lafage, et enfin Louis Jean Baptiste Carol, comte d'Aransa, qui devint chef de sa maison, à l'extinction de la branche aînée, et que nous retrouverons.

XVIII. L'aîné des fils de Ferdinand Joseph, marquis de Carol, dit « prince de Carol », né le 11 novembre 1697, fut grièvement blessé à la bataille de Denain; capitaine de cinquante lances en 1714, officier dans la royale artillerie en 1718, il dut par suite de sa blessure se retirer en 1719, ayant auparavant reçu la croix de Saint Louis. Son testament est du 29 novembre 1722. Il épousa en 1715, le 18 janvier, suivant un contrat passé à Paris le 29 avril 1713, Anne de Rohan, fille du prince de Rohan Guéménée; le roi fit présent à la fiancée d'un collier de perles, et la bénédiction nuptiale fut donnée par le cardinal de Rohan, évêque-prince de Strasbourg. De ce mariage naquirent deux fils et deux filles; trois, Jean Fer-

[1] Voir le *Repertoire de la Gazette de France* du marquis DE GRANGES DE SURGÈRE.

dinand, Catherine Françoise, Marie Thérèse Louise, moururent sans alliance ; l'aîné

XIX. Pierre Louis Ramire, marquis de Carol, né le 14 juin 1720, mourut au château de Bolvir le 22 août 1763, laissant de Susanne Spinola, un fils unique, Jacques Ferdinand Gérard Louis, marquis de Carol, dit le prince de Carol-Carol, qui mourut sans alliance le 7 août 1768, à l'âge de vingt-huit ans, capitaine de cent hommes d'armes au régiment de Rohan, laissant, comme chef de sa maison, son cousin

XX. Charles Louis Frédéric Carol, duc d'Aransa, dont nous avons parlé plus haut, qui combattit à Quiberon, et mourut en 1797, laissant à son tour pour héritier, et chef de sa maison, son cousin

XXI. Louis Jean Baptiste Carol, fils de Jacques Frédéric Carol, seigneur de Tarrega et de Marsac. Les circonstances politiques empêchèrent sans doute Louis Jean Baptiste de prendre le titre de marquis de Carol. Il fut, comme son cousin, blessé à Quiberon, et mourut le 2 septembre 1811 laissant de Sylvie Petronille de la Barthe-Inard, qu'il avait épousée en 1800:

XXII. Jacques Antoine Ferdinand Carol, marquis de Carol (1804-1882) qui occupe, par sa valeur professionnelle et ses hautes vertus, une situation distinguée dans l'histoire de la magistrature au XIXe siècle. Il mourut président de chambre honoraire à la cour de Toulouse, laissant une réputation qui à elle seule aurait suffi à honorer sa descendance. Il avait épousé en 1833 Marguerite Pélagie Béziat du Maine, qui ne lui survécut que d'un an. Deux de ses fils moururent sans postérité. Le troisième,

XXIII. Jean Baptiste Louis Joseph Guillaume Sylvain, Carol, marquis de Carol, né en 1842, mort à Paris le 20 janvier 1901, a eu de Marie Joséphine Antoinette Noëlie Raymond, sept enfants. Deux moururent en bas âge; Marguerite Carol, religieuse du Tiers Ordre, enseignant de Saint-Dominique (sœur Marie Imelda), morte en 1905, âgée de trente ans, laissant un grand souvenir de vertus religieuses ; Jacques Carol, comte de Carol, aux recherches desquels sont empruntés la plupart des matériaux de cette notice, mort pieusement en 1906, sans alliance; Jehanne Carol, mariée au chevalier Pierre André Pidoux, camerier de S. S. Pie X, et Marthe Carol, née en 1894, et enfin

XXIV. Jacques Marie Jean Edouard Carol, marquis de Carol, marié à Mlle Paule Vitry, dont il a Jacques Marie Ferdinand Carol, comte de Carol, Marguerite Carol, et Raoul Carol, vicomte de Carol.

Si l'on veut bien se rappeler les diverses alliances que nous avons énumérées au cours de cette notice, on trouvera facilement, principalement en compulsant le dictionnaire de Moreri, que la famille de Carol a le droit de compter dans sa parenté ou dans ses alliances:

1er *Par sa souche d'Aragon:* Sainte Elisabeth, reine de Portugal; sainte Elisabeth de Hongrie; la bienheureuse Marguerite de Hongrie; saint Etienne, roi de Hongrie; la vénérable Emeric de Hongrie; saint Henry, empereur; sainte Cunégunde, impératrice; saint Canut, roi de Danemark et

martyr; saint Edouard le confesseur, roi d'Angleterre; sainte Edith; saint Edouard, roi et martyr; sainte Marguerite, reine d'Ecosse; saint Edmond, roi et martyr.

2ème *Par les de Fenouillet:* Saint Casimir, roi de Pologne; sainte Adélaïde, impératrice; le bienheureux Octavien de Bourgogne, évêque de Savone; le bienheureux pape Calixte II (Guy de Bourgogne); le bienheureux Humbert III de Savoye, moine cistercien; les vénérables Jean et Pierre de Savoye, moines à Saint-Antoine de Renvers; le vénérable Boniface de Savoye, archevêque de Cantorbéry; la bienheureuse Marguerite de Savoye, dominicaine; le bienheureux Amédée IX, duc de Savoye; la bienheureuse Loyse de Savoye.

3ème *Par les La Trémoille:* Les vénérables Clotilde de France, reine de Sardaigne, et Thérèse de Saint Augustin, filles de Louis XV; saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse; le « saint » roi de Naples, Jacques de Bourbon; la bienheureuse Loyse de Savoye, veuve, franciscaine; sainte Jehanne de Valois; la bienheureuse Marguerite de Nevers, dominicaine; la bienheureuse Isabelle de France, franciscaine; saint Louis, roi de France; saint Ferdinand, roi d'Aragon; et, enfin, saint Félix de Valois, fondateur des Trinitaires, et saint Simon, comte de Crespy, moine bénédictin. Par l'ascendance de saint Louis, dont elle descend directement, elle se trouve descendre, par Louis VII et Aliénor d'Aquitaine, de saint Guillaume duc d'Aquitaine, connu aussi sous les noms de saint Guillaume du Desert ou de Jellonne, par lequel elle est apparentée à tous les saints de la famille Carolingienne: saint Pepin de Landen; saint Itte; saint Arnoul, évêque de Metz; sainte Gertrude; sainte Begga; saint Carloman, moine de Mont-Cassin; saint Syagre, évêque de Nice; et même, (si l'on admet sa canonisation) [1], « saint » Charlemagne, dont, d'ailleurs, la famille de Carol descend également par la famille d'Alègre, par laquelle elle descend aussi des familles de Brienne et de Courtenay, des empereurs latins de Constantinople et des rois de Jérusalem.

Les armes de la maison de Carol sont restées, ce que nous les avons vues en 1351: d'argent à la bande partie de gueules et d'azur, chargée d'un autre bande vivrée d'or; peut-être sont-ce des armes parlantes, car la bande vivrée chargeant l'autre bande, fait l'effet d'un chemin [2]. Les tenants sont deux Hercules, tenant dans leur main les bannières d'Aragon et de Navarre; le cimier: une fleur de lys; la devise: « Virtute et armis », et le cri: « Querol, Querol, Aragon ».

CLAUDE DE SAINT-FRANÇOIS.

[1] L'antipape qui la fit au XII^e siècle étant évêque légitime pouvait validement, semble-t-il, en cette dernière qualité, selon les usages du temps, procéder aux canonisations et béatifications.

[2] Au moyen âge le mot « Carol » s'employait beaucoup dans ce sens, ainsi qu'il est resté pour désigner dans la langue vulgaire la partie de nef qui règne autour du choeur des églises.

Ex-libris PEIRANO

Il comm. Enrico Lorenzo Peirano, dottor di leggi, è oggi il decano dei Rappresentanti o Balì dell'Ordine Militare del Santo Sepolcro. Infatti fu nominato nel 1873 e poco dopo fu insignito da Sua Santità Pio IX dell'Ordine di S. Gregorio Magno, per le benemerenze verso le Chiese ed i luoghi pii della sua Genova. Raccoglitore di quadri e di oggetti d'arte di cui ha fatto un museo nella villa di S. Martino d'Albaro, vuole ora tramandare ai posteri il ricordo della sua biblioteca e si è formato un *ex-libris* in cui campeggia il suo stemma gentilizio con la croce gerosolimitana. Tale stemma è d'azzurro alla torre d'argento torricellata, sostenuta da due leoni d'oro coronati ed accollata ad un albero di pero al naturale, uscente dietro la torre.

I Peirano sono infatti antichi cittadini genovesi e di cospicua nobiltà. Un ramo venne compreso nell'Albergo Cibo nel 1528.

Tanto a questo ramo come agli altri che non godettero gli onori del patriziato, appartennero vari personaggi distinti, ma Genova deve essere particolarmente grata al comm. Enrico Lorenzo che da tanti anni si occupa con amore della sua città nativa, dove fu segretario generale della Deputazione di Storia Patria ed è Protettore della Cappella di S. Gio. Battista, nella Metropolitana; conservatore delle Regole nella Compagnia di Carità dei Nobili nell'Ospedale dei Cronici e Presidente della Fabbriceria dei SS. Andrea ed Ambrogio.

CAMILLO BRUNETTI.

Ex-libris.....

Selon le Pasteur Gerster, *Les ex-libris Suisses*, l'ex-libris réproduit à la p. 371 de la *Rivista* 1908, serait celui du Baron de Zurlauben, général au service de la France. Cette attribution aurait besoin d'être controlée, parce que les barons de Zurlauben, comtes après 1692, portent écartelé au 1° et 4° d'or à une tour de sable; au 2° et 3° d'azur au lion d'argent, tenant une fleur-de-lys d'or. Sur le tout d'azur à un fleur-de-lys d'or.

Le second quartier des armoiries de l'*ex-libris* me paraît être de Pedroso (Castille): d'argent à cinq clavicordes de sable.

Chev. ÉMILE PERRIER.

***

Aun cuando Piferrer y Rietstap y otros describen las armas de la Casa de Rodríguez de Pedroso: de plata con cinco pesas negras, no cabe duda que son más bien las cítaras á que se rifiére el señor Medina y Méndez. La Casa de Rodríguez de Pedroso, intimamente ligada á la de les condes duques de Regla de México, ostenta en efecto las armas que el señor Medína supone inglesas. En cuanto á los otros cuarteles no he podido averiguarlos, sin embargo, encuentro el primer cuartel de los lobos y de los crescientes en el escudo de D. Francisco Antonio de Agurto, marqués de Gastañaga, caballero del Orden de Alcantara, Gobernador de los Países Bajos. El primer cuartel es de Agurto; el segundo tiene los lobos y crescientes; el tercero es de Salcedo, y el cuarto de Mendoza y Zuñiga.

MARTÌN F. ARROYO.

***

En la pag. 371 del n. de junio veo un *ex-libris* que me parece pudo pertenecer á D. Francisco de Alava é Ibarra, capitan del regimiento de Guardias de infanteria española, comendador del Peso Real de Valencia y caballero de Calatrava en 1744; natural de Vitoria. Pero no puedo asegurarlo.

JUAN CARLOS DE GUERRA.

Ex-libris del Cav. SANASI-CONTI

D. Giuseppe Sanasi-Conti, commendatore dell'Ordine militare del Santo Sepolcro, commendatore del pontificio Ordine di San Silvestro, cavaliere affiliato all'Ordine Teutonico, ecc., capitano di cavalleria, discende da due antiche famiglie di Terra di Otranto, una delle quali, la Sanasi, diede un Arcivescovo di Palermo, ed ha comune origine coi Zanasi, detti Ginnasi di Forlì. I Conti, in pergamene dello scorso secolo, presso il cav. Sanasi-Conti, portano lo stemma dell'aquila scaccata di nero e d'oro in campo rosso dei Conti romani. — Nell'*ex-libris* che riproduciamo figurano i quarti Sanasi e Conti in una targa di stile Luigi XV, accollata ad un trofeo militare composto di bandiere. cannoni, ecc.; sotto lo scudo pende la croce del Santo Sepolcro.

UGO ORLANDINI.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Staglieno Marcello. *Aggiunte e correzioni alla lettera « Dell'Abuso dei titoli nobiliari in Genova e fra i Genovesi ».* — Genova, 1908, in-8°.

Noi abbiamo il miglior concetto dell'A. che è patrizio genovese d'illustre casato e che ha dimostrato in parecchie pubblicazioni la profonda sua dottrina e l'amore alla sua patria, Genova; ma come abbiamo francamente biasimato la ruvidezza del primo opuscolo, così dobbiamo deplorare queste aggiunte che rincarano la dose delle sferzate distribuite senza troppi riguardi a molti che sono forse in buona fede, e perciò non le meritano, o ad altri che non si appropriano quei titoli o quei predicati che loro vengono attribuiti dalla voce pubblica.

Vi è chi dal Sommo Pastore della Cristianità ebbe rinnovati titoli antichi e non sta ad un gentiluomo che si onora di essere ossequente alle tradizioni della *città di Maria SS.ma*, il recare offesa a tali titolati che lo stesso governo rispetta e tollera sebbene non li riconosca ufficialmente. Si scende così alle personalità che fanno tanto male.

Non entriamo in merito perchè non vogliamo far concorrenza a quel giornale araldico, a cui l'autore accenna, che si è fatto paladino dei nobili genovesi, non suscettibili di riconoscimenti nobiliari; ma ci permettiamo di esprimere la nostra meraviglia nel vedere che l'A. ha dimenticato che è giudice in fatto di araldica nella sua qualità di segretario della Commissione genovese, e si è fatto pubblico accusatore degli abusi nobiliari. Ciò pecca ai nostri occhi, d'*incompatibilità*, tanto più che abbiamo un esempio non molto lontano di un membro della Commissione Napoletana che fu costretto a dimettersi perchè accusato di patrocinare cause di nobili che ricorrevano alla Consulta per riconoscimenti. Il caso del marchese Staglieno nel fatto è diverso, ma per le conseguenze è identico.

È ottima cosa reprimere gli abusi nobiliari, ma le Commissioni senza mettere le famiglie alla berlina, hanno i mezzi che loro fornisce la legge ed hanno a loro disposizione le Prefetture per eseguirle, e nei casi estremi vi è sempre la Procura del Re.

È vero che siamo in tempi di *inchieste*, di *interpellanze* e di *rivelazioni* sensazionali, ma credevamo che ciò fosse la prerogativa dei partiti estremi, perciò deploriamo questa nuova pubblicazione che rinnova il triste ricordo della precedente.

Perini Quintilio. *La famiglia Eccaro di Rovereto.* — Rovereto, 1908, Grandi, in-8°.

La famiglia Eccaro che ebbe il titolo baronale del S. R. I. nel 1689, in persona del colonnello Francesco Giuseppe è nota a Rovereto dalla prima metà del XVI secolo e si estinse nel 1849.

Appartiene questa monografia alla serie delle nobili famiglie Trentine che l'egregio A. va compilando con molta cura e con la scorta di inediti documenti. Sono monografie serie, complete e diligentissime.

Nobiliaire Universel de France. Jules Martinon, Directeur. — Paris, 1907, in-4°.

È il venticinquesimo volume del repertorio fondato cinquant'anni fa dal marchese Claudio Drigon de Magny, continuato dal di lui figlio, marchese Ludovico. È strano che nel programma dell'opera si parli delle raccolte genealogiche e dei gabinetti araldici di Chevillard, Lacroix, St. Allais, La Chesnaye des Bois, ecc., e non si faccia alcuna menzione del povero marchese Claudio de Magny che ebbe il vanto di rialzare il prestigio degli studi araldici, fondando il Collegio Araldico di Francia, società che ebbe il suo momento di celebrità e che sparì con la morte del suo fondatore. È vero che il governo imperiale dette non poche noie al visconte, poi marchese Lodovico per le sue genealogie, ma una volta che il sig. Martinon citò St. Allais e La Chesnaye des Bois, non doveva dimenticare il fondatore del *Nobiliaire Universel de France.* Molto più, se consideriamo che il gabinetto araldico Magny, contenente gli archivi della nobiltà e del Collegio Araldico di Francia fu acquistato dall'avv, Joriaux che lo cedette al Conte di Folleville, il quale a sua volta lo vendette al Conte de Morant che ne è l'attuale proprietario.

Anche il sistema seguito dai compilatori di questo venticinquesimo volume è identico a quello usato dal marchese de Magny.

Dopo la genealogia di quattro o cinque case celebri della Francia, troviamo cenni delle seguenti famiglie: Cadolle, Virieu, Emé de Marcieu, Foucher, Mython, Planet, Jametel, du Mesnil, Marrier, Bonnefoy, Morant, ecc. Ogni notizia è corredata di un grande stemma in nero.

Rizzoli Luigi, jun., *Madonna scolpita da Giovanni Dalmata* (a. 1498). — Siena 1908, Lazzeri, in-4°.

Illustrazione di una scultura del XV secolo, opera di Giovanni Dalmata. Uno stemma della famiglia Franco di Este scolpito alla base del bassorilievo, porge argomento all'egregio A. per cercare a chi abbia appartenuto o meglio per chi sia stata scolpita questa Madonna. E fu appunto il canonico Nicolò Franco, vescovo più tardi di Parenzo, quindi di Treviso.

Davia E. - Lombardi A. *Catalogo della musica dei secoli XVI-XVIII, conservata nella Biblioteca comunale di Ferrara.* — Ferrara, 1908, in-8°.

In occasione delle feste centenarie dell'illustre musicista Girolamo Frescobaldi, ferrarese, nobile fiorentino, che fu per tanti anni organista di S. Pietro in Roma, due egregi sottobibliotecari della Comunale di Ferrara vollero pubblicare il catalogo interessantissimo dei pezzi di musica antica di cui la biblioteca di Ferrara è ricca. Il catalogo è fatto con molta accuratezza e ce ne ne compiacciamo con gli egregi autori.

Pecci Michaelis. *Inscriptiones.* — Romae, 1908, Zapponi, in-4°.

Precedute da un epigramma, scritto con purissimo stile, l'A. ci presenta alcune iscrizioni riguardanti la nobile famiglia Vignolo degli antichi signori e principi dell'isola di Cos, da lui composte.

La prima si trova sulla villa di Vignolo in Val di Sturla; l'altra sul sepolcro dei Vignolo a San Salvatore di Lavagna.

Annuaire du Conseil Héraldique de France. — Paris, 1908, in-12°.

Sotto la direzione del conte Lodovico di Colleville, vede la luce il ventunesimo volume di questo annuario che da l'elenco di tutti i membri della società ed una bibliografia delle loro opere. Contiene anche memorie originali di alcuni soci; fra le quali ricordiamo una illustrazione del recente Breve di Pio X sulla riforma del Santo Sepolcro, scritta dal chiarissimo conte Alfonso Couret; un interessante studio sui parigini maestri d'arte muraria del medievo dell'Abate de Launay; altro studio del medesimo autore sulla famiglia della venerabile Maria du Drac; un importante lavoro di F. Pérot sopra i Vescovi del Bourbonnais, etc. etc.

QUESITI ARALDICI

RISPOSTE.

(Vedi numeri precedenti).

127ª. **Uniformes présidentiels.** — Les capitains régents de la République de St.-Marin ont un costume spécial en velours noir à l'espagnole semblable à celui des gentilhommes des Cardinaux a Rome, avec toque comme les camériers secrets du Pape. Quelques Présidents de Républiques américaines portent une bande aux couleurs nationales et une canne avec grosse pomme dorée, cordons et glands tout-à-fait comme un tambour-major ou comme un bédau de cathédrale. L. S. R.

129ª. **Decorati degli Ordini equestri Pontificî.** — È doloroso constatarlo; non solo non vi è luogo speciale nelle Cappelle pontificie per tali decorati, non so se per imprevidenza di chi è proposto all'ufficio corrispondente o per antiche consuetudini, ma talvolta non ottengono nemmeno un biglietto d'invito senza formalità infinite.

Inutile quindi insistere su questo argomento. B. Colucci.

130ª. **Famiglia Mononcourt o Manoncourt-Sonnini Farnese.** — Consiglio il nobil uomo dottor Enrico del Torso a ricercare il cognome o meglio i cognomi che l'interessano fra i Grigioni. Deve trattarsi di uno dei soliti pasticci svizzeri, perchè non vi ha traccia in Italia di tale agglomerazione di cognomi. È un quid simile dei Mathaus-Voltolini della Voltolina, nomi acquisiti per succesione ed alleanza, misti di francese, tedesco, italiano come i cantoni della bella Elvezia. Betti.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — Il Luogotenente del gran Magistero dell'Ordine del Santo Sepolcro ha nominato suo rappresentante in Inghilterra lord Rodolfo Feilding conte di Denbigh, cavaliere gran croce di Carlo III di Spagna decorato del gran collare; e gran croce del pontificio Ordine Piano.

— S. B. ha conferito la banda di Dama di prima classe alla nobile donna Carmen Romero Rubio de Diaz, dama nobile della banda di Maria Luisa, assai benemerita fondatrice di stabilimenti di beneficenza nella città del Messico. Il rappresentante dell'Ordine, Ecc.mo Cav. Gr. Cr. D. José Maria Dominguez de Murta, presentò con grande solennità alla illustre Dama le insegne della storica milizia.

— S. E. il dottor Alberto Blancas, inviato straordinario e ministro plenipotenziario della Repubblica Argentina presso la Santa Sede e il dottore Ilario Moreno primo segretario della stessa Legazione hanno ricevuto dalle mani del Rappresentante di Roma, il primo la Gran Croce ed il secondo la Commenda del Santo Sepolcro.

— Il conte Pasini-Frassoni, già rappresentante dell'Ordine, ha ricevuto l'onorifico e splendido diploma di membro di onore del Capitolo di Catalogna dei Cavalieri del Santo Sepolcro. Come è noto il capitolo è composto esclusivamente di Cavalieri che fanno le prove di nobiltà dei quattro quarti ed i membri sono aggregati al nobile Capitolo dei canonici della collegiata di Calatayud.

— Il cavaliere D. Mattia de Oñate y López ed il cav. D. Saverio de Bermejillo y Martínez de Negrete, recentemente ammessi nell'Ordine, sono stati inscritti nel nobile Capitolo di Castiglia.

Ordine Piano. — Il marchese di Mauroy, cavaliere di Malta, capo di nome e di armi della sua illustre famiglia, già commendatore dell'Ordine Piano, ha ricevuto la placca dell'Ordine stesso.

Ordine di San Silvestro. — Il signor Carlo von Helmolt è stato insignito della Commenda.

Arcadia. — Il nostro nobile collega signor D. Angelo Algara y Romero de Terreros, segretario dell'ambasciata messicana a Washington è stato aggregato all'insigne Accademia romana.

Riviste. — Nel fascicolo del 1° luglio degli *Annales Héraldiques de la Noblesse française* notiamo l'articolo del dott. Charvet sulle chiavi e serrature antiche con belle riproduzioni zincografiche. Sarebbe a desiderarsi che anche fra noi vi fosse chi si occupasse d'illustrare le serrature dei cofani e sopratutto i martelli delle porte di cui esistono splendidi modelli.

Notiamo la continuazione di un articolo sulle vecchie campane stemmate della Francia, e anche questo argomento offrirebbe largo campo di studi per gli araldisti italiani.

— Soltanto ora ci perviene il quarto fascicolo 1907 degli *Archives Héraldiques suisses* ed è a deplorarsi che l'interessante pubblicazione, ricca di belle incisioni, esca con tanta irregolarità.

— La *Revue Héraldique et Historique* nel suo fascicolo di marzo pubblica alcuni interessanti documenti sulla fuga di Luigi XVI a Varennes, ed altro articolo sulle *insignes des roturiers* con numerosi esempi. Nel fascicolo di aprile, l'ultimo che abbiamo ricevuto, vi è uno studio sulla storia del blasone dedicato alle dignità civ. ed eccl., e fra esse in primo luogo quella del Papa. Osserveremo che le corone che cingono la tiara non sono *ducali* ma *reali* da cui il nome di *triregno*, dato a questo contrassegno della dignità pontificia. Anche le chiavi non sono legate d'*azzurro*, caricate di crocette nere ma sono unite da un cordone di seta rossa con fili d'oro, terminanti in due fiocchi. In quanto alla croce triplice *posta in palo* non è mai stata ammessa in liturgia, quantunque si trovi su monumenti dal XVI secolo in poi.

— La *Revue Généalogique* (maggio 1908) che si occupa di successioni, riporta le curiose vicende della successione Martin nel Languedoc e una statistica delle successioni nel 1906.

— I fascicoli di aprile–maggio–giugno degli *Archives de la Société des Collectionneurs d'ex-libris* contengono, come sempre, articoli interessanti; vi è la riproduzione dell'*ex.libris* di Danton col fascio da littore ed il berretto frigio, ed è inutile dire che fu inventato da qualche bello spirito. La decadenza delle collezioni dovuta alla smania puerile di arricchirle con ogni specie di *pièces* pur di far numero, eccita i negozianti poco onesti a fabbricare le contraffazioni, così verrà un giorno in cui difficilmente ci si

potrà raccapezzare. Oggi, qualunque stemma ritagliato da un libro antico ed incollato sul cartone di un volume passa per *ex-libris* Si aggiunga che vi sono maniaci che si fanno comporre ed incidere a decine gli *ex-libris* al solo scopo di fare cambi. Tali *ex-libris* non hanno alcun valore perchè non ebbero mai posto in una biblioteca. La moltiplicità di *ex-libris* si comprende soltanto quando si riferisce alle varie materie in cui è classificata una biblioteca.

— Ci perviene un doppio fascicolo (aprile–maggio) della *Revue Héraldique* con un articolo di Poulain su Carlotta d'Albret, moglie di Cesare Borgia, dove sono ripetute le solite romanzesche calunnie contro i Borgia. Continua la lista degli emigrati del 1793 e termina la genealogia della famiglia de Kerquelen· Incominciano poi i *Quarti* della Casa de Cressac e vi è un abbondante stato civile nobiliare redatto dall'egregio conte O' Kelly di Galway.

— L'*Academia Heráldica* di Madrid è redatta da giovani gentiluomini pieni di buona volontà, i quali non risparmiano fatica per renderla interessante e bene illustrata. Abbiamo già in passato data meritata lode al signor Torres Valle che pubblica gli stemmi di mecenati spagnuoli come si trovano nelle dediche dei libri. È un lavoro faticoso e molto utile per la storia del libro. Nei fascicoli di maggio e giugno, che ci sono pervenuti, notiamo i seguenti articoli: *Casas nobles del Alto Aragón* del sig. Garcia Ciprés; lo storia dei Re d'Armi di Spagna del sig. Vilar, che ci auguriamo presto completata; uno scritto francese sugli *Ordres Russes*; gli appunti sul *Ducado di Bivona*; note araldiche, etc. etc.

— Nel fascicolo di giugno del *Journal of the ex-libris Society*, come sempre splendidamente illustrato, vi sono parecchi *ex–libris* della famiglia Grimaldi, con un cenno genealogico di coloro che a Genova figurarono in prima linea e dei Grimaldi che dominarono lungamente il principato di Monaco.

— Abbiamo ricevuto il numero di aprile dell'*Heraldisch-Genealogische Blätter* che è l'organo della Società San Michele. Notiamo un interessante articolo su antiche tombe della città di Rotenburg e altro sullo stemma della Casa di Schaumberg.

— Nel *Deutschen Herold* (giugno-luglio) che esce sempre molto puntual mente, vi è una illustrazione dello stemma di Giovanni, margravio di Brandeburgo che si trova nella cattedrale di Barcellona. Notiamo anche un interessante studio sulle armature del XV e XVI secolo ed un articolo sullo stemma della repubblica di Rio Grande nel Brasile nel 1835, del nostro egregio collega H. Ströhl.

— Nella *Rivista Storica Benedettina* (aprile–settembre) interessa particolarmente i nostri studi un articolo del Padre D. Martino Martini sul diritto feudale e l'abate di Cava nel secolo XI. È un lavoro che riesce molto proficuo a chi voglia conoscere le condizioni della feudalità in quell'epoca remota. Molte carte vengono in esso citate. che dimostrano che l'Abate di

Cava fu fra i primi baroni del regno di Napoli con estesissima giurisdizione.

— Abbiamo anche ricevuto gli ultimi fascicoli delle seguenti importanti pubblicazioni: *Rivista storica Italiana* (aprile–giugno); *Bullettino storico Pistoiese* (fasc. 1°, 1908) [con uno studio sui medici in Pistoia nel medievo]; l'*Archivio storico Lombardo* (giugno 1908) [con un articolo di Enrico Proto sulla Cavalleria nei « Promessi Sposi » ed altro sulle fonti sconosciute della biografia di Alessandro Manzoni, autore Giuseppe Galavresi]; *Madonna Verona* (gennaio-marzo 1908) diretta con tanto amore dal chiarissimo prof. Gerola; *Bollettino del Museo civico di Padova* (novembre–dicembre 1907) [con un articolo di Roberto Cessi sulla condizione degli ebrei banchieri nel secolo XVI].

— Nella *Revue historique archéologique du Vivarais* (giugno 1908) vi è un interessante articolo sulle alleanze della famiglia de Tournon de Megres con la famiglia Boulieu de Fay ed altro sulle fortificazioni feudali nel Vivarais.

— *Les Annales des Alpes* (giugno 1908) pubblica il giornale di Claudio Liothaud, Ricevitore del Registro nel 1818, di particolare interesse per la storia di quell'epoca.

— La *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* (gennaio–febbraio 1908) contiene vari studi interessanti fra i quali uno dell'illustre Menendez Pelayo sopra un'opera inedita di Tirso de Molina; alcune notizie sopra la vita di D. Girolamo Aznar vescovo di Calahorra ed altri di non scarso valore.

— Negli *Anales del Museo Nacional de México*, continua il Dizionario di mitologia Nahoa, importantissimo per coloro che si occupano di archeologia e per chi considera la terra americana non già scoperta da Cristoforo Colombo per la civiltà moderna, ma evangelizzata senza cognizione di trovarsi in un nuovo continente, dall'Apostolo San Tommaso.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

I CAPPELLI PRELATIZI

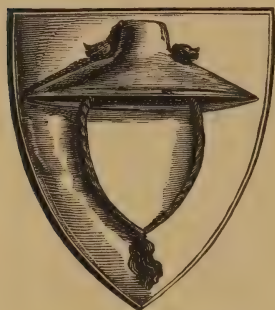
Ad esempio dei grandi feudatari, che all'elmo guerresco aggiunsero la corona per dimostrare il loro grado, gli uomini di Chiesa timbrarono gli emblemi gentilizi con tiare, mitre e cappelli, mentre nei primi tempi del periodo cavalleresco è ormai accertato che Papi, Cardinali e Vescovi innalzassero soltanto l'avita targa senza alcun ornamento esteriore, ed è naturale che uomini aventi una missione pacifica ripudiassero gli elmi e per umiltà sprezzassero le corone. Non ci atterremo ai sogni di D. Alfonso de Chacon, detto il Ciacconio, che attribuì scudi con emblemi, timbrati dalla tiara, allo stesso San Pietro e che inventò stemmi mitrati ai Cardinali anteriori a Pietro de Columiers creato nel 1244, a cui per primo assegna il cappello, forse perchè Innocenzo IV nel 1245 nel Concilio di Lione donò ai Cardinali il rosso cappello [1].

Fatto sta che anteriormente a Bonifacio VIII di Casa Caetani, non vi ha esempio, sui monumenti, di scudo timbrato dalla tiara, contrassegno dell'alta dignità che venne talvolta scolpita indipendente dallo scudo.

Osservo che anche Bonifacio VIII nel suo sepolcro in San Pietro, ha lo scudo senza timbro. Le chiavi, emblema di giurisdizione, figurano in certi stemmi (come in quello di Clemente VII) [2], nel capo dello scudo, oppure in uno scudetto come

[1] Teodoro Hoeping, nel suo *Tractatus de jure insignium*, Norimbergae 1642, in f., parla dell'origine del *Roseo galero* e della *Beretta Coccinea* (n. 336) che Innocenzo IV concesse nel 1247, oppure 1244 (*erra perchè fu nel 1245*). Anche il Platina, Biondi, Naucher, Krantz ed altri danno la data 1244. Azoria, *Institutiones moral.*, p. 2, cap. 3, lo chiama *Pileus ruber sive roseus*. Polydius, nel lib. 4, *de Invent. rerum*, lo dice *Petasus rubeus* anche detto *Causia*.

[2] Vedi *Essai d'Armorial des Papes* par le Comte Pasini-Frassoni, Roma 1906, in-8°.

nell'arma dell'antipapa Felice V; tanto è vero che anticamente, morto il Papa, il suo stemma appariva timbrato dalla tiara, ma senza le chiavi.

Cappello Cardinalizio
(dal sepolcro di Matteo Orsini
1341)

Il più antico stemma cardinalizio che si trovi in Roma è quello del Cardinale Matteo Orsini, sul suo sepolcro alla Minerva (1341). Lo scudo è senza timbro, ed il cappello, emblema di dignità, è dentro un altro scudetto [1]. Vi ha però altro esempio anteriore di cappello cardinalizio, posto dentro lo scudo stesso insieme agli emblemi gentilizi, ed è sul sepolcro del Cardinale Riccardo Petroni nella Cattedrale di Siena (1313) [2].

In progresso di tempo il cappello divenne un vero e proprio timbro araldico e sostituì gli elmi e le corone, fintanto che distribuiti dai Re di Francia ai vescovi, titoli di Duchi e di Conti, posero cappello e corona e perfino il manto ducale sopra lo scudo. I tre Pari ecclesiastici Duchi, erano i Vescovi di Reims, di Langres e di Laon. Quelli di Noyon, Châlons et Beauvais erano Pari e Conti; gli Arcivescovi d'Ambrun, d'Arles e di Tarantaise, i Vescovi di Grénoble, di Génève e di Viviers erano Principi e portavano la corona ducale. Gli Arcivescovi di Lyon, di Vienne; i Vescovi di Dôle,

Cappello Cardinalizio
(dal sepolcro di Riccardo Petroni, 1313)

[1] Matteo Orsini, domenicano. Vescovo di Girgenti, Arcivescovo di Manfredonia, Cardinale prete del titolo dei SS. Giovanni e Paolo, creato da Giovanni XXII nel 1327, morto nel 1541.

[2] Il Card. Petroni, nobile senese, fu vice-cancelliere di S. R. C. e venne creato Cardinale nel 1298. Assistette al Concilio di Vienna, quando furono aboliti i Templari. Morì a Genova dove era Legato, il 26 febbraio 1313. Fu uno dei più dotti giurisconsulti della sua epoca. Lo stemma dei Petroni di Siena era d'oro al palo d'azzurro, caricato di tre stelle del campo.

di Valence, di Gap, di Puy ed altri, ebbero dignità di Conte e timbrarono lo scudo con la corona del grado posta sotto il cappello. Inoltre il Vescovo di Dôle e quello di Cahors portavano anche un elmo posto di fronte sostenente la corona comitale [1].

Cappello e corona
(Il Cardinale Dupont, Arcivescovo di Avignone, † 1859)

In Italia, più ragionevolmente, almeno in quanto ai Cardinali, il cappello rosso, emblema della dignità di Principe della Chiesa, pari ai principi del sangue, non tollera il contrasto della corona, e lo stesso Arcivescovo di Bologna, Principe del S. R. I., quando è onorato della sacra porpora, sopprime la corona principesca incompatibile col rosso cappello, giusta la proibizione d'Innocenzo X [2].

Vi sono anche in Italia sedi vescovili che hanno antico titolo di Conte ed alcuni Vescovi lo ricevono *ad personam* dal Sommo Pontefice. Per questi è tollerata la corona sopra lo scudo ma è vietato, dal costante uso, agli altri prelati di timbrare lo scudo con la corona del grado nobiliare della propria famiglia. Ciò creerebbe una disuguaglianza che non deve esistere nella gerarchia ecclesiastica così saggiamente ordinata.

Cappello, corona, mitra e pastorale
(Stemma moderno italiano da Vescovo e Conte)

Se la dignità sacerdotale innalza l'uomo al rango nobiliare, la prelatura può assimilarsi alla gerarchia dei titolati, e non si

[1] Wulson de la Colombière, *La Science héroïque*. Paris 1669, in fol., pag. 437.

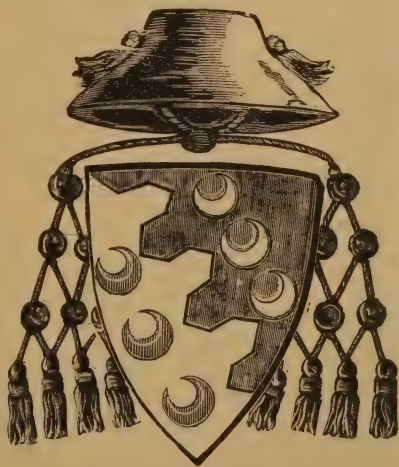
[2] Paradisi, *L'ateneo dell'uomo nobile*. Venezia 1725, in fol., vol. IV, f. 253.

deve avere maggiore considerazione nè vi deve essere distinzione di sorta, fra un prelato venuto da umile condizione ed altro disceso da illustre casato. Perciò niente corone, elmi od altro timbro, ma soltanto il cappello. Giova però avvertire che una cosa è il cappello che si porta in testa e quello semipontificale che serviva per le cavalcate, oppure il cappello che si

Cappello Cardinalizio
(Sepolcro di Pietro Stefaneschi, a Santa Maria in Trastevere, 1417)

dà ai Cardinali in Concistoro, ed altro è il cappello sugli stemmi, il quale ha quel carattere speciale che l'arte araldica gli ha impresso, per numero di fiocchi, per disposizione e per colore. Vi sono dignitari della Chiesa che non usano mai a Roma fiocchi violacei sul loro cappello da strada, ma invece li dipingono nei loro stemmi.

Il cappello rosso, divenne nel XV secolo, un grazioso ornamento dello stemma e in varie Chiese di Roma se ne scorgono bellissimi modelli con nodi e cordoni vagamente intrecciati e spesse volte coloriti sopra gli stessi marmi, come nel sepolcro del Cardinal Stefaneschi († 1417) in Santa Maria in Trastevere che qui riproduciamo [1]. Avverto che la forma del cappello variò a seconda dei tempi e che i più antichi Cardinali usarono quel cappellone che siamo abituati a vedere nelle figure di antichi pellegrini, cioè con la tesa volta all'ingiù. Così riporta il Ciacconio i cappelli dei Cardinali, fino al XV secolo, e così si vede anche nel vecchio stemma cardinalizio di Casa Cenci che qui riproduciamo.

In quanto ai fiocchi che non ebbero da principio numero fisso, furono sempre disposti simmetricamente ai lati dello scudo e per file che vanno aumentando da uno a 15 a seconda dei gradi. I Cardinali antichi vi aggiungevano le piccole palle che anche oggi si vedono nei cappelli che si danno ai Cardinali in Concistoro. Così sono scolpiti sul sepolcro del Cardinal Ferris alla Minerva, ma ha 10 fiocchi per parte, mentre il suo vicino Cardinal Astorgio Agnesi (1450) ne ha 11 per parte, disposti 1, 1, 2, 3, 4.

Cappello Cardinalizio
(Stemma antico di Casa Cenci)

In altri sepolcri antichi si vede un cordone semplicissimo passato in croce di Sant'Andrea e terminante con due fiocchi sotto lo scudo. Vi è anche l'antico esempio del cappello a quindici fiocchi per parte, sul sepolcro di Guglielmo Fillastre a San Grisostomo (1428). Il Cardinal Filippo d'Alençon, sepolto a Santa Maria in Trastevere (1397), e Pietro Stagno, Vescovo di Ferrara (1377), che gli sta accanto, hanno sul loro sepolcro

[1] Pietro Stefaneschi romano, Legato a Napoli, fu creato Cardinale da Innocenzo VII nel 1405.

di marmo bianco, il cappello dipinto di rosso a sei fiocchi per parte. Quest'uso prevalse, e fino al XVIII secolo i Cardinali preferirono, specialmente in Italia, il cappello a dodici fiocchi, che nell'incisione si confonde con quello dei Vescovi e talvolta dei semplici abati di ordini monastici.

Il Padre Pietrasanta, Wulson de la Colombière e Pietro Palliot, i più celebri autori di trattati di araldica, tentarono di stabilire definitivamente la gerarchia dei cappelli, ma soltanto i loro tardi nipoti videro definitivamente adottato pei Cardinali di tutte le nazioni il cappello a trenta fiocchi, come oggi si porta, ed è rosso scarlatto con i cordoni ed i fiocchi leggermente intrecciati da fili aurei.

Cappello Cardinalizio antico a sei fiocchi (Stemma del Cardinale Giulio della Rovere, 1547, nella Pinacoteca di Todi. Scultura XVI secolo)

Quest' ultimo ornamento non è anteriore alla seconda metà del XIX secolo e non commetterà errore l'artista, che nel dipingere uno stemma cardinalizio, ometta i fili d'oro, tanto più che il gran cappello che serve per la creazione dei Cardinali, ne è assolutamente privo. I Cardinali portano questi fili d'oro nei fiocchi, di cui ornano abitualmente il cappello nero e quello rosso di cerimonia. La Sacra Congregazione del Cerimoniale, ha dichiarato che il numero dei fiocchi è moderno, ma vuole che tutti vi si attengano

senza aumento nè diminuzione (9 febbraio 1832)[1]: *Lemniscorum qui circum insignia Eminentissimorum Patruum collocantur numerus ad quindecim utrinque non multis ab hinc annis invectus retineri valeat majore quolibet numero omnibus interdicto.* Non vi è distinzione alcuna fra Cardinali vescovi, preti e diaconi, senonchè i primi hanno la croce vescovile dietro lo scudo in palo; i secondi la croce arcivescovile o patriarcale cioè duplice, e gli ultimi ne sono privi affatto [vedi nella tavola a colori il cappello n. 1[2]].

Ad esempio dei Cardinali, i Patriarchi, Arcivescovi e Vescovi ed i semplici prelati, gli Abati degli Ordini religiosi ed i canonici delle Cattedrali, vollero lo stemma gentilizio cimato dal cappello che cambiò colore, ma fu incerto nel numero dei fiocchi fino ai dì nostri.

Cappello Cardinalizio a sei fiocchi (*Ex-libris* del Card. de Zelada, 1799)

Da principio, i Vescovi timbravano lo scudo con la mitra, uso che si conservò fino al XVIII secolo in Germania e che tuttora continuano i Vescovi protestanti dell'Inghilterra. In Francia specialmente la mitra di piccola dimensione è posta sul lato destro dello scudo, mentre sporge sul lato sinistro il pastorale; ma è una ripetizione inutile, tanto più che stona, essendo il cappello e la mitra di due diverse dimensioni che non possono corrispondere ad una sola testa.

I Patriarchi portavano in passato il cappello interamente verde come gli Arcivescovi, con sei e più fiocchi per parte; così Mons. Ercole Estense-Tassoni, Patriarca di Costantinopoli nel 1600, portava 10 fiocchi per parte[3] come gli Arcivescovi, ma nei secoli successivi i Patriarchi, a dimostrare la loro dignità

[1] Haine, *La Cour Romaine*, p. 121 – Ferraris, *Bibl. Can.*, II, col. 1694 – Barbier, *Armoiries Ecclésiastiques*, cap. IV.

[2] Stemma del Cardinale Luigi Ruffo, creato nel 1801.

[3] Libanori, *Ferrara d'Oro*. Ferrara 1665, P. 1ª, p. 33.

maggiore di quella degli Arcivescovi, adottarono definitivamente il cappello a trenta fiocchi come i Cardinali, ma verdi e con fili d'oro. Mons. Piavi, Patriarca di Gerusalemme, come i suoi predecessori Valerga e Bracco e l'attuale Patriarca Mons. Camassei usano questo cappello [vedi nella tavola a colori il cappello n. 2 [1]].

Però questa regola non è scrupolosamente seguita, e parecchi Patriarchi, non escluso quello di Venezia (prima di essere innalzato alla Sacra Porpora), portano erroneamente il cappello simile a quello degli Arcivescovi che è verde, ma con 20 fiocchi tramezzati da fili d'oro.

Anticamente non si distingueva il cappello degli Arcivescovi da quello dei Vescovi, essendo ambedue verdi e con simile numero di fiocchi, e solo la croce patriarcale posta dietro allo scudo distingueva i primi dai secondi che portano la croce semplice [2] [vedi nella tavola a colori i cappelli n. 3 e 4 [3]].

Non sempre li distingueva il pallio, poichè è riservato ai soli Arcivescovi residenziali. Anche i Vescovi timbravano il loro scudo con la mitra a differenza di quelli di altre regioni che vi aggiungevano il pastorale e la spada, distintivo quest'ultimo di coloro che avevano giurisdizione temporale. Sullo stemma di Mons. Boccapaduli a San Marcello al Corso a Roma, vi è a destra la mitra ed a sinistra il bacolo pastorale e su quello del Vescovo Coca alla Minerva, si vedono due scudetti, uno accollato al pastorale in palo, l'altro cimato dalla mitra. Il cappello non fu inventato che nel XVI secolo, e il Padre Pietrasanta nel 1638 ancora non stabiliva il numero dei fiocchi, mentre più tardi il Palliot li fissò, secondo un manoscritto del P. Compain, che si può ritenere l'inventore delle diversità di cappelli. Pietrasanta ci offre esempio di scudi timbrati dalla sola mitra che distingue in due maniere, cioè posta di fronte e di profilo. Si hanno però documenti del principio del XVI secolo e preci-

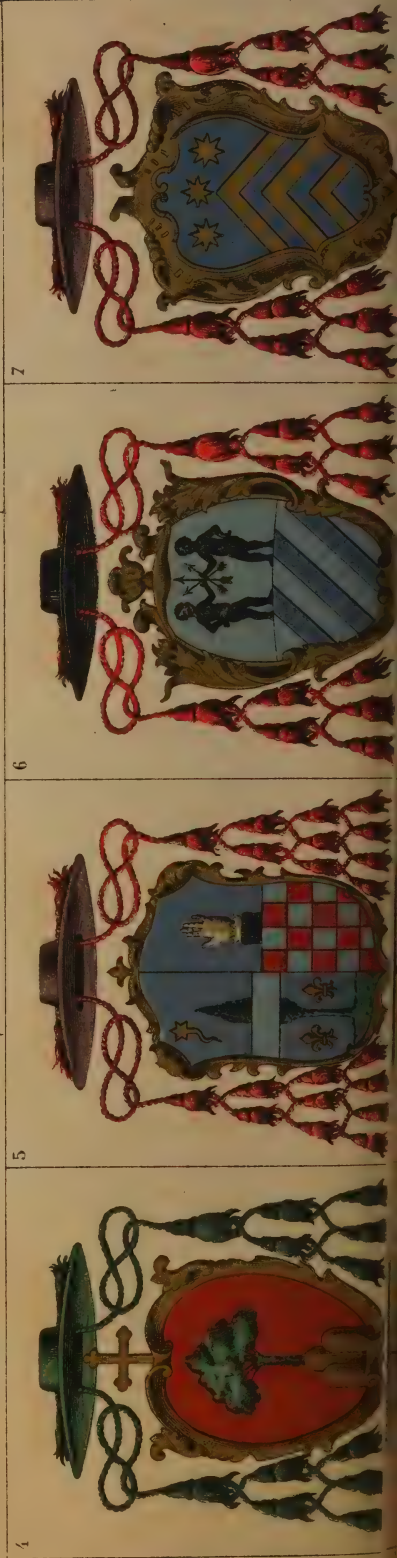
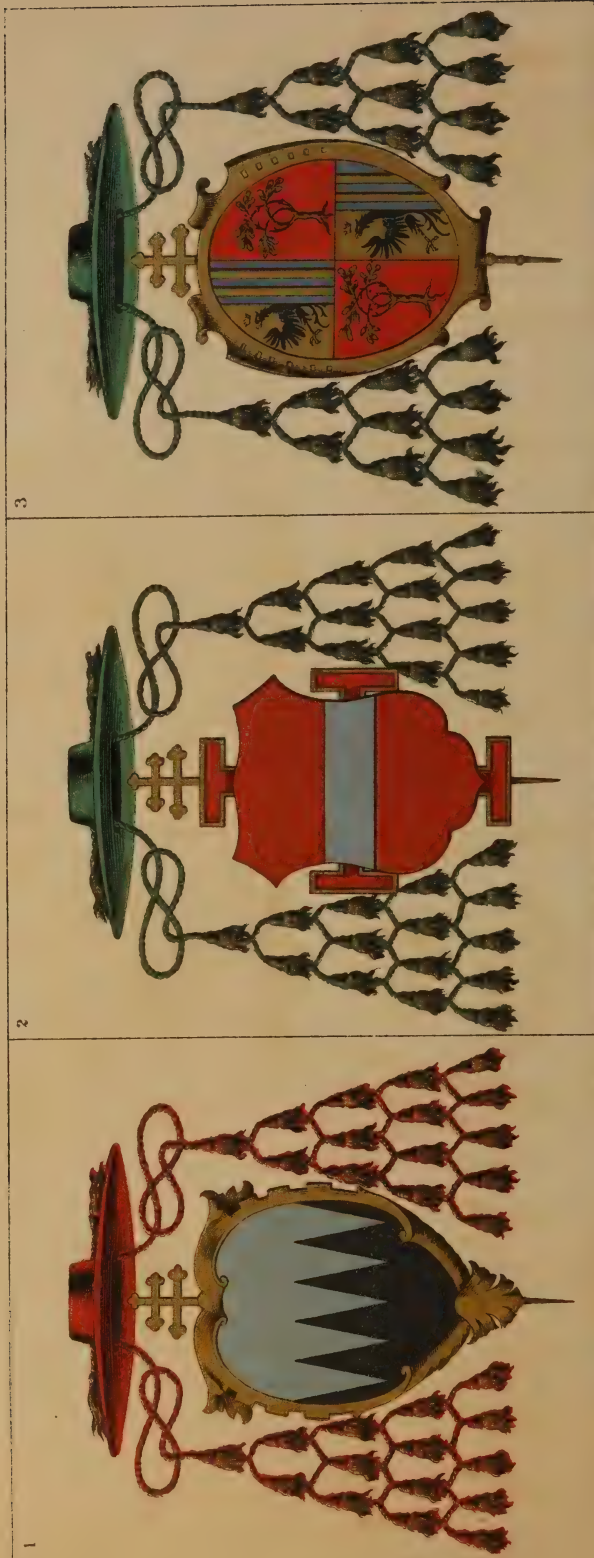
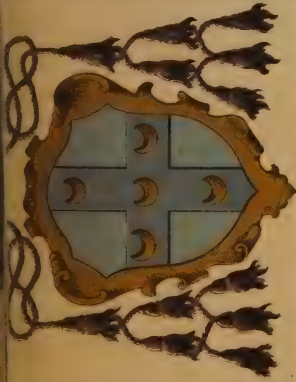
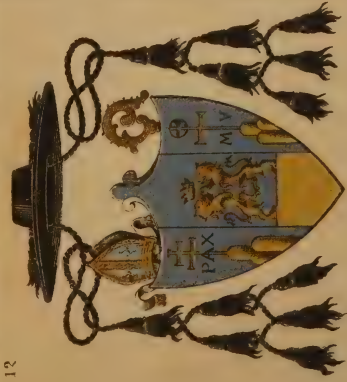
[1] Stemma di Mons. Foscolo, Patriarca di Gerusalemme (1840).

[2] Questa croce è trifogliata e solo l'Arcivescovo di Parigi la porta gigliata.

[3] Stemma di Mons. Filippo Filonardi, Arcivescovo di Ferrara (1825), e di Mons. Francesco Maria Pasini, Vescovo di Todi (1770).

1
2
3
4
5
6
7

Collegio Araldico - Roma

Cromolit. R. BULLA - Roma

samente i sepolcri di un Vescovo spagnuolo morto nel 1506 a N. S. di Montserrat, e quello di un Vescovo di Burgos, suo contemporaneo, sepolto alla Minerva, ambedue col cappello.

Cappello Vescovile, stile rococò
(Stemma di S. E. Mons. Alfredo dei Conti Peri-Morosini, Amministratore Apostolico di Lugano, Vescovo di Arca, ecc.)

Il *Pontificale romano*, che data dal 1596, accenna agli stemmi col cappello nella consacrazione dei Vescovi... *inde insignia consecratoris et electi habentia cum capello*, etc. Nel *Ceremoniale* dei Vescovi, si accenna a due sorta di cappelli: “ *Galerum pontificalem cordulis ac floccis sericis coloris viridis ornatum*, „ e galero.... *utuntur* (Episcopi) *a parte exteriori nigro cui ab interiori sericum coloris viridis suffulciatur cordulis pariter et floccis sericis viridibus ab eo pendentibus*. Infatti, alcuni Vescovi di Spagna usano il cappello nero foderato di verde e coi fiocchi verdi. I Vescovi devono oggi portare il cappello intieramente verde, con sei fiocchi per parte.

I Protonotari Apostolici portavano nel XVII secolo il cappello e fiocchi interamente neri, talvolta con sei, talvolta con tre fiocchi, e simile cappello portavano gli Abati degli Ordini monastici, con l’aggiunta della mitra e del pastorale se erano mitrati.

Fino dal 1617 era loro riconosciuto questo privilegio: *Protonotarii habent in pileo privative quoad alius alios praelatus floccum rosacei coloris* (Ferraris, *Bibl. prompta*, ed. Migne, t. VI, col. 842).

Ciò non ostante i Protonotari continuarono ad usare i cordoni ed i fiocchi violacei fino al 1674, in cui volendo essere distinti dagli Uditori di Rota, dai Chierici di Camera e da altri prelati, impetrarono dalla Santità di Clemente X uno speciale contrassegno, e la S. C. dei Riti con decreto del 29 agosto 1674 deliberò che i Protonotari partecipanti: *Deferre possent et valeant*

Romae et ubique locorum pileum nigrum serici cingulo rosacei coloris cadentibus floccis serico subsuto et extremitate pilei vulgo CAJARELLO *ejusdem rosacei coloris* [vedi nella tavola a colori il cappello n. 6 [1]]. Talvolta i cordoni erano *violacei* ed i fiocchi *rossi;* ma da tempo il cappello intiero è *violaceo* ed i fiocchi e cordoni sono *rossi.*

Oggi i Protonotari Apostolici partecipanti o di numero, e quelli soprannumerari, portano il cappello color paonazzo con dodici fiocchi color cremisino [vedi nella tavola a colori il cappello n. 7 [2]], ed i Protonotari Apostolici titolari o onorari, detti Protonotari neri, lo portano intieramente nero con dodici fiocchi neri. Così lo usavano anche anticamente i Protonotari creati dal Collegio dei Protonotari o da qualche Principe [vedi nella tavola a colori il cappello n. 11 [3]]. In quanto ai Protonotari Apostolici, *ad instar participantium,* è errore il ritenere che spetti ad essi il cappello nero con i fiocchi color rubino, perchè godono di tutti gli onori e di tutte le prerogative dei Protonotari partecipanti. Il n. 18 del recente *motu proprio* di Pio X, *Inter multiplices,* parla di *cappello* con fiocchi color rubino, ma non dice affatto che debba essere nero come pretesero alcuni, perchè l'uso ha confermato che debba essere color paonazzo.

Bisogna fare distinzione fra il cappello *araldico* e il *galerus semipontificalis,* che era di panno nero foderato di seta color rubino con cordoni e fiocchi dello stesso colore [4], e si usava nelle solenni cavalcate. Anche i Vescovi avevano il *galero nero foderato di seta verde,* ma sugli stemmi lo portano intieramente verde come dicemmo. Perciò i Protonotari nell'araldica adottano il cappello violaceo e non avrebbero potuto portarlo nero perchè tanto valeva ad una *diminutio capitis,* mentre i prelati gerarchicamente inferiori, lo portano intieramente violaceo o paonazzo.

[1] Stemma di Mons. Andrea Negroni, Protonotario Apostolico (poi Cardinale) 1760 (da una stampa).

[2] Stemma di Mons. Angelo Costaguti, Protonotario Apostolico, 1819 (da una stampa).

[3] Stemma di Benedetto Bonmattei, Protonotario Apostolico, professore di lettere nella Università di Pisa, 1647 (dal suo ritratto).

[4] Vedi RIGANTI, *De Protonotar. Apost.,* Dis. VIII, n. 8.

I prelati, detti volgarmente di fiocchetto, cioè il Maggiordomo di Sua Santità, il Vice-Camerlengo di S. R. C., l'Uditore Generale della R. C. A. ed il Tesorier Generale, portano il cappello color paonazzo con venti fiocchi, dieci per parte, di color cremisino [vedi nella tavola a colori il cappello n. 5 [1]].

I Prelati domestici di S. S., gli Uditori della Sacra Rota, i Chierici di Camera, i Votanti e Referendari della Segnatura Papale di giustizia, gli Abbreviatori del Parco Maggiore [2], e tutti coloro che sono investiti per privilegio della dignità prelatizia, portano il cappello color paonazzo con dodici fiocchi del medesimo colore [vedi nella tavola a colori il cappello n. 8 [3]].

Cappello Prelatizio
(Stemma di un Prelato di Casa Sanvitale, XVIII secolo)

I Camerieri segreti da tempo immemorabile portano negli stemmi il cappello con sei fiocchi per parte, e per distinguerli dai

[1] Stemma di Mons. Luigi Macchi, Maggiordomo di S. S. Leone XIII (1887), poi Cardinale.

[2] Benedetto XIV, nel suo Breve del 13 settembre 1740, concedette l'uso dei fiocchi violacei agli Abbreviatori del Parco Maggiore anche quando avessero cessato dalle loro funzioni, e Pio X, nel suo recente *motu proprio Inter multiplices*, n. 17 e 18, stabilì che tutti i Prelati godano il privilegio di innalzare nel proprio stemma di famiglia *galerum praelatitium cum floccis qui disponuntur in utroque latere ita ut in prima linea unus; in secunda duo; in tertia tres numerentur coloris violacei.*

È vietato ai Prelati come ai Protonotari il trattamento di *Eccellenza*, riservato nella favella italiana ai Vescovi (che in francese hanno il titolo di *Grandeur*, ed in Ispagna quello più semplice di Signoria Illustrissima), ed ancorchè mitrati, *in insignis, seu stemmatibus familiae mitria non apponatur nisi, solo in casu quo expresso concessum sit in Literis Apostolicis.* (Costit. Apost. del 12 luglio 1823 di Pio VII). Questo Decreto si estende a tutti coloro che hanno l'uso della mitra soltanto per i *pontificali.*

[3] Stemma di Mons. Enea Silvio Piccolomini, Prelato domestico di S. S. (1760), poi Cardinale (da una dedica).

prelati vitalizi, si convenne che il cappello sarebbe nero ed i fiocchi soli violacei [vedi nella tavola a colori il cappello n. 9 [1]].

Fin dal 1590 Monsignor Antonio Frassoni, Prevosto di S. Luca a Cremona e Cameriere segreto di Gregorio XV, portava il cappello a sei fiocchi per parte. Un secolo dopo, Mons. Vincenzo Santini, Cameriere d'onore di Clemente XI, usava simile cappello, ed il celebre Lancisio, Cameriere segreto dello stesso Pontefice, portava il cappello a dodici fiocchi in uno stemma dell'epoca che abbiamo sott'occhi.

A questi Prelati ed a quelli vitalizi è attribuito dal Cerimoniale lo stesso trattamento d'*Illustrissimi* e *Reverendissimi Monsignori*.

I Cappellani segreti e di onore, i Maestri delle cerimonie ed altri Prelati minori, portano il cappello nero con sei fiocchi color paonazzo, tre per parte [vedi nella tavola a colori il cappello n. 10 [2]]. Questi fiocchi paonazzi sono in verità *tollerati* sugli stemmi, ed i Camerieri segreti e Cappellani del Pontefice li usano nel cappello fuori di Roma (poichè, dalle carte che il Maggiordomato dà agli insigniti, si scorge perfettamente che in Roma non possono usare nè fiocchi, nè calze di color violaceo): *Extra Romam non prohibentur gestare tibialia violacea et floccos ejusdem coloris in pyrro* [3], ed anche nel *Manuale Sacr. Caeremon.* del Martinucci si rileva che, quando i Camerieri segreti accompagnavano il Papa *extra Romam*, avevano il permesso di portare fiocchi violacei nei cappelli e le calze color violetto.

Cappello da Cameriere d'onore
(Mons. Vincenzo Santini, 1710)

Del resto si doveva fare una distinzione fra i Camerieri segreti ed i Cappellani, quantunque tutti appartengano ad una

[1] Stemma del celebre medico Mons. Giovanni Maria Lancisio, Cameriere segreto di Clemente XI nel 1715 (da una dedica).

[2] Stemma di Mons. Luigi Braccucci, romano, Cappellano segreto di Pio VII nel 1818 (dal sigillo).

[3] TROMBETTA, *De juribus et privilegius Praelatorum Romanae Curiae.* Laurenti, 1906, in-8°. Importante lavoro che serve di commento alle recenti costituzioni, *Inter multiplices.*

specie di seconda categoria di prelati, perchè i Camerieri segreti e di onore hanno la precedenza, essendo *Ciambellani* del Pontefice, carica di Corte ambitissima ed anche dai laici tenuta in grande pregio.

Questo per ciò che si riferisce ai prelati della Romana Curia.

Accenneremo anche ad una foggia speciale di cappello, usata da ecclesiastici governatori di città dello Stato Romano. Era nero o violaceo, a seconda del grado, con i fiocchi e cordoni del medesimo colore, ma con l'aggiunta di due fiocchi color cremisino sopra il cappello [1].

Cappello da Abate
(*Ex-libris* del P. Angelo Calogerà, 1760)

Gli Abati ed i Generali degli Ordini monastici portano il cappello nero a sei fiocchi per parte, e, se sono mitrati, vi aggiungono la mitra ed il pastorale; la prima di profilo, posta a destra, il secondo volto all'infuori. Gli Abati ordinari portano il pastorale volto al di dentro, perchè la loro giurisdizione non eccede il recinto dei loro chiostri [2]. I Generali si distinguono subito perchè portano il *capo* del loro Ordine [vedi nella tavola a colori i cappelli n. 12 e 13 [3]].

I Canonici delle Basiliche maggiori hanno privilegi prelatizi e portano il cappello corrispondente alla loro dignità. Altri privilegi godono i Canonici delle Basiliche minori e di qualche Cattedrale, ma i semplici Canonici portano il cappello nero con sei fiocchi, tre per parte [vedi nella tavola a colori il cappello n. 15 [4]]. I Canonici della Collegiata di San Michele di Faenza

[1] Così si vedono in un interessante manoscritto del XVIII secolo, presso di me, dal titolo: *Serie dei Podestà e Governatori della città di Perugia.*

[2] PARADISI, op. cit., P. III, p. 255 – BARBIER DE MONTAULT, *Les Armoiries ecclésiastiques*, chap. IV.

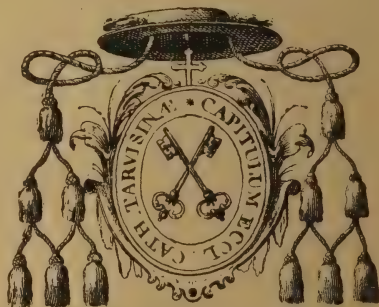
[3] Stemma di D. Vittore Corvaja, abate mitrato di Montevergine (1884) e del P. Antonino Brémond, Generale dei Domenicani (1748).

[4] Stemma del canonico Luigi Balduzzi di Bagnacavallo, 1873 (da disegno).

chiesero alla Sacra Congregazione dei Riti se potessero usare cappello prelatizio sui loro stemmi, e ne ebbero risposta affermativa: *Nigri coloris pileum cum lemnisciis stemmatibus imponi posse.* (Decreto del 21 giugno 1855).

Cappello da Generale d'Ordine religioso (Sigillo del P. Angelico Rampolla, Generale dei Fate-Bene-Fratelli, 1681)

In quanto alle Cattedrali privilegiate, troppo ci estenderemmo ad enumerarle. Ci basti accennare che i Canonici di Lione timbrano lo scudo con la corona da Conte, senza cappello; i Canonici di Marsiglia e quelli di Calatayud in Spagna, affiliati all'Ordine del Santo Sepolcro, usano la croce gerosolimitana sugli abiti e pendente sotto lo scudo. Nei chiostri delle Cattedrali di Barcellona e di Tarragona, si scorgono sepolcri di antichi Canonici col cappello prelatizio. I Canonici ed i Cappellani d'onore del Santuario di Loreto, commensali e famigliari perpetui del Sommo Pontefice, usano senza contestazione il cappello prelatizio color paonazzo, a sei fiocchi per parte [1].

I Canonici di Parigi e di altre Cattedrali francesi, portavano la berretta sullo scudo, come si vede nello stemma di Henry-François Baradeau, Canonico di Parigi nel 1722 [2].

Cappello da Canonico a dodici fiocchi (*Ex-libris* del Capitolo di Treviso)

[1] ...... canonici, cappellani, ipsius Ecclesiae pro tempore existentium ut ipsi et eorum singuli nostri et aliorum Romanorum Pontificum successorum nostrorum *veri* familiares et continui commensales existant. (Bolla di Leone X: *Ex supernae Providentiae majestatis*, 18 dicembre 1514).

[2] Suo *ex-libris*, presso GUIGARD: *Armorial du bibliophile* (p. 71).

La berretta rossa per i Cardinali; violacea con fiocco verde per gli Arcivescovi e Vescovi; nera con fiocco cremisino per i Protonotari Apostolici; nera con fiocco violaceo per i Prelati, e nera per tutti gli altri, non si deve mettere sugli stemmi. I Cappellani dell'Ordine Costantiniano hanno la berret'a color celeste, colla croce rossa sulla fronte.

I Canonici della Cattedrale di Ferrara sono anch'essi Prelati e Monsignori, e dal XVII secolo timbrano il loro stemma col cappello color paonazzo. Con Breve del 22 agosto 1815 venne ad essi confermato il privilegio prelatizio con l'uso della veste paonazza, ecc. Alcuni usarono il cappello con quattro fiocchi per parte, disposti 1, 2, 1, come si vede sul sepolcro di Monsignor Taddei nella Cattedrale di Ferrara, ma è foggia capricciosa e non ammessa in araldica.

I Canonici della Basilica Palatina di Santa Barbara a Mantova, sono Protonotari Apostolici e Conti Palatini.

I Canonici di Ripatransone, per privilegio confermato da Pio IX con Breve del 18 settembre 1874, portano il cappello prelatizio con sei fiocchi per parte.

Alcuni Canonici mitrati possono inoltre, sotto il cappello nero, mettere la mitra sullo scudo, ma dev'essere intieramente bianca; così i Canonici di Urbino, con Decreto della Sacra Congregazione dei Riti del 29 gennaio 1752, furono autorizzati a portare la mitra. I Canonici di Bari mettono anch'essi la mitra sullo scudo ......*simplici ex tela alba mitra cum sericis laciniis.* (Decreto della Sacra Congregazione dei Riti del 23 dicembre 1829). Fino dal 1684 i Canonici della Cattedrale di Palermo ebbero proibizione di mettere sui loro stemmi altra mitra che non fosse *ex tela alba* (22 aprile 1684). Anche i Canonici di Aquino sono mitrati.

I Canonici di San Marco di Venezia, quelli di Sant'Ambrogio in Milano, quelli di Ravenna e tanti altri, portano, col titolo di Monsignore, lo stemma col cappello prelatizio.

Anche i Vicari generali, gli Arcipreti e Vicari foranei, come i Canonici, portano il cappello nero, ma con sei fiocchi per parte ......*ejusdem coloris nigri sit pariter pileum cum lemnisciis stemmatibus imponendum.* (Decreto della Sacra Congregazione dei Riti del 27 aprile 1818). I beneficiati delle Basiliche portano tre fiocchi per parte. Mons. Barbier de Montault [1] afferma che i Canonici delle Basiliche, quando non hanno altro grado prelatizio, devono aggiungere al cappello nero a sei fiocchi, i

[1] Op. cit., id. ibid.

fili d'oro come i Cappellani maggiori dell'esercito e quelli di Corte [vedi nella tavola a colori il cappello n. 14 [1]].

Alcuni Capitoli di Canonici, come quello di Treviso, invece di tre fiocchi portano sei fiocchi per parte, ma sono eccezioni.

Gli altri dignitari ecclesiastici inferiori, come Priori, Guardiani e Rettori, portano il cappello nero con due fiocchi per parte [vedi nella tavola a colori il cappello n. 16 [2]]. I preti che non hanno che un titolo provvisorio, come Cappellano, Vice-curato, non possono nè devono usare cappello sullo stemma [3], quantunque vi sia chi consente alla dignità sacerdotale il cappello con un fiocco per parte [vedi nella tavola a colori il cappello n. 17 [4]].

Stabilita in questa maniera la *gerarchia* dei cappelli, sarebbe a desiderarsi che non venisse più alterata dagli abusi, perchè il numero dei fiocchi è sovente aumentato dai Vescovi francesi, il cui cappello si confonde con quello degli Arcivescovi. Così, alcuni prelati usurpano i fiocchi color rubino dai Protonotari. Anche la forma dei cappelli è alterata a piacere dai prelati tedeschi, ed è necessario uniformarsi una buona volta alle consuetudini del Cerimoniale Romano ed alle regole dell'araldica.

F. PASINI-FRASSONI.

[1] Stemma di D. Gaspare Caffarelli, Canonico di S. Giovanni in Laterano, 1817 (da un dipinto).

[2] Stemma di D. Giulio Cesare Armari, Rettore di Guarda Ferrarese, 1792 (da un sigillo).

[3] BARBIER, op. cit., cap. IV.

[4] Stemma di D. Luigi dei Marchesi Zerbinati (1861).

Ancora sui Borromeo

Mentre l'Arcidiocesi milanese, che a ragione si vanta di aver avuto per Pastore il grande San Carlo, si prepara a celebrare solennemente il terzo centenario della canonizzazione di lui (1601-1910), mi si permetta di mostrare ai lettori della Rivista un antico disegno dello stemma del celebre Cardinale, gloria massima dell'illustre casa Borromeo.

È questa una copia dello stemma stampato sul frontispizio delle Costituzioni e decreti del 1° Concilio Provinciale di Milano, pubblicati nel settimo anno del pontificato di S. Carlo 1566.

Non occorrono molte spiegazioni poichè delle imprese di Casa Borromeo già scrisse diffusamente l'egregio signor A. del Pino, e inoltre già dissi io stesso in questa Rivista (1906) che l'arma del Santo Arcivescovo, come appare dalle stampe della sua epoca, consisteva nell'arma di papa Pio IV de' Medici inquartata con quella della famiglia Borromeo, ma ridotta a pochi quarti (l'insegna dei Vitaliani inquartata con quella propria de' Borromei, il capo partito, nel 1° l'unicorno e nel 2° l'humilitas); e sul tutto della grande inquartatura uno scudetto recante il freno.

Per quello che riguarda il quarto pontificio, si noti che la famiglia milanese de' Medici usava, come ancora ai nostri

giorni usa, l'arma de' Medici di Firenze. Pio IV era fratello della madre di San Carlo, Margherita e del famoso Gian Giacomo signore di Musso, che nel 1532 ottenne in feudo Marignano (Melegnano), col titolo di marchese.

In quanto poi al freno (concesso ai Borromeo dal duca G. Galeazzo Maria Sforza) notiamo che lo si trova spesso posto sul tutto dell'arma de' Borromei, più o meno ricca di quarti; anzi quando Ludovico dei Visconti di Albizzate ereditò dallo zio Vitaliano Borromeo (fratello di sua madre Giustina) aggiungendo al proprio nome, quello di *Borromeo* inquartò, la *biscia* col *freno:* cosicchè lo stemma inquartato nel 1° e 4° d'argento alla biscia viscontea e nel 2° e 3° di rosso al freno d'oro de' Borromei, col capo dello scudo losangato d'argento e d'azzurro, divenne l'arma ereditaria dei Visconti-Borromeo.

Termino facendo osservare che siccome L'HUMILITAS fu l'impresa prediletta di San Carlo, così molti istituti da lui fondati l'adottarono come loro emblema: il Seminario di Milano poi e la Congregazione degli Oblati di San Carlo usano come stemma l'*humilitas* con la solita corona (e le palme) sopra, e i tre anelli disposti 2 e 1 sotto. Anzi gli stessi Borromeo fanno uso anche di un piccolo stemma: spaccato nel 1° d'argento all'*humilitas* di nero, e nel 2° d'azzurro a tre anelli intrecciati d'oro (disposti sempre 1 e 2).

Sac. CARLO SANTA MARIA.

EL ESCUDO DE ARMAS

de Don Rodrigo Calderón y de Dona Inés de Vargas Machuca

En la Iglesia de Porta-Coeli en Valladolid, fundada por la casa de Calderón se vén dos sepulturas con estátuas de tamaño natural. A la derecha las de D. Francisco Calderón, capitan de los reales ejercitos, Caballero del hábito de Santiago desde 1609, y de Doña Maria de Aranda Sandolin su esposa, y à la izquierda las su hijo Don Rodrigo Calderón, Conde de la Oliva y Marqués de Siete Iglesias, Caballero del hábito de Santiago, con su esposa Doña Inés de Vargas Machuca, Camargo y Trejo Carvajal.

Sin embargo el cuerpo del Marqués de Siete Iglesias no yace allí . . .

Este gran favorito del Duque de Lerma, víctima del Conde Duque de Olivares fuè ejecutado en la plaza mayor de Valladolid, *more hispanico*, es decir con la cabeza vuelta hacía arriba, puès, por detrás solamente se cortaba la cabeza á los traidores. Este hombre de talento que no tuvo otra culpa sino la de haber sido sub-secretario de estado del Cardenal Duque de Lerma, sufrió la cárcel y el tormento con cristiana resignación, y por fin dejó la vida en el patibulo, sin que se aplacara el odio del Conde Duque.

Su cuerpo embalsamado y colocado en una especie de lecho, fué entregado à las religiosas domínicas que todavia lo conservan en su capilla en homenaje à la memoria de su principal bienhechor.

Sobre el sepulcro y à los lados del altar mayor en la base de las columnas se vén las armas cómo las que aqui reproducimos: Escudo en cuátro cuarteles: en el 1º dos calderas negras en campo de oro (armas particulares del linaje Calderón en Valladolid); en el 2º fajas ondeadas de plata y de azur (armas de la casa de Vargas); en el 3º arbol verde y lobo negro (casa de Sandolin); en el 4º cinco calderas negras con sus relativos pendones de gules en campo de oro; orla de gules con ocho aspas de oro (armas de la Casa de Calderón de la Barca de que proceden los Caballeros del apellido Calderón en Valladolid).

Tuvo D. Rodrigo de su matrimonio con Doña Inès de Vargas, los hijos siguientes:

1º D. Francisco Calderón de Vargas Caballero de Alcántara Conde de la Oliva, Marquès de Siete Iglesias y por sucesion de la Casa de Vargas, Marqués de Villahermosa;

2º D. Juan Calderón de Vargas Comendador de Vallaga en la Orden de Calatrava;

3º D. Miguel Calderón de Vargas Prior de Ibernia en la Orden de San Juan.

D. Francisco Calderón de Vargas Marqués de Siete Iglesias casó con Doña Catalina de Cárdenas y Chaves hija de D. Pedro Mexia de Chaves, Caballero del hàbito de Alcántara y de Doña Isabel Arias Maldonado; de cuyo enlace nació D. Rodrigo que heredó los marquesados de Villahermosa y Siete Iglesias y el condado de la Oliva.

El P. Felipe de la Gándara de le Orden de S. Agustin que escribió la *historià de la Casa de Calderón de la Barca* y el P. José Rin que la continuò (Madrid, 1742 in 4º) afirman que este linaje procede de Don Fortún Ortiz Calderón descendiente directo y legítimo del infante Don Vela, hijo del Rey Don Ramiro I de Aragón, que casó con Doña Maria Hurtado de Mendoza, de cuyo matrimonio tuvo por hijo á Don Sancho Ortiz Calderón Señor de la Barca, Comendador de Santiago, degollado por los moros porque no quiso renegar la fé de Cristo Nuestro Señor.

Tuvo esta familia Caballeros principales en S. Vicente de la Barquera, en Torre de la Vega, en Orgáz, en Oreña, en Car-

tejo, en Galizano, en Nombela, en Carrion de los Condes, en Cigales, en Guadalajara, en Ciudad Rodrigo, en Santander, en Soria, en Baeza, en Valladolid, en Santillana, etc.

Una rama existe todavia representada por el Coronel Don Pedro Calderón de la Barca y otra se estableció á principios del Siglo pasado en Buenos Ayres y està allì dignamente representada.

Los condes de la Calzada en Trujillo pertenecian à la casa de Calderón.

Inutil añadir que saliò de este linaje uno de los genios más sublimes de España, Don Pedro Calderón de la Barca († 1682) hijo de Don Diego Calderón y de Doña Maria de Herrera.

Su rama establecida en Sotillo (Reynosa) descendia de Alonso Sanchez Calderón de la Barca, hijo de Hernán Sanchez Calderón Señor de la Casa de la Barca y de Doña Juliana Ruiz de Velarde. Casó con Doña Maria de Obero y tuvo à D. Pedro Calderón que casò con Doña Isabel de Losa y fué su hijo otro D. Pedro que casó con Doña Isabel de Losa y tuvieron à otro D. Pedro que casó con Doña Elvira de Herrera en quien tuvo á D. Pedro Secretario de S. M. C. en el Consejo y contaduria Mayor de Hacienda y Don Juan que pasó á Indias y se radicò en Pamplona de la Nueva Granada y fué padre del Capitan Juan Calderón de la Fuente Caballero del Orden de San Estéban y ábuelo del Capitan Don Diego Calderón de Paredes. El Secretario D. Pedro, casó con Doña Isabel Ruiz de Blasco y tuvo á D. Diego Secretario de S. M. en el Consejo y contaduría Mayor de Hacienda y casó en Madrid con Doña Maria de Herrera, hija de Diego de Herrera Regidor de Madrid. Tuvo el poeta otros hermanos, es decir Don Diego que casó con Doña Beatriz de Alarcón y tuvo D. Josè, muerto sin sucesores; y D. Josè, Maestre de campo general que murió peleando en 1645.

Los Caballeros de Santiago de esta familia fueron los siguientes, ademàs del expresado Marquès do Siete Iglesias (1611) de su padre el Capitan Don Francisco y del célebre D. Pedro Calderón de la Barca: D. Fernando (1635), D. Gutierre (1705). D. Josè (1705), D. Bernardo (1645), D. Josè Antonio (1701), D. Pe-

dro Fernando (1701), D. Tomás (1751), D. Cristóbal (1717), D. Francisco (1702), D. Angel Ventura (1730), D. Josè (1773), D. Pedro (1637), D. Andrès (1637), D. Benito (1704), D. Agustin (1704), D. Vicente Felix (1748) y D. Juan (1691).

El linaje de Vargas à que pertenecia a esposa del Marquès de Siete Iglesias es uno de les más ilustres de España. Diego de Vargas en la batalla de Jerez en 1232 peleò con tal destreza y valentia que tantos moros caian cuantos golpes descargaba y desde entonces llevò el apodo de *Machuca*, alcuña que conservan con noble orgullo sus descendientes. La rama principal de esta casa se estableciò en Nápoles en el siglo XVII y fué admitida en los ordenes de Calatrava, de Santiago y por fin tuvo el titulo de Duque con grandeza de España de 1ª clase y los títulos de Principe, Marquès, Conde y baron por sucesion de varias casas ilustres.

A. DEL PINO.

La mala pianta, che la terra cristiana tutta aduggia

(*Contin. e fine. Vedi num. preced.*)

§ V. — Il re da sermone.

Morto Carlo II d'Angiò, premortogli, nel 1295, il primogenito Carlo Martello re titolare d'Ungheria, il quale il Muratori vanta per grande liberalità e clemenza, il Giovio rimprovera per costumi estremamente corrotti, Dante colloca a salvazione nel cielo di Venere, gli succedette il terzogenito Roberto il Saggio, il quale, mediante la protezione di Clemente V, era riuscito a supplantare sul trono il nipote Carlo Roberto, più comunemente detto Carloberto, figlio di Carlo Martello. Il secondogenito di Carlo lo Zoppo, S. Lodovico, fu frate minore conventuale e vescovo di Tolosa.

Questo Roberto di Napoli, nato nel 1278, morto nel 1343, per quanto non dotato di grande intelligenza e privo affatto di spirito militare, avrebbe potuto, colle forze ed i tesori di cui disponeva e con quella certa tal quale abilità nei negoziati che gli era propria, divenir arbitro dei destini d'Italia, se una maggior fermezza avesse improntate l'opere sue. Capo infatti dello Stato più potente e del partito allora predominante nella penisola, signore di buon numero di città del Piemonte, vicario di Ferrara e di Romagna, senatore di Roma, alleato di Genova e delle città guelfe di Toscana, nelle sue mani era la somma delle cose. Pur tuttavia, se seppe preparar gli amici suoi a resistere del loro meglio, sia ad Arrigo VII di Lussemburgo, sia a Lodovico IV di Baviera, imperatori ambedue, il suo carattere personale influì tanto su quella resistenza, che le lotte che ne derivarono ebbero a trascinarsi or qua or là, con grande effusione di sangue, ma senza reali vantaggi per l'una più che per l'altra parte. E ciò perchè, se la politica del re di Napoli fu volta sempre a suscitar nemici ai sovrani tedeschi, mai gli permise di compromettere se stesso in un'azione decisiva; e, per preservare il suo Stato dalla guerra, non seppe consigliargli miglior modo che mantenerla accesa in tutto il resto d'Italia.

Ed in tale intento il re riuscì facilmente, con speciale danno di Firenze, la sua fida alleata, la quale, battuta nel 1315 a Montecatini da Uguccione, nel 1325 ad Altopascio da Castruccio, ebbe a risentire la maggiore jattura di così subdolo sistema. Vero è che sulle rive della Nievole caddero, insieme a duemila fiorentini, un fratello ed un nipote di Roberto: Piero conte di Gravina, e Carlo figlio di Filippo principe di Taranto.

Ma tante vite avrebbero potuto essere spese ben più utilmente, ove fosse balenato al pensiero del re, non dico il concetto di una nuova monarchia nazionale, che troppo allora sarebbe stato, ma quello almeno di una federazione guelfa, quale era già nella mente di alcuni de' più elevati ingegni del suo tempo: ad esempio del Petrarca. A tanto però Roberto non giungeva, sembrandogli sufficiente il potersi tacitamente beffare dell'accusa di alto tradimento mossagli da Arrigo VII, della conseguente citazione a comparirgli dinanzi entro tre mesi per discolparsi, ed infine della sentenza contumaciale pronunziata da quell'imperatore in Pisa, nel 1313, colla quale lo dichiarava decaduto dal regno e lo condannava a morte.

Coloro invece de' quali non potè il saggio Roberto beffarsi furono gli Aragonesi, avendo egli tentato di ritoglier loro la Sicilia per ben due volte, nel 1314 e nel 1325, ma, come è naturale, invano; chè lì si richiedeau fatti e non sorda resistenza o reboanti parole.

Durante gli anni trascorsi dal re in Avignone, presso papa Giovanni XXII, al secolo Giacomo d'Euse o Duèse da Cahors, che egli aveva fatto eleggere e che era perciò sua creatura, nulla di rilevante concluse. Ma quando, invece, nel 1328 ebbe a perdere il proprio unico figlio ed erede Carlo duca di Calabria, ben seppe trarre da tale sciagura tutto il profitto che trarne era possibile. Infatti, nel 1333, lo vediamo dare in isposo alla propria nipote Giovanna, figlia di Carlo di Calabria, che doveva succedergli sul trono di Napoli, Andrea secondo figlio di Carloberto re d'Ungheria, il nipote ch'egli aveva spossessato. E così, se non altro, pareggiò il conto fino allora aperto col ramo primogenito della sua famiglia.

Se però a Roberto mancò ogni più vivido lampo di genio politico, se non curò, come avrebbe dovuto, le sorti d'Italia, fu indubbiamente benemerito delle lettere, delle scienze e delle arti. Non ch'ei fosse, come vantavasi di essere, gran letterato e filosofo e oratore; non ch'ei fosse in grado di esaminare, nientemeno, il Petrarca, esame al quale l'amoroso poeta di buon grado si sottopose; ma

certo, comprando opere di antichi autori, ordinandone la trascrizione o, quando trattavasi di scritti greci, arabi od ebraici, la versione, stipendiando amanuensi e traduttori, elevando monumenti ed edifizî, grandemente favorì ed incoraggiò le arti belle e gli studî. Lo stesso Petrarca, il Boccaccio, Giotto, lo riconobbero e si tennero onorati dalla benevolenza e amicizia sua. Egli stesso fu poi studiosissimo, tanto da divenire, come osserva il Siragusa, « un magazzino vivente di frasi, di sentenze, di notizie », ciò che gli permise di compilare più opere che scorreremo rapidamente insieme.

Anzitutto abbiamo i *Detti ed opinioni dei filosofi* o semplicemente *Apoftegmi:* rapida esposizione dei fatti e delle sentenze memorabili, del resto più o meno ipotetiche, di alcuni grandi dell'antichità. La compilazione di quest'opera, nonchè pregevole, appare fin troppo meschina. È forse lavoro giovanile; forse un primo tentativo addirittura. Seguono il discusso *Trattato sulle virtù morali*, «*Moralia*», anch'esso piccola cosa; e l'irreperibile *Epitaffio* ch'ei compose per la nipote Clemenza figlia di Carlo Martello e vedova di Luigi X re di Francia. Il gran numero invece dei *Sermoni* di Roberto ancora esistenti, ci fa ritenere esser questo il genere di componimento da lui prediletto, come il più consono al suo ingegno ed a' suoi studî. Tali sermoni non mancano di qualche pregio. Pare anche ch'ei collaborasse col Petrarca ad un lavoro geografico sull'Italia, « *Pictura Italiae* », se descrizione o disegno, o l'uno e l'altro insieme, non si sa. Rimangono infine di lui alcune *Lettere,* ma poche ed in generale di non grande importanza. Anzi non è neanche ben certo che sieno state scritte personalmente da lui.

L'opera sua più perfetta deve dunque ritenersi il *Trattato sulla povertà evangelica,* nel quale egli assurge veramente ad importanza di pensatore. La più notevole invece parmi il *Memoriale,* contenente le istruzioni da lui date agli ambasciatori inviati a papa Clemente V, per indurlo a non accordare la conferma al futuro imperatore.

In quel memoriale, come ha, or sono più anni, rilevato il Siragusa, appaiono due nuovissime teorie; l'una consistente nel dichiarare l'Impero potenza non necessaria e temporanea; l'altra nel proclamare l'indipendenza delle nazioni di fronte all'Impero. Pare dunque, secondo avvertì detto Autore, che Roberto, concependo la possibilità della fine di quell'istituzione e l'indipendenza assoluta dei singoli Stati, facesse un passo tanto avanzato nel cammino dell'umanità, da precorrere, forse inconsapevole, un concetto assolu-

tamente moderno. Forse inconsapevole, ho detto, perchè, in ogni modo, tali teorie sosteneva *Cicero pro domo sua.*

Ma a parte la politica del re, a parte gli atti che ne furono conseguenza, la sua vasta, se non profonda, cultura, allora tanto rara in un principe, il suo amore per le lettere e pe' letterati, per le arti, pel bello, avrebber dovuto ben rendergli, se non amico, almeno benevolo il Poeta. E gli valsero invece, come tra breve vedremo, non la lode, ma lo scherno dell'implacabile Alighiero. Forse così questi, senza saperlo, vendicava in anticipazione la patria sua del brutto regalo fattole da Roberto poco innanzi di mancare ai viventi, quando, nel 1342, richiesto da lei di aiuto, le inviava, con pochi cavalli francesi assoldati, quel Gualtieri, conte di Brienne e di Lecce e duca d'Atene, che, usurpata la signoria della città, doveva, pel suo mal governo, esserne qualche mese dopo vituperosamente cacciato a furia di popolo.

Degli Angioini che seguiron Roberto sul trono di Napoli non è nostro compito occuparci. Noteremo solo come l'astro d'Aragona, comparso appena nel sanguigno cielo di Palermo nella memoranda sera del 31 di marzo 1282, dovea elevarsi sempre più sull'orizzonte d'Italia a danno di quello d'Angiò, finchè, non solo il regno di Sicilia, ma quello di Puglia, giungesse definitivamente ad irraggiare. Infatti, come nel 1282 Carlo I avea perduta l'*isola del fuoco*, così nel 1442 Renato d'Angiò il Buono, conte di Provenza, perdea Napoli, la cui corona pur essa passava ad un Aragonese, Alfonso V il Magnanimo, re d'Aragona, Catalogna, Valenza, delle Baleari, della Sardegna, della Sicilia. E così i tardi pronipoti di Manfredi, nati di lui per Costanza sua figlia moglie a Pietro III, tornavano ad assidersi sul trono avito.

Queste le estreme vicende de' Reali d'Angiò; ed ora gli ultimi strali dell'Alighiero contro di loro.

Siamo nella fulgente sfera del Sole, dove trionfano le anime dei dotti in divinità. Là il Poeta, asceso insieme alla diletta sua donna, è accolto da dodici di que' beati spiriti che, formatisi in cerchio e fatto centro di Beatrice e di Dante, si muovono cantando a loro d'attorno. E son tra essi San Tommaso d'Aquino, il suo maestro Alberto di Lawingen soprannominato Magno per la vastità delle sue cognizioni, Salomone, San Dionigi Areopagita e Severino Boezio. Ed ecco il Poeta trarre occasione da siffatta accoglienza per ricordarci come, mentr'ei, libero da ogni cura terrena,

stava con Beatrice in Cielo tanto gloriosamente ricevuto, giù in terra

> Chi dietro a iura, e chi ad aforismi
> Sen giva, e chi seguendo sacerdozio,
> E chi regnar per forza o per sofismi,
>
> *Par.*, XI, 4-6.

e cioè: chi si dava alle scienze legali, chi alle mediche, chi si consacrava al sacerdozio come mezzo di far fortuna e chi procurava regnar colla forza o sostenendo mentiti diritti con cavillose ragioni.

Benchè niun commentatore, almeno ch'io mi sappia, lo abbia peranco accennato, io stimo che a nessuno, meglio che a Roberto di Napoli, si adatti quell'ultimo verso; e più specialmente ove si pensi allo essersi egli riso della deposizione dal trono inflittagli dall'imperatore, rimanendo così re non più, secondo Dante, per diritto, ma per forza; e più ancora alle teorie da lui esposte nel memoriale poco innanzi citato, teorie che il fervente sostenitore della potestà imperiale, anzichè aurora di nuove idee e vaticinio di tempi migliori, non potea trovare se non miseri sofismi.

Ma se poi tal verso anzichè rivolto personalmente a Roberto, come io credo, debba ritenersi dettato in senso generico, come riterranno i più, riman sempre, per comune consenso, contro al saggio angioino il sarcasmo del proprio germano Carlo Martello; sarcasmo che il giovine re d'Ungheria non si perita, su nel cielo di Venere ove gode dell'eterna beatitudine, di incastrare nel gran corollario onde ammanta il Poeta, affermando come

> Sempre natura, se fortuna trova
> Discorde a sè, com'ogni altra semente
> Fuor di sua regïon, fa mala prova.
>
> E se il mondo laggiù ponesse mente
> Al fondamento che natura pone,
> Seguendo lui, avria buona la gente.
>
> Ma voi torcete alla religïone
> Tal che fu nato a cingersi la spada,
> E fate re di tal ch'è da sermone:
>
> Onde la traccia vostra è fuor di strada.
>
> *Par.*, VIII, 139-148.

E in questi versi adamantini, in questa sentenza che, pronunziata sei secoli or sono, palpita ancora, e forse or più d'allora se fosse possibile, di vita e di verità, è l'ultima bolzonata di Dante a Roberto, il *re da sermone.*

GIORGIO PIRANESI.

OBSERVATION SUR LES DROITS

DE LA MAISON DE BOURBON-PARME

AU TRÔNE DE FRANCE

Il y a quelques fois dans la vie des curieuses coïncidences. Au moment où la *Rivista* déclare par d'aimables considérants la cause entendue, et elle fait bien, car sans cela, de réponse en réponse, nous aurions échangé chaque mois avec Mgr Dissard une correspondance personelle et interminable, puis que ni lui, ni moi ne sommes taillés pour céder quant a la ferveur de nos convictions, voici que le numero de juillet m'oblige à m'adresser de nouveau à Mgr Dissard, mais, cette fois, pour le remercier du précieux argument qu'il apporte à l'appui de ma thèse sur le droits de la maison de Bourbon-Parme.

D'après les puissants témoignages qu'il rapporte, Henry V n'a pas refusé de régner à cause des descendents de Louis XVII, puisqu'il est venu jusqu'à l'instant définitif, et qu'il a accepté formellement de monter sur le trône. Donc, Henry V ayant des scrupules Naundorfistes, est à renvoyer à la légende.

Mais, au prix de son trône, tout en avouant que cela arriverait selon le cours de choses, il n'a pas voulu proclamer Mgr le Comte de Paris, Dauphin de France. Donc, tout en le reconnaissant successible et même successeur probable, il n'a pas voulu le proclamer successeur. Pourquoi? Il lui pardonnait, il oubliait le crime de Louis Philippe, il le remettait en sa qualité de Prince du sang. Alors, pourquoi au prix d'un tel sacrifice, refuser de le proclamer Dauphin? Ce ne peut être que parce qu'il y avait entre Lui et ce prétendant Dauphin, un autre Dauphin, qu'Henry V reconnaissait dans son coeur comme légitime. Grâce à Mgr Dissard, j'ai la preuve de ce que tout le monde préssentait, de ce que les obsèques du Roy avaient

fait sentir, qu'Henry V regardait le Duc de Parme comme son légitime successeur, et qu'au prix de son trône, il a voulu sauvegarder ses droits.

Maintenant que la mort jalouse nous a ravi le vertueux prince, objet de toutes nos esperances, et à l'heure actuelle, but de nos pieuses et reconnaissantes prières, combien nos coeurs se tournent avec plus de confiance vers l'avenir, puisque nous savons, grâce à Mgr Dissard, que le droit de la succession de Parme a été proclamé par la conduite d'Henry V. C'est un dernier coup aux Naundorfistes, et une sonnerie de clairons pour méner à la victoire le successeur d'Henry V et de Robert II.

Le Chevalier PIDOUX.

Ascrizione de' Bonacolsi all'Ordine Teutonico e a quello de' Templari

1287-1294 [1]

ARCH. DI STATO IN MANTOVA (SEZ. GONZ.) P. XIX, 4. 6.

" Universis Christi fidelibus presens scriptum visuris vel audituris Frater Burchardus de Swanden humilis Magister Hospitalis Sancte Marie Theutonicorum Jerosolimitanorum salutem in eo qui est salus omnium et salvator. Cum propheta testante bonum sit et iocundum habitare fratres in unum, dignum est nos ita Karitate fraterna coadunari in terris ut post brevem huius vite cursum iocundissima societate ut filii Dei Karissimi simul mereamur in celis perhenniter habitare. Hinc est quod nos piis desideriis nobilium virorum domini Pinamontis et suorum honorabilium filiorum videlicet Domini Johannis, Domini Tainis, Domini Bardelonis diligenter consideratis et eorum de-

[1] Da gentile comunicazione del chiarissimo P. Savio, gesuita, professore dell'Università gregoriana.

votis precibus suprascriptis [susceptis?] ipsos in nostri ordinis confraternitatem recepimus in nomine Domini nostri Jhesu Christi omnium benefactorum que per totum nostrum ordinem ab universis nostris fratribus in honorem Dei Omnipotentis assidue fiunt, in orationibus, in vigiliis, in jeiuniis, in hospitalitate, in elemosinarum largitione, in sanguinis effusione participantes eosdem volumus nichilominus ut speciali a Sede Apostolica nostris confratribus misericorditer indulta gaudeant libertate. In cuius confraternitatis sufficiens testimonium presentem litteram ipsis dedimus sigilli nostri munimine roboratam. Datum Mandowe. Anno Domini M.CC.LXXXVII decimo Kalendas Marcii „.

(*Nel sigillo in cera si leggono ancora le parole:* Hospital. S. Marie Theutonicor.).

Ivi, in altra pergamena: " Frater Hugutio de Vercellis, apostolice sedis cubicularius domorum milit. templi in Lombardia, Tuscia, Terra Rome atque Sardinia generalis magister, „ col consenso dei Fratelli, cioè: " Fratris Jacobi de Bosco nostre domus de Alexandria preceptoris, atque fratris Ospinelli tunc nostri Senescalci, „ ha ricevuto in confratello Rainaldo detto Passarino de' Bonacolsi ai 7 luglio 1294, Apostolica sede vacante.

L'indicazione di questi documenti è *fratellanza dei Gonzaga*, giacchè certamente questi signori, come nella signoria, successero a' Bonacolsi nella fratellanza.

F. C. CARRERI.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(*Continuazione vedi numero precedente*)

CAPOGALLI. — La famiglia de' Capogalli è Romana antica. Nel Catasto del Salvatore, si fa menzione di un Mattiolo de Capogalli del Rione di Trevi, sotto il dì 24 Maggio 1331.

Il Petrone nel suo Diario, sotto l'anno 1434, racconta che alcuni nobili Cittadini Romani volsero ricuperare dalle mani del Papa il governo di Roma, tra' quali era Ianni Capogallo et Oddo, Menico et Antonio suoi figlioli, e che sotto l'anno 1443 Papa Eugenio donò abiti ricchi ad 80 nobili romani, tra' quali fu Tomaso Capogalli.

E da quel tempo e prima, ha parentato sempre nobilmente colli Velli, colli Vallati, colli Boccamazzi, colli Andreozzi, colli Boccapaduli et altri, et goderono li onori del Campidoglio [1], come dal registro di Gasparo Salviano, e negli istromenti vengono enunciati nobili.

Dell'1402 Iannotto de Capogalli, fu Vescovo di Novara, come riferisce l'Abbate Ughelli.

[1] Furono infatti Conservatori di Roma, Stefanello Capogalli nel 1388; Oddolo Capogalli nel 1430.

Questa famiglia era già estinta ai tempi di Benedetto XIV, ma non ho trovato con precisione se quel Gentile che viveva ai tempi dell'Amayden, debba considerarsi l'ultimo suo rampollo. Lo stemma dei Capogalli, come si vede in diverse raccolte e particolarmente in quella più volte citata dell'Archivio Segreto, è d'oro al gallo di nero, crestato di rosso, posto sopra un monte di tre cime di verde.

Nell'Archivio dell'Hospitale Lateranense si vede: Testamentum D. Vincentij de Capogallis, Civis Romani, qui reliquit Ecclesiæ Lateranensi unum bacile, et unum bocale argenteum cum hoc quod Canonici d.^{e} Ecclesiæ non possint alienare, nec vendere, nec alicui etiam pro nuptijs mutuare, alias voluit d.^{a} vasa spectare, et pertinere ad hospitale Salvatoris. Teodorus de Gualteronibus Not. C. A. 27 Julij 1507.

Si vedono di questa famiglia diverse memorie publiche.

Lapide sepolcrale in Santa Maria Nova colle armi attorno:

HIC JACET FRANCISCUS DE STIRPE ET DOMO DE CAPOGALLIS
ROMANUS CIVES, QUI VIVENS POSUIT
OBIJT ANNO D.NI MDX, VIXIT ANNOS LXX, AMEN.
IN ÆTERNUM MISERICORDIAS D.NI CANTABO.

Un'altra più antica in SS. Apostoli:

HIC REQUIESCIT CORPUS DOMINÆ CATHERINÆ UXORIS
QM. SANCTOLI DE CAPOGALLIS ET FILIA QM. ANDREÆ THEOLI MOULI
DE REGIONE COLUMNÆ, QUÆ OBIJT
ANNO D.NI MCCCLXXXIII, MENSIS AUGUSTI, DIE XV.
CUJUS ANIMA REQUIESCAT IN PACE, AMEN.

Altra lapide sepolcrale nella medesima chiesa:

BRIGIDÆ ANTONIJ AZETTÆ FILIÆ MARCI CAPOGALLI UXORI
VIXIT ANNOS LIII
OBIJT III NONAS NOVEMBRIS MDXXIV.
IOANNES B.TA CAPOGALLUS FIL. MATRI OPTIMÆ
PIETATIS ET MEMORIÆ CAUSA POSUIT.

Altra lapide sepolcrale in Santa Maria d'Araceli:

D. O. M.

GENTILI CAPOGALLO ROMANO UNI EX TRIBUS INTIMIS
CUBICULARIUS GREG. XIII PONT. MAX. V. C. ANTONIUS MACARANUS
PROPINCUO OPTIMO EX TESTAMENTO POSUIT,
VIXIT ANNOS XXXXI, MENSES VIII, DIES XV, OBIJT KAL. MAIJ
MDLXXIX.

Vive oggi un altro Gentile Capogalli con moglie e figlioli. Morì alcuni anni sono Ottavio Capogallo alla fontana di Trevi, il quale non aveva che fare con questa famiglia.

Ne parla come di famiglia nobile, Marc'Antonio Altieri nel Nuptiale [1].

La casa delli Capogalli assai cospicua, sta appresso S. Marco nel Rione Campitelli, e come sono diversi rami di questa famiglia, così ha diverse case e diverse sepolture.

È posta nella tavola Cesia per nobili Romani.

CAPPONI [2]. — La famiglia Capponi è nobile fiorentina divisa in più rami. Americo Capponi fu da Clemente VIII eletto per Vice Castellano di Castel Sant'Angelo, la qual carica egli amministrò con pari fedeltà e diligenza, e nella medesima se ne servirono i successivi Pontefici finchè visse, il che non suole avvenire per essere carica di somma confidenza e gelosia. Con questa occasione egli piantò vigna e casa in Roma nel Rione Campo Marzo sopra Ripetta. Ebbe per moglie . . . . e da lei Gino Capponi, che per elezione del padre

[1] Ecco i nomi di personaggi della famiglia Capogalli che troviamo nel Repertorio del cav. Jacovacci: 1401 Arch. Cap.: Catherinam filiam Stephanellj Cecchi de Caputgallis; 1401 Laurentius de Caputgalli; 1428 Jacobellus de Caputgalli notarius publicus; 1447 Julianus de Caputgallis; 1457 Lellus Philippi de Caputgallis not.; 1459 Georgium Capogallo de regione Trivij; 1470 Stephanus de Capogalli; 1475 Bernardus Petri de Caputgallis de regione Trivij; 1480 Ritam filiam Georgij de Caputgallis; 1483 D.na Jacoba uxor q. Nardj de Caputgallis; 1486 Marcus de Caputgallis de regione Pineæ; 1483 Mattheulus de Caputgallis de regione Trivij refertur mortuus; 1488 Marcus de Caputgallis, Camerario Societatis S.mi Salvatoris; 1494 Fr. Paulus de Caputgallis, Capellanus Dominj Cardinalis de Columna; 1494 Marci Jacobi de Caputgallis; 1498 Dom. Iannoctus de Caputgallis, Episcopus Novarensis refertur mortuus; 1502 Jacobus q. Marci de Capogalli; 1507 Testamentum D.ni Vincentij de Caputgallis; 1525 Testamentum Sarræ q. Juliani de Caputgallis; 1545 D. Jacobus de Caputgallis; 1564 Testamentum nob. Dom. Joannis Bapt. Capogallj, regionis Pineæ; 1584 Dom. Octavium de Capogallium.

[2] Di questa celebre famiglia fiorentina, parecchi membri vissero in Roma e vi godettero gli onori del Campidoglio. Dal Repertorio del cav. Jacovacci si rileva che nel 1444 morì Paolo Capponi del Rione di Parione. Ai principî del XVI secolo riparò in Roma Ludovico Capponi († 1534) che fu Console di Firenze e pose la prima pietra del maestoso tempio di San Giovanni dei Fiorentini. Suo figlio Gino ebbe tre figli: Luigi, Americo ed

fatto Romano, ebbe nelle prime nozze . . . . . . Mignanelli, e nelle seconde Anna Maria Millini e figlioli dall'una e dall'altra. Egli è gentiluomo molto onorato, accorto ed amico mio.

Marco Wulson, autore francese, nel Teatro della Nobiltà, parlando di questa famiglia, la conosce Fiorentina e Romana.

Il Segni, nella Storia fiorentina, esaggera il valore e rettitudine di vero cittadino di Nicolò Cappone.

Vive il Card.^{e} Aloisio Cappone onore del Sacro Collegio, di costumi dolcissimi, di prattica del mondo incomparabile, e perciò di somma prudenza, qualità che lo resero appresso li Sommi Pontefici autorevole e di rispetto. Ancor egli volse contrarre parentele in Roma, dando una sua nipote ad Alessandro Ursino figlio di Bertoldo Conte di Pitigliano, il quale per errori giovenili passò all'altro mondo senza lasciare di sè eredi, onde in lui si estingue la linea di Pitigliano.

Oltre i sopradetti due rami dei Capponi, vi è in Firenze il terzo del Marchese Capponi, cavaliere di gran qualità.

Non proseguisco la nobiltà di questa famiglia repetendo la discendenza da lontano e li parentati, essendo l'instituto mio di scrivere solamente i parentati di Roma.

CARBONI. — La famiglia Carbona è nobile e antica Romana. Nel Catasto del Salvatore, sotto l'anno 1331 si legge: “ Nobilis vir Joannes Carbonus Sindicus Societatis „ e nei contratti de' tempi susseguenti furono sempre chiamati nobili. Ebbero la casa nel Rione de Monti, come apparisce dalle enunciative

Orazio. I due primi cavalieri di Calatrava, l'ultimo vescovo di Carpentras († 1622). Amerigo († 1619) ebbe Gino Angelo, Conservatore di Roma nel 1643, creato marchese di Pescia da Papa Urbano VIII, morto 1688. Da lui Francesco, Conservatore nel 1673, e Maffeo, Conservatore nel 1482. Da Francesco nacque Alessandro che fu Conservatore nel 1711 e morì nel 1746, ultimo del suo ramo, non senza aver veduta la propria famiglia ascritta al Libro d'Oro della nobiltà Romana.

Da Luigi, cavaliere di Calatrava, discendeva in linea retta il compianto Arcivescovo di Pisa Mons. Ferdinando Capponi († 1903).

Nei Fasti Capitolini figura anche un Giovanni Capponi, Conservatore nel 1609, ma apparteneva forse ad altro ramo della famiglia.

L'arma notissima di questa illustre famiglia, che ancora fiorisce a Firenze, è trinciata di nero e di argento.

di molti istromenti e testamenti in diversi Archivi di Roma. Dell'1389 parentò colli Clarelli; dell'1417 colli Vecchi; dell'1422 colli Mancini; dell'1447 colli Rusticellí; dell'1489 colli Crescentij, dell'1490 con Capo di Ferro; dell'1516 con Brancaleoni.

Della famiglia Carbona tanto Napolitana come Romana, parlano Arnoldo Ferrero, fol. 46; il Gerimberto, nella Vita de' Papi, fol. 67; Scipione Ammirato, fol. 11, 17. Il Summonte, par. p.[a], fol. 45 [1].

Marc'Antonio Altieri, li riferisce tra nobili Romani nel suo Nuptiale [2]. La tavola Cesia mette l'arme, cioè un campo bianco con una sbarra a traverso rossa.

[1] I Carboni di Napoli, marchesi di Padula, erano oriundi di Roma e passarono dapprima a Sorrento, poi a Napoli, in Sicilia, a Genova, a Ferrara ed a Velletri. Gli stemmi variarono a seconda dei rami, e mentre a Roma si conservò lo stemma della banda rossa in campo d'argento, a Napoli si vide attraversante sopra un palato di oro e di verde. Altri usarono il leone di nero e d'argento coi colori alternati nel campo, e così via dicendo.

[2] Paolino Carboni fu Conservatore di Roma nel 1429, e Stefano lo fu nel 1527.

La famiglia si estinse verso la fine del XVI secolo. Dagli spogli del cav. Iacovacci rileviamo i seguenti nomi: 1331 Catasto S. Salv.: Nobilis Vir Joannes Carbonis, Sindicus Societatis; 1379 Petrus Carboni; 1389 Fidantiæ inter Agnetem filiam nob. Jo. Bucij Jaquintelli d.[s] alias de Carbone de regione Montium; 1398 Colæ Carboni; 1402 Margaretam uxorem q. Nardi Joannis Carbonis; 1412 Testamentum Paulj Rentij Paulj Carbonis; 1419 Nardus Joannis Carbonj de regione Columnæ; 1421 Jacobæ filiae q. Pauli Carbone; 1447 Gregoria uxor Laurentij Carbonis; 1452 Paulus de Carbonibus; 1453 Paulum et Jordanum de Carbonibus; 1460 Franciscus Petri Carbonis; 1466 Matthias de Carbonis, sepultus est in Ecclesia S.ti Nicolaj de Columna; 1474 Laurentiam filiam nobilis viri Jordanj de Carbonibus; 1477 Stephanus Jordani de Carbonibus; 1478 Jannes Carbone de regione Montium; 1482 Jacobi q. Paulini de Carbonibus; 1493 D.na Julia Paulj de Carbonibus; 1506 D.na Ludovica uxor q. Pauli de Carbonibus; 1537 Ascanius et Ægidius de Carbonibus.

(*Continua*). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

LA NOBLESSE D'AVIGNON ET DU COMTÉ-VÉNAISSIN

DEUXIÈME PARTIE.

LES CHARGES ANOBLISSANTES

(Contin. voir num. préced.)

V.

L'avocat-général, procureur-fiscal de la Légation et de la Chambre Apostolique d'Avignon.

La Chambre Apostolique d'Avignon était administrée, je viens de le dire, sous la présidence du Vice-gérant, par un avocat-général qui prenait en même temps le titre de procureur-fiscal et par un trésorier-général. Ces derniers cumulaient leurs fonctions avec celles d'avocat-général et de trésorier de la Vice-Gérance et de la Légation.

Le rôle de la Chambre Apostolique d'Avignon était peu considérable et les Archives, qui nous révèlent son existence, se bornent à quelques régistres épars qui laissent peu à glaner au chercheur.

Les deux offices étaient, cependant, considérés comme nobles, et, comme tels, trés-recherchés â Avignon.[1]

Voici les quelques noms que j'ai pu recueillir au cours de mes recherchs.

1. Guillaume Ricci, en 1487.
2. Antoine de Sarrachano, en 1515.
3. Antoine Maurelli, en 1543.
4. Thomas de Gay, nommé le 15 octobre 1599.
5. Laurent Labeau.
6. François de Labeau, 10 août 1629.
7. Pierre de Cartier, 13 novembre 1671.
8. Joseph Ignace de Cartier de Turc, jusqu'au 9 février 1686.
9. Pierre de Vervins.

[1] Voir B. A. mss. 2824 f^os 1, 90 et 199 et B. C. le livre des Vidimats f. 487.

10. Jean-Baptiste de Pertuis résigne ses fonctions le 31 juillet 1710.
11. Paul de Scutellari, 14 juillet 1730.
12. Louis Gabriel de Benoît, 13 août 1733.
13. Antoine Constanti.
14. Charles de Sextili, 1747.
15. Henri Joseph de Favier, nommé le 10 mars 1748 et titulaire de l'office jusqu'au 24 avril 1762. (B. A. mss. 2159 f. 25).
16. Vincent Xavier de Gasquì.

VI.

Le Trésorier-général de la Chambre Apostolique d'Avignon.

1. Pierre de Baroncelli, 1479.
2. Nicolas Joseph de Bus, 1617.
3. Pierre de Piellat.
4. André de Piellat, 1657.
5. Jean Pierre de Madon de Chateaublanc, qui résigne son office le 31 mars 1712, en faveur de:
6. Pierre Joseph Alphon.
7. Paul de Scutellari, fut nommé à deux reprises différentes, le 10 avril 1723 et en 1726.
8. Antoine de Palerne, nommé le 13 mars 1723, enfaveur duquel l'office de trésorier fut reconnu noble, suivant bref pontifical du 26 juillet 1733 (B. A., mss. 2905, f. 46).
9. François Virgile Hyacinthe de Puy.
10. Joseph Didier de Millaudon-Coudurier.

VII.

L'Archiviste, Secrétaire d'État de la Légation.

La Charge d'Archiviste ou d'Archivaire et de secrétaire d'État de la Légation [1] fut créé par bref d'Urbain VIII du 25 janvier 1633. Le titulaire de cet office avait pour mission de réunir et de tenir sous sa garde les Archives du Saint-Siège pour l'État d'Avignon et le Comté-Vénaissin, ainsi que celles de la Chambre Apostolique d'Avignon.

Clément XI, par bref du 17 mai 1710, déclare que cet office est noble et que la noblesse ainsi acquise par le titulaire est transmissible et héréditaire.

1. Le premier titulaire nommé par le bref d'érection fut Balthazard Ruffi, notaire et greffier du Palais Apostolique et de la Vice-Gérance, en 1633.
2. Dominique Florent lui succèda.
3. Pierre Florent obtint la coadjutorerie pour son fils Claude Florent, suivant bref du 20 février 1671.

[1] Voir B. A. mss. 1712 et B. C. mss. 769, n. 72.

4. Claude Florent lui succèda probablement.
5. Joseph de Martin, sieur de Touzon, comte palatin, était archiviste en 1710 et il obtint, le 17 mai de la même année, le bref qui confirme la noblesse de son office.
6. Antoine de Pézenas de Pluvinal exerçait cette charge vers 1725.
7. Philippe Marie Deydier de Beauvillard.
8. Antoine François Bertet, 30 août 1730.
9. Jean Joseph Carichon lui succèda et cèda son office à Claude Pintat le 9 avril 1732.
10. Claude Pintat acquit l'office de Jean Joseph Carichon, suivant acte de Colombet, notaire d'Avignon, dudit jour 9 avril 1732, au prix de 25,000 livres. Il fut nommé le 1er mai suivant et dans ses lettres de provision sa charge est déclarée office noble. (B. A. mss 2868 f. 481).
11. Jean Joseph François Proyet était titulaire en 1744.
12. Jean Baptiste Jérémie exerçait en 1762.
13. Enfin Balthazard Vigne fut nommé lui-même en février 1777. Il était encore en exercice au moment de le Révolution.

VIII.

La Datairie.

Julien de la Rovére,[1] successivament évêque de Carpentras, Archévêque d'Avignon, en attendant son élévation au Souverain pontificat sous le nom immortel de Jules II, fut nommé Vice-Légat à Avignon, en 1476, par le Pape Sixte IV, son oncle. Né pour exercer le pouvoir et doué d'une volonté de fer, il donna à la fonction de Vice-Légat une suprématie, inconnue jusque là, et qui devait être fatale à l'autorité des Recteurs. Ce fut lui qui érigea à Avignon, sous le nom de Datairie, une véritable Chancellerie qui devait centraliser à elle seule tous les pouvoirs relatifs à la Collation des Bénéfices, aux causes matrimoniales, aux faveurs de toute nature dont le Vice-Légat se trouvait le dispensateur incontesté: lettre de noblesse, collation de titres, nomination de chevaliers, de Comtes palatins et de Protonotaires apostoliques.

A la tête de la datairie se trouvait le Dataire, personnage fort important et qui appartenait aux grandes familles patri-

[1] Voir le trés-curieux travail de Mgr. MEFFRE sur la *Daterie* d'Avignon. Rome, imprimerie Cuggiani, 1896, 42 pag. Voir aussi EXPILLY, *Dict. des Gaules*, et B. C. mss. 786, 787, 788. Voir enfin aux Archives Vaticanes: *Breve relazione della Carica di Datario di Avignone* lettre D. n. 18.

ciennes de Rome et des Etats Pontificaux d'Italie. Pour ce motif, la liste des Dataires ne rentre pas dans le cadre de ce travail. Aux-dessous du Dataire se trouvaient:

1. Le Secrétaire de la Légation qui prenait aussi le titro de Secrétaire général des Suppliques et de Régistrateur des bulles.
2. Le Taxateur des bulles.
3. Le Garde-des-Sceaux.
4. Et enfin le Correcteur des bulles.

Toutes ces dernières charges étaient occupées habituellement par des Avignonnais ou des Contadins [1] et considérés comme jouissant du privilège de la noblesse. Le Secrétaire général des Suppliques, seul, cependant, obtint un bref pontifical, du 26 juillet 1733, [2] qui lui reconnaissait formellement ce droit. Ce droit fut, en outre, reconnu en faveur de François Bertet, par bref de Clément XII, du 27 octobre 1737. (B. C. mss. 770 f. 487).

Voici les noms que j'ai pu retrouver jusqu'ici des titulaires successifs à ces divers offices.

La charge de Secrétaire général de la Légation, Régistreur des Suppliques et des bulles fut occupée par:

1. Raymond de Martigny [3] nommé le 6 avril 1516.
2. Joseph Pianetti de Jesi, vers 1659.
3. Charles François Gallerini.
4. François de Tache, Comte palatin, 1673.
5. Joseph Dominique de Garcin.
6. Marc-Antoine de Tache, 12 octobre 1709.
7. Gaspard de Joannis de Verclos.
8. Philippe Marie Deydier de Beauvillard, 21 Juin, 1726.
9. Joseph Teste, 27 septembre 1740.
10. Joseph François de Teste.
11. Antonie François Bertet, 18 avril 1731, décédé en 1759.
12. Hyacinthe Louis André de Bertet de Chaucrozet, Seigneur de Roussas, fils du précédent.
13. Charles de Joannis, 7 février 1768.

IX.

Le Taxateur des bulles [4]

1. Barthélemy Blanc.
2. Mathieu Fernandès, 28 septembre 1594.
3. Antoine Fernandès, 15 octobre 1599.
4. Pierre Paschalis, 16 juin 1625.

[1] B. A. *Mèmorie sur la Datairie*, mss. 2818, f. 362.
[2] B. C. mss. 766, f, 487. Cet office rapportait 2400 livres.
[3] B. A. mss. 2818, f. 3ç2 et 2824 f. I.
[4] B. A. mss. 2824, f. 218.

X.

Le Garde-des-Sceaux de la Légation.

1. Jean Baptiste de Floravant, 22 juillet 1592.
2. Mathieu Fernandés, 5 avril 1598.
3. Antoine Fernandés, 9 octobre 1599.
4. Louis Guyon, 16 juillet 1625.

A partir du 19 août 1625, les deux offices de taxateur des bulles et de Garde-des-Sceaux furent rèunis [1] et leurs titulaires furent les suivants :

5. Barthelemy Siffredi, 19 août 1625.
6. Eléar de Siffredi, 16 septembre 1638.
7. Pierre Joseph de Siffredi, comte palatin, 23 septembre 1638.
8. Hector Henri de Siffredi, 6 juin 1656.
9. Pierre Joseph de Siffredi, 21 avril 1657.
10. Jean Joseph de Siffredi de Mornas, comte palatin, 5 décembre 1687. (B. A. mns. 2155, n° 29).
11. Joseph Appais, 20 octobre 1693.[2]
12. Esprit Joseph de Favier, 5 janvier 1711.[3]
13. Henri Joseph de Favier, 15 septembre 1734.
14. Elzear Jean de Nallére.
15. Jean André Tempier, acquit l'office Nallère d'Edouard de Gilles de Ribas, le 14 avril 1768 [4]
16. Etienne Augustin Cathelany qui exerçait vers 1788 et qui dut ètre le dernier titulaire.

XI.

Le Correcteur des bulles.

1. Bernard Giberti, exerçait en 1402.
2. Esprit Gabriel de Tolomas de Coppola.
3. Joseph Ignace Alexandre de Tolomas de Coppola, fils du précédent, 7 juin 1717. [5]
4. Joseph Ignace de Tolomas de Coppola, vers 1734.
5. Dominique Papion-Marchaut.
6. Claude François Papion-Marchaut, son fils, 12 juin 1776, et
7. Joseph François Gabriel di Olivier du Rouret, après 1781.

[1] B. A. mns. 2824, f° 218.
[2] Ses lettres de provision sout du 16 février 1694.
[3] B. A. mns. 2825, f° 13.
[4] B. A. mns. 2825, f° 13.
[5] B. A. mns. 786, f° 192.

XI.

Le Vice-Recteur à Carpentras.

Le Vice-Recteur exerçait à Carpentras la charge la plus considérable après celle du Recteur, le premier représentant du Gouvernement pontifical dans le Comtè-Vénaissin.[1]

Autrefois désigné sous le titre de lieutenant du recteur ou lieutenant du Régent, le Vice-Recteur occupait la plus haute fonction dont un Comtadin put être investi. Le Gouvernement du Pape le choisissait d'ordinaire parmi les familles les plus anciennes et le plus distinguées du pays et le considérait, au besoin, comme étant en possession de la Noblesse héréditaire par le seul fait de sa nomination. Mgr Durini, pro-légat d'Avignon, par son ordonnance du 29 décembre 1775, enrégistrée à la Rectorie, déclare que la charge de Vice-Recteur conférait la Noblesse. (B. C. mns. 783, f° 416).

J'ai essayè d'en reconstituer la liste la plus complète que possible :

1. Étienne de Videlhac l'exerçait en 1325.
2. Pons de Langeac, en 1351.
3. Pierre de Viminetto, de 1380 à 1394.
4. Guillaume di Leuze dés 1394 et en 1422.
5. Guillaume Vallispicii, en 1409.
6. Geoffroy de Venasque, en 1424.
7. Rostaing Boudilloni, en 1425.
8. Amedée Michaëlis, 1464-1479.
9. Pierre Rayssoni, en 1485.
10. Raymond de Variponte, 1490.
11. Etienne Bertrandi, en 1492.
12. Paul Bouchet, 1498.
13. Andrè Bruni, 1499.
14. Jacques et Gabriel Javelli, 1499
15. Nicolas Lombardi.
16. Bertrand Rostagni.
17. Garcias Isnardi, Etienne Bertrandi, Antoine de Blégiers et Rostang de Cheylus, 1504-1511.
18. Jean Pauli, Charles Alberti et Richard Viticola, 1504.
19. Rodolphe Boniface, 1504.
20. Bertrand Rostagni, 1508.
21. Guillaume Bersonati.
22. Rostaing de Cheysiac, 1509.
23. Bernard Bergerii et Riquet de Assis, 1510.
24. Etienne Bertrandi Antoine de Blégiers et Garcias Isnardi, 1510.
25. Bernard Gérente.
26. Guillaume Reonardi, Antoine de Blègiers, Honoré Riquerii, Louis de Affiis, André Mutonis, Rostaing de Cheylus, 1511.
27. Honoré Riquerii, 1512.

[1] L'importance de cette charge est ainsi reconnue dans un certificat du Greffier de la Rectorie, en date du 6 février 1722. Voir B. C. mns. 769, f° 243; 776, f° 617; 940, f° 226; 1485, f° 1; 1750, f° 19; 1754, f° 66.

28. Pierre Lombardi, Pierre Gauffridi et Réné de Brie, 1513.
29. Antoine di Castro.
30. Claude de Pomerio, 1514.
31. Jean Battiste de Perussi, 1515.
32. Christopho Droïni, 1516.
33. Jean de Montbrun.
34. Louis de la Granerie.
35. AndréMutonis.
36. Bertrand de la Plane, 1520.
37. Jean de Lopis, 1531.
38. Garcias Isnardi, du 24 mars 1520 à 1534.
39. Gaucher Isnardi, nommé le 27 mars 1547.
40. Sébastien de Blégiers, 29 novembre 1548.
41. Jean Serre, 1552.
42. Antoine et Pierre Inguimberti, 1553.
43. Gabriel Isnardi et Jean Juliani, 1553-1563.
44. Raymond Melluret, nommé le 31 janvier 1559, 1572, 1581 et 1590.
45. Pompée Rocchi, nommé le 10 janvier 1581.
46. Sébastien de Seguins, 6 janvier 1597.
47. Toussaint de Cohorn, 1592-1611.
48. Jean de Blégiers d'Antelon, de 1595 à 1603.
49. Jean de Cabanis, 1610.
50. Toussaint de Cabanis, fils de Jean.
51. Pierre de Sobirats, 10 décembre 1620.
52. Thomas de Cohorn, vice-recteur perpétuel, nommè à vie le 5 janvier 1622.
53. Jean de Nion, 1626.
54. Alexandre de Tomassi da Valernes, 1637.
55. N..... de Lopis, 1639.
56. François de Paule de Cohorn.
57. Pierre de Cohorn.
58. Philippe de Néri de Cohorn.
59. François de Paule de Cohorn, fils du précédent.
60. Charles Inguimberti, 1743.
61. Esprit Foulquet Jacomini, 1653.
62. Charles Servan, 1656.
63 Scipion de Gratiis, de Sienne, 1657.
64. Thomas Barthoquin, 1658.
65. Esprit Figarat, 1658.
66. Pierre Nouveau, 1660.
67. Jean Baptiste d'Jnguimberti et Pierre Nouveau, 1663.
68. Charles Servan, 1664.
69. Jean Pierre de Georges.
70. Etienne de Georges, son fils.
71. Pierre François de Sobirats, 21 mars 1682.
72. Esprit de Chaulardy de Jossaud, 19 janvier 1683.
73. Pierre Siffrein Gualteri, 5 septembre 1670, 1690, 1695.
74. Antoine Nouveau-Faulcon, 1692 et 24 mars 1705.
75. François d'Andrée, 30 avril 1707.
76. Pierre Dominique de Barbier df Jonquier, 5 mai 1728.
77. Pierre de Barbier de Jonquier, 9 janvier 1731.
78. Sébastien de Barbier de Jonquier, 1736.
79. Jean Bernard de Dos, 11 février 1741.
80. Dom Malachie D' Inguimberti, évêque de Carpentras, remplit les fonctions de vice-recteur du 23 avril au 29 août 1745.
81. Barthélemy François Esbérard, 7 janvier 1749.
82. François d'Andrée, 1758.
83. Jean Joseph François Proyet, 29 mars 1754 et 9 mars 1756.
84. Dominique de Poyol, 9 mai 1760.
85. Philippe Joseph François de Fabri d'Jnguimberti de Saint-Véran, 15 juin 1776.
86. François Marie Floret, 11 novembre 1776, et
87. Jgnace Nicolas de Barcilon, nommé le 19 février 1777, qui fut le dernier vice-recteur.

XII.

Le Président de la Chambre Apostolique de Carpentras

L'institution de la Chambre Apostolique de Carpentras remonte à la prise de possession, par les papes, du Comté-Vénaissin en 1274.

À l'origine la Chambre Apostolique était destinée à conserver les archives du Souverain et ses titres de propriété: plus tard, sa principale mission fut d'administrer son patrimoine dans toute l'étendue du Comtat. C'est à elle que les seigneurs feudataires prêtaient l'hommage pour les fiefs qu'ils possédaient dans l'étendue du pays.

La Chambre Apostolique était composée d'un président unique, d'un trésorier, d'un avocat et procureur-général et d'un secrétaire.

Le président n'avait d'autre supérieur dans sa charge que le vice-légat lui-même. Clément XII, par bref du 16 octobre 1730, avait conféré à cette charge la noblesse héréditaire pour le passé et l'avenir. Voici la liste très-exacte de tous les présidents de la Révérende Chambre Apostolique de Carpentras, telle qu'elle résulte des Archives personnelles du baron de Pélissier-St.-Ferréol, avant-dernier titulaire de la charge, aujourd'hui en possession de M. le baron de Courtois de Pélissier, son petit-fils à Avignon. [1]

1. Étienne Bertrandi, nommé le 4 décembre 1497.
2. Guillaume Bessanati, 11 mars 1503.
3. Jean Bailhini, 21 février 1504.
4. Gaspard de Roquefort, *de Rupeforti,* aliàs de Spaignaco, 20 octobre 1505.
5. Antoine de Fontanille, 20 janvier 1514.
6. Perrinet de Rovilhasc, 22 juillet 1541.
7. Vincent Gattini, 19 avril 1542.
8. Marc Fortia.
9. Pierre Gelidi, 19 avril 1544.

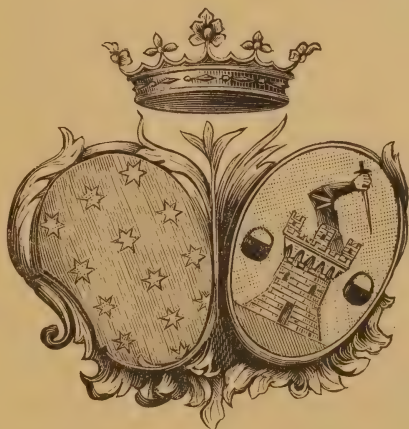
[1] Voir B. C. mss. 1754 (tome 29) f° 98; 739, f° 193; le « livre des Vidimats »; Expilly, *Dict. des Gaules:* et le *Mémoire sur les charges de la Chambre Apostolique dans la famille de Gualteri* ».

10. Jaaques Galli, 9 septembre 1545.
11. André Remperati, 8 novembre 1549.
12. André Benedicti, 21 mars 1553.
13. Antoine Vacca, 6 août 1553.
14. André Remperati, 7 juin 1555.
15. Barthélemy Turrelli, 30 mai 1565.
16. François Turrelli, 5 octobre 1585.
17. Jacques Florenti, ou de Florans, 18 juin 1612.
18. Henri Villardi, 10 juin 1637.
19. Pierre Siffrein Gualteri, 4 août 1656.
20. Joseph François de Gualteri, 5 fevrier 1683.
21. Ignace-Xavier de Gualteri, 4 août 1703-1732.
22. Dominique Hyacinthe de Beauvois de Nogaret, 11 juillet 1733.
23. Joseph, baron de Pélissier-de-Saint-Ferréol, 18 mai 1742.
24. François Marie de Gaudin de Thomé, nommé le 18 juillet 1777, a cxercé jusqu'en 1790.

(*À suivre*).

JULES DE TERRIS.

Apellidos históricos del Rio de la Plata

RIESTRA (SALAZAR DE LA). — Desciende esta casa de la Casa de Salazar que á su vez descendía de los duques de Aquitania. La tradición afirma que dos nietos de Eudes Duque de Aquitania en tiempos de Carlos Martel, llamados Gaston y Galindo, tomarou el apellido de Salazar porqué poblaron en el Valle de Sarafaiz, en Navarra, que corrompido se llamó Val de Salazar, defendiendo aquella tierra de la tirania delos moros, practicando muchas hazañas y ayudando á Bernardo del Carpio en 809 á triunfar en la memorable batalla de Roncesvalles, ganada á Carlo Magno. Fueron tan poderosos que el Rey tuvo recelos qué lo detronáran y uniéndose á sus enemigos los fueron despojando de todos sus posesiones y se vieron obligados à abandonar el Valle de Salazar donde tenian sus palacios y el reino de Navarra, pasando á Castilla donde poblaron junto á Medina de Pomar edificando sus palacios en un sitio que se denominó Salazar.Desde D. Galindo de Salazar por una serie no interrumpida de once generaciones de intrépidos guerreros se llega á D. *Luis de Salazar* que se estableció en el lugar de Santa Eulalia de la Riestra, del Consejo de Soto del Barco, en la Feligresia de Santa Maria de la Asunción en la Provincia de Oviedo (Asturias) siendo primer Señor de la Riestra en el siglo XII, y de quien sus sucesores tomaron el apellido dejando el de su varonia que era, Salazar, abandonándolo por completo

después de la muerte de D. Pedro de Castilla el año 1369, por quien levantaron pendones.

Prevaleciéndose de esta circunstancia sus enemigos tradicionales, los Velazco, con quienes habian sostenido una larga guerra de banderia desde el reinato anterior de D. Alonso XII y con autorización del Rey D. Enrique volvieron sus armas contro los Salazares y les derribaron 37 casas fuerstes y tuvieron que desamparar la tierra apoderándosé de esta los Velazco, continuando en posesión hasta el dia, llevando el titulo de Conde de Salazar D. José Bernardino Silverio Fernández de Velazco, Duque de Frias, perdiendo asi los Salazares su jurisdicción territorial y solo la conservaron sobre algunos solares, los que cambiaron de apellido, como los de la Torre de Aldea del Señor en Soria, qué tomaron el de Salcedo, el de San Martin de Muñatones en Vizcaya qué tenian los Mazarredos en 1864 (linea Salazar y Mazarredo). Así se extinguió uno de los apellidos territoriales más ilustres de España que tantos varones gloriosos ostentaron en lo eclesiástico, militar y politico y en las letras, figurando en los primeros el invictisimo mártir español San Lorenzo y su hermano San Urencio, Obispo de Aux. De los Salazares del Señorio de la Riestra, se distinguieron D. Diego de la Riestra, que se halló en muchas batallas contra moros; el gran soldato Juan de la Riestra que sirvió en empleos de la mayor distinción; Francisco de la Riestra qué sirvió á la Patria y sacrificó gustoso sus haberes en provecho de la misma. Fernando de la Riestra, que fué Señor del Castillo de Villamerin (Orense) cuyo señorio le fué concedido par el Rey Don Sancho el IV en 1285. Su descendiente Martin de la Riestra sucedió en la Casa Castillo y tierras de Soureiro y casó con Doña Maria de Meneses en la que procreó á Rodrigo de la Riestra y Meneses esforzado guerrero que casó con una Dama de la Casa de Alarcón y tuvo varios hijos y entre ellos Doña Mencia de la Riestra que fué monja en las Huelgas de Burgos y Alvaro de la Riestra que peleó en defensa de su Rey en las guerras de sus tiempos. De este descendió D. Diego de la Riestra señor de esta Casa, caballero del hábito de Santiago, cuya esposa Doña Juana de Trelles era hija de los marqueses de Torralba.

Este caballero acompañó al Emperador D. Carlos V en Italia y fué muerto en la toma de Mesina, siendo sepultado con gran pompa en aquella Catedral.

La rama que pasó á Andalucia en tiempo de los Reyes Católicos tiene por tronco á D. Pedro de la Riestra maestre de campo del ejército de D. Fernando I y se radicó en Granada después de la expulsión de los moros. De este descendió D. Felipe de la Riestra caballero de Calatrava y oidor de la Real audiencia, que casó con Doña Jacinta de Mendoza y Ochoa, hija de Don Fernando Luís de Mendoza, maestrante de Sevilla, señor de la Resilla y Galapagares y tuvieron por hijo á D. Luís Maria de la Riestra y Mendoza, caballero de Calatrava quien casó con Doña Laura Carrillo de la casa de los marqueses de Caracena.

El señor Rey D. Felipe IV concedió honrosos privilegios á D. Francisco de la Riestra el 8 de febrero de 1645.

De la rama principal de Asturias descendíeron D. José Francisco de la Riestra Doctor de leyes y en sagrada teologia que pasó á Buenos Ayres en 1803 en calidad de Secretario del Il.mo Señor Obispo Lué y Riego; y Don Alvaro de la Riestra nacido en 19 de febrero de 1786 que fué Guardia de Corps del Señor Rey D. Fernando VII y se radicó en Buenos Ayres en 1811, donde casó en 14 de agosto de 1813, con Doña Maria Teresa Martinez de Leyva y Lima y fué fundador de la rama que todavia existe en esa antigua capital del virreynato del Rio de la Plata.

De este enlace nació en 1820 el Exc.mo Señor Don Norberto de la Riestra, que fué varias veces Ministro de Hacienda de la Confederación Argentina y figuró entre los más distinguidos hombres de estado de su época y fué notable por sus grandes conocimientos financieros, por su patriotismo y por su honradez, pués administrando los bienes del Estado murió pobre en 1879. Casó este caballero en 1850 con Doña Maria de Monserrat Ramirez de Agrelo y Tejada de Valdosera, heredera de los privilegios nobiliarios de la Il.ma Casa de Tejada. De este enlace nació en 1853 el M. I. Señor Doctor D. Norberto Salazar de la Riestra Tejada de Valdosera Ramírez de Agrelo y Martínez de Leyva, casado con Doña Hortensia de Lavalle y Santa

Coloma, Pinto y Azcuénaga, padres de Don Cárlos de la Riestra y Lavalle.

La rama española está representada por el Exc.mo Señor Don José Maria de la Riestra, marqués de Riestra, senador vitalicio del Reino, caballero gran cruz de varias ordenes.

Son las armas de este linage en campo de oro castillo de su color natural de cuyas almenas sale un brazo armado con espada y á cuyos lados se ven dos calderas negras. Se pueden añadir como orla 13 luceros de oro sobre gules, armas antíquísimas de la Casa de Salazar, tronco y cuna de los caballeros de la Riestra.

OROMI'. — Resulta de una certificación da hidalguia del 29 de enero de 1782 que el abuelo de los actuales representantes de la Casa de Oromí en Buenos Ayres, era Don Ramón de Oromí Martiller, Castelló y Gómez, natural de la ciudad de Málaga, residente en Madrid, Colegial Mayor en la Universidad de Santa Cruz de Valladolid, profesor de leyes. Este Señor era hijo legítimo de D. Ramon de Oromí, natural del pueblo de Talladés, principado de Cataluña y de Dª Agustina Martiller, natural de la Villa de Villacarillo y nieto por linea paterna de D. José de Oromí de los antiguos Oromí del citado principado y de D. Cecilia Castelló, oriundo tambien de Cataluña, de sus antiguos conquistadores y pobladores y por la materna nieto de José Martiller, caballero de distinguida familia de Flandes y de Dª Antonia Gómez, natural de Villacarillo; todos caballeros hijosdalgo notorios é ilustres.

El jefe actual de esta casa en Buenos Ayres es el muy ilustre Señor D. Federico de Oromí casado con Dª Juana Rita Villate.

Pertenece á esta familia la Rev. Madre Dª Mercedes de Oromí, de la tercera orden de San Francisco, Dama gran cruz, canonesa y condesa de la Sagrada y Militar Orden del Santo Sepulcro, natural de la ciudad de la SS.ma Trinidad de Buenos Ayres.

Son las armas de este linage en campo de oro, águila imperial; partido con un leòn de oro y cruz de plata en el chef, en campo rojo.

(*Continuará*). F. DE CASTELLANOS.

TOMMASO MERCANDETTI

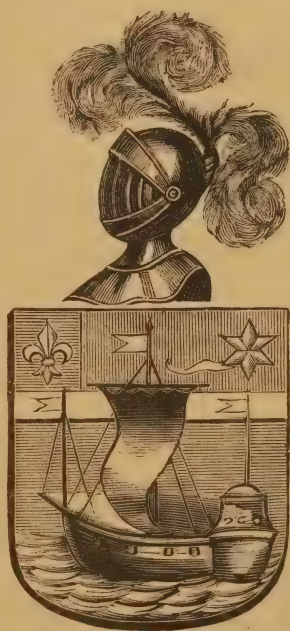
e la sua "Raccolta Araldica"

(1758-1821).

Si è parlato già parecchie volte in questa Rivista della grandiosa *Raccolta Araldica* di Tommaso Mercandetti, incisore romano, che nel 1853 pervenne al nascente Pontificio Istituto Araldico per l'acquisto fattone dal compianto conte Gr. Cr. Baldassare Capogrossi-Guarna.

Nessuno però accennò ai meriti artistici del valente autore, che nei suoi viaggi frequenti con l'esattezza di cui era capace e con coscienza di storico, raccolse e schizzò artisticamente ben ventottomila stemmi di famiglie, appartenenti nella maggior parte agli stati della Chiesa.

Era egli nato a Roma il 2 dicembre 1758 da Pietro Mercandetti e da Virginia Frateiace di modesta famiglia d'incisori di camei. Educato dapprima nel seminario di Albano, si dedicò all'arte paterna, e tralasciata l'incisione dei camei si dedicò a quella delle medaglie ed acquistò tanta rinomanza, che alla morte di Papa Clemente XIV, sparito un periodo doloroso ed oscuro nella storia del Pontificato Romano, salì sul trono il cardinale Braschi che fece risorgere il secolo d'oro per l'arte e per gli artisti, e fra questi seppe distinguere ed apprezzare il Mercandetti e gli affidò onorifico impiego nella zecca pontificia.

Molti lavori eseguì il Mercandetti, e le sue medaglie di Galvani, di Gravina. di Spedalieri, di Morgagni, di Metastasio, di Goldoni, di Pergolese, di Muratori, oltre a quelle numerose dei Papi, sono avidamente ricercate dai collezionisti per i rilievi di grande effetto e per la finezza dell'incisione. Senonchè, tramontato il governo pontificio e sorto il nefasto astro napoleonico, i nuovi importanti lavori affidati al Mercandetti dai conquistatori furon trattati come cosa di conquista e vennero giorni tristi per il Mercandetti che inutilmente reclamò il prezzo degli onorati suoi sudori.

Antonio Canova, indignato di questa ingratitudine. di suo pugno raccomandava il Mercandetti « come incisore di monete e medaglie che ha « sempre con grande successo e bravura esercitato la sua professione ». Anche il celebre scultore Thorvaldzen. l'architetto Camporese ed il famoso pittore Camuccini, ebbero di lui grande stima, ma non poterono ottenere di migliorare la sua condizione; e finalmente ritornato il legittimo governo, visse, il valente incisore, giorni più lieti ed ultimo suo lavoro fu la medaglia del ventiduesimo anno di pontificato di Pio VII. Passò a miglior vita l'11 maggio 1821.

Il cav. Gian Carlo Rossi commemorò la vita del Mercandetti in Arcadia il 6 aprile 1881 ed ampliò il suo discorso con interessanti note e con l'elenco delle principali opere del valente artista.

Lasciò Tommaso Mercandetti nove figlie, una delle quali, Anna Felice, sposò l'incisore Reggiani, allievo del padre e non oscuro artista.

La famiglia Mercandetti non era nobile, ma nella Raccolta è inserito sotto il n. 2099 lo stemma che qui riportiamo e che si blasona *d'azzurro al capo di rosso caricato di una cometa d'argento posta in sbarra, sostenuto da una trangla d'argento e una nave dello stesso movente da un mare agitato pure d'argento posto nella punta. Gli alberi della nave attraversanti sulla trangla, accompagnata da un quartier franco destro d'azzurro caricato di un giglio d'argento;* stemma che voleva forse alludere a viaggi fatti da antenati mercanti, ma che riesciva adatto alla vita tribolata dell'artista. Egli non volle dimenticare il proprio stemma fra quelli con grande cura raccolti.

Aveva ideato una medaglia con uno scudo senza emblemi, che poi riempiva a misura che gli venivano commissioni. Anche per questo scopo raccoglieva gli stemmi per valersene all'occasione.

Giunse così all'ingente cifra accennata ed i suoi eredi, perchè la raccolta non andasse manomessa. la cedettero al Senato Romano che la custodì in Campidoglio fino al 1848.

Dopo che fu bruciato il Libro d'oro della nobiltà romana, la raccolta, salvata dalla cupidigia di un inserviente, che la sottrasse per farne oggetto di commercio, fu acquistata da un fabbricante di trine a Tor Sanguigna, che nel 1853 la cedette, come dicemmo, al conte Capogrossi. Questa raccolta ha in testa al primo volume una artistica carta da visita incisa in rame dallo stesso Mercandetti e che rappresenta un giovane seminudo appoggiato ad un masso che indica le parole che vi sono scolpite, cioè: Tommaso Mercandetti Incisore – Via dei Pontefici n. 57. – In altro volume si vede una targa in bianco che serviva al Mercandetti quando rilasciava copia dei suoi stemmi.

Sotto vi è la scritta: *Arme N. . . . . . cavata dalla Gran Raccolta di . . . . mila stemmi fatta da Tommaso Mercandetti incisore all'Insegna de la Bocca della Verità nella via della Valle n. 36 incontro Monterone.*

CAMILLO BRUNETTI.

DUE SIGILLI FERRARESI

di recente acquistati dal Museo Bottacin di Padova

Fra gli acquisti recenti, che vennero fatti dal Museo Bottacin di Padova, devonsi ricordare per la loro importanza due sigilli-tiparì, che concorrono ad illustrare la storia della città di Ferrara. L'uno, in forma di ponzone tutto di ferro, d'un solo pezzo, compresa l'impugnatura, è il sigillo che fu usato dal cardinale Domenico Tarugi, vescovo di Ferrara nel 1696. La descrizione del suddetto cimelio sfragistico è la seguente:

> DOMINE ✲ ISTIS ✲ INTERCE. — DIRIGE ✲ GRESSVS ✲ MEOS: i Santi Maurelio e Georgio. All'esergo: arma gentilizia del vescovo Tarugi, dominata dal cappello cardinalizio. (Ferro, di forma ellittica; dim. mm. 40 × 35).

Domenico Tarugi, figlio di Francesco, nacque in Ferrara nel 1638, e, come ci avverte Antonio Frizzi [1], dopo di essere stato assessore di mons. Ravizza, nunzio in Portogallo nel 1670, avvocato concistoriale nel 1682, luogotenente dell'Uditor della Camera nel 1689, ed uditore della Romana Rota nel 1694, fu creato cardinale il 12 dicembre 1695 col titolo della B. V. M. della Scala. Nel concistoro tenutosi l'11 gennaio del 1696 fu eletto vescovo di Ferrara. Disgraziatamente egli non potè lasciare che poche traccie della sua alta intelligenza e della sua pietà nel governo

[1] Frizzi Antonio, *Memorie per la storia di Ferrara.* — Ferrara, 1848, vol. V, pag. 146 e seg.

della Diocesi, essendo stato colpito dalla morte ancor giovane nel 27 dicembre del 1696 [1].

La famiglia Tarugi, cui appartenne il card. Domenico, era orvietana, ma oriunda di Montepulciano [2]. Ebbe arma d'azzurro al toro rampante d'oro, come si vede nel sigillo e sugli *Atti* del card. Tarugi, che tuttora si conservano nella curia arcivescovile di Ferrara.

I Santi Maurelio e Giorgio, rappresentati nel sigillo, sono i patroni della città di Ferrara. Il loro culto è molto antico, risalendo quello di S. Giorgio almeno al 928 d. C., nel quale anno trovavasi in Ferrara una chiesa a detti santi dedicata, ed il culto di S. Maurelio (che è più recente) risalendo forse al secolo XII [3].

Nel rispetto artistico il sigillo è un ben riuscito lavoro d'incisione del secolo XVII. I due santi sono disegnati mirabilmente e con molta franchezza, dinotante un'abilità non comune di chi ebbe ad eseguire il sigillo.

*
* *

Il secondo sigillo, da poco acquistato dal Museo Bottacin, apparteneva al cardinale Tommaso Arezzo, che fu Legato a Ferrara dal 1816 al 1821. Esso è di ottone e servì per timbrare ad olio. All'interno vi si legge:

> THOMAS S. PETRI AD VINC. S. R. E. PRESB. CARD. AREZZO. FERRA. LEGATUS. Nel campo: arma gentilizia del cardinale Arezzo, dominata dal cappello cardinalizio. (Ott., di forma ellittica; dim. mm. 47 × 41).

Tommaso Arezzo, nato in Orbetello nel 17 dicembre del 1756, fu creato cardinale dal titolo di S. Pietro in Vincoli nel 1816 [4].

[1] UGHELLI, *Italia sacra.* Venetiis, 1717, Tomo II, pag. 563; JAMS PIUS BONIFACIUS, *Series Episcoporum Ecclesiae Catholicae.* — Ratisbonae, 1873, pag. 695.

[2] CROLLALANZA G. B., *Dizionario storico-blasonico delle famiglie nobili e notabili italiane*, vol. III. — Pisa, 1890.

[3] FRIZZI, Op. cit., pag. 270 e segg. del vol. V.

[4] *Almanacco Imperiale Reale per le provincie del Regno Lombardo-Veneto per l'anno 1821.* — Milano, I. R. Stamp., 1821.

In detto anno egli ebbe la Legazione di Ferrara, che mantenne fino al 1821, in un periodo cioè assai difficile per il momento politico attraversato da Ferrara, come dalle altre città italiane.

Non devesi disconoscere che al Legato in tale città, dove la Carboneria di giorno in giorno aumentava la propria azione, occorreva un tatto assai fine. Ed il cardinale Arezzo, dobbiamo dirlo ad onore di lui, seppe assai bene consolidare l'alta autorità, che per l'ufficio doveva esercitare, con la più grande mitezza dell'animo suo. Egli non fu un persecutore dei Carbonari e, finchè gli fu possibile, non mancò anzi di difenderli di fronte alle richieste del governo pontificio [1]. Visse fino al 3 febbraio del 1833 [2].

La famiglia Arezzo, della quale fece parte il cardinale Tommaso, è originaria di Sicilia e precisamente di Ragusa ed è una delle più illustri della nobile isola. La sua arma è spaccata d'oro e d'azzurro a quattro ricci dell'uno all'altro [3]. Però lo stemma rappresentato nel sigillo è diverso: è inquartato nel 1° e 3°: d'azzurro ad un riccio passante a destra: nel 2° e 4°: d'azzurro ad un riccio passante a sinistra. Sopra lo scudo vi è una targa col motto: BENEMEREN.

Quale lavoro d'incisione, il sigillo si presenta molto accuratamente e nitidamente eseguito.

LUIGI RIZZOLI *jun.*
Conservatore del Museo Bottacin di Padova.

[1] FERRARO e ANTOLINI. *Ferrara nella storia del risorgimento italiano dal 1814 al 1821.* — Ferrara; 1885, pag. 24 e segg.

[2] Tale notizia mi venne gentilmente comunicata dalla Curia Arcivescovile di Ferrara.

[3] CROLLALANZA. Op. cit.

L'ORDINE MILITARE DEL SANTO SEPOLCRO

ED IL CONTE ALBERTO DE MAUROY

L'Ordine del Santo Sepolcro, fondato da un illustre Principe francese stabilito in Francia nel XIII secolo, protetto ed incoraggiato dai Re cristianissimi, ebbe per lungo tempo vita autonoma e la sua arciconfraternita si mantenne fino alla prima metà del XIX secolo, inscrivendo in testa ai suoi registri i nomi augusti degli ultimi monarchi francesi della gloriosa dinastia di Borbone. Il pensiero di far rivivere questa arciconfraternita è lodevolissimo e per parte nostra plaudiamo caldamente la nobile iniziativa di un illustre gentiluomo: il Conte Alberto de Mauroy, appartenente ad una delle più distinte e storiche famigle della Francia, Gran Croce dell'Ordine, il quale ha diretto ai colleghi francesi la seguente lettera:

Monsieur et cher Confrère,

L'Ordre vénéré du Saint-Sépulcre, dont nous avons l'honneur d'être membres, vit en beaucoup de pays d'une vie locale fort active et très intense; il suffit de citer la belle Association Napolitaine du Saint-Sépulcre et surtout les splendides Chapitres du Saint-Sépulcre en Espagne. En France, autrefois, nous possédions les magnifique Archiconfréries du Saint-Sépulcre; nos Rois, nos Reines, la famille royale, les plus grands seigneurs en faisaient partie; elles jouissaient de prérogatives étendues. Elles ont péri sous le coup des Revolutions.

Fermement résolus à rester sous le contrôle effectif et l'autorité directe de Sa Béatitude, M.gr le Patriarche latin de Jérusalem, lieutenant du Grand Magistére de l'Ordre et de son éminent représentant par minous, il nous a semblé qu'il y avait lieu de tenter la constitution d'une nouvelle Archiconfrérie ou d'un Chapitre français, d'une agrégation quelconque des chevaliers français du Saint-Sépulcre.

Plusieurs d'entre nous ont déjà voulu entrer dans cette voie et créer entre eux un lien moral plus effectif en obtenant leur affiliation, à titre honoraire, aux Révérendissimes Chapitres espagnols de l'Ordre. D'autre

part, on a tenté quelque chose de plus direct encore: une première réunion a eu lieu à Paris, à laquelle assistaient, sous la présidence de M le Comte de Colleville, délégué général du Patriarcat latin de Jérusalem, MM. le Comte Boselli, le Comte Couret, historien de l'Ordre, le Comte de la Fargue. M. Lacroix, le Baron de Marchi de la Costa, le Comte de Mauroy, le Marquis d'Ornano, le Comte d'Osmoy, le Comte Ruffin, ayant comme premiers adhérents absents: M le Baron Tristan Lambert, Monsegneur Colson, etc., etc. Dans cette réunion, il a été convenu de faire appel aux chevaliers connus des membres présents et de solliciter leu radhésion formelle sur cette base de la constitution éventuelle d'un Chapitre français ou d'une Archiconfrérie. Nous espérons donc que le nombre des adhésions premières déjà recuellies s'accroitra beaucoup par la suite, et à chaque réunion nouvelle, permettant en définitive l'élaboration d'un règlement, de statuts, de règles constitutives, de procédés d'admission, de façon à nous permettre de faire un jour acte de vie extérieur et active.

Dès maintenant nous pouvons entrevoir la possibilité el l'espérance de nous faire reconnaître certains des droits et privilèges les plus précieux de l'ancienne Archiconfrérie du Saint-Sepulcre. Inutile d'ajouter que, dans cette voie, plus nous serons en nombre et en qualité, plus nous seront forts.

Il s'agit de promouvoir, par tous les moyens dont nous pouvous disposer une fois groupés, l'influence, le prestige, la vie de notre Ordre glorieux.

Cet appel, fait au nom de tous les premiers adhérents à cette pensée, sera certainement entendu; prière donc, Monsieur et cher Confrère, de vouloir bien envoyer votre *placet*, votre adhésion personelle, à M. le Comte de Colleville, notre Président, Bailly Grand-Croix de l'Ordre, 15. rue Lacépède, à Paris. Cette approbation morale ne vous engage à rien présentement, mais elle nous dira si nous pouvous compter sur vous pour nous aider dans cette oeuvre. Tous les adhérents seront convoqués à la prochaine réunion, et nous tenterons alors d'entrer dans la voie pratique qui pourra amener à nous grouper, à nous connaître, à créer entre nous un lien confraternel qui sera, avant tout, d'ordre religieux, en rapport avec l'esprit et l'institution de l'Ordre de Saint-Sépulcre, et à exercer une influence qui sera toute au profit de l'Ordre insigne dont nous avons l'honneur d'être revêtus.

En Espagne, l'Ordre du Saint-Sépulcre doit à ses grands Chapitres un degré de considération et d'influence considérable, et plus élevé qu'ailleurs. Ne pouvons-nous pas ambitionner légitimement en France un état analogue?

Veuilleuz agréer, Monsieur et cher Confrère, l'expression de nos sentiments bien dévoués.

Comte A. DE MAUROY.

Speriamo che i cavalieri francesi seconderanno gli sforzi degli iniziatori e che l'Arciconfraternita, non più indipendente, come Ordine nazionale francese, ma soggetto al gran Magistero romano, vivrà di nuova vita e continuerà le tradizioni gloriose dell'Ordine in Francia. È d'uopo non dimenticare che l'Arciconfraternita si è sempre onorata di avere alla sua testa un principe augusto della Real Casa Borbonica e quando sparì aveva per capo S. A. R. il Conte d'Artois.

Oggi che S. M. C. il Re D. Alfonso XIII si è dichiarato Protettore dell'Ordine, riteniamo che mosso dallo zelo e dalla devozione verso i Luoghi Santi e dalla sua simpatia verso i suoi compatriotti di origine, il Cattolico sovrano accoglierebbe favorevolmente l'omaggio dei Cavalieri francesi del Santo Sepolcro ed avrebbe caro il titolo di Protettore della loro Arciconfraternita.

Pubblichiamo a titolo di curiosità e perchè potrebbe divenire il sigillo ufficiale della nuova Arciconfraternità, lo stemma della medesima, rilevato da una pergamena del XVIII secolo a noi gentilmente comunicata dall'egregio nostro collega il cavaliere Paul Pellot, archivista della città di Rethel. Converrebbe modificare soltanto la forma della croce che pende sotto gli stemmi di Francia e di Gerusalemme, sostituendola con quella ufficiale oggi in uso.

La Redazione.

Ex-libris.....

(Véanse les número des Julio y Agosto de esta Revista).

Aún cuando los colores no corresponden, no me cabe duda que el primer cuartel de este escudo de armas se refiere à la casa de Alava, que tiene su sepultura en la iglesia de San Pedro en Vitoria y á la que perteneció D. Diego de Alava, Obispo de Córdoba, qne asistió al Concilio de Trento de órden del Señor Rey Don Felipe Segundo. Pertenecen à esta casa el citado D. Francisco Antonio de Agurto y Alava Marqués de Gastañaga á principios del siglo XVII y Don Francisco Ruiz de Vergara y Alava caballero de Santiago

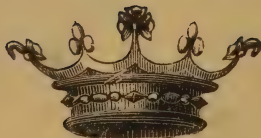
del Consejo de S. M. en el Real de Castilla y Supremo de la Santa y general Inquisición, en cuyos cuarteles y probanzas de nobleza figura el apellido Alava con los dos crecientes y con los lobos en campos alternados azules y blancos, con ó sin la orla de gules con las 8 aspas de oro, que no en todos los escudos de la Casa de Alava que existen en Vitoria, se notan. El *ex-libris* se refiere indudablemente á uno de los caballeros de Santiago de la casa de Alava, à fines del siglo XVIII es decir: Don Miguel Ricardo de Alava y Esquivel: D. Ignacio Mª de Alava

y Navarrete, general de la Real Armada; D. José Manuel, coronel de infanteria y D. Luis, gobernador de la Concepción de Chile en 1796; todos naturales de Vitoria.

José Maria Crespo.

* * *

D. Francisco Antonio de Agurto y *Alava*, caballero de Alcántara en 1621, hijo de D. Juan López de Agurto y Gastañaga y de Doña Francisca de Alava y Vergara, nieto de D. Sancho Martinez de Agurto y Castañaga y de Doña Mencia de Arrieta; casó con Doña Catalina de Salcedo y Medrano y tuvo por hijo à D. Juan Miguel, caballero de Alcántara en 1662, segun las pruebas de hábito de dicha órden. Ya vé confirmada mi suposición sobre el *ex-libris*, cuyo primer cuartel resulta que corresponde al apellido *Alava*, de acuerdo con los datos apuntados por D. Martin F. Arroyo.

J. C. de Guerra.

Ex-libris NASI

Avvertiamo anzitutto che questo *ex-libris* non ha nulla da vedere con l'ex-ministro Nunzio Nasi, il cui vero cognome è Naso. I Nasi del Piemonte sono oriundi della Toscana dove figurano con onore fino dai tempi della Repubblica fiorentina, e si vuole dal Monaldi che prendessero nome da Naso dei Conti Guidi signore di Battifolle. Certo è che Naso di Naso fu Gonfaloniere nel XIV secolo. Da Saluzzo passò Giuseppe Nasi a Torino, dove fu giureconsulto collegiato e professore della R. Università nel 1779 e morì Presidente della R. Camera dei Conti e Gran Cordone dell'Ordine Mauriziano. Suo figlio Giovanni Antonio ebbe il titolo di Barone da Carlo Alberto, Re di Sardegna, il 23 gennaio 1836. Ebbe a figli il Barone Giuseppe Maria, colonnello di fanteria; Mons. Luigi e Michele magistrato. Il primo di questi tre fratelli sposò Donna Giulia Pelletta, contessa di Cossombrato da cui il barone Antonio proprietario dell'*ex-libris* che qui riproduciamo. Consiste nello stemma della famiglia Nasi che è di nero al leone d'oro tenente fra le branche un'aquila d'argento, col capo di rosso caricato di un aquila d'argento. La crocetta gerosolimitana che pende sotto loscudo allude all'alta carica di Rappresentante in Piemonte dell'Ordine Militare del Santo Sepolcro, che da oltre venticinque anni ricopre il Barone Antonio, il quale è inoltre Console Generale di S. M. F.; Commendatore con placca del Cristo e della Concezione; Cavaliere di S. Gregorio Magno, dei Santi Maurizio e Lazzaro e di altri ordini; già Cameriere Segreto di Spada e Cappa di Leone XIII; membro di molte associazioni italiane ed estere, etc.

Camillo Brunetti.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Mannucci conte Silvio. *La famiglia di Santa Caterina da Siena.* — Firenze, 1908, Tip. Domenicana, in-8°.

La gloria di aver dato i natali al grande Pontefice Paolo V si dice non bastasse ai potenti Borghesi che acquistarono tante ricchezze e furono onorati di tanti titoli da ecclissare i più illustri baroni romani e vollero innestare nel proprio albero genealogico il nome di una Santa, celebre per le sue virtù ed anche per essere stata la donna più illustre dei suoi tempi.

Gli scrittori senesi cercarono di favorire le pretese della grande famiglia ed il Gigli nel suo *Diario senese* ci offre addirittura l'albero Borghesi col nome della santa Domenicana. Aveva egli torto? Riteniamo di no.

L'A. dimostra che Santa Caterina non è a considerarsi dei Borghesi, ma che discese piuttosto dalla consorteria de' Mannucci e precisamente da Benincasa di Manno di Piero di Vanni di Manuzio che nel 1319 era ascritto a Siena all'arte dei tintori. Da lui un Jacopo († 1368) padre di Santa Caterina di Benincasa di Bartolomeo e di Stefano ascritti alla cittadinanza fiorentina del 1370 col cognome di Benincasa.

Dunque, nessuna traccia dei Borghesi se non nello stemma che si vede sul sepolcro di Jacopo di Benincasa, padre di Santa Caterina e che consiste nel drago, antica impresa della famiglia di Paolo V. L'A. si sforza invano di distruggere la convinzione che nasce nel vedere questa lapide, ma non vi può essere dubbio poichè si tratta certamente di uno stemma gentilizio. Inoltre, nella cappella del Crocifisso in San Domenico vi è una iscrizione sepolcrale che suona: *Hic jacet Franciscus Benincasa de Borghensibus Doctor egregius; orate pro eo.*

Chi non intenda sottilizzare in questioni in cui solo la critica s'impone ed il cavillo va respinto, deve dichiarare che il Benincasa non è nome proprio, ma cognome. Inutile discutere sopra quest'argomento. Lo stemma di Jacopo ed il sepolcro di Francesco, dimostrano che i Benincasa avevano rapporti di parentela con i Borghesi. Fino a prova contraria questa è la nostra opinione, ce lo consenta il ch.mo A.

Parrebbe però assodata la comune origine dei conti Mannucci coi Benincasa, da un libro di famiglia di Jacopo di Benincasa di Mannuccio, il

quale viveva sul finire del XIV secolo. Il lavoro dell'egregio A., frutto di lunghe ed accurate indagini, riesce gradito allo storico ed è un nuovo omaggio alla memoria di una delle più grandi sante che venera la Chiesa.

Cartilla de información de la Orden Militar de Caballeria del Santo Sepulcro, ecc. — Madrid, 1908, Rivadeneyra, in-8°.

S. M. il Re D. Alfonso XIII, nella sua qualità di Gran Balì e Protettore dell'Ordine del Santo Sepolcro, si è degnato approvare il nuovo uniforme particolare ai Cavalieri spagnuoli. Infatti, sotto il mantello di coro alla spagnuola portavano fino a qualche tempo fa, l'uniforme che è generale ai cavalieri delle altre nazioni. Ora il petto è di panno nero col crocione di panno rosso. Usano stivaloni e cappello a due punte con pennacchio bianco. Nei giorni di mezza gala i calzoni sono azzurri. Questo uniforme è simile in tutto a quello degli altri ordini militari spagnuoli. Anche la decorazione conserva la corona reale in riguardo al protettorato del Re.

Le 13 tavole in cromolitografia che compongono questo interessante album furono eseguite a spese dell'attuale benemerito segretario del Capitolo di Madrid, Don Manuel de Cendra y López, cavaliere Gran Croce dell'Ordine del S. Sepolcro e di San Gregorio Magno.

Guerritore Antonio. *Ravello e il suo patriziato.* — Napoli, 1908, Coop. Tip., in-8°.

Dopo un accurato studio sulle origini della nobiltà e delle istituzioni feudali della storica città di Ravello, l'A. descrive ed illustra il libro d'oro facendo seguire la blasonatura degli stemmi che avremmo desiderato meno oscura e le notizie storiche delle seguenti famiglie: Acconciajoco, d'Afflitto, Bove o Bovio, Campanile, Cassitto, Castaldo, Confalone, Coppola, de Curtis, Frezza, Fusco, Giusto, Grisone, Guerritore, Dell'Isola, Marinelli, Della Marra, Muscettola, Offiero, De Piccolellis, Pironti, Rogadeo, Rossi e Rufolo.

Il volume è ricco di citazioni di autori e di documenti, ed è il risultamento di faticose ricerche e di un minuzioso esame d'inediti documenti.

Le Vénérable François de Montmorency-Laval, *premier évêque de Québec.* — Québec, 1908, Impr. de l'Evénément, in-8°.

In occasione del secondo centenario della morte di questo illustre prelato, l'abate Lindsay ed altri egregi scrittori canadesi hanno consacrato alla memoria del primo loro vescovo una raccolta di articoli riflettenti la sua vita. Il volume, ornato degli stemmi della Casa di Montmorency-Laval, del regno di Francia e di quello d'Inghilterra, del Canadà, della diocesi di Québec e dell'attuale arcivescovo, contiene anche l'incisione del sigillo della Compagnia della Novella Francia, fondata dal cardinale de Richelieu nel 1627 e varie riproduzioni di antiche stampe, ecc.

QUESITI ARALDICI

DOMANDE.

(Vedi numeri precedenti).

137ª. **Eudes, Odon ou Othon de St.-Amand.** Maréchal de Jérusalem et Grand-Maître des Templiers au XII siècle a toujours été revendiqué, et avec juste raison, à ce qu'il semble, par le sires de St.-Amand en Artois en Flandres, seigneurs de Sains, Vélu, Louverval, etc. Cependant, la famille de St.-Chamans, qui prétend que son nom s'orthographiait originairement de St.-Amans, place Eudes de St.-Amand dans son histoire en orthographiant son nom de St.-Amans. Bien mieux, elle a fait placer le personnage sous son propre nom actuel à la *salle des Croisades* où nous voyons figurer Othon de St.-Chamans (*sic*) Grand-Maître des Templiers, avec les armoiries des St.-Amans alors qu'il etait de St-Amand et ne pouvait porter que les armes des St.-Amand. Nous demandons quelques éclaircissements sur cette question généalogique: voici un Odon ou Eudes de St.-Amand réclamé à la fois par des St.-Amand et des St.-Chamans, à qui appartenait-il? Nous craignons bien que la solution de cette question ne témoigne une fois de plus du peu de soin et du peu d'esprit critique qui a présidé au choix des noms de famille inscrits à la *salle des Croisades* du Musée de Versailles.

Comte A. DE MAUROY DE ST.-AMAND.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. E. Rev.ma Monsignor Filippo Camassei, Patriarca Latino di Gerusalemme, Luogotenente del Gran Magistero dell'Ordine del Santo Sepolcro è stato insignito da S. M. I. R. A. del Gran Cordone dell'insigne Ordine di Leopoldo. L'Imperatore offrì all'illustre prelato le insegne dell'alta onorificenza a mezzo dell'I. R. Console austriaco a Gerusalemme. Siamo lietissimi di annunziare questa nuova distinzione che dimostra l'alta stima in cui sono tenuti l'esimio prelato romano ed il nostro Ordine.

— S. E. Rev.ma Mons. Giacomo dei marchesi della Chiesa, patrizio genovese ed Arcivescovo di Bologna, già commendatore con placca dell'Ordine del Santo Sepolcro, ha ricevuto la Gran Croce, le cui insegne vennero presentate all'E. S. da una speciale Commissione composta dal conte Fabio Fani, rappresentante dell'Ordine a Roma e nell'Emilia, dal conte comm. Camillo Raineri Biscia, dal cav. dott. Pantaleoni e dal Maggior Generale conte Carlo Marco Samminiatelli-Zabarella, tutti cavalieri del Santo Sepolcro.

— Il conte Alberto de Mauroy, già commendatore con placca, ha ricevuto il Gran Cordone in premio delle sue benemerenze e dello zelo che spiega a vantaggio dell'Ordine del Santo Sepolcro. Per sua iniziativa si sta ora organizzando in Francia un Capitolo di cavalieri del Santo Sepolcro, di cui ci occupiamo in questo fascicolo.

— Il chiar. conte Camillo Raineri Biscia di Bologna, commendatore del Santo Sepolcro, ha avuto la consolazione di vedere il suo egregio figliuolo conte Giuseppe, ufficiale della R. Marina, distinto con importanti onorificenze cavalleresche dallo Zar di Russia e dal Sultano di Turchia. Ci rallegriamo con l'egregio gentiluomo che reca tanto lustro al nostro Ordine.

— Il cav. Gran Croce del Santo Sepolcro D. Francesco Heaven y Ramírez de Arellano, conte de Ramírez de Arellano, Gentiluomo di camera di S. M. C., etc., in occasione del grande Congresso Eucaristico, ha dato un pranzo nel suo palazzo di Londra al Cardinale Patriarca delle Indie. Assistevano il Cardinal Legato, il Cardinale Logue, il Cardinale Mathieu, il Cardinale Mercier, l'Ambasciatore di Spagna, l'Arcivescovo di Parigi, l'Arcivescovo di Westminster, vari Vescovi, Ministri, ed altri personaggi. La sontuosa dimora dell'illustre patrizio spagnuolo era arredata con grande fasto per la circostanza. In assenza della madre, marchesa di Braceras, gli onori di casa furono fatti dal conte stesso con signorile cortesia.

Ordine Piano. — L'Esente delle Guardie Nobili di S. S., conte Stanislao Muccioli, è stato insignito della Commenda.

Ordine di San Gregorio. — I signori conte Pietro Caterini, Guardia Nobile di S. S., il signor Emmanuele Murena, di Napoli, ed il signor Enrico Saint-Olive, di Lyon, sono stati decorati della Commenda.

— Hanno ricevuto il grado di cavaliere il marchese Girolamo Sacripante, ed il marchese Aristide Theodoli.

Ordine di San Silvestro. — Il signor Carlo von Helmot è stato insignito della Commenda.

Nomine. — Il Santo Padre ha nominato Cameriere d'onore di spada e cappa di numero il comm. Enrico Angelini, console del Messico presso S. M. il Re d'Italia e il signor avv. comm. Paolo Pericoli, presidente del Consiglio superiore della gioventù cattolica italiana.

Onorificenza. — L'egregio signor Marco Sartori Borotto di Este, autore della pregevolissima *Guida di Este e dei colli Euganei*, che ha avuto tanto successo, ed il signor marchese Paolo d'Ornano, di Parigi, sono stati insigniti della Croce di Cavaliere affiliato del S. M. O. Gerosolimitano di Santa Maria, detto Teutonico, di cui è Gran Maestro S. A. I. R. l'Arciduca Eugenio.

Aggiunta di cognome. — Il conte Carlo Aventi di Ferrara, che già venne riconosciuto conte di Sorrivoli, per successione di casa Roverella, con facoltà di portare lo stemma di questa illustre famiglia unito al proprio; venne con R. Decreto autorizzato ad assumere anche il cognome Roverella che gli spetta per diritto di successione.

Recenti pubblicazioni. — Dai nostri egregi colleghi del C. A. riceviamo i seguenti volumi: CARRERI F. C., *Condizioni dell'episcopio mantovano al tempo di Guidotto da Correggio.* Mantova, 1908. (Dotta illustrazione di un episodio della storia medievale mantovana con documenti inediti). — JOUBERT, *La Toponymie du Pays des Benadirs.* Venezia, 1908. (Nuovo contributo del valente vice presidente della Società di studi coloniali, che ebbe pieno successo al Congresso geografico italiano in Venezia, maggio 1907). — PERRIER EMILE, *Paul de Faucher (1840-1897).* Valence, 1908. (Eccellente biografia di un prode zuavo pontificio, letterato e istoriografo di vaglia, bibliofilo e collezionista).

Dono — Il nostro chiar. collega signor Paul G. de Goré ci ha mandato per la nostra biblioteca la copia a stampa del diploma dato alla nobiltà russa dall'Imperatrice Caterina II nel 1785. Ringraziamenti vivissimi

Il Collegio Araldico Romano, desideroso di associarsi all'omaggio mondiale dei cattolici al Santo Padre PIO X in occasione del suo Giubileo, ha deliberato di rivolgersi ai colleghi affinchè contribuiscano con le loro offerte e con quelle dei loro amici all'obolo dell'amor filiale. La somma raccolta verrà presentata come offerta personale a Sua Santità. I nomi degli oblatori e la somma inviata (non inferiore alle lire 10) saranno pubblicati nella nostra Rivista

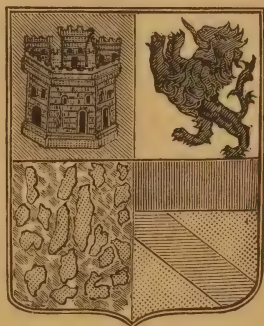
Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

ORIGINE PIACENTINA

DI

CRISTOFORO COLOMBO

Il mio primo lavoro giovanile [1], fu consacrato alla memoria del genio immortale che abbattè le mitologiche colonne d'Ercole e piantò la croce sulla terra fino allora separata dalla legge di Cristo, conducendo a termine l'impresa più grande dei tempi moderni.

Ebbi allora in comunicazione da Madrid, copia autentica del diploma esistente nell'Archivio dell'Ecc.mo signor Duca di Veragua e registrato nell'Archivio delle Indie in Siviglia, col quale i Re cattolici conferirono e determinarono lo stemma di Cristoforo Colombo. Il copista dimenticò di riprodurre lo stemma che vi è dipinto, e ritenni che non ve ne fosse traccia, così pubblicai senz'altro il testo del diploma che qui riporto per maggiore chiarezza.

« Don Fernando é Doña Isabel por la grácia de Dios, Rey é Reyna de Castilla, de Leon, de Aragon, de Sicilia, de Granada, de Toledo, de Valéncia, de Galicia, de Mayorca, de Sevilla, de Cerdeña, de Còrdoba, de Córcega, de Murcia, de Jaen, de Algarves, de Gibraltar, de Canárias; Conde é Condesa de Barcelona; Señores de Vizcaya é de Molina; Duques de Atenas è de Neopatria; Condes de Rosellon; Marqueses de Oristan é de Gociano etc. etc. etc. Por facer bien é merced à Vos Don Cristóbal Colon

[1] *L'arma di Cristoforo Colombo.* – Dissertazioni. Pisa, 1884, in 8°. 2ª ediz. Rocca San Casciano 1886, in 16°.

nuestro Almirante de las Islas é tierra firme por nuestro mandato descobiertos é por descobrir en el Mar Océano en la parte de las Indias, acatando los muchos é leales servícios que nos habeis fecho, é esperamos que nos fareis, especialmente en poner vuestra persona come la posisteis á mucho arrisgo é trabajo en descobrir las dichas islas, é por vos honrar é sublimar, é porqué de Vos é de vuestros servícios é linaje é descendientes quede perpétua memòria para siempre jamàs, habemos por bien é es nuestra merced é vos damos licéncia é facultad para que podades traer é traigades en vuestros reposteros é Escudos de armas ò en las otras partes donde las quisierades poner, demas de vuestras armas, encima dellas un Castillo é un Leon que nos vos damos por armes, conviene à saber,: el *castillo de color dorado en campo verde,* en el cuadro del escudo de vuestras armas en lo alto à la mano derecha, y en el otro cuadro alto à la mano izquierda un *leon de pùrpora en campo blanco rampando de verde*; y en el otro cuadro bajo à la mano derecha *unas islas doradas en ondas de mar;* y en el otro cuadro bajo á la mano izquierda *las armas vuestras que soliades tener.* Las cuales armas sean conocidas por vuestras armas é de vuestros fijos é descendientes para siempre jamás. É por esta nuestra carta mandamos al prìncipe Don Juan nuestro muy caro é muy amado fijo é á los Infantes, Prelados, Duques, Marqueses, Condes, Maestres de las Ordénes, Ricos-Homes, Priores, Comendadores, Subcomendadores, Alcaides de los Castillos è casas fuertes é llanas, é á los del nuestro consejo, Alcaldes, Alguaciles, é otras justicias cualesquier de la nuestra Casa é Corte é Chancillerias, é á todos los concejos, Corregidores, Asistentes, Alcaldes, Alguaciles, Regidores, Caballeros, Jurados, Escuderos, Oficiales, Homes-Buenos, de todas las ciudades é Villas é lugares de los Nuestros Reinos é Señorios, que Vos dejen é consientan traer é que traigades las dichas Armas, que Nos Vos asì damos de suso nombradas é declaradas, é en ello Vos no pongan ni consientan poner á Vos ni á los dichos Vuestros fijos é descendientes, embargo ni contrário alguno, e si desto que dicho es quisierades nuestra carta de provision mandamos al nuestro Chanciller é Notários é á los otros Oficiales que están á la tabla de los nuestros sellos, que Vos la den é libren é pasen é sellen ».

« Dada en la ciudad de Barcelona á veinte dias del mes de Mayo de milcuatrocientos novanta y trés ».

Yo el Rey
Yo la Reyna.

Devo osservare anzitutto che fui il primo a pubblicare con i loro veri smalti i quarti concessi dai Re cattolici a Cristoforo Colombo. Gli araldisti tutti, senza eccezione, errarono nell'attribuire allo stemma dello scopritore delle Indie Occidentali i colori dello stemma reale.

I sovrani spagnuoli vollero concedere a Cristoforo Colombo le figure delle loro armi reali, ma con distinti smalti.

La torre di Castiglia rimase d'oro, ma non ebbe porte e finestre d'azzurro, ed il campo, anzichè rosso, divenne verde; il leone rosso del regno di Leon si mutò in violaceo ed ebbe lingua ed unghie verdi e non d'oro. Il terzo quarto portava sopra onde di Mare isole dorate, e non già un mondo, nè le àncore che si aggiunsero più tardi. Il quarto campo conteneva *las armas vuestras que soliades tener*, e supposi che Cristoforo Colombo, non avendone conoscenza, lo sopprimesse addirittura e si limitasse a dividere lo stemma nei tre quarti indicati nella *Real Cédula*. Questa mia opinione era avvalorata dall'autorità del famoso Argote de Molina [1] e di altri scrittori che ci diedero lo stemma dello scopritore, partito di Castiglia e di Leon innestato in punta, con le isole su onde marine.

Già in altri miei scritti parlai delle diversità di stemmi attribuiti a Cristoforo Colombo dai diversi autori, e non giova ora alla mia tesi il ritornare su questo argomento. Mi basti indicare che il solo Fra Bartolomeo de las Casas, vescovo di Chiapa, [2] si approssimò alla verità perchè descrisse lo stemma: inquartato nel 1° di rosso al castello d'oro; nel 2° d'argento al leone dorato; nel 3° un mare d'azzurro e cinque isole dorate, nel 4° d'oro alla banda d'azzurro.

Oggi ho potuto avere copia esatta dello stemma che gli araldi spagnuoli dipinsero sulla *Real Cedula*, e non può rimanere alcun dubbio: Cristoforo Colombo conosceva il proprio stemma gentilizio e lo comunicò agli estensori del diploma!

[1] *Nobleza de la Andalucia* – Sevilla, 1588. P. II.

[2] *Historia de las Indias*, (pubblicata dal Marchese di Fuensalda del Valle -- Madrid, 1875, Genesta in f. — T. I., pag. 42).

Era d'oro alla banda d'azzurro col capo di rosso.

Era lo stemma dei Colombo di Piacenza!

*
* *

Ecco dunque un nuovo documento di non scarso interesse che, mentre distrugge la tesi da me sostenuta venti anni fa, riguardo alla composizione dello stemma, rafforza quella che da venti anni sostengo circa la *piacentinità* di origine di Cristoforo Colombo.

Il conte Giuseppe Nasalli Rocca [1], il compianto professor Luigi Ambiveri, per autorità del Padre Charlevoix, che nel 1733 scriveva che Colombo aggiunse ai quarti di concessione l'arma *des anciens Colomb de Plaisance,* affermarono senza altre prove questo fatto, erano dunque nel vero, e sono lieto di proclamarlo.

Se Cristoforo Colombo non avesse conosciuto il proprio stemma gentilizio i Re d'armi spagnuoli gli avrebbero composto un'arma parlante; gli avrebbero attribuito lo stemma di omonima famiglia illustre, ma non avrebbero trovato lo stemma poco noto dei Colombo piacentini.

L'araldica presta ancora una volta servizio non lieve agli studiosi, poichè conferma la tanto discussa origine piacentina del grande ammiraglio.

*
* *

Riassumerò ora le altre prove che unite a quella araldica da me presentata, valgano a dimostrare tale origine.

Fernando Colón, figlio di Cristoforo, nelle *Historie* del padre suo [3] dice circa la patria di questi " Per lo che alcuni che in una " certa maniera pensano oscurare la sua fama dicono che fu di " Nervi, altri che di Cugureo et altri che di Bugiasco che tutti " sono luoghi piccioli presso alla città di Genova et nella sua " stessa riviera et altri che vogliono esaltarlo più dicono che " era Saonese et altri Genovese et *ancor quelli che più sagliono*

[1] *Per le vie di Piacenza* - 1882.

[2] *Della piacentinità di Cristoforo Colombo* - Piacenza, 1882.

[3] Cap. I, p. 2, ed. di Venezia, 1709 della *Historie del Sig.r D. Fernando Colombo,* ecc.

“ *sopra il vento lo fanno di Piacenza et nella qual città sono* “ *alcune honorate persone di* **sua famiglia** *et sepulture con* **arme** “ *et lettere di Colombo...*„.

Queste *Historie* non erano ancora pubblicate quando il piacentino Marinoni [1] scriveva:

Cui mecum patria est eadem generose Columbe
Cujus avos olim praeclara Placentia misit...

Oviedo y Valdés contemporaneo di Colombo [2] afferma che gli antenati dello scopritore erano oriundi da *Placencia ciudad de Lombardia.*

Anche il P. Riccioli [3] lo dice: *ex placentina stirpe oriundus* ma scrisse forse sulle traccie dell'abate Pier Maria Campi [4] che nella sua lunga dissertazione sulla patria di Cristoforo Colombo volle rivendicare a Piacenza l'onore di aver dato i natali all'immortale scopritore di America. Produsse documenti, stabilì l'albero genealogico dei Colombo di Pradello di Piacenza e con molti argomenti, non tutti felici, sostenne la sua tesi che fino ad oggi trovò increduli e difensori.

Prima di lui Girolamo Benzoni e Pietro Martire d'Anghiera, contemporanei dello scopritore affermano essere questi oriundo da Piacenza e questa opinione trovò accettazione presso i tre sommi storici Muratori, Tiraboschi e Cantù.

Il primo nel XXIII tomo del *Rerum It. Script.* scrive: “ Negligenda non sunt quae Petrus Maria Campius T. III Hi- “ storiae Placentinae disseruit de patria Columbi: hunc enim “ honorem Placentiae tribuendum et ipse contendit „.

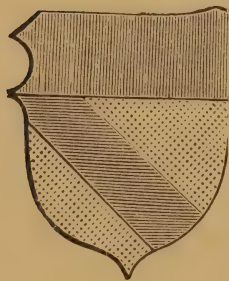
E Girolamo Tiraboschi nella sua *Storia della letteratura it.*, vol. VI, P. I, cap. 6, dice: “ Non è impossibile di conciliare i “ monumenti piacentini con que' de' genovesi e di dividere fra “ questi la gloria di aver dato alla luce lo scopritore dell'Ame- “ rica...„.

[1] Viterbo, 1583.
[2] *Historia de las Indias*, Lib. II, c. II.
[3] *Chronologie reformate*, tom. II, p. 191.
[4] *Storia ecclesiastica di Piacenza*, tom. III.

“ Cristoforo trasse la sua origine da Pradello nel piacen-
“ tino, ma nacque nel genovesato e da famiglia colà trasportata
“ da più anni „.

L'illustre Cesare Cantù lo dice “ nato di nobil casa pia-
“ centina che impoverita nelle guerre di Lombardia erasi ap-
“ plicata al mare [1] „.

Non si deve dimenticare inoltre, che quando Cristoforo andò in Portogallo fu raccomandato al Pallastrelli oriundo piacentino e ne sposò la figlia.

Finalmente, lo stemma che qui riproduciamo ci dimostra pienamente che le testimonianze e le opinioni di gravi scrittori contemporanei sono veritiere e che Cristoforo Colombo ebbe antenati piacentini.

Dei Colombo di Piacenza si hanno antiche ed onorevoli memorie. Lo storico Herrera [2] il Conte Roselly de Lorgues [3] ed altri autori, confermano l'opinione del Cantù circa l'origine lombarda dello scopritore di America, citando documenti che ricordano la donazione fatta nel 904 dall'Imperatore Ottone II ai conti Pietro, Giovanni ed Alessandro Colombo. I loro discendenti *impoveriti dalle guerre di Lombardia*, come dice il Cantù, si sparsero in varie provincie. e nel 1106 fra i fondatori della chiesa ed ospedale di San Matteo di Piacenza, figurano Gezo e Borningo Colombo, nepoti di Pagano de Muglano. Nei secoli successivi questa famiglia innalzò la Torre, ai tempi del Campi, detta ancora dei Colombo, nella terra di Pradello, presso Piacenza. Varî rogiti autentici ricordano i nomi di Ruffino Colombo di Alberto (1445), Guglielmo, Giorgio, Antonino e Bertolino (1453) quest'ultimo padre di Giovanni ed avo di Domenico che si vorrebbe padre di Cristoforo.

Il conte Guglielmo Anguissola, nella sua lettera inserita in questa Rivista nell'aprile 1903, riporta il sunto di un do-

[1] *Storia degl'Italiani*, Torino, 1858, p. 1106.

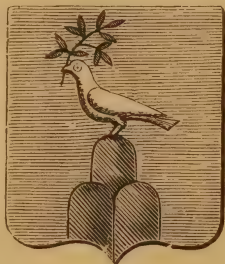
[2] *Historia general de los hechos de los castellanos en las islas y tierra firme del Mar Océano*, Madrid, 1730, in f.

[3] *Histoire de Christophe Colombo*, Vol. I. pag. 3.

cumento del 5 febbraio 1505, stipulato nel Castello del Magnifico Annibale Anguissola presso Piacenza, in cui figura Cristoforo Colombo gentiluomo piacentino.

Il nome di Cristoforo era comune ai Colombo di Pradello ed il Campi cita un rogito del notaio Vincenzo Granelli del 31 ottobre 1509 in cui sono nominati Giovanni Colombo qm̃ Cristoforo e Cristoforo Colombo di Giovanni.

Nel 1558 vivevano a Bettola, Cristoforo Colombo di Pietro; Guglielmo Colombo padre di Cristoforo e Saverio Colombo padre di un terzo Cristoforo (Regist. pubbl. aestimi ap. Campi op. cit. II, 235). Più tardi, Cristoforo di Gianandrea; Filippo di altro Cristoforo; Gian Cristoforo fu Gerardo; Cristoforo fu Bartolino (rog. Raffaele Boccaci not. piacentino 26 maggio 1579 e Francesco Gualandi not. piac. 8 ag. 1581).

Se l'abate Campi non riuscì a dimostrare che Pradello ebbe l'insigne onore di dare i natali allo scopritore di America, provò con documenti autentici l'antichità dei Colombo e la loro consanguinità con i Conti di Cuccaro. Il documento Anguissola si riferisce ad uno dei due Cristofori ricordati nel rogito Granelli del 31 ott. 1509 e dimostra la condizione nobile della famiglia. Il ramo di Bettola in quel diPradello si estinse in Don Antonio Colombo prete, dottore, letterato e poeta, incoronato dall' Imperatore Mattia, che lo creò conte palatino e gli concedette di aggiungere al proprio stemma della banda azzurra, una colomba con ramo d'ulivo posta su tre monti nell'azzurro campo, e per cimiero un busto d'uomo con corona d'alloro, come diffusamente ne parla lo stesso abate Campi.

Quando dedicai al Municipio di Piacenza il mio volumetto sulla patria e la tomba di Cristoforo Colombo, potevo avere ancora qualche dubbio. Oggi chiudo questo scritto col profondo convincimento che Cristoforo Colombo ebbe origine piacentina.

FERRUCCIO PASINI FRASSONI.

RICONOSCIMENTO DEL SEDILE CHIUSO

DELLA CITTÀ DI TROPEA

Nel sovrano editto del 25 aprile 1800 col quale Re Ferdinando intese riformare la nobiltà del Regno di Napoli, fu prescritto doversi fondare, fra gli altri, un Registro per le famiglie appartenenti alle *Nobiltà o Piazze chiuse*, cioè a quei Collegi di Nobili che avessero il particolare privilegio delle aggregazioni, senza intervento del rappresentante governativo, ma con sanzione sovrana, per cui la nobiltà risultante dalla aggregazione rimanesse meglio convalidata.

Varie corporazioni nobiliari si affrettarono a far dichiarare il loro diritto per godere della sovrana concessione e fra esse fu quella della città di Tropea.

Questa piccola città marittima, appartenente oggi alla provincia di Catanzaro, circondario di Monteleone, conta, secondo l'ultimo censimento, 6264 abitanti. È chiesa vescovile suffraganea dell'arcivescovato di Reggio, sede di Pretura e di Ufficio di Registro, nonchè capoluogo di Collegio elettorale. È nota per la pesca di corallo come anche per le sue manifatture, particolarmente in seterie, tele e coperte di lana.

Il privilegio della sua Nobiltà civica, che a questa attribuiva la qualità (come allora dicevasi) di Sedile chiuso, non era del tutto ignoto nella storia, poichè nel Dizionario geografico istorico del Sacco, edito in Napoli nel 1796 dicesi possedere la città di Tropea “ un Sedile di Nobiltà serrata di sole ventidue famiglie Nobili „.

Questo Sedile era denominato di Portercole perchè secondo una favolosa rapportazione la città sarebbe stata fondata da Ercole che le diede il nome di Porto d'Ercole.

Intanto ben s'avvisarono i componenti tale Sedile di farne dichiarare il privilegio della chiusura a norma della sovrana determinazione. E all'oggetto avanzarono regolare istanza al Tribunale conservatore della Nobiltà del Regno, istituito per lo stesso cennato editto del 25 aprile 1800.

Questo Tribunale, a cui secondo la disposizione sovrana dovea darsi “ il trattamento di Eccellenza „ era chiamato a “ eseguire preparare e proporre tutti quegli ordini „ che il Re avesse creduto impartire in relazione alle date riformative ordinanze e dovea essere composto di “ distinti e probi cavalieri riconosciuti pel loro attaccamento alla Corona e per le loro massime e sentimenti di onoratezza „. Esso fu così costituito:

Presidente: Marchese del Vasto: *Ministri Consiglieri:* Principe di Canosa — Duca di Regina — Duca d'Ascoli — Principe di Sannicandro — Principe di Bisignano — Duca di Miranda — Marchese di Brienza; *Fiscale:* Marchese di Fuscaldo; *Depositario:* D. Troiano Mormile; *Segretario:* Marchese Francesco Orlando; *Procuratori Fiscali:* D. Daniele Tartaglia — D. Emanuele De Ciutiis; *Razionale:* D. Domenico Caropreso; *Araldo:* D. Michele Pastina; *Attuarii:* D. Francesco Daniele — D. Vincenzo Pisani — D. Giuseppe Guadagni — D. Salvatore Sanfestino.

Fra i consiglieri delegavasi il relatore della causa, che in quella del Sedile di Tropea fu il Principe di Canosa, il quale incaricò a studiare i documenti persona competentissima, come si rileva dalle osservazioni contenute nel rapporto. Questo rapporto, che in copia presso di noi si conserva e che amiamo rendere di pubblica conoscenza, fu favorevole agli istanti, per modo che dopo la relativa proposta del Segretario Orlando, il Supremo Tribunale emise analoga decisione, la quale fu sottoscritta, fra gli altri, dall'Attuario Francesco Daniele. Non sapremmo se fosse quel Daniele Regio Istoriografo e Segretario dell'Accademia di storia e di antichità in Napoli, morto nel 1812.

Ecco intanto il promesso rapporto con la seguìta decisione del Supremo Tribunale:

All' Ecc.mo Sig. Principe di Canosa Consigliere del Supremo Tribunale Conservatore delle Nobiltà del Regno di Napoli, Commissario.

Mi è stato da V. E. con atto formato in seguito del riscontro delle Carte esibite dalli Deputati del Sedile di Tropea nel Processo attitato nel Supremo Tribunale Conservatore della Nobiltà napoletana presso l'Attuario Daniele imposto che avessi esaminato e riferito sulla validità e verità di queste carte.

In pronta ubidienza di tali venerati comandi, dopo aver fatto, secondo l'arte critica e diplomatica prescrive, il più minuto esame e la più seria applicazione su di esse, penso di dividere queste in due classi.

Prima dunque parlerò di quelle carte ch'esistono registrate nell'archivio della R. Cancelleria ed in secondo luogo di quelle che sono state estratte da qualche carta originale o da protocolli o libri dalli Deputati esibibiti.

La carta che esiste a fog.° 13 del Processo contiene una copia di aggregazione fatta al Sedile di Tropea al 4 marzo 1672 di D. Giuseppe Cosentino de' Marchesi d'Ajeta; questa è stata estratta dal libro de' generali parlamenti, che principia dall'anno 1668 e termina al 1697. ed ivi a fol. 45 ritrovasi registrata la carta sud.ª Il libro è ben costruito, munito delle necessarie firme, onde non se le potrebbe giustamente negare la dovuta fede. Ma con questa carta vi è un'autentica maggiore, perchè in essa è inserita una R. Cedola colla quale si concede al Sedile sud.° la licenza di poter aggregare la famiglia Cosentino e questa Cedola oltrechè è stata originalmente esibita, ritrovasi registrata nell'archivio della R. Cancelleria nel libro XII *literarum Suae Majestatis* dall'anno 1670 al 1672 al fol. 88 sebbene nella copia esibita siano corsi degli errori di scrivere che niente però guasta il senso. È dunque sicuro che su tal carta non può cader dubbio alcuno.

La carta presentata al fol. 19 è stata estratta da un altro libro di parlamenti che principia dall' anno 1698 e termina nel 1742, al fol. 7; qual libro è similmente ben costruito e colle firme originali, come quello di sopra descritto, quanto basterebbe ad accreditare la carta che n'è stata estratta, che contiene unitamente colla carta presentata al fol. 16, estratta dal libro stesso, due conclusioni fatte per la reintegra della famiglia Frezza nobile napoletana della Piazza di Nido, al Sedile di Tropea; ma vi è dippiù che i decreti del Callaterale per la reintegrazione sud.ª inseriti nelle conclusioni, ritrovansi registrati nell'archivio della Cancelleria uno nel libro *Partium* 25 dell'anno 1699 al fol. 79 a t.° e l'altro nel libro *Decretorum* 124 del 1699 al fol. 85, dunque non può nemmeno dubitarsi della validità e verità di tali carte.

Nel fol. poi 50 del Processo esiste una copia delle Capitolazioni vetimate in publico parlamento in Tropea nel 1703 roborate di Regio assenso che ci dicono estratte dal loro originale esistente in un protocollo del q.m Not. Antonio Sgruglio dell'anno 1703, ho osservato minutamente il proto-

collo sud.° ch'è di carte scritte num.° 88 e munito nell'ultima pagina dell'atto della visita, ed ivi a fol. 54 fin al fol. 56 esistono le capitolazioni suddette col Regio assenso originale roborato da tutte le necessarie solennità. Ho voluto vedere se nella Real Cancelleria esisteva il registro di tal assenso ed ho ritrovato registrate così le capitolazioni come l'assenso stesso al libro *Partium* XI del 1703 fol. 62 a t.° ed avendo minutamente riscontrato corrisponde bene colla copia presentata negli atti a riserva, che dove nella pagina 53 luogo segnato si legge *et Honorati* nel registro di Cancelleria dice *tantum* e tal parola sembra accomodata anche nell'orignale esistente nel protocollo a fol. 53 a t. La carta dunque non ammette dubbiezza alcuna e la parola sopracitata a me sembra che niente abbia a che fare colla presente causa.

Ho parlato fin qui come ho premesso di tutte quelle carte, il registro delle quali trovasi esistente nell'archivio della Real Cancelleria; passo dunque a parlare delle altre carte presentate nel Processo ed a me da V. E. commesse di verificare ed esaminare. Un po' più lungo debba essere nell'esaminare le carte presentate nel fas. 115, 117, 118 e 119 del Processo che contengono un privilegio di Alfonso II d'Aragona di alcune grazie concedute alla città di Tropea una lett.ª di Ferdinando II d'Aragona e due privilegi di Ferdinando il Cattolico; sono queste estratte da un antico libro in pergamena dove ritrovansi trascritte unitamente ad altri Privilegi appartenenti alla stessa città ed autenticate da Not. Filippo Storopoli, che si dice Regio ed apostolico Notaio, e che asserisce di aver tutto estratto dagli originali; non ho potuto verificare la firma di d.° Not.° per non aver sotto gli occhi nessun protocollo e altre carte di costui per confirmarla. Ma io son di opinione che prescendendo dall'autentica del Not.° un tal libro sia un di quelli che i scrittori in diplomatica chiamano *diplomataria*, che come il chiarissimo Mabillon ci fa sapere fin dal x secolo incominciarono a mettersi in uso in Francia e poco dopo anche nel nostro Regno, come nel rivoltare le antiche carte mi è occorso qualche volta di vedere: *De re diplom. lib. III, cap. V*, § *2*.

Copiavansi in questi libri fedelmente gli antichi diplomi per non essere in circostanze in ogni occasione dar di mano agli originali e per conservarsi la memoria delle cose contenute negli originali stessi che, o, per l'antichità, o per quelle altre vicende che sogliono nelle cose umane accadere, fossero andati a sperdersi, come appunto è alla città di Tropea succeduto, così, fra gli altri, ci avvisa il dotto Federico Lorenzo Laugeri: *Incepere*, egli dice, *esigere diplomatoria quibus integrim instrumenti tenorem conscribebam ne tam facile documenta vel incendio, furtivis muribus, nascentium ex pulvere ac situ aut putredine vermiculorum dentibus, aliisque casibus quibus facilis haec materia pergamenum scilicet sive membrana aut charta obnoxia est depereant atque una quoque descriptorum instrumentorum in loco publico asservatorum peritura esset auctoritas. Legen dis. sert. De prob. p. docum.ª archiv. p. 72.*

Molti altri nomi ebbero codesti libri dove copiavansi gli antichi diplomi presso i scrittori della mezzana età e presso i diplomatici, cioè di *Pancarte* o sia *Pantocarte*, *Chartularia*, *Antiquaria*, *Registraria*. *Autigrapha*. *Regesta* o altri che veder possonsi presso gli eruditi scrittori Ducange, Mabillon, e particolarmente presso il Ludxig: *Reliq. M. S. med, aevi*, tom. I pref. § IX.

Lunga questione vi è stata fra i scrittori che fede meritar dovessero libri di questa natura, i quali non fossero stati convalidati o da qualche R. Diploma o da estratti di pubblici notari, e troppo lungo sarei se volessi distesamente rapportare le opinioni degli eruditi in Deplomatica su tal suggetto che per maggior parte sono rapportati dal dotto Giovanni Wilelmo Waldschmidt: *De probat.e per diplomatoria.* Ma quel che è certo però, il lodato Mabillon, parlando de libri di simil sorte, così va dicendo: *Si res œquis animis expendatur non posse eis in foro juxtam fidem denegari maxime si vetusta sint et longe ante primam controversiae qua de agitur origine descriptae Primo enim longam rei possessionem ac proinde prascriptionem isdem probari qui titulis jure comprobatur, sit deinde si mortui hominis diarium, si mercatorum indices libelli in causis forensibus obtinent nullam rationem apparere, cur non idem vetustis illis codicibus tribuendum sit.* E poco appresso, l'istesso lodato autore, saviamente riflette: *Nec sane aequum esset ut amissis semel autografis (que cum effragilis materia constant varisque casibus obnoxia) simil periret instrumentorum ac recognitorum auctoritas quae vis nullo alio modo universim resarciri poterant. — De re diplom. lib. III*, § *X*.

Ciò posto, trattandosi particolarmente di carte che, a parer mio, poco o niente contribuiscono per la causa presente, uniforme è il mio parere a quello del citato chiarissimo autore, cioè queste carte qualche fede meritar debbano.

Al foglio 161 è stata esibita copia di un previlegio di Ferdinando I d'Aragona de 20 febbraio 1459, che contiene alcune grazie ottenute da quel Sovrano da' Nobili Uomini Nardello Pignatello e Luigi Galluppi, Sindaci dell'Università di Tropea a favore della città istessa, mi è stato anche esibito l'originale della Carta sud.a in pergamena, ed avendolo con molta minutezza esaminato lo stile, l'ortografia, il carattere di questa Carta così nel latino, come nel volgare idioma, ho ritrovato tutto uniforme all'epoca ed alla data che porta, come chiaramente può vedersi da molte altre carte di simil tempo esistenti, così nel grande archivio della Reg. Camera come in quello della Real Cancelleria, le date e le indizioni anche vanno bene, giacchè nel 1459 correva veramente l'indizione settima e l'anno secondo del Regno di Ferdinando I d'Aragona che trovasi notato nella Carta suddetta; e gli Ufficiali e Ministri che firmano la Carta sono anche quelli che ritrovansi in altre Carte di quell'epoca, e finalmente vi si vede la firma originale del Re Ferdinando che in tutto è conforme alle altre firme di quel Sovrano. La pergamena è alquanto logora dal tempo, ma da un occhio

perito vi si legge benissimo quanto nella copia ravvisasi, la giudico pertanto genuina ed esente da qualunque dubbio.

Per quanto appartiensi al privilegio dell'Imperator Carlo V del dì 21 marzo 1530 esecutoriato in Regno a 13 giugno dello stesso anno, copia del quale ritrovasi presentata nel processo al foglio 101 sino al foglio 142 non ho potuto riscontrarlo colli libri di Cancelleria, giacchè il *privilegiorum* e libro decimo *literarum Regiarum* non esistono più in quell'archivio; ma essendomi stato esibito l'originale privilegio e sua esecutoria in pergamena, che contiene una conferma di molti privilegi conceduti dai diversi Sovrani di questo Regno alla città di Tropea, ho minutamente esaminato le firme de Regenti di Collaterale del vice Protonotario Francesco Loffredo e particolarmente di Bernardino Martirano, segretario allora del Regno e del Tesoriere Generale Alfonso Sanchez, l'ho ritrovate in tutto uniformi alle firme di costoro che leggonsi in varie Carte nei nostri Reali Archivi, talchè a me sembra che dell'autenticità e verità di questa Carta non può affatto dubitarsi.

Le carte presentate nel processo al fol. 30, 31 che contengono l'elezione degli Officiali della Piazza de Nobili del Sedile di Portercole sono state esemplate da un libro delle conclusioni della Piazza sud.ª che principia dal 1730 e termina al 1797 foliato fino al N.° 95, sebbene vi sia qualche carta bianca per lo mezzo e ben condizionato e colle firme necessarie de 5 della detta Piazza e del Segretario ed ivi ai fogli 14 a tergo, sessantuno e 95, si leggono gli originali delle carte presentate, contro delle quali non sembrami esservi motivo alcuno di dubbiezza per la loro verità ed autenticità.

Dallo stesso libro finalmente sono state estratte le carte presentate al foglio 37 fino al foglio 49 ed esistono nel libro sud.° dal fol. 1 fino al fol. 9 e contengono alcuni stabilimenti fatti per lo Sedile di Tropea nel 1740 e sono muniti delle firme de 5 Nobili e dal Segretario egualmente come sopra descritte. Dunque a me non sembra potersi nemmeno di queste dubitare, particolarmente perchè sono fatte in seguito delle Capitolazioni del 1703 sopramentovate munite di R. Assenso e registrate nel R. Archivio della Cancelleria, come sopra ho avvertito.

E questo è quanto ho creduto brevemente dire in disimpegno del mio dovere, sottomettendo sempre però il mio debole parere alla savia mente di V. E. e dell'Ecc.mo Tribunale, mentre col più profondo ossequio ho l'onore di rassegnarmi. Di V.ª E.ª. – Napoli, 21 aprile 1803...

A dì 15 Maggio 1803. Vista la presente Relazione e tutti gli atti, il Fisco fa istanza proporsi ed essere inteso, salvo ecc. Senza pregiudizio ecc. Divot.° ed obbl.° Ser. V.° Francesco Orlando.

A dì 11 Giugno 1803. Fattosi del tutto parola nel Supremo Tribunale Conservatore della Nobiltà Napoletana da S. E. il Signor Principe di Canosa consigl. e commissario.

Visti gli atti, e particolarmente l'aggregazione della Famiglia de Settis nel 1461 fol. 54 a tergo e le altre susseguenti aggregazioni fol. 16 e 19, le

Capitolazioni roborate di R. Assenso del 1567 e 1703, fol. 33 a 38 e fol. 50 a 56, le conclusioni per gli affari di Nobiltà senza intervento di veruno Reg.° Ministro fol. 30, 31 e 102, li documenti presentati fol. 177 a 188.

Visto che le famiglie comparse nel presente giudizio, fol. 21 a 24, tutte sono le stesse descritte nel 1567 fol. 37 a t.° oltre le poche come sopra aggregate.

Visto il riscontro delle carte presentate fol. 165 e la Relazione su di esse del nostro Mag.° Segretario fol. 167.

Inteso il Fisco,

Dal d.° Supremo Tribunale si è dichiarato e stabilito che si riconosca per chiuso il Sedile di Portercole della città di Tropea, che le famiglie in esso godenti prima del mese di Aprile 1800 debbano aver luogo nei registri nobili ordinati da S. M. D. G. coll'editto del mese di Aprile 1800, con che però, per esecuzione di Real Dispaccio di Settembre di d.° anno si presentino dalla Piazza med.ª le note degli Individui delle Famiglie attualmente esistenti che godono e godevano, come si è detto, nel Sedile prima del cennato mese di Aprile 1800, verificate e legalizzate dal R.° Governatore per umiliarsi a S. M. per la sua Reale approvazione. Salvi i dritti degli Onorati a tenore delle Capitolazioni suddette E il presente decreto si notifichi al Mag.° Procuratore del Fisco. E così, ecc. — IL PRINCIPE DI CANOSA — FRANCESCO ORLANDO, *segr.io* — FRANCESCO DANIELE.

In seguito a tale decisione, il Tribunale Conservatore della Nobiltà, avuta la nota degli appartenenti al Sedile di Tropea, la trasmise al Re perchè, ove altrimenti non gli fosse sembrato, si fosse compiaciuto di approvarla per la relativa iscrizione nel Registro delle Piazze chiuse. Non essendo mancata la sovrana approvazione, i voti dei componenti la Nobiltà di Tropea furono al fine esauditi.

Questo fatto ai nostri giorni ha portato di conseguenza che ai nobili di Tropea fosse attribuito il titolo di patrizio, poichè, nelle massime di legislazione nobiliare approvate dalla Consulta Araldica e sanzionate dall'attuale Governo, nella spettanza dei titoli nel Napoletano, è prescritto dover essere riconosciute " patriziali le famiglie che all'abolizione dei Sedili „ fossero in possesso di quella onorificenza proveniente da Nobiltà civiche, state poi da competenti tribunali dichiarati *Sedili chiusi*, come alle altre che fossero in simile possesso per dichiarazione e riconoscimento della Consulta Araldica.

GIUSEPPE RIVERA.

LA NOBLESSE D'AVIGNON ET DU COMTÉ-VÉNAISSIN

DEUXIÈME PARTIE.

LES CHARGES ANOBLISSANTES

(Contin. voir num. préced.)

—

XIII.

Le Trésorier-Général de la Chambre Apostolique de Carpentras.

Le trésorier général de la Chambre Apostolique de Carpentras avait le titre de Conseiller de Sa Sainteté et jouissait de la noblesse héréditaire, en vertu d'un bref pontifical du 30 septembre 1785. [1] Il portait anciennement le titre de trésorier du Comté-Vénaissin.

J'ai relevé dans les Archives de la Chambre Apostolique qui se trouvent aux Archives départementales de Vaucluse, la liste suivante :

1, Pierre de Artisio, 1344.
2. Thomas de Lancialia, 1401.
3. Antoine de Neveis, 1470.
4. Pierre de Baroncelli, 1474.
5. Laurent de Parette et Guillaume de Casa, 1480.
6. Jean François de Franchotis, 1484.
7. Arnaud Altoviti, 1488.
8. Raymond de Altovita, 1489.
9. Pierre Filioli, 1500.
10. Raymond de la Baume, 1503.
11. Gaspard de Roquefort, 1505.
12. Laurent Strozzi, 1610.
13. André de Mirande, 1511.
14. Louis de Maziis, 1515.
15. Antoine de Fontanille, 1520,
16. François Gauthier, 1528.
17. Gabriel Belloni, 1536.
18. Pierre de Gelido, 1542–1545.
19. Marc Fortia, 1546–1568.
20. Raymond et Jacques Serre, 1568.
21. Raymond Serre. 1568–1588.
22. Raymond Serre et Richard Serre, son fils, 1590.
23. Alexandre et Jacques de Galiffet, 1591.

[1] Dans les lettres de provision, l'office est toujours déclaré noble, *officium nobile.* Voir B. C. mns. 766 f° 644; 749 f° 825–839 et 1755 f° 53.

24. Thomas Cayre et Laurent d'Agard, 1592.
25. Antoine de Salvan, 1602.
26. Charles de Seguins, Sgr de St.-Roman, 1603-1641.
27. Jean Petiti, 1608.
28. Jean Jacques de Seguins, 1628.
29. Jean Marie de Planchette de Piégon, 1647.
30. Jérôme de Gabrielli, comte de Bacarocca, 1643.
31. Charles, comte de Gabrielli, 1646.
32. Jean Antoine de Lisola, 1658.
33. Jean Pierre de Georges de Guillaumont, 1659.
34. Charles de Flelle, 1659.
35. Jean-Baptiste de Lantiany, 1674.
36. Joseph de Flelle, 1680-1699.
37. Pierre Siffrein de Gauthier, 1699-1700.
38. Pierre Martinel, 1718.
39. André de Balbani de Vaubonne, 24 novembre 1725.
40. Jean Paul Bonnefoy de Raoulx, 25 février 1736.
41. Jean Paul de Raoulx, 1747-1753.
42. Philippe Joseph François de Fabri de Saint-Véran.
43. Joseph François Charles Bouteille, 1767.
44. Joseph Charles de Raoulx, 16 mai 1766.
45. Joseph Pierre Bernard Elzéar Collet, 1774.
46. Jean Paul François Régis de Raoulx, co-seigneur de Loriol, chevalier de St.-Louis, 1784-1790.

XIV.

L'Avocat-général, procureur fiscal de la Chambre Apostolique de Carpentras.

L'Avocat-général de la Chambre Apostolique de Carpentras, qui prenait en même temps le titre de procureur-général fiscal, se qualifiait aussi Conseiller de Sa Sainteté. Il était consideré comme investi de la noblesse héréditaire par le seul fait de sa nomination. C'est en considération de ce privilège que Jean François de Sibour, titulaire de la charge au moment de l'occupation française, reçut des lettres de noblesse de Louis XV, en février 1770.

Voici la liste des titulaires que j'ai pu relever [1]:

1. Pierre Rivettes.
2. Antoine Bertrandi, ont successivement occupé cette charge avant 1454.
3. Elzèar Autardi l'occupait encore en 1474.
4. Jean Bonni en était pourvu en 1489.
5. Simon de Tributiis obtint sa nomination le 30 juin 1489.
6. Olivier Rollandi fut nommé lui-même le 8 février 1503.

[1] Voir B. C., mss. 749, f° 489.

Je trouve ensuite:

7. André Mitonis en 1513.
8. Gabriel de Mota.
9. Silvestre de Franchiis en 1514.
10. Gabriel de Seguins, 28 septembre 1523.
11. Sixte de Auria en 1550.
12. Esprit Rabasse, 16 mars 1554.
13. Jean Seguini ou de Seguins.
14. Roger de Seguins, 11 juillet 1579.
15. François d'Alleman, 27 octobre 1606.
16. Jean Roger de Seguins, 1606-1627.
17. Arnoul Gualteri, 1630.
18. Barthélemy Bergin, 26 septembre 1631.
19. Alexandre de Bergin, seigneur de Beauclos, lui succèda le 5 août 1659 et résigne ses fonctions le 23 décembre 1694 en faveur de:
20. Paul Aldonce de Rolerii.
21. Jean Charles de Roleri, son fils, fut nommé le 15 juillet 1729.
22. Jean François de Sibour, nommé le 20 novembre 1748, exerça jusqu'en 1768.
23. Jean Joseph François de Sibour, lui succèda en 1768.
24. François-Régis Joseph Charles Cottier était encore avocat général en 1789.

XV.

Le Secrétaire de la Chambre Apostolique de Carpentras.

Le Secrétaire ou Greffier de la Chambre Apostolique de Carpentras, décoré aussi du titre de Conseiller de Sa Sainteté, était anobli par ses fonctions et sa noblesse était transmissible à ses descendants, en vertu des deux brefs pontificaux des 20 juillet 1729 et 19 février 1788 [1].

Voici la liste des titulaires de l'office:

1. Elzéar Raphaëlis
2. et Jean Veroti ont exercé après l'année 1484.
3. Nicolas Lombardi et Antoine Javelli.
4. Jacques et Antoine Javelli, 3 juin 1529.
5. Antoine et Pierre Inguimberti, frères, 11 août 1553.
6. Louis de la Granerie, 11 juillet 1579.
7. Barthélemy Salvatoris, 2 décembre 1592.
8. Pierre d'Inguimbert.
9. Toussaint de Cohorn, 29 novembre 1552.
10. Jean de Cabanis, 24 novembre 1599.
11. Toussaint de Cabanis, nommé coadjuteur le 6 novembre 1611 et titulaire le 20 février 1632.
12. François de Paule de Cohorn, 22 octobre 1662.
13. Pierre de Cohorn, 17 juillet 1663.
14. Jean Pierre de Georges, 22 juillet 1665.
15. Joseph Philippe de Néri de Cohorn, 2 juillet 1678.

[1] B. C., mss. 766, f° 718 et 749, f° 675.

16. Etienne de Georges de Cabanis, 3 décembre 1697.
17. François de Paule de Cohorn, coadjuteur le 1er juin 1711 et titulaire le 8 décembre 1727.
18. Joseph Siffrein Martin vers 1750.
19. Charles Joseph Barcilon, 1755.
20. François Siffrein de Georges de Guillaumont
21. Joseph Etienne de Georges de Guillaumont, succède au précédent le 15 avril 1777 (B. C., mss. 766, f° 321).

XVI.

Le Chancelier ou Greffier de la Rectorie à Carpentras.

L'office de Chancelier ou Greffier de la Rectorie fut lui-même officiellement reconnu comme office noble, suivant bref pontifical du 15 mars 1777 (B. C., mss. 766, f° 108 et 227; et mss. 783, f° 489). Les importantes Archives de la Rectoire, qui se trouvent pèle-mèle dans les dépendances du Palais de Justice à Carpentras, n'ayant pas été classées encore, il ne m'a pas été possible de les consulter et d'établir un état complet des titulaires qui en ont occupé les fonctions.

Néanmoins, voici, faute de mieux, les noms que j'ai pu relever au cours de mes recherches:

1. Joseph de Bonadona se qualifiait greffier ou chancelier de la Rectorie en 1585.
2. André Barthoquin lui succèda dans sa charge dès l'année 1589; il était encore en exercice en 1632.
3. Henri Fermin occupait la même fonction vers 1673 et 1682.
4. Charles Joseph Devillario, ou de Villario, fut un de ses successeurs.
5. Joseph Louis Marc Antoine Devillario, ou de Villario, obtint la coadjutorerie en 1721 (B. C., mss. 784, f° 403).
6. Joseph Ignace Fermin parait lui succèder et occupait encore le poste en 1757.
7. Joseph Louis Devillario était titulaire en 1764.
8. Enfin Augustin Raymond d'Olivier fut le dernier titulaire jusqu'à la Révolution. C'est en sa faveur que Pie VI reconnut que l'office de Chancelier de la Rectorie était un office noble, tant pour le passé que pour l'avenir, suivant le bref du 15 mars 1777.

L'Intendant général de la Monnaie à Avignon.

Les Papes, comme Souverains temporels, frappaient monnaie dans leurs États de France et des ateliers monétaires existèrent à Avignon et à Carpentras.

L'administration de la monnaie à Avignon comprenait une série d'offices, généralement viagers en faveur de leurs titulaires, et qui avait à leur tête un fonctionnaire qui prenait, suivant l'époque, la qualité de maître, maître-général, prévôt-général et enfin d'intendant général de la monnaie. Les offices qui venaient en sous-ordre étaient ceux de Garde de la monnaie, de Contre-garde, de prévôt des ouvriers graveurs et de prévôt des ouvriers monnayeurs.

L'office d'Intendant général de la Monnaie était reconnu comme noble, ainsi que l'établit un bref pontifical du 24 janvier 1729. Toutefois, il résulte des lettres de noblesse accordées par Louis XV à M. de Roussel de Cassagne, en octobre 1769, pendant l'occupation française, qu'il était nécessaire, pour que la noblesse héréditaire fut acquise, que le titulaire mourut dans l'exercice de sa charge ou qu'il l'eut occupée pendant dix ans. (B. A. mss. 2155 n. 32) [1].

Voici les noms que j'ai pu recueillir des Intendants de la Monnaie, à Avignon:

1. Michel Ligon se qualifiait maître de la Monnaie en 1342

2. Manfred de Merle occupait la même fonction en 1492.

3. Noble Jean de Cocillis, dit Agaffin, damoiseau d'Avignon, se qualifiait lui-même prévôt général de la Monnaie en 1530, ainsi que ses successeurs.

4. Olivier de Cocillis, dit Agaffin, en 1531.

5. Pierre de Cocillis, dit Agaffin, nommé le 3 décembre 1533.

6. Jérôme Bordin, le 21 mars 1536.

[1] Les Archives de la Monnaie ont malheureusement disparu: M. Achard, archiviste de Vaucluse, a pu, cependant, réunir une série de documents précieux qui font partie, à la bibliothèque d'Avignon, des volumes manuscrits portant les numéros 1571 et 3150. M. Laugier, le savant et regretté conservateur du Cabinet des médailles de Marseille, a publié une étude remarquable sur les monnaies d'Avignon. M. Vallentin du Cheylard est lui-même l'auteur très-érudit d'un intéressant travail sur les ateliers monétaires d'Avignon, paru dans les Mémoires de l'Académie de Vaucluse, volume de 1889, page 81.

7. Jean Vigne, en 1595.

8. Louis de Pertuis, de 1629 à 1652.

9. Nicolas de Fallot de Beaumont prenait le titre de président de la Monnaie en 1694.

10° Joseph Dominique de Garcin.

11° Guillaume de Fallot de Beaumont, fils de Nicolas, succèda à Joseph Dominique de Garcin, et ésigna ses fonctions, le 15 juinr 1723, en faveur de:

12° Antoine François de Nalis, qui prend le titre d'intendant général de la Monnaie et en faveur duquel le pape reconnut son office comme noble, suivant son bref du 24 janvier 1729. (B. C. mss. 770 f. 489).

13. Enfin Jean-Baptiste Agricol de Roussel de Cassagne lui succèda en 1763 et fut le dernier titulaire de sa Charge. Louis XV, en conformité du bref de 1729, lui confèra des lettres de noblesse, pendant l'occupation française, en octobre 1769. (B. A. mss. 2155 f. 32 et B. C. mss. 749 f. 309).

J'ai terminé l'historique des charges qui ont permis aux Comtadins, sous le gouvernement paternel des Papes, d'arriver peu à la noblesse et à la considèration, et j'ai pu relever la longue liste des titulaires qui se sont succédés à ces divers offices. Des erreurs, des omissions surtout, ont du inévitablement se glisser dans un travail, ingrat par lui-même, et qui a demandé des recherches considérables.

Una invincible tristesse nous saisit, cependant, en clôturant ces pages. Il est douloureux de constater, en effet, combien peu ont survécu de toutes ces familles qui ont été la gloire de notre pays, et qui, partie, souvent d'une origine modeste mais toujours sans reproche, ont su créer une élite parmi les générations qui nous précédèrent. Una grande leçon se dégage, toutefois, de l'étude du passé. Si tant de noms illustres ou simplement honorables se sont éteints parmi nous, néanmoins leur exemple demeure, et le sillon commencé par nos aïeux trouvera, aujourd'hui comme autrefois, des continuateurs et des fidèles. La poète l'a dit en termes touchants et toujours vrais:

Tout périt ici-bas, hormis l'honneur et la vertu.

JULES DE TERRIS.

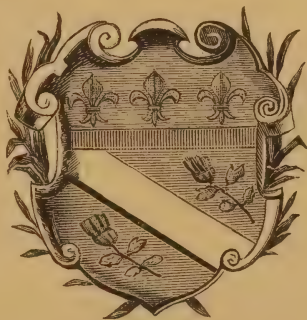
FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(Continuazione vedi numero precedente)

CARDELLI. — Vengono i Cardelli di Romagna, da Imola. La più antica memoria che io abbia di loro in Roma è del 1429 in un testamento rogato d'Antonio Mutio Not.° Archiospitalis Lateranensis, nel quale viene enunciato Cola Cardelli.

Nel 1448 Pietro Paolo Cardelli, Canonico Lateranense, fu mandato da quel Capitolo al Re di Francia come appare nell'Archivio.

Nel Catasto del Salvatore si legge: Dominus Sabba de Cardellis et D. Julianus de Cardellis recepti de anno 1482 [1]. Parentarono colli Federici dell'anno 1465. dell' 1469 colli Pani, dell' 1502 colli Minutoli, dell' 1507 colli Margani, dell' 1529

[1] Nel Repertorio del cav. Iacovacci troviamo il sunto di molti rogiti notarili che si riferiscono ai seguenti personaggi di casa Cardelli: 1436 Lellj Cardelli; 1448 Nicolaum Cardellum; 1452 Tutius Cardellus de regione Parionis sepultus est in Ecclesia Stae Agnetis de Agone; 1453 Colae Cardello Camerario; 1460 Joannes Marcus de Cardellis, Pater Colae de Cardellis, sepultus est in Ecclesia S.ti Thomae de regione Parionis; 1465 Nicolaum de Cardellis; 1478 Colam de Cardellis de regione Parionis; 1483 Nicolaum de Cardellis genitorem nobilium virorum Sabbae et Juliani; 1496 Aurelia uxor Stephanj D. Sabbae de Cardellis; 1500 Dno Petro q. Simonis de Cardellis de Lucca; 1501 Dna Francisca uxor q. Sabbae de Cardellis; 1510 Simon Cardello de Lucca. sepultus est in Ecclesia S.ti Laurentij in Damaso; 1513 Julius Stephani de Cardellis; 1513 Clemens de Cardellis; 1515 Petro Paulo Cardello nobili Romano, Canonico Lateran.; 1519 Carolus de Cardellis; 1520 Camillum de Cardellis; 1620 Theodorica uxor Julij de

colli Serragoni, dell' 1520 colli Crispi, dell' 1522 colli Catanei, dell' 1527 colli Boccapaduli, dell' 1531 colli Fabij, dell' 1532 colli Mileti, dell' 1538 colli Marcellini, dell' 1545 colli Leni, dell' 1558 colli Victorij, del 1575 colli Causi di Vicoaro, dell' 1584 colli Massimi.

Asdrubale Cardelli, fu servitore del Card. Pietro Aldrobandini, dal quale nel Pontificato di Clemente VIII ebbe una badia e fu chiamato Abbate. Dopo la morte di Clemente, risegnò la Badia con pensione, colla cui estinzione fece un buon peculio e prese moglie della quale lasciò . . . . che nelle prime nozze ebbe in moglie . . . . . . e nelle seconde . . . . . Il suo figlio . . . . . . pochi anni sono ebbe in moglie la figlia di Pietro Falconieri. Vive [1] . . . . e con il buon governo ha accresciuto mirabilmente la sostanza lasciatali dal Padre.

Negli istromenti sopradetti, vengono nominati del Rion di Parione, come negozianti in Dateria e Cancelleria, Giacomo Cardelli Abbreviatore, fabricò il palazzo in Campo Marzo hoggi del Gran Duca, tanto potevano le minute e le suppliche di quei tempi, colle quali furono fabricate molte case nobili e palazzi, tra le altre il palazzo degli Aldobrandini nel Corso, come riferiscono anche oggi le porte; la Casa degli Iacovazzi e molt'altre.

Cardellis; 1521 Faustinam de Cardellis; 1576 Jacobum Cardellum; 1530 D.nus Iacobus Cardellus, Secretarius Apostolicus sepultus est in Ecclesia Stae Trinitatis in Pincis; 1532 Annam qm. Iacobi de Cardellis; 1533 Joannem Baptistam de Cardellis; 1534 D. Julius de Cardellis; 1634 Testamentum Sebastianj de Cardellis; 1576 Illustres Dominos Alexandrum, Hieronymum et Octavium de Cardellis; 1584 Alexandrum q. b. m. Jo Petri de Cardellis, nobilem Rom.

[1] Ai tempi dell'Amayden, la famiglia Cardelli era rappresentata da Asdrubale Cardelli che fu Conservatore di Roma. Altri di questa casa occuparono quella cospicua carica municipale, cominciando dal suo stipite romano Cola Cardelli. Giuliano lo fu nel 1452, Gian Paolo nel 1556, Antonio nel 1730 e Francesco nel 1718. Furono inscritti fra i sessanta patrizi coscritti nella costituzione Benedettina e si conservarono fino ad oggi in persona di Saverio Cardelli, Conte di Montefiore, figlio del fu Conte Alessandro, cavaliere di Malta e di Enrichetta Contessa di Lützow. Altro ramo, erede dei Marchesi Cardelli-Collicola-Monthioni di Spoleto, si è stabilito in quella città in persona di Ferdinando marchese Cardelli-Collicola-Monthioni.

Asdrubale fabricò casa, non anche compita, nel Rione di Campo Marzo contigua alla fabricata da . . . .

La memoria di Giacomo Cardelli in lapide sepolcrale sta nella Cappella della Famiglia loro dedicata alla B. Vergine.

DEO SERVATORI
IACOBO CARDELLO EX CARDELLORUM NOBILI FOROCORNOLIEN. FAMILIA
A SECRETIS A BREVIBUS, A BULLATIS LITTERIS APOSTOLICIS SCRIBENDIS
RIARIJ S. R. E. CARD. CAMERARIJ
OB EJUS ET CORPORIS ET ANIMI REBUS IN AGENDIS INNUMERABILES DOTES
SEDULO ALUMNO USQ. ADEO GRATO
UT QUIS ALTER ILLORUM ALTERO PLUS INDIGUERIT INCERTUM SIT
QUI NATURAE, QUI VITAE, QUI LEGUM MUNERIBUS EXPLETIS
QUI PROLE SUA DOMO, SUO PECULIO URBEM XLII ANNOS.

Il Coleine nel Diario, sotto il 26 maggio 1556, così scrive " Fu fatta la mostra de Romani generale, foro radunati in campo, foro fra libardieri, Archibusieri e Picche 4950, cioè 340 file a nove per fila di Archibusieri e 210 fra picche et alebardieri. Era Conservatore Ianni Agostino Marcellino, Gio Pietro Cardello, Stefano de Vello, Ieronimo de Picchi Priore, Tiberio della Cisola Caporiona di Trastavere e lo Fratello Alfiero ".

Il Nuptiale dell'Altieri la riferisce tra le Famiglie nobili Romane.

L'arme è un campo azurro con una sbarra bianca declive, un Cardo sopra et uno di sotto; di sopra traversa una sbarra rossa, e sopra tre gigli di Francia [1].

Nella Parochia di S. Stefano alla chiavica, v'è memoria d'un Giovanni Cardelli Lucchese colla medesima arma.

D. O. M.
IOANNI LUCENSI PATRIA EX NOBILI CARDELLORUM
FAMILIA OPTIMIS MORIBUS, SUMMA BENIGNITATE
ET PIETATE INSIGNI, QUI QUATUOR LUSTRIS OFFICIUM
SCRIPTORIS APOSTOLICI LAUDABILITER EXERCUIT
ANIMAM REDDIDIT DEO ANNO DNI MDII

Corrisponde l'uffizio delle minute.

[1] L'arma dei Cardelli è d'azzurro alla banda d'argento, accostata da due cardi d'oro. Capo d'azzurro caricato di tre gigli d'oro e sostenuto da una fascia in divisa di rosso. Questo è il vero stemma antico, che talvolta venne alterato.

CARDUCCI. — Questa famiglia viene da Fiorenza [1], e ne trovo più memorie publiche in Roma, che private per essere

quivi nuova. Ne parla il Giovio nella Storia foglio 40 e segg., Bernardo Scardeoneo fol. 390, Alfonso Ulloa nella vita di Ferrante Gonzaga fol. 49, il Guicciardini fol. 173, il Summonte fol. 6, ma più degli altri il Segni nella storia di Fiorenza, ove fa menzione di più nobili Cittadini di Casa Carduccia, ma in particolare di un Baldassarre uomo di gran maneggio per la libertà contro i Medici, e fu più volte da quella Repubblica mandato Ambasciatore al Re di Francia, del quale detta Republica era parziale [2].

Nelle Memorie private, trovo che nell'anno 1571, parentò colli Ubaldini; dell' 1579 colli Cavalieri e del medesimo anno colli Orsini. Geronimo Carducci, oggi vivo, ebbe in moglie Lu-

[1] La famiglia dei Carducci era detta anticamente dei Buonajuti e secondo i prioristi fiorentini discese dai Conti di Petroio. Altri affermano che era detta dei Buonamici e prese nome da un Carduccio o Riccarduccio. Diede otto Gonfalonieri, trentatre Signori e molti Priori. Filippo Carducci, ebbe il privilegio dell'aquila imperiale nello stemma da Emanuele, Imperatore di Oriente, col titolo di Conte palatino e cavaliere aurato. Il ramo romano, portò lo stemma semplice che è fasciato d'argento e d'azzurro alla banda d'oro attraversante. Invece il ramo che ancora esiste a Taranto ed a Napoli, lo usa spaccato nel 1° l'aquila bicite d'oro in campo rosso degli Imperatori di Oriente e nel 2° dei Carducci.

I Carducci erano già estinti ai tempi di Benedetto XIV ed il Cavalier Iacovacci non ricorda che Filippo nel 1561, la nobile Laura di Filippo nel 1571 e Annibale Carduccio, nobile Romano, nel 1579.

[2] Altri uomini illustri sortirono da questa famiglia fra i quali Luca camaldolese, vescovo di Osimo, Francesco, Vescovo anch'esso e Giovan Battista Abate di San Quirico. Luca Francesco (1474), Baccio (1561), Mario (1571), Vincenzo (1598) e Bartolomeo, generale quest'ultimo dell'Artiglieria all'Assedio di Malta, furono tutti Cavalieri di San Giovanni Gerosolimitano, mentre Girolamo (1635) e Piero Francesco (1722) vestirono l'abito di Santo Stefano.

Altro ramo di Casa Carducci, si stabilì a Narni ed ereditò i benî della estinta famiglia Genuense col titolo di conte. Questo titolo fu concesso anche ai Carducci di Bari e di Taranto dal Granduca di Toscana, il 23 giugno 1850 in ricordo della loro origine fiorentina. I Carducci di Sicilia, baroni del Vescovo nel 1530, erano anch'essi un ramo di quelli di Firenze.

crezia Serlupi nelle prime nozze, e nelle seconde nozze Girolima Orsini detti della Scarpa, e dall'una e dall'altra numerosa, bella ed onorata prole.

Monsignore Francesco, il primo, è Vescovo di Campagna traslato poi alla Chiesa di Sulmona. Il 2° è Cornetta de Cavalligeri della Guardia del Papa. Il 3° Canonico di S. Gio. Laterano. Un'altro è Cavaliere di Malta e al presente Coppiere del Cardinale Trivulsi. Un'altro è Cameriere del Gran Duca di Firenze e Scalco del Principe Leopoldo, instrutto di molte virtù cavalleresche, cavalcare, giocare d'arme, etc.

Il Segni, come dicemmo, nelle Istorie di Firenze M. S. fa menzione di Baldassaro e Francesco Carducci fratelli ambedue popolari contro Palleschi; Francesco fu Confaloniere nove mesi e fu uomo impetuoso. Ne parla sinistramente il Guizzardini. Baldassare fu persona più aggiustata, la cui discendenza oggi è in Roma.

Luca Carducci, fu Vescovo d'Osimo del 1380, come apparisce nella med^a^ porta nella Chiesa di detta Città, e riferisce l'Abate Ughelli Istor. Sag. p^e^ 1, e l'Ammirato nella storia di Firenze.

LUCAS CARDUCCIUS EPUS AUXIMANUS ANNO MCCCLXXX

Il medesimo Ammirato riferisce un'altra memoria di Padova

BALTHASSAR CARDUCCIUS FLORENTINUS
IN PATAVINA ACCADEMIA PRIUS PONT. MAX. CESAREIQ. JURIS
ANTESIGNANUS LUDOVICA UXORI BENEMERITA POSUIT MDIX
EXTERNO... TUMULATA SOLO CARISSIMA CONIUX
HAEC SI FATA VOLENT, URNA DUOBUS ERIT.

E nella Chiesa di Santa Croce in Firenze si legge la seguente:

D. S.
IACOBO CECCO VIRO PROBO, ET CIVI DE REP.CA BENEMERITO
LEONARDA CARDUCCIA UXOR GRATISSIMA MARITO SUAVISSIMO F. C.
OBIJT ANNO MCCCCLXXXIX DIE XXIX

Un'altra memoria nella Chiesa della Minerva in Roma:

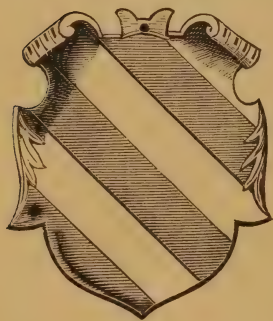
D. O. M.
FRATRI BARTHOLOMAEO CARDUCCIO FLORENTINO
MILITIS S. JOANNIS HIEROSOLYMITANI DOMI VIRTUTUM
ET GENERIS NOBILITATE CLARO, QUI CUM SAEPE IN BELLO STRENUE
SE GESSISSET, MOXDUM ROMAE NEGOCIIS R. EQUITUM HIEROSOLYMITANORUM
OPERAM NAVARET, IMMATURA MORTE PRAEREPTUS EST
VIXIT ANNOS XXXIX. OBIJT XXIX JUNIJ MDLXXVIII
ANNIBAL CARDUCCIUS FRATRI PATRUELI POSUIT.

Un'altra memoria in Roma in San Girolamo della Carità, con fregio, ed arme della famiglia:

D. O. M
PHILIPPO CARDUCCIO CIVI FLORENTINO, CUJUS FIDES ET PROBITAS
SINGULARIS IN PUBLICIS PRIVATISQUE REBUS SPECTATA SEMPER FUIT,
VIXIT AN. LXXII, OBIJT DIE X JULIJ 1561. CONSTANTIA UBALDINI
CONJUX, ET ANNIBAL FILIUS VIRO ET PATRI OPTIMO MOESTISSIMI POSUERUNT.

Da questo Filippo e Costanza, nacque Annibale, il quale maritò due sue figliole, Giulia a Fabio e Laura a Girolamo Orsini, ed egli ebbe in moglie Lavinia de' Cavalieri, da quali nacque Girolamo, oggi vivo, e Francesca monaca in Sant'Anna. Alessandro, l'altro figlio di Filippo, morì senza figli e fu sepolto in San Giovanni de' Fiorentini.

CARPEGNA. — I Carpegna con titolo di Conte, sono nobili ed antichi nell'Umbria, ovvero Romagna, sono divisi in due rami l'uno è del Card.e Ubrico [1] specchio di Santità e decoro del Sacro Collegio, l'altra del Conte Orazio, cavaliere molto onorato dell'abito di Santiago, ed ebbe onoratissime cariche di guerra in Fiandra, e nelle prime armi di Papa Urbano, fu Sergente maggiore del 3° di D. Antonio Barberino. Fu Cav.re di dolcissima conversazione, la quale in casa del Marchese Vincenzo Giusti-

[1] Il Cardinale Ulrico, era figlio del Conte Tommaso di Carpegna e di Vittoria Landriani, fu Vescovo di Gubbio nel 1630 ed ebbe il cappello nel 1634. Divenne Vescovo di Todi nel 1638, di Albano nel 1666, di

niani, ove concorreva il buono di Roma, isperimentai per molti anni.

Egli si fece Romano avendo in moglie . . . . e da essa, il Conte Gio. Francesco, che si casò con la nepote del Conte Michele Spada di Terni e da essa ha parecchi figlioli. Da pochi anni gli è succeduta la disgrazia della vista, essendo rimasto affatto cieco, nel che dagli amici, e da me in particolare, viene molto compassionato. Egli ha goduto e godono i figliuoli tutte le cariche del Popolo Romano.

Parla di questa famiglia Luca Contile ne' fatti di Cesare Maggi, f. 220 [1].

Frascati nel 1671, poi di Palestrina, di Sabina e di Porto. Morì a 84 anni nel 1679 e fu sepolto a Sant'Andrea della Valle nella Cappella Barberini.

Altro Cardinale di questa famiglia fu Gaspare di Carpegna, Arcivescovo di Nicea, Datario di Papa Clemente X che lo creò Cardinale nel 1670. Divenne poi vescovo di Sabina, Vicario di Roma e Vice Cancelliere di S. R. C. († 1714).

[1] Questa famiglia si estinse nel Conte Francesco Maria, il quale con testamento del 25 settembre 1747 nominò suo erede con l'obbligo di assumere il titolo di Conte di Carpegna, il nipote Antonio Gabrielli figlio di Laura di Carpegna e di Maria marchese Gabrielli.

Gli attuali Conti di Carpegna, sono dunque Gabrielli ed ereditarono nel 1865 i beni ed i titoli dei principi Falconieri. Il titolo di principe del S. R. I. appartenne anche ai Carpegna di Scavolino, per privilegio imperiale del 12 maggio 1685. Erano già patrizi romani dal 1559, ma furono mantenuti dalla Bolla Benedettina. La contea di Carpegna, costituì un vero principato indipendente fino al 1819.

Della nobiltà ed antichità di questa stirpe, non è il caso di intrattenerci poichè pur non essendo antica fra le romane, fu celebre nell'Umbria, dove è tradizione che Armileo signor di Carpegna, fosse Capitano di Odoacre re degli Eruli. L'autorevole Litta, scrisse i fasti di questa famiglia: ricordata da Dante in persona di Guido di Carpigna.

Lo stemma antichissimo dei Conti di Carpegna è bandato d'argento e d'azzurro.

(*Continua*). (Carlo Augusto Bertini).

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(Supplemento — *Vedi fasc. di luglio 1908*)

Albertolli di Bedano. — Famiglia illustrata da distinti artisti, primo dei quali rinviensi un Francesco che col figlio Michele esercitò in Aosta l'Architettura, edificando in quella città il vescovado e molti palazzi e chiese.

Alberto di Michele, ornò di splendidi stucchi il detto Episcopio ed eresse il magnifico ponte di Chatillon presso Aosta.

Maggior fama levò Giocondo Albertolli, fratello di Michele, nato nel 1742, ammaestrato dall'Accademia Parmense nella scultura e nella plastica. Lavorò in Toscana pel Granduca Leopoldo, poi nel palazzo di Corte in Milano e in questa città fu chiamato a professore di architettura ornamentale in Brera.

Decorò pure di stucchi gli appartamenti della nuova villa reale a Monza.

Nel 1807 venne da Napoleone I creato Cavaliere della Corona di Ferro e morì a 99 anni nel 1841. Ebbe onore di statua sotto i portici dell'Accademia Braidense.

Nipote a Giocondo fu Giacomo Albertolli, nato nel 1761, che riuscì valente architetto e successe nell' insegnamento all' illustre Piermarini, ma morì in giovane età.

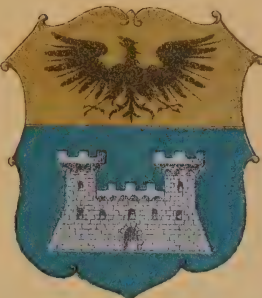
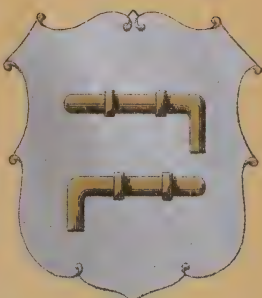
Altro nipote fu Ferdinando, ornalista e architetto di bella fama, che insegnò a Verona a Venezia ed a Milano ove eseguì pregievoli monumenti e morì nel 1844.

Badi, di Locarno. — Famiglia originaria di Cannobio sul Lago Maggiore.

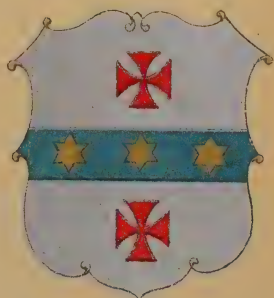
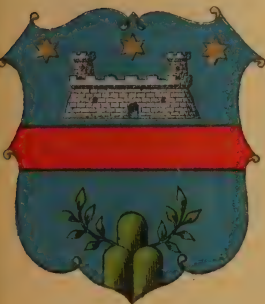
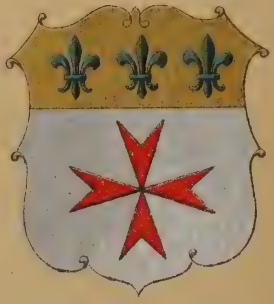
Arma: Di rosso alla fronda di foglie di semprevivo di verde, accompagnata da due gigli d'oro.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

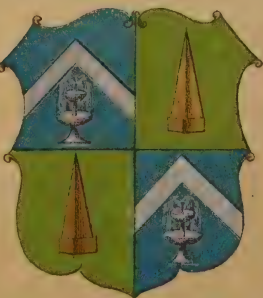
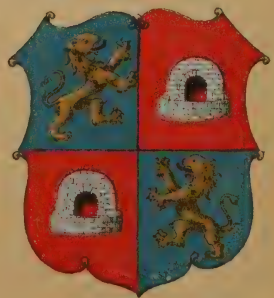
CASA (DELLA)
DI MÉLIDE

CASTAGNA
DI LUGANO

CASTELLI
DI MÉLIDE

CATENAZZI
DI MENDRISIO

CHICHERIO
DI BELLINZONA

DE MARCHI
DELLA COSTA
DI ASTANO

CIVELLI
DI PAMBIO

CONZA
DI LUGANO

CROCE (DELLA)
DI RIVA S. VITALE

DONATI
DI ASTANO

DUNI
DI ASCONA

FONTANA
DI MÉLIDE

FORNI
DI AIROLO

Bagutti, DI ROVIO. — Assai onorevole famiglia che produsse un pittore distinto in Gio Battista, nato 1744, il quale lavorò con successo in Mendrisio nella Chiesa di S. Sisinnio alla Torre ed eseguì altre opere alla Corte del Wurtemberg. Morì nel 1823 e il di lui figlio Abbondio, lavorò col padre nella detta Chiesa di Mendrisio eseguendo due lodati affreschi. È sua opera il grandioso quadro dell'episodio di Pietro Micca all'assedio di Torino, il quale si conserva nelle sale dell'Accademia di Brera in Milano.

L'abate Giuseppe Bagutti, si segnalò invece nell'educazione popolare e dal governo Austriaco venne chiamato a dirigere il primo stabilimento dei sordomuti in Milano, dove morì compianto nel 1837.

Arma: Di... a 3 bagutte? (maschere) di... moventi dalla punta, accompagnate in capo da un crescente montante fra due stelle di 5 raggi di...; col capo d'oro all'aquila di nero, sostenuto da un filetto in divisa di...

Bernasconi, DI CHIASSO.

Arma: Spaccato: nel I di rosso; nel II fasciato di 4 pezzi di verde e d'argento, ad un torrione d'oro, aperto di verde, caricante la prima fascia verde e il campo di rosso, merlato di due pezzi alla ghibellina e sostenente un'ancora a 2 uncini d'oro.

Berra, DI CERTENAGO. — Originarono da Milano e produssero un Domenico che riuscì economista di bella fama e lasciò vari scritti su quella scienza.

Emerse nella scultura Cesare Berra, morto a quarantotto anni nel 1898.

Era nato a Pietroburgo e studiò nell'Accademia di Brera in Milano, nella cui città lavorò assai lodato per vari monumenti funebri, come pure a Nizza.

Creò in Lugano una scuola di disegno e plastica, della quale fu Direttore, ed è opera sua il sarcofago che rinchiude la salma dell'Arcivescovo Zachat nella Chiesa di S. Maria degli Angeli.

Borella, DI MENDRISIO. — Patrizî mendrisiensi da cui uscì Francesco di Antonio Borella, nato intorno al 1756, uomo stimato ed apprezzato per le sue doti e per il suo patriottismo,

che gli valsero la carica di Vice-Prefetto di Mendrisio e fu nelle sue mani che i cittadini prestarono il 26 agosto 1798 il giuramento di fedeltà alla Repubblica Elvetica.

L'anno dopo, il partito Cisalpino essendo prevalso, egli venne rimosso. Morì nel 1817.

Da Andrea, suo figlio, nacque l'avvocato Francesco, giudice del Tribunale d'Appello del Cantone Ticino e da lui l'avvocato Achille, gia Sindaco di Mendrisio, Deputato al Gran Consiglio. Deputato al Consiglio Nazionale Elvetico, è ora Consigliere di Stato del Cantone Ticinese. Rinaldo suo fratello, tiene la carica di Commissario distrettuale in Mendrisio.

Brentani, di Lugano. — Famiglia della medesima consorteria dei Brentano di Tremezzina sul Lario.

Arma: D'azzurro, alla campagna arcuata di verde, sostenente una brenta d'oro, accostata a destra da un leone rivolto d'oro e a sinistra da una vipera tortuosa di verde; ad un'aquila di nero movente dal sommo della brenta.

Capra, di Lugano. — Patrizî luganesi, da cui uscì un distinto religioso nel Padre Buonfiglio Capra, dell'Ordine dei Servi di M. V., e Socio del Teologo presso la Serenissima.

Venne destinato Vicario Generale nel Brasile e morì in Mendrisio nel 1746.

Un sacerdote Giovanni Capra sedette nel Capitolo della Basilica di S. Lorenzo in Lugano nei primi anni del secolo XIX e in quel torno un Francesco Capra fu membro del Gran Consiglio del Cantone Ticino.

Catenazzi, di Morbio Inferiore. — Ebbero probabilmente comune origine coi Catenazzi di Mendrisio e si rinvengono in Morbio fin dal 1580, ma certamente erano già più antichi in quella terra.

Fu vanto di questa famiglia il dottore Luigi Catenazzi, nato nel 1783, il quale tenne dal 1808 al 1851 in Como le Cattedre liceali di eloquenza, storia naturale e filosofia: fu poi direttore del Ginnasio–Liceale fino al 1857 in cui venne collocato a riposo e creato Cavaliere dell'Ordine di Francesco Giuseppe dall'Imperatore d'Austria.

Morì col compianto di tutti l'anno successivo.

Conti, di Lugano. — Patrizi luganesi, benemeriti della Religione per la fondazione del monastero delle Cappuccine in Lugano, effettuata da Francesco Conti nel 1743, colla cessione della sua casa destinandola a sede del detto Cenobio. Il di lui padre, Gian Pietro, già aveva lasciato oltre mille scudi per siffatta opera.

Francesco Conti morì nel 1751, compianto specialmente dai poveri, da lui sempre largamente beneficati e fu sepolto nella Chiesa delle Cappuccine con bell'epitaffio.

Appartiene alla famiglia Conti, diramata in più linee, il Dottore Pietro, distinto Medico Primario dell'Ospedale Maggiore di Milano.

D'Alberti, di Olivone. — Casato bleniese onorato dall'abate Vincenzo d'Alberto, nato nel 1763, il quale fu prima Vice-Prefetto sotto il Governo unitario del Ticino, poi ai tempi dell'Atto di Mediazione imposto dal Bonaparte, sedette nel Governo Cantonale, adoperandosi alacremente per i diritti di sovranità e d' indipendenza del suo paese, e promovendo riforme nel regime del Ticino. Morì nel 1849.

Arma: Partito: nel I di... all'aquila diademata di... uscente dalla partizione; nel II bandato di... e di...

Donato, di Locarno. — Produsse questo Casato un eminente Diplomatico nella persona di Francesco Donato, che fu Ambasciatore della Corte Estense presso la Repubblica Elvetica e più tardi venne inviato da quest'ultima presso il Pontefice Clemente VIII. Dal Duca Alfonso d'Este era stato creato Conte Palatino, col beneplacito Imperiale nel 1594, e morì in Locarno nel 1611.

Ugual titolo conseguì dal detto Papa il di lui figlio Gian Antonio che ebbe dal Duca Alfonso anche quello di Cavaliere Aurato e che scrisse una lodata storia delle regioni d'Oriente e specialmente de' Luoghi Santi, da lui visitati.

Fè, di Viglio. — Casato che produsse due eccellenti ingegneri: Alberto e Giuseppe Fè. Quest'ultimo va specialmente ricordato perchè fu il costruttore del Naviglio di Paderno presso l'Adda, nella seconda metà del secolo decimottavo.

Un Giovan Battista Fè, frate francescano, assai si distinse nell'arte di costruire orologi solari e morì nel 1755.

Ferrari, di Mendrisio. — Nobile famiglia di cui ignorasi la provenienza e che fioriva in Mendrisio alla metà del secolo decimottavo con un Don Giuseppe Ferrari, il cui figlio, parimenti Giuseppe, sposò Maddalena del nob. Gio. Torriani. Nacque da queste nozze nel 1780 un Filippo che si trasferì a Venezia.

Questa famiglia la di cui tomba, vedesi ancora nella Chiesa di S. Giovanni già dei Serichi, aggiunse al proprio cognome, quello dei Quartironi.

Arma: Di... a due leoni di... affrontati e controrampanti, sostenenti una inferriata quadrata di...; col capo di... all'aquila di...

Gaggini, di Bissone. — Casato che si illustrò in Genova per numerosi membri dediti alle belle arti e segnatamente nella scultura.

Fin dalla prima metà del secolo decimoquinto un Pier Domenico lavorò nella Basilica di S. Lorenzo e nel Convento di S. Francesco.

Antonello, suo figlio, nato nel 1478, morto nel 1536, s'illustrò come capo del rinascimento della scultura in Sicilia.

Un Corrado Gaggini adornò di sue opere la sala delle statue nel Palazzo San Giorgio in Genova: un Antonio fu allievo amatissimo ed apprezzato di Michelangelo.

La fronte dell'Ospedale dei Cronici di Genova è opera di un Gio. Maria Gaggini, morto nel 1812.

Finalmente Giuseppe Gaggini fu professore dell'Accademia Albertina di Torino nel 1837. In questa città scolpì il mausoleo del Principe Tomaso di Carignano, ed a Genova ornò la Cappella Lercari in Duomo.

Gilardi, di Montagnola. — Famiglia illustrata dall'insigne Architetto Giovan Battista, nato nel 1762. Chiamato in Russia, da quella Corte, disegnò ed eresse sontuosi edifizii in Mosca, fra cui l'Istituto di S. Alessandro, la Casa degli Invalidi e quella delle Vedove.

Incendiata che fu quella Metropoli nella guerra del 1812, si segnalò nella riedificazione del palazzo del Kremlino, e fu decorato degli Ordini di San Vladimiro e di S. Anna.

Il di lui figlio Domenico lo coadiuvò nei lavori della riedificazione di Mosca e morì nel 1845.

Lavizzari, di Mendrisio. — Questa famiglia provenne certamente dai nobili ed antichi Lavizzari di Como, passati quasi tutti in Valtellina e dei quali una diramazione si stabilì a Nesso sul Lario, godendovi beneficî Canonicali fin dal secolo XV.

Da un Nicolò Lavizzari vivente nel 1541, nacque un Galeazzo, stabilitosi in Mendrisio nella prima metà del secolo XVI, ove impiantò una cartiera nella quale fu assassinato da un proprio agente nel detto anno 1541. Altro Galeazzo, primogenito del precedente, acquistò nel 1584 una casa sul ponte in Mendrisio, tuttora posseduta dai discendenti. Da Gaspare, altro dei numerosi figli del detto Galeazzo, nacque un Bartolomeo, speziale in Mendrisio, il quale sedette nel Consiglio dei nobili e borghesi di quella Comunità, l'anno 1641. Procreò anch'esso molti figliuoli, fra i quali un Carlo Francesco, sacerdote e medico, morto nel 1682 e un Giuseppe. medico, morto in Como nel 1689 e da cui uscì una linea, stabilita ora in Germania. Da Gasparo, fratello dei precedenti, procedette un Bartolomeo che esercitò l'arte del padre e dell'avo, e morì intorno al 1736. Un suo fratello, a nome Galeazzo, vestì l'abito di S. Francesco e fu Guardiano dei Cappuccini in Mendrisio. Altro Gasparo figlio dell'ultimo Bartolomeo, fu Canonico d'Uggiate nel Comasco e dal fratello di lui, Galeazzo, morto nel 1786, nacque un Carlo, speziale come il padre, e, fra altri figli, un Galeazzo Antonio, stabilito in Milano ove il suo abbiatico si spense, ultimo di questo ramo, nel 1879. Il predetto Carlo, morto nel 1830, procreò un Giuseppe, speziale anch'esso, e decorato della croce del Giglio dal Re Luigi XVIII e mancato ai vivi nel 1856. Tra gli otto figli che ebbe, emersero: Carlo, medico distinto e Commissario di Governo in Mendrisio. morto assai giovane nel 1836; Paolo, pure Commissario di Governo † nel 1881, e il più eminente rampollo del Casato, il dott. Luigi, nato nel 1814. Professore

di storia naturale e chimica nel Liceo di Lugano. Membro di più Accademie Europee. Deputato al Gran Consiglio, poi Consigliere di Stato, Direttore della Pubblica Educazione nel Cantone Ticino. Per nove anni tenne poi la carica di Direttore delle Dogane Federali e morì in Lugano nel 1875, compianto da' concittadini per il suo sapere e le sue virtù patriottiche e private. Ebbe sepoltura in Mendrisio, monumento nel Liceo Luganese, poi nel paese natale.

Arma: D'oro, all'aquila bicipite col volo abbassato di nero, coronata del campo sopra ambedue le teste.

Lépori, DI LUGANO. — Patrizi luganesi, dai quali uscì il sacerdote Oblato Lorenzo Lépori, che fu Rettore di più Seminarii Lombardi, fra cui il Collegio Elvetico di Milano, poi Proposto della Parrocchia di S. Maria Podone nella stessa Città e che morì nel 1768.

Arma: Di azzurro alla lepre corrente d'oro, col capo di oro all'aquila di nero, sostenuto da una fascia in divisa di rosso.

Magistretti, DI TORRICELLA. — Questo casato produsse un Giuseppe, architetto rinomato, che eresse il teatro d'Imola, l'orfanotrofio di Faenza e l'ospedale di Ravenna.

Nelle scienze mediche emerse un Antonio, nato nel 1728. Chirurgo Maggiore dell'Istituto di S. Corona in Milano, abilissimo Urologo ed Ostetrico. Un Angelo Magistretti, medico ad Imola, fu esimio professore di medicina teorico-pratica nell'Università di Macerata e pubblicò varie opere.

Il più illustre dei sanitarî di questa famiglia, fu il Dott. Pietro, nato nel 1765, professore insigne di oculistica nell'Ospedale Maggiore di Milano, insegnante d'anatomia nell'Accademia di Brera, morto nel 1837.

E uscito da questa famiglia, Monsignor D^{r}. Marco Magistretti, già Maestro delle Sacre Cerimonie nella Cattedrale di Milano ed ora Canonico mitrato della stessa e Cappellano d'Onore del Sommo Pontefice.

(*Continua*). GIAMPIERO CORTI.

Libro d'oro del Ducato di Ferrara

Dulcis amor patriae, dulce recordare suorum... conforto non lieve a chi nell'involontario esilio, non sentì mai affievolire nel cuore l'ineffabile affetto verso la patria dei suoi avi e a lei fu sempre lieto di consacrare i rari ozî, inneggiando alle sue glorie, rievocando il ricordo di quei tempi beati in cui i magnanimi Estensi dal turrito castello, maraviglia d'Italia col saggio governo, modello ai regnanti, rendevano grande la patria e felici i sudditi.

Non ultima mia cura fu il raccogliere le imprese gentilizie dei cittadini ferraresi, e non per la vanagloria di pochi ma a vantaggio degli studiosi, pubblico oggi il risultamento delle mie ricerche. I sigilli, le lapidi sepolcrali, i dipinti, le sculture, le vecchie pergamene, sono le fonti di questa raccolta araldica e con l'aiuto di preziosi codici, e dei pochi volumi stampati potei comparare, riordinare e finalmente fissare gli emblemi e gli smalti delle imprese gentilizie in numero veramente considerevole.

Queste imprese scintillanti di vividi colori e di preziosi metalli, gli elmi, i cimieri e i frastagliati svolazzi che immortalarono il Durero, non colpiscono soltanto la fantasia dell'artista

ma narrano allo storico la vita di quei tempi in cui la grandezza delle famiglie e quella della patria non formavano che una cosa sola.

Disconoscere l'utilità dell'araldica come potente ausiliare dell'archeologia, della numismatica, della sfragistica, è negare l'importanza degli studi storici, ma non è mestieri che si spezzi una nuova lancia a favore degli studi miei prediletti, perchè non scrivo per gli stolti.

Ferrara, la città storica per eccellenza, la capitale degli antichi stati Estensi, non serba traccia alcuna del suo antico libro d'oro. Scarsissime son le raccolte araldiche, assai rari i genealogisti ferraresi.

Il più antico repertorio genealogico è la *Chronica parva*, d'incerto autore, pubblicata dal Muratori nel T. VIII del Rer. It. Scriptores, che ricorda trentaquattro famiglie illustri, che fiorivano ai tempi del cronista. Più tardi, Alessandro Sardi nei suoi mss. e Gaspare Sardi, nelle sue *Historie di Ferrara*, enumerarono le principali famiglie della città. Soltanto il Guarini, a principî del XVII sec., sulle traccie di uno scritto di Filippo Roddi, miseramente smarrito [1], trattò diffusamente delle più cospicue famiglie, specie nel prezioso codice, che era fra quelli che Mgr Fontanini fece sequestrare all'abate Baruffaldi [2], Monsignor Borsetti completò tali notizie nel suo supplemento al Guarini [3].

Verso la metà di quel secolo, il fiorentino Magalotti compilava il suo *Repertorio* genealogico in otto grossi volumi che ancora si conservano nella Biblioteca Chigiana in Roma e dedicava molte pagine del faticoso lavoro alle famiglie ferraresi.

Simile impresa, ma su più grande scala, condusse a termine più tardi il Cappellari Vivaro, ed il grandioso *Emporio delle famiglie* che si conserva nella Bertoliana di Vicenza ricorda non poche famiglie di Ferrara.

[1] Nella biblioteca Costabili esisteva un brano di quest'opera; fu venduta al British Museum e ve ne ha copia alla Biblioteca Comunale di Ferrara.

[2] GUARINI, *Famiglie di Ferrara*, cart. in fol., sec. XVII aut.

[3] Ferrara 1670 – BOLZONI in 4°.

Alla fine del 1600, l'abate Libanori, monaco cisterciense illustrava la sua *Ferrara d'oro*, con gli stemmi dei Vescovi e dei letterati ferraresi, incisi in legno dallo stampatore Alfonso Maresti, che pur riportando le insegne vescovili dipinte a capriccio nelle sale dell'Episcopio, fu esattissimo per quelle dei cittadini che si vedono nell'appendice alla terza parte di quell'opera.

Lo stesso Maresti da tipografo divenuto autore, e da modesto operaio, Cavaliere e Conte palatino, pubblicava la *Cronologia dei giudicî dei Savj* (1683), il *Teatro geneologico et historico* delle famiglie di Ferrara (T. I, Ferrara 1678 – T. II, ib. 1686 – T. III postumo 1708), finalmente la *Raccolta dell'arme dei nobili ferraresi con l'origine loro finora trovata!* (Ferrara 1689 – Stamp. Camerale in F.).

Mai si vide accumulato un impasto più grande di menzogne e di inesattezze, nè può il critico giudicare serenamente l'opera di questo scrittore con severità, poichè la pazzia merita soltanto compassione.

A principî del XVIII secolo, l'illustre storico Girolamo Baruffaldi, arciprete di Cento compilava un *Blasonario*, che tuttora si conserva nella biblioteca Comunale, contenente 1400 stemmi disegnati a penna, senza indicazione di colori, e con brevi cenni storici. Lo storico Barotti che visse dopo di lui raccolse le principali lapidi sepolcrali delle chiese di Ferrara e riportò molti stemmi gentilizi. Suo contemporaneo, l'illustre numismatico Bellini, possedeva una ricca raccolta esatta di stemmi ferraresi, diligentemente miniati, ora presso di me, e prima di lui l'incisore Mandolini compilava sulle lapidi sepolcrali, sui tabellionati dei notarj e sugli edifici, il suo *Libro da cavar arme* (1735), che presso di me conservo ed è preziosissimo per le indicazioni e sepolcri oggi spariti e per la esattezza delle figure araldiche.

Alessandro Malpeli nel 1840, completava questo codicetto con altri stemmi documentandone la provenienza.

Finalmente nel secolo XIX Giuseppe Boschini raccoglieva stemmi ferraresi in un *Blasonario* ora nella Biblioteca Cavalieri, e Luigi Napoleone Cittadella compilava un interessante volume da me posseduto, sulle *Famiglie di Ferrara* (1858) con

stemmi accuratamente miniati. Suo contemporaneo il Mantovani, pur esso ferrarese, lasciava all'Archivio Comunale, dove si conserva, un album di stemmi ferraresi colorati, di nessuna importanza.

Ricorderemo anche le cartelle del Frizzi e del Cittadella nella Biblioteca di Ferrara con memorie, appunti e documenti di scarso interesse, e quelle del Sig. Alessandro Pasi e dell'Archivista Celio Cardinali, con le partecipazioni di fausti e luttuosi avvenimenti, con opuscoli e con altri documenti di poca entità riguardanti le nostre famiglie.

Per quanto alla provincia ferrarese si riferisce l'abate Cesare Frassoni valente letterato del XVIII secolo, illustrava le famiglie Finalesi nella sua *Storia del Finale di Lombardia*, e nei manoscritti che in quell'archivio si conservano.

L'Erri nel 1769 e ai tempi nostri, l'Orsini, si occuparono di quelle di Cento; il Ferri delle comacchiesi, e il Balduzzi di quelle di Bagnacavallo, e finalmente giova non dimenticare l'*Antimaresta*, di Alberto Penna, le pubblicazioni del Borsetti Ferranti, dell'Ughi, del Conti, del Cittadella e le monografie di diverse famiglie, fra le quali la magistrale storia dei Bevilacqua del Frizzi, che contiene tante memorie di altre famiglie.

Di tutto ciò feci tesoro e vagliando ed eliminando quello che ritengo incerto, inesatto e favoloso ho compilato questo blasonario e per renderlo meno arido, ho aggiunto brevissimi cenni storici. A questo riguardo avverto che pur non intendendo scostarmi dalle esigenze della moderna critica, non credo seguire l'uggiosa moda di citare ad ogni parola le fonti che ho già indicate una volta per sempre e alle quali mi sono coscienziosamente attenuto.

ABAISI o ABBASI. — D'oro al leone d'azzurro tenente un pesce d'argento.

La famiglia degli Abbasi detta anche Abaisi e talvolta da Baisio, oriunda da Modena, diede un Vescovo di Ferrara nel 1304 e fu Guido degli Abbasi. Altro Guido della medesima famiglia fu Vescovo di Reggio. M°. Tommasino de Bayso figlio di M° Giovanni, era scultore in legno. Nel 1384 suo figlio Arduino († prima del 1454) fu anch'egli valentissimo intagliatore.

ACCARISI. — Inquartato d'argento e d'azzurro.

Oriundi di Firenze, poi trapiantati a Bologna dove furono fra i primari cittadini a capo di parte guelfa. Un ramo passò a Cento e godette cittadinanza in Ferrara. Alberto Dott. di leggi e letterato fiorì nel XVII sec. Orazio giurisconsulto ed ambasciatore all'Imperatore. Altro Alberto Governatore di Lucca nel 1530. Benedetto e Camillo famosi giuristi e Trajano gesuita e profondo teologo vissero nel XVII sec.

ACCIAJOLI. — D'argento al leone d'azzurro tenente un giglio d'oro.

Battista nob. fiorentino si stabilì a Ferrara nel 1382. Nerio del fù Angelo degli Acciajoli di Firenze era gentiluomo di Scipione d'Este nel 1476. Archelao, Iacopo e Pietro Antonio, tutti del XVI sec. furono letterati e poeti latini e professori nell'Università ferrarese. Giambattista servì il Duca Alfonso I presso l'Imperatore e presso il Papa. Iacopo fu segretario ducale. Era gia estinta in Ferrara nel XVII secolo.

Il Baruffaldi afferma che erano detti Accioli ma li confonde con altra famiglia di neofiti tenuti al sacro fonte dal Card. Acciajoli. E come vedremo per i Trottini che poi si dissero Trotti, gli Accioli si fecero chiamare Acciajoli. (Estinti).

ACCORSI o ACCURSI. — D'azzurro al cavallo corrente d'argento imbrigliato di rosso; capo d'angiò.

Oriunda bolognese, stabilita in Ferrara da Carlo Antonio mercante. Il P. Felice, domenicano fu priore del Convento di Ferrara nel 1668.

ACHILLI. — D'azzurro al monte di sei cime di verde sostenente un nido di aquilotti di nero.

Oriunda dalla Mirandola. Ippolito medico e filosofo fu Prof. nell'Università di Ferrara nel 1735.

ACHILLINI. — Spaccato: nel primo, scaccato di rosso e di argento; nel secondo di oro pieno.

Oriunda da Bologna dove un Claudio fu anziano del Comune nel 1458.

Claudio di Learco degli Achillini fu professore nella nostra Università nel XVII sec.

ACQUISTI. — D'oro allo scaglione d'argento bordato di rosso, accompagnato in punta da un monte di tre cime di verde.

Famiglia cittadinesca oriunda da Brescia.

ADAOLFI. — D'oro a tre bande di rosso e un'aquila di nero attraversante sul tutto.

Famiglia problematica citata dal Maresta.

ADELARDI. — Spaccato d'azzurro e d'argento al leone d'oro sull'azzurro e di rosso sull'argento, accostato in capo da due stelle d'oro; capo d'oro caricato da una croce patente di rosso.

Parlai diffusamente di questa famiglia, dimostrando le inesattezze del Frizzi, nel mio lavoro sulle famiglie medioevali ferrraresi.

Adelardo Burello è lo stipite di questa famiglia; da lui un Bulgaro ed un Guarino, Conte. Da Bulgaro Guido detto Marchesello stipite a quanto pare degli Adelardi estinti nel 1630 nel mediocre poeta Galeazzo e in Don Giambattista prete, che gli sopravvisse pochi anni. Figlio di Bulgaro fu Guglielmo Marchesello († 1146) che signoreggiò Ferrara a capo di parte guelfa e il cui figlio Guglielmo Adelardo Marchesello († 1196) lasciò erede Marchesella sua nepote, moglie di Azzolino Estense e fondò così la supremazia degli Estensi in Ferrara. Dagli Adelardi discero i Marchesell, i Martinelli e i Guarini estinti nel 1318. (Vedi questi nomi).

Fu questa famiglia rivale temuta dei potenti Torelli o Salinguerra Capi di parte ghibellina. Circa la loro origine siamo all'oscuro, a meno che non si voglia arguire dall'appellativo dello stipite la provenienza della gente dalla Bulgaria.

ADELARDI. — Spaccato di rosso e d'argento squamato di nero.

ADELARDI. — D'azzurro al leone d'oro accostato da due stelle dello stesso e tenente una croce di calvario di rosso.

(Dal sepolcro di Giacinto, nella Chiesa di Mortara [1755]). E la famiglia estinta in D. Giambattista e di cui parlammo. Vi furono Adelardi a Modena ed altrove e Marchesellì a Rimini, ma non abbiamo documenti che provino l'unità della famiglia.

ADELARDI. — Spaccato di rosso e d'argento al leone dell'uno nell'altro, tenente una croce di calvario d'oro.

ADELARDI. — Spaccato d'azzurro e d'argento al leone d'oro sull'azzurro e rosso sull'argento, accostato nel capo da due stelle d'oro e tenente una croce di calvario di rosso.

ADIMARI. — Spaccato d'oro e di azzurro.

Oriundi fiorentini. Avevano il sepolcro in S. Andrea.

ADRIANI. — Partito di rosso, alias d'azzurro e di argento alias d'oro a due croci patenti dell'uno all'altro.

AFRICANI. — D'azzurro all'albero di palma sostenuto a sinistra da un cane mastino rampante d'argento.

AGLI. LAI. — D'argento alla banda di rosso caricata di tre spicchi di aglio d'argento ed accostata da due corone di foglie d'aglio di verde.

Detta anticamente de Lai e Lagli. Oriunda dal veneto e proveniente da Giovanni Agli giureconsulto sotto Nicolò III. Aldobrandino Agli si distinse nel 1440 in difesa della città di Parma contro Bartolomeo Colleoni.

Questo stemma è ora usato dall'E.mo Card. de Lai di origine Vicentina.

AGNELLI. — Inquartato nel 1° e 2° di azzurro al leone d'oro; nel 2° e 3° di verde all'agnello rivolto e saliente d'argento.

Oriundi di Mantova e di antica e cospicua nobiltà. Girolamo fu valente medico e professore nell'Università († 1702), Giacinto medico e professore († 1732), Francesco giureconsulto e Uditore di Rota († 1736), Girolamo letterato e poeta († 1773), Nicola medico e letterato, Iacopo medico, letterato e scrittore († 1799). Estinti a principî del XIX sec.

AGNELLI o DALL'AGNELLO. — D'azzurro a due agnelli d'argento affrontati posti sopra un terreno di verde, quello a destra giacente, quello a sinistra saliente, accompagnati nel cantone destro del capo da un crescente d' argento, rivolto posto in palo.

Bartolomeo di Andriolo Dall'Agnello abitava in Ferrara nella contrada di S. Agata a principi del XIII sec. Alberto de l'Agnello fu capitano di Cotignola nel 1432. Questa famiglia non ha nulla di comune con gli Agnelli oriundi di Mantova e con quelle provenienti da Urbino.

In seguito, forse per successione, i Dall'Agnello assunsero il cognome di Gasparini. Gli Agnelli del Finale erano di questa stirpe.

AGNELLI. — D'azzurro all'albero di verde attraversato da un agnello d'argento giacente la testa rivolta e fissante una stella d'oro posto a sinistra.

Oriunda da Urbino e più anticamente da Mantova. Ha per stipite un Barnaba nel 1280. Occupò un seggio nel Consiglio urbinate fino al Conte Francesco che fu Gonfaloniere nel 1752. Un ramo, erede dei conti Malherdi si stabilì a Roma: altro passò a Ferrara in persona dell' illustre giureconsulto Giuseppe Agnelli che sposò la contessa Emilia Cisterni. da cui il vivente prof. Giuseppe chiar. Bibliotecario di Ferrara.

AGNINI. — D'azzuro all'agnello d'argento passante sopra un terreno di verde ed accompagnato in capo da una cometa d'oro ondeggiante in palo.

Nel libro d'oro del Finale il campo è rosso e la stella non è caudata. Erano oriundi da Napoli e stabiliti nella nostra provincia nel XVII sec. in

persona di Paolo di Aniello degli Agnini, il cui figlio Giuseppe fu Provveditore ducale a Finale. Stefano fu capitano pontificio alla fine del secolo XVIII.

AGODI. — D'azzurro alla fascia d'argento caricata di un pesce d'oro, accompagnata in capo da un destrocherio di carnagione vestito di rosso uscente dal fianco sinistro, tenente una scimitarra d'argento guarnita d'oro e sormontata da tre stelle d'oro; ed in punta da un monte di tre cime di verde.

Discende da un Galeazzo di Guglielmino degli Agodi vivente nel 1310.

AGOLANTI. — D'argento all'aquila di rosso col volo abbassato, coronata d'oro.

Lo stipite di questa famiglia in Ferrara fu Fantino Agolanti nob. fiorentino nel 1350. Almonte fu capitano in Germania per il M.se Obizzo d'Este. Ferdinando capitano della guardia del M.se Alberto d'Este; Ercole fu Ambasciatore a Venezia per il M.re Nicolò III. Borso capitano per il Duca Ercole I. Alfonso capitano in Francia per D. Alfonso d'Este figlio di Ercole I. Agolante canonico del Duomo (1530). Bonaventura anch'esso canonico e Professore di Diritto can. nell'Università di Ferrara. Ventura Canonico (1584). Giovanni servita, teologo e scrittore (1620). Altro Giovanni combattè contro i turchi sotto Clemente VIII. Francesco e Lodovico giureconsulti e letterati nel XVII sec. Ai tempi del Baruffaldi questa famiglia era in bassa fortuna. Il Maresta le assegna per stipite in Ferrara Giovanni Agolanti nel 1250.

AGOLANTI-GILLINI. — Partito nel 1° degli Agolanti nel 2° dei Gillini.

Un ramo degli Agolanti ereditò i beni della famiglia Gillini (v. questo nome).

AGOSTI. — D'azzurro a un uomo nudo con un ginocchio sopra un terreno di verde; tenente in alto un cuore di rosso e fissante un sole d'oro, uscente dal cantone destro del capo.

AGOSTI. — Trinciato di rosso e di oro all'aquila bicipite posta in banda dell'uno nell'altro.

Famiglia oriunda dal Friuli.

AGOSTINI. — D'oro all'aquila imperiale avente nel cuore uno scudetto di rosso alla stella d'otto raggi d'oro.

Oriundi da Pavia, Nicolò letterato e scrittore del XVI sec. Giov. Andrea dott. di leggi 1520. Lodovico Proton. Aplic. e celebre musicista († 1590). Avevano il sepolcro gentilizio in S. Spirito.

AGUJARI. — D'azzurro alla fascia di rosso sostenente tre dadi male ordinati segnati 6 5 e 2, d'argento accostati da due serpi di verde affrontate, ondeggianti in palo ed attraversanti sulla fascia.

Dal sepolcro di Leopoldo Agujari in S. Spirito (1773) questo stemma si vede anche d'oro con i tre dadi nel capo disposti a triangolo, accostati da due serpi affrontats di verde ondeggianti in palo.

AIDONI. — Di rosso al fascio di verghe d'argento legato di nero, posto in banda, sostenuto da un leone d'oro.

Oriundi mantovani, stabiliii in Ferrara nel 1352 da Antonio che fu più volte ambasciatore, come più tardi lo fu un Marciollo. Nicolò degli Aidoni fu cameriere di Giovanni XXII. Si estinse in Pellegrino nel XV sec.

AIROLDI. — D'azzurro alias di rosso, al leone d'oro tenente nella destra una spada e nella sinistra una croce il tutto d'argento.

Oriundi milanesi. (Estinti).

ALARICI. — Di rosso alla banda d'argento caricata di due leoni di azzurro.

Arma ideata dal Maresta che finse questa famiglia in Ferrara discesa dal Re Alarico!

ALASIA. — Trinciato d'oro e di nero.

Famiglia d'origine piemontese. (Estinta).

ALBANI. — D'azzurro alla fascia d'oro accompagnata in capo da una stella a 8 punte ed in punta ad una montagna di tre cime d'oro.

Famiglia del Sommo Pontefice Clemente XII, ascritto alla nobiltà di Ferrara ed estinta nel 1811 nel Principe Don Carlo Albani.

ALBANI. — Spaccato nel 1° di rosso, al secondo d'azzurro alla fascia attraversante accompagnata da tre stelle il tutto d'oro.

Un ramo degli Albani di Bergamo ebbe nobiltà in Ferrara e vi abitò nel XVI secolo. Il ramo bergamasco si estinse nei nobilissimi Medolago.

ALBARELLI. — D'argento a tre bande di rosso accompagnate da sei stelle d'oro, disposte nelle bande d'argento 1, 2, 2 e 1; all'albero di verde attraversante sul tutto; capo d'oro caricato di un'aquila di nero.

Detti anticamente de Albereto, nobili del Finale e cittadini ferraresi. Felice Albarelli fu Consigliere Aulico (1708) e dopo di lui fiorì il Canonico Ermenegildo teologo e letterato.

ALBARELLI. — D'azzurro all'albero di verde sinistrato da un uccello volante di nero; capo d'azzurro caricato da un cuore

di rosso accostato da quattro gigli d'oro; alla fascia d'argento attraversante sulla partizione.

Altro stemma di un ramo della medesima famiglia.

ALBARESANI. — D'argento al capriolo di rosso, accompagnato da tre alberi di verde (pini).

Fino dal 1290 viveva in Ferrara Albertino degli Albaresani padre di Jacopo e di Giovanni che fiorirono a principî del secolo successivo. Isotta Albaresani fu moglie di Alberto d'Este Signor di Ferrara. Taddeo Albaresani Savio del Comune nel 1462. Magone famigliare del Duca Borso. (Estinta nel XV sec).

ALBARESANI. — Trinciato d'azzurro e d'oro al grifone di oro sull'azzurro e di rosso sull'oro. Cimiero: un gallo di nero, crestato di rosso.

Arma attribuita dal Maresta ad Isotta degli Albaresani.

ALBERGHINI. — Spaccato d'oro e di azzurro alla croce di S. Andrea dell'uno nell'altro caricata in cuore da una lozanga spaccata d'oro e d'azzurro; caricata da 4 gigli dell'uno all'altro, e accantonata in capo da una rosa di rosso.

Oriunda da Bologna dove Ippolito fu medico di molto grido alla fine del XVI sec.

ALBÉRI. — D'argento a tre alberi di verde accostati e moventi da un terreno dello stesso.

Oriundi di Forlì e nobili di quella città. Diramati a Bologna, poi a Comacchio ed ascritti alla nobiltà nel XVII sec. In quest'ultima città modificarono lo stemma: d'azzurro all'albero di verde terrazzato dallo stesso.

Furono consiglieri a Comacchio Giovanni Albérì (1645), Lorenzo (1647), Bonaventura (1700), Giov. Francesco (1704), Savio del Comune nel 1711.

ALBERTAZZI. — D'azzurro alla torre d'argento fra le fiamme di rosso moventi da un terreno di verde.

Dalla potente stirpe dei Gioccoli, cattanei di Lendinara e detti Gruamonti ed anche Ratichieri, discese Obizzo nel XIV sec. stipite dei Montolini detti poi Bertazzi ed Albertazzi. Una Polissena Albertazzi che nel XVII sec. era moglie di Bartolomeo Fiaschi Cavaliere ferrarese, è detta di antica famiglia e proveniente dai Bertazzi. Appartenne a questa famiglia Fra Vespasiano degli Albertazzi detto Amphiareo che lasciò *l'Opera nella quale s'insegna a scrivere in varie sorte di lettere* (Venezia 1565 in 4°).

ALBERTAZZI. — D'azzurro al cane bracco d'argento tenente un volo dello stesso.

Famiglia oriunda bolognese che non ha nulla di comune con la precedente.

ALBERTI. — D'azzurro alla croce di calvario d'oro uscente da fiamme di rosso.

E l'arma di Francesco Alberti padovano detto Trombone (dal suo sepolcro in S. M. della Rosa 1572).

ALBERTI. — D'azzurro a quattro catene d'argento moventi dai 4 angoli dallo scudo ed unite nel cuore da un anello dello stesso.

Oriunda da Firenze dove fu antica ed illustre. In Verona, in Siena, in Sicilia dove ebbe il Marchesato di Pontadattole in Nizza dove possedette il feudo comitale di Villanova, di Casale etc.

Agli Alberti di Ferrara appartennero Antonio pittore distinto del XIV sec. ed Innocenzo compositore di musica nel sec. XVI, Ottavio medico e filosofo nel 1611. Andrea francescano prof. di teologia e filosofia nella patria università († 1632).

ALBERTI. — Partito: di rosso al leone d'argento rivolto e tenente un calice d'oro nel 2° d'azzurro al monte di tre cime di verde cimato da un T d'argento, accompagnato in capo da tre stelle d'oro ordinate in fascia.

Oriunda modenese e diversa dall'anteriore.

ALBERTI. — D'azzurro alla fiamma di rosso.

ALBERTI. — D'azzurro all'albero di verde sostenuto da due destrocheri di carnagione vestiti di rosso moventi dai fianchi dello scudo, capo d'Angiò.

Famiglia di origine bolognese.

ALBERTI. — Di rosso alla banda d'*oro* caricata da una rosa di rosso accostata da due aquilotti di nero.

Arma ideata dal Maresti.

ALBERTINI. — D'azzurro alla fascia ondata d'argento accompagnata in capo da un sole uscente dal capo d'oro ed in punta da un monte di tre cime di verde.

Così si vedeva sul sepolcro di Paolo in S. Francesco (1513). Appartenne a questa famiglia il P. Biagio Abate dei Canonici di S. Salvatore, morto nel 1691.

Avevano il palazzo nella Via Grande (1717).

ALBERTINI. — Spaccato: nel 1° d'azzurro a due compassi accostati d'argento accompagnati in capo da tre stelle d'oro; nel 2° di rosso alla ruota dentata d'oro.

Sepolcro di Caterina Albertini-Boari in S. Girolamo (1714). Lo stemma è accollato a quello dei Boari.

ALBERTINI. — D'argento all'albero di verde.

Famiglia oriunda da Argenta. Tommaso fu Canonico della Cattedrale di Ferrara nel 1711.

ALBERTINI. — D'azzurro alla fascia d'argento ondata, innestata accompagnata in capo da un sole d'oro uscente dal capo ed in punta da tre stelle d'oro ordinate in fascia.

Pellegrino Albertini fu Savio del Comune nel 1462.

ALBERTINI. — D'argento allo scaglione di rosso caricato di tre stelle d'oro, accompagnato in punta da un monte di tre cime di verde.

ALBERTINI. — Partito: nel 1° spaccato d'azzurro e d'oro; nel 2° di rosso pieno.

ALBERTINI. — Diviso in scaglione nel 1° d'azzurro nel secondo d'argento, allo scaglione di rosso caricato di tre stelle d'oro attraversante sulla partizione, accompagnate in capo da tre gigli d'oro male ordinati ed in punta da un monte di tre cime di verde.

ALBERTINI. — D'azzurro all'albero di verde sinistrato da un angioletto al naturale.

ALBICINI. — D'oro a quattro alberi accostati di verde al cervo d'azzurro uscente dalle cime degli alberi.

È un ramo dell'omonima famiglia forlivese, oriunda da Città di Castello. Furono Conti di Valdinoce e Marchesi di Lodergnano. Si stabilirono a Modena al servizio degli Estensi nel XV sec.

ALBINELLI. — D'azzurro al muro con tre torri d'argento murato ed aperto di nero movente da un terreno di verde.

Oriundi di Modena e nobili cittadini ferraresi nel XVI sec.

ALBINI. — Spaccato: nel 1° d'azzurro al sole d'oro accocostato da due stelle d'oro; nel 2° di rosso al sinistrocherio vestito d'azzurro posto in palo; la mano di carnagione appalmata.

Lodovico famoso giurisperito del XIV sec. Jacopo, Fattor generale del M.se Obizo Estense nel 1343; Gian Maria, prete esemplare e scrittore † 1580.

ALBINI. — D'azzurro al cuore di rosso attraversante sul tronco di un albero di verde.

ALBINI. D'azzurro al destrocherio di carnagione, vestito di rosso, posto in palo, movente dalla punta, attraversato da un nastro col motto: ET PIETATE, accompagnato nel canton destro del capo da tre stelle d'oro poste 2 e 1.

ALBONESI. — Partito nel 1° d'oro a sei gigli di azzurro; nel 2° d'azzurro alla cicogna d'argento tenente nel becco un serpente di verde; sul tutto un palo di rosso, alla fascia d'argento.

Dal sepolcro del Conte Teseo Albonesi in S. M. della Rosa (1580).

Oriunda di Pavia, ebbe nobiltà in Ferrara, dove visse anche D. Afranio de' Conti Albonesi che fu canonico della Cattedrale, ed inventore del *fagotto*.

ALBUINI. — Non abbiamo notizie di questa famiglia nè prestiamo fede al seguente stemma datoci dal Maresta: d'oro allo scudetto d'azzurro caricato di un'aquiletta d'argento coronata d'oro, col cimiero del leone di rosso uscente dalla corona.

ALDIGIERI. — D'azzurro al leone d'oro.

Così si vedeva sul sepolcro di questa famiglia antichissima in S. Maria Nuova. Gli scrittori ferraresi confusero gli Aldigieri con i Fontanesi, mentre il solo Guarini riuscì a dimostrare la diversità di queste due famiglie. La prima era detta anticamente de' Gandolini e la seconda fu talvolta soprannominata Aldigieri perchè parecchi suoi membri portarono il nome proprio di Aldigiero. — Dominus Aldigerius de Gandolinis, diede il cognome ai suoi discendenti. Il suo pronipote Alberto (1173) è detto de Aldicheriis. I loro discendenti furono ricchi e potenti. Da essi uscì la moglie di Cacciaguida degli Elisei che diede il soprannome di Aldigieri, quindi Aligeri. Questa storica famiglia era già estinta nel XV secolo.

(*Continua*). F. PASINI-FRASSONI.

Il cerimoniale della Corte di Modena

Non molto possiamo raccogliere intorno al Cerimoniale della Corte Austro-Estense di Modena perchè porzione delle carte relative, a quanto credesi, è dispersa. Tuttavia quel poco che mi fu dato trovare, qui riassumo per contribuire a far conoscere la vita della reggia modenese.

I. Uniformi de' Ciambellani, Consiglieri di Stato e Nobili. — Nel 1824 a' 14 Luglio, Francesco IV rinovellava le uniformi dei Ciambellani. La grande consisteva d'un abito *bleu* carico a un solo petto e dietro a *frak* ricamato d'argento al colletto e nelle due parti del davanti sino al fondo, sui paramani, sulle saccoccie, sui fianchi nel mezzo della vita e di là sino al fondo dell'abito. Il ricamo consiste in un ramo di quercia attorno a un bastone. I bottoni d'argento sono piani, con l'aquila d'Este; 8 al petto, 6 alle due saccoccie, 2 ai fianchi, 2 nel fondo dell'abito. La cravatta è bianca, il sottabito e i calzoni sono in *casimir*, le calze son di seta bianca; le scarpe hanno la fibbia. La spada è a mo' di *briquet* o paloscio con impugnatura d'argento e con l'aquila estense. Il cappello è *montato* con asola di due giri di *vermiglione* d'argento, bottone come quelli dell'abito, coccarda ai colori estensi cilestre e argento, piuma nera.

La piccola uniforme differisce per essere la cravatta nera; il sottabito e i pantaloni *bleu* con stivali.

L'Augusto Sovrano il 28 Luglio 1824 determinava quella dei Consiglieri di Stato che è in tutto simile alla precedente, salvo che il ricamo è d'un ramo di quercia e d'altro d'alloro intrecciati; la piuma bianca. Il piccolo uniforme ha piuma nera, così la cravatta; il sottabito e i pantaloni sono *bleu* con stivali.

Il 21 Dicembre 1838 permetteva ad entrambe le categorie d'uffiziali l'uso dei pantaloni lunghi sopra gli stivali; bianchi nel grande uniforme, *bleu* nel piccolo con galloni d'argento nell'alto uniforme, doppi di $^2/_3$ di pollice di Vienna pe' Consiglieri; di mezzo pollice per Ciambellani. In tutti i casi di lutto di corte, in cui possa comparirsi con l'uniforme piccolo, invece d'abito nero, si possono portare pantaloni lunghi sopra gli stivali.

Già fin dal 17 Ottobre 1820 Francesco IV aveva stabilita l'uniforme pei Consiglieri e Consultori de' Ministri e Governi, che non fossero Ciam-

bellani o non avessero uniforme militare, e pel Consultore dell'Intendenza Camerale e pel Delegato a governare la Lunigiana: abito ad un solo petto ***celeste barbò*** con 8 bottoni dorati; ricamo in oro al colletto e ai paramani; sottabito e calzoni di ***casimir*** bianco, calze di seta, scarpe con fibbie dorate, colletto nero, paloscio o ***briquet*** con guardia dorata e impugnatura di madreperla; cappello montato con piuma nera e asola di ***cannutiglia*** d'oro a due giri con bottone eguale a quelli dell'abito.

L'11 Novembre 1839 stabiliva la novella uniforme dei Nobili che godono gli onori di Corte o sono ammessi ad invito, quando non preferiscano l'abito a spada. Abito celeste *barbò* a un solo petto, *frak* con ricamo d'argento d'un ramo d'ulivo al colletto, ai paramani e al fine della schiena. Bottoni bianchi, sottabito e pantaloni di *casimir* bianco, cravatta bianca, in gala: negli altri giorni, quelli e questa neri. Cappello montato senza piuma con asola di due giri di vermiglione d'argento, bottoni simili a quelli dell'abito, coccarda di seta bianca e azzurra. Spada e *briquet* con impugnatura d'argento.

II. Lutti di Corte. — Il Duca Francesco V ai 4 Marzo 1855 riformò il Regolamento pei lutti di Corte del 1796.

	Gravissimo	Grave	Leggero
1. Sovrano e Sovrana regnanti, settimane . . .	8	8	8
2. Sovrano e Sovrana abdicatari, id.	6	6	6
3. Padre e Madre del Sovrano, id.	6	6	6
4. Avo, Ava, Zii, Zie paterni, Fratelli, Sorelle, id.	4	4	4
5. Se furono regnanti dello Stato, come al N.° 2.			
6. Zii, Zie materni, Cognati, settimane	—	5	5
7. Nipoti eventualmente successivi id.	—	4	4
8. Cugini germani, id.	—	2	1
9. Padre e Madre della Sovrana, id.	4	4	4
10. Avo, Ava, Zii, Zie paterni, id.	3	3	3
11. Zii, Zie materni e cognati, id..	—	3	2
12, Cugini germani, id..	—	1	2
13. Nipoti del Sovrano e della Sovrana non contemplati sopra.			
14. Cugini entro il 6° grado civile (II cugini) . .	—	—	2
15. Cugini più remoti, settimane	—	—	1
16. Imperatore e Imperatrice regnanti, come capi della casa, id.	3	3	3
17. Sovrani d'Inghilterra, Francia, Prussia, Russia	—	1	2
18. Altri Re, settimane	—	1	1

Se cugini germani s'aumenta d'una settimana ciascun periodo di lutto.

Vesti: per le Dame. *Lutto gravissimo:* abito di lana nera, cuffia e finiture di velo nero, giojelli, guanti, calze, scarpe nere. *Lutto grave:* abito

nero, ma non di lana. *Lutto leggero:* Abito nero di seta, cuffia e finiture bianche, oppure abito bianco, cenerino e morello di seta con finiture nere; giojelli e guanti bianchi.

Pei Ciambellani, Consiglieri, Gentiluomini che godono gli onori di Corte, ecc., abolito l'antico vestito, si pone sull'uniforme, a tracolla una sciarpa di velo nero alta 10 cent. da destra a sinistra; si usano pantaloni e guanti neri. Pei numeri 1 e 2 durante *lutto gravissimo*, i Consiglieri e i Ciamberlani velano anche i ricami, il fiocco della Chiave d'oro; in *lutto grave* velano la spada all'impugnatura e il braccio; in quello *leggiero*, hanno il velo al braccio. Gli Uffiziali hanno dragona di lana nera, velo al braccio sinistro in *lutto gravissimo*.

Nei casi dei numeri 1 e 2 si coprono le bandiere, si scordano e si velano i tamburi. La dragona e il velo al braccio si usano anche per il periodo di *lutto grave:* per quello *leggiero*, il solo velo al braccio. Seguono le norme pei lutti alla servitù; si ordinano varie sospensioni di pubblici spettacoli; si prescrive il lutto sulla carta da scrivere con diverse norme.

(*Il tutto dagli atti del Gran Ciambellano*).

III. **Guardia Nobile d' onore di Modena, Reggio e Massa.** — Con gli Articoli 1° Gennaio 1815 firmati da Francesco IV il 30 Dicembre 1814, si ordinava la Guardia Nobile. Essa si era formata da sè, ed ora veniva approvata e considerata corpo militare. Avrebbe un Comandante, un Vicecomandante, un Aiutante Quartiermastro. Due saranno le sezioni; una a cavallo, l'altra a piedi con due brigadieri e 15 guardie effettive ciascheduna, più un tenente nella sezione pedestre. Possono esservi 4 soprannumerarii a piedi, fra i quali i trasferiti ad altro uffizio. Faranno parte della Guardia solo persone ascritte al *Libro d'oro* e di specchiata moralità e riputazione, le quali saranno ammesse a pluralità di voti de' componenti il corpo ed abbiano almeno 17 anni.

Il Comandante, se trova accettabile un aspirante, lo propone al corpo; e se questo l'accetta, lo presenta per la confermazione al Sovrano.

Per uscir dalla Guardia, conviene chiedere le dimissioni; ma fino che si appartiene al corpo, bisogna obbedire. Se si hanno a far reclami, si deve andare in via gerarchica. Se alcuno della Guardia desse scandalo contro la religione e il buon costume, o con discorsi contro il Sovrano e le leggi, deve essere cassato. Le guardie hanno obbligo d'esser fedeli, di difendere il Sovrano, di serbare il segreto, di non leggere carte abbandonate sui tavolini, nè riferire chi riceva il Sovrano in privato.

Devono essere esatte nell'obbedire con qualsiasi sacrificio. Fra di loro devono essere concordi, indulgenti; devono aiutare i compagni; se offese da essi, non vendicarsi, ma, se occorra, rivolgersi al Superiore; esser decenti, rispettose, riserbate, serie; non profittare della vicinanza al Sovrano per porgergli loro suppliche, esser temperate, civili con tutti; aver presenza

di spirito. coraggio, precisione. Hanno uno stendardo, e a questo e al Sovrano giurano fede. Devono avere spirito di corpo ed esercitare l'ammonizione fraterna. Le mancanze sono punite col rimprovero, coll'arresto, con la sospensione, con la cassazione, previo giudizio degli uffiziali e di due Guardie, se il Comandante crede bene aggiungerle. È proibito assolutamente il duello. Le Guardie rimangono nel resto soggette alle leggi dello Stato. Non possono battere o maltrattare alcuno, salvo che per la difesa del Sovrano. Nei subbugli od altre occorrenze devono correre alla casa del loro Comandante.

Servono però solo il Sovrano e i principi suoi ospiti. Se mai fossero per qualche eccesso arrestate, devono esser consegnate al loro Comandante, il quale ha grado di Colonnello, come il Vicecomandante di Tenente-Colonnello; il Tenente e l'Aiutante, di Maggiore; il Brigadiere, di Capitano; le semplici Guardie di Primi Tenenti.

Il 4 Febbraio 1815, con simili norme si ordinava la Guardia Nobile di Reggio con un Capitano, o un Tenente, con grado di Tenente Colonnello; un Brigadiere, con grado di Capitano; 8 Guardie a cavallo, altro Brigadiere e 12 uomini a piedi: le guardie hanno grado di Primo Tenente. Queste fanno servizio attuale quando il Sovrano trovasi a Reggio o nel suo governo, e sotto le medesime norme. Tutte hanno diritto di foraggio. Si ordinò che il cappello si tenesse con la punta di mezzo sopra il ciglio sinistro ed inclinato verso il ciglio destro perchè ciò significa prontezza e rispetto.

S'era dimenticato di considerare il Trombetta come militare. Perciò il Comandante Marchese Pietro Tacoli pregò ai 10 Agosto 1831 con sua lettera il Sovrano che si compiacesse di riconoscere a quello il grado di Trombettiere de' Reali Dragoni. « Dal Corpo fu ritenuto come Segretario Furiere, facendone veramente le funzioni, ma con vero rincrescimento, si è veduto non esser esso riconosciuto come militare essendo stato escluso nelle distribuzioni della medaglia alla *Fedeltà* abbenchè nell'infausta notte del 3 Febbraio riunisse per mio ordine la Guardia al R. Palazzo ed ivi si fermasse fino alla partenza di V. A. R. ». Evidentemente il Sovrano avrà aderito a tal desiderio. Ivi si allude all'infame attentato di Ciro Menotti.

Nel 18 Giugno 1833 a Massa fu ordinata pella Duchessa Maria Beatrice Ricciarda, madre di Francesco IV e Sovrana di quello Stato, una Guardia Nobile d'onore in modo più semplice. Nel 1843 abbiamo nuove divise: ci si conserva il figurino che però non pare rimanesse assolutamente invariato fino al 1860: quello antico è perduto.

Uno de' figurini ha *marsina* celeste a un petto, filettata di bianco e ricamata al colletto e in fondo alle maniche, d'oro, spalline dorate, nove bottoni d'oro al petto, sei alle saccoccie, due alla vita; cravatta nera; pantaloni bianchi sopra gli stivali con gallone d'oro; cappello a due punte con laccio e frangia d'oro senza piuma, se pure non è corta e nera, pennacchio

bianco e azzurro, sciabola con elsa dorata entro guaina di ferro; speroni dorati.

L'altro figurino è eguale. fuorchè ha l'abito *bleu* scuro e i calzoni turchini, ma più chiari. Ha spada, ma entro fodero metallico.

Nel 1847 Francesco V permetteva alle Guardie l'uso dei baffi. Nel 1850, 14 Aprile, lo stesso Duca ordinava che cominciando dal 1° Maggio le Guardie di Modena, Reggio, Carpi formassero uno solo corpo di Guardie Nobili d'Onore Estensi, sotto il Comando del Colonnello Marchese Campori e del Tenente Colonnello Marchese Galliani. Modena e Carpi faranno un distaccamento; e un altro, Reggio sotto il Magg. Conte Vezzani Pratonieri. È a questo punto che uniformi e bardature si devono esser cangiate l'ultima volta. Libero alle guardie di Massa di far domanda d'entrare nello stesso unico Corpo.

Nel 1852 19 giugno, il Duca estendeva alla Guardia Nob. la Croce di anzianità. Nel 1857 richiamando in vigore gli ordinamenti del 1814, Francesco V li chiariva, introducendo poche modificazioni. Tutto questo trovo in Archivio. Ora passando a ciò che il Galvani nella storia di Francesco IV e il Bayard de Volo nella Storia di Francesco V scrissero dei fatti notevoli della Guardia, notiamo com'essa secondasse valorosamente Francesco IV nel 1831 e prendesse nel 1859 le vie dell'esiglio col suo successore essendo composta dei signori: Conte Giacomo Molza, Cav. Carlo Santyon y Velasco, Co. Ferdinando Galvani, Co. Giuseppe Abbati, Co. Luigi Alberto Gandini, testè defunto, Nob. Enrico Borsari, Nob. Giulio Besini, Co. Scipione Scapinelli, March. Luigi Coccapani Imperiale. I Conti Luigi Benincasa e Onorio Giacobazzi Brigadieri trovavansi per altri uffici al seguito della Corte Nel 1860 la Guardia protestò contro l'annessione del Ducato. Solo nel 1863 il Duca, non permettendo inutili sagrifici e per impedire che le guardie perdessero i diritti civili, diede commiato anche ad esse insieme con la Brigata Estense. Il Co. Giacomo Molza, Ciambellano e Brigadiere, in una sua relazione così si esprime: « Presimo comiato a Bassano dalle LL. AA. RR. e fra mille espressioni cordiali, rammento che il Duca ci disse: Per loro Guardie Nobili, intendo che sia un permesso illimitato, ma però sempre un permesso ». Così, fin che la Guardia non fu tutta spenta dalla morte, non potè dirsi disciolta.

Aggiungiamo, traendolo dall'Archivio di Stato, questo documento: « *Servizio Ordinario e Straordinario della Guardia Nob. d'Onore di S. A. R.* Quattro guardie fanno il servizio stabilmente all'Anticamera di S. A. R. Esse sono cambiate tutte le domeniche. Il primo giorno dell'anno, le LL. AA. RR. con la loro Corte assistono in Tribuna alla Messa solenne in S. Domenico. Complimento alla mattina e Circolo alla sera. La Guardia Nobile d'Onore si ritrova in Anticamera ed accompagna a piedi le LL. AA. RR. in Grande Uniforme alla Chiesa ed intervengono al Complimento ed al Circolo. Alli 7 Febbraio, Ottava di S. Geminiano, le LL. AA. RR. assistono con la Loro Corte alla Messa Solenne nella Cattedrale sotto

al Trono. La Guardia a cavallo le accompagna alla Chiesa, e quella a piedi guarda il Presbitero.

Grande Uniforme. Alla Quaresima, quando le L.L. A.A. RR vanno alla predica, sono accompagnate da un Brigadiere e da due Guardie a cavallo; un Brigadiere e quattro Guardie a piedi si trovano alla Chiesa. Il Giovedì Santo, le LL. AA. RR. assistono in S. Domenico alla funzione, Visita dei SS. Sepolcri e Lavanda dei piedi. Il Venerdì, alla Messa ecc. Tutta la Guardia accompagna a piedi i Principi dall'Anticamera alla Chiesa. Velo nero al braccio. Il giorno di Pasqua, le LL. AA. RR. assistono alla Messa solenne alla Cattedrale in scabello, sono accompagnate da un Brigadiere e 4 Guardie a cavallo, 8 Guardie a piedi ed un Brigadiere si trovano alla Chiesa. Piccolo uniforme.

Il giorno del Corpus Domini, le LL. AA. RR. accompagnano con la loro Corte la processione. Tutta la Guardia a cavallo accompagna i Principi alla Cattedrale e chiudono in *Pluton* la processione. La Guardia a piedi, che si trova anticipatamente in Chiesa, fa ala al Baldacchino ai Principi. Grande Uniforme. Li 15 Luglio le LL. AA. RR. scortate dalla Guardia a cavallo si portano alla Cattedrale, ove sotto al Trono assistono alla Messa solenne; la Guardia a piedi arma il Presbiterio e la Scala: la mattina Complimento. Al dopo pranzo i Principi intervengono alla Corsa dei Cavalli. La Guardia a Cavallo li accompagna, 8 Guardie a piedi si trovano al Palazzo della Ducal Ferma con Brigadiere. Grande Uniforme.

Il giorno di Natale le LL. AA. RR. assistono alla Messa solenne in Duomo in scabello. Sono esse accompagnate da un Brigadiere e 4 Guardie a cavallo; 8 di queste a piedi ed un Brigadiere sono alla Chiesa. – Piccola Uniforme.

Per i funerali si ordina la Guardia all'Anticamera per accompagnare la Corte a S. Domenico. Per le altre funzioni di Chiesa, ove v'intervengono le LL. AA. RR., un Brigadiere e due Guardie a cavallo e 4 Guardie ed un Brigadiere a piedi alla Chiesa.

Per i Corsi, un Brigadiere e 4 Guardie a cavallo. All'arrivo dei Principi forestieri, tutta la Guardia si trova a Corte in Grande e Piccola Uniforme, come viene ordinato. La Guardia a cavallo accompagna i Principi qualunque volta venga ordinato.

TACOLI, *comandante* ».

Non dobbiamo dimenticare che le Guardie Nobili, avendo seguìto Francesco V nell'esilio, andarono decorate della medaglia dell'*Emigrazione*, di bronzo, con l'iscrizione: *Fidelitati et Constantiae in adversis*, destinata ai militari tutti che il 4 ottobre 1863 si trovassero fuori degli Stati Estensi a servizio del Sovrano.

F. C. CARRERI

(Continua)

Ex-libris do Commendador D. Francisco Villela de Paula Machado

Escudo esquartelado; no 1° as armas dos Pretos que sao esquartelados, o primeiro e quarto compostos de seis palas de ouro e azul, o segundo e terceiro esquadresado de ouro e azul de seis peças em faixa e outras seis em pala; no segundo as armas dos Moraes, escudo partido em pala, no 1° em campo vermelho uma torre sahindo de um rio com agua, sendo a torre de prata coberta de ouro tendo uma bandeira de prata na cima, no 2° em campo de prata uma amoreira verde; 3° quartel, armas dos Lemos; em campo de ouro 5 merletas de sable em sautor; 4° quartel armas dos Oliveiras em campo vermelho uma Oliveiras verde com raises, perfis e fructos de oiro. Elmo de prata aberto guarnecido de ouro e em cima un braço de negro, nuo com um bastáo na mao.

D.or Francisco Villela de Paula Machado descendente das familias Pretos, Moraes, Navarro, Lemes, Oliveira, Villela, Machado, de nobresa provada Portuguesa desde o seculo XVI.

Antonio Preto fidalgo portuguez veio para a Capitania de S. Vicente (Saó Paulo) Brasil onde prestou relevantes serviços

de guerra no seculo XVI, teve 6 filhos entre os quaes José Preto que casou-se com Catarina Dias, falleceu em 1655 deixando 6 filhos dentre os quaes Gaspar Cardoso Preto que por sentença obteve com seu irmao Cápitao Francisco Preto Pimentel, uso de süa provada nobresa.

Capitan Francisco Preto Pimentel teve 2 filhas dentre os quaes Izabel Pinto de Rego que foí casada com Félix da Cunha Nogueira. Teve 5 filhos dentre os quaes Félix da Cunha Nogueira que casou-se com Branca das Neves de Moraes de quem teve 6 filhos dentre os quaes Anna da Conceiçao Nogueira de Moraes que casou-se com o Capitao Salvador Machado de Lima que entre outros filhos de seu casamento teve o Capitao-mór Claudio Machado que de seu cazamento com Gertrude Nuñes Machado filha do Capitao-mór Anguel Martins de Siqueira e Francisca Leme de Siqueira teve 2 filhos dentre os quaes o Coronel Francisco de Paula Machado que foi casado com Antonia Guadros de Paula Machado de quem teve 2 filhos sendo um o T^e^ Coronel Antonio de Paula Machado que foi cazado com Anna Claudina Villela Machado (filha do C^el^ José Antonio Fernandez Villela de Portugal) e teve 2 filhos dentre os quaes o Commendador D.^or^ Francisco Villela de Paula Machado.

O MARQUEZ CAVALCANTI DE ALBUQUERQUE.

Ex-libris ZUR LAUBEN

I. Je ne crois pas que cette pièce [1] puisse être attribuée à Zur Lauben, officier Suisse, lieutenant-général au service de France :

Sc. Casp. Brupacher.

1°. Parce que Béat, Fidèle, Antoine Zur Lauben est mort en 1795, selon Larousse, ou en 1799 selon Gerster, et que l'ex-libris en question ne me paraît pas, d'après son style, bien antèrieur à 1820.

2°. Parceque sur les sept ex-libris que nous possédons deBeat, Fidèle, Antoine, et qui sont presque tous héraldiques nous ne voyons pas figurer d'autre croix que celle de Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis. (Voir les pièces signées: Brupacher 1781 et Clausner 1787).

Clausner Sc. Zug.

3°. Parce que aucun de ces ex-libris n'est anonyme. Le titulaire y étale, au contraire, avec complaisance, ses nombreux prénoms et ses titres. “ *Tribunus militum et Centurio,* „ “ *Castrorum mareschalli,* „ *Vice-legati Imperatoriae Turmae in Helvetiorum cohorte,* „ etc. etc. et son grade de “ Commendator ordinis Sancti Ludovici „.

[1] Reproduite dans le num. d'août page 505 de cette Revue.

II. Si notre ex-libris n'a pas appartenu à Beat. Fidèle, Antoine, a-t-il été la marque d'un autre membre de la famille Zur Lauben ?

Mais quel serait cet illustre officier, portant manteau ducal et décoré de tant d'ordres élevés ? Il serait certainement connu en Suisse, berceau de sa race, et il serait facile de le désigner.

III. Quant á la question de savoir si le quatrième quartier des armoiries est Zur Lauben, elle me paraît devoir être répondue affirmativement.

Contrairement a la description de Rietstap, les Zur Lauben qui s'appelaient primitivement, en Vallais, barons de la Tour Châtillon, ne portent pas aux 2° et 3° de leur blason : d'azur au lion d'argent " *tenant une fleur de lys d'or* „ mais bien " d'azur au lion d'argent tenant une branche d'ormeau à trois feuilles d'or „. (*Laube*, en allemand. signifie : feuillage).

Ces armes sont celles que nous voyons figurer sur les Exlibris de Beat Gaspar (1644-1706) de Beat Iacob, (1660-1717), et de Beat Fidèle, dont nous avons parlé.

Or, il est à remarquer que dans le franc-canton du 4° de la pièce en question, le lion des 2° et 3° de l'écartelé ne tient aucun meuble, ni fleur de lys, ni branche de feuillage, ce qui a pu faire croire que nous nous trouvions en face des armes de Castille et Leon. Mais les trois feuilles d'ormeau de l'ecu des

Zur Lauben ont été détachéés de leur branche, et posée en orle au bord de l'écu. Il semble donc bien que ce quartier, même sous cette forme de brisure, soit de Zur Lauben.

IV. Cela dit, c'est évidemment en Espagne qu'il faut chercher le personnage qui à porté ces splendides armoiriés, et qui, pour avoir été distingué de tant de façons, a dû jouer un rôle important dans ce pays [1].

Il me semble que ce doit être chose facile pour vos savants correspondants espagnols que de le découvrir.

FRED. RAISIN.

[1] En effet M. Josè M.ª Crespo dans le numéro de Séptembre, a prouvé que l'ex-libris en question appartient à la maison d'Alava. (N. d. R.)

QUESITI ARALDICI

DOMANDE.

(*Vedi numeri precedenti*).

138ª. **Medina Celi o Coeli.** Una famiglia di questo nome fiorisce tuttora in Piadena e Pontiroli dei Capredoni sul Cremonese e una volta dimorava in Cremona in varie parrocchie. Si considerò sempre nobile, ma non si fece riconoscere a quanto pare per le sue raumiliate fortuue. L'Oratorio di Pontirolo fu fondato dal nobile Antonio Capredoni che moriva nel 1679 lasciando le figlie maritate nei nobili Amati, Medina Celi, Gazzaniga e Persico. Ancora i Medina Celi ne hanno il jus patronato. Qual nesso collega costoro ai Medina Coeli di Spagna? Di questi che escono dalla casa di Foix e di cui Medina Coeli è titolo, conosciamo le armi, ma non quelle dei Medina di Pontirolo. Converrebbe vedere se questi nostri semplici gentiluomini hanno un'arme che ricordi quella di Foix.

F. C. CARRERI.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Pinchetti-Sanmarchi Monsignor G. M. *Guida Diplomatica Ecclesiastica. Volume 1°. Attuale posizione giuridica internazionale della Santa Sede. Volumi VII-VIII-IX sullo stile diplomatico della Santa Sede.* — Roma, 1908. Desclée e C., in-8°.

Il primo volume è la seconda edizione di un'opera già onorevolmente menzionata in questa Rivista. Gli altri tre che devono essere completati con altre parti a compimento del programma propostosi dall'A. trattano dello stile diplomatico nella corrispondenza, nei discorsi, nelle proteste del Sovrano Pontefice, nell'arbitrato Pontificio, negli atti diplomatici durante il tempo della Sede Vacante; il tutto esposto con mirabile chiarezza, ordinato sapientemente ed a profusione corredato di un numero considerevole di esempi e di documenti.

Il giovane prelato, che alla cospicua nobiltà dei natali unisce la profonda cultura della mente, ci aveva già dato un luminoso saggio della sua competenza in materia, nella prima edizione del 1° volume. Queste altre parti della importante opera, confermano il successo di questa ottima Guida che ci auguriamo ben presto completata perchè è pubblicazione necessaria specie a coloro che chiamati ad elevati posti nella diplomazia, senza preparazione, commettono spesso errori a danno della serietà della loro missione.

Massaroli Ignazio. *La Cronica della Famiglia Scannabecchi.* — Bologna, 1908. Zanichelli, in 8°.

Illustrazione di un codice del XVII secolo interessante per la storia di Bologna, dove ebbe origine la famiglia degli Scannabecchi e per quella di Ferrara, dove si propagò col cognome Contughi, da un Contugo degli Scannabecchi che alcuni pretesero fosse un conte Ugo ad esempio dei Contiguidi che presero tale appellativo da un conte Guido.

Gli Scannabecchi diedero il cardinale Giovanni nel XII secolo.

I Contughi occuparono le più cospicue cariche in patria. Altri Scannabecchi furono detti Toschi in Toscana; Balduini a Trento; Gilini a Vicenza e della Moneta a Bologna. Questi cambiamenti di cognome sono dovuti alle lotte politiche del medio evo.

Ferraresi dott. Mario. *Monografia su l'Archivio di Ferrara. Cenni storici.* — Ferrara, 1908. Bresciani, in 8°.

Già altre volte ci siamo occupati dei lavori dell'instancabile direttore dell'Archivio di Ferrara. Ora siamo lieti di annunciare questo nuovo scritto di non lieve interesse, perchè riferisce le vicende dell'Archivio attraverso

i secoli. Giustifica anche la mancanza di preziosi documenti che il ricercatore con sorpresa non trova in un Archivio che date le condizioni di Ferrara sotto gli Estensi, dovrebbe essere, più che ogni altro, ricco di patrie memorie.

Nel 1385 furono bruciati i documenti dell'Archivio comunale; nel 1598 D. Cesare d'Este fece trasportare a Modena quante carte gli fu possibile. Aggiungasi che nei secoli successivi per incuria o per venalità, andarono disperse molte altre carte senza per questo diminuire l'importanza dell'Archivio, che ordinato da valente archivista come il Nobil Uomo Dottor Mario Ferraresi, sarà in grado di rendere non lievi servigi agli studiosi.

Alla notizia sulle vicende dell'Archivio, seguono interessanti memorie dei diversi archivisti, fra i quali notiamo i nomi del Conte Francesco Berni, del Dottor Ferrante Borsetti-Ferranti. dello storico Antonio Frizzi e del Cavalier Luigi Napoleone Cittadella.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. B. Mons. Filippo Camassei Patriarca di Gerusalemme, Luogotenente del Gran Magistero di questo insigne Ordine, è stato insignito del Gran Cordone del S. M. O. Costantiniano di San Giorgio ed i dignitari dell'Ordine del Santo Sepolcro fratelli Fabio e Girolamo Conti Fani, patrizi romani, sono stati anch'essi insigniti del grado più elevato della medesima Angelica Milizia.

— Il nostro chiar. collega Conte dott. Alfonso Zabeo, Cameriere segreto dei Sommi Pontefici Leone XIII e Pio X ha ricevuto la bolla di Commendatore del Santo Sepolcro.

— L'iniziativa dei nobili Signori Conte Giulio Boselli e Conte Alberto de Mauroy, Cavalieri Gr. Croce del Santo Sepolcro, per ripristinare a Parigi l'antica Arciconfraternita dell'Ordine, sospesa dal 1830, ha trovato già molti aderenti e giova sperare che con l'appoggio della nobiltà francese sarà presto un fatto.

— Dopo tanta aspettativa dovuta a diverse cause indipendenti dalla volontà degli autori, finalmente è uscito il grosso volume in-4° con la storia documentata dell'Ordine, illustrata da tavole cromolitografiche e da artistiche incisioni. È incominciata la distribuzione agli abbonati delle copie legate in tela. Fra qualche giorno saranno pronte quelle rilegate in pelle e subito verranno distribuite.

— L'Ordine del Santo Sepolcro ha perduto due illustri Membri: Mgr. Mariano Soler Arcivescovo di Montevideo e Mgr. Federico Foschi. vescovo

di Cervia. Il primo morì il 25 settembre a bordo del piroscafo che lo conduceva in patria; il secondo è morto in diocesi il 7 del corrente mese.

Mgr. Soler fu zelantissimo per i luoghi santi, fondò l'Hortus Conclusus a Gerusalemme ed era insignito della Gran Croce; Mgr. Foschi non era che Commendatore, e fu anch'esso sempre devoto verso i Luoghi Santi, e si rese benemerito per le opere di carità e per lo zelo nel disimpegno del suo ministero pastorale.

Un altra perdita ha fatto l'Ordine con la morte del nobile comm. Ignazio Emanuele Rossi dei principi di Cerami, residente ad Aci–Catena. Fu scrittore di cose storiche e dimostrò sempre il suo attaccamento alla Gerosolimitana milizia di cui era insignito da molti anni.

Ordine di San Silvestro. — Il Santo Padre si è degnato di conferire la croce di cavaliere al valente archeologo cav. Giuseppe Ripostelli.

Nozze Granello-Cataldi. — La nobilissima famiglia di Monsignor Fra Tommaso Granello, Arcivescovo di Seleucia e Commissario del Santo Uffizio è stata rallegrata dalle nozze celebrate il 12 corrente nella cappella gentilizia dei Granello nel loro palazzo di Genova, fra il Nobile avvocato Luigi Maria Granello e Giuseppina dei baroni Cataldi. Monsignore Arcivescovo di Genova benedì questa unione e pronunziò parole calde di sentimento cristiano ed il fratello dello sposo, nobile avv. Giuseppe, offrì un elegantissimo opuscolo con gli stemmi Granello e Cataldi, contenente parole affettuose e massime inspirate da sentimenti nobilissimi e da quei ricordi domestici non scarsi in una famiglia che all'antica e cospicua nobiltà congiunse ognora l'esempio di onoratezza e di virtù.

Auguri felicissimi ai nobili sposi.

Libri ricevuti in dono. — IGNAZIO MASSAROLI: *I condannati e deportati romagnoli nell'invasione Austro-Russa (1799-1900)*, Torino 1908, Bocca, in-8° [interessante lavoro ricco di memorie biografiche dei fautori della rivoluzione francese in Italia].

COLOCCI ADRIANO: *Dal fiume vermiglio alla Montagna azzurra.* Catania 1908, in-8° [ci duole di non poter dare un resoconto dettagliato di questo brillante scritto del chiar. marchese Colocci, perchè d'indole assai diversa da quella del nostro periodico. Non possiamo a meno però di ringraziare l'egregio A. per averci procurato una lettura altamente istruttiva e al tempo stesso amena, per gli episodi dettati con una *verve* inesauribile e con stile forbito e brillantissimo].

GRANELLO GIUSEPPE: *Nozze Granello-Cataldi.* Genova 1908 [ne abbiamo parlato più sopra. Aggiungiamo che merita encomio la profondità dei pensieri espressi con parola semplice ed elegante].

OMAGGIO DEL COLLEGIO ARALDICO AL SANTO PADRE PIO X. — La preghiera inviata dal Presidente del Collegio Araldico agli amici e colleghi per concorrere all'omaggio di amor filiale in occasione

del Giubileo sacerdotale di Sua Santità Pio X. è stata accolta favorevolmente e siamo lieti di pubblicare oggi la prima lista degli offerenti. con la certezza di inserirne l'altra nel fascicolo di novembre. Molti sottoscrittori avevano già concorso all'omaggio di altre associazioni, ma non hanno potuto esimersi da questa nuova dimostrazione di affetto e di devozione al Sommo Pontefice. Invitiamo nuovamente quelli che ancora non hanno risposto al caldo appello, a mandare con urgenza le loro offerte al Segretario del Collegio Araldico, non dimenticando che la somma che si offrirà al Santo Padre è destinata a Lui personalmente per le sue buone opere.

Monsignor Pietro Dissard, *Laval*	»	100
Barone D. Antonio Nasi di Cossombrato, *Torino*	»	50
Pasini Frassoni conte F. *Roma*	»	50
Conte Pietro Braghini, *Ferrara*	»	10
Nob. avv. Giuseppe Granello, *Genova*	»	50
Nob. prof. Francesco Franceschetti, *Este*	»	10
Marchese Carlo Balestrino, *Genova*	»	10
Visconte François de Salignac Fénelon, *Toulouse*	»	10
Comm. Paul Pellot, *Rethel*	»	10
Signor Louis Guedet, *Rethel*	»	10
Cav. Carlo Augusto Bertini, *Roma*	»	10
Conte Giovanni Grosoli-Pironi, *Ferrara*	»	10
Nob. cav. Ermanno Tibertelli, *Ferrara*	»	20
Conte Jules Boselli, *Paris*	»	50
Conte Albert de Mauroy, *Thivet*	»	10
Nob. comm. Giovan Battista dell'Angelo, *Craveggia*	»	100
Sac. Giovanni Battista Adorno, *Craveggia*	»	10
Dott. Emanuele Garbagni, *Craveggia*	»	10
Signor Georges Sens, *Arras*	»	10
Marchese D. Antonio de Portugal de Faria, *Paris*	»	100
Nobile cav. Diego Rapolla, *Napoli*	»	20
Nobile dott. Giuseppe de Baechlé, deputato, *Wien*	»	20
Conte dott. Emanuele Ranieri, *Perugia*	»	20
Nobile comm. Giuseppe Sanasi-Conti, *Torre Santa Susanna*	»	10
Barone di Ramione, *Palermo*	»	20
Principe-Duca Ferdinando de Norreys-Longjumeau, *Paris*	»	100
Nob. Cavaliere Pietro Andrea Pidoux, *Dole*	»	10
Nobile Comm Matteo Pozzo, *Genova*	»	20
Nob. Cavaliere Giuseppe Joûbert, *Angers*	»	20
Marchese de Montglat Barone di Benzenhofen, *Paris*	»	1000
Nob. Comm. Enrico Lorenzo Peirano, *Genova*	»	20
Principe Giorgio O'Neill de Tyrone, *Lisboa*	»	100
Conte Camille Ruffin, *Tours*	»	20
Sac. Carlo Santa Maria, *Milano*	»	15
Conte Alberto Giuli, *Pisa*	»	10
Barone Silvio Romanelli, *Vicenza*	»	10
Marchese C.	»	15
Nob. Comm. Giacomo Cecchini, *Vitorchiano*	»	50
Conte Stanislao Medolago-Albani, *Bergamo*	»	10
Marchese d'Ornano, *Paris*	»	20
A riportarsi	L.	2150

	Riporto L.	2150
Comm. D. Antonio Casamarte-Treccia dei Baroni di Campotino, *Loreto Aprutino*	»	10
Marchese de Manville-Bianchi, *Paris.*	»	20
Cavaliere Jules de Terris, *Avignon*	»	10
Cav. Louis Y. Trost, *Botemvald*	»	20
Barone Bartolomeo Scola-Tommasoni, *Creazzo* .	»	20
Mons. Giuseppe prof. Cascioli, *Roma*	»	10
Conte Girolamo Fani, *Viterbo*	»	10
Conte O. Beauregard, *Paris*	»	100
Principe Alessandro de T' Serclaes, *Bruxelles.* .	»	100
Barone Carlo de T' Serclaes, *Bruxelles*	»	100
Conte Bernardo de Maupas de Juglart, *Paris.* .	»	10
Nobile Cav. D. Francesco de Sevilla y Licona, *Bilbao*	»	25
Nobile Camillo Don de Cepian, *Paris*	»	20
	TOTALE L.	2605

El Ilustrísimo y Excmo Señor

Dr. D. MARIANO SOLÉR

Arzobispo de Montevideo
Caballero gran Cruz del SSmo Sepulcro, etc., etc.
(n. 1846 † 1908).

Cariño, gratitud, admiración y profundo pesar, se confunden en mi espíritu al pronunciar el nombre del Ilustrísimo y Exc.mo Señor Doctor D. Mariano Solér, Arzobispo de Montevideo: porque ese nombre compendia una vida empleada toda en provecho de la religión y de la patria.

Yo que he tenido la suerte de ser discípulo de este hombre eminente y de conocerle en la intimidad, lloro su muerte como he admirado su vida de Pastor abnegando, cuyo carácter reflejaba las tradiciones de su generosa sangre española y de sus antepasados los nobles Solér de Cataluña que con *sol fueron y volvieron y la batalla vencieron*, según la antigua divisa de sus blasones. En efecto, apareciò el Doctor Solér como un sol en el horizonte de la Iglesia Uruguaya, cuando, jóven, después de perfeccionar sus estudios en Roma, regresó á Montevideo para llevar allí el contingente de su energia juvenil, de sus extensos conocimientos y de su celo en provecho de las almas! Como un sol brilló durante su larga carrera y venció combatiendo las batallas del Señor! Como un sol desapareció, con admirable ejemplo de resignación cristiana, así como se apaga una lámpara desprendiendo destellos de luz más brillantes, para dejarnos luego sumergidos en la tristeza y en las lágrimas.

Lloro la muerte de mi querido é inolvidable Doctor Solér y conmigo lloran millares de católicos estimadores de sus eminentes virtudes y méritos sobresalientes.

Le estoy viendo aún, alli en las cátedras de historia y de filosofia, en esa Universidad libre ó Liceo Universitario, obra de sus desvelos en favor de la juventud católica, rodeado de sus discipulos que le querian

hasta la veneración y que lo admiraban como uno de los genios más privilegiados que ha producido nuestra amada República Oriental.

Jacinto Casaravilla, Antonio Rius, Vicente Ponce de León, Hipólito Gallinal, discipulos predilectos del Prelado insigne; amigos, condiscipulos y maestros mios, que hoy descollais en el foro y en los cargos públicos, os dedico estos renglones porque se como le queriais y vosotros comprendereis mejor que nadie lo que yo sufro por esta irreparable pérdida!

Vosotres fuisteis los fieles amigos del ilustre Prelado y como yo presenciasteis los actos mas nobles de su vida de apóstol y de patriota.

¿Os acordais de esas magnificas conferencias públicas del Club Católico que el Doctor Solér sostenia sin desfallecer jamás ante la osadia de los racionalistas exasperados por la tranquilidad de espíritu que dán la fé y la verdadera ciencia?

Cura del Cordon, Fiscal general eclesiástico, fundador del Club Católico y del periódico *El Bien*, Rector del Liceo Universitario y á la vez catedrático de historia y de filosofia, para todo hallaba tiempo y en todo y entre todos se distinguia.

Más tarde el Ilustrisimo Señor D. Inocencio Maria de Yereguy, digno Obispo de la Santa Iglesia Montevideana, elijió al Doctor Solér como Vicario General y á la muerte de dicho Ilustrísimo Señor, mereció reemplazarle en el gobierno de la Diócesis, primero como Obispo en 1891, luego come Arzobispo, en el año de 1897. Recibió esos honores por voluntad del Soberano pués queria vestir el sayo franciscano en Tierra Santa. Su afecto hácia los Santos lugares le inspiró la fundación del Santuario Nacional platense, en el *Hortus conclusus* de Salomón. Llevó á cabo esta obra que honra sumamente á las Repúblicas del Plata y que ha dado excelentes resultados para la propagacion del catolicismo entro los infieles Las persecuciones de que ha sido objeto la iglesia uruguaya por parte de los liberales, acarreáron muchisimos disgustos y amarguras al eminente Prelado, pero no por esto desfalleció su valor en la lucha y desde la cátedra sagrada, en la prensa, en las conferencias, y en el Congreso Nacional, donde fué Diputado, como mas tarde en las pastorales, monumentos de erudición sagrada, y en sus publicaciones que tratan de los problemas de actualidad, mantuvo alto y firme el estandarte de la verdad con admiracion de sus mismos contrincantes.

No recordaré sus escritos de polémica religiosa y moral que lo elevaron á un puesto privilegiado entre los obispos de America, ni sus trabajos en el Concilio latino americano de 1900, ni sus obras de caridad y de patriotismo, pués se necesitarian volúmenes para describir aunque fuera sintéticamente el asombroso trabajo que un hombre solo pudo llevar á cabo; y me limito á consagrar estas pocas lineas á la memoria del Doctor Solér como desahogo de mi corazón llagado y como tributo de admiración y de afecto imperecedero!

F. Pasini y Frassoni.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

L'HERMÉTISME

DANS L'ART HÉRALDIQUE

C'est pendant l'année 1906, qu'en collaboration avec le chevalier Cadet de Gassicourt, nous avons exposé dans la *Revue Héraldique* notre théorie sur les symboles occultes du blason, Ces études réunies en volume sus le titre de l'*Hermétisme dans l'Art Héraldique* ont paru en 1907, chez Daragon à Paris. L'accueil bienveillant de la presse, les compliments du *Mercure de France*, du *Siècle*, de l'*Intermédiaire*, des *Archives des Collectionneurs d'Ex-libris*, de la *Revue des Sciences psychiques etc.*; les encouragements d'éminents héraldistes tels que feu le Comte de Poli, M. de Crauzat, président-honoraire des Collectionneurs d'Ex-libris, du chevalier de la Perrière, nous ont encouragé à persister dans cette voie.

Le maître Pierre Piobb dans son excellent ouvrage *L'Année Occultiste et Psychique*, [1] où se trouve resumé les travaux occultes les plus intéressants de l'année expose nos idées dans un long compte-rendu; au mois de mars 1908 le T.·. S.·. Arthirsata dans un article remarquable sur le *Symbolisme*, [2] a rappelé ce que nous avions dit sur la symbolique héraldique.

En règle générale quand un héraldiste " lit „ un blason à un profane, celui-ci en demande immédiatement la signification. Malheureusement, il arrive souvent que l'héraldiste vraiment consciencieux ne peut répondre à cette question.

Dans un grand nombre de cas, l'histoire à conservé dans ses annales la mémoire du fait qui a motivé l'adoption de telle

[1] Paris, Daragon, 1908, in-8°, p. 85.
[2] L'*Acacia*, n. 64, avril 1908, p. 241.

ou telle pièce héraldique, Ainsi, on sait, qu'en 1123, un membre de la famille de Clermont ayant rétabli S. S. Calixte II sur le trône pontifical, reçut le droit de porter pour armes de *gueules à deux clefs d'argent en sautoir*[1]; cimier la tiare; devise: *Et si omnes ego non.* Un Mendoza ayant planté le premier l'étendard des rois catholiques, qui portait *Ave Maria gratia plena,* sur les murs de Grenade, reçut l'autorisation d'ajouter ces mots dans son blason. Les Pons portent *d'argent à la fasce bandée d'or et de gueules de six pièces* en l'honneur du brave Pons qui arrêta les Goths sur les trois ponts de le Charente.[2]

Ces armes *historiques* se trouvent en tout temps et partout. Elles commémorent les événements les plus divers; ainsi Sébastien de Corbion écuyer et capitaine qui inventa sous Louis XII le pistolet à feu[3] reçut pour écu: *d'azur à deux* pistollets *passés en sautoir d'argent*; devise *Ante ferit quam flamma miscet.* Portail, mari de la nourrice de Charles IX, fut anobli, en juin 1510, avec l'emblème suivant: *semé de France à la* vache *d'argent couronnée d'une couronne antique accornée et clarinée de gueules.* Pour la période moderne citons seulement: Jacques Montgolfier, anobli en 1783: *d'argent à un mont de sinople mouvant et issant à dextre d'une mer d'azur accompagnée en chef d'une* mongolfier *de gueules ailée de même.* Chassebœuf de Volney auteur des Ruines,[4] sénateur, membre de l'Institut, crée comte par l'Empereur Napoleon I^er^: *de sable à* deux colonnes ruinées d'or *surmontées d'une hirondelle d'argent,* au franc-quartier des comtes tirés du Sénat. Romain de Sèze défenseur de S. M. Louis XVI, crée comte le 20 décembre 1817; *de gueules* au château du Temple *d'argent accompagnée en chef de deux étoils d'or et en pointe* de seize fleurs de lys *d'argent. mises 7, 6, 3;* devise: *26 décembre 1792.*

A côté des armes historiques, sont les armes qui rappelent d'une façon plus on moins précise la fonction, la profession du

[1] Au lieu d'un soleil éclairant un mont.

[2] Les bandes d'or de la fasce, représentent les ponts de le Charente et les bandes de gueules, les eaux du fleuve rougies de sang.

[3] Arme nommé pistolet par analogie au petit poignard fabriqué à Pistoya.

[4] *Ou Méditations sur les Révolutions des Empires*, Paris, 1791, in-8°.

fondateur de le famille, tels est: Barbou, imprimeurs à Limoges anoblis par charges de robe: *d'azur à un sénestrochere tenant une* plume *et une* palme *d'or accompagnée d'une étoile d'argent en chef.*

Sous le premier Empire nombreuses sont les armes de cette catégorie. Percy, inspecteur général du service de santé: *écartelé; au 1 d'or à la* lampe allumée *de gueules; au quartier des barons tirés des corps de santé qui est: de gueules à l'épée en barre le pointe basse d'argent; au 3 d'azur au* miroir accolé d'un serpent tortillé *d'or; au 4 d'or à la* main de carnation ailée *d'argent* tenant un scalpel *de sable entourée d'une couronne de chêne de sinople.*

Si nous connaissions mieux l'origine de beaucoup de familles, les débuts de leur histoire, leurs faits et gestes, voir même les goûts du premier ancêtre, un grand nombre d'armoiries rentreraient dans ces deux premières séries. Mais l'oubli est chose humaine et beaucoup des faits glorieux, quelquefois même très récents, qui ont valu l'anoblissement d'une famille, sont aujourd'hui oubliés.

Les armoiries les plus nombreuses sonr les armes *parlantes* et les armes *allusives* qui rappellent de plus ou moins loin, à le façon d'un rébus le nom du possesseur; inutile d'insister sur cette catégorie, nous renvoyons à notre article paru en Novembre dans la *Rivista.*

D'autres blasons ont été fait soit en déformant des caractères grecs, hébreux ou runiques, ou en héraldisant des marques de propriétés.

Enfin les pièces héraldiques peuvent parfois s'expliquer par des souvenirs tirés de le chevalerie, et les anciens auteurs les ont souvent interprétés de cette manière ainsi: la fasce représenterait la ceinture militaire; la barre, l'echarpe du chevalier; le sautoir l'étrier, etc.

Mais en dehors de toutes ces catégories d'armoiries, il est des blasons qui restent incompréhensibles. Est-il impossible de les expliquer? Nous ne le croyons pas.

Remarquons qu'au Moyen-Age, beaucoup de gens étaient affiliés àu sociétés secrètes du Temple, des Rose-croix, des Ma-

çons ou autres, pourquoi n'auraient-il pas voulu, comme les initiés de la Grèce, de l'Egypte ou de l'Inde, se reconnaître par des signes, n'ayant aucun sens au point de vue des profanes, mais compris d'eux seuls? Le symbole est à la base de toutes les religions, quelles qu'elles soient; et les Chrétiens n'ont fait que reprendre ceux employés par les prêtres de la Chaldée, de l'Egypte, etc. Or le bouclier du Templier, de l'Initié, exposé aux yeux de tous était la meilleure place que l'on pouvait choisir pour faire connaître son degré d'imitation. Et de même que les chrétiens de tout époque se sont plus à mettre dans leur blason des emblèmes empruntés à leur religion, tels que anges, démons, saints, prêtres, hosties, calices, ostensoirs, etc., de même les hermétistes ont tenté de représenter par des figures symboliques les doctrines qu'ils professaient, particulièrement aux époques médiévales où le christianisme gardait encore une allure ésotérique.

Sicile, héraut d'arme du roi d'Aragon et de Sicile, Alphonse V, est, croyons nous, le premier qui ait publié une correspondance hermétique des couleurs du blason, exemple qui a été suivi par un grand nombre d'héraldistes voici quelques unes de ces correspondances:

EMAUX	ASTRES	MÉTAUX	PIERRES	VERTUS THÉOLOGALES	VERTUS MONDAINES
OR.	Soleil	Or	Escarboucle	Foi	Hautesse Noblesse
ARGENT .	Lune	Argent	Diamant	Espérance	Pureté Grâce de Dieu
POURPRE.	Mercure	Mercure	Cornaline	Charité	Richesse Science
SCUOPLE .	Vénus	Cuivre	Eméraude	Tempérance	Liesse Beauté et Bonté
GUEULES.	Mars	Fer	Rubis	Force	Loyauté Hardiesse
AZUR . . .	Jupiter	Etain	Saphir	Justice	Abondance de biens
SABLE. . .	Satnrne	Plomb	Obsidienno	Prudence	Simplesse Tristesse

Remarquons que les principales couleurs héraldiques sont au nombre de *sept*, comme les pièces honorables et les principales partitions. Or sept est le nombre fatidique par excellence.

L'écu d'armoiries qui anciennement était presque carré et qui aujourd'hui est un peu plus long que large, peut représenter le quaternaire matériel passif, (le monde) sur lequel agiront les symboles qui y sont contenus.

La première partition de l'écu est le *parti* auquel on peut rapprocher, parmi les pièces honorables, le *pal:* tous deux représentent le principe actif, nous expliquerons par exemple Bernastre: *d'or parti d'azur;* la foi unie activement à la justice agissant sur le monde.[1]

Le *coupé, le chef,* et la *fasce* donnent le principe passif: Justi porte: *coupé d'azur et d'or* ce que l'on peut traduire: la foi et la justice, même passivement unies, influent le quaternaire matériel; remarquons que l'idée de Justice donnée par *l'azur* fait de ce blason une véritable arme parlante. Blot de Gilbertès *d'azur à la fasce d'argent:* la justice est passivement influée et liée à l'innocence.

Le *tranché* et la *bande,* le *taillé* et la *barre,* ont tous les quatre une signification analogue, c'est toujours le quaternaire neutre se subdivisant en *deux parties* régies par un ternaire neutre. Noailles *de gueules à la bande d'or:* si nous joignons la noblesse à la loyauté nous régirons le quaternaire passif; ou encore par le fer et l'or on divise et règne sur le monde.

L'écartelé et la *croix* doivent nous arrêter plus longtemps. La croix rappelle les croisades, par exemple la *croix de gueules* de Savoie; cette signification est relativement rare car bien souvent elle n'est qu'un symbole de piété. Mais l'origine de la croix n'est pas exclusivement chrétienne, on la trouve sur des

[1] Nous n'avons pu faire la généalogie de toutes les familles dout nous donnons les armes sn exemple, et peut-être pourra-t-on nous prouver que certains blasons ou nous avons vu un symbole hermétique ont une toute autre origine. Nous l'admettrons de bonne foi, car beaucoup de meubles sont aussi fréquents en symbolique hermétique qu'en symbolique héraldique. Notre seule idée est de faire comprendre comment on peut essayer d'expliquer hermétiquement les piéces et meubles héraldiques.

objets de l'âge du bronze, dans des cimetières étrusques, dans les temples de Mathura, de Terputy en Extrême Orient, au Mexique, en Egypte, etc. Le F.·. Soldi Collat de Beaulieu croit qu'elle provient d'un hiéroglyphe égyptien qui représente le tige de bois dur, qui, par le frottement dans un bois tendre produit le feu; ce morceau de bois était actionné au milieu, au moyen d'un archer; c'est donc un emblème solaire. Les occultistes l'expliquent en disant que la ligne verticale est le principe actif ou mâle, qui agit sur la ligne horizontale principe passif ou féminin, de leur réunion sort le principe neutre ou le fils qui est mort sur la Croix.

La croix formée de deux droites se coupant représente le quaternaire spirituel neutre; et nous interpréterons de Saix, *écartelé d'or et de gueules:* la noblesse aidée de la foi, jointe á l'hardiesse et la loyauté (quaternaire spirituel) seront maîtresses du monde.

Gilles de Laval seigneur de Rais, prototype de *Barble-Bleue,* brulé pour ses crimes le 23 décembre 1440, avait été initié très jeune (peut-être par son père), pendant toute sa vie il chercha la pierre philosophale; il était fils de Guy II de Laval. Or Guy II de Laval, qui portait de Montmorency-Laval brisé *d'un franc quartier de gueules au lion d'argent,* abandonna saus *aucune raison connue* ce blason que sa famille portait depuis des siècles pour adopter un écu *d'or à la croix de sable;* si nous nous souvenons qu'il a été accusé de s'être occupé d'alchimie, hésiterons-nous à lire en ses emblèmes le conseil suivant: la recherche de l'or doit être poursuivie avec foi et prudence!

Les formes des croix héraldiques sont très nombreuses, parmi les plus curieuses notons la croix d'Anjou et de Lorraine, adoptée par les Templiers qui la considéraient, à juste titre, comme un symbole très complet; la croix *pattée* qui se voit sur le beaucéant de l'ordre du Temple; les croix fleuronnées et treflées qui représente le triomphe du nombre 12 ($4 \times 3 = 12$).

L'*écartelé en sautoir et le sautoir* s'expliquerent comme la croix.

Le *gironné* divisant l'écu en huit quartier représente le quaternaire spirituel actif, réuni au quaternaire spirituel neu-

tre; tel est Béranger, *gironné d'or et de gueules:* fervent et fort, noble et loyal, hautain et courageux, puissant et riche, tel doit être le vrai gentilhomme.

Le *chevron* peut se rapprocher des partitions de second ordre: *le chappé ou mantelé, le chaussé, la pile* qui, ayant toutes plus ou moins le forme d'un triangle figurent, le ternaire. Champdivers: *d'azur au chevron d'or,* la justice doit être soumise à la foi pour régir le monde.

Remarquons que toutes ces pièces honorables peuvent se trouver en nombre dans l'écu, dans ce cas à leur signification propre vient se joindre celles des nombres.

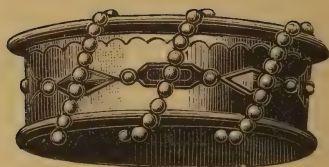
Pour les pièces héraldiques de second ordre les *frettes, billettes, losanges, rustes, macles, besants,* etc.; nous n'avons qu'à dire que la forme carrée représente le quaternaire, la forme ronde l'*Univers* ou l'Infini; pour les expliquer il n'y a qu'à tenir compte de leur couleur, de leur nombre, de leur disposition.

Ainsi: Guillaume de Saunhac, grand maître du Temple, tué le 12 avril 1250 à la bataille de la Mansourah, porte: *d'or au lion de sable, armé, lampassé, couronné de gueules, accompagné de douze carreaux aussi de gueules;* le lion correspond au Soleil et par conséquent à l'or qui représente le foi (à cause du Soleil symbole de la Divinité), le meuble et le champ ont donc la même signification; le lion est de sable symbole de prudence; la langue, les ongles, sont de gueules symbole de la force que montre aussi la couronne emblème de la puissance. Les carreaux représentent par leur forme le quaternaire matériel actif, par leur couleur, la force; par leur nombre et leur place, les quatre mondes divisés chacun en trois éléments; par leur disposition circulaire, l'Infini.

Pour les meubles, un très grand nombre tres employés en art héraldique se retrouvent dans la symbolique hermétique; leur signification restera donc la même.

Pour résumer ce long exposé nous dirons qu'il nous paraît hors de doute que les premiers possesseurs d'armoiries ont eu une raison *sérieuse* de se choisir un blason plutôt qu'un autre. On ne conçoit pas un industriel se composant une marque de

fabrique sans avoir une idée voulue, de même il n'est pas admissible que le hasard ait seul guidé la confection d'un blason. Une idée à forcement presidée a ce choix, pour mysterieuse qu'elle soit aujourd'hui, elle n'en existe pas moins; dans un certain nombre de cas, nous avons pu en retrouver la trace dans des blasons d'Initiés. Notre travail montre comment des emblèmes héraldiques peuvent découler ou se rapprocher d'emblèmes hermétiques, et comment un grand nombre d'armoiries. peuvent se comprendre. Et notre but sera atteint si l'on veut bien reconnaître qu'à côté des armes historiques, des armes de profession, des armes parlantes, des armes religieuses, des armes chevaleresque, il existe des armes hermétiques.

Baron du Roure de Paulin.

Libro d'oro del Ducato di Ferrara

(Continuazione vedi numero precedente)

ALDIGIERI o ALIGIERI. — D'azzurro, al semivolo d'argento.

Famiglia di Dante. Gherardo Aligeri fattor Generale del Marchese Nicolò II d'Este nel 1392. Nicolò Aldigeri che servì il M. Rinaldo e andò per lui a Firenze, derivavano forse dall'antica famiglia Ferrarese, ma appartenevano certamente a quella Fiorentina.

Girolamo Aligieri fu medico e professore nell'Universià (1546) e Bartolomeo morì dopo il 1576, ultimo del suo ramo.

ALDIMARI. — D'azzurro, al fiordaliso d'oro coronato dello stesso; capo d'argento alla croce di rosso.

Famiglia di origine fiorentina forse la stessa degli Adimari. Lo stemma è ideato dal Maresti, (Vedi Adimari).

ALDOBRANDINI. — D'azzurro, alla banda contro-doppio merlata d'oro accost. da 6 stelle di 8 raggi d'oro.

Parecchi personaggi di questa illustre fam. dimorarono in Ferrara. — Il cognome Aldobrandini venne inoltre portato da un ramo dei Bevilacqua. Ippolito e Giovanni di Silvestro degli Aldobrandini, esuli da Firenze trovarono sicuro asilo in Ferrara presso i Principi Estensi. Il primo divenne Papa Clemente VII, il secondo fu Cardinale.

Fino dal 1260, Uberto degli Aldobrandini aveva sposato Costanza d'Este. Silvestro, padre del Pontefice, fu Consigliere del Duca Ercole II, e Giovanni, ebbe la laurea Dottorale nella nostra Università.

Alessandro Andrea fu legale in Ferrara nel 1734 e Giuseppe nipote di Alessandro Aldobrandini prese la laurea dottorale in Ferrara nel 1730.

Vennero ascritti al nostro patriziato nel 1597.

ALDOVINI. — D'azzurro, al ponte d'argento movente da un mare ondato d'argento e di azzurro ed accompagnato in capo da tre stelle male ordinate d'oro.

Il Maresta attribuisce agli Aldovini un castello di rosso in campo d'oro.

Erano oriundi da Cremona e Antonio Aldovini fu Podestà di Ferrara nel 1484.

ALDROVANDI. — Di rosso, *alias* d'azzurro, alla fascia accompagnata in capo da una rosa ed in punta da uno scaglione, il tutto d'oro.

Oriunda da Bologna dove diede undici anziani e molti personaggi illustri, fra i quali il Cardinale Pompeo Aldrovandi.

ALEOTTI. — D'argento, alla banda centrata d'azzurro caricata da tre stelle d'oro, ed accompagnata da 6 besanti d'oro; in orlo — e da tre gigli d'oro fra un lambello di 4 pendenti di rosso, in capo.

ALEOTTI. — D'argento, alla banda centrata d'azzurro: caricata da tre stelle d'oro, accompagnata da 6 tortelli di rosso; capo d'Angiò.

ALEOTTI. — D'argento alla banda d'azzurro, caricata di tre stelle d'oro, ed accompagnata da 6 besanti d'oro in orlo.

Un ramo di questa famiglia usava un altro stemma: partito d'*oro* e d'*azzurro* a due semivoli dell'uno all'altro. Da questo ramo derivarono gli Aleotti di Correggio ai quali appartenne Jacopo elegante poeta del XVII sec.

ALEOTTI. — D'argento alla banda d'azzurro caricata di tre stelle di 8 raggi d'oro ed accompagnate da 6 tortelli di rosso in orlo.

Originaria da Forlì e trapiantata in Argenta nel XV secolo, passò a Ferrara nel secolo successivo. Giambattista degli Aleotti fu illustre matematico ed architetto (n. 1547 + 1656). Raffaela di lui figlia, valente in musica e monaca agost., Beatrice fu moglie di Ottavio Nigrelli di famiglia cospicua insignita del titolo Marchionale. Essa fu l'ultima di sua Casa in Ferrara. Abbiamo riportato le varie foggie in cui si vede rappresentato lo stemma Aleotti. Il più esatto è il secondo.

ALESSANDRI. — D'azzurro, al levriere d'argento con collare rosso, tenente un giglio d'oro.

Antica famiglia ferrarese. Aveva il sepolcro in S. M. della Rosa.

ALGAROTTI. — Sbarrato d'azzurro e d'oro; capo di rosso sostenuto da una fascia di argento e caricato da un monte di tre cime accostate di verde, sostenente una croce di calvario di nero, accollata ad un volo d'argento.

Oriundi da Verona: Alessandro Algarotti Dott. Di Leggi nel 1704. Si estinse nei Casanova che alla loro volta finirono nei Follegati.

ALGAROTTI. — D'argento, a tre gigli d'azzurro male ordinati, accompagnati in capo da un lambello di tre pendenti di rosso.

Vi è chi descrive questo stemma d'azzurro con quattro gigli d'argento. È l'arma primitiva di casa Algarotti oriunda da Verona dove fu nobile ed antica.

ALGIESI o AGESI. — D'azzurro, al lupo d'argento passante sopra un terreno di verde, accompagnato in capo da tre stelle male ordinate d'oro.

ALLEGRI detti QUAQUERI. — D'azzurro alla fascia accompagnata in capo da quattro stelle d'oro, poste in croce ed in punta da due stelle d'oro accostate in fascia.

Proveniente da un mercante genovese, Lazzaro Quaqueri detto Allegri, nel XVII secolo.

ALLEGRI. — Di rosso, al levriere d'argento saliente collarinato d'azzurro.

ALLIATI. — D'azzurro, alla fenice sul suo rogo, movente da un terreno di verde.

Aveva le sue case sulla Via grande, dove ai tempi del Baruffaldi (1717) si scorgeva ancora lo stemma scolpito in pietra.

ALMERICI. — D'azzurro, al cane rampante d'argento. Il Maresta le assegna uno stemma d'oro alla fiamma di rosso.

Oriundi da Padova; pare che in origine portassero un leone anzichè un cane.

ALMERIGHI. — Inquartato nel primo e quarto d'azzurro, alla stella d'oro; nel 2° e 3° d'oro, al giglio di azzurro; al palo di rosso attraversante sulla partizione.

Antonio Dott. di Leggi nel 1717.

ALTIERI. — D'azzurro, a sei stelle d'argento disposte 3, 2 e 1 alla filiera spinata d'argento.

È la famiglia di Papa Clemente X ascritta alla nobiltà ferrarese.

ALTIERI. — D'azzurro, alla banda di rosso abbassata e sostenuta da un leone d'oro.

Lorenzo Altieri, francescano, filosofo e teologo. † 1793. Definitore generale del suo ordine.

ALTUINI. — Il Maresta la fa discendere da Altuino Maestro di Carlo Magno! e le attribuisce un'arma di oro alla banda di rosso caricata di uno scudetto d'argento, caricato di un'aquila di nero. (Vedi Aldovini).

ALUNNI. — D'azzurro, alla banda di rosso, caricata di tre stelle d'oro ed accompagnata da tre crescenti d'argento, due in capo ed uno in punta.

Il famoso Francesco del Bailo detto l'Alunno delle Muse e perciò ritenuto da alcuni come appartenente alla famiglia Alunni, nulla di comune aveva con questa famiglia oriunda da Lodi, che nel XV sec. abitò in Ferrara dove visse lungamente Mons. Daniele Alunni vescovo di Forlì, morto nel 1468, è tumulato nella Chiesa di S. Giovanni Battista.

ALUNNI. — (Vedi del Bailo e Mori.

ALUNNI. — D'azzurro, al crescente d'argento, alias: come l'anteriore.

Lo stemma che ai tempi del Baruffaldi si vedeva nella Chiesa interna delle monache di S. Antonio si riferisce probabilmente ai discendenti di Francesco del Bailo-Mori detto l'Alunno. Era già estinta nel 1717.

ALVAROTTI. — Spaccato d'oro e di rosso, a tre speroni dell'uno nell'altro, la rotella all'ingiù. Capo d'argento caricato di una croce di rosso.

Detti anticamente de' Speroni ed illustri in Padova. Ebbero un seggio nel Senato ferrarese.

Jacopo Alvarotti padovano, fu Dottor di Canoni, Consigliere de' Duchi Alfonso I ed Ercole II ed Ambasciatore a PP. Clemente VII.

Giulio, Ambasciatore Ducale in Francia nel 1552, ebbe da quel Sovrano in dono i gigli d'oro. Costanzo, Capitano di cavalli in Francia al servizio della Lega. Paolo segretario di Alfonso II, Ambasciatore a Vienna per lo stesso Duca. I Conti Francesco e Giulio ebbero il titolo di Marchesi di S. Feliciano nel 1622. Si estinse nel Conte Francesco, Consigliere nel 1721.

ALVAROTTI. — Inquartato nel 1° e 4 d'oro, all'aquila di nero; nel 2° e terzo d'azzurro a due gigli accostati d'oro; sul tutto degli *Alvarotti*; capo d'argento caricato di una croce potenziata di rosso.

(per privilegio dei Re di Francia. — Il capo allude, a quanto sembra, all'Ordine geros. del S. Sepolcro).

ALVISI. — D'argento, a tre bande di rosso ritirate nel capo.

Famiglìa di origine bolognese.

AMA. — Di rosso, alla torre rotonda coperta e torricellata di un pezzo d'argento, murata ed aperta di nero.

AMADEI. — Di rosso, al leone d'oro attraversato da una sbarra d'azzurro; capo d'azzurro caricato di tre stelle d'oro.

AMADORI o AMATORI. — D'azzurro, alla torre d'argento accompagnata in capo da una cometa d'oro ondeggiante in palo, accostata da due stelle d'oro.

Oriunda da Brescia passò a Ferrara nel XVII secolo. Laura Amadori Jacobelli fece edificare l'oratorio della Visitazione di Ficarolo nel 1599. Pietro Amadori dei Servi di Maria fu teologo e filosofo nel 1621. Giovanni Girolamo medico nel 1679 Cesare medico anch'esso e professore. A principî del XVIII sec. viveva ancora Luigi Amadori.

AMADORI. — D'azzurro, alla fenice sul suo rogo, movente da un terreno di verde, accompagnata da un sole uscente dal cantone destro del capo.

Altra famiglia proveniente da Migliore de' Marcoaldi detto Amadori, nel XIV secolo. (Vedi Marcoaldi).

AMADORI. — Spaccato: nel primo di rosso, con un amorino di carnagione bendato d'argento, alato d'oro, in atto di scoccare una freccia di nero; nel secondo, sbarrato di azzurro e di oro.

Un Cesare degli Amadori, marito della Barbara Ghillini viveva nel 1552: da lui discendeva Giovanni Gerolamo, medico e filosofo † 1658 e Marco che fiorì nel secolo successivo e lasciò alcuni *Pensieri di economia politica.*

AMANTI. — Inquartato: nel 1° e 4° d'azzurro, a tre corone male ordinate d'oro; nel 2° e 3° palato d'argento e di rosso, al leone d'oro attraversante.

(Stemma simile a quello che il Maresti attribuisce agli Amati. Non abbiamo notizie di questa famiglia e ne diamo lo stemma con riserva).

AMATI. — Di rosso, al leone d'argento, alias d'oro.

D'origine padovana e più anticamente napoletana. Il Maresta le assegna uno stemma inquartato con tre corone d'oro su azzurro ed un liocorno di argento giacente su rosso; sul tutto un'aquila nera in campo d'oro.

Marc'Antonio Amati napoletano ed insigne giureconsulto, fu uditore di Rota a Ferrara nel 1618. Prima di lui abitarono gli Amati in Ferrara ed un Galasso servì il Duca Ercole I in diversi offici di rilievo.

AMBROSI. — Spaccato: nel 1° d'azznrro, al sole d'oro; nel 2° di rosso, all'albero al naturale.

Oriundi da Forlì, Francesco letterato e poeta † 1563 fu sepolto in San Francesco. Prima di lui visse Marco Ambrosi valente pittore, che fiorì nel XV secolo.

AMBROSINI. — D'oro, alla torre di rosso merlata alla ghibellina.

Oriunda da Bologna. Ambrogio Ambrosini teatino, teologo e poeta del XVIII sec. Antonio Ambrosini dott. di leggi a principî del XVIII sec.

AMBROSIONI. — Spaccato nel 1° d'argento, al S. Ambrogio mitrato d'oro vestito di rosso con pianeta d'oro, posto di fronte, con le braccia tese ed uscente dalla partizione; nel 2° d'oro all'aquila dell'Impero.

AMBROSONI. — D'azzurro, al destrocherio di carnagione vestito di rosso, uscente dal fianco sinistro e tenente una crocetta patente d'oro col piè ficcato.

Antica famiglia di toga oriunda da Bergamo. Giorgio Ambrosoni fu rinomato giureconsulto nella seconda metà del XVI sec. fu conte palat. e cav., sposò Camilla Chiarelli e morì nel 1617 venendo tumulato in S. Domenico.

AMICI. — D'azzurro, a due fanciulli ignudi posti di fronte ognuno sopra un monte di tre cime di verde ed in atto di stringersi la mano.

Oriunda da Bologna. Famiglia antica. Aveva il sepolcro in S. Andrea.

ANDALÒ. — D'azzurro, al leone d'oro, alla fascia d'argento caricata di un'aquila di nero uscente; attraversante.

Antica famiglia bolognese: ebbe diramazioni in Ferrara dove si confuse fra il volgo.

ANDREASI. — D'azzurro, alla grù d'argento, tenente la sua vigilanza d'oro, sopra un terreno di verde, accompagnata in capo da due triangoli vuoti d'oro intrecciati a foggia di stella.

Oriunda da Mantova, dove fu illustre ed insignita dei titoli nobiliari di Conte e di Marchese. Il ramo dei conti di Ripalta si stabilì a Ferrara in persona di Alessandro Andreasi, cameriere d'Alfonso II. Il Baruffaldi la dice erroneamente estinta poichè si mantenne fino ai nostri giorni in due rami divisa uno dei quali ereditò i beni della cospicua famiglia dei Bassi. Si estinse soltanto il ramo senatorio in Alfonso Andreasi (1679).

Alessandro Andreasi, prese parte al Torneo celebrato in Ferrara nell'anno 1542. Mario Andreasi, fu Cameriere del Duca di Mantova e Corneta delle guardie di quel Sovrano.

ANDREASI-BASSI. — Partito: nel 1° d'azzurro, alla grù d'argento tenente nella destra alzata la sua vigilanza d'oro, posta sopra un terreno di verde ed accompagnata in capo da due triangoli vuoti d'oro intrecciati a foggia da stella; nel 2° di rosso al cigno d'argento circondato da una corona d'alloro di verde.

Vive oggi un Andreasi-Bassi, fratello della Dottrina Cristiana.

ANDREOLI. — D'oro, allo scaglione d'azzurro, caricato di tre stelle d'argento, accompagnato in punta da un albero di palma di verde.

Oriunda milanese, diede i notari Ercole e Francesco nel XVIII secolo.

ANDREOLI. — D'azzurro, al ramo di rosa di verde, fiorito di rosso, posto in banda, accompagnato in capo da una cometa d'oro ondeggiante in sbarra.

Famiglia di toga. Giov. Francesco valente Dottore di leggi e scrittore del XVII sec. Lodovico anch'esso dott. di legge ed oratore (1668). Avevano il sepolcro in Santo Spirito.

ANDRIANI. — D'azzurro, a due scettri d'oro appuntati, accompagnati da un sole d'oro uscente dal capo ed attraversati da uno scaglione di rosso.

ANELLI. — D'azzurro, all'anello d'oro con diamante d'argento, accompagnato in capo da due stelle d'oro.

Dal sepolcro di Franc. Anelli in S. M. della Rosa (1680). Questa famiglia possedette il palazzo che fu dei Visconti in via della Rotta. Il P. Ippolito Anelli nel 1640 era Priore della chiesa della Rosa. cioè del convento dei frati Eremitani.

ANELLI. — Di rosso, alla banda d'azzurro, caricata di tre anelli d'oro con diamante d'argento.

Oriundi bolognesi.

ANGELI. — D'argento, alla pianta angelica di verde movente da una campagna dello stesso, caricata di un nastro svolazzante d'argento.

Famiglia oriunda da Parma, diede Bonaventura storico e letterato, autore delle *Historie di Parma*. Aveva il sepolcro nel Coro della chiesa di S. Stefano.

ANGELI. — D'argento, al rastello di rosso sostenente un becco di nero tenuto con una corda da un destrocherio di car-

nagione vestito di rosso, movente dal fianco destro del capo, ed accompagnato in punta da un giglio d'oro.

Antica famiglia diversa da quella dello storico Bonaventura, ebbe, secondo il Baruffaldi, uomini insigni nelle armi.

Il Maresta le attribuisce origine favolosa e la confonde con quella oriunda di Parma. Aveva il sepolcro in S. Girolamo.

ANGELI. — D'azzurro, all'angelo al naturale posto di fronte.

Famiglia antica e a quanto pare diversa dalle precedenti. Aveva il sepolcro nella chiesa del Corpus Domini. Era detta anche dell'Angelo e si vuole fosse derivata dagli Angeli Comneni. Appartenne a questa famiglia Antonio dell'Angelo, pittore del secolo XVII.

ANGELICI. — D'azzurro, alla fascia di rosso accompagnata in capo da tre comete ondeggianti in palo; ed in punta da tre gigli d'oro ordinati in fascia.

ANGELINI. — D'azzurro, alla testa di Serafino posta sopra un monte di tre cime di verde, accompagnata in capo da tre stelle male ordinate d'oro.

ANGELINI. — Di rosso, al grifone d'oro accostato in capo da due stelle dello stesso; capo d'Angiò.

Oriunda da Bologna dove godette nobiltà. Tommaso fu famigliare del Duca Borso. Antonino cavaliere, gentiluomo e cameriere ducale nel 1475. Era figlio di Domenico degli Angelini. Forse era lo stesso Antonio che nel 1480 fondò l'oratorio di S. Libera.

ANGELINI. — D'azzurro, a due angioletti di carnagione alati d'argento, affrontati in atto di volare, accompagnati nel canton destro del capo da due triangoli intrecciati d'oro e nel canton sinistro del capo della lettera A, gotica, attraversata da un I in fascia e sormontata da una croce il tutto d'oro.

Famiglia del dott. Antonio Angelini, Sindaco di Portomaggiore di cui vivono i discendenti.

(*Continua*). FERRUCCIO PASINI FRASSONI.

LA CROCE DEI VOLONTARI

PER IL SERVIZIO DI SANITÀ DELL'ORDINE TEUTONICO

(*MARIANERKREUZ*)

Nella guerra le ambulanze; nella pace gli ospedali. Tale è la missione di quest'antichissimo Ordine di Santa Maria di Gerusalemme detto Teutonico, i cui membri vincolati dai tre voti di castità, obbedienza e povertà, sono retti da S. A. I. R. l'Arciduca Eugenio e portano la croce patente nera orlata di bianco, timbrata da un elmo e pendente da un nastro intieramente nero.

Croce Mariana.

Non vi sono cavalieri d'onore come nell'Ordine di Malta, nè si ammettono per grazia, ma soltanto per giustizia, con le prove di quattro quarti almeno di nobiltà dugentenaria.

Esistono nell'Ordine i fratelli serventi o Donati, come il chiamano i cavalieri di Malta; ma sono gli addetti all'ospedale Teutonico e non succede, come fra noi, che si aggreghino mediante sborso di mille e più lire, Donati onorari.

L'Ordine Teutonico conserva una grande importanza e serietà e quantunque sia stato sovrano non già di un' isola, ma di tutto il nord della Germania, si guarda dall'alterare il suo prestigio con pretese sovrane, lieto ed onorato di avere ad alto protettore l'Augusto Imperatore ed a Gran Maestro un Arciduca della invittissima Casa d'Austria.

Vediamo dunque che l'Ordine Teutonico, di cui non intendiamo qui fare la storia, poichè non giova al nostro scopo,

non ha Donati onorari e quindi errano coloro i quali mettono alla pari dei Donati di Malta, quei gentiluomini che il Gran Maestro dell'Ordine Teutonico autorizza a fregiarsi della *Croce Mariana* (Marianerkreuz). In primo luogo, questi debbono essere nobili, condizione indispensabile per l'ammissione, mentre i Donati di Malta debbono soltanto giustificare la condizione civile.

Nel 1871 il Gran Maestro Arciduca Guglielmo, come fece più tardi l'Ordine di Malta con le sue ambulanze, istituì un corpo di volontari per il servizio di sanità dell'Ordine Teutonico in guerra ed in pace. Dagli statuti, emanati dal Gran Magistero si rileva che coloro che si arruolano in questo servizio, uomini e donne, devono essere nobili, come abbiamo già detto; appartenere alla religione cristiana e costituire un capitale di non meno di mille corone a favore dell'ospedale Teutonico. I tedeschi possono invece sottoscrivere una quota annua di non meno di cinquanta corone.

Croce dei Cavalieri Teutonici.

Il distintivo di questi volontari che in Italia si è convenuto di chiamare Affiliati all'Ordine Teutonico, consiste nella croce dell'Ordine, ma caricata nel centro di nuo scudetto bianco con una croce rossa, allusiva al servizio di sanità. Nel rovescio vi è la data 1871. Nel centro si legge la divisa ORDO TEUTONICUS HUMANITATI. Questa divisa dice chiaramente che l'Ordine Teutonico conferisce tale croce per i meriti umanitari.

Il nastro anzichè essere tutto nero, come quello dei cavalieri Teutonici, è a righe minute orizzontali bianche e nere con i bordi listati di bianco e di nero.

Coloro che hanno meriti eccezionali verso l'Ordine e che hanno offerto all'ospedale una somma non inferiore alle 6000 corone, sono autorizzati a portare la croce al collo, senza però

assumere altro titolo se non quello di decorato della *halskreuz*, cioè della *croce al collo*.

S. M. I. R. A. è il primo inscritto negli elenchi dei benefattori dell'ospedale Teutonico e porta sul suo petto l'insegna di Affiliato.

Il Gran Maestro ha conferito la *halskreuz* a molti principi sovrani, all'Imperatore Guglielmo, all'Imperatrice Augusta, al Re Edoardo VII ed alle Regine Vittoria e Maria Cristina. di Spagna.

I diplomi sono firmati dal Gran Maestro e portano il grande sigillo dell'Ordine.

UGO ORLANDINI.

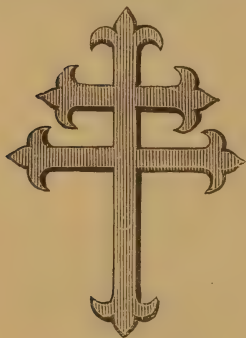
EL REAL MONASTERIO

DE LA ORDEN REAL MILITAR Y PONTIFICIA DEL

SANTO SEPULCRO

DE ZARAGOZA

Nuestro ilustrado amigo el benemérito Comendador del Santo Sepulcro, Don Carlos de Odriozola y Grimaud, que durante muchos años fué dignisimo Secretario del

Capitulo de Castilla, puesto que hoy desempeña el Exc.mo Señor Don Manuel de Cendra y López; acaba de publicar una interesante monografia sobre el Monasterio del Santo Sepulcro de Zaragoza (Zaragoza 1908, Mariano Escar, in–8º) dedicada á la Serenísima Señora Infanta Dª Maria Isabel Francisca de Borbon y Borbón, Dama Gran Cruz de la Orden del Santo Sepulcro. Contiene esta obra varios documentos de mucho interés, como el testamento de Doña Marquesa Gil de Rada, fundadora del Monasterío en 1303, varias Provisiones reales, indulgencias, constituciones y demás, y una lista de las Prioras del Monasterio hasta nuestros dias. Para que los lectores se formen un concepto de esta rama nobilissima de la Real Pontificia y militar Orden del Santo Sepulcro, vamos á reproducir los datos interesantes que acerca de la fundación del Monasterio, nos ofrece el Señor de Odriozola:

" Hay en Zaragoza, en lo que antiguamente fué muros de la Ciudad, un Monasterio de religiosas del titulo del Santo Sepulcro de Jerusalén, que le fundó una hija del Rey Don Teobaldo de Navarra, llamada D.ª Marquesa, mujer que fué de Don Pedro Fernández, de quien descienden los señores del li-

naje y casa de los Duques de Hìjar, una de las principales de España.

“ Fundóse el dicho Monasterio cerca de los años del Señor, de 1276, según el Cronista de Aragón Jerónimo Zurita, libro III, cap. 101 de sus *Anales*, que refiriéndose á dicho año dice así:

“ Don Pedro Fernández, hijo del Rey Don Jaime de Aragón “ y de Doña Berenguela Fernández, á quien su padre dejó la “ baronía de Híjar, casó con Doña Marquesa, hija de Don Teo- “ baldo, rey de Navarra, y de Doña Marquesa Gil López, que “ según parece por algunas memorias era de los de Rada, que “ fué uno de los linajes muy principales de Navarra, y esta “ Doña Marquesa, mujer de Don Pedro Fernández, fundò el “ monasterio de religiosas de la Orden del Santo Sepulcro de “ Jerusalén de esta ciudad, de quien sucedieron los señores del “ linaje y casa de Híjar y por su causa pusieron en sus escudos “ las armas reales de Navarra „.

“ La fundación se hizo en uno de los castillos que Augusto César mandó edificar en el muro de la Ciudad, cuando la reedificó; cuyas piedras, en algunas partes se ven en las mismas torres por la parte de afuera, con haber más de mil novecientos años que se asentaron. Ellas son testigos mudos de las dominaciones romana y sarracena; de la venida en carne mortal de la Madre de Dios y de cuantos sucesos gloriosos forman la historia de esta ciudad celtibérica, antigua Salduba, mas tarde edificada por Augusto que le dió su nombre de Cesar-Augusta, llamada por los árabes Zarakosta, y Zaragoza por los cristianos.

“ Estos venerables muros, que sirven en portentesa antigüedad como si tuvieran una misión providencial, han sido guardados desde el siglo XIII por Damas ilustres y después Religiosas observantes, fieles custodios de tan preciadas reliquias hasta nuestros días.

“ El instituto para que se hizo el dicho Monasterio fué para recogerse algunas señoras principales de las familias de los caballeros que peleaban contra los infieles viviendo en Congregación apartadas del trato del mundo dedicadas al servicio de Dios, al bien de sus almas y á la educación de las hijas de los Caballeros; aunque al principio no eran verdaderas reli-

giosas, porque, en tiempo del Arzobispo Don Fernando de Aragón, por decreto de 9 Febrero de 1574, y conforme el Concilio de Trento, fué cuando comenzaron á hacer los tres votos solemnes; el de clausura no lo hicieron ni la guardaron hasta más adelante, aunque. como gente tan principal, cuando salían á casa de sus deudos con licencia de la Prelada, era con mucho recato, guardando siempre su autoridad, modestia y compostura. Profesaban la regla de San Agustín, y estaban sometidas al Prior del Santo Sepulcro de Calatayud.

" Se vé celebrar de ordinario con gran solemnidad y devoción la fiesta del Santisimo Sacramento y del Santo Sepulcro, con sus octavas, con música y sermón todos los días, de donde se han preciado mucho las religiosas de este Convento de frecuentar el sacramento de la Eucaristia con grande preparación y según son admirables los efectos que obra en las almas de los que le reciben frecuentemente con la preparación debida.

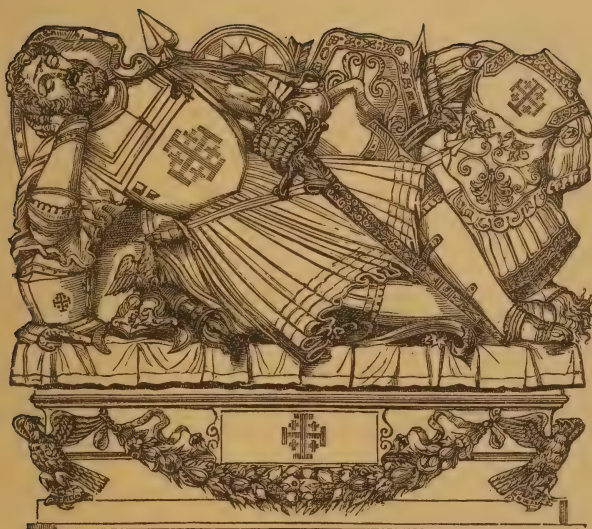
" En la antigua Sala Capitular del Monasterio, se conserva alrededor de la misma, una artística inscripción, recordando la divina institución de la Eucaristía.

" Antiguamente se llamaron estas señoras la Dueñas del Santo Sepulcro, por ser personas de respeto las que allí se rocogían y gente principal y llevan el nombre de Comendadoras por ostentar desde muy antiguo este título, propio de las religiosas de la Encomienda del Santo Sepulcro de Zaragoza, y por haber sido uno de sus más insignes bienhechores el Comendador de la misma Orden E. Martín de Alpartir.

" El traje de las religiosas es de estameña negra; la toca blanca, llevando sobre la frente una especie de corona de tela blanca, terminada en tres puntas, aguda la del centro y redondas las de los lados; pendiente al cuello de un cordón de seda negra, ostentan sobre el pecho y bajo la toca, un cruz patriarcal de oro, esmaltada de rojo y flordelisada, y manto capitular, tambiém de estameña negra, con larga cola, y cosida al lado izquierdo otra cruz patriarcal, flordelisada de raso carmesí „.

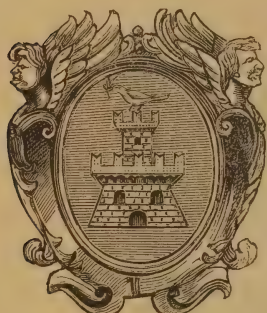
Entre los documentus que figuran en este importante trabajo hay el resumen de las indulgencias de la Cofradia del Santo Sepulcro de N. S. J. C. fundada en el monasterio de

Canonesas del Santo Sepulcro. A esta cofradia podría agregarse la que se está renovando, según tengo entendido, en Paris, debido al celo y afán de los señores Caballeros de Gran Cruz del Santo Sepulcro Conde Julio Boselli y conde Alberto de Mauroy. Ahora bien si esto se realizara veriamos por fin renovadas las insignis de los antiguos caballeros del Santo Sepulcro, sobre el pecho de los actuales y la cruz flordelisada de la Cofradia junta á las cinco cruces de Jerusalén.

JUAN GONZALEZ DEL CORRAL.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di TEODORO AMAYDEN)

(*Contin. vedi num. precedente*)

CASALI. — Sono in Italia due famiglie de' Casali. Una in Bologna e l'altra in Roma, benchè quella di Bologna confessi e pretenda dipendenza dalla Romana, ambedue nobili et antiche, e li Casali oggidì di Bologna sono venuti da Parma [1] a succedere ne' beni di Bologna [2].

Lasciando da parte la Bolognese, parlerò della Romana, della quale trovo memoria in Roma dell'anno 1308 in un Istromento pubblico di vendita rogato da Gio. Giacomo Minorini nell' Archivio Lateranense, nel quale intervenne Cecco Berengate, alias Cecco di Casale per testimonio.

Nell'Archivio di San Calisto si legge “ Privilegium Caroli IV Imperatoris concessum Ecclesiae S. Pauli super Castro Fiani,

[1] Meglio da Piacenza.

[2] Dal processo di nobiltà di Antonio Casali, cavaliere di Malta, fatto nel 1671, risulta che la famiglia Casali è nota a Roma dal XV secolo. Vuol dire che le memorie documentate non oltrepassano quell'epoca. In quanto all'origine bolognese è cosa molto ipotetica ed il processo non ne parla, ma riporta una lapide del 1429 in cui Giovanni ed Angelo Casale, figurano figli di Misser Romano. Erano detti anche de Parente e nel 1447 in un rogito Paolo Antonello è nominato *Nutius Joannis Romani Casalis, dictus alias Parente de regione Campi Martij*, forse perchè il nome proprio Parente fu portato da alcuni di questa famiglia. Nel 1477 erano già nobili e in un atto di Pietro Merilli del 27 maggio è nominato *Nobilem Romanum Parentem de Casalibus.* In quell'epoca Raffaele Casale, fu Abbreviatore Apo-

Civitella Castronovo et Vaccaritia cum signo d. Imperatoris et ejus sigillo munitum „.

Convien dire che detto Francesco non fosse persona triviale venendo chiamato per testimonio avanti l'Imperatore in atto così segnalato.

Del 1422 Paolo di Nuccio Casale, detto lo Falluto di Campo Marzo, comprò la torre Clavi, detta lo steccato di Cola Valeriani del Rione de' Monti, come per rogito di Bernardino dei Conti Notaro, Arch. Capit. sotto li 25 di febraro.

Dopo di questo tempo, ho le note di molti istromenti de contratti de Parentati, colla principal nobiltà Romana e tra gli altri istromenti più conspicui è una fondazione d'una Cappellania in Sant'Agostino della famiglia Casale per rogito di Mariano Scalibastri Nob. Arch. Cap. sotto li 31 maggio 1463 et un altro di pace inter nobilem Romanum de Casalibus regionis Campi Martij et Nobilem Augustinum filium qm. Philippi Ia-

stolico e sposò in prime nozze Faustina Astalli ed in seconde Faustina dei Buccamazzi. Questo Raffaele morì nel 1545 e fu Priore dei Caporioni.

Nel 1456 Parente Casale, fu Conservatore e tale carica si mantenne ininterrottamente in questa famiglia fino ai nostri giorni. Alcuni della famiglia Casali di Bologna di origine piacentina e più anticamente cortonese, abitarono in Roma e dalle memorie del Cavaliere Eduardo de Cinque, scritte nel 1790, si rileva che i Casali di Roma, forse perchè privi di illustrazioni che non fossero le cospicue alleanze, si riattaccavano con compiacenza ai Casali di Bologna veramente illustri.

A Cortona fiorì nel XIV secolo potente famiglia Casali, ma non è provato che fosse la stessa dei Casali romani, che presero probabilmente il nome da qualche terra detta Casale, mentre prima si chiamavano de Berengati.

Chi diede lustro alla famiglia, fu Antonio nato nel 1715, innalzato alla Sacra Porpora nel 1770 da Papa Clemente XIV, morto nel 1787 e sepolto nella cappella dei Casali in Sant'Agostino.

Giovanni Battista Casali, figlio di Alessandro che fu annoverato fra i patrizi coscritti nel 1746 e morì nel 1778, fu ultimo maschio di sua famiglia e lasciò una sola figlia che sposò il marchese Stanislao del Drago, talchè i suoi figli e discendenti fecero precedere al cognome del Drago quello dei Casali e si estinsero nel Cardinale Giambattista Casali del Drago morto nel 1907, a cui sopravvive la sorella marchesa Maria nei Conti Peagallo di Fermo.

Aggiungo, che per errore il Cardinale Casali, era detto dei principi del Drago, perchè i marchesi del Drago ebbero i titoli di principi di Mazzano e di principi di Antuni soltanto nel 1832.

cobi Iannelli de Vulgaminibus regionis Columnae, per rogito del medesimo Notaro sotto li 2 decembre 1483.

Il Corona nel suo Diario sotto li 8 novembre 1487, dice: “ Morì Romano Casale, e lo seguente dí fu fatto l’esequio „ volendo dinotare la conspicuità della Persona della quale s’è detto di sopra.

Ho detto di sopra che la più antica memoria che di questa famiglia trovo in Roma è dell’1308, ma non ho per questo risoluto dire che non si vegghino fuori li Istromenti, memorie più antiche, appresso li Autori.

Fanusio Campano, per autorità di Anselmo Bresciano, riferisce che Chilperico Casale, Nobile Romano, fu fondatore della città di Orvieto. Non ho veduto il Bresciano, e non allegandomi il millesimo, l’autorità dell’uno e dell’altro mi è sospetta.

Massime che il vocabolo Casale non è Alemanno e Chilperico è nome francese, però la congettura può essere presa da quello che segue cioè, che del 992 fu Console d’Orvieto Giovanni Casale. E dell’anno 1034 Frandolin Casale et Aldrovando Scalamonte furono Consoli di Orvieto e dell’1089 e 1107 fu Console Gilberto Casale. Dopo furono Consoli di detta città Pandolfo Patritij et Angelo Casali cioè dell’anno 1133 come riferisce Ciprian Manente nella prima parte della sua storia fol. 5, 17, 39, 50.

Queste memorie possono aver dato occasione all’opinione del Bresciano e massime che al consolato di Frandolin Casale dell’1034 convien dire che precedesse nobiltà di molti anni.

Il Corio nella sua storia riferisce, che dopo molti magistrati in Orvieto i Casali per la fazzione contraria furono discacciati da Orvieto, sendo eglino Ghibellini e che con l’aiuto dei Guelfi s’impadronirono di Cortona, e l’attesta il Baldo J. C. nominando Bartolomeo Casale signore e Vicario Generale della città di Cortona.

Dell’anno 1392, Francesco Casale signore di Cortona, oppresso dalle congiure civili insieme con i figlioli ne fu bandito e dopo molto ritornarono in Germania, antica origine loro, ponendo casa in Vienna d’Austria, come riferisce il Corio ed il Giovio.

Poscia Bartolomeo, uno dei figlioli del detto Francesco, chiamato per soprannome Bertinello ritornò in Italia portando la sua abitazione in Imola, come apparisce dalla di lui memoria sepolcrale posta nella cappella da lui fabricata.

Hebbe questo Bartolomeo diversi figlioli, che presero casa in diverse città d'Italia, in Bologna, Mantova e in Roma della quale noi parliamo. E Michele Casale Romano hebbe due figlioli. Il primo Gio. Batta, Vescovo Bellunense perpetuo Ambasciatore d'Henrico VIII Re d'Inghilterra appresso la Republica Veneta. Il 2° fu Gregorio Ambasciator perpetuo parimenti del medesimo Re appresso li Sommi Pontefici Leone X, Adriano VI, Clemente VIII. Il 3° degli tre fratelli fu Paolo designato Vescovo di Bovino Nuncio di Papa Clemente VII al so.pto Re Enrico.

Il Vescovo di Belluno fu oratore insigne, incominciò a orare giovinetto nella Cappella del Papa, come apparisce dal Diario di Paride Maestro di Cerimonie dell'1512, seguitò l'inclinazione del suo ingegno e dodici anni dopo, cioè dell'1524 orò avanti Papa Clemente VII *super lege agraria* a favore del Popolo e Clero di Roma e fu di tanta forza il suo dire che ottenne.

Giulita scrive una longa ode a Battista Casale mentre stava in Venezia Ambasciatore del Re d'Inghilterra.

Baptista stirpis Casaliae decus
Quam Roma longo stemmate nobilem
Partu dedit, Dic quaeso ut urbem
Hanc medijs in aquis repostam
Mirere etc.

Con quel che segue, ove dice che il Cavaliere Gregorio ancora fratello di Battista, fu parimente Ambasciatore del Re Enrico alla Republica di Venezia e che l'uno o l'altro ottenne questa carica per mezzo di Tommaso Moro, Gran Cancelliere di quel Regno e poi constantissimo martire.

Del Cavalier Gregorio e della sua carica d'Ambasciatore del Re Enrico d'Inghilterra agli Pontefici Leone X, Adriano VII e Clemente VII, parla il Guicciardini nella sua Storia d'Italia, libro 18, fol. 54, 57, 64.

Andando questo Cavalier Casale verso l'Inghilterra per render conto della sua Ambasciata, nel passare per Venezia fu da quella Republica regalato d'argenti e drappi per 200 scudi d'oro. Dopo lo scisma d'Inghilterra, egli si ritirò in Parigi, da dove ragguagliò Paolo III di diverse cose come apparisce da una sua lettera impressa nel lib. 3 delle lettere de Prencipi fol. 97.

Del 3° fratello Paolo, designato Vescovo di Bovino, non ho più dello scritto di sopra.

Vivono oggi in Roma due fratelli di questa famiglia, ambedue amici miei, gentiluomini onorati in estremo: Gio. Battista e Marco. Questi, casato con Margherita Teofili, la quale come fu bellissima dama, oggi è santissima, matrona ricca di figlioli maschi e femine.

Gio. Batta segue le pedate del Gio. Batta vecchio, del quale abbiamo parlato di sopra. Egli è dottore, ha viaggiato e veduto il mondo per acquistare la prudenza umana, egli è non solo dotto nella professione legale, ma eruditissimo nelle antichità particolarmente Ecclesiastiche, come apparisce dal suo libro intitolato: *De Veteribus Chistianorum ritibus.*

Ha nel suo giardino in Roma a Marmorata, uno studio de monumenti antichi, che non sarà più abondante in Italia, e molte statue si vedono nella Casa di Campo Marzo dove abitano.

Monumenti sagri in Sant'Agostino si vedono le seguenti:

FRANCISCAE UXORI FOECUNDAE FILIJS
FILIABUS BENEMERENTIBUS ET POSTERIS
DE CASALIBUS CIVIBUS ROMANIS PARENS
HOC SEPULCRUM EX PROPRIO AERE DICAVIT
ANNO SALVATORE NATO MCCCCLXIII
MENSE AUGUSTI DIE XXL

LELIAE CASALI QUAE FORMA AC PUDICITIA INSIGNIS
VIXIT ANNOS XXVI MENS. V DIES XVII
JOANNES LUCAS BOCCAMATIUS UXORI DULCISSIMAE
ET BENEMERENTI, NON SINE LACRYMIS ET GEMITU
POSUIT. OBIJT ANNO SALUTIS MCCCC XXXX VIII
V. NOVEMBRIS

D. O. M.
RAPHAELI CASALIO VIRO FRUGI
FAUSTINA BUCCAMATIA VIRO
KARISS. ET MARIUS CASALIUS PATRI OPTIM.
D. S. M. FECERUNT V. A. LXVII
M. V. D. II OBIJT VI KAL. MARTIJ
MDXLV

Nella Chiesa di San Domenico di Bologna, memoria del soprascritto Gio. Batta Vescovo di Belluno.

JOANNI BAPTAE CASALIO BELLUNI
PONT. VIRO INGENIO ET LIBERALIUM
DOCTRINARUM LAUDE PRAESTANTISSIMO
BRITANNAIAE REGIS LEGATO PERPETUO

Sarebbe qui luogo parlare dello sfortunato Andrea Casale, se non avessi fatto questa fatica nella vita di Papa Urbano VIII.

Vivono al presente anco due figlioli di Marco Casale e Margherita Teofili, l'un per nome Ludovico, il quale oltre l'erudizione di buone lettere aveva militato alcuni anni. Ora ritrovasi in Bologna nel carico di Colonnello della Guardia, altre volte conferito a persone molto qualificate. L'altro figliolo, per nome Belardino, è canonico Lateranense. Altri due fratelli sono già defunti i quali uno, denominato Mutio, morto giovinetto in Germania dove si trasferì con un suo zio e l'altro morì nelle ultime guerre di Lombardia nel distretto di Bologna.

Il Padre Pietrasanta, Gesuita *de Tesseris Gentilitijs* afferma l'arme della famiglia di detta Casa [1].

CASTELLANI. — La famiglia de Castellani [2] è antica e nobile Romana, senza origine forestiera. Ludovico Monaldeschi nel suo Diario sotto l'anno 1327 scrive l'entrata che fece in Roma Ludovico il Bavaro e vi fu uno de Castellani. E che

[1] D'azzurro al castello torricellato di un pezzo d'argento, merlato alla ghibellina d'oro, cimato da una colomba d'argento, tenente nel becco un ramo di ulivo di verde.

[2] Di questa antica famiglia furono Conservatori Castellano (1383); Cecco (1429); Mariano (1507): Corinzio (1571) e Lorenzo (1605).

Abbiamo scarse notizie posteriori all'Amayden, ma il cognome Castellani onorevolmente si conserva a Roma. Tale famiglia non fu compresa nella Bolla di Benedetto XIV e quindi non godette gli onori del patriziato.

poco appresso, cioè dell'1332, il Popolo Romano creò gli ufficiali di guerra, tra i quali fu Pietro Castellani, contro Banditi.

Anton de' Petris nel suo diario sotto l'anno 1414, racconta

una prodezza di d.° Castellano.

Hanno li Castellani parentato colle famiglie nobili di Roma; colli Scapucci, colli Bondij, colli Leni, colli Cavalieri, colli Capo di Ferro, colli Rustici, colli Astalli, colli Altieri e colli Fabij.

Nella Chiesa di San Benedetto in Piscina, si vede una lapide sepolcrale senza millesimo del seguente tenore, colle arme della famiglia:

Olimpiae Castellanae agenti menses unde viginti
Et dies octo Olimpum ascendenti, Laurentius Castellanus
Pater non sine moerore posuit.

Il tetto di detta Chiesa, fu ristorato da detta famiglia, come si vede con caratteri dipinti nè travi " Hoc opus factus est pro anima D. Joannis de Castellanis anno D.ni MCCCCXII. „

Sigismondo nel Cronico Rerum Moscovitarum, parla di questa famiglia.

Dell'1524 furono Guardiani del Salvatore " Nobiles viri Marianus de Castellanis et Raphaël de Casalibus, „ come dal Catasto et goderono in ogni tempo tutti li onori del Campidoglio, come dal Registro di Gaspare Salviani.

La Casa di questa famiglia, è in Trastevere e mostra grandezza e nobiltà antica. Ha da fianchi della porta la seguente memoria in marmo, come qui sta posta:

Christi N. Salva-
toris anno
MCCCC. VC.
In Roma-
num nomen
Transtijbe-
rine Regi-
onis deco-
rem vici
que huius-
Castellani

Castellanae Fa-
miliae super-
stitibus
Cosmati. Cas-
tellani filij
ex Brigida
Portia Fran-
ciscus Castel-
lanus V. J. D.
et Fratres
superstites.

Vive di questa famiglia al dì d'oggi, Francesco Castellani gentiluomo molto onorato con moglie e figlioli.

In S. Francesco di Trastevere si vede una lapide sepolcrale con abito di donna. La memoria dice:

HIC REQUIESCIT CORPUS D. FRANCISCAE
UXORIS JOANNIS CASTELLANI NOTARIJ
CURIAE CAMERAE D. PAPAE.

Et un'altra nella medesima Chiesa:

GREGORIAE CASTELLANÆ PATRITIAE ROMANAE
JACOBI SCAPUTIJ EJUSDEM ORDINIS CONIUGI
MARIUS SCAPUTIUS ARTIUM ET MEDICINAE
DOCTOR FILIUS POSUIT ANNO D.NI MDXXIII.

Da queste due memorie, si vede che di quel tempo non disconveniva agli gentiluomini l'esercizio del Medico e del Notaro, massime nel Tribunale del Prencipe.

Oltre li soprascritti ne parla Marco Vulson autor Francese nel Teatro della nobiltà, e l'Altieri nel Nuptiale de Nobili Romani. L'arme è scaccata di bianco e torchino, così delineato da Marco Vulson fol. 151.

CASTELLI [2]. — I Castelli benchè abbino la loro residenza ordinaria in Terni, sono però Romani, nominati per tali da Papa Paolo V " Dilecto Filio Nobili Viro Julio Castellio de S. Eustachio Marchioni Castrifortis Domicelli Romano ".

Parlando del Marchese vivente, e prima parlando del Marchese Gio. Battista suo Padre, sotto li 9 di maggio 1608 " Dilecto Filio Nobili Viro Joanni Baptae Marchioni Castello Domicello Romano " e meritamente, perchè acquistarono la cittadinanza Romana nel 1583, come dalle Patenti che dicono: " Quod Hieronymus Paparonius, Marcellus

[1] L'arma dei Castellani è losangata d'argento e d'azzurro.

[2] La famiglia dei Castelli è una delle più illustri ed antiche dell'Umbria e signoreggiò la città di Terni. Senza dar credito alle favole degli autori

Melchiorius, Domitius Cecchinus Almae Urbis Conservatores, etc., Quam ob rem cum Julius Agapiti Filius Vir Illustris, ex Illustrissima, et vetustissima Castellorum familia ex totius Umbriae primarijs una in Nobilissima Civitate Interammensi, etc., ipsum nec non ab ipso, si qui venerint liberos, Nepotes, posterosque in perpetuum Romana Civitate donari, ornarique omnibus et praemijs, et honoribus, quibus illa fruitur, qui Domicelli, Patritijque Romani nati, aut nunc optimi facti sunt, in quo judicare S. P. Q. R. tam illi, seu illis jus Civitatis largiri, quam debite tribuere, neque magis beneficium dare, quam ab illo accipere, quo aut Civitatis munere accipiendo Civitatem ipsam singulari munere affecerit, quam quidem voluntatum E. S. C. auctoritatem Hieronymo Paparonio, Marcello Marchiorio, Domitio Cecchino Conservatoribus S. P. Q. R. publico in consilio ab ejus scribis in actu redigere, privilegium huiusmodi fieri, et ab ejus scribis mandavit Anno ab Orbe redempto subscribi 14. Kal. Januarii 1583, Horatius Fuscus S. P. Q. R. scriba Vincentius Martolus S. P. Q. R. scriba „.

che ne sublimarono le gesta, fu certamente potentissima. In quanto alla sua origine romana, che afferma l'Amayden, non la crediamo attendibile. Figurano in epoca remotissima con titolo di conte ed erano detti *illi de Castello*. Azzone, conte, che nel 1025 fece donazioni alla famosa abbazia di Farfa, è fra i più antichi personaggi di questa Casa.

Erano antichi nel Rione di Trastevere e lo Zazzera afferma che Teodino de Castello, Romano, fu crociato in Terra Santa. Il Giambattista, nominato dall'Amayden, era figlio di Andreuccio Castelli e nipote di Guidaccio che fu condottiero d'armati con Gentile Varano, signore di Camerino e sposò Ringarda figlia di Rodolfo Varano.

Condelardo Castelli, zio di Giambattista, fu cavaliere della Giarrettiera d'Inghilterra e servì negli eserciti di quel Re. Di ciò fa menzione lo stesso Zazzera, senza che possiamo controllare la notizia. I Castelli di Roma ebbero il patriziato Romano e si mantennero a Terni con titolo di conte nei discendenti di Bartolomeo Castelli. Aggiunsero al proprio, i cognomi Mandosi e Mignanelli per essersi estinte nei Castelli tali famiglie patrizie romane.

La famiglia è rappresentata a Roma dal conte Prospero Castelli-Mandosi, il quale porta nell'arma il semplice castello d'argento in campo azzurro inquartato con l'arma Mandosi. Però lo stemma dell'antico ramo romano, ha il castello torricellato di tre pezzi d'argento in campo azzurro, accompagnato in capo da un giglio d'oro.

Dall' Imperatore Re, e tutti i Principi furono onorati del titolo di Barone Romano, il quale competeva agli Castelli anche avanti il privilegio per il parentato con S. Eustacchio e con li Capocci, nobilissime famiglie Romane.

In una risposta in stampa di Roma ad una stampa fatta in Ronciglione procurata da me, nomina i Pregi degli Castelli. Si mostrano IX generazioni di questa famiglia di padre in figlio e l'antichità è anteriore assai pigliandola da transversali. E presero in casa Benvenga d'Ugolino Trinci signor di Foligno, Peregrina Montorio, Nicola di Monte Castelli, Orsina di Nepe, Paola di Iannoto di S. Eustacchio, Vittoria Marieri delli Serra, Catarina Tosti, Giroloma Santa Croce, Felice Orsini sua figlia, Vittoria Pojani, Leonora Borbona figlia del marchese del Monte S. Maria, Cleria Capocci.

Questo è il catalogo delle donne ricevute in casa, fuori di casa non vi è dubbio, che si siano date a non titolati, ma alla prima Nobiltà di Terni, come di altri luoghi. Rimetto il lettore a Roscio Orsino negli Eloggi Militari, all'Anfiteatro di Europa e Teatro de Prencipi, al Baronio Annali Ecclesiastici an. 1424 ed altri Istorici, che per ora non mi sovvengono.

Memoria in Araceli.

DEO VIVENTI

PAULAE DE S. EUSTACCHIO NOBILISS. HEROINAE ROMANAE ANDREASSI CASTELLI DE INTERAMNA AB NAHARTICUM PRINCIPIBUS REG. NEAP. MAG. COMESSTABILIS ORDINIS DRACONICI, AC S. MICHAELIS MILITIS TORQUATI UXORI JOANNIS PODIJ CATINI PLURIUMQ. OPPIDORUM APUD SABINOS REGALI FILIAE, EX MAGNIO TUSCULANORUM COMITIBUS OCTAVIA AUGUSTA, GENTE PROGENITIS, EX QUIBUS PRAETER CAETERA URBIS, ET FAMILIAE LUMINARIA PLURES PONTIFICES SUPER SOLIS PETRI REFULXERUNT, EX QUA UNA TANTAE PROSAPIAE, RELIQUUM JURE SANGUINIS JOANNES FRANCISCUS CASTELLUS DE S. EUSTACHIO . . . . DOM. MARCHIONIS JO. BAPTA FILIUS, DEI ET APLICAE SEDIS GRATIA CASTRI FORTIS, ET SAC. ROM. IMPERIJ MARCHIO CUSTIMOLAE COMES POLINENSIUM DOMINUS PERPETUAE RECOLENDAE MEMORIAE AB NEPOS GRATISSIMUS HAERES PROPE SEPULCRUM. VEN. FRA. MATTHIAE DE S. EUSTACHIO OCTAVIANI OLIM EJUS PATRUI, QUI RICIDISS. MINOR. SERAPHICO VIVENDI REGULA CONSTANTISS. SERVATA D. FRANCISCO, ET ROMAE PROVINCIALATUS MINISTER SERVUS DEI IN PACE QUIEVIT. ANNO DOMINI MCCC, PIGNUS HOC SEMPITERNUM FAMAE. ET NOMINIS P. M. ANNO D. MDCXII MARCHIO IULIUS FIL. PATERN. VOLUNTAT. OBSEQUUTUS P. C. ANNO DOMINI MDCXXXII.

Quella che tocca a me, ho verificato che la soprascritta Paola fu moglie di Andreosso, per pubblico Istromento.

CASTRO [1]. — Della cittadinanza ed antichità della Casa de Castro in Roma apparisce da un Istromento Enfiteutico a favore di Tomasso de Castro sotto li 10 settembre 1368 rogato per Pietro Jacobello Notaro Cap.no nel libro segnato H. Vero è che trae l'origine dalla città di Castro posta nel Patrimonio, ed anche il cognome, onde colla cittadinanza romana ritenne il domicilio in loco originis.

Ludovico de Castro, visse e morì in Roma, come dal Testamento suo, rogato da Pietro de Merlis Not. Cap.no sotto il 5 aprile 1504. Parentò in Roma colli Mazzatosti, colli Orsini, colli Cossari, come apparisce da un istromento dotale rogato per Curzio Saccoccio Not. Cap. sotto li 28 di Agosto 1556.

Illustrò molto questa famiglia il famoso Dottor Paolo de Castro, che di due cose arricchì la sua patria di lettere e di allume di rocco, che trovò casualmente nel modo che siegue.

Andava egli a diporto camminando per il territorio della Tolfa, avendo seco un suo schiavo, questi osservando quelle macchie, disse al padrone, che il Monte sotto era di Allume, poichè quel legno non nascea se non sopra l'Allume per l'isperienza che egli ne aveva del suo paese.

Il padrone dette orecchio al detto del servo, e con isperienza trovò con la zappa l'Allume, onde convenne con la Camara Apostolica di cavarlo, e per la prima volta pagò 5 mila scudi d'affitto per sette anni, il quale è cresciuto al dì d'oggi, che si cava 50 m. scudi l'anno.

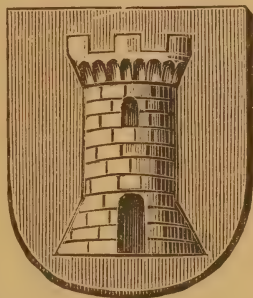
Della famiglia De Castro parla il Giovio nella sua Storia.

Si vede una lapide sepolcrale di questa Famiglia nella Chiesa della Minerva con l'arme, senza lettere.

[1] Questa famiglia non ha nulla a vedere con la famiglia omonima spagnuola. È estinta da tempo e coloro che portano il cognome Castro in Roma sono ebrei che lo assunsero dal luogo di origine, epperciò sono detti *Di Castro*. Appartennero alla nobile famiglia de Castro, un Carlo nel 1604 e Fabrizio 1640, ambedue Conservatori di Roma.

Don Ferrante della Marra, nella Famiglia Frangipane dice, che colui, che ritrovò l'Allume fu figlio di Paolo de' Castro ma è più probabile come dice la mia nota.

Fa per arme un drago alato dritto verde in campo bianco.[1]

CATADIOCI[2]. — Bonifacio III, Romano, fu figlio di Giovanni Catadioci parimenti Romano, non altrimenti Greco, come pari che denoti il cognome, perchè stando Roma di quel tempo sotto gl'Imperatori Greci, i Romani per compiacere ed adulare il Prencipe si vestivano, e nuncupavano alla Greca.

Il Zazzera nella Famiglia di S. Eustacchio, esplicando questo cognome Catadioci, dice: che di quel tempo molti prendevano il nome dalle Contrade, ove abitavano, come il Suburra, Valle, ecc. ovvero dalle proprie Parochie come S. Eustacchio, Catadioci ecc. e soggiunge che Catadioci vuol dire altro che abitante *iuxta templum Eudoxae*, cioè S. Pietro in Vincula nell'Esquilie fabricato da Eudoxa Augusta. Stima il med.º Zazzera, che questa famiglia si propagasse gran tempo, e che ne vedessero diversi monumenti, da quali il Ciacconio ha preso l'arme, che dà al d.º Pontefice Bonifacio III. Di presente si vede l'arme di questa Famiglia sopra una porta tonda antica di marmo nel Rion di Ponte vicino al Fico.

CAVALIERI[3]. — La famiglia de Cavalieri della Militia, overo Militibus è antica in Roma e nobile come ben addita

[1] L'arma dei Castro è d'azzurro al drago volante di verde posto in palo e rivolto.

[2] Questa famiglia era forse di origine greca e sognano il Ciacconio e forse l'Amayden. È estinta da parecchi secoli ed i blasonari romani li hanno conservato il ricordo dello stemma gentilizio di rosso alla torre d'argento, che il Ciacconio attribuisce a Papa Bonifacio III con i colori invertiti.

[3] Questa famiglia diede vari Conservatori, fra i quali Domenico nel 1582, Bartolomeo nel 1583, Adriano nel 1589, Pier Vincenzo nel 1640. I Cavalieri erano considerati marchesi di baldacchino, errore a nostro parere gravissimo, perchè tutti i marchesi romani portavano il baldacchino nelle anticamere ed il manto sopra lo stemma, senza uno speciale privilegio ma per il costante uso. Erano in piccolo numero dinanzi alla schiera dei conti

l'arme tanto nel corpo dello scudo, quanto la risega ovvero Balteo militare che la circonda. Non trovo di lei altra origine Romana. Ha la sepoltura e Cappella in Araceli sotto l'invocazione di S. Gregorio, nella quale si veggono più monumenti sepolcrali; uno antico nel quale è logoro il millesimo dice:

Hic requiescit Nobilis Vir Marchisianus et Tutius
Filij eius de Militibus, qui obijt . . . . requiescat in pace.

Da questo Marchesano, il nome proprio prese il cognome tutta la Famiglia de Cavalieri, che per un gran tempo furono chiamati Marchesani, e non altrimenti dalla Marca, overo dal Marchesato.

Racconta Anton de Petris che sotto il 3 d'Aprile 1417 furono fatti morire in Campidoglio alcuni gentiluomini Romani, tra quali era Andrea Cavalieri.

La grandezza di questa Famiglia è tale che diede il nome e alle Contrade ove tiene le Case, le quali

feudali e palatini e solo per questo la famiglia Soderini che primeggiava e viveva splendidamente, ornò ad esempio dei marchesi le sue anticamere col baldacchino. Da ciò nacque l'opinione che oggi fa legge. La famiglia Cavalieri, essendosi estinta completamente, i titoli e privilegi passarono alla Capranica che in seguito vantò diritti all'uso del baldacchino. Ne riparleremo nel paragrafo che riguarda i Capranica, non ricordati dall'Amayden.

Monsignor Silvio Cavalieri, Arcivescovo di Atene, istituì una primogenitura come premio a quell'alunno dell'Accademia dei Nobili Ecclesiastici che più si distinguesse. Fu Giambattista Franchi, da Veroli colui che ottenne questa specie di borsa di studio ed in conformità al testamento di Mons. Cavalieri, aggiunse al proprio il cognome Cavalieri (1818). È quindi errore il ritenere che gli attuali Franchi de' Cavalieri abbiano il sangue di quest'ultimo casato, estinto come dicemmo, nei Capranica.

Si tratta semplicemente di un obbligo contratto da uno studente che fra gli altri emerse e la successione nobiliare per nulla vi entra. Non potremmo nemmeno affermare che il cognome Cavalieri, destinato ad un sacerdote dell'Accademia dei Nobili, abbia potuto legittimamente trasmettersi a Gian Andrea Franchi, figlio di Gian Battista per avere quest'ultimo svestito l'abito clericale. Fatto sta che nel 1850 Gian Andrea Franchi, aggiungeva al proprio il cognome de' Cavalieri come continuano a farlo, bene o male, i suoi discendenti.

sono magnifiche et antiche, fuori la Casa di Pier Vincenzo al presente Maestro di Camera della Signora D. Olimpia Panfilia, gentiluomo cortesissimo amico mio. Ebbe per fratello Pietro Vescovo di Sulmona, et oggi vive l'altro fratello per nome Giorgio, che fu Conservatore pochi anni sono; la cui Casa è rinovata in parte.

Oltre il ramo di Pier Vincenzo erano due altri rami di questa famiglia, l'uno del Cardinale Giacomo de' Cavalieri, chiamato dalla Rota al Cardinalato da Papa Urbano VIII nella seconda promozione. Fu persona molta dotta et ebbi seco familiarità grande, come ampliamente ne scrivo nella sua vita; ebbe un fratello chiamato Federico, che da Paulina Massei non ebbe figlioli, sicchè questo ramo è estinto. Aveva la Casa separata dagli altri Cavalieri nel Rione della Regola nobile et antica et un'altra nel Rione di Trastevere nella piazza, ove si vede l'arme sopra la porta.

Resta il terzo ramo del q.m Gasparo de' Cavalieri, il quale ebbe per moglie Diana Vittoria, poco prima che il Card. Camillo Borghese, zio di lei, ascendesse al Pontificato. Il trovarsi egli nipote del Papa, o almeno marito della Nipote, invece di rallegrarlo lo rese malinconico, che in breve morì lasciando la moglie gravida. Nel postumo fu rinnovata la memoria del Padre e chiamato Gaspare. Fu bellissimo e cortesissimo gentiluomo. Morì due anni sono a Spoleto per servire nella guerra di Papa Urbano, ha lasciato Emidio suo figliolo, nel quale è ridotta tutta la Famiglia de' Cavalieri. Questo gentiluomo di nobilissimi e dolcissimi costumi, si casò pochi mesi sono in Roma con Donna Clelia Sannesia dalla quale dobbiamo sperare numerosa prole, avendo incominciato a farne.

Questa famiglia senza fallo ha esercitato alcune volte il negozio, poichè si vede sopra una porta antica di marmo d'una sua Casa sotto l'Argentina l'arme della famiglia immezzo la porta e le note mercantili da fianchi, il che non deroga punto alla nobiltà della Famiglia, perchè d.a arme porta la risega, segno di nobiltà precedente e concomitante il chè non deve parere strano, poichè nella Chiesa di S. Maria dell'Anima nella Cappella fatta da Focari dopo che sono Prencipi, si vede l'arme

della Famiglia e dall'altro lato il merco del negozio e mi fu mostrato un Ms. antico nel quale si legge, che il Re Ladislao di Napoli, nel tempo che si volle impacciare nel Governo di Roma rispondevano de Denari 4 famiglie: Cavalieri, Matthei, Matalone e Santa Croce.

Il Ciaccone dice che Leone IX circa l'anno 1050 fece Cardinale Gio. Mincio Romano, nobilissimo discendente de' Conti Tuscolani, il quale poscia nello schisma si fece chiamare Benedetto X. Stimo che il Ciaccone erri, e che quel Mincio voglia dir Milicio; poichè porta l'arme de' Cavalieri e non è probabile che detto Giovanni se fosse stato de' Conti Tuscolani, avesse lasciata l'arme antica di quella famiglia, massime per la vicinanza de' tempi, essendo nella medesima creazione un'altro Cardinale de' Conti Tuscolani.

Il Corona nel suo Diario, così riferisce " a dì 24 gennaio 1486 fu la costione tra Bartolomeo dello Cavaliere e Cola Jacovaccio in Campidoglio sotto lo Palazzo de Conservatori. „

Parentarono con Altieri, Buccabella, Velli di Trastevere, Serlupi, Cenci, Petronio, Ursini, Carducci, Ruspoli, Albertoni, Carafa, Sannesi, Armentieri, Bacelli.

Dissi che la famiglia de' Cavalieri, divisa già in tre rami, al presente è ridotta nel ramo d'Emilio, poichè Pier Vincenzo e Giorgio, suo fratello, non anno moglie ma potranno pigliarla e propagar la famiglia per linea mascolina; venendo quello d'Emilio da femina maritata in Casa Orsina di Narni, e volle che uno de' figli suoi si chiamasse de' Cavalieri, dal quale discende il ramo d'Emilio, e per contrasegno porta sopra il cimiero una rosa et il ramo di Pier Vincenzo e Giorgio nello scudo sopra il cane tre stelle, e sopra il cimiero l'Aquila donatali da Carlo V. [1]

Inscrizione con arme nel pavimento della Chiesa di S. Giovanni de' Fiorentini:

[1] Lo stemma dei Cavalieri è d'azzurro al levriere rampante d'argento, collarinato di rosso. Bordura inchiavata d'azzurro e d'argento.

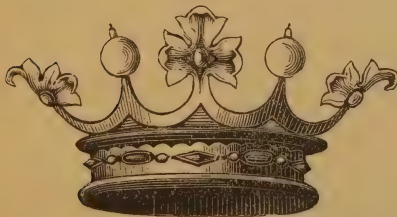
D. O. M.

OLIMPIAE DE CAVALERIJS DOMINCI PATRITIJ
ROMANI FILIAE PRUDENTIA ET PIETATE
SINGULARI, E VIVIS EREPTAE XVIII. KAL.
FEB. MDCXXIII. AETATIS XXX.
THOMAS BACELLUS FLORENTINUS CONJUGI
CHARISSIMAE ET QUINQ. FILIJS IMMATURA
MORTE SUBLATIS AMORE ET MOERORIS
MONUMENTUM POSUIT.

Un'altra memoria sepolcrale in Sulmona:

DOMINICO PATRITIO ROMANO BERNARDI CAVALERIJ
OLIM HUJUS ECCLESIAE ANTISTITI MERITISSIMI
GENTILI NOBILITATI ET VIRTUTUM SPLENDORE CLARISSIMO
ET SULMONIS URBIS PRAEFECTO MAXIMO SUO DESIDERIO
NONIS AUGUSTI ANNO D.NI MDCXXIII. AETATIS SUAE
LXIII. VITA FUNCTO; FRANCISCUS CAVALERIJS,
EJUSDEM CIVITATIS EP.US PARENTI OPTIMO
MONUMENTUM POSUIT.

L'Abbate Ughelli fa menzione di Giacomo de Cavalieri, Canonico Ostiense dell'anno 1363 e poi Vescovo de Marsi, e poi di Bernardo del Cavaliere Canonico di S. Pietro e Vescovo di Sulmona dell'anno 1529 e del soprad.° Francesco Vescovo della medesima città dell'anno 1638.

(*Continua*). (CARLO AUGUSTO BERTINI).

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

(*Supplemento – Continuazione vedi numero precedente*).

Martinola, di Mendrisio. — I Martinola, oriundi forse dalla valle di Blenio comparivano in Mendrisio nei primi anni del secolo XVII.

Un Simone e un Giulio Cesare Martinola sedevano l'anno 1641 nel Consiglio dei Nobili e Borghesi. Francesco di Simone, fu Notaro nel Borgo e Sindaco del Patriziato nel 1674. Un Giovan Battista fu parimenti Notaro nel 1754. Da Francesco, figlio di quest'ultimo, nacquero: Filippo, pure esercente il tabellionato, Sindaco della Comunità nel 1784, morto nel 1819, Carlo, morto nel 1832 e Gio. Battista, decesso ultimo del casato nel 1824: ne fu erede il pittore Francesco Catenazzi, figlio della di lui sorella Teresa, premortagli nel 1811.

Mola, di Coldrerio, ecc. — Famiglia rinomata per eccellenti artisti. Un Gian Battista fu distinto pittore nella metà del secolo XVII; da lui nacque l'illustre Pier Francesco nel 1621; studiò in Roma sotto l'Albano del quale divenne emulo, poi a Venezia si ammaestrò sotto il Guercino da cui fu invidiato. Lavorò con grande successo in Lombardia, e a Roma dove acquistò la stima di Caterina di Svezia che lo creò suo gentiluomo. Morì d'improvviro in quella città nel 1666 mentre stava per portarsi in Francia chiamatovi dal Re Luigi XIV.

Fu pure dei Mola il distinto scultore Gasparo che lavorò assai in Germania, poi eseguì a Como i quattro evangelisti che ornano la cupola del Duomo. Morì nel 1746.

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

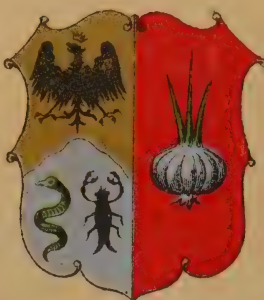
FOSSATI
DI MORCOTE

FRANCHINI
DI MENDRISIO

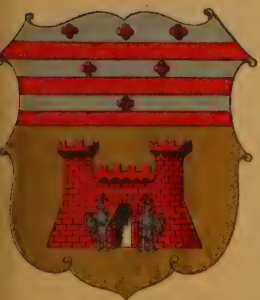
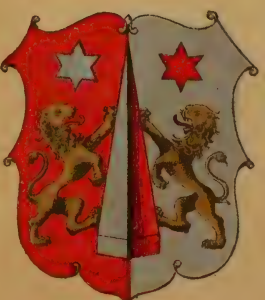
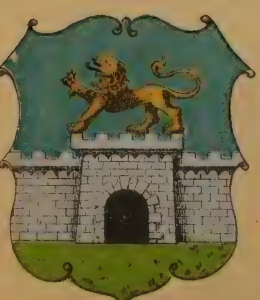
FRANSCINI
DI LOCARNO

FRANZONI
DI LOCARNO

FRASCHINA
DI LUGANO

MOLO
DI BELLINZONA

GAROVAGLIO
DI BISSONE

GHIRINGHELLI
DI MENDRISIO

GIANNONE
DI AIROLO

GUSCETTI
DI AMBÌ

GUZZI
DI ROSSURA

LAGHI
DI LUGANO

LEZZANI
DI MENDRISIO E LUGANO

La famiglia Mola ha in questo scorcio di secolo XIX prodotto il colonnello federale Pietro Mola, morto da pochi anni.

Arma: Di rosso a tre sbarre di argento, col capo di oro all'aquila di nero posta presso il lato destro dello scudo, tenente con l'artiglio sinistro un'asta di nero posta in fascia, terminante presso il lato sinistro nel centro di una macina da molino di argento.

Moroni-Stampa, DI LUGANO. — Gerolamo Morone, figlio naturale di un Nicolò, discendente dal Gran Cancelliere Sforzesco Conte Gerolamo, fu il progenitore di questo Casato in Lugano.

Il cognome di Stampa venne aggiunto per una primogenitura istituita da Anna Moroni Stampa, zia paterna di Gerolamo, padre del detto Nicolò.

La famiglia esiste ancora in Lugano e vi appartiene l'avvocato Fedele Moroni già Consigliere di Stato del Cantone Ticino.

Arma: Partito: nel I, inquartato: 1° e 4° di oro al Castello a due torri di rosso sormontato da un'aquila di nero; 2° e 3°, d'azzurro a un cane con la testa rivolta d'argento, accucciato sotto un albero al naturale; nel II d'argento ad un albero di gelso al naturale, sradicato; tutto lo scudo cinto da una bordura di argento col motto in lettere romane di nero: *Specimen virtutis avitae*, la prima parola nel lato destro, la seconda in capo e l'ultima nel lato sinistro.

Oldelli, DI MÈRIDE. — Famiglia esistente in Mèride dal secolo XVI, vivendo in quella terra nell'anno 1591 un Sacerdote Paolo Oldelli.

Un Giovanni Antonio fu Capitano di un Reggimento al servizio del Re Cattolico e morì in patria nel 1714

Nel 1754 un nobile Gio. Alfonso Oldelli sedette Vicario di Giustizia in Lugano.

Va specialmente ricordato degli Oldelli il padre Gian Alfonso, dei Minori Riformati nel Convento di S. Maria degli Angeli in Lugano, il quale compilò un lodato Dizionario degli uomini illustri del Cantone Ticino, ricco di notizie prima d'allora ignorate e che vide la luce nel 1807.

Arma: Spaccato: nel I di rosso al castello a due torri d'argento aperto e finestrato nel campo, movente dalla partizione; nel II partito d'azzurro e di rosso.

Paleari, DI MORCÒTE. — Antico e nobile casato il quale probabilmente ebbe origine dai Paleari di Pavia.

Fin dal secolo XV questa famiglia possedette il castello di Vico-Morcote del quale rimangono ancora le rovine.

Un Martino Paleari fu Castellano di Morcote dal 1467 al 1479. Un Giacomo e un Giorgio si distinsero nella seconda metà del secolo XVI come ingegneri militari; un Ambrogio ed un altro Martino sedettero insieme Podestà di Morcote nel 1579.

I Paleari fioriscono ancora in Morcote.

Arma: Di rosso a tre spighe d'oro a ventaglio, coi loro gambi riuniti e piantati sopra una terrazza di verde; col capo d'oro, all'aquila di nero coronata del campo.

Pancaldi, DI ASCONA. — Casato ragguardevole che produsse un Pietro Francesco, pittore di bella fama il quale lavorò per l'Università di Bologna ed è da alcuni conosciuto sotto il cognome di Mola. Morì nel 1783.

Uscì pure dai Pancaldi un Francesco, giureconsulto di grido, il quale sotto la Repubblica Italiana presieduta dal Buonaparte, fu Ministro di Giustizia e di Polizia, poi dell'Interno. Mancò ai vivi nel 1804 desiderato pel suo sapere, per la sua abilità e specialmente pel disinteresse.

La Chiesa annoverò pure di questa famiglia un suo ministro nella persona del sacerdote Raffaele Andrea, Dottore in Teologia e Prevosto d'Ascona, oratore fecondissimo e dotto in giurisprudenza. Morì nel 1786.

Una famiglia Pancaldi d'Ascona, ereditò dai Serodini di cui fu l'insigne pittore cav. Giovanni e ne assunse il cognome.

Pellegrini, DI PONTE TRESA. — Produssero i Pellegrini l'avvocato Annibale, che fu rappresentante del Cantone di Lugano al Corpo Legislativo del Governo Unitario Elvetico nel 1798. Quindi sedette nel Gran Consiglio del Cantone Ticino e fu poi Secretario di Stato nel Governo del medesimo nei primi anni del secolo XIX.

Arma: Di azzurro, al bordone da pellegrino di nero posto in sbarra e sostenente una colomba d'argento, volta a sinistra, accompagnata nel cantone destro del capo da una stella a cinque raggi d'oro e in punta da una stella più piccola a sei raggi dello stesso.

Prestini, di Mendrisio. — I Prestini erano noti in Mendrisio dalla prima metà del secolo XVI: nel 1559 quattro membri di questa famiglia convennero fra gli elettori del Preposto di Mendrisio e furono: Gerolamo fu Francesco, Bartolomeo e Gio. Angelo fu Francesco e Giovanni fu Tomaso.

Nel 1596 avevano seggio nel Consiglio dei Nobili e Borghesi, sei individui del Casato Prestini e cioè: Bartolomeo fu Francesco, già citato; Pietro fu Angelo, Nicolao fu Gio. Angelo, Rocco fu Andrea, Agostino fu Giovanni e Michele fu Gabriele.

Un Francesco Prestini nel 1641 sedette pure in quel Consiglio. Questa famiglia più non esiste in Mendrisio.

Raggi, di Morcote. — Fu una delle poche antiche famiglie morcotesi, sopravissute ad una terribile pestilenza del secolo XV.

Produsse due distinti artisti, cioè: Antonio, nato nel 1624, scultore di bella fama, scolaro dell'Algardi, poi del Bernini. Eseguì magnifiche statue in più Chiese di Roma e morì nel 1684.

Altro Antonio, nato nel 1658, fu pure ragguardevole artista e sedette nell'Accademia Romana.

Rossi, di Morcote. — Antica famiglia dalla quale uscì il valentissimo architetto Domenico Rossi, nato in Morcote nel 1678 e morto in Venezia nei 1747. In quella Città lasciò di suo disegno: la Chiesa dei Gesuiti, quella di S. Eustacchio, nonchè il palazzo Cornaro ed altre opere egregie.

Paolo, suo figlio, fu pure architetto e morì nel 1768.

Arma: D'argento a tre bande di rosso; col capo d'oro all'aquila di nero.

Rovillio, di Lugano. — Fu ragguardevole casato Luganese, fiorente nel 1575 nella qual'epoca viveva un dotto medico, Marco Antonio Rovillio, che in Padova sostenne una ardua tesi scientifica.

Appartenne a questa famiglia il Padre Gian Pietro, Religioso Somasco, il quale salì al grado di Generale della sua Congregazione e morì nel 1786.

I Rovillio si spensero in Milano coll'avv. Carlo, distinto giurisperito, morto nel 1804.

Rusconi, di Bellinzona. — Gregorio Rusconi, fratello di Franchino Signore di Como, morto nel 1439, fu il capostipite di questa famiglia la quale produsse un Antonio, Governatore di Bellinzona verso la metà del secolo XVI.

Gio. Andrea, suo figlio, militò per il Re di Francia e fu fatto Cavaliere dal Papa Pio V nel 1587. Altro Gio. Andrea, di lui abbiatico, venne creato Cavaliere Aurato nel 1666. Carlo Bernardo, suo figliuolo, fu pur esso decorato del titolo equestre e un fratello di lui, Gio. Antonio, procreò la diramazione dei Rusconi di Lucerna.

Un terzo, Gio. Andrea, servì il Re Cattolico con grado di luogotenente, come fecero parecchi della sua discendenza. Francesco Filippo, cavaliere, diede origine al ramo dei Rusconi Orelli, tutt'ora fiorente in Bellinzona. Gio. Antonio Rusconi, di lui nipote, servì prima la Spagna come Tenente Colonnello, poi fu Prefetto Nazionale del già Cantone di Bellinzona, Membro del Grande e del Piccolo Consiglio Ticinese fino al 1814. Il proprio figlio, Giuseppe Carlo, sedette Presidente del Tribunale Supremo del Cantone Ticino dal 1868.

Arma: Come quella dei Rusca di Mendrisio.

Sessa, di Sessa. — Assai antica famiglia, nota fin dallo scorcio del secolo XIII, la quale produsse un Enrico che salì a Vescovo di Pesaro, poi fu traslocato ad Ascoli, a Brescia e finalmente a Como. In Sessa, sua patria, fece edificare un maestoso palazzo che rimase alla sua famiglia. Morì nel 1380 a Como, dopo undici anni di episcopato.

Arma: Di rosso al castello a due torri d'argento merlato alla ghibellina, aperto e finestrato del campo, con un cigno d'argento posato sul castello, fra le due torri, e accompagnato in capo da una rosa di oro.

Stazio, di Massagno. — Un Abbondio Stazio, stuccatore di bel nome, nato in Massagno nel 1633, lavorò con successo in Germania ed a Venezia ed in questa città eseguì lodati lavori in varie Chiese ed in palazzi patrizii.

La di lui famiglia, stabilitasi a Venezia per ragioni di commercio, ammassò un ragguardevole patrimonio e nel 1653 un Bartolomeo Stazio venne ammesso fra la nobiltà veneta; la

costui discendenza si spense nel secolo XVIII e ne fu erede l'illustre famiglia Priuli.

Arma: Sbarrato di rosso e d'oro: al capo d'azzurro caricato di un giglio d'oro.

Stoppani, DI PONTETRESA. — Casato ragguardevole, noto in Pontetresa dalla seconda metà del secolo XVII, con un Gerolamo di Gio. Battista Stoppani, uomo di senno e di merito distinto, il quale fondò nel paese nativo una Chiesa col titolo di M. V. Immacolata istituendovi un benefizio di Messe settimanali nel 1666, benefizio rimasto juspadronato della sua famiglia.

Gio. Battista, suo figlio, nato nel 1670, laureatosi a Edimburgo, passò alla Corte di Vienna a coprirvi un'onorevole carica e venne per i suoi servigi creato Nobile del Regno di Ungheria.

Appartennero pure a questa famiglia: il sac. Gerolamo, canonico e arciprete della cattedrale di Como e Vicario Capitolare, morto nel 1793.

Pure canonico del Duomo di Como fu il sac. Leone nel 1784; il di lui fratello Nicolò coprì la carica di Tenente di Giustizia in Lugano.

Per ultimo va ricordato l'avv. Leone de Stoppani, rinomato uome politico del Cantone Ticino, morto da pochi anni.

Taglioretti, DI LUGANO. — Uscì da questa famiglia il distinto architetto Pietro Taglioretto che alla Accademia Parmense riportò la seconda corona pel concorso d'architettura, dove emerse il suo talento nell'arte antica.

Più tardì, lasciata l'arte sua, entrò nella carriera diplomatica e coperse con successo la carica di Incaricato d'Affari della Repubblica Elvetica presso la Repubblica Italiana.

Benemerito della patria fu Giovanni Taglioretto il quale fu uno dei valorosi del Corpo bianco dei Volontari ticinesi e venne ucciso sulla soglia della propria casa da piombo cisalpino il 15 febbraio 1795.

(Continua) GIAMPIERO CORTI.

Il cerimoniale della Corte di Modena

(*Contin. e fine. Vedi num. preced.*)

IV. **Nozze di Principesse austro-estensi.** — Dall' *Ufficio del Gran Ciamberlano, Modena, 27 gennaio 1847.* — Cerimoniale per la formale domanda della mano di S. A. R. l'Arciduchessa Maria Beatrice d'Austria d'Este per S. A. R. l'Infante di Spagna D. Gio: Carlo di Borbone e Braganza. La mattina del sabbato prossimo 30 corrente, alle ore 11, sarà fatta da S. E. il signor cav. de Florez, munito degli opportuni pieni poteri, la formale domanda della mano di S. A. R. l'Arciduchessa Maria Beatrice per S. A. R. l'Infante di Spagna, D. Giovanni Carlo di Borbone e Braganza. Sei staffieri in livrea, calze e scarpe, due Uscieri col loro uniforme, calze e scarpe e un Ciamberlano si recheranno al Quartiere del cav. de Florer, il quale, accompagnato dal Ciamberlano, preceduto dagli Uscieri e seguìto dagli Staffieri per la Scala nuova e il loggiato, si recherà nel Grande Appartamento a destra, ove saranno alla porta due Granatieri; nel Salone gli Staffieri; nelle anticamere gli Uscieri e le Guardie Nobili d'Onore, due delle quali saranno in sentinella alla porta della Sala d'Udienza; nell'ultimo i Cavalieri di servizio e il Gran Ciamberlano che, dopo aver complito col Sig. Cav. de Florez, andrà a prendere gli ordini e poscia lo introdurrà nella Sala d'Udienza. Ivi S. A. R. il Regnante Sovrano in piedi con S. A. R. l'Arciduchessa Duchessa, circondato dalle Cariche di Corte, dai Consiglieri di Stato e dalle Dame di servizio, riceverà il Sig. Cav. de Florez, e, sentito il suo discorso, risponderà dando il suo assenso: dopo di che, dietro Ordine della R. A. S, il Gran Ciamberlano andrà ad avvertire S. A. R. l'Arciduchessa Sposa, la quale entrerà nella sala d'Udienza col suo Servizio Nobile; e, sentito il discorso che le dirigerà il Sig. Cav. de Florez, si compiacerà di dare il suo assenso mediante una riverenza, e così rimarrà compìto l'atto della solenne domanda, dopo la quale il Sig. Cav. de Florez sortirà (!) dalla Sala d'Udienza e tornerà privatamente al suo Quartiere. — Tutti saranno in abito di gala, cioè le Dame in abito nero con coda e i Cavalieri in grande uniforme rimanendo sospeso il lutto.

Cerimoniale del Matrimonio di S. A. R. l'Arciduchessa Maria Beatrice d'Austria d'Este con S. A. R. Giovanni Carlo di Borbone e Braganza, Infante di Spagna. Modena, 1° Febbraio, 1847.

La mattina del Giovedì 4 corrente, alle 11 e mezza, si raduneranno nella R. Anticamera li Signori Consiglieri di Stato per essere presenti alla rinuncia da emettersi dalla R. Arciduchessa Sposa, mentre le Guardie Nobili d'Onore saranno nella sala, due di esse in sentinella alla porta della Sala d'Udienza. A mezzogiorno S. A. R. il Regnante Sovrano colla sua Reale Consorte e l'Arciduchessa Sposa colle Cariche di Corte, le Dame e i Cavalieri di servizio, si recherà nella Sala d'Udienza, ove sarà introdotto il Sig. Cav. de Florez, munito di pieni poteri, che si troverà esso pure nell'Anticamera, ed i Signori Consiglieri di Stato: le Dame saranno in abito tondo nero con maniche corte, ed i Cavalieri in uniforme col velo al braccio, giusta il vigente lutto di Corte. Ivi sopra un Altare con Crocefisso e candelieri accesi, sarà collocato il Libro dal Vangelo, che sarà presentato a suo tempo alla Reale Sposa del Parroco di Corte. Tutti resteranno in piedi per tutta la durata dell'Atto solenne di rinunzia che, dietro Ordine Sovrano, sarà letto ad alta voce dal Gran Ciamberlano; e le parole del giuramento da lui lette, di mano in mano saranno ripetute dalla R. Sposa toccando il Libro dei Santi Evangeli; terminata la lettura, l'Atto sarà munito della firma e sigillo della R. Sposa, di quello del Sig. Cav. Florez, del Regnante Sovrano e sarà rogato dal Cancelliere di Corte che vi sarà stato presente sin dal principio. La mattina del giorno 6 in cui sarà celebrato il Matrimonio, alle ore 15 e mezza si raduneranno nella R. Cappella le Signore Dame di Palazzo, li Signori Consiglieri di Stato e Ciamberlani, mentre le Guardie Nobili d'Onore saranno nella Sala e due di esse saranno in sentinella alla porta della Cappella. Tutti saranno in abito di gala, restando sospeso il lutto, cioè le Dame in abito con coda e i Cavalieri in Grande Uniforme. Poco prima delle ore 11, le Loro Maestà il Conte e la Contessa di Molina e S. A. R. l'Infante Sposo, avvertiti nel Loro Appartamento dal Gran Ciamberlano, si compiaceranno di seguirlo alla Reale Cappella, ove prenderanno posto dalla parte dell'Epistola, come farà anche la loro Corte Nobile.

Contemporaneamente le LL. AA. RR., il Regnante Sovrano e la sua Augusta Consorte, avendo in mezzo la Reale Sposa, si recheranno in Cappella prendendo posto dalla parte del Vangelo, le Cariche di Corte, i Consiglieri di Stato, le Dame e i Cavalieri di servizio nei banchi di dietro. Quando tutti hanno preso i loro posti, e Monsignor Vescovo col Clero è pronto, il Gran Ciamberlano dà a conoscere con un inchino al R. Infante D. Giovanni di seguirlo all'inginocchiatoio preparato davanti all'Altare. Poscia lo stesso Gran Ciamberlano si presenta a S. A. R. l'Arciduca Ferdinando Carlo Vittorio e gli indica con un inchino il momento in cui la R. A. S. abbia a compiacersi di condurre per mano parimenti all'inginocchiatoio la Reale Sposa alla sinistra dell'Infante. La Reale Sposa sarà accom-

pagnata allo Sgabello dal suo Servizio Nobile. Monsignor Vescovo, udito il consenso, benedice il Matrimonio secondo i riti di S. Chiesa.

Appena pronunciata la benedizione, il Servizio Nobile Estense della R. Sposa si ritira e vi subentra il Servizio Nobile del R. Infante. S. A. R. la Signora Infanta di Spagna, ritirandosi dallo Sgabello con la Corte Nobile Spagnuola, prende posto alla Sinistra dell'Infante dalla parte della Epistola ed ivi assiste alla Messa celebrata da Mgr Vescovo e seguita dal *Te Deum* e dalla benedizione col Venerabile. Terminata la Sacra Funzione, le dame e i Cavalieri seguono negli Appartamenti le RR. Persone che si degneranno ricevere le loro felicitazioni. La sera del lunedì 8 corrente avrà luogo una Soirée Dansante nella Stanza *bleu* del Grande Appartamento; vi si riuniranno quindi alle ore 7 le Signore Dame di Palazzo e di Udienza, li Signori Consiglieri di Stato, Ciamberlani ed ammessi agli Onori di Corte e i Signori Ufficiali di Stato Maggiore per presentare le loro felicitazioni al Regnante Sovrano e Sua Real Consorte, ai RR. Sposi e alle LL. MM. il Conte e la Contessa di Molina e prendere congedo. Le Dame saranno in abito da ballo, e i Cavalieri in *frac*, cravatta bianca e *clac* e i militari in Uniforme, rimanendo sospeso il lutto.

Nei giorni 10 e 11 all'ora che verrà successivamente indicata, li Signori Consiglieri di Stato e Ciamberlani e i Signori ammessi agli Onori di Corte, si raduneranno nel Grande Appartamento in Uniforme per trovarsi alla partenza delle Loro Maestà il Conte e la Contessa di Molina ed a quella dei RR. Sposi.

Le Guardie Nobili d'Onore scorteranno tanto le LL. MM., quanto i RR. Sposi sino alla prima stazione ».

(*Da stampa rarissima conservata in unica copia negli Atti del Gran Ciamberlano. Arch. di Stato in Modena*).

È a notarsi che il lutto di Corte era allora assunto per la morte dell'Arciduca Palatino d'Ungheria. Ora, non potendosi fare altre feste a cagione del lutto, la sera del giorno 6, si diede un torneo nel locale della Nuova Cavallerizza illuminata e adorna con le bandiere degli estensi e spagnuole. A un'estremità si ergeva sotto l'elegante padiglione il palco della R. Corte, e ai lati erano due ampie gradinate sormontate da una galleria occupata da nobili, ufficiali e persone distinte. Suonava la musica militare. Dopo una cantata, si udì uno squillo, e fu intonato l'inno nazionale spagnuolo; indi entrarono le quadriglie in costume spagnuolo del XVI secolo precedute da un araldo, dalle trombe e da un portabandiera. I cavalieri, fatto triplice saluto alla loggia reale, corsero alle Teste colla picca, giavellotto e spada e bersagliarono di carriera, poi in danza formarono le iniziali dei RR. Sposi e fecero tre saluti colle spade in alto. Presenti, oltre i principi modenesi, gli sposi e i Reali di Spagna e i loro figli, furono il Duca di Lucca e S. M. Maria Luigia Duchessa di Parma, ma questa nel giorno 8 in cui si rinnovò lo spettacolo. Le quadriglie erano così composte: I^a^ Conte Klebesberg, Conte Forni, March. Paolucci. II^a^ Mar-

chese Coccapani, Conte Abati, Consultore Roncaglia. IIIª Conte Bentivoglio, March. Molza, Conte Guerra, March. Campori. IVª Conte Guicciardi, Conte Benincasa, Consultore Tarabini, Conte Dobrzenski. — Araldo era Petermayer seniore; Portastendardo, Petermayer iuniore. Tali notizie sono tratte dal *Messaggere*, giornale del tempo.

Speriamo che queste informi e rozze note, riprodotte nello stile cancelleresco per maggior fedeltà ai documenti, non siano del tutto inutili ed aride. Esse ci fanno vivere un poco nell'ambiente di una R. Casa che fu dal Sommo Pontefice Pio VII salutata quale vero albergo di cristiana e sovrana virtù. Tutti sanno a Modena con quanta bontà, larghezza e prudenza si comportassero i due ultimi Duchi nelle udienze che accordavano sempre, a tutti, con pazienza e carità mirabili e insieme con una semplicità paterna fino all'eccesso. La sodezza dell'esterior decoro era naturalmente rispettata; ma per conoscere come i principi, che i tristi vogliono far passar per tiranni, fossero pieni d'ogni umile virtù, convien leggere non solo le storie ufficiali pur verissime, ma le lettere quali quelle di Maria Teresa Contessa di Chambord, cui fè conoscere la Marchesa Coccapani Imperiali e le lettere private che or ora videro la luce di Cesare Galvani, il quale scrive ai parenti di Francesco IV, ch'era più un santo che un Principe, del quale ogni atto era preparato non solo dalla prudenza, ma dalla più fervente preghiera.

F. C. CARRERI.

NOZZE MORGANATICHE

I commenti innumerevoli fatti dai giornali intorno al preteso fidanzamento del Duca degli Abruzzi con Miss Elkins, dimostrano quanta ignoranza vi sia, anche fra coloro che si proclamano feticisti della monarchia, delle leggi che regolano l'istituto monarchico.

È vero che lo spirito democratico dei tempi nostri respinge le disuguaglianze, anche quelle che nessuna legislazione riuscirà mai a distruggere, e non saprebbe fermarsi a considerare la coazione della volontà dei Principi nella scelta delle loro spose; scelta, che movendo dalle aspirazioni del cuore, deve essere l'atto della vita più liberamente compiuto. Bisogna riconoscere però che una istituzione come la monarchia, tanto ha ragion d'essere, quanto conserva intatti i principî sui quali si fonda.

Negli Stati retti a forma monarchica, la rappresentanza nazionale è affidata a famiglie che, per le tradizioni di cui sono depositarie, offrono maggiori garanzie nell'esercizio del supremo potere. Questo potere è ereditario, e perchè tale, tutti i componenti della famiglia sovrana, devono trovarsi in condizione di succedere eventualmente al trono, serbando inalterate le tradizioni, in omaggio alle quali le loro Case ebbero affidato il governo di popoli. Fra le leggi ancora osservate dalle famiglie sovrane, e che hanno specialmente concorso alla loro conservazione, vi è quella di stringere alleanze solo con altre famiglie sovrane, e ciò non solamente per una solidarietà di casta, ma perchè godendo esse, anche con le più liberali costituzioni, di onori e preminenze eccezionali, non possono fare partecipe chicchessia di privilegi, dei quali, per diversa educazione o per l'ambiente in cui si è vissuto, po-

trebbe abusarsi. Il Capo di una famiglia sovrana è depositario e nel medesimo tempo responsabile della conservazione della tradizione: ecco perchè sui componenti della famiglia esercita un potere che alcune volte può sembrare tirannico, mentre si ispira alla ragione di Stato, e si uniforma alla prammatica, che è tanta parte nell'esercizio dei supremi poteri.

Scossa la fede nel diritto divino e menomate le prerogative regie, non rimane altro mezzo alle monarchie per conservare gli avanzi delle loro grandezze, che affermarsi sempre dinnanzi ai popoli, come qualche cosa che si elevi veramente dal comune, quasi come un'arca santa, dove furono salvate dal naufragio generale di uomini e cose, i ricordi gloriosi dei più bei tempi della potestà regale, quando le Corti con la loro munificente austerità, davano esempio alle popolazioni e temuta grandezza alle nazioni.

Guai alle monarchie il giorno in cui alla forma democratica si aggiungesse la rinunzia della separazione di casta, la libertà ai componenti della famiglia sovrana di mescolarsi alle altre classi sociali e di stringere parentadi a piacimento!

Quel giorno, specialmente coi tempi che corrono, sarebbe l'ultimo pel credo monarchico, e cancellerebbe le vestigia di una società scomparsa; vestigia ancora capaci di arginare il torrente rivoluzionario che straripa e prepara il trionfo alla anarchia!

Ben a ragione, dunque, quando i Principi vollero fare astrazione dalle leggi di famiglia e secondare le inclinazioni del loro cuore, il Sovrano, pur conservando ad essi personalmente la loro posizione privilegiata, volle esclusa la nuova famiglia fondata con tutte le formalità religiose e civili, dal godimento delle preminenze di prammatica e da ogni eventuale successione ai dritti di sovranità.

Queste unioni di Principi che escludono la prole dai diritti dinastici, furon dette in Francia matrimoni *de la main gauche*, quasi che gli sposi si fossero dati la mano sinistra invece della destra; ed in Germania, con vocabolo più appropriato, perchè richiama un' antica legge anglo-sassone: matrimoni *morganatici.*

***

Nella seconda parte dell'opera *Germania* e propriamente nel capitolo *de moribus*, Tacito si occupa delle leggi severissime che regolavano il matrimonio presso la popolazione anglosassone.

L'insigne storico e scrittore dell'età imperiale riferisce che i germani quasi mai passavano a seconde nozze e ciò perchè solo ai figli del primo letto era assicurata, in parti eguali, la successione ai beni paterni. Questa posizione privilegiata fatta ai figli nati dalle prime nozze faceva respingere i vedovi dalle nobili donzelle che volevano ragionevolmente garentita la successibilità della futura loro prole; ed allora coloro i quali volevano passare a secondo matrimonio erano costretti a scegliere la loro compagna fra giovani donne di una condizione inferiore. La seconda moglie doveva contentarsi del donativo solito a farsi in occasione delle nozze, cioè del *Morghen Gaben*, dono mattutino, così detto perchè si faceva nella mattina del matrimonio. Era il *Morghen Gaben* che passava unicamente ai figli del secondo letto, prima consuetudinariamente, poi con patto nuziale chiamato *morganatico*.

Popoli bellicosi che vivevano continuamente fra le armi, i germani trovarono un appoggio alla loro costumanza nelle stesse leggi romane, le quali davano ai patti di futura successione fatti dai soldati, la forza di un testamento militare esentato da qualsiasi formalità legale.

Primi ad avere la *legge morganatica* furono i popoli dei Ducati di Mons e Juliers e poi successivamente i popoli tutti dell'Impero. In Italia Federico II tra le costituzioni feudali annoverò la consuetudine morganatica, la quale solo in Lombardia ebbe effetto di legge e fu rigorosamente osservata fino al XV secolo.

Ecco il testo dell'*Autentica* riguardante i figli nati da matrimonio morganatico:

" Quidam Nobilis habens filium ex nobili conjuge, post
" mortem eius non valens continere, aliam minus nobilem duxit
" qui nolens existere in peccato, eam desponsavit, ea lege, ut

“ nec ipsa, nec filii eius amplius habeant de bonis patris, quam
“ dixerit tempore sponsaliorum, v. g. decem libras, vel quantum
“ voluerit dare, quando eam desponsavit, quod Mediolanenses
“ dicunt accipere uxorem ad Morganaticam, alibi Lege Salica.
“ Hic filiis ex ea susceptis decessit. Isti in proprietatem non
“ succedunt aliis extantibus, sed nec in feudo etiam aliis non
“ existentibus; quia licet legitimi sint, tamen in beneficium mi-
“ nime succedunt. In proprietate vero succedunt Patri, prioribus
“ non existentibus; succedunt etiam fratribus sine legitima prole
“ decedentibus, secundum usum Mediolanensium „.

In un opuscolo rarissimo stampato a Milano il 1668 ed intitolato: *Riflessioni Belgiche fatte contro le pretensioni della Regina Cristianissima ne' Paesi Bassi*; l'anonimo autore parlando della consuetudine morganatica seguita nel Brabante scrive:

“ Furono però i milanesi più d'ogni altra nazione attentis-
“ simi nella correzione del loro errore. Quella barbara consue-
“ tudine è oggi mutata in modo, che non possono ivi i citta-
“ dini lasciar pure un danajo più ad un figliuolo, che ad un'al-
“ tro. Di qualsivoglia età, di qualsivoglia matrimonio, di qual-
“ sivoglia condizione sieno i figlioli, de' il Padre e la Madre
“ ugualmente trattarli. Quanto più fu barbara la consuetudine
“ tanto più è stata corretta „.

Infatti negli Statuti milanesi sanzionati dal Duca Ludovico Maria Sforza l'anno 1498, viene inibita l'insuccessibilità dei figliuoli di un secondo matrimonio e tolta la facoltà di usare trattamento diverso ai figli, di qualunque moglie fossero nati.

Ma, non ostante l'espressa abolizione della legge morganatica, abolizione avvenuta in omaggio al Dritto Romano che esclude i patti successori, questa strana forma di matrimonio continuarono ad usarla i grandi feudatarii nelle unioni con donna di condizione inferiore.

Se non che l'insuccessibilità ai grandi feudi non venne più dichiarata pei figli di secondo letto i quali dovevano prima contentarsi del *Morghen Gaben,* per conservare intatto il patrimonio allodiale e feudale ai loro fratelli consanguinei.

Divennero incapaci a succedere ai beni fidecommissarii e feudali, indistintamente, i nati da madre non nobile, fossero essi di primo o secondo letto.

Il *morganatico* che secondo il dritto longobardo non poteva oltrepassare il quarto delle sostanze del marito, non ebbe più limitazione; e così fu tolta la parte più odiosa dell'antica legge gotica, distinguendo la successione allodiale da quella feudale.

Abolita la feudalità il patto morganatico rimase in vigore presso le famiglie sovrane ed in Germania anche presso le famiglie *mediatizzate*, alle quali la Dieta tedesca riconobbe l'uguaglianza di nascita con le famiglie sovrane, per essere state conpartecipi della sovranità nell'antica federazione germanica.

Non mancano i matrimoni ineguali di Principi, contratti senza il patto morganatico. Sono però rarissimi, e le eccezioni riguardano famiglie di cospicua nobiltà, le quali per la loro altissima posizione sociale possono, senza prevenzioni, godere dei privilegî sovrani. Isabella Principessa di Croy ha sposato l'Arciduca Federico d'Austria; Maria Berta Principessa di Rohan, ha sposato Don Carlos di Borbone Duca di Madrid; Maria Vittoria del Pozzo Principessa di Cisterna sposò Amedeo di Savoia Duca d'Aosta.

La Germania rimane, fra le nazioni d'Europa, più strettamente legata alla consuetudine morganatica, anche quando potrebbe aversi l'eccezione. I Principi sovrani tedeschi sono severissimi nello stringere alleanze ed inesorabilmente escludono dalla successione privilegiata quei componenti della loro famiglia che celebrano matrimoni non del loro rango. Un esempio della intransigenza tedesca ce l'offrono i Principi di Battemberg ed i Duchi di Teck, provenienti, i primi dal matrimonio del Principe Alessandro d'Assia Darmstadt con Giulia Principessa di Battemberg, ed i secondi dal matrimonio del Duca Alessandro del Wurtemberg con la contessa Claudina di Rhédey.

Gli uni e gli altri non fanno parte delle famiglie sovrane d'Assia e Wurtemberg; ma l'Inghilterra ha voluto ad essi riconoscere la dignità loro negata in Germania, per una stretta interpretazione del patto morganatico. Infatti, la Principessa Beatrice d'Inghilterra, sorella del Re Eduardo VII, sposò il Principe Enrico di Battemberg, al quale venne conferita la dignità di Altezza Reale, e la Principessa Vittoria di Battemberg, nata da questo matrimonio è oggi Regina di Spagna. Francesco Duca

di Teck sposò la Principessa Maria Adelaide d'Inghilterra e sua figlia Principessa Maria di Teck è Principessa di Galles, futura Regina d'Inghilterra.

Uguale trattamento fatto alla Principessa di Teck, che pur appartenendo ad una famiglia che l'Almanacco di Gotha registra nella III parte, fra le famiglie principesche non sovrane, è stata reputata degna di sedere sul trono d'Inghilterra, non ha potuto godere la contessa Sofia Chotek di Chothowa, della primaria aristocrazia ungherese, consorte dell'Arciduca ereditario d'Austria Francesco Ferdinando. Ad essa ed alla sua discendenza l'Imperatore Francesco Giuseppe ha concesso la semplice dignità di Principi e Principesse di Hohenberg.

Il matrimonio del Duca degli Abruzzi con Miss Elkins sarebbe dunque il primo caso di unione non morganatica di un Principe reale con una signorina della borghesia. Ed è per questo che noi prima che venga celebrato il matrimonio, non crediamo agli annunzi dei giornali.

CONTE G. ANGUISSOLA DI S. DAMIANO.

Sœur Marie Benoîte De Bourbon

La Maison de Bourbon, exilée de la plupart des terres sur lesquels Dieu l'avait appelée à regir les peuples, et poursuivie par la haîne de la Franc-Maçonnerie, n'en persiste pas moins dans la noble et sainte ligne dans laquelle elle s'est toujours distinguée.

Donna Adelaïde de Bourbon-Parme, la fille bienaimée du Duc Robert, de ce prince dont les bons français ont pleuré la mort, comme un cruel coup à leurs plus chères esperances a pris le voile des bénédictines, et est devenue soeur Marie Benoîte.

Dans sa sainte résolution, la noble princesse a d'illustres exemples dans sa famille; il nous suffira de citer entre tant

de princesses celles qui brillent par l'auréole des Saints, où celles dont les hautes vertus et la vénération universelle font présager la future élévation sur les autels; Sainte Jehanne de Valois, la fondatrice des Annonciades, la bienheureuse Isabelle de France soeur de Saint Louis; la bienheureuse Marguerite de Nevers, sa belle soeur; la bienheureuse Louise de Savoie petite fille de Charles VII; la vénérable Louise de France, fille de Louis XV la bienheureuse Bonne d'Armagnac; cette non moins édifiante mais moins connue fille spirituelle de Sainte Colette; soeur Marie de Bourbon, fille du Roi Jacques de Naples et que dans l'Ordre de Saint François on qualifia souvent bienheureuse, l' " émule de l'angélique vie de Sainte Colette ".

Dans l'Ordre de Saint Benoît même, la royale moniale trouvera des glorieux souvenirs de famille. Par sa descendance de la Maison Autriche-Espagne elle se rattache en effet à l'ascendance des Comtes Palatins de Bourgogne, issus eux-mêmes de Bozon, roi de Bourgogne, et mari d'une fille de Louis le Débonnaire.

Et dans la maison Caroline, brille cette étoile de l'ordre bénédectin qu'est Saint Carloman, moine de Monte Cassino, comme aussi Sainte Itte, femme de Pépin de Landen, puis moniale avec ses deux filles, Sainte Begga et Sainte Gertrude.

La noble et sainte résolution qui a poussé au cloître la princesse que tout semblait devoir destiner au rang le plus brillant et à l'admiration du monde, nous prouve une fois de plus que la royale Maison de Bourbon n'a pas renoncé à se sacrifier pour les sujets même infidèles et révoltés, dont Dieu lui avait confié la charge et le gouvernement.

Pour nous, invinciblement attachés aux principes qui ont fait la grandeur des nations catholiques, nous nous rejouissons de voir la royale moniale unir ses prières et ses renoncements à ceux des moniales exilées par la France républicaine, c'est-à-dire athée et persécutrice, et dont les souffrances et les larmes obtiendront enfin misericorde du Ciel.

LE CHEV. PIDOUX.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Cornaggia Carlo Ottavio. *Famiglia Cornaggia Marchesi della Castellanza, indi Cornaggia Medici e Cornaggia Medici Castiglioni.* — Milano, 1908, Pulzato e Giani in f°.

L'onorevole A., nei rari ozi della sua vita utilmente impiegata nella cosa pubblica, ha dedicato la sua chiara intelligenza alla compilazione di un lavoro genealogico, commendevole per l'esattezza e documentazione.

Ha seguìto il sistema del Litta, ed in otto tavole contenenti succinte notizie storiche e biografiche per ogni personaggio nominato, ci offre la storia completa della sua famiglia, che con gentile pensiero volle dedicata alla contessa Elisabetta Cornaggia Castiglioni, nata Sommi-Picenardi. E la famiglia Cornaggia meritava davvero di essere illustrata perchè nota a Milano dal XII secolo, nel quale appare già milanese in un rogito del 18 maggio 1152.

Lo stipite al quale ascende senza interruzione è Bello Cornaggia, nato dopo il 1300. Un altro ramo proveniente da Gaspare, morto prima del 1359, si estinse dopo il 1433. Appartenne a questo ramo quel rettore dell'Università di Pavia, nel 1376, che diede lustro alla famiglia, e fu Beltramo di Gaspare Cornaggia.

Non ricorderemo i valentuomini usciti da questa famiglia, nè le cariche di Corte ed i titoli di Conte e di Marchese e gli uffici Civili e Militari, nè le cospicue alleanze, fra le quali non ultima quella dei Medici, che portò il nome ai Cornaggia, e quella dei Castiglioni, che aggiunse splendore al casato. Infatti, il conte Carlo Ottavio, autore della dotta monografia e cavaliere di Malta, aggiunse al proprio il cognome Castiglioni, perchè sua madre contessa Luigia ereditò i diritti di Casa Castiglioni, essendo figlia del conte Carlo Ottavio Castiglioni, morto senza prole maschile.

Il lavoro, stampato nitidamente su carta a mano, è ornato da stemmi in cromolitografia e tirato a soli cento esemplari.

Romero de Terreros y Vinent D. Manuel. *Apuntes biográficos del Ill.mo Sr. D. Juan Gomez de Parada Obispo de Yucatan, Guatemala y Guadalajara.* — Mexico, 1908, Diaz de Leon, in 8°.

Il vescovo del Yucatan, D. Juan Leandro Gomez de Parada, nato a Guadalajara, nella nuova Galizia, era figlio del capitano Don Ginés Gomez

de Valdés, Reggitore perpetuo della Villa de Cehejin, presso Murcia, e di Donna Marianna de Parada y Mendoza, discendente quest'ultima da Don Suero Iñiguez de Parada, che servì Don Pedro il Crudele in Inghilterra e morì a York, dove fu seppellito in quella cattedrale.

Il vescovo Don Juan Gomez de Parada, che occupò successivamente le diocesi di Yucatan, Guatemala e Guadalajara, si rese benemerito in epoche difficilissime; fu anche un distinto bibliofilo e lasciò una biblioteca importantissima di edizioni rare al Collegio di Santos.

Ben fece il chiarissimo Marchese di San Francisco, a rinnovare il ricordo di questo eminente prelato, della cui effigie e dello stemma gentilizio ha voluto ornare il suo pregevole scritto.

Mini Cav. Ab. Giovanni, *Ancora dei Conti Della Torre di Ravenna, consanguinei di Dante Alighieri.* — Castrocaro, 1908, Tip. Moderna, in 16°.

L'A. sostiene che il cognome Alighieri non è estinto nei Serego di Verona, ma esiste nei discendenti di Messer Bello, fratello di Bellincione, avo di Dante. Ciò è inesatto perchè da Alighiero di Cacciaguida degli Elisei nacquero Bello e Bellincione. Il primo diede il cognome di Belli o del Bello, ai discendenti; il secondo, per mezzo di suo figlio Alighiero, perpetuò il casato Alighieri, che distinse il sommo poeta Dante ed i suoi discendenti. È noto che in quell'epoca, ed a Firenze specialmente, i cognomi non erano ereditari, ma quasi tutti patronimici. Sostenga l'A. con nuovi documenti, che i Del Bello sono dello stesso sangue degli Alighieri, degli Elisei e dei Danti che allignarono in Firenze, esprima pure il desiderio che gli attuali discendenti di questa famiglia rinnovino il cognome Alighieri aggiunto al proprio e non avremo nulla a ridire.

L'A. impugna l'opinione che vorrebbe estinta la famiglia del Bello, come affermò il chiarissimo Passerini, perchè non tenne conto dei Del Bello che si propagarono a Castrocaro, e furono detti poscia Della Torre, ed oggi si mantengono nobilmente a Ravenna.

Pasqui Alessandro. *Maria Stella Chiappini (1773-1843).* — Firenze, 1908. Galletti, in 8°.

Parecchi mesi dopo la pubblicazione dei documenti che distruggono la leggenda di Maria Stella, fatta in questa Rivista dal conte Pasini Frassoni e che sollevò tanto scalpore; è con vera meraviglia che vediamo l'A. di questo opuscolo venir fuori a parlare della mistificazione di Maria Stella, come se egli fosse lo scopritore dei documenti pubblicati dal Pasini. Si fosse almeno degnato il signor Pasqui di citare le fonti a cui attinse, perchè non è lecito venir fuori con gli stessi argomenti e con le medesime conclusioni e far conto di ignorare una precedente pubblicazione.

L'opuscolo quindi non dice nulla di nuovo, perchè non fa che ripetere sotto altra forma, quanto scrisse il Pasini, aggiungendo alcuni dettagli di scarso interesse.

QUESITI ARALDICI

DOMANDE.

(Vedi numeri precedenti).

139ª. **Reforma del escudo español,** — « *El siglo futuro* », de Madrid, en su numero del jueves 8 de Marzo de 1906, annunciaba que el diputado à Cortes, señor Mella, se proponía presentar una enmienda, pidiendo en ella una reforma racional del escudo de España, (no modificado desde los tiempos de Felipe V), por existir en él recuerdos y armas que en nada se relacionan con la constitucién geográfica de la monarquía española y no figuran, en cambio, como debieran, las armas y representaciones de las provincias españolas, ó por lo menos de los antiguos reinos españoles.

En el acertado concepto del señor Mella, además de los cuarteles correspondientes á Castilla, León, Aragón, Navarra y Granada, debieran figurar en el escudo español el *No 8 do* de Sevilla, la cruz de la Victoria de Asturias y las demás representaciones que se encuentren en condiciones análogas.

Yo desearía saber cuál ha sido el resultado de este proyecto. Me lo sabría decir alguno de los lectores españoles de la *Rivista* ?

Fermin Carlos de Yeregui de Melis.

CRONACA

Ordine Militare del Santo Sepolcro. — S. B. il Patriarca Latino di Gerusalemme, Luogotenente del Gran Magistero dell'Ordine del Santo Sepolcro, ha conferito la Commenda con placca a Don Josè de Romero Dusmet Rolando y Ladrón de Guevara, primo segretario di Ambasciata del Messico, insignito di vari ordini equestri.

— Don Ettore Ignazio Casasus y Altamirano è stato insignito della Croce di Cavaliere.

— Uno dei più illustri dignitari dell'Ordine del Santo Sepolcro, S. E. Revma Monsignor Vincenzo Sardi, Arcivescovo di Cesarea, Delegato Apostolico a Costantinopoli, è stato decorato dal Sultano del Gran Cordone del Medjidié.

— Il Comm. del Santo Sepolcro, Marchese Adriano de Bertier, è stato nominato Rappresentante regionale nel Mezzogiorno della Francia, dal Rappresentante a Parigi, Conte di Colleville.

— Il Cavaliere del Santo Sepolcro Paul Pellot ha ricevuto dal Vescovo di Loreto la bella croce di Cavaliere Lauretano e Cameriere d'onore della Santa Casa.

— Il Comm. del Santo Sepolcro Conte Cesare Balbo di Vinadio, già Cameriere segreto di Spada e Cappa di Sua Santità Leone XIII, è stato confermato tale dal Santo Padre Pio X.

— Il Comm. del Santo Sepolcro Monsignor Rinaldo Deggiovanni, Protonotario Apostolico ed uno dei Prelati Votanti della Segnatura di Giustizia, è stato nominato Protonotario Apostolico firmatario delle Bolle Pontificie.

— I Cavalieri del Santo Sepolcro hanno ottenuto dalla Santa Sede una tribuna speciale per poter assistere alle Cappelle Papali purchè rivestano l'uniforme della Sacra Milizia.

Il giorno 16 corrente, alla Messa d'Oro di Sua Santità, la tribuna sarà inaugurata ed assisteranno il Rappreseutante a Roma Conte Fani ed il Rappresentante in Irlanda Sir Thomas Grathan Esmonde.

Lista dei Cavalieri del Santo Sepolcro. — La lista inserita nel volume *Histoire de l'Ordre du St.-Sépulcre* è la più completa fin qui pubblicata, e ne va data lode al suo compilatore Comm. D. Carlo de Odriozola y Grimaud, il quale non ha però inteso di dare un elenco perfetto. Mancheranno certamente molti nomi ed altri saranno forse storpiati, cosa inevitabile in un lavoro di compilazione senza la scorta degli elenchi ufficiali.

È già un bel passo quello fatto, perchè nessuno fin qui era riuscito a tanto. Il Commendatore Odriozola sarà grato a tutti coloro che gli accenneranno errori ed omissioni. Il suo indirizzo è: Calle de Coso, 87, Zaragoza (Spagna).

Onorificenze. — Il Santo, Padre si è degnato di conferire al Marchese Clemente Sacchetti, Coadiutore con successione al Marchese Urbano Sacchetti, Foriere Maggiore dei SS. Palazzi Apostolici, la Commenda con placca dell'Ordine di San Gregorio Magno.

— Il Consigliere di Stato Comm. H. R. Hiort-Lorenzen, autore di pregevoli lavori genealogici e direttore dell'*Annuario della Nobiltà di Danimarca,* è stato decorato della Croce di Ufficiale della Legione d'onore.

Ospiti graditi. — In occasione delle feste giubilari del Santo Padre sono giunti a Roma vari Membri del Collegio Araldico, ai quali diamo il benvenuto. Fra essi, Sua Eminenza il signor Cardinale de Arcoverde Cavalcanti de Albuquerque; S. E. il sig. Cardinale Boschi; S. E. il Comm. Tanco de Argáez, Ministro di Colombia al Brasile e Delegato speciale del suo Governo presso la Santa Sede; il nobile Cav. Pietro Andrea Pidoux, Ca-

meriere d'on. di Sua Santità Pio X, di Dole; Sono giunti anche i nobili fratelli Granello di Genova e molti altri egregi amici.

Necrologio. — Il giorno 12 corrente cessava di vivere la Contessa Luigia Castiglioni, vedova Marchesa Cornaggia Medici, madre del Conte Carlo Ottavio Cornaggia. Sincere condoglianze.

Libri ricevuti in dono. — Dal chiarissimo avv. RAFFAELE FOGLIETTI il suo pregevole lavoro: *Per le origini di Macerata - Un Papa Maceratese.* — Macerata, 1905, Unione Cattolica Tip., in-8°. [L'A. mostra con documenti e considerazioni di grande valore, che il *Castellum de Macherata o Macarata,* che dette origine alla attuale città di Macerata, è lo stesso che l'antico *Castellum Felicitatis,* e ne trae la conseguenza che il Papa Celestino II fu Maceratese perchè nato a Castro Felice.]

Dallo stesso: *Le Marche dal 568 al 1230.* — Macerata, 1907, Unione Tip., in-8°. L. 4.20. [Lavoro di grande erudizione, pieno di citazioni, di documenti e di memorie di molto interesse, che raccomandiamo ai nostri lettori, e specialmente a quelli che si occupano della storia delle Marche, poichè molte lacune storiche sono riempite e molti problemi risolti in questo scritto veramente commendevole.]

Dal Comm. ANTONIO PADULA: una brillante traduzione in versi italian di *Due episodi dei Lusiadi di Camoens* (Napoli, Pierro, 1908, in-12°), pubblicata in occasione delle nozze Luciolli-Marletta.

Dal nobile Cav. JOSEPH JOÜBERT: *Un fervent admirateur de Jeanne d'Arc.* [Nota biografica del compianto Conte Oscar de Poli, scritta con l'eleganza che distingue l'egregio A.]

Dal Conte Comm. RUGGIERO BUONOCORE DE WIDMANN: *Storia della Vecchia Serbia e sue relazioni con la storia italiana.* — Napoli, 1908, Tip. della Gioventù, in-8°. [Contiene notizie storiche e genealogiche della famiglia dei duchi Capone, di cui non troviamo cenno negli elenchi nobiliari. È quindi una vera curiosità genealogica].

Dal nostro ottimo collega il Comm. GIUSEPPE SANASI-CONTI abbiamo ricevuto in dono la rarissima *Apologia dei tre seggi illustri di Napoli di Messer Antonio Terminio,* stampata a Napoli nel 1581, in-4°. Ringraziamo l'egregio donatore, che altre volte ha contribuito all'incremento della nostra Biblioteca.

Il titolo nobiliare dei Prasca. — Il Marchese Marcello Staglieno, autore dei due opuscoli sulla nobiltà genovese, di cui abbiamo deplorato la pubblicazione, ha inserito nel *Cittadino* di Genova del 10 novembre una ritrattazione riguardante il titolo di Conte, che egli aveva negato alla famiglia dell'ammiraglio Prasca, con la debole scusa che non aveva osservato l'elenco piemontese, dove tale famiglia è inscritta. Questa rettifica sarà certamente seguita da altre.

OMAGGIO DEL COLLEGIO ARALDICO AL SANTO PADRE PIO X. — Ecco la seconda lista degli oblatori per l'omaggio al Santo Padre. Ricordiamo che vi è ancora tempo perchè una terza nota si pubblicherà nel prossimo fascicolo e raccomandiamo vivamente ai colleghi di concorrere a questo omaggio di amor filiale.

Lista precedente . . .	L.	2605.00
Visconte de San Joâo da Pesqueira, *Porto*	»	100.—
Principe de Bianchi de Manville, *Paris*	»	100.—
Marchese D. Joâo Cavalcanti de Albuquerque, *São Paulo*	»	100.—
Nobile Sac. Don Giuseppe Antonelli, *Ferrara* . . .	»	10.—
Conte de Place	»	10.—
Nobile cav. Pierre Dor, *Marseille*	»	10.—
Barone Andrea Massa, *Padova*	»	10.—
Conte de Jametel, *Paris*	»	10.—
Nobile Pietro Bonomi-Todeschini, *Padova*	»	20.—
Cav. Marco Sartori Borotto, *Este*	»	25.—
Cav. Luigi Biego, *Bastia*	»	10.—
Contessa di San Rocco, *Milano*	»	100.—
Marchesa Eleonora Ugolini di Colbuccolo, *Antignano*	»	50.—
Barone Don Antonio Manno, *Torino*	»	10.—
Visconte de S. Bartholomeu de Messines, *Lisbona*	»	10.—
Conte de Baroncelli de Javon, *Paris*	»	20.—
Cav. Ab. D. Giovanni Busi, *Piacenza*	»	20.—
Conte Ponziano Castellani Tarabini, *Modena* . . .	»	15.—
Comm. Ernesto Cottini, *Milano*	»	10.—
Monsignor Rinaldo Deggiovanni, *Roma*	»	20.—
Comm. Carlo Fornari, *Fabriano*	»	20.—
Conte comm. Camillo Raineri Biscia, *Bologna* . .	»	10.—
Duca di Pomar, *Paris*	»	20.—
Conte comm. Alfonso Zabeo, *Padova*	»	15.—
Nob. Angelo Domenico Bianchi, *Varese*	»	10.—
Principe di Maletto D. Alonso-Alberto Monroy, *Palermo*	»	20.—
Marchese D. Alfonso Serlupi-Crescenzi, *Roma* . .	»	10.—
Cav, Raffaele Valensise, *Polistena*	»	15.—
Comm. Giuseppe cav. di Stramare, *Wien*	»	10.—
N. D. Augusta Bertoni, *Ferrara*	»	10.—
Comm. Emile Perrier, *Marseille*	»	10.—
Conte G. Cr. Domenico Piccoli, *Paris*	»	20.—
Marchese comm. Gustavo Sardi, *Montpellier* . . .	»	100.—
Marchese Carlo Guido Bentivoglio d'Aragona, *Roma*	»	200.—
Cav. Gr. Cr. Don Josè Maria Dominguez de Murta, *Mexico*	»	1000.—
Marchese de Guadalupe Gallardo, *Mexico*	»	200.—
Cav. Don Joaquin M. Rivero, *Jerez de la Frontera*	»	25.—
Contessa Maddalena di Velo Clementi, *Vicenza* . .	»	20.—
Marchese Vincenzo Albino dei Sassinoro, *Benevento*	»	10.—
Comm. Massimiliano Zara, *Roma*	»	10.—
Conte Francesco Secco d'Aragona, *Erbusco* . . .	»	10.—
Marchese de Liveri de Valdausa, *St.-Jean-de Luz*	»	10.—
Marchese Girolamo de Ferrari, *Torino*	»	10.—
Conte Vincenzo Crisolini, *Bagno di Romagna* . .	»	20.—
Conte Guido Morlani-Beroa, *Bergamo*	»	10.—
A riportarsi . . .	L.	5060.—

Riporto . . .	L.	5060.—
Marchese de Granges de Surgères, *Nantes*. . . .	»	10.—
Barone Alessandro Cavalchini Garofoli, *Torino*. .	»	50.—
Barone du Mesnil de St.-Front, *Paris*.	»	100.—
Nobile comm. Angelo Eisner cav. de Eisenhof, *Wien*.	»	10.—
Marchese Adriano de Bertier, *Pinsaguel*.	»	10.—
Conte Alfonso della Torre Arrigoni, *Ravenna* . .	»	20.—
Cav. Gr. Cr. D. Ramón Leonarte y Olmos, *Valencia*	»	15.—
Donna Anna Fourrat de Guzman, *Valencia* . . .	»	10.—
Cav. Don Josè de Rocafull y Sancho	»	10.—
Cav. Don José Sanchis Pertegas, *Valencia*. . . .	»	10.—
Cav. Don Juan F. de Loaysa y Reinoso, *Valencia*	»	10.—
Marchese D. Testaferrata Bonici, *La Valetta* (Malta)	»	12.50
Marchese Don. Ascanio Costaguti, *Roma*	»	10.—
Conte Francesco di P. Messina, *Malta*.	»	25.—
Nobile sig. Filippo Tiersonnier, *Moulins*	»	10.—
Cav. Carlo Rossi-Filangieri, *Torre Annunziata*. .	»	20.—
Signora de Algara nata Romero de Terreros dei Duchi di Regla, *México*	»	15.—
Cav. Don Santiago Machè y Burguete, *Valencia* .	»	10.—
TOTALE . . .	L.	5417.50

Mons. FEDERICO FOSCHI

Vescovo di Cervia

Commendatore del S. M. O. del S. Sepolcro.

L'Episcopato Italiano ha subìto una grave perdita per la morte di Monsignor Federico Foschi, Vescovo di Cervia, avvenuta per emorragia interna il 7 corrente, od ore 20.15.

Era nato il 1° luglio 1838 a Martorano, villaggio ragguardevole della Diocesi di Cesena. Studiò nel Seminario diocesano, dove in tutto il corso degli studi, specie classici, emerse fra tutti gli alunni dei migliori ingegni Si laureò a Bologna in Filosofia ed in Matematica, e a Roma *In utroque jure.* Ordinato sacerdote nel 1861, insegnò Logica, Metafisica e Matematica nello stesso Seminario di Cesena, e più tardi Diritto Canonico e Storia Ecclesiastica nel Metropolitano di Ravenna. Datosi al ministero della predicazione, riuscì sacro oratore dalla parola facile e dalla forma smagliante. Fu Segretario del Cardinale Orfei; Rettore del Seminario e Canonico Penitenziere della stessa città.

Nel Concistoro del 20 marzo 1877, a soli 39 anni, fu elevato nella sede Vescovile di Cervia da Sua Santità Pio IX, e attualmente era il Decano dei Vescovi della Regione Emiliana e l'unico fra i nominati dallo stesso glorioso e santo Pontefice.

Colto ed eruditissimo quale Egli fu, compose e pubblicò per le stampe diversi Libri, massime per lo studio della Religione: commentò mirabil-

mente l'Enciclica *La Libertà dell'uomo* di Leone XIII, e fu validissimo aiuto all'Episcopato Emiliano, quando per Decreto dello stesso Pontefice vennero istituite le Conferenze Episcopali delle Provincie, delle quali Egli fu eletto Segretario, grado che rinunciò nell'anno decorso per cagione del male che lo aveva colpito.

Presiedette al Sinodo Diocesano da lui indetto, e pubblicò in tale occasione un *Prontuario* vastissimo assai utile e vantaggioso ai Sacerdoti. Restaurò il Seminario, riorganizzò gli studi e la disciplina, promovendone il più florido incremento per l'insegnamento con illustri personaggi estradiocesani. Restaurò pure la Cattedrale, fornendola anche di sacre e preziose suppellettili e costruendovi il Coro. Esplicò del continuo larga utilità di opere religiose ed umanitarie, nelle quali giunse persino a spogliarsi di tutto, come fece nell'infausta circostanza del flagello della carestia del 1880 nella sua diletta Diocesi.

Queste qualità insigni, unite specialmente all'esempio di una vita intemerata di Sacerdote degno, e senza macchia, gli cattivassero l'affetto e la stima di ogni ceto di persone, ed attirano il compianto generale sul suo sepolcro.

Ab. GIOVANNI MINI.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22

NOBLESSE ALLEMANDE
ET
NOBLESSE LATINE

Deux races se partagent l'Europe depuis le commencement de l'histoire. La race germanique et la race latine. Ces deux races vivent côte à côte depuis de longs siécles. Elles sont de natures tellement différentes que, même quand elles sont en bons termes et travaillent de concert, elles ne se comprennent jamais complètement. Dans le Faust de Goethe, il y a un passage ou Faust dit à l'Esprit: " Je te ressemble, puisque je raisonne comme toi; je ressens comme toi ". Et l'Esprit lui répond: " Tu ressemble à l'Esprit tel que tu le conçois, mais pas à moi ". — Il y a beaucoup d'italiens et de français qui ont lu les philosophes allemands; Goethe, Schopenauer, Kant, etc. Je ne doute pas qu'ils ne les aient fort bien compris; mais ils les ont compris à la manière latine, avec des cerveaux latins, et d'une manière différente de la compréhension des cerveaux germaniques.

En France, nous assistons à un phénomène du même genre avec cette curieuse manie du wagnérisme. Les français ne comprennent pas le wagnérisme comme les allemands et comme Wagner lui-même. Pour les allemands, Wagner est un inventeur génial, qui a créé de nouvelles formules et de nouvelles formes du Beau, ce qui est la caractéristique du génie. Mais il a inventé *une* musique, et non pas *la* musique. Et le même allemand qui va chercher de profondes jouissances artistiques dans *Parsifal*, va très bien entendre le lendemain la *Norma* de Bellini, ou le *Trovatore* de Verdi, ou la *Dame Blanche* de Boieldieu. Wagner lui-même aimait beaucoup la musique de Auber.

En France, le wagnérisme change complètement. Sous prétexte qu'il constitue un progrès, il doit exister tout seul.

La différence de nature des germains et des latins s'est naturellement montrée dans leurs lois. Les lois françaises dérivent du droit romain, du droit césarien, du *sic volo, si jubeo*, qui, malgré les formes parlementaires, existe encore en beaucoup de cas en Italie; c'est le droit écrit, le droit de Justinien. Le droit allemand est le droit coutumier, basé sur des principes opposés. Au commencement de la féodalité, depuis Charlemagne jusqu'à Saint Louis, le droit coutumier existait aussi en France.

De même que le Roi des Romains était, en Allemagne, le *primus inter pares*, mais n'était pas un despôte, de même, en France, le Roi était, non un *souverain*, mais un *suzerain*. Lui aussi était comme le *primus inter pares* parmi tous les grands seigneurs féodaux. C'est Saint-Louis qui a changé tout cela.

Saint Louis a créé les Universités. Elles lui ont rendu politesse pour politesse, en propageant en France l'étude et les principes du droit romain de Justinien, et en mettant le Roi de France à la place du Princeps romain, qui avait tous les pouvoirs. A partir de ce moment, tout a été changé. Le Roi de France, de suzerain, est devenu souverain. Les vassaux sont devenus des sujets. Le droit de rendre justice a été remplacé par les tribunaux du Roi.

Les hommes d'armes, ont été remplacés par la milice du Roi. Suivant les principes du droit romain, la volonté du Roi est devenue la source du droit. Il a créé le Droit. A partir de ce moment, jusqu'à la Révolution française, la centralisation a constamment augmenté, toutes les autonomies locales ont été détruites, et la France a été gouvernée par le complet despotisme.

Je n'ai pas ici l'intention de discuter si l'on a eu tort ou raison d'en agir ainsi, je me borne à constater les faits.

Examinons maintenant les conséquences de ces situations au point de vue de la noblesse tant en allemagne que dans les pays latins.

Entre la noblesse allemande et la noblesse latine, la plus ancienne est la noblesse latine, puisqu'elle provient de l'an-

cienne Rome. C'est la noblesse de caste, provenant non d'une terre ou d'une fonction, mais du sang et de la généalogie. C'est la noblesse essentiellement et exclusivement transmise de mâle en mâle. Un patricien romain était patricien parce que son père était patricien. La noblesse par les femmes était complètement inconnue.

Plus tard, lorsque Venise était à l'apogée de sa puissance, à l'époque de Charlemagne, il en était de même à Venise, et dans toutes les villes italiennes. La noblesse formait une caste, et était héréditaire uniquement par les hommes.

Depuis Saint Louis, la France ayant été, comme je l'ai dit, gouvernée par le droit romain, sa noblesse est devenue semblable à la noblesse italienne; jusqu'à la Révolution de 1789, la noblesse française a été exclusivement masculine; transmissible exclusivement de mâle en mâle; et les titres nobiliaires exclusivement par primogéniture. Les preuves de cent cinquante ans de noblesse pour être officier, étaient exclusivement masculines; preuves pour entrer dans les carosses du Roi; pour être présenté à la Cour; pour recevoir l'Ordre du Saint Esprit; toutes ces preuves, que l'on trouve en grand nombre à la Bibliothèque Nationale, sont toutes exclusivement masculines. Ce que je dis là est tellement vrai, que lorsque Louis XV voulut faire présenter à la Cour sa maitresse Jeanne Vaubernier, qui était bien incapable de montrer aucune noblesse, on lui fit épouser, moyennant finances, le Comte du Barry, après quoi elle se présenta et fut reçue à la Cour sur les preuves de noblesse de son mari; on ne lui demanda même pas de prouver qu'elle fut noble elle-même.

Il y avait des preuves de *quartiers* de noblesse à faire pour être reçu dans les chapitres nobles; mais les chapitres étaient en quelque sorte des institutions privées.

Quelques personnes se réunissaient et fondaient un chapitre comme elles l'entendaient. Cela ne regardait ni la Cour ni le Roi. Du reste, la plupart des chapitres nobles étaient en Lorraine ou en Alsace, c'est à dire presque en Allemagne. L'Ordre de Malte était moins important en France qu'en Allemagne. Il venait loin après l'Ordre du Saint-Esprit. Les Rois

de France n'aimaient pas beaucoup que leurs sujets reçoivent des distinctions d'un souverain étranger, et le grand maître de Malte en était alors un. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de plus grande preuve de sans-gêne donné à un Ordre qui, à tous égards méritait de la considération, que ce que fit Louis XIV, en choisissant pour grand-prieur représentant officiel de l'Ordre de Malte en France, un prince de Vendôme, fils d'un bâtard adultérin de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Examinons maintenant les caractères généraux de la noblesse en Allemagne.

Ici, je crois devoir ouvrir une parenthèse, pour que l'on ne me croie pas hostile ni à l'Allemagne, ni aux allemands: j'ai donné toutes les preuves que j'ai pu donner de ma sympathie pour l'Allemagne et la noblesse allemande. Cette déclaration faite, pour qu'il n'y ait aucun malentendu, je continue.

La différence essentielle entre la noblesse allemande et la noblesse latine, est qu'en Allemagne, au lieu d'être une caste, la noblesse a été une fonction attachée à la terre. C'était surtout la terre qui était noble. Et, comme la terre pouvait se transmettre par les femmes, la noblesse, elle aussi, s' est toujours transmise par les femmes. C'est là le fait fondamental qui caractérise la noblesse germanique. C'est là ce qui a produit l'institution des quartiers de noblesse.

Dans les pays latins, on est très noble quand on a une longue généalogie renfermant beaucoup de distinctions nobiliaires. En Allemagne, on est très noble quand on descend d'un grand nombre de familles nobles par les femmes. Les généalogies latines s'estiment par leur hauteur, les généalogies allemandes par leur largeur. Aussi les preuves de noblesse y sont elles invariablement des preuves de quartiers de noblesse. En Autriche, pays qui pousse très loin le respect des traditions, les preuves de noblesse sont ordinairement de seize quartiers. Comme, dans ce pays, la noblesse s'est toujours mariée entre elle, les seize quartiers se rencontrent en Allemagne avec moins de difficulté qu'on ne serait porté à le croire.

On veut être présenté à la Cour, seize quartiers. On veut être chevalier de Malte, ou chevalier Teutonique, seize quar-

tiers. On veut être chambellan de l'Empereur, ou chevalier de le Toison d'Or, ou dame de la Croix Etoilée, ou pénétrer dans le salon de la Cour réservé au corps diplomatique, seize quartiers.

Cela est très beau, très grand, très noble; seulement, si le maintien des traditions du passé est respectable, il faut bien aussi être un peu de son temps, parce que c'est dans le temps présent que l'on vit. Il est difficile, au vingtième siècle, de classer les nobles entre eux d'après la question de savoir si la grand mère maternelle de leur arrière grand-mère maternelle appartenait à la noblesse. On est forcé d'apporter, dans la pratique, des atténuations qui finissent par changer un peu l'institution.

D'après les règlements stricts de la Cour, les ambassadeurs étrangers parait il ne doivent inviter à leur table, dans la forme officielle, que des personnes ayant seize quartiers. Mais comme à chaque instant, un ambassadeur, surtout celui de France, a besoin de recevoir des personnes qui ne sont pas nobles, on s'en tire en prenant un moyen détourné.

Lorsqu'il s'agit de présenter une dame à la Cour, il est nécéssaire que la dame ait les seize quartiers. Mais, quand il s'agit d'une américaine, comme il n'y a pas de noblesse en Amérique, on l'exempte des preuves de noblesse. Ce qui assimile les américaines aux dames nobles.

Autre conséquence de l'étiquette de la Cour de Vienne. L'héritier présomptif du trône, l'archiduc François-Ferdinand a épousé la comtesse Chotek, dame très noble, mais qui n'est pas de maison souveraine. En conséquence il a été décidé que ses enfants ne succéderaient pas au trône d'Autriche. Mais, ci ce que l'on me dit est exact, les hongrois n'ont nullement admis cette distinction. Ils ont déclaré qu'ils aimaient beaucoup d'avance leur futur Roi, et leur future Reine, et aussi leurs enfants, et que ceux-ci seraient fort bien rois de Hongrie. On voit d'ici ce qui peut en résulter.

Pendant qu'en France l'homme type, le héros moderne, celui à qui l'on sacrifie tout est le bourgeois riche qui a passé des concours, l'homme idéal, en Autriche, est l'homme d'autrefois.

Après avoir montré que la noblesse allemande et la noblesse latine sont de natures et de traditions différentes, examinons l'action réciproque de ces deux noblesses, quand elles se combinent dans une institution internationale telle que l'ordre de Malte.

Mais auparavant, je demande la permission d'ouvrir une parenthèse pour dire un mot d'un autre ordre chevaleresque que l'on a quelquefois voulu assimiler à l'Ordre de Malte, quoi qu'il en diffère essentiellement. l'ordre Teutonique.

L'ordre Teutonique est un ordre essentiellement allemand. Il se compose d'un chapitre et d'une décoration. Le chapitre comprend une cinquantaine des chevaliers, tant profès qu'honoraires, qui remplissent les trois conditions suivantes : 1° être allemand, 2° appartenir à la haute noblesse, 3° fournir accessoirement les preuves de seize quartiers. La décoration, crée par François-Joseph en 1871, se donne à des personnes soit allemandes, soit étrangères, mais toutes nobles, qui ont fait des libéralités d'une certaine importance pour les hôpitaux de l'ordre. On a voulu assimiler les décorés de la croix Teutonique aux Donats de Malte. Aucune assimilation n'est possible. Ni le décret de fondation de François-Joseph, ni les diplômes conférés par le Grand Maître ne parlent de donats. Il n'y a donc pas de donats dans l'ordre Teutonique. Les donats sont destinés à représenter, dans l'ordre de Malte, les anciens frères servants des chevaliers. N'ayant pas de quartiers de noblesse, ils ont naturellement une situation un peu effacée. Rien de pareil pour les décorés de l'ordre Teutonique qui comptent parmi eux l'Empereur François-Joseph lui même, puis plusieurs souverains, archiducs, princes et princesses allemandes. L'ordre Teutonique joue, en Allemagne, le rôle d'une Croix-Rouge noble.

Aujourd'hui que les chevaliers de Malte ne sont plus réellement ni militaires, ni religieux, au point que, dans l'occasion, ils se déclarent indépendants du Pape, l'ordre de Malte ne représente plus qu'une chose. Une association internationale de quartiers de noblesse. Examinons maintenant les effets de cette association.

L'importance des quartiers de noblesse varie, nous l'avons vu, en passant d'un pays dans un autre. Institution fondamentale de l'Etat en Allemagne et en Autriche, ils n'ont plus qu'une valeur d'amour-propre et de décoration dans les pays latins. Il faudrait bouleverser l'histoire de la France et de l'Italie pour y faire admettre qu'un Montmorency, dont la mère sortirait de la bourgeoisie, soit moins noble qu'un personnage de petite noblesse descendant de huit ou même de seize familles à peine nobles, comme cela se voit fréquemment au fond de la province. Le Montmorency sera toujours un Montmorency. Et puis, l'ordre de Malte ne peut pas servir à classer les familles entre elles, parce qu'il n'est pas héréditaire. Un personnage ayant seize quartiers de noblesse, peut avoir un fils qui n'en ait que huit, et un petit fils qui n'en ait que quatre. Mais il y a dans l'ordre de Malte un autre point qui doit être remarqué.

L'ordre de Malte n'est pas homogène. Il demande seize quartiers aux nobles allemands et huit seulement aux nobles des autres pays. Dans un ordre qui veut hiérarchiser ses membres d'après le nombre de leurs quartiers, ceux qui en ont le plus doivent naturellement tenir le premier rang et passer devant les autres. Il s'ensuit que l'ordre de Malte donne le spectacle de très nobles chevaliers, ayant seize quartiers, tous allemands, et de chevaliers à huit quartiers seulement, qui donnent l'impression d'une noblesse inférieure, venant à la suite des premiers et qui sont les chevaliers latins.

On se trompe donc, en Italie, lorsqu'on parait croire, par ce que le grand-maître de l'ordre de Malte demeure à Rome, que l'ordre de Malte est un ordre italien, qui peut servir à établir une prééminence, une domination de l'Italie sur les autres noblesses d'Europe. C'est tout le contraire. C'est la noblesse italienne elle-même qui se trouve placée sous une influence allemande et autrichienne. Ce n'est pas par hasard que, pour la seconde fois, le grand maître de Malte se trouve être de nationalité autrichienne; c'est par ce que c'est dans la nature des choses et des situations.

La noblesse germanique, qui se transmet par les femmes et engendre les preuves par quartiers des noblesse,est-elle supérieure ou inférieure à la noblesse des pays latins, qui se transmettait par les mâles seulement et ne se prouvait qu'en ligne masculine? En pareille matière, il n'y a ni supérieurs ni inférieurs. Chaque peuple est ce qu'il est. Les chevaliers de Malte allemands, avec leurs seize quartiers, étaient-ils supérieurs où inférieurs à nos chevaliers du Saint-Esprit français? Nullement. Ils étaient autres, voilà tout. L'ordre de la Toison d'Or autrichienne, qui demande seize quartiers est elle supérieure à la Toison d'Or espagnole qui ne les demande pas? Nullement. Le principe des preuves par quartiers étant admis pour l'Allemagne, un ordre allemand qui demande seize quartiers doit être supérieur à un autre ordre allemand qui n'en demande que huit. Mais on ne peut pas faire de comparaison entre un ordre allemand organisé d'une manière conforme aux coutumes et aux traditions germaniques, et un ordre d'un autre pays, ne demandant pas de quartiers de noblesse, par ce que, dans cet autre pays, ils ne sont pas dans les usages?

Il est difficile de parler en France de l'Ordre de Malte, à cause du très grand et légitime enthousiasme qu'il existe chez ceux qui en fort partie. Il rappelle de grands souvenirs historiques. Il constitue la première association noble internationale existant actuellement. Il renferme un grand nombre de souverains, de princes, et de membres de la haute noblesse. Il a contre lui d'apparaitre, après cent vingt ans de révolutions, comme un anachronisme; il a contre lui tout le courant d'idées modernes, et il a contre lui l'esprit de critique qui est l'essence même de l'esprit français.

Quand le Pape Léon XIII rétablit l'Ordre de Malte, son but était un but de concorde et d'union. Mettre un lien entre les différentes noblesses des nations européennes, sans nuire à personne, et surtout sans nuire aux autres ordres chevaleresques et religieux.

Malheureusement, notre nation française, qui a beaucoup de grandes et belles qualités, a un grave défaut. C'est l'esprit de division et de rivalité. Chacun veut rabaisser son voisin et s'élever

à ses dépens. Dans une société animée de cet esprit étroit, entre la vanité des uns et la jalousie des autres, l'Ordre de Malte est apparu comme un nouveau prétexte à rivalités.

En effet, il faut remarquer que l'Ordre de Malte représente des quartiers de noblesse, c'est-à-dire la noblesse sous la forme la plus inaccessible, la plus impossible à conquérir. Les Rois et les Empereurs peuvent anoblir un roturier, le créer comte, duc, prince. Aucun d'entre eux ne peut ajouter un seul quartier de noblesse. On peut rendre les bourgeois, favorables à la noblesse en leur citant tous les gens de leur classe qui, dans l'histoire, ont été anoblis, en eux-mêmes ou dans leur descendance, et leur présenter la noblesse comme un gâteau dont leur famille peut avoir sa part. La noblesse est une caste, mais on peut y entrer. Les quartiers de noblesse sont une caste fermée. Ils en méritent d'autant plus de compliments, mais ils sont d'autant plus impopulaires dans un pays où chacun veut être en droit d'arriver au premier rang.

De leur côté, les chevaliers de Malte, au lieu d'envisager avec modestie des quartiers des noblesse qui sont une qualité involontaire où le mérite ne joue aucun rôle, se sont peut-être un peu trop laissés aller au plaisir de constituer une noblesse dans la noblesse. Et quand on pense à toutes les divisions qui existent dans la société française, une de plus n'était peut-être pas nécessaire. La France était déjà divisée en républicains et conservateurs. Les conservateurs en légitimistes, orléanistes et bonapartistes. La société mondaine, en nobles et bourgeois. Les nobles, en nobles de l'ancien régime, et nobles de l'Empire. Il faut ajouter une nouvelle division, et distinguer, parmi les nobles d'ancien régime, ceux qui sont de Malte et ceux qui ne le sont pas.

Tout cela se passe dans un pays ,où, contre l'ennemi commun, qui est l'athéisme, le socialisme et l'anarchie, il faudrait réunir sans perdre de temps, tout ce qui croit à un Dieu quelconque, tout ce qui est á peu près religieux, à peu près conservateur, à peu près honnête. Et même en réunissant tous ces éléments, on ne serait pas encore sûr de réussir et de sauver la France.

Notre très distingué et très intéressant confrère, M. le Chevalier Pidoux, écrivait un jour qu'il espère dans l'Ordre de Malte pour sauver la société, de même qu'il a été le boulevard de la chrétienté au moyen-âge. Je ne demande pas mieux. Je serais très heureux d'être sauvé par quelqu'un, et en particulier par l'Ordre de Malte dans lequel j'ai des amis.

Seulement, il serait peut être temps que l'Ordre de Malte se hâte, et que messieurs les donats amènent à messieurs les chevaliers leur armures et leurs destriers. Sinon, il est à craindre qu'il n'y ait bientôt plus ni Société, ni Ordre de Malte.

Et pourtant l'Ordre de Malte a combattu, depuis quelques années. Mais ce n'est ni contre les protestants, ni contre les schismatiques, ni les francs-maçons, ni les israélites.

Contre qui l'Ordre de Malte a-t-il donc livré des combats? Contre l'Ordre du Saint Sépulcre, son frère d'armes. Depuis sa résurrection en 1879, je ne vois pas que l'Ordre de Malte ait livré d'autre combat. Quel mal fait-il, l'Ordre du Saint-Sépulcre? A qui donc en fait-il? On a commencé par contester son existence même et le caractère de son grand maître, malgré deux bulles du Saint Pape Pie IX. Il a fallu que le Pape Pie X rendit une troisième décision et se déclarât lui-même grand-maître; et, malgré cette troisième décision, les oppositions sourdes n'ont pas cessé. Il n'y a pas de malveillance qu'on ne lui témoigne, et je ne crois pas qu'il faille chercher plus loin la cause de la curieuse décision de la Consulte héraldique italienne, qui refuse d'enregistrer la Croix du Saint Sépulcre, depuis que le Pape est le chef de l'Ordre. Cette décision n'est pas aimable, mais elle ne semble pas non plus logique; car il est difficile de trouver que l'Ordre du Saint-Sépulcre ait eu un caractère moins pontifical et plus laïque, quand ses diplômes étaient conférés par le seul Patriarche de Jérusalem.

Pour nous autres chevaliers du Saint Sépulcre, qui ne cherchons à nuire à personne, qui professons pour le très illustre Ordre de Malte, toute l'estime, toute la considération à laquelle il a droit, nous ne demandons que la permission d'exister et d'agir en liberté, dans notre sphère personnelle.

Nous n'avons jamais cherché, nous ne cherchons nullement à établir une rivalité envers aucun ordre. Au contraire, nous répoussons toute rivalité.

C'est dans ces circonstances et dans cette pensée qu'il est venu à l'esprit d'un certain nombre de chevaliers du Saint Sépulcre français d'opérer un rapprochement, dans l'intérêt de l'Ordre, entre eux et les chevaliers du St. Sépulcre d'Espagne. Notre but, que nous ne songeons nullement à cacher, est de mettre le plus de liens, le plus d'entente possible, entre nous et nos frères d'Espagne, et que l'Ordre chevaleresque du Saint Sépulcre, qui est maintenant l'Ordre chevaleresque personnel du Pape, devienne, le plus possible, l'ordre chevaleresque des nations latines. Nous avons été accueillis à bras ouverts. J'ai été vivement touché, en voyant l'empressement chevaleresque que nous ont montré les nobles espagnols, qui sont bien restés les mêmes que leurs ancêtres du temps du duc de Saint Simon, noble jusqu'au bout des ongles, et qui aimait l'Espagne par dessus tout.

L'Espagne a le bonheur d'avoir à sa tête un roi jeune, brave, chevaleresque, adoré de son peuple et même des autres. Par sa mère, il descend des Habsbourg. Il descend aussi de la maison de Lorraine, dont on disait, au seizième siècle, que “ *les princes lorrains avaient si grand air, qu'à côté d'eux, les autres princes avaient l'air peuple* „.

Par son père, le Roi d'Espagne est des nôtres. Il est français de race. C'est un Bourbon, et un Bourbon de la branche ainée. Il descend de Louis XIV, et il en descend par les hommes. Se trouver, d'une manière quelconque, sous sa bienveillance, réchauffe notre cœur de français. Ètre membre honoraire d'un chapitre espagnol, est la seule manière dont il nous soit possible d'être sous les ordres d'un Roi qui soit un Bourbon. Le Roi d'Espagne est catholique. Il n'est pas de ceux qui font un reproche au Pape d'avoir perdu ses Etats, et qui s'en servent pour refuser de reconnaître ses distinctions. Il a daigné se déclarer le protecteur de l'Ordre du Saint Sépulcre dans son royaume, et l'on m'a dit qu'il daignait regarder d'un œil bienveillant les bons rapports des chevaliers du Sainte Sépulcre

français et espagnols. En France, où nous avons un gouvernement de communards, nous faisons comme le prisonniers, qui regardent de loin les pays où ils voudraient vivre.

Nous continuerons, avec l'aide de Dieu, à faire tout ce que nous pourrons pour cimenter et pour augmenter les bons rapports, comme catholiques, comme nobles, et comme chevaliers du Saint Sépulcre, entre français et espagnols, et pour continuer la tâche si utile et si honorable, entreprise par mon ami le Comte de Mauroy pour les chevaliers français et par le Commandeur don Carlos de Odriozola pour ceux d'Espagne. Entre les chevaliers du Saint Sépulcre des deux pays, j'espère que nous pourrons répeter le mot de l'ancêtre du Roi d'Espagne, et dire qu'il n'y a plus de Pyrénées.

Comte Boselli.

L'impôt du sang pour la Foi
sur la noblesse française
(1789-1800)

Il y a quelques mois nous exposions ici même qu'il semblait nécessaire pour restaurer la France dans son antique dignité et sa puissance passée, de faire le contraire de la besogne accomplie depuis cent cinquante ans par les ambitions intéressées qui ont travaillé par tous les moyens à discréditer la noblesse, dans l'opinion du peuple de France.

De ce sentiment est né ce qu'un écrivain appelait si bien *l'horreur de la particule.* Pour les uns, on dira qu'ils étaient des bourgeois; pour d'autres, on enlevera à leur nom l'apparence nobiliaire en supprimant ou en accolant la particule.

Ce crime de lèse histoire n'a pas respecté la sainte et glorieuse phalange des martyrs de la révolution, et on a pu ainsi répandre cette monstrueuse erreur que la noblesse et le haut clergé ont deserté la cause de Dieu.

Il est bien difficile de dresser une liste complète; pour beaucoup les noms ont été tellement défigurés qu'il est impossible de les rétablir, du moins de prime abord; pour d'autres, il est de toute difficulté de reconnaître la qualité nobiliaire. D'ailleurs comment songer à faire un travail complet, quand la liste générale des victimes, elle même, est incomplète, et comment discerner à coup sûr, pour beaucoup de laïques, ceux qui furent mis à mort réellement pour la Foi. Cette liste sera le point de départ. Elle aura du moins le mérite de montrer le chemin. Des adjonctions s'y feront par nos aimables confrères, des recherches permettront d'établir le vrai motif de la mort de victimes que nous n'avons pas cru devoir encore

retenir. Enfin, elle procurera peut-être l'intérêt des familles riches et puissantes, pour la glorification de ces illustres martyrs, dont leurs annales héréditaires doivent être fières.

ADVISARD (Jean Marie Lamoral d') chanoine et chantre du chapitre de la Métropolitaine de Tours, âgé de 37 ans, guillotiné à Arras, pays de sa famille maternelle, le 12 décembre 1794.

AGOS (Marie Joseph d') chanoine et cellerier du chapitre de Saint-Bertrand de Comminges, guillotiné à Tarbes en 1794, pour crime d'apostolat.

AILLET (Marguerite Guilloteau dame d') pieuse veuve de Loudun, guillotinée à Poitiers, comme recéleuse de prêtres réfractaires le 1er août 1794.

ALANZIER (Marie Gertrude d') en réligion sœur Sainte Sophie, ursuline à Boulène, guillotinée à Orange le 10 juillet 1794. (La poursuite de sa cause est entamée).

ALBARÈDE (Marguerite d') compagne de la précédente.

ALIGRE (Charles d') chanoine de la collégiale de Saint-Sauveur à Metz, né à Sours en Beauce, mort dans les supplices des pontons en octobre 1795, 50 ans.

AMBRINES (veuve d') voyez Bataille.

ANGLADE (Pierre d') prêtre du diocèse de Rodez, mort dans les supplices des pontons le 17 août 1794, 56 ans.

ANGRAND D'ALLERAY (Denis François) né à Paris en 1725, ancien lieutenant civil au Chatelet, arrêté à cause de ses actes de piété et qui aima mieux mourir que de se sauver par un mensonge, guillotiné à Paris le 28 avril 1794.

ARCHY (Jean d') chanoine de la collégiale de Châtillon sur Indre, guillotiné à Paris le 23 juillet 1794.

ARFEUILLE (Pierre Marie Mourisio d') chanoine de la primatiale de Rheims, né au diocèse de Limoges, arrêté dans le département du Doubs, mort dans les supplices des pontons le 9 août 1794, 44 ans.

ARGICOURT (Marie Louise de Fumel épouse d') guillotinée à Bordeanx comme recéleuse de prêtres, le 1er février 1794, distinguée par ses vertus héroïques.

ARTENSIE (François d') curé de Saint Séverin de Tissac, au diocèse de Périgueux, guillotiné à Périgueux le 25 juillet 1794.

ASSY (Guillaume Jean Charles d') prêtre du diocèse de Paris, guillotiné à Paris le 25 juillet 1794.

AUBIGNY (Gilbert d') chanoine de la Métropolitaine de Bourges, mort dans les supplices des pontons le 20 avril 1794, 58 ans.

AURELLE (Pierre d') chanoine du chapitre noble de Saint Pierre de Mâcon, né au diocèse de Clermont, mort dans les supplices des pontons en octobre 1794, 52 ans.

AUTICHAMP (François Charles Antoine de Beaumont d') chanoine de la Métropolitaine de Paris, né à Angers en 1738, guillotiné à Paris le 23 juillet 1794.

BAGNOLLES (Pierre Labourdette de) prêtre du Béarn, arrêté à Orthez, guillotiné à Pau le 13 avril 1794.

BALMONDIÈRE (Philippe Botta de la) chanoine de la Cathédrale de Mâcon, né en cette ville, âgé de 61 ans, guillotiné à Lyon le 21 décembre 1793.

BARASLE (Marie Eugénie Nédonchel de) réligieuse à Cambray, guillotinée à Arras le 5 juin 1794, ainsi que sa sœur

BARASLE (Marie Joséphine de) aussi religieuse à Chambray, et

BARASLE (Mathieu de) leur frère, gentilhomme cambrésien, qui leur avait donné asile.

BASTIDE (de la) chanoine de la Cathèdrale d'Uzès, fusillé le 13 juillet 1794, par une bande de chasseurs de prêtres.

BATAILLE (Marie Josèphe Désirée d'Ambrines d'Equerchin, veuve de Pierre Joseph Xavier) âgée de 31 ans, dont le mari avait été chevalier d'honneur au Conseil d'Artois, condamné avec ceux qui étaient inscrits su un registre de comptes d'aumônes pour le prêtres persécutés; cette première martyre du “ denier du culte „ fut guillotinée à Arras le 13 avril 1794.

BEAUREGARD (André Georges Brumauld de) chanoine théologal, chancelier et vicaire général de Luçon, guillotinée à Paris le 27 juillet 1794, comme ennemi du peuple " le troublant par le fanatisme ".

BEAURETOUR (Françoise de) noble demoiselle de Périgord, âgée de 68 ans, guillotinée à Bordeaux le 4 juillet 1794, comme recéleuse de prêtres.

BEDÉE (Alexis de) pieux gentilhomme breton, providence des prêtres persécutés, guillotiné à Rennes le 25 juillet 1794 comme receleur de prêtres. Son adieu à son fils le peint: " Quand vous recevrez ma lettre vous n'aurez plus de père et de mère; on va même confisquer vos biens [1], mais la grâce de de Dieu vous reste; soyez y fidèle ". Avec lui, fut guillotinée pour le même motif, sa femme

BEDÉE (Françoise de) née Brunet.

BERAULD DU PERROU (le P. Charles Jérémie) eudiste à Paris, né à Meursac, diocèse de La Rochelle en 1737, massacré aux Carmes en septembre 1792.

BERAULD DE VIGNEAU (Placide) pieuse fille des environs de Châtellerault, guillotinée à Fontenay, pour avoir brodé des images du Sacré-Cœur.

BERBIGUIER DE LARNAGE (Jerôme François Joseph) vicaire à Uzès, âgé de 27 ans, guillotiné à Orange le 3 juillet 1794.

BÉTOU (Marie Antoine Lapinois de) chanoine et archidiacre de la cathédrale de Sarlat, condamné à mort à Périgueux le 2 juillet 1794.

BETZ (Pierre de) chanoine hebdomadier de la Cathédrale de Lombez, assermenté rétracté, mort dans les supplices des pontons le 3 septembre 1794, à 31 ans.

BÉVI (Jacques Anselme Perruquet de) laïc noble de Thoirette, au diocèse de Saint-Claude, guillotiné à Lyon le 14 février 1794, pour son refus du serment de " Liberté, égalité ".

[1] Remarquez l'admirable détachement si bien trahi par ce *vos biens* à propos de ce dont sa mort prochaine devait mettre son fils en possession.

BIARDS (Barthélemy Lamorélie des) bénédictin de la congrégation de Cluny, du diocèse de Limoges, mort dans les supplices des pontons le 13 juillet 1794, 40 ans.

BIGNON (Charles René Collas du) sulpicien, supérieur du petit séminaire de Bourges, 51 ans, mort dans les supplices des pontons le 2 juin 1794.

BILLIAIS (Louis Antoine Leloup de la) ancien conseiller au parlement de Bretagne, guillotiné à Nantes le 10 janvier 1794, pour avoir refusé de livrer un prêtre caché chez lui. Avec lui, sa femme:

BILLIAIS (Anne Claire Cotineau, dame de la), et ses filles,
BILLIAIS (Louise Claire de la), et
BILLIAIS (Marie Caroline de la).

BINARDIÈRE (du Portail de la) ancien curé de N. D. du Ham, au diocèse du Mans, tué à Belesme en juillet 1794, par une bande de jacobins qui voulaient le contraindre à prêter le serment.[1]

BLANCHARDON (Michel Antoine de) du Mans, chanoine prieur et curé de N. D. de Belleville en Beaujolais, de l'ordre des chanoines réguliers, guillotiné à Lyon le 5 avril 1794.

BLIN DE RULLECOMTE (Vindicien Antoine) né à Arras en 1762, guillotiné le 14 avril 1794, pour avoir servi de témoin à un mariage célébré par un prêtre fidèle.

BLOT DE CHAUVIGNY (Jean Gilbert) né au diocèse de Clermont, chanoine de Moulins, vicaire général de Vabres, mort dans les supplices des pontons le 22 septembre 1794, 46 ans.

BOIRON DOËT (Marguerite de) née en 1750 près de Barbézieux, guillotinée à Bordeaux comme “ complice de prêtres réfractaires „ le 13 avril 1794.

BOISBERNIER (François Gigot de) vicaire général de Sens et archiprêtre du Gâtinais, né à Sens en 1736, guillotiné à Paris le 24 juillet 1794.

[1] On aimerait placer ici M. Bimbenot de la Roche, arrêté et guillotiné avec un prêtre d'Orléans. Mais, malgré ses sentiments admirables, on est en droit de douter car le seul fait motivé dans sa condamnation est sa présence, reconnue vraie, à l'armée de Condé.

BOISGELIN DE KERDUC (Thomas Pierre Antoine de) du diocèse de Périgueux, né en 1754, vicaire général d'Aix, abbé de Mortemer, au diocèse d'Evreux, massacré à Paris, à l'abbaye, en septembre 1792.

BOISSIÈRE (François Oudinot de la) chanoine de Saint-Germain de Masseré, au diocèse de Limoges, chanoine honoraire de la collégiale d'Uzerche et conseiller clerc au parlement de Bordeaux, mort dans les supplices des pontons le 7 septembre 1794.

BONNEFONDS (Claude Joseph Jouffret de) sulpicien, né à Gannat, supérieur du petit séminaire d'Antun, mort dans les supplices des pontons le 10 avril 1794, à 42 ans.

BONNEL DE PRADAL (Jean François) chanoine régulier génovéfain, né au diocèse de Pamiers, distingué par son extrême charité, massacré à Paris, au séminaire de Saint-Firmin, en septembre 1792.

BORDERIE DE FÉRIGNAC (Pierre Yrieix La Crouche de) chanoine de la collégiale de Saint-Yrieix, mort dans les supplices des pontons le 1er juillet 1794, 38 ans.

BOUBÉE (Jacques François de) gentilhomme forézien, guillotiné à Lyon le 16 mars 1794, pour avoir donné sa démission d'officier et pour avoir dans des lettres exprimé sa chrétienne indignation.

BOUBERT (Louis Alexis Mathias de) né en 1766 à Amiens, diacre, directeur des clercs de Saint-Sulpice à Issy, massacré aux Carmes en septembre 1792.

BOUCHARME DE CHAUMEIL (Jean Antoine Hyacinthe) né à Pradelles, diocèse du Puy, en 1758, vicaire général de Viviers et ancien supérieur du séminaire de Saint-Marcel à Paris, massacré aux Carmes en septembre 1792.

BOUCQUEL DE LAGNICOURT (Pierre Henry) chanoine de la cathédrale d'Arras, né en 1729, guillotiné pour avoir signé la protestation de son chapitre contre les lois antireligieuses, 6 avril 1794.

BOUCQUEL DE LA COMTÉ (le chevalier François Guislani) chevalier de Saint Louis, né à Arras en 1727, guillotiné parce que son nom fut trouvé sur le registre des aumônes pour les prêtres persécutés.[1]

BOUZET (Antoine Charles Octavien du) né en 1739 au diocèse d'Auch, vicaire général de Rheims, et abbé de N. D. des Vertus, au diocèse de Châlons, massacré dans les prisons de l'Abbaye en septembre 1792.[2]

BRETEUIL (Anne François Victor le Tonnelier de) évêque de Montauban depuis quarante ans, né en 1726 à Paris, mort en prison à Rouen le 16 octobre 1794.

BREUIL (Jean François de la Morélie du) chanoine de la Collégiale de Saint-Yrieix, mort le 21 juillet 1794, dans les supplices des pontons, 41 ans.

BRIE (Pierre de Sousmagnac de) vicaire général, archiprêtre et chanoine d'Arles, né à Sousmagnac en Limousin, mort dans les supplices des pontons le 12 août 1794, 55 ans.

BRIFFŒUIL (Philippe Hannecourt de) abbesse de la royale abbaye d'Aunay-Brailles, au diocèse d'Arras, 68 ans, guillotinée à Arras le 25 juin 1794.

BRIOIS DE SARLEUX (Albertine Isabelle) vénérable demoiselle appliquée aux œuvres de jeunes filles, née à Arras en 1731, guillotinée le 12 juillet 1794.

BRIOIS (Albertine) supérieure des Ursulines d'Arras, guillotinée le 27 juin 1794, 67 ans, et sa sœur

BRIOIS (Françoise Marguerite) prieure des chartreusines de Gounay, près de Béthune.

BROCHÈRE (Charles Denys des) en religion Dom Denys, chartreux à Bosserville, diocèse de Nancy, mort dans les supplices des pontons le 17 août 1794, 45 ans.

(*À suivre*). LE CHEVALIER PIDOUX.

[1] Je n'ai pu encore trouver la preuve que le frère Etienne François Bouhalier ou Bouhelier, sous-directeur des écoles chrétiennes à Avignon, guillotiné à Avignon le 17 fevrier 1794, soit de la noble famille franc-comtois de ce nom.

[2] On pourrait peut-être insérer ici le vicaire général de Pamiers, M. Alexandre Ferrier de Brassac, mort en 1795 des fatigues du ministère apostolique.

Libro d'oro del Ducato di Ferrara

(Continuazione vedi numero precedente)

ANGELINI. — D'oro pieno; al capo d'azzurro caricato di un angelo vestito di rosso alato d'argento posto di fronte tenente nella sinistra una rosa di rosso ed uscente da una fascia d'argento.

ANGELINI. — D'azzurro all'angelo vestito di rosso tenente una palma di verde e movente da un monte di sei cime d'argento.

ANGELINI. — Di rosso, al grifone d'argento accompagnato nel canton destro del capo da una stella d'oro.

ANGELIS (de). — D'azzurro, all'angelo di carnagione vestito di rosso, alato d'argento, movente da un monte di verde e tenente una palma dello stesso.

Famiglia aggregata alla nobiltà ferrarese in persona di Bernardo nel 1793. Lo era già a quella romana fino dal 1745. Filippo fu conservatore di Roma nel 1688.

ANGIARI. — Di rosso allo scaglione d'argento.

Oriundi di Verona. Appartenne a questa antica famiglia Gerardo che fu dottore primario di giurisprudenza nella patria università, ai tempi del M.se Nicolò III.

Giovanni, prese parte al torneo celebrato in Ferrara nel 1565.

Nicolò, fu Fattore generale del Duca Alfonso II. Si estinse in Uberto di Nicolò, nel XVII secolo ed in Ercole marito di Flaminia Costabili. Aveva il sepolcro in Duomo nella Cappella del SS. Crocefisso.

Il Maresta la dice di origine napoletana e portata a Ferrara da Uberto Angiari Barone del Regno nel 1352.

Nel curioso libro dei giustiziati nella Bibl. di Ferrara è ricordata una Elena degli Angiari che nel 1039 sarebbe stata impiccata per aver fatto uccidere il marito.

ANGIARI. — D'argento, all'albero terrazzato di verde, sostenuto da due leoni d'oro controrampanti; capo d'azzurro caricato di un'aquila d'argento; sostenuto da una fascia di rosso.

ANGIARI. — Inquartato nel 1° e 4° d'oro al leone coronato di nero; nel 2° e 3° d'argento a tre bande di nero.

Il Maresta dice gli Angiari oriundi da Napoli ed attribuisce a tale famiglia questo stemma inesatto.

ANGOLINI. — D'azzurro all'agnello passante d'argento; capo d'Angiò sostenuto dalla fascia di rosso.

ANGUILLA. — Di rosso al leone d'oro con la coda biforcata i fiocchi volti all'indietro.

Paolo e Gaspare notari (1554), Marco Bruno giureconsulto di grande riputazione.

Si estinse in Francesco † a Ferrara il 4 dic. 1717 e tumulato nella Chiesa di S. M. della Rosa.

ANGUISSOLA. — Spaccato inchiavato di rosso e di argento.

Oriundi da Piacenza.

Nel sepolcro del dott. fisico Paolo Maria in S. Francesco (1527) lo stemma è partito con un leone tenente una spada col capo d'Angiò. Avevano il palazzo che fu pei dei March. Zavagli. Si stabilirono a Ferrara verso la fine del XV secolo e si estinsero in Bonifacio Anguissola Monaco cistercense del XVII sec.

ANNICHINI. — D'azzurro allo scaglione d'oro accompagnato da tre fiamme dello stesso. Capo d'Angiò.

Derivata da un Andrea da Bagnacavallo nel 1473 padre della Venerabile Suor Innocenza, compagna di S. Caterina Vegri † 1493 e di Francesco famoso intagliatore di cammei lodato dal Vasari coi figli Luigi ed Andrea, e il cui fratello Callisto sposò nel 1523 Maddalena degli Ariosti. Un altro Francesco da Bagnacavallo ebbe nel 1519 la cittadinanza ferrarese e suo fratello Giovanni fu cappellano del Card. Ippolito d'Este. Un Giacomo Annichini fu cav. di S. Lazzaro nel 1568. Canonico Primicerio della Metropolitana di Ferrara e suo fratello Filippo, colonnello e comandante di Cento nel 1628.

Anche Antonio loro nipote fu Primicerio della Cattedrale. Il ramo del colonnello Filippo si estinse in Eleonora che sposò il conte Erminio Bojardi.

ANNOVI o ANOVI. — D'azzurro, alla fenice sul suo rogo terrazzata di verde, accompagnata nel cantone destro del capo da un sole raggiante d'oro.

Oriunda da Spezzano nel Modenese. Portata a Ferrara da Pietro Antonio padre di Francesco, dott. di leggi nel 1690 ed avo di Luigi vivente nel 1714.

ANSALONI. — D'azzurro, al leone d'argento; capo d'oro caricato di una corona d'alloro di verde e sostenuto da una fascia di rosso.

Ascritti alla nobiltà di Finale.

ANSEDEI. — D'oro all'aquila col volo abbassato di nero.

Detti anche *Ansadei* e *Ansidei* ed erroneamente chiamati dal Frizzi *Anseldi.* Guezzo Ansedei era consigliere del Comune nel 1209. *Buongiovanni* degli Ansedei, *sindicus Ferrariae* ed Ambasciatore della città ai Veneziani nel 1230 Dominus Feo Domini Petri de Ansedeo 1286. Già estinta nel secolo successivo.

ANTELLA. — D'argento allo scaglione di rosso.

Di origine fiorentina Filippo dell'Antella fu Vescovo di Ferrara nel 1349.

ANTOLINI. — D'azzurro alla fascia di rosso accompagnata in capo da tre stelle d'oro ed in punta da tre gigli dello stesso ordinati in fascia.

ANTOLINI. — D'azzurro a tre girasoli d'oro in palo accostati, moventi da un terreno di verde. Capo D'Angiò.

Furono antichi cittadini bolognesi.

ANTOLINI. — D'azzurro alla fascia d'argento accompagnata in capo da tre stelle d'argento male ordinate ed in punta da tre gigli d'oro ordinati in fascia.

Si trova sul sepolcro di Francesco Antolini in S. Apollonia (1766). Un ramo di questa famiglia fiorisce in Argento.

ANTONELLI. — D'azzurro al destrocherio vestito di rosso uscente dal fianco sinistro, in atto di ferire un cuore di rosso con una freccia di nero posta in palo, accompagnato in capo da tre stelle d'oro ed in punta da una fiamma di rosso.

Di origine eugubina e forse più anticamente napoletana, gli Antonelli provenienti da Lucca abitavano a Guarda Ferrarese. Godettero nobiltà in Ferrara e vennero ascritti al gran Consiglio del XVIII secolo.

Il dott. Stefano e Gaspare Antonelli nob. ferr. furono famigliari del card. Albani; Giacomo († 1745) fu capitano al servizio del Re di Spagna. In tempi a noi vicini emerse il can. Mgr. Giuseppe, insigne storico ed archeologo. Solo rampollo di questa famiglia vive ora don Giuseppe Antonelli parroco di S. Paolo.

ANTONELLI. — D'azzurro al destrocherio vestito di rosso, uscente dal fianco sinistro e col dito teso verso una stella d'oro, posta nel cantone destro del capo ed accompagnata in punta da una fiamma di rosso.

Arma antica degli Antonelli di Lucca stabiliti a Ferrara.

ANTONELLI. — Fasciato di rosso e d'azzurro al leone d'argento attraversante; capo d'azzurro caricato di tre stelle d'oro.

Stemma riportato dal Mandolini.

ANTONIACINI. — Spaccato: nel primo d'azzurro al cigno d'argento e al leone leopardito d'oro affrontati, accompagnati in capo da tre stelle male ordinate d'oro; nel 2° d'argento a tre sbarre d'azzurro.

É inserito nel cod. Mandolini.

ANTONINI. — Di rosso alla fascia d'oro, alla torre d'oro caricata di una fascia di rosso attraversante; capo d'oro caricato di un'aquila di nero.

Oriunda da Bassano.

Diede varî personaggi distinti fra i quali il P. Luigi, somasco e valente oratore del XVII secolo.

ANTONINI. — Spaccato: nel 1° d'azzurro alla corona imperiale d'oro sormontata da una stella ed accostata da due gigli dello stesso; nel 2° di rosso a tre sbarre d'oro.

Quest'arma è ideata dal Maresta il quale dice tale famiglia derivata nientemeno che da Antonino Pio.

APPIANI. — Losangato d'argento e di rosso; capo di rosso caricato di una croce d'argento.

Famiglia oriunda di Pisa, ebbe dimora in Ferrara e vi godette nobiltà.

ARA (DALL'). — D'azzurro all'albero di verde accompagnato in capo da tre stelle d'oro mal ordinate.

ARA (DALL'). — D'azzurro alla collina di verde sormontata da un gallo di nero crestato di rosso, accompagnato in capo da tre stelle d'oro male ordinate,

Oriunda da Modena.

Tommaso dall'Ara distinto giureconsulto fu Podestà di Sassuolo.

ARAGONA. — D'oro a quattro pali di rosso.

Il cognome dei Re Aragonesi è portato dalla famiglia Bentivoglio. Inoltre Ferrara ebbe relazioni frequenti con quella Corte pel matrimonio di Leonello d'Este con Maria d'Aragona e di Eleonora d'Aragona col Duca Ercole I. Isabella d'Aragona vedova del Re di Napoli Federico, coi figli Alfonso, Cesare, Isabella e Giulia d'Aragona venne a Ferrara il 29 marzo 1508 Cesare vi moriva nel 1520 e Giulia vi sposava Giov. Giorgio Mse di Monferrato. In Ferrara fu pure il card. d'Aragona nipote di detta Regina.

ARALDI. — D'azzurro alla cometa d'oro ondeggiante in palo, è ricordata dal Mandolini, accompagnata da tre stelle dello stesso due in capo ed una in punta.

ARANOCI. — D'azzurro alla rana di verde nuotante su onde d'azzurro e d'argento accompagnata in capo da una cometa ondeggiante in palo.

ARCAINI. — Spaccato nel 1° d'azzurro al grifone d'oro addestrato da una stella d'oro; nel 2° d'azzurro a tre bande d'argento; quella di mezzo accostata da due stelle d'oro.

Di origine bresciana. Si stabilì a Ferrara per ragioni di commercio. Nel 1717 viveva a Ferrara D. Antonio Arcaini, mansionario della Cattedrale.

ARCAINI. — D'argento a due bande d'azzurro caricate di due stelle d'oro; capo d'oro caricato di un basilisco verde.

Riteniamo più esatto il primo stemma.

ARCETTI. — Spaccato d'azzurro e d'oro all'arco con freccia posto in palo ed attraversante. (Mandolini).

ARCIMANI. — D'oro al leone d'azzurro, coronato d'oro. Il Maresti ci dà il leone di rosso.

Ercole fu segretario del Card. Luigi d' Este (1560) suo nipote Ercole fu segretario di Cesare d'Este e trasportò la famiglia a Modena.

ARCOLANI. — D'argento all'albero di verde accostato da due serpi dello stesso ondeggianti in palo e legate all'albero con un nastro rosso. (Mandolini).

(Continua). F. PASINI-FRASSONI.

FAMIGLIE ROMANE

(Dal ms. di Teodoro Amayden)

(*Contin. vedi num. precedente*)

CAVALLETTI. — Sono i Cavalletti Nobili Romani. Deriva il loro cognome dal cavallo alato, che levano per arme, ed in antichi manoscritti, Caballi alati vengono detti.

Hermes Cavalletti, fu gentilissimo per relazione de' suoi maggiori. Egli in una lapide sepolcrale posta nella Chiesa di Sant'Agostino nella Cappella della famiglia riferisce quattro generazioni, cioè:

D. O. M.

Joanni Antonio Caballetto genere, ac pietate claro Anno Sal. MCCCCX. aet. L. Jacobo Jo: Antonij filio vitae morumq. integritate praestanti MDLIV. aetat. LXXV. Petro Jacobi filio Candore animi, ac prudentiae insigni MDLXXI. aetat. LII è vivis ereptis. Hermes Caballettus Patri, Avo, Proavoque optime meritis P. C.

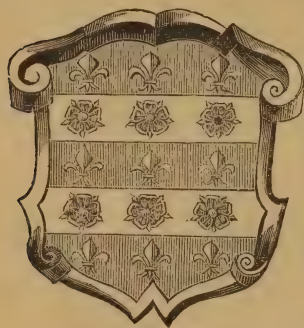
Nella medesima cappella è un'altra lapide sepolcrale del medesimo Hermes.

D. O. M.

Hermeti Caballetto, et Orinthiae Rubeae
Conjugibus Nobilitate, ac virtute paribus
Illi Ann. Sal. MDCII. aetat. XLVI.
Isti MDCXXIII. Ann. nat. LVIII
Vita functis. Petrus Paulus I. U. D.
Et U. S. Referendarius, et Augustinus parentibus
Optimis posuere.

Vivono ambedue questi fratelli, il primo dopo avere esercitato per molti anni la travagliosa carica di luogotenente dell'A. C. ha avuto il governo nella città di Perugia e Provincia dell'Umbria. Il secondo è casato con Ginevra Vari, dalla quale ha molti figlioli. Sono ambedue degni ed onorevolissimi gentiluomini, anno la casa nel Rione di Sant'Eustachio dirimpetto alla Chiesa di Sant'Andrea della Valle.

Anno parentato colli de Negris, colli Boccamazzi, con li Rossi, colli Vari e, per la morte di Mario De Rossi senza figlioli, loro zio, anno ereditata quella casa. [1]

CECCHINI. — Nell'Archivio Lateranense trovo la seguente pratica: Venditio facta per Dominam Constantiam [2] de Cecchino, relictam q. D. Stephani de Comite die 11 Maij, 1363 Antonius Joannis Rubei de Colleferro Not. Arch. Hosp. Later. dalla quale partita apparisce la nobiltà della Casa oltre 300 anni, come che parentasse allora con casa Conti, e dopo ne seguenti tempi colla Nobiltà Romana come si vedrà appresso.

Delll'1434 Nobiles Viri Jacobellus Cecchini et Laurentius Mazza Bufali Guardiani S. Salvatoris. Nel Catasto del 1539: Nobiles Viri

[1] Agostino Cavalletti fu Conservatore di Roma (1638); Mario Priore dei Caporioni (1683); Giacomo Conservatore (1719); Ermete Conservatore (1731): Gaspare anch'esso Conservatore (1818); Francesco Cavalletti era Senatore di Roma nel 1870 quando il Senato, a mezzo del suo segretario chiese a Pio IX la capitolazione di Roma, assediata, per salvare le bellezze artistiche dell'alma città. Nella famiglia Cavalletti si sono estinte le nobili Case Rondanini, Belloni e De Rossi. Girolamo Belloni, ultimo di sua stirpe, nel 1750 lasciò il marchesato di Olivo-Sabino ai nepoti Cavalletti. Ebbero anche il marchesato per successione Rondanini nel 1623. Sono pure ascritti alla nobiltà di Terni ed a quella di Spoleto e furono compresi fra i coscritti romani nel 1843 all'estinzione della famiglia Capizucchi.

È rappresentata dal marchese Giovanni Cavalletti-De Rossi-Belloni-Rondanini. Lo stemma dei Cavalletti è d'azzurro al pegaso d'argento addestrato da fiamme uscenti dal fianco destro. Capo d'Angiò.

[2] Prima di Costanza troviamo vivente in Roma, Petro Cecchino alias dicto Patrecano de Castro (1359) Iacov. op. cit.

Domitius [2] de Cecchinis, et Jacobus Crescentius Custodes Salvatoris nel med° Catasto, dell'1544 Mag.ci Viri Dñi Joannes Baptista Cecchini, et Jacobus Jacobutius Custodes Hopitalis in eodem Catasto.

La famiglia de Cecchini anticamente si chiamava de Caranzonibus. et usava il cognome de Cecchini de Caranzonibus et in processo di tempo lasciò il cognome di Caranzonibus, ritenendo quello de' Cecchini.

L'anno 1407 Cecchino de Caranzonibus, nel libro de' statuti dell'Agricoltura di quel tempo compilati, che oggi si vedono stampati, è nominato per uno de' Consoli dell'Agricoltura col titolo di Nobilis Vir.

L'anno 1409, come sta notanto nel Diario di Stefano Infessura, essendo da Joanni Colonna et altri Baroni Romani stata presa la porta di San Lorenzo, Paolo Orsini andò a ripigliarla e fece prigioni molti Signori e Gentiluomini Romani delle prime famiglie, e tra essi è annoverato Joanni Cecco delli Cecchini.

L'anno 1416 del mese di ottobre, siccome vien notato nel Diario di Giovanni di Pietro, uno de Conservatori di Roma (che allora per essere lo scisma di tre Papi nella Chiesa avevano assoluta autorità e giurisdizione) fu il sud° Cecchino de Caranzonibus e nel suo Magistrato furono de gran tumulti, perchè fu nel Campidoglio decapitato Giovanni Cenci.

L'anno 1430 Gioanni Cecchini de Caranzonibus, figlio del sud° Cecchino, fu fatto Vescovo di Viterbo, [1] e nel 1433 riceve

[1] Fu sepolto nella Chiesa di San Marco; in un documento del 1546 è chiamato Nobilem Dominum Domitium de Cecchinis Patritium Romanum. Simile titolo è dato nei documenti del Cav. Jacovacci cit. nel 1554 a Nobilis Dominus Ioannes Baptista de Cecchinis Patritius Romanus e nel 1577 a Simonem Ludovicum, Domitium et Iulium fratres filiosque Ioannis Baptistae de Cecchinis Nobiles Romanos.

[2] Prima di quest'epoca i Cecchini erano stabiliti a Viterbo e le antiche memorie ed i rapporti avuti con la vicina Roma fanno ritenerli derivati da un comune stipite. Ebbero la nobiltà viterbese nel 1542 in persona di Angelo Cecchini. Questa famiglia usò lo stemma d'azzurro al bordone da pellegrino d'argento accostato da due conchiglie d'oro. Tale arma si vede anche fra quelle dei patrizi romani nella citata *Raccolta delle Armi* etc. dell'Archivio Vaticano. Questa famiglia viterbese, è ancora rappresentata dal

in Viterbo Sigismondo Imperatore in nome di Eugenio V, e dell'anno 1434 come costa dalli Registri Apostolici di quel tempo fu dal medesimo Papa mandato Nunzio alli Re di Castiglia et Aragona in Spagna e morì dell'anno 1460.

L'Abbate Ughelli nell'Italia Sacra, nel racconto de' Vescovi di Viterbo, fa menzione di questo Gio: Cecchino Caranzoni, ma molto tenue. Più ampiamente ne parla il Prete Luca Vadingo, con allegare le parole de' Registri Apostolici esaltanti le virtù di questo uomo e li servigii fatti alla Sede Apostolica, che fosse Prelato da bene si può comprendere da questo solo, che con tutte le sopradette cariche non avanzò un soldo per la sua casa.

Nel Diario di Stefano Infessura è notato che alli 25 di agosto 1431, Nicolò Fortebraccio venendo ostilmente a Roma et avendo preso il Ponte Molle, tra le prigioni di qualità fece prigione Jacobello Cecchino.

Dell'anno 1436 a dì 12 di 7bre in un Istromento publico rogato da Paolo Antonello de Superarij Notaro delli Conservatori, costa che volendo la città di Roma far qualche dimostrazione verso il Patriarca Vitelleschi, per i beneficij che aveva quello ricevuti coll'espugnatione dei suoi nemici e Tiranni, Jacobello Cecchini era uno dei principali gentiluomini chiamato sempre discretivamente dagli altri col titolo Nobilis Vir, e guidava tutto il Consiglio per ciò congregato.

L'anno 1440 è notato nel Diario del sud° Stefano Infessura, che del mese di Aprile Maggio e Giugno il sud° Jacobello assieme con Cola Margano e Remo Mancini era Conservatore e si trovò alla contesa nata tra Canonici Regolari e Canonici Secolari di S. Giovanni, nata nella processione del Corpus Domini.

L'anno 1445 Ludovico Cecchini, figlio del d° Jacobello, fu Conservatore insieme con Ciriaco Capoferro et Hercole Mellini. siccome scrive il detto Infessura nel suo Diario. [1]

Nobil Uomo Comm. Giacomo Cecchini, Tenente a riposo, col grado di Brigadiere generale nelle guardie Nobili dei Sommi Pontefici Pio IX e Leone XIII.

[6] Nel Repertorio del Cav. Jacovacci troviamo anche i seguenti nomi: 1434 Dom. Antonia de Gibellis uxor Iacobelli Cecchini jacet in Ecclesia Stae Mariae in Campo Martio — 1470 Testamentum Ioannae de

Hanno la Casa antica rinovata in parte nel Rione di Campo Marzio e le sepolture nella Chiesa antica delle Monache di Campo Marzio, la quale oggi è rinchiusa nel Monastero per essersi ingrandito e fatta nova la Chiesa, di modo che non si possono vedere con mio molto disgusto, e le monache non intendono quel carattere antico gotico per potermelo riferire.

Vive oggi il Card^e Domenico Cecchini [1] al quale professo obbligatione di molti anni, e christiana necesitudine la quale non penso cancellare con riferire quattro righe de meriti, riservandolo in altro tempo. Vive anche Francesco suo nepote giovanetto di spiriti nobili e costumi dolcissimi.

Il Coleine nel Diario, così scrive: A dì 25 Dicembre 1559 il dì de Natale a 8 hore fu creato Papa il Card. Medichino, se chiamò Pio IV. Era Conservatore Achille Tacco, Panfilio Panfili, Gio Batta Cecchini, Francesco Coleianni Priore, di modo che da quel tempo già fra queste due Case, passò fondamento d'amicizia.

Anton de' Petris nel Diario 16 9bre 1405 dice: muorì Antonio Cecchini del Rione di Trastevere, avendolo colto una bombarda sparata da Castel S. Angelo.

Il Petrone nel Diario dell'1443 raccontando ch'Eugenio IV donò a 80 gentiluomini un vestito nobile per ciascheduno annovera tra essi Ludovico Cecchini di Campo Marzio.

Cecchinis uxoris D.ni Francisci de Sanguineis — 1474 Hyppolita uxor Ludovici de Cecchini sepulta est in Ecclesia Stae Mariae in Campo Martio 1485 Laurentius Andrea Cecchini Aromatarius — 1488 Dominico qm. Ludovici de Cecchinis — 1490 Simonem de Cecchinis et Dominicum ejus fratrem — 1493 Dom. Francisca de Caffarellis uxor Cecchini — 1499 Simon de Cecchinis sepultus est in Ecclesia Stae Mariae in Campo Martio — 1500 Dom. Ioanna de Cecchinis uxor Evangelistae de Crescentijs — 1511 Testamentum pro Io: Baptista de Cecchinis — 1515 Hieronymam relictam q. Dominici de Cecchinis — 1522 Ioannis q. Sanctis de Cecchinis testamentum — 1525 Dom. Caesar de Cecchinis sepultus est in Ecclesia Stae Mariae Campi Martis — 1530 Ioanni Baptistae Cecchini Camerario (Catasto S. Salvatoris) — 1536 Dominicum de Cecchinis — 1561 Dom. Iulia Galla de Cecchinis — 1563 Dom. Fabiam de Cecchinis.

[1] Il Card. Domenico Cecchini, Datario di S. R. C. eletto nel 1644, morì il 1° maggio, lasciando alcune Decisioni Rotali.

L'Altieri nel Nuzziale la racconta tra le nobili famiglie di Roma. [1]

CECI. — Sono i Ceci nobili Romani del Rione Monti. Pomponio Ceci [2] fu fatto Cardinale da Paolo III, del quale fu Vicario e godè la dignità per pochi mesi, muorendo nel medesimo anno della sua promozione, onde rimasero li suoi, poveri gentiluomini. Hanno la Cappella in San Gioanni Laterano sotto l'invocazione della Natività di Nostro Signore colla seguente memoria:

JULIANUS CECIUS CAN. LATER.
HIPOLITA CECIA, TRANQUILLUS CECIUS
AURELIUS CECIUS CANONICUS LATER.
MATTHIAS CECIUS, LUDOVICUS CECIUS CANONICUS LATER.
S. R. E. PRESB. CARD. PAULI III VICARIUS
FRATRES
ATTILIO MATTHIAE FILIO CAN. LAT. AMANTER
ET PIE CURANTER DIVERSIS LOCIS DIVISIS, QUI
UNO EX UTERO MATERNO PRODIJSSENT, UT.....
UNUM TERRAE MATRIS LOCUM RECIPERUNT
A. SS.

Dell'anno 1477 parentarono colli Vitagona, poscia colli Saragona, con Velli, con Alessij, con Calvi.

Parla di questa famiglia Luca Contile ed oggi appena se ne vede vestigio. [3]

[1] Questa famiglia era già estinta in Roma nel 1746. Ebbe diramazioni a Bologna ed a Ferrara come lo prova la comunanza dello stemma che è di rosso a due fascie d'argento (alias d'oro), caricata ognuna di tre rose rosse ed accompagnate da 9 gigli d'argento (alias d'oro).

[2] Era Vescovo di Città di Castello e morì nel 1542. Era stato nel 1527 Rettore della Chiesa parrocchiale di San Nicola in Capite Agonis (Iacovacci op. cit.).

[3] Altri personaggi di Casa Ceci ricordati dal medesimo Iacovacci: 1477. 1 Sett. Arch. Hosp. Lat. Instrumentum restitutionis dotis factae per Franciscus Cecii Dom. Antoniae eius uxori. Laurentium de Bertonibus not. — 1496 Iuliani Cecij — 1553 Testamentum Dom. Laurae de Cecijs

L'arma è divisa dalla parte dritta in otto gigli, cioè tre sopra, uno sotto duplicato, nella mano sinistra, onde bianche in campo turchino. [1]

CELSI. — Sono i Celsi di Nepi, città vicina di Roma, gentiluomini primarii di essa, ed anno sempre contrattato, e parentato con Romani, ma in particolare nel Pontificato di Paolo III, circa l'anno del Signore 1534; che pose Casa formata in Roma Giovanni, ed Ascanio Celso, e Giovanni ebbe per moglie Atalante della Corbara, come consta per Istromento del 1550, che come Vedova di Giovanni, e Tutrice, e Curatrice de Communi Figli agitò in giudizio contro il Palazzo, oggidì Serristori, in Borgo S. Angiolo.

Perchè erano ricchi de' Campi, de' quali Nepi abbonda, seguitarono l'arte del Campo, ed in essa ebbero fortuna di fare ricchezze essendo favoriti dalli Farnesi allora padroni di Nepi, ma più dal Cielo, e perciò nella Casa loro, sopra un cammino, è dipinto l'inventore del grano sul carro il Dio Siculo tirato da due serpenti.

Contrassero più parentele con Capranica, con Benzoni, con Corbara, con Caffarelli, Bentivogli.

Lorenzo Celsi fu Vescovo di Castro, Horazio Celsi fu Vescovo di Melfi, Francesco e Celso furono Canonici di S. Pietro. Di presente vive Monsignor Celsi Uditore di Rota, il quale ha ingrandito la Casa degli Cajetani di Pisa di Gelasio II ed è rimasta la porta della Casa vecchia, ove è anche l'arma di quei Cajetani forse presago di grandezza maggiore.

relictae q. Dom. Laurentij de Saragona — 1557 Latinus Cecius — 1586 Testamentum Mag. Dom. Lucretiae filiae bonae memoriae Melchioris et Faustinae de Cecis et uxores Mag. D. Uberti.

[1] L'arma di Casa Ceci è partita nel 1° d'azzurro seminato di gigli d'oro, nel 2° fasciato ondato di 8 pezzi d'argento e d'azzurro.

Anno goduto tutti gli onori del Campidoglio, come di Conservatore molte volte.

L'arme è un albero di celso in campo d'oro.[1]

[1] 1416 Laurentio Celso de regione Pontis — 1502 Dom. Faustinam uxorem Iacobi de Celso — 1517 Dom. Iacobi q. Serdominici Celsi de Nepe — 1560 Dom. Ioannis Augustini Celsi de Nepe — 1564 Mag. Dom. Ascanium Celsum — 1567 Angeli Celsis — 1567 Marium et Laurentium Celsum — 1570 Laurentium et Celsum de Celsis germanos fratres — 1619 Illmi Dom. Hortensius Celsus — (Iacovacci op. cit.). Erano già estinti nel 1746 — Stemma: d'oro al gelso di verde.

(*Continua*). (Carlo Augusto Bertini).

FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTONE TICINO

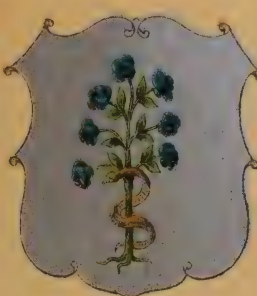
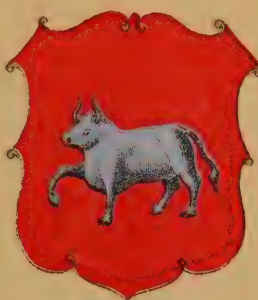
(*Contin. e fine vedi num. precedente*).

Tamanti, di Mendrisio. — Un Giuseppe Tamanti viveva in Mendrisio nella prima metà del secolo XVIII e fu padre di Carlo, del sac. Ottavio e di Paolo.

Il primo procreò quell'Antonio che giovinetto quindicenne passò alla storia del Cantone Ticino per aver osato piantare nel 1798 sulla pubblica via in Mendrisio, insieme a un compagno, l'albero della Libertà con berretto Cisalpino, laonde fu catturato dal partito avverso e patì il carcere per molti mesi, poi fu bandito; e con lui fuggì lo zio paterno sac. Ottavio, sospettato connivente, nelle mene cisalpine.

Paolo Tamanti, fratello di costui, è ricordato come cittadino onorando per attività e zelo nel Governo del suo Comune e per pubblici Uffici sostenuti. A lui che sedeva Presidente della Municipalità mendrisiense intorno al 1802, è attribuito il merito della fondazione in Mendrisio dell'Ospizio della B. V., mercè il pingue legato disposto dal Conte Alfonso Turconi milanese, grato alla Comunità mendrisiense d'un favore ricevuto che a lui, residente in Francia durante il Terrore, aveva valso incolumità, per essere stato dichiarato Svizzero, nonchè attinente al Comune di Mendrisio. Il Tamanti fu poi Giudice di Pace

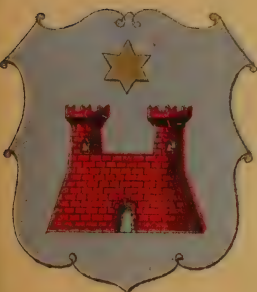
FAMIGLIE PATRIZIE DEL CANTON TICINO

BORGO
DI BELLINZONA

BORRANI
DI BRISSAGO

BOSSI
DI LUGANO

BOSSI
DI PAMBIO

BRANCA
DI BRISSAGO

BEROLDINGEN
DI LUGANO E MENDRISIO

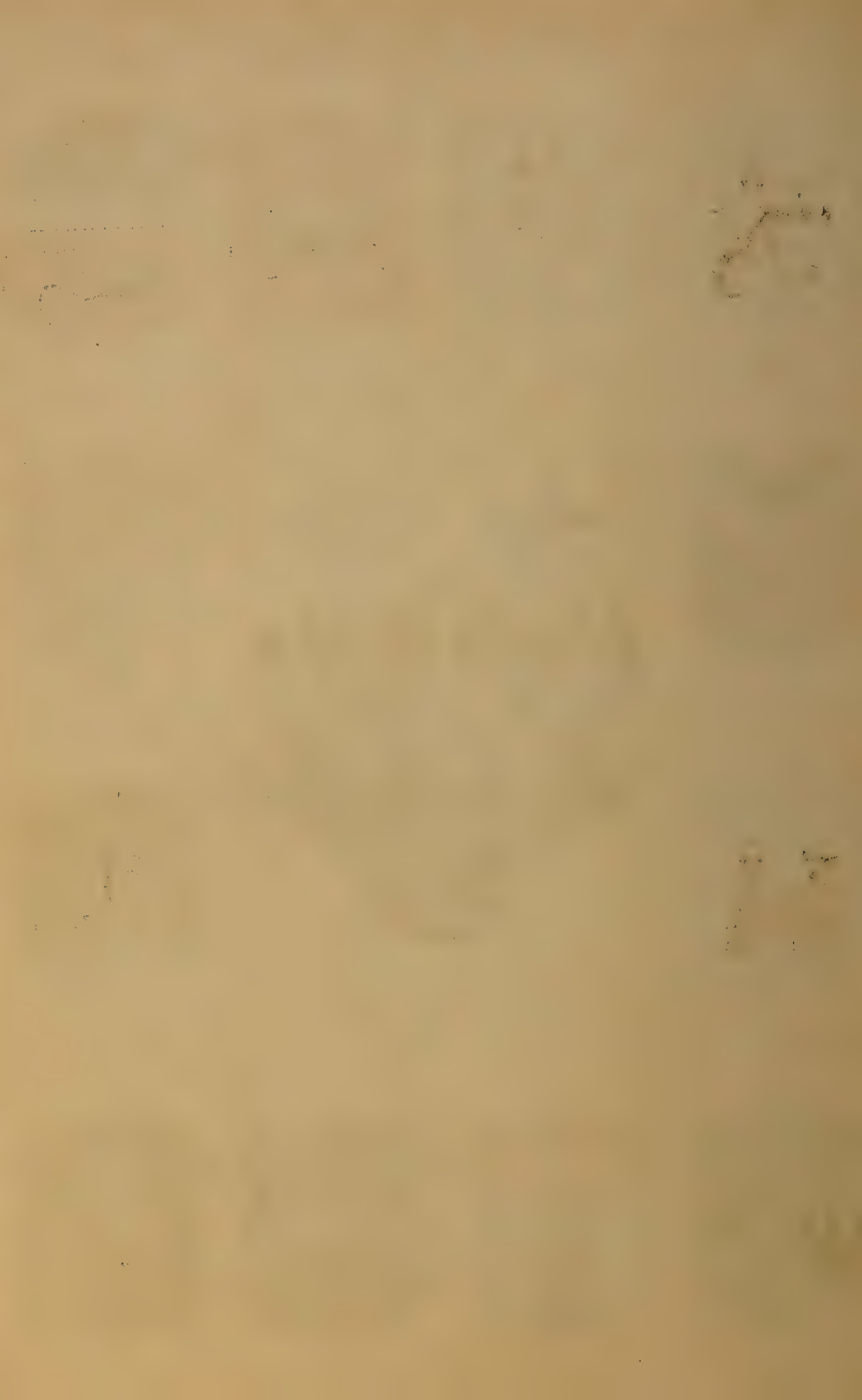
BROCCA
DI LUGANO

CACCIA
DI MORCOTE

BUZZI
DI MENDRISIO

CALLONI
DI PAMBIO

CAMUZIO
DI LUGANO

CANEVALI
DI LUGANO

CARONI
DI RANCATE

apprezzato del suo Circolo e Membro del Gran Consiglio Ticinese del 1807. Morì in Como nel 1833.

La sua famiglia esiste ancora in Milano coll'avv. cav. Ernesto del fu Ing. Cav. Antonio Tamanti, quest'ultimo abbiatico del sopralodato Consigliere Paolo.

Torricelli, di Lugano. — Patrizii luganesi dai quali uscì un sac. Cristoforo, assunto ad Arciprete di Bellinzona nel 1610 e morto nel 1627.

Sono ricordati dei Torricelli tre distinti pittori: un Giuseppe e un Gio. Antonio, l'uno di figura e l'altro d'architettura; i quali lavorarono con lode nel secolo XVIII in Lombardia, in Piemonte, a Napoli, poi in Isvizzera ed in Alsazia. Sono opera loro gli affreschi del Coro nella Cattedrale di Lugano.

Emerse di questo casato il sac. Gio. Battista Torricelli, Canonico della detta Basilica, il quale lasciò le *Dissertazioni Storico-Politiche* e stampò anche le proprie Orazioni Sacre.

Visetti, di Mendrisio. — Nel 1610 un Prospero del fu Francesco Visetti, venne a stabilirsi in Mendrisio di San Mammete in Valsolda. Nel 1675 un Gio. Battista era Notaio e tre anni dopo venne ammesso alla Cittadinanza mendrisiense: nel 1707 un Sacerdote Prospero Visetti fu ascritto al Patriziato del Borgo,

In quel tempo il Luogotenente Giuseppe Visetti, era Assessore del Collegio dei Notai e il sacerdote Alessandro venne eletto Prevosto di Mendrisio, dignità che tenne per cinquantatre anni, essendo morto nel 1759.

Da altro Prospero, che teneva carica di Fiscale, nacque Gio. Ottavio, decorato dei titoli di Nobile e Don e che sullo scorcio del secolo XVIII sedette nel Consiglio dei Nobili e Borghesi di Mendrisio: morì nel 1815 in Bellinzona. Dalla sua prima moglie Maddalena Gorini di Lugano ebbe un Lodovico nel 1777; questi fu Capitano Elvetico nel Reggimento Salis in Francia e venne creato Cavaliere della Legione d'Onore; morì nel 1824, dopo aver aggiunto al proprio cognome quello materno dei Gorini; lasciò trentamila lire per l'erigendo Ospizio della B. V. in Mendrisio e fu l'ultimo del suo Casato.

Giampiero Corti.

La famiglia di Alfonso Varano

Nel fascicolo di ottobre 1905, il Conte Pasini Frassoni illustrava i quarti di nobiltà dell'illustre autore delle *Visioni*, Don Alfonso Varano di Camerino. Crediamo interessante riportare l'intiero documento col quale detto Don Alfonso venne riconosciuto nei suoi diritti nobiliari.

“ La Regia Deputazione Araldica della Città e stato di Mantova nominata da Sua Eccellenza il Sig. Conte Ministro Plenipotenziario, e Vice Governatore con lettera de' 31 marzo 1770 sotto lettera di esecuzione della Giunta di Vice Governo 5 aprile anno suddetto, ed approvata da S. M. I. R. A. con Cesareo R. Dispaccio 28 8bre anno medesimo.

“ Che ha veduto il ricorso del sig. Don Alfonso Varano di Camerino per sè, e pel di lui cugino Don Ridolfo, e come da quello del tenor seguente:

“ *Ill.mi Signori,*

“ Don Alfonso Varano di Camerino, unitamente a Don Ridolfo di lui cugino, devotissimo servitore delle SS. LL. Ill.me ha l'onore di rassegnare alla Deputazione Araldica, qui compiegata, la figura del proprio stemma gentilizio in esecuzione de' Sovrani Comandamenti specificati nella recente Prammatica Araldica, e i documenti comprovanti la sua Nobiltà, ed ampliazione di predicati di onore, riportandosi a quanto verrà stabilito dal sempre accertato discernimento di essa Araldica Deputazione.

“ A tergo — Mantova, 18 Xbre 1770 — Al Re d'Armi per il suo parere.

“ Signat. — di Colleredo. —

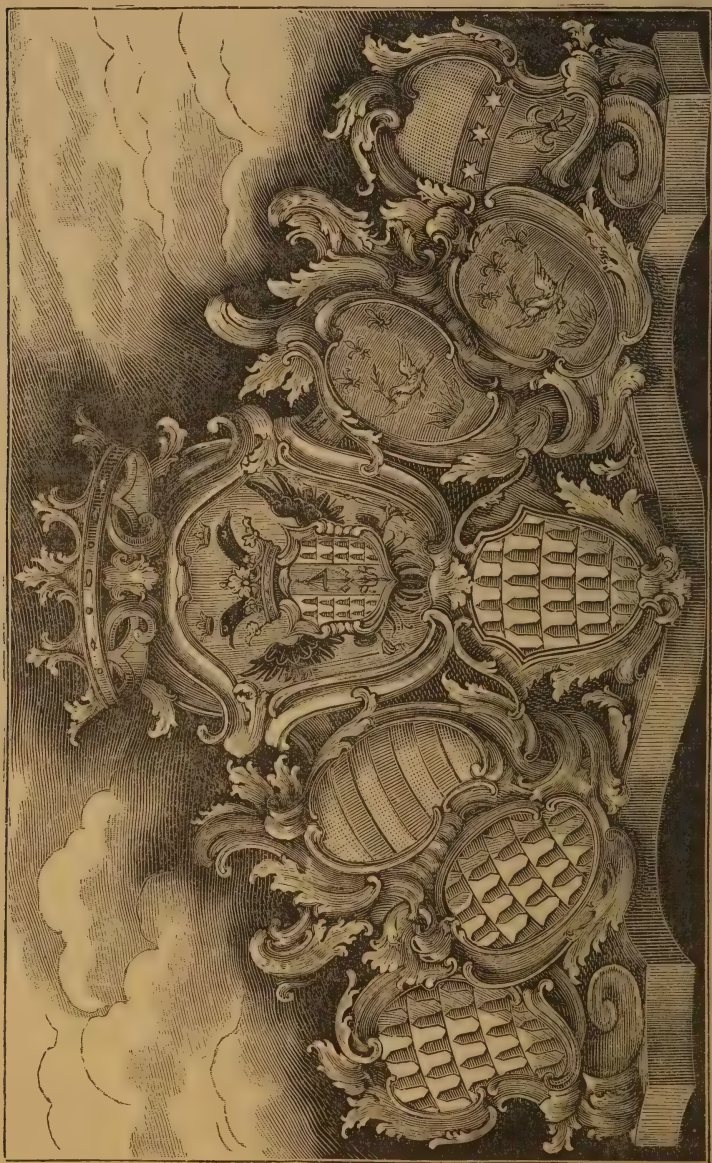
“ Che ha veduta l’informazione dell’infrascritto Re d’Armi colle di lui occorrenze essendo egli stato eccitato come sopra, e come da quella del tenore seguente:

“ Mantova 24 Xbre 1770. — Presosi in maturo esame dal sottoscritto come Re d’Armi, e tutti i ricapiti esibiti a questa Regia Deputazione Araldica dalli Sig.ri Don Alfonso e Don Ridolfo Varano, discendenti dai Duchi di Camerino, ha riconosciuto il medesimo sottoscritto dall’autentico albero genealogico, che procedono per retta Linea da Ercole Varano di Camerino, come si rileva dall’Istromento di vendita in data 28 agosto 1554, rogito Michel Angelo Tommasino, onde per il predicato di Varano di Camerino, non ostante la vendita, non si oppone cosa veruna, per essere stato confermato tale titolo di Camerino dall’Imperadore Ferdinando II nel suo Diploma de’ 16 agosto 1628, esibito in forma autentica.

“ Si rileva pure da altra copia autentica di diploma del succennato Imperatore della data de 21 Xbre 1679, essere stato confermato alla famiglia Varano lo stemma, che aveva ottenuto col Diploma de’ 16 agosto 1648, già presentato in autentica forma; onde pel detto stemma non vi è opposizione veruna, corrispondendo in ogni sua parte alla prescrizione Sovrana 20 9bre 1769. Siccome nel detto secondo diploma de’ 16 agosto 1629, viene trattata la famiglia Varano di Camerino sin da quel tempo dall’augusto Cesare col titolo di *Illustris*, così potrà questa famiglia essere registrata nel Codice Araldico come di comprovata Nobiltà generosa, e godere delle prerogative, ed onorificenze esterne, delle quali nel capitolo 3 e 6 dell’Editto suddetto, e di quelle che godono le Famiglie che dall’Impero sono trattate collo specioso titolo di *Illustris*. — Sottoscrit. Alessandro Paganini.

“ Che ha osservato il parere del Cavalier Relatore sopra il detto voto, come da quello del tenor seguente:

“ Il sottoscritto in tutto, e per tutto annuisce al ragionato voto del Sig. Alessandro Paganini in questa parte Re d’Armi della Deputazione Araldica, solo crederebbe potersi aggiungere, che avuto riflesso, che questa Famiglia illustre ha posseduto un Principato con dominio assoluto, e che viene nell’Imperiale

Diploma di Ferdinando II dichiarato essere stata la Famiglia congiunta di sangue coi Duchi di Milano, di Ferrara, e con

Quarti genealogici di Don Alfonso Varano di Camerino.

altri Principi e Famiglie di Dominio sovrano, oltre le altre luminose espressioni, pare loro convenga il predicato di *Eccel-*

lenza, in voce ed in scritto: si sottopone al saggio sentimento etc. Che è quanto rispettosamente etc. Mantova 11 gennaio 1771. — Sottoscritt. Lodovico Marchese Andreasi.

" Che da tali esami risulta all'Araldica Deputazione la competenza al Sig. Postulante, e di lui cugino Don Ridolfo al predicato Varano di Camerino come procedenti per retta linea da Ercole Varano, e come loro confermato dal Diploma di Ferdinando II, col quale si dichiara essere la famiglia congiunta di sangue coi Duchi di Milano e di Ferrara, e con altri Principi e Famiglie di dominio sovrano, oltre l'aver posseduto un Principato in Dominio assoluto.

" Risulta la legale ed autentica figura dello stemma gentilizio esibito, lo che avendo veduto ed esaminato e veduto pure ed esaminato tutto ciò, che era a vedersi ed esaminarsi.

" Ha la Regia Araldica Deputazione ordinato siccome ordina, che si delinei nel Codice Araldico lo stemma gentilizio in tutto e per tutto secondo la dimessa figura, ed a norma del dedotto nella informazione del Re d'Armi come così etc. Che si iscrivano al Libro Araldico li Sig.ri Don Alfonso e Don Ridolfo col predicato *Varano di Camerino*, e col successivo trattamento di *Eccellenze, in voce e in iscritto*, e con quelle prerogative ed ampliazioni de' titoli, e predicati di onore corrispondenti ai sopraccitati documenti e col godimento di tutte le esterne onorificenze, delle quali al N. 3 e 6 del Capitolo IV del più volte citato Editto Araldico 29 9bre 1769, il tutto come consecutivo ai detti documenti ed alla espressione del Diploma Imperiale *Illustris*, della quale fu onorata la famiglia Varano di Camerino.

" Finalmente ha ordinato, siccome ordina, che si restituiscano gli originali alla parte, ritenendone le copie autentiche negli atti, e che si spedisca il presente in comprovazione di tali competenze, ed affinchè possano ascriversi al Libro Araldico i figli e discendenti al tempo, e modo voluto dall'editto 20 9bre 1769, e tutto ciò in esecuzione, e plenario adempimento dell'Editto medesimo. — Dato in Mantova dalla Segreteria della Regia Araldica Deputazione il giorno 27 giugno 1771.

" Peregrinus Salandri Regiae Heraldicae Deputat. a Secretis et Cancellarius. — Registrato nel Libro dei Decreti al fol.... sotto la lettera V. „.

Questo interessante documento dimostra quanta importanza avesse a Ferrara la Famiglia Varano. Aggiungeremo che si mantenne in alto grado fino alla sua estinzione e che con i Pio di Savoia, i Manfredi, i Bentivoglio ed i Bonacossi rappresentò degnamente nella città Estense, quelle case principesche italiane che bandite dai loro stati trovarono ospitalità presso i magnanimi Duchi di Ferrara.

D. GIOV. MELCHIORRI.

Apellidos históricos del Rio de la Plata

BUSTAMANTE. — A continuación de lo que publicó D. Francisco de Castellanos en el número de agosto de esta Revista, sobre los *fuertes Bustamantes* (pag. 483) remito unos datos que completan lo que á la rama de Montevideo se refiere.

Los Bustamante de Montevideo son originarios de Vizcaya.

Don José de Bustamante y Guerra, primer Gobernador de Montevideo. de 1796 á 1804, y á quien se deben grandísimos progresos en la ciudad, pues terminó las fortificaciónes, empedró algunas calles, mejoró y limpió el puerto y le dió gran impulso á las obras de la Iglesia Matriz (hoy Metropolitana) cuyas obras estaban paralizadas, era natural de Ontaneda (Santander) donde nació en 1º de abril de 1759.

Fué marino de guerra y llegó á Teniente General. Ocupó elevadísimos puestos en la Corte, fué Presidente de la Audiencia de Charcas y de la de Cuzco, Capitán General de Guatemala, miembro de la Junta de Indias, Director General de la Armada, Vocal de la Junta de Expediciones de América. Fué Caballero

profeso de la Orden de Santiago, y Gran Cruz de las Ordenes de San Hermenegildo y de Isabel la Católica.

Murió en Madrid el 10 de marzo de 1825.

De éste desciende la rama de los Bustamante de Maldonado, á la que pertenecen Don Francisco Antonio de Bustamante, prócer de la Independencia, que se batió en las Invasiones inglesas, acompañó á Artigas en la insurrección del año 1811, sublevando la zona sud-este de la República, fué diputado al Congreso del año 1827 y á la primera Legislatura del año 1830; su hermano Don Manuel Basilio de Bustamante, también figuró en las luchas de la Independencia, fué diputado á la Primera Legislatura del año 30, y más tarde senador, Presidente del Senado, y en 1855 Presidente de la República, habiendo fallecido en 1863.

La rama de Montevideo tiene su origen en Don José Ramón de Bustamante, natural de Nocedal, en Vizcaya, en donde nació el 13 de diciembre de 1793, hijo legítimo de Don Pedro de Bustamante y Doña María Antonia de Ubarri. Llegó á Montevideo en 1808, figuró entre los defensores de la plaza hasta 1814 y se batió en la batalla de las Piedras, bajo las banderas españolas. En 1816 fué encarcelado y remitido al campamento de Artigas en Purificación. Fué más tarde banquero de la Defensa de Montevideo contra las tropas de Oribe, de 1843 á 1852. Falleció en Montevideo en 1866.

Su hijo Don Pedro Bustamante, orador, jurisconsulto, publicista, hombre de estado, fué diputado á las Legislaturas de 1852, 1855, 1868, 1873 y 1887. Fué senador en 1888. Fué Ministro de Hacienda del Presidente, Grál. Don Lorenzo Batlle, en 1868, y tuvo á su cargo la misma cartera durante la administración Ellauri, de 1874 á 1875. Fué Rector de la Universidad en 1867 y había sido catedrático de Economía Política en la misma, en 1861. Fué también magistrado: Fiscal de Gobierno y Ministro del Tribunal Superior de Justicia. Se distinguió como publicista, considerándosele como uno de nuestros más clásicos escritores así como uno de los primeros oradores del país, tanto que se le llamó *el rey de la oratoria*. Fué uno de los primeros caracteres de su época. Falleció en 1891.

Su hermano José Cándido, diputado, senador, ministro, militar, hombre de valor y carácter indomable, periodista, publicista, dramaturgo, nació en 1837 y falleció en 1885. Estuvo en la guerra del Paraguay, cuando la Triple Alianza, y fué secretario del General Don Venancio Flores, durante la *Cruzada Libertadora.*

Otro hermano suyo, Eduardo, fué diputado, miembro de la Junta Económico-Administrativa de la Capital, y senador.

Su hija Adriana casó con el Señor José Montero Wentuises de quien tuvo, entre otros hijos, al señor Don Raúl Montero Bustamante, poeta laureado, hombre de letras, publicista. Nació en Montevideo el 4 de abril de 1881. Es el más joven entre los literatos nacionales que descuellan. La crítica recibió siempre con aplauso tanto sus *Versos* como su *Canto á Lavalleja,* que le valió los lauros de un concurso, su *Revista Literaria* como su otra revista importantísima *Vida Moderna,* digna de los públicos europeos y en la que los primeros intelectuales de la América Española se ocuparon de sociología, historia, letras, arte, ciencia, etc. Es autor de varias antologías de poetas y prosistas y tiene en preparación un diccionario biográfico uruguayo que llamará la atención como todo lo que sale de su bien cortada pluma. Es actualmente, desde hace varios años, *corresponsal literario,* en Montevideo, del coloso del diarismo argentino *La Prensa* de Buenos Aires. Sus *Cartas de Montevideo,* llaman la atención de los numerosísimos lectores de ese diario y han cimentado la fama de literato, pensador, sociólogo y observador inteligente, además de artista delicado, de que goza el Señor Montero Bustamante en su pais y en el extranjero. Su obra está encerrada en esas correspondencias y en las páginas de *Vida Moderna.*

El señor Montero contrajo matrimonio en 1905 con la Señorita Maria Zorrilla de San Martin, hija del eximio poeta, orador y diplomático Don Juan Zorrilla de San Martin.

La rama de Chile fué fundada por Don Claudio Bernardo de Bustamante, hermano de Don José Ramón, que, como este último, nació en Nocedal el año 1796.

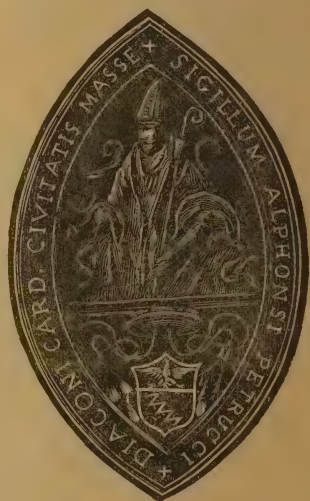
La rama de Bolivia procede de José Mauricio de Bustamante, nacido en 1787, de quien descienden el ilustre poeta boliviano Ricardo Bustamante, y el publicists, jurisconsulto y hombre de estado, Don Pedro Bustamante que reside en la ciudad de La Paz, en aquella nación sud-americana.

El Presbitero Doctor Don Bernardino de Bustamante, periodista, director de *El Febo Argentino*, que en 1823 se publicaba en Buenos Aires, fué desterrado de esta ciudad, por asuntos políticos, y se avecindó en Montevideo donde falleció en 1883.

FERMIN CARLOS DE YEREGUI DE MELIS.

Il sigillo del Cardinale Alfonso Petrucci

(1511)

Pandolfo Petrucci di Siena, che signoreggiò la sua città nativa, fn il padre di Alfonso che divenne cardinale, e di Borghese Petrucci che succedette al padre nella supremazia della Repubblica Senese. Questi sposò Vittoria Piccolomini, morta in odore di santità, dalla quale ebbe Francesco Petrucci anch'esso signore di Siena, spodestato dal cugino Fabio Petrucci che Leone X aiutò per conquistare il principato. Fu in questa occasione che il Cardinale Petrucci, sostenitore del fratello, cospirò contro il Papa, ma arrestato dal Cardinale Raffaele Petrucci, suo parente, fu imprigionato, degradato della porpora e strangolato nel 1517.

Il Cardinale Raffaele, trionfante, consegnò la città a Fabio Petrucci, però morì poco tempo dopo mentre era Governatore di Castel Sant'Angelo a Roma e Vescovo di Grosseto (1522).

Il Cardinale Pietro Matteo Petrucci, che nel 1690 soffrì le censure dell'inquisizione dopo la pubblicazione della sua *Teologia mistica*, messa all'indice, apparteneva ad un ramo della illustre famiglia senese, stabilito a Jesi.

Alfonso Petrucci, di cui riproduciamo il sigillo quando era Vescovo di Massa, (1511) fu anche Vescovo di Sovana.

Il signor L'Allemand ci ha comunicato una impressione di questo sigillo da lui posseduto.

È di forma oblunga e diviso in due parti. Nella prima ha l' immagine del Vescovo in abiti pontificali, nella seconda lo stemma notissimo dei Petrucci, trinciato inchiavato d'oro e di azzurro, col capo d'oro all'aquila di nero, timbrato dal cappello cardinalizio. Intorno le parole: SIGILLUM ALPHONSI PETRUCCI DIACONI CARD. CIVITATIS MASSE. Misura 50 per 80 millimetri ed ha un bellissimo rilievo.

Quando nel novembre 1905, illustrai la base di un pilastro scolpito in legno, che si conserva nel Museo di belle arti in Siena, non seppi precisare a chi appartenesse lo stemma partito dei Petrucci e dei Piccolomini, mentre oggi sono in grado di affermare che deve attribuirsi alla cognata del cardinale Alfonso, cioè Vittoria Piccolomini, moglie di Borghese Petrucci.

UGO ORLANDINI.

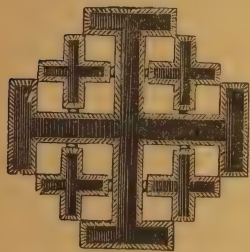
L'ORDRE DU S.T SÉPULCRE

ET LA MILICE DE S.T GEORGES [1]

Au XVI[e] siècle, les Chevaliers du St. Sépulcre sont qualifiés *Chevaliers du St. Sépulcre et de St. Georges* (anciens diplômes, anciens auteurs, comme Faber, Luyt, Mennens, etc.). Le Père Gardien de Terre-Sainte en consacrant les chevaliers leur dit que l'ordre qu'il reçoivent est celui-là même que reçevaient autrefois les Templiers, *et aussi l'ordre de St. Georges* (de Villamont). Donc, aucun doute sur ce point. Mais de quel ordre de St. Georges s'agit-il? Mennens ou Mennenius tranche la question: voir ses " *Deliciae Equestrium sive militarium ordinum* „. Cologne, 1613. Il affirme, comme tous les autres, que les Chevaliers portaient le double titre et le double insigne de deux ordres et il figure ces deux insignes. Le premier, en tête de sa notice sur le St. Sépulcre, sous le titre du St. Sépulcre, est le Labarum, l'insigne du St. Georges Constantinien posé sur la croix à 12 pointes telle que l'ordre de St. Georges la porte encore de nos jours; le second insigne, placé en tête du compte-rendu des céremonies d'entrée dans l'ordre, est notre croix de cinq croix.

Il est à noter que les insignes de l'ancienne Archiconfrèrie française du St. Sépulcre avaient conservée, avec notre croix

[1] Voir ALESSANDRO SCALA, *I cavalieri del Santo Sepolcro e di S. Giorgio* nella « Rivista Araldica », 1904, pag. 561.

de 5 croix, la croix de St. Georges Constantinien, le Labarum, et lui faisaient toujours une place à côté de la première; on

voit même encore le labarum alternant avec la croix de 5 croix dans le collier de l'ordre royal du St. Sépulcre sous la Restauration. La perpétuité de l'emblème du St. Georges dans l'ordre du St. Sépulcre en France est assez remarquable. Notons encore que la devise de l'ordre: *In hoc signo vinces,* dont les vieux auteurs (Schoonebeek, 1696) accompagnent la croix de 5 croix, est restée aussi la devise de l'ordre actuelde St. Georges Constantinien qui en pose les initiales I. H. S. V. sur la croix. Ajoutons que les initiales forment le nom de Jésus, de même que le labarum signifie Christ, comme chacun sait.

Terminons et signalons un curieux usage des anciens chevaliers du St. Sépulcre: celui-ci se fait enterrer les jambes disposées en forme de croix; Mennenius dit qu'on les retrouve ainsi dans leurs tombes. Les uns disent que s'est un privilège concédé par le Pape aux chevaliers du St. Sépulcre en 1496 (Luyt), d'autres parlent que l'usage de se faire ainsi ensevelir les jambes croisées soit plus ancien dans l'ordre. Cette date de 1496 qu'on dit aussi celle de la création d'un ordre de St. Georges par Alexandre VI revient si souvent dans l'histoire du St. Sépulcre, qu'il est évident (bien qu'on n'ait plus la bulle) qu'il y a eu, à cette date, un acte Pontifical concernant l'ordre du St. Sépulcre et de St. Georges.

MARCEL DUPRAT.

Ci permetta l'egregio signor Marcel Duprat, di ripetergli alcune considerazioni che rileviamo dal recente volume: *Histoire de l'Ordre du St. Sépulcre de Jérusalem:*[1]

È indubitato che la bolla di Alessandro VI di conferma dell'Ordine del Santo Sepolcro non è mai esistita. Abbiamo

[1] Rome, 1908, in-4° con incis.

esaminato noi stessi il bollario di quell'illustre pontefice e non vi ha lacuna che permetta dire che la minuta sia andata smarrita. Fu a viva voce, senza dubbio, che egli confermò ai Francescani di Terra Santa la facoltà di creare cavalieri del Santo Sepolcro, come fece più tardi Papa Leone X ed altri ancora. In quell'epoca la critica non aveva ancora distrutto l'opinione che voleva Sant'Elena, madre di Costantino, istitutrice della milizia del Santo Sepolcro. Costantino l'avrebbe confermata ed aggregata alla sua milizia, aurata, cioè, dagli speroni d'oro. Più tardi i cavalieri del Santo Sepolcro si sarebbero fatti i continuatori dei Templari aboliti. Certo è che nel XVI secolo i cavalieri del Santo Sepolcro erano detti *Equites Aureati de SS.mo Sepulcro*, e così li chiamano Quaresmius, Rochetta, Fürer d'Armendorf, Aubert le Mire, ed altri, tanto è vero che erano considerati conti palatini come i cavalieri creati dal Papa o dall'Imperatore.

Ecco perchè erano chiamati di San Giorgio. Il buon cavaliere San Giorgio è sempre stato il patrono della cavalleria ed i cavalieri aurati erano detti in Oriente, Costantiniani, a Roma ed in Germania, dello Speron d'Oro o semplicemente dorati.

L'Ordine del Santo Sepolcro godendo per privilegio papale una supremazia sugli altri Ordini, eccettuato il Toson d'Oro ed avendo gli stessi privilegi dei cavalieri aurati pontifici ed imperiali, necessariamente i guardiani di Terra Santa non si contentarono di autorizzare l'uso della croce rossa che indicava l'Ordine Gerosolimitano, ma vi aggiunsero la catena d'oro con o senza l'immagine di San Giorgio pendente per dimostrare che alla dignità di cavalieri del Santo Sepolcro univano quella di cavalieri aurati, nobili e conti del Sacro Palazzo e dell'Aula Lateranense, come è chiamato nel 1470 Guarino de Beste, sepolto nella chiesa di San Martino a Gand.

MER GUARIN DE BESTE RUDDER DES HELIGHS.
GRAB PALATIM DER SALE VAN LATRANE.

È noto che l'Ordine Costantiniano di San Giorgio, non venne in voga fra noi che ai tempi dei Farnesi. Quindi esclude

completamente che il PAX che figura nella Collana dell' Ordine alluda alla milizia *Costantiniana*. È semplicemente il monogramma di Gesù Cristo adattatissimo ad un Ordine che ricorda il suo sepolcro glorioso.

Del resto il Prof. Alessandro Scala in questa stessa Rivista (1904, pag. 561) ha spiegato l'enigma. I francescani perpetuarono il ricordo dell' Ordine del Santo Sepolcro perchè autorizzati dai Sommi Pontefici a conferire la cavalleria onoraria del Santo Sepolcro. Il vero ordine religioso militare si mantenne disperso in varie provincie, cioè nelle Fiandre, in Polonia, in Spagna, ecc.

Nel 1847 tutti i cavalieri si trovarono nuovamente riuniti sotto il Gran Magistero del Patriarca che ridonò l'unità all' Ordine.

La divisa dell'Ordine è: *DIEV LE VEVLT*.

LA REDAZIONE.

L'Ordre de Malte et l'Ordre du S.t Sépulcre

La splendide publication qui vient de paraître par les soins du Collège Héraldique, sur l'histoire de l'Ordre du St.-Sépulcre, remet en lumière toute l'histoire des démêlés de cet ordre avec le S. M. O. de Malte. Par là on voit combien ont tort ceux qui veulent raviver et eterniser ces querelles tout archéologiques.

Etant en pleine liberté de jugement, puisqu'je n'ai pas l'honneur d'appartenir à aucun titre à l'un ou à l'autre de ces ordres [1], je me permettrai de donner mon humble avis sur la question.

[1] Je n'ai de liens avec le S. M. Ordre de Malte que ces faits que mon nom y a été juré en 1669 comme quartier de M. de La Corbière et que Gabriel Pidoux a servi en 1643 comme volontaire à Malte contre le Turc. (Bibl. Nation., preuves pour les Écoles Militaires, 1771). Et avec l'Ordre du Sainte Sépulcre, mon seul bien est ma profonde vénération pour les Lieux Saints et mon affectueux admiration pour les recents historiens de l'Ordre.

Il est vrai que l'on a vu une querelle douloureuse durer depuis trois siècles entre le souverain Ordre de Malte et l'Ordre du St.-Sépulcre. Il est non moins vrai que cette lutte fratricide a fait et fait encore la joie des ennemis du nom chrétien, mais dans l'état actuel des choses, d'où esperer le secours si non de ceux qui ont pour eux les traditions et qui ont ócrit de leurs sang les pages les plus glorieuses de l'histoire de la lutte de la Chrétienté contre la barbarie?

Le Sacré Militaire Ordre de Malte a donc droit au premier poste dans ce combat; s'il le refuse il sera temps alors de lui en faire reproche. En attendant il serait à souhaiter que l'on oublie des querelles qui n'ont plus des raisons d'être, puisqu'elles ont pour sujet des biens qui n'existent plus depuis longtemps. L'Ordre de Malte et l'Ordre du St.-Sépulcre n'ont aucune raison de se faire la guerre. Ce ne serait pas non seulement scandaleux, ce serait absurde.

Les Joannites doivent se rappeler que St.-Jean arrivé le premier au sépulcre du Seigneur s'arrêta avec respect à la porte jusqu'à l'arrivée du chef des Apôtres. Il y a de là un parallèle touchant à faire: les Joannites ne doivent-ils pas, à l'exemple de St.-Jean, s'arrêter respectueusement devant l'Ordre du St.-Sépulcre dont le successeur de Pierre est le Grand Maître; mais d'autre part les Sépulchrins ont-ils le droit d'oublier que le Divin Maître, dont ils gardent le Sépulcre, a voulu qu'on puisse dire du patron de Joannites: *Ipse praeibit ante faciem Domini.*

Le Chevalier P. A. PIDOUX.

IL WALD DI S. BIAGIO E LA CURIA DI BAGNOLO

investiti dal Vescovo di Mantova ai Signori di Bagnolo nel 1192

(DOCUMENTO INEDITO)

Non mi sembra priva d'interesse questa carta inedita di *curia vassallorum* e di investitura del Vescovo Sigifredo perchè offre una serie importantissima di nomi di Chiese e di nobili vassalli della Sede Mantovana e delinea i varii rami della casa di Bagnolo accennando ai diritti di corte e alla giurisdizione. Dimostra poi anche una volta la connessione quasi necessaria fra la corte e il *Gazio* ossia *Wald.* Qui i Gazii son due, ma è evidente il rapporto fra tali terre soggette ad usi pubblici e la formazione di un territorio giurisdizionale; nel che mi si permetta di ravvisare una prova di più d'una teoria che ho sempre professata.

F. C. CARRERI.

Arch. della Mensa Vescovile di Mantova. *Investiture*, vol. IV, 75 t.° *perg.*

Exemplum ab autentico relevatum. In Christi nomine, die lune XIII exeunte mense februarii. Dominus Sigifredus Dei gracia Mantue Episcopus peciit consilium curie sue tam clericorum quam laycorum dicens quod volebat vendere in feudo Gazium sancti Blasii de Bagnolo pro maiori precio quo posset pro debitis mantuani episcopatus solvendis et pro locis eiusdem episcopatus recuperandis quod clerici et layci omnes affirmaverunt quod venderet in feudo pro ut superius legitur, et ei nullus contradixit. Quorum enim nomina hec sunt. Dominus Albricus Abbas sancti Andree et fratres eius qui ibi erant, et dominus Guilielmus Abbas sancti Ruffini et fratres eius qui ibi erant et prepositus Dominicus sancti Petri et presbiter Iohannes Bonus canonicus, Bruxiatus canonicus, presbiter Alber tus sancti Sepulcri, presbiter Lanfrancus sancte Marie, presbiter Vitalis sancti Dalmiani, presbiter Monacus sancti Iacobi, presbiter Iohannes Bellus sancte Marie supra Porte, presbiter Albertus sancti Zenonis, presbiter Ugizo

sancte Marie Hospitalis et alii clerici qui ibi interfuerunt. Nomina vassalorum vero sunt hec. Dominus Agnellus iudex, Anxandrinus Alberti de Anxandro, dominus Compagnonus Arloti, Ubaldinus Domini Ubaldi de Ripalta, Coradus de Bussis, Inblavadinus domini Malvicii de Adelardo, Ziliolus Mercati, Anselinus Picelboni, Uuarnirotus Acerbus de Ripalta, Naymerius de Campitello, Albertonus Alberti de Gerberto, Aven domini Iacobi de Amicca, Ysenardus de Campitello, Businardus de Bussis, Blancus de Moncis, Iohannes Bonus Ayroldi Gricie (?), Mantuanus Azonis Ilde, Bonacursius de Calarosis, Ardoynus Picelboni, Henricus Domini Iohannis Boni de Rufino, Ugo Botengi. Actum est hoc in palacio domini Episcopi in millesimo centesimo nonagesimo secundo indiccione X[a]. Interfuere ibi presbiter Guizolinus, Iohannes notarius domini Angli (Agneli?) D. Raynonus de Campitello et alii multi. Eodem vero die et loco et in continenti, ibi dominus Episcopus predictus vice et nomine Episcopatus Mantue confessus fuit se accepisse nomine precii et huius investiture quatuor centum libras Mantue, xx libris Mantue minus a dominis de Baniolo pro quibus investivit dominum Piscatorem de Baniolo pro feudo honorifice secundum bonum usum regni et per eum eius utriusque sexus heredes vice heredis patris sui silicet pro ut patrem eius investisset, masculis vero deficientibus, femine succedant eis et investivit dominum Albertum Caldere secundum modum et ordinem domini Piscatoris, et investivit dominum Vuidhrisium de Baniolo et per eum eius utriusque sexus heredes pro feudo honorifico secundum bonum usum regni, masculis tamen deficientibus femine, eis succedant, et investivit Gubertinum Mareboti et per eum suum fratrem vice heredis patris et avi eorum secundum modum et ordinem investiture dicti domini Piscatoris, heredibus patris deficientibus, quod heredes avi succedant. Item investivit Todeschinum per eum et eius fratres scilicet Rotecherium et Gualterium secundum modum et ordinem investiture dicti domini Piscatoris. Et investivit Oldebertinum domini Vualoani (Wualvani?) filium et Crescencium secundum eundem modum et ordinem et investivit Albertum domini Ugonis et per eum eius fratres silicet Marchesinum, Gambatinum (Gombertinum?) atque Raynerium secundum modum et ordinem investiture dicti domini Piscatoris. Eodem modo et ordine investivit Corbelinum. Investivit sane istos dominus Episcopus dictus ordinatim pro ut superius dictum est de Gazio sancti Blasii de Baniolo qui est novem mansa et bibulcas xxii et dedit eis Abrianum ut mitteret eos in tenutam. Quam quidem investituram dictus dominus Episcopus per se suosque successores promisit defendere et desbrigare iam dictis dominis de Baniolo et per eos heredibus eorum ab omni homine cum ratione, quam si defendere et disbrigare non poterit iterato eos investivit ita ordinatim sicut superias legitur de omni honore quem habet in curia Banioli et de omni eo quod habet in eadem curia in bampnis, aquis, terris, paludibus, pascuis, silvis vel quocumque alio modo dici vel nominari possit preter de Gazo sancti

Viti quousque ipse dominus Episcopus vel eius successores concordaret se cum supradictis dominis de Baniolo de dicto Gazio sancti Blasii. Hoc vero modo facta sunt hec (!) investiture quod si quis dictorum dominorum cum suis utriusque sexus heredibus deficerent, quod alii dicti ei succedere debent. Interfuere huic investiture dominus Bonaventura iudex, dominus Albertus Fazonus, Albertus Rodulfi infantis (*dei figli di Manfredo?*), Verizardus domini Cache, Ugo Botengi, Dominus Anselmus (o Anselinus?) cremensis, dominus Inverninus Pisoli et alii multi.

Ego Bergonzinus domini imperatoris Henrici notarius hiis omnibus suprascriptis interfui et rogatus scripsi.

(Il *18 decembre 1314* ne fanno autenticazione *Cristiano fu D. Pancagnone per ordine del vescovo Giacomo e Benvenuto de Invernatis* notai).

EX-LIBRIS

Ex-libris di GIUSEPPE ACTON

Il primo Ministro di Re Ferdinando IV, era nato nel 1737 a Besançon da illustre ed antica famiglia irlandese, e suo padre Eduardo, sposo di Caterina de Gray, esercitò per molti anni la medicina in quella città. Servì per qualche tempo come ufficiale nella Marina francese, poi passò al servizio del Re di Napoli dove arrivò all'apice del potere. Fu uomo di raro talento e di grande energia talchè, spiacque ai liberali e si attrasse gli odi del partito muratista. I suoi sforzi per contrapporre un regime di ordine alla invadente rivoluzione, resero odiata la sua memoria dai corifei delle sette e del liberalismo, mentre meriterebbe di essere onorata come quella di uno dei più grandi uomini di Stato della sua epoca. Non

gli mancarono insigni onorificenze e fu ascritto al libro d'oro del patriziato napoletano.

La sua famiglia, di antica nobiltà irlandese, ebbe il titolo di baronetto nel 1643 da Carlo I, in persona di Sir Edward Acton e quello di barone e pari d'Inghilterra nel 1869. Appartenne a questa Casa il cardinale Carlo Acton nato a Napoli nel 1809 creato da Gregorio XVI nel 1842 e morto a Napoli nel 1847, iu concetto di santità. Vivono oggi i discendenti del celebre Ministro e figurano nelle cariche militari e civili. Ricorderemo soltanto il vice ammiraglio Guglielmo che fu ministro della Marina, il vice ammiraglio Ferdinando ed il vice ammiraglio Ruggiero, il secondo dei quali senatore del nuovo Regno d'Italia.

Gli Acton di Napoli sono imparentati con i conti d'Arco, coi conti d'Alton, coi conti di Lippe-Weisenfeld, coi duchi di Cardinale, coi duchi del Gesso, coi principi Pignatelli, coi principi di Monforte, ecc.

Lo stemma che si vede nell'*ex-libris* è di rosso a nove crocette col piede aguzzo d'oro (nell'incisione sembrano trifogli) a due leoni passanti d'argento; lo scudo accollato al gran collare dell'Ordine di San Gennaro, manto con corona a fioroni. Cimiero una gamba armata di ferro recisa a mezza coscia e sanguinosa.

Camillo Brunetti.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

Della Casa Arcip. Raffaele. *Memorie storiche documentate sulla Santa Casa di Loreto.* — Siena, 1909. Tip. S. Bernardino, in-8°.

Mgr. della Casa vient de publier un important travail documentaire sur la Santa Casa de Loreto. C'est un précieux résumé des discussions provoquées par la scandaleuse audace des hypercritiques et l'A. avec un louable enthousiasme a ressemblé de bons et précieux matériaux et donné un résumé complet des preuves et des documents pour et contre. Le lecteur a sous les yeux toutes les pièces du procès et la solution éclate nécessaire et lumineuse à ses yeux.

Qu'il me soit permis cependant de faire à Mgr. della Casa un petit reproche. Il est bon d'être accueillant aux étrangers, mais pas cependant au point d'oublier les mérites de ses compatriotes. Et si honoré que je sois par les éloges de Mgr. della Casa, et précisément à cause de l'honneur qui m'est fait, je dois rendre cet honneur à qui le mérite. Il est vrai que j'ai fait connaître en France le pèlerinage de Nicolas d'Este; mais je n'ai fait que reprendre les travaux de M. le Comte Pasini-Frassoni, publiés ici-même et dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* et les divulguer plus en lumière. Cette réserve faite, je ne peux que louer l'ouvrage de Mgr. della Casa, belle contribution à l'œuvre de défense des saines doctrines d'histoire ecclésiastique contre les brouillons et les ambitieux qui s'associent aux protestants pour détruire.

Au point de vue spécial de nos études, signalons les renseignements généalogiques sur la famille Frangipani (Frankopan) de Hongrie.

Au point de vue de la défense de la tradition Lauretane, outre un bon résumé des pièces et discussions, Mgr. della Casa fournit un précieux argument par sa dissertation sur le testament de l'an 1348, dans lequel on lit *Et in subsidio passadii Terrae Sacrae Domus.* Je ne crois pas possible d'admettre une autre interprétation que celle-ci: « Et en aide du passage (pèlerinage) de la Maison de Terre Sainte ». N'oublions pas pour prendre le mot *Passadii* dans ce sens que nous sommes en présence d'un texte de latin tardif, décrit à l'époque ou le mot italien *Passaggio* avait dejà pris sons sens actuel. Si Mgr. della Casa n'a pas osé affirmer absolument son opinion en faveur de ce sens, c'est qu'il a laissé admissible le sens qui fait de *Sacrae* un epithète de *Domus* et non de **Terrae,** opinion qui semble inadmissible. On trouverait bien *Sacra Domus* mais non *Terra* tout seul. Il est donc nécessaire que *Terrae Sanctae* soit le complément

de *Domus* celui-ci étant le complément de *passadii*, puisqu'il est inadmissible que *domus* soit le complément de *Terrae Sanctae.* On ne peut en effet comprendre: « *La Terre Sainte de la Maison* », ni « *La terre de la Sainte Maison* ». Et tout latiniste sérieux sera obligé do traduire: « *La Maison de la Terre Sainte* ». Il y a donc là une affirmation formelle en l'an 1348, que la *Maison* de Lorette venait de *Terre Sainte.*

Le document est étudié à fond pour la première fois.

Une série d'autres documents montre, en réponse à de recentes attaques d'une revue théologique italienne, que dès le XIV^e siècle la Santa Casa était désignée par le mot *Domus*, le mot ne pouvant comme le veulent nos ennemis, signifier une église (duomo); car outre que ce terme est toujours réservé aux cathédrales, Mgr. della Casa montre que l'on parle de la *Domus* de Lorette en la distinguant de l'*Église* que l'entoure.

Le livre de Mgr. della Casa est antérieur à l'article récent auquel je fais allusion. Nos très-vénérés confrères, le R.me P. Eschbach et Mgr. Faloci Pulignani, répondront, chacun en ce qui les concerne, à cet article tendancieux. Il me suffit dès aujourd'hui d'avoir signalé le procédé de nos adversaires; ils nous reprochent de critiquer leurs ouvrages, sans les avoir lus; et ils publient des articles *ex-abrupto,* sans se donner la peine d'étudier les ouvrages le plus récents sur la question. Il est vrai que pour eux le livre du chanoine Chevalier est définitif. Pauvres gens! Celui de Mgr. della Casa, si estimable qu'il soit n'est pas encore définitif. Chaque jour apporte sa nouvelle preuve pour coopérer à l'effondrement de l'*ouvrage définitif* et si, ce que j'espère, Mgr. della Casa reprend, en plusieurs éditions successives son travail, il aura chaque fois à le completer. Et je suis sûr qu'il le fera avec joie. Aujourd'hui encore on signale une découverte des plus curieuses que je ne veux qu'annoncer briévement d'après la bienveillante communication du R.me P. Paolini, postulateur général des Frères Mineurs. Dans le procès de reconnaissance de culte fait vers la fin du XVIII^e siècle pour le B. Liberato da Loro, mort en 1280, un témoin rapporte, d'après un très-ancien manuscrit, que le Bienheureux eut la révelation de la future translation de la Santa Casa. (Le Chev. André Pidoux).

Perrier Emile, *Scudéry et sa sœur à Marseille (1644-1647).* — Valence, 1908, Imp. Valentinoise, in-8°.

Dans la noblesse du XVII^e siècle, que l'ambition royale s'efforçait de ruiner et de discréditer, par une politique qu'elle devait pleurer un siècle plus tard, il y avait cependant des figures respectables à plus d'un titre. Plusieurs, ayant voulu s'exercer dans l'art littéraire, ont vu le succès les réjouir, mais les jalousies des auteurs de métier, attaquer parfois avec un peu de raison, il est vrai, une réputation trop favorable. Tel est le cas de Scudéry et de la fameuse M.lle de Scudéry. Le séjour de ces deux personnages à Marseille a donné l'occasion à notre savant confrère d'écrire

une étude où l'intérêt généalogique et héraldique ne le cède pas à l'intérêt littéraire.

De nombreuses notes concernent les personnages cités et sont précieuses pour l'histoire des familles de Provence. Relevons les noms de deux chevaliers du Saint-Sépulcre au XVII^e siècle André de Guigonis et Balthazar de Bonnecorse. Pour l'Italie nous avons dans cet ouvrage l'intérêt particulier d'une généalogie de la maison de Scudéry qui se rattache à plusieurs maisons italiennes et a vécu en partie dans les Etats Pontificaux d'Avignon.

Bien présenté, orné de portraits et d'une planche d'armoiries, ce travail fait honneur à notre confrère et continue dignement la longue série de ses travaux.

Hiort-Lorenzen H R. - Thiset A. *Danmarks Adels Aarbog.* — Copenaghen, 1909, in-32°.

È sempre con vivo piacere che annunciamo l'apparizione di questo annuario, che supera indubbiamente tutti quelli che si pubblicano in Europa, sia per la nitidezza della stampa, sia per le splendide tavole fototipiche e cromolitografiche, e finalmente per la elegante rilegatura.

I tanto decantati annuari dei Baroni e dei Conti, stampati a Gotha, fanno una ben meschina figura dinanzi a questo volume, che non solo è di grande interesse per la storia documentata delle famiglie, ma riporta monumenti sepolcrali, antichi ritratti e riproduzioni importanti per l'arte araldica medioevale. Ci congratuliamo col chiarissimo cav. Hiort-Lorenzen, consigliere di Stato di S. M. il Re di Danimarca, benemerito direttore da 26 anni di questa pregevole pubblicazione.

Giulini Alessandro. *Una grazia ottenuta nel 1620 per intercessione di San Carlo Borromeo.* — Milano, 1908, Bertarelli, in-16°.

Il chiarissimo A., ben noto per altre dotte pubblicazioni storiche, ha trovato nel R. Archivio di Stato di Milano la relazione di una grazia ottenuta nel 1620, per intercessione di San Carlo, da D. Diego de Salazar, Gran Cancelliere dello Stato di Milano nel 1592. La fede viva e profonda che emana da questo scritto, indusse l'A. a pubblicarlo come tributo di ammirazione al Santo Vescovo di Milano.

Pidoux P. A. *Vies des Saints de Franche-Comté.* — Lons-Saulnier, 1908. Due vol. A. Gey et. L. Guy, in-12°.

La vita dei Santi della Franca Contea è un'opera importante che formerà quattro volumi. L'A. ha abbracciato un vastissimo argomento, cominciando il suo studio da San Lino, primo successore di San Pietro ed apostolo della Franca Contea, ed arrivando fino ai martiri della rivoluzione francese e delle missioni estere. In questi due primi volumi egli esamina i due elementi principali che hanno contribuito alla formazione di quella

nazione cristiana, della quale il chiarissimo A. ha intrapreso a scrivere la storia. Questi sono i santi vescovi ed i santi monaci. Fra le vite dei santi contenute in questi due primi volumi, molte interessano specialmente l'Italia. Citiamo quella del Beato Ottaviano di Borgogna, benedettino, vescovo di Savona; del Beato Papa Calisto II (Guido di Borgogna); di San Gerlando, vescovo di Girgenti; San Pietro di Bellevaux, arcivescovo di Tarantasia; San Colombano, fondatore di Bobbio, e dei santi discepoli di San Colombano, che hanno uno stretto legame fra questa abbazia e quella di Luxeuil, nella Franca Contea.

Il pregevolissimo lavoro del nostro illustre collega è ricco d'incisioni tolte da documenli originali.

Meller Pierre. *Armorial du Bordalais, sénéchaussées de Bordeaux, Bazas et Libourne.* — Bordeaux, 1906, 3 vol. Féret et fils in-4°. [1]

Tel est le titre d'un important ouvrage en 3 beaux volumes in-4°, imprimés sur papier à la main, et que M. Tecklembourg, actuellement propriétaire de l'édition a eu l'amabilité de nous envoyer. Cet ouvrage, tiré à très-petit nombre, devrait avoir sa place dans toutes les bibliothéques d'histoire et nobiliaires françaises. Il serait à souhaiter que des publications semblables, coordonnant tous les recueils et toutes les armoiries isolées d'une région, soient entreprises pour les divers pays. Elle sont précieuses pour l'histoire et nécessaires pour l'archéologie.

Dourassow Basile. *Livre généalogique de la noblesse de Russie.* — St. - Pétersbourg, 1906, in-f.

M. Basile Dourassow, attaché au Ministère des affaires étrangères de Russie, nous a offert, à l'occasion de son entrée comme Membre honoraire dans notre Collège, ce qui est dejà publié de son ouvrage. Ce sont les deux premiers volumes, un de planches et un de texte, de cet important ouvrage qui formerà 48 volumes in-f°. Edité avec le plus grand luxe, cet ouvrage fait autant honneur à la science de l'auteur qu'à ses talents de dessinateur-héraldiste, car c'est lui même qui a dessiné la plupart des belles planches en couleurs qui forment le premier volume. Nous sommes heureux de féliciter notre jeune confrère de ce savant travail; la promptitude avec lequelle il a accompli le debut de cette publication permet d'augurer la bonne issue de la tâche herculéenne qu'il s'est imposée.

Del Torso nob. Enrico. *I patti dotali del conte Federico di Porcia colla Marchesa Orsina d'Este.* — Udine, 1908, Doretti, in-8°.

De Pellegrini prof. **Antonio.** *Capitoli approvati dai Conti Portia per mettere ordine nel Comune di Fontanafredda.* — Udine, 1908, Doretti, in-4°. — *Gli statuti di Prata e le loro derivazioni legislative.* — Udine, 1908, Del Bianco, in-8°.

[1] Cet ouvrage, édité à 60 francs est en vente au prix de 30 frs, les 3 volumes, chez M. Tecklembourg, 14, Rue de la Verrerie, à Bordeaux.

— *Un documento su Venezia e gli schiavi fuggitivi.* — Udine, 1908, Del Bianco, in-8°.

— *Documenti e regesti sui servi di masnada della nobile famiglia dei signori di Prata, Porcia e Brugnera.* — Udine, 1908, s. n. t. in-8°.

Pubblicazioni fatte per le nozze del conte Giuseppe di Porcia e Brugnera con Silvia dei Marchesi Gherardini patr. ven. avvenute in Porcia il 5 novembre 1908, dedicate agli sposi. L'apparato di esse, all'infuori di quello della seconda, che è del nostro amico egregio dott. Enrico nobile Del Torso, devesi alla penna del chiarissimo prof. Antonio de Pellegrini.

Il contenuto di esse riesce importantissimo per quanti amano le scienze storiche, giuridiche e genealogiche. — (F. C. C.).

QUESITI ARALDICI

DOMANDE.

(*Vedi numeri precedenti*).

140ª Ex-libris à determiner. *D' argent a la rose de gueules.*

Ex libris XVIIIᵉ siècle, d'apparence allemande. Ecu: d'argent à la rose de gueules posée en coeur.

Casque taré de face. *Couronne* ducale. *Cimier:* la rose. *Supports:* deux ours Collier de la Toison d'Or.

Rietstap donne comme familles portant d'argent à la rose de gueules les noms suivants: Beyer (Rotterdam) — Budewitz — Breier de Nimburg — Bruc Eberstein — De La Flèche — Hafthorsen — Juszewskie — Lange — van Lede — Malgedein — Pappe de Vieuxbourg — Piesziuski — Reinhold — Rougelin — Rosenberg — Rosenburgh — Saluzzo — Schenck — Schoner — Siberg — Skalder — Sywersma — Fremia.

Les supports de l'écu, les ours, (Baer) pourraient faire supposer qu'il s'agit des armes Beyer. Un membre de cette famille a-t-il eté chevalier de la Toison d'Or? Si non, à qui faut il attribuer cet ex-libris?

F. R.

CRONACA

Collegio Araldico Romano. — Per festeggiare il giubileo sacerdotale del Santo Padre Pio X, il Collegio Araldico Romano, oltre alla sottoscrizione per offrire all'Augusto Pontefice l'obolo dell'amor filiale ed al numero unico pubblicato il giorno della Immacolata ed offerto in dono agli abbonati ed ai Prelati e Personaggi della Corte; ha celebrato domenica 6, una solenne tornata nell'Aula Magna del palazzo della Cancelleria Apostolica, Il Presidente pronunciò un discorso sulla importanza della Araldica come ausiliare alla storia e per mantenere il culto delle tradizioni tanto necessarie per stabilire la grandezza delle nazioni. Quindi il nobile cav. Pietro Andrea Pidoux, cameriere di spada e cappa di S. S. e Consultore del Collegio, ha tenuto la conferenza pubblicata nel numero speciale e che fu vivamente applaudita.

S. M. Ordine Costantiniano di San Giorgio. — S. A. R. il Principe Gran Maestro di questo insigne Ordine, ha così stabilite le dignità del medesimo:

Gran Prefetto: S. E. il Principe della Scaletta D. Antonio Ruffo.

Grande Inquisitore: S. E. il Duca della Torre D. Giustiniano Tomacelli-Filomarino.

Gran Priore: S. E. Mons. D. Luigi Caracciolo dei principi di Avellino e Torchiarolo.

Vice Gran Priore: Mons. D. Luigi Marigliano dei duchi del Monte.

Gran Tesoriere: Eccmo Conte D. Marino Saluzzo dei duchi di Corigliano e dei Principi di San Mauro.

Deputazione: *Presidente*. S. E. il Duca di Paganica D. Giovanni di Costanzo, *Membri:* S. E. il Principe di Maletto D. Alberto Alonso Monroy Duca di Santa Rosalia; Conte D. Enrico Statella di Cassaro; S. E. il Duca di Serracapriola D. Nicola Maresca-Donnorso; Conte D. Enrico Caracciolo di Forino; Conte D. Guglielmo Anguissola di S. Damiano; S. E. il Duca di S. Felice, D. Carlo Frezza; Cav. D. Alfonso Masselli; Mons. D. Francesco Popolo.

Ordine Militare di Santo Sepolcro. — Come abbiamo annunziato nel fascicolo di Novembre, il Santo Padre si è degnato di concedere una speciale tribuna nelle Cappelle Papali ai Cavalieri del Santo Sepolcro. Infatti nella solenne funzione del Giubileo papale in S. Pietro la tribuna del Corpo Diplomatico aveva alla destra la solita tribuna dove siedeva il Gran Maestro di Malta con i suoi commendatori ed a sinistra quella dei

cavalieri del Santo Sepolcro dove presero posti i rappresentanti del Patriarca, Conte Fabio Fani e Sir Thomas Esmunde, in grande uniforme con mantello. Erano accompagnati da Monsignor Rivelli commendatore dell'Ordine, in abito prelatizio.

— L'Eccma Signora Donna Concepcion Cortina y Cuevas de Rincón-Gallardo, Marchesa di Guadalupe, moglie dell'Ecc.mo Sig. D. Carlos Rincón-Gallardo y Romero de Terreros, Marchese di Guadalupe e primogenito degli Ecc.mi Duchi di Regla, Grandi di Spagna, Gran Croce dell'Ordine, è stata nominata Dama Gran Croce del Santo Sepolcro.

— Il Patriarca ha conferito il Gran Cordone dell'Ordine a S. E. il Duca della Torre Don Giustiniano Tomacelli Filomarino ed al Marchese di Ruffano, de Ferrante, gentiluomo dell'Augusto Signore il Conte di Caserta. Ci ralleghiamo vivamente con gli illustri cavalieri napoletani.

— Il nostro egregio amico il Conte D. Guglielmo Carlo Anguissola di S. Damiano ha ricevuto la commenda con placca e ce ne compiacciamo vivamente.

— Il Signor Cav. Adolphe Lacroix di Parigi, già Commendatore dell'Ordine, ha ricevuto la placca.

— Il Cav. Yves de Colleville, cameriere segreto di spada e cappa di Sua Santità, figlio del Conte de Colleville, Rappresentante l'Ordine in Francia, è stato promosso al grado di Commendatore.

— Hanno ricevuto il diploma di Cavaliere del Santo Sepolcro i signori: Don Manuel de la Sota Riva, deputato al parlamento Messicano; l'ill.mo signore D. Federico Guglielmo Dávalos Jenkin, Merino y Russel, ufficiale di cavalleria nella stato maggiore Presidenziale Messicano e l'ill mo sig. D. Paolo Zayas Jarero y Tolsa, ugualmente ufficiale di cavalleria di stato maggiore.

— Ci giunge la notizia della morte di due membri dell'Ordine del Santo Sepolcro. avvenute nel Messico, cioè dell'Ill.mo Sig. Comm. D. Manuel Corcuera e del Cav. D. Manuel Escandon y Arango. Presentiamo le nostre condoglianze al Rappresentante dell'Ordine ed ai Cavalieri del Capitolo Messicano. Anche l'illustre Marchese Achille Tacoli è passato a miglior vita (vedi il cenno necrologico).

— Il 12 corrente il Santo Padre ha ricevuto in udienza speciale nella sala del trono S. E. il Conte Fabio Fani, Rappresentante dell'Ordine a Roma, accompagnato dal Conte di Colleville, Rappresentante l'Ordine a Parigi e da Sir Grathan Esmunde Rappresentante l'Ordine in Irlanda, i quali a nome dei colleghi hanno presentato a Sua Santità il dono acquistato con le offerte raccolte dal Conte Fani. Consisteva, questo dono, in quattro cassette di altari portatili, per missionari, ed una cassa contenente gli arredi vescovili. Sulle pianete e gli arredi e sulle casse si vedeva incisa e ricamata la croce gerosolimitana.

Il Conte Fani vestito del pittoresco uniforme dell'Ordine leggeva il seguente indirizzo:

« Beatissimo Padre: Mentre l'orbe cattolico del gemino emisfero festeggia con alta pietà filiale il 50° anniversario della Vostra prima Messa, era ben doveroso che l'Ordine Equestre del S. Sepolcro, da Voi circondato di privilegiate onoranze, si facesse a recarvi gli omaggi della sua più calda riconoscenza e inalterata venerazione.

Certo è per noi una gloria incomparabile che lo stesso Vicario dell'Uomo-Dio, il Sepolcro del quale, fu il testimonio del suo trionfale risorgimento, direttamente avocasse alla sua Augusta Persona il Supremo Magistero di sì antica Istituzione, sempre benedetta e sorrisa nel corso dei tempi dai Romani Gerarchi.

Il Vostro Nome volgerà eternamente glorificato negli annali del nostr'Ordine, addivenuto, la mercè Vostra, maggiormente insigne.

L'offerta qualunque dei Rappresentanti la mentovata Milizia è di arredi sacri per le Chiese povere e segnatamente pei Missionari, ben sapendo non esservi più di questa gradevole al Vostro cuore paterno.

Stendete adunque l'Apostolica mano sul vostro Luogotenente, il Patriarca Latino di Gerosolima, ove siede il divino Sepolcro, su tutti i Rappresentanti e i decorati dell'equestre Ordine, e su le loro famiglie, che tutti attendono ansiosi la Vostra Benedizione. „

Il S. Padre ha ringraziato degli augurii e dei doni, pregando il conte Fani a voler rendersi interprete dei suoi sentimenti presso mons. Patriarca e presso tutti gli appartenenti all'Ordine, assenti alla udienza.

— Per iniziativa di S. E. il Balì Gr. Cr. D. Josè M. Dominguez de Murta y Paredes, Presidente del Capitolo dei Cavalieri dell'Ordine del Santo Sepolcro di Mexico, fu celebrata nella Chiesa di Sant'Ippolito, in quella capitale, un solenne funerale in suffragio dei Cavalieri messicani defunti. La cerimonia riuscì imponentissima per la ricchezza degli addobbi, come per l'affluenza delle primarie famiglie della nobiltà messicana. Celebrò la messa Monsignor Vicario Capitolare D. Antonio y Paredes e diede l'assoluzione al tumulo l'Ill.mo e Rev.mo Mons. Costamagna, Vescovo di Colonia.

Tutte le spese furono sostenute dal Presidente che con squisito tatto non volle farvi concorrere i membri del Capitolo, che assistettero all'omaggio reso alla memoria di illustri colleghi fra i quali ricorderemo Mons. Alarcon Arcivescovo di Messico; Don Pedro Loza Arcivescovo di Guadalajara; Mons. Arciga arcivescovo di Micheacan e Mons. Barón vescovo di León morti tutti da pochi anni.

È questa la prima volta che i cavalieri messicani si rinniscono in atto solenne e pubblico perché da breve è stato ricostituito il loro capitolo mercè lo zelo dell'Ecc.mo Balì Presidente il quale non risparmia spese e fatiche per dargli il maggiore splendore e nell'aumentare il numero degli ascritti per rendere sempre più nota e stimata in quelle regioni la milizia del Santo Sepolcro. Tutti i giornali del Messico, anche i più liberali, hanno consacrato intiere colonne all'imponente cerimonia e noi ci ralle-

griamo vivamente col Balì Presidente D. Josê D. de Murta che non é certamente uno sconosciuto per noi perchè i servigi da lui resi alla causa cattolica gli valsero il Gran Cordone di S. Gregorio Magno, mentre era già insignito della Gran Placca d'Isabella la Cattolica e della Gran Croce dell'Ordine spagnuolo della Beneficenza. Questo egregio gentiluomo discende da una delle più nobili ed illustri famiglie genovesi da molto tempo estinta a Genova e propagata in Spagna; la famiglia del Doge Giovanni de Murta.

Nomine. — Il Santo Padre ha annoverato fra i suoi camerieri segreti di spada e cappa il Conte Federico Arborio Mella dei Marchesi di Gattinara ed il Conte Emiliano Avogadro di Collobiano e della Motta.

Onorificenze. — *Ordine Piano:* Il Santo Padre ha conferito la Gran Croce a S. A. S. il principe Carlo de Schwarzemberg; al barone Clemente de Scholemer; a S. A. S. il principe d'Hohenlohe-Bartenstein; a S. E. il Duca della Conquista ed al conte Paolo de Smeet de Naeyer. Ebbe la Commenda con placca il cav. Oscar von Chelius e la Commenda i signori D. Emilio de Palacios, Conte Giuseppe d'Arco Zinnenberg e il Barone Maurizio de Sney. Furono creati cavalieri il Conte de Khuen-Hodervary, il conte d'Adelmannsfelden, il cav. Davignon, il cav. de Stockhamer ed il barone Giuseppe de Schömberg-Roth-Schömberg.

Ordine di S. Gregorio Magno: Hanno ricevuto la Gran Croce S. E. il conte de Schonburg-Glauchen e S. E. Guglielmo Jonkeer von den Poll. La commenda (classe militare) è stata conferita al conte Giuseppe Enrico Felice du Monceau e la commenda (classe civile) all'illustre cav. prof. Antonio Burri, benemerite Presidente del Circolo dell'Immacolata.

Ordine di San Silvestro: S. E. Don Leopoldo Bodo Montes ha ricevuto la Gran Croce; il cav. dott. Francesco Saccardo ed il Barone Alberto d'Huart ebbero la Commenda.

Varia. — Per iniziativa della Lega internazionale della nobiltà cattolica, testè costituita, il giorno 12 corrente fu celebrata una messa nella chiesa di Santa Maria di Loreto al Foro Traiano per rendere grazie all'Altissimo per la ricuperata salute di S. A. R. l'Augusto Signore il Conte di Caserta. La cerimonia riuscì imponente.

— S. E. il Conte Ramirez de Arellano, Gr. Croce dell'Ordine del Santo Sepolcro, per festeggiare il Giubileo del Santo Padre, ha fatto celebrare una solenne funzione religiosa nella chiesa di Santa Margherita di Forest of Birse. A questa cerimonia seguì un ricevimento al quale intervennero le principali famiglie del luogo ed invitati speciali fra i quali il Vescovo di Aberdeen ed altri Prelati e titolati inglesi.

— Il chiar. nostro amico e collega cav. Giulio de Terris è stato rallegrato dalla nascita di un nipotino, Roberto de Terris. Auguri di cuore.

Per la memoria di Antonio Raineri Biscia. — Ci rallegriamo con il chiarissimo Conte comm. Camillo Raineri Biscia dell'Ordine del Santo Sepolcro, per il nuovo omaggio reso alla memoria dell'illustre suo

antenato il Conte Antonio Raineri Biscia, onore della filologia indo-europea e gloria della Romagna-toscana.

Sulla facciata del palazzo Raineri in Dovadola, alla presenza delle autorità e di numeroso popolo fu murato un medaglione con ritratto dell'illustre uomo e con la seguente iscrizione dettata dal chiarissimo professore Sorbelli bibliotecario della Comunale di Bologna;

AD ONORARE L'INSIGNE LETTERATO
ANTONIO RAINERI BISCIA
N. IL 29 GENN. 1780, M. L'8 GIUGNO 1839
CHE TUTTE LE LINGUE ORIENTALI CONOBBE
E DELL'ARABA SCRUTÒ L'INTIMA NATURA
E I CAPOLAVORI IN PURA ITALICA FAVELLA TRADUSSE
PER VOLONTÀ E CONCORSO DI TUTTO IL POPOLO
INNALZÒ QUESTO RICORDO
LA TERRA DI DOVADOLA
SUA PATRIA SECONDA
PERCHÈ LA MEMORIA DEL GRANDE FIGLIO
RESTI IMPERITURA
XXV OTTOBRE MCMVIII.

Le jubilé de S. M. I. A. François-Joseph. — Le mois qui vient s'ecouler a uni dans une même solennité jubilaire les deux successeurs des deux Personnages que le moyen-âge regardait l'un et l'autre comme l'incarnation l'un spirituelle, l'autre temporelle, de l'autorité Divine: le Pape, l'Empereur.

Bien que frappées, par les coups de la révolution française ces deux puissances restent nobles et debout.

En vain Napoleon I a spolié le St. Siège, trainé le Pape en captivité ct comme comble d'imprudence donné à son fils le titre de Roi de Rome. En vain, la complicité de Napoléon III a permis la spoliation du St. Siège qu'il empèchait exterieurement, après l'avoir préparée. En vain Napoléon I et Napoléon III ont eu la maladresse qui leur fut si nuisible de suivre, comme hypnotisés l'ancienne politique des rois de France e de l'attaquer à l'antique et vénérable monarchie des Habsbourg.

Le Pape, prisonnier dans ce Palais à la porte duquel l'evahisssement a bien voulu s'arrêter, l'Empereur dans les états que les diverses guerres lui ont laissés, ont fêté leur Jubilé, salués par l'allégresse respectueuse et filiale de tous les gens de bien.

Si pour nous, Collegio Araldico Romano, le jubilé sacerdotal du Saint Père tient forcément le premier plan, et si le désir de le fêter absorbe toutes nos préoccupations, nous ne pouvons cependant ni devons rester indifférents aux noces de diamant de S. M. l'Empereur et nous joignons

nos humbles hommages à ceux qui arrivent en foule à Vienne, aux pieds du trône du successeur de Charlemagne, d'Othon le Grand et de Charles Quint. — (*Le Chev. Pidoux.*)

Libri ricevuti in dono. — Ringraziamo il gentile nostro collega signor comm. D. Giuseppe Sanasi Conti per il nuovo dono di parecchie antiche pubblicazioni araldiche, con le quali ha voluto arricchire la nostra biblioteca. Ringraziamo anche il nob. comm. Eisner von Eisenhof per i 29 volumi di annuari nobiliari tedeschi, che gentilmente ci ha offerto, e finalmente siamo grati all'onorevole dottor nobile de Baechlé per l'omaggio graditissimo del numero unico pubblicato in onore del giubileo del suo augusto sovrano. Il Signor Visconte de San Bartholomeu de Messines di Lisbona, ci ha favorito i primi numeri dell'*Album Catholico*, rivista illustrata da lui diretta, alla quale auguriamo lunga e prospera vita.

OMAGGIO DEL COLLEGIO ARALDICO AL SANTO PADRE PIO X. — L'indisposizione del Santo Padre che fece sospendere le udienze; i ricevimenti per gli auguri di fin d'anno ed il nostro desiderio di aumentare la sottoscrizione con l'obolo dei nostri colleghi lontani, che ancora non hanno risposto al nostro appello ci ha fatto indugiare la richiesta di udienza. Avvertiamo pertanto gli amici che l'ultima lista sarà pubblicata nel fascicolo di gennaio col resoconto della udienza pontificia.

Lista precedente . .	L.	5417. 50
Principe D. Antonio Ruffo della Scaletta . .	»	50. —
Conte Ludovico Clément de Blavette, *Versailles*	»	10. —
Comm. Raymond Richebé, *Paris*	»	50. —
Marchese di San Francisco, *Mexico*	»	100. —
Conte Raffaello da Barberino, *Firenze* . . .	»	10. —
Conte Cav. Giuseppe Taveggi, *Roma*	»	10. —
Senatore D. Francisco Fernández de Béthencourt, *Madrid*	»	25. —
Duca D. Amedeo Astraudo, *Nizza*	»	25. —
Conte Asdrubal do Nascimento, *São Paulo* .	»	50. —
Cav. Laerzio do Nascimento, *São Paulo* . . .	»	25. —
Cav. Oscar do Nascimento, *São Paulo* . . .	»	25. —
Conte Antonio de Alvarez L. Penteado, *São Paulo*	»	200. —
Marchese D. Carlo Morra di Monterocchetta, *Buenos Ayres*	»	50. —
Cav. D. Gregorio Legarra, *Montevideo* . . .	»	70. —
N. D. Filomena Pasetti nata Soldati, *Ferrara*	»	10. —
Barone Raimondo Duprat, *São Paulo* . . .	»	50. —
Cav. D. Romualdo Guarner y Fornet, *Valencia*	»	10. —
TOTALE . . .	L.	6187. 50

LA MARCHESA DE GRANGES DE SURGÈRES, nata de Neeff moglie del nostro collega il marchese Eduardo de Granges de Surgères è morta improvvisamente a Bruxelles lasciando un unico figlio ed il marito nel massimo sconforto. Prendono il lutto le famiglie de Neeff, de Villers-Perwin, de Vinck, Plantin, ecc. Condoglianze sincere al nostro chiar. confratello.

LA PRINCIPESSA ALDOBRANDINI. Il 9 dicembre questa illustre gentildonna, nata contessa Hunyady de Kéthely, vedova di Don Camillo principe Aldobrandini già Borghese, è passata a miglior vita, lasciando gran desiderio di sè per le sue ben note virtù che la rendevano così amata da ogni ceto di persone. Prendiamo viva parte al dolore della Ecc.ma famiglia Aldobrandini e porgiamo le espressioni del nostro rammarico a S. E. il principe Don Giuseppe Aldobrandini ed alla sua nobile consorte Donna Maria Antinori, duchessa di Brindisi. Vestono il lutto le famiglie Borghese, Salviati, Lancellotti, Boncompagni, Ruffo della Scaletta, La Rochefoucauld, Revertera di Salandra, Esterhazy de Galantha, ecc.

S. E. ACHILLE MARCHESE TACOLI DEI MARCHESI DI SAN POSSIDONIO. — Il nostro nobilissimo collega, il marchese Antonio Tacoli I. R. Ciambellano, ha avuto la disgrazia di perdere il suo amatissimo padre S. E. il Marchese Achille nato a Modena nel 1827, figlio del marchese Antonio, maggiore delle guardie nobili di S. A. R. il Duca di Modena e della Principessa Donna Laura Chigi, Albani. L'illustre estinto apparteneva ad una delle più antiche famiglie patrizie di Reggio Estense ed offriva il tipo, che ormai va sparendo, di quei gentiluomini di antico stampo devoti al legittimo principe nella prospera e nella avversa fortuna. Infatti il marchese Tacoli seguì l'Augusto Duca Francesco V di Modena nell'esilio e rimase ognora al servizio del suo sovrano e quindi della duchessa vedova Aldegonda, tuttora vivente.

Era vedovo di Maria, Contessa di Wnrmbrand-Stuppach, dama della Croce Stellata e Dama di palazzo di S. M. l'Imperatrice d'Austria.

Fra le insigni onorificenze di cui si trovava insignito il marchese Tacoli, ricorderemo oltre la commenda gerosolimitana del Santo Sepolcro che ricevette a Gerusalemme insieme al suo sovrano; il gran cordone dell'Ordine di Francesco Giuseppe d'Austria; di San Michele e della Corona di Baviera, ecc. Era anche decorato degli Ordini dell'Aquila d'Este, della Corona Ferrea, di San Giuseppe di Toscana. ecc. Aveva il grado di Consigliere intimo di S. M. I. R. A. ed era Ciambellano di S. A. R. il Duca di Modena e Gran Maggiordomo di S. A. R. la Duchessa vedova. Inoltre era I. R. Tenente Colonnello a riposo.

Fu gentiluomo di rare virtù e di mente assai colta e lascia grande rimpianto di sè.

Presentiamo vivissime condoglianze al marchese Antonio ed a tutta la sua Ecc.ma Casa.

INDICE DELL'ANNATA 1908[1]

(1) Gli articoli segnati con asterisco sono corredati da tavola a colori.

Note Bibliografiche.

Quesiti Araldici.

Indice degli autori di cui si fa cenno nelle Note bibliografiche.

Tavole a colori degli stemmi delle famiglie patrizie del Canton Ticino, n. sei (*vedi la nota a pag. 354 del fascicolo di giugno*).

Tavole a colori fuori testo contenute nel volume del 1908, n. 24.

Appello ai nostri lettori.

Nel momento di andare in macchina l'ultimo fascicolo di quest'anno, ci giunge la spaventevole nuova del disastro di Calabria e di Sicilia.

L'immane sciagura che colpisce il nostro paese, impone anche a noi il dovere di rivolgere ai nostri amici il caldo appello di inviarci subito *il loro contributo per lenire in parte le sofferenze di tanti sventurati.*

Rivolgiamo perciò vivissima preghiera a tutti gli abbonati e lettori di mandare alla nostra Redazione le loro offerte che saranno pubblicate e siamo certi che in questa tristissima circostanza la nobiltà sarà la prima ad accogliere la nostra preghiera.

La Direzione.

Roma — Officina Poligrafica Italiana, Via della Guardiola, 22